GUSTAVE SCHLUMBERGER

MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ÉPOPÉE BYZANTINE

A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE

HACHETTE & Cie

L'ÉPOPÉE BYZANTINE

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lpopebyzant01schl

EMPIRE BYZANTIN
2e MOITIÉ DU Xe SIÈCLE
EMPIRE D'ALLEMAGNE
HONGRIE
CROATIE
SERBIE
BULGARIE
BULGARIE DANUBIENNE
BULGARIE DE L'OUEST
PETCHENÉGUES
Karpathes
ROYme DES KHAZARS
TH. DE CHERSON
ALANIE
ABASGIE
IBÉRIE
ARMÉNIE
CHALDÉE
PONT-EUXIN
ROYme DES HAMDANIDES
MÉSOPOTAMIE
SYRIE DU NORD
SYRIE DU SUD
TH. DE CHYPRE
TH. DE PAPHLAGONIE
TH. DES ARMÉNIAQUES
TH. DE COLONÉE
TH. DE SÉBASTÉE
TH. DE MÉSOPOTAMIE
TH. DE LYKANDOS
TH. DE CHARSIAN
TH. DE CAPPADOCE
TH. DE CILICIE
TH. DES ANATOLIQUES
TH. DES CIBYRRHÉOTES
TH. DES THRACÉSIENS
TH. DE L'OPSIKION
TH. DE THRACE
TH. DE MACÉDOINE
TH. DE THESSALONIQUE
TH. DE NICOPOLIS
TH. DE HELLADE
TH. DU PÉLOPONNÈSE
TH. DE CÉPHALLÉNIE
TH. DE DIOCLÉE
TH. DE DALMATIE
TH. DE LONGOBARDIE
PR. DE BÉNÉVENT
PR. DE SALERNE
TH. DE CALABRE
ROYme D'ITALIE
APPENINS
VILLES DALMATES
MER ADRIATIQUE
MER TYRRHÉNIENNE
MER IONIENNE
MER DES SARDAINE
MER ÉGÉE
MER MÉDITERRANÉE
KHALIFAT FATIMITES
(remplace vers 969 les Ikhchidites en Egypte)
Grande Syrte
Corse
Sardaigne
Sicile
Malte
Crète
Chypre
Rhodes
Carpathes
Chios
Lesbos
Samos
Sinope
Trébizonde
Constantinople
Adrianople
Andrinople
Philippopolis
Dorostolos
Varna
Preslav
Nicée
Smyrne
Ephèse
Sardes
Iconium
Tarse
Antioche
Alep
Edesse
Mossoul
Euphrate
Damas
Tyr
Béryte
Jérusalem
Gaza
Ramla
Salamine
Rome
Naples
Bari
Salerne
Tarente
Otrante
Palerme
Messine
Syracuse
Carthage
Thessalonique
Athènes
Corinthe
Patras
Lacédémone
Dyrrhachium
Durazzo
Antibari
Spalato
Zara
Ravenne
Venise
Vienne
Belgrade
Sirmium
Nicopolis
Philippopolis
Adrianople
Andrinople
Demetika
Thasos
Samothrace
Lemnos
Mer Égée
Mer Noire
Danube
Tibre
Tigre
Euphrate
Nil

GUSTAVE SCHLUMBERGER
MEMBRE DE L'INSTITUT

L'ÉPOPÉE BYZANTINE

A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE

GUERRES CONTRE LES RUSSES LES ARABES LES ALLEMANDS LES BULGARES LUTTES CIVILES CONTRE LES DEUX BARDAS

JEAN TZIMISCÈS — LES JEUNES ANNÉES DE BASILE II LE TUEUR DE BULGARES (969-989)

HACHETTE & Cie
M·CCC·XC·VI

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
JAN 24 1958
LIBRARY
V.T 20337

INTRODUCTION

Le volume que je termine aujourd'hui est consacré à l'histoire de l'empire byzantin à la fin du Xme siècle et fait suite à celui que j'ai publié en 1890 sur le basileus Nicéphore Phocas (1). Il m'a coûté sept années de travail continu et de recherches minutieuses. Les premiers chapitres racontent le règne si court mais si brillant de Jean Tzimiscès, l'amant de Théophano, l'assassin et le successeur de Nicéphore Phocas; les combats épiques de ce héros couronné contre les Russes de Sviatoslav et le rebelle Bardas Phocas; ses fameuses campagnes d'Asie contre les Arabes de Bagdad et de Syrie et les troupes du Fatimite du Kaire; le mariage de la seconde Théophano avec Othon II d'Allemagne. Le reste du volume est consacré aux quatorze premières années du long règne commun des fils de Romain II et de Théophano, Basile II le tueur de Bulgares, autrement dit le Bulgaroctone, et Constantin VIII, devenus seuls maitres à Byzance à la suite de la mort imprévue de leur tuteur Tzimiscès; ces quatorze années violemment tourmentées, infiniment tragiques qui, du 10 janvier 976 au printemps de 989, virent, d'abord sous l'âpre régence de l'eunuque Basile, la terrible, l'interminable rébellion de Bardas Skléros en Asie; la désastreuse campagne de l'empereur Othon II contre les Sarrasins de Sicile; la lutte des armées grecques en Syrie contre les Égyptiens, puis, après la chute de l'eunuque détesté, les premières

(1) *Un Empereur Byzantin au Xe Siècle, Nicéphore Phocas*, Paris, Didot, 1890.

péripéties de la guerre de quarante années contre les Bulgares et leur tsar Samuel, le fils de Schischman ; la grande déroute des impériaux au défilé de la Porte Trajane ; la seconde révolte de Bardas Phocas; la détresse de l'empire, sauvé de ce grand péril par les Russes ; la courte rupture avec ceux-ci enfin, rupture signalée par la prise de Cherson et terminée par le traité formel d'alliance qui mit une Porphyrogénète dans la couche du sauvage grand-prince de Kiev et amena la conversion au christianisme de Vladimir et de tout son peuple.

Un prochain volume dont le manuscrit est presque terminé, conduira le lecteur jusqu'à la fin du règne commun de Basile et de Constantin, jusqu'à l'an 1025, date de la mort de Basile, en lui exposant les infinies péripéties de la guerre bulgare, qui dura en tout plus de quarante années, l'écrasement final de cette nationalité et de la dynastie royale des Schischmanides, puis l'annexion à l'empire des principautés arméniennes et géorgiennes ; les campagnes foudroyantes de Basile en Syrie ; les premières luttes avec les Normands en Italie, la grandeur militaire enfin de l'empire byzantin sous cet illustre basileus guerrier.

Si Dieu me prête vie, je raconterai après cela, en un ou deux volumes, le court gouvernement de Constantin VIII après la mort de son frère Basile, les règnes surtout si étranges, si mouvementés de ses filles Zoé et Théodora et des époux et amants successifs de la première de ces princesses, jusqu'à l'abdication du vieux Michel VI Stratiotikos, arrivée en 1057. Cette date, par l'élévation au trône d'Isaac Comnène, marque la fin suprême de la brillante dynastie des empereurs de race macédonienne. Ainsi j'aurai rédigé les annales d'un siècle d'histoire byzantine, depuis l'avènement de Nicéphore Phocas jusqu'à celui de cet autre général non moins valeureux, qui fut le premier des empereurs Comnènes; tout un siècle dont on ne s'était occupé jusqu'ici que pour le dépeindre en quelques centaines de pages, comme l'a fait Lebeau. Alors je passerai la plume au futur historien de l'époque des Comnènes.

Les vingt années dont j'ai tenté de faire ici le récit comptent certainement parmi les plus inconnues de Byzance. Pour les grandes

guerres sous Tzimiscès nous possédons encore quelques très bons matériaux (1). Pour les quatorze premières années si agitées et si sanglantes de Basile II et Constantin il en est tout autrement et Finlay a eu raison de dire que le règne commun des deux fils de Romain II et de Théophano qui dura toute la fin du xe siècle, tout le premier quart du xie siècle, était bien la période la plus obscure du moyen âge byzantin. C'est la période de toute pauvreté des sources, des lacunes sans fin, des ténèbres. Aucune expression ne saurait donner une juste idée d'une pareille disette de documents. La grande guerre de Bulgarie, longue de près d'un demi-siècle, est très mal connue, de même que les guerres en Syrie et en Arménie. La vie intérieure de cet immense empire, son existence administrative et sociale à cette époque, sont tout aussi ignorées. Chose inouïe, personne ne s'était encore occupé d'écrire l'histoire d'ensemble de cette vaste période depuis les quelques chapitres que lui a consacrés Lebeau! De même les travaux de détail sont en nombre infime. Je crois en toute modestie avoir réalisé un progrès considérable pour la connaissance de ce règne si important. J'ai lu le peu qui a été écrit de droite et de gauche sur Basile II et son temps. J'ai dépouillé des centaines de volumes et de mémoires pour y chercher parfois un renseignement de trois lignes, le plus souvent pour n'y rien trouver. J'ai minutieusement étudié toutes les sources tant grecques que latines, arabes, arméniennes, géorgiennes ou slavonnes (2). Je n'ai

(1) Grâce à Léon Diacre surtout. Nous avons encore les sources russes et la lettre fameuse dans laquelle Jean Tzimiscès a fait au roi Aschod d'Arménie le récit de sa campagne dernière en Syrie et jusqu'en Palestine.

(2) Skylitzès, si insuffisant, si défectueux, est la principale source, bien lamentablement incomplète, pour le règne de Basile. Cédrénus l'a copié servilement. Zonaras aussi, mais lui du moins ajoute quelques détails nouveaux. Psellus, si véridique et pour cela si précieux, n'a consacré que bien peu de pages à Basile dans le premier chapitre de son *Récit de cent années*, mais ses indications, bien qu'incomplètes et déjà fort utilisées par Zonaras, n'en sont pas moins d'une importance inappréciable, car ce sont presque celles d'un témoin oculaire, puisqu'il naquit en 1018. Léon Diacre, annaliste contemporain, nous fournit aussi incidemment sur les premières années de ce règne quelques renseignements excellents. Lorsque dans mes notes, citant les sources byzantines, je n'indique pas l'édition, il s'agit de celle de Bonn. — Les sources orientales principales sont avant tout la *Chronique* du chrétien Yahia, source contemporaine inestimable, connue depuis peu par le livre du baron Rosen, Elmacin qui a tant emprunté à Yahia, Ibn el-Athir et les autres annalistes tels qu'Aboulfaradj et Aboulféda. Puis viennent les sources géorgiennes et arméniennes, l'*Histoire de Géorgie*, Étienne de Daròn dit Acogh'ig, Arisdaguès de Lasdiverd, Mathieu d'Édesse, les sources russes,

négligé aucun moyen d'information, aucune classe de documents : manuscrits, miniatures, inscriptions, monnaies, sceaux, débris d'architecture. J'ai parcouru les vies de saints et les rares pièces de vers contemporaines. Appuyé sur les travaux excellents de M. Ramsay sur la géographie de l'Anatolie, j'ai reconstitué de toutes pièces les itinéraires des campagnes en Asie du rebelle Bardas Skléros. J'en ai fait de même patiemment, cartes en mains, pour les si nombreuses campagnes en Bulgarie. Ce travail n'avait jamais été tenté. Pour la Bulgarie on en pourra juger surtout dans le second volume. Grâce aux indications nouvelles fournies par la portion de la précieuse *Chronique* syrienne de Yahia traduite et si remarquablement annotée par le baron Rosen, j'ai pu rédiger des chapitres presque entièrement inédits sur les guerres des soldats de Basile en Syrie contre les troupes africaines des Fatimites d'Égypte et celles de leurs vassaux.

Ce minutieux travail de mosaïque m'a coûté un mal infini, des milliers et des milliers d'heures de travail dont ne se douteront guère ceux qui me feront l'honneur de me lire. Je serais amplement récompensé de ma peine si le suffrage de quelques-uns venait à me montrer que ce grand labeur sera de quelque utilité pour la connaissance de l'histoire encore si obscure de la moitié orientale de l'Europe aux approches de l'an mille.

Les événements racontés dans ce volume, hélas ! beaucoup trop guerrier, même presque exclusivement guerrier, n'offrent pas le puissant attrait dramatique et romanesque du précédent, consacré à l'époque tragique de Nicéphore Phocas. L'histoire de Basile II surtout, qui pourtant fut un très grand prince, comporte de trop graves lacunes. L'éternel élément féminin fait entièrement défaut à ce règne. Nous ignorons même si Basile fut marié. Nous ne possédons guère que de brefs récits de ses campagnes incessantes, toujours les mêmes, recommençant chaque printemps. Pour l'historien préoccupé de ne dire que strictement ce qu'il sait, il est humainement impossible d'éviter la monotonie. J'en demande pardon

la *Chronique* dite de *Nestor* surtout, les chroniques italiennes, la *Chronique* de Thietmar pour les événements survenus dans l'Italie méridionale, etc., etc.

d'avance. Je n'ai pas eu la chance de rencontrer pour ce volume des récits tels que ceux de l'expédition de Crète, ou des amours de Théophano et de Tzimiscès, un journal de voyage comme celui du prélat diplomate Luitprand. Cependant l'intérêt demeure grand encore. On lira avec émotion les belles campagnes de Jean Tzimiscès sur le Danube comme sur l'Oronte ou l'Euphrate, sa lutte géante contre les Russes, une des plus formidables de l'histoire, le si curieux bulletin de victoire adressé par lui à son vassal d'Arménie, la lamentable aventure d'Othon II et de son armée aux rivages de Stilo. Bien des personnalités attachantes à des titres divers défileront sous les yeux du lecteur assez indulgent pour ne pas se laisser rebuter par tant de récits de guerres et de combats : avant tout, le jeune basileus Basile et son premier tuteur Tzimiscès, puis l'énergique et dur premier ministre, le parakimomène Basile, l'opiniâtre et sanguinaire prétendant Bardas Skléros et son non moins opiniâtre rival Bardas Phocas, le vieux et ascétique saint Nil, belle figure qui repose de tant d'horreurs, la sage et gracieuse Théophano d'Allemagne, son romanesque époux Othon II, enfin l'audacieux partisan Samuel, tsar de Bulgarie.

J'ai dû restituer cette histoire à peu près de toutes pièces. Rien d'approchant n'existait. C'est une pierre de plus au modeste édifice que je voudrais élever à la connaissance de cette histoire byzantine si ignorée, dont l'étude cependant a fait d'immenses progrès depuis l'époque récente où je publiais mon premier volume sur Nicéphore Phocas.

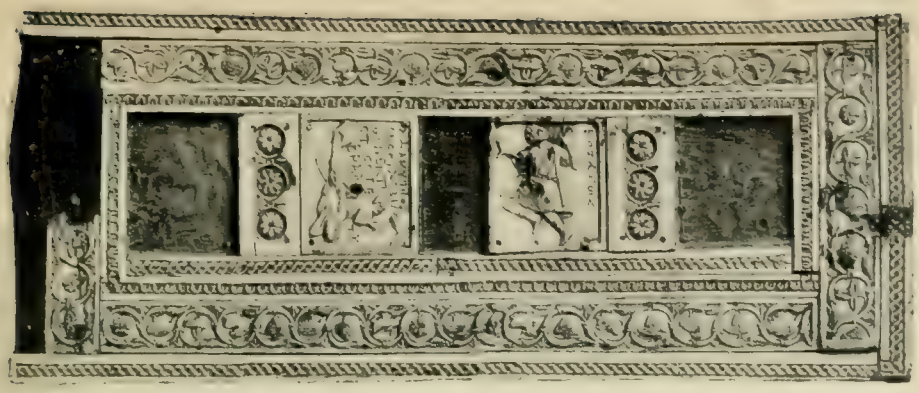
Le chapitre de l'illustration m'a coûté beaucoup de soucis. Je me suis attaché à ne faire figurer dans ce livre que des monuments contemporains de l'époque dont je raconte l'histoire, c'est-à-dire de la seconde moitié du xe siècle ou de la première moitié du xie. C'est une illustration des faits par l'art et l'archéologie. Tout le monde connaît l'extraordinaire rareté des monuments byzantins encore existants, datant de cette époque reculée. Une correspondance minutieuse ne suffisant pas à me procurer tous les documents qui m'étaient nécessaires, j'ai entrepris de longs voyages jusqu'en Arménie russe, où j'ai visité les ruines célèbres d'Ani, la ville royale fantastique des rois Pagratides, contemporains de Basile II.

Je dois des remerciements à bien des érudits qui m'ont prodigué leur aide bienveillante à divers degrés, surtout pour l'illustration de mon livre. Je citerai en première ligne MM. Omont, de la Bibliothèque Nationale; E. Molinier, du Musée du Louvre; G. Millet, de l'École française d'Athènes; puis encore MM. Dobrowsky, directeur du musée de Sophia; Prachov, professeur à l'Université de Kiev; M. van Berchem, de Genève; Wl. de Bock, directeur du musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. M. Ch. Schefer, mon très cher maître et confrère, a mis à ma disposition un des plus beaux manuscrits arabes de son incomparable bibliothèque. Le général de Torcy m'a fait profiter de sa merveilleuse pratique géographique de la Péninsule des Balkans. MM. Barbier de Meynard, mon confrère de l'Institut, et Leger, professeur au Collège de France, m'ont aidé de leur connaissance si parfaite l'un de la langue arabe, l'autre des langues et de la littérature slaves. MM. Hachette, enfin, m'ont constamment soutenu de leur bonne grâce. M. Thomas a été un auxiliaire aussi dévoué qu'infatigable.

Je mets avec confiance ce volume, fruit de tant d'années de travail, sous la protection de tous ceux, de jour en jour plus nombreux, qui s'intéressent à la belle et palpitante histoire de Byzance.

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

Paris, decembre 1896.



COFFRET byzantin d'ivoire du Xme ou du XIme Siècle. Couvercle. — Scènes du Livre de la Genèse. Adam et Ève. Abel. — (Musée grand ducal à Darmstadt.)

CHAPITRE I

Proclamation de Jean Tzimiscès après le meurtre de Nicéphore Phocas. — Il est nommé régent auprès des deux petits basileis Basile et Constantin. — Portrait du nouveau souverain. — Ses origines. — Basile le parakimomène est nommé premier ministre. — Premières mesures prises par le nouveau gouvernement contre les parents et les partisans du basileus assassiné. — Difficultés avec le patriarche Polyeucte à l'occasion du couronnement. — Jean Tzimiscès accepte les conditions posées par Polyeucte. — Abrogation des novelles de Nicéphore Phocas concernant les droits de l'Église. — Châtiment des meurtriers. — Théophano est envoyée en exil, dans l'île de Proti d'abord, puis dans le thème arméniaque. — Jean fait abandon de sa fortune particulière. — Couronnement de Jean. — Théodore de Colonée est nommé patriarche d'Antioche. — Mort du patriarche Polyeucte. — Formalités de l'élection de son successeur Basile le Scamandrien. — Péril imminent de l'invasion russe. — Préparatifs faits pour repousser Sviatoslav, conquérant de la Bulgarie. — Les Russes franchissent les Balkans et saccagent Philippopolis. — Échec des négociations. — Départ de Constantinople d'un premier corps commandé par Basile Skléros et Pierre Phocas. — Premier choc entre les Byzantins et les Russes. — Combat d'avant-garde. — Bataille d'Arkadiopolis

SOU D'OR du basileus Jean Tzimiscès.

Nicéphore Phocas avait péri dans le Palais du Boucoléon, assassiné par Jean Tzimiscès et ses affidés, dans la nuit du vendredi 10 au samedi 11 décembre 969. Quelques moments après, encore en pleines ténèbres, au commencement de la quatrième veille, c'est-à-dire entre trois et quatre heures du matin, le meurtrier se faisait couronner basileus d'Orient dans la grande salle du Chrysotriclinion au Palais Sacré. Jamais révolution n'avait eu une issue plus rapide, plus foudroyante. Bien des gens dans la Ville gardée de Dieu qui s'étaient endormis le soir, heureux peut-être de songer que le glorieux Nicéphore veillait à la sûreté de l'empire, ouvrirent les yeux au matin pour apprendre avec épouvante qu'il n'était plus et que l'Arménien aux cheveux

roux régnait à sa place. Ils se rassurèrent du reste, songeant qu'à ce héros qui avait si bien défendu durant six années la chose publique un autre héros succédait, non moins valeureux capitaine, non moins brillant et intrépide soldat.

Aux dernières pages de la vie de Nicéphore (1) j'ai dit les péripéties extraordinairement rapides de ce grand drame, j'ai dit la mort affreuse du vainqueur de Crète, de la Cilicie et d'Alep, le premier tumulte qui succéda à cet égorgement, l'effort impuissant des partisans du prince assassiné arrêté court par cette vision affreuse de sa tête sanglante brandie aux fenêtres du Palais à la lumière des torches fumeuses se reflétant sur l'ouragan de neige; j'ai montré les fidèles du nouvel autocrator lancés dans la nuit à travers l'immense ville, proclamant à chaque carrefour, dans cette obscurité glaciale, dans ces ténèbres profondes, son nom redouté accolé à celui des deux petits empereurs fils de Romain et de Théophano (2). Enfin j'ai raconté la tardive et vaine tentative du frère et du neveu du basileus massacré pour voler à son secours et la fuite à Sainte-Sophie des deux princes abandonnés de tous. Je n'ai pas à revenir plus longuement sur les incidents extraordinaires de cette nuit tragique.

En écrivant la vie de Phocas, j'ai également décrit minutieusement le portrait de son successeur au physique comme au moral et raconté la première portion de la vie de cet homme qui avait été le compagnon fidèle et le plus intime ami du malheureux Nicéphore, son frère d'armes, avant de devenir son meurtrier par jalousie, par ambition surtout, bien plus que par amour. J'ai dit son origine arménienne, ses ancêtres très nobles, sa belliqueuse famille des Courcouas ou Gourgen qui avait donné déjà à l'empire tant de guerriers fameux, son grand-père surtout, le célèbre Jean II Courcouas, puis sa parenté par sa mère avec les Phocas et par conséquent avec le basileus Nicéphore, sa naissance à Hiérapolis d'Arménie (3), dans le district

1 *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle, Nicéphore Phocas*, Paris, 1890.

2 C'est à tort que Lebeau et après lui Gfrœrer ont dit que ces gens avaient avec eux les petits empereurs. Ils ont mal lu Léon Diacre qui dit seulement « qu'ils proclamaient Jean Tzimiscès *avec* (en même temps que) les deux jeunes basileis ».

3 Cette ville porta dès lors le nom de Tchémèschgadzak (Tchemkazig), « Naissance de Tzimiscès », qui lui est toujours demeuré dans la suite. Sur la transcription et la prononciation en arabe du nom de Tzimiscès, voyez Rosen, L'*Empereur Basile le Bulgaroctone*, Saint-Pétersbourg, 1883, note 2.

de Khôzan, au pied de cette région de l'Antitaurus qui se nomme aujourd'hui Musur Dagh, non loin de la réunion des deux branches du haut Euphrate, dans l'angle même formé par celles-ci (1). J'ai raconté ses glorieuses campagnes de la guerre sarrasine, le rôle actif et prépondérant joué par lui dans l'élévation de Nicéphore à l'empire lors de cette sédition militaire de Césarée dont il fut l'artisan véritable. J'ai dit ses belles qualités de vaillance et de générosité, de bonté, de douceur, de droiture, de bon sens, qui le rendaient si populaire, son admirable valeur guerrière, sa fougue incomparable qui faisaient de lui peut-être la plus brillante personnification des vertus militaires à cette époque et en même temps le plus brillant défenseur de l'empire, qui faisaient par-dessus tout redouter son nom en terre sarrasine. J'ai fait d'après les récits de ses contemporains son portrait physique si caractéristique, je l'ai peint si charmant, si élégant et si noble, avec ses yeux bleus, son regard vif et bon, sa chevelure blonde tirant sur le roux, sa barbe d'un rouge fauve, son teint si clair, son nez fin délicatement arqué, son corps si bien pris dans sa très petite taille, d'une vigueur, d'une agilité, d'une adresse prodigieuses, le meilleur cavalier, le meilleur tireur de flèches, le meilleur lanceur de javelots de l'empire (2). Il avait toutes les qualités enchanteresses qui font pardonner et oublier les grands crimes, tous les vices aimables aussi que les peuples excusent si aisément. « Il aimait trop le vin et la bonne chère », dit Léon Diacre qui l'a connu, « il aimait ardemment le plaisir et se complaisait à

(1) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 276 sqq. — Voyez dans Lebeau, *op. cit.*, t. XIV, p. 101, l'origine de Jean Tzimisces d'après les sources arméniennes, principalement d'après Tchamtchian, et p. 105 le tableau des grandes qualités de ce prince. Voyez aussi sa généalogie dans Du Cange, *Fam. aug. byzant.*, éd. de Venise, 1729, p. 129. « Romain Gourgen, protovestiaire et domestique du corps des Hicanates sous Basile le Macédonien, eut deux fils : *l'un*, Jean II Gourgen, le grand domestique, si célèbre par ses combats en Syrie et par sa disgrâce sous Romain Lécapène (c'est lui le père de Romain Gourgen, créé domestique d'Occident en 963, et le grand-père de Jean III Gourgen, magistros, qui fut tué, en 972, par les Russes, l'arrière-grand-père enfin de Romain Gourgen, aveuglé, en 1026, par ordre de Constantin, le frère de Basile II) ; *l'autre*, Théophile, stratigos du thème de Mesopotamie, lui aussi général heureux des guerres sarrasines et le propre grand-père de Jean Tzimiscès (le nom du père de notre héros n'est pas connu). » — Voyez encore sur les origines de Jean Tzimiscès : Gfrœrer, *op. cit.*, II, pp. 491 sqq., et les notes de Hase à Léon Diacre, p. 454. — Voyez, au sujet de ses ancêtres : Paparrigopoulos, *op. cit.*, t. IV, p. 183.

(2) Léon Diacre, p. 97, donne un autre exemple curieux de cette adresse extraordinaire que je n'ai point mentionné dans les pages citées plus haut : Une balle de cuir étant déposée dans le fond d'une coupe de verre, Jean, donnant de l'éperon à son cheval, le précipitait au galop et, d'un coup de bâton, frappant la balle, la faisait voler en l'air sans que la coupe immobile fût seulement effleurée.

toutes les prodigalités ». Manassès (1) le compare à un nouveau paradis d'où coulaient les quatre fleuves de la justice, de la sagesse, de la prudence et de la valeur. « S'il n'eût souillé ses mains, s'écrie-t-il, du meurtre de Nicéphore, il eût brillé au firmament comme un astre incomparable. » C'était le véritable prince séduisant, énergique et guerrier qu'il fallait pour poursuivre le relèvement de l'empire si glorieusement inauguré par Nicéphore.

Son nom véritable n'était point Tzimiscès, ainsi que le prononçaient les Grecs, mais bien Tchemchkik, ou plutôt Tchémèschguig, et ce surnom arménien n'était autre, on le sait, qu'une allusion à sa courte stature (2). Les Sarrasins le nommaient Schumuschchig ou Tchumuschtiguin. Il était pour lors âgé de quarante-cinq ans. Il était veuf de Marie, la sœur de Bardas Skléros. Il était l'amant de la basilissa Théophano et avait assassiné Nicéphore moins pour complaire à celle-ci que pour atteindre à son tour au rang suprême.

Immédiatement après son couronnement précipité dans la salle splendide du Chrysotriclinion, Jean Tzimiscès, ayant mandé au Palais Sacré le fameux parakimomène (3) Basile, s'occupa, avec l'activité extrême qui le distinguait, d'organiser de concert avec ce personnage son gouvernement nouveau. Avant tout naturellement il avait déclaré bien haut qu'à l'exemple de Nicéphore Phocas, et mieux que lui certainement, puisque celui-ci avait tenu les enfants impériaux dans une situation très inférieure, il ne songeait à devenir que le collègue et le tuteur des jeunes basileis légitimes Basile et Constantin et non l'empereur unique en leur lieu et place, et qu'il leur servirait de père et de protecteur. Les chroniqueurs ne sont pas entièrement d'accord sur l'âge qu'avaient à ce moment les deux fils de Romain II et de Théophano. Basile, l'aîné, avait environ quatorze ans, Constantin, le second, douze seulement.

(1) Pp. 250-251.

(2) C'est du moins ce que dit Leon Diacre. — Actuellement, on fait plutôt venir ce surnom de l'expression arménienne *tschemischgaizag* qui signifie une chaussure rouge ou du moins de couleur éclatante, telles qu'en portent les femmes d'Anatolie. Voyez Paparrigopoulos, *op. cit.*, t. IV, p. 184.

(3) Premier chambellan, littéralement « celui qui couche à côté du basileus ».

Ceux qui ont bien voulu parcourir le volume que j'ai consacré à l'histoire du basileus Nicéphore Phocas savent quel personnage était le parakimomène Basile et quel rôle éclatant il avait joué déjà sous trois règnes successifs. Cet homme hardi, avisé, d'une énergie extraordinaire, mais

MOSAÏQUE du Baptistère de Saint-Marc à Venise. Hérode sous le costume d'un basileus byzantin. A sa gauche Hérodiade en costume de basilissa.

corrompu, dur et sans scrupule, avide du pouvoir à un point inouï, est certainement une des figures les plus intéressantes, les plus curieuses de son époque. Psellus a été seul à nous conter ce détail qu'il était, malgré sa triste situation d'eunuque, de la plus noble prestance, de la plus belle stature, avec l'air le plus majestueux, le plus imposant, en véritable fils de basileus qu'il était. Son importance, si considérable depuis de longues

années déjà, allait grandir encore sous ce règne. Sous le suivant enfin, il devait devenir pour quelque temps le premier personnage de l'empire. Je rappellerai en peu de mots que cet homme d'État célèbre de la seconde moitié du dixième siècle oriental était le fils bâtard du basileus Romain Lécapène et d'une esclave scythe, c'est-à-dire bulgare ou russe. Ancien favori du basileus Constantin Porphyrogénète dont il se trouvait être le propre beau-frère, il avait déjà rempli sous ce prince des fonctions fort considérables. C'était un esprit quelque peu brouillon, changeant, aventureux, mais audacieux, très résolu, très opiniâtre, d'humeur guerrière malgré sa condition physique. Romain Lécapène, le destinant aux plus hautes charges de cour, l'avait fait mutiler dès sa tendre enfance. « On était dans la coutume, dit Lebeau, à Byzance, de supprimer de la sorte les aspirations à la pourpre de ceux qui, nés sur les marches du trône, n'étaient cependant pas destinés à y monter. » En 944 déjà, Constantin avait créé Basile patrice puis exarque de la grande Hétairie, c'est-à-dire chef de la garde barbare. Puis, quelques mois après, il avait mis le comble à sa faveur en le nommant à cette plus haute charge de parakimomène ou de grand chambellan qui mettait celui qui en était investi si près de la personne du prince. En outre, Basile était alors devenu, chose toujours surprenante pour nos esprits d'Occident qui ne peuvent s'accoutumer à l'idée d'un eunuque guerrier, un des grands généraux des guerres asiatiques de ce règne. En 958 notamment, à la tête de toutes les forces d'Anatolie, il avait battu à outrance les Sarrasins et célébré un triomphe à Constantinople. Tombé subitement en disgrâce à la mort du Porphyrogénète, il en avait conservé une grande haine contre l'autre eunuque Bringas qui l'avait à ce moment remplacé dans sa charge de parakimomène.

A partir de cette date, j'ai, dans la vie de Nicéphore Phocas, raconté le rôle capital joué par Basile dans la dernière période de l'émeute terrible qui, en août 963, donna à ce prince le pouvoir et l'empire en culbutant Bringas. A la tête de trois mille serviteurs, clients ou esclaves, chiffre qui nous donne une grande idée de sa puissance, ce fut lui qui, poussé par la rage qui l'animait contre son rival, souleva la plèbe byzantine et triompha véritablement des dernières résistances des partisans de son mortel ennemi. Réintégré dans ses fonctions de parakimomène par la

reconnaissance du nouveau souverain, il fut investi en même temps de celle, alors *créée pour la première fois*, de protoproèdre ou président du Sénat, qu'il devait conserver vingt-cinq ans durant sous trois règnes successifs. Toutefois sous Nicéphore, Basile ne semble avoir joué qu'un rôle plus effacé. Un homme tel que ce basileus ne pouvait laisser de place à ses côtés pour un vice-empereur. En 968 cependant, nous voyons l'eunuque figurer avec ses deux charges de parakimomène et de protoproèdre parmi les hauts fonctionnaires qui assistent le curopalate Léon Phocas dans les audiences accordées à l'ambassadeur de l'empereur Othon de Germanie, l'évêque Luitprand (1). C'est lui qui tient le dé de la conversation et il semble avoir été l'orateur impérial le plus autorisé dans tous ces tumultueux entretiens. Il n'en haïssait pas moins Nicéphore, très certainement parce que celui-ci le laissait trop dans l'ombre, ce qu'il estimait être de sa part la plus noire ingratitude. Aussi, dans le drame final du mois de décembre 969, son attitude fut-elle très louche. Léon Diacre nous dit formellement qu'il trempa dans la conspiration de Jean Tzimiscès, « de communes circonstances ayant amené la conjonction forcée de ces deux hommes ». Plus avisé que d'autres, pour ne pas être compromis dans l'assassinat en cas d'insuccès, il avait, au moment décisif, feint une indisposition et s'était tenu prudemment enfermé ; puis il avait fini par tomber véritablement malade, peut-être d'anxiété ; même il avait dû prendre le lit. Il se trouvait couché quand on vint lui annoncer le triomphe des conspirateurs et le meurtre de celui qu'il avait tant aidé jadis à conquérir le pouvoir. Alors son parti fut pris sur-le-champ. Se levant aussitôt, rassemblant une fois encore la foule de ses affidés, cet homme infatigable se jeta de nouveau à leur tête dans la rue, voulant une fois de plus que la révolution ne pût se faire sans lui. Ce seul fait nous donne la plus haute idée de la situation qu'il avait continué d'avoir malgré son effacement momentané. Ce qui le prouve aussi, c'est que la première pensée de Jean Tzimiscès, à peine couronné, fut de s'aboucher avec lui, de faire de lui son conseiller unique, de s'en remettre entièrement à lui pour les premières mesures à prendre.

(1) *Un empereur byzantin au dixième siècle*, p. 625.

J'ai dit que, quelques instants après le meurtre de Nicéphore, une troupe de partisans de Jean Tzimiscès s'était jetée, torches en main, par les rues encombrées de neige de la capitale endormie, proclamant à grands cris de carrefour en carrefour: « Jean auguste et basileus des Romains ». « Immédiatement derrière ceux-ci, à une courte distance, dit Léon Diacre, courait aussi l'énergique parakimomène, à la tête de bandes nombreuses d'hommes déterminés, proclamant également les trois empereurs : Jean, Basile et Constantin. »

Aussitôt après cette course ardente à travers les principaux quartiers de la ville, après qu'il eut pu constater que la révolution était bien et complètement triomphante, Basile, à l'appel du nouveau basileus, alla en grande hâte rejoindre celui-ci au Palais. L'Arménien couronné, les mains chaudes encore du sang de Nicéphore, et le premier ministre de suite confirmé dans sa charge de parakimomène, dans une succession de conférences nocturnes et matinales dont chaque minute était précieuse, pourvurent, sans perdre une heure, aux premières nécessités de cette situation nouvelle. Certes celle-ci était terrible, mais, heureusement pour l'empire, ces deux hommes audacieux ne connaissaient ni la peur, ni l'hésitation. Ils eurent tôt fait d'affermir le pouvoir naissant.

En toute cette affaire, Jean Tzimiscès, plutôt soldat qu'administrateur, semble avoir laissé la haute main à Basile. Le premier soin du parakimomène fut de faire proclamer dans tous les quartiers de la capitale une ordonnance par laquelle, en même temps qu'était confirmée l'élévation du nouveau régent, ordre était donné à chacun de demeurer renfermé dans sa maison. Défense était faite de « faire du nouveau », suivant l'expression pittoresque reproduite par Léon Diacre. Tout rassemblement, tout désordre, tout acte de pillage serait puni de la décapitation immédiate. Cette proclamation, conçue en termes d'une rare énergie, semble avoir terrorisé les habitants de cette grande ville d'ordinaire fort remuants. Chacun savait à merveille que l'eunuque n'était pas homme à menacer en vain. Nul ne bougea. Alors que d'ordinaire, dit Léon Diacre (1), tous ces changements de règne font sortir de leurs repaires une

(1) P. 94.

MOSAÏQUE du Baptistère de Saint-Marc à Venise. — Hérodiade, couronne en tête, sous le costume d'une basilissa byzantine ; Salomé sous celui d'une dame du Palais.

foule d'hommes sans aveu, qui profitent du trouble général pour se livrer au désordre, au pillage, au meurtre — et le chroniqueur rappelle à cette occasion les terribles scènes dont il avait été le témoin épouvanté si peu d'années auparavant, qui avaient ensanglanté la capitale lors de l'avène-

ment de Nicéphore, — cette fois l'édit publié par le bâtard de Romain Lécapène au nom du nouveau basileus fut si bien obéi qu'à part les incidents du Boucoléon, et la tentative aussitôt avortée de Léon Phocas et de son fils, on n'eut pas à réprimer la plus légère tentative de soulèvement dans l'immense ville.

Les autres mesures édictées par le parakimomène furent tout aussi promptes, énergiques et radicales. Tous les fonctionnaires connus pour leur attachement à l'infortuné Nicéphore, depuis le plus élevé jusqu'au plus infime, furent incontinent destitués et remplacés. Ce fut une hécatombe de personnages de haut rang. Tous les principaux membres de l'administration centrale : le préteur urbain, le chef suprême de la flotte impériale ou grand drongaire, le drongaire des Vigiles et les autres chefs des corps de la garde, le nyctéparque ou préfet de la Nuit, c'est-à-dire le préfet de police, le ministre de la marine, tous les « stratigoi » des thèmes, furent remplacés avant même le lever du soleil. Malheureusement, nous ne connaissons ni les noms des officiers destitués ni ceux de leurs successeurs.

Tous ces fonctionnaires tombés, comme aussi tous les personnages de quelque importance tenant à la maison du basileus assassiné par les liens du sang ou par une attache quelconque, furent exilés dans leurs terres en province. Mais là s'arrêtèrent, disons-le de suite, les mesures de défense prises par le gouvernement nouveau contre le parti tombé. A l'honneur de Jean et de son premier ministre il n'y eut, circonstance bien rare dans une révolution à Byzance, aucun acte de violence, presque aucune exécution capitale. Il ne semble y avoir eu dans tout l'empire aucun trouble grave en dehors du meurtre même de Nicéphore et de la violente bagarre qui en fut la suite devant les portes du Palais (1).

Toutefois il était de première importance pour Jean et son ministre

(1) Cependant, une des pièces de vers écrites par le poète contemporain Jean Géomètre en l'honneur de son héros favori, le glorieux Nicéphore, fait allusion à la mutilation des statues de ce prince, qui furent décapitées après sa mort, probablement par les émeutiers. Voy. cette pièce de vers dans Migne, *Patrol. gr.*, t. CVI, col. 932, et Cramer, *Anecd. gr.*, t. IV, p. 295. Elle est intitulée : Τίνας ἂν εἴποι λόγους ὁ ἐν ἁγίοις βασιλεὺς Κῦρος Νικηφόρος, ἀποτεμνομένων τῶν εἰκόνων αὐτοῦ. Dans ces vers éloquents Nicéphore rappelle ses victoires fameuses, mille nations vaincues, son trépas affreux. « Jetez bas mes statues, s'écrie-t-il en terminant. Mon nom n'en demeurera pas moins inscrit par toute la terre comme dans tous les cœurs. »

de s'assurer immédiatement des personnes des divers membres de la famille de Nicéphore. Tous étaient des hommes déterminés, riches, puissants, capables de causer les plus sérieux ennuis au nouveau gouvernement. Ici encore l'eunuque hardi se montra à la hauteur de sa tâche. Le plus en vue des Phocas était le frère même de Nicéphore, ce curopalate Léon qui avait joué à ses côtés un rôle constamment prépondérant durant son règne et acquis par le moyen d'opérations commerciales d'un caractère peu honorable des richesses immenses. On sait comment, surpris par les événements, après avoir tenté en vain de voler avec ses gens au secours de son frère et s'être avancé à travers l'ouragan de neige jusqu'à la Sphendoné, limite méridionale de l'Hippodrome, ce personnage avait fini par perdre la tête et par s'enfuir avec son fils aîné, le patrice et « vestis » Nicéphore, terrifiés tous deux, eux si courageux, si brillants soldats d'ordinaire, par la foudroyante rapidité et l'énergie désespérée déployées par les conjurés victorieux. « Si, au lieu de cette fuite subite, Léon et son fils, dit Léon Diacre, se fussent jetés dans la Ville avec leurs partisans, semant à pleines mains l'or dont ils étaient si abondamment pourvus, s'ils eussent surtout agi vite et ferme, ils eussent pu peut-être, même sans effusion de sang, écraser la révolution naissante, car Nicéphore Phocas, malgré tout, comptait encore d'innombrables amis dans la capitale. » Tous ceux qui tenaient les grandes charges de l'État lui étaient très attachés, et puis, à Constantinople comme aux alentours, se trouvaient réunis à ce moment beaucoup de bataillons fidèles, beaucoup de vieux soldats des campagnes de Crète et de Syrie qui eussent certainement marché au premier appel du frère de cet illustre basileus si longtemps leur idole. Au lieu de jouer cette partie suprême, accablés par la soudaineté de la catastrophe, les deux princes ne trouvèrent d'autre issue que de se jeter dans Sainte-Sophie, asile réputé inviolable, si souvent violé cependant.

Jean Tzimiscès n'était décidément pas d'humeur sanguinaire. Il fit promettre aux deux princes la vie sauve à condition qu'ils se rendissent. Bien que Léon Diacre ne le dise point, il est certain qu'ils furent, suivant la dure loi de l'époque, dépouillés de tous leurs biens, de toutes leurs dignités. Puis tous deux furent envoyés en exil à Methymna,

à la pointe septentrionale de l'île de Lesbos (1). C'était la seconde cité de l'île, séparée du continent asiatique par un détroit de soixante stades, l'antique patrie du poète musicien Arion qui sut charmer un dauphin avec les sons de sa lyre et lui dut la vie. Methymna, aujourd'hui Molivo, s'élevait dans des campagnes fertiles produisant un vin exquis. Mais il est peu probable que les infortunés exilés de l'an 970 aient pu goûter quelque charme en ce séjour qui dut être pour eux plein d'une infinie tristesse, horriblement pénible et dur comme tout ce qui à Byzance était le lot des vaincus.

Le second fils de Léon, le patrice Bardas Phocas, qui, dans la suite, devait tant faire parler de lui et qui, pour lors, était duc (2) du thème de Chaldée sur l'extrême frontière d'Arménie, fut, comme tous les siens, destitué de ses titres et dignités puis relégué à Amasia, la grande ville du Pont, près de la mer Noire. Le troisième, qui était bâtard, le fameux patrice et stratopédarque Pierre, ce brillant guerrier, vainqueur d'Antioche et d'Alep, l'intrépide Torbasi des chroniques sarrasines, le chef illustre des trapézites byzantins, fut épargné et laissé en liberté, peut-être parce qu'il était eunuque, incapable d'aspirer au rang suprême et de faire souche d'héritiers.

Une semaine suffit à Jean Tzimiscès et à Basile pour réorganiser ainsi le pouvoir, pour mettre toutes les branches de l'administration aux mains de leurs partisans, pour assurer la parfaite tranquillité de l'empire et se débarrasser de tous les éléments de résistance. Durant ces premiers jours, le nouveau basileus ne semble pas avoir quitté l'enceinte du Palais Sacré.

Jamais nouveau gouvernement à Byzance n'avait eu débuts plus faciles. « Grâce aux mesures énergiques que le basileus et son ministre avaient su prendre, s'écrie Léon Diacre, un immense et complet silence de toutes les voix populaires ne cessa de régner dans la capitale, ce que per-

(1) C'est le récit de Léon Diacre. Skylitzès et, après lui, Cédrénus, d'autres encore, disent que le vestis Nicéphore fut exilé à Imbros. C'était dans l'esprit de la politique byzantine de ne point déporter dans un même lieu deux personnages importants de la même famille.

(2) On désignait souvent à cette époque sous le nom de *ducs*, non seulement les chefs militaires de certains territoires-frontières comme celui d'Antioche par exemple, mais même les « stratigoi » des thèmes-frontières régulièrement organisés auxquels leur situation très voisine des contrées ennemies imposait une direction plus essentiellement militaire.

sonne n'eût jamais pu croire possible. Il n'y eut pas le plus léger tumulte, pas un coup échangé. »

Une autre question capitale demeurait à résoudre immédiatement, qui présentait plus de difficulté. Il s'agissait de décider le patriarche Polyeucte à donner au nouveau souverain élevé au trône par le meurtre la consécration spirituelle officielle, c'est-à-dire à procéder à son couronnement régulier dans la Grande Église. Ainsi qu'il en était en Occident depuis longtemps déjà, de même en Orient la croyance populaire existait fermement qui voulait qu'un changement de règne ne prît le caractère de la légalité qu'après avoir été solennellement consacré par l'Église. Il était donc naturel que Jean qui, jusque-là, je l'ai dit, ne semble pas être sorti des bâtiments du Palais Sacré, songeât à se rendre avant tout à Sainte-Sophie pour y être reconnu par le patriarche et couronné sur l'ambon. La proclamation hâtive de la nuit du 10 décembre dans le Chrysotriclinion n'était qu'une mesure *provisoire qui ne pouvait compter définitivement*, et Jean, mieux que personne, savait que tant qu'il n'aurait pas été, sous les voûtes du temple auguste de la Sagesse divine, couronné des mains

BAS-RELIEF BYZANTIN. Plaque sculptée de schiste noir provenant des fouilles de la ville de Cherson, en Crimée, aux environs de Sébastopol. — Les saints Démétrius et Georges. — Beau travail du Xme ou du XIme Siècle. — Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

du chef de l'Église et créé par lui « isapostole », l'égal des apôtres, son règne ne pourrait jamais être considéré que comme la pire des usurpations. Or ce chef de l'Église, cet arbitre tout-puissant seul accrédité pour consacrer véritablement l'avènement du prince dont il deviendrait ensuite le premier sujet, était toujours encore le moine Polyeucte, ce prêtre vénérable de si grande vertu, mais de si rigide, de si inflexible orthodoxie, qui, très peu d'années auparavant, avait, par son étroitesse de vues trop rigoureuse, créé de si grandes difficultés à Nicéphore Phocas, à l'époque de son mariage et de son couronnement. — Jean aussi allait avoir à compter avec les exigences du vieux prélat. Nous ne savons rien de ce que fit Polyeucte durant les heures terribles qui virent les scènes affreuses du Palais du Boucoléon et durant les jours qui suivirent. Il se trouvait au terme extrême de la vie, accablé sous le poids des ans. Probablement ses forces physiques étaient très diminuées. Cependant, cette fois encore, son attitude fut plus que jamais noble, courageuse, en même temps que fort habile. Il sut admirablement concilier le bien de l'État avec celui de l'Église. L'ensemble de ses actes, dans ces graves circonstances, prouve que, tout en acceptant le nouveau souverain, en s'inclinant devant le fait accompli, il avait vu avec horreur le crime de la nuit du 10 décembre et en avait détesté les motifs honteux. Comme toujours confesseur intrépide, il n'eut pas un instant d'hésitation, et quand Jean, si peu de jours après le meurtre de Nicéphore (1), lui eut manifesté son désir d'être couronné dans Sainte-Sophie, il lui refusa nettement l'entrée du Temple parce qu'il était souillé du sang du basileus défunt. Il déclara sans ambages que, l'assassinat ayant été trop criant, il fallait de toute nécessité une expiation éclatante (2). « Je ne puis, lui dit-il, recevoir dans le sein de l'Église celui dont les mains sont teintes de ce sang illustre. Avant tout, il te faut faire pénitence, te laver de l'accusation capitale qui pèse sur toi. La voix publique affirme ta participation au meurtre de Nicéphore. Il nous faut des coupa-

(1) Il n'est pas possible de savoir clairement par le récit de Léon Diacre si Jean s'enquit d'abord des intentions de Polyeucte ou si, à l'égal de son prédécesseur Nicéphore, bien que dans des circonstances différentes, il se présenta aux portes du Lieu Saint et dut se retirer aussitôt : en un mot, s'il y eut aussi cette fois scandale public. Cependant cette dernière version me paraît très improbable.

(2) Voyez dans Zonaras, éd. Dindorf, t. VI, note de la p. 168, sur quels textes du Saint Synode d'Ancyre Polyeucte s'appuya dans toute cette affaire.

bles. Si tu veux entrer au Lieu Saint, là où seulement je puis te consacrer, disculpe-toi d'abord; à supposer que tu y réussisses, dénonce sans hésitation les assassins véritables quels qu'ils soient. » Il termina cette apostrophe par une phrase qui dépassait en hardiesse toutes les précédentes : « Avant tout, dit-il au nouveau basileus, chasse du Palais Sacré la femme adultère et criminelle qui a tout conçu, tout dirigé, qui a été certainement la coupable principale ! »

On le voit, ce que le patriarche exigeait de Jean Tzimiscès avant de lui accorder la réalisation de son plus ardent désir, c'était quelque chose de considérable, de presque inouï. Mais aussi Jean n'ignorait point que la volonté du vieillard demeurerait inflexible et il comprenait fort bien que le saint homme, toujours si étroitement attaché à la lettre même de la vérité, lui faisait une concession très grande déjà, puisque, n'ignorant point qu'il avait été après Théophano l'âme seconde du complot, il consentait presque à lui laisser la porte ouverte pour faire tomber sur d'autres acteurs du drame moins haut placés le poids de la vindicte publique.

Certes Polyeucte n'avait point dû se résigner facilement à fermer ainsi les yeux, mais le vieux patriarche n'était pas sans comprendre qu'il fallait de toute nécessité transiger avec un si puissant personnage, que c'était beaucoup d'obtenir pour le meurtre du 10 décembre ce semblant d'amende honorable officielle.

Tout cela cependant n'était que pure satisfaction d'ordre moral. Polyeucte n'en resta pas là de ses exigences. En chef habile autant que prévoyant de l'Église orthodoxe, passionnément épris de ses privilèges et de sa grandeur, il profita avec une habileté extrême de la situation pour arracher à Jean Tzimiscès des concessions bien autrement importantes, d'un intérêt tout autrement pratique pour celle-ci. Sentant bien que pour sortir de ce mauvais pas, pour détourner définitivement de dessus lui cette interdiction de couronnement dont la seule menace le jetait dans un si grand émoi, Jean irait aux dernières limites de la condescendance, le vieux prélat, plus politique cette fois, semble-t-il, qu'il ne s'était montré jadis, probablement poussé par ses plus sages conseillers, mit une grave et capitale condition de plus à la réconciliation du nouveau basileus avec

l'Église ! Celle-ci n'avait jamais accepté, mais seulement subi par force, cette novelle fameuse du précédent autocrator par laquelle interdiction avait été faite aux évêques de prendre une décision quelconque en matière ecclésiastique, de procéder à quelque nomination ou promotion que ce fût, sans avoir préalablement provoqué et obtenu le consentement de la couronne.

Jamais le haut clergé ne s'était soumis franchement à ce qu'il considérait comme un abominable abus de pouvoir, et cette mise en tutelle de l'Église par l'État avait certes été pour beaucoup dans l'impopularité croissante dont Nicéphore était devenu l'objet de la part de toute la gent ecclésiastique dans les derniers temps de son règne. Constamment Polyeucte en particulier avait déclaré ce fatal décret illégal, attentatoire à des libertés séculaires. Donc il exigea nettement que pour racheter son crime, Jean déclarât nulles et non avenues, non seulement cette novelle qui attribuait toutes les affaires ecclésiastiques à la couronne, mais aussi toutes celles de même ordre que Nicéphore avait édictées contre les empiétements ecclésiastiques, qu'il renvoyât ces pièces au Saint Synode pour y être purement et simplement abrogées. De même le patriarche exigea que tous les prélats bannis de leurs sièges pour avoir refusé d'accepter ces décrets fussent rappelés et réintégrés avec toutes les réparations et tous les honneurs.

Enfin, pour le rachat du sang du juste Nicéphore, il réclama du basileus un dernier sacrifice, l'abandon de toute sa fortune particulière mobilière et immobilière : une moitié pour les habitants pauvres de la banlieue de la capitale, l'autre pour la reconstruction et l'agrandissement d'un des principaux hospices de Constantinople.

Jean Tzimiscès, pressé d'aplanir ces grosses difficultés du début, décidé d'avance à tout accepter, accueillit avec bonne grâce cette longue suite d'exigences. Avec une mansuétude peut-être plus apparente que réelle, il accorda d'emblée tout ce que demandait le patriarche. Après avoir juré à nouveau qu'il ne se considérerait jamais que comme le collègue des petits basileis légitimes, non comme leur supérieur, il se fit apporter, disent les chroniqueurs, les exemplaires originaux de ces novelles tant exécrées, œuvres glorieuses de son prédécesseur, et les déchira de ses mains, ou

plus probablement, suivant le récit de Léon Diacre, les adressa au Saint Synode pour que celui-ci procédât à leur abrogation [1]. Il remit du même coup en vigueur toutes les anciennes libertés de l'Église, ces libertés tou-

TRIPTYQUE BYZANTIN. Magnifique ivoire des Xe ou XIme Siècles. — Un des joyaux du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque N^le. — Au pied de la Croix, S. Constantin et Ste Hélène.

jours si désagréables à la couronne dont le rude Nicéphore avait fait un si beau massacre. Dès lors, ainsi qu'il en avait été avant les fameux décrets de ce prince, il ne put plus être procédé à aucune nomination d'évêque sans la participation du patriarche. Conformément aussi au vœu de Polyeucte, les prélats réfractaires bannis sous Nicéphore pour n'avoir pas voulu enregistrer les novelles impériales furent réintégrés avec pompe

1 Voy. dans Krumbacher, *Michael Glycas*, Munich, 1895, pp. 432 et 456, la justification par ce chroniqueur du crime de Tzimscès. « Jean, en abrogeant les novelles de son prédécesseur, a presque effacé sa faute. N'était cette tache, il eût été mis au nombre des saints. »

sur leurs anciens sièges (1). De même cette autre novelle qui interdisait de construire, même de restaurer les maisons religieuses, fut abrogée.

La victoire si habilement amenée par Polyeucte était aussi complète que possible. Du coup l'Église reconquérait les privilèges séculaires dont Nicéphore l'avait dépouillée pour le plus grand bien de l'État. C'était un grand et redoutable pas en arrière. Mais Jean et son ministre avaient de trop gros embarras sur les bras pour se préoccuper outre mesure, en ces premiers jours si angoissés du nouveau règne, de ces avantages perdus par le pouvoir séculier. Probablement ils se disaient tout bas qu'il fallait obtenir d'abord de l'Église le couronnement, qu'on verrait ensuite à reprendre une à une toutes ces libertés qu'on était obligé de restituer pour l'instant. L'insistance même du patriarche à obtenir la révocation des novelles de Nicéphore n'est-elle pas une preuve de plus de l'immense importance que celles-ci avaient eue pour amener l'assujettissement de l'Église à l'État?

Jean, soumis entièrement aux volontés de celui du concours duquel il avait un si pressant besoin, alla jusqu'au bout dans cette voie de concessions peu honorables. Presque cyniquement il semble avoir abandonné à leur sort ses compagnons de conjuration dont lui-même avait armé la main, du moins les plus obscurs parmi eux, car ce furent ceux-là qui payèrent pour tous. Se parjurant, il ne craignit pas d'affirmer sous serment que lui-même n'avait point porté la main sur Nicéphore. Mettant le comble à sa tranquille audace, il sacrifia du même coup Théophano, ayant de suite compris l'impossibilité de faire accepter par le peuple son union avec la femme criminelle.

Lui-même désigna au patriarche comme ayant été lors du drame du 10 décembre les instruments de la basilissa, comme étant par conséquent les seuls vrais coupables avec elle, le taxiarque Léon Balantès et Jean Atzypothéodoros (2). Le premier avait porté à Nicéphore ce furieux coup

(1) Gfrœrer dit avec raison que ce simple fait montre à quel degré d'acuité en était arrivée sous le règne de Nicéphore la lutte entre le patriarche et le parti de l'Église d'une part, les prélats du parti de la cour de l'autre, lutte que nous ne connaissons que par cet unique détail.

(2) Skylitzès, Cedrénus, Zonaras, Glycas nomment ces deux. Léon Diacre, qui se trouvait à Constantinople à l'époque du crime, nomme le seul Léon Balantès.

de glaive qui lui avait fendu le crâne. Le second avait tranché la tête du cadavre pour la montrer de la fenêtre à la foule accourue devant le Palais. Certes il était juste que ces deux criminels fussent châtiés et ces deux boucs émissaires ne peuvent inspirer de pitié; mais il y avait de plus grands coupables qui demeuraient impunis. Jean lui-même, s'il n'avait peut-être point porté à son ancien compagnon d'armes le coup mortel, l'avait en tout cas indignement frappé et torturé.

N'importe : le patriarche eut l'esprit de se contenter de ce semblant de réparation. Léon Balantès et Atzypothéodoros furent seuls mis à mort et le crime de la nuit de décembre fut ainsi officiellement vengé (1). Nous ne savons quel supplice fut infligé à ces malheureux. Ce dut être quelque longue et horrible torture, châtiment accoutumé des parricides à Byzance. Léon Diacre ajoute ce détail que tous ceux qui, de près ou de loin, avaient pris part à la mort de l'empereur martyr, eurent une fin misérable. Il ne nous est possible de vérifier l'exactitude de cette affirmation que pour le seul Jean Tzimiscès. Léon Diacre eût bien dû nous dire ce que devinrent les autres complices. Nous savons en tout cas, par le chroniqueur syrien Yahia, que Michel Bourtzès ne tomba pas en disgrâce, mais fut presque aussitôt nommé au commandement de cette ville d'Antioche qu'il avait tant contribué à reprendre aux Sarrasins. Nous retrouverons le nom de ce personnage à bien des pages de cette histoire, mais nous ne savons rien sur l'époque et les circonstances de sa mort.

Ce qui explique ou légitime jusqu'à un certain point la condescendance de Polyeucte, c'est que, chose en apparence inouïe, satisfaction absolue, nous l'avons vu, lui était en outre donnée au sujet du principal acteur de ce terrible drame. Théophano, la pécheresse couronnée, devenait victime d'un châtiment effroyable, alors précisément qu'elle croyait toucher à nouveau à toutes les félicités humaines. Et vraiment cette catastrophe sans nom, mémorable exemple de ces retours extraordinaires dont l'histoire byzantine est pleine, pouvait bien passer pour une réparation suffisante du sang versé.

(1) C'est par Léon Diacre que nous savons qu'il y eut supplice. Ce chroniqueur nomme comme ayant été exécuté le seul Léon Balantès qu'il indique comme ayant été l'unique coupable. Skylitzès et, après lui, Cedrénus disent que tous les conjurés furent exilés ou plutôt déportés. Zonaras dit de même. Glycas aussi désigne nominativement Léon Balantès qu'il nomme Abalantès et Atzypotheodoros.

Il est probable que, sur ce point surtout, Jean ne dut opposer aucune résistance à la demande du patriarche. Immédiatement après le crime, cet homme habile avait compris que le forfait était par trop exécrable, que jamais il ne réussirait à conserver la couronne s'il ne séparait de suite son sort de celui de sa complice. Ainsi fut pensé, ainsi fut exécuté. Le nouveau basileus décida que Théophano serait chassée de ce Palais Sacré où si longtemps elle avait régné, et déportée dans un des couvents de Proti, la première des Iles des Princes en venant de Constantinople (1).

Dans le petit volume que j'ai consacré il y a quelques années à l'histoire de cet archipel en miniature, lieu de déportation si voisin de la grande Ville, j'ai parlé longuement de cet îlot aride et de ces monastères fameux où furent ensevelies vivantes tant de victimes de la cruelle politique byzantine (2). Là ont vécu et souffert bien des personnages illustres : le basileus Michel Rhangabé, le basileus Romain Lécapène détrôné par son gendre le Porphyrogénète, le basileus Romain IV Diogène surtout, un des empereurs les plus méritants et les plus malheureux qui aient jamais ceint le diadème blanc des successeurs de Constantin, puis encore le fameux Bardane le Turc, la victime du vil Nicéphore Logothète. Il serait impossible d'énumérer tous ces exilés de haut rang qui eurent Proti pour lugubre prison. C'est là que fut transportée la tragique et toujours belle Théophano, très peu de jours après qu'elle eut fait assassiner son second époux par son amant (3).

On ne saurait retrouver dans l'histoire un autre exemple d'une situation aussi dramatique, imaginer un plus subit, un plus complet bouleversement dans une vie humaine qui semblait à son apogée ! Hélas ! les chroniqueurs nous racontent tous ces faits poignants en moins de deux lignes ! Comme ils auraient bien dû nous en dire davantage ! Conçoit-on l'affreuse surprise, l'inexprimable fureur de la souveraine ? Elle était impératrice d'Orient, régente pour les deux basileis ses fils ; elle était toute jeune encore, superbe, adulée, la première femme à ce moment, semblait-il,

(1) Skylitzes, Cedrénus, Zonaras et Georges moine disent que Théophano fut envoyée à Proconnèse. Il faut toujours croire plutôt Léon Diacre qui fut le témoin oculaire de ces événements.

(2) *Les Iles des Princes*, Paris, 1884.

(3) Yahia est seul à dire par erreur que Jean Tzimiscès épousa Théophano après le meurtre de Nicéphore.

sous la voûte des cieux. Poussée peut-être à la fois par la haine, l'amour et l'ambition, peut-être bien plutôt par le désir plus noble de préserver ses fils menacés par Nicéphore, elle fait tuer par son amant son vieil époux. Elle-même guide les pas des assassins tremblants dans cette nuit terrible! La victime désignée périt misérablement. L'amant meurtrier s'assoit sur le trône des basileis. Théophano plus que jamais se croit impératrice souveraine avec cette seule différence qu'elle a quitté la couche du mystique et grossier Nicéphore pour celle de l'Arménien ardent et fin, jeune encore, qu'elle se figure uni à elle par les liens d'une passion fougueuse. Déjà elle roule en sa tête charmante de radieux projets de vie à deux dans la toute-puissance. Soudain un prêtre cassé par l'âge, un vieillard moribond se dresse vengeur entre elle et ce rêve presque réalisé. Polyeucte, d'une voix déjà mourante, crie à Jean Tzimiscès : « Si tu veux, basileus, entrer au Lieu Saint pour que je t'y couronne, si tu veux régner véritablement sur cet immense empire, il te faut, avant tout, sacrifier l'épouse infâme qui a armé ton bras. Cette condition est formelle. Chasse, chasse Théophano de ta couche, de son palais, de sa capitale, sinon tu ne régneras point ! » Et l'amant que la malheureuse avait cru lié à elle pour toujours par leur crime même, témoignant ainsi à quel point ce fut l'amour du rang suprême bien plus que sa passion qui l'a rendu meurtrier, se courbe devant l'arrêt du vieillard sans un mot de protestation, sans l'ombre d'une résistance. Sur-le-champ il sacrifie celle qu'il prétendait tant aimer. Vit-on jamais déception plus amère, chute plus surprenante !

Le désespoir, la surprise, la fureur de Théophano furent extrêmes. Quel supplice pour une pareille femme que de quitter le rang suprême, le « koïton » admirable du Palais Sacré pour la cellule nue, froide, sordide d'un de ces lugubres couvents des Iles, avec ce raffinement de torture que de chaque rocher de l'inculte Proti la malheureuse ne pourrait lever les yeux sans voir briller au premier plan les jardins et les bâtiments de cette demeure où si longtemps elle avait régné et que le soleil, en se couchant derrière les cimes de l'Olympe, éclairait chaque soir de tous ses feux! Être précipitée de si haut par un tel coup de surprise, alors qu'elle était si loin de s'y attendre, alors qu'elle avait cette amertume dernière de se dire

qu'elle était bien elle-même l'unique artisan de son désastre ! Avoir été presque l'égale d'une divinité, avoir vu défiler chaque jour, prosternées à ses pieds qu'elles baisaient, la foule brillante des patriciennes de la Ville gardée de Dieu, et devenir, en une heure, une misérable caloyère dans un couvent des Iles ! Souffrir une telle injure de l'homme qu'on a aimé et qu'on vient d'élever à ses côtés sur le trône ! L'épreuve était cruelle, et Théophano n'était point femme à la supporter dignement.

Jean donc, poussé par le parakimomène, sacrifia sa maîtresse à sa couronne. Et comme, en somme, c'était un vrai souverain voulant le bien de ses peuples, il est fort probable que cette dernière concession lui coûta moins que celles qu'il s'était vu forcé de faire à l'Église. Cette prodigieuse exécution dut suivre de très près le meurtre de Nicéphore. Nous avons vu que les exigences de Polyeucte se manifestèrent exactement une semaine après cet événement, et il est probable que l'expulsion de l'impératrice fut la suite immédiate de l'accord survenu entre Jean et le vieux patriarche. Celle-ci ne demeura donc guère plus de huit jours au Palais après le drame qu'elle avait si imprudemment provoqué. Il est presque certain que Jean Tzimiscès se garda soigneusement de la revoir durant cet intervalle. Très probablement aussi on dut embarquer de force la basilissa. Sa mère, dont les chroniqueurs font mention cette fois seulement et qui, vraisemblablement, vivait auprès d'elle au Palais, fut, par la même occasion, déportée à Mantineion, ville de la province asiatique d'Honorias, dans le Pont (1), certainement dans quelque couvent de cette localité.

Malgré l'extraordinaire pauvreté des sources, nous possédons cependant une preuve de ce que dut être la fureur de la belle Théophano ainsi jouée par son amant. Les chroniqueurs racontent que, peu après son exil, encore dans le courant de l'an 970, elle réussit à s'évader de son couvent de Proti. Rentrée secrètement en caïque dans la capitale, elle courut se réfugier, elle aussi, dans la Grande Église. Peut-être comptait-elle encore sur l'ascendant qu'elle avait si longtemps exercé sur Jean, plutôt que sur l'affection que lui portaient ses fils, les petits empereurs. Peut-être au contraire

(1) Voy. Ramsay, *op. cit.*, p. 194. — Zonaras, éd. Dindorf, IV, 92, dit qu'elle fut exilée, elle aussi, dans l'île de Proconnèse, dans la mer de Marmara.

espérait-elle susciter dans le peuple quelque mouvement en sa faveur. Ce fut non à Jean mais bien au parakimomène que la malheureuse eut affaire. Le rude eunuque, auquel le nouveau basileus avait décidément, semble-t-il, remis toute la direction des affaires intérieures, ne se piquait pas de galanterie. Il fit sortir de force Théophano de son asile, et l'infortunée, basilissa dont on ne voulait à aucun prix tolérer la présence auprès de ses fils, fut cette fois, pour éviter le retour de pareils incidents, embarquée pour un exil autrement lointain. On la relégua au fond du sauvage thème arméniaque, dans l'extrême Asie, dans le monastère de Damis qui venait précisément d'être fondé par Tzimiscès, probablement dans le pays natal de celui-ci. A cette époque, une pareille condamnation pour une princesse raffinée telle que Théophano était quelque chose d'horrible, une véritable déportation en pays de barbarie. La pauvre femme, domptée par le malheur, avant de partir pour cet exil affreux, demanda et obtint une audience de son ancien amant devenu son bourreau. Certes elle espérait encore le fléchir. Mais les choses se gâtèrent aussitôt. Ce fut une scène terrible.

A peine la condamnée eut-elle distingué Jean, qu'elle n'avait peut-être pas revu depuis la funèbre veillée de décembre, qu'elle éclata contre lui en invectives atroces. Apercevant ensuite le parakimomène (1), qu'elle considérait justement comme un des principaux artisans de sa chute, elle se jeta sur lui comme une furie avant qu'on eût pu la retenir, et lui meurtrit le visage de ses poings fermés, l'appelant follement des noms les plus injurieux, « barbare, misérable Scythe » (2). On dut l'arracher de force et l'expédier aussitôt sur le bateau qui devait l'emmener à l'extrémité de l'empire. Durant six longues années on ne retrouve plus trace d'elle dans les sources. Que devint-elle dans ce monastère perdu où n'arrivait plus aucun bruit du monde? Ce qu'elle dut souffrir en ce lieu abominable, ce qu'elle dut se consumer en accès de rage impuissante,

1. Non point « son fils, le petit Basile II », ainsi que je l'ai écrit par erreur à la p. 759 de mon *Nicéphore Phocas*.

2. Allusion à l'origine irrégulière de Basile, fils de Romain Lécapène et d'une esclave bulgare ou russe.

dépasse l'imagination. A la mort de Jean Tzimiscès seulement, en 976, elle fut rappelée à Constantinople par ses fils. Elle eut donc encore cette joie suprême de rentrer en souveraine dans ce Palais dont elle avait été si indignement chassée. Mais il semble que tant d'épreuves l'avaient brisée, car elle ne paraît plus avoir joué de rôle important et son nom ne revient plus dans les chroniques byzantines. Celles-ci ne disent même point quand et comment elle mourut. Accablée par le malheur, peut-être aussi par les infirmités, elle termina obscurément sa vie au fond du Gynécée impérial (1). Seule, nous le verrons plus loin, une chronique géorgienne parle d'elle avec insistance comme ayant exercé un certain pouvoir après son retour à Constantinople.

Tzimiscès, poussant jusqu'au bout sa soumission, s'empressa d'exécuter également la dernière promesse que le patriarche avait exigée de lui. C'était certainement celle qui coûtait le moins à son cœur naturellement généreux. Il distribua, avec une libéralité qui n'avait rien de forcé, toute sa fortune particulière, très considérable. Il en tenait une partie de son père qui était, on le sait, de grande noblesse d'Asie (2). L'autre provenait des dotations de Nicéphore Phocas en récompense de ses brillants services aux armées. Comme Napoléon comblant ses maréchaux de biens

(1) Il y aurait beaucoup de conjectures à faire sur les raisons qui décidèrent Jean et son premier ministre, outre les exigences de Polyeucte, à écarter si rigoureusement du pouvoir l'impératrice mère. Ces conjectures se présentent du reste facilement à l'esprit et suffiraient à nous faire entrevoir les origines de la crise soudaine qui coûta la vie à Nicéphore sous un jour très différent de ce qui est généralement admis. Cependant, en l'absence presque absolue de renseignements contemporains, je préfère m'en tenir strictement au récit si court des chroniqueurs, craignant de m'égarer parmi ces hypothèses alors même qu'elles paraîtraient vraisemblables. Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, p. 6), après avoir raconté le meurtre de Nicéphore Phocas, ajoute immédiatement : « Jean Tzimiscès éloigna en toute hâte d'auprès de l'infâme impératrice les deux fils de Romain, Basile et Constantin, et les fit conduire à Vagharschavan (bourg de Vagharsch) dans le district de Hantzith, c'est-à-dire en Arménie (dans le pays de Baçian, en quatrième Arménie, au confluent de l'Araxes et de la rivière Mourts) auprès de Sbramig, la mère du grand Mekhithar, afin de les soustraire au danger d'être empoisonnés. Le meurtre dont il s'était rendu coupable l'avait plongé dans une grande tristesse et le livrait sans repos à de cuisants remords. » « Quand Théophano eut été elle-même exilée, Jean, dit Tchamtchian (*Histoire d'Arménie*, t. II, p. 946), rappela de leur exil les deux jeunes princes. » Qu'y a-t-il de vrai dans cet éloignement momentané des petits basileis, éloignement dont il n'est fait mention nulle autre part? Faudrait-il du moins admettre, ainsi que l'affirment les sources arabes, que Théophano ait vraiment, à un moment, eu des raisons de croire la vie de ses enfants menacée par les désirs ambitieux de Nicéphore et qu'elle les ait, d'accord avec Jean Tzimiscès, éloignés du Palais Sacré pour les soustraire à ce péril?

(2) Sa mère était alliée aux Phocas.

de toutes sortes, ainsi les basileis byzantins excellaient à combler leurs « stratigoi » et leurs grands domestiques victorieux des richesses les plus variées, surtout d'immenses biens-fonds dans les provinces. Confor-

TRIPTYQUE BYZANTIN en ivoire. Volet gauche. Faces antérieure et postérieure. Beau travail du Xme Siècle. Saint Théodore. (Musée du Louvre.)

mément au vœu de Polyeucte, Jean attribua la moitié de cette fortune aux cultivateurs besogneux du thème de Thrace qui entourait la capitale, cul-

tivateurs probablement plus particulièrement appauvris par la disette terrible de ces dernières années.

La seconde part fut remise au grand « Nosocomion » ou hôpital consacré spécialement aux scrofuleux et aux malades affectés de lèpre et d'autres maladies cutanées (1), célèbre établissement charitable, de date déjà ancienne, situé à Chrysopolis, qui est Scutari, sur la côte d'Asie. Les libéralités de Jean permirent de restaurer et d'agrandir considérablement cet édifice. Le basileus, jusqu'à la fin de ses jours, lui témoigna constamment un intérêt particulier. Non seulement il le dota avec munificence, mais il le visitait très fréquemment, nous dit Léon Diacre, s'entretenant avec les malades, sympathisant avec leurs souffrances, leur prodiguant des encouragements, s'informant de leurs misères, se rendant toujours plus populaire parmi tous, n'hésitant pas, malgré ses goûts naturellement raffinés, élégants, à panser de ses mains les plaies hideuses, les plus répugnants ulcères, « ne tenant, dit le chroniqueur, aucun compte de sa pourpre ni de sa majesté ».

Là ne s'arrêtèrent point les dons de joyeux avènement de cet homme qui possédait à un haut degré le don de se faire aimer de ses peuples. Par une faveur spéciale, les habitants du thème des Arméniaques dont Jean était originaire, furent exemptés de tout impôt probablement pour l'année courante. De même le basileus augmenta dans des proportions très considérables pour tous ceux qui y avaient droit les libéralités congiaires et autres largesses que les empereurs avaient dès longtemps coutume de distribuer à l'occasion de l'année nouvelle aux sénateurs, aux hauts fonctionnaires, aux membres des diverses classes de la noblesse. C'était précisément la fin de l'année. On conçoit combien ces mesures contribuèrent à consolider la popularité du nouveau souverain. « Même, nous dit le chroniqueur, Jean alla si vite et si loin dans ses distributions, emporté par sa générosité ordinaire, qu'il eut très rapidement mis à sec ses coffres particuliers ; il en aurait fait autant de ceux de l'État s'il n'avait été à tout instant retenu par le parakimomène, aussi froid, aussi économe que lui était bouillant et naturellement prodigue. » Cette noble attitude de

(1) Ces charités que Skylitzès dit avoir été faites à la requête du patriarche sont, tout au contraire, présentées par Léon Diacre comme un acte spontané du nouveau souverain.

Jean, sa main toujours ouverte pour donner, son constant désir de rendre service, semblent avoir produit une impression profonde sur ses contemporains.

Les populations de la capitale comme de tout l'empire, qui souffraient depuis trois ans (1) d'une disette affreuse, suite d'une série de mauvaises récoltes, ne furent pas oubliées dans cet ensemble de mesures de préservation et de bienfaisance. D'immenses approvisionnements de blé furent réunis et distribués. De tous les *emporia* ou marchés des produits de la terre, d'Occident comme d'Orient, des denrées furent expédiées sur Constantinople et sur les points plus particulièrement éprouvés par la famine. Ces promptes mesures amenèrent un rapide soulagement aux souffrances populaires.

Dès que les coupables désignés, véritables victimes expiatoires, eurent été solennellement punis, dès que les fameux décrets attentatoires aux libertés de l'Église eurent été rapportés, Polyeucte, satisfait de cette grande victoire sur le pouvoir séculier, se déclara prêt à procéder au couronnement du nouveau basileus. « Le jour même de Noël de l'an 969, disent Skylitzès et après lui Cédrénus et Zonaras, par conséquent deux semaines après le meurtre de Nicéphore, Jean, estimé digne de pénétrer dans le Lieu Très Saint, fit dans la Grande Église son entrée solennelle. » A son tour, dans le très saint sanctuaire, il fut oint et consacré de la main du patriarche. Il fit amende honorable pour ses péchés, distribua des aumônes et parut, le diadème des basileis en tête, devant la foule urbaine assemblée. Bien que le fait ne soit point mentionné dans les sources, il est certain que cette fois encore, comme lors de l'avènement de Nicéphore Phocas, les deux petits basileis durent assister officiellement au couronnement de leur nouveau collègue, plutôt de leur nouveau seigneur et maître. Durant ce temps, le corps décapité de l'infortuné Nicéphore gisait abandonné dans son grand sarcophage de l'héroon de Constantin aux Saints Apôtres, et la misérable Théophano, non moins abandonnée, se tordait les mains de désespoir dans la cellule nue du monastère de Proti !

(1) Léon Diacre, Skylitzès et Cédrénus disent « cinq ».

Après le couronnement, le basileus Jean, à l'égal de tous ses prédécesseurs, rentra processionnellement au Palais Sacré, aux acclamations des représentants de la noblesse, des fonctionnaires, du peuple, de l'armée.

Un incident se passa presque aussitôt après, au sujet d'une nomination à un siège ecclésiastique vacant, qui, bien que nous n'en soyons informés que d'une manière très succincte par Léon Diacre (1), vient très heureusement jeter la lumière sur ce qu'était redevenue à ce moment la puissance de l'Église, grâce à l'énergie déployée par son vieux chef. Depuis la mort tragique du saint patriarche d'Antioche Christophoros, tué d'un coup de lance à la prise de cette ville, par un émir sarrasin furieux de sa prétendue trahison (2), la grande cité chrétienne du sud, reconquise par les armes orthodoxes, était demeurée sans pasteur. Un des premiers soins du basileus Jean fut de pourvoir à cette vacance très importante. Son choix longuement médité avait fini par se porter, chose curieuse qui peint bien cette époque bizarre, sur un simple ermite asiatique, Théodore de Colonée, religieux auquel un ascétisme extraordinaire avait valu dans ce temps une célébrité véritable. C'était un de ces pieux solitaires au corps et à l'âme également de fer, doués d'une incroyable énergie, tels que l'Église grecque en a tant produit. Livré dès l'enfance aux exercices de la plus austère piété, ce saint homme qui avait entièrement dompté sa nature, portait hiver comme été un unique vêtement de poil de bête, sous lequel il dissimulait en guise d'éternelle pénitence une lourde ceinture de fer dont le poids énorme torturait incessamment sa chair meurtrie. Jamais il ne quittait un de ces grossiers habits que lorsque le temps l'avait à tel point réduit en lambeaux, que sa

BULLE DE PLOMB ou petit sceau du patriarche d'Antioche Théodore de Colonée, consacré le 8 janvier 970 par le patriarche de Constantinople Polyeucte. — Musée de la Société Archéologique à Athènes.)

1. Et d'après lui par Skylitzès et Cédrénus.
2. Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 723.

nudité en demeurait découverte. Jadis, disait la voix publique, il avait, dans une de ces prophéties dont lui et ses pareils étaient familiers, prédit l'empire à Nicéphore Phocas. Il l'avait prédit aussi à Jean Tzimiscès. Surtout, disait-on, il avait exhorté celui-ci à attendre patiemment le moment où il pourrait parvenir à la toute-puissance impériale sans se souiller d'un crime affreux, l'avertissant de la part de Dieu que s'il écoutait au contraire la voix impatiente de son ambition, il avancerait du même coup le

BULLE DE PLOMB ou grand sceau du patriarche d'Antioche Théodore de Colonée, consacré le 8 janvier 970 par le patriarche Polyeucte de Constantinople. — (Collection de M. Gustave Schlumberger.)

terme de ses jours, le conjurant pour le reste de s'en remettre au Tout-Puissant qui saurait bien le placer au rang suprême à l'heure que Lui jugerait convenable. Skylitzès et Zonaras ajoutent même que le vénérable ascète avait sommé le futur basileus de signaler le règne qu'il lui prédisait ainsi en délivrant l'empire de la secte impure des Manichéens. C'étaient les hérétiques Pauliciens de Théodosiopolis et de Mélitène qu'il désignait de la sorte. Devenus très nombreux, bien qu'ayant perdu toute puissance matérielle depuis les terribles exécutions de Théodore et de Basile Ier, ceux-ci corrompaient plus que jamais la religion, infectant toutes les provinces d'Asie de leurs doctrines « funestes et détestables », pactisant avec l'ennemi musulman héréditaire. Théodore de Colonée avait adjuré Jean de les déporter dans quelque territoire désert où ils ne pourraient plus nuire (1).

(1) Skylitzès ajoute ces mots : « Ce que fit Jean, car il les déporta peu après aux environs de Philippopolis. » — Une fois élu patriarche, dit Zonaras (éd. Dindorf, IV, p. 93), Théodore

Cette prophétie si bien réalisée avait redoublé l'intérêt que Jean avait ressenti, dès qu'elle eut été formulée, pour cet ermite si avisé. Théodore de Colonée se trouvait dans la ville de Constantinople. Le basileus, après s'être facilement assuré du consentement du patriarche, le présenta lui-même à Polyeucte qui, d'accord avec les prélats alors réunis dans la capitale, lui fit passer le plus sérieux examen. « La pieuse assemblée, dit ingénument Léon Diacre, constata que l'ascète était d'une ignorance profonde en fait de science profane, mais aussi qu'il était merveilleusement instruit des choses de Dieu. Elle le jugea en conséquence parfaitement apte à remplir la haute charge à laquelle le destinait le prince. »

Ainsi raconte le chroniqueur officieux; mais pour qui réfléchit à la victoire si grande que venait de remporter Polyeucte, il est clair, dit Gfrœrer (1), que la procédure suivie dut être en réalité toute différente. Certainement l'examen de doctrine que les évêques firent subir au candidat au trône patriarcal d'Antioche dut précéder sa nomination par l'empereur et non la suivre (2). En étudiant ce récit avec quelque soin, il est impossible de ne pas reconnaître qu'outre tant d'autres concessions, Jean avait dû s'engager aussi à ne plus nommer aux hautes charges ecclésiastiques que des candidats dont les capacités auraient été soumises par avance à l'examen et à l'acceptation du patriarche en sa qualité de chef de la hiérarchie ecclésiastique.

Quoi qu'il en soit, l'ascète vêtu de peaux de bêtes, le sordide solitaire aux pieds nus, à l'inculte nature, devint patriarche d'Antioche, la première dignité de l'Église orientale après celle de Constantinople. A Byzance, au xe siècle, d'aussi brusques changements de fortune étaient chose fréquente. De même qu'un soldat aventureux se faisait proclamer autocrator, de même que la fille d'un cabaretier se réveillait un matin basilissa du peuple des Romains, de même un misérable ermite devenait en une heure chef de l'Église, patriarche de Byzance ou de la Grande Théoupolis qui est Antioche.

obtint de Jean cette déportation en Occident. Voy. encore Rambaud, *op. cit.*, pp. 217 et 223 et le chapitre III du présent volume.

1. *Op. cit.*, II, p. 524.

2. Voy. toutefois W. Fischer, *Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts*, pp. 51-52.

Polyeucte consacra, le dimanche 8 janvier 970 (1), le nouveau chef de l'Église de Syrie. Un exemplaire du petit sceau de ce dernier est encore aujourd'hui conservé au Musée de la Société archéologique à Athènes. Moi-même je possède un superbe exemplaire de son grand sceau, sur lequel il prend le titre de « patriarche de Théoupolis, la Grande Antioche, et de toute l'Anatolie » (2). Vingt jours après, le 28 janvier (3), trente-cinq jours après le couronnement de Jean, le vieux pontife constantinopolitain expirait, épuisé par l'âge, après treize ans et dix mois de règne à partir du 3 avril 956, laissant à son innombrable clergé la mémoire de ses vertus et l'orgueil de la revanche éclatante remportée sur l'autorité civile par l'Église, si longtemps abaissée sous le joug brutal de Nicéphore. Sous les trois derniers basileis, Polyeucte avait joué un rôle parfois glorieux, toujours important. Sous Constantin déjà c'était lui qui avait baptisé dans Sainte-Sophie la fameuse Olga, la lointaine archontissa de Russie, laquelle était demeurée jusqu'à la fin de sa vie son amie dévouée. Sous Nicéphore il avait certainement été le premier dans l'État après l'empereur. Sous Jean Tzimiscès enfin, il venait en quelques jours de forcer le basileus à peine couronné de restituer à l'Église tous ses antiques privilèges. Celle-ci, reconnaissante, a mis cet illustre prélat au nombre de ses saints. Elle fête sa mémoire le cinquième jour de février (4). Un précieux manuscrit de la Bibliothèque Nationale contient entre autres pièces de vers du poète contemporain Jean Géomètre, le célèbre évêque de Mélitène, un éloquent panégyrique de l'auguste patriarche défunt (5).

(1) Le dimanche 23 de kanoun deuxième (janvier) de l'an 1281 (970 de l'ère d'Alexandrie, dit Yahia qui ajoute que le pontificat de Théodore dura six ans quatre mois et cinq jours.

(2) Yahia raconte que le nouveau patriarche fit son entrée solennelle dans l'église de Saint-Arsène (qu'il appelle Arsâna), monastère de la banlieue d'Antioche où avait été enseveli le corps du patriarche Christophoros assassiné. Théodore fit transporter ces restes vénérables dans la cathédrale de Saint-Cassien.

(3) Cédrénus, II, p. 382, et Zonaras, éd. Dindorf, IV, p. 93.

(4) Nous possédons de lui un acte promulgué en 964 au sujet du monastère de la Théotokos fondé par le philosophe Jean Lampardopoulos non loin de Dimitsana de Gortynie, dans le Péloponèse. Voy. Euthyme Kastorchi : Περὶ τῆς ἐν Δημητσάνῃ ἑλληνικῆς σχολῆς καὶ περὶ τῶν καθιδρυτῶν καὶ πρώτων αὐτῆς διδασκάλων, Athènes, 1847, pp. 2 et 49-52. Une autre ordonnance de ce patriarche sur la situation des nouveau-nés baptisés après leur mort est publiée dans Rhalli et Potli : Σύνταγμα τῶν ἱερῶν Κανόνων, III, pp. 43, 46, Athènes, 1853.

(5) Cramer, *op. cit.*, t. IV, pp. 312-314, Ἐπιτύμβια εἰς τὸν πατριάρχην κυρὸν Πολύευκτον. Ce fut encore sous ce pontificat que Théodore de Coron fonda dans l'île de Cythère le monastère de Saint-Théodore. Voy. Jean Veludo : Χρονικὸν τοῦ ἐν Κυθήροις μοναστηρίου τοῦ ἁγίου

Jean, pour régner, avait dû s'humilier devant le patriarche. Bien décidé à se garer pour l'avenir contre de pareilles éventualités, préoccupé en même temps de ne pas laisser vacant le trône du chef de l'Église, désireux surtout d'y installer au plus vite un homme à lui qui fût le plus possible sa créature et pourtant aussi le digne successeur de Polyeucte, il convoqua à cet effet, dès le lendemain de la mort de celui-ci, le Saint Synode avec tous les évêques présents dans la capitale et aussi les sénateurs.

Le basileus commença par faire aux prélats ainsi assemblés au Grand Palais l'éloge du candidat qu'il avait choisi, candidat qu'il connaissait depuis longtemps. Voici le discours curieux que Léon Diacre place à cette occasion dans sa bouche : « Le Tout-Puissant, créateur des cieux et de la terre, a, à mon avis, constitué ici-bas ces deux plus grandes puissances terrestres, l'autorité ecclésiastique et l'autorité impériale, la première pour qu'elle dirige les âmes, la seconde pour qu'elle gouverne les corps, et qu'ainsi, par leur commune action à toutes deux, le bien-être universel soit maintenu. Puisque donc celui qui dirigeait l'Église a payé son tribut à la fragile nature, il appartient à Celui qui a des yeux de feu et devant lequel rien n'est caché, de remplacer le patriarche défunt par un nouveau qui soit supérieur à tous et le plus en état de remplir ce poste suprême. Moi donc qui, pour l'avoir mis à une longue épreuve, en connais un absolument digne de cette haute charge, je l'élève aujourd'hui à la dignité de patriarche afin que désormais les vertus extraordinaires de cet homme, auquel le Tout-Puissant a conféré en plus le don de prophétie, ne demeurent plus séquestrées dans un coin obscur de l'univers. Effectivement une foule de grands événements qui m'ont été d'avance prophétisés par lui, se sont réalisés à point nommé. » Quand il eut ainsi favorablement préparé son auditoire, Jean fit introduire à l'improviste son candidat devant les pères assemblés. Grande dut être leur surprise, car celui qui venait d'apparaître portait, lui aussi, l'étrange et sauvage costume des moines du désert. L'homme que Jean destinait à succéder à Polyeucte dans cette première charge de l'Église était, comme le nouveau patriarche d'Antioche, un

Θεοδώρου, Venise, 1868, pp. 27-28. De même sous ce règne, on se le rappelle, saint Athanase l'Athonite fonda la fameuse Laure, le premier monastère de la Sainte Montagne de l'Athos.

simple ermite, l'ascète Basile, surnommé le Scamandrien [1], solitaire du mont Olympe de Bithynie. Lui aussi faisait depuis de longs jours l'édification des fidèles par ses farouches vertus érémitiques. Lui aussi passait pour posséder des dons merveilleux de prophétie et d'austère piété. « L'empereur, poursuit le chroniqueur, annonça à l'assemblée qu'il choisissait cet homme pour être patriarche, puis il lui ordonna d'aller sur-le-champ s'installer au " patriarcheion ", le palais séculaire des chefs de l'Église constantinopolitaine.

TRIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire des Xe ou XIe Siècles. Panneau central. La Théotokos portant l'Enfant Jesus (Musée Archiépiscopal à Utrecht).

Le discours de Jean aux évêques, dit fort bien l'historien allemand Gfrœrer, nous fait toucher du doigt la modification profonde qui s'était produite dans les relations et les situations respectives de l'Église et de l'État, modification que les concessions arrachées par Polyeucte au pouvoir civil venaient de consa-

[1] Parce qu'il était originaire de la vallée de ce fleuve. « Parce que, dit au contraire Lebeau, il bâtit un monastère sur ses bords. »

crer d'une si éclatante façon. Depuis les temps déjà si lointains de Constantin et ceux de Justinien, l'empereur, à la fois grand prêtre et basileus, avait constamment réuni jusqu'ici en sa seule personne les deux plus grands pouvoirs de l'État. Pontife et roi, il se trouvait par sa grandeur placé au-dessus de toute loi humaine. Quelle différence aujourd'hui ! On en croit à peine ses oreilles quand on lit le langage tenu par Jean Tzimiscès, le successeur des basileis, dans son propre Palais à ses évêques ! L'Occident, avec toutes les idées qui dominent au Vatican, semble avoir émigré dans la demeure des basileis au Bosphore lointain. Un basileus grec s'écrie : « Dieu tout-puissant a créé sur terre *deux* grandes puissances jumelles : le patriarche et l'empereur ! »

« En tout cas, poursuit Gfrœrer, il résulte clairement de tout ceci que, lors de l'accord conclu entre le Palais et le patriarche pour la restauration des libertés de l'Église, il dut être convenu ce qui suit : à la mort du patriarche, c'est au basileus qu'il appartiendra de lui trouver un successeur, mais l'empereur s'engage à ne nommer que le plus digne et il donne pour garantie de cette promesse que les évêques présents à ce moment dans la capitale ainsi que le Sénat auront toujours le droit de déclarer que le candidat présenté par lui est en effet ce plus digne. Certainement il fallait une raison bien puissante pour décider le nouveau basileus à réunir ainsi au Palais le Sénat et les évêques et à les faire juges des mérites de son candidat. La conduite que nous allons voir Jean Tzimiscès tenir vis-à-vis de l'évêque rebelle d'Abydos sera pour nous une preuve nouvelle de la victoire insigne qu'avait remportée le vieux patriarche sur le pouvoir séculier. C'est avec raison que Gfrœrer s'écrie en terminant : « Quel grand patriarche fut ce Polyeucte que ses parents avaient fait eunuque ! Personne n'a travaillé plus fructueusement que lui à l'émancipation de l'Église orthodoxe, et Basile le Scamandrien après lui se montra son digne successeur. »

Nous possédons sur toutes ces circonstances un document presque contemporain qui aide à comprendre ce mécanisme un peu compliqué de l'élection du chef de l'Église orientale. Un chapitre du *Livre des Cérémonies* du basileus Constantin Porphyrogénète, le propre grand-père des pupilles du basileus Jean Tzimiscès, est consacré à décrire les formalités à suivre pour l'élection et l'ordination d'un patriarche de Constantinople !

« A la mort d'un patriarche, dit le scribe impérial, le basileus signifie et ordonne aux très pieux métropolitains de désigner trois candidats qui auront été jugés par eux dignes d'occuper ce rang si élevé. En conséquence, ces hauts personnages sont tenus de se réunir aussitôt dans les catéchuménies de la très sainte Grande Église. Ils y choisissent les trois candidats et envoient leurs noms à l'empereur, qui les mande au Palais. Si ces noms sont ceux qui conviennent au basileus, tout va bien et l'empereur, faisant son choix, proclame un des trois candidats. Si, au contraire, l'empereur tient à un candidat autre que les trois désignés par les métropolitains, il le dit, déclare ce nom nouveau et annonce qu'il veut ce patriarche-là. Les métropolitains, comme il est convenable, cèdent aussitôt (car la nomination impériale est la seule valable). Il y a alors ce qu'on appelle « métastasimon », c'est-à-dire que tous sortent du Palais et que les métropolitains, le Sénat, les hauts dignitaires ecclésiastiques, les prêtres et le reste des personnages sacrés se rendent à la Magnaure. Le basileus s'y rend de son côté, vêtu du « scaramangion » et du « sagion » à frange d'or (1), et, se levant, s'adresse au Sénat et aux métropolitains en désignant le candidat de son choix qui est présent à la cérémonie. « La grâce divine, dit-il, et notre puissance impériale qui en découle, créent cet homme très pieux que voici, patriarche de Constantinople, la Nouvelle Rome. » Tous donnent aussitôt leur acquiescement à cette nomination, adressent leurs vœux au basileus et lui disent ce qu'ils désirent lui dire (*sic*). Alors le basileus présente et remet le nouveau patriarche au chef des préposites, aux officiers de la garde-robe et aux silentiaires, et celui-ci, soutenu sous les bras par le chef des préposites et le chef des silentiaires, escorté et adoré par les ecclesecdiques (2), se rend au « patriarcheion » ou palais patriarcal. Le basileus s'en retourne au Palais Sacré. La plus prochaine fête ou le plus prochain dimanche, il y a procession dans la Grande Église, comme c'est la coutume, et le nouvel élu avec tout son clergé y reçoit le basileus avec sa suite. Le service se fait suivant les rites accoutumés, et la cérémonie s'accomplit. Puis les métropolitains procèdent à l'ordination du patriarche tandis que le basileus se retire à quelque distance. Ainsi,

1. « Chrysopericleiston ».
2. Dignitaires ecclésiastiques.

entrant par la partie droite du Béma et du Cyclion, ils pénètrent dans l'Euctérion où se voit la Crucifixion en argent ; ils y adorent trois fois la divinité, cierges en main, rendent grâces à Dieu, saluent le patriarche, puis s'en vont tantôt par le Métatorion, tantôt par le Conchlion qui est dans la région du Puits Sacré, où ils écoutent la lecture de l'évangile du jour. » Suit le reste de l'interminable cérémonie.

L'écrivain impérial s'est fort attaché, on le voit, à démontrer que la volonté du basileus était toute-puissante en matière d'élection patriarcale. En réalité les choses ont pu se passer ainsi à l'époque de Constantin Porphyrogénète. Elles ne durent point se passer aussi simplement pour la nomination du premier patriarche élu après l'avènement de Jean Tzimiscès.

Quinze jours après son élévation, le 13 février 970, second dimanche du Carême, le jour de la glorieuse fête de l'Orthodoxie, fondée en 842, il y avait près d'un siècle et demi, à la suite de la restauration des Images sous le patriarche Méthodios, le nouveau patriarche Basile fut ainsi ordonné dans Sainte-Sophie. Lui aussi fut un chef d'Église très saint et très pieux. Le choix de Jean Tzimiscès, si mûrement réfléchi, était de tous points excellent.

Tels furent les premiers jours du nouveau règne. Mais d'autres soins d'une gravité bien autrement immédiate réclamaient déjà toutes les pensées du basileus. A peine couronné, il lui fallait songer à parer aux plus tragiques circonstances. L'existence même de l'État était en péril, car Nicéphore mourant léguait à son ancien compagnon d'armes, devenu son meurtrier, une guerre terrible qui allait dès lors absorber toutes les forces vives de l'empire. Ce n'était point assez que le conquérant de la Cilicie et d'Antioche, ignorant de son affreux et si prochain lendemain, n'eût point laissé dans les forteresses chrétiennes de ces contrées reconquises par lui des garnisons suffisantes pour repousser l'attaque générale que ce coup de foudre, l'annonce de sa mort, ébranlant instantanément l'autorité byzantine à peine assise en ces provinces lointaines, allait amener aussitôt, en réveillant à nouveau toutes les revendications sarrasines, tous les espoirs de vengeance des guerriers de l'Islam. Le plus grand péril était

ailleurs. Le plus redoutable, le plus instant danger, c'était l'ennemi russe. Cet ennemi féroce, grisé par ses récentes victoires sur le peuple bulgare, demeurait à ce moment campé sur la frontière du nord, au pied du Balkan, à quelques marches à peine de la capitale. D'un jour à l'autre, ses hordes infinies pouvaient paraître au pied des remparts de la Ville gardée de Dieu.

TRIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. Panneau central. Le Christ de Majesté. — Les symboles des quatre Evangélistes sont de travail allemand. (Musée du Louvre.)

Donc, outre la lutte arabe sur la frontière sarrasine, lutte toujours renaissante, jamais terminée, outre des difficultés graves en Italie, outre les embarras d'un pays épuisé par une famine qui durait depuis des années, l'empire se trouvait, à la mort de Nicéphore, avec une guerre immédiate, infiniment dangereuse, sur les bras. Une portion de la nation russe, grande armée en marche, si imprudemment attirée au delà du Danube par ce soldat d'habitude si sage, après avoir, l'an d'auparavant, mis à feu et à sang puis dompté la Bulgarie d'au delà des Balkans, ambitieuse de plus brillantes conquêtes, avide d'un plus splendide butin, se préparait à franchir ces monts aux premiers beaux jours du prochain printemps pour soumettre également les plaines de Thrace et de Macédoine, et courir à l'assaut de la capitale fameuse, but suprême de ses convoitises.

Seules les rigueurs de l'hiver, les difficultés extrêmes du passage en cette saison d'une armée à travers ces montagnes sauvages, avaient forcé Sviatoslav (1), l'ardent prince des Russes, à retarder de quelque peu cette nouvelle marche en avant de ses bandes féroces. Nicéphore, comprenant trop tard quelle faute il avait commise, avait passé les derniers mois de son règne, depuis son retour précipité de Syrie, à se préparer à recevoir ce choc formidable. Constantinople avait été, par ses soins, mise en état de défense, et lorsqu'il mourut, tout était en voie d'organisation pour qu'au premier printemps l'empereur et son armée fussent prêts à marcher à la rencontre du chef varègue et de ses formidables soldats. La mort du héros dans la nuit du 10 décembre ne lui laissa pas le temps d'affronter ces combats nouveaux. Mais à Byzance, en cette seconde moitié du dixième siècle, on pouvait dire vraiment des chefs de l'empire : *primo avulso non deficit alter*. L'épée que Nicéphore Phocas mourant avait laissé choir de son bras défaillant, était tombée en bonnes mains. Celles non moins habiles, non moins intrépides de son meurtrier l'avaient relevée sur l'heure. Le péril était immense, imminent, mais Jean Tzimiscès, digne successeur de Nicéphore Phocas, fut bien à la hauteur de ces cruelles circonstances.

Bien que les chroniqueurs n'en fassent pas mention, les préparatifs de la guerre russe durent se poursuivre sans une heure de retard dès les premières semaines du règne nouveau. On savait à n'en point douter qu'aux premiers beaux jours Sviatoslav et les siens, sans cesse excités par le traître Kalocyr qui leur promettait la Bulgarie au cas où ils l'aideraient à se faire proclamer empereur, fatigués par un long hivernage dans les maussades cités bulgares, se rueraient comme des bêtes de proie sur la grande plaine de Thrace et la route de Constantinople. Et cependant l'événement vint peut-être encore plus vite qu'on ne l'avait prévu. On reçut soudain vers le mois de mars 970, je pense, dans la Ville gardée de Dieu, des nouvelles effroyables. Les Russes avaient inopinément franchi le Balkan. Comme des loups ils s'étaient jetés sur Philippopolis, grande

(1) « Les Byzantins, dit M. Leger (page 375 de son édition de la *Chronique* dite *de Nestor*), l'appellent Σφενδοσθλάβος. Cette orthographe paraît prouver que le nom se prononçait en russe avec le son nasal ou que les Byzantins avaient adopté la prononciation des Bulgares qui avaient ce son dans leur langue. »

et forte place bâtie sur l'Hèbre et qui faisait alors encore partie du royaume bulgare. C'était la première ville qu'ils avaient rencontrée sur le versant sud des monts. Ils l'avaient prise et noyée dans un horrible bain de sang. Léon Diacre raconte que vingt mille des défenseurs de la cité, saisis après la victoire, furent empalés sur des alignements de pieux ou pendus à des rangées de potences par ces démons du nord. L'exagération est évidente, mais il dut certainement y avoir là quelque massacre sans nom qui épouvanta toute la péninsule des Balkans. Par le seul fait de cette surprise et de cette marche en avant, les Russes se trouvaient portés à deux pas de la frontière même de l'empire, qui passait, à cette époque, entre Philippopolis et Andrinople. Une fois encore le sol sacré du pays de Roum allait être violé par les envahisseurs païens. Une vaste plaine sans aucune défense sérieuse séparait seule l'ennemi de la capitale, qui se trouvait ainsi directement menacée.

La panique dans Constantinople dut être extrême. Un souvenir des terreurs de cette formidable agression des Russes est venu jusqu'à nous dans un document précieux que j'ai cité dans mon histoire de Nicéphore Phocas (1). L'écrivain contemporain élégant et distingué, Jean Géomètre, évêque de Mélitène, avait, vers cette époque, composé pour le héros assassiné une épitaphe éloquente qui fut gravée sur son sarcophage. Dans cette épitaphe, dont j'ai donné dans la *Vie de Nicéphore* la transcription libre, on se rappelle que l'évêque-poète faisait appel à la bravoure du héros expiré. « Lève-toi aujourd'hui, ô basileus, lui criait-il, rassemble tes fantassins, tes cavaliers armés de lances, ton armée, tes bataillons et tes régiments. Car la puissance des Russes est en marche contre nous. Les nations de Scythie, avides de carnage, se précipitent sur nous. Ils désolent ton peuple, ta capitale, ceux qu'autrefois faisait trembler la vue seule de ton nom sur les portes de Byzance. Non, tu n'y seras pas insensible ; arme-toi de la pierre qui te couvre pour écraser ces sauvages agresseurs ; et qu'ensuite elle serve d'inébranlable soutien à nos pieds affermis. Mais si tu ne veux quitter la tombe pour un moment, fais-leur entendre un seul des éclats de ta voix : à ce seul bruit, ils se disperseront. Si cela même t'est refusé,

(1) *Un empereur byzantin au dixième siècle*, note 1 de la page 758.

reçois-nous dans ton asile, car du sein de la mort, tu suffiras pour sauver le monde chrétien, toi qui vainquis tout, hors une femme. »

Ces vers dramatiques ne nous dépeignent-ils point à merveille les angoisses que traversaient dans ce printemps de l'an 970, par le fait de l'invasion et des victoires des terribles bandes de Sviatoslav et de ses alliés petchenègues et hongrois, les populations des thèmes européens de l'empire : celui de Thrace et celui de Macédoine, ruinés par les déprédations de ces barbares, avec Philippopolis incendiée, Constantinople elle-même directement menacée, peut-être violée déjà par l'apparition sous ses murs de quelque avant-garde ennemie, car les expressions de Jean Géomètre semblent bien indiquer que la capitale fut sinon attaquée, du moins insultée à ce moment.

On ne peut s'empêcher de faire à ce sujet une remarque qui a été pour la première fois formulée par M. Wassiliewsky, de Saint-Pétersbourg (1). Jean Géomètre, écrivant ces vers à l'époque même de ces événements affreux, semble se rappeler avec un mélancolique plaisir les beaux temps de Nicéphore Phocas. Il a dédié à ce basileus plusieurs de ses poésies. Tout au contraire, il n'a consacré à son successeur qu'une seule de ses pièces de vers (2), et encore celle-ci est-elle conçue en termes relativement peu bienveillants, puisque nous verrons que le poète-prélat n'a pas craint d'y faire une allusion quelque peu brutale au meurtre par lequel Jean avait usurpé le trône et qu'il a osé placer dans la bouche même du basileus la confession de son crime. Il semble presque que Jean Géomètre ne puisse se résoudre à pardonner au nouvel empereur son forfait. Même lorsque Nicéphore est mort depuis plusieurs mois déjà et que Jean Tzimiscès, ce héros, règne sur l'empire, ce n'est pas au basileus vivant qu'il adresse des appels déchirants, c'est au guerrier assassiné, couché dans la tombe, au vainqueur de Crète, d'Alep et d'Antioche qu'il envoie sa plainte.

Il semblait qu'il n'y eût plus une heure à perdre. Cependant, avant de s'engager définitivement dans cette lutte désespérée, Jean Tzimiscès, tout en ralliant ses derniers bataillons, conseillé probablement par le pa-

(1) *La Droujina varingo-russe*, etc., pp. 168 sqq.
(2) Voy. à la fin du chap. v.

rakimomène, plus froid, plus prudent, voulut tenter un effort suprême pour dénouer par les voies pacifiques de la diplomatie une situation aussi gravement tendue.

IVOIRE BYZANTIN (du Xe Siècle. L'Archange Michel. — Musée de Berlin.)

Des mandataires impériaux furent en hâte expédiés à Sviatoslav, des « basilikoi », chargés de tenir au chef russe le plus énergique langage. « Mon prédécesseur Nicéphore, mandait Jean au prince de Kiev, t'avait fait venir en ces contrées pour triompher par ton aide des Bulgares. Je vais te payer le prix convenu pour le service que tu lui as rendu. Après cela il ne sera que temps pour toi de regagner ta patrie du Bosphore Cimmérien, et d'évacuer cette Bulgarie qui est mienne, car elle a jadis fait partie de la Macédoine, antique province de l'empire romain. Donc, hâte-toi de t'en retourner. »

A cette impérieuse mise en demeure, poussé par Kalocyr qui aspirait plus que jamais à la pourpre, Sviatoslav, en furie, fit la réponse qu'on devait attendre d'un chef barbare, enorgueilli par de récentes victoires. Le sac de Philippopolis avait éteint en Bulgarie jusqu'aux dernières velléités de résistance. Toute lutte avait cessé comme par enchantement presque avant d'avoir recommencé. De toutes parts les villes et les villages de Thrace, terrifiés par le supplice des infortunés Philippopolitains, envoyaient leur soumission au camp russe. Il semblerait même, d'après la

Chronique dite *de Nestor* (1), comme d'après les vers de Jean Géomètre, que les avant-gardes russes se soient à ce moment avancées jusque fort près de Constantinople. Et c'était l'instant que le basileus choisissait non pas seulement pour interdire au chef vainqueur tout pas en avant vers la capitale, mais pour lui ordonner d'évacuer sur-le-champ cette Bulgarie déjà tellement sienne, cette Bulgarie qu'il aimait déjà de tout l'amour que porte l'homme du nord aux contrées plus favorisées du soleil, bénies de tous les dons de la Providence. Le prince des Ross (2) eut à l'égard des envoyés byzantins l'attitude la plus ouvertement agressive, la plus insolente. Il déclara qu'il ne consentirait à évacuer que les seules terres de Thrace qu'il venait d'envahir et cela à la condition que le basileus lui payerait pour ces districts comme pour les innombrables prisonniers qu'il avait faits, une rançon énorme. Quant aux cités bulgares conquises par ses guerriers au nord du Balkan jusqu'au fleuve Danube, il prétendait les conserver à toujours ; en un mot il annonçait au basileus qu'il s'établissait purement et simplement dans la Bulgarie danubienne. « Si tu repousses mes propositions, mandait en terme de péroraison le chef barbare à Jean Tzimiscès, vous n'aurez autre chose à faire, toi et tes sujets, que de quitter définitivement l'Europe, où il ne vous reste presque plus de territoire, où vous n'avez nul droit d'habiter. Retirez-vous en Asie, abandonnez-nous Constantinople. C'est pour vous la seule manière de rendre possible une paix sérieuse entre vous et la nation russe ! » C'était la troisième fois depuis un siècle, depuis la miraculeuse défaite d'Askold le Varègue chassé par Photius trempant dans les flots le « maphorion » divin, que les Russes sommaient ainsi audacieusement les séculaires possesseurs de Byzance d'évacuer à leur profit la cité reine. Hélas ! bien des fois dans l'avenir jusqu'à nos jours, leurs descendants devaient renouveler les mêmes menaces, et cependant la race moscovite n'occupe point encore les espaces fameux où s'élevait naguère le Palais sacré des empereurs de Roum !

La guerre était devenue inévitable. La réponse outrageante de Sviatoslav n'était pas faite pour disposer à la temporisation une âme aussi ar-

(1) Voyez plus loin, au chapitre III.
(2) C'était, on le sait, le véritable nom des Russes.

dente que celle de Jean Tzimiscès. « Cependant, dit Léon Diacre, il voulut tenter encore un dernier effort pacifique. » Peut-être cherchait-il à gagner du temps pour mieux accabler son adversaire. Cette fois les nouveaux ambassadeurs expédiés par lui parlèrent un langage encore plus hautain (1). Sviatoslav fut une dernière fois sommé d'avoir à vider incontinent les lieux. « Écoute mes conseils, disait le basileus au chef varègue, et tu t'en trouveras bien. Pars au plus vite. Dieu me garde d'être le premier à rompre définitivement la paix qui règne depuis tant d'années entre nos deux nations (2). Si toi et les tiens vous ne vous décidez pas à vous retirer librement, il vous faudra bon gré mal gré partir de force. J'ai pleine confiance en Dieu qui sûrement me donnera la victoire. Ne sois pas outrecuidant. Songe au désastre qui atteignit ton père Igor (3) lorsque, rompant la foi jurée, il osa venir attaquer Constantinople avec une flotte immense et dut s'en retourner avec dix petits bâtiments à peine pour annoncer lui-même son désastre à son peuple. Rappelle-toi sa fin terrible qui fut le châtiment de cette agression audacieuse. Fait prisonnier par les Germains (4) avec lesquels il était en guerre, il fut attaché par eux à des arbres courbés de force qui, en se relevant, le déchirèrent en deux. Que son exemple te serve de leçon. Si tu braves l'empire romain, si tu attires sur ton peuple ma redoutable puissance, tu ne reverras jamais ta patrie; tu resteras avec les tiens sur la terre de Bulgarie. Pas une de tes barques n'ira en Scythie raconter votre complet désastre. »

Ce menaçant message acheva de courroucer le barbare. « Il en devint

(1) Voyez dans un article de M. Lambine, inséré dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* pour 1876, les raisons que donne M. Wassiliewsky pour expliquer comment Skylitzès et après lui Cédrénus et Zonaras, abrégeant Léon Diacre, ont confondu en une seule les deux ambassades de Jean Tzimiscès. Il ne faut pas donner la préférence à un compilateur sur la source première à laquelle il a puisé.

(2) Depuis 943, date de la seconde expédition d'Igor.

(3) C'était le fils de Rourik, grand prince de Kiev, qui avait succédé encore mineur en 879 à son père sous la tutelle d'Oleg (voy. Rambaud, *Histoire de la Russie*, p. 45). Deux fois ce prince avait attaqué Constantinople à la tête de sa flotte de barques et deux fois il avait été repoussé par le feu grégeois. Il avait péri en 945 de cette mort affreuse que Jean rappelait à Sviatoslav, dans un combat contre les Drevlianes, peuple slave ainsi nommé parce qu'il vivait dans les bois (*drievo*, bois). Ces « hommes des forêts » le tuèrent près de la ville d'Iskorosten (aujourd'hui Iskorost de Volhynie) et massacrèrent sa droujina peu nombreuse. Sa tombe, dit la *Chronique* dite *de Nestor*, se voit encore en ce lieu. Olga, sa femme, vengea sa mort, fit enterrer vivants les envoyés des Drevlianes et brûler leurs villes par des oiseaux aux ailes munies d'engins enflammés.

(4) Les Drevlianes.

comme fou », dit le chroniqueur. « Il est fort inutile, répondit-il aux « basilikoi » byzantins, que votre maître se dérange pour venir nous trouver. Qu'il ne prenne point cette peine. Nos tentes seront sous peu dressées sous les murs de Constantinople. Nous ceindrons votre capitale d'un fossé profond, et si votre basileus et ses soldats tentent d'en sortir, ils seront reçus d'une terrible façon. Nous leur montrerons par nos hauts faits que nous sommes non de vils marchands ou des artisans vivant du travail de nos mains, mais de nobles guerriers, avides de verser le sang, vivant et combattant les armes à la main. Basileus Jean, les Russes ne sont point ce que tu crois, des hommes efféminés. Tu ne réussiras point, par de ridicules menaces, à les effrayer comme on effraie par des contes de nourrice les enfants à la mamelle. »

« Sviatoslav dénonçait enfin son ambition secrète : Le Danube et sa vallée commerçante, la Bulgarie et son sol tourmenté, ses gorges marécageuses, ses plateaux étagés et ses forêts immenses, ne contentaient point son âme avare ; il voulait Constantinople et ses trésors, Constantinople sur le Bosphore, avec sa position superbe entre deux grandes mers, avec tous les enchantements de la nature, du luxe et des arts. Mais jusqu'alors il n'avait eu garde d'avouer à ses compagnons le but secret de ses désirs ; il eût craint la lassitude, le découragement et la terreur cachée qu'avait laissés dans l'âme des Russes l'échec retentissant d'Igor, et il n'avait parlé que de la Bulgarie, pays déjà conquis où l'on n'aurait à craindre ni la tactique byzantine, ni l'horrible feu grégeois. Maintenant le but était proche, ses compagnons ivres de pillage et de victoire, l'empire ébranlé par une révolution de palais ; il ne restait que la Thrace à franchir, une bataille à gagner et l'on serait à Constantinople, au pied de ces murs qu'Oleg avait victorieusement assiégés (1). »

Alors Jean comprit qu'il fallait agir de suite, le péril étant imminent. Les fabuleuses richesses de Tsarigrad, qui, depuis tantôt cent années et plus, hantaient les imaginations russes si naïvement inflammables, un empire à conquérir, tous ces espoirs tournaient la tête au prince varègue si aisément vainqueur des Bulgares, lui inspirant cette

(1) Couret, *La Russie à Constantinople*. *Revue des Questions historiques*, 1876, p. 107.

folle audace. Puis il y avait toujours Kalocyr, ce renard qui s'attachait aux pas de Sviatoslav, sans cesse l'excitant, lui montrant la victoire comme toute facile. Non seulement ce traître encourageait le prince russe à garder en captivité Boris et Romain, ces fils infortunés de l'infortuné dernier souverain de Bulgarie, et à s'installer définitivement à leur place sur cette terre bulgare bien autrement clémente et fertile que les plaines brumeuses de sa glaciale patrie scythique, mais surtout il lui demandait de l'aider de toutes ses forces à monter, lui Kalocyr, sur le trône de Constantinople, lui promettant lâchement alliance perpétuelle entre l'empire et la Bulgarie russe et un tribut annuel tel qu'il lui conviendrait de le fixer. Sviatoslav comptait bien, une fois Byzance prise, supprimer ce gêneur, mais pour le moment il lui servait à inquiéter les Grecs.

IVOIRE BYZANTIN du Xe Siècle. Saint roi en costume de basileus byzantin. — (Collection du comte Gr. Stroganoff à Rome.)

Dans quelques lignes de sa courte et belle *Histoire de la Russie*, M. Rambaud a bien exposé le danger immense que constituait pour l'empire d'Orient, si mal défendu du côté de ses frontières septentrionales, cette résolution prise par le chef de la nation russe d'aller de l'avant pour ne s'arrêter que sous les remparts de la capitale : « Si Byzance avait redouté le voisinage de la Bulgarie affaiblie, comment pourrait-elle résister à une puissance qui s'étendrait de la Baltique aux Balkans et qui aux légions bulgares disciplinées à la romaine depuis le tsar Syméon, pouvait joindre les Varègues de Scandinavie, les Slaves russes, les hordes finnoises des Vesses, des

Tchoudes et des Nériens, même la cavalerie légère des Petchenègues? La constitution d'un grand empire slave si près de Constantinople était rendue plus redoutable encore par la constitution ethnographique de la péninsule. L'ancienne Thrace et l'ancienne Macédoine étaient, on le sait, peuplées de tribus slaves dont quelques-unes étaient issues de tribus russes: on y trouvait par exemple des Drégovitches et des Smolènes, comme aux environs de Minsk et de Smolensk. La Thessalie, l'Attique même et le Péloponèse étaient envahis par ces émigrants devenus les sujets de l'empire grec. Sur le fameux mont Taygète de Laconie habitaient deux tribus slaves encore insoumises, les Mélinges et les Ézérites. Il ne faut pas oublier que la Bulgarie s'étendait jusqu'à la terre d'Ochrida et bien au delà et que les anciennes provinces romaines du nord-ouest étaient devenues, sous le nom de Croatie, Serbie, Dalmatie, presque entièrement slaves. Cette grande race s'étendait donc sans interruption du Péloponèse, qui s'appelait déjà du nom slave de Morée, jusqu'à Novgorod. Si la ville de Péréiaslavets près du Danube devenait en effet, comme le disait le prince russe, le centre de ses États, c'en était fait de la race hellénique et de la domination romaine dans la péninsule des Balkans. Maîtres du Danube, maîtres de la voie de terre, les Russes pouvaient précipiter sur Constantinople toutes les hordes de la Scythie. »

Heureusement pour l'empire d'Orient, celui-ci se trouvait dans une période de rajeunissement militaire éclatant. Cette fois encore, ses destinées étaient confiées aux mains du plus énergique, du plus brillant des hommes de guerre, joignant à l'habileté d'un politique consommé les vertus d'un grand capitaine. Jean, qui s'attendait vraisemblablement à la folle réponse de Sviatoslav, ne s'était pas laissé prendre au dépourvu. Les troupes impériales rappelées d'Asie en foule se mirent en marche sur l'heure dans la direction de Philippopolis. Le basileus, retenu par la crainte de conspirations ou de mouvements séditieux, fort possibles après un pareil début de règne, absorbé aussi par le soin de préparer les forces successivement expédiées en avant, demeura pour le moment dans la capitale.

Léon Diacre fixe à cette date la formation par Jean Tzimiscès d'un célèbre corps d'élite auquel le basileus donna le nom d' « Athanatoi », Immortels, probablement parce qu'après chaque bataille on comblait

aussitôt les vides par l'adjonction de nouveaux braves choisis parmi les meilleurs soldats de l'armée (1). Jean s'en réserva le commandement, et nous allons voir les Immortels se couvrir de gloire à sa suite dans cette campagne mémorable, une des plus brillantes du dixième siècle.

Les premières troupes expédiées contre le prince varègue eurent deux chefs principaux. L'un était le propre beau-frère du basileus Jean, le magistros Bardas Skléros (2), de la grande famille guerrière de ce nom, originaire d'Amida dans le Pont. Le nouveau basileus avait été l'époux de sa sœur Marie. Cette jeune femme, que Léon Diacre dit avoir été belle et pure entre toutes, était morte depuis quelque temps déjà. Bardas Skléros, dont le nom redouté va revenir si souvent dans les récits des années suivantes, était un rude capitaine à l'âme singulièrement trempée, d'une rare énergie, un chef militaire de premier ordre qui s'était glorieusement comporté sous les règnes précédents dans les luttes d'Asie. Nous allons le voir cueillir dans la guerre russe des lauriers autrement éclatants. Malheureusement sa folle ambition devait plus tard causer sa ruine et mettre par deux fois l'empire aux portes de l'abîme.

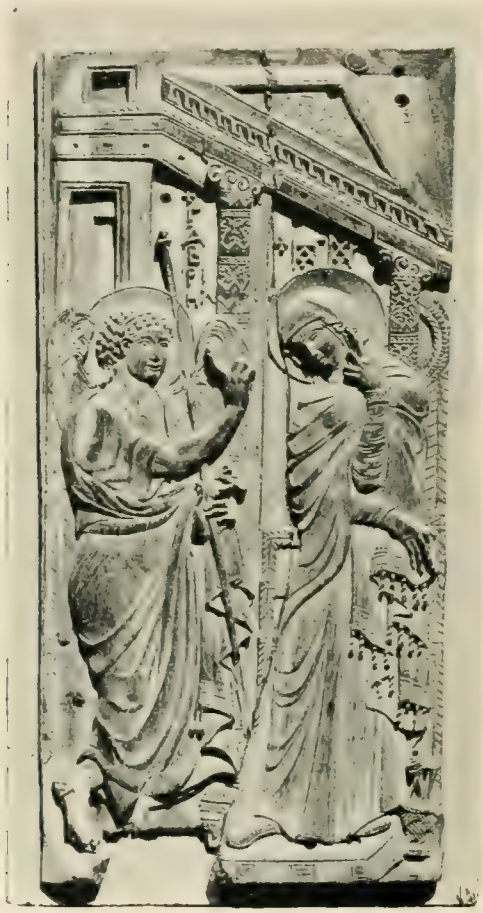
L'autre chef de l'avant-garde byzantine était le fameux stratopédarque Pierre Phocas, ce vaillant eunuque que nous avons vu au règne précédent emporter d'assaut Antioche et prendre Alep. Il avait été rappelé à Constantinople aussitôt après la signature du traité conclu par lui avec les chefs de cette seconde cité sarrasine de Syrie (3). Léon Diacre raconte à cette occasion qu'outre ces hauts faits en Asie, ce capitaine s'était distingué déjà en repoussant une incursion de Scythes, probablement des Hongrois, qui étaient venus ravager la Thrace. Pierre s'était jeté à leur rencontre avec quelques troupes. Le chef de ces barbares, un géant, couvert d'une impénétrable armure de mailles, brandissant une lance d'une longueur extraordinaire, l'avait provoqué en combat singulier sur le front des deux armées. Pierre, tout eunuque qu'il était, n'écoutant

(1) Peut-être aussi en souvenir des *Immortels* des armées persanes.

(2) Zonaras lui donne le titre de « stratilate » ou généralissime. Il était le fils du patrice Nicétas Skléros dont il est fait mention sous le règne de l'empereur Léon le Sage. Le prénom de Skléros (dur, cruel) était devenu un nom patronymique.

(3) On sait que le traité d'Alep avait été signé dans les derniers jours du mois de décembre 969 ou dans les premiers du mois de janvier suivant.

que son courage, donnant de l'éperon à son cheval, s'était précipité la lance en arrêt, et d'un seul coup avait enfoncé des deux mains son arme dans la poitrine du Scythe avec une force telle, qu'elle l'avait traversée de part en part, perçant deux fois le tissu de mailles. Le géant était tombé comme une masse, sans proférer une parole, et ses soldats avaient fui éperdus.



IVOIRE BYZANTIN du Xme Siècle. L'Annonciation. — (Collection Trivulce à Milan.)

Jean avait donc envoyé ses premières troupes à l'ennemi sous le commandement de ces deux officiers. Lui-même se réservait de rejoindre l'armée plus avant dans le printemps, quand les affaires de l'État lui en laisseraient le loisir. On va voir que la révolte de Bardas Phocas allait l'en empêcher définitivement pour cette année.

Jusqu'ici, dans leurs diverses rencontres depuis un siècle, Byzantins et Russes ne s'étaient jamais mesurés en rase campagne, armée contre armée. Jamais encore ils n'avaient lutté que sur mer ou dans les détroits, puis encore dans quelques escarmouches sous les murs de la capitale. Jean Tzimiscès, espérant encore que Sviatoslav reculerait lorsqu'il se verrait pour la première fois en face de troupes impériales régulières, ou bien à cause de la saison, interdit à ses généraux d'attaquer immédiatement l'ennemi. Léon Diacre dit qu'il leur ordonna seulement d'aller établir leurs cantonnements dans la plaine de Thrace pour y protéger le pays contre toute nouvelle incursion des bandes féroces

du prince de Kiev. Ils devaient attendre l'attaque de Sviatoslav et se préparer à tout hasard un établissement pour la mauvaise saison, tout en maintenant leurs troupes en haleine par des exercices incessants. Surtout ils devaient se garder soigneusement d'une surprise de la part de ces barbares rusés, rompus à tous les stratagèmes de guerre, se procurer aussi des espions parlant le russe qui iraient au camp de Sviatoslav et en rapporteraient des informations précises sur les intentions du chef varègue, intentions sur lesquelles on n'avait en somme à Constantinople que les renseignements les plus vagues. Bardas Skléros alla en conséquence établir ses cantonnements à Andrinople et se contenta de faire surveiller l'ennemi par de petits détachements.

IVOIRE BYZANTIN des Xme ou XIme Siècles. Le Christ et saint Pierre. — (Collection du comte Gr. Stroganoff à Rome).

Cependant les Russes s'étaient répandus dans le nord de la grande plaine de Thrace, faisant tache d'huile. Sviatoslav avait tout disposé pour une campagne suprême. Le parti national ou, plus exactement, le parti royal en Bulgarie, travaillé en secret par les émissaires byzantins, ayant tenté de préparer un soulèvement, il en avait fait massacrer les chefs et avait comprimé par une effroyable terreur toute velléité de résistance. De même, il s'était allié aux Hongrois et aux Petchenègues, avait promis à l'aristocratie bulgare le retour au paganisme et le rétablissement de ses privilèges, noué enfin contre les Grecs une vaste coalition de tout ce monde barbare et ajouté à son infanterie des hordes innombrables de ces cavaliers des régions du Danube, armés de lances et d'arcs, dont les Byzantins avaient depuis longtemps appris à redouter la férocité dans les combats.

Poussant sans cesse en avant leurs éclaireurs, les avant-gardes russes atteignaient presque Andrinople, massacrant et pillant, faisant le vide sur leur passage. C'était en avril 970 environ. Les historiens byzantins ont, par vanité, prodigieusement exagéré le nombre de ces envahisseurs. Zonaras cite le chiffre fantastique de trois cent mille guerriers, Skylitzès celui de trois cent huit mille! Il paraît bien plus probable que les Russes n'étaient pas soixante mille. La *Chronique* dite *de Nestor* n'en compte que la moitié. Il ne se passa guère de temps avant que l'approche des deux chefs impériaux et de leurs contingents ne fût connue au camp de Sviatoslav. Sans hésiter, les guerriers barbares précipitèrent leur marche en avant.

Il ne faut pas croire, on l'a vu, que les Russes seuls composaient les bandes audacieuses que le jeune chef varègue entraînait ainsi au pillage de l'empire de Roum et de la Ville gardée de Dieu. Les chroniqueurs disent expressément que, cette fois, de nombreux contingents bulgares, parmi ceux de cette nation qui avaient accepté la conquête russe, marchaient sous ses enseignes, puis encore de nombreux cavaliers petchenègues (1) alliés des Varègues dans cette croisade contre l'éternel ennemi byzantin, puis des Slaves en quantité que Léon Diacre appelle des Huns, guerriers des nations soumises par les envahisseurs scandinaves, puis des Hongrois que Skylitzès, Zonaras et Cédrénus appellent des Turks.

Écoutez cette description, par un auteur moderne (2), des bandes qui accompagnaient à l'attaque de Constantinople, soixante années auparavant, Oleg, le prédécesseur de Sviatoslav. Cette énumération pourrait s'appliquer tout aussi bien aux non moins redoutables bandes que Sviatoslav entraînait à sa suite : « A côté des gigantesques fantassins scandinaves, les Varègues ou Russes proprement dits, les Tauroscythes des historiens byzantins, tous revêtus de fer, armés d'épées à deux mains et de la formidable hache à double tranchant, marchaient les Slaves civilisés de Novgorod, de Smolensk et de Kiev, aux yeux bleus, aux cheveux blonds,

(1) M. Drinov (*op. cit.*, note 42), M. Tchertkov aussi, font remarquer que Léon Diacre ne parle point ici des Petchenègues. Ceux-ci ne sont mentionnés que par des annalistes plus récents : Skylitzès, Cédrénus, Zonaras, etc.

(2) Couret, *op. cit.*, p. 85.

armés de lances allemandes et de glaives damasquinés; les Slaves sauvages des forêts, Drevlianes, Radimitches, Tivertses et Khrobates, deminus, chaussés de sandales et balançant dans leurs mains des flèches empoisonnées ou le lasso de cuir avec lequel ils enlevaient leurs ennemis; les Finnois du lac Blanc et du haut Volga, au regard farouche, aux cheveux ardents, au teint d'un brun terreux, vêtus de peaux d'ours et portant sur leurs épaules de lourdes massues; les cavaliers Tchoudes de la Finlande et de l'Esthonie, caracolant sur leurs petits chevaux et essayant, le long de la route, d'énormes arcs lapons; les Biarmiens du golfe d'Arkhangel, fiers de leurs anneaux d'or et de leurs sabres turcs achetés aux Bulgares; enfin, attirés par l'espoir du gain, quelques Finnois Gvènes du lac Vléo, véritables géants redoutés pour leur force et leur sombre énergie et dont les querelles séculaires avec les Scandinaves sont symbolisées dans la mythologie du Nord par les luttes des géants contre les Ases. »

Le grand-prince de Kiev, poussant en avant la multitude confuse des cavaliers auxiliaires, dont il se souciait peu de ménager le sang, s'avançait donc sur la route de Constantinople avec sa superbe infanterie. Il ne s'arrêta qu'au moment où ses avant-gardes se heurtèrent aux têtes de colonnes byzantines. Le premier choc de cette guerre épique eut lieu dans les campagnes d'Arkadiopolis, l'antique Bergulæ, aujourd'hui Lulé-Bourgaz où l'on fabrique ces fourneaux de pipes turques qui ont donné à la ville son nom. C'était, le croirait-on, à vingt-cinq lieues seulement de la capitale, entre Andrinople et Tzouroulon (1) sur le Rima-Sou, affluent torrentiel de l'Erghéné!

Bardas Skléros, qui paraît avoir commandé en chef les forces impériales, n'avait pas avec lui plus de douze mille soldats (2). C'étaient, il est vrai, des troupes d'élite. Avec elles il s'était d'abord renfermé dans Andrinople, puis il s'était retiré lentement à mesure qu'avançaient les Russes, ne répondant point à leurs provocations, faisant comme s'il les redoutait, obstinément attaché à cette tactique, bien

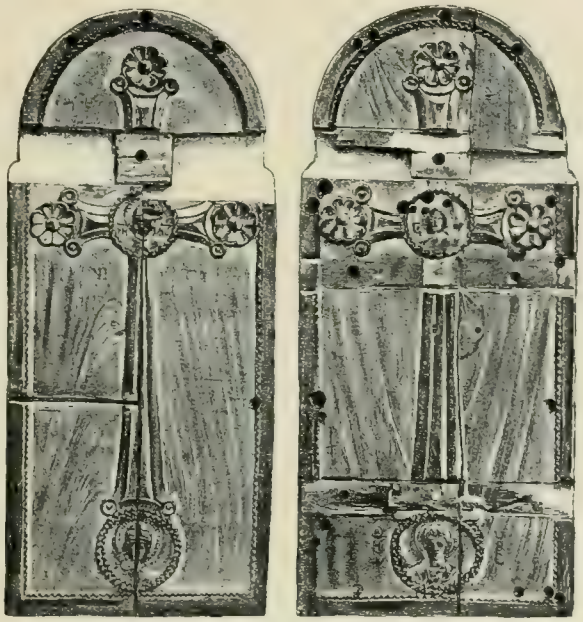
(1) Aujourd'hui Tchorlou.

(2) Tel est, du moins, le chiffre donné par Skylitzès. C'est le récit de ce chroniqueur, récit un peu postérieur, il est vrai, à celui de Léon Diacre, mais aussi plus détaillé, que j'ai suivi pour la description de cette bataille d'Andrinople.

qu'il eût vu de suite à quel point cet ennemi aussi brave qu'imprudent semblait donner rapidement tête baissée dans le piège qu'il lui tendait. Très vite, en effet, les Russes, convaincus que les troupes byzantines n'osaient les attaquer, s'étaient mis à mépriser ces trop sages adversaires. Ils couraient de jour le pays en tout sens, passant les nuits en festins, en orgies, en danses guerrières aux sons de musiques sauvages, ne songeant plus à se garder des embûches des Grecs. C'est ce qu'attendait Bardas Skléros. Préparant son plan à loisir, appuyé sur Arkadiopolis qui couvrait son aile droite, il avait disposé ses embuscades, barrant aux Russes tout passage en avant. Au jour fixé, il lança sur eux une reconnaissance de cavalerie sous le commandement du patrice Jean Alakas. Celui-ci qui avait ordre de simuler après une rapide escarmouche une prompte retraite, exécuta habilement les ordres de son chef, « fuyant non à toute bride, mais en bon ordre avec quelque lenteur, s'arrêtant parfois pour engager une courte lutte jusqu'à ce qu'il eut attiré les Russes au voisinage du point où son général avait établi ses embûches principales ».

Alors, donnant soudain de l'éperon, Alakas et ses cavaliers, après avoir fait prévenir Bardas Skléros, s'enfuirent cette fois à bride abattue, entraînant sur leurs pas les Russes fiers d'une si facile victoire. Ceux-ci marchaient en trois corps : un composé de Russes et de Bulgares, un de Turks ou Hongrois, un troisième de Petchenègues. Le sort voulut qu'Alakas se trouvât d'abord en contact avec ces derniers au moment où, obéissant aux ordres donnés, il venait d'accélérer la fuite de ses escadrons. Ces barbares, cavaliers accomplis, s'élancèrent follement sur ses pas, croyant bien qu'ils allaient exterminer les Grecs. Ceux-ci, tantôt fuyant en rangs pressés, tantôt faisant face à l'ennemi et jouant de l'épée, galopaient droit dans la direction de l'embuscade. Arrivés enfin, ils se détournent subitement, bondissant dans une fuite éperdue. Les Petchenègues, rompant les rangs, les poursuivent de toutes parts, confusément mêlés à eux. Tout à coup Bardas Skléros surgit avec le gros de ses forces. Consternés, les Petchenègues s'arrêtent brusquement. Leur surprise est si complète qu'ils n'ont plus le temps de fuir et ne songent qu'à défendre courageusement leur vie. Les soldats de Skléros les attaquent avec fureur tandis qu'un autre corps les charge en queue. Un instant,

la mêlée devient affreuse. Mais bientôt les deux ailes des impériaux se referment entièrement sur les cavaliers petchenègues qui, pris au filet, périssent presque tous. Les rares survivants sont faits prisonniers. Cette action ainsi que la suivante, dont les historiens russes s'efforcent de diminuer l'importance (1), et qu'ils représentent comme un simple échec des cavaliers auxiliaires, doivent avoir été livrées dans le courant du printemps de cette année 970 (2).



DIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire du Xme Siècle environ. Croix portant les médaillons du Christ, de la Vierge, de saint Thomas et du Prophète David. — (Trésor de la Cathédrale de Halberstadt).

Bardas Skléros, averti par les prisonniers que le gros des forces ennemies attendait son attaque en ordre de bataille, voulant profiter du trouble causé par ce premier succès, précipite sa marche en avant. Malgré la disproportion des forces, il va droit aux Russes. Eux, bien que fort émus par la déroute des Petchenègues, ne songent pas à fuir. Héroïques comme toujours, s'excitant les uns les autres à la résistance, ils attendent vaillamment l'attaque des impériaux.

Cette action principale qui suivit, à une date que nous ignorons exactement, la déroute des cavaliers petchenègues, nous est racontée par Léon Diacre et par Skylitzès en termes quelque peu différents. Elle se livra dans ces mêmes campagnes d'Arkadiopolis, à Lulé-Bourgaz, sur

(1) Voy. Tchertkov, *op. cit.*, p. 218.
(2) Hilferding, *op. cit.*, t. I, p. 149, note 4, croit que la bataille d'Arkadiopolis eut lieu seulement dans le courant de l'automne.

l'antique grande voie de Thrace, à peu près à mi-chemin entre Byzance et Andrinople. Les Russes avaient déjà dépassé d'une quinzaine d'heures cette dernière ville dans leur marche vers la capitale.

Bardas Skléros avait, lui aussi, partagé ses forces en trois corps. A la tête du plus important, il s'avançait en personne à la rencontre de l'ennemi par la chaussée d'Andrinople. Les deux autres se dissimulaient dans les bois sur les côtés de la route, ayant ordre de fondre sur les Russes au premier signal. Ce fut un moment solennel que celui de ce premier grand choc entre les deux nations ennemies. Il nous est impossible de nous faire une idée tant soit peu précise des forces respectives des belligérants. Chaque chroniqueur, suivant sa nationalité, exagère ou diminue à plaisir le nombre des combattants. La *Chronique* dite *de Nestor* n'hésite pas à affirmer que les Grecs étaient cent mille contre dix mille Russes. La vérité me paraît être plus proche du dire de Léon Diacre, historien d'ordinaire assez exact et impartial, qui dit que les Russes étaient trente mille, fort supérieurs en nombre aux troupes de Bardas Skléros, lequel n'avait avec lui que dix mille hommes. Skylitzès, on l'a vu, dit que les Grecs étaient douze mille ; il ajoute que Bardas sut admirablement par ses ruses de guerre et ses habiles dispositions remédier à l'infériorité de ses forces.

Donc un combat violent s'engagea entre tous ces guerriers. D'abord les légers cavaliers bulgares et hongrois, incapables de soutenir les charges de la lourde cavalerie byzantine, se rejetèrent en désordre sur le corps de bataille principal des Russes et y portèrent le trouble. Ceux-ci, nous le savons, combattaient à pied. Cependant, depuis leurs victoires en Bulgarie, quelques-uns, les chefs surtout, étaient montés.

Protégés par leurs immenses boucliers, les fantassins du nord maniaient furieusement la hache et la lance. La frénésie odinique décuplait leurs forces. Plutôt que de se rendre, ils préféraient se donner la mort en déchirant leurs propres entrailles. Des épisodes dramatiques qui se répètent dans tous ces récits de combats avec une régularité quelque peu inquiétante, signalèrent cette première grande mêlée qui semble s'être prolongée de longues heures avec des chances diverses. Au plus fort du tumulte, alors qu'on s'égorgeait de toutes parts et que les clameurs des

Grecs ne parvenaient pas à couvrir le terrible hurlement, le « barritus » des guerriers de la steppe, un chef russe, célèbre parmi les siens par sa force extraordinaire et sa stature colossale, lançant son cheval sur Bardas Skléros qui, également monté, combattait à la tête de ses troupes, lui asséna sur le casque un effroyable coup d'épée. Le chef grec déchargea, à son tour, son arme sur la tête du Russe, et telle fut, paraît-il, la force du coup, que l'épée, tranchant le métal du casque, fendit en deux le guerrier géant, qui tomba mort. Un second Russe, encore plus terrible d'aspect, se précipita sur Bardas. Mais un frère de celui-ci, le patrice Constantin Skléros, tout jeune encore, luttait à ses côtés. « A peine, nous dit le chroniqueur, un léger duvet marquait sa barbe naissante. » Ces jeunes patrices combattaient auprès de leurs aînés comme les jouvenceaux d'Occident à côté des vieux chevaliers. Voyant le péril que courait son frère, le vigoureux adolescent fond sur le Varègue et veut le pourfendre de son arme. Lui, se courbant sur le dos de son cheval, évite le coup. La lourde épée, maniée d'un bras fort, n'en poursuit pas moins sa course et décapite la bête, qui tombe avec son cavalier. Constantin, se précipitant, saisit son adversaire au menton et l'égorge aussitôt. Je possède, dans ma collection de bulles de plomb byzantines, un exemplaire du sceau de cet héroïque chef byzantin.

La lutte durait ainsi depuis longtemps avec un succès balancé. Soudain Bardas Skléros fait donner le signal convenu. Entonnant le chant de guerre, aux sons des petits tambours et des instruments de musique, au milieu d'un bruit frénétique, les impériaux des deux ailes, dissimulés sous bois, se jettent de droite et de gauche sur les Russes déjà fatigués. Surpris, les guerriers géants fuient éperdus. En vain leurs chefs veulent les retenir. Une panique effroyable les saisit. Un des premiers parmi ceux-ci, dont Léon Diacre ne dit pas le nom, lui aussi de haute stature, reconnaissable à son armure étincelante, voulant faire diversion, se précipite en avant, appelant ses fidèles au combat. Un moment ceux-ci semblent vouloir l'écouter. Bardas, attentif à ce danger nouveau, se rue sur le chef varègue et, renouvelant l'exploit de tout à l'heure, le fend en deux malgré son casque et sa cotte de mailles, d'un coup si furieux que les deux moitiés de l'homme tombèrent, paraît-il, à

la fois, une à la droite du cheval, l'autre à sa gauche (1). Vit-on jamais plus fantastiques exploits, plus beaux coups d'épée, dans les luttes chevaleresques des guerriers d'Occident? Ces patrices byzantins étaient bien dignes vraiment de se mesurer avec les paladins d'outre-Rhin. Ces chefs des armées impériales, ces capitaines varègues aussi, qui, couverts de leurs plus brillantes armures, toujours à la tête de leurs hommes, toujours au plus fort de la mêlée, ne craignaient pas à chaque bataille d'engager de ces terribles corps à corps dont l'issue était presque constamment la mort pour l'un des combattants, ne valent-ils pas les plus audacieux de nos preux?

Ce fut la fin de la lutte. Ce combat singulier, ce coup extraordinaire, cette mort affreuse du chef russe font pousser des cris de joie aux impériaux. Les Russes, définitivement accablés, courent, se débandent, poussant des hurlements de crainte et de désespoir. Jusqu'au soir on les poursuivit par les campagnes de Thrace, les massacrant sans merci, qu'ils ne demandaient point du reste. Ici encore, impossible de se faire une idée quelque peu exacte des pertes des deux armées. Même Léon Diacre, véridique d'ordinaire, ne craint pas de dire que les Byzantins n'eurent que cinquante-cinq morts (2), outre de très nombreux blessés et beaucoup de chevaux mis hors de combat, tandis qu'ils tuèrent plus de vingt mille Russes sur les trente mille qu'il y avait! Cela ferait tout simplement les deux tiers de l'armée d'invasion. L'exagération est certainement énorme dans les deux sens. Chez Skylitzès et Zonaras la vanterie est encore plus colossale. Toutefois le massacre des Russes fut certainement très grand, et la nuit seule sauva les survivants (3). Tel fut l'important résultat de ce premier combat qui, d'après les sources byzantines, arrêta du coup la marche des guerriers russes vers Constantinople et sauva l'empire de sa perte.

L'historien russe Biélov (4) s'est efforcé de démontrer, en s'appuyant sur les récits des sources russes, récits que j'analyserai plus bas,

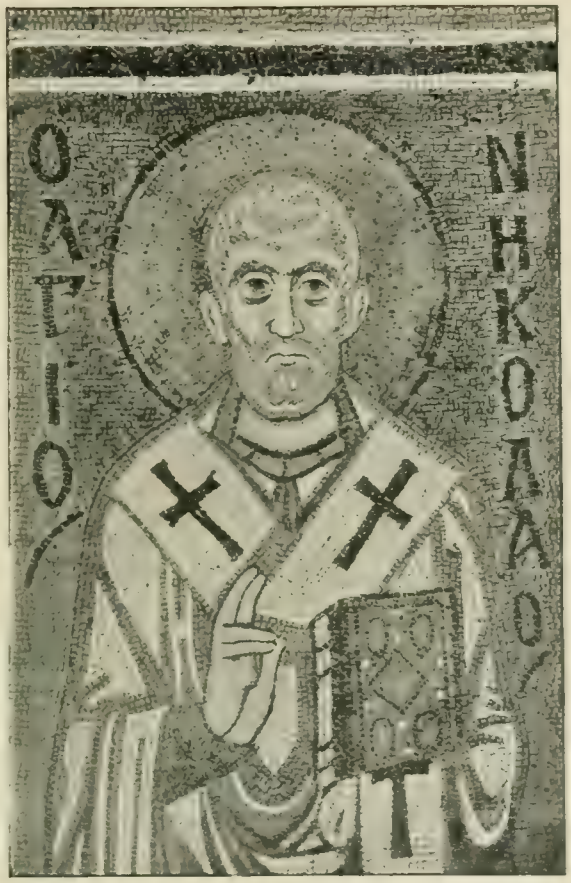
(1) Skylitzès raconte cet exploit quelque peu différemment.

(2) Skylitzès, renchérissant, dit seulement « vingt-cinq ».

(3) Skylitzès dit que très peu parmi tant de milliers de barbares survécurent.

(4) *Op. cit.*, pp. 172-177. Voy. encore sur tous ces faits Lambine, *op. cit.*, pp. 32-33, et Ouspensky, *Russie et Byzance au dixième siècle*, Odessa, 1888, p. 26. Tous ces écrivains russes admettent la version de la *Chronique* dite *de Nestor* qui, à l'encontre des sources byzantines, fait de la bataille d'Andrinople une victoire des Russes.

que dans cette bataille d'Arkadiopolis, appelée par lui bataille d'Andrinople, la victoire serait restée aux envahisseurs en leur ouvrant définitivement le chemin de Constantinople, et que ce fut pour parer aux conséquences redoutables de cette défaite, au pillage des thèmes de Macédoine et de Thrace, à l'attaque même de la capitale, que le basileus Jean dut faire venir en hâte d'Asie ces nouveaux renforts dont parlent les chroniqueurs byzantins. J'avoue que son raisonnement ne m'a point convaincu, pas plus du reste que celui de M. Drinov qui, à l'exemple de presque tous les historiens ses compatriotes, a soutenu la même thèse dans le chapitre quatrième de son livre : *Les Slaves méridionaux et Byzance au dixième siècle*. Si les Russes furent en état de reparaître l'année suivante dans le thème de Macédoine, ce fut simplement parce que les Grecs, par suite de la révolte de Bardas Phocas, n'avaient pu poursuivre de suite l'avantage que leur avait valu la victoire d'Arkadiopolis. Force leur avait été de demeurer sur la défensive. La mollesse de Jean Courcouas ne contribua pas peu de son côté à permettre aux Russes de repasser une fois encore le Balkan.



MOSAÏQUE BYZANTINE du XIe Siècle de la Cathédrale de Sainte-Sophie à Kiew. — Saint Nicolas.

M. Drinov, fidèle à son système, cherche également à établir que la

victoire des Russes fut à ce moment suivie d'un premier traité de paix, que ce fut en exécution de ce traité, et non à cause de leurs revers, que les Russes rétrogradèrent au delà du Balkan; enfin que ce fut à cause de l'état de paix qui avait été la suite de ce traité, état de paix qu'ils avaient cru définitivement établi, qu'ils laissèrent sans défense les défilés du Balkan et furent ainsi si complètement surpris par le basileus Jean dans Péréiaslavets. Avec la meilleure volonté du monde il m'est impossible de découvrir tout cela parmi le si petit nombre de renseignements qui nous sont fournis sur ces événements par les annalistes des deux nations. Jean Tzimiscès, affirme Léon Diacre, au moment de franchir le Balkan, dit à ses généraux qu'il comptait bien surprendre les Russes parce que ceux-ci ne croiraient jamais que les Byzantins choisiraient pour les attaquer l'époque des solennités de la Semaine Sainte.

MÉRIAU DE CUIVRE DU MONASTÈRE DE STOUDION.

COFFRET byzantin d'ivoire du Xme ou du XIme Siècle. Paroi antérieure. — Scènes du Paradis terrestre. Adam, Ève, le Christ. — Musée grand-ducal à Darmstadt.)

CHAPITRE II

Révolte de Bardas Phocas en Asie. — Il se fait proclamer basileus. — Sort lamentable de son père le curopalate et de son frère Nicéphore. — Bardas Skléros envoyé contre lui par Jean Tzimiscès met fin à sa rébellion et s'empare de sa personne. — Derniers préparatifs de Jean Tzimiscès pour entrer en campagne contre les Russes. — Il épouse en secondes noces la porphyrogénète Théodora, fille de Constantin VII. — Couronnement de la nouvelle basilissa. — Départ de Jean Tzimiscès pour le théâtre de la guerre. — Procession solennelle. — Revue et départ de la flotte pyrophore. — Le basileus et l'armée franchissent sans coup férir les défilés du Balkan. — Siège et prise de la Grande Péréiaslavets. — Désastre des Russes. — Marche des impériaux sur Dorystolon (Silistrie).

MONNAIE D'ARGENT du basileus Jean Tzimiscès.

DURANT que ces événements se déroulaient dans la grande plaine de Thrace, Jean Tzimiscès, dans Constantinople, ne perdait pas une heure pour achever ses immenses préparatifs. Sans cesse il recevait d'Anatolie des contingents nouveaux. On les équipait à Constantinople, on les entraînait par des exercices journaliers, puis, en grande hâte, on les expédiait sur le théâtre de la guerre, dans les districts septentrionaux des thèmes de Thrace et de Macédoine. Ils y prirent leurs quartiers d'hiver. Une assez longue accalmie, en effet, si l'on s'en rapporte du moins aux récits byzantins que je suis ici de préférence, paraît avoir été la suite immédiate de la déroute d'Arkadiopolis et il ne semble pas qu'on se soit battu davantage cette année dans les parages du Balkan. Les débris du corps d'invasion si vigoureusement bousculé par Bardas Skléros avaient probablement regagné en toute hâte vers Philippopolis le gros des forces

de Sviatoslav, et celui-ci, abandonnant la Thrace, avait aussitôt repassé le Balkan, se concentrant à nouveau en Bulgarie. Malgré le désir des historiens russes modernes (1) de transformer d'après leurs annales nationales en un grand succès toute cette expédition des Russes au delà des monts (2), je ne puis admettre rien de pareil, à moins de refuser tout crédit aux sources byzantines, à Léon Diacre surtout (3).

D'après les expressions bien vagues des Byzantins, de Léon Diacre surtout qui ne donne jamais de date même approximative, il semble que Bardas Skléros et ses troupes durent passer dans les cantonnements de la plaine de Thrace tout cet hiver de 970 à 971.

Nous ne sommes, hélas ! en rien renseignés sur ce qui se passa dans la ville même de Constantinople durant cette première année et ce second hiver du règne nouveau. En dehors des démêlés du basileus avec le patriarche Polyeucte, de la mort de ce dernier, du couronnement de Jean et des préparatifs militaires pour la guerre russe, nous ne savons rien de ce qui occupa les esprits à Byzance durant ces longs mois. Avec les premiers beaux jours de l'an 971 le basileus, complètement prêt, se disposa à marcher à la tête de toutes les forces disponibles contre les envahisseurs russes, voulant achever de les repousser, ce qu'avaient si bien commencé ses deux lieutenants, voulant surtout leur arracher la Bulgarie danubienne. Mais, à cet instant précis, il fut arrêté dans cette poursuite de l'ennemi vaincu par un événement de la plus haute gravité qui devait le forcer à remettre encore cette lutte suprême.

On apprit soudain au Palais Sacré que le duc Bardas Phocas, second fils de Léon Phocas et neveu du basileus défunt Nicéphore, qui avait été, on se le rappelle, interné à Amasia du Pont, à la mort de son oncle, s'était évadé de ce lieu avec la connivence de deux de ses cousins, les patrices Théodore Bardas et Nicéphore Phocas, fils du patrice Théodoulos Parsa-

(1) MM. Tchertkov, Bielov, Drinov, Ouspensky, etc.

(2) Au dire de l'annaliste russe désigné sous le nom de Nestor, Sviatoslav, on le verra plus loin, se serait, après la prétendue victoire d'Andrinople, avancé jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Là seulement Jean Tzimiscès aurait réussi à l'arrêter par de trompeuses promesses, signant avec lui un traité que le perfide basileus se serait empressé de violer dès l'année suivante.

(3) J'admets cependant qu'il put y avoir à ce moment, sous la pression des événements, quelque trêve entre les belligérants.

kouténos. On désignait d'ordinaire ces personnages sous le nom des deux Parsakouténos, à cause de Parsakouta, leur lieu d'origine (1). Ce devaient être de hauts archontes asiatiques. La conspiration avait été très secrètement et très habilement menée. Les conjurés comptaient évidemment sur les embarras immenses de la guerre russe que Jean Tzimiscès avait sur les bras. Bardas Phocas, échappé de sa prison par une nuit de tempête, se posa aussitôt en prétendant comme successeur de son oncle Nicéphore. La situation parut si grave au Palais Sacré, que non seulement le départ du basileus et de l'armée vers le nord fut contremandé, mais que Bardas Skléros fut rappelé par lettres impériales et expédié en hâte en Asie avec presque toutes ses forces.

On comptait évidemment, dans les conseils du basileus, que les Russes, encore accablés par leur récente défaite, peut-être bien maintenus par quelque trêve, laisseraient à l'empire le temps d'en finir avec ce péril nouveau avant de reprendre leur marche en avant. Au contraire, s'il faut en croire les rares sources d'origine russe, Jean Tzimiscès, se trouvant pris entre la révolte d'Asie et la marche victorieuse de Sviatoslav nullement arrêtée par le combat d'Andrinople, voyant sa capitale déjà menacée, se serait vu forcé de signer avec ce dernier un traité humiliant, traité qui n'était du reste qu'une feinte pour le Byzantin rusé et à la suite duquel le prince russe se serait retiré sans défiance au delà du Balkan.

J'en reviens au prétendant d'Asie. A partir d'Amasia, des relais avaient été secrètement établis qui permirent à Bardas Phocas et à ses fidèles de traverser au galop de leurs chevaux, sans être arrêtés, le vaste espace qui sépare cette ville de Césarée, la métropole de Cappadoce. A moins que pour plus de sûreté les conjurés n'aient préféré prendre les chemins de traverse, ils durent suivre dans leur course rapide la grande route qui passe par la vallée du Scylax jusqu'à Karissa, puis par Euagina, par Basilika Therma et le fleuve Halys. Césarée était la capitale de cette vaste province montagneuse et centrale d'où tous les Phocas étaient originaires. C'était tout naturellement la première place dont devait chercher à se rendre maître un membre de cette puissante famille d'ar-

1. Je ne sais où placer cette localité.

chontes provinciaux prêt à tout risquer pour ressaisir le pouvoir échappé aux mains des siens. C'était là que le glorieux Nicéphore évoquait les plus unanimes regrets. Autant la Cappadoce avait profité de l'élévation des Phocas, autant elle avait naturellement souffert de leur chute.

Bardas Phocas, pour qui les heures valaient des semaines, ne séjourna que peu dans Césarée. C'était, semble-t-il, dans les premiers jours du printemps de 971. Mais ce peu lui suffit pour voir se grouper autour de lui une foule de partisans et d'aventuriers. « Il y avait à cette époque, dit Léon Diacre, en Asie, comme par tout l'empire, une quantité de gens sans aveu, louches produits des guerres et des agitations du dernier règne, décidés à tout risquer pour obtenir renom et richesses, gens de sac et de corde, déclassés de toute espèce et de tout rang, jetés sur le pavé des grandes villes d'Anatolie par les hauts et les bas de la politique ou les contre-coups de la guerre sarrasine. » A ces hommes sans scrupules qui eurent tôt fait d'affluer sous les bannières du nouveau prétendant se joignirent une foule d'autres individus alliés aux Phocas par les liens du sang ou faisant partie de la clientèle de cette nombreuse et illustre maison qui venait de toucher à la toute-puissance. Chaque jour voyait, disent les chroniqueurs, survenir des adhésions nouvelles. De leur côté, les deux Parsakouténos avaient en toute diligence réuni leurs contingents familiers, et ce détail, donné par Léon Diacre, nous montre bien ce qu'était cette noblesse byzantine d'Asie Mineure, véritable féodalité toute semblable à celle d'Occident avec ses hauts et formidables barons qui pouvaient à un moment mettre en campagne de véritables armées de partisans. Parmi les autres adhérents de marque du prétendant, le même historien cite encore le patrice Syméon, surnommé Ampélas parce qu'il était propriétaire de grands vignobles dans ces parages. Les origines de ce personnage étaient, paraît-il, fort humbles, mais il ne le cédait à personne en courage, en énergie, en grandes qualités du cœur. Cet homme remarquable, qui semble avoir été une des figures les plus en vue en Asie à cette époque, est cité dans la vie manuscrite de saint Nicéphore parmi les plus généreux protecteurs du célèbre évêque de Milet.

Bardas Phocas, se voyant soutenu par de tels partisans, ce qui prouve du reste à quel point le pouvoir du nouveau basileus était encore mal

établi dans ces provinces lointaines, Bardas, dis-je, se sentant à la tête de forces assez nombreuses pour pouvoir lutter avec de sérieuses chances de succès, n'hésita plus à entamer la lutte. Quittant les chaussures de couleur sombre que portaient alors les membres de la noblesse, les archontes, il osa leur substituer les bottines de pourpre, symbole de la toute-puissance impériale, et se fit proclamer solennellement basileus. Nous n'avons pas de détail sur cette cérémonie. Ce dut être certainement, peut-être exactement dans les mêmes lieux, une répétition de la grande scène du mois de juillet 963 où Nicéphore Phocas, l'oncle du prétendant actuel, avait été proclamé par ses légions dans son camp établi aux portes de cette même Césarée (1). Ce durent être pour ce nouveau prétendant asiatique les mêmes incidents enthousiastes et tumultueux, la même ivresse des troupes, les mêmes espoirs triomphants, avec cette différence en moins qu'on ne revenait pas d'une brillante expédition victorieuse au delà du Taurus contre l'ennemi héréditaire.

Si les débuts furent pareils, la suite, hélas! ne devait point être pour le neveu ce qu'elle avait été pour l'oncle. Grâce même à cet oncle, les rôles étaient cette fois renversés. En 963, c'était un général victorieux, déjà couvert d'une gloire immortelle, qui, à la tête de ses invincibles légions, déclarait la guerre à un pouvoir faible représenté par une femme, sa complice, par un eunuque et deux enfants. Cette fois c'était un banni, un fugitif qui levait l'épée contre le gouvernement régulier puissamment reconstitué par Nicéphore lui-même et actuellement aux mains du premier capitaine survivant de l'empire. Toutefois l'avenir ne pouvait se lire clairement encore, et les débuts de Bardas Phocas, comme ceux de presque tous les prétendants, furent heureux et pleins d'illusions. Résolument il se mit à jouer son rôle de basileus, distribuant le peu d'argent dont il disposait, en promettant bien davantage, conférant à ses partisans titres et grades, créant des chefs militaires, nommant des " stratigoi " à lui pour les thèmes d'Asie. Il avait réussi dès longtemps à entrer secrètement en rapport avec son père le curopalate Léon, bien que celui-ci fût étroitement gardé à vue dans sa prison insulaire de Mytilène, et Léon, désespéré par cette dure

(1) Voyez : *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 280.

réclusion, avait immédiatement répondu à l'appel de son fils. Un de leurs plus fidèles amis, demeuré obstinément attaché à la fortune des Phocas, dont nous ne savons rien de plus, mais qui paraît avoir été un homme aussi hardi qu'influent, Étienne, évêque d'Abydos sur l'Hellespont, avait parcouru, sur l'ordre du vieux prince, les provinces d'Europe, cherchant à préparer des soulèvements, annonçant la prochaine évasion du curopalate et de son autre fils Nicéphore et leur venue en Thrace, promettant en leurs noms titres et dignités aux personnages en vue qui se joindraient à eux pour chasser du trône l'usurpateur.

Jean Tzimiscès reçut coup sur coup ces graves nouvelles si imprévues, au moment précis où il allait entrer en campagne contre les Russes. Il en fut très ému, mais, sans perdre une heure, avec l'activité extrême qui le distinguait, il se mit en mesure de faire face aux événements. Avant tout, le remuant évêque d'Abydos, dont les menées avaient été surprises, fut saisi et immédiatement mis en jugement pour haute trahison. Il avoua tout, comparut devant le Saint Synode qui le déposa et le livra au bras séculier. Les sources contemporaines ne disent pas quel fut son châtiment ; bien vraisemblablement ce dut être la peine capitale après de cruelles tortures. Il est probable qu'au cours de ce procès la culpabilité du curopalate et de son fils Nicéphore dut être tôt et nettement établie, car tous deux se virent aussitôt enveloppés dans la même catastrophe. Leur condamnation à la peine de mort fut prononcée, peut-être par quelque cour martiale réunie d'office dans l'île de Mételin. Mais Jean Tzimiscès, toujours humain, commua leur peine en celle de l'aveuglement et de l'exil perpétuel. Même au dernier moment, le bourreau expédié à Lesbos reçut, en secret, des instructions encore plus clémentes. Le basileus Jean, estimant que les émotions par lesquelles les deux coupables venaient de passer, constituaient une peine suffisante, commanda de procéder à un simple simulacre du supplice. Le bourreau avait même ordre de cacher aux victimes à quelle volonté suprême elles devaient ce salut inespéré et de faire comme s'il agissait par pitié sous sa propre inspiration. Tel demeura, avec cette atténuation, le sort lamentable de Léon Phocas, de ce tout-puissant curopalate qui avait été l'homme le plus riche, le plus influent de l'empire

TRIPTYQUE d'ivoire du Xme Siècle du Musée du Louvre. Un des plus admirables monuments byzantins connus de cette époque. — Face antérieure.

MINIATURE BYZANTINE d'une grande beauté, contenue dans un évangéliaire du XIme Siècle conservé au célèbre couvent d'Iviron ou des Ibériens au Mont Athos.— Le baptême du Christ.

sous le dernier règne, du brillant vainqueur des Sarrasins à Kylindros et dans tant d'autres combats fameux.

Lorsqu'on aveuglait un criminel d'État à Byzance, on commençait d'ordinaire par le lier et le jeter à terre. Puis, tandis que des valets, brutes féroces, se couchaient sur lui pour l'immobiliser, le bourreau lui enfonçait dans les orbites un instrument pointu. Le sang jaillissait de ses prunelles à jamais perforées, tandis que la douleur lui arrachait des cris affreux. On l'abandonnait se roulant sur le sol et souvent l'inflammation qui suivait cette mutilation abominable mettait, en le faisant périr, un terme à ses souffrances.

Dans la plupart des cas, ce supplice, si fréquent dans les cruelles annales de Byzance, qui, par contre, répugnait si fort à nos mœurs plus douces d'Occident et qui, dès les débuts de notre histoire, disparut à jamais de la liste des châtiments officiels, s'infligeait ainsi que je viens de le dire. Parfois cependant on avait recours à un mode opératoire différent. L'aveuglement se pratiquait alors par le moyen du feu. Le bourreau approchait des yeux du condamné une tige de métal chauffée à blanc. Le malheureux patient, maintenu de force, sentait ses orbites se fondre et crépiter au contact de ce corps ardent et devenait aveugle pour toujours dans les plus cuisantes douleurs. Mais ce procédé, bien plus que l'autre, comportait des adoucissements. Le bourreau, secrètement autorisé, ou gagné à prix d'argent, ou simplement ému de pitié, pouvait à son gré éloigner ou rapprocher la tige brûlante, se contenter ainsi d'un simulacre. La victime s'en tirait alors avec une simple plaie des paupières, parfois avec une taie sur la cornée, qui ne détruisait pas entièrement la vue. C'est à un de ces simulacres que le bourreau dut avoir recours sur l'ordre de Jean Tzimiscès pour Léon Phocas et son fils Nicéphore (1).

Tel fut pour l'infortuné curopalate le résultat de sa descente projetée sur la côte de Thrace. Sa captivité n'en devint que plus étroite. Tous ses adhérents et ceux de ses fils, tous ceux qu'on put saisir, furent enveloppés

(1) Léon Diacre dit qu'on ne sut si les Phocas durent la conservation de leurs yeux aux instructions secrètes du basileus ou à la pitié du bourreau. « La première hypothèse, ajoute-t-il, est la plus vraisemblable puisque ce dernier ne fut point puni lorsque la chose fut connue. »

dans sa disgrâce définitive. On confisqua leurs biens. Réduits à la misère, ils traînèrent dans l'exil une existence insupportable.

Ces sombres événements qui auraient dû être pour lui du plus sinistre présage n'arrêtèrent point Bardas Phocas sur la pente fatale qu'il suivait éperdument. Affolé d'orgueil au spectacle des bandes nombreuses qu'il avait pu grouper à sa suite, rêvant l'empire immédiat avec toutes ses joies, le prétendant persévéra plus que jamais dans son entreprise. Quittant ses cantonnements de Césarée, il s'avança résolument avec ses contingents dans la direction de la capitale, brûlant les demeures de ceux qui refusaient de se rallier à lui, donnant leurs biens en pillage à ses partisans. Sur la route, une lettre de Jean Tzimiscès lui parvint. C'était un appel suprême à la raison. Le basileus lui dépeignait éloquemment le châtiment terrible auquel il s'exposait si follement, feignant de croire qu'il s'était laissé entraîner par les excitations de son entourage bien plus que par celles de son ambition. « Durant qu'il en est temps encore, Bardas, rentre en toi-même », lui mandait-il, « soumets-toi à notre puissance, nous voulons bien encore te promettre la vie sauve et la conservation des biens pour toi et tous ceux qui te suivent. Si tu résistes à nos prières, tu périras d'une mort horrible. »

Rien n'y fit. Sans daigner répondre à ces ouvertures, Bardas Phocas, perdant la tête, se répandit en folles injures contre le basileus, traitant publiquement Jean de débauché infâme, de monstre impie, l'appelant scélérat et parricide. « Rends-moi l'empire, lui écrivait-il, pour lequel je suis fait bien plus et mieux que toi. Je te ferai payer sept fois, misérable, le meurtre de l'infortuné Nicéphore mon oncle, et les tortures que tu as infligées à mon père, à mon frère (1). Tu les as fait condamner sans preuves, alors que jamais tu n'aurais dû te permettre de porter la main sur eux, puisque l'un était le propre frère de ton souverain, l'autre son neveu, petit-fils de l'illustre césar Bardas Phocas. »

A l'ouïe de ces injures que lui rapportèrent ses envoyés, Jean Tzimiscès ne put douter davantage de l'état d'exaltation dans lequel se trou-

(1) Il semble par ces mots que Bardas Phocas croyait bien à ce moment que son père et son frère avaient été réellement privés de la vue.

vait le prétendant. Renonçant à venir à bout de lui par la persuasion, il se décida, je l'ai dit, à expédier contre lui son meilleur lieutenant, le vainqueur des Russes à Arkadiopolis, son beau-frère le brillant magistros et stratilate Bardas Skléros, à la tête de la plus grande partie des forces d'Europe. C'était jouer gros jeu que d'enlever ainsi à la défense contre l'ennemi du nord un capitaine aussi éprouvé avec toutes ses troupes d'élite et de laisser à Sviatoslav la route libre jusqu'à Constantinople, mais il n'y avait pas à choisir. Il n'existait en Asie aucune armée prête à entrer en campagne. La révolte de Phocas avait tout désorganisé là-bas. Entre ces deux grands périls il fallait courir au plus pressé et Jean espérait à force de rapidité en finir avec Bardas Phocas, avant que les Russes, immobilisés par leurs revers, peut-être par une trêve momentanée, contraints en tout cas d'attendre les renforts arrivant de leur lointaine patrie, fussent en état de reprendre l'offensive.

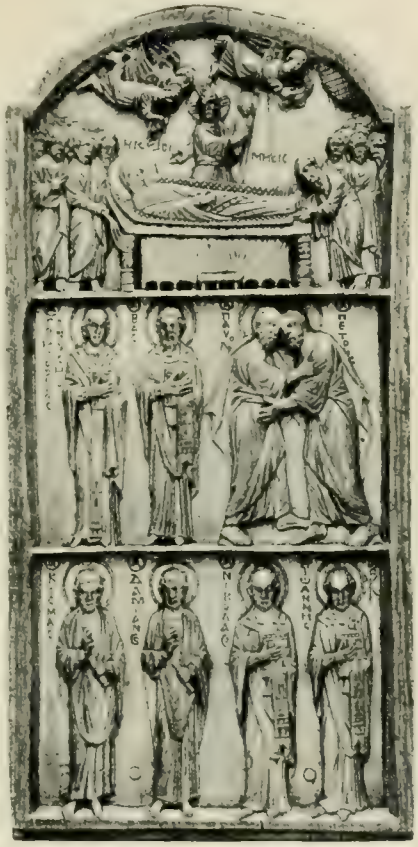
Bardas Skléros eut ordre d'abord, tant il répugnait à Jean Tzimiscès d'inaugurer son règne par cette guerre civile, de recourir une fois encore à la douceur, à la ruse, plutôt qu'à la force. Le basileus lui enjoignit de n'en arriver à l'effusion du sang qu'en cas d'absolue nécessité et lui donna pleins pouvoirs pour promettre à tous ceux qui abandonneraient la cause du prétendant, non seulement la vie sauve, mais encore des honneurs et de l'argent. Le stratilate emportait avec lui force lettres impériales, bullées de la bulle d'or, lettres en blanc, véritables brevets de l'époque nommant aux dignités de stratigos, de patrice, etc.

Le mandataire impérial, franchissant le Bosphore à la tête des Scholes d'Europe, s'avança jusqu'à Dorylée (1), place désignée pour la concentration des contingents des thèmes asiatiques destinés à opérer contre le prétendant. Lorsqu'il estima que ces forces étaient suffisamment exercées et équipées, avant de marcher à l'ennemi, il tenta le suprême effort que le basileus lui avait recommandé et écrivit même à Phocas une lettre éloquente pour l'engager une dernière fois à réfléchir. Il pouvait d'autant mieux s'adresser à lui sur le ton de l'affection, presque de l'intimité, qu'il se trouvait être à la fois son ancien compagnon d'armes et son

(1) Aujourd'hui Chéher-Euïuk et Karadja-Hissar.

allié par le sang. Son frère, en effet, le patrice Constantin, celui-là même dont j'ai dit la conduite héroïque au combat d'Arkadiopolis, avait épousé une fille de Léon Phocas, Sophie, sœur du prétendant.

La lettre de Bardas Skléros était pressante. « Tremble, mandait-il à Phocas, de réveiller définitivement le lion qui dort. Je t'en conjure, durant qu'il en est temps encore, reviens à toi, repens-toi. » La réponse de Phocas fut celle d'un désespéré prêt à toutes les extrémités, en admettant du moins que Léon Diacre n'ait pas inventé cette lettre de toutes pièces, ce qui est plus probable. « Je sais fort bien, disait le prétendant, que la prudence et la réflexion sont des vertus capitales, car, moi aussi, j'ai lu les vieux livres écrits par les anciens, mais je sais de même qu'il est des cas désespérés où la prudence n'est plus de raison. Tel est aujourd'hui mon cas. Le cruel tourmenteur de toute ma famille, l'assassin de mon glorieux oncle, le bourreau de mon père et de mon frère, mon persécuteur acharné, m'a acculé à une situation telle, qu'il ne me reste plus à choisir qu'entre la victoire ou la mort. Ne te fatigue donc plus à me prouver éloquemment qu'il serait de mon devoir de me livrer pieds et poings liés à mon plus mortel ennemi. Le sort en est jeté. Ou je m'emparerai de l'empire et trouverai ainsi le moyen de me venger moi et les miens de l'abîme de maux dans lesquels nous avons été précipités, ou je subirai courageusement mon sort. »



IVOIRE BYZANTIN du XIe Siècle. La mort de la Vierge. Divers saints. (Musée de South Kensington à Londres.)

La mansuétude de Skléros, prise pour de la faiblesse, ne faisait que

surexciter l'audace du rebelle. Abandonnant Phocas à son aveuglement, le stratilate reprit sa marche en avant (1).

Bardas Phocas, en quittant Césarée, s'était avancé dans la direction de l'ouest à travers la Phrygie Paroreios très probablement, en suivant la grande route militaire qui reliait la métropole de Cappadoce à Éphèse par Philomélion et Synnada. Il avait installé son camp à Bardaetta (2), un peu au sud-est de la localité de Dipotamon, aussi appelée Mesanakta (3) à cette époque. Mesanakta était un vaste et fertile domaine impérial avec de superbes campagnes à l'extrémité nord-ouest du lac des Quarante-Martyrs, aujourd'hui Ak Cheher Gueuli, sur la route entre Polybotos et Philometion (4), au point même où la magnifique source de Midas vient se jeter dans cette grande nappe d'eau. Léon Diacre, préoccupé de voir dans ce nom de Bardaetta un présage de la défaite du prétendant, nous dit que cette localité s'appelait ainsi de temps immémorial. Ce fut là que les troupes de Bardas Skléros prirent pour la première fois contact avec les contingents rebelles. Fidèle à la consigne reçue, le généralissime impérial chercha à désorganiser les forces de Phocas avant de l'attaquer. Des émissaires, déguisés en vagabonds et en mendiants errants, pénétrèrent secrètement dans le camp rebelle, s'abouchant avec divers chefs, faisant briller à leurs yeux l'espoir du pardon, même d'une récompense en retour de leur défection. En même temps ils menaçaient les hésitants d'un châtiment sans merci. Probablement qu'à la nouvelle des dispositions si rapidement prises par l'empereur et de la marche en avant des bataillons éprouvés de Bardas Skléros, quelque hésitation s'était de suite manifestée dans l'armée de Phocas, le travail de désorganisation étant déjà fort avancé parmi ses partisans. Ce mouvement ne fut que davantage précipité par l'arrivée des espions du généralissime. Les défections se multiplièrent.

(1) Pour cette courte campagne je suivrai surtout Léon Diacre, certainement le chroniqueur le plus exact pour ces événements. Je m'aiderai pour contrôler ses indications du beau livre de M. Ramsay, malheureusement très confus : *The historical geography of Asia Minor*.

(2) Léon Diacre a altéré la véritable forme de ce nom pour tâcher d'y retrouver le sens de « Défaite de Bardas ». M. Ramsay se demande si le nom véritable de cette localité n'était point simplement Baretta.

(3) Ramsay, *op. cit.*, p. 140.

(4) Aujourd'hui Bolowodun et Ak Cheher.

Chaque nuit, des personnages de marque réussissaient à quitter le camp de Phocas pour celui de Skléros qui les accueillait à bras ouverts. Le patrice Diogène Andralestos (1), cousin germain du prétendant, tout d'abord l'abandonna; puis ce fut le tour du grand vigneron Syméon Ampélas et des deux frères Parsakouténos qui avaient été les premiers artisans de sa rébellion. Nous n'en savons pas plus, mais ces noms mêmes nous témoignent de l'importance qu'eut ce mouvement et nous montrent combien la cause de Bardas Phocas devait paraître dès ce moment perdue. Les soldats obscurs suivirent les chefs renommés.

En très peu de temps Phocas se trouva réduit presque à sa maison, à quelques familiers, à de bien rares contingents demeurés fidèles, et cela avant même que d'avoir combattu. Accablé par cette chute si soudaine, il se sentit pris de désespoir. Courant à ceux qui hésitaient encore, il les suppliait douloureusement de ne pas l'abandonner, leur rappelant leurs serments, cherchant à les attendrir, à réveiller leur ancien enthousiasme. Tout fut inutile. Plus que jamais le camp du prétendant se vidait, ses troupes s'émiettant sans arrêt. Un soir, raconte le chroniqueur, la nuit étant déjà fort avancée, le malheureux Phocas s'agitait sous sa tente, ne pouvant trouver le sommeil. Le cœur plein d'angoisse, dans sa solitude, il adressait à Dieu de ferventes supplications, récitant à haute voix ces paroles du psaume de David : « Éternel, conteste contre ceux qui contestent contre moi ; fais la guerre à ceux qui me font la guerre » (2). Tout à coup dans ce profond silence du camp endormi, alors que peut-être de nouveaux transfuges profitaient de l'assoupissement général pour fuir, le pauvre chef crut entendre une voix formidable, venant des cieux, qui lui défendait de continuer à réciter les paroles du roi-prophète. « En le faisant, lui disait la voix, tu prononces ton propre jugement, car ces paroles sont la condamnation même de toute ta conduite, et ton adversaire a du reste déjà pris pour lui le reste du psaume. » Trois fois la voix mystérieuse répéta la même défense. Alors Phocas, épouvanté, se jeta à bas de sa couche, attendant avec impatience la lumière du jour.

Au lever du soleil, le malheureux sortit de sa tente et monta à cheval

(1) Ou Andralestès.
(2) Psaume xxxv.

pour parcourir le camp encore endormi. Soudain, comme il jetait les yeux sur ses chaussures écarlates, il s'aperçoit, ô miracle ! qu'elles sont redevenues les bottes noires de jadis. Étonné, il s'informe auprès de ses serviteurs de la cause de cette substitution. Eux, stupéfaits, le prient de mieux regarder, car ce sont bien là ses chaussures impériales. Certainement il est victime de quelque illusion. Il regarde à nouveau et s'aperçoit qu'il s'est trompé et qu'ils disent vrai. Ce nouveau présage achève de troubler son esprit déjà frappé! En même temps on le prévient que ses hommes, sourds à son appel, continuent à se diriger par groupes vers les lignes ennemies. Alors comprenant que c'en est fait de lui, il renonce à toute lutte et ne songe plus qu'à son salut. Au milieu de la nuit suivante, comme tous dormaient, il réunit trois cents cavaliers bien armés choisis parmi l'élite de ceux qui lui sont demeurés fidèles et, franchissant avec eux le fossé qui entoure le camp, il se jette à corps perdu à travers la campagne. Au galop de leurs chevaux, ces hardis compagnons gagnent un fort kastron que Léon Diacre désigne sous ce nom bizarre de « Château des Tyrans appelé Antigoüs ». Skylitzès et, après lui, Cédrénus et Zonaras donnent à cette même forteresse montagnarde le nom de Tyropæon ou Tyropoion.

Ce lieu fortifié, dont le vrai nom était Tyriaïon ou Tyraïon (1), parfois mentionné dans les sources byzantines, et qui est l'Ilghin d'aujourd'hui, se trouvait situé au sud-ouest de Césarée, sur la route du Taurus et des portes de Cilicie, entre Dokeia et cette chaîne de montagnes. Certainement l'intention de Phocas était de mettre le Taurus entre lui et les troupes de Bardas Skléros. Ce fut par force qu'il s'arrêta à Tyriaïon. En prévision d'un revers qui le forcerait à se réfugier dans cet inaccessible donjon alors presque imprenable, il l'avait, dès le début de son entreprise, fait amplement approvisionner du nécessaire. Il en avait, à la hâte, fait réparer les murailles. Enfin il y avait envoyé sa femme et ses enfants. En

(1) « Il faut, dit M. Ramsay, corriger τὸ τῶν Τυράννων φρούριον en τὸ τῶν Τυραηνῶν φρούριον, et Tyropoion est une forme altérée de Tyraion. » C'est tout auprès de ce Tyraïon (aujourd'hui Ilghin), à Koli-tolu, qu'il existe encore un monument hittite, sur la route directe de Celænæ aux portes de Cilicie. M. Ramsay a vu à un mille environ au nord de Koli-tolu une haute et abrupte montagne au pied de laquelle la localité d'Ilghin était située, mais on ne pouvait l'apercevoir. Le château où se réfugia Bardas Phocas était peut-être sur le sommet ou les flancs de cette montagne.

un mot il avait fait de ce lieu sa place de réserve. Il n'eut qu'à se féliciter d'avoir ainsi pris ses précautions.

Bardas Skléros, qui n'avait pas été long à apprendre la fuite du prétendant, s'était jeté incontinent à sa poursuite avec un gros de cavalerie. Ses hommes mirent la main sur quelques-uns des compagnons de Phocas qui n'avaient pu le suivre jusqu'au bout dans sa course folle. Suivant l'ordre formel de l'empereur, on leur creva les yeux et Léon Diacre dit que le lieu où ils subirent leur commun supplice en prit le nom de Typhlovivaria (1). Phocas lui-même courut le plus grand danger dans cette terrible chevauchée. Comme il galopait, en bon capitaine, à l'arrière-garde de sa petite troupe, un groupe d'impériaux lancés à sa poursuite réussit à le rejoindre, juste comme il gravissait avec les siens les dernières pentes du mont qui portait la forteresse de Tyriaïon. Chacun mit aussitôt l'épée à la main, mais un des impériaux, plus audacieux, Constantin Charon, piquant des deux, laissant ses compagnons en

MOSAÏQUE BYZANTINE du XIe Siècle de la Cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev. — Saint Laurent.

(1) C'était la coutume naïve en terre byzantine à cette époque de désigner les localités où s'étaient déroulés de grands événements historiques par des noms qui rappelaient ces faits. Ainsi, précisément à cette occasion, Léon Diacre nous informe que

arrière, se précipita sur Phocas, l'injuriant horriblement, lui ordonnant de s'arrêter pour recevoir la récompense de sa rébellion, l'appelant vil et lâche. Il allait le frapper de son épée : « Épargne-moi, lui crie Bardas, je suis déjà assez malheureux, épargne-moi, je t'en supplie. Songe, songe combien la fortune est changeante. Vois : mon père était curopalate, mon aïeul césar, mon oncle basileus, j'étais moi-même au premier rang. Vois où j'en suis maintenant. » Il continua à l'implorer ainsi, sourd à ses injures, affectant d'ignorer qui il était, puis brusquement arrêta son cheval, comme s'il voulait se rendre à merci. On était devant la porte de la forteresse. Charon, se souciant peu des supplications de Phocas et se riant de ses beaux discours, éperonnant sa monture, se rapproche de lui au galop, criant que ce sont là paroles pour des enfants. Déjà il cherche à le transpercer. Alors Phocas, empoignant sa masse d'armes qu'il portait suspendue à la housse de sa selle, fait subitement volte-face et d'un seul coup formidable fracasse le casque et le crâne de son ennemi qui tombe mort sans pousser un cri. Puis, poussant furieusement son cheval, il se précipite dans la forteresse, qui referme aussitôt ses portes sur lui et les siens tandis que les compagnons du mort s'arrêtent épouvantés. Telle fut la fin de cette poursuite épique. Ainsi Phocas se trouva après ce grand danger

le lieu où Léon Phocas, grand-oncle paternel du prétendant Bardas Phocas, avait été jadis privé de la vue sous le règne du Porphyrogénète, en avait conservé le nom d'Oëleonta (Ὠῃλέοντα, *Malheur de Léon*), devenu Goléonta (Γωλέοντα) par corruption populaire. On se perd dans tous ces drames et supplices des membres d'une même famille. Léon Diacre fait un sombre récit de ce malheur arrivé à ce premier Léon Phocas. C'était aux temps anxieux de la minorité orageuse du Porphyrogénète, après la mort de son oncle Alexandre, sous la régence de sa mère Zoé. Le terrible tsar bulgare Syméon, en guerre contre les Grecs, ne songeait plus qu'à monter en personne sur le trône des faibles successeurs de Constantin. Le péril était extrême. Léon Phocas, le premier capitaine de l'empire à cette époque, fut nommé domestique des Scholes, c'est-à-dire généralissime. Romain Lécapène eut le commandement de la flotte ignifère, c'est-à-dire des navires armés du feu grégeois. Léon Phocas entré en Bulgarie culbuta les forces de Syméon, lui tua beaucoup de monde, et transforma en un moment l'aspect des événements. Syméon, acculé, ne savait quel parti prendre, lorsqu'on apprit soudain que Romain Lécapène, trahissant sa foi, avait fait voile avec sa flotte vers la capitale pour se saisir du pouvoir. A cette nouvelle, Léon, plus traître encore, bat en retraite et marche de son côté avec toutes ses forces sur Constantinople, espérant gagner Lécapène de vitesse. Syméon croit d'abord à une ruse, puis, mieux renseigné, se jette à la poursuite de Léon, le rejoint, le bat et massacre une partie de ses soldats. « Aujourd'hui encore, dit Léon Diacre, on aperçoit à Anchiale des monceaux d'ossements, derniers vestiges de ce désastre des armes impériales. » Léon, arrivé ainsi trop tard sous les murs de Byzance, trouve le Palais Sacré occupé par Lécapène qui s'était déjà fait proclamer co-empereur. Il passe en Asie, débarque à Abydos et inaugure la guerre civile. Bientôt il est pris et aveuglé par ordre de son rival. — Voy. encore *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 41.

sain et sauf avec la majeure partie de ses trois cents cavaliers derrière les hauts murs de cette forteresse perdue.

Bardas Skléros mit immédiatement le siège devant le château, dernier asile de l'infortuné prétendant, le conjurant de se rendre à merci, lui promettant de lui donner la vie sauve, de le traiter en parent et en ami. Bientôt, réduit aux dernières extrémités, sans espoir d'être secouru, après de cruelles hésitations, Phocas, faisant taire son orgueil, dépouillant ses rêves de gloire, se décida à subir cette humiliation dernière. Il demanda seulement la vie pour lui et les siens. Sitôt qu'il eut obtenu de Skléros la promesse formelle de n'être point inquiété, il descendit du haut kastron dans la plaine au camp du vainqueur avec la « magistrissa » sa femme et ses enfants. Telle fut l'issue lamentable de cette entreprise follement commencée. Bardas Skléros, fort embarrassé de son prisonnier, en référa au basileus qui, toujours miséricordieux, ordonna seulement qu'on le fît tonsurer et qu'on l'expédiât, sous l'habit religieux, dans l'île de Chio avec sa famille. C'était un châtiment bien doux pour un tel attentat.

Telle fut la fin très prompte et très heureuse pour l'empire de la rébellion de Bardas Phocas, neveu de l'autocrator égorgé. Il n'y avait pas de temps à perdre sur la frontière du nord. Bardas Skléros eut ordre de ramener immédiatement en Europe son armée si facilement victorieuse. Quant aux troupes improvisées du prétendant, sitôt la révolte écrasée, elles se débandèrent et se fondirent plus vite encore qu'elles ne s'étaient assemblées.

Ainsi les trois Phocas, le père et les deux fils, victimes tragiques de ces événements terribles, précipités de si haut en si peu de temps, durant que les ossements lamentables du chef de la famille achevaient de pourrir dans le grand sarcophage de l'héroon de Constantin, se trouvèrent réunis tous trois, misérables captifs, sous la garde de grossiers soldats, dans deux îles voisines de la côte d'Asie, durant que leur cousin et ancien compagnon de guerre s'asseyait en maître au Palais Sacré sur le trône éblouissant des successeurs de Constantin (1).

(1) Une pièce de vers quelque peu obscure du poète contemporain Jean Géomètre, intitulée : Εἰς τὴν τῶν Ῥωμαίων μάχην, *Sur la guerre (civile) des Romains*, c'est-à-dire *des Byzantins*, se rapporte certainement à la lutte entre les deux Bardas (voy. Migne, *Patrol. gr.*, t. CVI, col. 910, et Cramer, *op. cit.*, IV, 274).

La belle saison de l'an 971 s'était passée à étouffer la révolte de Phocas. Le basileus s'était également, nous le verrons plus loin, préoccupé d'enlever aux Sarrasins les moyens de lui faire la guerre et avait conclu, à cet effet, au mois de juillet de cette même année, avec la naissante république de Venise, un accord demeuré fameux. De même il avait, nous le verrons aussi, pris les mesures nécessaires pour pouvoir repousser une agression des troupes du Fatimite d'Égypte contre Antioche. Son activité s'était aussi tournée vers les affaires d'Italie, et il venait de donner, à cette époque même, la dernière main aux arrangements pour le mariage de la jeune porphyrogénète Théophano avec l'héritier de l'empire d'Allemagne. Enfin, durant tout ce temps, l'infatigable souverain n'avait pas cessé un instant de veiller aux préparatifs de l'expédition qu'il préparait pour en finir avec Sviatoslav et ses bandes (1).

Fort heureusement les Russes, encore étourdis par l'accueil qu'ils avaient reçu à Arkadiopolis, surtout aussi retenus par le pillage des villes prises sur les deux versants du Balkan, n'avaient pas fait durant tout ce temps de tentative nouvelle du côté de la capitale, malgré la confiance que devait leur avoir inspirée le départ de Bardas Skléros et de ses troupes pour l'Asie. Maintenant l'année 971 était trop avancée pour que les parties belligérantes pussent reprendre de suite les armes.

Force fut à Jean Tzimiscès de remettre cette fois encore aux premiers beaux jours de l'année suivante la campagne finale contre ces odieux envahisseurs de l'empire. Et certes il était plus urgent que jamais d'en finir avec l'insolence intolérable de Sviatoslav et de ses guerriers. Si elles n'avaient point menacé très directement Constantinople, les bandes varègues n'en étaient pas demeurées plus tranquilles pour cela. Rassurées par l'absence de Bardas Skléros et de la plus grande partie des forces impériales, elles n'avaient plus trouvé devant elles, à la tête des troupes grecques demeurées pour les contenir, qu'un chef devenu peu redoutable. C'était le magistros Jean Courcouas ou Gourgen, de la grande famille arménienne de ce nom, autrefois capitaine renommé, un des meilleurs

(1) Sur cette immense activité de Jean Tzimiscès dans le courant de cette année 971, opposée à la prétendue inaction dont l'ont accusé des auteurs mal informés, voyez Wassiliewsky dans Lambine, *op. cit.*

de l'empire, devenu sur le tard fort incapable, alourdi par l'âge, le besoin du repos, devenu même, paraît-il, tant soit peu ivrogne. Mal surveillés par cet adversaire, les barbares du nord, durant toute cette année, repassant à tout instant le Balkan, n'avaient pas cessé un jour de ravager horriblement les fertiles campagnes de Thrace et de Macédoine. Leurs incessantes razzias avaient porté dans toutes les directions la ruine, la captivité ou la mort. Les populations rurales, terrorisées, réfugiées derrière les murs des villes ou les remparts des kastra, n'osaient plus se montrer. Les terres demeuraient sans culture. Les Russes, vivant grassement en pays conquis, étaient plongés dans une sécurité absolue.

Donc l'hiver se passa encore pour le basileus en préparatifs nouveaux. Toute la flotte pyrophore, celle que nous avons vue sous le règne de Romain II rendre de si grands services dans l'expédition de Crète (1), fut rapidement mise sur pied de guerre, pour être dirigée par la mer Noire vers le théâtre des hostilités. D'innombrables bâtiments de transport concentrèrent dans Chrysokéras les approvisionnements nécessaires à une grande armée, approvisionnements de blé, de fourrages, d'armes, d'appareils de guerre. Tout fut disposé pour entrer en campagne dès les premiers jours du renouveau.

Le basileus ne fut cependant pas si fort absorbé par ces préparatifs et par la répression de la rébellion de Bardas qu'il ne s'occupât d'une autre affaire qui était pour lui de première importance, je veux dire son mariage. On sait qu'il était depuis quelque temps déjà veuf de Marie, une sœur de Bardas Skléros, morte, semble-t-il, sans lui avoir laissé d'enfant, du moins d'enfant ayant survécu. Les convenances, la crainte du scandale inouï, surtout la résistance opiniâtre du vieux patriarche, l'avaient forcé de renoncer à épouser sa maîtresse la basilissa Théophano. Il ne pouvait cependant différer de contracter un mariage nouveau pour consolider sa situation au Palais vis-à-vis des héritiers légitimes du pouvoir. La raison d'État le poussa à conclure une union bien différente de celle qu'il avait rêvée, dans laquelle l'amour ne fut certainement pour rien. Sur les avis toujours sages, toujours écoutés, du parakimomène Ba-

(1) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 52 sqq.

sile (1). Jean jeta son dévolu sur une princesse de la famille impériale régnante. C'était bien la meilleure voie pour légitimer son usurpation que de s'allier ainsi à la vieille dynastie héréditaire de ses deux jeunes collègues et pupilles. De même que jadis Romain Lécapène avait voulu devenir le beau-frère de son pupille Constantin, de même que Nicéphore Phocas avait fortement consolidé sa situation en s'unissant à l'impératrice veuve Théophano, de même Jean, meurtrier et successeur de ce dernier, augmenta certainement la sienne en épousant une porphyrogénète, fille de Constantin VII, sœur de Romain II, tante par conséquent des deux petits basileis. Cette princesse avait nom Théodora. C'était une des cinq sœurs de Romain que nous avons vues jadis, environ douze années auparavant, chassées du Palais Sacré et enfermées dans des monastères sur la demande de leur jeune belle-sœur Théophano (2). Théodora avait dû vieillir quelque peu depuis lors dans sa lugubre cellule monacale, puis dans la terne existence du gynécée impérial. Nous ne savons rien, rien absolument, de cette princesse devenue ainsi basilissa d'Orient, le plus beau titre féminin dans ce siècle. Son nom effacé ne figure que cette seule fois dans les chroniques, et Léon Diacre fait, à cette occasion, cette remarque caractéristique, qu'elle n'était ni belle ni élégante, expressions qui donnent singulièrement à réfléchir dans la bouche d'un de ces écrivains officiels si portés à proclamer la beauté admirable de toute princesse de sang impérial. L'honnête chroniqueur ajoute immédiatement après que nulle femme dans l'empire ne fut plus accomplie, plus chaste et modeste que la nouvelle basilissa. La vérité semble donc bien être que la seconde épouse que Jean venait de se donner était aussi laide que riche en vertus. Mais elle était fille d'empereur et il était d'une importance capitale pour l'heureux aventurier arménien couronné de s'unir ainsi par les liens du mariage à cette illustre race impériale macédonienne. Quelle admirable légitimation de son usurpation aux yeux de la foule urbaine et des peuples des provinces que cette alliance avec la propre tante des jeunes empereurs ! Ainsi Jean devenait vraiment le tuteur naturel de Basile et de Constantin. Skylitzès fait même cette observation que le peuple

(1) Zonaras, ed. Dindorf, IV, p. 96.
(2) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 52 sqq.

fut enchanté de cette union, parce qu'il crut y voir la preuve que Jean Tzimiscès ne songeait nullement à exclure du pouvoir la dynastie régnante. Léon Diacre aussi parle de l'allégresse populaire extrême qui signala les fêtes du mariage. Quant aux sentiments intimes du nouvel empereur à l'endroit de son impériale fiancée, peu importait à ce voluptueux la laideur de la pauvre princesse. Certes il n'était pas embarrassé pour peupler sa couche des plus belles créatures de toutes les races de son immense empire.

Ce fut en une journée du mois de novembre de cette année 971, seconde du règne de Jean Tzimiscès, qu'eut lieu le mariage du couple impérial, suivi du couronnement de la nouvelle basilissa. Le mariage dut être vraisemblablement béni dans la petite église de Saint-Étienne de Daphné, suivant ce que nous apprend le *Livre des Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète, peut-être bien encore à celle de la Panagia du Phare. La pompe dut en être comme toujours merveilleuse. Le basileus et le patriarche y reçurent la nouvelle épousée escortée d'une nuée de cubiculaires et de patriciennes à ceinture. On l'enveloppa des plis du très saint Maphorion, le Voile de la Vierge Toute Sainte. On lui mit sur la tête la mystique « sticharis ». Puis le patriarche récita les prières d'usage. Alors les despotes ôtèrent le Maphorion à la basilissa et le remplacèrent par la chlamyde qu'ils lui agrafèrent sur l'épaule, et le patriarche, saisissant de ses mains tremblantes la couronne à pendeloques, la tendit à l'empereur triomphant qui lui-même la posa sur la tête de la souveraine agenouillée. Celle-ci alluma les cierges à la Sainte Croix.

Après d'interminables autres fonctions, les nouveaux époux sortirent par l'Octogonion et l'Augoustion et se rendirent dans l'Onopodion où ils furent reçus par la foule des « magistroi » et des patrices. Là, devant l'autocrator et l'autocratorissa debouts, on célébrala fonction solennelle de l'*akolouthia*. Ils se rendirent ensuite au Sekreton où, toujours suivis des « magistroi » et des patrices, ils furent reçus par les sénateurs et assistèrent à une nouvelle *akolouthia*. Les miliciens des Factions occupaient le Triclinion des candidats de chaque côté des marches de la Magnaure. Au moment où les souverains franchirent les portes du Consistorion, leurs orgues d'argent, placées à la gauche des marches, commencèrent à se faire

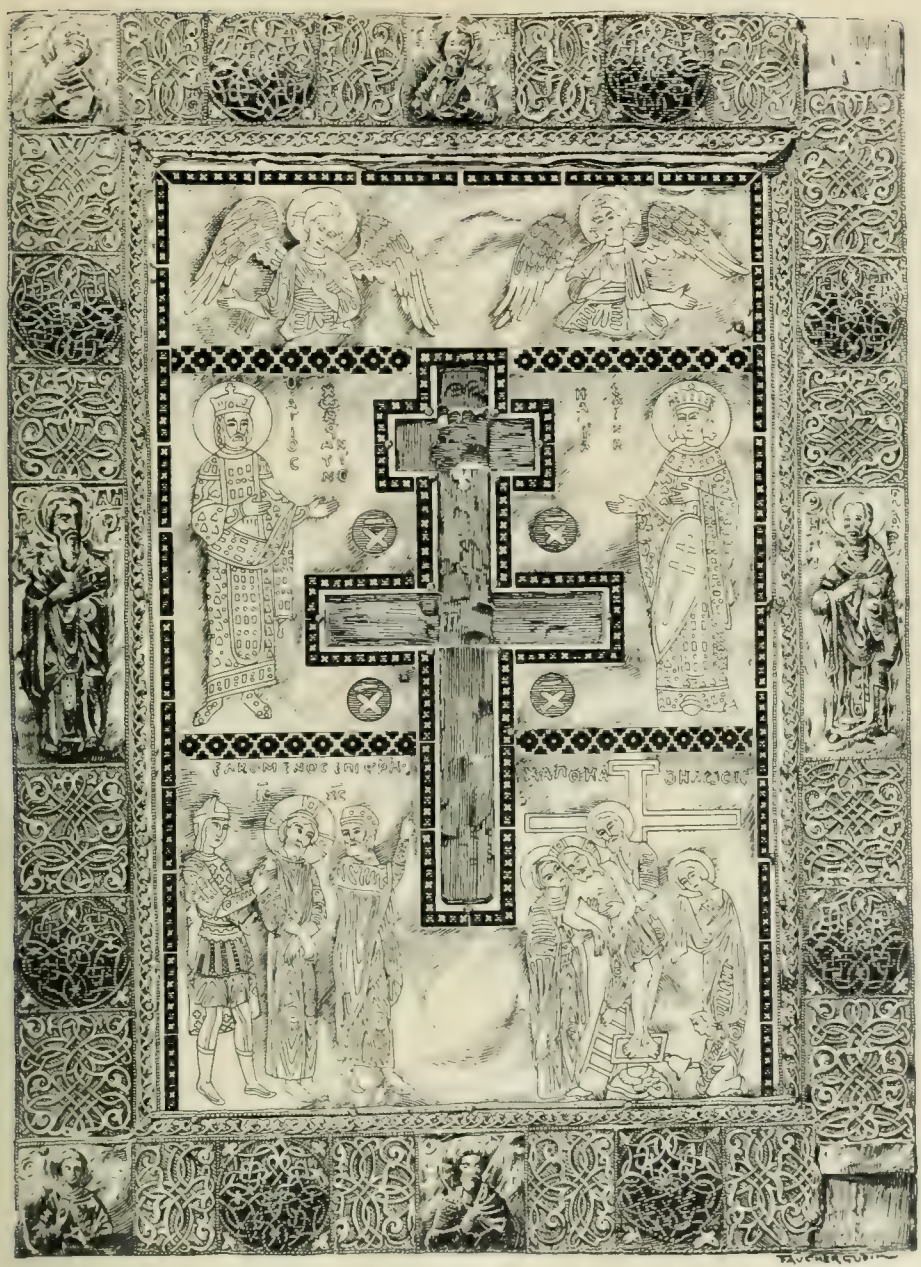
entendre tandis que les chanteurs des Verts comme des Bleus poussaient trois acclamations et entonnaient bruyamment les souhaits accoutumés : « O notre Sauveur, conserve les despotes, nos maîtres. Esprit très saint, préserve la basilissa. Seigneur, prolonge la vie de nos souverains par la nôtre. Basileus nouvellement marié, que Dieu te protège. Prince estimé, prince excellent, que la Trinité te protège et que le Dieu céleste te donne du bonheur, bénissant ton mariage. Que celui qui à Cana autrefois assista aux noces, que le Christ Philanthrope qui bénit l'eau et multiplia le vin, que celui-là te protège avec ta compagne et que Dieu t'accorde des enfants porphyrogénètes. C'est ici le jour de la joie pour les Romains, jour dans lequel Jean Tzimiscès fut marié à la félicissime Augusta Théodora. »

LE CHRIST DE LA CHALCE (Chalcites) figuré au revers d'un sceau impérial byzantin de ma Collection; (voy. p. 83).

Les cérémonies admirables se poursuivirent bien longtemps encore. Le cortège impérial parcourut cent lieux divers. Les augustes époux allèrent dans la Conque du lit nuptial déposer les diadèmes et les couronnes, que les cubiculaires suspendirent dans le Pentapyrgion. Enfin, au son d'acclamations sans cesse nouvelles en l'honneur de l'épousée, ils parurent dans le somptueux Triclinion des XIX Accubiteurs où eut lieu le festin nuptial solennel, l'*Estiasis*, qui clôturait les fêtes.

Il y eut encore auparavant le baisement des pieds où défilèrent devant l'impératrice les fonctionnaires des deux sexes. Cette cérémonie était conduite par les eunuques silentiaires, par les topotérètes, les comtes des largesses et le préposite. Chaque fois que l'ostiaire porte-verge inclinait sa verge, toute l'assistance s'agenouillait par trois fois (1).

1 Ce fut dans ce même hiver de 971 à 972 qu'une autre princesse byzantine contracta une union qui la força de quitter les splendeurs des palais du Bosphore pour le ciel brumeux de l'Occident. Nous verrons bientôt qu'une ambassade allemande arriva à la fin de décembre ou au commencement de janvier à Constantinople pour conduire à Rome, où elle devait épouser l'héritier de l'empire d'Allemagne, la jeune princesse Théophano, fille de Romain II et de la première Théophano, et sœur des deux basileis régnants. Celle même qui depuis si longtemps était réclamée par la diplomatie germanique et pour la main de laquelle tant de sang avait été déjà versé, quitta Byzance au printemps pour aller rejoindre à Rome Othon II qui l'épousa



RELIQUAIRE DE LA VRAIE CROIX. Ce magnifique émail byzantin du XIe Siècle est un des joyaux du trésor de la Cathédrale de la ville de Gran, siège du primat de Hongrie.

Après le festin, l'empereur convia ceux qu'il voulut particulièrement

dans Saint-Pierre le 14 avril. Je reviendrai sur les circonstances de cette mémorable union dans le chapitre consacré aux affaires d'Italie sous ce règne.

honorer parmi les sénateurs et les patrices à l'accompagner dans la chambre nuptiale. A ce moment il portait le sagion d'or, et ceux qui le suivaient avaient revêtu des vêtements spéciaux. Les patriciennes admises ne portaient pas la coiffure dite « propoloma ».

Trois jours après, l'impératrice se rendit au temple des Blachernes pour prendre le bain sacré. Les Factions lui firent escorte avec leurs orgues. On portait devant et derrière elle les trois grenades mystiques ornées de pierres précieuses et de pourpre. La parakathistria ou première fille d'honneur en portait une de ses propres mains. On portait encore les peignoirs et les linges de lin fin, le coffre à parfums, les vases et les bassins. Ce devait être une étrange et saisissante cérémonie que ce bain officiel de la nouvelle basilissa.

Ainsi se passa l'hiver de 971 à 972. Le gouvernement paternel de Jean Tzimiscès, qui témoignait pour tous de la plus grande douceur, de la plus miséricordieuse indulgence, était en ce moment infiniment populaire, Fastueux, magnifique, bienveillant, équitable, libéral, ce prince séduisant passa ces mois de repos forcé à donner des fêtes à ses sujets. Ce ne furent que spectacles populaires, représentations scéniques adorées de la foule. Ces fêtes succédant à ce mariage qui faisait de Jean Tzimiscès une sorte de basileus légitime et qui, pour cela, furent si joyeusement célébrées, durèrent probablement jusqu'au Grand Carême, se terminant peut-être seulement à la semaine de la Sexagésime, peut-être au dernier jour gras, qui fut cette année le 19 février.

Dès le premier printemps de l'an 972 (1), l'empereur quitta la capitale à la tête des troupes, qu'il n'avait pas cessé un seul jour de faire exercer. Léon Diacre, dans un récit quelque peu diffus, semble vouloir redire la dernière journée que passa Jean au Palais Sacré avant son départ pour le théâtre de la guerre. C'était le 28 du mois de mars, cinquième jour de la semaine des Rameaux. Sortant d'abord processionnellement des bâtiments

(1) M. Bielov place déjà en 971 et non point seulement en 972 l'expédition de Jean Tzimiscès en Bulgarie (voyez *op. cit.*, note 1 de la page 177). La *Chronique* dite *de Nestor* donne de même la date de l'an du monde 6479 qui correspond à 971. M. Paparrigopoulos (*op. cit.*, IV, 191) est du même avis. J'ai adopté l'opinion de Muralt. Tchertkov tient également pour 972, *op. cit.*, p. 221.

palatins, tenant dans la main droite l'étendard des autocrators, qui n'était autre qu'une riche croix processionnelle à longue hampe, au centre de laquelle une capsule était fixée contenant le fragment le plus considérable de la Vraie Croix, « Très Sainte, Vivifiante », le basileus, suivi de la cour tout entière, de tous les dignitaires, alla faire ses prières solennelles et invoquer le Dieu des Victoires dans l'Église du Christ Sauveur dite de la Chalcé, petit oratoire qu'il honorait d'une dévotion particulière.

Cet oratoire minuscule du Sauveur Chalcitès tenait son nom de sa situation dans cette partie du Palais Sacré qu'on appelait Chalcé à cause du somptueux vestibule ainsi désigné qui en fermait l'entrée (1) et au-dessus de la porte duquel se voyait la fameuse Image de Jésus Sauveur Chalcitès. Nous verrons que Jean fut enseveli dans cette chapelle. On y parvenait directement de ce vestibule. Elle avait été édifiée par Romain Lécapène pour être l'oratoire privé de la demeure impériale. Jean, dès son avènement, avait commencé d'y faire élever son magnifique tombeau lamé d'or, enrichi d'émaux et de nielles. Il est impossible de se représenter en imagination ce que devait être à cette époque la merveilleuse richesse de cet édifice exquis, objet de la piété particulière du souverain. Ce n'avait été primitivement qu'un oratoire singulièrement petit, d'entrée tortueuse, d'accès difficile, de dimensions si réduites qu'à peine quinze personnes pouvaient s'y tenir en une fois. Jean l'avait aussitôt fait reconstruire sur des proportions plus grandes, sur un plan bien plus riche. « Le souffle de Dieu, dit le chroniqueur, l'inspira dans cette œuvre. Le résultat qu'il obtint fut admirable (2). »

Après ces premières dévotions dans l'oratoire palatin, l'empereur, toujours processionnellement escorté, se rendit à la Grande Église. Là, ses prières à la Divinité revêtirent une forme toute spéciale. Il demanda avec ferveur à Dieu de lui donner pour le guider un ange de sa droite qui marcherait en tête de l'armée et, de son glaive flamboyant, lui montrerait la

(1) Labarte, *Le Palais Impérial de Constantinople*, p. 114.

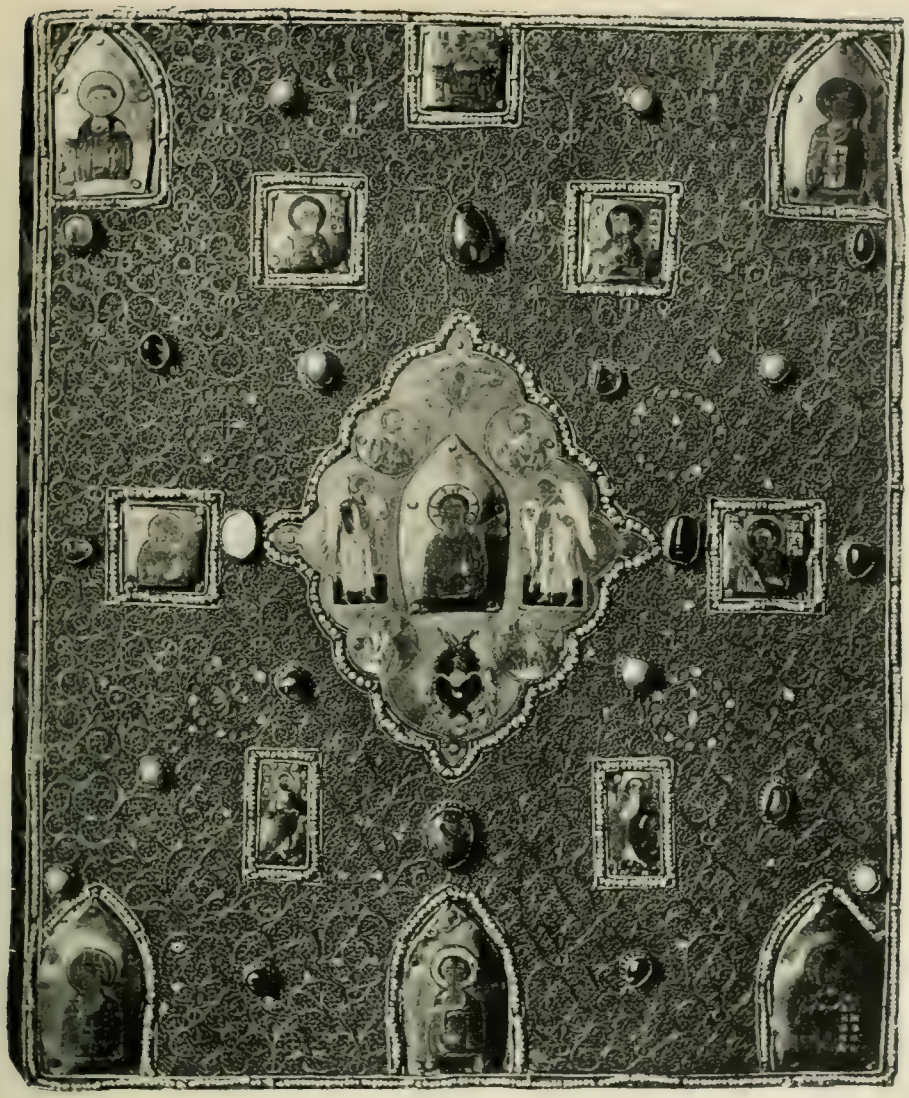
(2) Voy. sur cet édifice et ce tombeau : Anonyme, *Antiquitates constantinopolitanæ*, I, p. 10, *Codinus, De Ædificiis*, p. 127, Ms. Bibl. Nat., n° 1788, f° 9 r. Voy. encore un article d'Albert Dumont sur une monnaie portant l'effigie du Sauveur Chalcéen dans la *Revue numismatique* de 1867, p. 195. A. Dumont y donne l'histoire de l'Image de Jesus Chalcéen ou Chalcitès.

route. Puis le brillant et immense cortège prit encore la route du Temple des Blachernes, ce saint lieu illustre entre tous ceux de la capitale où était déposée cette Image célèbre de la Vierge, palladium de la Ville gardée de Dieu. Tout le long du chemin, le basileus et sa suite chantèrent dévotement les psaumes et les litanies de circonstance. Ce fut là le troisième arrêt pour invoquer le Dieu des batailles. Combien ces grandes pompes religieuses devaient présenter un aspect extraordinaire, ces visites aux principaux sanctuaires, dans ces circonstances solennelles, lorsque l'existence de l'empire était en péril, lorsqu'un ennemi cruel avait envahi les plus belles provinces, lorsque le prince en personne, espoir suprême, allait partir à la tête de l'armée !

C'étaient là des heures de patriotique angoisse durant lesquelles les cœurs de toute cette immense multitude battaient à l'unisson de celui de son basileus bien-aimé, et quand lui, pieds nus, la croix guerrière en mains, passait lentement par les rues caillouteuses et grimpantes de la grande cité, chantant d'une voix claire les grandes litanies, tandis que derrière lui, parmi les carrefours poudreux et encombrés, se déroulait d'église en église et d'oratoire en oratoire, comme un serpent aux anneaux sans fin, l'immense théorie des prêtres et des dignitaires, chantant à la suite du basileus, le peuple infini qui bordait les rues, qui peuplait les fenêtres, les crêtes des murailles et les toits des maisons, reprenait en chœur avec ses cent mille voix ces prières instantes à Dieu et à la grande Théotokos, et c'était bien du plus profond de son âme naïve que cette multitude prodigieuse appelait l'aide du Ciel sur la tête de son prince, de celui qui pour elle représentait vraiment Dieu sur la terre, qui s'en allait risquer sa vie et donner son sang pour le salut des Byzantins, ses pieux fils à lui et à la Vierge Toute Sainte.

Cette fois, le basileus Jean, en quittant l'oratoire de Sainte-Marie des Blachernes, monta jusqu'au palais du même nom (1). De ses hauts balcons en encorbellement il passa en revue la flotte brillante des navires pyrophores massée juste en face dans la Corne d'Or. Ce palais, depuis si fameux, ce palais qu'à l'époque des Croisades les basileis devaient habiter

(1) Léon Diacre, p. 129.



RELIURE BYZANTINE ornée de plaques émaillées dont deux du Xme Siècle, servant de couverture à un évangéliaire écrit en 1125 pour le prince Mstislaw Wladimirowitsch, aujourd'hui conservé dans le trésor de la Cathédrale de l'Archange Michel à Moscou.

si longtemps après avoir abandonné pour lui les bâtiments croulants du vieux Grand Palais Sacré et ceux mêmes plus récents du Boucoléon, n'était point encore occupé par la cour à ce moment. Nous ignorons à quel usage il servait sous les princes de la seconde moitié du dixième siècle, peut-être bien au séjour des chefs de la flotte. Le renseignement donné ici par Léon Diacre n'en présente pas moins un vif intérêt. Il nous

apprend en effet que c'était dans le fond de la Corne d'Or (car Blachernes était construit sur la muraille même de Constantinople, à son extrémité orientale, tout au fond, à l'extrémité du golfe, la porte de ce Palais faisant en même temps office de porte de la Ville), il nous apprend, dis-je, que c'était dans ce lieu reculé que se trouvait le mouillage principal de ces fameux vaisseaux byzantins, porteurs du feu grégeois, dont je me suis efforcé de donner tant bien que mal la description dans le volume que j'ai consacré au règne de Nicéphore Phocas (1). Le chroniqueur ajoute que ces navires, effroi des Sarrasins et des barbares, étaient disposés sur plusieurs lignes dans ce port si sûr et qu'ils y occupaient l'espace immense qui s'étendait du palais des Blachernes au grand pont de la Corne d'Or au delà duquel cette baie se confondait avec le Bosphore même. Jean, du haut du fier édifice, dut éprouver une joie profonde à passer en revue cette escadre superbe, pavoisée des plus éclatants et des plus vastes pavillons de soie, merveilleusement équipée, qui rappelait aux âmes byzantines les plus beaux souvenirs des victoires de Crète et promettait de si rudes lendemains aux barques grossières faites de troncs d'arbres des fils de la steppe.

Certainement alors le patriarche dut bénir cette escadre. Voici comment, en son langage imagé, un auteur moderne (2) a su décrire cette imposante cérémonie, qui se renouvelait à chaque départ de la flotte : « Tout à coup des chants pieux retentissent, une longue procession se déroule : le patriarche vient solennellement donner sa bénédiction à l'armée. Un détachement de candidats, soldats de la garde en tuniques blanches, armés de lances dorées, ouvre la marche. Les diacres avec les images des saints, les moines avec des cierges allumés, précèdent une grande croix d'argent portée par un évêque. Autour de la croix, des prêtres tiennent de longues perches peintes en rouge, surmontées de séraphins dorés ; des enfants des premières familles, vêtus de robes en soie rose, agitent des encensoirs. Soutenu par deux évêques, le patriarche en omophorion d'argent, semé de croix d'or, s'avance avec une lenteur majestueuse ; un autre évêque porte, dans un vase de vermeil, la mitre du pontife ; viennent ensuite les dignitaires en costume d'apparat, puis la foule des fidèles.

(1) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 52 sqq.
(2) A. Marrast, *Esquisses byzantines*, p. 118.

« Les bandophores, au bruit des cymbales, élèvent devant le pontife les étendards de soie au monogramme du Christ, surmontés du dragon rouge. Après les prières d'usage, le patriarche étend la main et bénit les combattants. On fait sortir des rangs plusieurs soldats encore païens qui s'agenouillent devant lui et reçoivent le baptême. »

Le même Léon Diacre nous dit encore qu'après avoir inspecté la flotte, le basileus assista à la représentation d'un combat naval simulé. Celui-ci dut avoir pour spectateurs le peuple entier de Constantinople massé sur les collines des deux rives de la Corne d'Or. Les navires pyrophores, tant anciens que nouvellement construits, étaient plus de trois cents. A ce nombre il faut ajouter beaucoup d'autres bâtiments, des galères, des « moneria », autrement dits navires à un seul rang de rames.

On conçoit quel vaste déploiement de forces une telle escadre représentait. Le simulacre de combat terminé, Jean fit distribuer de l'argent aux matelots, aux rameurs, aux pamphyles ou soldats de marine. Puis, sur l'heure, il donna l'ordre au grand drongaire Léon, l'ancien protovestiaire, qui, après avoir assemblé et organisé cette flotte magnifique, la commandait en chef, de mettre à la voile pour gagner les bouches du Danube. Léon devait remonter ensuite le grand fleuve et en garder tous les passages, de manière à couper aux Russes la route du retour aussi bien par terre que par les rives de la mer Noire.

Ce dut être un éclatant spectacle encore que ce départ de la Corne d'Or, que le tumultueux passage de cette flotte imposante tout le long du Bosphore jusqu'à son entrée dans le Pont-Euxin. Les mêmes cérémonies brillantes que j'ai décrites pour le départ de la flotte de Crète (1), durent se répéter ici. Seulement la masse flottante s'ébranlait dans une direction contraire. Au lieu de cingler à droite vers Marmara, elle tourna brusquement à gauche pour enfiler le Bosphore ombreux bordé de palais, de maisons de plaisance, de populeux villages. Il s'agissait, du reste, cette fois d'une flotte bien moins nombreuse, composée surtout de navires de guerre portant le feu grégeois. Je crois qu'il devait s'y trouver moins de bâtiments de transport, l'armée devant prendre la route de terre. Léon

(1) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 67 sqq.

Diacre, en achevant son récit, nous apprend avec gravité que ce Danube, cet Ister, qu'allaient remonter les galères impériales, était un des fleuves qui descendaient du jardin du Paradis, « celui qui avait nom Physon ». « Sortant de l'Éden du côté de l'Orient, il rentrait bientôt sous terre, et, après y avoir coulé quelque temps, remontait bouillonnant à la surface vers les monts celtiques, d'où il roulait ses flots à travers l'Europe pour se jeter par cinq embouchures dans le Pont-Euxin. » Tel était vers la fin du troisième quart du dixième siècle l'état des connaissances géographiques d'un prêtre byzantin, un des plus érudits, des plus lettrés de son temps.

Le moment est enfin venu pour moi de refaire après plusieurs le récit de la superbe campagne du basileus Jean Tzimiscès contre les Russes, une des plus brillantes de la belliqueuse histoire de Byzance, une campagne qui, suivant les expressions de l'honnête et consciencieux Lebeau, « fut digne des plus célèbres capitaines de l'antiquité et donne la plus haute idée de la science militaire et de la bravoure personnelle de cet empereur ». Je suivrai principalement Léon Diacre qui fut le contemporain, souvent le témoin oculaire de tous ces dramatiques événements dont il suivait jour par jour les péripéties de sa studieuse demeure de la capitale et dont il nous a laissé le récit très détaillé. Skylitzès et son copiste Cédrénus, puis encore Zonaras, ont également parlé longuement de cette guerre russo-byzantine de Bulgarie (1).

Je n'ai pas à refaire ici la description des combattants. Dans le livre que j'ai consacré à l'histoire de Nicéphore Phocas, à propos des premières luttes des Russes en Bulgarie, et, encore auparavant, à propos des mercenaires réunis pour l'expédition de Crète, j'ai fait le portrait des guerriers russes, de ces fantassins de Scythie, alors les premiers soldats du monde, qui combattaient le javelot et la hache à la main. J'ai, à d'autres pages du même ouvrage, fait la description des éléments si divers dont se composait une armée byzantine. Ce que je pourrais dire ici ne serait qu'une répétition.

(1) Ces auteurs donnent presque constamment aux Bulgares le nom antique de Mésiens.

PLAQUE DE RELIURE. Émail byzantin du Xme Siècle du trésor de la Cathédrale de Saint-Marc, à Venise. — L'Archange Michel, à la porte du Paradis, portant l'épée et le globe crucigère (Histoire des Emaux Byzantins, *par N. Kondakov*).

Tandis que la flotte sous le commandement du grand drongaire Léon cinglait à toutes voiles vers le Danube pour couper la retraite aux Russes, le basileus et le quartier général, quittant la capitale avant la fin de mars probablement, en tout cas quelques jours avant Pâques qui tombait

cette année le 7 avril, allèrent avec les derniers renforts rejoindre les contingents qui, sous le magistros Jean Courcouas, avaient passé l'hiver dans les villes et les campagnes du thème de Macédoine (1) au sud du Balkan. Jean Courcouas, brave soldat, mais chef paresseux et ivrogne, s'était endormi dans l'inaction ; aussi les Russes, enhardis par sa veulerie, par le petit nombre de ses troupes, surtout par le départ des forces de Bardas Skléros pour l'Asie, avaient-ils, on l'a vu, continué à faire des incursions désastreuses dans cette province et jusque dans le thème de Thrace, tout voisin de la capitale, brûlant, saccageant sur leur passage villages, hameaux et cultures. Ils étaient venus tout récemment encore piller à nouveau la grande plaine jusqu'au pied des remparts d'Andrinople. Léon Diacre est seul à donner ce dernier détail qui nous fait toucher du doigt l'extrême gravité d'une telle situation.

Nous ne possédons aucune indication précise sur le chiffre de l'armée impériale. Toutes ces troupes se concentrèrent à Andrinople, où le basileus établit pour un ou deux jours son quartier général.

En passant à Rhædestos (2), Jean Tzimiscès donna encore audience à deux soi-disant envoyés de Sviatoslav, en réalité deux espions. Comme ces louches personnages ne tarissaient pas en récriminations sur les prétendues injures faites aux Russes, Jean qui se doutait du vrai motif de leur venue, ordonna qu'on leur fît parcourir tout le camp, que toutes les portes leur fussent ouvertes, qu'on leur fît visiter tous les détails de cette formidable expédition, pour qu'au retour ils pussent dire à leur prince à quel armement immense il allait avoir affaire. Puis il les laissa repartir sans permettre qu'on leur fît du mal (3).

La marche de Tzimiscès fut, semble-t-il, aussi promptement que secrètement menée. A peine arrivé, en deux ou trois jours, à Andrinople,

(1) M. Drinov (*op. cit.*, pp. 101 sqq.) s'est longuement efforcé de prouver qu'il s'agissait bien là de la Macédoine transbalkanique, c'est-à-dire du thème byzantin de Macédoine, et non de la Macédoine antique. Cela me semble de toute évidence.

(2) Aujourd'hui Rodosto, sur la côte de Marmara, près de Gallipoli. C'est Skylitzès qui raconte cet incident. Il semble assez étrange que Jean Tzimiscès ait passé par cette ville pour se rendre sur le théâtre de la guerre.

(3) L'historien russe Tchertkov (*op. cit.*, note 83 de la p. 200) révoque en doute, peut-être avec raison, toute cette anecdote peu conforme aux habitudes militaires byzantines et au caractère de Jean Tzimiscès. De même les Russes, s'ils eussent été si bien avertis, ne se fussent pas laissé si complètement surprendre au delà du Balkan.

le basileus apprit par ses éclaireurs que les passes du Balkan, les « clisures » fameuses, uniques sentiers des défilés par lesquels on pouvait franchir la montagne, se trouvaient libres, dégarnies de défenseurs, fait étrange qui ne peut s'expliquer que par la totale imprévoyance des guerriers russes, ou parce que, mal renseignés, ils ne se doutaient en rien de l'arrivée si prompte de l'empereur (1). Peut-être bien encore, les doucereux et faux messages de Tzimiscès avaient-ils endormi la vigilance du prince russe au point de lui persuader qu'une paix définitive, suite de quelque première suspension d'armes, allait être conclue (2).

C'était là pour les Byzantins la circonstance la plus heureuse. Ces défilés du Balkan étaient si dangereux, si longs et étroits, si escarpés et densément boisés, si faciles en un mot à défendre, que la plus faible troupe pouvait y arrêter une armée. Que de fois déjà des expéditions byzantines avaient péri dans ces gorges feuillues à la renommée funèbre! Que de basileis à la tête de leurs troupes y avaient été surpris, mis en déroute, parfois massacrés!

Hélas! les renseignements des chroniqueurs sont d'une telle pauvreté qu'il nous est impossible d'affirmer par lequel des sept principaux passages du Balkan au moyen âge la grande armée impériale franchit la montagne. Nous savons seulement que le basileus partit d'Andrinople et que, de l'autre côté des monts, ses têtes de colonnes, ainsi que nous l'allons voir, débouchèrent non loin de la Grande Péréiaslavets qui est l'Eski Stamboul d'aujourd'hui, un peu au sud de Choumla. Il semble donc bien probable que la route suivie par les guerriers byzantins fut celle si fréquentée, une des plus importantes de la chaîne du Balkan, qui va d'Andrinople à Choumla, à Roustchouk, à Silistrie, par la ville bulgare de Karnabad (3) et le gros village de Tschali Kavak (4). Tout près de la seconde de ces loca-

(1) Ce fait que les passes du Balkan n'étaient point gardées et purent être si facilement franchies par les impériaux, signifie surtout, il me semble, que les Russes avaient dû, tout récemment, rétrograder jusque dans cette partie de la Bulgarie située au nord de cette chaîne de montagnes. M. Tchertkov (*op. cit.*, pp. 222 et 225) soutient à tort, selon moi, l'opinion contraire.

(2) Voy. Tchertkov, *op. cit.*, pp. 222 sqq.

(3) En turc Kerinabad. Voyez sur cette ville et sur cette passe Kanitz, *op. cit.*, pp. 400 sqq. C'est à Karnabad que se fabrique encore aujourd'hui, en quantité considérable, le drap jaune-brun dont aime à se revêtir le paysan bulgare.

(4) Ou Kali Kavak.

lités, on franchit la crête du Balkan par une très basse échancrure élevée de quatre cent quarante mètres seulement au-dessus de la mer, qui est le col de Dobrol, échancrure à laquelle vient aboutir, de chaque côté, un vallon (1). Ce col fut, durant tout le moyen âge, le passage du Balkan le plus suivi par les armées. On l'appelait alors « Sidera ». Nicéphore Logothète y passa en 811, allant combattre le terrible Chroum. De Dobrol à Tschali Kavak et au delà, les troupes durent franchir les pittoresques et profondes vallées des deux rivières Kamtchik, aux sources si nombreuses et si abondantes.

Racontons, en peu de mots, ce passage épique. L'occasion se présentait fort belle. Avec son rapide coup d'œil, Jean résolut de profiter, sans perdre une heure, de la faute commise par les Russes. Un conseil de guerre fut assemblé, devant lequel Léon Diacre fait tenir au basileus le discours que voici : « Les défilés redoutables qui mènent en Bulgarie sont libres. Les Russes ne les ont point occupés. La raison en est aux solennités des fêtes de Pâques. Nos adversaires ne pouvaient imaginer que nous renoncerions à les célébrer pour les attaquer plus promptement (2). Persuadés que nous n'agirions qu'après cette date, ils se sont laissé devancer par nous. Sachons profiter aussitôt de cette faute capitale avant qu'ils aient eu le temps de la réparer. J'ai pleine confiance qu'une fois ce pas périlleux franchi, toutes les grosses difficultés de la campagne seront d'un coup terminées. Car nous nous jetterons aussitôt sur Péréiaslavets, la ville royale de Bulgarie, et les Russes, surpris, ne sauront nous résister. Après cela, nous en aurons vite fini avec ces fous furieux. »

Les passages du Balkan étaient en si mauvaise renommée à Byzance, la traversée de ces longs défilés grimpants, couverts de bois impénétrables, hérissés de rochers, avait été cause pour les armées impériales de désastres si fréquents, on avait conservé le souvenir de tant de catastrophes tragiques, de tant de surprises affreuses, de tant de chefs massacrés, de tant de milliers de soldats dont les ossements abandonnés blanchissaient sur ces routes maudites, à commencer par le sort terrible de l'armée de

(1) A. Boué, *op. cit.*, t. I, p. 120. Dobrol ou Dobral est aussi le nom du village placé au col. Le col porte, parfois encore, le nom de Tschali Kayak.

(2) Voy. Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches*, etc., p. 33.

Constantin Copronyme, en 757, et celui de l'empereur Nicéphore Ier et de son fils Staurace, en 811, il y avait cent soixante ans, que les lieutenants du basileus frissonnèrent à l'ouïe de ces paroles enflammées qui leur semblaient le comble de la folie. Aucun pourtant ne fut assez hardi pour dire au basileus à quel point sa résolution leur semblait téméraire. Il leur paraissait impossible que les Russes ne ménageassent point à l'armée grecque quelque surprise abominable et cependant ils se contentèrent d'écouter en silence l'autocrator. Lui ne se méprit point sur le sens de cette manifestation. Reprenant la parole, dans une foudroyante harangue, avec cette éloquence emportée, cette verve qui lui avaient valu déjà tant de succès oratoires, il stigmatisa leur timidité : « A la guerre, s'écria-t-il, le tout est d'oser ! Si nous tardons, ne fût-ce qu'un jour, les Russes, avertis, occuperont les défilés. Alors, vraiment, nous risquerons le pire désastre. Souvenez-vous que vous êtes les descendants de ces Romains par qui l'Univers fut conquis ! »

IVOIRE BYZANTIN du XIme Siècle. — La descente de Croix.
(Ancienne Collection Spitzer.)

Par ces discours audacieux, Jean, exaltant les courages, triompha des dernières résistances. L'armée s'ébranla tout entière. En tête marchait la troupe des Immortels, cette création de Jean Tzimiscès, cette cavalerie fameuse qui allait se couvrir de gloire dans cette guerre. Ce splendide corps d'élite, cette sorte de phalange impériale avait été recrutée avec soin parmi

les jeunes nobles, parmi les plus éprouvés et les plus intrépides soldats des armées d'Anatolie. Nous ne savons malheureusement rien de leur armement ni de leur équipement, sauf qu'il était de toute beauté, d'une richesse incomparable, et que tous ces guerriers portaient la cuirasse, c'est-à-dire la cotte de mailles, comme, du reste, toute la grosse cavalerie des armées impériales, même celle de la plupart des nations ennemies à cette époque. Probablement, la leur était dorée. Nous ignorons également quel était l'effectif de ce corps, mais il devait être nombreux, à en juger par les services qu'il rendit dans cette campagne. Par le peu de mots que Léon Diacre consacre aux Immortels, ce devait être un spectacle extraordinaire que le passage de cette troupe éclatante, étincelante d'or et d'argent.

Derrière cette avant-garde, s'avançait le basileus, certainement entouré du plus brillant état-major. Il avait revêtu, nous dit le chroniqueur, une merveilleuse armure qui l'habillait admirablement de pied en cap. Le cheval qui le portait était d'une fougue, d'une impétuosité extraordinaires. Jean Tzimiscès tenait à la main une très longue lance. On aimerait à posséder quelques détails plus précis sur cet impérial accoutrement. Jamais, à aucune époque de l'histoire byzantine, les chefs militaires ne paraissent s'être préoccupés, à un plus haut point, de se distinguer par la splendeur de leur costume de guerre. Chaque fois qu'un d'entre eux entre en scène, chaque fois que Léon Diacre, Skylitzès et, après celui-ci, Cédrénus décrivent un de ces combats singuliers dans lesquels les chefs des armées ennemies aimaient à se mesurer sous le regard de leurs soldats, chaque fois ces chroniqueurs ne manquent pas d'insister sur les costumes éblouissants portés par les généraux impériaux, sur la richesse de leurs armes, l'opulent harnachement et la beauté de leurs chevaux. C'était pour tous ces chefs un moyen puissant d'action sur les âmes simples de ces multitudes guerrières, aussi bien de ceux qui combattaient sous leurs ordres que de ceux qu'ils allaient combattre. Il fallait que le général, pour être sûrement obéi, pour entraîner facilement dans les plus redoutables périls ces natures naïves, leur apparût dans un rayonnement quasi divin, comme un être au-dessus de l'humanité, resplendissant des feux des métaux, reluisant des plus belles couleurs, comme une sorte de combattant surnaturel. Malheureusement, aucun chroniqueur n'a daigné faire pour nous la description minu-

tieuse de ces habillements somptueux. Certainement, l'or et l'argent ciselés, incrustés, damasquinés, peut-être même émaillés dans le cas d'un basileus, devaient briller de tous leurs rayons sur les casques et les diverses parties de l'armure et du harnachement. Les justaucorps étaient de couleurs éclatantes, d'étoffes rares, probablement de soie, doublées de cuir, avec des broderies et des applications de fils d'or, d'argent, de perles surtout, entremêlées de pierres précieuses et de cabochons. Les bras, les jambes étaient protégés, du moins antérieurement, par des plaques de métal poli et incrusté. Le cheval de guerre devait être également couvert d'or, peut-être de soie, avec des pierres précieuses ou parfois des camées en guise de phalères (1). Les armes, l'épée, la lance, la masse d'armes étaient de toute richesse. De loin, Jean Tzimiscès resplendissait au soleil du Balkan comme un saint Georges légendaire.

Derrière ce chef brillant suivaient quinze mille fantassins et treize mille cavaliers (2). Si ces nombres sont exacts, on sera frappé du chiffre énorme de la cavalerie comparé à celui de l'infanterie. Les Byzantins avaient certainement reconnu qu'ils avaient tout avantage à attaquer à cheval les Russes, mal exercés à cette tactique. En y comprenant les Immortels, Jean devait avoir une trentaine de mille hommes à sa suite.

Le reste des forces, dont Léon Diacre a également négligé de nous dire le chiffre (mais on comprend par le fait seul de l'existence de cette seconde armée quels effectifs considérables Jean Tzimiscès entraînait au delà des monts), devait suivre plus lentement cette rapide avant-garde commandée par le basileus. Avec ce corps de seconde ligne voyageaient les immenses *impedimenta* d'une aussi grande agglomération de troupes, l'infinie quantité de chars portant les approvisionnements, les bagages, le matériel de guerre, le parc enfin avec toutes les machines de siège et de combat. Toutes ces forces du second rang étaient placées sous le haut

(1) On appelait « phalères », chez les Grecs et les peuples barbares, des rangées de médaillons suspendus, d'or, d'argent et de pierres précieuses, dont se paraient les guerriers et qui décoraient la bride ou le poitrail des chevaux.

(2) Ce sont les chiffres de Léon Diacre. Skylitzès dit seulement « cinq mille hommes d'infanterie légère et quatre mille cavaliers ». Zonaras (éd. Dindorf, t. IV, p. 97) dit « quatre mille fantassins et cinq mille cavaliers ». Il est vraiment bien difficile de savoir à peu près à quoi s'en tenir. Skylitzès et Zonaras sont bien plus éloignés de ces événements que Léon Diacre qui en a été le contemporain.

commandement du parakimomène Basile. On voit de quel armement immense il s'agissait et combien les Russes constituaient un péril redoutable. Le basileus et son premier ministre, principal personnage de l'empire après les trois empereurs, marchaient contre eux à la tête des meilleures troupes de la monarchie.

Ainsi que Jean Tzimiscès l'avait annoncé à ses lieutenants, et contrairement, semble-t-il, à l'opinion générale de ceux-ci, le passage par cette masse d'hommes armés de ces étroits défilés, de ces sentiers abrupts du col de Dobrol (1), se fit sans encombre. Une marche rapide porta le corps d'armée du basileus sur l'autre versant des monts, par delà les gués escarpés du petit (2) et du grand Kamtchik et cela avec une facilité telle, qu'au dire même de Léon Diacre la chose sembla miraculeuse aux acteurs principaux de cette épopée. Les Russes ne paraissent vraiment s'être doutés de rien, et les Byzantins ne semblent pas avoir rencontré la moindre avant-garde de Sviatoslav. Aucune mesure n'avait été prise par le grand-prince de Kiev pour défendre ces gorges d'un accès si périlleux (3).

Dès que la montagne eut été franchie, le basileus donna quelque repos à ses troupes dans une position naturellement très forte. Le chroniqueur décrit celle-ci comme étant une hauteur assez élevée, défendue sur chaque flanc par une rivière, probablement donc placée au confluent de deux cours d'eau ou bien encore protégée par les sinuosités d'un seul. Il serait téméraire, sur des renseignements aussi sommaires, de chercher à identifier cette localité avec quelque précision (4). C'était le Mardi Saint, deuxième jour de la Passion de Notre Seigneur. Le lendemain, Mercredi Saint, 3 avril, le basileus, faisant lever le camp, marcha avec tout son monde en colonnes serrées sur la Grande Péréiaslavets, capitale principale des

(1) C'est par ce même défilé que passa l'armée russe en 1829 pour aller à Andrinople. Tchertkov, *op. cit.*, p. 196.

(2) Ou Koutchouk Kamtchik ; aussi Déli Kamtchik.

(3) On ne saurait aller aussi loin que M. Biélov, *op. cit.*, p. 178, et ne voir dans ce fait que la négligence presque voulue d'un vainqueur ! La vérité est que, pour une raison ou une autre, les Russes ne s'attendaient pas à l'attaque des Grecs.

(4) Dans la vallée du Panysos, le Sirissou ou Pravadi d'aujourd'hui, non loin de la Probaton byzantine, la Provadia ou Pravadi actuelle (voy. Kanitz, *op. cit.*, p. 414), se trouvait une localité désignée par les chroniqueurs sous le nom de Skopélos (la Roche). On a voulu très arbitrairement y reconnaître le lieu indiqué par Léon Diacre comme choisi par Jean Tzimiscès pour y établir son campement après le passage de la montagne.

rois bulgares (1), où se trouvait concentrée une notable partie de l'armée russe (2).

On aperçoit encore aujourd'hui les ruines misérables de cette ville

MINIATURE BYZANTINE du Menologion *basilien de la Bibliothèque du Vatican, un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — Saints Évêques.*

médiévale fameuse, à la localité actuelle de Preslav, en turc Eski Stamboul, sise dans une région accidentée à un peu plus de vingt kilomètres au sud de Choumla sur les pentes septentrionales du Balkan, dans le bassin du grand Kamtchik (3) qui, coulant au pied de ces hauteurs, va se jeter dans la mer Noire. Des pans de murailles énormes dressés dans la campagne auprès du village actuel indiquent clairement que ce lieu

(1) Elle s'appelait ainsi pour la distinguer de l'autre cité bulgare du même nom, la Petite Péréiaslavets ou Pertslava. — Tchertkov, *op. cit.*, p. 224, fait ici erreur. Voy. Drinov, *op. cit.*, chap. IV, note 16.

(2) Voy. dans Tchertkov, *op. cit.*, p. 224, les raisons pour lesquelles cet auteur croit que la garnison russe de Péréiaslavets était bien moins nombreuse que ne le disent les sources byzantines.

(3) Ou Kamtschidja. Voy. sur ces ruines Kanitz, *op. cit.*, p. 388.

fut le siège d'une grande ville. Les débris de toute sorte qu'on y a rencontrés ne laissent plus aujourd'hui de doute à ce sujet. C'est bien là que fut, durant des siècles, la résidence des premiers tsars bulgares. Un édifice entre autres, le Saray, ou Saraj, comme l'appellent les habitants, se compose encore de murs épais, hauts de cinq à six mètres, formant une enceinte rectangulaire dont les côtés ont plus de cent mètres de longueur. Était-ce là l'emplacement de l'aoul ou palais des successeurs du grand Syméon ? Ce champ de ruines a déjà fourni aux constructions de Choumla de nombreux matériaux, mais aucune fouille régulière n'y a été entreprise. Sauf Kanitz, aucun voyageur ne l'a parcouru avec quelque attention. Preslav demeure encore une énigme devant laquelle la curiosité s'arrête impuissante à en pénétrer les mystères. On sait seulement que dès longtemps la Grande Péréiaslavets avait été choisie pour résidence par les tsars bulgares à cause de sa position commandant deux des principaux passages du Balkan. Ruinée par l'empereur Nicéphore Logothète, elle avait été relevée si magnifiquement par Syméon, que la nouvelle ville « aux maisons de pierre et de bois de toutes couleurs, aux églises revêtues de marbre, d'or et de riches peintures, où le prince, chargé de perles, de colliers et de bracelets, trônait, l'épée d'or au côté, au milieu de ses boïars étincelants de joyaux précieux », acquit bientôt une grande célébrité. A partir de la catastrophe dont allait la frapper Jean Tzimiscès, la Grande Péréiaslavets ne fit que déchoir jusqu'à ce qu'elle fut tombée aux mains des Turcs, qui en ont fait la ruine d'aujourd'hui.

Au moment de l'approche des Grecs, le commandement dans cette place de guerre était aux mains du chef varègue Sphengel (1), « le troisième dans l'armée russe après Sviatoslav » (2), ce dernier se trouvant retenu à Dorystolon, la grande forteresse du bas Danube, aujourd'hui Silistrie, probablement par la nécessité de repousser l'attaque de la flotte impériale. « Cette dernière ville, aussi appelée Dristra, était la tête et

(1) « Svankel ». C'est le Sphagellos ou Sphangellos des Byzantins. M. Biélov, *op. cit.*, p. 179, et après lui M. Drinov, *op. cit.*, p. 104, identifient ce personnage avec le boïar Sviénald des Chroniques russes (*Svenaldus*) qui fut au service d'Igor dès 945, suivant le témoignage de la *Chronique* dite *de Nestor*. Le même chef se trouve cité dans le traité avec Jean Tzimiscès. Il est mentionné pour la dernière fois en 977.

(2) Skylitzès dit le « second ».

comme le nœud de tout le système de fortifications destiné à défendre les passages du fleuve, du pont de Trajan et de la tour de Théodora au fossé de la Dobroutcha et à la citadelle de Caput-Bovis » (1). Sphengel et ses soldats étaient, semble-t-il, absolument sans défiance, ne se doutant pas que les Grecs eussent franchi le Balkan.

L'armée s'était avancée silencieusement. Soudain, comme on approchait du camp ennemi établi sous les remparts mêmes de Péréiaslavets, au signal convenu, tous les instruments de musique, les trompes de guerre, les trompettes, les cors sonnent à la fois. L'air retentit du bruit des cymbales et des tambours dont les roulements vont se répercuter tout le long des flancs des vallées. Un effroyable tumulte emplit l'atmosphère. Cavaliers et fantassins impériaux, poussant d'incessants cris de guerre, se précipitent en masses profondes dans la direction des Russes, qui s'efforcent de se grouper. Revenus de leur premier émoi, ces braves, saisissant leurs armes, jetant sur l'épaule leurs immenses pavois, poussant tous ensemble ces longs mugissements par lesquels ils s'excitent réciproquement au combat, courent se ranger en bataille dans la vaste plaine très riche qui entoure la métropole bulgare. Sur-le-champ un combat furieux s'engage, horrible mêlée corps à corps. Longtemps la lutte demeura indécise entre les gigantesques fantassins du Dniéper et les soldats byzantins. Ceux-ci faisaient des miracles de valeur, mais les Russes, moins nombreux, se défendaient en désespérés.

Sentant qu'il faut en finir sous peine d'avoir le dessous, Jean, qui avait gardé les Immortels en réserve, les lance en une charge éperdue sur l'aile gauche des Ross. Ces admirables cavaliers, en troupe compacte, donnant de l'éperon à leurs chevaux, fondent la lance en avant sur les piétons varègues massés en forme de coin. Malgré leur froide bravoure, ceux-ci ne peuvent soutenir ce choc accablant. Mal préparés à ce genre de lutte qui les trouble et les effraie, ils ne savent parer l'attaque de ces lourds lanciers bardés de fer ; ils rompent les rangs, lâchent pied et se sauvent, horriblement bousculés par les Immortels. Leur déroute, en découvrant le centre de l'armée, entraîne successivement celui-ci puis l'aile droite dans une retraite préci-

(1) Couret, *op. cit.*, p. 104.

pitée. Tous les Russes fuient vers la ville. Les Immortels les poursuivent de toutes parts, les poussant de la lance, coupant à travers la campagne le chemin de la retraite à beaucoup d'entre eux. La plaine se couvre de cadavres. De nombreux Russes sont faits prisonniers. Enfin les derniers fuyards se sont engouffrés sous les grandes portes de bois bardées de fer de Péréiaslavets. Sphengel, qui était demeuré dans la place avec la réserve, craignant à chaque seconde de voir les Byzantins se jeter dans les rues à la suite de ses soldats, fait fermer toutes les issues. Alors les Russes en déroute reprennent leurs esprits. Séparés des Immortels par ces formidables murailles, ils se rallient à la voix de leurs chefs. Unis à ceux qui n'ont pas encore combattu, ils gravissent les remparts, qu'ils couronnent de leurs masses, et parviennent enfin à arrêter l'attaque furieuse des Byzantins en les accablant du haut des tours de volées de traits et de toute espèce de projectiles.

Cette bataille de Péréiaslavets du 3 avril, premier combat au delà du Balkan, fut pour les Russes un grand désastre. Léon Diacre affirme avec une évidente exagération que huit mille cinq cents des leurs périrent (1). La nuit seule mit fin à la lutte. Les impériaux campèrent au pied des murs probablement en bois plutôt qu'en pierres (2) qui protégeaient leurs ennemis décimés.

Kalocyr, le traître, auteur principal de cette guerre, se trouvait dans Péréiaslavets. Il sut de suite que le basileus, si facile à reconnaître à son costume éclatant, commandait en personne ce premier corps. Très ému par cette venue pour lui si grosse de périls et qui, à elle seule, suffisait pour annoncer une lutte des plus sérieuses, il n'eut qu'une pensée, prévenir au plus tôt Sviatoslav campé, je l'ai dit, à Dorystolon sur le Danube, avec le reste des siens. Lorsque la nuit eut fait cesser le combat, le hardi aventurier, réussissant à se glisser hors de la ville, se jeta à bride abattue sur la route du nord (3).

(1) Zonaras, par contre, dit que les Russes qui reçurent le premier choc des impériaux n'étaient pas huit mille en tout.

(2) Tchertkov, *op. cit.*, note de la p. 226.

(3) Je continue à suivre ici de préférence le récit de Léon Diacre. Celui de Skylitzès et de Cédrénus, plus confus, est assez différent, mais paraît moins vraisemblable. Skylitzès semble dire, ce qui est absolument faux (voy. Tchertkov dans Bielov, *op. cit.*, p. 179), que Sviatoslav, averti par Kalocyr, put encore accourir assez à temps pour porter secours à ses

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES LIBRARY

Dès le lendemain, de grand matin, au contentement extrême du basileus, on vit apparaître le parakimomène Basile amenant le reste de l'armée avec les machines de guerre et les bagages. C'était la fête du Jeudi Saint, 4 avril, le grand jour « cinquième » ou « Pempté » des Byzantins, « ce jour illustré par le souvenir du festin mystique de Notre Seigneur lorsque, prêt à souffrir la Passion, il fit part à ses disciples de ses instructions suprêmes (1) ». Jean Tzimiscès, pour recevoir et diriger en personne l'installation de ces renforts, gravit une éminence d'où il pouvait inspecter, dans tous ses détails, la place forte assiégée, encombrée de la masse des guerriers de Scythie. Les Russes, du haut du rempart, le distinguaient parfaitement, bien qu'il fût hors de portée de leurs traits, et le considéraient avec une ardente et superstitieuse curiosité. C'est de cette hauteur que le basileus présida à l'investissement de la capitale bulgare. A mesure qu'ils débouchaient dans la plaine, les corps byzantins allaient prendre position tout autour de la cité.

Avant d'ordonner l'attaque, Jean Tzimiscès fit proposer à Sphengel de se rendre à discrétion, le menaçant au cas contraire de l'exterminer lui et ses soldats. La réponse du chef barbare ne fut pas longue à venir : il refusait tout accommodement. Sans perdre une heure, Jean se croyant sûr d'enlever la ville, très désireux d'en finir avant l'arrivée possible de Sviatoslav, fit donner l'assaut. Au son éclatant des longues trompettes, les troupes byzantines, massées en phalanges en forme de coin suivant l'invariable usage des armées impériales du dixième siècle, coururent, sous les yeux du basileus, à l'attaque des remparts. Jean les dirigeait en personne. L'élan des assaillants fut extraordinaire. La résistance fut non moins furieuse. Sans cesse excités par la voix tonnante du vaillant héros Sphengel, géant dont la taille colossale faisait l'admiration même de ses gigantesques compagnons, groupés en rangs pressés derrière les créneaux, les Russes couvraient de javelots, de flèches, de pierres les soldats ortho-

compatriotes et assister à cette première bataille sous Péréiaslavets. Pour cet historien, le combat eut deux phases. D'abord huit mille cinq cents Russes combattirent furieusement. Puis une troupe sortie de la ville pour les soutenir fut également battue. La cavalerie grecque coupa alors la retraite aux fuyards. La campagne se couvrit de morts et une foule de Russes furent faits prisonniers.

(1) Voy. Du Cange, *Glossar. ad. scr. med. et inf. graecitatis*, col. 1145.

doxes chaque fois que ceux-ci faisaient un pas en avant. Disposées en lignes sur les côtés des colonnes d'assaut, toutes les machines de guerre de l'armée assiégeante, toute cette variété de balistes et de catapultes que perfectionnait incessamment l'esprit inventif des ingénieurs de ce siècle, jetaient sur la malheureuse ville une nuée de projectiles enflammés ou de quartiers de roc d'un poids mortel.

La position des Russes, accablés par cette pluie de feu, devient vite insoutenable. Les traits des assiégeants tuent tous ceux qui se découvrent. Bientôt les défenseurs semblent hésiter et repousser plus mollement l'attaque des Grecs. Le basileus, avec son coup d'œil d'aigle, apercevant de suite ce flottement, ordonne d'appliquer incontinent les échelles au rempart. Lui-même, sans cesse au milieu de ses hommes, les excite à l'escalade. Les échelles, placées au milieu d'un épouvantable tumulte guerrier, se garnissent en un clin d'œil de combattants pleins d'une furieuse ardeur qui se sentent sous le regard de leur basileus bien-aimé. Chacun se couvre de gloire dans l'espoir de mériter son approbation et une récompense. Tout à coup on voit surgir de la foule des assaillants un tout jeune homme, encore presque imberbe, Théodose Mésonyctès (1), soldat du thème des Anatoliques. L'épée à la main, le bouclier sur la tête, il s'élance sur une échelle, écarte ses compagnons, gravit échelon après échelon sous une avalanche de projectiles et paraît soudain au haut du rempart. Un Russe, se penchant sur lui, cherche à le précipiter en le frappant de sa lance. Lui, d'un coup terrible assené sur la nuque, le blesse grièvement, puis, le saisissant par les cheveux, lui tranche la tête, qu'il jette avec le casque en bas de la muraille. Ensuite il bondit sur le faîte (2). Cette vue surexcite l'ardeur des Byzantins. Poussant des cris de triomphe, ils se précipitent à l'envi le long des échelles à la suite du jeune héros. Les boucliers, placés sur le dos de chacun, forment comme une carapace métallique continue qui protège la chaîne des grimpeurs. Mésonyctès, debout sur le rempart, frappe d'estoc et de taille, blessant et décapitant les Russes affolés, qu'il précipite en bas. La muraille, devenue accessible grâce à cet exploit, se couvre de soldats impériaux. De tous côtés, de nouvelles échelles se dressent. Les

(1) Voy. Léon Diacre, note de la p. 476.
(2) Xylander, dans ses notes à Léon Diacre, met en doute ce récit quelque peu fabuleux.

Russes, abandonnant le rempart, se jettent dans la ville. Poursuivis de rue en rue par les vainqueurs, ils courent se réfugier dans l'enceinte du palais, l'aoul bulgare, vaste agglomération de constructions en bois derrière les palissades de laquelle se trouve caché le trésor royal de Bulgarie.

On peut difficilement se représenter ce qu'était un de ces aouls (1). Mêlez la barbarie scythique à la plus sauvage, la plus pittoresque imitation du luxe le plus raffiné de Byzance et vous aurez peut-être quelque notion de la réalité. Dans une vaste enceinte fortifiée, des bâtiments nombreux sont épars au milieu de vastes espaces clos de palissades, bâtiments en bois servant à la demeure du roi, de la reine, des dignitaires palatins, des eunuques, des serviteurs, des femmes, des gardes, bâtiments les uns grossièrement installés, simples corps de garde ou offices, les autres, les bâtiments royaux, tendus à l'intérieur des plus belles peaux de bêtes, des plus riches tentures aux couleurs éclatantes, meublés d'objets somptueux, dons des basileis, ou bien acquis par les princes bulgares à Byzance. Dans ces bâtiments, dans ces cours immenses à l'aspect étrange, s'agite tout un peuple de guerriers, de fonctionnaires demi-civilisés, demi-barbares, de serviteurs, de femmes aux vêtements multicolores, ornées des lourds et grossiers bijoux de Scythie.

L'aoul royal de Péréiaslavets, à la fois palais, citadelle et camp retranché, était, je l'ai dit, soigneusement fortifié dans sa vaste enceinte. Toutes les issues en étaient solidement barricadées. On communiquait du dehors avec l'intérieur par une seule très petite et très étroite porte. C'est par celle-ci que s'engouffra le torrent des fuyards chassés du rempart.

Durant que les guerriers russes trouvaient ainsi un refuge momentané, la Grande Péréiaslavets tombait aux mains de leurs vainqueurs. Tandis que les premiers assaillants, qui avaient gravi la muraille, se précipitaient dans la ville par les escaliers de la face intérieure, la foule des impériaux, massés encore au pied du rempart, voyant les Russes disparaître, se jettent sur les portes, qu'ils enfoncent, et ce flot de nouveaux combattants se répand instantanément dans tous les quartiers de la ville, massacrant les fuyards, capturant les femmes, les jeunes gens, les enfants. Chose étrange,

(1) Αὐλή.

parmi les prisonniers de marque, on trouva le nouveau roi légitime des Bulgares, le fils aîné du malheureux tsar Pierre. Il avait nom Boris. Les Russes le retenaient en demi-captivité depuis la mort de son père. On le reconnut à son épaisse barbe fauve. Il était revêtu, dit Skylitzès, des insignes royaux : certainement le diadème et les bottines rouges que les rois de Bulgarie avaient seuls le droit de porter à côté des basileis. On le prit avec la jeune reine, sa femme, et ses deux enfants (1), et on le conduisit à l'autocrator, qui lui fit un honorable accueil, le saluant du titre de prince des Bulgares (2). « J'ai franchi les monts, » lui dit ce profond politique, « pour venger les injures et les mauvais traitements dont t'ont accablé les Russes. Je ne suis point venu conquérir la Bulgarie, mais bien l'affranchir. Les seuls ennemis de ta nation sont les Russes. » Comme toujours plein de finesse, pour s'attirer encore davantage la confiance du jeune prince, il ordonna de mettre aussitôt en liberté tous les prisonniers de sa nation qu'on avait faits depuis l'ouverture des hostilités. Il y avait nécessairement beaucoup de Bulgares dans les rangs des Russes. Tout cela n'était du reste que bonnes paroles nécessitées par les circonstances, actes sans signification pour le bien futur de la Bulgarie. La suite de ce récit le fera bien voir.

Le massacre dura longtemps par les rues de la ville. Quand tout ce qui n'avait pu se réfugier dans l'aoul eut été tué ou pris, la foule des assaillants commença à entourer cet enclos suprême, où se trouvaient réunis les derniers débris de l'armée ennemie. Skylitzès les évalue à huit mille combattants. Pour le moment ils demeurèrent sur la défensive, se contentant de fondre à l'improviste sur les soldats byzantins qui, attirés par la curiosité ou l'espoir du pillage, rôdaient de plus en plus nombreux autour de l'aoul, cherchant à se glisser dans la mystérieuse enceinte. Ces imprudents étaient aussitôt massacrés.

Les impériaux, au dire de Léon Diacre, tentèrent alors de s'introduire en masse par la petite porte unique qui avait livré passage aux

(1) Probablement des filles, dit M. Drinov, *op. cit.*, p. 197 et note 69.

(2) Κοίρανος, de κύρ, *seigneur*. Skylitzès dit *roi*. Pour cette dernière période des combats dans Péréiaslavets, Skylitzès donne cette fois bien plus de détails que Léon Diacre. Il a eu évidemment à sa disposition des sources différentes, malheureusement aujourd'hui perdues.

MINIATURE d'un évangéliaire byzantin du XIe Siècle conservé au couvent d'Iviron ou des Ibériens au Mont Athos. — La Présentation de Jésus au Temple.

fuyards russes. Mais les défenseurs, ayant l'avantage de la position, tuèrent successivement tous les soldats grecs qui se présentèrent à cette entrée. Il paraît que plus de cent cinquante guerriers d'élite périrent de la sorte. Jean, averti, accourut de toute la vitesse de son cheval et, mettant pied à terre, prit immédiatement le commandement.

« Il semble bien, dit M. Drinov (1), lors même que les sources soient

(1) *Op. cit.*, p. 205.

muettes sur ce point, qu'on doive, dans la prise par les Byzantins de la capitale bulgare, faire une large part au concours des habitants. Ceux-ci supportaient difficilement, on le conçoit, le dur joug russe. Cette supposition semble même recevoir une confirmation d'une des miniatures du fameux manuscrit slavon de la Bibliothèque Vaticane (1) qui montre les habitants de Péréiaslavets ouvrant eux-mêmes les portes de leur cité à Tzimiscès au-devant duquel ils accourent avec des présents. » Je ferai remarquer toutefois que ces miniatures datent du XIVe siècle et qu'on ne peut par conséquent les considérer comme des documents historiques d'une importance absolue.

Le basileus luttait au premier rang. Les soldats orthodoxes hésitants refusaient maintenant de marcher, non par lâcheté, mais parce que cette formidable enceinte peuplée de combattants désespérés leur semblait à toujours imprenable. Pour enlever ses hommes, Jean dut s'élancer lui-même au-devant de tous. A la vue du danger couru par le basileus, eux, saisissant leurs armes, voulant à tout prix le devancer, se jetèrent sur les palissades de l'aoul en poussant de grands cris. Cette fois encore, le succès trahit les efforts de ces vaillants. Les Russes, combattant à couvert, mais, comme toujours, en vrais héros d'Odin, qui ne connaissaient pas la peur, réussirent de nouveau à tuer à coups d'épée tous ceux qui pénétraient au delà de la terrible petite porte.

Il fallait en finir. Le basileus ordonna de mettre de toutes parts le feu à l'enceinte de l'aoul. En un instant les hautes palissades furent en flammes. L'incendie se propagea avec une foudroyante rapidité aux bâtiments intérieurs, d'où les Russes se virent forcés de sortir. Le feu dévora instantanément tout cet immense amas de constructions légères. Ici encore, beaucoup de barbares périrent. Ce dut être une scène d'horreur sans nom. Les uns, en grand nombre, furent brûlés vifs; les autres furent tués ou pris par les légionnaires grecs qui se précipitaient de tous côtés, enjambant les débris fumants. Réduits à quelques milliers (2), ces braves sortirent de tous ces brasiers, chassés par l'épouvantable chaleur, et se massèrent dans la cour centrale, vaste espace découvert, probablement situé

(1) Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 569 et 745.
(2) « Sept mille » au dire de Léon Diacre.

devant les bâtiments réservés à la demeure du roi. Alors le basileus commanda à Bardas Skléros d'aller avec des troupes fraîches enlever ce dernier refuge. Franchissant les espaces incendiés, le rude chef entraîne ses hommes à cette lutte finale. Les Russes sont assaillis de tous les côtés à la fois. Il y eut là un dernier et terrible corps à corps. « Pas un Russe, dit Léon Diacre, ne tourna le dos. » Après s'être défendus avec rage, tous périrent. Il en fut de même d'une foule de leurs auxiliaires bulgares, qui, malgré les avances du basileus, persistèrent à combattre les Grecs jusqu'à la mort, les accusant de tous les maux qui accablaient leur infortunée patrie. La lutte ne finit que faute de combattants du côté des vaincus. Le soir de cette colossale tuerie vit cette grande cour couverte des cadavres géants des fils de la steppe. Skylitzès, je l'ai raconté, dit que huit mille Russes s'étaient enfermés dans l'aoul (1). Seuls Sphengel, le Sviénald des chroniques russes, et quelques guerriers réussirent à s'échapper à la faveur des immenses tourbillons de fumée et de l'obscurité de la nuit. Ceux-ci furent assez heureux pour rejoindre Sviatoslav.

Aucune description ne peut donner l'idée de ce que dut être, ce soir-là, l'aspect de la ville bulgare. Partout des flammes dévorant les maisons de bois, partout des cadavres par milliers, partout des soldats byzantins, rendus furieux par l'ivresse du combat, poursuivant les vaincus, s'efforçant de capturer les femmes russes ou bulgares, dont plus d'une dut périr en se défendant les armes à la main. Quelles scènes horribles rappelant les plus affreux souvenirs des grandes invasions barbares!

Le lendemain, qui était le Vendredi Saint, Jean Tzimiscès accorda aux troupes, si rudement éprouvées par les combats incessants des deux jours précédents, un repos qui se prolongea encore les deux jours suivants. Le dimanche 7 avril, jour de Pâques, l'empereur et l'armée

(1) L'historien Tchertkov, *op. cit.*, pp. 156 sqq. et note 51, démontre clairement combien tous ces chiffres fantaisistes fournis comme à plaisir par les chroniqueurs byzantins sont sans valeur historique réelle. L'aoul en bois de ces sauvages rois bulgares du xe siècle qui portaient des pelisses de peaux de mouton, était-il de dimensions assez considérables pour contenir, même dans ses cours, une telle foule de combattants? Dans cette même note M. Tchertkov a étudié avec grand soin la question des forces qui pouvaient composer les diverses expéditions dirigées au cours de ce siècle et du précédent par les Russes contre Constantinople, en particulier celle de Sviatoslav à l'époque de sa première arrivée en Bulgarie en 967. L'historien russe en arrive à cette conclusion, dont je lui laisse la responsabilité, que Sviatoslav n'avait pas emmené avec lui de Russie plus de dix mille hommes.

célébrèrent dans la vieille capitale bulgare, dans sa basilique à demi ruinée, la fête de la Résurrection. Des prêtres en grand nombre, des moines aussi, accompagnaient les troupes byzantines dans leurs campagnes et chantaient les offices divins avec une pompe solennelle qui soutenait les courages des soldats et en imposait aux populations vaincues.

Avant de poursuivre sa marche, Jean Tzimiscès donna ordre de remettre immédiatement en état les portions détruites du rempart de la ville prise. Pour éterniser sa victoire, il enleva son nom à la vieille Péréiaslavets et l'appela d'après lui Iohannoupolis, mais cette désignation nouvelle n'a pas prévalu. Il y fit réunir encore des approvisionnements très considérables et détacha un corps nombreux pour y tenir garnison.

Ces mesures prises, le basileus se remit immédiatement en route à marches forcées vers le nord, ne voulant pas laisser à l'ennemi le temps de se préparer à le recevoir. Des prisonniers russes furent expédiés à Dorystolon auprès de Sviatoslav, pour lui annoncer officiellement le désastre de Péréiaslavets et la destruction de ses soldats. Le basileus lui donnait le choix entre une soumission immédiate sans conditions avec l'évacuation de la Bulgarie, ou une attaque sans merci.

Dès le lendemain de Pâques donc, le lundi 8 avril, l'armée prit la route de Dorystolon où allait se livrer la partie suprême. Sviatoslav, en effet, avait concentré tout le reste de son peuple de guerriers dans cette seconde capitale des rois bulgares, jadis magnifiquement rebâtie par Constantin lors de sa guerre contre les Scythes. Sur le chemin, des détachements impériaux enlevèrent diverses places secondaires, entre autres Pliscouba (1), bâtie également par Constantin au dire des chroniqueurs, et Dineia, toutes deux situées sur la rivière Taban qui s'écoule vers Silistrie pour se jeter dans le Danube. D'autres cités encore, dans cette région septentrionale de la Bulgarie, secouant le cruel joug des envahisseurs, ouvrirent leurs portes aux Grecs. Parmi elles, Skylitzès cite Constantia, la Kustendjé d'aujourd'hui, sur le rivage de la mer. Tous ces districts, toutes ces villes, que la peur avait retenus jusque-là, sitôt que les affaires de Sviatoslav commencèrent à se gâter, se hâtèrent de se séparer de lui

(1) Ou Pliscoba.

pour se soumettre à Tzimiscès qui donnait à son expédition, on l'a vu par ses paroles au roi Boris, l'apparence d'une guerre entreprise pour la délivrance de la Bulgarie.

L'armée impériale, franchissant les derniers plateaux crayeux du Petit Balkan et la vallée sauvage du Pravadi, achevant de traverser en entier dans la direction du nord la Bulgarie transdanubienne, descendait ainsi droit sur cette Dorystole, que Léon Diacre, écrivain contemporain, nomme constamment Dorystolon (1), cette grande cité de la rive droite du Danube qui est la ville forte bulgare actuelle de Silistrie à laquelle le siège de 1854 a donné un regain de célébrité. A l'époque de la guerre russo-byzantine c'était la plus importante place du bas Danube, jadis station de légion fondée par Trajan sous le nom de Durostorum. Sa population parlait alors déjà bien des langues diverses et était fortement mélangée d'éléments barbares. A l'époque de la guerre de Crimée, c'était encore une des trois principales forteresses turques du grand fleuve, et les énormes ruines de ses remparts couvrent toujours la rive méridionale de celui-ci.

Aujourd'hui Silistrie est une cité sans intérêt, qui perd de jour en jour de son ancienne importance. Au dixième siècle c'était une des plus fortes places du royaume bulgare et son port principal sur le fleuve qui lui servait de frontière septentrionale. Le Danube, en face d'elle, est d'une largeur considérable. Une île vaste et plate sépare son plus large bras de la rive opposée, qui est maintenant terre valaque.

A la nouvelle du désastre de Péréiaslavets et de la mort de tous ses vaillants guerriers, la douleur, la colère du prince de Kiev avaient été terribles. Les Byzantins tant méprisés, tant injuriés par lui, avaient vaincu et détruit ses meilleurs soldats. Mais le fier Varègue ignorait ce que c'était que de reculer. Malgré de si noirs soucis, il ne douta point qu'il n'arriverait à écraser finalement les Grecs. Repoussant avec indignation les propositions du basileus, qui, soucieux du sang des siens, ne demandait qu'à

(1) Dorostolon, Dorystolum, Dorystole, Dorostole, Durostulus, Durostolum, Durostorum ou Durosturum pour les géographes anciens. Plus tard Dristra ou Dristria pour les Byzantins et les Russes, Derester dans la *Chronique* dite *de Nestor*, Derster pour les Bulgares. Aujourd'hui Silistrie, en bulgare Silistra, en turc Silvistria. Voy. Banduri, *op. cit.*, II, p. 165. Voy. la description de Silistrie dans Kanitz, *op. cit.*, pp. 500 sqq.

traiter, il fit, par ses ardentes harangues, passer dans l'âme de ses soldats la fureur guerrière qui l'animait. Comme les auxiliaires bulgares commençaient à abandonner en foule sa cause pour celle des Grecs, pour couper court à cette désertion qui menaçait de tant réduire ses forces, il se décida à frapper un grand coup. Les combattants bulgares présents à Dorystolon furent arrêtés en masses et chargés de chaînes. Skylitzès (1) indique le chiffre fantastique de vingt mille hommes ainsi mis aux fers. L'exagération est certaine. Il semble bien qu'il s'agissait d'étouffer quelque sédition, quelque conspiration imminente; ou bien Sviatoslav attribuait-il la chute de Péréiaslavets à la trahison des chefs bulgares? Peut-être bien tous les auxiliaires de cette nation furent-ils emprisonnés pour un temps, puis remis en liberté lorsque la première émotion eut été dissipée. Le châtiment des chefs fut autrement terrible. Tous les boliades (2) les plus riches ou les plus influents furent décapités, au nombre de trois cents.

Ce coup de vigueur accompli, le prince varègue concentra sous les remparts de Dorystolon toutes les troupes qui lui restaient et attendit l'arrivée de l'ennemi (3). Léon Diacre dit qu'il avait encore soixante mille hommes. Skylitzès donne le chiffre ridiculement exagéré de trois cent trente mille.

Le basileus s'avançait rapidement par la voie militaire qui menait de la Gande Péréiaslavets à Dorystolon, d'abord par la plaine fortement mamelonnée et parsemée de tumuli qui forme vers le sud le glacis naturel de Choumla, puis à travers la triste contrée du Déli Orman, enfin « tout le long du fleuve Taban par Pliscouba et Dineia » (4), enlevant les places et les châteaux qu'il trouvait sur sa route, y installant des commandants et des garnisons après en avoir abandonné le pillage aux troupes. Un corps de trois cents coureurs commandés par Théodore de Mysthée (5)

(1) Et après lui Cedrenus et Zonaras.

(2) On sait que ce nom désignait les membres de l'aristocratie bulgare.

(3) Voy. dans Tchertkov, *op. cit.*, pp. 228 sqq., les motifs de l'inaction de Sviatoslav à ce moment et pourquoi le prince russe attendit les Grecs enfermé dans Dorystolon, au lieu de marcher à leur rencontre.

(4) Voy. cette route décrite dans Kanitz, *op. cit.*, pp. 492 sqq. — Pliska figure sur les cartes de Bulgarie non loin d'Eski Stamboul. Je n'ai pu identifier Dineia, dont le nom a peut-être été altéré par le chroniqueur.

(5) Mysthée, Mysthia ou Mystheia, ville de Lykaonie, voisine du grand lac Karalis,

précédait l'armée pour l'éclairer, pour espionner les Russes, chercher à connaître leur nombre, leur livrer au besoin des escarmouches, en les harcelant sans cesse. Quelques-uns de ces cavaliers, s'étant trop écartés, furent surpris et massacrés par des partis ennemis, peut-être des Petchenègues, dans les passes d'Érikli. Le basileus, rencontrant sur la route leurs cadavres encore chauds, mutilés et dépouillés, ému de pitié à ce

COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xe ou XIe Siècles. — (Ancienne Collection Spitzer.)

spectacle, arrêta son cheval quelques instants et ordonna de fouiller les taillis environnants. On y découvrit les maraudeurs ennemis, qu'on lui amena liés. Il les fit aussitôt sabrer.

Le reste de ce petit corps d'éclaireurs avait poursuivi sa route hardie. Soudain il tombe sur une avant-garde russe, forte de sept mille combattants (1). Sans prendre garde à leur faible nombre, les impériaux, vraisem-

aujourd'hui Bey Cheher Gueuli. — M. Ramsay, *op. cit.*, pp. 332, 333, identifie cette localité avec celle appelée aujourd'hui Monastir.

(1) Skylitzès raconte très en détail ce combat de sept mille Russes contre trois cents cavaliers impériaux. Ces chiffres paraissent toujours bien sujets à caution.

blablement des auxiliaires alains ou ibères, piquent en avant la lance au poing. Probablement les Russes à pied marchaient en colonne, ce qui gênait leurs mouvements. Leurs premiers rangs, vivement chargés par ces cavaliers audacieux, sont culbutés à coups de lances, broyés sous les pieds des chevaux. Le reste, pris de panique, redoutant quelque embûche, se débande et fuit à travers les bois fort épais qui s'étendaient presque jusqu'à Dorystolon.

MEDAILLON BYZANTIN ÉMAILLÉ
TROUVÉ A KIEV.

COFFRET BYZANTIN d'ivoire du Xme ou du XIme Siècle. Face postérieure. — Scènes du Livre de la Genèse. — Adam et Ève. (Musée grand-ducal à Darmstadt.)

CHAPITRE III

Siège de Dorystolon par l'armée byzantine. — Combats furieux sous les murs de cette place. — Conspiration avortée de Léon Phocas et de son fils. — Défaite finale des Russes. — Sviatoslav forcé de signer la paix obtient une entrevue avec le basileus. — Traité de paix entre l'empire et les Russes. — Traités antérieurs entre les deux nations. — Retraite des débris de l'armée russe. — Sviatoslav et ses guerriers sont massacrés par les Petchenègues aux cataractes du Doiéper. — Entrée triomphale du basileus à Constantinople. — Abdication humiliante imposée au roi Boris. — La Bulgarie orientale ou Bulgarie transdanubienne est incorporée à nouveau à l'empire. — Le patriarche bulgare, chassé de son siège, se réfugie dans la Bulgarie occidentale, demeurée indépendante. — Les sectaires manichéens d'Asie sont transportés en Bulgarie. — Hellénisation forcée des provinces reconquises. — Fêtes et largesses à Constantinople. — Abolition de l'impôt du « Kapnikarion ».

CROIX BYZANTINE émaillée du XIme Siècle, connue sous le nom de « Croix de la reine Dagmar ». — Œuvre d'une finesse extrême, conservée au Musée de Copenhague. — Hist. des Émaux Byzantins, de N. Kondakov.

Quand l'armée déboucha dans les vastes campagnes ondulées et marécageuses qui entourent Silistrie à partir des rives du Danube jusqu'aux premières éminences du Balkan, elle trouva les Russes qui, renforcés du corps détaché qu'elle venait de refouler devant elle, l'attendaient campés dans la plaine, à douze milles environ en avant de la place. Ils étaient disposés pour le combat, massés par sections en une seule immense phalange hérissée de lances sur son front, protégée par une ligne ininterrompue de boucliers. Toute la cavalerie auxiliaire avait été ramenée sur les ailes. Tel était l'ordre parfait de ces fantassins barbares, que leurs lignes semblaient des murailles métalliques animées. Sviatoslav avait choisi son terrain et en connaissait tous les accidents. Les escadrons petchenègues avaient ordre

de massacrer impitoyablement les auxiliaires bulgares s'ils faisaient mine de fuir.

Jean Tzimiscès plaça sa nombreuse lourde infanterie au centre de sa ligne de bataille. Sur les ailes il aligna ses cavaliers cataphractaires, probablement aussi les Immortels.

Derrière les cavaliers, disposition assez peu explicable, étaient massés les archers et les frondeurs destinés à couvrir l'ennemi d'une pluie incessante de traits, de balles de plomb, de projectiles de toutes sortes (1).

Ne possédant que les quelques lignes consacrées à ces événements par Léon Diacre et Skylitzès et, d'après ce dernier, par Cédrénus et Zonaras, je ne puis décrire que bien imparfaitement, hélas, les brillants combats de cette campagne célèbre. L'armée byzantine était pleine de confiance. La prise de la Grande Péréiaslavets avait grandi tous les courages. Les troupes, persuadées que le Dieu de la guerre combattait avec elles, demandaient à grands cris la lutte immédiate. Le premier choc eut lieu le mardi 23 avril, fête du glorieux mégalomartyr saint Georges. Si, comme il semble, ce fut dès l'arrivée même des Byzantins, dès que les deux armées eurent pris contact, il ne se serait donc écoulé que juste quinze jours depuis le départ des Grecs de Péréiaslavets (2).

Jean Tzimiscès prit en personne le commandement de la bataille. Ce furent les escadrons byzantins, répartis en deux corps sur les ailes de l'armée, qui inaugurèrent le combat. Ils fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les triangles russes (3), disposés suivant la coutume scandinave, opposant à l'ennemi une muraille de piques. Le premier choc fut favorable aux impériaux, et les Russes, s'efforçant d'abattre avec leurs fameuses haches chevaux et cavaliers, durent reculer. Se ralliant vivement, ils reprirent l'offensive, poussant leurs hurlements de guerre. Les guerriers des deux nations, combattant les uns comme les autres sous l'œil de leur souverain, étaient réciproquement animés d'une fureur extraordinaire. Les Russes se désespéraient de voir s'évanouir leur réputation de

(1) Voyez dans Bielov, *op. cit.*, p. 180, l'explication que cet auteur propose pour ce passage obscur de Skylitzès.

(2) Dans ce moment même, la jeune porphyrogénète Théophano épousait Othon II à Rome, le 14 avril.

(3) *Cuneo.*

guerriers toujours victorieux ; les Grecs étaient irrités d'être tenus en échec par ces fantassins varègues qu'ils qualifiaient dédaigneusement de barbares. Les Russes l'emportaient peut-être en fougue guerrière, mais les impériaux rachetaient cette infériorité, très réelle dans ces combats si fertiles en corps à corps, par une tactique infiniment supérieure.

On se battit jusqu'au soir par toute la plaine avec des alternatives de succès et de revers, la victoire demeurant jusqu'au bout incertaine. On dit que l'avantage passa ce jour douze fois d'une armée à l'autre, c'est-à-dire que douze fois les impériaux marchèrent à l'assaut des masses russes sans pouvoir les empêcher de se reformer. Le sol était jonché de milliers de cadavres. Le chroniqueur arménien Acogh'ig raconte qu'à un moment, les deux ailes de cavalerie byzantine ayant été bousculées et ramenées en désordre par les Russes, un corps nombreux de fantassins de sa nation, corps d'élite désigné sous le nom de *salars*, ce qui signifie « chefs » en arménien, se distingua particulièrement par sa merveilleuse bravoure. Il soutint quelque temps seul, sans reculer d'un pas, le choc de toute l'armée ennemie, protégea la personne du basileus en lui faisant un rempart vivant et décida du succès final de la journée. Ces héroïques soldats, se jetant comme des lions sur les Russes qui attaquaient le basileus sous le couvert de leurs armures, les massacrèrent à coups d'épée et mirent les autres en fuite. Les Arméniens étaient à cette époque des troupes excellentes, et leurs contingents s'étaient déjà distingués en Syrie sous Nicéphore Phocas (1).

Cependant le soleil se couchait à l'horizon et les fantassins russes, ces « enragés bersakiers », tenaient toujours. Le basileus ordonne une charge suprême de toute la cavalerie. Lui-même, en grand appareil impérial, éperonnant son cheval, lance en main, excite ses cataphractaires. Cet effort extraordinaire vient enfin à bout de ces fantassins éprouvés. Sous l'œil de leur basileus, les Grecs chargent avec une incroyable énergie au son éclatant des trompes, qui ne parvient pas à étouffer la clameur continue s'échappant des rangs russes. Le principal effort des escadrons byzantins porte sur l'aile gauche ennemie, où combattent les auxiliaires petchenègues. Ces barbares, braves pourtant autant que féroces, sont cul-

1 Nous tenons surtout ce renseignement d'Aboulfaraj.

butés par la charge irrésistible de ces lourds cavaliers. Sviatoslav les soutient en hâte par un corps de réserve qu'il guide en personne. Le basileus de son côté appelle ses derniers renforts. — On combattit jusqu'à la nuit profonde dans un tumulte effroyable, avec un acharnement inouï dont on retrouve la mention dans tous les récits contemporains de ces luttes extraordinaires. Enfin les Russes, accablés sous cet assaut continu de toute cette cavalerie, lâchèrent pied définitivement. Leurs bataillons, culbutés, se débandèrent en désordre par la plaine. Les Grecs en massacrèrent une foule. Un plus grand nombre furent faits prisonniers. Cette fois encore, la poursuite ne s'arrêta que lorsque le dernier Russe survivant eut fui derrière les remparts de Dorystolon. Telle fut la sanglante et première bataille de ce nom en l'an de grâce 972 (1).

Les Grecs couchèrent sur le lieu du combat. L'allégresse régna dans leur camp. Toute la nuit on n'entendit autour des feux que leurs chants de victoire et de longues acclamations en l'honneur du basileus aimé de Dieu. Jean, l'âme joyeuse de ce grand succès qui semblait assurer le triomphe final, accorda de nombreuses récompenses et fit faire d'abondantes distributions de vivres. Des prières d'actions de grâces furent adressées dans toute l'armée à Dieu et aussi au mégalomartyr saint Georges, patron très vénéré des armées byzantines, dont le jour de fête avait vu cette éclatante victoire. Le pieux Tzimiscès lui en rendit dévotement hommage.

Dès que l'aube se fut levée sur ce vingt-quatrième jour du mois d'avril, l'autocrator, comprenant bien, malgré ce premier avantage, que la lutte serait longue, difficile, obstinée, acharnée, rapprocha son camp de la forteresse où se tenait maintenant enfermé tout ce qui restait de guerriers russes en Bulgarie. Malgré ces deux terribles saignées des 4 et 23 avril, c'étaient encore de bien nombreux et redoutables combattants. Il fallait se garder à tout prix d'une agression désespérée de leur part. Aussi, immédiatement après cette installation de l'armée tout près des murs de la

(1) Les auteurs russes modernes présentent les choses tout autrement. D'après eux la victoire dans ce premier jour de lutte sous Dorystolon serait demeurée indécise, la bataille ayant été suspendue par suite de la nuit tombante. Je ne vois rien de cela dans aucun des récits contemporains. M. Biélov (*op. cit.*, p. 181) va jusqu'à affirmer que la fuite précipitée des Russes à la fin de la journée ne fut qu'une feinte.

ville, Jean fit fortifier extraordinairement le camp pour parer à toute surprise. Il attendait impatiemment la venue de sa flotte qui n'était pas encore signalée. Il avait grand besoin d'elle pour couper aux Russes la retraite par le fleuve. Skylitzès dit que sans son concours il hésitait à donner l'assaut.

Léon Diacre a décrit en peu de mots le mode de retranchement adopté

MINIATURE BYZANTINE du fameux Menologion *basilien de la Bibliothèque du Vatican, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — L'enseignement des Apôtres.*

par Jean Tzimiscès pour la protection de son camp. C'était, dit-il, le procédé en usage dans toutes les armées byzantines, à cette époque pour garder chaque jour leur camp en pays ennemi. Dans la plaine, en face et à peu de distance des hauts remparts de Dorystolon, s'élève encore de nos jours un mamelon, sorte de plateau de faible hauteur en pente douce mais d'assez vaste étendue, le même où, huit siècles plus tard, dans les sièges des années 1773, 1809 et 1829, les Russes devaient à leur tour établir leurs batteries. Jean choisit cet emplacement pour y installer son camp. Tout autour de l'espace ainsi réservé, un large et profond fossé formant un im-

mense rectangle fut creusé. La terre rejetée par devant forma parapet. Sur ce parapet on fixa les lances et les javelots, dans les intervalles desquels on disposa des boucliers de manière à obtenir une muraille métallique continue sans aucun interstice. « Il n'existe pas d'abri plus sûr, dit Léon Diacre, pour une armée en campagne. A travers ce formidable mur de fer personne ne peut passer. Les troupes non seulement se trouvent complètement protégées par le fossé, mais rien ne leur est plus facile que de repousser un assaut de derrière cette palissade improvisée. Défendus par ce rempart de métal auprès duquel veillent des gardes nombreux, les soldats fatigués peuvent prendre le plus complet repos. C'est ainsi que nos guerriers fortifient toujours leur camp en pays ennemi. »

Dans le cas présent, le camp byzantin devait couvrir un très grand espace pour pouvoir contenir dans son enceinte non seulement cette nombreuse armée, mais tous les convois, les infinis bagages, tous les *impedimenta*, les approvisionnements d'une si grande multitude armée, tout le parc des machines de guerre, la foule des convoyeurs, des valets, etc.

Aussitôt sa retraite ainsi assurée en cas d'échec, Jean Tzimiscès, renonçant à attendre la flotte, attaqua Dorystolon. Ce fut, dit Léon Diacre, dès le lendemain de la journée qui avait été consacrée à l'établissement du camp, le surlendemain de la bataille, soit le jeudi 25 avril. Cette belle campagne, menée, il est vrai, par un des plus brillants capitaines du dixième siècle, et dont les dates principales nous ont été assez exactement conservées, nous montre combien promptement s'exécutaient les opérations militaires d'alors, avec quelle précision en quelque sorte mathématique marchaient, manœuvraient, combattaient ces grandes armées du dixième siècle oriental. Jean Tzimiscès et ses troupes se battent de l'aurore jusqu'au couchant dans la journée du 23 avril à quelques milles de Silistrie. Douze fois ils reprennent l'offensive contre un ennemi acharné. La dernière charge décisive n'a lieu qu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, les impériaux, victorieux, s'avancent jusque sous les murs de la place où s'étaient réfugiés les débris de l'armée russe. Au lieu de prendre un repos mérité, les légionnaires byzantins creusent le grand fossé et élèvent le retranchement formidable qui doit protéger leur camp. Dès le lendemain 25 ils attaquent Dorystolon.

Combien il serait curieux de se représenter l'aspect de cette ville avec la multitude des guerriers russes l'encombrant, avec ses maisons en bois fourmillant de la cohue des réfugiés de toute sorte et de toute race, avec cette masse extraordinaire de vingt mille Bulgares prisonniers. Malheureusement cet effort d'imagination est une quasi-impossibilité. En dehors des rustiques palais du roi ou du gouverneur et de quelques églises, les édifices de la cité danubienne ne devaient guère être que de basses maisons de bois, des huttes et de vastes hangars. Le mur même de la ville était construit de terre battue, peut-être avec des tours de pierre, protégé par un profond fossé plein d'eau. Sauf quelques détails que j'indique plus bas, on ne se rend nul compte, par les récits de Léon Diacre et de Skylitzès, de la disposition des forces assiégeantes. Les galères impériales avec les redoutables appareils pour lancer le feu grégeois vinrent plus tard jeter l'ancre dans le Danube.

Les opérations durent commencer aux premières lueurs du jour. Disons de suite que cette première attaque destinée à préparer l'assaut et qui semble avoir consisté surtout en un échange de projectiles les plus variés durant la journée tout entière, fut un échec pour les assiégeants. Les Russes, postés dans les tours, lançaient, avec leurs machines et leurs arcs, des quartiers de roc, des traits, des flèches innombrables. Les impériaux leur répondaient à coups de flèches et de balles de fronde. Les Russes avaient l'avantage de la position et il ne semble pas que cette fois les Grecs aient pu approcher du pied du rempart. La nuit venue, le basileus ordonna la retraite. Mais à peine ses soldats fatigués, rentrés au camp, s'apprêtaient-ils à prendre leur repas du soir, que les sentinelles signalèrent une double et impétueuse sortie des Russes. Chose curieuse, un nombre assez considérable de ces barbares étaient cette fois à cheval. Témoins chaque jour du résultat merveilleux que leurs adversaires tiraient de leur cavalerie, ils avaient exercé leurs plus adroits guerriers à monter les chevaux du pays.

Les Russes, en deux corps, se précipitèrent comme un double torrent par la porte orientale devant laquelle campait le stratopédarque Pierre Phocas avec les contingents occidentaux, c'est-à-dire avec les troupes des thèmes de Thrace et de Macédoine, et par celle d'occident devant laquelle

montaient la garde les troupes d'Anatolie ou troupes orientales sous le commandement de Bardas Skléros. Cette violente sortie fut repoussée à grand'peine après une lutte qui se prolongea fort avant dans la nuit. L'emploi de la cavalerie ne porta pas bonheur aux Russes. Ils ne savaient ni se tenir droits ni combattre du haut de leurs montures. A leur approche, les cavaliers grecs, sautant en selle, bondirent à leur rencontre et les attaquèrent vivement de la lance, maniant avec aisance cette arme dont ils avaient la grande habitude et qu'ils portaient dans ce temps fort longue. Les géants de Scythie, empêtrés sur leurs coursiers improvisés, incapables de les diriger, durent faire volte-face et fuir en désordre jusqu'à la ville, proie facile pour leurs ennemis plus expérimentés. Beaucoup périrent. L'infanterie des Russes fut autrement difficile à repousser. Cependant Skylitzès affirme, chose peu croyable, que les Grecs ne perdirent dans cet engagement que trois chevaux et pas un seul homme ! Telle fut la seconde journée sous Dorystolon.

A ce moment précis, semble-t-il, d'après le récit de Léon Diacre, on aperçut soudain, remontant le vaste fleuve, la grande et magnifique flotte impériale que nous avons vue partant de la Corne d'Or sous la conduite du drongaire Léon (1). Bateaux portant le feu grégeois et bateaux de transport, moins nombreux, chargés de vivres vinrent s'embosser un peu au-dessous de la ville, interceptant toute communication avec la rive gauche, avec Kiev et le Dniéper par conséquent, prévenant ainsi la fuite des Russes, dont Jean Tzimiscès voulait que la Bulgarie devînt à jamais le tombeau. Cette arrivée si opportune fut accueillie par les cris de joie de l'armée massée sur la rive du fleuve, car ce renfort venait admirablement compléter le cercle de fer qui enserrait la cité. La voie du salut et de la liberté par delà le Danube était maintenant définitivement enlevée aux Russes. Aussi leur effroi semble-t-il avoir été extrême. Ils savaient que les flancs de ces navires recélaient le feu liquide, terreur de leur nation. « Dès leur enfance, dit Léon Diacre, tous, dans leurs huttes lointaines, avaient frissonné d'épouvante en entendant leurs pères raconter comment la flamme médique avait détruit dans le Pont-Euxin la foule immense des

(1) Voy. p. 87.

MOSAÏQUE BYZANTINE DU XIe SIÈCLE DU COUVENT DE SAINT-LUC EN PHOCIDE. — LE LAVEMENT DES PIEDS.

barques d'Igor, le père de leur prince. » Pas une demeure russe qui n'eût perdu alors quelqu'un des siens brûlé ou noyé, et le soir dans les veillées, au pays de Scythie, sur les hautes collines kiéviennes ou sur les basses rives des porogues sonores du vieux Dniéper, les vieillards décrivaient aux jeunes gens éperdus les brûlures terribles causées par le diabolique engin que nul ne pouvait éteindre, dont la flamme humide courait à la surface des eaux comme sur le corps nu des guerriers. On conçoit quel dut être l'émoi des soldats de Sviatoslav. Rappelant en hâte leurs barques éparses qui couvraient le cours du fleuve, leurs barques familières creusées chacune dans un seul tronc d'arbre, si légères qu'on les portait à bras le long des rapides, ces monoxyles fidèles qui leur avaient servi à venir de si loin descendant le cours de leurs fleuves nationaux (1), ils les rassemblèrent probablement à sec sous les murs de la ville, là où le Danube coulait au pied du rempart. Du haut des créneaux ils lancèrent constamment sur le fleuve une pluie de flèches et de pierres, espérant empêcher les vaisseaux byzantins de s'approcher assez pour brûler ces barques demeurées malgré tout leur dernier espoir.

Ainsi Dorystolon donnait en ce printemps de l'an 972 ce formidable et curieux spectacle de ces deux armées, de ces deux flottes si dissemblables réunies sous ses murs. Peu de grandes scènes militaires ont pu présenter un intérêt plus poignant. Au centre, Silistrie avec ses hauts remparts hérissés de tours peuplées de défenseurs, avec ses rues, ses places couvertes de guerriers gigantesques au parler rauque et sonore, guerriers étranges des glaces de la Scythie, brutes effrayantes aux vêtements de mailles ; autour d'eux, des Petchenègues, des Hongrois, des Bulgares captifs, « tous les peuples de la Horde », vêtus de peaux de bêtes. Au sud, le vaste camp de l'armée byzantine fourmillant de milliers de soldats de tant de races, le long scintillement de cette prodigieuse muraille de boucliers et de lances fichés en terre, les évolutions des cavaliers cataphractaires, les marches et contremarches des troupes de pied achevant l'investissement, les costumes superbes du basileus et des chefs, l'éblouissante troupe des Immortels. Au nord, le Danube sombre s'écoulant lentement

(1) Sur les guerriers russes et leurs barques fameuses, voy. le chap. IX du *Traité de l'Administration* de Constantin Porphyrogénète.

dans sa large vallée, les barques russes par centaines, peut-être par milliers, serrées sur la rive comme un troupeau, plus loin en un vaste demi-cercle la flotte grecque ignifère avec ses pavillons de soie, ses voiles de couleur, les costumes de ses milliers de matelots, bloquant étroitement les monoxyles ennemis, les observant sans relâche pour leur barrer toute retraite. Au delà, la plaine infinie, nue et morne, jusqu'aux brumes de Scythie, et peut-être au loin quelque bande errante de cavaliers hongrois venus pour piller, attirés comme le vautour par l'odeur du carnage, contemplant étonnés du haut de leurs maigres montures ce spectacle inouï.

Toute la nuit, raconte Léon Diacre, on entendit au camp impérial les hurlements des Russes pleurant leurs morts. Cette cérémonie lugubre, la *trizna*, fit frissonner les légionnaires byzantins couchés sur la terre nue. Il semblait que ce fussent des rugissements de bêtes. Les femmes s'en mêlaient et leur voix plus claire dominait étrangement les rauques sanglots des hommes. C'était l'accompagnement des jeux funèbres par lesquels les Varègues avaient coutume de célébrer la gloire de leurs camarades tués et leur entrée dans la Walhalla des guerriers (1).

Le vendredi 26, au point du jour, Sviatoslav fit rentrer en hâte dans la place les derniers détachements encore épars aux environs pour la garde de quelques points fortifiés. L'investissement de Dorystolon par les Grecs ne semble donc pas avoir été jusque-là tout à fait complet. Ce même jour, Jean Tzimiscès fit sortir en bataille ses troupes dans la plaine pour attirer une fois de plus les Russes au combat, mais, soit que ceux-ci pleurassent encore leurs morts, soit qu'ils eussent intérêt à fatiguer leurs adversaires, ils se tinrent obstinément renfermés derrière leurs remparts. Force fut au basileus de s'en retourner après cette provocation inutile. Le soir seulement, et comme toujours au moment où les impériaux s'apprêtaient à prendre leur repos, les Russes tentèrent une sortie nouvelle. Dans l'intervalle, le basileus avait reçu sous sa tente les députations des municipalités de Constantia et de plusieurs autres cités du Danube venues pour lui présenter les clefs de leurs villes et s'en remettre à sa merci, lui appor-

1 Le mot *trizna*, dit M. Leger, signifie proprement *combat*, *lutte*. C'étaient donc des jeux guerriers en l'honneur des défunts.

tant pour le fléchir tout ce qu'on avait pu rassembler en fait d'approvisionnements. Jean Tzimiscès avait fait bon accueil à ces envoyés. Leurs cités furent occupées par de fortes garnisons byzantines.

Donc, dans cette soirée du 26, les Russes se précipitèrent à nouveau par toutes les portes de Dorystolon. Beaucoup plus nombreux que la veille, ils tombèrent à l'improviste sur les avant-postes grecs, sans méfiance à cause de l'heure si avancée. Comme toujours, ces guerriers, enchemisés de fine maille, disparaissaient presque derrière les hauts boucliers qui les protégeaient de la tête aux pieds. Les impériaux, revenus de leur surprise, se jetèrent à leur rencontre. Un combat s'engagea semblable à celui de la soirée précédente, plus violent encore, longtemps indécis. Un moment même, la lutte sembla pencher en faveur des Russes, mais un incident inattendu vint à nouveau changer la fortune. Le héros Sphengel, celui que les chroniqueurs grecs désignent comme le troisième en grade après Sviatoslav, le glorieux vaincu de Péréiaslavets, ce géant devant qui tous tremblaient, fut tué par un simple soldat grec qui, se jetant au-devant des siens, fondit audacieusement sur lui [1]. Sa mort jeta un trouble profond parmi ses compatriotes, déjà fatigués. Bientôt ils mollirent. Le désordre se mit dans leurs rangs. Toutefois Skylitzès affirme qu'ils réussirent à se maintenir toute la nuit dans leurs positions, jusqu'au lendemain 27 avril à midi.

A ce moment précis, ils s'aperçurent que le basileus détachait des troupes à droite et à gauche pour leur couper la retraite. Saisis d'effroi, ils voulurent rétrograder. Il était trop tard; déjà la route directe de Dorystolon était occupée par des forces ennemies. Alors la panique survint. Les soldats varègues en fuite se répandirent dans les campagnes. Une foule, cette fois encore, tombèrent sous les coups des Byzantins, acharnés à leur poursuite. Les autres réussirent à rentrer dans la ville par les portes plus éloignées. Un guerrier d'Asie, Théodore Lalakon, de la famille presque illustre de ce nom, homme d'une vigueur et d'une audace extraordinaires, fit l'admiration de l'armée en assommant une quantité

(1) M. Biélov, *op. cit.*, p. 183, considère cette anecdote comme une invention de Léon Diacre. On sait que, pour l'historien russe, Sphengel n'est autre que le Sviénald de la *Chronique* dite *de Nestor*, lequel vivait encore en 977.

d'ennemis de sa lourde masse de fer. Il la maniait avec une telle violence qu'il brisait d'un coup le casque et le crâne de ses victimes.

Telle fut la troisième journée de combat, journée si longtemps indécise. Après la retraite des Russes, Jean ordonna de sonner le rappel des troupes épuisées et leur fit distribuer en abondance des récompenses et des vivres. Parcourant leurs rangs, il s'efforça, par ses discours, de maintenir leur enthousiasme. Tout n'allait pas aussi vite qu'on avait pu l'espérer après le premier échec des Russes. Certes ceux-ci avaient dû se renfermer définitivement dans Dorystolon ; certes ils avaient eu le dessous dans presque toutes les rencontres ; mais ils n'en tenaient pas moins encore avec l'opiniâtreté habituelle à leur race, et, malgré ces deux sanglants derniers combats, les Grecs n'avaient pu toucher encore aux remparts de la ville. Il fallait renoncer à enlever par surprise ou même d'assaut cette forteresse si héroïquement défendue. Il fallait faire une attaque en règle, courir toutes les chances d'une aussi formidable opération. Les troupes impériales acceptèrent courageusement cette pénible éventualité. Ce siège célèbre devait durer bien des semaines encore.

CROIX géorgienne de basse époque conservée dans l'église de Nikortzminda, dans le district de Ratcho, de l'Imérétie montagneuse. Aux extrémités des branches sont fixés trois magnifiques médaillons byzantins émaillés du XIme Siècle, représentant des Evangélistes Histoire des Emaux Byzantins, *de N. Kondakow.*

Nous ne sommes malheureusement que très insuffisamment renseignés sur les divers incidents qui en marquèrent le cours (1). Nous savons pourtant que dans le courant de cette même funèbre nuit du 27 au 28 qui suivit la bataille où Sphengel avait péri, Sviatoslav, résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, fit travailler tous ses guerriers à l'élargissement du fossé qui bordait le rempart de Dorystolon. Même, comme Jean Tzimiscès, renonçant à prendre de vive force une place ainsi défendue, préférant en triompher par la famine, maintenait ses positions à une assez grande distance de la ville, ce travail put, paraît-il, être poursuivi plusieurs nuits durant sans que les assiégeants en eussent connaissance.

Nous savons encore que dans cette même nuit Sviatoslav, sur l'autre front de la ville, exécuta une sortie par le fleuve à l'aide de ses monoxyles. Comme le chef russe avait énormément de blessés et qu'il redoutait la famine, ses vivres commençant à s'épuiser et les navires grecs interceptant tous ses convois, il voulut profiter de cette nuit ténébreuse, sans lune, pour chercher à faire quelque butin. La profondeur de l'obscurité s'était encore accrue par un violent orage de pluie et de grêle. Tonnerre et éclairs faisaient rage. Le grand-prince de Kiev, jetant deux mille guerriers dans ses meilleures barques, réussit à tromper la surveillance des marins grecs. Ses soldats, descendus à terre, enlevèrent tout ce qu'ils purent prendre de blé, de millet et d'autres subsistances, puis se rembarquèrent en hâte. En regagnant Dorystolon, ils aperçurent, sur la rive méridionale du fleuve, de nombreux valets de l'armée grecque, les uns abreuvant leurs chevaux, les autres coupant du bois ou faisant du fourrage. Débarquant sans bruit, marchant sous bois, Sviatoslav et ses hommes tombèrent sur ces pauvres diables surpris sans défense et en firent un grand massacre. Les survivants s'enfuirent dans la forêt. Les Russes, se rembarquant aussitôt avec les chevaux des Grecs et leurs charges, poussés par un bon vent, rentrèrent en triomphe dans la cité. Le basileus se montra juste-

(1) « Soixante-cinq jours », dit Skylitzès. « Soixante », en chiffres ronds, dit Zonaras. Voici la phrase de Skylitzès : « Après que (Jean) eut assiégé (la ville) soixante-cinq jours de suite, livrant chaque jour un combat, et qu'il n'eut pourtant pas réussi à la prendre, il tenta de s'en emparer par la famine ». Tout cela est bien peu clair. En réalité, le siège dura plus de trois mois.

ment irrité de cet incident humiliant. Il accabla de reproches les chefs de la flotte qui avaient laissé passer sans les voir les barques russes, les menaçant de les faire mettre à mort si pareil fait se reproduisait. Depuis ils firent une garde plus vigilante sur les deux rives, ne laissant passer ni homme ni bête. Ce fut l'unique sortie des Russes par la voie du fleuve. La flotte grecque, instruite par l'expérience, ne leur permit plus de renouveler cet exploit.

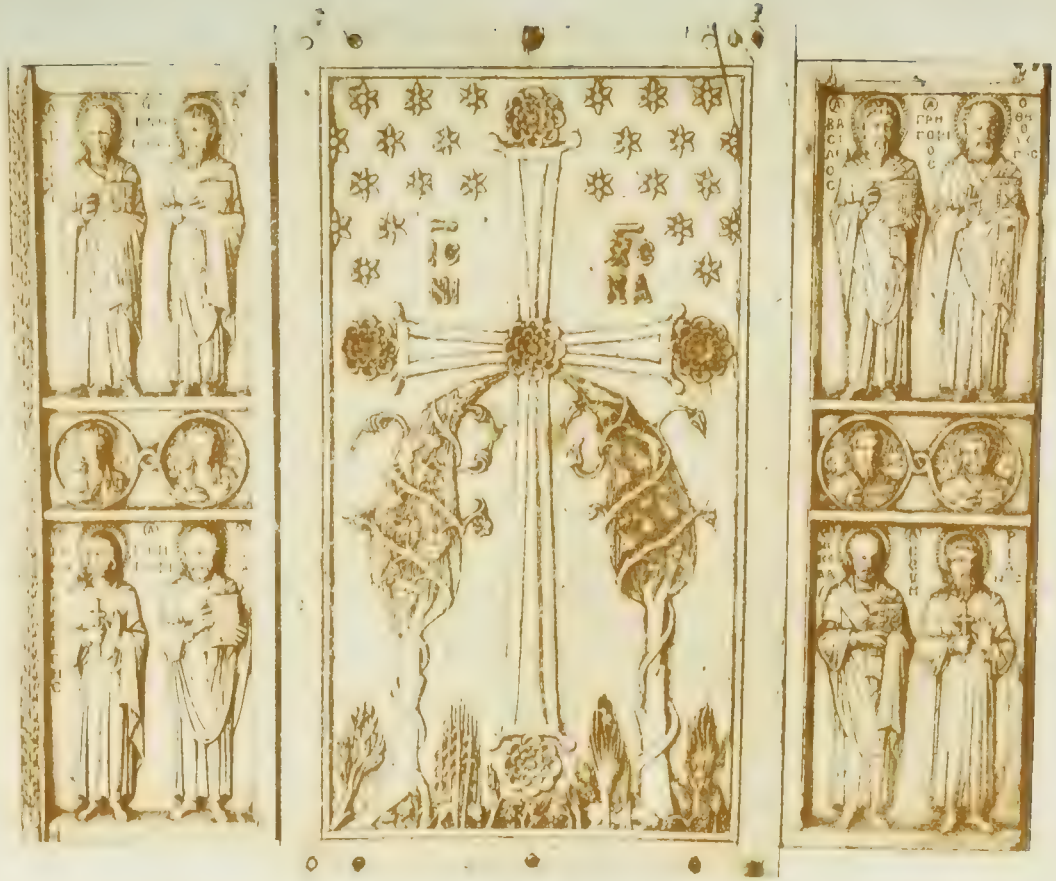
Jean, pour éviter de semblables échecs, s'efforça de rendre le blocus de Dorystolon plus étroit encore. Ses troupes, infatigables, exécutèrent d'immenses travaux de circonvallation. Toutes les routes menant à la ville assiégée, les moindres chemins furent coupés par des tranchées qu'occupèrent des détachements nombreux. Il devint impossible aux Russes de se ravitailler dans quelque direction que ce fût, et dès ce moment la famine se fit cruellement sentir. Puis l'armée grecque demeura au repos, attendant que la faim lui livrât l'ennemi.

Comme si le basileus ne pouvait demeurer un jour sans les plus graves préoccupations, alors qu'il était déjà si absorbé par les soucis de cette lutte de géants, il reçut à ce moment des nouvelles qui l'émurent vivement. Tandis qu'il s'apprêtait à conquérir Silistrie, il apprit soudain qu'il avait failli perdre Constantinople et l'empire. C'étaient encore ces turbulents et incorrigibles Phocas qui, inconsolables d'avoir perdu par la mort de Nicéphore le pouvoir et la fortune, avaient voulu profiter de son absence pour tenter désespérément une fois de plus de ressaisir la couronne. On se rappelle que lors de la révolte de Bardas Phocas, l'an précédent, Léon et son autre fils le patrice Nicéphore, ayant comploté de débarquer en Thrace et de soulever les populations de ce thème, avaient pour ce fait été condamnés à perdre la vue. Mais le basileus Jean, plein de clémence, ayant ordonné qu'on se contentât d'un simulacre de supplice, s'était borné à faire garder plus étroitement le père et le fils dans la ville de Methymna de Lesbos. Nous n'avons aucun détail sur cette seconde prison des infortunés princes. Toujours est-il que, soit que leur exil fût devenu si dur qu'ils préférassent tout risquer plutôt que de le subir davantage, soit qu'ils eussent été abusés par de faux rapports sur la situation

vraie du basileus et de son armée aux rives du Danube, ou bien encore que la seule absence de Jean leur eût paru une garantie suffisante pour le succès du coup de main qu'ils méditaient, ils parvinrent à corrompre leurs gardiens et à s'évader de Methymna dans une barque. On ignore comment ils réussirent à franchir les passes de l'Hellespont et à aborder en face de Constantinople. Quelque temps ils se tinrent cachés dans un monastère du faubourg asiatique de Pélamydion (1), dont les moines étaient dévoués à leur cause. De même que pour tant d'autres événements du dixième siècle byzantin, période obscure entre toutes celles de l'histoire, nous ne possédons sur cette conspiration aucun autre détail, mais cette simple indication de Léon Diacre nous fait voir combien les partisans des Phocas étaient encore nombreux et puissants dans la capitale et quelles actives intelligences ceux-ci devaient y entretenir pour qu'ils osassent se risquer en une telle aventure, pour qu'ils pussent être ainsi accueillis par toute une congrégation de moines à eux dévoués dans un monastère de la banlieue même de Constantinople. A travers la désespérante brièveté des chroniqueurs on devine confusément toute une vaste et puissante conspiration n'attendant qu'une chance heureuse, une défaite du nouveau basileus sur le Danube, pour se transformer contre lui en un soulèvement général de toutes les rancunes formidables du parti tombé avec Nicéphore.

Nous ne connaissons exactement de cette audacieuse tentative des Phocas que son issue même, qui fut pour eux des plus malheureuses. Dès que le curopalate eut fait connaître par un messager sûr à ses fidèles de la capitale sa présence au monastère de Pélamydion, ils lui renouvelèrent la promesse de leur appui. Dans des conciliabules secrets, il fut convenu qu'une bande de partisans dévoués s'introduirait de nuit au Palais Sacré, plus facile à aborder en l'absence du basileus, et y proclamerait aussitôt le règne de Léon. Naturellement on maintiendrait nominalement sur le trône les deux jeunes basileis légitimes. Si ce premier acte réussissait, on pouvait avec raison concevoir les plus grandes espérances pour le succès final. On avait si bien vu au début de

(1) Ou Pélamys.



TRIPTYQUE byzantin d'ivoire du Xme Siecle du Musée du Louvre. — Face postérieure

chacun des deux derniers règnes combien l'heureuse issue de ces conspirations dépendait parfois du plus modeste commencement. Pénétrer en armes au Palais, y proclamer sur-le-champ un nouveau basileus était

PORTION DE TRIPTYQUE BYZANTIN. Émail de la fin du Xme Siècle, conservé au monastère de Schémokhmedi, dans l'ancienne Géorgie. — La Résurrection et l'Annonciation. (Histoire des Émaux Byzantins, *de N. Kondakov.*)

à cette époque à Byzance le moyen le plus prompt comme le plus sûr de faire une révolution. On l'avait bien vu lors de l'avènement de Tzimiscès, si peu de temps auparavant. Mais aujourd'hui, s'il n'y avait plus au Palais un Nicéphore Phocas pour inspirer, même mourant, de la terreur aux conjurés, de même il ne s'y trouvait pas non plus une Théophano pour les y

introduire en secret. Pour pouvoir y pénétrer nuitamment, les partisans des deux princes, fort pressés d'agir, réussirent à gagner un des portiers impériaux (1) qui leur laissa prendre des empreintes sur cire des serrures. Dès qu'on eut fait fabriquer des clefs nouvelles, des émissaires furent expédiés en hâte au couvent de Pélamydion pour prévenir les princes. Par une nuit très obscure, comme le vent soufflait en tempête, une barque porta le vieux curopalate et son fils de la rive asiatique du Bosphore au pied du palais du Boucoléon. C'était précisément le trajet qu'avaient suivi deux ans et demi auparavant, par le même temps d'orage furieux, Jean Tzimiscès et ses affidés ! Les Phocas pénétrèrent clandestinement dans l'enceinte urbaine par la petite porte du même nom (2) qui s'ouvrait au-dessous de l'église de Saint-Phocas. Déjà ils se croyaient maîtres de l'empire. Durant que leurs partisans se groupaient, ils allèrent pour quelques moments se cacher dans le quartier du Sphorakion, situé non loin de l'Octogonion et de l'Hippodrome (3), dans la maison d'un de leurs principaux affidés, employé à la cour. Une imprudence les perdit. Un des leurs, voulant leur gagner des adhérents, était allé trouver un sien ami dont il se croyait sûr, qui était directeur de la fabrique impériale où se tissaient les étoffes merveilleuses destinées à l'usage de la famille du basileus. Il révéla à cet homme la présence des deux bannis dans la capitale, lui demandant de soulever en leur faveur la très nombreuse et puissante corporation des tisserands, dont il était naturellement le membre le plus influent. Lui, pour le mieux tromper, feignant d'accueillir sa demande, s'éloigna sur-le-champ, comme s'il allait remplir sa mission.

Au lieu de cela, il courut épouvanté chez le parakimomène et chez le drongaire Léon, que Jean Tzimiscès, très probablement inquiet de savoir sa turbulente capitale si complètement livrée à elle-même, avait renvoyés des bords du Danube pour veiller sur elle et sur le Palais Sacré.

(1) Skylitzès dit qu'« ils corrompirent, à prix d'or, beaucoup de gens de la ville, même des gardiens du Palais ».

(2) « Porte de l'Acropole ».

(3) Voy. A. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 119. « Les péripéties de ce récit, dit cet auteur, s'expliquent parfaitement si l'on admet la situation de l'église Saint-Théodore *Sphoracii* près de l'Octogonion, dans le voisinage de la Grande Église, tandis qu'en la plaçant, avec les topographes depuis Pierre Gilles, au Véfa Meïdan, les distances entre les endroits mentionnés seraient trop grandes. »

Le traître mit ces hauts personnages au courant de la présence du curopalate et de son fils à Constantinople. Il put même leur indiquer la retraite des deux princes.

L'eunuque Basile, le vaillant bâtard, n'était pas homme à perdre la tête pour si peu. Sur son ordre, le drongaire Léon, comme lui prompt à l'action, alla à la tête de soldats choisis envelopper la maison où le curopalate se tenait caché, pas assez vite cependant pour que les deux Phocas, qu'on réussit à prévenir, ne fussent parvenus à s'échapper par une issue dérobée. Se sentant perdus, ils coururent à la Grande Église, refuge suprême de tous les désespérés de Byzance, considéré d'ordinaire comme sacré. Mais les infortunés avaient affaire au dur parakimomène, peu enclin à se laisser impressionner par cette vieille tradition d'inviolabilité qu'il n'avait du reste jamais respectée ; on l'avait bien vu jadis lorsqu'il s'était agi de son prédécesseur Bringas et aussi de la malheureuse Théophano. Les gardes du drongaire, pénétrant dans Sainte-Sophie sur les pas des fugitifs, les en eurent vite arrachés, on conçoit au milieu de quel tumulte populaire. Nous n'avons pas d'autre détail. On jeta les princes enchaînés dans une barque qui les conduisit à un monastère de l'îlot de Calonymos, dans l'archipel des Princes (1). Le basileus fut prévenu aussitôt. Sa patience était à bout. Les deux malheureux furent cette fois définitivement privés de la vue. Tout ce qu'ils possédaient encore fut confisqué au profit du Trésor. Ainsi finit le brillant curopalate Léon. L'histoire se tait dès lors sur son sort. Plus tard nous reparlerons de son fils. Léon Diacre dit que leur exil se prolongea longtemps. Probablement ils habitèrent des années durant quelque misérable cellule d'un de ces cloîtres insulaires, menant la vie misérable qui était à Byzance le lot des prisonniers d'État privés de la vue, transformés de force en moines.

« Dans le même temps, poursuit Skylitzès, se passa un autre fait digne d'être noté. On trouva dans les jardins d'un sénateur une plaque de marbre portant les effigies de deux personnages, un homme et une femme, avec cette inscription : « *Longue vie à Jean et Théodora, basileis philochristes.* » « Il y en eut, dit le naïf chroniqueur, qui s'intéressèrent

(1) Skylitzès dit « dans l'île de Proti ».

extraordinairement à cette pierre prophétique. Elle leur semblait avoir prédit l'état de choses actuel. D'autres, plus sceptiques, soupçonnèrent quelque fraude et y virent une flatterie du propriétaire à l'adresse de l'empereur. » « Je n'affirme rien, conclut le prudent écrivain, car j'ignore de quel côté se trouve la vérité. »

Revenons au siège de Dorystolon. Remis de la chaude alerte causée par la tentative des Phocas, Jean Tzimiscès avait poussé avec ardeur les opérations, enserrant chaque jour davantage l'ennemi dans un cercle de fer. Le siège, transformé en blocus pour mieux affamer les Russes et les habitants enfermés avec eux, s'était poursuivi tout le mois de mai et tout le mois suivant sans incident notable, du moins les chroniqueurs n'en mentionnent aucun (1). Cependant les machines byzantines n'avaient pas cessé un jour de battre tantôt un point, tantôt un autre de la muraille, et le nombre des défenseurs de Dorystolon n'avait cessé de diminuer. Le 19 juillet (2), les Russes, tourmentés par la famine, horriblement gênés par la pluie de traits et de projectiles que les balistes et les catapultes ne cessaient de faire pleuvoir sur eux, leur tuant journellement de nombreux guerriers, tentèrent enfin une sortie nouvelle, se répandant soudain dans la plaine en masses profondes, faisant des efforts désespérés pour brûler ces odieux engins. Le magistros Jean Courcouas, fils de Romain, à la fois parent et ancien compagnon d'armes du basileus dans les campagnes d'Asie, un des héros des guerres sarrasines sous les trois derniers règnes, ce soldat jadis intrépide et peut-être le meilleur général de l'empire après Jean Tzimiscès et Bardas Skléros, maintenant alourdi par l'âge et l'ivrognerie, avait le commandement des machines; de nos jours on dirait qu'il avait la direction du parc de siège.

La sortie des Russes eut lieu après le repas du milieu du jour. Courcouas qui avait, suivant son habitude, longuement festoyé, dormait quand on courut l'avertir. Encore lourd de vin et de sommeil, il s'élança sur son

(1) Ce temps d'inaction complète de la part de Sviatoslav, dit l'historien Tchertkov (*op. cit.*, p. 235), peut s'expliquer par ce fait que peut-être il espérait recevoir des renforts des Hongrois, des Slaves ou d'autres nations au delà du Danube. Skylitzès dit expressément que « les peuples barbares du voisinage n'osaient pas, par crainte des Romains, porter secours aux Russes ».

(2) Cette date est établie par celle du combat suivant, que Skylitzès fixe au 20 juillet et que Léon Diacre dit avoir eu lieu *le lendemain* de celui dans lequel Jean Courcouas fut tué.

ICONE BYZANTINE peinte et émaillée de la fin du Xe ou du commencement du XIe Siècle, conservée au monastère de Khopi, en Mingrélie (Hist. des Émaux Byzantins, *de N. Kondakov*)

cheval, faisant sonner la charge. Ralliant ses hommes, il les conduisit à fond de train à la rencontre de l'ennemi. Soudain on vit sa monture buter dans un trou de la route et rouler à terre en le désarçonnant. A ce moment les deux troupes en venaient aux mains. Les Russes, voyant choir un chef à l'armure entièrement dorée comme l'était aussi le caparaçon de son

cheval tout orné de phalères, persuadés que c'était le basileus, se jetèrent en foule sur lui comme des bêtes de proie. A coups de haches et d'épées, ils l'eurent en un instant dépecé. Ce tragique épisode mit probablement de suite fin au combat, et les Russes, s'ils ne réussirent pas à brûler, semble-t-il, beaucoup de machines, purent du moins se retirer sans être inquiétés, car les chroniqueurs n'ajoutent rien de plus au récit de ce jour, sauf que la tête du magistros fut fichée sur un javelot planté au haut d'une tour de l'enceinte, au bruit étourdissant des acclamations des Russes et des injures moqueuses dont ils accablaient les assiégeants, tant ces barbares étaient encore convaincus qu'ils venaient d'égorger le basileus grec « comme un porc à l'abattoir ». « Ainsi, dit Léon Diacre, le toujours dévot chroniqueur, Courcouas porta la peine de ses nombreux sacrilèges. On affirme en effet que dans cette guerre de Bulgarie (1) il n'avait pas craint de mettre au pillage de nombreuses églises et de s'approprier leurs vases sacrés, les vêtements sacerdotaux, les étoffes précieuses. » Ce fut une grande perte pour le basileus que la mort de ce capitaine (2). Telle fut la quatrième journée de combat sous Dorystolon : une simple sortie.

Dès le lendemain, 20 juillet, Sviatoslav, exalté par la mort de ce grand chef, dont il savait maintenant le nom, voulant tenter une fois encore la fortune avant que la disette et les maladies qui décimaient son armée chaque jour davantage ne l'eussent par trop réduite, décida d'exécuter une nouvelle sortie en masse. Ce fut la cinquième journée de bataille devant Dorystolon. Celle-ci fut terrible, une des plus sanglantes. Tous les assiégés valides avaient pris les armes.

Sviatoslav, se réservant le commandement d'une des ailes, avait placé la seconde sous celui d'Icmor, chef illustre, « le second dans l'armée après le prince », qui, de la plus basse extraction, s'était élevé par sa bril-

(1) Probablement lors de la marche en avant de la Grande Péréiaslavets sur Dorystolon.

(2) La version de Skylitzès et de Cédrénus est quelque peu différente, moins fâcheuse pour la mémoire de Jean Courcouas. Les Russes, disent-ils, souffraient principalement de l'action des machines dont la garde était confiée à ce chef. Une surtout, quelque monstrueuse catapulte, les accablait d'un terrible jet de pierres. Un gros d'infanterie mélangé de troupes légères fut envoyé pour détruire cet insupportable engin. Courcouas, qui se précipita pour le défendre, fut désarçonné en plein bataillon russe par un projectile adroitement dirigé. Ses soldats, accourus trop tard à son secours, conservèrent du moins la fameuse catapulte et refoulèrent les Russes dans la place.

lante valeur au premier grade militaire et jouissait d'une immense réputation parmi ses frères d'armes. C'était encore, comme tant de ses compatriotes de cette époque, un géant formidable, d'une force extraordinaire (1). Un violent combat s'engagea sur l'heure. Dans le corps des Immortels, qui comptait de nombreux fils d'archontes byzantins et de princes étrangers, figurait celui du vieil émir de Crète, Couroupas, dont j'ai raconté ailleurs l'émouvante histoire (2). Le vaillant chef sarrasin, après avoir suivi avec tous les siens le triomphe de son vainqueur Nicéphore Phocas, avait dû fixer sa résidence aux abords mêmes de Byzance. Il avait vécu depuis dans une demi-captivité très douce, comblé d'honneurs par le gouvernement impérial, qui avait été jusqu'à lui donner un siège au Sénat. Son fils Anémas, probablement avec plusieurs autres membres de sa nombreuse famille et d'autres chefs arabes crétois captifs, avait pris du service dans l'armée byzantine, et avait été, on le voit, admis dans ce corps d'élite par excellence, conformément à cette politique byzantine, si souple, si habile à s'attacher tous ces nobles vaincus qu'elle retenait auprès d'elle comme autant d'otages garants de ses conquêtes. Contraste extraordinaire, le fils de ce sauvage chef de corsaires dont les flottes avaient mis en danger l'existence même de l'empire quelques années auparavant, faisait maintenant à la suite du basileus la campagne de Bulgarie, n'ayant plus qu'une pensée, et ce trait nous peint d'une couleur singulière ces temps troublés, celle de se couvrir de gloire sous les yeux de ses nouveaux amis, ses vainqueurs de jadis. Tel était encore à cette époque le prestige du nom romain ! La présence de tous ces nobles jeunes représentants de la race arabe dans les armées impériales ouvre un jour curieux sur ce que devait être dans cette fin du dixième siècle la composition d'un corps de la garde impériale byzantine.

Donc Anémas, guerrier sarrasin du corps des Immortels, voyant le terrible Northmann Icmor se précipiter à la tête des siens sur les rangs des

(1) M. Biélov, *op. cit.*, p. 184, estime qu'il s'agit peut-être là d'un personnage imaginaire, inventé de toutes pièces par Léon Diacre. « Si Icmor, dit-il, avait été le premier dans l'armée après Sviatoslav, nos chroniqueurs l'eussent certainement mentionné. » Je ne vois aucune raison de mettre sérieusement en doute la véracité d'un historien aussi consciencieux que Léon Diacre.

(2) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, chap. II.

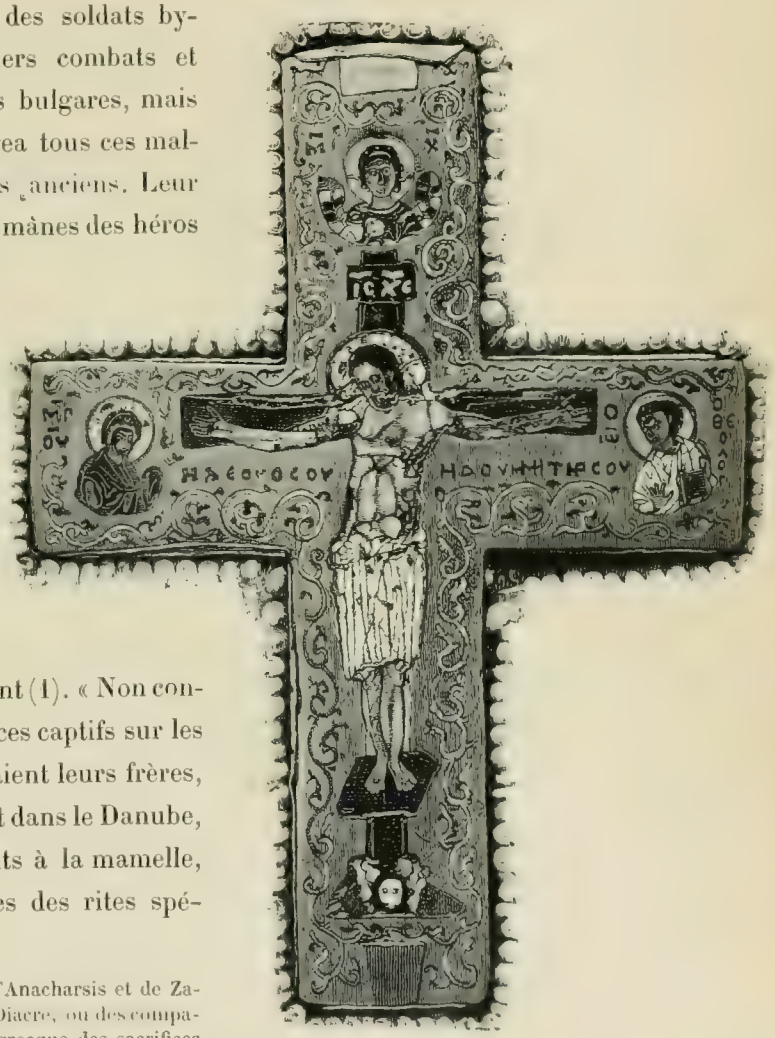
Grecs et y porter partout la mort, jaloux de s'illustrer aux yeux des guerriers orthodoxes, fondit sur le géant l'épée à la main. Nullement troublé par sa taille et sa force colossales, il le suivit quelque temps, ardent à le joindre, l'atteignit enfin et lui déchargea sur l'épaule gauche un coup si formidable que la tête, l'épaule et le bras droits en furent tranchés du coup. Toute cette portion du tronc tomba sur le sol. Anémas, bondissant de son cheval et saisissant la tête d'Icmor, la cloua en terre de son épée, et, sans blessure aucune, courut rejoindre sa troupe. Tel fut le duel épique de l'émir sarrasin et du héros scandinave aux rives du Danube lointain.

A ce spectacle, les soldats byzantins s'écrient joyeusement. Une clameur lamentable éclate dans les rangs des Russes, désespérés de la mort de leur plus vaillant chef. Les impériaux, voyant la ligne ennemie flotter, se jettent une fois de plus en avant. Après une courte lutte, les hommes du Nord lâchent pied définitivement. Jetant, suivant leur coutume pour se protéger dans la retraite, leur bouclier derrière l'épaule, ils se précipitent vers la ville, poursuivis par les Byzantins qui les massacrent. Il en périt bien plus dans cette déroute que dans l'action. Beaucoup moururent étouffés ou égorgés dans les passages plus étroits. Sviatoslav faillit être pris. La nuit tombante lui permit de se dérober (1).

Ce fut un nouveau grand désastre pour les Russes. Toute la nuit on les entendit pleurer leurs morts. Leurs hurlements lugubres ne cessèrent qu'avec le jour. La lune était dans son plein. Lorsqu'elle brilla de son plus vif éclat vers le milieu de la nuit, on les vit du camp grec sortir en foule des portes de la ville pour ramasser les cadavres de leurs frères gisant par la plaine et il semble d'après le récit du Diacre que les impériaux n'aient point cherché à les inquiéter dans cette poursuite funèbre. Groupant par monceaux ces corps gigantesques de leurs braves compagnons, ils les disposèrent au pied du rempart sur autant de bûchers énormes, dont les flammes éclairèrent la cité assiégée de leurs lueurs sinistres. Les guerriers du Christ, ces dévots Byzantins, voyaient avec une curiosité ardente mêlée de terreur superstitieuse les grandes ombres de cette foule barbare s'agiter autour des blancs cadavres flambant dans la nuit étoilée. Ils

(1) M. Biélov, *op. cit.*, p. 184, s'efforce encore de diminuer le succès des Byzantins dans cette journée.

virent, hélas ! bien autre chose. Ils virent à leur horreur entraîner sur ces bûchers de nombreux captifs, non seulement des hommes, probablement des soldats byzantins pris dans les derniers combats et aussi d'infortunés prisonniers bulgares, mais même des femmes. On égorgea tous ces malheureux suivant des rites très anciens. Leur sang versé devait assouvir les mânes des héros massacrés qui criaient vengeance. Ces lugubres cérémonies païennes jetaient une mystique terreur aux cœurs des légionnaires byzantins, ces paysans de Thrace ou d'Anatolie, élevés dans la pratique d'une religion de douceur et de charité qui réprouve tout sacrifice sanglant (1). « Non contents de mettre à mort tous ces captifs sur les bûchers monstrueux où brûlaient leurs frères, ces « Ross homicides » jetaient dans le Danube, nous dit le Diacre, des enfants à la mamelle, préalablement étouffés d'après des rites spé-



CROIX BYZANTINE (face antérieure). Émail du XIe Siècle, faisant partie du célèbre triptyque de la sainte Vierge de Khakhouli, conservé au monastère de Gélat, près de Koutais, dans l'ancienne Géorgie (Hist. des Émaux Byzantins, par N. Kondakov).

(1) « Soit qu'ils l'aient apprise d'Anacharsis et de Zamolxis, leurs philosophes, dit Leon Diacre, ou des compagnons d'Achille, ils ont la coutume grecque des sacrifices et des libations sur les tombes des morts. » Le même chroniqueur ajoute, d'après un passage d'ailleurs inconnu du Périple d'Arrien, qu'Achille, fils de Pélée, était un Scythe né à Myrmikion, petite cité près du Palus Mæotis; que, ses compatriotes l'ayant chassé à cause de sa dureté et de sa cruauté, il était venu s'établir en Thessalie; enfin que la preuve de son origine se reconnaissait dans la forme de son manteau à fibule, dans sa coutume de combattre à pied, dans la couleur de ses yeux bleus, dans la violence et la cruauté extraordinaires de son caractère emporté. — Voy. le récit d'un sacrifice humain au ch. XXXIX de la *Chronique* dite *de Nestor*.

ciaux. » Avec ceux-ci encore ils jetaient des coqs qui se noyaient aussitôt (1). Le lendemain de cette fête funèbre, au matin, les Grecs, dépouillant ceux des cadavres russes qui n'avaient pu être enlevés par leurs compatriotes, trouvèrent parmi eux les corps raidis de plusieurs femmes qui, déguisées en hommes, avaient combattu auprès de leurs maris jusqu'à la mort. Il y avait des amazones parmi les Russes, comme chez les Northmanns il y avait les *skjöldmör*, les fameuses « mères du bouclier ». Comme les héroïnes scandinaves célébrées par les scaldes, et qui avaient, en 735, pris part à la bataille de Brovalla, celles-ci avaient voulu contribuer au gain de ces rudes journées et elles étaient tombées auprès de leurs époux, victimes de leur courage, de leur amour, de leur dévouement (2). Tous ces détails funèbres sont une preuve frappante de la gravité des pertes subies par les assiégés dans cette cinquième journée.

Constamment battus, les Russes, malgré leur énergie, commençaient à se décourager. Ils n'espéraient plus aucun secours des nations barbares voisines, tremblant d'attirer sur elles les effets du tout-puissant courroux impérial. La flotte byzantine interceptait les convois par le Danube et ôtait aux assiégés toute possibilité de se sauver par le fleuve. Ils étaient réduits à la plus extrême disette. Les Byzantins, au contraire, vivaient dans l'abondance, recevant de toutes parts des renforts et des approvisionnements. Les vivres affluaient à leur camp. Dans ces tristes circonstances, dès l'aube du lendemain, le 21 juillet, Sviatoslav assembla ses soldats en un vaste parlement, un *comenton*. C'était par ce nom que les Russes désignaient un conseil de guerriers et c'est celui même dont Léon Diacre se sert dans son curieux récit (3). Les avis furent très partagés. Tous étaient d'accord qu'il fallait en finir avec cette guerre désastreuse. Mais les uns voulaient qu'on tentât de fuir de nuit au moyen des barques amarrées à la rive. Ceux-ci alléguaient pour preuves de la folie d'une résistance plus prolongée la mort de tant de chefs les plus braves et les plus écoutés, toutes

(1) Sur ces sacrifices de coqs, voy. Ibn Fozlan, éd. Frœhn, pp. 15-17.

(2) Voy. dans Tchertkov, *op. cit.*, note 2 à la note 57 de la p. 168, les détails curieux sur la présence des femmes et des enfants dans les armées scandinaves

(3) De *komma, koman, venire, kommen* en allemand. Voy. Tchertkov, *op. cit.*, p. 202, note 88.

ces pertes irréparables, surtout la difficulté démontrée par tant d'échecs successifs pour les fantassins russes de résister aux charges des cavaliers cataphractaires. Les autres, tout en reconnaissant aussi pleinement l'impossibilité de se défendre plus longuement dans Dorystolon, préféraient aux hasards d'une retraite aussi périlleuse les avantages d'un traité de paix. C'était l'unique manière, affirmaient-ils, de sauver les débris de l'armée. Ce n'était du reste pas le premier traité que les Russes vaincus avaient dû signer sur un champ de bataille, témoin ceux des années 907 et 945, grâce auxquels leurs pères s'étaient tirés à assez bon compte de l'extrémité dans laquelle ils se trouvaient. Le projet de fuir la nuit sur des barques était insensé, soutenaient les partisans de cette seconde opinion. Les vaisseaux grecs porteurs du feu grégeois qui gardaient toutes les issues auraient tôt fait d'incendier les monoxyles russes dès leur apparition sur le fleuve.

Alors Sviatoslav, après avoir écouté en silence tous ces avis, qui tous, malgré leur diversité, concluaient à la cessation des hostilités (1), se raidissant contre la mauvaise fortune, s'écria soudain d'une voix tonnante qu'il fallait continuer à combattre. Dans des discours enflammés, il dépeignit à ses chefs à la fois la honte d'un traité et les misères d'une fuite même heureuse. « Plutôt périr tous d'une mort glorieuse, répétait-il, que de traîner plus tard des existences déshonorées. »

Léon Diacre a refait de toutes pièces ce discours emporté et vibrant du prince varègue. Je préfère les paroles que la célèbre *Chronique* dite *de Nestor* met dans la bouche du héros à un autre jour de cette guerre, mais dans des circonstances entièrement analogues : « Nous n'avons pas où fuir. Bon gré mal gré, il faut livrer bataille. Ne faisons pas honte à la Russie ; laissons ici nos ossements ; car en mourant nous ne nous déshonorerons pas, et si nous fuyons, nous serons déshonorés. Ne fuyons pas, mais tenons ferme. Je marcherai devant vous ; si ma tête tombe, songez à vous-mêmes. » Et les soldats, ajoute la vieille *Chronique*, dirent : « Si ta tête tombe, nous succomberons avec toi ». Une fois de plus, en effet, l'éloquence entraînante du chef tant aimé rendit à tous le courage. Après sa

(1) Voyez dans Tchertkov, *op. cit.*, pp. 236 sqq., l'exposé éloquent de la situation presque désespérée dans laquelle se trouvaient les Russes.

harangue, au souffle de son âme, un frisson guerrier parcourut la mâle assistance, et tous ces hommes qui, un moment auparavant, ne parlaient que de fuir ou de se rendre, applaudissant frénétiquement aux paroles de leur chef, jurèrent de faire encore un effort, de vaincre ou de mourir avec lui. « Or jamais, ajoute le Diacre, on ne voit dans les combats un Tauro-scythe se livrer à son vainqueur, parce qu'ils sont persuadés que ceux qui sont massacrés dans les batailles deviennent aux enfers les esclaves de ceux qui les ont tués. Pour prévenir ce malheur, dans les cas désespérés, ils se passent eux-mêmes leur épée à travers le corps. »

Donc, pour mériter le bonheur dans la vie future, on résolut à Dorystolon de vaincre ou de périr. Dès le lendemain, qui, d'après Léon Diacre, était un vendredi (1), le soir, vers l'heure du soleil couchant (2), tout ce qui restait de l'armée russe, tout ce qui pouvait encore porter une arme, guerriers, femmes ou enfants, sortit en masse de Silistrie et un combat nouveau s'engagea, peut-être le plus acharné, le plus obstiné de tous ceux qui furent livrés à ce moment sous ces murs. Une fois encore les fantassins de Scythie se ruèrent sur l'ennemi, en colonnes serrées, hérissées de lances baissées, disparaissant sous les grands boucliers. Sviatoslav avait fait fermer les portes pour ôter aux fuyards tout espoir de se sauver. Le basileus opposa à ces désespérés l'élite de ses troupes, qui accoururent prendre position au-devant du camp. L'attaque des Varègues fut furieuse, violente au delà de toute expression. A coups de flèches et de javelots ils couvraient de blessures chevaux et cavaliers, les culbutant. De part et d'autre, c'était bien la lutte suprême. Chaque parti était résolu à périr plutôt que de faire un pas en arrière.

Un moment les Grecs, fatigués par le poids de leurs armes, succom-

(1) Voy. dans Muralt, *op. cit.*, t. I, p. 555, l'explication de la date du 7 juin proposée par cet auteur. Léon Diacre dit que ce fut le vendredi 24 juillet; or le 24 juillet de cette année 972 était un mercredi. Skylitzès donne la date du 22 juillet. — La fête de saint Théodore, qui tombait, on le verra, le jour de cette bataille, se célèbre le 8 juin ! — Tout cela est bien confus. Voy. Lambine, *op. cit.*, p. 154, note, et p. 180, où M. Wassilievsky s'inscrit en faux contre les conclusions de Muralt et tient pour la date de la fin de juillet, indiquée par Léon Diacre.

(2) Il semble que les Russes, probablement peu accoutumés à combattre sous les rayons brûlants du soleil du Danube, affectionnaient pour leurs attaques ces heures si tardives; peut-être aussi était-ce pour profiter des ombres de la nuit. Toutefois Skylitzès n'est pas ici d'accord avec Léon Diacre, car il attribue le moment d'hésitation qu'éprouvèrent en ce jour les bataillons impériaux, au fait que « sur l'heure de midi » ceux-ci se trouvèrent épuisés par l'ardente chaleur et la soif qui les dévorait.

bant sous la chaleur du jour qui avait été extrême, dévorés de soif, semblèrent perdre l'avantage (1). Jean Tzimiscès s'aperçoit vite que sa ligne de bataille commence à flotter. Aussitôt il se précipite en tête des siens avec toute sa maison militaire et réussit, par des prodiges d'audace, à soutenir l'incessant effort des Russes. En même temps il fait apporter derrière lui des outres pleines de vin et d'eau pour désaltérer et rafraîchir les soldats. Ranimés, ceux-ci retournent se battre avec une nouvelle vigueur. Les Russes résistent avec un égal courage, et, cette fois encore, l'avantage demeure longtemps douteux. On combattait aux portes de la ville, sur un terrain serré, coupé de coteaux et de ravines, favorable aux fantassins russes, mais où la cavalerie grecque ne pouvait se déployer. Le basileus ordonne à ses gens de tourner bride et de gagner à petits pas le pays plat qui s'étendait à quelque distance en arrière, plus loin de Dorystolon, puis, lorsqu'ils y auraient attiré l'ennemi, de faire volte-face et de le charger brusquement avec la dernière violence. Ces ordres sont ponctuellement exécutés. Les Russes, persuadés que les impériaux fuient, s'encouragent mutuellement à les poursuivre, poussant leurs rugissements guerriers. Mais dès que les Grecs ont atteint le lieu marqué, ils

MÉDAILLON de pierre, représentant un basileus byzantin des Xme ou XIme Siècles en grand costume impérial. (Ce médaillon, certainement rapporté de Constantinople, est fixé au mur d'une vieille maison du petit campo Angaron, à Venise.)

(1) M. Biélov, *op. cit.*, p. 135, estime, même en s'en tenant surtout aux expressions de Skylitzès, qu'à ce moment les Grecs lâchèrent complètement pied.

fondent à nouveau sur l'ennemi. Théodore de Misthée, un des meilleurs lieutenants de Jean, combattait cette fois à la tête de la cavalerie. Son cheval ayant reçu un coup de lance, il tombe à terre. La lutte devient furieuse autour de lui. Russes et Byzantins font les plus grands efforts, les uns pour le tuer, les autres pour le défendre. Théodore était d'une vigueur extrême; embarrassé sous son cheval, il se dégage peu à peu, saisit un Russe par la ceinture et, le présentant devant lui comme un bouclier, pare les coups qu'on lui porte. Il arrive ainsi, marchant à reculons, à rejoindre les siens avec son étrange prisonnier. Enfin les Byzantins repoussent les Russes et le tirent de cet affreux péril. Cependant la victoire balançait encore. Les deux armées, épuisées par ce combat si rude et si long, s'éloignent de quelques pas comme de concert pour reprendre haleine. Dans cet instant le basileus, devant l'opiniâtreté des Russes, voulant épargner le sang de ses soldats, envoie proposer à Sviatoslav un combat singulier. « Il est plus raisonnable, lui fait-il dire, de vider notre querelle par la mort d'un de nous deux, que d'amener la ruine de nations entières pour l'avantage d'un seul homme. » A ce défi, Sviatoslav fit insolemment répondre qu'il n'avait point de conseils à prendre de son ennemi, qu'il savait ce qu'il avait à faire, que si le basileus grec s'ennuyait de vivre, il était une foule de moyens pour sortir de l'existence, qu'il pouvait choisir tout autre qu'il jugerait à propos, mais que lui, pour sa part, ne songeait qu'à continuer la lutte.

Sur cette hautaine réponse, Jean Tzimiscès, résolu d'en finir en ce jour avec les Russes, envoie le magistros Bardas Skléros se placer avec un corps nombreux entre la ville et le champ de bataille pour couper la retraite à l'ennemi. En même temps il commande au patrice Romain, le petit-fils du basileus Romain Lécapène (1), et au stratopédarque Pierre de charger de front les Russes avec toutes les troupes disponibles. Le combat se rallume, mais la victoire demeure encore incertaine. Anémas, le Crétois, orgueilleux de son succès de la veille, veut la décider par quelque exploit hardi. Voyant Sviatoslav se jeter avec une incroyable audace sur les rangs romains pour entraîner les siens, il pousse en avant

(1) Skylitzès le dit « fils du basileus Constantin, fils lui-même de Romain l'Ancien », c'est-à-dire de Romain Lecapène.

son cheval et s'élance sur le prince varègue! C'était, dit le chroniqueur, son habitude de s'exposer ainsi témérairement et il avait réussi de la sorte à tuer beaucoup de guerriers russes dans les combats des jours précédents. Donc il fond sur Sviatoslav, le frappant à la nuque d'un violent coup de sabre. A l'effroi des Russes, il réussit à précipiter le prince de son cheval. Quel moment pour les deux armées! Malheureusement pour l'héroïque Sarrasin il n'arrive pas à tuer son adversaire; la cotte de mailles et le bouclier empêchent l'arme de pénétrer. Accablé instantanément par la foule des bersakiers qui se précipitent au secours de leur chef, il se défend en désespéré, en égorge plusieurs et s'impose à l'admiration de tous par son étourdissant courage. Mais on lui tue son cheval à coups de flèches. Projeté à terre, il est immédiatement haché en morceaux. Ce guerrier audacieux entre tous fut pleuré par ses anciens adversaires dont il était devenu l'allié et le sujet fidèle. Grandi sous le beau ciel de Crète, il périt en un duel glorieux sur la rive du grand fleuve de Scythie. Ce combat de l'émir crétois et du prince varègue dans les champs de Bulgarie a, me semble-t-il, la plus héroïque saveur.

Les Russes, ranimés par la mort de cet homme dont ils avaient si souvent vu étinceler sur leurs têtes le glaive redouté, jetant plus vivement leur cri de guerre, repoussent encore les impériaux, qui reculent sur toute la ligne. C'était toujours à recommencer dans ces combats constamment corps à corps. De nouveau le basileus, pour arrêter le flottement des siens, s'élance au premier rang, et charge à la tête des Immortels. Les tambours de guerre roulent leurs notes éclatantes; les trompettes sonnent sur tout le front byzantin; les cavaliers cataphractaires, qui battaient en retraite, à la vue de leur chef, font volte-face une fois encore. Tous ensemble exécutent une charge suprême. En même temps — et les pieux soldats de la Théotokos ne doutèrent point que ce ne fût là un signe d'origine divine, — le ciel, après l'écrasante chaleur du jour, s'était voilé de nuages énormes. Soudain un orage soufflant du sud éclate avec violence.

Un terrible tourbillon de vent mêlé de pluie diluvienne frappe les Russes au visage en les aveuglant d'abord sous les flots d'une prodigieuse poussière. Déjà ils étaient ébranlés par cet incident inattendu. Mais un prodige bien autrement effrayant vient mettre le comble à leur épouvante.

A cet instant précis, les deux armées virent distinctement, dit-on, un cavalier inconnu s'élancer, monté sur un blanc coursier, à la tête des lignes romaines. Il exhortait les soldats byzantins de la voix et du geste à se jeter sur les Russes. Il s'y précipita lui-même à plusieurs reprises, rompant à chaque fois les bataillons varègues, jetant l'effroi dans leurs rangs. Cette troublante apparition, en électrisant les Byzantins, exerça la plus grande influence sur l'issue de la lutte. On n'avait jamais vu auparavant ce combattant mystérieux. On ne le revit point après la bataille et ce fut vainement que le basileus, désireux de le remercier, le fit partout rechercher dans le camp romain. Tous, chefs et soldats, ces pieux fils de la Vierge, ces guerriers dévots de la fin du xme siècle, demeurèrent convaincus que cet éblouissant cavalier était le glorieux saint Théodore Stratilate en personne, le mégalomartyr, un des principaux saints militaires, patron vénéré des armées byzantines, qui leur avait fait remporter déjà les plus brillantes victoires. C'était un des deux saints Théodore guerriers, surnommés les Calliniques pour tous les succès que leur devaient depuis des siècles les armes orthodoxes. L'autre était saint Théodore le Tyron. On plaçait à Byzance leurs lumineuses effigies, martialement accoutrées, sur les grands étendards des flottes et des armées.

Ce jour était précisément celui de la fête onomastique du Stratilate et en même temps de sa Translation (1). C'est pour cela qu'on crut si fermement dans l'armée que le beau cavalier céleste n'était autre que l'illustre martyr qui, ayant été soldat toute sa vie, était venu combattre le bon combat en faveur de Jean Tzimiscès. Celui-ci l'avait toujours honoré d'une dévotion particulière. Il le considérait comme son patron et avait coutume de l'invoquer à la guerre comme son frère d'armes et son tout-puissant protecteur.

Le bruit courut encore, après cette terrible bataille, que, la veille de la lutte, vers la fin de la nuit, à Constantinople, alors que tous, dans l'immense ville, étaient plongés dans l'attente anxieuse des nouvelles

(1) Léon Diacre, Skylitzès, Cédrénus, Zonaras disent tous trois que c'était le jour même de la fête. On a vu que la fête de saint Théodore se célèbre en réalité le 8 juin. Il y a là une grosse difficulté que Muralt a tenté, sans grand succès du reste, de résoudre en reportant aux premiers jours de juin tous ces derniers combats sous Silistrie que Skylitzès place aux derniers jours de juillet.

du théâtre de la guerre, une nonne très dévote endormie en sa cellule avait vu en songe venir à elle la grande Théotokos avec une étincelante escorte de saints « qui semblaient des flammes vivantes ». S'adressant à ce cortège étrange, la Reine des cieux avait ordonné qu'on allât chercher le martyr Stratilate, ce qui avait été fait aussitôt. Le saint était apparu sous les traits d'un jeune guerrier tout armé. Alors la Théotokos lui avait adressé ces mots : « Notre cher Jean (1), seigneur Théodore, livre aux Russes de furieux et bien durs combats. En cet instant même, il est terriblement pressé par eux. Cours à son secours avant qu'il ne soit trop tard, car il est vraiment en très grand péril. » « Je suis prêt à obéir à tes commandements et à ceux de Dieu », répondit le saint à la Vierge et aussitôt il disparut. A ce moment, le songe ayant cessé, la religieuse s'éveilla. Personne à Byzance ne douta que le Stratilate, ainsi averti par la Reine céleste des dangers que courait son impérial protégé, n'eût, en cette seule nuit, pour voler à son secours,

AIGUIÈRE DE CRISTAL. Œuvre arabe de la fin du Xme Siècle. (Ce vase précieux à couvercle d'or, provenant du trésor de l'abbaye de Saint-Denis, est conservé au Musée du Louvre.

(1) Léon Diacre dit : « ton Jean ». Zonaras dit : « ton et mon ».

franchi sur les nuées l'espace qui, par-dessus le Balkan, séparait Constantinople de Dorystolon.

Plus tard, Jean Tzimiscès, pour mieux accréditer la foi populaire en ce miracle, fit somptueusement reconstruire depuis ses fondements l'église alors presque détruite où l'on conservait le corps « si souvent victorieux dans les combats » de saint Théodore à Eukhaneia, cité voisine de Constantinople. Il changea le nom de cette ville en celui de Théodoropolis et dota l'heureuse église de grands biens et de riches revenus (1).

Quoi qu'il en soit de ces saints récits, que Jean Tzimiscès et ses pieux légionnaires aient vraiment cru voir le cavalier martyr combattant à leur tête, ou que cette apparition n'ait été qu'un dévot subterfuge imaginé par un souverain à l'esprit fertile pour surexciter le religieux enthousiasme de ses troupes, toujours est-il que cette intervention surnaturelle, jointe à cet ouragan furieux, fit définitivement dans cette lutte de géants pencher la balance en faveur des impériaux.

Une dernière fois, se précipitant sur les pas du cavalier céleste, les escadrons chrétiens se ruèrent à l'attaque. Ce fut la fin. Les Russes, assaillis de front par le gros de l'armée, pris en queue par le magistros Bardas Skléros, qui avait réussi à les tourner, luttèrent quelques moments encore, puis, accablés par le nombre, cessèrent soudain toute résistance. Poussés par devant, harcelés sur leurs derrières, traqués de toutes parts par les cavaliers cataphractaires à travers la campagne où ils se jetaient éperdus, poursuivis jusque sous les murailles de la ville par un ennemi ivre de triomphe, leur triangle fut dispersé et détruit. Ils laissèrent cette fois encore des milliers des leurs sur le terrain. Les uns furent égorgés. D'autres périrent étouffés par la masse des fuyards. Ce grand massacre fut une digne fin à cette campagne épique. Sviatoslav, blessé, sanglant, n'échappa qu'à grand'peine, grâce à la nuit. Telle fut l'ardeur de la lutte, que presque tous les Russes survivants furent blessés.

Léon Diacre dit que quinze mille cinq cents barbares tombèrent dans cette seule journée, ce qui est certainement une énorme exagération.

(1) Voy. dans Ramsay, *op. cit.*, pp. 20, 323 sqq. et 448, la discussion un peu confuse à propos d'Eukhaneia et d'Euchaïta du Pont, dont M. Ramsay, malgré le témoignage de Zonaras, fait deux villes distinctes.

Les impériaux ne firent pas de quartier. Probablement la plupart des Russes succombèrent dans la déroute finale, car le même chroniqueur n'accuse du côté des Byzantins qu'une perte de trois cent cinquante tués avec de très nombreux blessés. Les vainqueurs ramassèrent sur le champ de bataille vingt mille boucliers, une masse énorme d'épées et d'autres armes. Ce prodigieux butin semble aussi fort exagéré.

Telle fut la sixième et dernière journée de Dorystolon, la quatrième grande bataille sous ces murs (1). Même pour un enragé combattant comme Sviatoslav, après un tel désastre, la situation n'était plus tenable. Éprouvant une mortelle douleur, le fils de la grande Olga comprit qu'il n'y avait plus qu'à traiter avec ce vainqueur qui l'étranglait de sa main de fer. Toute la nuit il pleura avec les siens sa défaite, se lamentant, donnant libre cours à son exaspération. Ces guerriers d'Odin étaient de grands enfants prompts à s'illusionner comme à se désespérer. Après s'être couverts de gloire, après avoir risqué cent fois leur vie dans ces luttes corps à corps, les plus sanglantes qui furent jamais, ils passaient des nuits à pleurer, à pousser des hurlements de détresse, à maudire à grands cris le sort qui leur avait été contraire.

La campagne était finie. Le 25 juillet au matin, voulant sauver la vie de ses guerriers survivants, n'ayant plus de quoi les nourrir, résolu aux suprêmes sacrifices si durs pour son orgueil, le prince russe, « acceptant sa défaite avec ce sens pratique et cette résignation fataliste des barbares », envoya des ambassadeurs au basileus pour demander la paix. Il offrait de livrer Dorystolon, d'évacuer la Bulgarie, de rendre tous les prisonniers, pourvu qu'on le laissât regagner son pays avec le reste de son peuple. Surtout il demandait que les terribles vaisseaux porteurs du feu grégeois, éternel effroi de ses guerriers, ne s'opposassent point à la descente du Danube. Comme il se trouvait sans ressources avec des affamés, il priait aussi qu'on lui donnât du blé. Finalement il demandait que les Byzantins reçussent à nouveau les Russes au nombre des « peuples amis de l'empire », surtout qu'on leur permît, « comme il avait été

(1) M. Biélov pousse vraiment trop loin l'amour-propre national en s'efforçant de prouver que cette dernière bataille fut encore à l'avantage des Russes. Le parti pris est trop évident. — M. Tchertkov a donné en tête de son livre un plan de cette bataille dressé par lui d'après les indications de Léon Diacre.

convenu de toute antiquité et comme il avait été expressément stipulé dans tous les traités antérieurs », de venir à nouveau vendre leurs marchandises à Byzance sur le pied d'une parfaite amitié. Cette clause dernière était d'importance capitale pour ce peuple guerrier, mais bien plus marchand encore que guerrier. Les Russes s'engageaient aussi à ne jamais envahir les limites du territoire de la ville de Cherson en Crimée, dernière possession de l'empire sur la rive septentrionale de la mer Noire.

Ces conditions étaient bien telles qu'on pouvait les attendre d'un ennemi abattu. Jean Tzimiscès, tout prince belliqueux qu'il fût, était trop fin politique pour ne pas attacher une importance extrême aux bienfaits de la paix. Il accepta volontiers les propositions du grand-prince de Kiev. La paix fut conclue et les fournisseurs de l'armée impériale distribuèrent deux médimnes de blé à chacun des vingt-deux mille guerriers russes ou alliés qui subsistaient. Trente-huit mille, dit Léon Diacre, avaient péri par le fer des Byzantins. Les barques monoxyles transportèrent aussitôt cette foule de vaincus de l'autre côté du Danube, et les galères ignifères ne s'opposèrent point à leur passage.

Lorsque tout eut été réglé, le fier Varègue, avant de s'éloigner à jamais vers sa lointaine patrie, sollicita du basileus une entrevue qui lui fut accordée. A l'heure convenue, l'autocrator Jean descendit sur la rive du fleuve. Il était à cheval, revêtu de sa fameuse armure dorée, portant des armes de prix. Derrière lui caracolait une suite innombrable d'officiers, de dignitaires, de patrices, étincelants d'or, chamarrés merveilleusement. Aussitôt on vit apparaître sur le Danube le chef russe qui se dirigeait vers le groupe éblouissant. La sublime simplicité de son allure contrastait avec la somptuosité du cortège byzantin. Le héros de tant de combats était dans une petite nacelle de son pays, ramant confondu avec les autres rameurs. « Il était, nous dit Léon Diacre, auquel nous devons ce précieux et saisissant portrait, de taille moyenne; il avait les sourcils épais, les yeux bleus, le nez aquilin, la barbe rare; il portait d'épaisses et immenses moustaches tombantes; il était presque chauve, sauf, sur chaque tempe, une boucle de cheveux, en signe de la noblesse de son rang; il portait la tête très droit; il avait la poitrine large et était bien membré. Sa physionomie avait quelque chose de som-

bre et de féroce. » Il est probable aussi que cette entrevue avec son vainqueur et son mortel ennemi ne laissait pas que d'impressionner vivement cet homme aux passions violentes.

Détail curieux, Sviatoslav portait à une oreille une boucle unique ornée de deux perles séparées par une escarboucle. Son vêtement, entièrement blanc, ne se distinguait de celui de ses compagnons que par une plus grande propreté.

IVOIRE BYZANTIN du XIme Siècle, du Musée du Louvre. Le Christ, adossé à la croix, bénissant de la main droite, à la grecque.

Le naïf chroniqueur, en ces quelques mots, nous a tracé un portrait plein de saveur et qui devait être fort exact de cet homme si intéressant. On n'invente pas de pareils détails, et ces lignes de l'écrivain médiéval sont pour cela très précieuses. Qui ne croirait, en les lisant, voir passer ce chef hardi de ces guerriers intrépides qui, venus des glaces de Scythie, avaient fait trembler Byzance? Qui ne se le représente franchissant les eaux du grand fleuve dans son sauvage et martial appareil, ramant avec une farouche ardeur, plein de simplicité et de barbare élégance?

De l'entrevue des deux princes nous ne savons rien de plus. Léon Diacre ne nous en a dit que ces mots qui forment certes un saisissant tableau, mais ne nous renseignent point sur les propos des deux chefs en cet entretien dramatique. « Sviatoslav, dit le chroniqueur, debout sur le banc des rameurs, échangea quelques paroles avec le basileus au sujet de la paix. » Il est probable que Jean Tzimiscès ne descendit point de son coursier et qu'il parla à cheval de la rive à son étrange interlocuteur.

Ce fut certainement dans les jours qui suivirent cette entrevue en ce cadre grandiose que fut signé, entre le basileus et la nation russe représentée par son chef, le traité dont Léon Diacre nous a transmis quelques articles et dont la *Chronique* dite *de Nestor* (1), ce plus ancien récit historique russe, nous fournit un texte probablement très exact malgré l'omission précisément des clauses énumérées par le Diacre, clauses dont j'ai parlé plus haut et qui furent vraisemblablement l'objet d'un premier arrangement immédiatement après la dernière bataille de Dorystolon.

Avant de donner ce texte si utile pour la connaissance des relations entre les nations byzantine et russe à cette époque, je dois dire quelques mots des indications qui nous sont fournies par cette même *Chronique* faussement attribuée à Nestor, cette plus ancienne histoire du peuple russe sur toute cette brillante campagne. Ces indications devraient être comme la précieuse contre-partie des récits détaillés que je viens de reproduire qui nous ont été conservés par les historiens byzantins, Léon Diacre, Skylitzès, Cédrénus et Zonaras en particulier. Malheureusement il n'en est rien, et pour cette période des annales nationales le texte d'ordinaire si important de la *Chronique* ne nous a livré que de rares et brèves indications, fort souvent, semble-t-il, volontairement inexactes. L'orgueil froissé de la défaite totale a poussé le narrateur anonyme à transformer en succès constants les constantes défaites de ses belliqueux compatriotes, alors qu'il eût pu pourtant trouver une consolation suffisante à tant d'humiliations en se bornant à narrer avec vérité leur résistance si prolongée, si héroïque, contre les troupes plus nombreuses, bien autrement exercées de Jean Tzimiscès. Il est très possible qu'au début, du moins dans les plaines de Thrace, les Russes aient vraiment obtenu plus de succès que ne l'avouent Léon Diacre et Skylitzès et que quelqu'une des victoires célébrées par la vieille *Chronique* varègue ait réellement été remportée par eux. Il n'en demeure pas moins définitivement établi que cette guerre fut, dans son ensemble, désastreuse pour les guerriers du nord, qu'à partir surtout du passage du Balkan par l'armée impériale, ils allèrent, malgré leur admirable résistance, de défaite en défaite jusqu'à la catastrophe finale, qu'en

(1) Éd. Leger, pp. 58 sqq.

un mot ils furent si complètement battus qu'ils durent signer la paix sur la frontière même de cette Bulgarie qui venait d'être en entier conquise par eux, frontière sur l'extrême limite de laquelle ils se trouvaient refoulés et qu'ils durent évacuer aussitôt. Et cependant, et c'est là ce qui prouve la fausseté des renseignements fournis par la *Chronique* sur ces faits de guerre, dans le récit donné par elle il n'est à aucun endroit fait mention d'une seule défaite subie par les Russes. Tout au contraire, il n'y est constamment question que de leurs triomphes, puis, sans transition aucune, on en arrive soudain au traité signé avec Jean. Or, malgré le soin mis par le chroniqueur russe à présenter ce document comme un document de victoire, il ressort avec la dernière évidence non seulement des clauses de cet instrument, mais aussi de chacune des raisons données par Sviatoslav, dans ce même récit, pour décider ses compagnons à en voter l'acceptation, que les Russes se trouvaient complètement acculés à cette dure nécessité sous peine d'être jetés dans le Danube par les impériaux, beaucoup plus nombreux, beaucoup moins épuisés, nullement affamés.

En un mot, de toutes les pages consacrées par la *Chronique* à la lutte des Russes contre Jean Tzimiscès en Bulgarie, les seules qui paraissent présenter un caractère certain de vérité sont celles qui se rapportent au traité qui en fut la conclusion. Je ne cacherai point que je suis, sur ces points fort importants, en contradiction avec l'opinion des historiens russes, MM. Tchertkov, Biélov et autres, qui se sont plus spécialement occupés de cette question. Je crois qu'un ardent patriotisme a fait faire parfois fausse route à ces savants éminents. Il ne m'est pas possible, dans ce livre qui est un simple récit et non une œuvre de polémique, d'exposer en détail les motifs qui me font penser autrement qu'eux. Je ne puis que donner la narration des faits tels que je les comprends et renvoyer aux travaux de ces érudits le lecteur désireux de se faire une opinion personnelle. Toutefois, comme la toute première partie du récit russe présente, malgré le parti pris évident de déguiser la vérité, un certain nombre de détails intéressants, il me paraît indispensable de reproduire ce texte en le faisant suivre de quelques observations nécessaires.

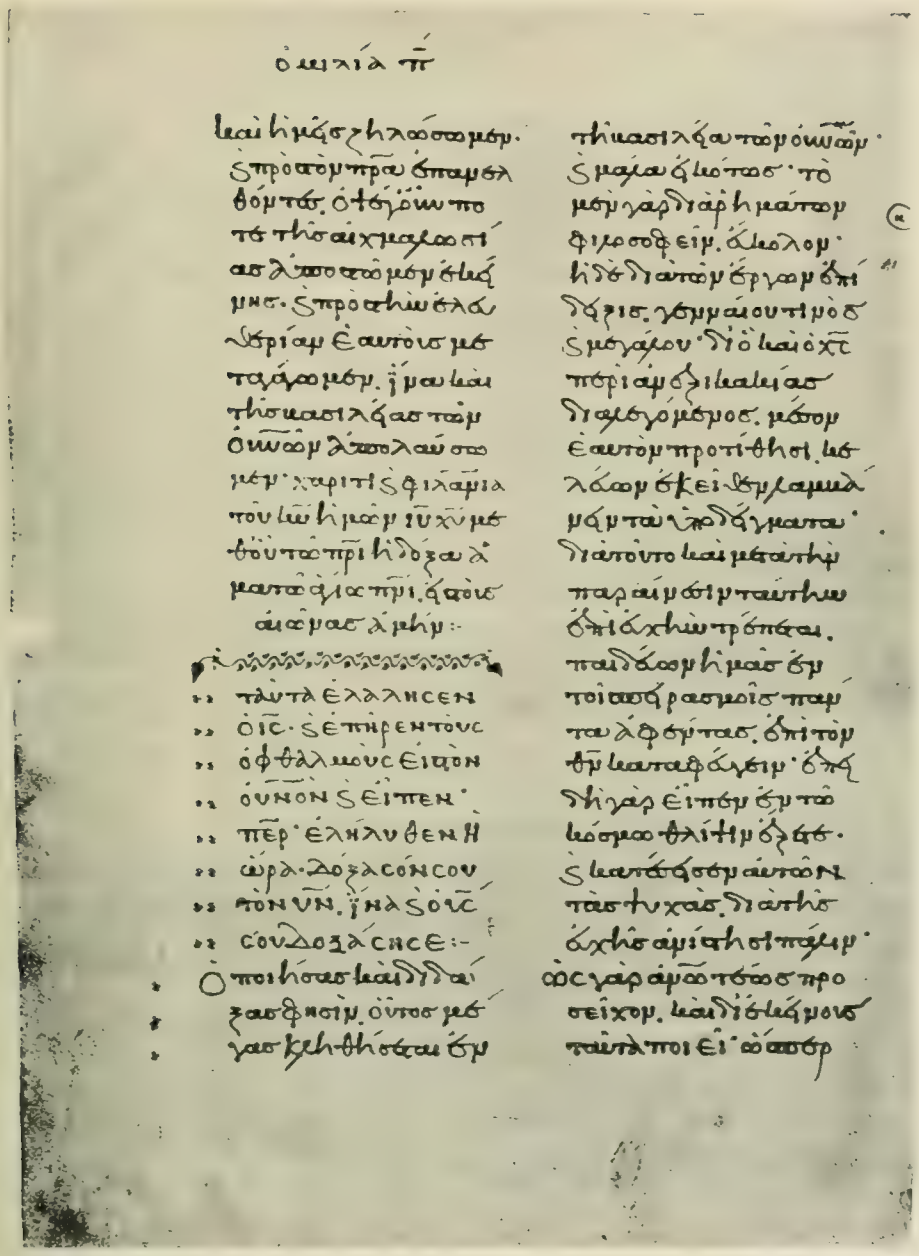
Il nous faut remonter assez loin en arrière, avant même la mort de

Nicéphore Phocas et l'avènement de son meurtrier. Nous en sommes après la défaite définitive si rapide et si complète des Bulgares par les Russes en 969 et la prise de la Grande Péréiaslavets par ces derniers, événements dont j'ai fait le récit dans le volume consacré au règne de Nicéphore. Ce récit, on voudra bien se le rappeler, se termine par ces mots : « et le soir Sviatoslav fut vainqueur et prit la ville d'assaut, disant : « La ville est à moi ». Sans transition, sans la moindre allusion aux longs mois qui s'écoulèrent auparavant, surtout sans mentionner la mort de Nicéphore et l'avènement de son successeur, le chroniqueur anonyme, poursuivant son récit, raconte ensuite les progrès des Russes au delà du Balkan, leur entrée sur le territoire grec, leur premier choc contre les troupes impériales. C'est la période qui correspond à l'invasion des Russes dans la plaine de Thrace, à leur marche en avant au delà d'Andrinople, à la défaite d'Arkadiopolis enfin dans le cours de l'an 970, tous faits que j'ai racontés plus haut, m'aidant des récits byzantins (1). Seulement le chroniqueur anonyme transforme cette défaite des Russes en une complète victoire, et très naturellement aussi tous les chiffres qu'il nous donne sont exactement l'inverse de ceux fournis par les sources grecques. Autant celles-ci grossissent le chiffre des pertes russes et diminuent celles des impériaux, autant lui, fait exactement le contraire. Voici son récit :

BAS-RELIEF BYZANTIN sur pierre lithographique des Xme ou XIme Siècles. — La Vierge. — Ce fragment, d'une très grande finesse d'exécution, a été trouvé dans les fouilles de la cité byzantine de Cherson, en Crimée. — (Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.)

« Et Sviatoslav, ayant pris Péréiaslavets, envoya vers les Grecs, disant : « Je veux aller chez vous et prendre votre ville comme j'ai pris celle-ci ». Et les Grecs dirent : « Nous ne sommes pas capables de vous

(1) Voy. pages 36 à 57.



UNE PAGE, d'un manuscrit byzantin daté de l'an 974, sous le règne de Jean Tzimisces, conservé à la Bibliothèque Nationale. — (Fac-similés des Manuscrits grecs datés, de H. Omont)

résister, mais reçois de nous un tribut pour toi et tes compagnons. Dites-nous combien vous êtes afin que nous puissions vous donner tant par

tête ». Les Grecs dirent cela trompant les Russes : car ils sont rusés encore aujourd'hui. Et Sviatoslav leur dit : « Nous sommes au nombre de vingt mille ». Or il ajoutait dix mille, car il n'y avait que dix mille Russes. Et les Grecs amenèrent cent mille hommes contre Sviatoslav et ne payèrent point le tribut (1). Et Sviatoslav marcha contre les Grecs et ils s'avancèrent contre lui. Les Russes à la vue de l'armée furent très effrayés de cette multitude, et Sviatoslav dit : « Nous n'avons pas où fuir; bon gré, mal gré, il faut livrer bataille. Ne faisons pas honte à la Russie. Tombons ici ; car en mourant nous ne nous déshonorerons pas, et si nous fuyons, nous serons déshonorés. Ne fuyons pas, mais tenons ferme ! Je marcherai devant vous; si ma tête tombe, songez à vous-mêmes ». Et les soldats dirent : « Si ta tête tombe, nous succomberons avec toi ». Et les Russes se mirent en bataille, et les deux armées se heurtèrent, et il y eut un grand combat et Sviatoslav fut vainqueur et les Grecs s'enfuirent. »

Voilà tout le récit que la *Chronique* fait de la bataille d'Arkadiopolis, celle que les historiens russes désignent sous le nom de bataille d'Andrinople.

A ces premiers événements racontés d'une façon si différente par les deux sources opposées, succéda, on le sait, une période nouvelle correspondant à l'année 971, période durant laquelle la rébellion de Bardas Phocas, en obligeant le basileus à détacher une notable partie de ses forces pour les envoyer en Asie contre l'usurpateur, le força à remettre d'autant la campagne définitive qu'il préparait contre les Russes. On a vu que durant toute cette période ceux-ci ne cessèrent de faire des incursions dans un certain nombre de districts septentrionaux de la Thrace et de la Macédoine. La *Chronique* dit seulement : « Et Sviatoslav s'avança contre la capitale, ravageant tout, et détruisant les villes ; aujourd'hui encore elles sont désertes ».

On a vu encore — dans les sources byzantines — que le basileus, vive-

(1) « Ce passage, dit M. Biélov, *op. cit.*, p. 171, se rapporte certainement aux négociations dont parlent les chroniqueurs grecs (négociations que j'ai mentionnée saux pages 42 et sqq.), et ces renseignements qui nous dépeignent si bien le caractère fourbe des Grecs et la bonhomie naïve des Russes, sont d'une évidente véracité. Sous prétexte de payer la somme promise à Sviatoslav pour la conquête de la Bulgarie par Nicéphore (somme à fournir par tête de guerrier), Jean Tzimiscès désirait simplement connaître le nombre exact de ses ennemis. »

ment désireux d'épargner à ses provinces d'Europe les horreurs de la guerre et de l'invasion barbare, avait, par deux fois, avant la toute première reprise des hostilités, envoyé au camp russe des messagers pour sommer le grand-prince de se retirer sous peine d'être immédiatement attaqué et exterminé, pour lui offrir au contraire paix et amitié au cas où il consentirait à s'en aller de son plein gré. On a vu de même que le prince russe repoussa insolemment ces avances. Tout naturellement, ainsi que cela se passait constamment en de telles circonstances, les envoyés impériaux, les « basilikoi » de Jean Tzimiscès, devaient être en même temps porteurs de présents pour Sviatoslav. C'était un signe d'amitié, l'indice du désir qu'on avait de nouer de bons rapports, et pas autre chose. On voit, on va voir encore davantage, comment la signification vraie de ces ambassades dont l'envoi précéda immédiatement l'ouverture réelle des hostilités, a été étrangement défigurée par la *Chronique* à la plus grande gloire du prince varègue, comment elles ont été transformées en une sorte d'offre honteuse de tribut et de soumission qui aurait été faite à Sviatoslav par le basileus, plus tard enfin en une soumission effective. En outre, ces mêmes ambassades qui, dans les récits byzantins, précèdent exactement les premières hostilités engagées sous le règne de Jean Tzimiscès et la bataille dite d'Arkadiopolis, sont reportées par le chroniqueur russe *après* ces événements, immédiatement *avant* la brillante et rapide campagne du printemps de 972 que je viens de raconter en détail. La suite des faits tels que je viens de les exposer suffit à elle seule à démontrer l'inexactitude du récit russe.

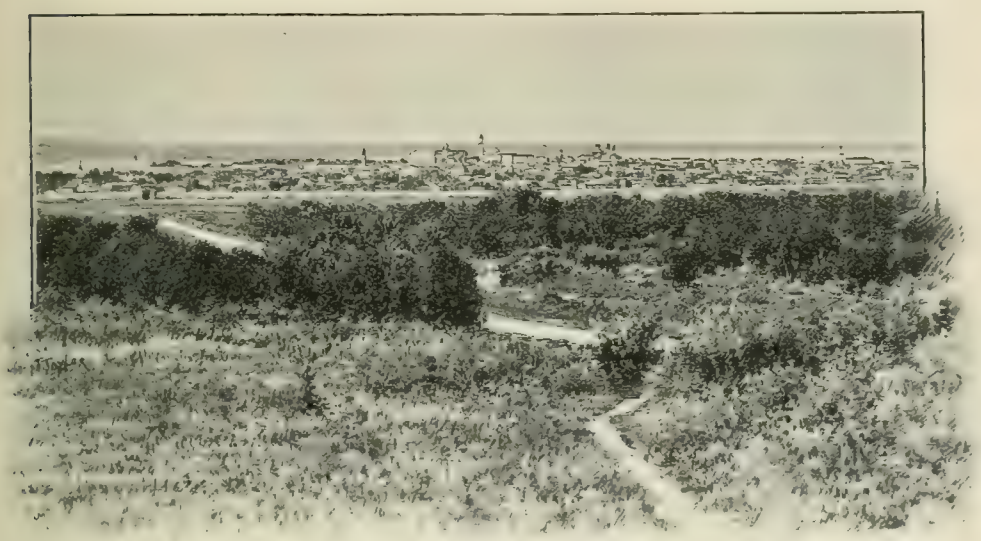
Voici le texte de la *Chronique* : « Et l'empereur convoqua ses boïars au Palais et dit : « Qu'avons-nous à faire? Nous ne pouvons leur résister. » Et les boïars lui dirent : « Envoie-lui des présents. Voyons s'il aime l'or et les étoffes. » Et il lui envoya de l'or, des étoffes et un homme sage auquel il dit : « Observe ses yeux, son visage et sa pensée. » Cet homme prit les présents et alla chez Sviatoslav. On dit à Sviatoslav qu'il était venu des Grecs avec des présents; il dit : « Faites-les entrer ici ». Ils vinrent, s'inclinèrent devant lui, disposèrent devant lui de l'or et des étoffes, et Sviatoslav, sans même regarder ces présents, dit à ses serviteurs : « Gardez cela ». Les serviteurs de Sviatoslav prirent ces présents et les mirent de côté, et les envoyés de l'empereur revinrent

auprès de lui. Et l'empereur appela son conseil, et les envoyés dirent : « Quand nous sommes venus auprès de lui et que nous avons déposé nos présents, il ne les a même pas regardés ; il a seulement ordonné de les mettre de côté ». Et l'un des conseillers lui dit : « Essaie encore et envoie-lui des armes ». Il l'écouta et lui envoya une épée et d'autres armes et on les lui apporta. Il les prit, les loua, les contempla avec satisfaction et ordonna de saluer l'empereur. Les envoyés revinrent auprès de l'empereur et lui dirent ce qui s'était passé ; et les conseillers dirent : « Cet homme est farouche, il ne fait pas attention aux richesses et prend les armes ; paie-lui tribut ». Et l'empereur envoya dire : « Ne viens pas dans ma capitale, prends le tribut que tu voudras ». Car il était sur le point de marcher contre Constantinople. Et on lui paya tribut ; et il le prit aussi pour ceux qui avaient été tués, disant que leurs familles le recevraient. Il prit donc beaucoup de présents et retourna à Péréiaslavets avec beaucoup de gloire. »

Tel est le récit de la *Chronique*, récit quelque peu invraisemblable, n'en déplaise aux historiens russes. On s'imaginerait du moins trouver à la suite le récit des grands combats sous Péréiaslavets, de la concentration de l'armée russe dans Dorystolon, du siège si long de cette ville, des terribles batailles livrées sous ses murs, si fatales aux Russes, du désastre final enfin de Sviatoslav et de son peuple. Il n'en est rien : Pas un mot de tous ces grands faits d'armes ! Au lieu de cela, d'un bond nous en arrivons au traité qui fut signé entre les belligérants après la fin des hostilités, et cependant, je le répète, les raisons mêmes que le chroniqueur anonyme met dans la bouche de son héros pour le justifier d'avoir signé cet acte, sont la meilleure preuve de l'échec si complet qu'il avait subi (1). Je reproduis avant tout le passage si curieux concernant le traité. Il suit immédiatement la phrase où il est dit que « Sviatoslav s'en était retourné à Péréiaslavets avec beaucoup de gloire ».

1. Voy., dans le mémoire si souvent cité de M. Biélov : *La lutte du grand-prince de Kiev Sviatoslav Igorevitch contre l'empereur Jean Tzimiscès*, les raisons que ce savant donne de cette grave lacune. Je rappelle que M. Biélov s'est efforcé, tantôt heureusement, tantôt avec moins de succès, me semble-t-il, de démontrer, à l'encontre de l'opinion généralement admise jusqu'ici, la valeur des renseignements fournis par les annalistes russes sur cette lutte épique de Jean Tzimiscès contre Sviatoslav. Il s'est surtout attaché, je l'ai dit, à prouver, par le récit du prétendu Nestor, que la bataille d'Arkadiopolis avait été une défaite des troupes byzantines.

« Voyant combien son armée était peu nombreuse poursuit le chroniqueur, il se dit en lui-même : « S'ils venaient me surprendre, ils me tueraient moi et mes soldats ». Car beaucoup avaient péri dans l'expédition. Et il dit : « J'irai en Russie et je ramènerai une armée plus nombreuse », puis il envoya des messagers à l'empereur, à Dérester (1), car l'empereur était alors dans cette ville. Aucune explication n'est fournie de cette présence soudaine du basileus sur le Danube à Silistrie, alors que, d'après ce qui précède, le grand-prince victorieux est censé se trouver encore



SILISTRIE. — Vue de la ville actuelle, qui a succédé à la Dorystolon bulgare, assiégée par Jean Tzimisces en l'an 972.

à Péréiaslavets. On voit combien tout cela est vague, combien sujet à caution. Je reprends le récit : « Et les messagers dirent à l'empereur de la part de Sviatoslav : « Je veux avoir avec toi une alliance et une amitié durable ». L'empereur, entendant cela, se réjouit et lui envoya des présents plus considérables qu'auparavant. Sviatoslav reçut les présents et se mit à délibérer avec les siens, disant : « Si nous ne concluons pas la paix avec l'empereur et qu'il apprenne combien nous sommes peu nombreux, il viendra et nous assiégera dans cette ville, et la Russie est loin et les Petchenègues sont en guerre avec nous; qui nous secourra? Concluons

(1) Dorystolon.

donc la paix avec l'empereur ! Ils nous ont offert un tribut, que cela nous suffise, et s'ils venaient à nous le refuser, alors nous rassemblerions une armée plus considérable que la première, et nous marcherions sur Constantinople. » Ces paroles plurent à ses compagnons. Et on envoya les principaux officiers à l'empereur et ils vinrent à Dérester et ils se firent annoncer à l'empereur. L'empereur les fit venir devant lui le lendemain et dit : « Que les envoyés russes parlent ». Ils dirent : « Voici ce que dit notre prince : « Je veux être en intime amitié avec l'empereur grec pendant tous les siècles à venir. » L'empereur se réjouit et il ordonna à l'écrivain d'écrire sur des feuilles tout ce qu'avait dit Sviatoslav. L'envoyé commença à parler et l'écrivain à écrire :

« Conformément au précédent traité (1) conclu entre Sviatoslav, grand-prince de Russie, et Sviénald, et Jean surnommé Tzimiscès, empereur des Grecs, traité rédigé par le syncelle Théophile à Dérester (2) au mois de juillet, la XIVe Indiction, année 6479 (3), moi Sviatoslav, prince russe, ai juré, et par la présente convention je confirme mon serment.

« Je veux avoir paix et amitié constante avec tous les empereurs grecs, avec Basile et Constantin, avec les empereurs inspirés de Dieu et avec tous vos peuples, et de même tous les Russes qui me sont soumis, boïars et autres à jamais. Jamais je ne m'attaquerai à votre pays, je ne rassemblerai point d'armée, je ne conduirai point de peuple étranger contre vous ni contre ceux qui sont soumis au gouvernement grec ni contre la Chersonèse et ses villes, ni contre le pays des Bulgares. Et si quelque autre s'attaque à votre pays, je marcherai contre lui et je le combattrai. Ainsi que je l'ai juré aux empereurs grecs, ainsi l'ont juré les boïars et toute la Russie, et nous garderons les conventions présentes. Si donc nous n'observons pas ce que nous avons énoncé plus haut, moi et tous ceux qui sont

(1) Ce « précédent traité » avait été signé à la hâte le lendemain de la prise de Dorystolon, à la fin de juillet. C'était une simple convention, que le présent instrument rédigé et signé plus à loisir était destiné à ratifier.

(2) Tchertkov, *op. cit.*, p. 207, note 97, et p. 242, et Biélov, *op. cit.*, p. 189, se trompent en faisant de Dérester une autre ville que Dorystolon. Voy. la *Chronique* dite *de Nestor*, éd. Leger, au mot *Dérester*.

(3) L'an 971 de l'ère chrétienne. La campagne de Jean Tzimiscès sur le Danube a eu lieu en réalité en 972 *après* son mariage avec Théodora, mariage que Léon Diacre fixe à la seconde année du règne de ce prince. Voyez sur cette date de 972 : dans Lambine, *op. cit.*, pp. 162-163, les observations importantes de M. Kounik.

sous ma puissance, soyons maudits par le dieu en qui nous croyons, par Péroun et Volos, dieu des troupeaux, puissions-nous devenir jaunes comme l'or (1) et périr par nos propres armes. Regardez comme la vérité ce que nous avons dit aujourd'hui avec vous et ce que nous avons écrit sur ces feuilles et scellé de nos sceaux. »

La lecture de ce précieux traité, qui certainement ne nous est parvenu que sous forme d'extrait, soulève de nombreuses observations. Et d'abord ce n'était pas le premier instrument de ce genre qui avait été signé entre grands-princes de Russie et empereurs de Constantinople. Sviatoslav n'était que le petit-fils et le second successeur du fondateur de la dynastie varègue de Kiev, le grand Rourik, et cependant trois traités au moins avaient été conclus déjà entre grands-princes et empereurs. La *Chronique* dite *de Nestor* nous en donne le texte, et ce sont là des documents de la plus extrême importance, car l'auteur anonyme de la *Chronique* en a eu probablement les originaux en mains; probablement ils étaient conservés dans les archives du couvent même de Kiev où il écrivit. Longtemps on les a contestés. Leur authenticité est aujourd'hui absolument hors de doute (2).

Ces premiers traités éclairent pour nous l'histoire de celui qui nous intéresse plus particulièrement ici, et nous fournissent des indications infiniment curieuses sur ce qu'étaient au dixième siècle les relations entre Russes et Grecs. Le plus ancien de ces instruments, signalé par la *Chronique*, est de l'an 907. Le texte, que nous ne possédons pas à l'état précis, en est douteux et peu en rapport avec les événements relatés auparavant (3). En effet, il fut conclu à la suite d'un siège de Constantinople par les Russes dont parle la seule *Chronique* avec des détails légendaires et que les historiens grecs passent sous silence. Les Russes et leurs nombreux alliés, qui étaient arrivés par la mer Noire sur une flotte de deux mille bateaux sous le commandement d'Oleg, avaient été victorieux. Il est, en conséquence, peu probable qu'un traité de commerce ait été conclu au moment même où les Russes vainqueurs étaient devant Constantinople.

(1) C'est-à-dire « avoir la jaunisse », ou bien, d'après l'interprétation d'Erben, « être desséchés, brûlés par le feu du ciel » *Chronique* dite *de Nestor*, éd. Leger, p. 59.

(2) *Chronique* dite *de Nestor*, éd. Leger, p. 383, note de l'éditeur.

(3) *Ibid.*, pp. 23-24.

Il ne pouvait y avoir, à ce moment, que des préliminaires de paix. Mais si ce traité, qui ne fut probablement jamais qu'une simple convention, n'a dû être signé que postérieurement, certainement le fond, sinon la forme, en est authentique, et pour cela même il est des plus intéressants. Comme on l'a très justement fait remarquer (1), il eût été impossible d'inventer après l'époque de Nestor les noms scandinaves qui abondent dans ce document, comme du reste dans le suivant. Ceci dit, voici le passage de la *Chronique* qui concerne ce premier des traités signés entre Russes et Byzantins : « Oleg (2) s'étant un peu éloigné de la ville se mit à traiter de la paix avec les empereurs Léon et Alexandre. Il envoya vers eux à la ville Karl, Farlof, Vermoud, Roulav et Stemid, disant : « Recueillez les tributs pour moi ». Et les Grecs dirent : « Nous vous donnerons ce que vous voudrez ». Et Oleg ordonna qu'on lui payât pour ses deux mille bateaux douze grivènes (3) par équipage et, en outre, des tributs pour les villes russes, d'abord pour Kiev, puis pour Tchernigov et Péréiaslav, pour Polotsk et pour Rostov, pour Loubetch et pour d'autres villes où résidaient les princes soumis à Oleg. Et il demanda ce qui suit : « Quand les Russes viennent (en ambassade), qu'ils reçoivent ce qui leur est dû (4). Quand viennent les marchands, qu'ils reçoivent pendant six mois du pain et du vin, des poissons et des fruits et des bains autant qu'ils voudront. Quand un Russe retournera chez lui, notre empereur lui donnera des vivres pour sa route et des ancres et des cordes et des voiles et tout ce dont il aura besoin. »

Telles furent les conditions qu'acceptèrent les Grecs : et les empereurs et tous les seigneurs dirent : « Si un Russe vient sans marchandise, il ne recevra pas de subside mensuel; le prince russe défendra aux Russes qui viennent ici de faire aucun tort dans les villages de notre pays. Les Russes qui viendront resteront auprès de Saint-Mamas, et l'empereur enverra des gens pour inscrire leurs noms, puis ils recevront un subside (mensuel), d'abord ceux de Kiev, puis de Tchernigov, puis de Péréiaslavets

(1) Miklosich, *Die Sprache Nestors* (*Sitz.-Ber. der phil.-histor. Classe der K. Acad. der Wissensch.*, t. XIV, Vienne).

(2) On sait qu'Oleg fut le tuteur d'Igor, fils de Rourik, second des princes de Kiev.

(3) Pièce de monnaie.

(4) Variante : « tout ce qu'ils veulent » (voy. *Chronique* dite *de Nestor*, éd. Leger, p. 383).

et des autres villes. Ils rentreront à la ville par une seule porte, avec un agent de l'empereur, sans armes, par détachements de cinquante hommes, et feront ensuite leur commerce, à leur gré, sans payer aucun droit.

« Les empereurs Léon et Alexandre, ayant conclu la paix avec Oleg, convinrent du tribut à payer et se lièrent par serment ; ils baisèrent la croix, puis invitèrent Oleg et les siens à jurer. Ceux-ci, suivant l'usage russe, jurèrent sur leurs épées par Péroun, leur dieu, par Volos, dieu des troupeaux, et la paix fut conclue. »

MOSAÏQUE BYZANTINE de la première moitié du XIe Siècle, de l'Eglise du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Grégoire le Thaumaturge.

Saint-Mamas (1), dont il est ici question pour la première fois et dont le nom va revenir dans tous les autres traités, était un quartier suburbain aux portes de Constantinople, au fond de la Corne d'Or, un véritable faubourg *extra muros* au delà du fossé des Blachernes, vis-à-vis le cimetière juif, sur l'emplacement de l'Eyoub d'aujourd'hui, cet Eyoub ombreux et poétique où s'élève la sainte mosquée du fidèle compagnon du Prophète. Ce site charmant semble avoir été, dès le début des relations entre les deux peuples, l'endroit où séjournaient les marchands russes, où ils étaient tenus de résider durant leur présence dans la capitale de l'empire, où ils établissaient leur exposition perpétuelle des riches produits du nord, fourrures précieuses, ambre de la Baltique, maroquins de Boulgar, cire, duvet de cygnes, dents de phoques, pierreries sibériennes et minéraux précieux de l'Oural. Les clauses relatives à ce séjour étaient, on le voit, fort curieuses. « Les Grecs, dit M. Leger, craignaient évidemment que, sous

(1) Ou Saint-Mama, qu'il ne faut pas confondre avec le couvent de Saint Mamas, situé à Péra. Voy. *Byzantinische Zeitschrift*, t. II, p. 138.

prétexte de commerce, les Russes n'entrassent dans la ville en grande masse et ne réussissent à s'en emparer par surprise. Ils commencent donc par être parqués hors de la cité, à Saint-Mamas. Ils y sont inspectés par un agent impérial et ne peuvent pénétrer dans la Ville gardée de Dieu que par petits groupes et sans armes. Quant à leurs navires, ils ne peuvent débarquer que toujours en ce même point du fond de la Corne d'Or. » Quel trajet étrange accomplissaient ces rustiques navires descendus des extrémités de la Scythie le long des grands fleuves glacés aux rapides redoutables ! Les eaux tristes du Pont-Euxin les portaient à l'embouchure sauvage de l'Hellespont. Là, peu à peu, le spectacle féerique commençait pour ces rustiques navigateurs. Les rives désertes faisaient place aux rives peuplées de villages riants, de palais, de villas alignées en files interminables, perdues dans les bosquets. Le canal fameux qui sépare l'Europe de l'Asie se couvrait d'une population immense d'allants et de venants. Soudain, à un dernier détour, la capitale éblouissante apparaissait. Le navire tournait à angle droit dans la Corne d'Or et de chaque côté défilaient tout le long de cette Chrysokéras, unique au monde, sous les yeux de ces matelots charmés, les enchantements merveilleux de la ville immense. Ils ne cessaient qu'aux beaux ombrages de Saint-Mamas, où les marchands russes, éperdus, étourdis par ce brillant spectacle, débarquaient enfin.

On voit encore que les basileis Léon et Alexandre jurèrent par la croix, et que les envoyés russes, au contraire, jurèrent sur leurs épées, par les dieux Péroun et Volos. Péroun à la tête d'or, à la barbe d'argent, était le principal dieu des Russes païens. Il correspondait au Thor scandinave, d'où peut-être son crédit rapide chez les Varègues. Il n'avait point de temples. Ses statues s'élevaient sur des collines. Il n'y avait, du reste, point de temple dans la religion des Russes païens. Quant à Volos (1), c'était, on le sait, le dieu des troupeaux, aussi une des divinités principales de la vieille Russie.

En l'an 911, Oleg, toujours d'après la même *Chronique*, envoya ses ambassadeurs pour conclure une paix définitive avec les Grecs « et poser

(1) Ou Veles.

les conditions entre eux et les Russes, et il leur recommanda de prendre pour base la convention qu'il avait conclue (cinq années auparavant) avec les empereurs Léon et Alexandre ». Ce traité nouveau de 912 (1), bien que la *Chronique* le donne intégralement, nous est évidemment arrivé dans une rédaction altérée, c'est ce que prouvent les renvois à un texte antérieur qui figure dans le traité de 945, lequel *renouvelle* ce traité précédent. Ce n'en est pas moins un document de premier ordre, rempli de détails de la plus extrême importance, et son authenticité nous est pleinement affirmée cette fois encore par les nombreux noms scandinaves qui s'y trouvent mentionnés alors que pas un seul nom slave n'y figure. C'est tout un précieux code des relations politiques, sociales et commerciales entre Byzantins et Varègues. En voici le texte, tel qu'il est intégralement reproduit dans la *Chronique* :

« Nous, de la nation russe — suivent un certain nombre de noms de chefs, — au nom d'Oleg, grand-prince de la Russie, et de tous ses sujets princes illustres et grands boïars, nous sommes envoyés vers vous, Léon, Alexandre et Constantin, grands potentats devant Dieu, empereurs grecs, pour le maintien et la publication de l'amitié qui subsiste depuis plusieurs années entre les chrétiens et la Russie, par la volonté de nos grands-princes et conformément à leurs ordres, et de la part de tous les Russes qui sont soumis à leur autorité.

« Notre Sérénité désirant par-dessus tout maintenir, avec l'aide de Dieu, et faire connaître l'amitié entre les chrétiens et la Russie, nous avons plus d'une fois reconnu comme chose juste de la proclamer non seulement par de simples paroles, mais aussi par un écrit et un serment efficace, en jurant sur nos armes suivant notre foi et notre coutume. Or les articles de la convention que nous avons arrêtée au nom de la loi et de l'amitié de Dieu sont les suivants :

« D'abord nous faisons la paix avec vous, Grecs, pour nous aimer les uns les autres de toute notre âme et de toute notre volonté, et nous ne permettrons point, autant qu'il sera en notre puissance, qu'aucun de ceux qui sont soumis à nos illustres princes commette contre vous, à

(1) Sur ces traités entre Russes et Byzantins, voyez l'article d'A. Dimitriu dans la *Revue byzantine russe* pour 1895, pp. 534-550.

dessein ou non, quelque scandale ou quelque tort; mais nous nous efforcerons suivant nos forces de garder désormais et à jamais, Grecs, une amitié parfaite et inébranlable telle que nous l'avons conclue, écrite et sanctionnée par le serment. De même, vous, Grecs, observez cette amitié pour nos illustres princes russes et pour tous ceux qui dépendent de notre illustre prince russe, entière et inébranlable dans tous les siècles. Et en ce qui touche les dommages nous convenons ce qui suit :

« S'il y a des preuves évidentes de dommage, il faut en faire un rapport fidèle, et celui à qui on ne prêtera pas créance, qu'il jure, et dès qu'il aura fait serment suivant sa religion, que la peine suive en raison de l'injustice. Si un Russe tue un chrétien, ou un chrétien un Russe, qu'il périsse là où il a accompli le meurtre. S'il s'enfuit après avoir accompli le meurtre et qu'il soit riche, alors que son plus proche parent prenne une part de ses biens et que celui qui s'emparera du meurtrier reçoive autant suivant la loi. Si l'auteur du meurtre est pauvre, et qu'il se soit enfui, qu'on l'assigne jusqu'à ce qu'il soit de retour, et alors qu'il meure.

« Si quelqu'un frappe avec une épée ou avec quelque instrument, pour le coup ou la blessure, il paiera cinq livres d'argent suivant la loi russe; et si c'est un pauvre qui est coupable, qu'il donne ce qu'il pourra, qu'il soit même dépouillé de ses habits ordinaires et en outre qu'il jure, suivant sa foi, qu'il n'a personne pour lui venir en aide, et alors qu'on cesse de le poursuivre.

« Si un Russe vole un chrétien ou un chrétien un Russe et que le volé saisisse le voleur en flagrant délit, et que celui-ci résiste et soit tué, ni les Russes ni les chrétiens ne poursuivront le meurtrier, et la partie lésée reprendra ce qu'elle a perdu, ou si le voleur se livre, que le volé le prenne et le lie; et il rendra le triple de ce qu'il a volé. Si un Russe a fait quelque violence à un chrétien ou un chrétien à un Russe, et prend quelque objet par force ouvertement, qu'il en paie trois fois la valeur.

« Si une tempête jette un bateau grec sur le rivage étranger et qu'il s'y trouve quelqu'un de nous Russes, qu'on vienne au secours du bâtiment et de sa cargaison, qu'on l'envoie ensuite dans un pays chrétien et qu'on le conduise à travers tous les endroits dangereux jusqu'à ce qu'il soit en sûreté; si le vaisseau, retenu par la tempête ou par quelque obstacle venant

de la terre, ne peut arriver à sa destination, nous Russes donnerons secours aux rameurs de ce bâtiment et l'amènerons avec sa cargaison tout entière, si cela arrive auprès de la terre grecque; si un pareil accident arrive auprès de la terre russe, nous le reconduirons à la terre russe; puis on vendra tout ce qui peut se vendre de la cargaison de ce vaisseau après que nous Russes l'aurons tiré du vaisseau; puis, quand nous irons en Grèce, soit pour faire commerce, soit en ambassade auprès de votre empereur, nous rendrons avec honneur le prix de la cargaison. Mais s'il arrivait que quelqu'un d'un vaisseau grec ait été tué ou frappé par nous Russes ou qu'on lui ait pris quelque chose, alors ceux qui auraient accompli cet acte doivent encourir la peine ci-dessus énoncée.

MOSAÏQUE BYZANTINE de la première moitié du XIe Siècle, de l'église du couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Simon.

« Si un prisonnier russe ou grec se trouve vendu dans un pays étranger et qu'il se rencontre un Russe ou un Grec, qu'il le rachète et le renvoie dans son pays, et qu'on lui rende le prix du rachat, ou qu'on lui compte dans ce prix celui du travail que le prisonnier racheté a fait chaque jour. Si quelqu'un à la guerre devient prisonnier des Grecs, on le renverra dans sa patrie et on paiera pour lui, ainsi qu'il a été dit, suivant sa valeur. Si l'empereur va à la guerre quand vous faites une expédition et que les Russes veuillent honorer votre empereur en se mettant à son service, que tous ceux qui voudront aller avec lui, et y rester, le puissent librement. Si un Russe, d'où qu'il vienne, est fait esclave et vendu en Grèce; si un Grec, d'où qu'il vienne, est vendu en Russie, il peut être racheté pour vingt livres d'or et retourner en Grèce ou en Russie. Si un esclave russe est volé ou s'enfuit ou s'il est vendu par force, et que le Russe le réclame et que la justesse de sa déclaration soit démontrée, qu'on le reprenne en Russie. Et

si des marchands perdent un esclave et le réclament, qu'ils le cherchent et le prennent après l'avoir trouvé : si quelqu'un ne laisse pas faire cette recherche au représentant du marchand, qu'il perde lui-même son esclave. Si quelqu'un des Russes qui servent en Grèce chez l'empereur chrétien meurt sans avoir disposé de son bien, et s'il n'a pas de parents en Grèce, que son bien soit rendu à ses parents en Russie. S'il a fait quelque disposition, celui-là recevra son bien qu'il a institué par écrit pour son héritier, et qu'il prenne cet héritage des Russes qui font commerce (en Grèce) ou d'autres personnes qui vont en Grèce et qui y ont des comptes. Si un malfaiteur passe de Russie en Grèce, que les Russes le réclament à l'empereur chrétien, qu'il soit pris et reconduit, même malgré lui, en Russie. Que les Russes fassent de même pour les Grecs s'il arrive quelque chose de pareil. Et pour confirmer de façon inébranlable cette paix entre vous, chrétiens, et nous Russes, nous avons fait écrire ce traité par Ivan sur une double feuille qui a été signée par votre empereur de sa propre main : en présence de la Croix Sainte et de la Sainte et Indivisible Trinité de votre vrai Dieu, il a été sanctionné et remis à nos ambassadeurs. Et nous, nous avons juré à votre empereur qui règne sur vous par la volonté de Dieu, et d'après la loi et les usages de notre peuple, que nous ne nous écarterons pas, nous ni aucun des nôtres, des conditions de paix et d'amour arrêtées entre nous.

« Et nous avons donné cet écrit à votre gouvernement pour être confirmé, par une entente commune, à l'effet de confirmer et d'annoncer la paix conclue entre nous, la deuxième semaine du mois de septembre, Indiction XV, l'année de la fondation du monde 6420 (1). »

La *Chronique* dite *de Nestor* donne encore le texte d'un quatrième traité, le plus important, le plus formel de tous; c'est celui que ce même Igor, après s'être avancé jusqu'au Danube à la tête d'une grande armée dans une expédition mentionnée par cette seule *Chronique*, signa en 945 avec les empereurs Romain Lécapène, Constantin Porphyrogénète et Étienne.

« Romain, Constantin et Étienne, dit la *Chronique*, envoyèrent des

(1) Qui correspond à l'an 912 de J.-C.

ambassadeurs à Igor pour renouveler l'ancien traité. Igor s'entendit avec eux sur la paix » : suit le texte de cette convention solennelle inscrite en lettres de pourpre sur une feuille de vélin et scellée d'une bulle d'or. Elle est trop longue pour être reproduite ici. Je me bornerai à transcrire quelques observations d'un auteur qui en a fort bien parlé (1) : « Dans ce nouvel accord percent, au plus haut degré, la défiance et la sourde colère des Grecs contre l'insolence des Russes qui, sous prétexte de négoce pacifique, écumaient les côtes de la mer Noire et de la Propontide, rançonnaient la banlieue de Constantinople et s'associaient aux pirates du Danube ou aux corsaires normands de la Méditerranée. De minutieuses précautions sont prises (2) par les articles 2 et 3 pour constater l'identité et l'honorabilité des marchands russes. Tout convoi de négociants doit être pourvu d'un passeport collectif délivré par le grand-prince et spécifiant le nombre de vaisseaux et d'hommes partis des villes de la Russie; chaque marchand doit à son tour être porteur d'un anneau à l'effigie du grand-prince : pour les simples marchands, cet anneau est d'argent; pour les ambassadeurs, il est d'or. Ce passeport et ces anneaux devront, le jour même de l'arrivée, être soumis au questeur de la ville, qui en vérifiera l'authenticité, reconnaîtra les indications du passeport et s'enquerra soigneusement de la durée du séjour que chaque marchand russe se propose de faire à Constantinople. »

Je m'excuse de m'être si longtemps arrêté à ces curieux traités. Non seulement ils nous fournissent sur les relations entre Byzantins et Russes les plus précieuses notions, que nous ne trouvons nulle autre part, mais, surtout, ils viennent compléter les renseignements beaucoup trop succincts que nous possédons sur celui de ces instruments qui nous intéresse plus particulièrement ici, celui que Sviatoslav signa avec Jean Tzimiscès. En effet la rédaction que nous en donne la *Chronique* est fort courte. D'autre part, les quelques indications fournies par Léon Diacre sur les dispositions qui s'y trouvaient formulées, telles par exemple que le traitement à appliquer aux marchands russes en séjour à Byzance, traitement en tout

(1) Couret, *op. cit.*, p. 280.

(2) Sur le trafic entre les Russes et l'empire byzantin à cette époque, voy. les passages si intéressants dans Heyd, *op. cit.*, I, pp. 68 sqq.

conforme à celui des précédents traités, se trouvent élucidées par les développements bien plus détaillés contenus dans ces premiers pactes intervenus entre les deux nations.

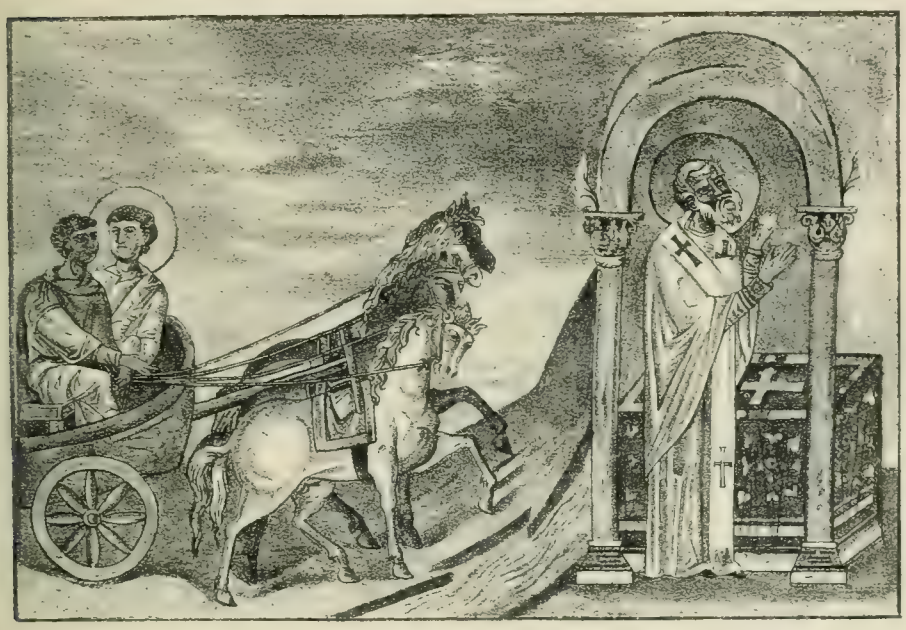
J'en reviens à Sviatoslav, le héros humilié, et à ses bandes décimées. Sitôt après la cessation des hostilités, lui et son vainqueur songèrent à quitter les rives du Danube pour regagner chacun sa capitale. Je dirai bientôt le retour triomphant du basileus. Celui du grand-prince de Kiev fut très différent. Dorystolon fut évacuée, tous les captifs grecs rendus, puis Sviatoslav et ses derniers soldats reprirent tristement le chemin de la Russie. « Nous saurons bien retrouver un jour la route de Constantinople », dit à ses guerriers ce chef indomptable pour adoucir leurs regrets. Le Danube fut descendu sur les barques familières. Le basileus, désireux de ne pas pousser à bout ces audacieux, avait promis que les vaisseaux ignifères n'attaqueraient point les fugitifs.

Skylitzès et Cédrénus désignent à cette occasion Bardas Skléros comme commandant la flotte impériale sur le fleuve. Probablement l'empereur lui avait confié ce poste à la suite du départ définitif du drongaire Léon pour la capitale. Ou bien cela signifie-t-il seulement que Bardas Skléros commandait en chef, sous les yeux du basileus, le siège de Dorystolon, comme une sorte de chef d'état-major général?

Une nouvelle et pire humiliation attendait les vaincus sur la route du retour. Force leur était, après avoir descendu le Danube et traversé la mer Noire, de remonter le Dniéper à travers le pays des Petchenègues. Ces pillards de la steppe, féroces coureurs de grandes routes, alliés des Ross lorsque ceux-ci étaient les plus forts, devenaient soudain pour eux des adversaires impitoyables lorsqu'ils avaient subi des revers. Informés du complet désastre de Sviatoslav, parfaitement renseignés sur le petit nombre de guerriers qu'il ramenait au pays natal, ils ne cachèrent pas leur intention de mettre à rançon le héros désarmé et de lui faire le plus de mal possible à son passage sur leur territoire. Aussi le prince russe avec sa troupe si diminuée, encombrée d'un si grand nombre de blessés, se vit-il forcé d'implorer l'intervention du basileus, son vainqueur, pour que celui-ci lui

obtint, par un sauf-conduit, le libre parcours sur les terres de ces barbares. Quelle souffrance pour son orgueil ! Mais il lui fallait épuiser jusqu'à la lie la coupe de l'infortune.

Jean, toujours humain, toujours habile politique, dépêcha aux chefs des Petchenègues son messager ordinaire, l'évêque Théophile d'Euchaita, qui semble avoir été le diplomate attitré le plus en faveur au Palais Sacré



MINIATURE BYZANTINE du fameux Menologion *dit de Basile II, conservé à la Bibliothèque du Vatican, exécuté sur les ordres du basileus Basile II.*

sous ce règne. Cette fois, le prélat ambassadeur échoua dans sa mission. Les Petchenègues se refusèrent obstinément à accorder le sauf-conduit demandé, car ils ne pouvaient pardonner à Sviatoslav le traité qu'il venait de signer avec les Grecs sans leur participation. Comme pour mieux accentuer la portée de ce refus, ils accordèrent à l'envoyé du basileus tout le reste de ce qu'il leur demandait. Ils se déclarèrent « les amis et les alliés de l'empire » et, sans doute en retour de certains avantages sur lesquels les chroniqueurs grecs officiels font le silence, s'engagèrent à ne plus jamais franchir le fleuve Danube, redevenu frontière de l'empire, à ne

plus piller et ravager les riches plaines bulgares qui s'étendaient au delà, redevenues terre romaine.

Disons de suite ce qu'il advint du prince hardi qui avait failli détruire l'empire d'Orient en une heure de victoire. Lui et ses troupes décimées reparurent donc sur leurs barques aux bouches du Dniéper. Ils emmenaient leurs blessés survivants. Hélas, la plupart de leurs compagnons étaient demeurés aux campagnes de Dorystolon et de Péréiaslavets, les uns réduits en cendres sur les bûchers monstrueux, les autres devenus la proie des oiseaux et des bêtes sauvages.

Les Russes vaincus n'emportaient presque aucun butin. Certainement ils avaient dû laisser à Dorystolon avec leurs captifs de guerre toutes les prises pourtant si riches qu'ils avaient faites en Bulgarie. Parvenus au Dniéper, l'antique Borysthène devenu leur fleuve national, ils ne purent de suite regagner leurs cités lointaines, soit que la saison fût trop avancée, soit qu'ils se sentissent trop faibles pour passer sur le corps des Petchenègues. Ils se retranchèrent pour hiverner sur la rive du grand fleuve au milieu des rochers qui l'encombrent en aval des rapides, et attendirent les secours de Kiev où, avant son départ, Sviatoslav avait établi son fils Yaropolk comme régent en son absence. Ils attendirent en vain et passèrent la mauvaise saison tout entière au-dessous des cataractes fameuses de ce fleuve qui était leur grande voie de communication avec le sud, mais qui ne leur permettait d'atteindre la mer qu'à travers le dangereux pays de leurs ennemis.

Donc ils vécurent cet interminable hiver glacé en pleine terre hostile, sans cesse occupés à se garder des embûches des Petchenègues errant comme le loup autour du troupeau. Nous n'avons aucun détail sur ces longs mois passés sous la tente par le prince et ses droujines. Nous savons seulement que les Russes, ce qui se comprend de reste, souffrirent de la faim. De toute façon, ce durent être des temps fort durs qui se terminèrent par une catastrophe lamentable.

Aux premiers jours du printemps, les tristes voyageurs, lassés de tant de misères, reprirent la route de Kiev, si lointaine encore. Sviatoslav, toujours ardent, était résolu à forcer au besoin le passage. Déjà les infortunés survivants de tant de combats revoyaient en rêve les demeures de

leur sauvage capitale ; déjà ils croyaient apercevoir leurs épouses fidèles, leurs enfants blonds, accourir vers eux, descendant de la haute falaise pour sécher les larmes de tant de mois de misères vaillamment supportées, leur tendant leurs bras blancs. Ils comptaient sans le Petchenègue impitoyable qui les guettait. « Les Petchenègues, dit simplement Léon Diacre, race errante et innombrable, barbares, mangeurs d'insectes (1), aux maisons roulantes (2), tendirent des embuscades aux Russes de Sviatoslav et les massacrèrent tous. » De cette grande armée, à peine quelques guerriers revirent leur patrie. Sviatoslav demeura parmi les morts. Il avait régné vingt-huit ans sur la nation des Ross. Ceci se passait au printemps de l'an 973. Qui sait si dans cette attaque des Petchenègues contre cette troupe si réduite et désorganisée il ne faut point voir encore la main de l'astucieuse Byzance (3) ?

Ce retour des Russes, ce drame final sont racontés un peu plus en détail dans la *Chronique* dite *de Nestor* : « Sviatoslav ayant conclu la paix avec les Grecs s'en alla en bateau jusqu'aux cataractes du Dniéper, et le voïwode de son père, Sviénald (4), lui dit : « Prince, tourne les cataractes à cheval, car les Petchenègues t'attendent aux cataractes », Et il ne l'écouta pas et il vint en bateau. Et les habitants de Péréiaslavets (5) envoyèrent vers les Petchenègues, disant : « Voici que Sviatoslav revient en Russie après avoir pris en Bulgarie beaucoup de richesses et fait beaucoup de butin (6), et il n'a que peu de compagnons ». Les Petchenègues, ayant entendu cela, se mirent en embuscade aux cataractes ; et Sviatoslav vint aux cataractes à l'île de Biélo-Béréjiè (non loin de l'embouchure du fleuve) et les vivres commencèrent à lui manquer et il y eut une grande famine ; on payait une tête de cheval la moitié d'une grivna. Et Sviatoslav passa

(1) Littéralement : « mangeurs de poux ».

(2) Littéralement : « vivant presque toujours dans leurs chariots ». Voyez dans Tchertkov, *op. cit.*, note 52, pp. 178 sqq., les longs et intéressants détails sur ce trajet de Kiev au Danube que parcouraient les Russes pour aller de chez eux en Bulgarie et vice-versa.

(3) Voy. Tchertkov, *op. cit.*, p. 242.

(4) C'était ce vieux chef expérimenté qui, déjà, avait combattu sous Igor et qui avait signé au traité de Dorystolon immédiatement après le prince.

(5) C'est-à-dire les Grecs et les Bulgares leurs alliés.

(6) Ceci me paraît pure forfanterie dans la bouche de l'historien national. Jean Tzimiscès n'eût pas permis aux Ross, si complètement à sa merci, d'emporter de l'or et du butin conquis en Bulgarie.

l'hiver là. Quand le printemps arriva (1), il alla aux cataractes et fut attaqué par Kouria, prince des Petchenègues, et ils tuèrent Sviatoslav et lui coupèrent la tête. De sa tête ils firent une coupe qu'ils garnirent de métal et dans laquelle ils burent (2). Sviénald vint à Kiev auprès de Yaropolk. »

Les Grecs se réjouirent du sort affreux de Sviatoslav. Ils oubliaient qu'un siècle et demi auparavant le crâne d'un empereur grec, Nicéphore Logothète, tombé sur le champ de bataille, avait, lui aussi, servi de coupe à son vainqueur, un roi bulgare (3).

Telle fut la fin misérable de l'héroïque prince des Ross. Il eut pour successeur à Kiev son fils Yaropolk. Les faibles débris de son armée, qui, échappant aux embûches des Petchenègues, réussirent à gagner Kiev, y arri-

(1) Au plus tard vers la fin de février ou de mars de l'an du monde 6481, 973 de notre ère, puisque l'année russe finissait à ce moment. Voyez Kounik, dans Lambine, *op. cit.*, pp. 58 et 59. — Tchertkov, *op. cit.*, p. 244, dit 972 ! Mais M. Wassiliewsky et les autres historiens russes sont d'un avis contraire. Dans un article paru dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg de* 1876, pp. 119-182, article lu dans la séance du 13 avril 1871 de la Section d'Histoire et de Philologie de ladite Académie sous ce titre : *Recherches chronologiques sur la date de la mort de Sviatoslav Igorevitch, grand-prince de Kiev*, M. N. Lambine, s'appuyant sur le témoignage de la *Chronique* dite *de Nestor* et aussi sur celui de Skylitzès, de Cédrénus, de Zonaras qui disent que Jean Tzimiscès entreprit cette guerre contre les Russes dans la seconde année de son règne, et non dans la troisième, s'est longuement et laborieusement efforcé de prouver que la date de cette mort devait être maintenue à l'année 972, vers le commencement du printemps. Par conséquent la grande guerre de Tzimiscès contre les Russes aurait eu lieu en 971 et non en 972. Il serait trop long de reproduire les arguments de l'auteur russe. Dans deux mémoires annexés à cette publication, MM. A. Kounik et B. Wassiliewsky ont victorieusement et, je le crois, définitivement réfuté la théorie de M. Lambine. M. Wassiliewsky surtout a très brillamment restitué leur valeur propre aux témoignages de Léon Diacre, de Skylitzès et des copistes ou abréviateurs de ce dernier, Cédrénus et Zonaras. Il faut en définitive s'en tenir à la phrase si formelle de Léon Diacre, phrase que M. Lambine s'est vainement efforcé d'interpréter et de corriger. Elle dit que la campagne de Jean Tzimiscès contre les Russes eut lieu au printemps qui suivit l'hiver passé par le basileus à Constantinople après son mariage, célébré au mois de novembre de la seconde année de son règne, c'est-à-dire en novembre de l'an 971. La grande guerre terminée par la prise de Dorystolon eut donc lieu dans le cours de l'an 972. Le traité aussi entre le basileus et Sviatoslav fut signé cette même année et il y a là une double erreur de la *Chronique de Nestor* qui dit à tort : 1° que le traité fut signé en l'an du monde 6479, alors qu'en réalité il le fut en 6480 ; 2° que Sviatoslav fut tué au commencement du printemps de l'an 6480. En réalité, le grand-prince de Kiev fut massacré par les Petchenègues au commencement du printemps de l'an 973, c'est-à-dire de l'an du monde 6481. — M. J. J. Széznievsky a cru que cette erreur de date était une suite de l'emploi de l'alphabet glagolitique dans la rédaction du document original, alphabet glagolitique incorrectement transcrit dans la suite en caractères cyrilliques. Voy. le mémoire de M. Lambine, p. 122.

(2) Finlay, *op. cit.*, t. II, p. 350, dit que Kouria fit graver sur cette coupe tragique ces mots : « Celui qui convoite le bien d'autrui, souvent perd le sien ». J'ignore où l'historien anglais a puisé ce renseignement.

(3) (Kroum.

vèrent sous la conduite du héros Sviénald. Ce boïar russe, nous le savons, avait été jadis au service d'Igor; il avait été voïwode de sa veuve Olga et avait accompagné leur fils Sviatoslav dans ses expéditions au delà du Danube. Il devait être le premier après lui puisque seul avec lui il avait signé, nous l'avons vu, les traités de paix avec le basileus Jean (1).

BAS-RELIEF BYZANTIN. Plaque de bronze représentant le Christ, la Vierge, saint Jean et trois jeunes saints militaires. Très beau travail des Xme ou XIme Siècles. — (Ancienne Collection Michelli, à Paris).

Un vase d'argent (2), rempli jusqu'au bord de monnaies aux effigies de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès, a été trouvé au commencement de ce siècle dans un filet de pêcheurs aux rapides du Dniéper (3). Sur ce vase, qui est aujourd'hui, m'affirme-t-on, conservé au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg (4), on lit gravée l'inscription en caractères byzantins : « Voix du Christ sur les eaux ». Cet antique débris, dernier vestige du pillage de la Bulgarie, serait-il un souvenir suprême du lugubre massacre des bandes de Sviatoslav aux cataractes du grand fleuve (5) ?

(1) Nous avons vu qu'il faut peut-être l'identifier avec Sphengel, le défenseur de Perciaslavets ; voy. p. 98, note 1.

(2) Et non de bronze, comme le dit à tort Muralt, *op. cit.*, I, p. 748.

(3) Voy. Tchertkov, *op. cit.*, p. 209, note 100.

(4) M. Wladimir de Rosen, conservateur du Musée, a, sur ma prière, fait de vaines recherches pour retrouver ce vase précieux.

(5) La *Chronique de Joachim* dans Tatischtschef, I, 35, dit que Sviatoslav, attribuant ses revers aux chrétiens, fit tuer Glieb, ordonna de brûler les églises de Kiev, et voulait faire massacrer tous les chrétiens lorsqu'il fut tué sur le Dniéper près de Prototch. (Muralt, *op. cit.*, I, p. 748).

Ainsi, s'écrie un historien russe qui, le premier, a fait de cette campagne une étude détaillée (1), se termina par une complète catastrophe la grande entreprise de Sviatoslav qui avait rêvé de transporter la puissance des Russes des steppes du nord aux rives de la mer Noire et aux plaines fertiles de la Bulgarie, de la Thrace et de la Macédoine. Les conséquences de ce grand événement de la fin du xme siècle eussent pu être si considérables pour la Russie et pour tous les Slaves du Nord, qu'il est difficile aujourd'hui de se faire une idée même approximative de tout ce qui aurait pu résulter du succès de cette gigantesque entreprise du prince de Kiev (2).

Revenons à Jean Tzimiscès, le basileus victorieux. Après cette foudroyante campagne qui avait sauvé l'empire d'un si grand péril, après avoir en quatre mois (3) détruit l'armée russe, pris les deux grandes cités bulgares de Péréiaslavets et de Dorystolon avec une foule de places secondaires, l'autocrator avait hâte de rentrer dans la Ville gardée de Dieu. Il consacra toutefois quelques jours encore à donner des ordres pour faire relever les remparts abattus des villes et des châteaux de la rive droite du Danube, redevenue frontière de l'empire. De fortes garnisons y furent installées. La Bulgarie danubienne et transbalkanique fut purement et simplement annexée à l'empire sous forme d'un gouvernement militaire particulier.

En commémoration de la grande victoire du 24 juillet et de l'intervention miraculeuse du Stratilate, Jean donna à Dorystolon le nom nouveau de Théodoropolis. C'était encore là une tradition des grandes guerres romaines. Dorystolon ne devait pas conserver longtemps ce nom glorieux.

Puis le basileus triomphant reprit le chemin de sa capitale, ramenant avec lui la famille royale de Bulgarie, les dépouilles de ses rustiques palais et les armes conquises sur quarante mille guerriers russes. Parmi les trésors les plus vénérés qu'il rapportait, se trouvait, disent les chro-

(1) Tchertkov, *op. cit.*, p. 245.

(2) M. Tchertkov donne le tableau des grands événements qui, suivant lui, eussent été la conséquence de la victoire des Russes dans cette guerre gréco-bulgare de l'an 972.

(3) Voyez sur la chronologie de cette campagne, sur la durée du siège de Dorystolon, sur les dates de 971 ou 972 : Tchertkov, *op. cit.*, pp. 234 et 251 surtout. Toutes ces questions délicates se trouvent là très complètement élucidées.

niqueurs, une Image très vénérée de la Théotokos avec l'Enfant divin dans ses bras. Nous n'avons pas d'autre détail sur cette sainte Icone. Ce devait être quelqu'une de ces effigies miraculeuses dites « Vierges non faites de main d'homme », qui longtemps avait accompli des miracles dans quelque sanctuaire d'une des capitales bulgares. Encore une très sainte dépouille arrachée à la piété naïve des nations vaincues pour venir grossir l'immense trésor sacré de la Ville des basileis.

Jean Tzimiscès, vainqueur du prince des Ross et conquérant d'un vaste royaume, fit par la Porte Dorée l'entrée triomphale des basileis victorieux dans la Cité reine. Cette pompe dut être célébrée dans le courant du mois d'août. Je n'en redirai pas les splendeurs, toujours les mêmes, toujours également éblouissantes. J'ai décrit, dans le volume consacré à l'histoire de Nicéphore Phocas, l'ovation pédestre qui fut décernée à cet illustre capitaine à la suite de ses victoires de Crète. J'ai décrit aussi son entrée à Constantinople lors de son couronnement. Toutes ces cérémonies se ressemblaient avec quelques modifications de détails. C'était toujours le même immense, étrange et somptueux cortège formé par la cour, les dignitaires, les soldats, les captifs et les dépouilles parcourant au milieu d'une foule innombrable les rues merveilleusement parées, avec intermèdes de discours, de chants, d'acclamations répétées par les cent mille voix du peuple et des Factions. Jean Tzimiscès avait délivré l'empire d'un péril si effroyable, il avait si brillamment reconquis cette antique frontière du Danube perdue depuis tant d'années, que son triomphe paraît avoir eu un éclat tout particulier, exclusivement dû à l'initiative populaire reconnaissante. Toute la foule urbaine, tous les citoyens couronnés de fleurs allèrent jusqu'en dehors des murs avec le patriarche, le clergé, la cour, le Sénat, à la rencontre de l'heureux souverain, acclamant son nom (1), chantant les euphémies d'usage, lui offrant des couronnes et des sceptres d'or garnis de pierres précieuses. C'étaient les plus hauts fonctionnaires de la Cité, le préfet de la ville, le prêteur, qui présentaient ces riches dons. La masse des citoyens se contentait d'offrir des couronnes de feuillage. Jean Tzimiscès étant autocrator et ayant mérité le grand triomphe

(1) Voy. au chapitre 77 du *Livre des Cérémonies* le texte officiel des acclamations d'une armée victorieuse en l'honneur du basileus.

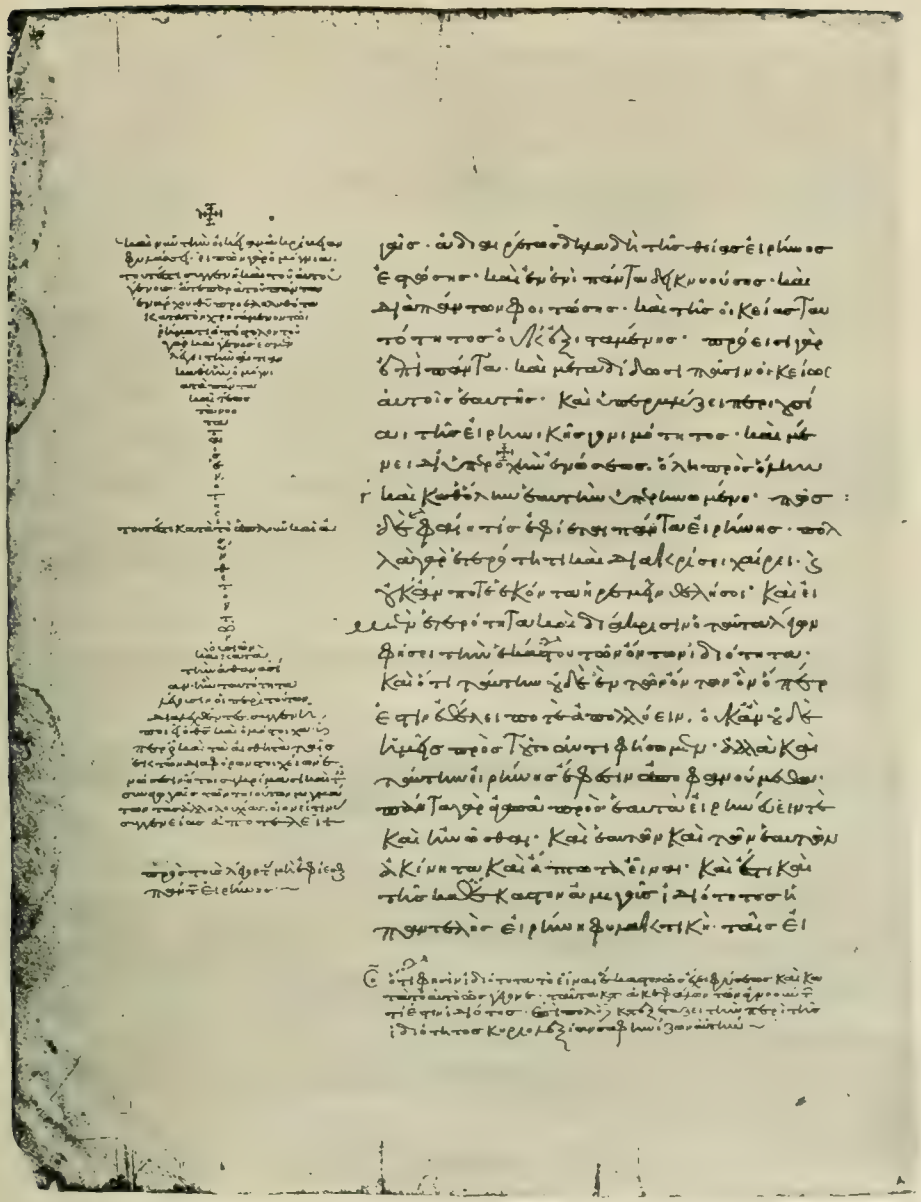
devait recevoir les honneurs complets. Il devait pénétrer dans la Ville par la Porte Dorée, monté sur un char de forme antique, traîné par quatre chevaux blancs. On lui amena ce char splendide en dehors des Portes, les plus hauts magistrats de la capitale lui présentant leurs dons et le priant, suivant les formules obligées, de monter dans ce véhicule pour célébrer le triomphe officiel.

Jean accepta les couronnes et les sceptres d'or. Suivant l'usage, il remit en échange, à ceux qui les lui offraient, une somme en or d'une valeur très supérieure. Mais aucune prière ne put décider le souverain à monter dans ce char admirable. Avec un zèle pieux, qui lui valut une popularité si possible plus grande encore dans la foule constantinopolitaine, si facilement remuée par ces spectacles de la rue, le basileus voulut que la Vierge conquise en Bulgarie, cette Icone vénérée à laquelle il tenait à attribuer une part de sa victoire, fût seule à recevoir les honneurs du triomphe et le remplaçât dans le char. Toutes les objections des courtisans furent vaines. Jean plaça de ses mains, dans le char éclatant, l'Icone sur le vêtement royal même des souverains de Bulgarie, somptueux costume de pourpre rapporté du trésor de Péréiaslavets. Il déposa à ses côtés la couronne de ces rois qui avait la même provenance. Étoffe et couronne devaient plus tard servir d'atours à l'Image miraculeuse.

Quand l'infini cortège se fut enfin mis en marche, on vit le char triomphal s'avancer, contenant l'Icone, devant qui tous se prosternaient jusqu'en terre. Derrière, sur un blanc coursier, éclatant d'or et de soie, le basileus suivait dévotement, diadème en tête, portant en mains les sceptres et les couronnes qu'on venait de lui remettre.

On traversa ainsi processionnellement la cité parée d'étoffes, de tapis, ornée de vertes guirlandes, semée de rameaux de laurier. Sous les voûtes de la Grande Église ruisselantes de lumière, les fonctions une fois de plus s'accomplirent. Jean, après les prières et les euphémies, dédia de ses mains en signe de victoire dans le temple auguste la couronne des rois bulgares.

Avant de rentrer au Grand Palais, car celui du Boucoléon paraît avoir été abandonné, momentanément du moins, après le meurtre de Nicéphore, Jean Tzimiscès, sur le Forum Augustéon, procéda encore à



UNE PAGE d'un manuscrit byzantin daté de l'an 992, conservé à la Bibliothèque Nationale (Fac-similés des Manuscrits grecs datés, de H. Omont).

une cérémonie d'une grandeur tragique [1]. Devant le peuple assemblé, il se fit présenter le jeune roi bulgare Boris qui avait à pied suivi son triomphe.

1 Κατὰ τὴν Πλακωτὴν λεγομένην ἀγορά. Zonaras, ed. Dindorf, t. IV, p. 102.

Quand le prince détrôné se fut humblement placé devant lui, il lui ordonna de se dépouiller en sa présence des attributs de sa souveraineté. Le malheureux enleva successivement le diadème de pourpre de fin lin parsemé de perles et d'ornements d'or, la tunique de pourpre et les bottes de même couleur que les souverains bulgares s'arrogeaient le droit de porter à l'égal des basileis.

Jean avait infligé à Boris cette humiliation publique parce qu'il entendait consacrer ainsi officiellement sa déchéance définitive, puis, comme il était humain, il le fit après placer à ses côtés et l'éleva sur-le-champ au rang de magistros, une des plus hautes dignités palatines. Le fils du tsar Pierre, le petit-fils du grand Syméon, n'était plus qu'une simple unité dans l'interminable catalogue des dignitaires de la cour impériale. C'en était fait de toute la portion orientale de l'antique royaume de sa race qui, après trois siècles d'une existence souvent glorieuse, redevenait une simple province de cet empire grec tant détesté. C'en était fait de sa chère capitale qui allait maintenant servir de résidence à un stratigos byzantin. Romain, son frère cadet, subit un sort autrement affreux. Il fut mutilé suivant une coutume barbare alors si fréquente. On en fit un eunuque et on l'investit probablement aussi de quelque banale dignité palatine. Skylitzès semble indiquer que cette mutilation fut ordonnée par le parakimomène Basile. Probablement celui-ci, en sa qualité d'eunuque et aussi de chef des chambellans, présidait d'office à toutes ces cruelles exécutions d'ordre très spécial. — Ainsi finissaient de s'étioler dans les antichambres du Palais Sacré les derniers descendants des races royales vaincues. Ainsi se termina misérablement la première lignée royale de Bulgarie, descendue du sauvage Asparuch et du grand Kroum.

Le patriarche Damien de Bulgarie, qui avait eu son siège à Dorystolon surtout, parfois à Péréiaslavets, sous l'administration duquel, lors de la plus grande puissance du tsar Syméon, l'église bulgare avait été jadis reconnue comme autocéphale par Byzance et qui, sur la « kéleusis » du basileus Romain Lécapène, avait été à ce moment élevé par le Sénat impérial du rang d'archevêque à celui qu'il occupait actuellement, fut, lui aussi, déposé par le basileus. Avec l'indépendance politique, le vainqueur atteignait aussi l'indépendance religieuse. Pour mieux parfaire cette totale

destruction de l'autonomie bulgare, tous les évêchés de la vieille monarchie de Syméon furent à nouveau subordonnés directement au pouvoir du patriarche œcuménique de Constantinople (1). Dorystolon redevint une simple métropole byzantine.

La portion orientale, danubienne et balkanique du royaume bulgare avait été seule touchée par cette guerre; seule aussi, à la suite du désastre des Russes, elle venait de retomber sous le pouvoir de Byzance. C'est même ce fait qui explique en partie la facilité et l'étendue des succès si rapides de Sviatoslav d'abord, de Jean Tzimiscès ensuite. L'un et l'autre de ces princes n'avaient jamais eu affaire qu'à une moitié des forces bulgares, la moitié orientale. Dans la portion occidentale, tout au contraire, l'indépendance bulgare s'était maintenue et se maintint dans la suite, sous la dynastie nationale des Schischmanides, issus de la révolution intérieure de l'an 967. En un mot, ainsi que l'a, le premier, fait remarquer avec grande justesse un savant écrivain russe, M. Drinov (2), tous ces événements guerriers de ces dernières années n'avaient, en réalité, intéressé que les seules provinces orientales de la Bulgarie, c'est-à-dire celles de Dorystolon, de la Grande et de la Petite Péréiaslavets, et de Philippopolis, unique apanage demeuré aux mains du fils du tsar Pierre, du petit-fils de Syméon (3). Quant aux provinces bulgares occidentales, celles qui s'étaient séparées cinq ans auparavant de ce prince pour former un corps politique à part sous le gouvernement de Schischman et de ses successeurs, elles ne perdirent point leur indépendance politique et ne furent point conquises par les Grecs.

En même temps que Jean détruisait l'antique patriarcat national de Dorystolon, un nouveau siège patriarcal remplaçant celui-ci s'éleva donc tout naturellement dans cette Bulgarie occidentale demeurée indépendante. Installé d'abord à Sophia, puis, durant quelque temps, errant dans diverses grandes cités de cette région de l'ouest, à Vodhéna, à Mogléna, à

(1) Voy. dans Du Cange, *Fam. byz.*, éd. de Paris, pp. 174 sqq., le *Catalogue des archevêques bulgares*. — Voy. encore Xénopol: *l'Eglise bulgare*, dans la *Revue historique* de 1892, et Zachariae, *Beiträge zur Geschichte der bulgarischen Kirche*, pp. 9 à 11, 14 et 16.

(2) *Op. cit.*, p. 108.

(3) Voy. dans Drinov, *op. cit.*, p. 118, les limites géographiques de cette portion de la Bulgarie à cette époque.

Prespa (1), il finit par se fixer enfin pour plusieurs siècles à Ochrida. L'existence dès ces temps reculés de ce siège ambulant et sa première installation à Sophia, immédiatement après l'abolition par Jean Tzimiscès de l'ancien siège de Dorystolon, nous ont été récemment révélées par une source byzantine tout à fait indubitable, qui est une novelle du basileus Basile II retrouvée depuis peu dans un document d'époque postérieure (2).

Tout naturellement, dit M. Drinov (3), le patriarche Damien, après sa déposition par le vainqueur, dut chercher un refuge dans la Bulgarie occidentale, demeurée indépendante. Il se fixa d'abord à Sophia, où il dut certainement être réélu patriarche par un synode des évêques bulgares qui se refusaient à reconnaître le nouvel état de choses (4). L'important pour nous est de savoir non de quelle manière cette transformation s'est opérée, mais bien qu'elle a eu lieu vraiment, et elle n'a pu avoir lieu que parce que les volontés de Jean Tzimiscès n'avaient aucune autorité, aucune sanction dans ces provinces bulgares de l'ouest qui n'avaient nullement été ramenées sous le sceptre de ce prince, ainsi qu'on l'a cru si longtemps.

Ces observations, comme d'autres encore dont il sera question plus loin, ont une bien plus grande importance qu'on ne pourrait le croire tout d'abord. Il semble, en effet, résulter très clairement de tous ces faits que la guerre russo-byzantine n'atteignit jamais que la moitié orientale de la Bulgarie (5), qui seule fut réunie à nouveau à l'empire grec. C'est ce qu'on avait ignoré jusqu'ici. Je reviendrai sur cette question d'importance capitale dans un autre chapitre de cette histoire.

Les vastes provinces qui avaient si longtemps constitué l'apanage

(1) Où il se trouvait en l'an 980.

(2) Voy. plus loin.

(3) *Op. cit.*, p. 177.

(4) Il eut plus tard pour successeurs, à Vodhéna d'abord, puis à Prespa et à Ochrida où se transporta successivement le patriarcat bulgare autocéphale, Germain, aussi appelé Gabriel, qui résida à Vodhéna et à Prespa, puis Philippe, dont on ne sait rien, sauf qu'il fut le premier à résider à Ochrida ; enfin Jean, qui survécut à la ruine de la monarchie du tsar Samuel, fut confirmé par le basileus Basile II dans sa charge et inaugura la série des archevêques bulgares sous le sceptre byzantin. Il avait été auparavant higoumène du monastère de la Mère de Dieu de Devre. Zachariæ, *Beitræge*, etc., p. 15.

(5) Voy. par contre dans Drinov, *op. cit.*, p. 119, le témoignage fort douteux du « Prêtre de Dioclée » sur la prétendue conquête de la Rascie par les lieutenants de Jean Tzimiscès. La Rascie est la province actuelle de Novi-Bazar.

principal de la première monarchie bulgare firent ainsi pour un temps retour à l'empire grec. Tant que Jean Tzimiscès vécut, elles obéirent à ses lieutenants sans qu'il paraisse avoir subsisté l'ombre d'une résistance, d'une opposition quelconque dans toute l'étendue de ces immenses territoires, d'abord comme écrasés sous la terrible tyrannie des Russes, rapidement pacifiés ensuite sous la main de fer des « stratigoi » byzantins. Quant à cette administration même de la Bulgarie sous ce règne, nous ne possédons pas, hélas! sur elle le moindre renseignement. Elle dut être administrée *militairement*, comme c'était toujours le cas pour les territoires impériaux de conquête récente, par des « stratigoi » et des turmarques installés dans les principales villes fortes et les forteresses à la tête de troupes nombreuses, surtout de détachements de cavalerie. Léon Diacre et Skylitzès citent en première ligne Dorystolon parmi les villes dans lesquelles le basileus établit de fortes garnisons.

TRIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire des Xe ou XIe Siècles. Panneau central conservé à l'Evêché de Liège.

Quelques mots épars dans les sources nous apprennent encore que, pour assurer l'occupation de ces provinces reconquises, Jean Tzimiscès eut recours au procédé, si fréquemment en usage à Byzance à cette époque, de la transplantation en bloc de populations arrachées à d'autres extrémités de l'empire. Par son ordre, les Pauliciens, derniers survivants de ces célèbres Manichéens tant massacrés jadis par Théodora, puis par Basile Ier, ces « calvinistes de l'Orient », hérétiques obstinés dont les doctrines prétendues funestes avaient jadis risqué d'infecter tous les thèmes d'Anatolie, furent transférés en masse de leurs lointaines places fortes de Mélitène et de Théodosiopolis, de leurs fameux « châteaux d'Asie (1) », en Thrace, dans la province de Philippopolis, au

(1) Ἀπὸ τῶν Χαλύβων καὶ τῶν Ἀρμενιακῶν τόπων. dit Anne Comnène. Voy. p. 29

pied du Balkan. La garde militaire de cette cité et de son vaste territoire leur fut spécialement confiée. Tout cela, au dire de Skylitzès (1), fut fait sur le conseil de ce pieux moine Thomas que Jean Tzimiscès avait nommé patriarche d'Antioche au début de son règne. Ce prélat vigilant redoutait dans son immense diocèse frontière l'alliance secrète de ces sectaires avec les Sarrasins et ne voyait d'autre moyen d'en finir avec ce danger que de se débarrasser d'eux à tout prix. Jean Tzimiscès, de son côté, qui se préparait à aller combattre les Musulmans en Asie, ne se souciait pas de laisser à ceux-ci de tels auxiliaires dans ses propres États. C'étaient de libres, intrépides et parfaits guerriers que ces Pauliciens. Unis aux descendants de leurs propres coreligionnaires transportés en ces contrées deux siècles auparavant par Constantin V, aussi aux Arméniens et aux Jacobites déjà précédemment installés dans ces mêmes régions de Thrace et de Macédoine, ces nouveaux colons militaires tyrannisèrent bientôt les populations qu'ils étaient chargés de protéger et qu'ils protégèrent du reste à merveille. Leur hérésie se développa vite, grâce à une propagande passionnée, sans obstacle possible dans ces régions nouvelles. Elle ne devait succomber bien plus tard qu'à l'action violente du basileus Alexis Comnène, qui dut venir s'installer à Philippopolis à cet effet (2).

« Tout le temps que ces sectaires habitèrent ce pays, nous dit Anne Comnène, historien plus récent, ils y formèrent une colonie militaire de deux mille cinq cents guerriers indomptables, fanatiques de leur religion, qu'on avait dû leur laisser, cruels comme des barbares et farouches comme des sectaires », de vrais buveurs de sang en un mot, toujours prêts à goûter celui des ennemis et qui devaient, on l'a dit fort bien, inspirer à leurs voisins slaves ou bulgares le respect d'une majesté impériale disposant de tels ministres pour ses vengeances. C'est là que les croisés de la quatrième Croisade les rencontrèrent encore, subsistant malgré les cruelles mesures prises contre eux par Alexis Comnène, et préludèrent en les mas-

(1) Cedrenus, II, p. 382.

(2) Voy. Anne Comnène, *Alexias*, l. XIV. — Sur les Pauliciens voyez surtout Karapet ter Mkrttschian, *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien*, Leipzig, 1893. Voy. encore Rambaud, *op. cit.*, p. 217, Du Cange, *Ad Villehardouin.*, n. 227 ; Gfrœrer, *op. cit.*, t. III, p. 80.

sacrant dans d'affreux supplices aux horreurs de la guerre albigeoise. C'est eux que notre Villehardouin nomme les Popelicans. En tout cas, le but poursuivi par Jean Tzimiscès fut atteint. Les Pauliciens et leurs descendants demeurèrent pour l'empire d'admirables gardiens de la frontière du nord.

C'est ainsi que le gouvernement de Jean Tzimiscès s'efforça d'helléniser quelque peu brutalement la Bulgarie orientale reconquise. Nous avons vu que ses deux capitales perdirent leurs noms anciens pour ceux tout byzantins de Iohannoupolis et de Théodoropolis. De même j'ai dit que son indépendance religieuse avait été abolie du même coup par Jean Tzimiscès. Enfin nous avons une preuve de plus de cette vigoureuse prise de possession par ce fait que, lors du début des grandes guerres contre Basile II, le tsar national Samuel trouva toutes les villes bulgares de ces régions balkaniques et danubiennes fortement occupées par des garnisons byzantines.

L'empereur Jean, après avoir ainsi replacé sous le sceptre romain la péninsule balkanique jusqu'au Danube, passa l'hiver de 972 à 973 à Constantinople, faisant faire au peuple force largesses et distributions de vivres, lui offrant d'immenses festins, le comblant des mille marques de sa faveur. Pour réduire les charges sous le poids desquelles les contribuables succombaient, en véritable père de ses sujets, il abolit à ce moment, dans l'ensemble des thèmes de l'empire, le très impopulaire impôt de capitation dit du « kapnikarion », appelé aussi simplement le « kapnikon » (1), autrement dit « impôt de la fumée », institué un siècle et demi auparavant par le basileus Nicéphore Ier Logothète, d'exécrable mémoire (2). Cette taxe établie sur chaque cheminée ou foyer était, pour cette cause, désignée sous ce nom bizarre (3). Elle était vexatoire entre toutes, aussi la joie fut-elle extrême par tout l'empire. Nous ignorons au moyen de quelles ressources le gouvernement impérial combla le vide ainsi créé dans le Trésor.

(1) Cédrénus, II, p. 413, Τὸ λεγόμενον καπνικόν.

(2) Voy. *Theophanes Confessor* au règne de ce souverain.

(3) De καπνός, fumée; κάπνη, cheminée. C'était l'impôt du fouage de nos pays d'Occident. M. Wassiliewsky (*Matériaux pour l'histoire de l'Etat à Byzance, Journal du Ministère de l'Instruction publique de Russie*, t. CCX, p. 370) estime que ce ne dut être de la part de Jean Tzimiscès qu'une simple mesure gracieuse pour l'année courante, en commémoration de la victoire sur Sviatoslav, et non une disposition législative définitive.

Toujours dévot, profondément religieux comme tout bon Byzantin de cette époque, Jean Tzimiscès, nous dit encore Skylitzès, fit alors graver sur sa monnaie, certainement en reconnaissance des victoires obtenues, l'image du Sauveur, de ce Christ bien-aimé qu'il invoquait chaque jour dans le petit oratoire de la Chalcé. Au revers il ordonna d'inscrire cette légende unique : « Jésus-Christ, Roi des Rois » (1). Je dirai plus loin comment on croit avoir retrouvé ces émissions mentionnées par le vieux chroniqueur dans certaines grandes pièces anonymes (2) de cuivre, aujourd'hui encore fort communément répandues par tout l'Orient et qui portent précisément au droit un buste nimbé du Christ, très belle œuvre du xe siècle, avec cette légende en langue grecque au revers : « Jésus-Christ, Roi des Rois ».

(1) Skylitzès ajoute que d'autres empereurs conservèrent cet usage sur leurs monnaies. Voy. plus loin, à la fin du chapitre V.

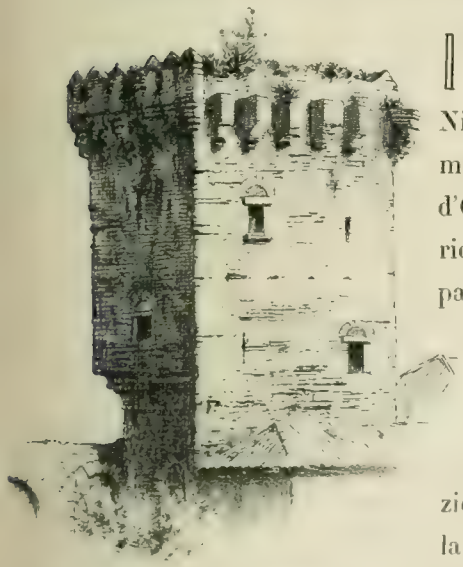
(2) On appelle *monnaie anonyme* celle sur laquelle ne figure point le nom du personnage au nom duquel elle a été frappée.

Monnaie de cuivre de Jean Tzimiscès.

COFFRET BYZANTIN. Côtés. Ivoire du Xme ou du XIme Siècle. — Adam et Eve chassés du Paradis. — Le dieu Plutus. — Musée grand-ducal à Darmstadt.)

CHAPITRE IV

Événements d'Italie depuis l'assassinat de Nicéphore Phocas. — Othon Ier d'Allemagne envahit le territoire byzantin. — Jean Tzimiscès remet en liberté Pandolfe Tête de Fer. — Traité de paix entre les deux empires. — Retraite de l'armée allemande. — Mariage de la porphyrogénète Théophano avec l'héritier de l'empire d'Allemagne. — Cérémonie nuptiale célébrée à Rome, le 14 avril 972. — Mort d'Othon I. — Avènement d'Othon II. — Evénements survenus dans les thèmes byzantins d'Italie depuis ce moment jusqu'à la mort de Jean Tzimiscès. — Evénements de Syrie. — Les troupes africaines du Fatimite, le nouveau maître de l'Egypte, envahissent la Syrie. — Elles sont repoussées devant Antioche par les Byzantins. — Expédition malheureuse du grand domestique Mleh en Mésopotamie. — Troubles à Bagdad. — Préparatifs de guerre. — Accord avec les Vénitiens pour interdire le commerce avec les Infidèles. — Première expédition de Jean Tzimiscès en Asie. — Pointe de l'armée impériale sur territoire arménien. — Traité avec le roi des rois de ce pays. — L'armée impériale, après avoir envahi victorieusement la Mésopotamie, se voit forcée de renoncer à attaquer Bagdad. — Retraite de Jean Tzimiscès. — Abdication du Khalife Mothi.



TOUR de Vlanga-Bostan. — Muraille byzantine de Constantinople sur la rive de Marmara.

Il n'est que temps de passer au récit des événements survenus depuis l'assassinat de Nicéphore Phocas et l'avènement de Jean Tzimiscès dans cette portion extrême de l'empire d'Orient formée par les thèmes de l'Italie méridionale. Par exception je n'aurai que peu à parler, sous ce règne, des Arabes d'Afrique et de Sicile, car la paix signée avec l'émir de cette île par Nicéphore Phocas après les désastres de Rametta et de Reggio durait toujours. J'ai raconté au chapitre treizième de mon histoire de la vie de ce basileus (1) la lutte de l'empereur de Germanie Othon le Grand et de ses lieutenants contre les géné-

(1) *Un Empereur Grec au Dixième Siècle*, pp. [illegible].

raux byzantins dans le sud de la péninsule depuis la fin de l'an 968 jusqu'à la mort de Nicéphore, au mois de décembre de l'année suivante. J'ai dit l'administration réparatrice du magistros Nicéphore envoyé par son impérial homonyme pour gouverner les thèmes italiens, la marche victorieuse de l'empereur allemand, puis sa retraite au mois de mai 969. Les hostilités s'étaient, on se le rappelle, poursuivies après le départ d'Othon. Pandolfe Tête de Fer, le valeureux prince de Capoue, chef des troupes allemandes en ces parages, avait été battu et pris sous Bovino et expédié chargé de chaînes à Byzance. Mais ce succès des Grecs avait été suivi de nouveaux revers, et le patrice Abdila avait été cruellement battu en avant d'Ascoli par les bandes des comtes Conrad et Siko. Malgré ces avantages les guerriers teutons ne s'étaient pas aventurés plus avant. Fiers de leur triomphe, ramenant un riche butin, ils avaient bientôt repris le chemin de Bénévent et de la Campanie.

« Les résultats obtenus, disais-je en terminant ce chapitre de la vie de l'illustre Nicéphore (1), demeuraient fort incomplets. Les Grecs avaient été complètement battus, mais ils conservaient néanmoins tous leurs territoires sauf quelques places du nord. D'autre part, le plus brave allié d'Othon, Pandolfe, était prisonnier à Byzance. Les belligérants couchaient en réalité sur leurs positions. Tout était encore à faire du côté des Allemands, et l'ardente énergie, l'obstination si connue de Nicéphore étaient garantes de l'opiniâtreté qu'il mettrait à défendre à outrance ses thèmes italiens. Un fait capital, la prise d'Antioche par les troupes grecques, allait précisément lui laisser les coudées plus franches du côté de l'Occident. Aussi le non moins entêté Othon, de Pavie où il passa la fin de cette année 969 et les trois premiers mois de 970, et de Ravenne où il célébra la fête de Pâques de cette année, recommença-t-il tous ses préparatifs pour diriger au printemps une nouvelle et puissante expédition contre les possessions italiennes de son obstiné rival. Il était fort occupé à réunir ainsi ses troupes lorsque la nouvelle du meurtre de Nicéphore, dans la nuit du 10 au 11 décembre, parvint en Italie. Ce fut comme un premier coup de tonnerre dans un ciel d'orage. Tout allait de nouveau changer de face et cette catastrophe sembla devoir transformer à l'avantage exclusif des Allemands l'état de choses dans la péninsule. »

(1) *Op. cit.*, p. 694.

Othon, à cette nouvelle imprévue si favorable à ses intérêts, crut le moment venu, par une attaque violente autant que rapide, de donner le coup de grâce à la puissance grecque en Italie. A la fin de mai nous le trouvons déjà en marche en Campanie à la tête de ses guerriers. Le 25, il est à Cillice. Dès avant les premiers jours d'août, Naples et son territoire sont mis à feu et à sac par les Allemands, qui y commettent les plus affreux dégâts. Ici, les envahisseurs virent apparaître deux suppliants augustes. C'étaient Aloara, l'épouse du prince captif Pandolfe, et son jeune fils encore tout enfant. Ils venaient implorer l'appui de l'empereur pour obtenir la délivrance du prisonnier. Nous ignorons par quelles promesses Othon réussit à consoler la pleurante princesse. Certes, malgré ses richesses et ses armées, il était bien impuissant à arracher Pandolfe aux cachots de Constantinople tant qu'un accord n'aurait pas été conclu entre les deux empires.

Puis l'empereur s'avança plus loin encore vers le sud. Bientôt même nous le voyons atteindre à nouveau cette sauvage et forte ville de Bovino qui joue un grand rôle dans toutes ces guerres. Il l'attaque vivement le 3 août et fait transformer par ses terribles coureurs son territoire en un désert. Nous ne savons rien de l'issue heureuse ou malheureuse de ce siège. Les sources ne nous disent pas davantage un seul mot des futures circonstances de cette expédition. Nous ignorons lequel des deux partis eut cette fois le dessus. Ce fut une lutte obscure bien que sans merci. Heureusement, durant ce temps, les circonstances du côté de Constantinople avaient pris meilleure tournure. Le nouveau basileus d'Orient en avait assez de la délicate situation que lui créait son usurpation aux yeux de beaucoup de ses sujets, puis encore de la guerre russo-bulgare si menaçante, de la révolte de Bardas Phocas enfin. Force lui était aussi de ne pas se désintéresser entièrement de la guerre syrienne, de la lutte séculaire contre l'ennemi sarrasin en Asie. Il était en conséquence tout disposé à se montrer accommodant sur cette question d'Italie qui passionnait moins l'opinion publique à Byzance. On apprit donc avec joie au camp allemand que le successeur de l'opiniâtre Nicéphore, rompant avec l'attitude inflexible de celui-ci, cédait sur toute la ligne et consentait à traiter avec son collègue d'Occident pour épargner une plus longue guerre à ses pro-

vinces péninsulaires, surtout pour avoir les coudées franches autre part (1). En hâte, il renvoyait à Othon en Italie son prisonnier, le fameux Tête de Fer que son prédécesseur avait tenu si durement enfermé dans un cachot de la capitale depuis la fin de l'an 969 (2). Jean Tzimiscès n'eût pu choisir pour féliciter et saluer son impérial collègue allemand un ambassadeur plus agréable au cœur de celui-ci.

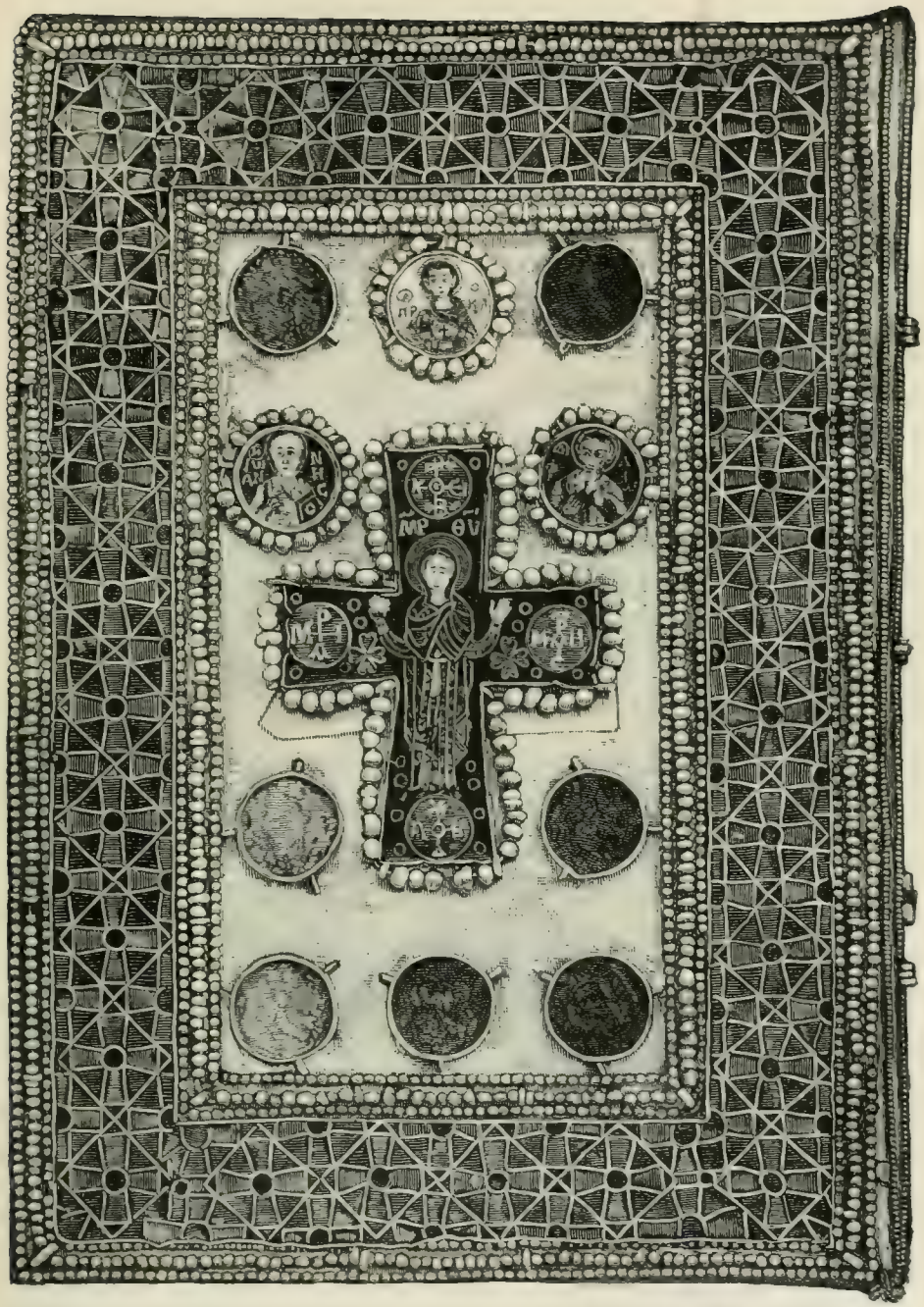
Certainement ce dut être ce captif de marque qui fut l'agent et l'intermédiaire principal des négociations engagées entre les deux cours. Le patrice et stratigos Abdila reçut avec honneur à Bari et expédia de là le vaillant prince de Capoue et Bénévent au vieil empereur germanique, et celui-ci prêta bénévolement l'oreille aux avis de ce fidèle vassal. Certainement Pandolfe devait être porteur des conditions nouvelles formulées par le Palais Sacré au sujet du mariage à conclure entre le jeune prince héritier Othon et la porphyrogénète Théophano, vraisemblablement sur le pied de l'évacuation par les Allemands de l'Apulie et des autres possessions byzantines dans la péninsule.

C'est ainsi que le grand Othon de Germanie se laissa sans trop de peine persuader de donner à ses guerriers le signal de la retraite, renonçant de la sorte définitivement à la possession des portions de ce territoire qu'ils occupaient déjà et qu'ils évacuèrent aussitôt sur son ordre. Ceci était arrivé dès le commencement de l'automne de cette année 970. Puis l'empereur et ses troupes avaient pris le chemin des Hautes Abruzzes et du lac Celano. Ce fut le dernier acte de la vie militaire du vieux souverain au sud des Alpes. Il pouvait se montrer justement fier de l'œuvre accomplie sous son règne, car si le midi de la péninsule demeurait aux mains des Grecs, lui, conservait à sa race Rome et le royaume d'Italie reconquis par lui.

Pandolfe, l'heureux négociateur, de suite réintégré dans sa principauté de Capoue et Bénévent, avait eu tôt fait de reprendre dans cette région centrale de l'Italie une situation prépondérante. Othon lui avait remis

(1) M. Zampélios, Ἰταλοελληνικά, pp. 223 sqq., va jusqu'à attribuer le meurtre de Nicéphore aux menées du parti de la paix à Byzance, parti devenu puissant de toute l'inquiétude qu'inspirait la situation périlleuse des possessions de l'empire en Italie. Les agissements de Jean Tzimiscès et l'orientation nouvelle de la politique italienne au Palais Sacré aussitôt après l'avènement de ce prince concordent étonnamment avec cette opinion.

(2) Pandolfe avait été même menacé de la torture.



COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE conservée au trésor de Saint-Marc, à Venise. Émaux cloisonnés sur or. Très beau spécimen de l'orfèvrerie byzantine du Xme Siècle.

le soin de terminer avec Jean Tzimiscès les arrangements matrimoniaux qu'au sortir de sa captivité à Byzance il s'était engagé à seconder de tout son zèle.

Assisté des conseils de cet homme aussi brave que prudent, qui fut certainement un des grands princes italiens de son temps, secondé aussi par le comte Ezziko (1), le vieil empereur d'Occident avait consacré le mois de septembre, passé tout entier dans les Abruzzes, à donner une solution pacifique à un certain nombre de litiges. Par son commandement les monastères de Saint-Vincent du Vulturne et de Casauria étaient rentrés en possession de plusieurs domaines qu'on refusait injustement de leur remettre. En octobre nous retrouvons déjà Othon dans les campagnes de Pérouse, occupé à son passe-temps favori de la chasse. Puis, suivant sa coutume, il s'en était retourné célébrer les fêtes de Noël de cette année 970 à Rome en compagnie du pape et de son cousin l'évêque Théodoric de Metz, celui-là même qu'il songeait peut-être déjà à envoyer en ambassade à Byzance. C'est dans ce dernier séjour passé dans la Ville Éternelle que le grand empereur dut se rencontrer pour la première fois avec un jeune et déjà célèbre moine français, Gerbert d'Aurillac, mathématicien extraordinaire. Gerbert, qui lui fut présenté en cette qualité par le pape Jean XIII, avait, sans s'en douter, fondé de la sorte la base de sa fortune future, fortune si étroitement liée à celle de la maison othonienne qui devait en 999 le faire proclamer pape sous le nom de Sylvestre II, le premier souverain pontife d'origine française.

Puis, par Orta et Pérouse, de nouveau Othon avait gagné sa chère Ravenne où il avait fêté Pâques, qui tombait le 16 avril, et où il avait tenu une assemblée solennelle, un champ de mai, auquel assistèrent Pandolfe Tête de Fer avec presque tous les hauts hommes d'Italie tant laïques qu'ecclésiastiques. De grandes questions y avaient été traitées. L'empereur d'Allemagne avait prolongé durant toute l'année 971 sa résidence dans cette antique cité, au caractère si original, si attachant, qu'il préférait à toutes celles de son royaume d'Italie. Il aimait à y faire de fréquents et longs séjours dans le château qu'il s'y était fait construire en dehors

(1) Ou Ezzeko.

des murailles, dans la lande sablonneuse, parmi les pins innombrables, sur les bords de la paresseuse rivière, château bizarre, moitié palais, moitié forteresse, dont il ne subsiste plus trace.

Un grand changement était ainsi survenu dans la situation des thèmes byzantins d'Italie, tout à l'avantage de ces malheureuses contrées depuis si longtemps accablées par cette invasion sans cesse renouvelée des bandes germaniques. Après tant d'années de guerre cruelle, l'avènement de Jean Tzimiscès avait enfin amené la conclusion de la paix entre les deux nations. Enfin les pauvres populations grecques de la péninsule, si fidèles, si infortunées, pouvaient respirer quelque peu ! Grâce à l'esprit éminemment politique et conciliant du nouveau basileus d'Orient, les relations, déjà très améliorées, entre les deux États allaient devenir bien plus étroites encore et aboutir à cette union entre les deux familles impériales qui fut un des faits les plus considérables de l'histoire de ce siècle à son déclin. Ce fut très probablement de ce séjour de Ravenne que, tout à la fin de l'année 971, Othon le Grand, certainement à la suite des négociations pacifiquement poursuivies depuis la libération de Pandolfe et l'évacuation des territoires grecs par les Allemands, envoya une ambassade nouvelle à Constantinople, ambassade extraordinairement brillante, sur laquelle nous n'avons presque aucun détail, pas plus du reste que sur ces négociations si importantes qui en avaient été la préface. Nous savons seulement que le but et l'heureux résultat en furent non plus la reprise de fastidieuses et irritantes discussions diplomatiques, mais bien la réalisation enfin effective et définitive de ce fameux projet d'union d'une fille de la maison impériale macédonienne de Byzance avec l'héritier de l'empereur allemand, projet qui, depuis si longtemps caressé par Othon Ier et ses conseillers, avait jusqu'ici constamment échoué devant l'orgueil intraitable et les prétentions obstinées de Nicéphore Phocas.

Jean Tzimiscès fit à l'ambassade de son collègue occidental le plus gracieux, le plus brillant accueil. La fille de Romain II et de la belle Théophano, la sœur des jeunes basileis régnants, elle-même nommée Théophano (1), devenue la nièce de Jean Tzimiscès par le second mariage de

(1) Les sources et les documents d'Occident l'appellent constamment « Théophanou ».

celui-ci avec Théodora, fut, dans le courant du mois de novembre 971, solennellement accordée au fils de l'empereur germanique, nommé comme lui Othon. Nous sommes à peine informés des détails de ce grand fait historique. Nous pouvons affirmer cependant que, si le nouveau basileus d'Orient consentit à abaisser, sur ce point particulier de l'union à célébrer entre les deux cours, la formidable vanité, l'orgueil séculaire du Palais Sacré à l'endroit des barbares occidentaux, ceux-ci durent se contenter de cet unique avantage, certainement très considérable. Ils eurent la jeune princesse que tant ils désiraient, mais ils n'obtinrent à cette occasion aucune cession de ces territoires byzantins d'Italie que jadis ils avaient affecté de considérer comme la dot indispensable de l'impériale fiancée. Théophano n'apporta à son époux aucune province, pas la moindre cité d'Italie. Bien au contraire, ce fut celui-ci qui dut la doter.

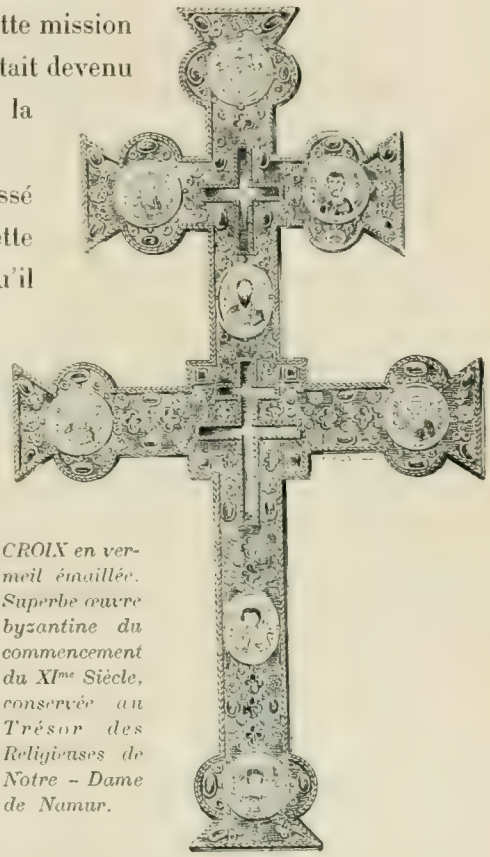
On était loin de ces fameuses exigences allemandes de jadis qui, lors de la malencontreuse ambassade de Luitprand, n'étaient allées à rien moins qu'à réclamer insolemment pour le douaire de la porphyrogénète désirée l'ensemble des possessions byzantines dans la péninsule. Le résultat obtenu par ce traité et cette union n'en demeurait pas moins fort important. Il assurait, il semblait du moins assurer définitivement la paix pour ces malheureux thèmes gréco-italiens. Il amenait une détente considérable dans les relations jusque-là si fâcheuses des deux grands empires qui se partageaient le pouvoir du monde. Othon Ier avait atteint son but. Le jeune empereur son fils recevait pour épouse une fille des empereurs d'Orient. La Rome de l'Est avait reconnu officiellement la Rome de l'Ouest (1). Malheureusement nous ne possédons pas le texte du traité qui fut signé à cette occasion. Nous en sommes réduits aux conjectures.

Nous savons seulement que l'ambassade teutonne, fort nombreuse, se rendit à Constantinople pour y chercher la princesse, que l'archevêque Géro de Cologne, un Saxon, frère du margrave Thietmar, en était le chef, et que ce prélat avait avec lui quelques ducs et comtes et deux évêques. Il se pourrait que l'un de ces deux derniers ait été le fameux Luitprand, qui aurait ainsi accompli à cette occasion son troisième voyage diploma-

1 Voy. Moltmann, *op. cit.*, note 15 de la page 12.

tique à Byzance. Cette hypothèse, il est vrai, ne repose que sur un passage d'un hagiographe (1), passage qui a été même, malgré l'avis contraire de Pertz, tout à fait révoqué en doute par Kœpke, auteur d'une vie de ce prélat ambassadeur (2). Il eût été du reste fort naturel qu'on choisît pour faire partie de cette mission ce personnage qui, depuis tant d'années, était devenu familier avec les hommes et les choses de la capitale du monde grec.

Auparavant l'archevêque Géro avait passé par Rome pour voir le pape Jean XIII, cette visite étant comme la préface de celle qu'il allait faire à Constantinople. La princesse grecque qui devait devenir une grande impératrice allemande lui fut remise certainement au Palais Sacré (3).



CROIX en vermeil émaillée. Superbe œuvre byzantine du commencement du XIme Siècle, conservée au Trésor des Religieuses de Notre-Dame de Namur.

(1) *Translatio sancti Hymerii* (SS., IV, p. 267, n° 23).

(2) *De vita Luitprandi*, p. 14. La dernière mention qui nous soit parvenue concernant Luitprand est du 20 juillet 972. La plus ancienne mention concernant son successeur sur le siège épiscopal de Crémone est du 28 mars 973.

(3) Un passage de la chronique de Thietmar de Merseebourg, une des principales sources pour l'histoire d'Allemagne à cette époque, trouble fort les historiens. Cet auteur dit expressément que Jean Tzimiscès ne remit pas aux ambassadeurs germaniques la jeune porphyrogénète qu'ils avaient demandée et que jadis Luitprand avait espéré ramener, mais bien une nièce à lui appelée également Théophanou : « *non virginem desideratam, sed neptem suam Theophanou vocatam* ». La suite du récit semble indiquer que le vieil empereur y aurait vu clair dans la fraude imaginée par Jean Tzimiscès, mais que, malgré l'opposition d'une partie de son entourage, il se serait décidé à passer outre et à accepter le fait accompli.

Du Cange (*Fam. aug. byzant.*, éd. de Venise, 1729, p. 121) avait déjà fait remarquer que cette confusion qu'a faite Thietmar provient peut-être de l'ignorance où ce chroniqueur se trouvait des liens nouveaux qui, depuis peu, unissaient Jean Tzimiscès à la fiancée d'Othon II. Il ne savait point que Jean, en épousant en secondes noces la sœur de Romain II, était devenu l'oncle de Théophano, qu'on regarde d'ordinaire comme ayant été la fille de ce dernier. Celle-ci, du reste, se trouve désignée en cette qualité de nièce de Jean Tzimiscès (« *Iohannis constantinopolitani imperatoris neptis clarissima* ») dans le diplôme délivré à son intention par son jeune époux le jour de leurs noces. Mais, d'autre part, fait infiniment curieux, aujourd'hui encore inexpliqué, on sait que les sources byzantines de cette époque, pas plus Léon Diacre que Skylitzès, Zonaras et Cédrénus, ne parlent jamais d'aucune fille de Romain II nommée Théophano et ne citent comme étant née de ce basileus, outre ses deux fils Basile

Le basileus Jean combla l'ambassadeur allemand et sa suite des dons les plus somptueux. Le pieux prélat reçut de sa main des reliques vénérées de cette terre d'Orient si fertile en grands martyrs ; surtout, cadeau très admirable, apprécié entre tous, il reçut les ossements du corps de saint

et Constantin, que la seule princesse Anne, qui devait plus tard devenir grande-duchesse de Kiev. Aucun d'eux non seulement ne nomme la princesse Théophano, mais aucun même ne fait allusion à cette union cependant si importante. Sans les annalistes occidentaux qui nous racontent le mariage de cette princesse byzantine et plus tard sa régence en Allemagne au nom de son fils mineur, nous ignorerions jusqu'à son existence. Ses compatriotes ne la nomment pas une seule fois, pas plus à propos de son mariage qu'à toute autre occasion. Ils semblent même ignorer l'ambassade qui vint la chercher. Certainement ce silence est voulu.

Il est une autre hypothèse, proposée par M. J. Moltmann. Dans sa très remarquable étude sur Théophano, cet auteur, adoptant la version de Thietmar, s'appuyant, d'autre part, sur les termes très spéciaux par lesquels cette princesse se trouve désignée dans le diplôme impérial du 14 avril 972, s'est efforcé de prouver qu'elle n'était décidément point cette porphyrogénète de la maison de Macédoine, cette fille de Romain II, cette petite-fille de Constantin VII, cette belle-fille de Nicéphore Phocas primitivement réclamée par Othon Ier pour son fils (voy. *op. cit.*, pp. 13 sqq.). Il a observé en effet que *jamais* dans aucun passage de la *Legatio* de Luitprand, la jeune princesse, fille de Romain II et de Théophano, que l'empereur Othon Ier avait fait demander pour son fils par ce prélat, à la cour de Nicéphore Phocas, ne se trouve désignée sous le nom de Théophano et que le nom véritable qu'elle portait nous est demeuré inconnu. Il en conclut que la princesse à ce moment demandée par le grand empereur allemand était précisément cette princesse Anne, née le 13 mars 963, donc âgée de quatre ans seulement lors de l'ambassade de Dominique, et qui, plus tard, en 988, fut mariée au grand-prince de Russie Vladimir ; mais que ce ne fut point elle qui fut définitivement envoyée en Occident lorsque les négociations engagées entre les deux cours eurent enfin abouti. Jean Tzimiscès, qui régnait à ce moment, aurait trouvé plus utile à ses intérêts particuliers d'envoyer à Othon Ier quelque véritable nièce à lui plutôt que la petite princesse Anne, sœur de ses impériaux pupilles, laquelle du reste était bien également sa nièce, mais seulement par la nouvelle impératrice sa femme. Jamais, je le répète, les sources occidentales ne désignent l'impératrice Théophano comme ayant été la fille de Romain II. Les arguments de M. Moltmann, bien que présentés avec talent, ne m'ont pas entièrement convaincu. Je renvoie le lecteur aux pages curieuses que cet auteur a consacrées à cette question épineuse. Je ne suis pas encore du tout convaincu que Théophano n'ait pas été vraiment la fille de Romain II, la sœur des empereurs Basile II et Constantin VIII. Voyez dans Giesebrecht, *op. cit*, I., p. 844, la note de cet historien se ralliant à l'opinion de M. Moltmann. Voyez encore Mystakidis, *op. cit.*, p. 52, note 2.

Un article de M. K. Uhlirz, paru tout récemment, dans le dernier fascicule du t. IV de la *Byzantinische Zeitschrift* (5 septembre 1895), résume fort exactement l'état de la question. « Bien que les chroniqueurs ne nomment jamais qu'une fille de Romain II, Anne, on ne peut pas en conclure avec M. Moltmann que ce basileus n'en ait pas eu d'autre. Toutes les circonstances politiques qui accompagnèrent et motivèrent le mariage d'Othon II, l'accueil si correct, si splendide, fait à sa jeune épouse par la cour d'Occident, paraissent au contraire prouver d'une manière incontestable que celle-ci était bien la fille porphyrogénète d'un basileus porphyrogénète, et non la simple nièce d'un prince à la fois régent et usurpateur. » M. Uhlirz se refuse, en conséquence, à attacher de l'importance au fameux passage de Thietmar, base de l'argumentation de M. Moltmann. Pour lui, l'opinion ancienne qui fait de Théophano la fille de Romain II est encore la plus probable. La date de la naissance de cette princesse ne saurait être exactement fixée, puisque nous ignorons si elle était plus âgée ou plus jeune que son frère Basile II, dont la date de naissance nous est également inconnue, de même du reste que celle du mariage de leurs parents Romain II et Théophano.

Pantaléon, comme l'appelaient les Latins, c'est-à-dire du fameux saint Pantéléimon des Byzantins, un des saints médecins dits Anargyres (1) les plus populaires de l'Église orthodoxe, qui était conservé à Nicomédie du thème Optimate, où il avait été martyrisé sous Dioclétien. L'empereur Jean remit à l'évêque allemand ce dépôt inestimable pour sa ville archiépiscopale, où Géro lui fit construire dans la suite une église et un monastère à son nom (2). Certainement un don aussi insigne n'eût pas été fait à l'archevêque occidental si le basileus n'avait voulu du même coup causer une sainte joie à la pauvre jeune princesse qui partait seule à toujours pour la terre étrangère, pour cette terre de coutumes et de religion si différentes, qui s'en allait pleine d'effroi pour ces contrées nouvelles au milieu desquelles elle allait vivre désormais, pour ces rudes guerriers saxons enchemisés de fer, pour ces villes maussades sous un ciel toujours bas, toujours gris, accoutumée qu'elle était au radieux soleil de Byzance, aux manières policées, élégantes de ses compatriotes, aux cités riantes des rives du Bosphore. Certes ce n'était pas sans un trouble profond qu'elle quittait ainsi pour une patrie nouvelle, pour ce pays des neiges et des brouillards, les lieux charmants témoins de son enfance, bien que celle-ci, hélas, se fût écoulée au milieu de tant de tragédies.

Jean Tzimiscès avait estimé que ce serait pour la pieuse enfant le plus grand secours en son isolement prochain que la présence en son nouvel empire d'une des plus précieuses reliques de l'Église grecque. En ceci il ne se trompait point. Tant qu'elle vécut, la fille des porphyrogénètes, la fille de Romain et de Théophano, devenue l'illustre et énergique impératrice régente d'Allemagne, témoigna de l'attachement le plus passionné pour le couvent de Saint-Pantaléon à Cologne et combla cette communauté des

(1) Parce qu'ils ne faisaient point payer leurs soins.

(2) Le corps seul de saint Pantéléimon fut transporté à Cologne à cette occasion. Une portion de la tête du saint et un peu de son sang desséché ne furent apportés qu'en 1208 après la prise de Constantinople, par l'entremise du fameux Henri de Uelmen. Il y avait eu dans cette ville dès le milieu du IXe siècle une église consacrée à ce saint et aux saints Côme et Damien. La nouvelle église de saint Pantaléon, transformée en 964 en l'église abbatiale, fut achevée en 980 seulement et consacrée le neuf des kalendes de novembre de cette année par l'archevêque Warin. Les ossements de saint Pantaléon ont, à l'époque moderne, été transportés dans une autre église de Cologne. Voy. le chap. sur l'église de saint Pantaléon dans le livre de L. Reischert intitulé : *Die Bischœfe und Erzbischœfe von Kœln nebst Geschichte der Kirchen und Kloster der Stadt Kœln*, Cologne, 1844.

plus riches dons de sa cassette particulière. Lorsqu'elle mourut d'une mort très prématurée, elle voulut être inhumée dans l'église de ce monastère, et il en fut fait suivant son désir. Il semblait à l'auguste femme qu'elle serait ainsi moins séparée de sa première patrie tant aimée (1).

Théophano emportait avec elle encore bien d'autres précieux débris de corps saints. Aucun trésor n'était en ces temps plus prisé. Probablement elle apporta la croix conservée encore actuellement au monastère de Sainte-Croix de la ville de Verden (2).

Le musée de Cluny possède une précieuse feuille d'ivoire qui a dû être sculptée à Constantinople pour être envoyée en présent lors de ce mariage de Théophano. Othon et la jeune impératrice y sont représentés en grand costume byzantin, recevant la bénédiction du Christ debout au milieu d'eux. Le mélange de latin et de grec dans les inscriptions est quelque peu suspect. Cette plaque d'ivoire a primitivement servi de couverture à un somptueux évangéliaire jadis conservé à Epternach, près de Trèves, aujourd'hui à Aix-la-Chapelle (3).

Quand l'ambassade germanique, sur le retour de laquelle nous n'avons aucun détail, fut arrivée en Italie l'an d'après, ramenant l'impériale fiancée, elle y trouva encore le vieil empereur, qui, de Ravenne où il avait passé presque toute l'année 971 et le commencement de 972, était venu célébrer la fête de Pâques à Rome. Celle-ci tombait, on le sait, cette année, le septième jour d'avril. Certainement la princesse, le prélat et leur suite avaient dû suivre le trajet ordinaire, celui qu'avait choisi Luitprand en son voyage si pénible que j'ai conté naguère (4). Cependant les augustes voyageurs durent de Corfou faire voile non pour Ancône, ainsi que l'avait fait alors le prélat diplomate, mais vraisemblablement pour Bari, résidence des gouverneurs byzantins d'Italie, où probablement devait se trouver encore le magistros Nicéphore. C'était lui, on se le rappelle, qui était à ce moment le chef suprême des territoires italiens dans la péninsule.

(1) L'archevêque Géro fit don des os d'un des bras de saint Pantéléimon à un de ses parents, son compagnon de voyage à Byzance, le châtelain de « Commencio », qui l'avait supplié de lui octroyer cette faveur insigne.

(2) Voy. Du Cange, *Fam. aug. byz.*, édit. de Venise, 1729, p. 121.

(3) J'ai donné une gravure de cet ivoire à la page 651 de mon histoire de Nicéphore Phocas.

(4) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 658 sqq.

MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle de la Cathédrale de Sainte-Sophie, à Kiev.
La Panagia bénissant de ses deux mains levées.

De Bari où elle dut aborder vers le commencement de 972, par Foggia sans doute, la princesse, la *virgo desiderata*, avait atteint d'abord Bénévent. Une seconde ambassade, sous la conduite du sage évêque Théodoric ou Thierry de Metz, le plus intime conseiller du vieil empereur de Germanie, proche allié de sa famille, un des élèves de l'archevêque Bruns, un des rares hommes d'Occident qui eût, à cette époque, quelque connaissance de la langue grecque (1), était allée au-devant de la fiancée tant attendue, pour la complimenter dans cette cité, une des plus vieilles d'Italie. Thierry salua Théophano au nom de son futur beau-père et la reçut solennellement dans cette sombre et rude ville féodale qui, aujourd'hui encore, a conservé quelque chose de l'aspect sauvage qu'elle présentait en ces temps reculés. Alors déjà l'arc admirable dressé par Trajan au pied de la colline, relique superbe de la grandeur romaine, ne dut point passer inaperçu aux regards curieux de la princesse et de sa suite.

L'impériale fiancée arrivait avec une escorte nombreuse. Outre les ambassadeurs de Germanie qui étaient allés la chercher au Palais Sacré, elle amenait certainement avec elle une foule de dignitaires grecs, laïques et prélats. Elle apportait de son côté à la cour impériale allemande, probablement aussi au pape, de la part du basileus les plus somptueux cadeaux, naturellement de très précieuses reliques. Les chroniqueurs contemporains insistent à l'envi sur la splendeur de ces dons (2). La cour des Césars d'Orient avait tenu à éblouir sa sœur occidentale. Un annaliste va jusqu'à user de cette expression : *cum innumeris thesaurorum divitiis.* Dans un autre récit racontant qu'Othon III donna à l'évêque de Constance Gebhardt II, mort en 996, pour un de ses monastères, une châsse en argent contenant le bras de saint Philippe avec d'autres nombreuses et magnifiques reliques, le narrateur ajoute que « lorsque la mère du prince avait été amenée comme fiancée à Rome, elle avait apporté avec elle ce saint ossement ».

Enfin, au début d'avril, la fiancée d'Orient, la jeune porphyrogénète, la future impératrice de Germanie, fit son entrée dans la cité reine où l'attendaient le pape et le tout-puissant empereur d'Occident avec

(1) Moltmann, *op. cit.*, p. 35.
(2) Dummler, *op. cit.*, p. 480, note 3.

son fils, le fiancé de la princesse. La joie d'Othon devait être profonde. Quatre années d'efforts diplomatiques soutenus par l'extrême tendresse paternelle avaient amené le résultat tant désiré. Théophano arrivait comme le plus gracieux gage de paix et d'amitié entre les deux empires si longtemps séparés par une inimitié profonde. Certes aucune union ne pouvait se présenter plus belle, plus flatteuse, plus assortie à la naissante gloire de la maison de Saxe. Quelle tristesse que nous ne possédions sur les circonstances de ce mariage, un des plus illustres de l'histoire, que les plus rares renseignements épars dans quelques sources occidentales !

Le fiancé, le futur Othon II, l'héritier du grand Othon, fils de sa femme Adelhaïde, était âgé d'environ dix-sept ans, né vraisemblablement au commencement de l'an 955 (1). Les chroniqueurs contemporains le dépeignent fort, hardi, viril à l'égal de son glorieux père, énergique, prompt à l'action, ne connaissant pas la peur, gai, généreux, le teint frais, très coloré, de petite taille. Il était bon, avec les défauts impétueux de la jeunesse, cultivé comme peu d'hommes de son temps.

Théophano pouvait avoir de quelque peu dépassé la seizième année (2). Les chroniqueurs d'Occident ne parlent pas de son aspect extérieur, sauf les *Annales de Magdebourg* qui la disent très belle (3). Elle aussi semble avoir été très cultivée, d'une vive intelligence, d'une modestie gracieuse, « douée des plus charmantes et pudiques vertus de la femme », sage, de conduite exemplaire, virile de cœur, douce pour les humbles, sévère pour les superbes. « Chose rare parmi les femmes de son temps, sa conversation était pleine d'attraits (4). » Elle allait être, on le sait, une des plus grandes princesses de son temps, et les circonstances ne devaient mettre, hélas, que trop tôt en lumière ses grandes qualités. A ce

(1) M. Moltmann, *op. cit.*, note de la page 38, donne au contraire comme date de la naissance la *fin* de l'année 955.

(2) Née probablement avant ses frères, vers l'an 956, ou bien encore née entre les deux, alors seulement vers 958 ou 959 (Voy. Uhlirz, art. *Theophanon* dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, 37 (1895), pp. 717-722. — Voy. encore Moltmann, *op. cit.*, p. 21. Comme cet auteur se refuse à reconnaître dans Théophano la fille de Romain II, si l'on adopte son opinion, on se trouve sans indication aucune sur l'âge de cette princesse à cette époque, sauf que les *Annales de Quedlinbourg* nous disent qu'elle mourut en 991 (donc dix-neuf ans après) « *immatura morte* ».

(3) « *Vultu elegantissima.* »

(4) « *Facunda.* » Thietmar, *Chron.*, IV, ch. 8 et 10.

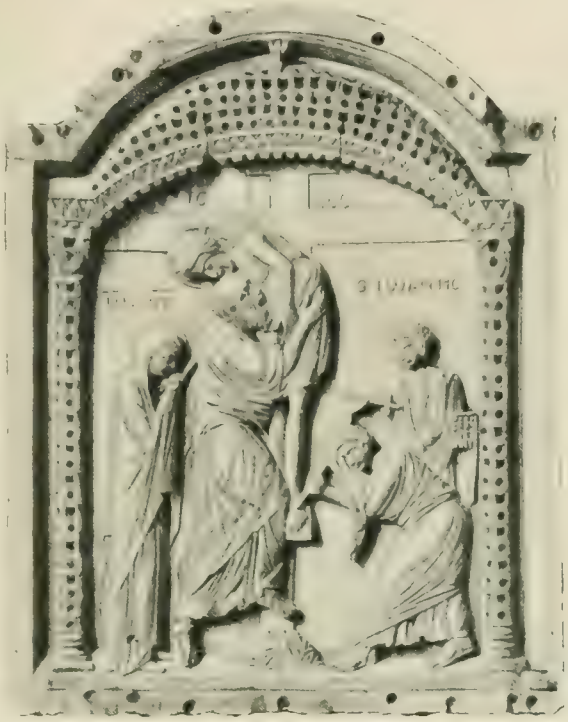
moment de son mariage, toutes les bouches de l'Occident célébraient ses louanges. Fille vertueuse d'une mère indigne, elle ne lui avait pris que sa beauté. Plus tard, parce qu'on ne pouvait rien lui reprocher, ses adversaires politiques, voyant que les grossières calomnies à l'adresse de l'amitié qu'elle portait au fameux archevêque Jean de Plaisance ne portaient point, et cherchant à attirer sur elle l'animadversion populaire, affectèrent de la blâmer pour ses ajustements somptueux. « Ceux-ci étaient, disaient-ils, d'un mauvais exemple pour les femmes de Germanie ! » L'hypocrisie allemande date de loin ! On l'accusa de « frivolité grecque et féminine » (1). Même, après sa mort, on raconta qu'une religieuse, en songe, l'avait vue plongée dans l'enfer parce que, la première, elle avait porté en Allemagne des toilettes « luxurieuses et superflues », en usage chez les Grecques ses compatriotes, mais inconnues jusque-là sur les deux rives du vieux Rhin allemand, en Germanie comme en France, « toilettes indécentes qui amenèrent d'autres femmes à pécher gravement en les imitant ». Il y a là certainement un écho affaibli de l'effet produit par les modes orientales, très riches, très voyantes, étranges, quelque peu voluptueuses, sur l'austère et ignorante pruderie de cette grossière société de dévots germaniques. Il ne faut pas oublier que, pour ces hommes pieux des bords du Rhin, Théo-

PLAT D'ARGENT DORÉ ayant peut-être servi à contenir le pain de la messe. Belle œuvre d'orfèvrerie byzantine du Xme ou du XIme Siècle. — (Trésor de la cathédrale de Halberstadt.

(1) « *Feminea et graeca levitas* » Sigebert, *ad annum* 982.

phano était née dans une religion hérétique et maudite. Elle devait être demeurée fort attachée, tout le démontre, à ses coutumes d'Orient (1).

Huit jours après Pâques, le 14 avril de l'an 972, dimanche de la Quasimodo, jour de la fête de l'apôtre saint Thomas pour l'Église orthodoxe — presque au moment où Jean Tzimiscès et l'armée byzantine, déjà victorieux des Russes à Péréiaslavets, inauguraient le glorieux siège de Silistrie, — au milieu de l'allégresse universelle des Italiens comme des Allemands, les noces impériales furent somptueusement célébrées dans la basilique de Saint-Pierre, avec une pompe admirable, parmi un concours inouï, en présence de presque tous les princes de Germanie, accourus d'au delà des monts pour assister à ces fêtes sans précédents, en présence aussi de tous les grands d'Italie et de Rome. En face de cette multitude, le pape Jean XIII, officiant en personne, bénit, oignit et couronna de ses mains la princesse prosternée à ses pieds et lui donna, dit Lebeau, le nom d'Augusta. Tous les yeux se fixaient sur la gracieuse épousée, qui avait à ce moment gagné tous les cœurs. Le mariage, « d'après l'exemple du pieux Tobie », ne fut consommé que dans le cours de la troisième nuit qui suivit la cérémonie nuptiale. Quant au fiancé de Théo-



IVOIRE BYZANTIN du Xe ou du XIe Siècle. Fragment de triptyque. Descente de croix. — Collection Trivulce, à Milan).

1 Voy. dans Moltmann, *op. cit.*, excurs., pp. 67 à 72, une fort intéressante dissertation de l'auteur qui s'attache à réfuter deux des pires calomnies imaginées contre Théophano.

phano, il semblait en ce moment encore un enfant délicat, mais on sentait qu'une âme de héros, une âme haute et fière, habitait ce corps exigu (1).

« Et cependant, s'écrie douloureusement l'historien moderne Gregorovius, de ces premières noces d'un empereur germanique avec une princesse byzantine qui semblaient devoir amener la réconciliation de l'Orient avec l'Occident, il ne sortit aucun bien véritable ! L'unique fruit de cette union fut un enfant du miracle qui, animé d'une admiration presque maladive pour la Grèce et Rome, alla jusqu'à mépriser sa patrie ! »

Le jour même des noces solennelles, le jeune Othon, du consentement de son père, fit rédiger pour sa chère fiancée un acte, le seul où le nom du vieil Othon Ier figure à côté de celui de sa belle-fille, qui réglait la question délicate du douaire attribué à la nouvelle impératrice. Cet acte précieux, superbement écrit en lettres d'or sur parchemin historié couleur de pourpre, existe encore aux archives de la ville de Wolfenbüttel, palpable et inestimable témoignage de cette impériale union (2). Par ce document vénéré, Théophano se trouvait dotée de biens très nombreux en Italie comme au delà des monts, sur la sauvage mer du Nord comme sur la riante Adriatique, dans le Hartz comme sur le Rhin. En Italie, elle recevait la province d'Istrie avec le comté de Pescaire dans les Abruzzes ; au delà des monts, dans les Pays-Bas, l'île de Walcheren en Zélande, Wicheren près de Gand, avec les riches domaines de l'abbaye de Nivelles (3), puis en Allemagne les fermes impériales (4) de Boppart sur le Rhin, de Tiel sur le Wahal, d'Herford en Westphalie, de Tilleda am Kyffhaüsen et le domaine de Nordhausen, « jadis possédé, dit l'impérial fiancé, signataire du document, par la reine Mathilde, notre grand'mère », avec toutes leurs dépendances, en toute possession, libres de toute charge. Le vieil empereur confirmait de sa main les donations de son fils.

Certainement un traité de paix et d'alliance en forme dut être signé à cette occasion entre les deux empires. Fut-ce immédiatement avant le mariage ? Fut-ce dès 970, aussitôt après l'avènement de Jean Tzimiscès ? Nous n'en savons rien ; mais le fait en lui-même ne saurait être mis en

(1) « *In parvo corpore maxima virtus.* » *Vita sancti Adalberti*, c. 8.
(2) Voy. la planche ci-jointe.
(3) « Quatorze mille feux. »
(4) « *Curtes.* »

FAC SIMILE de l'Acte de mariage de l'empereur Othon II et de la porphyrogénète Théophane, écrit sur parchemin de fabrication orientale, conservé aux Archives de la ville de Wolfenbüttel. — Voy. p. 202

doute, bien qu'aucun témoignage officiel ne nous en soit demeuré. Il est presque certain que les Byzantins conservèrent toute l'étendue de leurs provinces grecques d'Apulie et de Calabre et que les Allemands ne contestèrent plus leur suzeraineté sur le comté de Naples et la principauté de Salerne. Par contre, malgré les prétentions jadis si âprement formulées par Nicéphore Phocas, les principautés de Bénévent et de Capoue demeurèrent sous la suzeraineté allemande. C'est à Bénévent, à l'extrême limite des terres soumises à l'empereur du Nord, que son envoyé, l'évêque de Metz, était allé saluer la jeune porphyrogénète à son arrivée sur les terres de l'empire (1). Le vieil Othon laissa sagement subsister dans une presque pleine autonomie ces lointaines souverainetés qu'il avait parcourues maintes fois en les mettant au pillage, mais jamais réellement conquises. Que si plus tard Othon II, son successeur, l'époux de la Grecque, reprit les anciennes visées paternelles et renouvela la tentative de soumettre définitivement à ses lois ces territoires, mal lui en prit. Nous ignorons du reste complètement jusqu'où l'empire grec alla, à l'occasion de ce traité, dans la reconnaissance officielle du titre d'empereur romain que prenaient les Othons, titre qu'au temps de Nicéphore Phocas on avait si violemment refusé d'admettre dans les entretiens diplomatiques au Palais Sacré (2).

Après les fêtes merveilleuses, les deux empereurs allemands, toujours en société du prince Pandolfe, prolongèrent leur séjour à Rome quelque temps encore, au moins jusqu'au mois de mai. Nous ne savons rien des dispositions qu'Othon Ier prit durant ce temps à l'égard de ses possessions dans l'Italie du Sud, sauf qu'il accorda sa protection officielle au monastère de Sainte-Sophie, à Bénévent, et lui octroya divers privilèges.

En mai, le grand empereur quitta pour la dernière fois la ville pontificale. Dès le 25, il était à Ravenne. Le 11 juillet, il passait à Brescia. A la fin de juillet, il tenait sa cour à Milan. Le 1er août, il était à Pavie. Peu de jours après, il passa les monts, et dès le milieu du mois il était de retour dans cette terre de Germanie qu'il avait quittée depuis près de six ans, de-

(1) Voy. Dummler, *op. cit.*, p. 482, note 2.

(2) Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 608. Voy. aussi Mystakidis, *op. cit.*, pp. 42-43.

puis la fin de 966, pour ce troisième séjour si agité en terre italienne. Maintenant qu'il avait restauré de ses mains puissantes son autorité dans la péninsule, maintenant qu'il avait rétabli des relations pacifiques avec toutes les nations voisines, surtout avec l'empire d'Orient, il avait voulu, pour ses vieux jours, retourner jouir de quelque repos en Allemagne (1).

C'était le temps précisément où Jean Tzimiscès, au plus fort de sa lutte terrible contre les Russes, venait d'assiéger Dorystolon avec toutes ses forces. Tout le peu de temps qu'Othon Ier vécut encore, la paix se maintint entre les deux empires d'Occident et d'Orient.

Pour ne pas interrompre mon récit, je dirai dès maintenant le peu que nous savons de ce qui se passa jusqu'à la mort de Jean Tzimiscès dans les thèmes byzantins d'Italie ainsi délivrés de la guerre allemande. Nos renseignements se bornent à presque rien. Deux grands événements qui se succédèrent, la mort du souverain pontife et celle de l'empereur d'Allemagne, semblent avoir, à cette époque, si bien absorbé l'attention des contemporains, que ceux-ci semblent avoir dédaigné de nous parler de ce qui se passait dans ces provinces reculées.

Dès le 6 septembre, en effet, de cette année 972, le pape Jean XIII mourut. Il eut pour successeur, seulement le 19 janvier de l'année suivante, à cause du retard apporté à l'installation du nouveau pontife par l'absence de l'empereur, un fils d'Hildebrand, Romain d'origine germanique, diacre dans la huitième région de Rome, lequel prit le nom de Benoît VI. C'était le candidat du parti impérial à Rome. Il fut élu par la peur qu'inspirait Othon.

Dans la nuit du 6 au 7 mai 973, le grand empereur, qui avait regagné, au mois d'août de l'an précédent, l'Allemagne par le col du Septimer, la vallée du Rhin, Coire, Saint-Gall (2), Reichenau et Constance, et passé l'hiver dans ses châteaux du Rhin, surtout à Francfort, expirait à son tour

(1) Voy., sur les grands résultats de ce règne illustre et tant agité, Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, t. Ier, p. 555.

(2) On conserve encore dans les archives de cette antique et célèbre abbaye l'original d'un document signé à cette date par Othon le jeune lors de son passage à Saint-Gall en compagnie de son père et de sa jeune épouse. C'est même le premier diplôme signé par l'héritier de la couronne de Germanie sur l'intervention « *carissimæ conjugis nostræ Theophanu* ». Voy. p. 209 la reproduction de ce précieux document.

au couvent de Memleben en Thuringe, après avoir achevé sa tâche grandiose de restituer à l'empire germanique la suprématie en Occident. Quelques semaines auparavant, le 23 mars, il avait célébré les fêtes de Pâques à Quedlinbourg, où étaient ensevelis ses parents, en compagnie de son fils, des deux impératrices sa femme et sa bru, de l'abbesse Mathilde, sa fille. Il y avait, suivant le curieux témoignage de quelques sources contemporaines, reçu en grande pompe diverses ambassades chargées de présents « de la part des Russes, des Danois, des Slaves, des Hongrois, des

OLIFANT BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles, provenant de Saint-Bénigne de Dijon (actuellement dans la collection du duc de Dino).

Bulgares, des Grecs aussi ». De ces derniers on ne sait rien que cette simple indication. Quant aux Bulgares, certainement, on le verra plus loin (1), ils venaient de la part du tsar schischmanide plaider contre les envoyés du basileus la cause de l'indépendance de ce qui restait de leur nation dans l'ouest de la péninsule balkanique. Le 1er mai encore, à Mersebourg, le jour de l'Ascension, dans la semaine qui précéda sa mort, Othon avait donné audience à une ambassade d'origine bien différente, preuve frappante de sa renommée et de sa toute-puissance, celle du Khalife fatimite Mouizz, le conquérant de l'Égypte, apportant, elle aussi, de riches et étranges présents. Il s'agissait certainement pour ces diplomates africains, dont la présence en cette sombre cité saxonne dut tant étonner la foule germanique, de régler de concert avec le grand souverain du Nord diverses questions concernant la Sicile et ces régions méridionales de la péninsule italienne où les deux monarchies se trouvaient si rapprochées depuis le récent progrès vers le

(1) Voy. au règne de Basile II, au chapitre concernant les affaires de Bulgarie.

sud des frontières de l'empire allemand. Aucun chroniqueur, hélas, ne nous a rapporté les propos échangés entre l'empereur moribond et ces mystérieux ambassadeurs fils de la brûlante Libye, si dépaysés dans cette lointaine et froide Thuringe couverte des plus vastes forêts.

Le fils d'Othon Ier, âgé de dix-huit ans environ, déjà oint roi des Romains et empereur du vivant de son père, lui succéda sous le nom d'Othon II. Ainsi la fille de Romain et de Théophano devint, au bout d'un an de mariage à peine, impératrice d'Occident. Déjà alors cette princesse commençait à exercer quelque influence sur son jeune époux, qui cependant, à ce moment, obéissait surtout à sa mère l'impératrice régente Adelhaïde, âgée de quarante-deux ans seulement. Plus tard cette influence devait devenir tout à fait prépondérante, mais sa qualité d'étrangère n'en valut pas moins presque constamment dès lors à Théophano les plus grandes et toujours renaissantes difficultés. « La belle Grecque, dit Giesebrecht (1), de culture si distinguée, d'âme énergique, presque virile, enchaîna chaque jour davantage à elle le cœur de son époux, mais la nation allemande ne lui rendit jamais la justice qu'elle méritait. On considérait plutôt avec étonnement cette princesse qui, de la lointaine Byzance, avait apporté à l'empire allemand et à la maison de Saxe un lustre nouveau, des usages, des plaisirs jusque-là inconnus, qu'on ne se sentait vraiment d'inclination pour elle. Avec une souveraine injustice on était disposé à lui attribuer personnellement les coutumes et les mœurs fâcheuses de la cour où elle avait grandi. »

Les débuts du nouveau règne furent heureux et pacifiques. Même les Arabes de Sicile et d'Afrique continuèrent à respecter les trêves. Du reste à ce moment leur attention était plutôt détournée des choses d'Italie. En février 969 on se le rappelle (2) le fameux Djauher s'était mis en marche avec toutes les troupes d'Afrique pour conquérir l'Égypte au nom de son maître le Khalife fatimite Mouizz. Au mois d'août 972 seulement, trois ans après, Mouizz lui-même était allé prendre possession de ses nouvelles riches provinces des bords du Nil. Après un lent parcours de dix mois au pas cadencé de ses chameaux, le chef africain était enfin entré à Fostat

(1) *Op. cit.*, p. 570.
(2) Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 469 sqq.

presque au moment de la mort d'Othon Ier, dans le mois de juin 973, et y avait fondé cette nouvelle capitale du Kaire qui devait sous les princes de sa race s'accroître si glorieusement. Il avait laissé à la tête de l'administration de ses terres d'Afrique proprement dite un vice-roi, Bolukkîn Yousouf Abou'l Foutouh Seïf Eddaulèh, et confirmé aux Beni-abi-Hoseïn de Kelb le gouvernement de Sicile, qu'ils tenaient depuis tant d'années. Dès le mois d'octobre ou de novembre de l'an 969 l'émir Ahmed, l'adversaire heureux des Byzantins sous Nicéphore Phocas, avait été rappelé par lui avec tous les siens en Afrique, laissant en arrière un unique affranchi de son frère, Ja'isc, auquel le Khalife avait confié d'abord le commandement de l'île. Déposé bientôt, celui-ci avait été remplacé par Abou'l Kassem Ali ibn Hasan, propre frère de l'émir Ahmed, avec le titre de vicaire de celui-ci. Mouizz voulait prouver par cette nomination qu'il n'avait jamais entendu rien changer ni aux personnes ni aux rangs dans ce commandement si important.

A l'arrivée de ce nouveau gouverneur, le 22 juin 970, les troubles assez graves qui désolaient l'île avaient cessé comme par enchantement, et la colonie africaine, très heureuse de ce choix, avait accueilli Abou'l Kassem avec faveur, s'empressant de faire acte d'obédience à ce nouveau chef, tout aussi dévoué que son prédécesseur au khalifat fatimite, tout aussi zélé pour l'accroissement de l'Islam en Occident. Ahmed était du reste mort peu après, et dès le mois de novembre de cette année 970 Mouizz écrivait à Abou'l Kassem pour lui adresser le diplôme de son investiture en qualité d'émir même de Sicile. La grande île méridionale redevint prospère sous l'administration de cet Africain, héroïque, belliqueux, intègre et généreux (1).

Donc, il ne semble pas y avoir eu à cette époque lutte aucune, acte matériel quelconque d'hostilité entre les Arabes de Sicile ou d'Afrique et les Allemands, pas plus du reste qu'entre Arabes et Byzantins, car la paix signée par Nicéphore Phocas avec Mouizz en 967 durait toujours. Il y eut véritablement alors une accalmie dans cette terrible guerre de dévastation

(1) Le voyageur Ibn Haukal, qui visita la Sicile à ce moment (972-973), nous a laissé la plus curieuse description de la cité de Palerme. C'était alors une ville superbe, peuplée de trois cent à trois cent cinquante mille habitants (Amari, *op. cit.*, t. II, pp. 295-310).

et de piraterie qui depuis tant d'années désolait ces rivages si beaux. En tout cas, Othon Ier ne prit certainement aucune part directe à un conflit obscur qui eut lieu peut-être vers ce moment entre un de ses vassaux et un chef sarrasin, un des bien rares événements mentionnés pour cette époque par les Chroniques du sud de l'Italie. Celle du protospathaire Lupus, à l'an 972, s'exprime comme suit : « Atton (1), fils du marquis Thrasemond, avec soixante mille hommes, battit et poursuivit jusqu'à Tarente quarante mille Sarrasins (2) commandés par le caïd (3) Boucobal (4). » Cet Othon ou Atton était le fils du marquis Thrasemond de Spolète, et l'importance de ce combat, qu'Amari tient à juste titre pour insignifiant, a certainement été prodigieusement exagérée par le chroniqueur italien. Suivant toute apparence, il doit être ramené à des proportions bien moindres.

Ce dut être une simple incursion de quelque bande de Sarrasins siciliens ou africains, commandés par un caïd dont le nom a été estropié par l'écrivain occidental, et qui n'était peut-être qu'un auxiliaire envoyé par Mouizz à Nicéphore dès avant la mort de celui-ci, peut-être un simple capitaine d'aventure à la solde du prince de Salerne ou de la république napolitaine, qui venait d'être en 970 l'objet d'une agression de la part d'Othon le Grand. Un capitaine des marches impériales allemandes aura victorieusement repoussé ce chef musulman et l'aura poursuivi, peut-être avec l'appui des troupes grecques, jusqu'au golfe de Tarente. Là, le caïd se sera précipitamment réembarqué avec les siens après avoir subi de grandes pertes. En ceci seulement a dû consister ce combat tant grossi par la terreur populaire, combat d'autant plus hypothétique qu'à cette époque de 972 c'était Pandolfe Tête de Fer qui était marquis de Spolète et que Thrasemond ne fut que son second successeur dans cette souveraineté. De même encore, Atton, fils de « Transmund », duc et marquis, est cité

(1) Plutôt « Othon ».

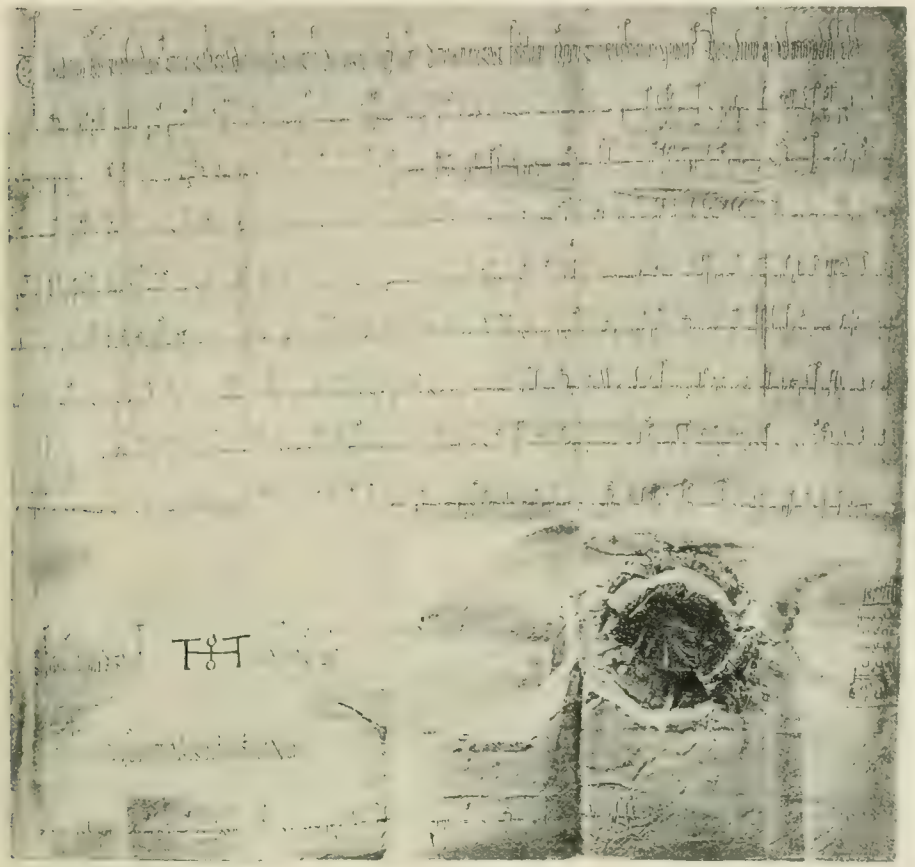
(2) « Quatorze mille » d'après un autre manuscrit de cette Chronique, « soixante mille » d'après quelques autres. « Ces chiffres sont sans importance, dit fort bien Amari (*op. cit.*, II, 312, note 3). Ce dut être certainement une fort petite affaire, puisque les sources arabes d'Afrique et de Sicile n'en soufflent mot. » Giesebrecht, *op. cit.*, p. 509, dit que les meilleures informations sur ce fait de guerre se trouvent dans la Chronique de la Cava.

(3) « Caytus. »

(4) Boukoboli. Peut-être Abou Kaboûl.

dans un document de l'an 1017 seulement (1). Ce fait d'armes demeure en définitive fort obscur.

Jusqu'à la fin du règne de Tzimiscès nous ne possédons plus, à partir de ce moment, pour les provinces byzantines du sud de l'Italie



PHOTOGRAPHIE réduite d'un Acte signé par Othon II lors de son passage à Saint-Gall après son mariage, en compagnie de son père et de Théophano. (Cet acte est encore aujourd'hui conservé à l'abbaye de Saint-Gall.)

que de très rares mentions d'événements de peu d'importance. Par suite de la paix survenue entre les Byzantins et les Allemands, lors du mariage de Théophano et d'Othon le jeune, une des raisons de l'alliance ou du moins de la trêve entre Constantinople et le Fatimite était venue à disparaître. L'autre, qui était la distance entre les frontières des deux

(1) Muratori, *SS. rer. italic.*, II, b. 986. — L'anonyme de Bari place à l'année 991 le fait d'armes d'Atton que le protospathaire Lupus place à l'année 972.

empires en Asie, cessa de même bientôt d'exister par le double fait des conquêtes de Jean Tzimiscès en Syrie et jusqu'en Palestine, et de celles du Khalife Mouizz sur les Karmathes également en Syrie. Les deux adversaires séculaires, si longtemps divisés par de grands espaces sauf sur les rivages d'Italie, allaient se retrouver dorénavant tout à fait face à face en Asie. Les ennemis communs qui les séparaient ayant été ainsi détruits, ils recommencèrent à se combattre vivement en ces régions orientales. En Italie, ils s'en tinrent pour l'heure à quelques escarmouches. Il y eut encore auparavant quelques tentatives de rapprochement. Même nous savons que l'ambassadeur byzantin Nikolaos, que nous avons vu sous Nicéphore Phocas diplomate si actif (1), était une fois encore retourné à la cour du Khalife Mouizz peu avant la mort de celui-ci. Nous le savons par une curieuse anecdote dont j'emprunte le récit à Amari. Elle nous a été transmise par l'écrivain arabe Ibn Abi Dînar (2) qui l'a certainement empruntée à quelque antique chronique d'Afrique.

On se souvient du premier voyage que ce Nikolaos, zélé ambassadeur du basileus Nicéphore, avait fait à la cour de Mouizz lorsque celui-ci résidait encore dans sa première capitale de Mehedia et comment le diplomate byzantin, pourtant familier avec les pompes du Palais Sacré, avait été frappé de stupeur par le spectacle de la majesté extraordinaire du Khalife africain siégeant sur son trône dans toute sa splendeur barbare. Lorsque, peu d'années plus tard, Nikolaos, cette fois ambassadeur de Jean Tzimiscès, mandé secrètement par Mouizz dans sa somptueuse résidence de sa nouvelle ville du Kaire, lui eut fait cet aveu naïf, confessant qu'il l'avait alors pris pour Dieu lui-même plutôt que pour un simple fils des hommes, le Khalife lui répondit : « Te souviens-tu aussi qu'à ce moment je te prédis que tu viendrais me saluer roi en Égypte ? » — « C'est la vérité », répondit le Grec. — « Eh bien, poursuivit Mouizz, nous nous retrouverons encore à Bagdad, moi toujours Khalife et toi toujours ambassadeur ! » Cette fois le Grec ne répondit rien ; puis, pressé

(1) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 468.

(2) Paris, fol. 28 recto. — Ibn el-Athîr donne le même récit. Voyez cette anecdote d'après cet auteur dans Quatremère, *Vie de Mouizz*, Journal asiatique de 1836, p. 131 du tirage à part.

par Mouizz, il lui avoua que, lors de cette première visite à Mehedia, il avait vu soudain, comme en une vision, l'éclatante lumière qui enveloppait la blanche capitale se transformer en une nuit profonde. Il ne lui cacha point qu'il avait conclu de ce prodige aux plus sinistres présages à son endroit. Mouizz, troublé, baissa les yeux sans répondre. « Presque aussitôt après, poursuit le chroniqueur, le Khalife tomba malade. » Très vite il fut au plus mal. Il mourut le 24 décembre 975 (1), quelques jours seulement avant Jean Tzimiscès, dans le palais vaste, plein d'air et de lumière, qu'il s'était fait construire au Kaire.

L'anecdote n'est peut-être pas tout à fait véridique, elle n'en est pas moins précieuse parce qu'elle nous montre Mouizz, le grand Khalife fatimite, vainqueur de l'Égypte, recevant dans sa nouvelle capitale, comme jadis à Mehedia, l'ambassadeur du basileus et conversant avec lui sur un pied de cordiale familiarité, presque d'intimité.

Malheureusement, si le fait d'un envoyé de Jean Tzimiscès allant trouver le Khalife jusqu'en Égypte paraît vraisemblable, nous ne savons rien absolument ni des motifs de cette ambassade, ni des circonstances qui l'accompagnèrent, ni des suites qu'elle put avoir.

Les sources sont ici d'une pauvreté désespérante. Pour parler plus exactement, elles n'existent pour ainsi dire pas. Nous ignorons jusqu'au nom du haut personnage qui gouvernait en ce moment les thèmes d'Italie au nom des trois basileis. Était-ce encore le magistros Nicéphore ?

La *Chronique de Lupus* mentionne seulement vers cette époque, à la date de 973, à Bari, la mort d'un certain protospathaire Passaros, probablement un des chefs militaires impériaux dans la péninsule (2). En 975, l'année avant la mort du basileus Jean, outre le patrice Michel dont nous allons parler, apparaît un autre chef byzantin, celui-là nommé Zacharias, qui reprend aux Sarrasins Bitonto, petite ville épiscopale à quelques kilomètres au sud de Bari. « Cette année, disent à la fois la *Chronique de Lupus* et aussi les *Annales de Bari*, qui sont vraiment, à elles deux, presque les seuls documents contemporains pour ces régions à cette époque

(1) Le 10, dit Muralt, *op. cit.*, I, p. 560.
(2) *Ibid.*, I, p. 557.

Zacharias prit Bitonto (1) aux Sarrasins. Ismaël fut tué. » Ce Zacharias qui enlève ainsi cette forteresse à quelque parti de pirates africains, lequel s'en était emparé certainement par ruse, était probablement parti de Bari pour cette entreprise. Ismaël était-il le nom du chef des Sarrasins de Bitonto, quelque condottière musulman, quelque capitaine auxiliaire ou d'aventure, ou ce nom est-il pris ici dans un sens générique ? Ces trois mots signifient-ils simplement que les Arabes, « les fils d'Ismaël », furent massacrés par les Grecs ?

Un personnage arabe autrement important est encore cité à cette époque comme s'étant mis à ravager les rivages d'Italie. Dès l'an 974, au dire d'Ibn el-Athîr et d'autres encore (2), Abou'l Kassem, le nouvel émir du Khalife Mouizz en Sicile, avait inauguré après une longue accalmie des incursions nouvelles en terre calabraise. Mouizz même, oublieux des trêves, dans la très curieuse lettre qu'il lui avait écrite à la mort de son frère Ahmed, lui avait donné le conseil de calmer sa douleur par l'accomplissement de quelques hauts faits et, puisque la Sicile n'était point un théâtre suffisant pour sa valeur, de porter sur la terre d'Italie les armes de l'Islam (3). D'abord, il est vrai, Abou'l Kassem n'avait ordonné que de simples actes de pillage vers les côtes de Calabre. Ses bandes y avaient enlevé de nombreux troupeaux, puis, gênés dans leurs mouvements par ces immenses *impedimenta*, ses lieutenants avaient fait égorger tous ces animaux. Ce ne fut que plus tard que l'émir mit en personne le pied sur le continent italien dans des opérations plus importantes.

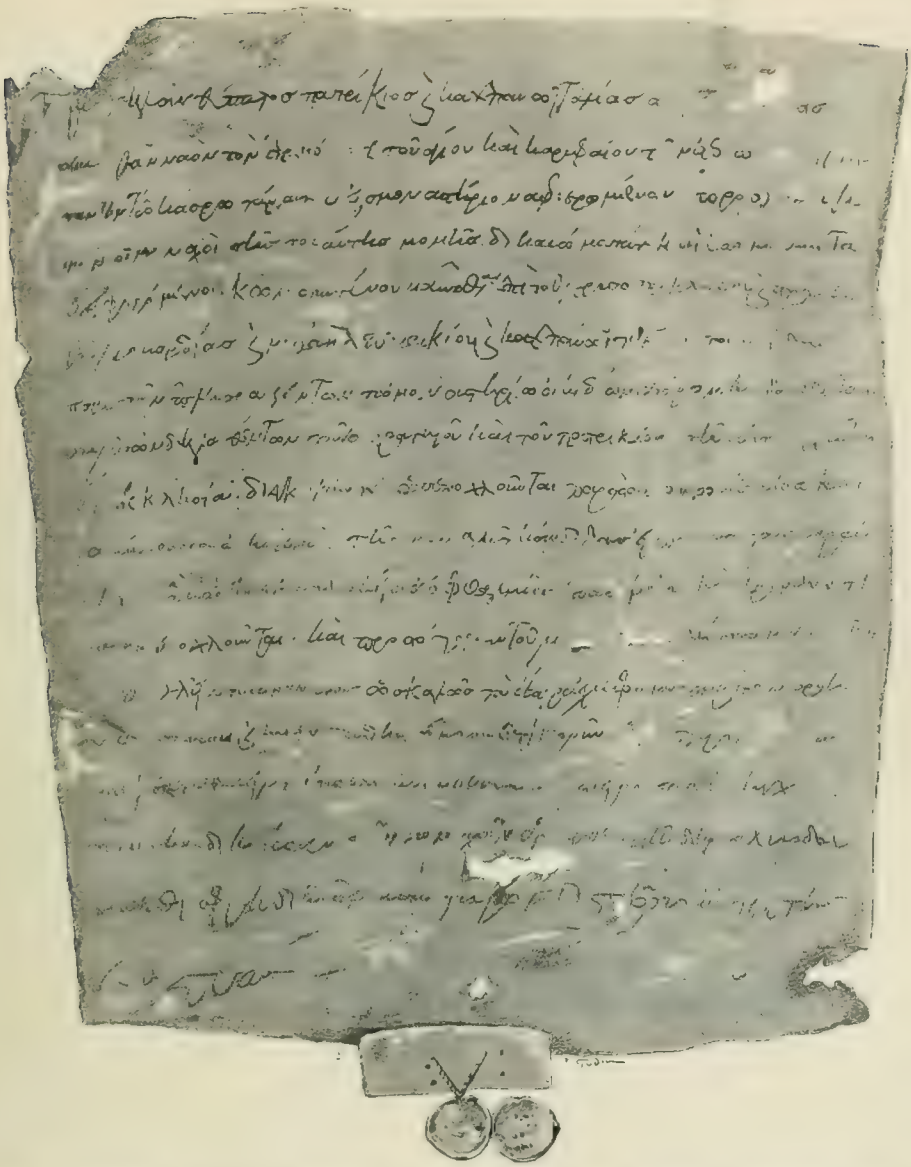
L'année qui vit la mort de Jean Tzimiscès, en 976, la *Chronique du protospathaire Lupus* dit encore que les Sarrasins assiégèrent vainement la forteresse de Gravina. Celle-ci est située à environ treize lieues et demie au sud-ouest de Bari. Encore là quelque simple expédition de pillards.

A cette même date environ, nous savons aussi, par un des rarissimes diplômes de l'époque parvenus jusqu'à nous, que le catépano impérial pour les thèmes italiens se nommait Michel. On possède aux archives du

(1) « *Botontum, Butontem* ». Et non Buthrinto ou Buthroton d'Épire, ainsi qu'on l'a cru par erreur.

(2) Le cadi Schehâb ed-Dîn, Nowairi, Aboulféda, la *Chronique de Salerne*.

(3) Nowairi et Schehâb ed-Dîn dans R. di Gregorio, *Rerum arabicarum, quæ ad historam seculum spectant, ampla Collectio*, Palerme, 1790.



PHOTOGRAPHIE réduite d'un Diplôme sur parchemin au nom de Michel (anthypatos, patrice et catépano d'Italie), en date de mai 975, conservé aux archives du Mont-Cassin. Ce document est encore muni de son sceau de plomb.

Mont-Cassin (1) un document du mois de mai de l'année 975 par lequel ce

(1) Voy. Trinchera, *op. cit.*, p. VI, n° VII, *annus mundi* 6483, Indict. VII. Voy. dans Fr. Lenormant, *La Grande Grèce*, II, p. 402, l'origine de ce titre bizarre porté par le gouverneur en chef des thèmes byzantins d'Italie. En 1615 encore, le titre de *catapan* se maintenait à Bari dans les fonctions municipales. Voy Beltrani, *op. cit.*, p. LV.

personnage, qui s'intitule « anthypatos (1), patrice et catépano d'Italie », confirme un privilège aux moines de l'église et du couvent de Saint-Pierre dans la cité de Tarente. C'est même le plus ancien document connu dans lequel figure ce titre nouveau de catépano d'Italie. Le haut fonctionnaire y raconte que, comme il s'apprêtait à aller prier « dans le temple du prince des apôtres qui, avec le monastère auquel il est annexé, se trouve situé dans le kastron de Tarente », il a vu venir en suppliants les moines de ce couvent, se plaignant à lui de ceux qui sans droit traversaient leur propriété, lui apportant pour qu'il en prît connaissance certains privilèges à eux jadis accordés, il ne dit point à quelle époque, par le spathaire et chrysotricliniaire impérial et stratigos du thème de Longobardie Constantin et par le patrice et illustrissime catépano d'Italie Michel, évidemment un de ses prédécesseurs homonymes. Ce sont ces mêmes privilèges qu'il confirme dans ce document. A ce parchemin précieux est encore appendue la bulle de plomb de ce haut fonctionnaire, un des bien rares sceaux de cette époque qui aient échappé à la destruction. Sur une face figure la croix; sur l'autre, on lit le nom du catépano et ses titres (2).

Si l'Italie du nord et du centre jouit d'une grande paix immédiatement après la mort d'Othon Ier et l'avènement de son fils, il n'en fut donc pas tout à fait de même pour les provinces méridionales de la péninsule, où les calamités de cette guerre incessante de déprédations et de pillages recommencèrent vite. Même en dehors de l'état de guerre, l'empire d'Orient fit encore une grande perte en ces parages, celle de sa suzeraineté sur Salerne. Voici le récit de cet événement tel à peu près qu'il nous est donné par Giesebrecht d'après les sources.

Bien que, depuis le mariage d'Othon avec Théophano et durant tout le reste du règne de Jean Tzimiscès, la paix fût censée régner officiellement dans l'Italie méridionale entre Byzantins et Allemands, les deux partis n'en demeuraient pas moins constamment sur le qui-vive, et le vieil esprit d'hostilité entre Orientaux et Occidentaux se signala maintes fois par des conflits

(1) Proconsul.

(2) Voy. ce document grave sur la page précédente. C'est certainement ce catépano Michel qui aura en cette année 975 envoyé son lieutenant Zacharias reprendre sur les Sarrasins la place de Bitonto.

partiels qui menaçaient chaque fois de rallumer un incendie général. A la tête du parti allemand se trouvait toujours encore le prince de Bénévent, Pandolfe Tête de Fer, alors sans contredit le prince le plus puissant de la péninsule. Outre ses principautés héréditaires de Capoue et de Bénévent, Othon Ier lui avait donné en fief du royaume d'Italie le beau duché de

MINIATURE d'un manuscrit de la Bibliothèque Casanatense à Rome, manuscrit dit Exultet Casanatense, *exécuté vers la fin du Xme Siècle pour Landolfe Ier, archevêque de Bénévent. — La Vierge et l'Enfant Jesus entre deux anges.*

Spolète avec la marche de Camerino. Il lui avait aussi laissé une armée pour défendre l'Italie centrale contre toute agression des Grecs.

Dans les États de ce prince, l'influence allemande dominait donc sans conteste. Il n'en était point de même dans la principauté voisine de Salerne. Dès 973, Pandolfe, avide de vengeance et de pouvoir, avait tenté de détacher violemment le vacillant Gisulfe de l'alliance qui lui avait été imposée par les Grecs. Après avoir ravagé le territoire de Naples, il avait paru devant Salerne avec une armée, mais il avait trouvé cette petite capitale admirablement défendue et Gisulfe si bien préparé à le recevoir qu'il avait dû se

retirer. Sa fortune cependant devait lui fournir peu après une autre voie pour arriver à son but. A Salerne vivait pour lors un prétendant à ses propres États à lui ; c'était Landolfe, le fils d'Aténulfe II, l'ancien prince de Capoue. Après de longues adversités dans un dur exil, ce personnage errant avait reçu de Gisulfe un accueil bienveillant. Mais sa vive ambition ne le laissait pas en repos. L'ingrat ne songeait qu'à se substituer à son bienfaiteur pour pouvoir attaquer ensuite plus sûrement Pandolfe avec les forces de la principauté de Salerne. L'attitude ambiguë de Gisulfe avait dès longtemps inspiré une vive méfiance au parti grec dans cette dernière ville. Landolfe se posa habilement comme son champion. Avec l'aide de ce groupe nombreux, énergiquement appuyé d'autre part par les républiques de Naples et d'Amalfi, sous la conduite de leurs ducs et patrices Marino (1) et Mansone toujours favorables à l'alliance grecque et ne pouvant se résoudre à renoncer à leurs antiques liens avec Constantinople, même lorsque celle-ci se voyait dans la nécessité de les abandonner, il réussit à détrôner Gisulfe dans l'été de 973 et l'expédia secrètement sous bonne garde avec sa femme à Amalfi. Le traître croyait toucher au succès. Il avait compté sans Pandolfe Tête de Fer qui apparut aussitôt. Menacé dans ses intérêts, le prince de Capoue et Bénévent se posait encore en vengeur et en sauveur d'autrui. Dès le mois de mai 974, malgré la courageuse résistance des Amalfitains, il réussit à s'emparer de Salerne et à y restaurer l'autorité de Gisulfe. Celui-ci dut, pour prix du service rendu, accepter pour corégent de sa principauté le second fils de Tête de Fer, appelé comme son père Pandolfe. Depuis ce moment Salerne aussi reconnut la suzeraineté de l'empereur germanique, se trouvant ainsi détachée une fois de plus de sa vassalité byzantine. Landolfe détrôné se réfugia à Constantinople, devenue de plus en plus le lieu de rendez-vous pour tous les mécontents

(1) Marino II était le fils du duc Giovanni III, partisan de l'Allemagne. Il lui succéda à l'époque du retour de Luitprand de son ambassade à Constantinople. Il pencha de suite pour l'alliance avec Byzance, qui était pour lui la politique naturelle. Il en fut récompensé par les titres de patrice et d'anthypatos impérial. De même, Mansone III d'Amalfi se rallia aux Grecs au grand mécontentement de l'empereur allemand et du pape, à ce point dévoué à ce dernier, qu'il maintint l'infériorité de grade ecclésiastique des sièges de Naples et Amalfi par rapport à ceux de Capoue et Bénévent. Les deux capitales du fidèle Pandolfe Tête de Fer, premières entre les cités du sud de la péninsule, furent élevées au rang d'archevêché en 968 et 969. Naples et Amalfi ne le furent, la première qu'en 998, la seconde que plus tard encore. Salerne le fut en 999. Voy. Schipa, *Il ducato di Napoli* (*Arch. stor. perle prov. napol.*, 1893, fascic. III).

MINIATURE d'un manuscrit de la Bibliothèque Casanatense, à Rome, dit Exultet Casanatense, *exécuté vers la fin du Xe Siècle pour Landolfe Ier, archevêque de Bénévent. – La bénédiction du cierge pascal.*

du nouvel ordre de choses établi en Italie. Il y réclama aussitôt l'aide du basileus Jean. Certes ce prince à l'âme guerrière n'eût pas demandé mieux que de soutenir vivement par les armes aussi bien les prétentions de ce personnage que celles de cet autre réfugié à sa cour qui avait nom le pape Boniface, si toute son attention n'avait été impérieusement sollicitée du côté de l'Orient, immédiatement après la défaite définitive des Russes, et cela durant tout le reste de son règne si court.

De bien rares documents sont parvenus jusqu'à nous de cette période de la domination byzantine en Italie. Cependant, outre celui que j'ai déjà cité (1), les archives de Naples contiennent d'assez nombreux actes d'ordre administratif délivrés dans cette ville aux noms de Jean Tzimiscès et de ses deux jeunes collègues, preuve que la république napolitaine reconnaissait toujours, du moins officiellement, la suprématie de l'empire d'Orient. Ces actes sont datés des années 970 à 976 ; il y en a de chacune de ces années (2). Un du mois de novembre de l'année 975, du duc de Naples Marino, portant confirmation de biens à un abbé, est rédigé, probablement par suite d'un oubli de l'officier civil, au nom des seuls Basile et Constantin, Jean Tzimiscès ne se trouvant pas mentionné (3). Ce duc Marino, second duc de ce nom, fils de Jean, et qui, dans ce document, se qualifie d'anthypatos impérial et de patrice, gouverna la république napolitaine pendant tout le règne de Jean Tzimiscès, de 969 à 976. Durant tout ce temps, je l'ai dit, il se montra le partisan zélé et résolu de l'alliance byzantine. Il mourut vers 977 (4).

Libre entièrement du côté des Russes et de la Bulgarie, en paix en Italie avec l'empire allemand par le mariage de Théophano, débarrassé de tout grave souci intérieur depuis la défaite du prétendant Bardas Phocas, plus populaire que jamais à Byzance par ses victoires éclatantes sur le Danube, aussi par les mesures heureuses décrétées par son gouvernement

(1) Voy. p. 214.

(2) Capasso, *Monum. ad neapolit. hist. pertinentia*, t. II, 1re partie, pp. 122 à 139, numéros 191 à 209. Voici la suscription d'un de ces actes daté de l'an 972 : « *imperante d. n. Basilio m. i. an. 12 sed et Constantino m. i. fratre ejus an. 9 sed et Johannem. i. an. 2* ». On le voit, Jean Tzimiscès n'est cité qu'en troisième ligne, ce qui était du reste régulier.

(3) « *Basilio nostro magno imperatore et C.* »

(4) Schipa, *Il ducato di Napoli*, chap. x, p. 472.

dans cet hiver de 972 à 973 qu'il venait de passer à Constantinople, le basileus Jean pouvait enfin reporter toutes ses pensées, toute sa guerrière énergie vers cet Orient sarrasin toujours gros de menaces, vers ces provinces de la Haute Syrie, de la Phénicie du nord et de la Cilicie qui venaient à peine d'être reconquises par Nicéphore Phocas sur l'éternel ennemi musulman.

La situation de ces nouveaux territoires d'empire, imparfaitement protégés contre le constant péril sarrasin, réclamait impérieusement les soins du basileus, car déjà ils menaçaient d'échapper derechef à leurs maîtres chrétiens. La prise d'Alep par les troupes grecques, qui avait déterminé presque au moment de la mort de Nicéphore, sur la limite des années 969 et 970, la signature du traité de paix plaçant sous la suzeraineté des empereurs de Roum la principauté des Hamdanides, les nombreuses défaites des armes musulmanes, la conquête par les guerriers byzantins de plusieurs forteresses syriennes, surtout celle de la Grande Antioche, la métropole du Sud, avaient violemment consterné et agité les esprits de cet immense monde musulman à cette époque encore si fanatique. Tout bon croyant en Asie ne rêvait que de venger tant d'humiliations.

Il nous faut revenir aux débuts du règne de Jean Tzimiscès. « Tous les enfants d'Agar, disent les chroniqueurs byzantins (1), habitant toutes les régions du monde, toutes les nations attachées à la religion de Mahomet, les Musulmans d'Égypte, de Perse, les Arabes de l'Élam et ceux habitant l'Arabie heureuse, les Sabéens eux-mêmes avaient été vivement affectés par la perte d'Antioche et des cités syriennes. » Dès la fin de l'année 970, trois cent soixantième année de l'Hégire, au dire de Skylitzès, de Cédrénus, de Zonaras, une vaste coalition s'était formée pour reprendre aux chrétiens ces grandes cités d'Alep et d'Antioche, et ces annalistes affirment qu'il y eut à ce moment une levée d'armes presque générale, un mouvement offensif très important des forces sarrasines. Malheureusement ils ne nous parlent de ces faits que tout à fait en passant et ajoutent seule-

(1) Skylitzès surtout, puis, d'après lui, Cédrénus et aussi Zonaras, nous fournissent le plus de détails sur ces faits. Léon Diacre ne dit presque rien de la lutte gréco-arabe sous le règne de Jean Tzimiscès.

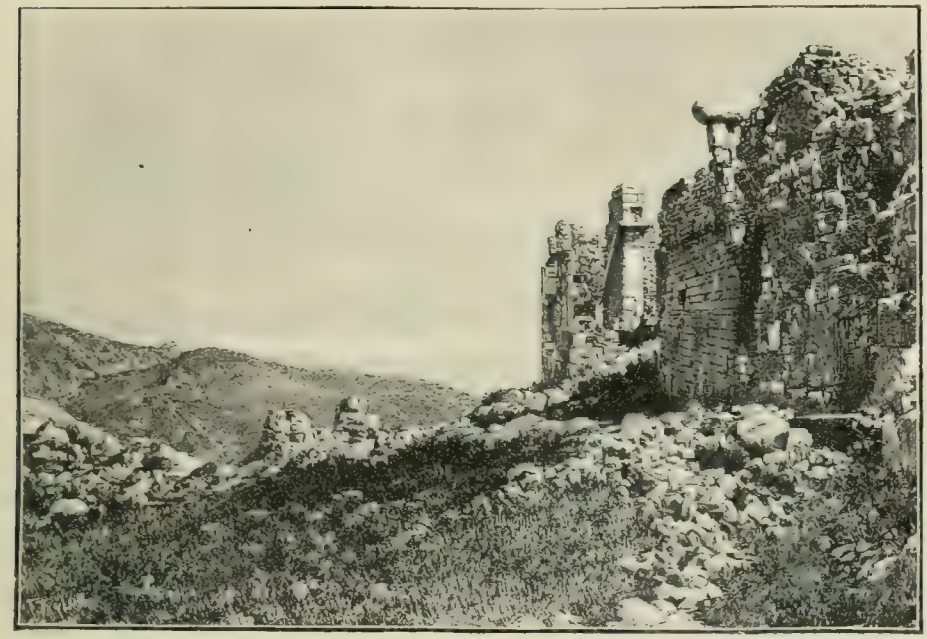
ment que « des troupes musulmanes régulières et irrégulières, accourues en nombre de partout, surtout d'admirables contingents africains, tous, au nombre de cent mille, sous la conduite de l'émir Zohar, chef aussi brave qu'éprouvé, vinrent assiéger Antioche ». Suit le détail du siège.

Ce récit obscur des historiens byzantins n'est qu'un lointain écho d'un des principaux incidents de la grande marche en avant exécutée en Syrie par les lieutenants de Djauher, immédiatement après l'entrée de celui-ci au vieux Kaire au nom de son maître le Khalife fatimite Mouizz. Longtemps on n'a possédé sur cette attaque des Égyptiens contre Antioche que ce seul renseignement. Grâce à Yahia nous sommes aujourd'hui infiniment mieux informés.

En attendant la venue de Mouizz au Kaire, lequel n'y devait faire son entrée qu'en juin 973, son fameux généralissime Djauher, le conquérant de l'Égypte, avait envoyé en Syrie l'émir Djafar ben Fallah qui s'était successivement emparé au nom du Fatimite des principales villes de cette province. En dernier lieu ce capitaine était entré à Damas au mois de moharrem de l'an 359, c'est-à-dire dans le courant des mois de novembre ou de décembre 969; mais dès le jeudi, sixième jour du mois de dsoulkaddah de l'année suivante (1), il avait été battu et tué sous les murs de cette ville par les terribles envahisseurs karmathes alliés aux partisans des Ikhchidites et des Abbassides, dont le chef, le chérif Aboul-Kassem Ismaïl ben Abi Iali, qui fut pris, avait revêtu le costume noir. Le généralissime des Karmathes Hassan ben Ahmed, surnommé El-Acem, maître de Damas, avait, du haut du *member* ou chaire à prêcher de la grande mosquée, prononcé des malédictions contre Mouizz et ses ancêtres et fait rétablir le nom du Khalife abbasside Mothi dans la prière officielle. S'emparant rapidement de toute la Syrie, il s'était mis en marche incontinent sur Ramleh, et de là sur l'Égypte, qu'il avait envahie. Mais il s'était fait battre par Djauher sous les murs du Kaire le 24 décembre 971 après une lutte acharnée. Il menait à sa suite, disent les chroniqueurs, quinze mille mulets chargés de coffres qui renfermaient ses trésors, des vases d'or et d'argent et des armes, sans compter ceux qui portaient les tentes et les bagages. Les vainqueurs pillèrent ce camp somptueux. Djauher fit publier dans toute la ville du Kaire

1. Août-septembre 971.

que quiconque amènerait le chef des Karmathes vivant, ou présenterait sa tête, recevrait pour récompense trois cent mille pièces d'argent, cinquante vêtements de gala, autant de chevaux tout sellés, et une triple paye. Hassan réussit à s'échapper, mais son armée éprouva des pertes énormes (1).



MURAILLE Byzantine d'Antioche vers le sommet de l'enceinte. — Photographie communiquée par M. M. Van Berchem.

Voici ce que Yahia raconte de ce Djafar qui est, on l'a reconnu déjà, le même que le Zohar des Byzantins (2), durant le court espace de temps pendant lequel il gouverna la Syrie au nom de Mouizz : « Djafar ibn Fallâh envoya de Damas une grande armée sous le commandement de son esclave Foutouh contre Antioche en l'an 360 (3), et celui-ci assiégea cette ville durant cinq mois et ne put rien faire contre elle ni par force ni par ruse, et

(1) Au mois de ramadhan de cette même année 361, Djauher reçut au Kaire une ambassade et un présent du basileus Basile. Voy. Quatremère, *op. cit.*, p. 84.

(2) Cédrénus, II, p. 383. — Yahia le nomme Djafar ibn Fallâh. Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 63. — Voy. Lambine, *op. cit.*, p. 71, qui confond à tort le Zohar des Byzantins avec Djauher, lequel ne vint jamais jusqu'à Antioche.

(3) 4 nov. 970 au 2 oct. 971. On voit que les dates concordent exactement avec le récit des Byzantins.

Jean Tzimiscès était à ce moment occupé à faire la guerre en Bulgarie. Et le Karmathe El-Acem étant venu en Syrie, Djafar ibn Fallâh fit rappeler Foutouh et son armée pour le renforcer dans sa lutte contre le chef karmathe, et alors les Africains s'éloignèrent d'Antioche, après que ses habitants eurent bien souffert de la détresse et du siège. Et quand Foutouh se fut ainsi éloigné, un tremblement de terre eut lieu à Antioche et une partie considérable de ses murailles s'écroula. Et le basileus Jean Tzimiscès envoya Michel al-Bourdgi (le célèbre Bourtzès) avec douze mille ouvriers et maçons, et celui-ci reconstruisit les portions du rempart écroulé et remit la muraille dans son état primitif. »

Ce précieux récit de Yahia, si court, mais si précis, nous renseigne merveilleusement sur cette attaque dirigée contre la grande forteresse chrétienne du sud par les troupes africaines de Mouizz le victorieux. C'est donc le retour offensif des Karmathes en Syrie dans cette même année qui fut bien le vrai motif de la retraite des lieutenants de Djafar ibn Fallâh.

Nous allons voir que la version des Byzantins est quelque peu différente. Ils affirment, en effet, que les Égyptiens durent se retirer parce que les Grecs les avaient battus. Suivant eux aussi, le siège traîna en longueur. Le danger cependant fut immense, car les contingents africains de Djafar, les fameux guerriers du Magreb (c'est ainsi qu'on désignait à cette époque l'Afrique du Nord), les Maugrebins en un mot qui, sous la conduite de Djauher, avaient conquis l'Égypte, passaient en ce temps pour les meilleures troupes arabes de terre comme de mer. Mais la garnison byzantine opposa la plus obstinée résistance à ce grand péril. De son côté, poursuivent les Byzantins, Jean Tzimiscès, dès qu'il eut appris ces graves événements, retenu qu'il était lui-même au Palais Sacré par les soucis de la résistance à opposer aux Russes, avait mandé, sans perdre un jour, au stratigos du thème de Mésopotamie, probablement le chef militaire le plus voisin du théâtre des hostilités, de voler avec ses troupes au secours des assiégés. En même temps il avait expédié directement avec d'autres contingents un de ses plus dévoués eunuques, capitaine renommé, le patrice Nikolaos, peut-être le même personnage que l'ambassadeur auprès du Khalife, dont j'ai parlé plus haut (1), auquel il confia le commandement

(1) Voy. p. 210.

en chef des opérations. — Nikolaos, aussitôt qu'il eut rallié le stratigos de Mésopotamie, marcha sur Antioche. Bien qu'avec des forces infiniment moindres, dans un unique et brillant combat, il battit l'ennemi et le mit en fuite, si bien qu'Antioche et les cités voisines se virent du coup délivrées de tout péril. Les seuls historiens byzantins et Yahia, je le répète, ont parlé de cette infructueuse agression des troupes égyptiennes contre Antioche, en 970. Les historiens arabes n'en soufflent mot. Combien il eût été intéressant d'en savoir davantage sur ce premier choc en Orient, dans les campagnes de Syrie, entre les troupes impériales et ces noirs soldats africains du Fatimite avec lesquels les Byzantins ne s'étaient jusqu'ici mesurés que sur les rivages d'Italie et de Sicile.

Yahia, qui est seul parmi les Orientaux à nous parler de ce siège, est seul aussi à nous apprendre que le duc impérial à Antioche, après cet événement, fut de nouveau ce Michel Bourtzès dont cette ville avait vu l'an d'auparavant les premiers exploits glorieux. La part que ce chef avait prise au meurtre de Nicéphore n'avait guère entravé sa brillante carrière. Enfin, c'est toujours par le même écrivain que nous apprenons les dégâts terribles causés dans la capitale de la Haute Syrie par le tremblement de terre qui suivit de si près l'attaque des Africains. C'est par lui que nous connaissons ce détail curieux de cette armée d'ouvriers fournie au nouveau duc d'Antioche par le basileus pour réparer de suite les remparts jetés bas par cette catastrophe et mettre la grande forteresse en état de repousser toute attaque des troupes d'Égypte. Les Karmathes, en battant et tuant Djafar ibn Fallâh, se chargèrent de rendre, pour le moment, impossible cette agression nouvelle qui semblait imminente, puisque le basileus croyait devoir, pour la conjurer, prendre des dispositions extraordinaires.

Certainement Michel Bourtzès avait obtenu de Jean Tzimiscès ce grand commandement en récompense de la part prise par lui à la tragédie de la nuit du 10 décembre (1).

Les deux corégents d'Alep, Bakgour et Kargouyah, vassaux de l'empire grec, qui avaient dépossédé de sa capitale leur ancien maître, l'émir

(1) Skylitzès et Cédrénus, II, p. 417, disent aussi, incidemment, que Michel Bourtzès fut nommé duc d'Antioche, ce qui correspond bien au récit de Yahia, mais ils ne disent pas à quelle occasion.

Saad, semblent être demeurés en ces graves circonstances fidèles au basileus Jean. Du moins ils paraissent avoir conservé une neutralité expectante durant ces premières hostilités en Orient sous le règne de ce prince.

Il faut vraisemblablement rapporter environ à cette même époque de l'année 970 l'attaque par les impériaux de plusieurs places de la frontière d'Arménie et de la région de l'Euphrate, notamment celle de Homs, l'antique Émèse, attaque dont font mention certains chroniqueurs arabes, entre autres Aboulféda. Voici le récit de ces faits tel qu'il nous est donné par Freytag (1). On a vu qu'après le traité d'Alep en décembre 969 ou dans le mois de janvier suivant, les troupes grecques ayant évacué cette ville, et les infidèles lieutenants du prince hamdanide, devenus les vassaux du basileus, ayant continué à exercer conjointement le pouvoir dans cette grande cité dont ils avaient chassé l'émir Saad, celui-ci avait dû se retirer successivement à Hamah, puis à Raphanée ou Rafeniyah, ensuite à Émèse, enfin à Maarret en Noaman, toutes cités qui reconnaissaient encore plus ou moins son autorité et qu'il habitait les unes à la suite des autres suivant les hasards de sa vie errante et de sa mouvante fortune. Durant ce même temps c'était sa courageuse mère (2) qui exerçait toujours encore en son nom le pouvoir dans une autre de ses villes, celle qui lui était la plus chère, comme à tous les Hamdanides, Mayyafarikîn, l'antique Martyropolis, où se trouvait la sépulture des princes de sa race. A ce même moment, paraît-il, les troupes grecques de ces parages se préparaient à une expédition contre les places fortes sarrasines du haut Euphrate, contre Malazcarda ou Manazkerd d'Arménie entre autres, qui fut prise par elles (3). Le Diâr-Bekir était également à nouveau l'objet des convoitises des Byzantins. La mère de Saad, ayant appris qu'ils se mettaient en marche pour envahir cette province, craignit de ne pouvoir avec ses seules forces défendre Mayyafarikîn. Elle se démit donc du pouvoir et laissa les habitants se tirer d'affaire à leur gré. Alors ceux-ci demandèrent à leur voisin l'émir Abou Taglib, cousin de leur seigneur, de leur donner un gouverneur. Il leur

(1) *Op. cit.*, XI, p. 235.

(2) Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 714.

(3) Elmacin (*op. cit.*, p. 280) rapporte cette prise de Manazkerd à l'an 353 de l'Hégire, six années auparavant. La vérité est probablement que Manazkerd, prise à cette époque par les Grecs, plus tard reperdue par eux, retomba en leur pouvoir en l'an 359 de l'Hégire.

RESTES de la Muraille Byzantine d'Antioche dans sa partie est, au point appelé Bab Al-Hadid.
(Photographie communiquée par M. M. Van Berchem.)

envoya Abou'l-Fewaris Hezarmard, jadis un des principaux mamlouks de son illustre oncle Seîf Eddaulèh.

On ne nous dit point si cette fois les Grecs assiégèrent Amida. Ils attaquèrent en tout cas Émèse et voici dans quelles circonstances : On a vu que, par suite du traité d'Alep, la principauté de ce nom était tenue de payer à l'empire de Roum un tribut annuel fort considérable. Une portion de ce tribut avait été attribuée, bien que le texte même du traité, qui nous a été conservé, demeure muet sur ce point, à l'ancien émir dépossédé, pour les territoires qui lui avaient été laissés en toute souveraineté et proportionnellement à l'importance de ces territoires. Saad, auquel les deux régents d'Alep et les anciens de la ville avaient écrit à ce sujet dès la fin de l'an 358 de l'Hégire (1), n'ayant point pu ou voulu remplir les obligations qu'on lui avait ainsi imposées, apparemment sans le consulter, des troupes grecques (probablement un détachement de la garnison d'Antioche) assaillirent à l'improviste et saccagèrent la ville d'Émèse. Sur le sommet de l'antique église de cette ville transformée en mosquée on admirait une statue de bronze portant un poisson d'une main. Cette statue tournait aux quatre vents. Les Sarrasins la tenaient pour un talisman redoutable (2). Roktâs, lui aussi ancien traban de Seîf Eddaulèh, actuellement gouverneur de la forteresse de Barzouyeh pour Saad, auquel il était demeuré fidèle, accourut rejoindre celui-ci avec un immense convoi de vivres et de fourrages qui permit à l'émir de ravitailler ses guerriers fort dépourvus. Aussitôt après la retraite des impériaux vainqueurs, Roktâs mena ces troupes ainsi restaurées dans cette malheureuse cité d'Emèse si brutalement violée, et la fit relever de ses ruines pour le compte de l'émir. Celui-ci était, nous ne savons pour quelle cause, demeuré dans les parages de Hamah et de Rafeniyah.

Lorsque Émèse eut été débarrassée des souillures de l'invasion (3), Saad, abandonnant ses dernières résidences, vint s'établir dans cette cité, une des plus puissantes de la Syrie à cette époque (4), défendue par une

(1) 25 nov. 968 au 12 nov. 969.

(2) Voy. Mokaddasy, *op. cit.*, p. 15.

(3) « Cette ville a souffert de terribles infortunes et menace actuellement ruine », dit Mokaddasy qui écrivait vers l'an 985, *op. cit.*, p. 15.

(4) *Ibid.*, p. 15.

haute citadelle. De ce moment ses affaires prirent une tournure quelque peu meilleure. En effet un accord était sur ces entrefaites intervenu entre lui et Kargouyah, accord en suite duquel la prière fut dite à nouveau à son nom dans Alep en signe de sa suzeraineté.

Aboulféda, rapportant de son côté la prise de Manazkerd par les chrétiens, s'écrie avec l'accent de la douleur qu'à cette date de 970 (1) : « toute la Syrie maritime comme les régions de l'Euphrate se trouvaient livrées sans défense aux entreprises des Grecs, personne n'étant plus là pour repousser ceux-ci, personne ne protégeant plus le pays, qui était comme vide de défenseurs ! » Dans ces quelques mots le chroniqueur national a fait une peinture vraie de ce qu'était à cette époque, depuis les victoires de Nicéphore, la situation de l'Islam en Asie. Les Grecs étaient maîtres sans conteste dans toutes ces régions de la Syrie du Nord que venaient à peine de fouler les victorieuses légions du basileus assassiné. L'infortuné prince d'Alep, l'héritier des brillants Hamdanides, banni de sa capitale par ses lieutenants infidèles, errait de ville en ville parmi des populations qui reconnaissaient à peine son autorité. Ces lieutenants eux-mêmes étaient les humbles vassaux du basileus. Abou Taglib, le représentant de l'autre branche des Hamdanides, le fils et le successeur de Nasser, bien déchu de sa puissance de jadis, ne faisait presque plus parler de lui sur la frontière chrétienne, trop absorbé qu'il était par d'incessants conflits avec son suzerain direct le Khalife de Bagdad (2). Toute cette situation si favorable aux armes chrétiennes allait brusquement changer par le triomphe des Fatimites africains en Égypte et l'apparition de leurs troupes victorieuses en Syrie. La levée du siège d'Antioche n'était qu'un incident heureux pour les Byzantins, qui ne devait point réussir à enrayer l'expansion africaine dans ces contrées.

Durant les premiers mois de l'an 972, Jean Tzimiscès fut complètement absorbé par les soins de la lutte formidable contre les Russes. De même il semble avoir consacré toute l'année suivante aux préparatifs de sa première grande expédition de Syrie, qui eut lieu en 974. Cependant il y eut certaine-

1 Année 359 de l'Hégire, 13 nov. 969 au 3 nov. 970.

2 En l'an 971 cependant, dans une de ces notes si concises qui constituent à proprement parler les *Annales* d'Aboulféda, nous voyons Abou Taglib imposer aux chrétiens de Mozala une amende de 120000 « zuzes » pour avoir tué deux Arabes qui s'étaient cachés de nuit dans l'église nestorienne (*præter cœnobium Michaelis*).

ment dans la fin de cette année 972, plutôt encore dans le courant de 973, période qui correspond à peu près à l'an 362 de l'Hégire musulmane, une nouvelle campagne de divers contingents grecs sur le haut Euphrate, et cette campagne malheureuse fut même, semble-t-il, une des causes principales qui hâtèrent celle de l'année suivante. De cette première expédition les chroniqueurs arabes, Aboulfaradj entre autres, et les historiens nationaux d'Arménie, Étienne de Darôn, dit Acogh'ig (1), et Mathieu d'Édesse, disent uniquement ceci : « Le grand domestique des forces impériales en Orient, Mleh (un Arménien certainement, ainsi que l'indique son nom, personnage sur lequel se taisent du reste entièrement les chroniqueurs byzantins et qui ne se trouve cité que dans cette seule occasion), franchissant le haut Euphrate avec des forces considérables, pénétra, dans le cours de cette année 973, dans l'Al-Djezirah (c'est-à-dire la Mésopotamie) et mit une fois de plus à sac toutes ces régions infortunées, les ravageant affreusement, semant l'épouvante devant lui.

Il saccagea surtout horriblement la ville et les campagnes de Nisibe vingt-deux jours durant, ruina cette cité prospère, dévasta et brûla ses riches moissons et celles de Mayyafarikîn et d'Édesse, battant « avec la protection évidente du Christ » les Infidèles dans une foule de rencontres, réduisant les habitants en esclavage ou les massacrant (2). Fier de ces succès, il vint ensuite mettre le siège devant Malatya, la Mélitène des Croisades, que Mathieu d'Édesse nomme encore pompeusement Tigranocerte. Il la conquit par la famine, puis alla attaquer Amida qui est Diâr-Bekir, sur le Tigre (3). Tout ceci avait pris plusieurs mois.

Le gouverneur d'Amida, Abou'l-Hiai (4), éperdu devant l'agression des impériaux aussi subite que violente, appela à son secours Abou Taglib, son suzerain, qui résidait pour lors à Mozala (5). Celui-ci lui

(1) *Op. cit.*, l. III, chap. x. — Tchamtchian aussi, *op. cit.*, II, 845.

(2) D'après Ibn Khaldoun, cette prise de Nisibe par les Grecs eut lieu déjà le 17 de moharrem de l'an 362 de l'Hégire, soit le 29 oct. 972 (Weil, *op. cit.*, III, note 1 de la p. 20).

(3) Aboulfeda est ici le seul à citer Édesse comme ayant été également attaquée cette fois par les Grecs.

(4) Ibn Khaldoun (Weil, *op. cit.*, III, 20, note 1), et Ibn el-Athîr aussi (*op. cit.*, VIII, p. 461) disent qu'il s'appelait Hezarmard (voy. p. 226), un esclave (ou écuyer) d'Abou'l-Heïdjâ ibn Hamdan. Muralt, lui, dit, probablement par erreur, qu'Abou'l-Hiai était gouverneur d'Hezarmard? (*op. cit.*, I, p. 557, note 6).

(5) Voy. la note 2 de la p. 227.

CHEF TURC de la Police à Bagdad, siégeant à son Tribunal. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Schefer).

expédia des troupes sous le commandement de son frère Abou'l-Kassem Hibet Allah (1), guerrier intrépide, autre fils de Nasser Eddaulèh. Ceci se

1 Voy. Ibn el-Athir, *loc. cit.*, et Weil, *op. cit.*, III, pp. 19-20. Il dit « frère », dans la note de la page 20, d'après Ibn Khaldoun.

passait à la fin du mois de ramadhan de l'an 362, tout au commencement de juillet de l'an 973.

Les troupes de secours, dit Ibn Khaldoun, arrivèrent dans la nuit du dernier jour du ramadhan. Dès le lendemain, 4 juillet, la bataille s'engagea. Les Musulmans d'Amida, racontent les chroniqueurs arméniens (1), avaient auparavant tenté une sortie, au nombre de quatre cents, choisis parmi les plus braves, mais après une lutte violente sous les portes de la ville ils avaient dû rentrer précipitamment dans la place, laissant beaucoup de morts. L'armée romaine avait alors établi son camp sur la rive même du fleuve Tigre, dans un lieu appelé Aukal, à deux portées de flèche des murailles. C'est probablement à ce moment qu'Hibet Allah entra en scène. Une nouvelle bataille s'engagea, mais cette fois les chrétiens furent horriblement battus par les deux chefs musulmans. Voici le récit de Mathieu d'Édesse : « Quelques jours après le premier combat, il s'éleva un vent si violent que la terre tremblait par le bruit qu'il produisait. La poussière énorme soulevée par lui se répandit sur le camp et, condensée en nuages épais, le couvrit entièrement, tandis que cet ouragan entraînait les bagages dans le fleuve. Les hommes et les animaux, plongés dans les ténèbres, ne pouvaient ouvrir les yeux, aveuglés qu'ils étaient par les tourbillons de cette effroyable poussière. L'armée romaine se trouvait ainsi enveloppée de tous côtés, sans issue pour sortir de cette terrible situation. Cependant les Infidèles, témoins de ce châtiment céleste, voyant que Dieu combattait pour eux, fondirent tous à la fois sur elle, l'épée à la main, et en firent un horrible carnage. La plus grande partie fut exterminée. Mleh et ses principaux officiers furent conduits enchaînés dans Amida. Ils étaient quarante, tous de rang élevé, tous patrices. Les chefs musulmans, voyant la défaite des chrétiens, conçurent de grandes craintes et se dirent : « Le sang que nous avons versé ne nous profitera pas. Cette nation fondra « sur nous et détruira la race des Musulmans. Eh bien, faisons amitié et « alliance avec le général et ses officiers nos captifs, et, après avoir reçu leur « serment, renvoyons-les en paix chez eux. » Tandis qu'ils délibéraient sur ce sujet, la nouvelle du meurtre de Nicéphore Phocas leur arriva » — ceci

(1) Mathieu d'Édesse et Étienne de Daròn, dit Acogh'ig.

est une erreur manifeste puisque Nicéphore Phocas avait péri quatre années auparavant. — « Alors ils envoyèrent les quarante à Bagdad au Khalife Mothi, et tous y moururent. Le grand domestique adressa à l'empereur à Constantinople une lettre dans laquelle il avait consigné de terribles malédictions : « Nous n'avons pas été jugés dignes, disait-il, d'être ensevelis suivant la coutume, dans une terre consacrée, et nous n'avons obtenu « pour nos ossements d'autre abri qu'une terre maudite et la sépulture des « malfaiteurs. Non, nous ne vous reconnaissons pas pour le maître légitime « du saint empire romain. Le trépas malheureux de tant de chrétiens, leur « sang versé sous les murs d'Amida, et notre mort sur la terre étrangère « sont les griefs dont vous rendrez compte sur votre tête à Jésus-Christ « notre Dieu, au jour du jugement, si vous ne tirez pas de cette ville une « vengeance éclatante. »

L'émir Abou Taglib, auquel les prisonniers avaient été amenés, presque effrayé d'une si complète victoire sur un voisin si proche et si puissant, se sentant fort isolé, désireux de se concilier le pardon du basileus, dont on annonçait probablement déjà la prochaine venue vengeresse, fit à Mleh le plus honorable accueil et le traita, lui et ses compagnons d'infortune, avec une extrême douceur. Mais, ainsi que le raconte Mathieu d'Édesse, pour une raison que nous ignorons, les négociations entamées pour la libération du malheureux chef n'aboutirent point. Il fut expédié à Bagdad, et, vraisemblablement désespéré par ce revers inattendu, aigri par l'adversité au point d'avoir osé adresser par écrit au basileus les injustes accusations rapportées par le chroniqueur arménien, il mourut presque aussitôt, avant que Basile eût pu le faire racheter. Il périt du « cancer », d'après Aboulfaradj, qui, lui, le fait mourir à Mozala, plus probablement de chagrin, malgré les soins que lui prodiguèrent les médecins arabes envoyés par Abou Taglib (1). D'après Aboulféda, il serait mort au bout d'un an, empoisonné par une potion que son vainqueur lui aurait fait prendre en guise de médecine (2).

(1) « Abou Taglib, dit Ibn el-Athir, fit tout son possible pour le guérir et réunit autour de lui les plus habiles médecins, mais ce fut en vain. »

(2) J'ai dit que Léon Diacre se taisait, avec les autres écrivains byzantins, sur cette défaite des armes chrétiennes, comme sur la personne même du grand domestique Mleh et le récit de ses navrantes aventures. Par contre, divers historiens arabes, on le voit, parlent

Voilà à peu près tout ce que nous savons sur cette expédition terminée d'une façon désastreuse dans cet été de l'an 973. La déroute du domestique entraîna la perte de toutes les conquêtes de cette campagne. Jean Tzimiscès avait à tirer une vengeance éclatante de la défaite de son lieutenant.

Lors de l'approche de Mleh et de ses bandes, la terreur des populations musulmanes avait été telle, qu'elles s'étaient enfuies de toutes parts devant l'invasion byzantine. Leur épouvante eut son contre-coup jusque dans Bagdad, où tout était alors dans un affreux désordre. Les ravages exercés par le domestique dans les campagnes de Nisibe, et les souffrances sans nom éprouvées par les habitants de ces contrées avaient douloureusement ému le peuple fanatique de cette grande cité, qui avait vu avec indignation l'odieuse inaction du Khalife Mothi et de son vizir, l'émir Bakhtyâr (1). Au lieu de porter secours à ses coreligionnaires, comme c'était le devoir du chef de la Foi, Mothi avait continué à vivre au fond de son harem, livré aux plaisirs efféminés. Même après la victoire des armes musulmanes, le traitement si doux imposé pour les raisons politiques que l'on sait par Abou Taglib au chef byzantin, bourreau de leurs frères, avait encore plus exaspéré les esprits populaires, surexcités par une longue série de désastres. Les habitants en fuite des territoires ravagés de l'Al-Djezirah accouraient en foule à Bagdad, peuplant les mosquées, les tombeaux des saints, implorant le secours des bons Musulmans. « Une fois le chemin de Bagdad ouvert, criaient-ils, rien ne vous protégera contre la fureur des Grecs », et ils racontaient, dit Ibn el-Athîr, toutes les atrocités commises par ceux-ci : pillage, meurtre, incendie, captivité.

Le terme de tout ceci fut une formidable sédition populaire qui éclata dans la capitale des Khalifes, une de ces séditions comme en voyaient si fréquemment les grandes cités musulmanes de cette époque. Le palais du

de désastre des Grecs, de la capture du grand domestique par les Musulmans, de sa mort en prison. Ibn Khaldoun dit que l'armée de Mleh comptait cinquante mille combattants. Aboulféda et Aboulfaradj disent que, fier du grand nombre de ses soldats, plein de mépris pour ses adversaires, il négligea de se garder et fut attaqué non loin de Mayyafarikîn, dans un ravin où il ne put faire usage de sa cavalerie. Ibn el-Athîr donne ce même renseignement. Dans le même moment, encore, dit un de ces chroniqueurs, un autre corps de troupes grecques fut battu par Sebek, le gouverneur de Mayyafarikîn.

(1) Eizz Eddaulèh Abou Mansour Bakhtyâr (fils de Mouizz Eddaulèh, fils de Boueïh), second prince de la dynastie des Bouiides de l'Irak et de la Susiane, devenus tout-puissants à Bagdad.

SCÈNES de la vie de Bazar à Bagdad. — Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Ch. Schefer.

lâche Mothi fut entouré par une foule hurlante faisant cause commune avec les fugitifs, réclamant à grands cris la proclamation immédiate de la guerre sainte. Les partisans du Khalife furent molestés. Les émeutiers, finalement repoussés, après que les portes du palais eurent été fermées, se répandirent en imprécations et demandèrent à l'émir Azzad Eddaulèh de

Koufah de prendre la conduite des opérations et de les mener au bon combat contre les chrétiens maudits. Ils crurent aussi avoir réussi par leurs tumultueuses doléances à réveiller quelque peu de sa torpeur l'indolent maire du palais Bakhtyâr, l'Émîr al-oméra en qui tout le pouvoir effectif résidait et qui, oublieux de ses devoirs, avait été jusque-là fort occupé à chasser dans les campagnes de Koufah, tandis que la patrie musulmane courait de si pressants dangers. Comme secoué du sommeil, il jura aux principaux habitants de Bagdad délégués auprès de lui par les émeutiers, de fournir un prompt secours aux territoires envahis par les chrétiens et d'en chasser ceux-ci au lieu de guerroyer contre ses propres coreligionnaires, comme on le lui reprochait (1). En même temps il réclamait du Khalife, avec une feinte énergie, l'argent nécessaire pour armer les troupes.

Mais Mothi mit la plus mauvaise volonté à se plier à ces désirs. Tout ce qui fut tenté auprès de lui le fut en vain. Il semblait vraiment que ce déplorable souverain se moquât de tout et de tous. Il répondit avec quelque ironie à Bakhtyâr qu'il n'avait point d'argent, qu'il ne comprenait point qu'on lui en demandât, alors qu'en dehors d'un pouvoir tout nominal et de l'honneur d'entendre son nom prononcé le premier dans la prière publique, on ne lui avait en réalité laissé aucune autorité. Il déclara que si on le poussait à bout, il préférait abdiquer. Bakhtyâr, enfin exaspéré, le menaça des plus graves extrémités, le sommant d'en finir avec d'aussi impies tergiversations. Alors le Khalife, tremblant pour ses jours, donna ordre de mettre en vente son argenterie. Le produit, qui ne fut, paraît-il, que de quarante mille dirhems, fut remis au Bouiide. La guerre contre les chrétiens ne profita, du reste, pas pour un seul maravédis de cette somme si faible. Tout cela n'était qu'un prétexte pour l'avide Bakhtyâr. Tout simplement il poursuivit sa vie de plaisir, y consacrant tout l'argent envoyé par le Khalife (2). Durant ce temps les dévots, les fanatiques, tous

(1) Par exemple contre Ymran, fils de Chahin. Voy. Ibn el-Athir, *op. cit.*, t. VIII, p. 455.

(2) Le récit d'Ibn el-Athîr est très détaillé : « Bakhtyâr, dit-il, permit aux habitants de Bagdad de faire les préparatifs militaires nécessaires. Il envoya l'ordre au chambellan Subukteguin de s'équiper pour la guerre sainte et de lever des troupes parmi la population. Le chambellan se conforma à ces instructions et une foule innombrable de recrues se réunirent sous ses ordres. En même temps, Bakhtyâr écrivit à Taglib, fils de Hamdan, prince de Moçoul, pour lui ordonner de s'approvisionner en munitions et en vivres et lui fit connaître

les croyants avides de combattre le bon combat contre les chrétiens, en dépit de l'inertie des pouvoirs publics, continuaient à affluer vers la frontière du nord. Certes, grâce à cette coupable attitude des chefs, ils n'eussent pas réussi à contenir cette année l'effort victorieux des Grecs, si, par une sorte de miracle, la catastrophe d'Amida, que je viens de raconter, n'eût arrêté ceux-ci à ce moment même et ne leur eût fait perdre en une heure les avantages remportés au début de cette rapide campagne.

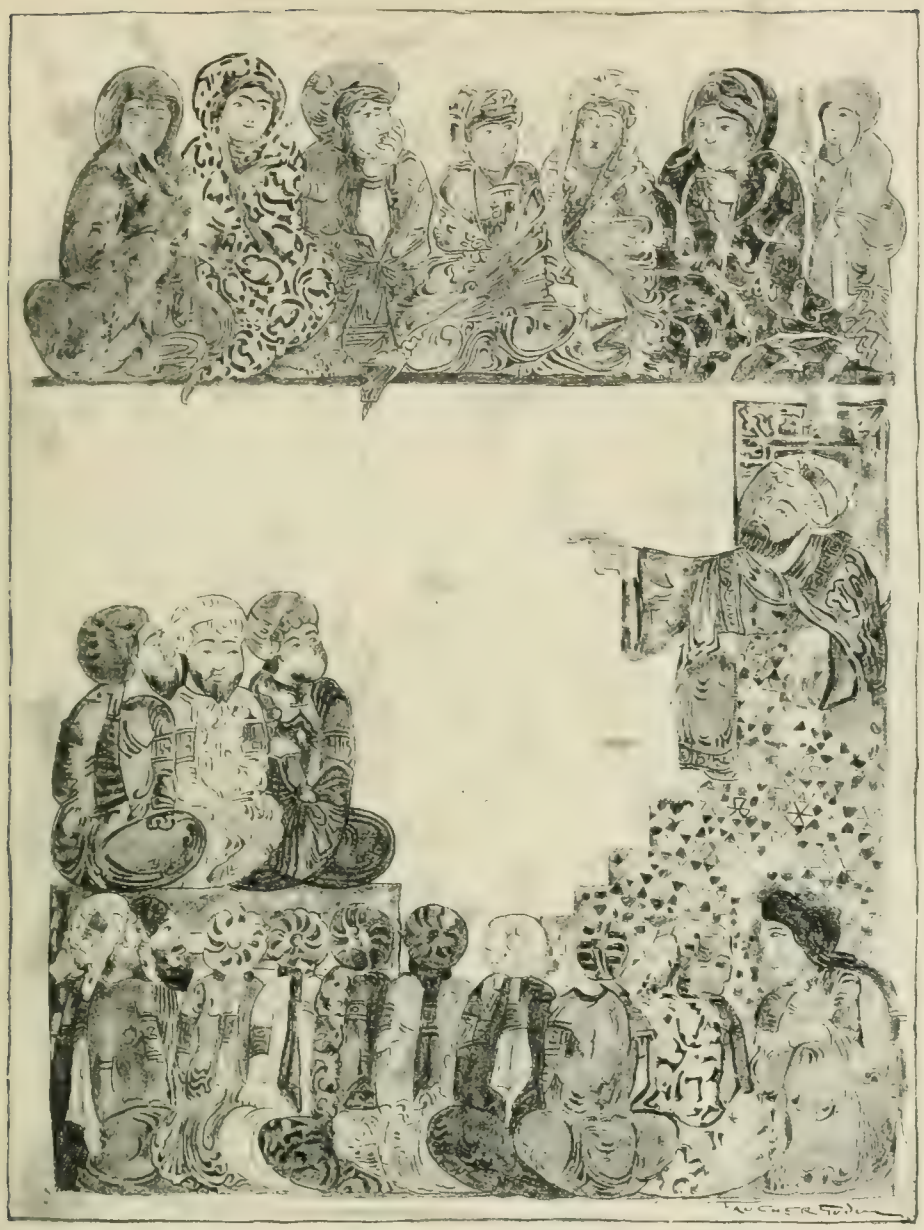
Durant que ces événements se déroulaient à Bagdad et dans la haute Mésopotamie, les plus grands préparatifs militaires se poursuivaient à Byzance et dans tout l'empire. Jean Tzimiscès s'apprêtait à partir, lui aussi, pour la frontière du Midi, cet éternel champ de bataille des armées chrétiennes et sarrasines. Après en avoir fini avec le péril du nord, il voulait, il espérait en finir de même avec cet autre péril toujours renaissant vers le sud. Son âme guerrière brûlait du désir de revoir ces poudreuses campagnes de Syrie où il n'avait plus remis le pied depuis les luttes brillantes de jadis aux côtés de Nicéphore Phocas, alors qu'il était encore le meilleur ami et le frère d'armes du héros. Les victoires de celui-ci avaient

sa résolution d'entrer en campagne. Taglib lui répondit avec des démonstrations de joie et lui promit de pourvoir à toutes ses demandes.

« En cette même année, des troubles sérieux éclatèrent à Bagdad; les factions se mirent en mouvement et s'insurgèrent; la lie du peuple se souleva ensuite et commit des déprédations dans la ville. La cause de ces désordres était la levée en masse dont nous venons de parler. Des groupes d'insurgés se formèrent sous le nom de *parti des fils de famille* ou des *jeunes braves*, puis les Sunnites et les Chiites et enfin la populace. Il y eut des scènes de pillage ; des personnages importants furent assassinés et des hôtels incendiés, principalement dans le quartier de Kerekh, habité surtout par les négociants et les Chiites. Cette insurrection engendra aussi de l'hostilité entre le nakib el-achraf ou chef des chérifs (c'est-à-dire des descendants ou prétendus descendants du prophète), Abou Ahmed el-Mousawy, et le vizir Abou'l-Fadhl Chirâzy. — Ensuite Bakhtyâr envoya un message au Khalife Mothi lillah et lui demanda des subsides pour la guerre contre les Infidèles ; mais le Khalife répondit : « La guerre sainte, « les dépenses qu'elle entraîne et les autres affaires concernant les Musulmans étaient pour « moi une obligation lorsque le pouvoir était entre mes mains et que je prélevais les impôts. « Mais aujourd'hui, dans la situation où je me trouve, je suis affranchi de ces devoirs, ils « incombent à ceux qui gouvernent le royaume. Quant à moi, il ne me reste plus que la *khot-* « *bah* (prône du vendredi où le nom du Khalife régnant est proclamé dans toutes les grandes « mosquées) : si vous voulez mon abdication, je suis tout prêt. » Il y eut entre eux de longs échanges de lettres; enfin, sous le coup des menaces, le Khalife Almothi donna 400.000 dirhems, mais il dut, pour réaliser cette somme, vendre ses vêtements royaux, des matériaux provenant de son palais, et d'autres choses encore, ce qui fit dire aux gens de l'Irak, aux pèlerins du Khorassan et au peuple que les biens du Khalife étaient confisqués. — Quant à Bakhtyâr, après avoir touché cette somme, il la dépensa pour ses besoins personnels, et il ne fut plus question de la guerre. »

bien pu reculer les bornes des terres chrétiennes, rendre à l'empire la Cilicie, Antioche et les forteresses syriennes, faire d'Alep une terre vassale, elles n'en avaient point fini pour cela avec l'adversaire musulman, cet adversaire opiniâtre, infatigable, acharné, qui, sans cesse relevant la tête, chaque année, les beaux jours venus, inaugurait à nouveau la guerre sainte sur toute une frontière. Certes du côté de Bagdad, le point de départ des tempêtes de jadis, cet adversaire était à terre, très humilié par tant de défaites, affaibli par mille discordes, divisé et armé contre lui-même. Mais même de ce côté il n'en existait pas moins à l'état de danger permanent. Il pouvait à chaque instant susciter un trouble grave sur la frontière, organiser des expéditions désastreuses, inquiéter horriblement les populations des thèmes frontières, exterminer même des armées impériales. On venait de le voir par le sort lamentable du grand domestique Mleh et de ses troupes infortunées. Mais ce n'était là qu'un détail. Dans une autre région de cet immense Orient, l'ennemi héréditaire venait en ce moment même d'acquérir une force nouvelle prodigieuse par l'établissement d'un grand et puissant pouvoir de sa race en Égypte, l'empire du Fatimite Mouizz, élevé sur les débris de la souveraineté des Ikhchidites. Les armées égyptiennes, qui avaient à peine compté sous les plus récents basileis, étaient subitement redevenues redoutables ; elles pouvaient maintenant d'un jour à l'autre reprendre, elles reprenaient en fait l'offensive de la guerre sainte, capables de lutter avec avantage contre les meilleures troupes impériales. Déjà, nous l'allons voir, Mouizz, à peine installé dans sa nouvelle capitale de Kahira depuis l'été de l'an 973, sur le point aussi d'être définitivement délivré des Karmathes, un instant si dangereux pour sa naissante monarchie (1), s'occupait avec succès de recommencer la conquête de la Syrie du Nord après celle du Sud dont il avait définitivement hérité avec les autres dépouilles des fils d'Ikhchid. Tous ses efforts allaient tendre désormais vers l'accomplissement de cette vaste entreprise. Déjà ses troupes étaient rentrées dans Damas, qu'elles avaient enlevée de force aux Karmathes. On ne pouvait sans un infini danger laisser ainsi grandir et se rapprocher chaque jour des frontières de l'empire cette puissance nouvelle. Il fallait

(1) Leur dernière invasion en Égypte se termina par leur défaite complète dans le mois de ramadhan de l'an 363 de l'Hégire (26 mai 973 au 25 juin 974).



PRÉDICATION populaire dans Bagdad. — Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.

à tout prix l'abattre aussitôt, du moins l'empêcher de devenir formidable de ce côté. Il fallait de même profiter de l'anarchie présente du Khalifat

de Bagdad pour prévenir et empêcher dans cette cité comme aussi à Alep toute restauration d'un pouvoir fortement centralisé. Car, à supposer que le Khalife Mothi à Bagdad, Saad dans son ancienne principauté, ou bien encore Abou Taglib à Mozala ou à Amida, réussissent à triompher de cette anarchie, à grouper autour d'un de leurs noms toutes les forces éparses des Musulmans d'Asie, alors tout pouvait être à redouter à nouveau, tout pouvait être à recommencer pour défendre et conserver la frontière si péniblement reconquise, au prix de si sanglants sacrifices, par le héros Nicéphore et ses vaillants généraux. En un mot, à tout prix, il fallait profiter de ce moment précis pour parfaire l'œuvre si vaillamment commencée, pour abattre définitivement le Khalifat oriental moribond et tenter de faire de toute l'Asie musulmane une terre d'empire ou du moins une terre vassale. Jean Tzimiscès, dans ses belliqueuses veillées du Palais Sacré, ne pensait à rien moins, et, il faut le dire, cette politique de conquête hardie et immédiate lui était en quelque sorte imposée par les circonstances. Il n'y avait pas jusqu'à l'idée religieuse, si puissante à Byzance, qui ne l'y poussât avec la dernière vigueur. Jérusalem, la cité sainte, but de l'ardent désir de tant de millions d'âmes pieuses, alors déjà centre de tant de fervents pèlerinages, cité unique vers laquelle tous les regards de la chrétienté étaient déjà tournés, gémissait sous le joug cruel des lieutenants du Fatimite. Il semblait de toute nécessité qu'un basileus plein de piété, un empereur « philochrist », comme on disait à Byzance, accourût pour délivrer de ses chaînes la ville du Sauveur.

Tels étaient les pieux et glorieux projets que roulait dans sa tête l'héroïque arménien couronné, vainqueur des Russes, dompteur des Bulgares. Ces projets, Nicéphore Phocas, non moins héroïque, les avait nourris avant lui. Une mort cruelle l'avait fauché avant qu'il ne pût les poursuivre, alors qu'il n'avait encore pu que les inaugurer brillamment. « Jean Tzimiscès, dit fort bien le sentencieux Lebeau, pensait à tirer Jérusalem des mains des Infidèles et à leur enlever toutes les conquêtes qu'ils avaient faites en Syrie et en Mésopotamie. Le dessein de ce prince prévoit de plus de cent ans celui des Croisades. Les droits anciens de l'Empire, toujours soutenus par les armes, quoique souvent sans succès, suspendus quelquefois par des traités, mais jamais abandonnés, légitimaient son entreprise, plus sans

doute que les motifs de la Religion, qui ne mit jamais le fer entre les moyens de s'établir. »

Une aussi formidable entreprise exigeait d'immenses préparatifs, surtout succédant immédiatement à la guerre russe qui avait coûté tant d'hommes et tant d'argent. J'ai dit que ces préliminaires semblent avoir absorbé toute l'activité du basileus Jean durant la fin de l'année 972 et toute l'année 973. L'expédition de Mleh, si heureuse au début, terminée par un complet désastre, fut comme la préface de ce grand effort. Naturellement ces préparatifs gigantesques ne purent être cachés aux Musulmans, ce qui est une explication de plus de la fureur ressentie par beaucoup d'entre eux contre l'incapable Khalife Mothi. Ils paraissent du moins ne point avoir été ignorés en Occident, et ce fut sans doute pour les favoriser que les Vénitiens, vassaux du basileus, qui faisaient presque seuls alors en Europe, avec les Pisans et les Amalfitains (1), le commerce d'Orient, et qui le faisaient déjà dans de très grandes proportions, défendirent dès l'an 971, par la voix de leur doge Pierre IV Candiano, sous peine de la vie à défaut d'une amende de cent livres d'or, à tout marchand de leur pays « de porter aux Sarrasins ni fer, ni bois pour construire ou armer des navires, bois provenant surtout des forêts de la Dalmatie, du Frioul et de l'Istrie, ni armes d'aucune sorte, cuirasses, boucliers, épées, lances, ni aucune autre arme offensive ou défensive (armes sortant peut-être des forges de la Styrie et de la Carinthie), rien en un mot dont ils pussent faire usage contre les chrétiens », défense, dit Muratori, souvent renouvelée, toujours violée par l'avarice et la cupidité. Les planches de frêne ou de peuplier de cinq pieds de long et les ustensiles en bois tels qu'écuelles, jattes, etc., étaient seuls exceptés. Les empereurs guerriers de la dynastie macédonienne devaient naturellement voir avec colère que des capitaines de vaisseaux vénitiens ne craignissent pas de fournir des munitions de guerre à ces mêmes Sarrasins contre lesquels ils soutenaient une lutte acharnée sur tous les rivages de l'Asie.

1. Un contrat d'échange conclu entre plusieurs Amalfitains à Salerne, en l'an 973, est la preuve la plus ancienne que l'on possède de voyages en Égypte pour affaires de commerce entrepris par cette population de marins. On y lit que le traité ne devait entrer en vigueur qu'au retour de l'un des contractants, qui se trouvait en ce moment à « Babylone », c'est-à-dire au Kaire. Voy. Heyd, *op. cit.*, I, p. 99.

On possède encore une copie ancienne du curieux document édictant ces dispositions (1). Il débute comme suit : « Au nom de Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, sous le règne du grand basileus Jean, dans la seconde année de son règne, en juillet, en l'Indiction quatorzième de Rome, délivré au Rialto (2). Des envoyés impériaux sont arrivés récemment à nous envoyés par Jean, Basile et Constantin, les très saints basileis, se plaindre du commerce d'armes et de bois pour la marine qu'entretiennent les vaisseaux vénitiens avec les Sarrasins et nous menacer terriblement (3), de la part du très glorieux empereur (4) au cas où ces transactions impies ne cesseraient point, de détruire impitoyablement par le feu ces navires avec leurs équipages et leurs cargaisons. C'est pourquoi le seigneur Pierre, le très haut duc notre maître, a tenu conseil avec Vitalis, le très saint patriarche (5) son fils, avec Marin, le vénérable évêque d'Olivolo, et avec les autres suffragants du pays de la Mer. Étaient encore présents beaucoup de membres de la nation, tant notables que de situation moyenne, mais de cette dernière catégorie en petit nombre. Ils se mirent à délibérer de quelle manière et comment on arriverait à calmer la colère du basileus et à remédier à cet état de choses. »

Suit le long dispositif de l'accord intervenu, accord par lequel les marchands de Venise s'engagent vis-à-vis de leur doge à ne plus poursuivre avec les Sarrasins ce commerce aussi rémunératif qu'indigne et impie. L'acte est signé du nom du patriarche et de quatre-vingts autres, dont dix-huit seulement ont su écrire leur signature. Ce document est fort précieux : il nous montre les princes sarrasins faisant venir alors déjà d'Europe les armes nécessaires à l'équipement de leurs soldats. Certes Damas fabriquait dès cette époque des lames admirables, mais celles-ci étaient d'un prix de revient trop élevé pour qu'on pût en fournir toute une armée. Quant au bois pour la marine, les contrées brûlantes où l'Islam régnait en maître

(1) Voy. Tafel et Thomas, *Urkunden zur ælteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, t. I, 1856, p. 25, n° XIV, *Decret. Venet. de abrogando Saracenorum commercio*.

(2) « Rivo Alto ». — On voit que Jean Tzimiscès figure seul en tête de ce document. L'absence des noms des jeunes basileis ses pupilles est certainement la suite de quelque erreur, puisqu'on les voit figurer quelques lignes plus bas. C'est une simple omission.

(3) « *Minantes terribiliter*.

(4) Encore ici le seul Tzimiscès est désigné.

(5) De Grado.

INTÉRIEUR de Mosquée à Bagdad. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Ch. Schefer).

n'en fournissaient pas une quantité suffisante pour la consommation des flottes sarrasines, déjà nombreuses et puissantes. Cette convention nous

initie encore à la surprenante indépendance d'esprit de ces marchands vénitiens, d'une désinvolture de principes inouïe pour l'époque. Nous demeurons stupéfaits d'apprendre qu'ils n'hésitaient pas à vendre armes et navires aux pires ennemis de la chrétienté. Ce que nous reprochons aujourd'hui avec tant de raison aux louches traitants européens de la côte de Guinée, les représentants des plus anciennes familles patriciennes de Venise ne craignaient pas de le faire ouvertement dans la seconde moitié du xe siècle.

Enfin, par cet acte du mois de juillet de l'an 971, nous voyons aussi quelle était encore la puissance de l'empire grec à cette époque et dans quelle situation de vassalité Venise se trouvait vis-à-vis de lui, du moins en apparence. Il suffit que les très saints empereurs du Palais Sacré expédient une ambassade à la jeune reine naissante de l'Adriatique, ambassade chargée de se plaindre d'actes préjudiciables aux intérêts de leur monarchie, pour que le doge et le Conseil de la Ville, réunis en assemblée, se hâtent de leur donner satisfaction, plaçant leurs noms augustes en tête du décret promulgué à cette occasion.

Pour faire montre de bonne volonté, les mesures sévères ainsi édictées dans le courant de juillet par les gouvernants vénitiens furent incontinent appliquées à trois navires qui se préparaient à faire voile, deux pour Mehedia, l'ancienne capitale de Mouizz, le port de Kairouan, le troisième pour Tripoli de Barbarie. Toutefois, en raison de la pauvreté de leurs patrons, liberté fut donnée à ceux-ci de transporter encore cette fois dans ces ports leur cargaison de menus objets de bois. Il ne faudrait pas conclure de ce fait particulier que l'Afrique du Nord fût le principal débouché de ce commerce de bois et d'armes. Jean Tzimiscès ne se serait pas donné tant de peine pour arrêter ce trafic si Venise n'en avait pas fourni aussi aux Sarrasins d'Égypte et de Syrie.

Le moment est venu de dire le peu que nous savons de cette expédition de Jean Tzimiscès de l'an 974. Celle-ci eut plus particulièrement la Mésopotamie pour théâtre. Celle de l'an 975 intéressa surtout la Syrie.

Dès le premier printemps, à cette époque où chaque année chrétiens et Sarrasins avaient coutume de partir périodiquement en guerre, le basi-

leus se mit en marche pour rejoindre son armée [1]. Probablement à la suite des derniers courriers reçus, surtout de la fameuse lettre de reproches de l'infortuné Mleh, il avait encore hâté son départ, impatient de venger le désastre de son lieutenant, peu accoutumé qu'il était à subir de tels affronts. Nous ignorons le chiffre des forces qu'il emmenait à sa suite ou qu'il rallia sur sa route, de celles aussi qui opéraient déjà sur la frontière du sud. Certainement le basileus commandait à une très forte armée.

Dans le volume que j'ai consacré au basileus Nicéphore Phocas, j'ai décrit longuement les expéditions de ce prince en Syrie. On peut se reporter à ces récits pour se représenter ce que furent les deux campagnes successives de Jean Tzimiscès dans ces régions. Toutes ces guerres gréco-arabes d'au delà du Taurus se ressemblaient fort. C'étaient toujours plutôt d'immenses razzias passant sur les territoires envahis comme un ouragan destructeur, que de véritables expéditions de conquête : villes prises, mises à contribution, dépouillées entièrement, saccagées, brûlées, cultures dévastées, villages détruits et incendiés, forêts de palmiers coupées, populations emmenées en captivité ou chassées au loin. Ce qui caractérisait surtout ces campagnes, c'était l'impossibilité d'aboutir à un résultat définitif. La base d'opérations était trop éloignée. L'effort était trop grand pour se prolonger. Les provinces sarrasines parcourues en quelques semaines étaient trop lointaines, surtout trop vastes, souvent trop insuffisamment peuplées et cultivées, pour pouvoir être conservées. Il fallait régulièrement, une fois la mauvaise saison venue, évacuer toutes ces conquêtes. Jamais on ne pouvait y laisser de garnisons suffisantes, ni même ravitailler convenablement celles qu'on y abandonnait. On traitait bien avec les émirs ou les gouverneurs vaincus; on leur imposait, dans des conventions minutieuses, des tributs, des liens de vassalité, mais dès le printemps suivant, les derviches, les mollahs fanatiques prêchaient de nouveau la guerre sainte, et tous les traités se trouvaient oubliés avec toutes les défaites de l'an passé. De partout le guerrier sarrasin vaincu, reprenant ses

[1] Pour ces expéditions au sud du Taurus, pour la seconde surtout, Mathieu d'Édesse est bien plus renseigné que les Byzantins, plus même que les chroniqueurs arabes. La lettre de Jean Tzimiscès au roi des rois d'Arménie, lettre que cet auteur est seul à nous faire connaître, est un document de la plus haute importance.

armes, priant son Dieu avec une ferveur nouvelle, courait à la frontière au saint combat pour la Foi.

Je n'ai pas à revenir sur l'état que présentaient la Syrie et le reste de l'Asie musulmane au moment où Jean Tzimiscès et ses bandes aguerries allaient ainsi reparaître sur les rives monotones et sablonneuses du fleuve Euphrate. Le basileus avait en première ligne devant lui les terres des deux Hamdanides Abou Taglib et Saad. Ce dernier se trouvait pour lors dépouillé de la plus grande partie de sa principauté, occupée avec sa capitale par ses lieutenants infidèles devenus les vassaux des Grecs. A Bagdad régnait toujours l'incapable Mothi sous la tutelle de Bakhtyâr. La Syrie méridionale avec Damas et la Palestine étaient occupées par les garnisons égyptiennes du nouveau Khalife du Kaire. Le premier effort de Jean Tzimiscès en cette première expédition asiatique de l'an 974 semble avoir eu uniquement pour objectif le Khalifat moribond de Bagdad, auquel le basileus espérait porter le dernier coup.

Aussi Jean Tzimiscès et ses soldats semblent-ils avoir pénétré sur les terres musulmanes, non point, comme c'était le plus souvent le cas pour les armées byzantines, par les défilés du Taurus cilicien, mais bien plus à l'est, tout à fait par les hautes vallées de l'Euphrate et du Tigre. Même, avant de descendre de là en Mésopotamie, Jean Tzimiscès fit, dans des circonstances qui nous demeurent assez obscures, probablement avec une portion seulement de ses troupes, une pointe du côté de l'Arménie. Il traversa l'Euphrate, pénétra dans la province arménienne du Darôn (1) qui bordait la rive occidentale du grand lac Van, et vint camper en vue de la forteresse d'Aitziatsperd, voici à la suite de quels événements mal définis : A cette époque (c'est-à-dire en l'an 972 ou 973), dit à peu près Mathieu d'Édesse (2), des princes arméniens de sang royal, les nobles, les satrapes et les principaux seigneurs de la Nation orientale (3), se réunirent auprès du roi Aschod III, Schahi Armên, Schahanschah, c'est-à-dire roi

(1) Sur cette province d'Arménie, voy. une longue note de M. Brosset dans le t. I de sa *Collection d'historiens arméniens*, pp. 613-618.

(2) Je donne ce récit d'après l'historien national d'Arménie avec les corrections proposées par M. Dulaurier dans le t. I des *Historiens arméniens des Croisades*.

(3) Expression arménienne pour désigner la Grande Arménie de la rive orientale de l'Euphrate jusqu'à la mer Caspienne.

SERMON dans une Mosquée à Bagdad. — Le Prédicateur porte le costume noir des Abbassides. (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Ch. Schefer).

des rois d'Arménie, le Pagratide, cinquième souverain de la brillante dynastie nationale déjà séculaire des Pagratides d'Ani, dit Oghormadz, le

Miséricordieux, à cause de son inépuisable charité envers les pauvres (1). Dans le nombre de ces princes étaient Ph'ilibbé, roi de Gaban (2), petit État de la province de Siounie, dans la portion orientale de l'Arménie, le roi Gourgen Ier des Agh'ouans ou de l'Albanie méridionale, un des fils du roi Aschod, Apas, son neveu, prince héréditaire de la seigneurie de Kars, Sénékérim Jean enfin prince de Rèschdounik', frère cadet du roi du Vaspouraçan, de la puissante famille des Ardzrouniens qui possédait cette vaste province et faisait remonter ses origines à Adrémélech, fils de Sennachérib, roi d'Assyrie. C'est ce prince Sénékérim Jean qui, devenu à son tour roi du Vaspouraçan en l'an 1003, devait dix-huit ans plus tard céder ses États au basileus Basile II. Il y avait encore là son frère aîné, Kakig Gourgen, le roi actuel du Vaspouraçan, ainsi que toute la maison de Saçoun, c'est-à-dire les seigneurs de ce district, l'un des plus considérables de la province d'Aghdsnik'h, l'Arzanène des historiens byzantins, limitrophe vers l'ouest de la Mésopotamie arménienne. Tous ces seigneurs établirent leur camp dans le district de Hark'h (3), un des seize districts de la province de Douroupéran, dont la capitale était l'antique cité de Manaskerd (4), aujourd'hui Malazguerd, à une faible distance de la rive gauche de l'Euphrate. Les forces réunies de tous ces princes s'élevaient à quatre-vingt mille hommes environ (5). Des envoyés du basileus Jean, qui n'avait pas vu sans irritation cette concentration d'une telle masse de guerriers si près de la frontière de l'empire, vinrent à eux. Ils virent toute la nation arménienne ainsi réunie sous les armes en un même lieu et revinrent en faire part à Jean Tzimiscès. Ils ramenaient avec eux deux personnages arméniens considérables : Léon le Philosophe, également désigné sous le nom de Pantaléon (6), et le prince Sempad Thor'netsi, prince du district de Dchahan, dans la troisième Arménie. Ceux-ci étaient députés auprès du

(1) A sa mort, on ne trouva pas une pièce de monnaie dans son trésor. Sous son règne, les beaux monastères couvrirent l'Arménie. La reine Khosrovanoisch seconda puissamment son époux dans ses pieux desseins et bâtit elle-même de nombreux couvents.

(2) Ou roi de P'harhisos. — Ph'ilibbé est le même nom que Philippe.

(3) Le Χάρκα du Porphyrogénète.

(4) Ou Manavazguerd, la Μαντζικέρτ des Byzantins.

(5) Muralt, *op. cit.*, I, p. 558, dit à tort 8,000.

(6) C'est ainsi que son nom se trouve inscrit dans la suscription de la lettre à lui adressée par le basileus Jean, lettre dont il sera question plus loin.

basileus pour lui expliquer la conduite du roi et calmer sa colère qui avait été grande, nous en aurons la preuve par un mot de sa lettre au docteur Pantaléon. Ils se rendirent à Constantinople en compagnie des envoyés byzantins. L'empereur leur fit le meilleur accueil. Léon reçut les titres de *rabounabed* ou chef des docteurs, et de philosophe. Le prince Sempad, admis au rang des protospathaires, fut élevé à la dignité de magistros. Il fut le premier Arménien, disent les historiens nationaux, qui soit mentionné comme ayant été décoré de ce titre considérable.

« Les envoyés arméniens, poursuit l'historien national, établirent paix et alliance entre l'empire grec et le roi Aschod. Puis Jean Tzimiscès — nous voici arrivés à la grande expédition de 974 — se mit en marche. » Il se dirigea d'abord sur l'Arménie, voulant évidemment se rendre compte par lui-même de la situation très agitée de ce royaume limitrophe et vassal, désirant pacifier les dernières résistances, recevoir directement l'hommage des princes du pays. Ce fut, nous l'avons vu, par le Daròn qu'il pénétra sur le territoire arménien. C'était là le district le plus considérable parmi les seize composant la province de Douroupéran, à cheval sur l'Euphrate. Le Douroupéran forme encore aujourd'hui la province de ce nom comprise dans le pachalik de Van. Le canton de Daròn occupait toute la rive occidentale du grand lac Van comme la province du Vaspouraçan en occupait la rive orientale, en sorte que ces deux provinces se touchaient par leurs frontières du nord et du sud (1). Étendu sur les deux rives du fleuve Aradzani, le Daròn descendait au sud jusqu'à la ville de Mousch et aux montagnes de Sim et de Saçoun. Ce fut le fief célèbre des Mamigoniens jusqu'au milieu du IXe siècle. Depuis ce moment c'était une possession de la dynastie des Pagratides. Une de leurs branches devint celle des nouveaux princes de Daròn qui avaient à la cour de Roum les titres d'archôn et de curopalate. Le Daròn fut encore la patrie de Moïse de Khoren et d'Étienne dit Açogh'ig, tous deux historiens nationaux d'Arménie.

Un accident qui semble avoir vivement impressionné le pieux Léon Diacre, marqua le passage de l'Euphrate par l'armée byzantine. L'hypo-

(1) Au nord, sur sa limite orientale, le Daròn confinait encore au grand canton d'Apahounik, dont le chef-lieu était Manazkerd.

graphos Nicétas, sorte de secrétaire impérial, personnage très sage et très savant, tout jeune encore, probablement un ami de notre chroniqueur, s'était pour sa mauvaise étoile fait adjoindre à l'expédition d'Asie. Son vieux père tout en larmes l'avait vainement conjuré de ne point le quitter pour courir à tant de périls, le suppliant de demeurer auprès de lui pour lui fermer les yeux. Lui, sourd à ses prières, aussitôt équipé, avait rejoint l'armée. Pris de vertige en franchissant l'Euphrate très rapide, il tomba de cheval et fut aussitôt entraîné. Cette fin misérable, dit Léon Diacre, fut le

RUINES de la ville d'Ani, capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xme siècle. Cathédrale. Ruines d'Eglises. Ravin de l'Akhourian.

digne châtiment de sa conduite envers son père. C'est à peu près tout ce que cet auteur nous raconte du séjour du basileus et de son armée en Arménie. Le peu que nous savons de ces faits nous vient de Mathieu d'Édesse.

L'armée byzantine remonta la longue vallée de l'Euphrate oriental. Parvenu à Mousch, la capitale du Darôn, à l'entrée d'une vaste plaine, Jean Tzimiscès fit halte devant Aitziatsperd (1), très ancienne place forte du

(1) Aïdziats, Aïdzts, Ardzèvis (*Forteresse des Chèvres*) existait déjà comme très forte place au VIIe siècle, d'après le témoignage de l'historien Jean Mamigonien.

pays. Évidemment l'armée arménienne était demeurée concentrée en ces parages, attendant son arrivée. La situation semble avoir été fort indécise.

La première nuit, les troupes impériales furent très vivement inquiétées par les fantassins du pays de Saçoun (1), qui appartenaient au parti

RUINES de la ville d'Ani, capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xme siècle. Cathédrale.

ennemi de Byzance, mais les hostilités n'allèrent pas plus loin. Les gouvernants arméniens, convaincus probablement de l'inutilité de la résistance, entrèrent aussitôt en pourparlers avec le basileus.

« Les chefs et les docteurs arméniens, dit Mathieu d'Édesse, s'étant rendus auprès de Tzimiscès, lui présentèrent la lettre de Vahan, l'ex-catho-

(1) Pays d'Arménie situé au milieu des montagnes, au midi de Bitlis, sur les rivières qui servent à former le Tigre (Saint-Martin, *op. cit.*, t. I, p. 164).

licos d'Arménie. Il reçut ce message et ceux qui en étaient chargés avec bienveillance et une haute distinction. » Ter Vahan (1), archevêque de Siounie, province d'où surgirent toutes les hérésies en Arménie à cette époque, avait succédé en 965 à ter Ananias sur le siège de saint Grégoire l'Illuminateur dans cette suprême dignité de l'Église arménienne (2). Il résidait à Arghina (3), aujourd'hui encore gros bourg arménien sur la rivière Akhourian, à quelques milles d'Ani, sur la route qui va d'Alexandropol, l'antique Goumri, à la ville royale des Pagratides, où le siège du gouvernement spirituel de la monarchie n'avait pas encore été établi. Jadis (4) il avait adhéré au concile de Chalcédoine et en avait accepté la foi, se ralliant ainsi aux rites grec et grégorien. Une fois sur le trône patriarcal, s'appuyant sur le parti géorgien ou ibérien, encore dit parti des Nacharars, il avait promulgué les décrets de ce concile fameux, s'efforçant d'amener ainsi la réconciliation des Églises grecque et arménienne, alors déjà si profondément divisées. Par l'intermédiaire de l'évêque Théodore de Mélitène, il leur avait adressé à toutes deux d'instantes communications écrites.

Mais ces tentatives de pacification n'avaient point été du goût de la nation arménienne et bientôt, vers l'an 967, de nombreux hauts personnages ecclésiastiques à la tête d'un très important parti national s'étaient refusés à accepter davantage les canons du concile hérétique. Sur l'ordre du roi Aschod, inquiet de ces changements, un concile de ces dissidents s'était même plus tard réuni à Ani, simple petite forteresse encore à cette époque, concile en suite duquel Vahan avait été solennellement contraint de résigner sa charge, même de se réfugier auprès du roi Abou Sahl du Vaspouraçan, fils de Kakig, qui avait adopté sa croyance et le tenait pour le successeur légitime de saint Grégoire. Ter Vahan espérait réveiller en ce pays la vieille haine pour les Pagratides. Stéphanos, troisième abbé de Sevanga, le charmant monastère insulaire du grand lac de ce nom (5), ayant été élu

(1) Ou Vahanic.

(2) Voy. A. ter Mikelian, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen*, pp. 76, 77. L'élévation de Vahan à la dignité patriarcale, dit Mathieu d'Édesse (édit. Dulaurier, p. 29), eut lieu sur les indications de son prédécesseur et sur l'ordre commun du basileus Jean Tzimisès et du roi Aschod.

(3) Ou Arkina.

(4) Voy. Tchamtchian, *op. cit.*, II, 89.

(5) C'était à cette époque la pépinière des catholicos d'Arménie. On aperçoit encore ce

patriarche à sa place en 970, avait aussitôt excommunié son prédécesseur en compagnie de son royal protecteur. Vahan, fort irrité de ce procédé, lui avait, du reste, aussitôt rendu la pareille. Alors Stéphanos III avait tenté de se saisir de la personne de son adversaire, mais il était tombé lui-même en 972 aux mains du roi du Vaspouraçan, qui le retint captif dans une de ses citadelles jusqu'à sa mort, arrivée quelques mois après. Ter Kakig Ier, parent de feu le catholicos Anania et évêque d'Arsharounik, un des membres du concile qui avait destitué ter Vahan, lui avait succédé en 972 sur le trône patriarcal. Ce prélat avait rétabli quelque calme dans les esprits et fermé par ses paroles doctrinales la bouche aux hérétiques. Lui aussi était allé établir sa résidence dans cette petite ville d'Arghina, sur les rives du sinueux Akhourian, l'Arpa-tchaï d'aujourd'hui. Quatre belles églises, dont une vaste cathédrale, y furent élevées par ses soins. Quant à Vahan, toujours exilé au Vaspouraçan, il y avait poursuivi avec un zèle opiniâtre, du fond de cette retraite, ses tentatives de réconciliation entre les deux Églises et avait entretenu, semble-t-il, à cet effet, de nombreuses relations avec Jean Tzimiscès et ses jeunes collègues impériaux, les conjurant de s'intéresser à ses efforts. Mais Jean, considérant que la déposition de Vahan avait eu lieu régulièrement dans un concile, s'était constamment refusé à prendre parti dans cette affaire (1). Le scandale des deux catholicos avait persisté.

Ce qui précède n'en explique pas moins pourquoi, aussitôt après l'arrivée du basileus en Arménie, celui-ci entra en négociations non seulement avec le roi Aschod et ses grands feudataires, mais aussi avec Vahan qui demeurait, malgré son exil, le chef spirituel reconnu des partisans de l'union religieuse avec Constantinople (2). Ces négociations, sur lesquelles nous ne sommes que très incomplètement informés, eurent un résultat favorable, et une convention fut signée entre les deux souverains et les deux nations, au camp d'Aitziatsperd probablement. Nous ignorons, hélas,

monastère de la route qui conduit de la station de Delidjan à Érivan. La situation en est ravissante, dans une petite île, à quelques centaines de mètres du rivage.

(1) « Ce ne fut qu'en 976, dit Lebeau, après la mort de Jean Tzimiscès, que le traité d'union fut conclu entre les deux Églises, sous le règne naissant de Basile II et de Constantin, très peu de temps après la mort du patriarche Vahan. »

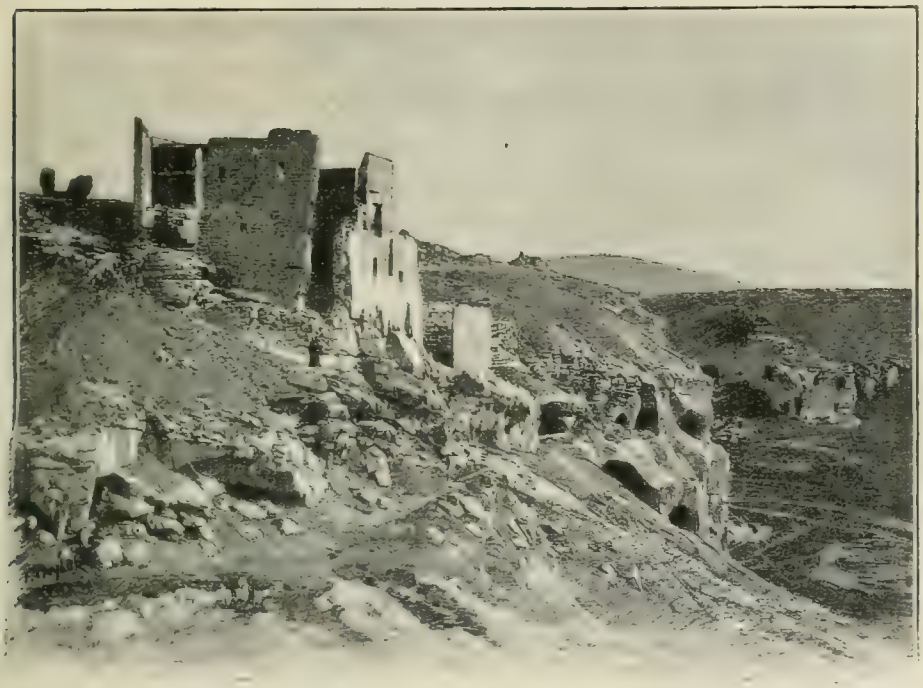
(2) Vahan mourut avant 977, après quinze années de patriarcat, y compris les années d'exil.

quel en fut le texte. Nous savons seulement que, Jean Tzimiscès ayant demandé que les troupes d'Aschod se joignissent aux siennes dans sa campagne contre les Infidèles, ce prince s'engagea à lui fournir un corps de dix mille de ses soldats choisis parmi les plus braves, tous parfaitement équipés. Ces troupes excellentes allaient être, on le verra, d'un secours puissant pour le basileus dans le cours de ses opérations militaires en Syrie, et contribuèrent pour une grande part au succès de ces belles expéditions. Depuis, la coutume d'avoir dans les armées byzantines des troupes arméniennes auxiliaires se maintint constamment jusqu'à la réunion définitive de l'Arménie à la couronne impériale. De même Jean Tzimiscès réclama pour ses troupes des vivres et des approvisionnements qu'Aschod s'empressa de lui fournir avec libéralité, « après quoi Jean renvoya au roi d'Arménie ses ambassadeurs, entre autres le docteur Léon, les évêques et les chefs arméniens, comblés des marques de sa munificence ».

Tout ce récit n'est pas aussi clair qu'on le désirerait. Il est fort à regretter que nous ne possédions sur ces faits que des indications aussi sommaires. Voici comment les choses me semblent s'être passées. Il y avait en ce moment deux partis en présence sur cette terre d'Arménie où les questions religieuses ont toujours occupé une si grande place, l'un tenant pour le patriarche déposé Vahan et l'union spirituelle avec les Grecs — c'était le parti favorable au basileus, — l'autre passionnément hostile, voulant la continuation de la rupture avec l'Église byzantine. Probablement, comme les affaires menaçaient de prendre mauvaise tournure, le roi des rois Aschod, le roi du Vaspouraçan, et les autres princes arméniens vinrent en armes prendre position sur la rive de l'Euphrate pour surveiller de plus près les mouvements du basileus qui tenait à pacifier l'Arménie avant de marcher à la conquête de Bagdad. Là vinrent les trouver les mandataires de celui-ci chargés de quelque ultimatum. On les renvoya en compagnie d'une ambassade arménienne dirigée par Léon le Philosophe et le prince Sempad. Ces personnages furent très favorablement accueillis à Constantinople, et des préliminaires de paix durent être signés. Puis le basileus, quittant sa capitale, se mit en marche, ramenant avec lui les envoyés arméniens. De l'autre côté de l'Euphrate l'attendait l'armée

d'Arménie, forte de quatre-vingt mille hommes, avec le roi des rois et les princes ses alliés ou ses vassaux.

Les deux partis opposés étaient toujours encore en présence, même dans le camp de cette armée nationale. D'une part nous voyons que les contingents de la province de Saçoun semblent, dans la nuit de l'arrivée des impériaux, avoir tenté de s'opposer vivement à l'entrée de ceux-ci sur le



RUINES de la ville d'Ani, capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xe Siècle. Palais des Rois ou " Thakavors ".

territoire arménien ; de l'autre nous voyons le roi des rois et la masse des princes et des barons d'Arménie dépêcher au basileus des propositions définitivement pacifiques, accompagnées d'une lettre du patriarche Vahan par laquelle le pontife déposé, mais demeuré quand même fort influent, s'interposait vraisemblablement auprès de Jean en faveur de sa nation. Jean Tzimiscès, Kyr Jean, ainsi que l'appellent toujours les historiens nationaux, se souvenant de ses origines arméniennes, constamment désireux de gouverner plutôt par les moyens pacifiques, fit à ces ouvertures

le plus bienveillant accueil, et un traité définitif fut aussitôt signé entre le basileus et le roi des rois. Vivres et fourrages furent fournis aux impériaux. Un corps nombreux de troupes auxiliaires arméniennes leur fut adjoint pour la campagne contre les Sarrasins. Très probablement le désir d'obtenir ce précieux concours, car les guerriers d'Arménie comptaient parmi les meilleurs de l'Orient chrétien, fut pour beaucoup dans les motifs qui poussèrent Jean Tzimiscès à se détourner ainsi de sa route vers le sud, si loin dans la direction de l'Orient (1).

Aschod III, le Miséricordieux, avec lequel le basileus venait de faire ainsi sa paix, et qui avait succédé à son père Apas en 952, compte parmi les meilleurs et les plus fortunés souverains de sa nation. Les diverses contrées d'Arménie sous son règne étaient parvenues au plus haut degré de leur puissance. Jamais l'illustre lignée des Pagratides ne fut plus glorieusement réprésentée. Tous les dynastes arméniens, le roi du Vaspouraçan, tous les princes ses voisins ainsi que beaucoup d'émirs mahométans reconnaissaient sans conteste la suzeraineté du Schahi Armên, dont la grandeur s'était fort accrue par l'affaiblissement même du Khalifat de Bagdad. Celui-ci traitait le Pagratide presque d'égal à égal, et, en 961 déjà, à la suite des victoires remportées par lui sur le Hamdanide Seîf Eddaulèh, il l'avait décoré de ce titre pompeux.

Aschod III, prince très pieux, grand théologien, fut encore, je l'ai dit, un grand bâtisseur. Sous son règne, les églises, les couvents, les palais, les beaux édifices de pierres de taille admirablement appareillées, chargés d'inscriptions lapidaires et de délicats ornements sculptés, surgirent de toutes parts, couvrant de leurs masses bizarres mais pittoresques la terre d'Arménie. Ce fut ce prince qui fit vraiment d'Ani la capitale célèbre et somptueuse de ses États et qui embellit extraordinairement cette reine des cités arméniennes, berceau de la puissance de sa race, sur le ravin sombre au fond duquel aujourd'hui comme alors bondit l'Akhourian torrentueux. De même lui et la reine sa femme élevèrent de nombreux édifices pieux aux environs : ainsi en 973, avec le concours du patriarche, la belle cathédrale d'Arghina (2). Aschod devait mourir dans l'année 977, un an après Jean

(1) Voy. Tchamtchian, *op. cit.*, II, 84.
(2) La coupole arrondie, inconnue jusque-là en Arménie, s'y rencontre pour la première

Tzimiscès, après vingt-six ans de ce règne prospère et réparateur. Malheureusement, fidèle à la déplorable coutume qu'avaient les princes d'Arménie de morceler constamment leur héritage, il avait eu le tort de s'affaiblir grandement en constituant, en 962, son frère Mouschek roi du pays de Kars (1).

Aussitôt après la conclusion de ce traité, le basileus, se détournant vers le sud, envahit la Mésopotamie. « Bouillant de colère à cause de la lettre de Mleh, dit Mathieu d'Edesse, pareil à un feu ardent, il marcha contre les Musulmans. » Ce fut en automne de l'an 974. Nous n'avons que très peu de détails sur cette campagne. Sans rencontrer, semble-t-il, de résistance sérieuse, sans trouver presque qui combattre, l'immense armée parcourut les plaines de la Mésopotamie et de la Syrie septentrionale. De toutes parts les Sarrasins, terrifiés par le bruit de la venue de cet adversaire dont le nom était demeuré pour eux un épouvantail, s'étaient enfermés dans les villes closes et les châteaux. Ce fut, comme toujours, une destruction affreuse de ces malheureuses campagnes, une épouvantable dévastation. Il faut la richesse incroyable de ces terres bénies, inondées de soleil, pour expliquer qu'après tant de guerres d'extermination ces provinces pussent encore chaque année nourrir leurs habitants.

« L'armée, dit Yahia, traversa l'Euphrate non loin de Malatya, à la fin de septembre ou au commencement d'octobre (2). Le premier objectif de l'armée d'invasion revenant de Mousch et marchant vers le sud-ouest, probablement par la vallée de Balman Sou, fut, comme c'était, semble-t-il, presque toujours le cas dans les expéditions chrétiennes vers ces régions orientales, la riche cité d'Amida sur le Tigre, admirablement fortifiée, qui avait été reperdue aussitôt après le désastre de Mleh. Elle fut occupée sans grand effort. Du moins il ne paraît pas qu'elle se soit vigoureusement défendue. Les habitants durent, pour racheter leur vie, payer un

fois sous ce règne Acogh'ig., *op. cit.*, III, 6). L'influence byzantine y fut certainement très considérable.

(1) Mouschek, étant mort en 984, eut pour successeur son fils Apas qui régna jusqu'en 1029. Le fils de celui-ci céda par la suite son petit royaume au basileus Constantin Ducas en échange de la stratégie grecque de Tzamandos.

(2) « Dans le mois de dsoulkaddah de l'an 361 de l'Hégire. »

GRANDE MURAILLE D'ANI, capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xe Siècle. — Etat actuel.

impôt de capitation très considérable. Sur la route, les Grecs avaient attaqué aussi Mayyafarikîn, la plus florissante ville de cette région à cette époque au dire de Léon Diacre. Que de fois elle avait été prise et brûlée par les armes chrétiennes depuis un demi-siècle seulement! Elle fut de même cette fois incendiée et pillée. Les Grecs y firent un immense butin. On en emporta des sommes énormes en or et en argent monnayés que les habitants durent livrer pour racheter leurs personnes, des effets précieux de toute espèce, des étoffes tissées d'or en quantité.

Après Amida et Mayyafarikîn, ce fut le tour de Nisibe, « dont jadis le grand évêque Jacob, dit Léon Diacre, avait repoussé l'attaque effroyable des Perses, en déchaînant contre eux, en guise d'armées, des escadrons de mouches et de moustiques ». L'armée, se détournant du Tigre, atteignit cette ville en passant par Mârédîn. Les violences exercées dans les premières cités prises avaient effrayé la population de celle-ci, qui avait pris tout entière la fuite. Les soldats orthodoxes entrèrent dans Nisibe déserte et dévastèrent ses campagnes. On était là en pleine Mésopotamie, l'Al-Djezirah actuel. Yahia fixe cette entrée au samedi 12 octobre (1). « Le basileus, dit-il, demeura dans cette cité jusqu'à ce qu'il eut conclu un ar-

(1) De l'an 972. Premier jour du mois de moharrem de lan 362 de l'Hégire.

GRANDE MURAILLE D'ANI, Capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xme Siècle. — Etat actuel.

mistice avec l'émir Abou Taglib. » Le Hamdanide dut s'engager à payer un tribut annuel et à verser d'avance celui de la dernière année. Ibn el-Athîr (1) stigmatise la lâcheté de ce fils du glorieux Nasser Eddaulèh qui ne songea même pas à résister aux Grecs.

C'est là tout ce que nous savons sur cette grande expédition de l'an 974 par Yahia et les Byzantins. Mathieu d'Édesse, qui écrivait au commencement du XIIe siècle, mais qui, en sa qualité d'Arménien, a pu avoir sur ces événements des sources d'information spéciales, nous donne quelques faits nouveaux qui sont à ajouter à ce que nous disent les Grecs, si piteusement, si inexactement renseignés. Après avoir raconté les négociations du basileus avec le roi et les grands feudataires d'Arménie, le moine d'Édesse poursuit en ces termes : « Tzimiscès, que l'on nomme aussi Kyr Jean, porta la guerre contre les Musulmans et se signala par d'éclatantes victoires, marquant son passage en tous lieux par l'extermination et l'effusion du sang. Il détruisit jusqu'aux fondements trois cents villes et forteresses et arriva jusque sur les limites de Bagdad. Toutefois il épargna Édesse par considération pour les moines qui habitaient la montagne voisine et le territoire d'alentour, au nombre d'environ dix mille. Puis il s'avança contre Amida, en proie à un

(1) *Op. cit.*, t. VIII, p. 155.

violent ressentiment. Cette ville appartenait à la sœur de Hamadan, émir musulman (probablement une sœur de Seif Eddaulèh), avec laquelle Tzimiscès avait eu autrefois une liaison criminelle. Ce souvenir retint ses efforts contre Amida. Cette femme ayant paru sur le rempart cria à l'empereur : « Eh quoi! tu viens faire la guerre à une femme sans songer que c'est une honte pour toi! » Tzimiscès lui répondit : « J'ai fait serment de ruiner les remparts de ta ville, mais les habitants auront la vie sauve. — Puisqu'il en est ainsi, lui dit-elle, va détruire le pont qui s'élève sur le Tigre, et de cette manière tu accompliras ton serment. » L'empereur suivit ce conseil. Il emporta d'Amida de grosses sommes d'or et d'argent, mais n'entreprit aucune attaque à cause de cette femme, et aussi parce qu'il était originaire du district de Khôzan, d'un lieu qu'on appelle aujourd'hui Tchemeschgadzak (1). Elle était aussi de ce pays, car dans ce temps les Musulmans avaient soumis un grand nombre de contrées. L'empereur les traversa en faisant couler des torrents de sang et parvint jusqu'aux confins de Bagdad (2). »

Alors Jean Tzimiscès, conquérant à nouveau de la Mésopotamie du nord, après l'avoir entièrement ravagée et momentanément soumise, voulut, lui aussi, tenter cette aventure grandiose qui avait, avant lui, séduit déjà bien d'autres basileis, bien d'autres capitaines byzantins. Il résolut, les sources du moins semblent l'indiquer, de marcher sur cette opulente et mystérieuse Bagdad (3), capitale du Khalifat oriental, centre du monde musulman en Asie, cette cité prestigieuse où s'amoncelaient, depuis plus de deux siècles qu'elle avait été fondée par le Khalife Abou Djafar Almansour, tous les trésors de l'Orient. L'ardent basileus comprenait clairement de quelle importance immense serait un tel événement, quel coup terrible il porterait à la puissance de Mahomet s'il réussissait à s'emparer de cette cité, L'anarchie, la faiblesse du gouvernement de l'implacable Mothi semblaient garantir le succès de cette entreprise.

(1) Voy. p. 2.

2 Mathieu d'Édesse poursuit en disant qu'après avoir parcouru ces contrées dans tous les sens, en pénétrant jusque dans l'intérieur, Jean se dirigea sur Jérusalem! Ceci est une erreur. La marche sur Jérusalem se rapporte à l'expédition de l'année suivante, 975. Entre les deux expéditions, Jean Tzimiscès était probablement retourné à Constantinople.

(3) Léon Diacre donne par confusion à la capitale des Khalifes le nom d'Ecbatane. En réalité Ecbatane était Hamadan. Voyez à ce sujet : Gfrœrer, *op. cit.*, t. III, page 543, qui très justement identifie ces deux villes.

Hélas, nous ne savons rien, rien absolument sur les détails de cet incident si extraordinaire des campagnes byzantines en Asie, sur les moyens que le basileus comptait mettre en œuvre pour réussir dans son entreprise. En réalité les impériaux à ce moment ne se trouvaient plus à une très grande distance de Bagdad; ils n'avaient depuis Amida qu'à descendre la vallée du Tibre, et les dévots soldats de Roum, surexcités par la pensée d'entrer bientôt dans la fabuleuse cité des *Mille et une Nuits*, métropole du monde sarrasin, regorgeant des dépouilles de l'ancien monde, « cité jamais encore pillée depuis qu'elle appartenait aux Khalifes », disent à l'envi tous les chroniqueurs chrétiens, ne demandaient qu'à suivre leur chef tant aimé. Et cependant, malgré tant d'apparences favorables, pour des causes que nous ne connaissons pas exactement, mais que nous devinons, ce glorieux projet ne put aboutir!

Léon Diacre, qui est le seul auteur byzantin à nous parler de cette expédition (1), dit simplement que Jean comptait surprendre Bagdad sans défiance et sans défense par une de ces marches subites, un de ces raids dont étaient coutumières les armées byzantines, à cavalerie si nombreuse, avant que les contingents sarrasins épars pussent accourir à sa défense, mais que malheureusement, cette fois comme toujours, le manque de vivres et de fourrages, l'extrême sécheresse, les immenses espaces de sables à franchir (2), espaces sans eau comme sans herbages, furent pour l'armée victorieuse un obstacle insurmontable. Nous ne savons rien de plus, rien absolument, sauf cependant la double et très significative allusion à Bagdad, « dont l'armée fut si proche », contenue dans le paragraphe de Mathieu d'Édesse que j'ai cité plus haut.

Donc Jean Tzimiscès et ses troupes se virent, par la disette et la sécheresse, contraints de rétrograder. Frémissants de ce grand espoir déçu, ils reprirent la route du nord. Ils avaient presque touché au but cepen-

(1) Skylitzès et après lui Cédrénus et Zonaras n'en disent rien et ne parlent que de l'expédition de l'année suivante. Muralt fait erreur en attribuant à cette campagne de 974 la prise par les Grecs des villes de Balbek, Hamah, Damas et des cités de Phénicie. Ce sont là des événements de la campagne de l'an 975. De même, c'est par erreur que Hase, dans ses notes à son édition de Léon Diacre (voy. p. 489 de l'éd. de Bonn), place avec Pagius cette première expédition de Mésopotamie à l'année 973, celle de Syrie à l'année 974, et la mort de Jean au 19 janvier 975. Toutes ces indications doivent être reculées d'un an.

(2) Léon Diacre donne encore à ce désert le nom de Carmanitide.

dant, car le bruit seul des succès des impériaux et cette marche des troupes chrétiennes sur sa capitale semblent avoir contribué puissamment, en suscitant des troubles graves dans cette ville comme à Mossoul, à amener enfin l'abdication du Khalife Mothi. Frappé d'hémiplégie, ayant la langue paralysée, ne pouvant plus proférer une parole, l'incapable souverain, probablement contraint par le sentiment populaire soulevé par l'épouvante de l'approche des Grecs, et aussi par les querelles incessantes entre Sunnites et Chiites et les non moins incessantes révoltes des milices turques sunnites, résigna le pouvoir, le mercredi 5 août 974 (1), après un long règne sans gloire de trente années (2). Le chef des révoltés turcs, Subuktéguin, le força d'abdiquer en faveur de son fils, Et-Ta'yi (3). Une immense anarchie continua à régner dans la capitale du Khalifat comme dans les provinces.

Jamais règne de Khalife n'avait été plus malheureux pour la maison d'Abbas. Les Fatimites d'Afrique avaient définitivement conquis l'Égypte. Ils occupaient également la Syrie méridionale, qu'ils avaient arrachée aux Ikhchidites après l'Égypte. De même le Hedjaz leur obéissait. Même les Samanides ne disaient plus la prière pour un Khalife nommé par les Bouiides, et, ne reconnaissant plus son autorité, effaçaient son nom de dessus leur monnaie. Mothi lui-même avait été, dans le sens le plus complet du mot, l'esclave de Mouizz Eddaulèh et de son successeur. A Bagdad il n'y avait eu que séditions sur séditions entre Sunnites, soutenus par les Turcs, et Chiites, soutenus par les Deïlémites. Enfin la frontière du nord, si longtemps défendue par les vaillants princes hamdanides, se trouvait maintenant incessamment ouverte aux invasions chrétiennes, et le basileus en personne foulait à la tête de ses armées la terre de l'Islam. Seul l'éclat sans cesse grandissant des productions littéraires, poétiques, scientifiques, n'avait cessé de jeter quelque lustre sur ce règne lamentable.

En même temps que le Khalife, l'émir Bakhtyâr fut forcé de se retirer. Il était absent lorsque Mothi avait été contraint par Subuktéguin, chef des révoltés turcs sunnites, de signer son abdication. Subuktéguin,

(1) 12 dsoulkaddah de l'an 362 de l'Hégire. Aboulfaradj dit 363.
(2) Exactement vingt-neuf ans quatre mois un jour. Weil, *op. cit.*, III, p. 13.
(3) Abd al-Kerim ibn al-Mufaddal Abou Bekr et-Ta'yi li Amr-illah.

décoré par Et-Ta'yi du titre de Nasser Eddaulèh, marcha contre lui avec le nouveau Khalife et ses Turcs et l'atteignit à Wasit, où il s'était réfugié. Dans ces environs on combattit cinquante jours de suite et Bakhtyâr eût certainement succombé si son cousin Adhoud Eddaulèh n'était accouru de Perse à son secours et n'eût fini par battre les Turcs. Ceux-ci, Subuktéguin étant mort, avaient pris pour chef Aftekìn. Adhoud Eddaulèh, appuyé par les Deïlémites et les Chiites, réussit même à les chasser entièrement de Bagdad, mais le triomphe si court de Subuktéguin n'en avait pas moins donné le premier coup à la chute de la puissance des Bouiides.

Laissons l'antique empire des Khalifes se débattre dans l'anarchie sanglante des débuts de ce règne nouveau et retournons au basileus Jean et à ses soldats. Du peu que nous savons sur cette campagne de l'an 974 il semble du moins résulter avec quelque certitude que jamais encore depuis de longues années, armée byzantine ne s'était avancée si loin vers le sud dans la direction de Bagdad. Néanmoins il avait fallu s'arrêter avant d'atteindre la capitale inviolée, et les bataillons byzantins, vaincus par la soif, mais non par l'ennemi, avaient dû cette fois encore rebrousser chemin vers le nord (1).

(1) Yahia, d'ordinaire infiniment mieux informé que les Byzantins pour toutes ces guerres orientales, nous donne de cette première expédition de Jean en Asie un récit en somme très différent (voy. Rosen, *op. cit*, note 143). Pour cet écrivain, cette campagne eut lieu non en 974, mais bien *dès* 972, après la fin de la guerre contre les Russes, qu'il place, contrairement au témoignage de Léon Diacre, dès l'année 360 de l'Hégire (4 nov. 970 au 23 oct. 971). Il fait commencer les opérations par la prise de Nisibe, le 12 octobre 972, l'Euphrate ayant été franchi peu de jours auparavant. De Nisibe, où il signa l'armistice avec Abou Taglib, le basileus, qui avait donc dû quitter Constantinople dans le cours de l'été au plus tard, aurait alors marché sur Mayyafarikìn, et cette ville, contrairement au dire des Byzantins, aurait résisté aux attaques des impériaux. « Alors, poursuit l'écrivain syrien contemporain, dont le récit est certainement en beaucoup de points le plus véridique, le basileus s'en alla, laissant un de ses esclaves (c'est-à-dire un de ses lieutenants) comme domestique des forces d'Anatolie ou d'Orient à Batn-Hanzit. »

C'est là le fameux Mleh dont il faudrait donc, si l'on s'en tenait au récit de Yahia, placer la malheureuse campagne *après* et non avant la première expédition syrienne de Jean Tzimiscès. Voici le récit que fait le chroniqueur antiochitain de ces aventures du chef impérial arménien. « Et après que le basileus se fut éloigné de ce pays, celui-là, le domestique, alla de Batn-Hanzit à Amida et l'assiégea, et une grande bataille eut lieu entre lui et les Musulmans dans le mois de ramadhan de l'an 362 de l'Hégire (5 juin au 4 juillet 973). Et une grande quantité d'hommes périrent des deux côtés, et le domestique fut emprisonné avec beaucoup de ses gens, et les Musulmans leur prirent un grand butin, des armes et des vivres. Et le domestique demeura prisonnier chez Abou Taglib jusqu'à sa mort, en djoumada II de l'an 363 de l'Hégire (27 février au 27 mars 974). » Tout ce récit, ces dates très différentes fournies par ce chroniqueur d'ordinaire si précis et si bien informé, donnent fort à réfléchir. Comme le dit bien le baron de Rosen, il y aurait lieu de vérifier minutieusement toute cette

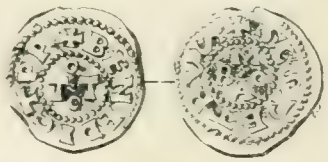
Durant cet été si troublé, une comète en forme de lance parut au ciel au moment de la moisson. « Située à l'Orient, dit Étienne de Darôn, elle projetait vers l'Occident et le pays des Grecs des rayons d'une lumière intense. Elle demeura visible jusqu'à la fin de l'automne. » Naturellement l'apparition de cet astre étrange troubla fort les esprits populaires, déjà surexcités par tant de scènes violentes (1).

Jean Tzimiscès, laissant probablement son armée dans ses cantonnements de Tarse et d'Antioche, fit à Constantinople dans l'été de cette année une entrée triomphale (2). Outre beaucoup de gloire, le basileus revenait avec un immense butin. On porta devant lui « trois cents myriades », soit trois millions de pièces d'or et d'argent monnayés, « trois cent mille livres d'or et d'argent », dit Léon Diacre. Ce fut le second triomphe de ce règne, qui n'en était pourtant qu'à son aurore, triomphe splendide à travers les acclamations et les euphémies d'une population innombrable. Le cortège des captifs sarrasins, des métaux précieux, des étoffes tissées d'or, des parfums, des aromates, des armes orientales, fut d'une richesse infinie. Nous ne savons rien de plus.

chronologie du règne de Jean Tzimiscès. Malheureusement les éléments définitifs de cette vérification nous font encore défaut.

(1) Ne serait-ce point la même comète dont parlent les historiens byzantins qui parut cinq mois avant la mort de Jean Tzimiscès et fut visible 80 jours durant? Voy. Lebeau, *op. cit.*, t. XIV, p. 142. Du reste Etienne de Darôn confirme cette opinion puisqu'il dit plus loin qu'à la fin de cette année mourut Jean Tzimiscès.

(2) M. Wasstliewsky (voy. Lambine, *op. cit.*, p. 83) semble admettre que Jean Tzimiscès et son armée ne retournèrent pas à Constantinople entre les campagnes de 974 et de 975, et qu'ils prirent leurs quartiers d'hiver à Antioche. La chose est probable pour l'armée, mais pas pour le basileus, qui alla à Constantinople et y eut les honneurs du triomphe. Le témoignage de Léon Diacre est formel.



DENIER D'ARGENT DU PAPE BENOIT VI.

COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles, ayant appartenu au Trésor de la cathédrale de Veroli, actuellement au Musée de Kensington à Londres. Scènes mythologiques d'une très belle exécution.

CHAPITRE V

Déposition du patriarche Basile. — Il est remplacé sur le trône patriarcal par Antoine de Stoudion. — Seconde expédition de Jean Tzimisces en Asie. — Sa lettre au roi Aschod III d'Arménie racontant ses victoires en Syrie et sur la côte de Phénicie. — Son retour à Constantinople. — Sa maladie mystérieuse et sa mort. — Considérations sur son règne. — Son éloge funèbre par Jean Géomètre. — Monnaies et Novelles à son nom. — Ses relations avec saint Athanase et les moines de l'Athos.

DENIER D'ARGENT du pape Boniface VII frappé à son nom et à celui de l'empereur Othon II.

Jean Tzimiscès était à peine de retour de son expédition des rives du Tigre et de l'Euphrate (1), qu'il se vit entraîné dans le plus grave conflit avec le chef même de l'Église nationale, le patriarche, par suite de la fuite à Constantinople du pape de Rome, Boniface. Ce patriarche était toujours encore ce vénérable Basile que Jean avait été chercher quatre ans auparavant dans sa solitude de l'Olympe de Bithynie pour l'élever à la plus haute dignité ecclésiastique. Malgré l'estime dans laquelle il continuait de le tenir, il se vit forcé de sévir contre lui avec la dernière rigueur.

Immédiatement après avoir mentionné brièvement le triomphe célébré par Jean à son retour de Mésopotamie, Léon Diacre ajoute ces mots : « Le patriarche fut calomnieusement desservi auprès du basileus par les évêques que son extrême austérité indisposait contre lui. On l'accusa faussement

(1) Le 12 novembre de cette année 974 mourut le patriarche jacobite Ménas, après dix-huit années de pontificat

d'avoir promis la succession au trône à un personnage très en vue (1). On lui reprocha en outre de mal administrer l'Église et de transgresser les saints canons. Sommé de comparaître devant le tribunal impérial pour se disculper, il s'y refusa, soutenant que seul un concile œcuménique, c'est-à-dire universel, pouvait être saisi de son cas, l'Église reconnaissant à cette seule assemblée de tous les pères le pouvoir de juger et éventuellement de déposer un patriarche. Il déclara qu'il ne comparaîtrait et ne se défendrait que devant cette seule juridiction. Par ordre du basileus irrité, il fut déposé et exilé dans ce monastère du Scamandre, dans la plaine de Troie, que lui-même avait fait construire dans le lieu où jadis il avait mené la vie d'un pieux ermite. »

Suit le très caractéristique portrait du vieux patriarche déposé : « Le saint homme, dit Léon Diacre, vivait tellement en ascète qu'il ne mangeait que juste de quoi ne pas mourir de faim, ne prenant jamais de viande, se nourrissant du suc des baies sauvages, ne buvant que de l'eau. Dès ses plus jeunes ans il n'avait cessé de suivre cette existence presque surhumaine de lutte contre ses penchants naturels. Hiver comme été il portait le même vêtement sordide, ne le quittant que lorsqu'il tombait en lambeaux. Jamais il ne dormait dans un lit, toujours sur la terre nue. On s'accordait à lui reconnaître pour unique défaut un penchant trop vif à surveiller la conduite des autres, à s'immiscer plus que de raison dans leurs affaires. C'était une nature curieuse et investigatrice (2). »

(1) Léon Diacre ne désigne pas plus exactement ce personnage.

(2) Ce fut sous ce patriarche qu'Euthymios Stoudite rédigea le premier *typikon* des moines de l'Athos. Voy. plus loin, p. 323 et aussi Gédéon, *L'Athos*, t. I, pp. 108-110. — C'est ici le cas de signaler encore la curieuse production littéraire connue sous le nom de *Dialogue de Philopatris*, Φιλόπατρις ἢ Διδασκόμενος, dont les érudits sont encore à chercher la date vraie. Grâce à un passage faisant allusion aux hécatombes des vierges crétoises, Hase, qui a publié ce document dans son édition de *Léon Diacre* de la *Byzantine* de Bonn, avait cru pouvoir replacer à l'époque de Nicéphore Phocas et de la conquête de cette île ce dialogue étrange qu'on avait attribué jusque-là à une époque bien différente (voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 94). Niebuhr avait adopté la même opinion. Depuis et tout récemment Aninger (*Abfassungszeit und Zweck des pseudo-lucianischen Dialogs Philopatris* dans l'*Histor. Jahrbuch der Gœrresgesellsch.*, t. XII, pp. 715 sqq.) avait exposé les raisons pour lesquelles il croyait devoir placer plutôt ce dialogue sous Jean Tzimiscès et y voir une satire du patriarche Basile et de son clergé. L'an dernier enfin M. R. Crampe, dans son mémoire intitulé : *Philopatris. Ein heidnisches Konventikel des siebenten Jahrhunderts zu Constantinopel*, a conclu pour l'époque d'Héraclius. Il m'est impossible de prendre parti dans une discussion où les adversaires en arrivent à des résultats aussi absolument opposés. Voy. aux premières pages de l'opuscule de Crampe l'historique de la question jusqu'à aujourd'hui. Voy. encore

Enfin le même chroniqueur nous donne encore le portrait, également fort beau, du successeur que le basileus donna à ce saint homme. « Après que Basile eut été ainsi exilé, poursuit-il, il fut remplacé par son ancien syncelle, Antoine de Stoudion, qui, dès sa première jeunesse, avait, lui aussi, mené une existence d'ascète dans ce monastère célèbre entre tous ceux de la capitale (1). C'était encore un homme de haute vertu apostolique. Les souverains, les grands de la terre, charmés par sa piété, l'avaient comblé de biens de toutes sortes, dont il ne conservait rien sinon ce qui lui était strictement nécessaire pour se vêtir, se dépouillant de tout pour les pauvres, leur distribuant le peu que lui rapportait sa charge de syncelle. Grande était sa science tant des choses divines que des choses humaines. Son éloquence était pleine d'une exquise douceur. Il était à cette époque d'un âge déjà avancé. Tous ceux qui venaient le visiter, même les riches, les puissants, les orgueilleux, le quittaient plus pieux, plus pénétrés de la vanité des choses de ce monde, plus détachés d'elles. Il rendait foi et courage aux plus malheureux. Tous s'en allaient paisibles, résignés à ne plus se laisser aller

MOSAÏQUE BYZANTINE de la première moitié du XIme Siècle. — Scène de l'Annonciation. L'archange Gabriel. — (Couvent de Daphni, sur la voie Eleusinienne, près d'Athènes.) Photographie communiquée par M. G. Millet.

Krumbacher, *Byzantin. Litteraturgesch*, p. 188, et P. Tichomirov *Rev. byz. russe*, t. I, pp. 199 sqq. — Les choses en étaient là lorsque, dans le premier fascicule du tome V de la *Byzantinische Zeitschrift* publiée en 1896, a paru sur cette question du *Philopatris* un nouvel article de M. E. Rohde. Les conclusions, qui m'en paraissent sans appel, fixent décidément aux dernières années, peut-être aux derniers mois du règne de Nicéphore Phocas, l'apparition de ce pamphlet tendancieux.

(1) Sur le couvent de Stoudion, voir *Chronique* dite de *Nestor*, éd. Leger, p. 372.

au désespoir, mais bien à invoquer le secours du Dieu tout-puissant et à espérer de lui le salut. C'était un homme véritablement angélique, une âme quasi divine. Tel fut Antoine de Stoudion dans sa vie et ses discours », dit le Diacre en terminant.

Les autres historiens de Jean Tzimiscès, Skylitzès, Cédrénus, puis aussi Zonaras, ces deux derniers écrivant vers le milieu du douzième siècle, disent quelques mots à peine, Cédrénus surtout, de cette chute du patriarche Basile et de l'élévation de son successeur. Tous deux, ainsi qu'Éphrem et Joël, racontent simplement « qu'ayant été accusé de divers griefs, il fut déposé par un synode ». Même à l'époque où ils vivaient, ces chroniqueurs semblent redouter encore de parler d'un fait sous lequel se cachait quelque secret dangereux. Léon Diacre, aussi, use d'expressions particulières, comme s'il se mouvait sur un terrain brûlant, et cependant il ne parvient pas à nous celer qu'il donne secrètement raison au patriarche Basile, puisqu'il nous le représente comme la victime très pure de quelques prêtres envieux et intrigants.

D'où peut bien provenir cette gêne si visible de tous ces chroniqueurs? De ce fait, tout simplement, insinue Gfrœrer, qu'ils n'ont pas osé nous révéler à quel point toute cette affaire se reliait aux difficultés avec Rome. Lorsque Jean Tzimiscès eut invité le patriarche à s'expliquer devant lui, celui-ci déclara qu'il ne reconnaîtrait jamais d'autre juridiction que celle d'un concile œcuménique. Or aucune assemblée de cette nature ne pouvait être convoquée sans l'assentiment et la coopération du pape de Rome. Par cette réponse, le patriarche Basile entendait donc très certainement placer sa cause sous la protection du vicaire de Jésus-Christ, et c'est précisément ce que Jean Tzimiscès, basileus d'Orient, ne pouvait à aucun prix tolérer.

Dès le début du dixième siècle on s'aperçoit à divers indices très clairs que le siège patriarcal de Constantinople, et cela avec le plein assentiment du Palais Sacré, non seulement entretenait avec Rome des relations fort suivies, mais même reconnaissait d'une manière effective la suzeraineté du Pape occidental. C'est ainsi, par exemple, que, faisant droit aux justes représentations du vicaire de Jésus-Christ, l'empereur Romain Lécapène avait replacé sous l'autorité du siège de Rome l'Église dalmate. De même

encore, sur la demande expresse de ce basileus, on avait vu le pape Jean IX faire sacrer patriarche par ses délégués le jeune prince Théophylacte, fils de celui-ci. Bien qu'aucun témoignage ne vienne affirmer d'une manière précise que le successeur de ce dernier sur le trône patriarcal, Polyeucte, ait, lui aussi, maintenu l'union avec Rome, le fait n'en est pas moins indubitable, puisque nous voyons que son successeur à lui, Basile, qui était dans les mêmes opinions que lui, qui agissait dans un sens identique, qui fut élu après lui surtout pour cette cause, n'hésita pas à proclamer à la face du monde, dans l'automne de l'an 974, qu'il reconnaissait le Pape de Rome pour son juge suprême par l'entremise d'un concile universel et pour son protecteur spirituel tout à la fois.

D'autre part il n'en est pas moins à peu près certain que, durant le cours de ce même pontificat de Polyeucte, la bonne entente entre les deux Églises avait dû être sinon rompue, du moins gravement compromise par les atteintes si vives portées par Nicéphore Phocas aux libertés de celle d'Orient, atteintes dont j'ai fait le récit dans le volume consacré à la vie de ce basileus. Et ce qui se passait à Rome à cette époque donnait à ce prince une excuse très plausible pour son attitude en ces circonstances. C'est en effet à l'époque même du début de ce règne que l'Église d'Occident était tombée sous l'autorité despotique d'Othon Ier d'Allemagne et s'était vue dépouillée par ce prince de toutes ses libertés. Et quand nous voyons le fondateur illustre de la maison capétienne en France songer dès l'an 990 à rompre avec Rome parce qu'il ne croyait plus pouvoir reconnaître le pape comme chef de son Église nationale depuis que celui-ci s'était mis si complètement dans la main des princes de la maison de Saxe, de même nous pouvons croire que des motifs identiques avaient dû peser avec une force non moindre trente années auparavant sur les déterminations du basileus byzantin, puisque, bien qu'on admît encore à Constantinople que l'arrangement conclu sous Romain Lécapène entre les deux Églises d'Occident et d'Orient pût être maintenu, on n'en vivait pas moins, dans cette capitale, dans l'inquiétude constante que l'empereur saxon ne vînt à mésuser du pouvoir qu'il s'était arrogé sur la papauté pour contraindre celle-ci à agir exclusivement en sa faveur. Les papes en effet ne jouissaient plus du moindre libre arbitre sous la main de fer des empereurs transalpins.

Nicéphore Phocas n'a jamais fait mystère des motifs qui le firent ainsi incliner dans un sens hostile à la papauté. Il en a fait à maintes reprises l'aveu public et constamment il a agi en conséquence de ces déclarations. Ce fut avec des soldats à lui, des soldats grecs, que le lombard Adalbert lutta durant des années contre l'empereur Othon, et lorsque le parti dit tusculan qui, au mois de décembre 965, avait renversé la créature de celui-ci, le pape Jean XIII, eut été, à son tour, chassé de Rome et d'Italie, Nicéphore Phocas accueillit ces vaincus à bras ouverts à Constantinople. De même dans la première des entrevues qu'il eut avec Luitprand, l'ambassadeur d'Othon, le rude basileus nous a fait connaître sa manière de voir de la façon la plus explicite. « Il eût été de notre devoir, dit-il à l'envoyé d'Occident (1), il eût été de notre désir de te recevoir avec cordialité et magnificence. La conduite inique de ton maître ne nous l'a pas permis. » Il continua longtemps sur ce ton, reprochant brutalement à l'envoyé d'Othon les odieuses agressions commises par ce prince à Rome.

Nicéphore Phocas tira une première vengeance des Allemands en infligeant affront sur affront à l'évêque de Crémone venu à Constantinople pour demander en mariage la fiancée que l'on sait. Il avait au reste tout intérêt à repousser ce mariage qui, en cas de mort des deux héritiers légitimes du trône, Basile et Constantin, eût créé au fils d'Othon des droits sur la couronne d'Orient à son propre préjudice à lui qui pouvait bien passer pour quelque peu usurpateur. Et la preuve que cette pensée secrète dominait bien toutes les négociations de la maison de Saxe en cette affaire, c'est qu'une fois que ce mariage tant différé eut enfin été conclu, Othon II ne tarda pas, nous le verrons, à réclamer de ce chef au nom de sa femme les possessions byzantines d'Italie et cela bien que ses beaux-frères fussent à ce moment assis pleins de vie sur le trône des basileis à Constantinople. Il était donc naturel que Nicéphore Phocas cherchât à couper court immédiatement aux agissements de Luitprand.

Toutefois, malgré la rupture survenue entre les deux cours à la suite de cette malheureuse ambassade, les grandes qualités du patriarche Polyeucte furent encore assez puissantes, après le trépas de Nicéphore, non seulement pour ramener dès les débuts du règne suivant le triomphe

(1) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 610.

de l'Église d'Orient si longtemps opprimée et la restauration de son indépendance, mais encore pour rétablir entièrement les bonnes relations entre celle-ci et Rome, relations si complètement interrompues depuis le dernier règne. Il semble même probable, bien que les sources ne le disent pas,

DÉBRIS actuels du narthex de l'église du monastère de Saint-Jean de Stoudion, le plus célèbre à Constantinople aux Xme et XIme Siècles, actuellement mosquée d'Emir-Akheur (Imrahor-Djami).

que le vieux patriarche, pour complaire au pape Jean XIII, partisan de l'union projetée entre Othon II et la princesse Théophano, ait puissamment contribué à conduire à ce moment jusque dans les bras du jeune héritier de l'empire germanique sa fiancée orientale (1). Nous avons vu que dès la

(1) Voy. Gfrœrer, *Gregor VII*, t. V, chap. 30-31.

troisième année de son règne, au printemps de l'an 972, Jean Tzimiscès envoya en Italie la jeune princesse, mais ce ne fut bien certainement qu'après avoir posé un certain nombre de conditions fort précises.

Qu'on veuille bien faire attention aux faits que voici : le 14 avril 972, le pape Jean XIII bénit à Rome le mariage du nouveau couple princier ; le même jour Othon II assigne un vaste douaire à son épouse byzantine ; huit jours plus tard les deux Othon sont à Ravenne ; le 28 avril ils sont encore à Pavie ; le 20 juillet ils sont à Milan ; le 14 août nous les retrouvons sur terre allemande à Saint-Gall, et jamais, depuis, Othon le Grand n'a revu la terre d'Italie. « Je pense, dit Gfrœrer, dont je cite ici textuellement les paroles, que Jean Tzimiscès a dû faire signifier à peu près ceci à son collègue d'Occident : « Vous voulez la main de Théophano pour le jeune Othon ; « j'y consens, mais à condition que tous deux, le père comme le fils, vous « vous en alliez de Rome. »

Qui oserait contester que Jean Tzimiscès ne se soit point jusqu'à cette année 972 conduit avec générosité, bien plus, en parfait catholique, envers l'Église? Et si ce même souverain se vit dans l'obligation de porter à celle-ci, en 974, un coup aussi dur que celui de la déposition du patriarche Basile, ne doit-on pas en inférer qu'il dut avoir pour cela les raisons les plus sérieuses? Nous sommes en effet très exactement fixés sur l'époque précise de cette déposition du chef de l'Église orthodoxe. Du texte de Léon Diacre il semble déjà ressortir nettement que cet événement n'eut lieu qu'après le retour du basileus de sa première campagne d'Asie, donc après le mois d'août de l'an 974. Mais Zonaras nous fournit une indication encore plus formelle : «Basile, dit-il, fut banni quatre ans après qu'il eut été nommé patriarche». Or ce prélat avait été élu en février 970 : donc c'est bien dans le courant de cette année 974 que le vénérable Basile éprouva l'inconstance de la fortune, et Zonaras vient ici très nettement confirmer le dire de Léon Diacre. Je dois ajouter toutefois que Yahia, d'ordinaire si précis, dit que Basile fut déposé après un règne de trois ans et un mois, c'est-à-dire déjà en mars de cette année 974 (1).

(1) Rosen, *op. cit.*, note 143.

Il n'est que temps de rechercher quel put être l'événement considérable qui, dans cette année 974, eut assez d'importance pour pousser ce prince, jusque-là si correct en matière d'administration ecclésiastique, à prendre une détermination aussi grave. Ce fut une circonstance très subite, entièrement inattendue, bien faite en vérité pour expliquer l'acte si prompt de l'ardent basileus, aussi pour l'excuser en très grande partie.

En juillet 974, alors que Jean Tzimiscès et son armée parcouraient les sables brûlants de la Mésopotamie, rêvant peut-être encore de marcher sur Bagdad, le « diabolique et dangereux Boniface », dit Francon, noble romain, cardinal diacre et chef de ce parti grec à Rome que tous les efforts d'Othon Ier n'étaient pas parvenus à détruire, personnage aussi rusé qu'influent, avait réussi, on le sait, à renverser après dix-huit mois de pontificat le pape Benoît VI, créature de l'empereur allemand. Le dix-neuvième jour de ce mois, Benoît fut étranglé dans sa prison par ordre de l'allié de Boniface, le fameux Crescentius, prétendu fils du pape Jean X et de la fameuse Théodora, lequel s'intitulait duc de Rome. Francon succéda à sa victime sur le trône pontifical sous le nom de Boniface VII.

Dès la fin d'août, après un peu plus d'un mois de règne, le nouvel et indigne chef de l'Église avait été à son tour honteusement chassé d'Italie par le parti allemand, redevenu le plus fort. Il s'était alors enfui à Constantinople « chargé des trésors du Vatican », venant réclamer un sûr asile auprès du basileus Jean, son protecteur naturel. Il se retrouva dans la Ville gardée de Dieu avec un autre fugitif d'Italie, le prince Landolfe de Capoue, un moment usurpateur à Salerne (1). Durant ce temps, le parti allemand vainqueur, guidé peut-être par les comtes de Tusculum, élisait à sa place, au commencement d'octobre, sous le nom de Benoît VII, un autre Romain, évêque de Sutri, fils de Deusdedit, parent à la fois d'Albéric, comte des Romains, et du pape Jean XII. C'était la victoire complète de la faction d'au delà des monts.

Un des premiers soins de Benoît VII fut d'excommunier Boniface dans un synode solennel. Celui-ci avait dû arriver dans la capitale byzantine à peu près en même temps que le basileus rentrant de sa victorieuse

(1) Voy. p. 218.

expédition d'Asie. Quels durent être les entretiens tenus aussitôt au Palais Sacré? « Évidemment, dit Gfrœrer, et cela ressort de la succession même des faits, de toutes parts autour du basileus on dut s'écrier : « Rompons « avec Rome. Puisque Benoît VII a osé excommunier le fidèle partisan de « notre basileus, qu'il soit anathème à son tour! »

« Mon avis, poursuit l'historien allemand, est que ce fut bien là la ligne de conduite adoptée par Jean Tzimiscès en ces redoutables circonstances. Pour donner à cette entreprise si grave de la rupture avec Rome une sorte de sanction légale, il dut solliciter aussitôt l'appui du patriarche Basile. Mais le vieux pontife, très certainement, répondit à ces ouvertures par un refus péremptoire. Il ne pouvait répondre autrement, lui qui s'était constamment conduit en fils respectueux de l'Église, reconnaissant pour son pape le pape de Rome non point parce que celui-ci était arrivé au pouvoir par le secours de tel ou tel parti, mais parce qu'il se trouvait assis sur le trône du Prince des apôtres. Ce fut alors que Jean, exaspéré par ce refus qui bouleversait tout son plan, résolu à déposer l'entêté patriarche, dut chercher pour cela un biais qui eût quelque apparence de droit.

Dans les rangs du haut clergé byzantin, comme partout ailleurs, il y eut à toutes les époques des courtisans constamment empressés à satisfaire, lorsque cela pouvait leur être de quelque profit, les désirs du souverain quel qu'il fût. Ces louches personnages eurent tôt fait de formuler toute une série de plaintes contre leur chef hiérarchique. Léon Diacre les désigne nettement comme étant des évêques sous les dénonciations desquelles Basile succomba. Comme dans ces cas la vérité vraie ne se dit jamais, les plaignants durent se garder d'expliquer qu'on en voulait au patriarche parce qu'il était résolu à maintenir l'union avec Rome malgré l'expulsion de Boniface. Ils aimèrent mieux soutenir effrontément que Basile ne se conduisait pas en fidèle sujet du basileus, qu'il avait en outre porté atteinte à certains droits du clergé. Cette remarque caractéristique de Léon Diacre, que Basile surveillait avec trop de sévérité le genre de vie de ses pareils, signifie simplement que le patriarche avait eu la main quelque peu rude à l'endroit des prêtres du parti de la cour qui l'attaquaient maintenant et qu'il leur avait à l'occasion fait sentir durement le poids de son bâton épiscopal. De même le second grief articulé par ce chroniqueur contre

SCÈNE de la vie populaire arabe. Repos d'une caravane. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.)

Basile, à savoir que le vieux prélat s'immisçait trop activement dans les affaires des autres, veut dire, semble-t-il, tout uniment qu'il aimait à tenir personnellement la main à ce que le basileus exécutât fidèlement les capitulations signées en 970 entre le pouvoir séculier et son prédécesseur à lui, Polyeucte, au nom de l'Eglise. Maintenant le patriarche payait pour sa

courageuse attitude dans ces deux ordres de circonstances, et quand on sut au Palais Sacré qu'il ne prêtait aucune attention à l'invitation qu'on lui avait adressée d'avoir à se justifier devant le prince, que tout au contraire il en appelait à un concile œcuménique et au pape de Rome, Jean Tzimiscès n'hésita plus à le déposer aussitôt pour couper court à toute nouvelle manifestation d'indépendance de sa part.

Toutefois, sur un point et certes un des plus importants, le basileus demeura fidèle à l'esprit de la convention de 970. Dans la personne du syncelle Antoine, ce fut bien le plus méritant qu'il éleva à la dignité suprême de l'Église en remplacement de l'ermite du Scamandre, et par ce choix il fit vraiment preuve d'un tempérament politique à la hauteur de la tâche qu'il s'était imposée. Par contre, ce n'est certainement pas sans intention que Léon Diacre insiste sur l'âge si avancé du nouveau patriarche. Probablement le nouveau basileus estima très judicieusement qu'un pontife chargé d'ans serait moins ardent à livrer des combats nouveaux pour les libertés de l'Église. En cela du reste il se trompait étrangement, ainsi qu'on le verra, bien que la lutte courageuse entreprise par Antoine le Stoudite pour la défense des droits ecclésiastiques soit postérieure à sa mort à lui.

Après le bannissement du vénérable Basile, il est encore certain que le Palais Sacré dut se refuser à reconnaître le pape Benoît VII coupable à ses yeux d'avoir excommunié Boniface. Toutes relations entre les deux Églises durent même à ce point être rompues que l'accord ne put être rétabli que dix ans plus tard, et encore ne le fut-il que par la violence, alors qu'après la mort de Benoît VII, au mois d'octobre 983, Boniface, demeuré constamment à l'affût d'une restauration, fut parvenu, avec l'appui moral et probablement matériel du Palais Sacré, à chasser Jean XIV, le successeur élu de son adversaire défunt, et à redevenir pape une seconde fois, pour peu de temps, il est vrai, puisqu'il ne put se maintenir qu'un an à peine sur le trône romain.

On le voit, les violences exercées par les empereurs de la maison de Saxe pour arriver à placer sous leur dépendance le siège de saint Pierre eurent ce résultat immédiat que les basileis orientaux mirent de leur côté tout en œuvre pour faire nommer des papes favorables à leur cause. Ils étaient tenus d'agir de la sorte parce que les chefs élus de leur Église

nationale, accoutumés depuis près d'un siècle à l'union avec le vicaire du Christ, ne voulaient à aucun prix y renoncer, aussi parce qu'eux-mêmes redoutaient l'influence prépondérante des empereurs germains sur les affaires de Rome, sachant par expérience que cette influence leur serait constamment hostile.

Telle fut l'histoire du remplacement du patriarche Basile par le patriarche Antoine dans l'automne de l'année 974 à Constantinople.

Immédiatement après le récit de ces événements, Léon Diacre nous fait part de celui-ci qui semble avoir eu à ses yeux une importance au moins égale : « Dans ce même temps, dit-il, deux jumeaux, originaires de Cappadoce, parcoururent en tous sens la terre de Roum. Moi qui écris ces lignes, je les ai souvent vus en Asie, prodige étonnant et nouveau. Ils étaient parfaitement constitués, possédant tous leurs membres, mais de l'aisselle jusqu'à la hanche ils étaient unis, leurs deux corps ne faisant qu'un. Des deux bras par lesquels ils se touchaient, ils s'entouraient réciproquement le cou ; des deux autres, ils s'appuyaient chacun sur un bâton qui soutenait leur marche. Ils avaient trente ans. Ils avaient l'air jeune et florissant. Pour les plus longs déplacements, ils montaient à mulet, assis de côté, à la mode des femmes. Ils étaient d'humeur extraordinairement douce et avenante. En voilà assez sur ce sujet. » Les prodiges qui font courir les foules sont de tous les temps. Les annalistes byzantins ont mentionné fréquemment de pareilles monstruosités ameutant les populations naïves, des jumeaux ainsi liés, passant toujours pour des présages effrayants (1).

Dès les premiers jours du printemps de l'an 975, le basileus se retrouva à la tête de ses troupes fidèles sur la route de la lointaine Syrie. Dans les campagnes précédentes, l'armée grecque avait parcouru et ravagé bien plutôt que conquis la Mésopotamie et les vastes régions du haut Euphrate. De ce côté le péril était de moins en moins redoutable par l'effondrement de la puissance des Abbassides et l'immense anarchie qui

(1) Voy. Léon Diacre, éd. de Bonn, p. 491, la note de Hase.

régnait à Bagdad depuis l'abdication du Khalife Mothi au mois d'août précédent. Son fils Et-Ta'yi, choisi pour lui succéder par le turk Subuktéguin, aussi impuissant et insignifiant que l'avait été son père, plus faible encore que lui, n'était qu'un misérable instrument aux mains des partis qui se disputaient le pouvoir. Ce pouvoir, les Bouiides réussirent vite à le reconquérir sur Subuktéguin, mais les dissensions religieuses entre leurs partisans ou leurs soldats, divers de nationalité comme de rite, et les haines fratricides entre les membres de leur famille, haines remplaçant la vieille union qui avait fait leur force, allaient bientôt amener la ruine définitive de ces puissants maires du palais. Pour le moment toutefois, c'était encore un des leurs qui allait occuper le rang suprême à côté du Khalife et l'accabler de son écrasante tutelle. Adhoud Eddaulèh, l'ambitieux souverain du Fars, fils de Rocn et neveu de Mouizz, après avoir battu et écrasé les Turks, puis vaincu son propre cousin Bakhtyâr, le fils de Mouizz, qui était pour lors le maître dans la capitale, finit après de nombreuses péripéties, aussi après la mort de Rocn qui l'avait une première fois déconfit, par s'emparer vers la fin de 976 de la toute-puissance à Bagdad, c'est-à-dire de la direction du nouveau Khalife, à tel point que jamais avant lui émir n'avait réuni tant de titres et de dignités. Il s'intitula Shahanschah, c'est-à-dire « roi des rois », et partagea avec son triste pupille les honneurs souverains. A l'heure de la prière, on proclamait son nom après avoir fait par trois fois résonner les tambours (1). La lutte devait se poursuivre longtemps encore entre lui et Bakhtyâr, ensanglantant les provinces, jusqu'à ce que ce dernier, ayant été pris par son rival, eût péri décapité.

Donc du côté de Bagdad rien à craindre pour l'heure de l'ennemi héréditaire, trop absorbé par des luttes intestines. Aussi le basileus Jean avait-il aujourd'hui pour objectifs la Syrie proprement dite, la Phénicie et aussi la Palestine. J'ai donné l'explication de ce fait. Le souverain musulman, aux progrès duquel il était devenu urgent de mettre un terme, était cette fois le nouveau maître du Kaire, le Fatimite Mouizz, dit le Conquérant. La prise de possession de l'Égypte par la dynastie venue d'Afrique était un événement d'importance capitale pour la Syrie, qui depuis les temps déjà lointains

(1) Weil, *op. cit.*, III, pp. 22 sqq.

SCÈNE de la vie arabe. Scène villageoise. — Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.)

de la conquête arabe avait constamment suivi la fortune plutôt des rives du Nil que de Bagdad. C'était un fait peut-être plus grave encore pour

les Grecs, qui n'avaient jamais cessé de convoiter ces belles campagnes syriennes et palestiniennes perdues dès les temps anxieux du VIIe siècle et dont le glorieux Nicéphore Phocas n'avait eu le temps de reconquérir que la portion septentrionale.

A peine établi en maître dans le Delta, Mouizz avait, nous l'avons vu, fait occuper par ses troupes toute cette portion méridionale de la Syrie jusque-là soumise à la dynastie ikhchidite qu'il venait de renverser, toutes les villes de Phénicie et de Palestine en un mot tenant garnison égyptienne. Forcé, pour assurer définitivement la tranquillité de la vallée du Nil, d'agir de la sorte en Syrie, il ne pouvait songer à en partager la possession avec le basileus de Roum, le chef détesté des chrétiens d'Orient. Il lui fallait à tout prix chasser au delà du Taurus les garnisons byzantines qui occupaient Antioche et les autres places fortes de la Haute Syrie et des rivages de Phénicie. Après, il saurait bien forcer les maîtres actuels d'Alep à reconnaître sa suzeraineté, et l'étendard des Fatimites flotterait des remparts du Kaire aux portes de Cilicie.

Mouizz, dont le lieutenant Djauher avait fait pour la première fois proclamer le nom dans la prière officielle à la mosquée de Touloun au Kaire avec la formule chiite à la fin du mois de mars 970, n'avait fait son entrée triomphale dans sa nouvelle capitale qu'à la fin du printemps de l'année 973. Malgré les attaques répétées des terribles Karmathes qui avaient battu et tué en 971 son général Djafar dès la première entrée de ses soldats africains en Syrie, qui avaient ensuite pénétré jusqu'aux portes du Kaire d'où Djauher les avait repoussés à la fin de décembre 971, et qui venaient encore d'envahir la Basse-Égypte dans le courant de l'an 974, le nouveau maître de la terre des Pharaons, ayant d'abord réussi à faire occuper par ses lieutenants la majeure partie de la Syrie du sud, ne songeait qu'à pousser ses conquêtes du côté de la partie septentrionale qui, soumise à l'influence byzantine, ne reconnaissait pas encore son autorité. Lançant à nouveau, sur les pas mêmes des fuyards karmathes, ses troupes aguerries, profitant du trouble que la lutte incessamment poursuivie entre l'émir d'Alep et ses lieutenants infidèles entretenait dans les régions du nord, il avait rapidement poussé ses avant-gardes jusqu'aux limites de la principauté alépitaine.

Le plus important de ces lieutenants égyptiens en Syrie à ce moment était Mahmoud Ibrahim (1), le fils même de ce Djafar ibn Fallah qui avait été tué par les Karmathes sous Damas en 971. C'était un des meilleurs officiers de Djauher. A la tête de ses parfaits guerriers maugrebins, il n'avait pas eu de peine à achever la conquête des places syriennes. Le vingt-troisième jour du mois de ramadhan de l'an 363 de l'Hégire, donc dans le courant du mois de juin 974, durant que le basileus Jean Tzimiscès était en Mésopotamie, il était entré victorieux dans Damas qu'il avait occupée définitivement au nom de Mouizz et où ses noirs soldats avaient fait régner la terreur (2). De suite, il avait expédié au Khalife au Kaire les chefs karmathes pris dans cette ville. Un de leurs alliés, Nâbulusi, avait été envoyé avec eux. Celui-là était accusé d'avoir dit que s'il avait dix flèches il en lancerait neuf sur les Maghrebiens, c'est-à-dire les Africains, et une seulement sur les Grecs. Interrogé, il ne nia point ce propos infâme et fut écorché vif. Sa peau bourrée de paille fut mise en croix.

Dès le mois de janvier 975 (3), Mahmoud Ibrahim, le fils de Djafar, qui n'avait pas réussi dans le gouvernement de cette turbulente cité de Damas, avait été révoqué et remplacé à la tête de cette ville et de la Syrie par l'eunuque Reïhan « que le Khalife avait envoyé contre les Grecs avec une armée et qui, après s'être avancé le long de la mer de Syrie jusqu'à Tripoli, venait de reprendre cette ville aux impériaux (4) ». C'est là malheureusement l'unique indication que nous possédions sur les hostilités qui eurent lieu en Syrie dans cette année 974 entre les lieutenants du Fatimite et ceux du basileus. Mais, toute brève qu'elle est, elle suffit à nous éclairer. Les troupes africaines avaient décidément partout dans ces régions repris l'offensive. Partout elles s'efforçaient de compléter la conquête de la Syrie en reprenant les forteresses tombées aux mains des chrétiens lors de la dernière campagne de Nicéphore Phocas. Il était urgent

(1) « Abou Mahmoud Ibrahim ibn Djafar ibn Fallah. » C'est ainsi que Yahia le nomme. Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 63.

(2) Sergios, métropolitain de Damas, chassé par cette invasion des Africains, se retira à Rome où il reçut en l'an 977 en don du pape le couvent des Saints Boniface et Alexis sur l'Aventin.

(3) Djoumada premier de l'an 364 de l'Hégire.

(4) Dans les premiers jours du mois de rebia second de l'année 364, c'est-à-dire dans les derniers jours de l'année 974. — Ce renseignement nous est fourni par l'*Histoire des Khalifes Fatimites*, éd. Wüstenfeld.

que le basileus vînt mettre un terme à une situation aussi dangereuse.

Reïhan, dès son arrivée à Damas, avait pris en mains le gouvernement de la Syrie, mais il avait été presque aussitôt, dans le courant d'avril ou de mai, chassé de cette ville avec ses Égyptiens détestés, par un chef des milices turques du Khalifat de Bagdad révoltées contre Bakhtyâr. Cet audacieux partisan, nommé Aftekîn (1), s'était emparé de Damas à la tête de ses redoutables mercenaires et y avait aussitôt fait dire à nouveau la prière officielle ou *khotbah* au nom de l'abbasside Et-Ta'yi. Aventurier intelligent et brave, il s'était installé fortement dans la capitale de la Syrie, où son gouvernement énergique et libéral avait été acclamé par cette population si mobile et indisciplinée. Il réprima les troubles avec une extrême énergie, se fit craindre de tous et améliora sensiblement la situation des habitants.

Donc les lieutenants ou les vassaux du Fatimite s'étaient réinstallés non seulement en Syrie proprement dite, mais aussi dans les cités maritimes de la côte phénicienne. Dès la fin de 974 et le commencement de cette année 975 les soldats du Maghreb, les Africains maudits, avaient repris la marche en avant un instant arrêtée par l'insuccès de Djafar ibn Fallah sous Antioche. Encore à l'instant même on venait d'apprendre au Palais Sacré que l'eunuque Nacîr, un des chambellans de Mouizz, successeur de Reïhan à la tête des troupes d'Égypte opérant sur la côte de Phénicie, venait en janvier de chasser de Beyrouth la garnison byzantine et un peu après de battre les forces grecques aux environs de Tripoli (2). C'était un nouvel et sérieux échec, un nouveau progrès de l'ennemi vers Antioche.

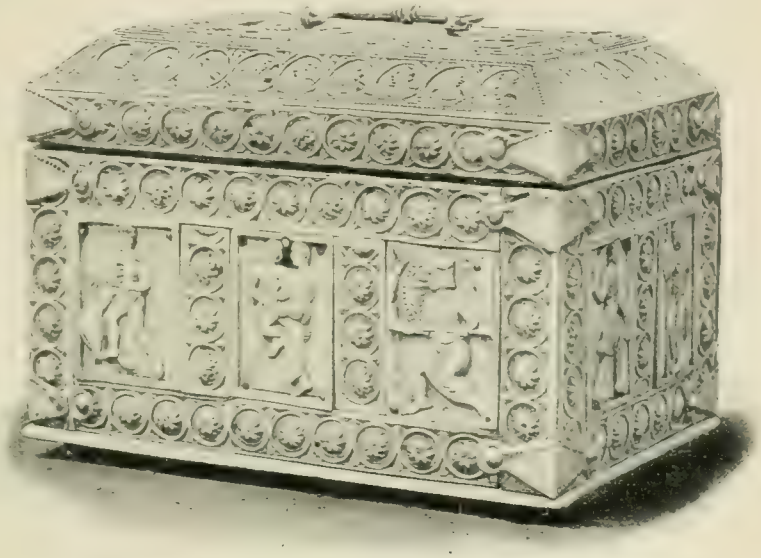
A l'anarchie générale consécutive à l'effondrement de la puissance des Abbassides avait succédé de ce côté une politique d'agression constante. La brillante défense d'Antioche n'avait en rien dissipé le danger immense que faisait courir à l'empire sur cette frontière le changement survenu dans le gouvernement de l'Égypte et par suite dans la situation de la Syrie.

Jean Tzimiscès envahit donc cette contrée au printemps de l'an 975, pour y reprendre l'œuvre de Nicéphore Phocas en détruisant le péril

(1) C'était un ancien affranchi du bouïide Mouizz Eddaulèh, père de Bakhtyâr. Voy. p. 261.
(2) En djoumada premier et cha'bân de l'an 364 de l'Hégire (janvier-avril de l'an 978). Voy. Wüstenfeld, *Geschichte der Fatimidien Chalifen*, p. 127.

VOLET de droite d'un Triptyque byzantin d'ivoire du XIe Siècle, conservé au Musée de Vienne — Saint Pierre et saint André — Voy. l'autre volet figuré sur la planche suivante

égyptien. L'ardent basileus ne songeait à rien moins qu'à reconquérir avec Jérusalem, la Ville Sainte du Sauveur, toutes les terres de la Syrie méridionale et l'ancienne Palestine romaine jusqu'au ruisseau d'Égypte. Il allait avoir surtout à combattre les guerriers d'Afrique. Je rappelle qu'Antioche était à lui, que Michel Bourtzès y commandait probablement toujours encore en son nom, qu'Alep lui payait tribut et que l'émir Saad, dépossédé de sa capitale, était censé lui payer aussi une redevance annuelle pour ce qui lui restait de sa principauté. Par contre, la plupart des autres villes et forteresses de la Syrie du nord avec les cités maritimes de la côte de Phénicie avaient déjà, semble-t-il, échappé à nouveau à la domination byzantine. Ce sont elles, en effet, que nous allons voir Jean Tzimiscès reprendre de force avec sa fougue accoutumée.



COFFRET BYZANTIN d'ivoire. Fin du Xme ou commencement du XIme Siècle. Trésor de la cathédrale de Lyon

Jusqu'à ces dernières années nous étions aussi mal renseignés sur cette superbe expédition de 975 que sur la précédente. Comme c'est presque toujours le cas pour cette époque obscure entre toutes de l'histoire de l'Orient, nous ne possédions par les annalistes arabes ou byzantins que les plus maigres détails sur cette campagne dernière d'un des plus grands héros militaires du xe siècle. Une page de Léon Diacre, une d'Aboulfaradj, où les deux expéditions de 974 et 975 sont confondues en une seule, placée par cet auteur à la première de ces années, deux lignes de Skylitzès reproduites par Cédrénus et Glycas, un précieux passage de Yahia : c'était à peu près tout.

Ces chroniqueurs énuméraient bien les reliques conquises dans telle cité, mais ils ne disaient presque pas un mot sur les opérations militaires proprement dites. Ils ne disaient point même par quelle route Jean Tzimiscès franchit le mont Taurus et nous savions seulement par eux qu'il quitta Constantinople au printemps pour rejoindre son armée. Puis soudain, par un saut énorme dans l'obscurité, ils nous le montraient assiégeant Membedj, capitale de la brûlante Euphratèse, cette place forte sarrasine déjà tant de fois prise et reprise dans ces guerres interminables. Bref, nous en étions réduits sur cette expédition fameuse au récit de quelques assauts de villes, à celui de la réception du basileus aux portes de Damas, à l'histoire d'une Icone miraculeuse retrouvée à Édesse par l'armée victorieuse.

Or, par un hasard extraordinaire, il se trouve qu'un autre document concernant cette campagne si mal connue, document tout à fait exceptionnel, nous a été conservé qui n'a été que depuis peu mis en lumière. Il s'agit, ô fortune, d'une longue lettre indiscutablement authentique de Jean Tzimiscès à son nouvel allié le souverain Pagratide d'Arménie Aschod III, le roi d'Ani, qui lui avait, on se le rappelle, fourni dix mille soldats de son pays l'an d'auparavant! Le texte presque complet de cette lettre infiniment curieuse nous a été conservé par l'historien Mathieu d'Édesse dans sa *Chronique* récemment publiée. C'est là un bonheur vraiment inespéré, alors que toutes les autres archives des dynasties royales arméniennes, tant pagratide que roupénienne, ont péri depuis des siècles dans les cataclysmes au milieu desquels a sombré cette nationalité infortunée.

Cette lettre impériale, abondante en faits inédits du plus vif intérêt, est un bulletin officiel aussi véridique que détaillé de la campagne de 975 en Syrie et des triomphes éclatants remportés par le basileus et ses troupes fidèles sur les Musulmans, bulletin signé de ce grand nom lui-même. Longtemps ignoré, demeuré jusqu'à ce siècle enfoui dans le texte arménien du vieil évêque d'Édesse, traduit une première fois en 1811 par F. Martin, mais demeuré malgré cela presque aussi parfaitement inconnu, ce texte d'une valeur inappréciable a été traduit une seconde fois en 1858 par M. Dulaurier, qui l'a, cette fois, vraiment tiré de la nuit où il gisait. Grâce à lui il est devenu possible de contrôler et de rectifier les récits si incomplets des

chroniqueurs byzantins et arabes. On verra que ceux-ci n'ajoutent que bien peu de chose au récit impérial et que le plus souvent ils font erreur. Tout naturellement même, leur témoignage lorsqu'il est contraire doit céder devant celui de l'illustre écrivain qui a dirigé toutes les opérations et a certainement écrit la vérité à son allié. Quant à l'authenticité du document, elle ne saurait faire de doute (1). Certainement Mathieu d'Édesse, qui écrivait dans le premier tiers du XIIe siècle, avait pu copier cette lettre sur l'original, qui devait à ce moment encore être conservé aux archives royales des Pagratides d'Ani.

Donc ce chroniqueur, après avoir raconté la pointe de Jean Tzimiscès et de son armée jusqu'à la frontière d'Arménie, le traité d'alliance signé avec le roi Aschod III, la campagne en Mésopotamie, le siège d'Amida, la marche avortée sur Bagdad, tous événements qui se rapportent aux opérations de l'an 974, poursuit en ces termes :

« Le basileus se dirigea alors vers Jérusalem (2) et écrivit à Aschod une lettre ainsi conçue (3) : « Aschod, Schahanschah (4), mon fils spirituel (5), écoute et apprends les merveilles que Dieu a opérées en notre

(1) « L'un des plus précieux documents qui nous restent de cette époque, écrit M. Dulaurier dans la préface de son édition de Mathieu d'Édesse, document que nous a transmis Mathieu, est la relation de la brillante campagne que Tzimiscès entreprit dans la Syrie et la Palestine et qu'il a racontée lui-même dans une lettre adressée à Aschod III, dit le Miséricordieux, roi de la Grande Arménie. Nous pouvons suivre maintenant d'étape en étape la marche de ce prince, décrite avec des détails qui n'ont été connus ni de Léon Diacre ni d'aucun autre chroniqueur byzantin.

« L'authenticité de cette pièce, qui provient sans doute des archives des rois Pagratides d'Ani, ne saurait être mise en doute, car les fautes mêmes que l'on y remarque prouvent qu'elle a été traduite en arménien sur un original grec. Dans quelques passages cette version nous offre des noms propres conservant les inflexions grammaticales qu'ils avaient dans le texte primitif : on y lit : *Vridoun*, qui est le nom de la ville de Béryte à l'accusatif, Βήρυτον; *ovoulón*, transcription du génitif pluriel ὀβόλων, *oboles*. »

(2) Le basileus n'atteignit point cette ville, comme le prouve un passage de sa lettre qu'on lira plus loin. Tchamtchian et Brosset (dans Lebeau) ont fait erreur à ce sujet.

(3) Mathieu d'Édesse ne nous donne malheureusement ni le nom de la localité où cette lettre fut écrite, ni la date précise de son envoi. Certainement elle a dû être rédigée dans l'automne de l'an 975, très probablement sur la route du retour à Constantinople. M. Dulaurier (note 3 de la page 12) place à tort les deux expéditions de Jean Tzimiscès en Asie aux années 973 et 974, alors que les dates vraies semblent plutôt être 974 et 975.

(4) « Roi des rois », titre persan transcrit dans cette lettre sous sa forme arménienne. Ce titre fut conféré par les Khalifes de Bagdad aux souverains Pagratides. Aschod III portait plus particulièrement le titre de Schahi-Armén, « roi d'Arménie ». Mais on voit par cette lettre de Jean Tzimiscès qu'il était aussi qualifié de Schahanschah (note d'E. Dulaurier).

(5) L'autocrator et le roi Pagratide se qualifiaient réciproquement de « père » et de « fils » spirituel.

faveur, et nos miraculeuses victoires, qui montrent qu'il est impossible de sonder la profondeur de la bonté divine. Les éclatantes marques de faveur qu'il a accordées à son héritage, cette année, par l'intermédiaire de Notre Royauté, nous voulons les faire connaître à ta gloire, ô Aschod, mon fils, et t'en instruire ; car, en ta qualité de chrétien et de fidèle ami de Notre Royauté, tu t'en réjouiras et tu exalteras la grandeur sublime du Christ, notre Seigneur ; tu sauras ainsi que Dieu est le protecteur constant des chrétiens, lui qui a permis que Notre Royauté réduisît sous le joug tout l'Orient des Perses (1). Tu apprendras comment nous avons emporté de Nisibe, ville des Musulmans, les reliques du patriarche saint Jacques (2) ; comment nous leur avons fait payer le tribut qu'ils nous devaient, et leur avons enlevé des captifs.

« Notre expédition avait aussi pour but de châtier l'orgueil et la présomption de l'Émir al-Mouménin, souverain des Africains nommés Makher Arabes (3), lequel s'était avancé contre nous avec des forces considérables. Dans le premier moment elles avaient mis en péril notre armée, mais ensuite nous les avons vaincus, grâce à la force irrésistible et au secours de Dieu, et elles se sont retirées ignominieusement, comme nos autres ennemis. Alors nous nous sommes rendus maîtres de l'intérieur de leur pays et nous avons passé au fil de l'épée les populations d'une foule de provinces. Après quoi, opérant promptement notre retraite, nous avons pris nos quartiers d'hiver (4).

(1) Jean Tzimiscès fait ici allusion à sa première expédition en Asie, celle de l'année précédente. « On l'a vu, il ne s'était pas avancé alors plus loin vers l'Orient que le Darôn, au nord-est de la Mésopotomie, et à l'entrée de la Grande Arménie. Ce sont ces contrées qu'il désigne par « l'Orient des Perses ». Elles formaient, en effet, la limite de la domination des Parthes et des Perses, à l'extrémité orientale de l'empire grec. » (N. d'E. D.)

(2) Ceci appartient encore à la première expédition, celle de l'an précédent. Voyez page 257 où j'ai raconté d'après Yahia la prise de Nisibe. Nous apprenons ici que l'armée emporta aussi des reliques de cette ville. — Saint Jacques de Nisibe était de la race royale des Arsacides, cousin germain de saint Grégoire l'Illuminateur, le premier patriarche d'Arménie. Il assista en 325 au concile de Nicée. Ses homélies ont été publiées en arménien, avec une traduction latine par le cardinal Antonelli, à Rome en 1756. (N. d'E. D.)

(3) Ce mot est une altération de l'arabe *maghrébi*, « occidental », et, en particulier, « originaire du Maroc ». Un peu plus tard Mathieu d'Édesse se sert de l'expression « Africains ». Par cette double dénomination il entend les Égyptiens. L'Émir al Mouménin auquel Jean Tzimiscès fait allusion est naturellement le Khalife fatimite Mouizz.

(4) Toute cette première partie de la lettre se rapporte à la campagne de 974. Les derniers mots donneraient à penser, ce qui du reste semblerait fort naturel, que le basileus ne retourna point à Constantinople entre les deux campagnes. Cependant les chroniqueurs grecs

MINIATURE d'un magnifique psautier byzantin du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. Couronnement de David. Les basileis byzantins du Xme Siècle étaient, au moment de leur couronnement, ainsi présentés aux troupes, portés sur un bouclier.

« Au commencement d'avril (1), mettant sur pied toute notre cavalerie,

placent à l'automne de 974 son second triomphe dans la capitale et ses démêlés avec le patriarche Basile. En tous cas l'armée hiverna en Syrie, probablement sur le territoire d'Antioche.

(1) Ici commence le récit de la campagne de 975.

nous nous sommes mis en campagne et nous sommes entrés dans la Phénicie et la Palestine, à la poursuite des maudits Africains, accourus dans la contrée de Scham (1). Nous sommes partis d'Antioche avec toute notre armée, et, avançant directement, nous avons traversé le pays qui autrefois nous appartenait, et nous l'avons rangé de nouveau sous nos lois, en lui imposant d'énormes contributions et en y faisant des captifs. Arrivés devant la ville d'Émèse, les habitants de la contrée, qui étaient nos tributaires (2), sont venus à nous et nous ont reçus avec honneur. De là nous avons passé à Balbek, qui porte aussi le nom d'Héliopolis, c'est-à-dire la Ville du Soleil, cité illustre, magnifique, bien approvisionnée, immense et opulente. Les habitants étant sortis dans des dispositions hostiles, nos troupes les mirent en fuite et les firent passer sous le tranchant du glaive. Au bout de quelques jours, nous commençâmes le siège et nous leur enlevâmes une multitude de prisonniers, jeunes garçons et jeunes filles. Les nôtres s'emparèrent de beaucoup d'or et d'argent, ainsi que d'une grande quantité de bestiaux. De là, continuant notre marche, nous nous dirigeâmes vers la grande ville de Damas, dans l'intention de l'assiéger ; mais le gouverneur, qui était un vieillard très prudent, envoya à Notre Royauté des députés apportant de riches présents, et chargés de nous supplier de ne pas les réduire en servitude, de ne pas les traîner en esclavage, comme les habitants de Balbek, et de ne pas ruiner le pays, comme chez ces derniers. Ils vinrent nous offrir de magnifiques présents, quantité de chevaux de prix et de beaux mulets, avec de superbes harnais ornés d'or et d'argent. Les tributs des Arabes, qui s'élevaient en or à 40 000 tahégans (3), furent distribués par nous à nos soldats. Les habitants nous remirent un écrit par lequel ils promettaient de rester sous notre obéissance de génération en génération à jamais. Nous établîmes, pour commander à Damas, un homme éminent de Bagdad, nommé Thourk' (le Turk), qui était venu, accompagné de cinq cents cavaliers, nous rendre hommage, et qui embrassa la foi chrétienne. Il avait déjà, auparavant, reconnu notre autorité. Ils s'engagèrent aussi, par serment, à nous payer un tribut perpétuel, et ils crièrent :

(1) La Syrie.
(2) Comme sujets de Saad le Hamdanide.
(3) Le tahégan d'or arménien équivalait environ au dinar des Arabes.

Honneur à Notre Royauté ! Ils s'obligèrent, en même temps, à combattre nos ennemis. A ces conditions, nous consentîmes à les laisser tranquilles. De là, nous nous dirigeâmes vers le lac de Tibériade, là où Notre Seigneur Jésus-Christ, avec deux poissons et cinq pains d'orge, fit son miracle. Nous résolûmes d'assiéger cette ville ; mais les habitants vinrent nous annoncer leur soumission et nous apporter, comme ceux de Damas, beaucoup de présents et une somme de 30 000 tahégans, sans compter les autres objets. Ils nous demandèrent de placer à leur tête un commandant à nous et nous donnèrent un écrit par lequel ils s'engageaient à nous rester fidèles et à nous payer un tribut à perpétuité. Alors nous les avons laissés libres du joug de la servitude, et nous nous sommes abstenus de ruiner leur ville et leur territoire. Nous leur avons épargné le pillage, parce que c'était la patrie des saints apôtres. Il en a été de même de Nazareth, où la mère de Dieu, la sainte Vierge Marie, entendit de la bouche de l'ange la *bonne nouvelle*.

« Étant allés au mont Thabor, nous montâmes au lieu où le Christ, notre Dieu, fut transfiguré. Pendant que nous faisions halte, des gens vinrent à nous, de Ramleh et de Jérusalem, solliciter Notre Royauté et implorer notre merci. Ils nous demandèrent un chef, se reconnurent nos tributaires et consentirent à accepter notre domination ; nous leur accordâmes ce qu'ils souhaitaient. Notre désir était d'affranchir le saint tombeau du Christ des outrages des Musulmans. Nous établîmes des chefs militaires dans tous les thèmes soumis par nous et devenus nos tributaires, à Bethsan, qui se nomme aussi Décapolis (1), à Génésareth et à Acre, appelée également Ptolémaïs. Les habitants s'engagèrent, par écrit, à nous payer, chaque année, un tribut perpétuel et à vivre sous notre autorité. De là, nous nous portâmes vers Césarée, qui est située sur les bords de la mer Océane, et qui fut réduite ; et si ces maudits Africains, qui avaient établi là leur résidence, ne s'étaient pas réfugiés dans les forteresses du littoral, nous serions allés, soutenus par le secours de Dieu, dans la cité sainte

(1) Le texte porte le mot Béniata, qui est évidemment une altération. En effet, en suivant la marche de Tzimiscès vers le sud, de Nazareth au mont Thabor, nous sommes conduits à la ville de Bethsan ou Scythopolis, située à l'ouest du Jourdain, au sud du lac de Tibériade. C'était la principale ville de la Décapole, et de là vient sans doute la synonymie donnée par Tzimiscès. N. d'E. D.)

de Jérusalem, et nous aurions pu prier dans ces lieux vénérés. Les populations des bords de la mer ayant pris la fuite, nous assujettîmes la partie supérieure du pays à la domination romaine et nous y plaçâmes un commandant. Nous attirions à nous les habitants; mais ceux qui se montraient réfractaires, étaient forcés de se rendre. Nous suivîmes la route qui longe la mer et qui va aboutir en droite ligne à Béryte, cité illustre, renommée, protégée par de forts remparts et qui porte aujourd'hui le nom de Bérouth. Nous nous en rendîmes maîtres après une lutte très vive. Nous fîmes mille Africains prisonniers, ainsi que Nouceïry (1), général de l'Émir al-Mouménin, et d'autres officiers du plus haut rang. Cette ville fut confiée par nous à un chef de notre choix. Puis nous résolûmes de marcher sur Sidon; dès que les habitants eurent connaissance de notre dessein, ils nous députèrent leurs anciens. Ceux-ci vinrent implorer Notre Royauté et demander à devenir nos tributaires et nos très humbles esclaves à jamais. D'après ces assurances, nous consentîmes à écouter leurs prières et à accomplir leurs volontés. Nous exigeâmes d'eux un tribut et nous leur imposâmes des chefs.

« Nous étant remis en marche, nous nous dirigeâmes vers Byblos, ancienne et redoutable forteresse que nous prîmes d'assaut, et dont nous réduisîmes la garnison en servitude. Nous suivîmes ainsi toutes les villes du littoral en les mettant à sac et en livrant les habitants à l'esclavage. Nous eûmes à traverser des routes étroites par où n'avait jamais passé la cavalerie, routes affreuses et très pénibles. Nous rencontrâmes des cités populeuses et magnifiques et des forteresses défendues par de solides murailles et par des garnisons arabes. Nous les avons toutes assiégées et ruinées de fond en comble, et nous en avons emmené les habitants captifs. Avant d'arriver devant Tripoli, nous envoyâmes la cavalerie des « Thimatsis » (des Thèmes) et des Daschkhamadtsis (2) au défilé de Karérès (3) parce que nous avions appris que les maudits Africains s'étaient postés dans ce passage. Nous recommandâmes à nos troupes de s'embusquer, et

(1) C'est l'eunuque Naçir de l'*Histoire des Khalifes Fatimites*. Voy. p. 281.

(2) C'est quelque autre mot grec altéré.

(3) Ce passage doit se trouver dans les gorges du Liban non loin de Tripoli. Karérès en arménien signifie « Face de pierre » ou « de rocher ». (N. d'E. D.)

nous leur préparâmes un piège mortel. Nos ordres furent exécutés. Deux mille de ces Africains s'étant montrés à découvert s'élancèrent contre les nôtres, qui en tuèrent un grand nombre et leur firent beaucoup de prisonniers, qu'ils conduisirent en présence de Notre Royauté. Partout où ils rencontraient des fugitifs, ils s'emparaient d'eux. Nous saccageâmes de fond en comble toute la province de Tripoli, détruisant entièrement les vignes, les oliviers et les jardins : partout nous répandîmes le ravage et la désolation. Les Africains qui stationnaient là osèrent marcher contre nous ; aussitôt nous précipitant sur eux, nous les exterminâmes jusqu'au dernier. Nous nous rendîmes maîtres de la grande ville de Djouel, appelée aussi Gabaon (1), de Balanée, de Séhoun (2) ainsi que de la célèbre Bourzò (3), et il ne resta, jusqu'à Ramleh et Césarée, ni mer ni terre qui ne se soumît à nous, par la puissance du Dieu incréé.

« Nos conquêtes se sont étendues jusqu'à la grande Babylone (4), et nous avons dicté des lois aux habitants, et nous les avons faits nos esclaves ; car pendant cinq mois nous avons parcouru le pays avec des forces nombreuses, détruisant les villes, ravageant les provinces, sans que l'Émir al-Mouménin osât sortir de Babylone à notre rencontre, ou envoyer de la cavalerie au secours de ses troupes : et si ce n'eût été la chaleur excessive et les routes dépourvues d'eau dans les lieux qui avoisinent cette ville, comme Ta Gloire doit le savoir, Notre Royauté serait arrivée jusque-là ; car nous avons poursuivi ce prince jusqu'en Égypte et nous l'avons complètement vaincu, par la grâce de Dieu de qui nous tenons notre couronne.

(1) Le mot *Djouel* est la transcription du nom arabe de la ville de Gibelet ou Gabala, située sur la côte de Phénicie, entre Laodicée, au nord, et Balanée, au sud. Jean Tzimiscès, ou peut-être le traducteur arménien, en affirmant que cette ville porte aussi le nom de Gabaon, a été entraîné probablement à cette synonymie par la ressemblance éloignée du nom de Gabala avec celui de Gabaon ; mais Gabaon, cité de la tribu de Benjamin, au nord de Jérusalem, ne peut se rencontrer dans l'itinéraire que parcourut Jean Tzimiscès, le long des côtes de Syrie. (N. d'E. D.)

(2) Séhoun, en arabe Séhioun, petite ville et château très fort du territoire d'Antioche, s'élevant sur le haut d'une montagne et protégés par de profondes et larges vallées, en guise de fossés.

(3) Ou Borzo. Place très forte, assise sur une des crêtes les plus élevées de la chaîne du Liban (Voy. pages 297 et 299). Les auteurs arabes l'appellent *Barzouyeh*, *Berzouia* ou *Borzia* et la placent au nord-ouest et à une journée de marche d'Apamée, et à l'est et à la même distance du Séhioun. (N. d'E. D.)

(4) Par le nom de *Babylone* l'auteur entend tantôt Bagdad, tantôt le Kaire. On voit par la suite du récit, qu'il paraît plutôt être ici question du Kaire ou Babylone d'Égypte. Quand Jean Tzimiscès dit l'Égypte, il veut certainement parler de la « Syrie égyptienne ».

« Maintenant toute la Phénicie, la Palestine et la Syrie sont délivrées de la tyrannie des Musulmans et obéissent aux Romains. En outre, la grande montagne du Liban a reconnu nos lois ; tous les Arabes qui l'occupaient sont tombés captifs entre nos mains en nombre très considérable et nous les avons distribués à nos cavaliers. Nous avons gouverné l'Assyrie (1) avec douceur, humanité et bienveillance. Nous en avons retiré environ vingt mille personnes que nous avons établies à Gabaon. Tu sauras que Dieu a accordé aux chrétiens des succès comme jamais nul n'en avait obtenu. Nous avons trouvé, à Gabaon, les saintes sandales du Christ, avec lesquelles il a marché lorsqu'il parut sur la terre, ainsi que l'Image du Sauveur qui, dans la suite des temps, avait été transpercée par les Juifs, et d'où coulèrent, à l'instant même, du sang et de l'eau ; mais nous n'y avons pas aperçu le coup de lance. Nous trouvâmes aussi dans cette ville la précieuse chevelure de saint Jean-Baptiste le Précurseur (2). Ayant recueilli ces reliques, nous les avons emportées pour les conserver dans notre Ville que Dieu protège. Au mois de septembre, nous avons conduit à Antioche notre armée sauvée par sa toute-puissante protection. Nous avons fait connaître ces faits à Ta Gloire, afin que tu sois dans l'admiration en lisant ce récit, et que tu glorifies, de ton côté, l'immense bonté de Dieu ; afin que tu saches quelles belles actions ont été accomplies dans ces temps-ci, et combien le nombre en est grand. La domination de la Sainte Croix a été étendue au loin, en tous lieux ; partout, dans ces contrées, le nom de Dieu est loué et exalté ; partout est établi mon empire avec éclat et majesté. Aussi notre bouche ne cesse de rendre de solennelles actions de grâces à Dieu, qui nous a accordé d'aussi magnifiques triomphes. Que le Seigneur, Dieu d'Israël, soit donc éternellement béni. »

Le texte de ce triomphant bulletin de victoire, précieux entre tous, est immédiatement suivi, dans le récit de Mathieu d'Édesse, de cette autre missive impériale adressée à un des fonctionnaires militaires du roi

(1) C'est-à-dire « la Syrie ».

(2) Suivant Léon Diacre, ce fut à Membedj que Jean Tzimiscès trouva les sandales du Christ et la chevelure de saint Jean-Baptiste. De même cet auteur affirme que ce fut à Béryte que le basileus obtint la célèbre Image miraculeuse du Sauveur. C'était un tableau représentant le Crucifiement.

Aschod, gouverneur de sa province de Darôn. Ce document, dont l'authenticité frappante vient affirmer encore celle de la lettre au roi d'Arménie, a trait à deux des clauses du traité signé par Jean Tzimiscès avec Aschod l'année précédente, clauses qui n'avaient point été exécutées. Certainement les deux lettres, comme aussi la troisième que je transcris plus loin, ont dû être expédiées par le même courrier. De même elles ont dû être déposées ensemble aux archives royales d'Arménie, où Mathieu d'Édesse les aura retrouvées et transcrites toutes trois en suivant. Voici la lettre au gouverneur du Darôn :

« A Anaph'ourden Léon, protospathaire de Terdchan (1), gouverneur militaire du Darôn, salut et joie en notre Seigneur! Nous avons appris que tu n'as pas remis la forteresse d'Aïdziats, comme tu l'avais promis. Nous avons écrit à notre commandant de ne pas l'occuper et de ne pas prendre les mulets que tu étais convenu de livrer, parce que maintenant nous n'en avons plus besoin; mais les 40 000 oboles que nous avons envoyées, fais-les porter à notre commandant, qui les transmettra à Notre Royauté. Tu obtiendras la récompense de tes travaux et une moisson proportionnée à ce que tu auras semé; tous les biens possibles au fur et à mesure que tu les auras mérités (2). »

« Tzimiscès, poursuit Mathieu d'Édesse, écrivit aussi au docteur arménien Léonce la lettre que voici : » Léonce était, on se le rappelle, un des ambassadeurs envoyés l'année d'auparavant au basileus par le roi Aschod. On sait que Jean avait fait à ce personnage une réception particulièrement gracieuse et lui avait conféré le titre de *rabounabed* ou chef des docteurs. On apprend par la curieuse lettre qui suit et qui certainement a dû être retrouvée par l'évêque d'Édesse avec les deux précédentes, que le souverain et le philosophe étaient demeurés dès lors dans

(1) District de la Haute Arménie, située à l'ouest de Garin ou Théodosiopolis (Erzeroum).

(2) Cette lettre est très curieuse. Jean Tzimiscès parle en maître au fonctionnaire arménien. L'Arménie n'est plus en vérité qu'une terre vassale. Le protospathaire Anaph'ourden avait négligé de livrer aux Byzantins la forteresse d'Aïdziats (voy. pp. 244 et 248) comme il avait été convenu. De même il n'avait pas expédié les mulets commandés certainement pour l'expédition de Syrie. Maintenant que le basileus n'en a plus besoin, il réclame au fonctionnaire négligent la somme qui avait été envoyée pour payer ces animaux. Mais en même temps il ne se départ pas de ses procédés de douceur accoutumée. Au lieu d'accabler l'officier arménien de sa colère, il l'assure de toute sa bienveillance, pourvu qu'il s'étudie désormais à la mériter.

les termes de la correspondance la plus amicale. Voici le texte de la missive impériale :

« A notre agréable et bien-aimé philosophe, l'illustre Pantaléon (1), salut ! Nous t'avons invité à te trouver, à notre retour de l'expédition que nous avons entreprise contre les Musulmans, dans notre Ville sainte et bénie. Lorsque tu vins à nous de la part d'Aschod Schahanschah, mon fils spirituel, tu apaisas le ressentiment qu'il nous avait inspiré et tu amenas Bab, le Pagratide, du district d'Antzévatsik (2), ainsi que Sempad Thor'netsi (3), le protospathaire. Tu feras tous tes efforts pour que nous te trouvions dans notre Ville gardée de Dieu et là nous célébrerons des fêtes solennelles en l'honneur des sandales du Christ, notre Dieu, et de la chevelure de saint Jean-Baptiste. Je serai enchanté, surtout, de te voir entrer en conférence avec nos savants et nos philosophes et nous nous réjouirons en vous. Que Dieu soit avec nous et avec vous et Jésus-Christ avec ses serviteurs. »

« Lorsque le docteur Léonce, continue Mathieu d'Édesse, eut connu la volonté de l'empereur, il partit pour Constantinople. Des fêtes magnifiques eurent lieu en l'honneur des sandales de Dieu et de la chevelure du saint Précurseur. L'allégresse fut générale dans la cité impériale. Notre docteur arménien soutint des controverses, en présence de l'empereur, avec tous les savants de cette ville, et se montra invincible dans son argumentation, car il répondit à toutes les questions d'une manière qui satisfit tout le monde. Il fut comblé d'éloges, ainsi que le maître de qui il tenait ses doctrines, et gratifié, par l'empereur, de cadeaux très précieux ; puis, tout joyeux de cette réception, il s'en retourna en Arménie, vers l'illustre maison de Schirag (4). »

Un autre historien national d'Arménie, Samuel d'Ani, après avoir

(1) Cette variante, dit E. Dulaurier, se rencontre dans tous nos manuscrits, et il est impossible de savoir si elle provient de l'auteur de la lettre, Tzimiscès, de notre historien, ou de quelque ancien copiste qui l'aura fait prévaloir dans les temps postérieurs.

(2) Ce personnage de la famille royale d'Arménie se trouve mentionné dans ce seul document.

(3) Ou « de Thorhn ».

(4) C'est-à-dire « vers le roi Aschod le Miséricordieux, à Ani ». L'expression « Maison de Schirag » est prise pour le district de ce nom, dans la province d'Ararad, où s'élevait la ville d'Ani, capitale des souverains de la principale branche des Pagratides arméniens. Ani, ruinée successivement par les Turcs Seldjoukides et les Mongols, et par un tremblement de terre

raconté, ce qui est faux, que dans cette expédition le basileus Jean avait pénétré jusqu'à Jérusalem, mentionne également la lettre de ce prince au roi Aschod, mais sans en donner le texte, disant fort à tort qu'elle fut écrite dans la Ville sainte. L'unique renseignement inédit est qu'à cette

ÉTOFFE DE SOIE byzantine fabriquée sous le règne de Basile II et de Constantin, et portant la marque de ces basileis. — Musée industriel de Düsseldorf.

impériale missive se trouvait joint pour le roi Aschod un somptueux présent de deux cents esclaves et de mille chevaux syriens.

Mais n'anticipons pas sur les événements et revenons quelque peu en arrière sur les indications historiques si importantes que nous fournit cette mémorable lettre du basileus Jean à son vassal d'Arménie. Par ce document il nous est devenu possible de nous rendre compte de l'itinéraire suivi par l'armée d'invasion et des résultats obtenus par elle, infiniment mieux, bien plus exactement, plus complètement, que par les si insuffisants récits des autres sources. Dans la lettre de Jean Tzimiscès, toute la

en 1317, fut abandonnée définitivement par ses habitants en 1319 ; elle ne subsiste aujourd'hui que par ses magnifiques ruines, que j'ai eu la joie de visiter au mois de septembre dernier. Voyez les gravures des pages 248, 249, 253, 256, 257 et 361.

marche des Grecs est en effet très nettement tracée. Nous allons refaire pas à pas avec le basileus et ses troupes cette longue et glorieuse marche en joignant au texte de la lettre à Aschod les quelques renseignements accessoires fournis par les chroniqueurs.

Léon Diacre, racontant cette brillante expédition à sa manière, fait paraître d'abord Jean et son armée sous les murs de Membedj. « Jean, dit-il, prit cette ville de force après avoir battu les murailles avec toutes ses variétés de machines de guerre. » Puis il se borne à ajouter que les Grecs trouvèrent en ce lieu les sandales du Christ et les cheveux du Précurseur, reliques d'un prix inestimable. Ce détail isolé peint bien cette époque étrange. Jean Tzimiscès qui, en vrai basileus byzantin, semble avoir été au moins aussi dévot que brave, éprouva une joie extrême de cette trouvaille. « Il emporta ces reliques, dit le chroniqueur, comme un don du Seigneur, et lors de sa rentrée triomphale dans la Ville gardée de Dieu, il déposa de ses mains les saintes sandales, « trésor exquis », dans le temple illustre de la Mère de Dieu, qui est au Palais Sacré (c'est-à-dire la chapelle impériale de Sainte-Marie du Phare), et la chevelure de saint Jean-Baptiste dans ce petit oratoire également palatin du Christ de la Chalcé qu'il chérissait d'un si grand amour après l'avoir fait entièrement reconstruire (1). »

Le récit du Diacre nous montre ensuite le basileus et son armée devant l'antique Apamée, puissante place de guerre sur le cours supérieur de l'Oronte. Malgré sa force, celle-ci aussi succomba après peu de jours. Léon ne dit rien de Balbek, mais cette ville est citée par Elmacin comme ayant été de même prise par les Byzantins, et le chroniqueur raconte, détail curieux, comment son sheik épouvanté dut faire au basileus vainqueur les honneurs de ses temples merveilleux, ruines géantes, reliques dernières de la cité du Soleil. Enfin Léon Diacre amène Jean sous les murs de la radieuse Damas, alors vraiment encore la perle de l'Orient. Ici, de concert avec l'historien syrien Aboulfaradj, il nous fournit quelques précieuses indications inédites :

Il y avait beau temps qu'aucun basileus byzantin n'avait foulé du pied de son cheval de guerre les vertes campagnes de cette reine des villes de

(1) Voy. pp. 80 et 84. Voyez à propos de ces saintes reliques la note de la page 169 du t. IV de l'édition de Zonaras publiée à Leipzig par Dindorf.

Syrie, mollement étendue au delà de la montagne parmi ses grands jardins. Même Nicéphore Phocas n'avait pu pousser aussi loin. Lorsque Jean, à la tête de son brillant état-major, approcha des portes de la grande cité sarrasine, antique résidence des Ommiades, célébrée par tous les poètes de l'Orient, il vit venir à sa rencontre, raconte Léon Diacre, un immense et suppliant cortège. C'était l'émir turc Aftekîn, que les chroniqueurs byzantins nomment Phatgan, celui dont j'ai parlé plus haut à propos de la conquête qu'il avait faite de Damas peu de mois auparavant (1). Suivi des notables, des prêtres, du peuple en nombre infini, il venait humblement apporter au basileus les clefs de la cité. Il y avait quelques mois à peine, après la défaite définitive des envahisseurs karmathes par les Africains, après bien des luttes en Syrie, que la superbe cité, riche et lettrée, toujours encore boulevard en Asie des rites sunnites, était tombée aux mains de ce noble émir chassé de Bagdad par Adhoud Eddaulèh (2). Après en avoir expulsé les Égyptiens, il s'y était installé avec ses bandes fidèles, et, bien que faisant dire la prière officielle au nom de l'Abbasside Et-Ta'yi, il était entré en négociations avec le Fatimite d'Égypte. Il s'était plus ou moins réconcilié avec lui et avait été nommé par lui son lieutenant à Damas. En réalité il était tout à fait indépendant. Seulement, comme tout le reste de la Syrie méridionale et maritime se trouvait maintenant aux mains des garnisons africaines de Mouizz, il s'était vu contraint de faire bonne figure à celui-ci (3).

Aftekîn, type achevé du parfait émir oriental de l'époque, descendit de sa monture devant son trop puissant adversaire. Au milieu de la poussière du chemin, prosterné jusqu'à terre, il baisa plusieurs fois le sol devant son nouveau maître. Aboulfaradj, qui nous rapporte ce détail, dit encore : « Bar Zaccath, noble arabe syrien, avait écrit à Phatgan, le conjurant de ne pas être assez insensé pour chercher à résister à Tzimiscès. Phatgan obtempéra de suite à ce conseil ».

(1) Page 280.

(2) En l'an 304 de l'Hégire (sept. 974 à sept. 975). Jean Tzimiscès se présenta devant Damas dans le courant de l'été de 975.

(3) Nowaïri dit que la « rumeur publique, au commencement de cette année, annonça que les Grecs se disposaient à faire une incursion en Syrie, attendu que le Turc Aftekîn avait écrit sur ce sujet à l'empereur Tzimiscès » (Quatremère, *op. cit.*, p. 129).

Ce dut être une de ces belles scènes orientales que notre imagination aimerait à pouvoir se représenter exactement. Le basileus et ses officiers à cheval dans leurs plus éclatants costumes de guerre, entourés de leurs gardes poudreux. A ses pieds, Phatgan et les anciens de la ville, tous sheiks et ulémas, en robes blanches, le crâne rasé, tous prosternés dans la poussière, implorant à haute voix avec des exclamations déchirantes le vainqueur redouté. Tout à l'entour les beaux jardins, les palmiers innombrables. Dans le fond, derrière les remparts de Damas, un monde de minarets et de coupoles; sur le haut des créneaux, tout un peuple immense, peuple étrange de blanc vêtu.

Nous ignorons comment Jean Tzimiscès traita Damas conquise. Certainement il dut la traiter fort doucement, suivant sa coutume. Aboulfaradj dit seulement que le basileus, tout joyeux de cette aventure qui lui livrait sans coup férir la capitale de la Syrie, ordonna à Phatgan de remonter à cheval et lui fit grand honneur. Phatgan lui jura obéissance et lui promit un tribut annuel de trois cent mille « zuzes » de blé, dont Jean voulut bien se contenter.

Après Antioche conquise, après Alep soumise au tribut, Damas devenait donc, elle aussi, la vassale des basileis. La frontière de l'empire reculait une fois de plus vers le sud. Ce qui suivit est bien typique. « Tzimiscès, dit Aboulfaradj, ordonna à l'émir de galoper devant lui et de donner ce spectacle à ses troupes. » Il s'agit évidemment ici de quelque fantasia ou du noble jeu du djérid si en honneur parmi les Turcs. C'était une grâce que le basileus faisait au vaincu de lui demander cette représentation belliqueuse. « L'émir, poursuit le chroniqueur, courut donc et reçut l'approbation du basileus pour sa belle tenue. Il en fut si ému qu'il descendit de son coursier et baisa la terre devant Tzimiscès. De nouveau l'autocrator lui ordonna de remonter à cheval, mais comme il ajoutait qu'il se contenterait pour la ville prise du tribut d'une année, le chef une fois encore mit pied à terre et se prosterna dans la poussière. Alors Jean, par assaut de courtoisie, lui demanda comme souvenir la noble bête avec laquelle il avait si superbement couru aux applaudissements de l'armée, puis encore sa lance et son épée qu'il avait si habilement maniées. L'autre, transporté de reconnaissance pour une attention si délicate, ajouta à ces dons celui des riches

vêtements qu'il portait. Il donna encore de précieux aromates, dix chevaux de prix et de nombreux javelots. Mais l'empereur accepta seulement ce cheval, cette lance et cette épée et rendit le reste, satisfait des dispositions excellentes dans lesquelles il trouvait le grand chef sarrasin. Lui-même fit don à Phatgan de superbes vêtements d'apparat, d'objets d'orfèvrerie, de tissus d'argent et de ses plus beaux mulets. » C'étaient là les fameux costumes destinés à être donnés en don aux princes et hauts personnages étrangers et que le Porphyrogénète recommande de placer dans les bagages du basileus en campagne. C'étaient là les fameux mulets marqués au chiffre impérial, qui, pompeusement ornés et gaîment pomponnés, précédaient constamment le cortège du basileus en marche.

Léon Diacre dit expressément que Jean Tzimiscès imposa tribut aux Damasquins et les fit ses sujets. Les légionnaires byzantins, les paysans de Thrace et d'Anatolie, les auxiliaires slaves, ibères ou arméniens durent prendre plaisir à errer parmi les merveilleux bazars de Damas, immenses, encombrés, riches alors de tous les plus somptueux produits de l'art oriental : armes, objets damasquinés de toute sorte, verres émaillés, lampes et buires, briques faïencées, étoffes à grands dessins et grands ramages.

A partir d'ici les renseignements des chroniqueurs byzantins deviennent de plus en plus vagues et incomplets. Sans se préoccuper de nous dire la route suivie par l'armée et son chef, ils nous les montrent d'abord enlevant d'assaut dans une attaque soudaine la forteresse montagnarde de Borzo assise sur une des cimes les plus hautes et les plus escarpées du Liban, puis apparaissant non moins subitement devant les villes de la côte phénicienne. Sayda, l'antique Sidon, est citée la première. La population sortit tout entière à la rencontre des guerriers du nord, demandant l'aman, offrant de riches présents (1). On laissa de côté cette ville si aisément conquise et on marcha sur Tarâboulos, la Tripolis des Grecs. Située à une assez grande distance de la mer, sur une colline d'accès difficile, un des premiers contreforts du Liban, défendue de ce côté par d'épaisses murailles, protégée de l'autre par la mer sur le rivage de

(1) Aboulfaradj fait le même récit. – Voy. aussi Wustenfeld, *Geschichte der Fastimiden Chalifen*, p. 127.

laquelle était bâti le port, cette cité ne pouvait être enlevée que par un siège long et régulier. Comme le basileus était pressé, il laissa une portion de ses troupes pour la bloquer et courut réduire avec le reste les autres villes maritimes. Les auteurs ne nomment parmi elles que Banias, l'ancienne Balanée, vers le nord, et Béryte vers le sud. Celle-ci fut enlevée de force, dit Aboulfaradj. L'eunuque Nacir, le généralissime égyptien, fut pris dans cette affaire par les Grecs (1).

A Béryte (nous avons vu que la lettre de Jean place cet épisode à Gabala), on trouva, raconte ensuite Léon Diacre, une Image miraculeuse du Crucifiement dont on racontait un prodige bien fait pour stupéfier. Un chrétien de cette ville avait déposé avec vénération cette Image dans sa maison. Plus tard il était allé habiter une autre demeure et, par la volonté de Dieu, il oublia dans la première ce gage sacré. Un Juif y étant venu vivre convoqua quelques-uns de sa secte à un repas dès le lendemain. Eux voyant l'Image du Christ crucifié fixée à la muraille couvrirent leur hôte de malédictions, l'appelant apostat et sectateur du Christ. Il leur jura qu'il venait de voir l'Image pour la première fois. Alors ces misérables s'écrièrent : « Si vraiment tu n'es pas chrétien, prouve-le en frappant du flanc de ta lance cette effigie de l'infâme Nazaréen, comme jadis nos pères l'ont frappé sur la croix. » Alors lui, saisissant son arme, furieux et désirant se disculper, en perça l'Image. A peine l'avait-il touchée que de l'eau et du sang mélangés s'écoulèrent en abondance de la plaie. A ce prodige affreux on dit que les Juifs impies tremblèrent. Le bruit de ce fait extraordinaire s'étant répandu, les chrétiens envahirent la demeure de l'Hébreu, et, se saisissant de l'Image vénérable d'où continuaient à couler des flots de sang, ils la placèrent dans un lieu saint où elle devint l'objet d'une immense dévotion. Jean Tzimiscès fit prendre l'Icone miraculeuse pour la faire placer, elle aussi, dans son cher oratoire de la Chalcé au Palais Sacré (2).

(1) Wustenfeld, *op. cit.*, p. 107. Ce récit dit que Reihan avec son corps de troupes rejoignit alors l'armée égyptienne battue, en prit le commandement et se jeta à la poursuite du basileus, qu'il força d'évacuer à nouveau Tripoli et qu'il battit complètement avec ses troupes africaines. Mouizz, fort joyeux de cette nouvelle, décida d'attaquer avec toutes ses forces Aftekin qui avait accepté la suzeraineté du basileus; mais la mort l'empêcha de mettre ce projet à exécution.

(2) Voy. à propos de cette relique la note de Hase dans Léon Diacre, éd. de Bonn, p. 446. Les

« Lorsque Balanée et Béryte eurent succombé, poursuit le Diacre, Jean arriva devant Tripoli. » Ce chroniqueur fait en effet paraître à ce moment pour la première fois le basileus devant cette ville et en fixe à cette date le blocus par une portion de l'armée d'invasion tandis que le reste allait achever la soumission du littoral. Mais Tripoli, défendue par sa puissante muraille, protégée du côté de la mer par la flotte d'Égypte, résista si bien qu'au dire du Diacre on ne put la prendre.

Yahia nous a, de son côté, transmis sur cette marche victorieuse de Jean Tzimiscès le long des rivages phéniciens quelques précieuses indications inédites : « Et le roi partit, dit-il (1), ayant pris la route du bord de la mer, et il occupa Beyrouth et fit prisonnier l'émir de cette ville, l'eunuque Nasr, (2) et l'envoya en terre grecque. » L'historien oriental mentionne ensuite l'échec des Grecs devant Tarâboulos, la prise des places fortes de Balanée et de Djavade, qui est Gabala, la reddition de Borzoua (la Borzo de Léon Diacre) et de Sahioun ou Séhoun. Cette dernière forteresse, célèbre aujourd'hui par son fameux et colossal fossé taillé dans le roc vif par les croisés, fut remise au basileus par son gouverneur « Kouleïb le chrétien », le « secrétaire » de Yarok tach, ancien mamelouk de Seïf Eddaulèh, possesseur de cette cité au nom du Khalife. « Et le basileus, dit Yahia, nomma des gouverneurs à lui dans ces forteresses qui, depuis lors jusqu'à aujourd'hui, ont appartenu aux Grecs (3). Et le roi fit Kouleïb patrice et conféra des titres à ses deux fils. Il le nomma aussi basilikos, c'est-à-dire gouverneur d'Antioche (4), et lui fit don de vastes domaines. »

Ce curieux passage est un nouvel exemple de cette habile politique byzantine qui n'hésitait pas à combler de titres et de faveurs, même à

deux manuscrits grecs 521 (fol. 267) et 767 (fol. 98) de la Bibliothèque nationale, manuscrits dont un est précisément cité dans cette note de Hase, contiennent un récit anonyme du miracle de Béryte. Ce miracle a fait l'objet d'un petit traité de Germain, archevêque de Constantinople, qui se trouve dans le manuscrit grec 638 de la même Bibliothèque. Cette indication manque à une petite bibliographie sur le même sujet insérée au t. X, p. 254, de la *Bibliotheca græca* de Fabricius (ed. Harless) *note communiquée par M. Omont*.

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 21.

(2) C'est le Nacir de la page précédente, le Nouceïry de la lettre de Jean Tzimiscès.

(3) On sait que Yahia écrivait vers l'an 1015. Ni Léon Diacre, ni Jean Tzimiscès lui-même ne donnent aucun détail sur cette prise de Borzo par les Grecs.

(4) Probablement en remplacement de Michel Bourtzès.

placer à la tête d'une des plus puissantes forteresses de l'empire un chef ennemi vaincu, pourvu que celui-ci par son adhésion pût être de quelque utilité à la chose publique, alors même qu'il se trouvât être, comme ici, un des lieutenants du Fatimite, avec cette circonstance aggravante qu'il était un renégat. Nous retrouverons ce Kouleïb deux années plus tard, en l'an 977, à une autre page de ce récit (1).

« A ce moment précis, dit Léon Diacre, c'est-à-dire au premier jour d'août 975, une comète merveilleuse, divine et redoutable, prodige dépassant les conceptions humaines, apparut du côté nord du firmament et brilla au ciel quatre-vingts jours durant. Jamais encore on n'en avait vu de semblable. Jamais aucune n'avait relui d'un éclat aussi vif et aussi prolongé. Droit comme un cyprès, s'élevant graduellement du côté de l'Orient jusqu'à l'extrémité du firmament, se mouvant dans la direction du sud (2), légèrement recourbé à son extrémité, brillant d'un éclat merveilleux, projetant de tous côtés des rayons aussi éclatants que terrifiants, cet astre prodigieux qui remplissait d'effroi les âmes de tous, se levait chaque nuit vers la douzième heure, demeurant chaque matin visible jusqu'en pleine clarté du jour. Syméon, logothète et magistros, et Stéphanos, évêque de Nicomédie, deux sages parmi les sages de leur temps, observateurs éclairés des phénomènes célestes, interrogés par le basileus sur la signification de ce météore inouï, préoccupés avant tout d'être agréables au prince, lui répondirent en vrais courtisans que c'était là pour lui un présage de victoire et de longue vie. » « Hélas, s'écrie le chroniqueur, écrivant son histoire quinze années après cette apparition qui tant épouvanta ses contemporains, en réalité la terrible comète prédisait bien autre chose », et il énumère douloureusement en plusieurs pages et la mort si prochaine de l'infortuné basileus et toutes les calamités qui allaient être la suite de cet événement affreux : révoltes exécrables, luttes civiles interminables, invasions, guerres étrangères, tremblements de terre, famines, pestes, la ruine enfin presque totale de l'empire romain (3). Skylitzès et Cédrénus tiennent

(1) Voy. p. 376 et la vignette de la p. 381.

(2) « Vers l'ouest, au pays des Grecs », dit l'historien arménien Açogh'ig.

(3) Cette triste énumération nous a même valu, on le verra plus loin, quelques indications très précieuses sur un certain nombre de ces événements, en particulier sur la révolte de Bardas Skléros.

CÉRÉMONIE FUNÈBRE SARRASINE. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.)

le même langage que Léon Diacre. Avec Glycas ils désignent cette comète qui semble avoir si vivement impressionné tout le monde oriental sous le

nom de *Pogonias*, « la barbue », à cause de sa forme (1). Divers phénomènes, des aurores boréales, vinrent ajouter leurs effrayants pronostics à celui-là.

Immédiatement après avoir raconté cette apparition et les calamités dont elle devait être le présage, Léon Diacre dit que le basileus reprit la route du nord. Il y avait ici de grandes obscurités. Lebeau, suivant le récit d'Elmacin, faisait ensuite paraître devant Antioche Jean Tzimiscès déjà malade et ayant pour cette cause levé le siège de Tripoli après quarante journées d'approche, journées dont il avait partagé les surhumaines fatigues avec ses soldats. Jean, au dire de l'historien arabe, espérait trouver un refuge dans la grande forteresse syrienne. Mais les Antiochitains, en grande partie de race sarrasine, n'obéissaient aux Grecs que par force. Voyant Tzimiscès affaibli, ils lui auraient fermé leurs portes, probablement après avoir chassé la garnison byzantine. Lui, fort irrité, n'étant plus en état de les forcer, se serait contenté de dévaster leur territoire et de faire couper tous leurs arbres fruitiers, palmiers et autres ; puis, se sentant de plus en plus mal, il aurait poursuivi sa route vers Constantinople, laissant sous les murs de la cité révoltée son lieutenant Bourtzès qui, jadis, s'en était emparé pour Nicéphore Phocas. Cette fois encore, le fameux capitaine s'en serait rendu maître peu après le départ de l'empereur. Toutes ces informations comme celles de l'*Histoire des Fatimites* sur la poursuite de l'armée impériale par l'eunuque Reïhan (2) semblent aujourd'hui définitivement controuvées par le témoignage de la lettre de Jean Tzimiscès qui ne souffle mot de tous ces événements et il semble bien probable qu'Elmacin aura confondu ce prétendu nouveau siège d'Antioche avec celui des lieutenants de Nicéphore Phocas en 969. En 975 Antioche, qui avait repoussé cinq ans auparavant l'attaque des bandes africaines, devait posséder une forte garnison, placée probablement encore sous le commandement de

(1) Cedrénus II, p. 414 dit qu'elle apparut au mois d'août, Indiction troisième, et qu'elle dura jusqu'au mois d'octobre, Indiction quatrième. — Açogh'ig, autre écrivain contemporain de Léon Diacre, Arménien celui-là, mentionne également cet astre qui, dit-il, parut en été durant la moisson et qui était en forme de lance. — On appelait encore cette comète « Xiphias », Ξιφίας, parce que l'imagination effrayée des peuples croyait reconnaître dans les astres de ce genre la forme d'une épée ou d'une lance.

(2) Voy. p. 298, note 1.

Bourtzès (1), et les impériaux n'eurent certainement point à reprendre cette grande place de guerre.

Par la lettre de Jean Tzimiscès à son vassal d'Arménie, nous nous rendons compte de l'itinéraire de l'armée d'invasion et des résultats obtenus infiniment mieux et plus exactement que par les récits si imparfaits ou si infidèles des autres sources. Jean a très nettement indiqué le chemin parcouru. Il s'est avancé à une bien plus grande distance vers le sud, il a rétabli de ce côté la domination byzantine infiniment plus loin qu'on ne pourrait le soupçonner en lisant Léon Diacre ou les annalistes arabes. Bien plus clairement aussi par sa narration si vivante on s'aperçoit que ses adversaires constants dans cette campagne furent non point seulement les contingents sarrasins de Syrie, comme le laisseraient supposer les auteurs que je viens d'énumérer, mais surtout et toujours les excellentes troupes régulières africaines, les guerriers maghrébiens fameux du Fatimite d'Égypte.

Parti de Constantinople au premier printemps, Jean rejoint en Asie, peut-être seulement à Antioche, ses troupes qui y avaient pris leurs quartiers d'hiver après la campagne de Mésopotamie de l'an précédent. C'est d'Antioche qu'il part dans le courant d'avril, pour pénétrer en pays ennemi, « marchant devant lui comme un lion furieux », soumettant toutes les places fortes sur son passage, remontant le cours de l'Oronte jusqu'à Émèse. Nécessairement c'est à ce moment qu'il dut passer par Apamée. Lui, ne nomme point cette ville, mais le renseignement donné par Léon Diacre doit être exact. Quant à Membedj où ce chroniqueur fait retrouver au basileus les sandales du Christ, cette cité se trouve située tout à fait en dehors du chemin parcouru par l'armée, et si vraiment elle fut prise cette fois encore par les impériaux, ce ne put être que par un corps détaché. En tous cas Léon Diacre a fait erreur pour les saintes sandales et la chevelure du Précurseur puisque le basileus affirme que ces reliques vénérables furent retrouvées par lui à Gabala.

D'Émèse qui lui paya tribut, Jean, continuant à remonter le fleuve Oronte jusqu'à sa source, poursuivit sa marche directement vers le sud et atteignit Balbek. Ici la lettre impériale concorde avec les autres récits, mais

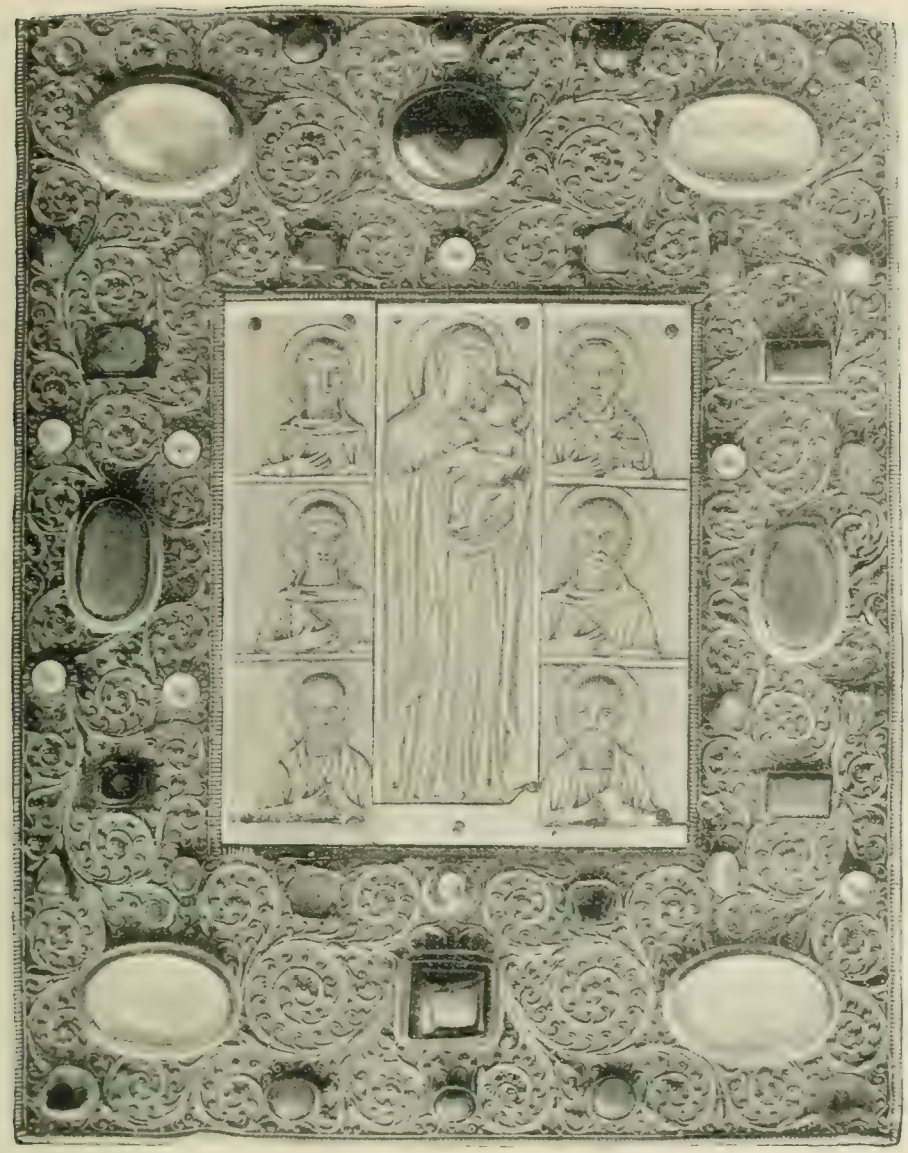
(1) Que le renégat Kouleib allait remplacer. Voy. p. 299.

MOSQUÉE à Antioche (photographie communiquée par M. M. Van Berchem).

elle nous apprend en plus que l'armée dut faire le siège de cette antique capitale, alors encore place de guerre importante, aujourd'hui presque déserte. Balbek n'avait pas vu d'empereur romain l'assiéger depuis les temps d'Aurélien. Jean Tzimiscès en parle comme d'une ville sarrasine considérable : « cité illustre, magnifique, bien approvisionnée, immense et opulente ! » Les réminiscences de l'antiquité ont certainement poussé l'écrivain impérial à l'exagération.

L'armée franchit ensuite l'Antiliban et arriva en vue de Damas qui fit aussitôt sa soumission. Ici encore le récit de Jean est d'accord avec ceux des annalistes. Quelle pitié d'en savoir si peu sur cette merveilleuse chevauchée impériale ! Damas non plus n'avait pas vu de basileus de Roum depuis de longs jours. Le Turk dont parle la lettre royale et qui était venu avec cinq cents cavaliers à la rencontre du vainqueur, c'était Aftekîn, le Phatgan de Léon Diacre. Jean le laissa à la tête de sa nouvelle conquête et l'ancien émir turc devenu depuis peu le lieutenant du Fatimite africain se trouva maintenant le vassal converti du basileus orthodoxe, très pieux.

Toute la partie suivante de l'expédition ne se trouve rapportée que dans la lettre du basileus et c'est là le passage peut-être le plus précieux de ce document extraordinaire. De Damas, par Banias évidemment, l'armée impériale marche sur Tibériade. L'antique cité biblique, devenue bourgade sarrasine, se soumet au basileus qui lui donne un gouverneur grec et l'épargne à cause des grands souvenirs du Christ. De là, par Nazareth, par toutes ces campagnes augustes dont chaque nom devait retentir pieusement au cœur de ces dévots fils de la Vierge, de ces guerriers orthodoxes, l'armée gagne Acre et le haut Thabor. Toute la contrée, débarrassée des garnisons maugrebines qui s'enfuient de toutes parts, acclame le vainqueur. Jérusalem, dont le seul nom fait trembler d'émotion les guerriers de la Croix, Ramleh également, demandent et obtiennent des gouverneurs



COUVERTURE D'ÉVANGÉLIAIRE. — Fragments d'un triptyque d'ivoire byzantin du XIme Siècle, enchâssés dans une monture en orfèvrerie de fabrication occidentale plus récente. — (Musée de Cluny.)

byzantins. De même Acre, Nazareth et Bethsan. Enfin on arrive à Césarée, la ville d'Hérode, l'antique capitale des gouverneurs romains. Jamais basileus byzantin depuis des siècles n'avait poussé si loin. Qui pourrait décrire

les sentiments de ces pieux soldats parcourant tous ces lieux sacrés, si étrangement, si passionnément révérés par eux, ces localités fameuses tant célébrées par les Livres Saints, qui, depuis tant d'années, n'avaient plus vu passer d'armée chrétienne? On était tout près de Jérusalem, la cité de David et du Christ. Quelle émotion poignante étreignait toutes ces âmes simples! Le basileus couronné de Dieu, l'Isapostole, le représentant du Christ sur la terre, allait se rendre dans la cité du Golgotha; son pied nu allait fouler pieusement le sol du Calvaire. Malheureusement les garnisons africaines en fuite, tous les guerriers épars du Fatimite avaient couru s'enfermer dans les places fortes du littoral phénicien où des renforts les avaient rejoints par la voie de la mer. Il fallait avant tout les battre, les détruire, pour qu'ils ne pussent menacer les derrières de l'armée, ruiner ses communications, sabrer ses arrière-gardes. Force fut aux Grecs désolés de se détourner de Jérusalem, de remonter d'abord vers le nord en suivant la côte, d'achever cette œuvre de pacification avant d'aller prier et pleurer au Tombeau du Sauveur. Il dut en coûter cruellement à tous ces Byzantins, basileus, capitaines et soldats, de remettre à plus tard ce pèlerinage tant rêvé à travers de si rudes fatigues, si proche aujourd'hui! Hélas, plus tard, il ne fut plus temps (1).

Toute cette brillante et curieuse marche militaire à travers les montueuses campagnes de l'aride Palestine, toute cette rapide conquête de ces terres fameuses nous seraient inconnues sans la lettre du basileus à son vassal le roi des rois d'Arménie.

On remonta donc la côte phénicienne, longeant de plus ou moins près le rivage, jusqu'à Beyrouth d'abord, qu'on prit de haute lutte avec le général du Khalife et les troupes africaines qui y tenaient garnison depuis le printemps. De là, se détournant vers le sud, on alla prendre Sayda, devant laquelle, pour une raison qui nous échappe, on venait de passer sans coup férir, puis toutes les autres cités du littoral, Tarâboulos enfin. Près de cette place, on remporta un nouveau succès sur les Africains.

(1) Quelle preuve plus frappante de l'intention arrêtée où se trouvait le basileus au su de tous de délivrer les Lieux Saints que cette phrase de Dandolo disant que le doge en proscrivant par son arrêté de l'an 972 tout commerce avec les Sarrasins entendait satisfaire les basileis *qui se proposaient de recouvrer la Terre Sainte : « Cupientes constantinopolitanis imperatoribus satisfacere, qui ad recuperandam terram sanctam operam dare proposuerant »* Dandolo, *Chronicon*, p. 210.

Jean ne dit pas qu'il prit Taràboulos. N'était l'affirmation contenue dans la fin de sa lettre qu'aucune place ne lui a résisté, on pourrait ajouter foi à Léon Diacre racontant qu'il dut en lever le siège. Cela ne l'empêcha pas de faire dévaster par ses guerriers le territoire de cette cité et de battre encore un détachement africain.

Poussant toujours plus dans la direction du nord le long de la côte, on prit Balanée, puis Gabala (1) (et non Gabaon, comme le dit par erreur le basileus). C'est là que d'après le récit impérial on trouva les sandales du Christ et la chevelure du Précurseur, plus l'Image miraculeuse que Léon Diacre dit provenir de Beyrouth. Tout le rivage de Phénicie et de Syrie se trouvait maintenant soumis depuis Ramleh jusqu'aux limites du duché d'Antioche. Il ne restait a enlever que quelques forteresses de l'intérieur dans la région du nord. On se hâta de procéder à ces opérations dernières. Séhoun ou Sahioun, au-dessus de Laodicée, succomba, la célèbre Borzo également. Toute cette rapide conquête de la côte phénicienne, si clairement exposée dans la lettre du basileus, est racontée dans les autres sources de la manière la plus confuse, la plus insuffisante. Il faut nous en tenir uniquement à ce document inestimable, tout en profitant des rares renseignements que nous rencontrons autre part.

Toutes ces belles terres de Syrie, du Liban, de Palestine et de Phénicie semblaient bien cette fois véritablement reconquises. Pas une place de guerre ne demeurait aux mains des Africains au nord d'Ascalon, et Jean pouvait s'écrier avec un juste orgueil dans sa lettre à son allié : « Il ne resta jusqu'à Ramleh et Césarée ni mer ni terre qui ne se soumit à nous par la puissance du Dieu incréé », et plus loin : « Maintenant toute la Phénicie, la Palestine et la Syrie sont délivrées de la tyrannie des Musulmans et obéissent aux Romains. En outre la grande montagne du Liban a reconnu nos lois. »

Redevenu maître incontesté de toutes ces vastes contrées, partout vainqueur des guerriers d'Afrique, ne paraissant guère se préoccuper de la fameuse comète qui, au dire de Léon Diacre, terrifiait les populations de l'empire depuis le commencement du mois d'août, Jean Tzimiscès raconte

(1) Aboulfaradj dit aussi que Gabala fut prise de vive force.

en terminant que dans le courant de septembre il a ramené son armée en bon état à Antioche. Pas un mot de sa prétendue maladie déjà commencée, pas un mot de cette prétendue révolte des Antiochitains qui lui auraient fermé leurs portes et l'auraient obligé à faire mettre le siège devant leur cité. Il y a certainement eu là erreur ou confusion de la part d'Elmacin.

Très malheureusement pour nous, la lettre impériale s'arrête en ce point. Comme elle ne mentionne ni la marche d'Antioche à Constantinople ni la rentrée dans la capitale, on peut en conclure qu'elle fut écrite d'Antioche même, ou bien encore de quelque localité plus au nord sur le chemin du retour, vers septembre ou octobre, alors que les forces du basileus ne s'étaient point encore altérées, ainsi que nous l'allons voir. Certes cette missive et les deux plus courtes qui la suivent respirent la vigueur de la parfaite santé. Une preuve de plus que ce courrier du basileus au roi des rois d'Arménie a dû être expédié sur la route du retour, ce sont les expressions de la lettre à Pantaléon. On y voit clairement que Jean Tzimiscès n'était point encore rentré dans sa capitale, puisqu'il engage le docteur arménien à partir de suite pour pouvoir assister aux fêtes qu'il se propose d'y célébrer dès son arrivée en l'honneur des reliques rapportées de Gabala. De même il se réjouit des conférences pieuses qui vont avoir lieu dans la capitale.

Donc l'armée impériale, pleinement victorieuse, laissant derrière elle les territoires reconquis en voie de réorganisation, chaque ville avec son traité de soumission, son tribut organisé, son gouverneur nommé, sa garnison désignée, ainsi que le basileus ne manque pas de l'énoncer pour chacune, reprit allègrement la route de ses cantonnements du nord, fière de ces deux formidables campagnes si vaillamment supportées en ces régions brûlantes sous un soleil de feu.

Comme par une lamentable dérision du sort, à ce moment précis commença à se dessiner le drame suprême qui, si promptement, devait mettre un terme à la courte carrière du brillant basileus ! C'était pour la dernière fois que l'infortuné souverain venait de parcourir les campagnes syriennes ! Pour cette brusque fin de vie, nous ne possédons guère que le

récit de Léon Diacre en sa tragique brièveté : Le voyage du retour durait depuis quelque temps déjà. « Comme l'armée, racontent le Diacre et aussi, d'après lui, les autres chroniqueurs byzantins, traversait lentement au sortir de la plaine de Cilicie les défilés du Taurus, puis les premières terres au delà des monts, comme elle passait par toutes ces contrées sises au pied de la grande chaîne asiatique, arrachées depuis si peu de temps au joug sarrasin par l'épée de Nicéphore, le basileus admira fort aux environs d'Anazarbon le domaine magnifique de Longinias (1), puis plus loin encore sur l'autre versant des monts au delà de Podandos, sur le chemin entre Tyana et Andabalis, celui non moins beau de Drizibion (2). Il se montra émerveillé de l'éclatant spectacle de ces fertiles campagnes, couvertes de troupeaux, riches de tous les biens de la nature, jadis possessions de la couronne et dont la récente conquête venait de coûter tant de sang et de peine aux troupes impériales. A mesure qu'il s'informait des noms des propriétaires actuels de ces terres, on lui répondait invariablement qu'elles appartenaient au seul parakimomène ! Le proèdre

MOSAÏQUE BYZANTINE portative. Travail très fin des Xme ou XIme Siècles. — Saint guerrier, probablement un des deux saints Théodore. — Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.)

(1) Voy. Ramsay, *op. cit.*, p. 348. Longinias, dont Léon Diacre fait Longias par erreur, était une grande terre impériale des environs d'Anazarbon.

(2) Ou Drizes; ou encore Drizion ou Druzion. Voy. Ramsay, *op. cit.*, pp. 347-348. M. Ramsay, identifiant cette localité avec Dragai, en fixe l'emplacement non loin de l'entrée du défilé de Podandos, au pied septentrional du Taurus, sur la route militaire, à quelques milles de Tyana, dans la direction d'Andabalis. On se rappelle que Nicéphore Phocas, lors de sa première expédition en Cilicie après son avènement, avait laissé dans cette localité l'impératrice Théophano et les deux petits basileis ses fils. (*Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 422).

Basile était, comme presque tous les hommes d'État byzantins d'alors, un grand accapareur de biens nationaux, qu'il se faisait attribuer sous tous les prétextes avec une brutale avidité. Nous ignorons du reste par suite de quelles usurpations le fameux ministre, haï du peuple pour sa dureté, avait réussi à mettre la main sur de si beaux domaines, sans même que Jean s'en doutât.

Toujours est-il que le vaillant homme de guerre qui, pour des motifs qui se devinent, probablement aussi impressionné par l'animadversion populaire grandissante, ne nourrissait plus, semble-t-il, pour l'eunuque tout-puissant les sentiments de jadis, et songeait peut-être déjà à se priver de ses services, impatienté d'entendre ce nom revenir à tout instant, finalement outré d'indignation, ne put se retenir de s'écrier : « Hélas, faut-il que le plus généreux sang de nos soldats ait été versé vingt fois, faut-il que Nicéphore Phocas et moi, avec les plus braves capitaines de l'empire, ayons livré tant de glorieux combats pour que le résultat de tant de fatigues, de tant de maux, de l'épuisement de tout un peuple, soit l'enrichissement d'un vil eunuque ! Donc, pour l'intérêt de cet homme, il faudra que les nations de l'empire se ruinent en contributions de guerre, que les armées impériales combattent, que les empereurs eux-mêmes partent en campagne et aillent exposer leurs jours par delà les frontières ! Voici des terres admirables ! Les unes furent conquises par le glorieux Nicéphore, d'autres par moi, d'autres par le grand domestique Mleh (1), d'autres encore par d'autres grands domestiques, et maintenant il faut que toutes appartiennent au seul Basile ! Tant de peines n'ont profité qu'à ce misérable eunuque ! De tant de conquêtes l'État n'a rien conservé pour lui ! »

Le basileus poursuivit longtemps sur ce ton, donnant libre cours à sa colère, stigmatisant l'incroyable rapacité du parakimomène qui pressurait abominablement les malheureux colons de ses domaines.

Paroles fatales qui devaient coûter la vie à ce noble empereur, s'il faut du moins en croire les récits contemporains ! Elles furent, en effet, tôt rapportées à Basile, bien avant que Jean Tzimiscès n'eût atteint sa lointaine capitale, alors qu'il était sur la route du retour. Le terrible eunu-

(1) Glycas, p. 575.

que, irrité, inquiet, mû par le désir de se venger de ces humiliations, plus encore peut-être par la crainte du ressentiment de l'empereur, parce qu'il prévoyait à bref délai quelque foudroyante disgrâce, résolut, avec sa décision accoutumée, de prendre les devants. Sur l'heure il affecta de dévorer l'affront et ne tenta pas de se disculper. En réalité son plan était fait. La perte de ce maître incommode était jurée à très bref délai.

Comme le cortège impérial, maintenant presque au terme de sa course, cheminait à travers les vertes campagnes de Bithynie, le basileus, arrivé dans la vaste plaine au pied du versant septentrional de l'Olympe, se détourna de la voie militaire passant par Nicée, pour aller sur les bords du lac Askania recevoir l'hospitalité d'un de ses grands vassaux dans son domaine d'Atroa (1). Ce vassal était le patrice et sébastophore Romain, petit-fils de Romain Lécapène (2). Léon Diacre raconte qu'au banquet donné à cette occasion par ce personnage, un de ses eunuques échansons, « soit qu'il détestât le basileus, soit plutôt qu'il eût été secrètement acheté (3) », versa dans la coupe de Jean Tzimiscès un poison lent mais sûr. Dès le lendemain, le basileus, pris d'une immense torpeur, se trouva comme paralysé. Ses membres raidis refusaient tout service. Un feu intérieur consumait l'infortuné. Ses souffrances étaient atroces. Sa faiblesse devint subitement extrême. Cet homme si vigoureux s'affaissait, ne pouvant se traîner. Des pustules affreuses, des bubons couvrirent ses épaules. Le sang lui sortait à flots par les yeux. Tous les remèdes furent inutiles. Son entourage, de suite, le considéra comme perdu. Sentant la mort venir, n'ayant plus qu'un désir, arriver à temps au Palais Sacré, le malheureux dépêcha en hâte l'ordre d'achever précipitamment le tombeau splendide qu'il se faisait construire dans l'oratoire du Sauveur de la Chalcé (4). Il arriva à Constantinople respirant à peine, presque agonisant. Il semble cependant qu'il ait pu jouir encore des honneurs de son troisième triomphe. Mais cette superbe réception qui lui avait été préparée avec tant

(1) M. Ramsay, *op. cit.*, p. 189, a identifié cette localité d'Atroa avec l'Otroia de Strabon, sise précisément sur la rive du lac Askania.

(2) Voy. p. 142 où ce personnage se trouve déjà cité.

(3) « Ce fut là l'opinion générale, » dit Léon Diacre. Skylitzès va plus loin et dit en toutes lettres que ce fut Basile qui acheta le meurtrier. Aboulfaradj dit que Jean fut empoisonné par « un frère de l'impératrice Théophano ».

(4) Voy. page 83.

d'amour et d'enthousiasme, se changea brusquement en une scène de deuil et de désespoir universels. Ce dut être vraiment une entrée tragique. Du moins les termes très brefs dans lesquels sa mort est racontée par les chroniqueurs, paraissent bien indiquer cette fin si prompte, cette affreuse agonie en plein triomphe.

Toutefois un document que j'ai cité plus haut semblerait indiquer un trépas moins brusque. Jean, en écrivant sur la route du retour à « l'illustre philosophe Pantaléon », en même temps qu'au roi Aschod, avait, on se le rappelle, invité ce savant personnage à se trouver à Constantinople pour son arrivée : « Tu feras tous tes efforts, lui mandait-il, pour que nous te trouvions dans notre Ville gardée de Dieu et là nous célébrerons des fêtes solennelles en l'honneur des sandales du Christ notre Dieu et de la chevelure de saint Jean-Baptiste. Je serai enchanté surtout de te voir entrer en conférence avec nos savants et nos philosophes, et nous nous réjouirons en vous. » Il est probable que la fête d'instauration des reliques adorables rapportées de Syrie devait, dans les projets du basileus, se confondre avec celles de l'entrée triomphale. Certainement Jean comptait, ainsi qu'il l'avait fait trois années auparavant pour l'Image miraculeuse de la Vierge bulgare, escorter solennellement depuis la Porte d'or à travers les rues de la Ville les sandales divines et la chevelure du Baptiste et les déposer de ses mains, au milieu de l'allégresse populaire, dans les temples qu'il leur avait assignés pour demeures. Ces fêtes d'instauration de reliques étaient toujours infiniment brillantes à Byzance. L'état si grave dans lequel le basileus se trouvait lui laissa-t-il le loisir de célébrer celle-ci ? Il le semblerait d'après la suite du récit de Mathieu d'Édesse, récit quelque peu suspect puisque le pieux écrivain semble ignorer jusqu'à la maladie du prince.

« Lorsque le docteur Léonce eut connu la volonté de l'empereur, poursuit l'historien arménien, il partit pour Constantinople. Des fêtes magnifiques eurent lieu en l'honneur des sandales de Dieu et de la chevelure du saint Précurseur. L'allégresse fut générale dans la cité impériale. Notre docteur arménien soutint des controverses, en présence de l'empereur, avec tous les savants de cette ville et se montra invincible dans son argumentation, car il répondit à toutes les questions d'une manière qui

satisfit tout le monde. Il fut comblé d'éloges, ainsi que le maître de qui il tenait ses doctrines, et gratifié par l'empereur de cadeaux très précieux; depuis, tout joyeux de cette réception, il s'en retourna en Arménie vers l'illustre maison de Shirag. »

N'oublions pas que Mathieu d'Édesse écrivait au XIIe siècle, un siècle et demi après la mort de Jean Tzimiscès, événement dont il a pu ignorer les détails précis et dont il a fait du reste un récit tout à fait fantastique. Il se pourrait que les fêtes d'instauration des reliques, surtout ces controverses religieuses publiques, tournois pieux si en faveur à cette époque au Palais Sacré, n'aient eu lieu qu'après la mort du basileus Jean, en présence des jeunes princes ses successeurs.

MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du XIme Siècle conservé à la Bibliothèque Nationale.— Saint Grégoire de Nazianze (ou Théologue).

Quoi qu'il en soit, immédiatement après les fêtes du triomphe, qu'il avait dû subir probablement soutenu dans les bras de ses eunuques, Jean, se sentant mourir, rentra au Palais pour s'étendre sur la couche dont il ne devait plus se relever. Dès lors l'infortuné basileus ne s'occupa plus que de sa fin. Il fit distribuer de son trésor particulier, de ses biens person-

nels, d'immenses largesses aux pauvres, aux malades des hospices, surtout aux malheureux atteints d'affections cutanées, de lèpre et d'écrouelles, qui avaient été constamment de sa part l'objet d'une sollicitude particulière. Puis il se confessa longuement et minutieusement à l'évêque Nicolas d'Andrinople, prêtre saint et vénérable, et versa des torrents de larmes sur ses péchés, invoquant à haute voix le secours de la Théotokos, la conjurant de l'assister dans le jugement redoutable qu'il allait subir.

Enfin, plein d'humilité, de contrition chrétienne, il expira le 10 janvier 976 (1), âgé de cinquante et un ans, après six ans et trente jours de règne. Les sources ne disent pas un mot de la basilissa Théodora ni de la douleur que dut éprouver cette princesse effacée entre toutes. Ainsi périt, à la fleur de l'âge, le plus brillant, le plus brave, peut-être le meilleur parmi les basileis byzantins.

Tel est le récit des chroniqueurs. La voix populaire accusa de cette mort imprévue l'eunuque Basile. Le vindicatif parakimomène avait tout à gagner à cet événement, puisqu'il était à peu près certain de devenir régent. Cependant d'autres encore furent soupçonnés. Léon Diacre, Skylitzès, Cédrénus, Zonaras, Glycas, Aboulfaradj (2), même Elmacin, racontent l'histoire de l'empoisonnement. Presque tous chargent Basile. Devons-nous les croire aveuglément? Ne faudrait-il pas plutôt attribuer ce trépas rapide au typhus ou à quelque autre de ces affections fébriles continues, malignes, si fréquentes en ces contrées orientales, si naturelles à la suite des fatigues extraordinaires d'une longue campagne d'été sous le ciel brûlant de Syrie, à la suite de ce lent retour à travers des régions trop souvent malsaines, empestées de miasmes paludéens ? Les symptômes décrits par les chroniqueurs s'accordent à merveille avec une affection de cette nature bien mieux qu'avec ceux d'un empoisonnement « lent mais sûr ». Je pencherais très fort pour cette opinion et aucun de mes anciens confrères des études médicales ne me contredirait, j'en ai la certitude. La science ne connaît plus guère aujourd'hui de ces drogues qui,

1 Yahia dit « le mardi 11 janvier ». Elmacin dit « le 12 ». Voy. Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 26, note. Voy. aussi Rosen, *op. cit.*, notes 3 et 83, et Lipowsky, *op. cit.*, p. 425, qui adopte la date du 11 donnée par Yahia.

2 Celui-là, je l'ai dit, raconte que Jean fut empoisonné à Tarse par un frère de l'impératrice Théophano.

administrées en une fois, empoisonnent « lentement et sûrement ». Il faut laisser ces légendes aux racontars du passé. De tout temps, surtout dans ces époques d'universelle ignorance, les fins brusques de personnages en vue, fins accompagnées de symptômes morbides insolites et violents, furent attribuées par le populaire au poison. Comment l'eunuque Basile aurait-il pu se maintenir au premier rang après la mort de Tzimiscès, comment serait-il demeuré le tout-puissant régent et ministre des deux jeunes basileis si on avait pu publiquement l'accuser et sérieusement le convaincre d'un tel crime? Je laisse au lecteur le soin de trancher à son gré cette question obscure et difficile (1).

Ainsi mourut, après six ans et un mois de règne (2), ce grand empereur, « ce petit homme de force héroïque, audacieux et invincible, courageux dans le péril, d'une valeur singulière ». Sa mémoire demeure souillée

(1) Mathieu d'Édesse, qui écrivait dans la première moitié du XIIe siècle, donne un récit fort différent, quelque peu fantastique, de la mort de Jean Tzimiscès. Je le reproduis à titre de curiosité. On y retrouve certainement l'écho des velléités de vie monastique, non de notre héros, mais de son prédécesseur, Nicéphore Phocas. Mathieu d'Édesse aura fait confusion entre les deux princes. Voici sa narration :

« Après un grand nombre de combats livrés et de victoires remportées, Tzimiscès fut tout à coup saisi de la crainte de la mort et de la frayeur des terribles jugements de Dieu. Il se rappelait dans ses réflexions la mort injuste du vertueux Nicéphore et son sang innocent versé par lui. Plongé dans une douleur profonde, il pleurait et poussait des soupirs. Alors il résolut d'adopter une vie sainte, pour parvenir, si c'était possible, à racheter, à force de repentir, le meurtre qu'il avait commis. Il y avait cinq ans ans seulement qu'il était sur le trône.

« Tandis qu'il était dans ces pensées, il lui vint une bonne inspiration, conforme aux volontés de Dieu. Il envoya à Vaçagavan, dans le district de Hantzith, et en fit ramener Basile et Constantin, fils de l'empereur Romain, ces deux princes qu'il avait envoyés précipitamment auprès de Sbramig, à cause de la crainte que lui inspiraient pour eux la perversité et la cruauté de l'impératrice (Théophano). Lorsque Basile fut arrivé à Constantinople, Tzimiscès rassembla tous les grands de l'empire, et une réunion imposante eut lieu dans son palais. Ayant pris de ses propres mains la couronne qui était sur sa tête, il la plaça sur celle de Basile, le fit asseoir sur le trône et se prosterna la face contre terre devant lui. Après avoir remis à ce prince les rênes du gouvernement, et lui avoir rendu le trône de ses pères il se retira dans le désert, et embrassa la vie monastique dans un couvent où il établit sa résidence. Celui donc qui hier encore était revêtu de la pourpre se trouvait maintenant le commensal des pauvres, dont il avait adopté l'humble condition, jaloux de mériter ainsi la béatitude promise par le saint Évangile, et d'acquitter la dette que lui imposait son crime envers l'innocent Nicéphore. »

Voyez un autre récit de la mort de Jean Tzimiscès dans Ibn el-Athir (Rosen, *op. cit.*, note *a* de la note 84). Ici c'est Théophano qui, exilée avec ses deux fils, fait empoisonner le basileus par un moine dans le pain de la communion. Elle rentre ce même jour avec ses fils à Constantinople et devient régente.

(2) Voy. dans Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 128, l'erreur commise par Skylitzès, après lui par Cédrénus et Zonaras, qui disent que Jean demeura six ans et six mois sur le trône. Seul Léon Diacre a donné la durée exacte du règne.

d'un grand crime. Sans cela il passerait à bon droit pour un des plus grands basileis d'Orient. Son bras valeureux restitua à l'empire les plus beaux jours de l'histoire romaine. Vainqueur des Russes, des Bulgares, des Khalifes de Bagdad et du Kaire, conquérant de la Syrie, de la Palestine, de la Mésopotamie, en paix avec les Othon d'Allemagne, aussi bon administrateur que brillant capitaine, magnanime, généreux, chevaleresque, il sut donner un regain de gloire à l'histoire de Byzance au moment même où en France la dynastie carolingienne s'éteignait dans l'indolence du long et misérable règne de Lothaire. Aboulfaradj, un adversaire pourtant, parlant de la mort de cet illustre prince, s'écrie : « Il se montra toujours grand et magnanime, donnant la liberté aux captifs. Grands et petits le pleurèrent. »

Jean ne laissait pas d'enfants de l'impératrice Théodora. Du moins les sources n'en nomment aucun. Théodora n'est plus jamais depuis mentionnée dans les chroniques. Elle dut se retirer dans quelque monastère ou bien disparaître à toujours dans la paix silencieuse du gynécée impérial pour continuer à y vivre de la vie insignifiante et nulle qu'elle semble avoir menée sur le trône.

Mouizz, le grand Khalife Fatimite, le conquérant du Kaire, de l'Égypte et de la Syrie méridionale, l'allié, puis en dernier lieu l'adversaire de Jean Tzimiscès, était mort quelques semaines à peine avant celui-ci (1), dans le palais qu'il s'était fait construire dans sa nouvelle capitale. Il y avait vingt-trois ans qu'il régnait, deux années sept mois et quelques jours qu'il avait fait son entrée au Kaire. Il était âgé de quarante-cinq ans et six mois. Il avait eu pour successeur son fils Al-Azis (2).

Nous n'avons aucun détail sur ce que furent les funérailles de Jean Tzimiscès. Seulement nous savons que, par une exception unique parmi les basileis qui tous, sauf celui-là, furent ensevelis en dehors du Palais Sacré (3), on l'enterra dans son cher oratoire de la Chalcé consacré au

(1) Weil, *op. cit.*, III, 28 : le 26 novembre. — Muralt, *op. cit.*, I, p. 560, 4 : le 20 décembre. — Amari, *op. cit.*, II, p. 313 : le 24 décembre. — Voy. encore Quatremère, *op. cit.*, p. 130.

(2) Yahia (Rosen, *op. cit.*, p. 636) dit qu'on cacha sa mort durant huit mois et qu'elle fut proclamée seulement au commencement de l'an 365 de l'Hégire.

(3) Paspati, *Le Grand Palais de Constantinople*, éd. anglaise, pp. 253 et 265.

Christ Évergète, où il s'était fait construire ce magnifique tombeau dont j'ai parlé à deux reprises déjà et dont nous ne savons malheureusement rien, sauf qu'il était d'une somptuosité extraordinaire. Les marbres sculptés, les émaux chanlevés, les incrustations de métal précieux, l'or et l'argent sous toutes les formes, peut-être l'ivoire, devaient y confondre leurs splendeurs dans un ensemble éblouissant. Les conquérants francs de 1204 se chargèrent certainement de détruire cette merveille de l'art byzantin du xe siècle, comme ils le firent pour tant d'autres monuments admirables de la capitale des basileis tombée en leurs mains grossières et violentes.

La vie glorieuse du basileus Jean a, comme celle de Nicéphore Phocas, inspiré les poètes (1). Le célèbre Jean Géomètre, ce poète contemporain dont j'ai souvent parlé, a écrit pour ce basileus un éloge funèbre qui s'est retrouvé dans un des manuscrits venus du Vatican à la Bibliothèque Nationale (2). Ce poème, intitulé : « Éloge funèbre (3) de Kyr Jean le basileus », ne saurait être ici reproduit en entier à cause de sa longueur. Un souffle puissant l'inspire. C'est le basileus défunt qui parle en personne. En un langage d'une ardente éloquence il conjure le passant de s'arrêter quelques instants devant son tombeau, de verser une larme amère sur son sort malheureux. Il raconte ses nobles origines, ses glorieux exploits depuis sa jeunesse, par delà l'Euphrate jusqu'aux rives du Tigre, et comment il a fait fuir de terreur l'impie Chambdas et l'Arabe sur son coursier. Mais soudain tout change. Du moment où, cédant à la soif du pouvoir, Jean a assassiné Nicéphore, il n'y a plus de place dans sa vie que pour le remords. L'auteur ne cache pas sa préférence pour le héros mas-

(1) Jean Tzimiscès est le premier basileus byzantin qui soit mentionné par son nom dans les Sagas. Voy. Wassiliewsky, *La droujina væringo-russe, etc.*, premier article, p. 112 ; second article, pp. 411 et 413.

(2) Bibl. Nat., *Supplément*, n° 352. — Voy. *Notice de l'histoire composée par Léon Diacre*, etc., par M. C. B. Hase, dans *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibl. imp.*, etc., VIII, 1810, note de la p. 265, et p. 1 de la *Préface* de l'éd. de Bonn du même Léon Diacre. Une des deux pièces de vers attribuées par erreur par Hase à Jean Tzimiscès (Cramer, *op. cit.*, p. 388) concerne en réalité son prédécesseur Nicéphore. C'est celle qui est reproduite sous le n° 41, col. 927, dans Migne. *op. cit.* — Voy. aussi Cramer, *op. cit.*, IV, pp. 267 sqq. L'éditeur, de même celui des poèmes de Jean Géomètre dans Migne (*op. cit.*, col. 903 à 905), ont tous deux commis la lourde erreur de croire que le souverain auquel fut dédiée cette pièce de vers était le basileus Jean Staurakios, mort en 803. — Voy. encore le mémoire sur Jean Géomètre du Père Tacchi-Venturi, Rome, 1893, pp. 4 et 5.

(3) Ἐπιτύμβια.

sacré : il ne veut pas celer la voie scélérate par laquelle Jean, en assassinant son héros favori, est parvenu au trône. « L'amour d'un pouvoir criminel, lui fait-il dire, m'a possédé durant ma vie. Horreur, j'ai rougi mes mains dans le sang et dérobé par la violence le sceptre de l'empire ! Dès lors le bonheur, la gloire des premiers jours ont disparu. » La description des remords affreux qui ont empoisonné la vie du meurtrier est d'une poignante éloquence. Le poème se termine par les lamentations du héros descendu si prématurément dans la tombe. Toute sa gloire s'est évanouie. Il n'y a plus qu'un cadavre misérable attendant, tremblant, le jugement divin, suppliant Dieu d'avoir pitié de sa créature « malgré ses crimes plus nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer ».

MONNAIE de bronze de Jean Tzimisces, frappée pour le thème crimèen de Cherson. Les deux monogrammes sont ceux du nom de Jean et du titre de despote.

Jean Géomètre aimait Nicéphore Phocas. Il se rappelle son règne avec joie. Il a dédié à ce prince plusieurs de ses poésies, tandis qu'il n'a chanté Jean son meurtrier que dans deux d'entre elles. Même la première que je viens de citer n'est pas entièrement bienveillante, on le voit, parce que le poète ne peut pardonner au basileus l'acte impie qui l'a mis sur le trône. La seconde n'a que trois lignes. Dans toute l'œuvre de Jean Géomètre, ce sont les seuls vers qui intéressent encore ce Jean Tzimiscès pour lequel le poète nourrissait si peu de tendresse. Ceux-ci sont intitulés : *Des couronnes impériales passées au bras de l'autocrator Jean* (1). Il est certainement question ici des couronnes que le premier magistrat de Constantinople avait offertes sous la Porte Dorée au basileus dans un de ses triomphes et que celui-ci passait à son bras avant de poursuivre sa route par la Mésa vers Sainte-Sophie. Le sens des vers est celui-ci : « Ta droite, ô mon Christ, a mis en déroute l'ennemi. Ta droite se trouvant couronnée de ton Christ, tous te rendent grâces pour tes victoires. »

1. Migne, *op. cit.*, n° 35, col. 922. Cramer, *op. cit.*, IV, p. 286 : Εἰς τοὺς βασιλικοὺς στεφάνους τοῦ χειρὸς τοῦ αὐτοκράτορος Ἰωάννου. — Une autre pièce de vers du même poète est une épitaphe funéraire dédiée au moine Michel Maléinos, le célèbre saint, oncle de Nicéphore Phocas (Cramer, *op. cit.*, p. 299, Migne, *op. cit.*, n° 72, col. 936).

Les monnaies au nom de Jean Tzimiscès parvenues jusqu'à nous sont fort peu nombreuses. Les sous d'or comme les pièces d'argent sont copiés sur les types de son prédécesseur Nicéphore. Fait curieux qui est à noter : à l'inverse des monnaies de ce dernier, on n'en connaît aucune de Jean avec les effigies des deux petits basileis figurant aux côtés de la sienne. Il semble que le fier régent ait tenu à paraître seul au droit de ses espèces. Sur ses sous d'or, d'ailleurs fort rares, Jean s'est fait représenter dans la robe à grands carreaux à côté de la Théotokos qui, de sa droite, pose sur la tête du prince le diadème impérial à gros cabochons cruciformes. Lui tient à la main une longue croix à double traverse. Au-dessus de sa tête une dextre divine le bénit. La légende grecque signifie : « Théotokos, protège le despote Jean ». Au revers, comme sur les sous d'or de Nicéphore, on aperçoit l'imposante figure de face du Christ Pantocrator avec la vieille légende latine : *Jesus Christus rex regnantium* (1). Sur les monnaies d'argent, d'une exécution fort belle, figure au revers le même bizarre enkolpion ou reliquaire en forme de croix que sur celles de Nicéphore, avec une capsule centrale portant le buste diadémé du basileus entre les lettres de son nom et la devise nationale : *Jésus-Christ est vainqueur*. Au droit on lit la légende en plusieurs lignes : « Jean (fidèle) en Christ, autocrator très pieux, basileus des Romains » (2).

MONNAIE anonyme de cuivre de Jean Tzimiscès ou de ses successeurs immédiats.

Une belle et rare monnaie anonyme, œuvre charmante des médailleurs byzantins de la fin du xe siècle, avec l'effigie de la célèbre Vierge des Blachernes et cette courte légende annonçant au moins deux empereurs : « Théotokos, protège les basileis », pourrait, pour cette raison, être attribuée à Jean Tzimiscès et à ses deux jeunes collègues, mais elle conviendrait aussi bien à Nicéphore dans les mêmes circonstances, ou encore à Basile et Constantin lors de leur long règne commun. M. de Saulcy, ce brillant et

(1) Voy. la vignette de la page 1.
(2) Voy. la vignette de la page 59.

charmant érudit dont la science pleure encore la mort, qui a étudié et classé avec tant de science la numismatique immense des basileis d'Orient, penche pour Tzimiscès. Au revers on lit cette pieuse et noble devise en beaux caractères de la seconde moitié du xe siècle : « Mère de Dieu, pleine de gloire, celui qui met en toi son espérance, n'échouera jamais dans la réalisation de ses projets. »

De petites monnaies de cuivre, portant sur une face le monogramme du nom de Jean, sur l'autre celui du titre de despote, se retrouvent parfois sur l'abrupte côte de Crimée et les autres rivages septentrionaux de la mer Noire, surtout auprès de Sébastopol, sur l'emplacement de l'antique Cherson (1). Certainement elles ont été frappées dans cette cité lointaine sous le règne de notre basileus pour l'usage des populations du thème criméen de ce nom. Elles ont servi de moyen d'échange entre celles-ci et leurs sauvages voisins petchenègues ou khazares.

Les numismatistes ne connaissent aucune autre monnaie de cuivre, aucun « follis », au nom du basileus Jean, fait qui ne manque pas de paraître fort étrange. Or précisément il existe dans Skylitzès et Cédrénus (2) un passage qui dit à peu près ceci : « Jean Tzimiscès fit graver sur sa monnaie d'or (3) et *sur ses oboles*, c'est-à-dire sur sa monnaie de cuivre, l'effigie du Sauveur, ce qui n'avait jamais été fait jusque-là. Sur l'autre face il fit inscrire, en caractères de style romain (4), la légende : « Jésus-Christ basileus des basileis », c'est-à-dire « roi des rois ». Ses successeurs conservèrent ces mêmes types. » La fin de la première phrase signifie que l'effigie du Christ n'avait jamais encore jusqu'ici paru au droit de la monnaie impériale en place et à l'exclusion de celle du prince. Ce n'est que dans ce sens que ces expressions peuvent être comprises, pas autrement. La seconde phrase a décidé les numismatistes à attribuer à ce règne de Jean Tzimiscès un certain nombre de grosses monnaies anonymes de cuivre paraissant bien appartenir au xe siècle, qui se retrouvent aujourd'hui encore en très

(1) Voy. la vignette de la page 318.

(2) II, 413, 24. — Glycas, p. 574, 12, parle seulement de l'effigie du Christ placée sur les *nomismata*.

(3) Νομίσματα.

(4) Ῥωμαϊστί.

grande abondance à Constantinople et dans tout l'Orient, et qui portent effectivement sur une face l'effigie du Christ en buste ou même en pied avec la légende *Ièsous Christos Emmanuel*, et au revers une croix élevée sur trois degrés entourée de la légende semi-grecque et latine *Ièsous Christos basileus basiléon*, « Jésus-Christ, roi des rois ». Parfois même il n'y a pas de croix et la dévote légende occupe tout le champ du revers, ou bien encore la croix est cantonnée par les divers mots de la légende. Il est fort possible, probable même, que ces monnaies furent bien frappées pour la première fois sous le règne de Jean Tzimiscès, comme semble l'indiquer le passage cité de Skylitzès, et c'est là ce qu'il y a d'exact dans cette phrase, mais les derniers mots du chroniqueur, puis encore l'extrême abondance de ces monnaies, aussi ce fait curieux qu'on ne connaît pas davantage de monnaies de cuivre aux effigies des deux basileis Basile et Constantin, dont le règne commun fut cependant si long, toutes ces circonstances réunies donnent à penser que la frappe de ces espèces anonymes, loin de n'avoir duré que sous l'administration de Jean, a certainement été continuée sous ses successeurs immédiats, même plus tard encore. Certainement la frappe de ces espèces si nombreuses se sera poursuivie fort longtemps, et lorsque nous contemplons ces lourdes pièces de cuivre aux types pieux, aux légendes dévotes, encore aujourd'hui si abondantes, nous n'avons tres probablement pas autre chose sous les yeux que des exemplaires de la monnaie de cuivre frappée pour les besoins de l'immense empire byzantin à partir de l'avènement de Jean Tzimiscès en 970, durant plus de cinquante années au moins jusqu'à la mort de Basile II, en l'an 1025. On ne s'étonnera donc plus de la fréquence extrême de ces étranges follis (1).

Beaucoup de ces pièces de cuivre ont été surfrappées plus tard aux effigies de divers basileis du XIe siècle : Constantin Ducas, Romain Diogène, Eudoxie Dalassène, même Nicéphore Botaniate. Sur ces exemplaires fort recherchés des numismatistes, on déchiffre encore sous les noms ou les effigies de ces princes les pieuses légendes des bronzes anonymes de Jean Tzimiscès et de ses jeunes collègues.

D'autres exemplaires encore de ces mêmes émissions présentent une

(1) C'était, on le sait, le nom de la monnaie de cuivre à cette époque à Byzance. — Voy. les représentations de ces monnaies anonymes sur les pages 184, 319, 322, 323, 326.

particularité curieuse. Ils portent en contremarque le mot arabe signifiant *bon*, profondément empreint à l'aide d'un poinçon. Ce mot a-t-il été placé sur ces espèces pour autoriser, même pour rendre obligatoire le cours de ces monnaies chrétiennes en territoire arabe soumis à l'empire, dans la principauté d'Alep par exemple, pour empêcher les populations musulmanes sujettes de la rejeter avec horreur à cause des effigies humaines ou des types chrétiens qui y figurent, ou bien a-t-on voulu par ce moyen leur donner libre cours en territoire proprement sarrasin en suite de quelque convention monétaire conclue entre le basileus et les Khalifes de Bagdad ou du Kaire? C'est ce qu'il est impossible de décider avec certitude en l'absence de tout document contemporain.

MONNAIE anonyme de cuivre de Jean Tzimiscès ou de ses successeurs immédiats.

En dehors du chrysobulle de l'an 972 relatif au « typikon » du Mont Athos dont je parlerai tout à l'heure, on ne connaît qu'une seule novelle du basileus Jean Tzimiscès (1). Elle a trait aux esclaves pris à la guerre (2) et a été attribuée faussement par Du Cange à Jean Comnène. On y trouve déterminés les cas d'exemption de l'impôt pour le trafic des esclaves pris à la guerre et ceux où cet impôt doit être perçu. Les prisonniers russes de Bulgarie, les prisonniers arabes des campagnes de Syrie ont dû faire les frais de cette novelle. Les militaires, chefs et soldats, y bénéficient de toutes les indulgences impériales. Remise leur est faite des droits à payer par eux au trésor dans certains cas où ils ont à disposer d'esclaves qu'ils ont pris à la guerre. Les intérêts des troupes de mer sont de même l'objet de la sollicitude du basileus. Il est question des esclaves pris directement par ces hommes de la flotte ou, au contraire, achetés par eux à des marchands et aussi à des « Bulgares », d'où on a conclu un peu témérairement que cette novelle datait de la signature de la paix avec Sviatoslav en 972.

(1) Mortreuil, *op. cit.*, II, p. 356. — Zachariæ, *Jus græco-romanum*, III, p. 301, *nov.* 25. — G. E. Heimbach, Ἀνέκδοτα, II, pp. 276-277 (*Novellæ constitutiones imp. byz.* de Ch. Witte)

(2) Νεαρὰ νομοθετικὰ Ἰωάννου βασιλέως περὶ τοῦ κομμερκίου τῶν ἁλωσίμων ψυχαρίων.

Comme presque tous les basileis byzantins, Jean Tzimiscès fut un prince essentiellement dévot (1). Même il se distingua par sa piété. Il aima et soutint les ordres religieux. Il fut « philomonaque ». Le fameux saint Athanase, si aimé de Nicéphore Phocas qui l'aida si puissamment à fonder la grande Laure de l'Athos, fut aussi lié d'amitié avec lui malgré le chagrin affreux qu'avait causé au saint homme le meurtre du 10 décembre. Sous son règne, comme il était plus accessible que son prédécesseur, les moines de la Sainte Montagne, laissant éclater leurs ressentiments longtemps comprimés, ne craignirent pas de se plaindre auprès de lui de la sévérité de leur chef (2) et dépêchèrent à Constantinople deux des leurs, le « protos » Athanase et le moine Paul. Mais le basileus prit sans hésiter parti pour le saint higoumène. Un délégué fut envoyé par lui à l'Athos pour faire une enquête. C'était un religieux du couvent de Stoudion du nom d'Euthymios. A la suite de conférences tenues entre celui-ci, saint Athanase et quelques autres dignitaires ecclésiastiques, émus comme leur chef de ce relâchement de la discipline, la résolution fut prise par l'higoumène d'assujettir ses compagnons à une règle plus sévère de commune vie régulière. Mandé par le basileus, le saint homme alla le trouver à cet effet à Constantinople.

MONNAIE anonyme de cuivre de Jean Tzimiscès ou de ses successeurs immédiats.

Dès les premiers mois de l'an 970, Athanase avait rédigé un règlement, un premier « typikon » ou « kanonikon » (3), qui, plus tard, vers 990, devait être suivi d'une « diatyposis » ou « testament » du saint (4). Cette fois, au cours de l'enquête d'Euthymios — on se trouvait en 972, — un chrysobulle fut rédigé, connu sous le nom de « typikon » de Jean Tzimiscès, presque calqué sur celui préparé deux ans auparavant par Athanase. Ce document impérial résumait les dispositions contenues dans

(1) Le passage de Skylitzès relatif à la monnaie de cuivre en est une preuve.

(2) Pomalovsky, *op. cit.*, par. 144 sqq.

(3) Τυπικὸν ἤτοι κανονικὸν τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Ἀθανασίου τοῦ ἐν τῷ Ἄθῳ (voy. Meyer, *op. cit.*, doc. I, pp. 102, 270 et 273).

(4) *Ibid.*, doc. II, pp. 123, 271 et 273.

les chartes de franchise délivrées au fameux monastère tant par Nicéphore Phocas que par Jean Tzimiscès et proclamait son autocéphalie sous l'unique autorité de son higoumène. Revêtu de l'approbation de Jean Tzimiscès, ce chrysobulle est demeuré jusqu'à nos jours la loi pour les religieux de la Sainte Montagne. C'est leur diplôme par excellence (1).

Après Nicéphore, Jean passa toujours pour le protecteur le plus célèbre de la grande Laure. Non seulement il prit parti pour Athanase contre ses moines indisciplinés, mais il contribua de ses deniers à l'agrandissement du monastère en remettant au saint, lors de la visite de celui-ci à Constantinople, un don ou « solemnion » de deux cent quarante-quatre sous d'or, libéralité affirmée par un chrysobulle qui permit à Athanase de porter le nombre de ses moines de quatre-vingts à cent vingt. Aujourd'hui encore, le saint monastère possède dans son mystérieux trésor si mal connu, à côté du beau reliquaire de la Vraie Croix qui lui a été donné par Nicéphore Phocas, à côté de la cotte de mailles et du casque de ce basileus, un médaillon en mosaïque représentant saint Jean Théologue. Ce médaillon, connu sous le nom de Jean Tzimiscès, passe pour avoir été donné au couvent par ce prince (2). Le pavé en mosaïque de l'église date peut-être du temps d'Athanase. Le pittoresque vieux donjon du monastère, bien qu'entièrement reconstruit en 1688, s'appelle toujours encore la Tour de Jean Tzimiscès. C'était originairement le plus ancien des donjons de la Sainte Montagne (3).

Athanase vivait encore en 997. Il mourut avant 1011, puisque son successeur Eustratios est cité comme tel à cette date. Le saint périt écrasé avec six de ses moines sous une voûte dont il achevait la construction (4). Un portrait de lui, peut-être contemporain, existe encore à la Laure (5).

Deux exemplaires peut-être originaux du « typikon » de 970 et de la

(1) Meyer, *op. cit.*, doc. IV, pp. 140 et 273.

(2) Voy. Brockhaus, *op. cit.*, pp. 45 et 46.

(3) *Ibid.*, p. 36. — Voy. la vignette de la page 333.

(4) Sur saint Athanase, voy. Pincius, *Sylloge historica de sancto Athanasio*, dans les *Acta Sanctorum*, t. II, p. 246. La *Vie manuscrite de saint Athanase l'Athonite*, manuscrit de la Bibl. nat., fonds Coislin, n° 223, a été publiée en 1895 à Saint-Pétersbourg par M. J. Pomalovsky. — Voy. encore Ph. Meyer, *Die Haupturkunden fur die Gesch. der Athosklœster*, pp. 21 sqq., et un article d'A.-E. Lauriotis, intitulé Λόγιοι Ἁγιορεῖται inséré dans le journal Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια pour 1893, p. 229.

(5) Voy. Brockhaus, *op. cit.*, pp. 91 et 92.

« diatyposis » de 990 de saint Athanase, l'un surtout, qui est peut-être bien de la main du fameux religieux, qui, en tous cas, remonte aux premières années du XIe siècle, sont conservés dans le trésor ou « skévophylakion » de la Laure (1). On ne les montre pas aux voyageurs. Au premier de ces documents se trouve jointe une *Vie* du saint avec un portrait de lui en couleur. Des copies plus modernes de ces vénérables parchemins ont permis aux érudits d'en prendre connaissance et de les publier (2).

Quant au « typikon » même du basileus Jean Tzimiscès qui est daté de 972, ce « typikon » nécessité par l'état de rébellion des moines athonites contre leur higoumène et qui fut la conséquence de l'enquête du moine de Stoudion Euthymios, il représente la loi d'organisation et d'existence même du monastère et règle son administration. C'est la loi constitutionnelle véritable de la Sainte Montagne, de ce Vatican de l'Orient, ainsi qu'on l'a appelée. Plusieurs copies de ce document existent à l'Athos. L'original porte le nom de τράγος, « bouc », parce qu'il est écrit sur une peau de cet animal (3).

La fameuse Laure d'Athanase, le plus ancien monastère de la Sainte Montagne, inaugurée en 961 par le saint religieux sous le vocable de la Dormition de la Théotokos, fondée véritablement sous le règne de Nicéphore Phocas, qui lui fit don des portes de bronze du narthex encore existantes aujourd'hui, fut une première fois définitivement achevée sous Jean Tzimiscès, lequel peut véritablement passer pour son second fondateur (4).

La « Vie manuscrite » récemment publiée du saint évêque Nicéphore de Milet (5), contemporain de notre héros, raconte que le pieux prélat,

(1) Ph. Meyer, *op. cit.*, pp. 272 sqq.

(2) Voy Gédéon, *L'Athos*, pp. 245 sqq. — Zachariæ, *Jus græco-rom.*, t. III, *novv.*, p. XVI. — Meyer, *op. cit.*, pp. 101 et 122.

(3) Meyer, pp. 141 et 273.

(4) Gédéon, *L'Athos*, pp. 158 sqq. — Voy. les vignettes des pages 327 et 333.

(5) Le père H. Delehaye, *Vita sancti Nicephori episcopi milesii sæculo X*, extr., Bruxelles, 1895, pp. 132, 134-144. — Dans mon histoire de Nicéphore Phocas, j'ai confondu, m'étant bien à tort fié au témoignage de Fr. Lenormant, le saint évêque de Milet avec son homonyme et contemporain le magistros Nicéphore, gouverneur des thèmes italiens à cette époque. J'ai fait un seul et même personnage de ces deux Nicéphore qui sont en réalité fort distincts l'un de l'autre. Saint Nicéphore accompagna bien en Sicile l'expédition qui y fut envoyée par Nicéphore Phocas en 964, mais ce ne fut pas lui qui, avec le titre de magistros, gouverna les thèmes italiens sous ce basileus et ses successeurs.

trouvant injuste l'impôt établi sur les saintes huiles, qui rapportait gros au trésor et dont les agents du fisc (1) pressaient âprement le paiement, n'avait pas craint de s'adresser directement à Nicéphore Phocas pour en obtenir le retrait. Il avait prié le basileus avec tant de persévérance, il lui avait parlé avec une telle liberté, que celui-ci, vaincu, lui avait accordé tout ce qu'il demandait. Aussitôt après la mort de Nicéphore, les agents du fisc avaient recommencé à faire montre des mêmes exigences. Alors l'évêque de Milet alla s'adresser au successeur de l'empereur défunt. Mais un homme méchant, du nom de Sachakios, le combattit vivement auprès du prince et chercha même à le faire empoisonner. D'abondants vomissements sauvèrent le saint. L'auteur anonyme dit que celui-ci se concilia la faveur de Tzimiscès par la dignité de ses mœurs et l'excellence de ses discours. Nous le retrouverons toujours encore évêque de Milet sous le règne suivant, puis moine dans un monastère du Mont Latron.

(1) Οἱ ἐπιστατοῦντες τοῦ Μυρελαίου. Voy. H. Delehaye, *op. cit.*, note 3 de la p. 144. C'est Hase qui donne à ces mots cette signification. Je croirais plutôt, avec le père Delehaye, qu'il s'agit ici des « épistates » (directeurs ou intendants) du monastère de Myrelæon ou encore de ceux du palais de ce nom.

MONNAIE DE CUIVRE ANONYME DE JEAN TZIMISCÈS.

LA LAURE DE SAINT ATHANASE au Mont Athos. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

CHAPITRE VI

Avènement définitif des deux jeunes basileis Basile et Constantin. — Leur portrait physique et moral. — Il ne paraît pas que Basile ait été marié. — Lutte d'influence entre le parakimomène Basile et Bardas Skléros. — Le premier l'emporte sur son rival et devient premier ministre. — Il rappelle d'exil la basilissa Théophano et envoie Bardas Skléros en disgrâce sur la frontière d'Arménie. — Terrible rébellion de Bardas Skléros à la tête de l'armée d'Asie. — Marche constamment victorieuse du prétendant. — Il bat les impériaux commandés par Pierre Phocas d'abord dans le défilé de Boukoulithos, puis surtout devant Lykandos. — A la suite de ce grand désastre des armes impériales, presque toute l'Anatolie reconnaît l'autorité de Skléros. — La flotte d'Asie se déclare en sa faveur. — Michel Bourtzès lui livre le duché d'Antioche. — La forteresse de Tzamandos lui ouvre ses portes. — Le protovestiaire Léon, envoyé contre lui, après avoir habilement manœuvré et battu Michel Bourtzès à Oxylithos, est mis en complète déroute à Rhageas. — Bardas Skléros, maître incontesté des thèmes d'Asie après ce nouveau triomphe, envoie sa flotte sous Michel Courtice aux bouches de l'Hellespont. — Lui-même, précipitant sa marche en avant, assiège et prend Nicée défendue par Manuel Comnène. — Sa flotte est battue par l'amiral impérial, qui s'empare d'Abydos.

SOU D'OR de Basile II et Constantin.

Lorsque Jean Tzimiscès eut expiré le 10 janvier 976 de cette mort mystérieuse et rapide que nous savons, le pouvoir demeura tout naturellement (1) aux mains des deux jeunes porphyrogénètes, Basile et Constantin, fils de Romain II et de Théophano, héritiers légitimes de l'empire, descendants directs de la glorieuse dynastie macédonienne. La couronne était leur de droit héréditaire. Par leur accession définitive au trône ils mettaient fin à l'ère des maires du palais inaugurée par Ro-

1 « Καθαρῶς » suivant l'expression de Psellus.

main Lécapène et restituaient dans son intégrité la filiation légitime de la maison de Macédoine sur le trône d'Orient. De fait, ils régnaient depuis tantôt treize années; seulement leur extrême jeunesse avait été cause qu'ils avaient dû subir successivement la tutelle de leur mère Théophano, puis celle de Nicéphore Phocas, celle enfin de Jean Tzimiscès. Maintenant ils étaient assez âgés pour qu'il ne pût y avoir prétexte à aucune régence nouvelle. Même le plus jeune des deux avait dépassé l'âge fixé pour la majorité des souverains à Byzance.

Basile, connu dans l'histoire sous le nom de Basile II ou de Basile le Jeune (1), pour le distinguer de son illustre aïeul le premier Basile de la fin du XIe siècle, avait entre dix-sept et dix-huit ans quand il commença à régner seul avec son frère, d'environ trois ans moins âgé (2). Ce dernier des fils de Romain est désigné d'ordinaire sous le nom de Constantin VIII. Ces princes, qui régnaient depuis treize ans, devaient demeurer ensemble sur le trône encore un demi-siècle moins quelques jours et gouverner leur immense empire du mois de janvier 976 jusqu'au 15 décembre 1025, tout le dernier quart du Xe siècle, tout le premier quart du XIe. Même après ce 15 décembre 1025, date de la mort de Basile, son frère cadet devait lui survivre trois ans encore, jusqu'au 11 no-

1 Ὁ νέος.

2 Nous ne connaissons exactement ni l'année de la naissance de Basile, ni même celle du mariage de ses père et mère. Tout ce que nous savons de certain, c'est qu'il naquit avant la mort de son aïeul Constantin VII, survenue au mois de novembre 959, et qu'il fut couronné le 22 avril 960. Skylitzès dit que les fils de Romain avaient à leur avènement l'un vingt, et l'autre dix-sept ans. Par contre, Yahia dit que Basile avait dix-huit ans à la mort de Jean Tzimiscès, et Elmacin, qui copie Yahia, donne le même chiffre. Dans un autre passage de sa chronique, le même Yahia, parlant de la mort de Romain II en mars 963, dit, il est vrai, qu'à ce moment Basile avait sept ans et Constantin cinq; à ce compte en janvier 976 Basile devait avoir un peu moins de vingt ans, ce qui concorderait bien avec les chiffres donnés par les Byzantins. Cherchons à préciser davantage : Théophano s'était mariée probablement seulement vers la fin de 956 (voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 6; voyez aussi la dernière page d'un article de M. K. Uhlirz sur Théophano d'Allemagne, dans le t. IV de la *Byzantinische Zeitschrift*). Basile ne peut donc guère être né que vers la fin de 957, plus probablement seulement vers le commencement de 958. Le « Continuateur de Théophane » donne cette dernière date. En janvier 976 le jeune prince n'avait donc en réalité que dix-huit ans au plus, et son frère, né en 960 ou 961, après l'avènement de leur père, quinze à seize seulement. Le premier chiffre donné par Yahia semble donc être le plus exact. — Voy. encore sur cette question controversée de l'âge des deux jeunes basileis : Krug., *op. cit.*, pp. 278, 295, 305, 306, 328.

M. Uhlirz, dans l'article précité, fait remarquer que Constantin, né seulement après la mort de son grand-père, fut couronné un an après son frère. Il paraît vraisemblable que les deux petits princes furent couronnés au même âge. Basile, dans ce cas, serait né seulement vers la fin de 958. Ainsi se trouveraient vérifiées les indications des chroniqueurs qui lui donnent un an en novembre 959 (Muralt, *op. cit.*, I, 529, n° 1).

vembre 1028, et achever seulement alors ce règne de soixante-six années, le plus long dont fassent mention les annales de l'empire byzantin, un des plus longs de l'histoire du monde, un des moins connus aussi. Gibbon a eu raison de le dire : le commun règne des deux fils de Romain est l'époque la plus obscure de l'histoire de l'empire byzantin. Comme pour l'Europe occidentale, c'est la période de toute pauvreté des sources, la période des lacunes sans fins où pour des années entières il existe à peine quelque misérable information.

Jusqu'à la publication toute récente de la chronique de Psellus, nous ne possédions aucun renseignement écrit sur l'aspect extérieur de Basile II et de son frère. Les autres écrivains byzantins n'en avaient rien dit, pas plus du reste qu'ils ne nous avaient donné le portrait moral des deux princes. Seul Zonaras nous avait dépeint en quelques lignes le caractère de Basile. Mais du portrait physique de ces souverains qui ont régné plus de soixante années, pas un mot. Contraste d'autant plus bizarre que Léon Diacre nous a laissé de leurs deux célèbres collègues, plutôt de leurs deux tuteurs successifs, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès, des descriptions d'une très grande intensité de vie, et que Luitprand nous a parlé de l'aspect extérieur de Nicéphore en termes exagérés mais inoubliables. Le texte de Psellus, dans le trop court chapitre que ce grand écrivain et homme d'État byzantin du XIe siècle a consacré à Basile II, est venu très heureusement combler cette lacune, du moins pour ce qui concerne ce grand souverain, le seul des deux fils de Romain et de Théophano qui soit vraiment intéressant à connaître. Le scrupuleux historien nous fait au début de son livre un portrait minutieux du futur vainqueur des Bulgares. Certes il n'avait pu connaître ce grand basileus que lorsque celui-ci était déjà fort avancé en âge, tout à fait au terme de sa vie, puisque lui n'avait que sept ans quand Basile mourut, mais il avait été élevé au milieu de tous les contemporains de l'illustre empereur. Son témoignage est donc infiniment précieux et je ne saurais mieux commencer l'histoire de ce règne qu'en reproduisant textuellement le paragraphe consacré par cet homme remarquable au saisissant portrait de notre basileus :

« Au seul aspect de Basile, qu'ont encore bien connu beaucoup de mes

contemporains, dit Psellus (1), on pouvait de suite juger de son âme. Son visage était agréable. Il avait le teint clair. Son front n'était ni soucieux ni bas, pas plus qu'il n'était droit et sans caractère comme celui d'une femme, mais bien vaste et proéminent comme il convenait à un homme supérieur. Son regard n'était ni faux et cruel, ni tout au contraire hésitant, mais brillant d'un fier et viril éclat, lançant des éclairs. Son visage formait un cercle parfait. Le cou, les épaules étaient admirablement proportionnés. La poitrine n'était ni trop bombée ni au contraire rentrante, mais d'une belle ampleur. Tout le reste du corps était dans les mêmes proportions excellentes. La taille était bonne, plutôt au-dessous de la moyenne.

« A pied Basile eût trouvé peu de rivaux. A cheval, il était incomparable. Tout pareil à une des nombreuses statues qui lui furent élevées durant son règne (2), il se tenait sur son coursier, toujours parfaitement droit et immobile dans sa raideur majestueuse, au pas comme au galop, à la montée comme à la descente. Qu'il montât à cheval ou qu'il en descendît, que ce fût à l'allure la plus calme ou en vive chevauchée, il ne se départait pas un instant de cette attitude superbe, comme soutenu intérieurement par quelque mécanisme invisible. En vieillissant, sa barbe s'était tout à fait dégarnie sous le menton, mais sur les joues elle était demeurée fort épaisse, les recouvrant entièrement jusque sous les yeux, cachant ainsi presque tout le visage. Il aimait à rouler dans ses doigts cette barbe abondante, surtout dans les heures de colère ou lorsqu'il était plongé dans quelque travail ou quelque méditation. Il avait encore l'habitude, dans ces occasions, de poser les mains sur ses cuisses en écartant les coudes. C'était une de ses attitudes favorites. Sa parole était brève, abrupte, inculte plutôt que raffinée. Il aimait à rire à gorge déployée et tout son corps était comme secoué des éclats de cette joie bruyante. »

Cette description que nous donne de Basile son presque contemporain Psellus, est bien telle que nous pouvions essayer de nous représenter ce prince alors que ce document capital nous était encore inconnu. Il nous paraissait bien que ce basileus si remarquable, ce parfait homme de

1. Ed. Sathas, p. 22.

2. Hélas, aucune ne nous en est conservée. Aucune même ne se trouve décrite ou même mentionnée dans les sources, tant est grande la pauvreté de celles-ci.

guerre, cet homme de fer qui accomplit en son long règne tant d'actions militaires importantes, avait dû posséder la plus vive énergie physique, les avantages corporels les plus virils. Le portrait si accusé de Psellus est bien celui d'un homme qui a dirigé de grandes guerres toute sa vie, qui a, chaque année, méprisant les saisons, mené en personne ses armées en territoire ennemi, au delà du Balkan comme du Taurus, vers le Danube comme vers l'Euphrate lointain ou la montagneuse Arménie, qui a passé des années entières en terre bulgare, menant la rude vie des camps comme le plus humble de ses soldats. C'est bien là l'image fidèle du conquérant redoutable qui a mérité d'être appelé la terreur des Bulgares, leur « tueur » aussi, le « Bulgaroctone », un des plus grands empereurs de Byzance. Nous pouvions d'avance être assurés que ce prince avait été un homme fort et robuste, aussi éloigné de l'élégance raffinée de son père que de la souple beauté de Théophano sa mère, mais nous n'avions pas de donnée certaine. Aujourd'hui le beau récit de Psellus a fait tomber toutes les hésitations. Le grand Basile nous apparaît bien tel que nous le devinions: énergique, obstiné, plein de patiente vigueur — la longue, l'interminable guerre bulgare le prouvait déjà suffisamment, — possédant toutes les qualités qui font les grands capitaines. Nous verrons, dans le cours de ce livre, qu'il possédait non moins celles qui font les grands souverains et les grands administrateurs (1).

Voici maintenant le portrait moral également intéressant que Zonaras nous a tracé de notre héros. Je rappelle que ce secrétaire d'État des Comnènes, devenu moine plus tard, a écrit sa *Chronique* dans la première moitié du XIIe siècle, un siècle après la mort de Basile II, et que sa description convient donc surtout au Basile de la fin, au souverain vieilli dans les succès, arrivé presque au terme de son existence, non point jeune et encore inexpérimenté, à peine débarrassé de la double et écrasante tutelle des Nicéphore Phocas et des Jean Tzimiscès.

« Basile, dit Zonaras, était devenu présomptueux à force de victoires; aussi préféra-t-il toujours être craint plutôt qu'aimé, même de ses sujets. Il ne se pliait ni devant les lois ni devant les coutumes, n'en faisant qu'à

(1) Dans un autre passage de son livre, Psellus dit encore que « Basile était à la fois vif et réfléchi ».

son plaisir. Il n'avait aucun penchant pour les hommes de science, et dédaignait l'instruction, qu'il considérait comme un bavardage inutile. Il n'employait dans le conseil et dans le mouvement des affaires, il ne prenait pour secrétaires que des gens sans naissance et sans instruction, auxquels il ne dictait que des dépêches écrites dans le style le plus rude, sans aucun souci de la forme. Toute sa pensée était concentrée sur un point : grossir son trésor. On raconte qu'il laissa à sa mort deux cent mille livres d'or (1), sans compter une immense quantité d'objets précieux, de perles, de pierreries. Il n'employait qu'une portion infime de ces joyaux à l'ornement de ses costumes d'apparat pour les occasions où il devait paraître en public, recevoir des ambassadeurs étrangers, figurer dans quelque panégyrie. Tout le reste de ces richesses avec ces sommes énormes demeurait enfoui dans les coffres de son trésor et dans les caveaux en forme de labyrinthes qu'il avait fait creuser au-dessous. En temps de guerre il changeait très facilement ses décisions et modifiait ses dispositions suivant les circonstances. En temps de paix, dans le gouvernement de chaque jour il allait droit à son but, ne tolérant pas d'obstacle. Quand il en voulait à quelqu'un, il cachait son ressentiment, attendant l'occasion pour le laisser paraître. Sa volonté était opiniâtre. Il n'oubliait que bien rarement une offense (2). »

On a dit que Basile était cruel; il ne l'était, comme du reste beaucoup des grands souverains de cette époque, que lorsque la raison politique l'y forçait, témoin le terrible traitement qu'il infligea aux soldats bulgares du tsar Samuel comme aux sujets du roi d'Aphkasie. Il était sujet à de violents accès de colère. Psellus nous le dit expressément. Nous en avons un exemple fameux dans la réception qu'il fit à Léon Mélissène après la déroute des défilés du Balkan en 986. « Propre artisan de sa grandeur, dit Gfrœrer, il n'avait de considération que pour les actions d'éclat, la force des armes, la valeur de l'argent, triple instrument de sa fortune. »

Les hommes de science, les pédants, les lettrés, qui avaient eu tant de

(1) « Vingt myriades de talents. »

(2) Mathieu d'Edesse dit textuellement : « Basile se montra toujours plein de clémence envers ses peuples et se rendit ainsi recommandable. Pendant son règne, il fit rentrer dans le devoir une foule de révoltés et s'acquit une réputation de suprême bonté. Il était miséricordieux pour les veuves et les captifs et rendait justice aux opprimés. » Mais ce témoignage est suspect, car Basile fut un grand protecteur de l'Arménie. On verra qu'un des principaux souverains de ce pays lui légua ses États révoltés contre lui.

succès sous les règnes précédents, furent entièrement négligés par lui. Doué d'un rude mais parfait bon sens, il voulut toujours que ses ordres fussent nettement donnés, clairement interprétés, non point travestis sous les déguisements d'un style élégant. « Je ne puis l'en blâmer, poursuit l'historien allemand, et si l'on considère l'état précaire où se trouvait l'empire quand il prit résolument en mains les rênes du gouvernement, et celui si florissant et si formidable dans lequel il le laissa à sa mort, on ne peut douter qu'il n'ait été un des plus distingués souverains militaires qui aient

LA LAURE DE SAINT ATHANASE au mont Athos. Tour dite de Jean Tzimisces (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

jamais régné à Byzance. Sa ferme et vigoureuse administration, si elle ne put sauver l'empire de Roum de la ruine finale, en retarda notablement la décadence. »

Yahia, écrivain syrien chrétien contemporain, fait, lui aussi, en quelques lignes, un bel éloge de Basile : « Toute sa vie, dit-il, il ne mangea et ne but que le strict nécessaire. De même pour tout ce qui concernait son existence matérielle, jamais il ne se laissa aller à aucun confort. Toute sa vie il se distingua par son zèle pour la religion. Toute sa vie il dirigea personnellement toutes les affaires de l'État grandes et petites. »

Psellus, qui nous a si bien parlé de Basile, de cette figure sévère et majestueuse, ne nous dit presque rien de son frère Constantin, sauf que ce

prince était en tout l'opposé de son aîné, enclin aux plaisirs, amoureux d'une existence molle et luxueuse, porté à toutes les élégances. Il ne nous dit rien non plus de l'apparence extérieure du second des fils de Romain II, mais, par la rareté même de tout document concernant ce prince, de toute mention à son sujet durant le long règne commun des deux frères, nous pouvons nous faire une idée assez précise du peu qu'il devait être. Cet homme de plaisir préféra constamment les courses de l'Hippodrome aux affaires de l'État, le gynécée à la salle du conseil. Durant ce demi-siècle de pouvoir il ne semble avoir pris que très peu de part à l'administration. Il n'était du reste qu'associé au trône et c'était son aîné qui exerçait officiellement le pouvoir. Plus rarement encore on le voit prendre une initiative quelconque. Il paraît avoir été un soldat courageux. Nous le verrons figurer dans différents combats en qualité de lieutenant de son frère, parfois même prendre une part personnelle à la lutte. Nous verrons qu'il se vanta d'avoir tué de sa main le rebelle Bardas Phocas. Lors de la soumission définitive de Bardas Skléros il semble avoir contribué activement à cet important résultat. Plus tard nous le verrons encore donner à son frère, au sujet de la prise de possession d'Alep, des conseils aussi pratiques que peu édifiants. En dehors de ces rares exceptions, son nom demeure constamment plongé dans une obscurité profonde qui ne s'explique que par l'insignifiance de son caractère frivole, insignifiance dont il ne devait fournir que trop de preuves lors des trois années malheureuses durant lesquelles il demeura seul à exercer le pouvoir après la mort de son frère. Jamais de 976 à 1025 il n'est question d'un acte quelconque de gouvernement de sa part. C'est son frère qui règne, agit, décrète et fait la guerre, commande et légifère. Lui est un comparse couronné : « *vir nullius frugis ac socordia insigni* », a fort bien dit Du Cange. Si son effigie ne figurait point à côté de celle de Basile sur les monnaies et les sceaux du règne, si son nom ne se trouvait constamment placé dans les sources à la suite de celui de son illustre frère dans cette formule quasi obligée : « les deux basileis fidèles en Dieu et aimés du Christ, Basile et Constantin », si ce même nom ne figurait constamment après celui de Basile, parfois suivi de leur commune signature au cinabre, sur les quelques actes de leur administration parvenus jusqu'à nous dans les archives

de Naples et de diverses autres villes d'Italie, on pourrait presque ignorer durant ce demi-siècle l'existence médiocre de ce prince effacé.

Plus tard, quand la mort de son frère l'eut mis pour trois ans sur le trône, il fut un basileus faible et lamentable. L'éducation qu'il fit donner à ses filles Zoé et Théodora, la manière extraordinaire dont à son lit de mort il maria la première, nous donnent la plus triste idée de sa valeur morale. Cependant, le baron Rosen (1) a fait cette remarque qu'autant les historiens byzantins représentent d'ordinaire ce prince sous un aspect désavantageux, autant l'écrivain syrien Yahia et les historiens arméniens témoignent pour lui de certaines sympathies (2). Mathieu d'Édesse parle de lui dans les termes les plus chaleureux. Psellus lui-même, racontant son effacement volontaire, semble considérer comme une chose digne de louange qu'il ait ainsi su abandonner à son frère plus capable toute prétention à une part de la puissance royale.

En dehors des effigies si réduites et si imparfaites qui figurent sur les sceaux et les monnaies, je ne connais qu'un seul portrait contemporain de Basile II. C'est la miniature du fameux et magnifique psautier de la Bibliothèque Marciane de Venise exécuté dans les premières années du XIe siècle, miniature que j'ai eu le tort, ne prévoyant pas alors que j'écrirais la vie de Basile II, de faire déjà reproduire dans mon histoire de Nicéphore Phocas (3). Le psautier de Venise est un manuscrit grand in-folio, un des joyaux de l'art byzantin (4), qui a été expressément écrit et illustré pour notre empereur. La splendide miniature en pleine page que j'ai donnée dans mon *Nicéphore Phocas* comme la meilleure représentation connue d'un empereur byzantin du Xe ou du XIe siècle en grand costume d'apparat, peut, à juste titre, passer pour un excellent portrait contemporain de l'empereur Basile. Il y est figuré, dans sa gloire, comme dans une apothéose, en brillant appareil militaire, couronné et armé par les archanges, en présence du Christ qui lui offre la couronne céleste, entouré des bustes

(1) *Op. cit.*, note 414.

(2) Voy. Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, pp. 44, 45) et Arisdagnès de Lasdiverd, *op. cit.*, XVI, 51.

(3) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, planche en chromolithographie annexée à la p. 304.

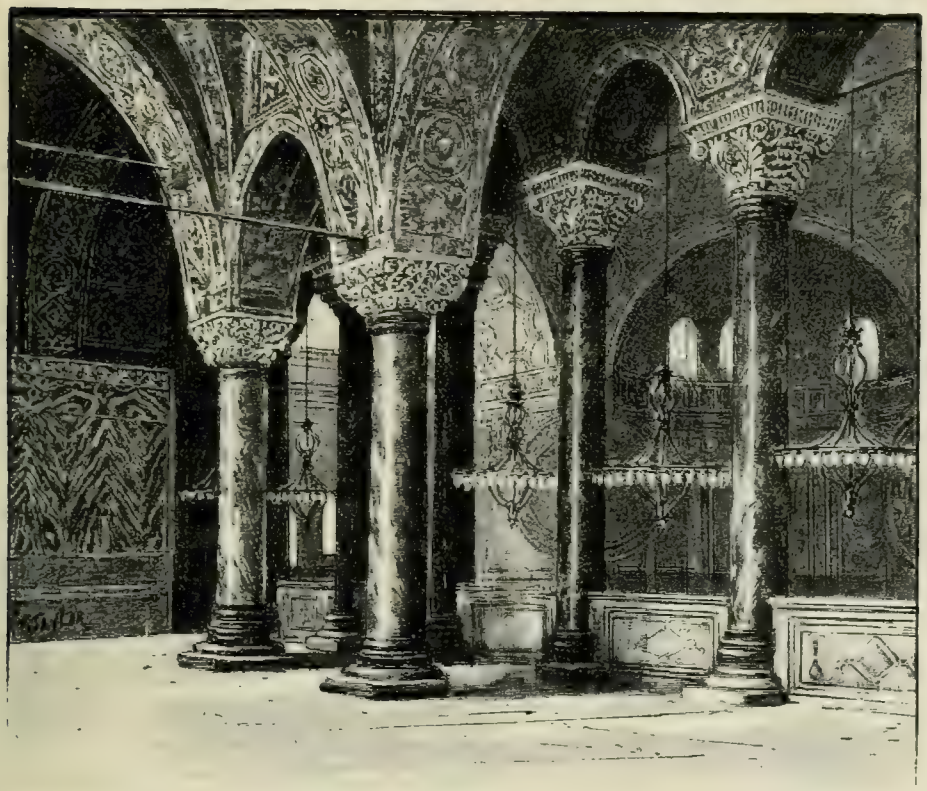
(4) Marciane, ms. gr., n° XVII.

des plus illustres saints guerriers dont il avait sans doute coutume d'invoquer l'assistance dans les combats. C'est bien là le portrait qu'on pouvait se faire de cet homme d'après celui que nous a tracé Psellus. C'est un superbe et vigoureux guerrier, au fier regard, bien membré, à la taille droite et fière, à la tête un peu forte, au visage plein, très arrondi, tel exactement que le dépeint Psellus. Bien que les traits de l'empereur annoncent encore la force de l'âge, sa barbe a déjà blanchi, ce qui reporte la date de la miniature pour le moins aux premières années du XIe siècle, entre 1005 et 1010 environ, si l'on admet que Basile, sous le faix des rudes travaux de la guerre qui ont constamment occupé sa vie, ait commencé à grisonner vers quarante-cinq ans. La tête de l'empereur est modelée avec beaucoup d'art; ce doit être un portrait ressemblant.

Basile est couronné du diadème en forme de cercle d'or de huit à dix centimètres de hauteur, rehaussé de rangs de perles et d'un gros rubis, enrichi de « kataseista » ou fils de perles. Ceux-ci retombent sur ses joues qu'ils caressent. La poitrine du prince est enfermée dans une brigandine d'or à écailles, telle que devaient en porter ses fameux cavaliers cataphractaires, sauf que pour ceux-là elle était simplement dorée. Un manteau léger de couleur bleue, attaché sur la poitrine par une petite fibule ornée d'un rubis, est rejeté sur le dos. Sous la brigandine, l'autocrator est vêtu d'une tunique violette à large bordure dorée flottant sur les genoux. Il porte des brassards et des poignets d'or. Ses jambes sont guêtrées de bleu. Ses pieds sont chaussés des fameuses bottes écarlates brodées de perles, les « campagia », insignes de la suprême puissance. La hampe de la lance et le fourreau de l'épée sont de couleur également écarlate. Le collet du manteau est brodé de perles. Une inscription en caractères cursifs superposés à droite et à gauche est ainsi conçue : « Basile le Jeune, fidèle en Christ, basileus des Romains ». On commença par désigner Basile par cette épithète pour le distinguer de son illustre aïeul Basile le Macédonien, fondateur de la dynastie. Plus tard, lorsqu'à la suite de vingt campagnes il eut à peu près détruit la nationalité bulgare, il ne fut plus connu dans l'histoire que sous le nom redouté du Bulgaroctone, « le tueur de Bulgares ».

Je viens de décrire tant bien que mal les deux nouveaux empereurs. Ce serait le moment de parler des impératrices leurs femmes. Je ne puis le

faire que pour une d'elles et il convient d'aborder dès le début de l'histoire de ce règne cette particularité de la vie de Basile II. Par une exception à peu près unique dans l'histoire des basileis byzantins, celui-ci ne semble pas avoir été marié. Du moins, dans aucune des sources contemporaines



INTÉRIEUR DE SAINTE-SOPHIE. (Photographie empruntée à l'Histoire des Monuments religieux byzantins de Constantinople de N. Kondakov.)

qui nous parlent de lui, il n'est fait la moindre allusion à une femme qu'il aurait eue (1). Comment ce souverain qui a vécu une vie aussi longue, qui était d'une santé, d'une vigueur corporelle remarquables puisqu'il passa cinquante années dans les camps à travers les plus dures campagnes, cam-

(1) Du Cange, *Fam. aug. byz.*, éd. de Venise de 1729, p. 122, cite une bulle suspecte du pape Adrien en date de l'an 1014, bulle publiée par Christophore Gewold (t. II, *Metrop. Salisb.*, p. 98), où il est question d'une impératrice des Grecs nommée Marie, fille d'un comte Othon.

pagnes d'hiver en Bulgarie, campagnes d'été en Syrie, comment ce souverain qui avait un si grand intérêt dynastique à se créer une postérité masculine puisque même son frère et unique héritier n'avait que des filles, comment, dis-je, ne s'est-il point marié, le seul peut-être entre tous les souverains de Byzance, certainement un des seuls parmi les souverains européens de son siècle ? C'est là un mystère qui demeure inexpliqué, à tel point que la première pensée serait d'admettre que Basile avait épousé quelque princesse trop effacée pour que l'histoire ait daigné en parler et qui de plus serait demeurée stérile. Il est telles impératrices byzantines, à commencer par celle qui fut la femme de Jean Tzimiscès et la propre tante de Basile II, dont le rôle politique fut à tel point nul qu'on ne les trouve nommées dans les sources qu'à l'unique occasion de leur mariage. On pourrait estimer qu'il en fut ainsi de l'épouse ignorée de Basile II si dans les très rares occasions où, à propos de quelque fête ou réception, une impératrice se trouve mentionnée dans ce long règne d'un demi-siècle, il n'était alors uniquement question de la femme de Constantin, preuve presque irréfutable que Basile n'a jamais été marié, la femme du second empereur se trouvant ainsi amenée à jouer un rôle officiel en l'absence de celle du premier. Nous sommes forcés jusqu'à plus ample informé d'accepter la réalité de ce fait extraordinaire si complètement en contradiction avec les usages, la manière de voir, les idées, la vie de la cour des basileis à cette époque.

Quant à Constantin, nous savons seulement qu'il épousa, à une époque que nous ignorons, une fille de l'aristocratie byzantine, Hélène, fille du très riche et très puissant patrice Alypios dont il eut successivement trois filles : Eudoxie, Zoé et Théodora. Suivant une source occidentale (1) il aurait auparavant demandé sans succès la main d'Hedvige, fille du duc Henri de Bavière, frère d'Othon le Grand d'Allemagne, mais c'est là une affirmation entièrement erronée (2). L'impératrice Hélène, probablement confinée toute sa vie dans l'existence du gynécée, semble n'avoir joué aucun rôle dans l'État. Nous ne savons rien d'elle. C'est à peine si on la trouve citée deux ou trois fois.

1 Du Cange, *Fam. aug. byz.*, p. 122.
2 Voy. Mystakidis, *op. cit.*, note 4 de la p. 56.

Les portraits si virils de Basile II qui nous ont été tracés par Psellus et Zonaras se rapportent à l'homme fait. A l'époque de son avènement, ce prince était encore fort différent de ce qu'il devait devenir. Lui et son frère, tenus jalousement à l'écart par Jean Tzimiscès — du vivant de Nicéphore Phocas, ils étaient de tout jeunes enfants, — avaient grandi dans l'ignorance du pouvoir, dont ils ne remplissaient que les charges insignifiantes lorsque les exigences du cérémonial forçaient leur tout-puissant maître et collègue à les exhiber à ses côtés dans les multiples fonctions officielles dont sa vie était remplie. Non seulement on avait systématiquement négligé leur éducation, les laissant végéter sans connaissances pratiques avec les seules qualités qui leur venaient de la nature, mais certains chroniqueurs vont jusqu'à dire qu'on avait tout aussi systématiquement cherché à altérer ces qualités en ce qu'elles pouvaient avoir de favorable. On peut se figurer ce qu'avait dû produire un tel traitement moral. Lorsque Jean Tzimiscès mourut, Basile, malgré ses beaux dons naturels, son intelligence si vive, son âme active, énergique et courageuse, n'était encore, semble-t-il, au dire des Skylitzès, des Cédrénus, des Zonaras, qu'un adolescent fantasque et volontaire, violemment adonné au plaisir, sans frein comme sans morale, uniquement occupé des distractions coupables ou désordonnées de son âge. Rien de ce qui devait être le grand basileus de plus tard ne s'était encore révélé. Le chambellan Basile, cet ambitieux sans scrupules, toujours d'après ces chroniqueurs, aurait profité, nous allons le voir, de ce triste état de choses pour le rendre pire et accaparer un long temps encore la toute-puissance. Il aurait été ainsi, dans le gouvernement, le continuateur direct de Jean Tzimiscès. Pour servir la soif de pouvoir qui le dévorait, il n'aurait pas hésité, affirment ces historiens, à tenter de corrompre à jamais Basile, « à enchaîner, dit naïvement Lebeau, ce jeune lion par la volupté », à le plonger dans toutes les débauches. Plus tard seulement, au moment de l'explosion de la grande guerre bulgare, Basile II, comme subitement éclairé sur ses devoirs de souverain, se serait révélé soudain, jetant par-dessus bord le premier ministre, déconcerté par ce brusque réveil.

Au moment où une mort foudroyante venait de les priver du bras vigoureux qui gouvernait en leur nom l'empire depuis tantôt six années,

les deux fils de Romain se trouvaient donc, du fait même de leur éducation, encore bien incapables d'assumer seuls les effrayantes responsabilités d'un pouvoir absolu. Rien n'annonçait encore dans l'aîné le souverain sage, plein d'énergie qu'il serait un jour. Son frère, par contre, était déjà l'homme indolent et mou qu'il demeurerait toute sa vie. S'ils n'étaient plus mineurs de fait, ils l'étaient par les circonstances qui avaient présidé à leur jeunesse. Personne de leur famille ne restait auprès d'eux. Leurs grands-parents étaient morts. Privés de leur père, séparés depuis des années de leur mère exilée, qui était du reste, semble-t-il, bien peu capable de les diriger, ce n'était pas Jean Tzimiscès qui avait pu leur apprendre à gouverner. Il avait été trop de son intérêt qu'ils demeurassent le plus possible éloignés du pouvoir. Ils ne possédaient pas non plus d'oncle paternel. Nous ignorons s'ils en avaient du côté de leur mère. Des sœurs de leur père, la plupart s'étaient enfermées dans les cloîtres sans laisser un souvenir. Une seule, Théodora, avait fait son chemin. Elle était devenue la femme de Jean Tzimiscès, mais son rôle avait été si effacé qu'il n'est pas une fois question d'elle durant le règne de son époux. Dès la mort de celui-ci, elle avait dû devenir suspecte. En tous cas elle retomba dès ce moment dans une obscurité si absolue qu'il n'est plus jamais parlé d'elle. Il fallait pourtant à l'empire un nouveau bras vigoureux puisque les jeunes princes n'étaient pas encore aptes à gouverner et que l'empire ne pouvait attendre. Bien qu'il n'y eût pas minorité dans le sens strict du mot, tous les dangers de cette forme de gouvernement à Byzance se dressaient menaçants aux yeux des contemporains effrayés.

A ce jour, il y avait dans l'empire deux hommes plus en vue que tous les autres : un grand ministre et un grand capitaine : le parakimomène et proèdre Basile, cet eunuque fameux, bâtard de Romain Lécapène et d'une captive scythe, et le magistros Bardas Skléros, propre beau-frère de l'empereur défunt, devenu par le fait de cette mort de Jean Tzimiscès la principale épée du règne. Le premier de ces personnages, modèle accompli de ces intrigants de haute lignée dont Constantinople fut toujours fertile, avec des intervalles de mauvaise fortune, avait joué sous quatre basileis déjà un rôle très souvent prépondérant. Il avait mis Nicéphore Phocas sur le

MOSAÏQUE BYZANTINE de la fin du Xme Siècle, de l'église du Couvent de Saint-Luc, en Phocide. — La Nativité. (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

trône et puissamment contribué à l'élévation de son successeur. Enfin, il avait été, nous l'avons vu, durant les sept années du court règne de Jean, son bras droit, administrant l'empire pendant ses fréquentes absences d'une

main rude autant que vigoureuse, gouvernant et légiférant durant que son maître détruisait les Russes ou contenait les Sarrasins. Un appétit insatiable du pouvoir doublait la vigueur morale particulière à cet homme remarquable. Il était toutefois, semble-t-il, tombé tout récemment en disgrâce auprès de Jean Tzimiscès, irrité de sa trop grande puissance, inquiet de ses immenses richesses, et l'on a vu comme la voix publique l'avait aussitôt soupçonné de s'être terriblement vengé en empoisonnant l'empereur. Il jouissait encore, malgré cette éclipse, d'une influence très considérable.

Le second des personnages qui se disputaient le premier rang auprès des basileis, Bardas Skléros (1), s'était couvert de gloire sous les précédents règnes. Sous le dernier il avait contribué à toutes les campagnes heureuses, il avait remporté sur les Russes la victoire d'Arkadiopolis, battu et pris le rebelle Bardas Phocas et mérité la reconnaissance publique en étouffant rapidement cette rébellion grosse de périls. Enfin, dans la brillante campagne de Bulgarie contre Sviatoslav jusqu'au dernier jour sous les murs de Dorystolon, il avait été le meilleur lieutenant de Jean Tzimiscès, constamment chargé par celui-ci des opérations les plus délicates comme les plus dangereuses. Il n'est pas nommé dans les deux campagnes d'Asie de 974 et 975, mais certainement il avait dû y prendre une part considérable. D'une ambition au moins égale à celle du parakimomène, il ne rêvait que de jouer, lui aussi, le premier rôle auprès du trône. « Il était, nous dit Psellus, aussi capable d'organiser une action que prompt et énergique à l'exécuter. » Il avait même, nous dit quelque peu mystérieusement Skylitzès, sous le règne de Tzimiscès, été convaincu d'aspirer au trône et condamné de ce chef à avoir les yeux crevés. Peut-être bien était-ce lui auquel le patriarche Basile avait été accusé d'avoir promis l'empire (2). Mais Jean, toujours généreux, avait arraché au supplice son ancien frère d'armes, en lui faisant grâce entière. J'ignore si ce récit de Skylitzès est exact, et cette circonstance ne se trouve mentionnée nulle autre part (3). En tous cas Bardas Skléros avait bientôt pleinement regagné la faveur de son

1 Il y avait déjà eu un Skléros stratégos du thème du Péloponèse sous le règne du basileus Michel I.

2 Voy. p. 264.

3 Skylitzès a peut-être bien fait confusion avec Bardas Phocas.

impérial beau-frère ; peut-être même avait-il réussi à lui rendre de nouveaux et importants services, car Skylitzès nous apprend qu'au moment de la mort du basileus, il se trouvait placé à la tête de toutes les forces d'Asie, qu'il était domestique des Scholes d'Orient, ce qui ne pouvait être que parce que Jean lui avait conféré cette dignité militaire, la plus haute de l'empire, très peu de temps avant sa fin. Dans la pensée du prince moribond, une semblable nomination ne pouvait avoir qu'une signification : le désir de voir son énergique beau-frère lui succéder dans la tutelle plus ou moins officielle des jeunes princes. « Skléros, dit encore Psellus, avait amassé des trésors dignes d'un souverain ; il possédait ainsi le nerf de la toute-puissance. Dans ses nombreuses campagnes il avait gagné le cœur des soldats, qui ne demandaient qu'à le suivre partout et toujours. »

Au moment de la mort de Tzimiscès, Bardas Skléros se trouvait donc à l'armée d'Asie. Basile, lui, était à Constantinople, ce qui lui donnait l'avantage. Il était encore très puissant au Palais, où depuis si longtemps il exerçait les plus hautes fonctions. Toutes les chances étaient pour lui. Il n'y eut pas conflit immédiat entre lui et son rival. Tout naturellement ce fut l'eunuque qui, pour l'heure, se trouva maître de la situation. Ce qui rendait particulièrement dramatique cette lutte d'influence, que nous ne faisons que soupçonner à travers les indications rares et vagues des chroniqueurs, c'est que ces deux hommes se haïssaient de toute leur âme. Skléros avait de tout temps exécré l'eunuque. Celui-ci, de son côté, avait toujours redouté l'ambition du brutal homme de guerre, le sachant aimé de Tzimiscès qui avait épousé en premières noces sa sœur et venait encore peut-être de lui pardonner sa rébellion.

D'une ferme étreinte, Basile l'eunuque saisit donc le pouvoir qui venait de tomber de la main défaillante de Jean Tzimiscès. Nous ignorons comment les choses se passèrent, mais on peut bien se figurer la marche rapide des événements qui, sitôt après le trépas du glorieux Arménien, firent du bâtard de Lécapène l'arbitre tout-puissant de la situation, le nouveau régent en un mot. Certes le jeune basileus Basile devait se considérer comme tout à fait d'âge à régner. Mais à ses côtés se dressait la taille géante du terrible eunuque qui venait peut-être de faire disparaître Tzimiscès, sûrement au bénéfice des héritiers naturels de l'empire. Le jeune fils de

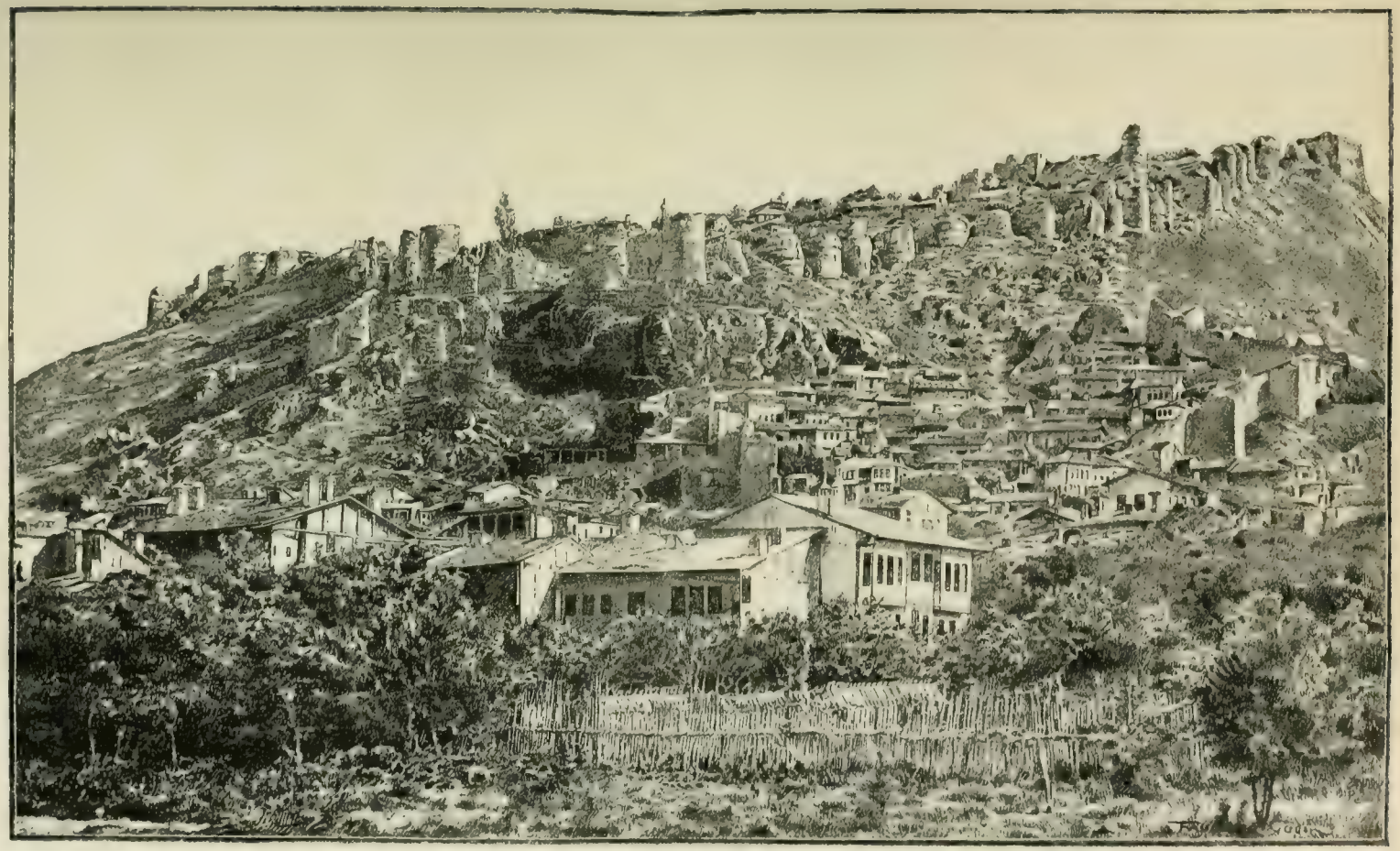
Romain II n'était pas encore de force à secouer une pareille tutelle qui venait de se signaler si tragiquement à sa gratitude. Bref, qu'il le voulût ou non, il dut accepter ce protecteur gênant, mais encore plus puissant (1).

L'eunuque rusé, pour détourner le plus longtemps les jeunes basileis, Basile surtout, de songer à se passer de lui, aurait à ce moment, affirment la plupart des chroniqueurs, usé des moyens classiques pratiqués avant lui comme depuis, par tous les régents en quête du pouvoir absolu. Constantinople aurait assisté une fois de plus au spectacle peu édifiant, si fréquent en pays d'Orient, d'un premier ministre s'efforçant pour mieux régner d'endormir le prince légitime, son pupille, dans tous les plaisirs et toutes les mollesses. Zonaras, le plus catégorique de ceux qui ont contribué à propager ce récit, le termine par ces mots : « Ce ne fut qu'à la chute du parakimomène que le basileus Basile renonça pour toujours à ses dissipations et commença à mener une vie toute d'austérité. Jusque-là, à l'égal de son frère Constantin, il avait vécu dans le péché, la luxure, le commerce des femmes de mauvaise vie. »

Psellus, qui est seul à nous parler avec quelque détail de ces événements, suite immédiate de la mort de Jean Tzimiscès, a sur la manière dont ces faits se sont passés une opinion fort différente de celle exprimée par Skylitzès, Cédrénus et Zonaras et qui est bien probablement plus véridique. Préoccupé de faire l'éloge du basileus Basile, l'excellent historien affirme que ce fut tout à fait d'accord avec son jeune souverain que l'eunuque prit le pouvoir. Il affirme que l'héritier du trône, celui qui devait être dans la suite ce basileus si sage et si avisé, avait conscience que ses ans étaient trop peu nombreux encore et que son éducation politique était tout entière à faire. Il ne faut jamais oublier non plus que le parakimomène avait été l'oncle de Romain II, étant le frère naturel de sa mère, qu'il se trouvait en conséquence le propre grand-oncle des jeunes empereurs.

Dans ce même paragraphe, Psellus, cet écrivain si exact, si bien informé, nous trace du célèbre eunuque un bien curieux portrait. C'est le seul que nous possédions de cet homme remarquable. Seul Psellus nous a révélé cette taille géante et majestueuse qui, affirmant à la fois sa nais-

1 « Basile, dit Yahia Rosen, *op. cit.*, p. 17, s'appuya pour régner sur son parakimomène. »



*RUINES actuelles du Kastron byzantin de Kotiaion, la Cotiæum antique, la Kutayeh turque d'aujourd'hui, d'après une photographie de G. Berggren, publiée dans l'*Album des Chemins de fer Ottomans d'Anatolie.

sance sur les marches du trône et le fort sang de Scythie qui coulait dans ses veines, avait dû tant contribuer à communiquer à cet homme cette autorité, cette influence si considérables, si prolongées, dont ont parlé tous ses contemporains.

Voici le texte même de ce passage de Psellus qui nous révèle bien, il me semble, le véritable état des choses : le prince Basile règne positivement et il n'y a plus de régence ; il est bien vraiment déjà le basileus ; il ne consent même pas à partager le pouvoir avec son frère Constantin, mais, en même temps, se rendant compte de son inexpérience, il accepte, pour ces premiers temps du moins, de demeurer le pupille docile de son premier ministre qui gouverne en réalité l'empire, qui le gouverne durement et rudement, mais sagement et virilement. « Dès que Basile, dit l'écrivain byzantin, fut devenu le maître de l'empire romain, son intention fut de n'accepter aucun partage ni du pouvoir ni des décisions à prendre. Toutefois il ne pouvait se fier en son jugement, n'ayant encore aucune expérience ni des choses militaires, ni des questions civiles. C'est pourquoi il résolut de suivre les conseils du parakimomène Basile. La présence de cet homme au pouvoir éclairait le trône d'un lustre suprême, à la fois par la grandeur de son intelligence et par sa taille gigantesque, véritablement royale. Cette apparence superbe compensait amplement pour lui, qui était issu du même grand-père que le père de ses deux pupilles, la basse extraction de sa mère. On avait fait mutiler dès l'enfance ce fils de la concubine pour lui enlever à jamais toute velléité de disputer aux héritiers légitimes le pouvoir suprême. Satisfait de tout ce que la fortune avait, d'autre part, fait pour lui, il était demeuré fort attaché, entièrement dévoué à son impériale famille. Il voulait surtout du bien à son neveu Basile, qu'il entoura constamment de la plus vive affection et sur l'éducation duquel il veilla avec la plus vive sollicitude, n'ayant vraiment qu'un but, celui de dresser peu à peu l'impérial enfant à l'exercice du pouvoir. Dans cette noble poursuite, le parakimomène fut l'athlète courant la course, tandis que le jeune prince jouait le rôle du spectateur qui ne se borne pas à couronner le vainqueur, mais se prépare à descendre lui aussi dans l'arène pour y courir la course à l'exemple de son ancien. Le parakimomène fut donc à ce moment chef absolu du pouvoir. Il commanda à l'empire comme à l'armée ;

seul il décréta les impôts; seul il veillait au maintien de la chose publique. Mais le jeune souverain n'en prenait pas moins part à ses côtés à toute l'administration, tenant avec lui les rênes de l'État, participant à toutes les délibérations comme à toutes les décisions. »

Si l'on accepte cette version de Psellus qui me semble la bonne, il faut du même coup faire litière de tous ces racontars de Skylitzès, de Cédrénus, de Zonaras affirmant à qui mieux mieux que Basile, pour régner seul, s'efforça d'abrutir son pupille et de le maintenir dans une vie dégradante. « Beaucoup de ceux qui ont vu de nos jours l'empereur Basile, poursuit le sobre historien, l'ont connu sévère et dur, enclin à la colère, opiniâtre dans ses desseins, de vie austère, détestant toute mollesse. Mais les plus anciens narrateurs de ses premières actions nous apprennent qu'il n'avait point été tel au début de ses ans, mais, tout au contraire, de vie molle autant que dissipée. A mesure que les circonstances modifièrent son existence, elles modifièrent aussi ses dispositions, affinant son âme, fortifiant son cœur, donnant à son esprit le tour sévère et grave qu'on lui a connu dans sa maturité, transformant en un mot du tout au tout sa nature première. Dans son jeune temps, on l'avait vu s'adonner ouvertement à la débauche, aux plaisirs de l'amour, aux gais festins en joyeuse et fâcheuse compagnie, prompt à toutes les légèretés, usant sans retenue des privilèges de la jeunesse comme de la toute-puissance, mais à partir du moment où Bardas Skléros d'abord, puis Bardas Phocas, puis Skléros derechef, puis d'autres à la suite s'efforcèrent de lui enlever l'empire, il se transforma soudain. Disant un adieu définitif à sa vie de plaisir, il mit toute son âme, tous ses efforts à lutter contre ces redoutables adversaires et à amener leur écrasement définitif. »

Il n'y eut pas, je le pense, de couronnement nouveau. C'était seulement un régent, un co-empereur qui venait de disparaître. Le règne déjà long de Basile et de Constantin se poursuivait simplement (1). Rien ne saurait donner une idée de la pauvreté d'information, de l'inexactitude des sources pour tous ces débuts du pouvoir des fils de Romain.

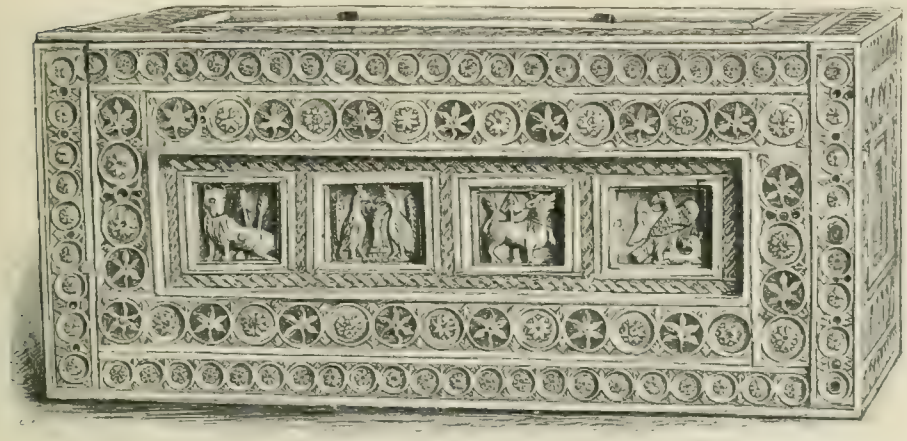
(1) Je rappelle que Mathieu d'Édesse a donné un récit quelque peu fantastique d'un prétendu exil de Basile et de Constantin à Vaçagavan en Arménie et du rappel des jeunes princes par Jean Tzimiscès moribond. Voy. p. 315, note 1.

Le premier acte du ministre redevenu tout-puissant lui fut certainement dicté plutôt par des considérations politiques que par les sentiments du cœur. Théophano fut rappelée de son lointain exil. Personne n'avait plus contribué que l'eunuque à l'éloignement de la basilissa lors de l'avènement de Jean Tzimiscès six ans auparavant. Redoutant, sans doute, l'ascendant que cette femme intelligente avait pu, malgré la distance, conserver sur l'esprit de ses fils, il sut se faire auprès d'eux un mérite de la faire revenir aussitôt après la disparition de son ancien amant, devenu son ennemi le plus acharné. Par cette mesure de clémence qui n'était pas sans offrir quelque danger, le bâtard semblait témoigner de son entier dévouement à la dynastie régnante, à la veuve et aux fils de l'empereur Romain. Mais, bien que nous ne possédions aucun détail sur ces événements, nous pouvons être assurés qu'il prit les mesures nécessaires pour que l'ex-basilissa demeurât écartée du pouvoir. Chose curieuse, après la brève mention de son retour au Palais, un silence de mort se fait dès lors immédiat et complet sur le compte de cette princesse jadis si célèbre. C'est à peine si quelques récits arméniens et géorgiens la présentent comme ayant gouverné en ce moment l'empire au nom de ses fils (1). Les historiens byzantins ne prononcent plus son nom. Nous ignorons la date de sa fin, qui eut lieu certainement parmi l'indifférence générale. Cette femme si séduisante qui, durant quelques années, avait rempli le

COFFRET BYZANTIN d'ivoire du Xe Siècle. Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.

(1) D'après quelques phrases de la *Chronique de Géorgie*, il semblerait que Théophano, à son retour au Palais, ait pris une certaine part à l'exercice du pouvoir, part peut-être toute nominale. Racontant les démarches du gouvernement impérial pour s'assurer l'alliance du curopalate de Géorgie, Davith, contre le rebelle Bardas Skléros, cette chronique désigne constamment comme dirigeant les négociations avec Tornig, non point l'eunuque Basile, mais bien l'impératrice Théophano et son fils le basileus Basile. Il est difficile de décider du degré d'exactitude de cette affirmation.

monde oriental du bruit de sa beauté, de ses amoureuses intrigues, de sa lutte pour le pouvoir, qui avait été aimée de trois empereurs et qui était la mère de deux autres, les chroniqueurs dédaigneux ne lui accordent plus une ligne. « Le bâtard Basile rappela au Palais Théophano mère des deux empereurs régnants » : et c'est là tout ! Les six années d'exil au lointain monastère d'Arménie, six années d'une vie désolée, durant lesquelles pas un bruit du dehors n'était venu distraire la recluse de son farouche



COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles, provenant de la ville de Volterra et ayant fait partie de la Collection Spitzer. — Les feuilles des médaillons s'enlèvent sur un fond de bois doré.

désespoir, avaient probablement eu raison de l'énergie de cette femme jeune encore. Probablement après tant d'aventures tragiques, tant d'émotions violentes, sa beauté étrange avait en partie disparu. Quoi qu'il en soit, elle semble bien être devenue une créature inoffensive aux mains du bâtard et n'avoir plus demandé qu'à terminer obscurément sa vie au fond du Palais Sacré.

Le second acte de l'eunuque « rusé et méchant » fut dirigé contre Skléros, ce plus haut personnage de l'empire, qu'il avait, du reste, toutes les raisons de redouter. J'ai dit quelle était à ce jour la grande situation de ce capitaine et comment Jean Tzimiscès l'avait récompensé de tant de services rendus en le nommant domestique ou stratilate (1) des forces d'Ana-

(1) C'est-à-dire « généralissime ».

tolie. Probablement le basileus songeait pour l'heure de sa fin à faire de cet homme le soutien des jeunes empereurs. Il en fut empêché par son trépas si rapide.

Aussitôt après la mort de l'Arménien couronné, Bardas Skléros avait dû chercher, lui aussi, à s'emparer auprès des fils de Romain, sinon de la place prépondérante et du rang d'autocrator qu'avait eus son beau-frère, du moins de ceux de premier ministre et de régent que Basile le parakimomène, plus habile, réussit à monopoliser à son profit. J'ai dit que nous ignorions tout à fait dans quelles circonstances l'eunuque triompha si rapidement des prétentions de son rival, mais toute la suite de ce récit, l'exil immédiat du domestique, sa fureur, sa révolte tout aussi immédiate, tous ces faits démontrent avec la dernière évidence que Bardas Skléros dut, à la mort de Tzimiscès, rêver le pouvoir suprême aux côtés des fils de Romain, que la faction du bâtard fut la plus forte et que Skléros, violemment irrité, prit les armes pour chasser du Palais Sacré son adversaire et s'y installer à sa place dans son poste de premier ministre. Plus tard et très rapidement ses ambitions grandirent. L'exemple de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès lui fit perdre la tête. Il n'hésita plus, lui aussi, à chausser les bottines rouges des basileis. Le récit si court, si incomplet, de ces événements qui nous est fait par les chroniqueurs byzantins, vient confirmer de point en point cette manière de voir en nous expliquant l'attitude prise de suite par le bâtard contre son rival d'influence. D'ailleurs, dans ces avènements de minorités à Byzance, tout homme très en vue éveillait aussitôt, même s'il ne songeait pas à la pourpre, le soupçon d'y aspirer. Souvent l'unique salut contre le péril terrible créé par de telles suspicions ne fut autre que la recherche du trône même. Depuis que le patriarche Polyeucte, en couronnant Jean Tzimiscès, avait semblé proclamer le dangereux principe que le couronnement, à l'égal d'un baptême, lavait de tout crime, quelque grand qu'il fût, il n'y avait rien qui pût arrêter un homme résolu ou cherchant à sauver sa tête.

« Le parakimomène, dit en substance Skylitzès, redoutait par-dessus tout Bardas Skléros et craignait qu'il ne voulût s'emparer du pouvoir (qu'il avait constamment désiré avec passion) parce qu'ayant sous la main toutes les meilleures forces militaires de l'empire en sa qualité de stratilate

des Scholes d'Anatolie, il pouvait très facilement les entraîner à n'importe quelle aventure. » Il se hâta donc de lui retirer ses hautes fonctions et le nomma en place, ce qui constituait une éclatante disgrâce, duc du thème frontière de Mésopotamie, c'est-à-dire des territoires des grandes forteresses de Kamaka (1), de Keltzène, de Kharpote (2), toute la rive gauche de la branche septentrionale de l'Euphrate avec toute la vallée de sa branche méridionale, aujourd'hui le Mourad-Tschaï. Certes c'était un des plus importants commandements militaires sur la frontière arabe, surtout un des plus exposés en raison de l'éternelle lutte sarrasine; mais quelle chute que cet exil aux extrémités asiatiques de l'empire, en place des toutes-puissantes fonctions que Bardas Skléros se voyait enlever ! Il ne fut, du reste, point seul à être ainsi déplacé par le méfiant eunuque. Basile agit de même avec un autre grand chef militaire, Michel Bourtzès, le Michel al-Bourdgi (3) des Arabes, un des glorieux vainqueurs d'Antioche sous le règne de Nicéphore, un des meurtriers aussi de ce prince. Michel Bourtzès était pour lors le partisan déclaré de Skléros et, paraît-il, un de ses lieutenants à l'armée d'Anatolie, par cela même suspect au parakimomène. Pour le séparer de son chef, l'eunuque le nomma à nouveau duc d'Antioche, à l'autre extrémité de la frontière d'Asie. Il l'éleva, en outre, à la dignité de magistros. Ce duché d'Antioche était le second grand commandement sur les confins du sud. Le duc d'Antioche était là-bas comme une sorte de vice-roi. Toutes les places, toutes les forteresses des marches de Syrie relevaient de lui, toutes les garnisons de cette vaste région, sentinelle avancée de l'empire. A lui incombait le soin de soutenir la lutte toujours renaissante contre les divers ennemis sarrasins de ce côté, de représenter directement le basileus dans les négociations avec tous les princes musulmans de la région, même avec le Khalife d'Égypte. Michel

(1) Ou Théodosiopolis d'Arménie.

(2) Yahia, *op. cit.*, p. 1, dit « gouverneur de la province de Hantzith et d'al-Khalidiyât ». « Hantzith, dit M. Rosen, *ibid.*, note 12, la Χαντζίτ du Porphyrogénète, était un district de la quatrième Arménie, faisant partie du thème de Mésopotamie.» — Sur la localité nommée al-Khalidiyât voyez cette même note de M. Rosen et encore Freytag, *op. cit.*, 2e art., p. 193. — Kharpote, aussi appelée par les Arabes Hisn-Ziad, aujourd'hui Kharpout, n'est autre que la forteresse franque de Kharpert, la Quartapiert ou Catapiert de Guillaume de Tyr, ville du district de Dzoph'k (Sophène), également dans la quatrième Arménie, au sud de la branche méridionale de l'Euphrate (Dulaurier, *Hist. armén. des Croisades*, t. I, p. 94, note).

(3) Ou Albordgi. Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siecle*, p. 708.

Bourtzès qui avait une fois déjà occupé ce poste dès le début du règne de Jean Tzimiscès, et qui venait à peine, semble-t-il, de le quitter, devait surtout, dans la pensée de l'eunuque, y tenir tête aux entreprises des troupes de ce souverain, comme Bardas Skléros devait, de son com-

MURAILLE BYZANTINE d'Antioche, partie ouest avec un aqueduc au premier plan. (Photographie communiquée par M. M. van Berchem)

mandement du haut Euphrate, parer aux attaques possibles des contingents du Khalifat de Bagdad.

Sans aller aussi loin que Gfrœrer, qui voit dans ces nominations le désir secret du parakimomène de se débarrasser, par les accidents de la guerre, de ces deux chefs qui le gênaient, sans aller comme cet historien jusqu'à accuser l'eunuque de méditer froidement leur perte en se promettant de ne leur envoyer aucun renfort dans ces postes lointains si exposés, on peut bien dire qu'en les éloignant ainsi de la capitale, le premier ministre prenait le plus sûr moyen de les mettre en grand péril. Quant au commandement suprême des forces d'Asie retiré à Bardas Skléros, l'eunuque le confia à l'autre vainqueur d'Antioche en octobre 969, au vaillant stra-

ICONE du XIme Siècle représentant l'Archange Gabriel, jadis conservée au monastère de Djoumati, en Géorgie. L'Icone, de travail géorgien, n'existe plus aujourd'hui. Les medaillons ***émaillés, admirable échantillon de l'art byzantin de la première moitié du XIme Siècle, ont*** *seuls été conservés et sont l'ornement de la collection Zwenigorodskoi, à Aix-la-Chapelle.*

topédarque, le patrice Pierre Phocas. Ce guerrier illustre, bien qu'eunuque lui aussi, cet ancien lieutenant favori de son oncle le basileus Nicéphore, était pour lors un des familiers du parakimomène, jouissant de sa confiance.

Nous allons voir l'accueil que fit Bardas Skléros aux mauvais procédés du régent. Michel Bourtzès, au contraire, s'il faut en croire Yahia (1), semble avoir conservé, au début du moins, une attitude plus disciplinée, uniquement préoccupé d'exécuter les instructions qui lui avaient été délivrées pour son nouveau commandement. « Basile, dit Yahia, envoya son armée avec Michel al-Bourdgi en expédition dans les terres d'Islam, et al-Bourdgi envahit le territoire de Tripoli et saisit beaucoup de butin. Après quoi, il revint à Antioche où il se mit à rassembler de nombreux contingents pour une nouvelle expédition qu'il préparait. »

Il en fut autrement de Bardas Skléros. L'eunuque avait compté sans la colère de l'orgueilleux stratilate. Ces mesures prises en défiance de lui, cette complète et subite disgrâce, irritèrent à l'excès ce soldat hautain, violent, qui n'avait pas l'humeur souple d'un homme de cour. Ce n'était point non plus un grand caractère. Il ne sut maîtriser son amer regret, ses rancunes à ce point vives qu'elles n'en témoignèrent que davantage de l'intensité de ses rêves ambitieux. Il était probablement accouru dans la capitale pour assister aux funérailles de son illustre beau-frère. De suite, il se répandit en plaintes injurieuses contre le parakimomène. Il eut des paroles de la dernière violence. « Voici comment on me récompense de tant de victoires. J'étais un noble cheval de guerre, on veut faire de moi un roussin lamentable ! » Toutes ces plaintes de ce grand enfant terrible troublèrent peu le froid parakimomène, qui, malgré sa perspicacité, se trompait cette fois sur les conséquences terribles que devait avoir cette affaire. Il se borna à faire prévenir Bardas Skléros qu'il eût à se déclarer satisfait et à gagner au plus vite son nouveau commandement ; sinon rien ne serait plus aisé que de le mettre en disponibilité et de l'envoyer vivre sur ses terres d'Asie, en simple particulier.

Bardas Skléros ne se le fit pas dire deux fois. Sur-le-champ son parti fut pris. Il releva le gant que lui jetait l'eunuque, pour la première fois

(1) Rosen, *op. cit.*, p. 1 et note 8.

imprudent. Sitôt averti du sort qui le menaçait, il quitta en hâte la capitale et courut gagner à travers l'Anatolie son commandement des bords de l'Euphrate. Hélas ! ce n'était point pour y combattre les Sarrasins, pour y mener, comme le croyait encore le parakimomène, la vie dévouée d'un bon stratigos à la frontière. Ses projets étaient tout autres ! Il allait briguer la couronne des basileis. L'empire était à la veille de voir éclater la plus formidable sédition militaire qui, par la faute du premier ministre, allait mettre à deux doigts de sa perte le trône des basileis fils de Romain II.

Le nouveau duc du thème de Mésopotamie était infiniment populaire dans l'armée d'Asie. Comme Nicéphore Phocas, comme Jean Tzimiscès, comme tous les grands chefs militaires byzantins de cette seconde moitié du xe siècle, Bardas Skléros était passé maître dans l'art de parler aux soldats, de s'en faire aimer et obéir. Voyant l'empire aux mains de deux adolescents et d'un eunuque tyrannique et impopulaire, il résolut de profiter de cette influence qu'il avait sur les troupes pour s'emparer du pouvoir. Disons de suite qu'à l'exemple de Nicéphore, il ne fut point au début usurpateur dans le sens strict du mot. D'abord il en voulut, non aux deux petits empereurs, mais au seul parakimomène, qu'il s'efforça de renverser et de remplacer en qualité de régent. Toute la suite du récit prouve qu'au début, même plus tard lorsque la lutte se fut envenimée, son but fut non de détrôner les basileis légitimes, mais de partager le pouvoir avec eux, de ceindre le diadème à leur côté, de remplir auprès d'eux, après avoir chassé le parakimomène détesté, ce même rôle de tuteur et de bras droit de l'empire qu'avaient exercé si glorieusement avant lui ses deux anciens frères d'armes, Nicéphore et Tzimiscès. Il faillit réussir, n'eût-ce été pour la résistance opiniâtre que lui opposa le vieil eunuque. Sa première rébellion devait, durant quatre années, ébranler l'empire jusque dans ses fondements.

Le récit de cette lutte civile terrible qui si longtemps ensanglanta l'Asie nous a été transmis surtout par Skylitzès et, d'après celui-ci, par Cédrénus, puis par Psellus et Zonaras, enfin par quelques chroniqueurs arabes, en particulier par Yahia dont les indications sont fort importantes. Nous possédons encore sur ces événements un très précieux récit incident de Léon Diacre. On sait que la portion retrouvée de la chronique relative-

ment si véridique de cet écrivain, qui fut le contemporain de ces grands faits historiques, s'arrête malheureusement à la mort de Jean Tzimiscès; mais, à propos de la comète de l'an 975 qui épouvanta tout l'Orient un peu avant cet événement, Léon Diacre, qui rédigea son livre bien plus tard, énumérant toutes les calamités qui dans sa pensée avaient été prédites par ce phénomène redoutable, a été naturellement amené à nous parler aussi de la rébellion de Skléros. Il nous en a donné à cette occasion une très substantielle narration, comme une illustration de tous les malheurs ainsi présagés, anticipant de la sorte sur des événements qui ne devaient en réalité éclater que quelques mois après l'époque où sa chronique est demeurée pour nous accidentellement interrompue.

Donc Bardas Skléros gagna en hâte ce thème lointain de Mésopotamie. Jadis, au début de son épique carrière, il y avait rempli des fonctions diverses. Il y était demeuré très aimé. Puis, je l'ai dit, dans cette multitude de compagnons qui composaient l'armée d'Asie, il en était bien peu qui ne le portassent au premier rang de leurs affections. Tous, ou presque tous, avaient combattu à maintes reprises sous son commandement l'ennemi national, le Sarrasin maudit. Nul chef n'était plus populaire dans l'immense empire. Il avait constamment vécu parmi les troupes, dans les camps. Il ne lui fut que trop aisé de soulever ces âmes soldatesques contre l'âpre et dur gouvernement de l'eunuque, de leur inspirer le vif désir de voir celui-ci remplacé au pouvoir par leur chef tant aimé.

Bardas Skléros « ayant ainsi, suivant les expressions de Léon Diacre, facilement surexcité les passions de cette vaine et turbulente multitude », n'eut pas de peine à organiser rapidement un de ces soulèvements militaires pareil à celui qui, treize ans auparavant, avait si bien réussi à Nicéphore Phocas. Toutefois, avant de lever définitivement le masque, le chef rebelle voulut soustraire à la cruauté du parakimomène son fils Romain Skléros qu'il avait dû laisser à Constantinople, probablement comme gage de sa fidélité. Anthès Alyatès, un de ses plus dévoués lieutenants, fut expédié par lui dans la capitale. Chargé de lui ramener son fils, celui-ci s'acquitta à merveille de cette mission. Aussitôt arrivé à Constantinople, tandis qu'il prenait en cachette les mesures nécessaires, il ne cessa de se montrer partout, affectant de mal parler de Bardas Skléros, répandant

sur lui les bruits les plus fâcheux. Tous au Palais furent pris à ce langage et crurent Alyatès devenu l'adversaire acharné du chef disgracié qui les faisait déjà trembler. Quand il eut bien détourné les soupçons, le fidèle messager disparut un beau jour, enlevant Romain qu'il amena à son père tout joyeux.

Rassuré sur le sort de celui qui lui était cher, Skléros n'hésita plus à découvrir ses projets ambitieux. Dès longtemps il s'en était ouvert secrètement à quelques-uns de ses lieutenants en qui il se fiait plus particulièrement. Mettant à exécution le plan qu'il méditait depuis bien des semaines, il se fit solennellement proclamer basileus à la face de son camp. Revêtant le diadème, les brodequins de couleur sanglante, les autres ornements impériaux, il fut salué autocrator par les troupes de l'armée d'Orient, qui passa aussitôt presque tout entière de son côté. Nous n'avons aucun détail sur cet événement. Nous ne savons pas quelle localité en fut le théâtre, très probablement Kharpote. De même nous ignorons la date précise de cette révolution dans le courant de l'année 976. Ce dut être une de ces grandes scènes militaires telles que celle du mois de juillet 963 que j'ai racontée dans mon livre sur Nicéphore Phocas et qui vit à Césarée de Cappadoce l'élévation de cet illustre homme de guerre. A l'égal de celui-ci, Bardas Skléros dut être proclamé dans sa tente par ses principaux fidèles, puis présenté par eux aux troupes revêtu des insignes impériaux, porté sur un bouclier devant le front de l'armée et, entouré de ses lieutenants l'épée haute, salué des cris de : « Longue vie à l'autocrator Bardas aimé de Dieu ».

COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. Un des panneaux latéraux. — Ce coffret, provenant du Trésor de la Cathédrale de Veroli, est aujourd'hui conservé au Musée de South-Kensington, à Londres.

Skylitzès et après lui Cédrénus rapportent cet unique détail que

ce furent les contingents arméniens qui donnèrent le premier signal des acclamations. Ceci n'était que bien naturel, puisque, à l'égal de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès, Bardas Skléros était d'origine arménienne. Nous allons voir bientôt de nombreux dynastes de cette contrée marcher sous ses drapeaux. En 966, au dire du chroniqueur arménien Étienne de Darôn, dit Acogh'ig, les Grecs, après la mort d'Aschod, prince de Darôn, s'étaient emparés de sa principauté. Il n'était donc point étonnant que les premiers alliés de la révolte de Skléros fussent des soldats arméniens. Yahia de son côté dit qu'aussitôt après la proclamation du prétendant une foule de partisans non seulement arméniens, mais aussi musulmans, accoururent le rejoindre. De même Acogh'ig dit aussi que Skléros sut attirer à lui la cavalerie arménienne de l'armée impériale « qui se trouvait en Grèce » et oppose dans son récit ces troupes aux « contingents thraciens et macédoniens demeurés fidèles au basileus avec tous les peuples d'Occident », c'est-à-dire toutes les forces européennes de l'empire. Skléros, lui, commandait aux troupes et aux alliés d'Asie. Il ne faut pas oublier non plus que Jean Tzimiscès était Arménien de naissance, qu'il avait entretenu les meilleures relations jusqu'à la fin de sa vie avec ses anciens compatriotes, signé un traité d'alliance avec leur souverain Aschod III et vécu avec ce prince sur un pied de parfaite intimité puisque, peu avant sa mort, il lui écrivait encore pour lui rendre compte de ses succès contre les Sarrasins. Bardas Skléros avait dû se poser auprès des Arméniens en vengeur de Jean Tzimiscès, leur commun concitoyen, que l'eunuque Basile était presque universellement accusé d'avoir fait empoisonner.

Le nouveau prétendant d'Asie, le nouvel autocrator des camps, semble avoir été un homme d'une rare énergie, très courageux, très pratique, de décision rapide et brutale. Avant tout, maintenant qu'il avait des soldats en grand nombre, il lui fallait beaucoup d'argent. « Il connaissait bien, dit Skylitzès, le mot fameux du rhéteur (1) : « Sans argent on n'arrive à rien. » Pour se procurer le nerf de la guerre, il usa d'un moyen violent, mais sûr. Il se saisit en une fois, partout où cela fut possible, des personnes des collecteurs impériaux et autres officiers de l'impôt et confisqua leurs

(1) Démosthène.

caisses. De même il mit à contribution tous les grands propriétaires qu'il put atteindre, tous les riches. Chacun fut taxé proportionnellement à ses revenus probables. Ceux qui ne purent ou ne voulurent payer furent jetés en prison, et ce devait être un terrible séjour qu'un cachot dans ces thèmes byzantins d'Asie, dans un thème frontière surtout, à cette époque du x° siècle. Ordre fut donné de ne relâcher ces infortunés qu'après payement complet de la taxe qui leur avait été appliquée.

Yahia parle de ces débuts de cette grande révolte avec quelque détail. On se rappelle que Bardas Skléros, lorsqu'il avait dû sur l'ordre du parakimomène gagner son commandement d'Asie, était d'abord venu à Kharpote. Quittant cette ville de la vallée de l'Euphrate aussitôt après s'être fait proclamer, il fondit à l'improviste, dit l'historien syrien, sur Malatya, la future Mélitène des Croisés, cette puissante forteresse bâtie sur la rive droite du grand fleuve dont elle dominait le cours. Il est probable qu'il avait déjà beaucoup de monde avec lui. Malatya, qui était depuis plus de quarante années aux mains des chrétiens et tenait garnison impériale, surprise, ne se défendit point. C'était pour le rebelle une excellente base d'opérations. Il se saisit du stratigos (1) qui y gouvernait au nom du basileus, et lui prit sa caisse qui contenait la grosse somme de six « khintares », « quatre cent vingt mille deniers », dit Elmacin (2), tout le tribut de l'année pour cette portion de la vallée de l'Euphrate probablement.

Ce ne furent pas là les seules circonstances qui permirent à Bardas Skléros d'entrer rapidement en campagne. Beaucoup de particuliers, de grands propriétaires terriens, ses partisans, pleins de confiance en son étoile, lui apportèrent, disent les chroniqueurs, tout ce qu'ils possédaient, persuadés qu'ils en seraient largement récompensés plus tard. Le prétendant en arriva en fort peu de temps à réunir des sommes très considérables. Pour mettre à l'abri ce trésor de guerre, il lui fallait une forteresse quasi imprenable. Il choisit à cet effet cette ville de Kharpote dont je viens de parler, la Kharpout turque d'aujourd'hui (3), à l'est de l'Euphrate, un peu au sud du

(1) Yahia désigne ce fonctionnaire sous le simple titre de « basilikos ».

(2) Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 14.

(3) Ramsay, *op. cit.* « C'est un des rares exemples d'un nom de ville turc adopté par les Grecs. »

cours de sa branche méridionale, l'Arsin (1), le Mourad-Tschaï actuel. Il s'occupa aussitôt d'en faire relever et augmenter considérablement les défenses et y concentra, avec ses ressources pécuniaires, de vastes magasins de vivres et d'équipements. Ce puissant kastron devait constituer son refuge suprême en cas de défaite. Protégé par le cours de l'Euphrate contre les agressions des troupes impériales venant de l'ouest, il semblait devoir être d'une défense facile. Non content d'assurer ainsi sa retraite, non content de remplir ses caisses, Skléros s'occupait avec une activité fébrile de recruter de nouveaux partisans, de grossir encore les rangs de son armée composée d'éléments presque exclusivement asiatiques. Il chercha de tous côtés des alliés et signa des traités d'amitié avec divers émirs musulmans du voisinage (2). Skylitzès et Cédrénus citent parmi ceux-ci Apotoulf, émir de la grande cité sarrasine d'Amida, et Abou Taglib (3), le fils de Nasser Eddaulèh, le neveu de Seîf Eddaulèh d'Alep. Skylitzès désigne simplement ici ce prince comme émir de Mayyafarikîn, parce que le Bouiide de Bagdad venait précisément de le dépouiller de la plus grande partie de ses États. C'est même cette circonstance qui avait dû décider ce fils et neveu des deux fameux Hamdanides à contracter avec un chef chrétien une aussi criminelle alliance.

Outre des subsides considérables en numéraire, ces émirs fournirent à Skléros un précieux renfort de plusieurs centaines (4) de ces merveilleux cavaliers légers, élite de leurs armées, qui lui rendirent de grands services dans les péripéties de ces guerres orientales si particulières. Nous avons

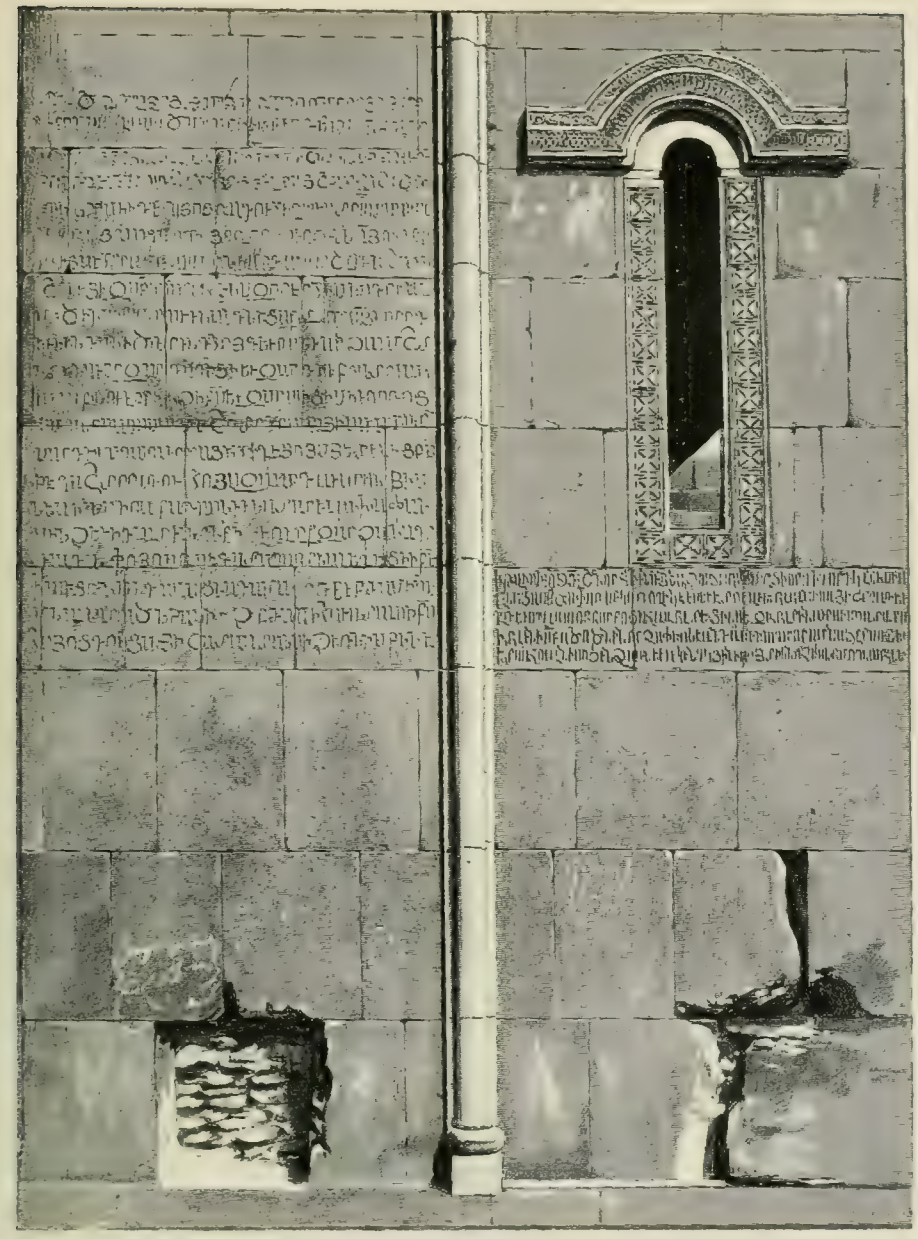
1 L'Ar'adzani des Arméniens, l'Arsanias de Pline.

2 Μετ' αὐτῶν κηδεύσας καὶ διὰ τοῦ κήδους τὰ τῆς φιλίας ἀσφαλισάμενος, dit Cédrénus, éd. de Bonn, II, p. 419.

3 Abou Taglib, que les Byzantins nomment Apotaglè, venait, en effet, d'être battu par le tout-puissant Bouiide Adhoud Eddaulèh qui lui avait enlevé Mossoul et l'avait fait poursuivre par ses troupes, maîtresses de la plus grande partie de la Mésopotamie, jusque dans les cités frontières de Mayyafarikîn et de Bedlis (Weil, *op. cit.*, III, pp. 25, 30). Le Hamdanide avait dû se réfugier en territoire chrétien, précisément à Hisn-Zyad, c'est-à-dire Kharpout (voy. Rosen, *op. cit.*, note 12), et c'est là qu'il contracta alliance avec Skléros. Mais, n'ayant obtenu, ainsi qu'on va le voir, aucun bon résultat de cette union impie, il dut s'enfuir encore jusqu'à Amida, d'où, chassé par les troupes du Bouiide, il gagna finalement Damas. Là il chercha vainement à obtenir du Khalife fatimite al-Azis la seigneurie de cette ville. Fait prisonnier par les troupes africaines de celui-ci, il fut exécuté le 29 août 979. Ainsi périt misérablement le dernier émir hamdanide de Mossoul. Sa principauté devint la proie du Bouiide.

(4) Skylitzès et Cédrénus donnent le chiffre de trois cents.

VOLET [illegible] Triptyque [illegible] du XIe Siècle, [illegible] Musée du Palais Ducal à Venise. — Saint Paul et saint Jean l'Évangéliste. Voy. l'autre volet conservé à Vienne figuré sur la planche précédente.



INSCRIPTIONS royales sur le paroi de la Cathédrale d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois de la dynastie pagratide contemporaine de Basile II. La cathédrale fut achevée en l'an 1010.

vu que ses forces comprenaient également d'importants contingents arméniens. Il en recruta d'autres encore et lorsqu'il se mit définitivement en

marche, l'historien national Acogh'ig nous dit que les puissants dynastes Krikorikos et Pakarat (1), fils d'Aschod (2), le défunt prince de Daròn, dépossédé par les Grecs, avec leur oncle Romanos, frère de leur père, et le prince Afranik de Mogk'h (3) marchaient sous sa bannière à la tête de nombreux corps de cavaliers géorgiens et arméniens qui se battirent durant cette pénible campagne avec une rare intrépidité. Ils l'avaient rejoint du côté de Dchahan (4) et de Malatya, lui apportant également de fortes sommes en numéraire.

Ce n'était pas tout. Tous les mécontents, les déclassés, tous les gens si nombreux dans ces thèmes frontières vivant d'une existence irrégulière, tous les bandits, les *outlaws*, tous ceux qui espéraient pêcher en eau trouble à la faveur des événements qui se préparaient, attirés par l'espoir de ces bouleversements, par le désir de gagner honneurs et richesses, affluèrent au camp du prétendant, venant grossir encore ses bataillons. La renommée répandait au loin le bruit de ce grand rassemblement. De toutes parts accouraient de hardis compagnons, sauvages aventuriers, pittoresques *condottieri* de l'Asie du xe siècle.

Qu'on me pardonne de raconter ces faits d'une façon aussi succincte, surtout aussi inégale. Qu'on songe aux indications si laconiques, si rares, qui nous sont fournies par les sources. Je n'en ai négligé aucune, je crois pouvoir l'affirmer. Il semble impossible d'y rien ajouter pour le moment, tant nos connaissances sur cette période de l'histoire byzantine demeurent cruellement imparfaites. Tous ces événements si lointains, dans ces années obscures entre toutes du haut moyen âge oriental, sont plongés dans une immense obscurité, ceux-ci en particulier qui ont eu pour théâtre ces extrêmes provinces d'Anatolie, bien plus perdues alors qu'elles ne le sont même aujourd'hui. Nous ne connaissons ces faits de guerre que par bribes, par lambeaux détachés, sans liens entre eux comme sans preuves à l'appui.

(1) C'est-à-dire « Grégoire et Pagrat ».

(2) Ce sont les mêmes probablement que « les deux patrices, fils de Pagrat, seigneur de Khalidiyât », dont parle Yahia, et qui devaient leur titre de patrice déjà à Nicéphore Phocas (voy. Rosen, *op. cit.*, note 12).

(3) Province d'Arménie à l'orient du Tigre, dans les montagnes du Kurdistan. Voy. Saint-Martin, *op. cit.*, p. 174.

(4) Ou Djeyhân, district de la troisième Arménie.

Bardas Skléros commandait, semble-t-il, à une fort belle armée, véritable armée de prétendant asiatique du xe siècle, original mélange des vieilles bandes byzantines régulières, des fortes milices des thèmes asiatiques et de tous ces sauvages et flottants escadrons sarrasins, géorgiens, arméniens, troupes hardies aux chevaux excellents, aux costumes bizarres et multicolores, à l'armement aussi divers qu'imprévu, au parler étrange, compagnons indisciplinés et peu fidèles que guidaient uniquement l'appât du butin et l'amour inné de cette brutale vie d'aventure.

Fier de tant de forces si rapidement concentrées en sa main, le cœur gonflé d'un orgueilleux espoir, le prétendant se mit en marche. C'est dans les premiers jours de l'été de l'an 976 que le hardi capitaine partit ainsi du fond de l'Asie et des frontières mêmes de l'empire, de ce thème de Mésopotamie, à cheval sur le haut Euphrate, entraînant l'armée orientale tout entière vers les remparts lointains de la Ville gardée de Dieu. Ne prévoyant pas que les jeunes basileis et leur premier ministre pussent opposer une résistance sérieuse à ses bandes éprouvées, il se voyait déjà en rêve assis sur le trône impérial, remplaçant le glorieux Tzimiscès entre les deux fils de Romain. « Il marchait confiant, dit Psellus, avec toute son infanterie et toute sa cavalerie à la conquête de cette proie en apparence assurée. » Un songe qu'avait fait un moine d'Asie, fort vénéré pour ses vertus ascétiques, lui inspirait surtout une invincible confiance. Le saint homme, dans les ténèbres de la nuit, avait vu soudain un personnage de feu enlever dans ses bras Skléros et le conduire dans une grotte vaste et profonde. Là, une forme féminine de taille gigantesque accourant à la rencontre du chef lui avait solennellement remis une verge impériale. Bardas Skléros considérait naïvement cette verge fantastique comme le symbole éclatant de son imminente souveraineté. « Hélas ! s'écrie le pieux Skylitzès, ce symbole ne signifiait autre chose que la colère de Dieu contre le peuple romain. »

Cependant la nouvelle de cette rébellion si grosse d'effroyables périls, née si soudainement aux extrémités de l'empire, était tôt parvenue dans l'immense capitale et y avait jeté la consternation . « Les basileis, dit le chroniqueur, furent en proie au trouble le plus profond. Les bons citoyens se désespéraient. Seuls les méchants se réjouirent. » Mais le parakimo-

mène Basile se montra, comme toujours, à la hauteur du danger. Sans perdre un jour, il dépêcha courrier sur courrier au patrice Pierre Phocas, le fameux « trapézite », l'al-Atrabasi ou Torbasi des historiens orientaux, le brillant stratopédarque des guerres syriennes, le nouveau généralissime d'Anatolie (1), avec ordre de marcher en toute hâte sur Césarée de Cappadoce pour mettre si possible la main sur cette place centrale d'Asie Mineure avant l'arrivée de Skléros et y concentrer les contingents asiatiques demeurés fidèles. Surtout Pierre devait s'efforcer de ralentir par tous les moyens la marche de l'armée rebelle pour permettre la mise en état de défense de la capitale. La preuve que toutes les forces encore disponibles furent concentrées sous le commandement du stratopédarque, c'est que Michel Bourtzès, qui venait d'être nommé duc à Antioche, eut ordre de le rejoindre avec toutes ses troupes (2).

On allait donc voir aux prises deux des plus illustres capitaines des armées byzantines, certainement les deux plus renommés depuis la disparition des deux derniers basileis. Toutefois l'eunuque Basile, demeuré fidèle à ses habitudes de temporisation, désirant tenter un suprême effort de conciliation avant de recourir définitivement aux armes, peut-être aussi pour gagner du temps, dépêcha encore un de ses fidèles auprès de Skléros pour lui persuader de renoncer à son entreprise. C'était un prélat de grande vertu, prudent, disert, plein d'un tact admirable, le syncelle Stéphanos, métropolitain de la grande cité asiatique de Nicomédie, « habile, dit le chroniqueur, à pacifier, à adoucir par le charme de sa parole exquise les natures les plus indomptables ».

Le saint homme eut tôt fait de rejoindre dans sa rapide marche en avant l'aventureux capitaine. Longuement il l'entretint, usant de tous les arguments faits pour impressionner cette âme ardente. Mais lui, plus confiant que jamais, la tête uniquement pleine de ses projets ambitieux,

(1) Sur ce parfait homme guerre, voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, note 1 de la page 710. Voy. encore Rosen, *op. cit.*, note 25.

(2) Yahia, *op. cit.*, p. 2, raconte les choses d'une manière un peu différente. Suivant lui, Michel Bourtzès et le stratopédarque, qu'à l'exemple de tous les chroniqueurs orientaux il désigne constamment sous le nom d'al-Atrabasi, furent invités par le premier ministre à opérer au plus vite leur jonction avec le patrice Eustathios Maléinos, « Ibn al-Malaïni », stratigos impérial de Cilicie, en résidence à Tarsous, pour marcher de là tous ensemble contre le prétendant.

BIBLIOTHÈQUE ARABE. — Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.

daigna à peine écouter le prêtre vénérable. Sans même réfuter ses arguments, lui montrant du doigt ses pieds chaussés des bottes écarlates :

« Evêque, lui dit-il, penses-tu qu'il soit aisé de renoncer à ces brodequins impériaux alors qu'on les a chaussés à la face de l'empire ? Un tel désintéressement serait au-dessus des forces humaines. Va-t'en. Retourne sur tes pas. Va dire à ceux qui t'envoient que je n'ai aucune paix à signer avec eux avant qu'ils ne m'aient reconnu pour leur basileus. Sinon je saurai m'emparer malgré eux du pouvoir par la force des armes. Je veux bien leur accorder quarante jours pour délibérer et me faire leur soumission. Passé ce délai, je briserai tout devant moi. » Puis il congédia le prélat désolé.

Cette réponse hautaine du prétendant nous découvre ses intentions vraies. Très certainement ce message impérieux ne signifiait point que les jeunes empereurs dussent abdiquer en sa faveur. Skléros exigeait seulement d'être reconnu comme corégent à leurs côtés dans la même situation qu'avaient occupée Jean Tzimiscès et avant lui Nicéphore Phocas. Seulement, au cas où sa demande serait repoussée, il déclarait nettement qu'il serait dans l'obligation d'employer la force, d'en arriver peut-être à déposer les princes. Pour parler clairement, il réclamait, appuyé évidemment sur l'expression des dernières volontés de Jean Tzimiscès mourant, la tutelle et le premier rang dans l'empire avec le titre de basileus. C'est certainement là le sens de sa réponse à l'évêque Stéphanos que Skylitzès nous rapporte assez confusément. Et, à vrai dire, cette solution eût été de tous points excellente. Bardas Skléros était un chef militaire de premier ordre, tout comme Nicéphore Phocas ou Jean Tzimiscès. Il eût certainement suivi leurs illustres exemples et sa place eût été mieux marquée aux côtés des jeunes Porphyrogénètes que celle du parakimomène Basile, habile administrateur, mais eunuque cupide et impopulaire. Le manque de patriotisme du vieux régent qui refusa de s'effacer devant le général victorieux fut une des causes principales de cette lamentable guerre civile.

Le syncelle Stéphanos, de retour au Palais Sacré, fit part au parakimomène de la réponse du prétendant. Il ne pouvait être question d'accepter les propositions de Skléros dans leur forme blessante. L'eunuque ne les repoussa pourtant pas absolument. Une fois encore il écrivit au stratopédarque de s'en tenir à une défensive rigoureuse. Pierre devait se

borner jusqu'à nouvel ordre à barrer la route aux rebelles en avant de Césarée, à faire occuper fortement les gués, les défilés, les positions stratégiques importantes. Toutefois ses instructions lui ordonnaient formellement de repousser la force par la force.

Malgré tant de précautions de la part du parakimomène, les hostilités éclatèrent presque aussitôt. Bardas Skléros n'avait accordé ce délai que pour endormir la vigilance des impériaux. Il avait, lui aussi, pour premier objectif la grande Césarée, cette métropole d'Asie qui peu d'années auparavant avait vu la proclamation de Nicéphore Phocas par les contingents orientaux. Pour gagner cette ville, il lui fallait suivre avec son armée la vieille route romaine devenue la grande voie militaire byzantine qui y menait en passant probablement par Arca, puis par Arabissos, Tanadaris, Lapara-Lykandos et les défilés de l'Anti-Taurus (1). C'était un tronçon de la grande voie publique qui d'Éphèse par Césarée, traversant l'Asie Mineure entière, s'en allait aboutir à l'Euphrate.

Le délai des quarante jours achevé, le prétendant, quittant enfin Malatya et les rives de l'Euphrate, se mit en marche, précédé par ses nombreux éclaireurs, cavaliers géorgiens ou arabes, chargés de le renseigner et de nettoyer les passages faiblement occupés. Tous ces détachements d'avant-garde étaient sous le commandement de cet Anthès Alyatès qui venait de rendre à Skléros le service de lui ramener de Constantinople son fils Romain.

Le premier choc entre cette avant-garde et celle des impériaux eut lieu dans un défilé que Skylitzès nomme Boukoulithos, la Pierre ou la Roche de Boukos. M. Ramsay, qui a consacré un si beau livre à la géographie de l'Asie Mineure au moyen âge, n'a pas encore réussi à identifier ce nom, mais, comme il me l'écrit, ce défilé devait être situé entre Arca (2) et Osdara, plus probablement encore entre Arabissos et Lapara-Lykandos,

(1) Voy. Ramsay, *op. cit.*, carte annexée à la page 366. « Skléros aurait encore pu passer, m'écrit M. Ramsay, par Derende, autrefois Dalanda, et par Eurun, ou Gurun, autrefois Gauraina, mais dans ce cas il se serait ensuite dirigé directement à l'ouest sur Azizié-Tzamandos et n'aurait pu passer d'abord par Lykandos, comme il le fit en réalité. La route *viâ* Malatya-Dalanda-Gauraina-Tzamandos-Césarée, qui ne se trouve pas indiquée sur mes cartes, est bien tentante, mais il paraît prouvé que Lapara-Lykandos était située plus au sud sur la route de Césarée à Kokussos. Voy. *Hist. Geogr.*, p. 291. »

(2) Ou Arga.

aux environs de Tanadaris, aujourd'hui Tanir (1). Anthès et le gros de sa troupe tombèrent en ce lieu sur les têtes de colonnes du stratopédarque, commandées par le magistros Eustathios Maléinos, de la grande famille asiatique de ce nom, alliée des Phocas, et dont était le vénérable saint Michel Maléinos, ce moine mort en odeur de sainteté qui fut l'oncle du basileus Nicéphore. Grâce à Yahia (2), nous savons qu'Eustathios était pour lors stratigos de la nouvelle province reconquise de Cilicie et qu'il avait reçu l'ordre d'unir au plus vite ses contingents à ceux du stratopédarque et du duc d'Antioche.

Le combat s'engagea aussitôt malgré les dernières recommandations du parakimomène. Comme la lutte se poursuivait quelque peu mollement, demeurant indécise, Anthès, emporté par son ardeur, voulant précipiter le dénouement, lança son cheval comme un fou en pleine troupe ennemie. Sans avoir pu donner un coup d'épée, il tomba de suite, accablé sous le nombre, mortellement frappé. Ses cavaliers, se débandant, s'enfuirent à travers vallons et taillis. Telle fut la première escarmouche entre les impériaux et les soldats du rebelle. Après avoir fait le récit de ce combat d'assez triste augure pour la cause de celui-ci, Skylitzès dit encore que l'hétériarque de Skléros, dont il ne donne pas le nom, c'est-à-dire le chef de ses gardes barbares, probablement le sheik commandant à ses cavaliers sarrasins auxiliaires, fut convaincu d'avoir voulu passer aux impériaux, ce qui tendrait bien à prouver qu'à ce moment les affaires de Bardas Skléros allaient encore assez mal puisqu'un de ses principaux officiers songeait ainsi à se séparer de lui. Le prétendant adressa les plus vifs reproches au coupable, mandé en sa présence, puis il le laissa s'en aller, paraissant se contenter de cette algarade. Mais secrètement il l'avait dénoncé à ses gardes sarrasins avec ordre de le tuer. Comme le malheureux passait auprès d'eux en se retirant, ces farouches soldats, plus attachés à Skléros qu'à leur chef

(1) « Je demeure toujours, m'écrit le savant archéologue anglais, dans le doute le plus complet sur la question de savoir si dans cette région la grande voie militaire suivait la route plus difficile par Tanadaris ou plus aisée par Kokussos (voy. la carte annexée à la page 266 de mon livre). Je pense que Boukoulithos était plutôt située entre Arabissos et Lapara qu'entre Arga et Osdara, car Skléros, qui était encore en arrière quand son avant-garde engagea le combat avec l'ennemi à Boukoulithos, était alors à trois journées de marche de Lykandos et certainement il n'aurait pu en un aussi court espace de temps amener son armée depuis Arga jusqu'à cette ville. »

(2) Voy. la note 2 de la p. 364. »

direct, se jetèrent sur lui et le hachèrent à coups de sabre. Quelle étrange époque et quelles étranges armées ! Voilà un prétendant, arménien d'origine, qui, après avoir passé sa vie à conduire les troupes byzantines contre les Sarrasins maudits, marche contre ses propres souverains, entouré précisément d'une garde de ces mêmes Sarrasins, si dévoués à sa personne qu'ils lui obéissent aveuglément jusqu'à massacrer pour lui plaire celui qui les commande.

Ce choc imprévu des éclaireurs de Skléros avec l'avant-garde impériale d'Eustathios Maléinos fut un précieux indice pour le stratopédarque. Estimant que cette marche en avant du prétendant était des plus sérieuses, comprenant que Skléros devait suivre de près les cavaliers d'Anthès avec le gros de son armée, il donna l'ordre général de la marche en avant. L'époque des temporisations était passée. Une action décisive allait s'engager dont l'enjeu serait le trône impérial. Se portant rapidement à l'orient de Césarée, dans ces régions accidentées d'une défense facile, qui, de ce côté, barrent le passage à une armée venant de l'Orient, Pierre Phocas fit occuper de suite par ses troupes les points stratégiques du thème de Lykandos, toutes les routes menant à la capitale de la Cappadoce, les défilés principaux de l'Anti-Taurus. Puis il attendit l'ennemi.

Skléros, averti par ses éclaireurs de la forte position prise par les impériaux, rendu défiant par la déroute de son avant-garde et par les défections qui avaient suivi cet insuccès, semble avoir hésité quelque temps avant de s'engager dans la vaste contrée montagneuse qui le séparait de Césarée. Ici les indications de Skylitzès, reproduites par Cédrénus, nos seuls guides avec Yahia, deviennent d'une pauvreté désespérante. Les chroniqueurs se bornent à nous raconter comment, après quelque temps d'inaction durant lequel chaque chef s'était efforcé de débaucher les troupes de son adversaire, un des lieutenants du prétendant, un certain Sachakios (1) Vrachamios, un stratigos, certainement d'origine arménienne, ainsi que l'indique son nom, qui avait déserté la cause des basileis pour celle du prétendant, réussit, par ses discours, à rendre à ce dernier quelque confiance. Skylitzès n'en dit pas davantage sur les origines de ce personnage. Ce devait être quelque gouverneur de thème, peut

1 « Sahag », nom arménien.

être le stratigos même de Lykandos qui, abandonnant l'armée impériale, avait passé au parti du rebelle et qui dut lui donner à cette occasion des renseignements précieux sur les positions occupées par ses adversaires. En tous cas, ce hardi partisan réussit à relever le moral quelque peu abattu, semble-t-il, de Skléros. Il lui représenta combien son inaction allait devenir funeste en lui attirant le mépris de ses soldats improvisés. « Il n'est pas de moyen meilleur de rendre le succès impossible, lui dit-il, que de se figurer que tout est perdu. Il est trop tard pour reculer. Ne perds plus un jour. Va de l'avant. »

Skléros, convaincu par l'Arménien, reprit sa marche en avant. Même, au dire de Skylitzès, il s'en remit à ce chef pour la route à suivre, preuve que Vrachamios était bien de ce pays et le connaissait à merveille. En trois journées, l'armée du prétendant, refoulant devant elle les éclaireurs et les corps détachés de l'armée impériale, arriva sous les murs de la fameuse Lapara, que les Byzantins nommaient Lykandos, la plus forte place de toute la contrée. Skléros l'investit aussitôt.

C'était une forteresse célèbre dans les annales de la guerre sarrasine. Le thème de ce nom, ce thème de Lykandos dont la mention revient à chaque page de la belliqueuse histoire de Byzance, avait été constitué aux temps anxieux de Léon VI (1) ou de son fils le Porphyrogénète (2), au moyen de certains territoires de l'Anti-Taurus, situés dans l'ancienne Cappadoce, ou plus exactement dans l'antique et montagneuse province de Cataonie. Ces territoires, constamment ravagés, presque entièrement réduits à l'état de désert par l'incessante et séculaire guerre de frontière arabe, avaient été à ce moment repeuplés par l'envoi de nombreuses colonies militaires. Ils s'étendaient à l'orient du Karmalas, cet affluent du Saros que les Turcs appellent aujourd'hui Zamanti Sou, nom bien voisin de Tzamandos qui était la seconde place forte du nouveau thème. Peut-être les territoires situés à l'ouest de cette rivière et au sud du mont Argée se trouvaient-ils également compris dans cette province.

C'était un vrai thème frontière que ce thème de Lykandos, région essentiellement montagneuse, coupée de hautes chaînes et de profondes

(1) Vers 892 ou 901.
(2) Après 913.

vallées, hérissée de vastes et imprenables forteresses, nids d'aigle dont les garnisons, soigneusement choisies, devaient soutenir le premier choc des invasions sarrasines qui auraient réussi à forcer les passes du Taurus. Parmi toutes ces citadelles cappadociennes, la plus puissante était certainement Lapara (1), dans la haute et très fertile vallée du Saros, près de l'actuelle bourgade de Keui Yere. On n'a point encore retrouvé l'emplacement de cette forteresse célèbre. Toute trace même semble en avoir disparu, mais ces sauvages régions sont demeurées encore à peu près inexplorées. Les Byzantins avaient changé le nom antique en celui de Lykandos (2). C'était là le nom administratif, parce que c'était la capitale du thème du même nom, la résidence du stratigos et des cadres. La position stratégique était de toute importance, commandant les deux grandes routes qui, partant de là, allaient, l'une à Malatya et dans la vallée de l'Euphrate, l'autre à Kokussos où elle bifurquait à droite dans la direction de Sis et d'Anazarbe, à gauche, dans la direction de Germanicia. Trois autres routes unissaient Lykandos à Césarée et au centre de la portion asiatique de l'empire.

Ce thème de Lykandos, avec ses montagnes sauvages et ses nombreuses places fortes, constituait contre un envahisseur, qui, comme Skléros, marchait sur Césarée, en arrivant de l'est, une défense formidable. On sait que l'Anti-Taurus est situé à l'orient de cette cité et lui forme comme un gigantesque boulevard défensif de ce côté, étendu du sud-ouest au nord-est. Pour atteindre Césarée, premier but de ses efforts, il fallait que le prétendant forçât tous ces défilés, qu'il s'emparât avant tout de cette forteresse de Lapara, réputée imprenable, assise sur des sommets aux pentes presque inaccessibles.

Bardas Skléros enserra de son armée cette formidable citadelle. Le stratopédarque, de son côté, instruit de cette fougueuse marche en avant, s'était mis en route avec toutes ses forces pour tenter de s'emparer de quelque position favorable où il attendrait l'ennemi. Par une rapide et longue étape de nuit il obtint ce résultat. Les deux armées campèrent en pré-

(1) Ou Lipara. Ainsi nommée, dit Skylitzès, à cause de son territoire si fertile et si gras (λιπαρός, gras). Zonaras, éd. Dindorf, t. IV, p. 106, écrit Λιπάρα.

(2) M. Ramsay identifie Lykandos avec la Coduzabala des Tables de Peutinger.

sence l'une de l'autre dans la plaine qui s'étend au pied de Lykandos. C'est la vallée du Djeyhân, l'ancien Pyrame (1). Plusieurs jours durant, ces deux chefs éprouvés conservèrent une attitude expectante, hésitant à engager la bataille, cherchant, suivant l'expression de Skylitzès, à se voler l'un à l'autre la victoire, à triompher par la ruse plutôt que par la force. Dans cette lutte dramatique, ce fut Skléros qui réussit à jouer le stratopédarque. Un jour il fit faire dans son camp des apprêts considérables comme s'il offrait un banquet à ses soldats. Les impériaux, bien aisément ce me semble, donnèrent dans cette ruse grossière. Persuadés qu'on ne se battrait pas de la journée, ils se mirent, eux aussi, à festoyer sous la tente. Alors Skléros, instruit par ses espions de ce qui se passait au camp impérial, fit sonner l'attaque et lança ses troupes sur l'ennemi surpris à table.

Les impériaux, conservant tout leur sang-froid, sautèrent sur leurs armes. Se défendant avec ce qui leur tombait sous la main, ils combattirent en désespérés. Un moment même ils réussirent à repousser le centre des assaillants. Mais Skléros para le coup en les faisant envelopper par ses deux ailes vivement poussées en avant. En même temps il lançait sur les derrières du camp impérial ses rapides cavaliers géorgiens et sarrasins.

Pressés en tête et sur les flancs, menacés de se voir coupés de leur ligne de retraite, les impériaux, pris de panique, se mettent à fuir. Les Sklériens, se jetant sur leurs pas, en font un affreux massacre (2). Le premier qui tourna les talons, dit Skylitzès, fut Michel Bourtzès, le valeureux duc de ce duché d'Antioche qu'il avait jadis si glorieusement conquis, le héros fameux des guerres syriennes où il avait maintes fois combattu aux côtés du stratopédarque. Le chroniqueur ajoute que l'opinion publique demeura partagée sur les motifs de cette fuite précipitée. On accusa Bourtzès d'être demeuré secrètement attaché à Skléros dont il avait été si longtemps l'ami dévoué. Peut-être aussi, voyant la tournure que prenaient les événements, se rappelant la fortune des Phocas et des Tzimiscès, songeait-il déjà à se réserver. Nous verrons du reste par son attitude immé-

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 17.

(2) C'est par erreur que Léon Diacre place dans ce premier grand combat la mort du stratopédarque.

MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle de la coupole de la Cathédrale de Sainte-Sophie, à Kiev. — Les Archanges et le Christ Pantocrator.

diatement subséquente de quel côté penchaient en réalité les préférences du célèbre condottière.

Gfrœrer (1) a eu tort de placer à la seconde moitié de l'an 977 cette grande défaite des impériaux à Lykandos, défaite dont aucun chroniqueur n'a indiqué la date précise. C'était, on se le rappelle, dans le courant de l'été de l'année précédente que Bardas Skléros était parti de Mésopotamie

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 568.

se dirigeant sur Césarée, mais certes un an tout entier ne s'était pas écoulé dans les lenteurs et les hésitations dont je viens de donner le récit, hésitations imposées au prétendant par les nécessités de sa situation, au stratopédarque par les ordres exprès du cauteleux parakimomène. La défaite de Lykandos dut avoir lieu encore dans l'automne de l'année 976.

Jusqu'au coucher du soleil les soldats de Skléros poursuivirent les impériaux. Le camp du stratopédarque tomba aux mains du vainqueur avec les bagages, le trésor, un immense butin. Yahia raconte qu'Eustathios Maléinos s'enfuit auprès des membres de sa famille dans son pays de Cappadoce (1) et que Michel Bourtzès courut jusque dans le sien, au thème des Anatoliques.

Ce fut comme un coup de foudre à travers toute l'Asie byzantine. En un seul jour Bardas Skléros, décuplant sa puissance, devenait le maître de toute cette immense région, une sorte de basileus de l'Anatolie centrale. Nous ne savons malheureusement rien de ces événements en dehors de la sèche énumération des faits de guerre. Seulement les chroniqueurs nous disent que cette grande victoire, ces prises de villes — car la garnison de Lykandos se rendit aussitôt aux Sklériens — valurent au prétendant un nombre considérable d'adhésions nouvelles. D'innombrables gens de peu, mais aussi beaucoup de hauts personnages, grands propriétaires, membres des familles d'archontes de Cappadoce, demeurés jusque-là fidèles aux basileis, embrassèrent sa cause. Il y eut aussi là certainement le contre-coup des haines violentes suscitées par le gouvernement cupide de l'eunuque. Ce mouvement de premier enthousiasme en faveur de Skléros paraît avoir été très important. Un des premiers à se rallier au prétendant fut, ainsi que je l'ai laissé entrevoir, le duc d'Antioche, Michel Bourtzès, qui, depuis l'ouverture des hostilités, combattait contre son gré sous la bannière des basileis. Yahia donne ce détail nouveau que Skléros alla le poursuivre jusque dans le lointain kastron où il s'était réfugié dans le thème des Anatoliques et l'obligea à se rendre à lui tout en lui promettant la vie sauve. Le duc d'Antioche embrassa dès lors avec ardeur sa cause. Lui, en récompense, le créa magistros. Après celui-là, Skylitzès et Cédrénus citent encore parmi les nouveaux partisans de Skléros « le

(1) Rosen, *op. cit.*, p. 2.

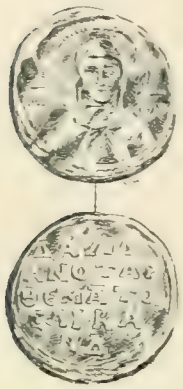
patrice et duc Antoine Lydos avec ses fils ». Les chroniqueurs ne désignent pas autrement ces personnages. Antoine Lydos devait être quelque haut chef militaire, duc d'un des territoires frontières de l'empire, chef de quelque grand clan aristocratique d'Anatolie. Probablement il fit adhésion au prétendant avec tout son contingent.

En quelques semaines la rébellion semble s'être propagée à travers la plus grande partie de l'Asie Mineure. « La guerre, dit l'historien arménien contemporain Acogh'ig, se répandit dans tout le territoire de l'empire en Asie, tellement qu'on se battait de ville à ville, de village à village, et que le sang coulait partout. » Des provinces entières faisaient défection. Bien plus, le désastre de Lapara valut à Skléros ce dont il avait le plus besoin : l'appui inappréciable d'une flotte de guerre. En quelques lignes, hélas ! trop courtes et surtout fort peu claires, les chroniqueurs byzantins que j'ai déjà tant de fois cités racontent que les équipages des navires en station à Attalia de Cilicie, une des cités maritimes les plus considérables de l'Asie byzantine, port d'attache d'un détachement de la flotte impériale, se révoltèrent, jetèrent dans les fers le navarque impérial ou commandant en chef de l'escadre et proclamèrent Skléros. Certainement tous les ports de Cilicie durent suivre l'exemple des marins attaliotes. En même temps qu'eux, poursuivent les chroniqueurs, toute l'importante division de la flotte connue sous le nom d'escadre des Cibyrrhæotes, qui avait la garde du rivage méridional et occidental de l'Asie Mineure, passa au prétendant avec les contingents du thème de ce nom et fit soumission au nouveau stratigos envoyé par lui. Cet officier avait nom Michel Courtice (1). Le navarque d'Attalia lui fut livré.

Grâce à ces indications pourtant si imparfaites, il devient possible de réaliser à quel point fut complète la victoire de Lykandos, à quel point elle amena par toute l'Anatolie une révolution aussi facile que prompte. De tous côtés les défections se multiplièrent. Une immense anarchie remplaça la tranquillité de jadis. Partout on se battait pour ou contre le prétendant. Toutes les calamités de la guerre civile furent en un moment déchaînées sur ces belles et malheureuses contrées. Une famine affreuse se répandit à travers les campagnes en friche.

1. Par un hasard heureux, je possède le sceau de ce personnage. Voy. p. 380.

Un nouveau coup de fortune venait encore d'échoir au prétendant. Michel Bourtzès, satisfait de sa nouvelle dignité de magistros, mit le comble à sa trahison en livrant à Skléros son commandement d'Antioche avec la puissante forteresse qui en était le fleuron. Le prétendant, qui semble décidément avoir été un des hommes de son temps les plus affranchis de tout préjugé de race sinon de religion, ne rougit pas d'envoyer pour le représenter dans cette nouvelle province de son naissant empire un chef sarrasin renégat de la vallée de l'Euphrate, Oubeïd Allah (1), surnommé Mountasir (2), qui s'était donné à lui et sur la fidélité duquel il croyait pouvoir compter. Comme il s'agit d'événements ayant eu la Syrie pour théâtre, le récit de Yahia (3) devient ici, bien heureusement pour nous, plus détaillé et par conséquent fort précieux. Le voici reproduit presque textuellement :



SCEAU ou BULLE DE PLOMB d'un fonctionnaire impérial du thème de Lykandos du Xe ou XIme Siècle. La légende signifie : David, protonotaire du thème de Lykandos

« Michel al-Bourdgi, dit le chroniqueur antiochitain, en partant pour le théâtre de la guerre, avait laissé son fils (4) comme son lieutenant à Antioche. Avant d'être devenu le prisonnier de Bardas Skléros il avait dépêché à ce fils un messager secret pour lui ordonner de le rejoindre et de remettre le gouvernement d'Antioche au basilikos impérial, le patrice Kouleïba (5). Et le fils d'al-Bourdgi fit ce que lui ordonnait son père et partit pour le rejoindre. Et Bardas Skléros gagna avec son armée la Cappadoce et attaqua Ibn al-Malaïni (6). Et il y avait auprès de Skléros un sheik devenu chrétien, le patrice Oubeïd Allah de Malatya (7). Et il le créa

(1) Ou Abd Allah.

(2) Yahia, on va le voir, nomme ce chef Oubeïd Allah tout court. Elmacin l'appelle Abd Allah Mountasir. C'est toujours le même personnage. Mountasir signifie : « celui qui a embrassé le christianisme ».

(3) Voy. Rosen, *op. cit.*, pp. 1 sqq.

(4) Nous ignorons le prénom de celui-ci.

(5) Ou Kouleïb. Ce personnage, d'origine arabe, ignoré des auteurs byzantins et arméniens, même des autres auteurs arabes, figure une première fois dans le récit de Yahia à propos de la dernière expédition de Tzimiscès en Syrie. Voy. p. 299. Je possède son sceau. Voy. p. 381.

(6) Eustathios Maléinos. Il s'agit ici de la victoire du prétendant à Lykandos. On se rappelle que dans le récit de Yahia c'est Eustathios Maléinos et non Pierre Phocas qui semble avoir commandé en chef l'armée loyaliste.

(7) Oubeïd Allah n'est mentionné par Yahia que dans cet unique passage. On ne trouve

magistros et l'envoya à Antioche et envoya avec lui un de ses esclaves, un eunuque (1), en qualité de basilikos ou gouverneur de cette ville. A l'arrivée de ces deux personnages, Kouleïba leur rendit la ville et alors Antioche et toutes les provinces environnantes : al-Souhour, la Cilicie et la Syrie du nord-ouest, et tous les pays d'Orient devinrent soumis à Skléros. Et le magistros Oubeïd Allah envoya le patrice Kouleïba et les notables d'Antioche prisonniers auprès de Skléros en Cappadoce. »

Cet Oubeïd Allah qui occupait dès l'an 961 un poste assez important dans l'armée byzantine, s'était probablement rallié au prétendant lorsque celui-ci, au début de sa révolte, avait pris Malatya. Skléros l'en récompensa, on le voit, par les titres de magistros et de duc d'Antioche. En distribuant ces hautes dignités, cet homme audacieux faisait acte d'empereur. On lira plus loin qu'Oubeïd Allah fut plus tard assez habile pour repasser à temps dans le parti des basileis et réussit même à ce moment à se faire confirmer par eux dans cette haute charge de duc d'Antioche. Un chef sarrasin devenu gouverneur de la grande forteresse chrétienne du sud, de l'illustre Théoupolis, boulevard de l'empire contre les forces de l'Islam, n'est-ce point un exemple curieux des bizarreries de cette époque étrange?

Immensément enrichi et fortifié par ce complet triomphe, sans perdre un jour, poussant devant lui les débris de l'armée impériale débandée, le prétendant, poursuivant sa rapide marche en avant, s'engagea dans la « clisure » ou défilé redoutable qui s'étendait entre la citadelle de Lykandos et la non moins forte place de Tzamandos du même thème. C'était là la passe fameuse à travers le chaînon de l'Anti-Taurus qui sépare la vallée du Saros de celle de son affluent le Karmalas. Par ce passage célèbre de toute antiquité, la grande ancienne voie romaine franchissait la distance entre Ariarathia-Tzamandos et Coduzabala, laquelle était toute proche de Lapara-Lykan-

son nom dans aucune autre source, sauf dans Elmacin qui le cite d'après Yahia et le nomme, nous l'avons vu, Abd Allah Mountasir, bien probablement aussi dans Ibn Zafir qui, à l'an 350 de l'Hégire (961-962 de l'ère chrétienne), mentionne un certain Abd Allah le Malatyen, lequel, déjà alors, à la tête de troupes grecques, se battait contre Nadjà, l'esclave de Seif Eddaulèh. C'est bien certainement le même personnage. On sait que Jean Courcouas, en 934, sous le règne du Porphyrogénète, avait conquis Malatya. Depuis cette date, cette ville très importante était constamment demeurée aux mains des impériaux. Abd Allah ou Oubeïd Allah devait être un des sheiks de cette cité, passé au christianisme après la conquête.

(1) Yahia écrit son nom K-n-t-t-iche.

dos (1). Une armée bien commandée eût pu y faire une longue défense. Mais les impériaux, démoralisés, étaient en déroute. Leurs bandes fuyaient de toutes parts. Les forces rebelles traversèrent sans encombre les passes et arrivèrent sans pertes sensibles devant Tzamandos. C'était le dernier obstacle sur la route de Césarée.

Tzamandos, fondée, plutôt reconstruite sous le règne de Léon VI par le fameux aventurier arménien Mleh devenu stratigos impérial (2), était encore une très forte et presque inaccessible citadelle montagnarde dont le nom reparaît souvent dans les chroniques des guerres gréco-arabes. Ce nom même est demeuré jusqu'à nos jours celui d'un affluent du Saros, cette grande rivière qui dans l'antiquité s'appelait le Karmalas et au IXe siècle l'Onopniktès, et que les Turcs nomment encore Zamanti-Sou. Le site de cette forteresse célèbre totalement disparue était demeuré incertain. M. Ramsay vient avec une grande apparence de certitude de le reconnaître dans celui de la ville turque moderne d'Azizie, l'antique Ariarathia, devenue récemment le siège d'un kaimakanat pour les Circassiens émigrés, et qui a échangé à cette occasion son premier nom turc de Bounar-Bashi contre celui du défunt sultan Abdul Aziz. Au pied de cette place coule précisément le Zamanti-Sou, « la rivière qui vient de la ville de Zamanti ». C'est au VIIIe ou au IXe siècle que le nom de Tzamandos dut prévaloir.

L'importance de cette place de guerre était grande à l'époque où nous sommes, parce qu'elle commandait la voie qui de Komana conduisait à Sébaste, à Komana du Pont, à Amisus enfin sur la mer Noire. Sa situation sur un mont très élevé, qui attire de toutes parts l'attention, était admirable. A cet endroit, d'immenses et magnifiques sources s'écoulent de la montagne qui borde la rivière. Se jetant en cascade dans celle-ci, elles font plus qu'en doubler l'importance. Le Porphyrogénète dit que cette forteresse était sise sur la frontière du thème de Lykandos. Skylitzès parle avec admiration de ce haut rocher sur lequel elle était placée et dit qu'elle était riche et peuplée (3).

(1) Ramsay, *op. cit.*, pp. 272 et 310.

(2) Voyez ce que j'ai dit de ce personnage aux pages 272 et suivantes de ma *Sigillographie de l'Empire Byzantin*, Paris, 1884.

(3) Sur Tzamandos, voyez encore Ramsay, *op. cit.*, pp. 288 sqq.

Toute cette forte défense ne fut d'aucun secours à la citadelle cappadocienne. Probablement sa garnison comme celle de Lykandos fit aussitôt défection. Les chroniqueurs disent seulement qu'elle ouvrit de suite ses portes au prétendant et que celui-ci y recueillit encore un fructueux butin.

Ces terribles nouvelles, la totale déroute du stratopédarque et de ses lieutenants, la prise des grandes forteresses du thème de Lykandos, l'arrivée imminente du prétendant devant Césarée, jetèrent un trouble affreux au Palais Sacré. Un conseil fut tenu qui décida le départ immédiat d'un haut fonctionnaire muni de pouvoirs dictatoriaux, « pouvoirs tels, dit Zonaras, que l'étaient ceux des anciens dictateurs romains ». On lui donna carte blanche pour agir suivant ses impressions et les nécessités du moment. Il eut à sa disposition les sommes nécessaires pour amener des défections dans l'armée du prétendant, aussi des brevets en blanc pour nommer à tous les emplois. Il eut permission d'attirer à lui par telles récompenses, grâces et dignités qu'il jugerait à propos, les officiers et les soldats rebelles qu'il parviendrait à ramener. Pour cette mission infiniment délicate, le choix du parakimomène tomba sur un des plus intimes conseillers de la couronne, le protovestiaire impérial Léon, encore un eunuque (1), certainement une de ses créatures. Il lui donna pour collègue le patrice Jean, personnage d'une haute illustration, d'une éloquence courageuse, dont nous ne savons du reste pas autre chose. Cette décision de la cour d'expédier en hâte en Asie un envoyé revêtu de pouvoirs aussi considérables prouve qu'en haut lieu on était plus que jamais décidé à procéder contre Bardas Skléros surtout par la corruption, parce qu'on savait que c'était le moyen le plus sûr de détacher de lui ses adhérents.

Le protovestiaire partit précipitamment. Mais le Palais avait eu beau mettre à sa nomination toute la hâte possible, ces mesures nouvelles et la levée d'autres contingents n'en avaient pas moins fait perdre encore un temps précieux, probablement tous les mois de l'hiver de 976 à 977. Pour cette période, nous ne trouvons, hélas ! dans Skylitzès et Cédrénus comme

(1) Yahia Rosen, *op. cit.*, p. 2 qui, dans la première partie de la campagne, n'a parlé que de Michel Bourtzès et d'Eustathios Maléinos, place seulement à ce moment l'envoi à la tête de l'armée du stratopedarque Pierre et ne dit par contre pas un mot de ce protovestiaire Léon.

dans Zonaras, aucun renseignement sur la marche en avant des Sklériens victorieux. Seulement, par la suite du récit, nous pouvons nous faire une idée de l'importance des progrès réalisés par eux durant ce temps en Asie Mineure.

Probablement aux premiers jours du printemps de l'an 977, le commissaire impérial Léon et son collègue le patrice Jean se trouvèrent rendus à leur poste. C'est à Kotiaion de Phrygie (1), la Cotiæum antique, la Kutayeh turque d'aujourd'hui, à près de quatre cents kilomètres de la capitale, qu'ils rencontrèrent et purent rallier enfin les débris dispersés de l'armée du stratopédarque. Au delà, toute la terre d'Asie appartenait au prétendant. Ils constatèrent en même temps que Skléros et ses forces, qui avaient depuis longtemps dépassé Césarée et suivaient pas à pas le stratopédarque dans sa retraite, ne se trouvaient plus à une grande distance de la vieille cité phrygienne. Les troupes sklériennes campaient pour l'heure au delà de Tyriaion, sur le territoire du vaste et fertile domaine impérial de Mesanakta, également connu sous le nom de Dipotamon, situé le long de la route impériale de Constantinople à Césarée, entre Polybotos et Philomélion, sur la rive du lac des Quarante Martyrs, l'Ak Cheher Gueuli des Turcs d'aujourd'hui. Cette immense ferme du domaine des basileis devait certainement comprendre, dit M. Ramsay (2), la riche et superbe contrée qui borne l'extrémité nord-ouest de ce lac, dans cette région où l'on voit sourdre la magnifique fontaine naturelle de Midas. Peut-être allait-elle jusqu'à l'extrémité méridionale du lac, jusqu'à Philomélion.

SCEAU ou BULLE DE PLOMB du stratigos Michel Courtice, amiral de la flotte de Bardas Skléros. — Ma collection. — Voy. p. 375.

On voit quel chemin le prétendant avait parcouru depuis la victoire de Lapara-Lykandos et la chute des forteresses du thème de ce nom. Depuis bien des semaines il était entré dans Césarée, probablement sans coup férir, et, par la grande route centrale qui conduit à Constantinople,

(1) Voy. la vignette de la p. 345.

(2) *Op. cit.*, p. 141. « Peut-être, dit M. Ramsay, la rivière formée par cette fontaine était-elle le Διὸς ποταμός, d'où viendrait le second nom de Dipotamos ou Dipotamon fréquemment donné à ce domaine impérial.

par Soandos (1), l'extrémité sud du grand lac Tata et Laodicée, il était parvenu en plein cœur de la Phrygie. Les deux tiers au moins de la portion asiatique de l'empire obéissaient d'ores et déjà à ses lieutenants. Qu'on jette les yeux sur la carte. On verra combien il était proche de Constantinople. Nicéphore Phocas, lui aussi, était parti de Césarée pour sa course victorieuse. Tout semblait prédire au nouveau prétendant un aussi rapide succès. Qu'on juge des angoisses patriotiques des malheureux commissaires impériaux.

Les débuts du protovestiaire Léon furent peu avantageux. Les deux armées se trouvaient en présence. Il est probable que Léon avait amené quelques troupes fraîches. Fidèle à sa consigne, au lieu d'attaquer aussitôt, le plénipotentiaire impérial eut d'abord recours à l'intrigue et s'efforça de détacher les principaux adhérents du prétendant par toutes sortes de sollicitations et de promesses, perdant son temps et son prestige en ces vaines démarches. Ces tentatives de corruption furent considérées comme un symptôme de son impuissance. La jactance des rebelles s'en accrut démesurément.

SCEAU ou BULLE DE PLOMB du chef sarrasin renégat Konleih, qui joua un rôle dans les guerres de la rébellion de Bardas Skléros. — Voy. pp. 299, 300, 376 et 386.

Alors le protovestiaire changea subitement de tactique. Sa première inspiration dans cette voie nouvelle fut même heureuse et devait amener quelques bons résultats. Décampant de nuit avec le stratopédarque, abandonnant ses cantonnements de Kotiaion, tournant en secret par une rapide marche de flanc les positions des Sklériens, il s'avança résolument dans la direction de l'est, laissant en arrière l'armée du prétendant, qui se trouvait du coup placée en l'air entre lui et la capitale. A marches forcées, il entraîna ses troupes vers Césarée, sans plus paraître se soucier des Sklériens. Certainement cette pointe hardie avait pour but dans l'esprit du protovestiaire de lui permettre de s'emparer de cette grande cité et des magasins des rebelles qui s'y trouvaient accumulés et en même temps

(1) M. Ramsay m'écrit : « par Colonia, Archelais et la Phrygie Paroreios, puis Tyraion ».

de couper la retraite à ceux-ci en soulevant derrière eux une contre-révolution parmi les éléments demeurés fidèles au pouvoir légitime.

L'armée du prétendant, apprenant soudain que les impériaux se trouvaient sur ses derrières, fut saisie d'un grand trouble. « Ce n'étaient plus seulement, dit Skylitzès, les fortunes et les biens des Sklériens qui se trouvaient en péril, c'étaient bien maintenant les existences de tous les leurs. » Tous ces Asiatiques, la plupart archontes ou paysans des thèmes de Cappadoce et de la frontière d'Arménie ou des territoires de la vallée de l'Euphrate, avaient laissé leurs familles dans leurs lointaines patries. La course audacieuse de Léon qui, sans se soucier de leur marche vers la capitale, s'enfonçait vers l'est, les mit au désespoir. Ils commencèrent à déserter en foule. Des bandes de Sklériens repentants suivant à la course le protovestiaire qui s'éloignait vers l'orient, vinrent faire leur soumission dans son camp. Le mouvement de défection s'accentua à tel point que déjà Skléros comparait son sort à celui de l'infortuné Bardas Phocas que lui-même, si peu d'années auparavant, avait été chargé de combattre. Il tremblait de voir son armée s'évanouir à rien comme jadis celle de ce prétendant. Pour porter remède à une situation devenue subitement si grave, il ne put que jeter à la poursuite des impériaux un corps nombreux de troupes légères sous le commandement du nouveau magistros Michel Bourtzès, et du prince arménien Romanos de Darôn, également magistros (1). Les deux chefs avaient ordre de s'opposer par tous les moyens à la marche de Léon vers l'est, de le harceler par une guerre d'escarmouches et de surprises, de lui disputer tous les passages, de donner la chasse à ses fourrageurs, mais aussi d'éviter toute action générale, probablement parce que leurs troupes étaient trop peu nombreuses.

Certainement, et cela ressort de la suite du récit, Bardas Skléros, avec le gros de son armée qui avait également fait volte-face, suivait de loin et plus lentement le mouvement en arrière de ce corps rapide détaché en éclaireurs.

Michel Bourtzès et le Daronite, lancés sur la trace des impériaux, les eurent bientôt rejoints. L'infidèle duc d'Antioche jouait de malheur, car,

(1) Il était le frère du prince Aschod. Voy. p. 362.

malgré les ordres si formels de Skléros, il dut presque aussitôt accepter le combat, voici dans quelles circonstances singulières. On se rappelle que, depuis le traité signé en décembre 969 ou dans les premiers jours de l'an 970 à Alep entre Kargouyah et le stratopédarque Pierre Phocas (1), le gouvernement de cette principauté devenue vassale de l'empire était tenu de remettre chaque année aux autorités impériales suzeraines la somme considérable de sept cent mille dirhems (2). Depuis, ce tribut humiliant avait été réduit dans des proportions notables. Il n'en était pas moins expédié annuellement à Constantinople par convoi spécial. Précisément, cette année, l'arrivée imminente des envoyés alépitains qui l'escortaient venait d'être signalée dans le voisinage des deux belligérants. On annonçait leur passage à jour fixe entre l'armée du protovestiaire et les troupes de l'ex-duc d'Antioche au pied du kastron d'Oxylithos (3) qui, d'après son nom, devait s'élever sur quelque pic aigu. Par une subite communion de pensée tout à fait édifiante, l'une et l'autre armée s'apprêta à tomber sur le malheureux convoi sarrasin pour s'approprier ce gros butin. Les rebelles désiraient ardemment conquérir cette riche proie. De son côté, le protovestiaire qui, à la première nouvelle de la poursuite de Michel Bourtzès, avait rebroussé chemin, ne voulait point lui laisser prendre tout ce bel argent syrien. Chaque parti résolut, coûte que coûte, de s'emparer du trésor. Un combat violent s'engagea entre ces forces si disproportionnées. Michel Bourtzès, probablement accablé par le nombre, car il avait affaire au gros de l'armée fidèle, fut cruellement battu. Il subit des pertes très considérables; principalement le contingent arménien du prince de Darôn fut fort maltraité. Les impériaux tuèrent un grand nombre de ces soldats étrangers, qu'ils haïssaient affreusement. On ne leur fit aucun quartier. Ceux qu'on fit prisonniers furent égorgés sans pitié. On leur en voulait surtout d'avoir été les premiers parmi les alliés à faire défection pour passer au prétendant.

1 Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 730.

2 Deniers d'argent sarrasins.

3 Cette localité n'a point encore été identifiée par M. Ramsay. « J'imagine, m'écrit celui-ci, que ces envoyés sarrasins ont dû prendre la route la plus courte par Amorion (voy. *Hist. geogr. of Asia minor*, p. 198), et je suis actuellement convaincu que cette route passait par Hyde et Héraclée et que c'est cette voie qui se trouve décrite dans Ibn Khordadhbeh (éd. de Gœje, p. 86). Dans ce cas Oxylithos devait être quelque kastron situé près de l'entre-croisement des routes Amorion-Hyde et Tyriaion-Cesarée, à peu de distance de Laodicæa Combusta. »

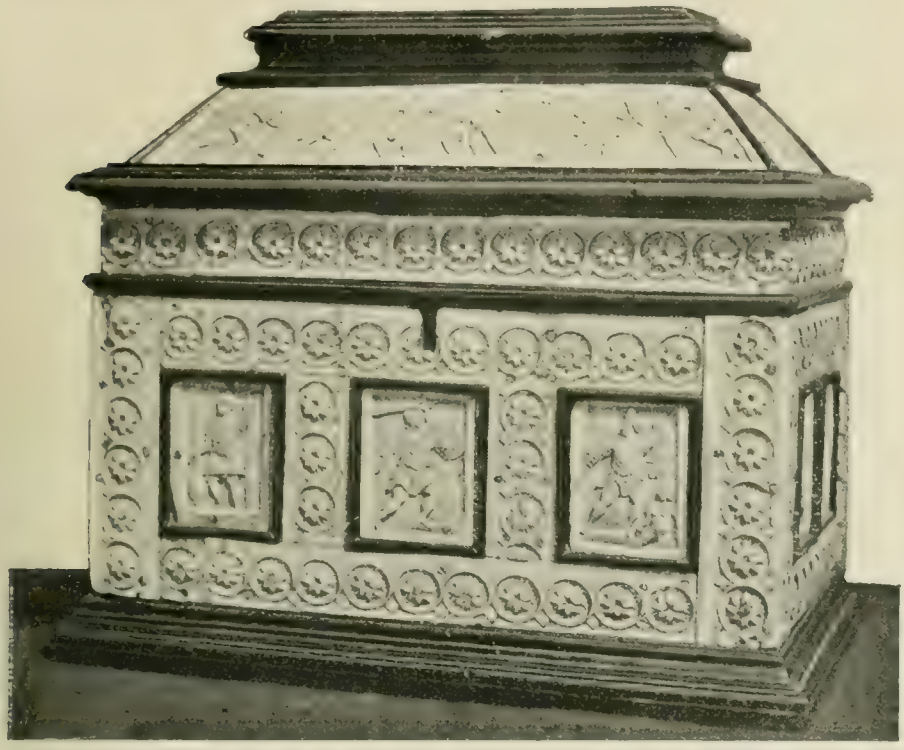
Le désastre de Michel Bourtzès et de son corps d'avant-garde était complet. Aussitôt après sa victoire, le protovestiaire avait repris sa course menaçante vers l'est. Mais Skléros, à l'ouïe du grave échec subi par son lieutenant, précipitant sa marche avec toutes les forces qui lui restaient, eut vite fait de rejoindre à son tour son adversaire. Bientôt les deux armées eurent pris contact.

Le protovestiaire établit son camp en un lieu que Skylitzès nomme Rhageas (1) et attendit une occasion favorable. Les impériaux, de leur côté, avaient tout intérêt à temporiser, aussi se gardèrent-ils d'attaquer. Chaque jour leur amenait des transfuges nouveaux qui, ébranlés encore davantage par le désastre de l'ex-duc d'Antioche, abandonnaient à l'envi la cause du prétendant. C'était la plus sûre manière d'en finir avec lui, et les plus avisés conseillaient à Léon de différer à tout prix toute action nouvelle. Malheureusement les circonstances furent plus fortes que les conseils de la prudence. L'armée impériale contenait des éléments mauvais, des chefs turbulents. Enorgueillis par leur récent succès, ceux-ci traitaient de lâcheté ce système de temporisation à outrance, réclamant une action immédiate. Léon eut le tort de les écouter, « tant ce proverbe est toujours vrai, dit Skylitzès, que les hommes sont de suite disposés à accepter de préférence les plus funestes conseils ».

Une nouvelle grande bataille s'engagea. Nous en ignorons la date précise, que les chroniqueurs ne donnent point, pas plus d'ailleurs que celles des autres principales journées de cette formidable rébellion. Ce fut, semble-t-il, une lutte acharnée, qui se termina une fois de plus par la complète victoire du prétendant. Nous n'avons presque aucun détail. Seulement nous savons que Skléros avait divisé ses forces en trois corps. Lui commandait l'infanterie placée au centre. Constantin Skléros, son frère, avait l'aile droite. Celle de gauche était sous les ordres de Constantin Gabras, encore un fort haut personnage, chef militaire renommé, qui avait passé à son parti. Comme le combat était déjà vivement engagé, les deux Constantin poussèrent chacun leurs lignes de cavalerie sur les impériaux

(1) Ou Rageai. M. Ramsay n'a pas encore identifié cette localité. Il n'en dit rien dans son beau livre. « Tout ce qu'on en peut dire, m'écrit-il, c'est qu'elle devait se trouver entre Dipotamon et Oxylithos. Mais de cette dernière localité je ne sais rien. Nous ne sommes donc as plus avancés. »

d'un mouvement si furieux qu'un grand désordre se mit dans les rangs de ceux-ci. Incapables de soutenir une attaque aussi impétueuse, ils se débandèrent. Ce fut encore un immense désastre. Les impériaux périrent en grand nombre. Parmi eux tomba mortellement frappé le patrice Jean, le



COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme siècles. — Face antérieure (Musée de South-Kensington à Londres).

second commissaire impérial. Calamité autrement fâcheuse, le fameux stratopédarque Pierre Phocas, précipité de son cheval d'un coup de javelot (1), mourut également et ce fut de ce trépas misérable que succomba le glorieux vainqueur d'Antioche et d'Alep. Beaucoup d'autres officiers parmi les plus considérables de l'armée impériale furent égorgés. Une foule furent pris avec leur chef le protovestiaire et amenés devant Bardas Skléros qui, exaspéré par le récent désastre de Michel Bourtzès, les fit

1 C'est par erreur que Léon Diacre a placé cette mort au combat de Lapara. Ce chroniqueur semble n'avoir connu que cette première victoire de Bardas Skleros ; pour lui, elle ne fait qu'une avec celle de Rhageas qu'il paraît avoir ignorée.

charger de chaînes. Chose horrible, il fit, devant le front de l'armée, crever les yeux aux deux frères Théodore et Nicétas, les deux Hagiozacharites, qui avaient trahi sa cause pour passer au protovestiaire. Dans cette fatale déroute tous les chefs de l'armée impériale en Asie avaient été tués ou pris ! Seul, suivant Yahia, Eustathios Maléinos aurait réussi à fuir cette fois encore (1).

L'heureux Bardas Skléros put vraiment croire à cette date, qui doit correspondre environ à la fin de l'année 977, que ses rêves les plus ambitieux allaient se réaliser. Il put presque se croire assis déjà sur le trône des basileis. Tout ce qui ne lui appartenait pas encore en Asie tomba en son pouvoir, sauf quelques places fortes très voisines de la capitale. Il reprit incontinent sa marche sur Constantinople. La flotte des Cibyrrhæotes lui donnait l'empire de la mer. Combien il serait intéressant de savoir quel usage il fit de sa toute-puissance et s'il montra à ce moment quelques solides qualités de gouvernement ! Malheureusement les indications fournies par Skylitzès et Cédrénus, par Zonaras, par Léon Diacre, par Psellus, sont tellement insuffisantes qu'il devient impossible de reconstituer même brièvement ces événements sous leur vrai jour. Il faut se contenter de reproduire les quelques faits rapportés par ces auteurs en les plaçant tant bien que mal dans leur ordre probable. Une seule chose demeure établie avec certitude, c'est que Skléros fut vraiment, durant ces quelques mois, le maître à peu près incontesté de toute la partie asiatique de l'empire, de tout ce que les Byzantins appelaient l'Orient, l'« Anatolie » en style administratif, par opposition à la partie européenne, le Couchant, la « Dusis ». Il tenait les provinces du centre et les thèmes maritimes qui, on l'a vu, s'étaient déclarés en sa faveur. Il tenait de même par ses lieutenants le duché d'Antioche et le thème de Mésopotamie. Kouleïba, le vaincu d'Antioche, trop heureux de se rallier à sa cause, était devenu son basilikos à Malatya (2). Partout du reste il usait de cette politique de clémence largement conciliatrice. L'autorité des jeunes basileis n'était plus guère reconnue, en dehors des thèmes d'Europe, qu'à

(1) Rosen, *op. cit.*, p. 2.

(2) Rosen, *op. cit.*, pp. 2 et 3. « Bardas Skléros, dit Yahia dans ce même paragraphe, avait renvoyé à Antioche les notables qu'Abd Allah lui avait expédiés prisonniers en Cappadoce avec Kouleïba. »

Nicée, à Nicomédie, à Abydos et peut-être dans les autres villes maritimes des côtes du Pont et de Marmara.

Ainsi la victoire de Rhageas avait changé une fois de plus la face des événements. Tous, petits et grands, recommencèrent à se déclarer à l'envi pour le prétendant. « Seule, s'écrie le chroniqueur, la puissance divine pouvait encore sauver les jeunes empereurs, dont la situation paraissait désespérée. » Toutefois le parakimomène fit honneur à sa vieille réputation d'énergie et ne faiblit point sous la tempête. Il lui fallait faire face aux Sklériens à la fois sur terre et sur mer. Il ne faillit pas à cette œuvre surhumaine. Nous ignorons comment se passa l'hiver de 977 à 978. Probablement les hostilités furent presque suspendues durant la mauvaise saison, chaque parti gardant ses positions. Elles reprirent dès les beaux jours, et le premier printemps vit de toutes parts les vaisseaux et les armées du prétendant se mettre en mouvement dans la direction du nord pour recommencer la lutte. Tandis que lui reprenait par terre sa marche vers la capitale, sa flotte nombreuse et puissante, entièrement maîtresse de la mer (1), s'apprêta également à menacer Constantinople. Il semble même que ce dernier péril ait été le plus pressant puisque Skylitzès dit expressément que le parakimomène porta d'abord ses efforts de ce côté. Michel Courtice commandait la flotte du prétendant. A la tête de tous les contingents maritimes d'Asie qui avaient fait défection, cet amiral improvisé avait commencé par piller et dévaster les grandes îles de la côte, exterminant et brûlant tout ce qu'il trouvait sur sa route. Il s'était avancé jusqu'aux bouches de l'Hellespont, sans rencontrer de résistance. On s'attendait d'un jour à l'autre à le voir mettre le siège devant l'opulente cité d'Abydos, un des seuls points encore occupés par les impériaux en Asie. En attendant, il coupait tous les convois de subsistances dirigés sur la capitale et bloquait si étroitement l'Hellespont que pas un navire ne pouvait franchir les passes. Aussi Constantinople, privée de blé, souffrait-elle déjà de la famine, elle qui ne parvenait jamais à nourrir que par les apports maritimes son immense, famélique et toujours besogneuse population pauvre.

L'infatigable parakimomène, avec ses moyens d'action si diminués,

(1) « Θαλασσοκρατῶν », suivant l'expression énergique de Skylitzès.

fut à la hauteur de tous ces dangers. Secrètement il réussit à équiper une flotte relativement nombreuse, dont il prit probablement les éléments dans le port même de Constantinople, aux arsenaux de Manganes et dans les petits ports de la côte de Thrace, peut-être aussi dans ceux de la côte asiatique de la mer Noire demeurés fidèles. Il donna le commandement de cette escadre improvisée au patrice Théodore Karanténos, de la famille

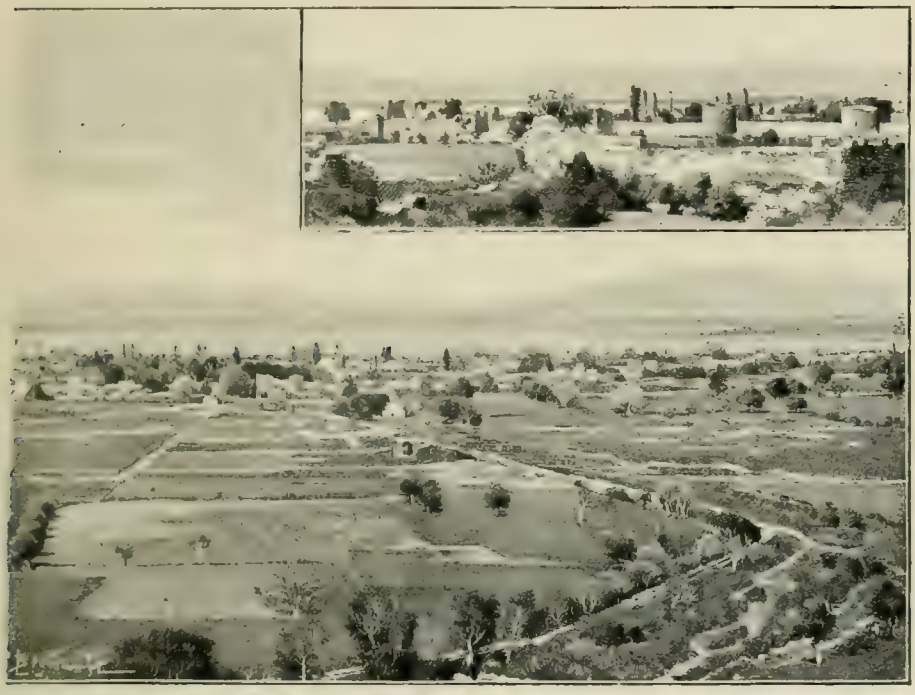
PANORAMA DE NICÉE (aujourd'hui Isnik)

byzantine de ce nom, celui-là même qui jadis avait pris part à la révolte de Bardas Phocas contre Jean Tzimiscès (1). Théodore, après avoir réussi, nous ne savons par quelle manœuvre audacieuse, à forcer les passes de l'Hellespont, obligea Courtice à le poursuivre avec une partie de ses vaisseaux tandis que les autres demeuraient devant Abydos. Cependant, l'amiral de Skléros qui redoutait une rencontre, probablement à cause de ses

1. C'est le nom indiqué par Skylitzès. Léon Diacre, au contraire, nomme à ce moment comme amiral de la flotte impériale le magistros Bardas Parsakouténos, autre ancien partisan de Bardas Phocas.

équipages insuffisamment exercés, put quelque temps encore éviter le combat. Nous allons voir qu'il ne gagna point à attendre.

Du côté de terre le péril était également immense pour les jeunes empereurs, et les rapides progrès de Bardas Skléros étaient faits pour inspirer au Palais Sacré les alarmes dernières. Reprenant dès la fin des frimas sa marche en avant, le prétendant avait à nouveau dépassé Kotiaion et



ENCEINTE des Murailles byzantines sur la rive du Lac. — Partie intérieure.

pénétré jusqu'au cœur de la Bithynie. Toutes les places fortes comme les villes ouvertes se rendaient à lui. Bientôt il fut sous les murs de Nicée, la grande métropole bithynienne, capitale du thème de l'Opsikion. C'était une des plus fortes, une des principales cités byzantines d'Asie, chère à tous les cœurs orthodoxes par le concile célèbre qui s'y était réuni en l'an 325. Assise dans une situation merveilleuse, dans une campagne admirable, sur les rives du lac du même nom par lequel elle communique avec Marmara, au pied des ombreuses collines, premiers échelons de l'Olympe, elle avait été au IVe siècle entourée d'une immense

enceinte de hautes et puissantes murailles de plus de quinze mille pieds de tour. Ces murailles qui devaient arrêter si longtemps en 1097 les premiers croisés, et qui, debout encore aujourd'hui avec leurs deux cent quarante tours et leurs portes majestueuses, masquent la misérable bourgade turque actuelle d'Isnik, perdue dans cette aire colossale parmi ce vaste espace de jardins et de cultures (1), pouvaient devenir pour l'armée improvisée du prétendant un obstacle presque insurmontable. Mais la panique régnait ici comme partout en Asie et le prompt succès des Sklériens était à prévoir, succès définitif, car s'ils parvenaient à s'emparer de Nicée, c'en serait fait du dernier lambeau du pouvoir des empereurs en Asie, et Constantinople, toute voisine, se trouverait directement menacée. Quelques heures de marche séparaient les deux cités.

L'eunuque avait confié la défense de Nicée à un soldat d'une admirable bravoure, déjà connu par des combats heureux, le patrice Manuel Érotikos, tige de cette famille des Comnènes qui devait atteindre au XIIe siècle une si haute illustration. Skylitzès et après lui Cédrénus ne donnent à ce capitaine que ce seul nom d'Érotikos, qui lui venait peut-être de la famille de sa mère, mais, par des écrivains postérieurs, par Nicéphore Bryenne (2) et Anne Comnène (3), nous savons qu'il n'était autre que Manuel Comnène, le propre frère de cet Isaac qui, le premier de cette famille célèbre, devait devenir basileus d'Orient. Anne Comnène, comme aussi les historiens plus anciens que je viens de citer, font le plus grand éloge de ce personnage, le premier des Comnènes connu dans l'histoire (4). Ce parfait homme de guerre unissait à la fougue de la jeunesse la prudence de l'âge mur. Anne Comnène ajoute ce détail que Basile II, par l'intermédiaire certainement du parakimomène, avait à ce moment confié à Manuel non seulement la défense de Nicée, comme nous le savons déjà

1 Voy. les vignettes des pp. 388, 389 et 393. — Voy. dans le t. I de la *Byzantinische Zeitschrift* l'intéressant article de M. Ch. Diehl sur la petite église de la Dormition de la Vierge, unique reste subsistant des édifices de la Nicée byzantine. Ce temple, avec les débris importants de sa décoration en mosaïque, est attribué, par M. Diehl, à la seconde moitié du XIe siècle.

2 P. 17.

3 T. II, p. 72.

(4) Psellus fait dériver le nom des Comnènes du bourg de Κόμνη, dans une petite contrée non loin d'Andrinople, où Isaac possédait des biens (Ἐγκώμιον εἰς Κωνσταντῖνον Λειχούδην, IV, p. 407). Plus tard seulement la ville de Kastamon, sur la mer Noire, devint le siège principal de cette puissante maison. Voy. Fischer, *Beiträge zur hist. Kritik des Leon Diakonos und M. Psellus*, tir. à p., p. 359.

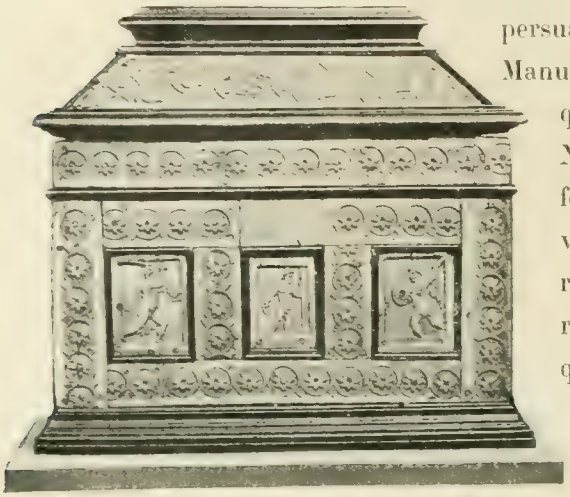
par Skylitzès, mais aussi les pouvoirs dictatoriaux de généralissime en Asie (1). Le jeune général avait ainsi hérité à la fois de la succession de l'infortuné stratopédarque et de celle du protovestiaire Léon. C'était le troisième généralissime des forces orientales que l'empire opposait en vain en moins de deux ans au prétendant Skléros.

Manuel Comnène, surnommé Érotikos, était parvenu à se jeter dans Nicée avant que Skléros, après avoir horriblement dévasté les riches campagnes environnantes, n'en eût commencé le siège. Celui-ci dut être terrible, par le peu que nous en savons. Des deux côtés on semble avoir lutté avec une énergie désespérée. Bientôt les machines du prétendant battirent sur toute la ligne les murailles de la cité asiatique, mais Manuel se révéla un adversaire digne de lui, énergique, actif, infatigable. Il réussit à incendier à l'aide du feu grégeois plusieurs des engins des Sklériens, même à détruire les échelles préparées par eux pour l'assaut. Anne Comnène, racontant le non moins fameux siège de cette même cité par les croisés au mois de mai de l'an 1097 (2), parle d'une tour de l'enceinte appelée « Gonates », « ainsi nommée, dit-elle, parce que, lors du siège soutenu dans cette ville par mon illustre aïeul Manuel Comnène contre les troupes du sanguinaire et belliqueux Skléros, située sur une portion du rempart ruinée par l'effort des assiégeants et privée de sa base qui s'écroula, elle fléchit, il est vrai, mais demeura pourtant debout comme si elle se fût seulement agenouillée ».

Devant cette résistance opiniâtre, Bardas Skléros, désespérant d'enlever Nicée de vive force, dut transformer le siège en blocus pour tenter de la vaincre par la famine. Ce parti était, semble-t-il, de beaucoup le meilleur. Bientôt la faim se fit cruellement sentir dans la grande ville, probablement encombrée de fuyards des campagnes environnantes et qu'on n'avait pas pu approvisionner suffisamment. Le blocus établi par l'armée rebelle fut même si rigoureux qu'il devint impossible au chef impérial, malgré l'immense étendue de l'enceinte, de faire pénétrer le moindre convoi. Réduit aux extrémités, il tenta de la ruse pour tromper son adversaire. C'est du moins le récit de Skylitzès, mais ce même récit

1. Στρατηγὸς αὐτοκράτωρ τῆς δύσεως ἁπάσης.
2. T. II, p. 72.

se retrouve dans les relations de bien d'autres sièges de l'antiquité, et on conviendra que le stratagème inventé par Manuel était un peu bien grossier pour induire en erreur un homme de la valeur de Skléros. Quoi qu'il en soit, voici le texte de Skylitzès : « Manuel, dit-il, fit secrètement remplir de sable les magasins de blé et sur ce sable on étendit une mince couche de grains. Puis on fit promener en ce lieu des prisonniers qu'on mit ensuite en liberté avec mission de raconter au camp des assiégeants ce qu'ils avaient vu et comment les impériaux étaient munis de vivres pour deux ans et plus. « Vous devez être persuadé maintenant, faisait dire Manuel Comnène à Bardas Skléros, que vous ne prendrez pas plus Nicée par la famine que par la force. Toutefois, comme je vois votre entreprise d'un œil favorable, je demeure disposé à vous rendre la place à la condition que vous vous engagerez par serment à me laisser sortir avec toutes mes troupes pour me rendre où bon me semblera. »

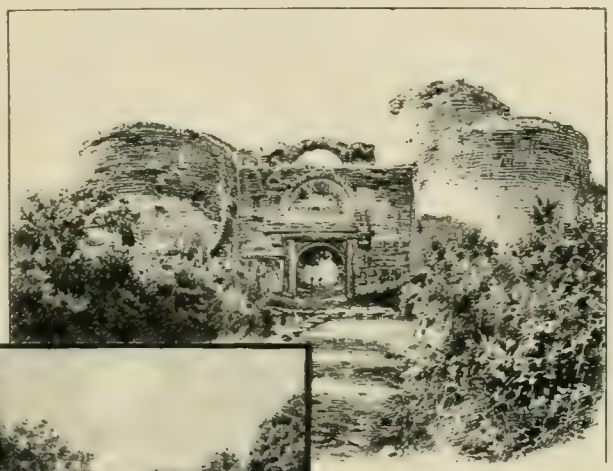


COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xe ou XIe Siècles. Face postérieure (voir la vignette de la page 385). — (Musée de South-Kensington, à Londres.)

Skléros, trompé par ces rapports ou plus probablement pressé d'en finir, accepta la proposition du chef impérial, qui conservait ainsi aux basileis une petite armée. Il jura les conditions exigées par son adversaire, et Manuel et ses troupes purent se retirer avec armes et bagages à Constantinople, suivis des habitants emportant leurs biens les plus précieux. La bannière du prétendant flotta aux créneaux de la métropole bithynienne. Les équipages des navires voguant vers Constantinople purent voir sur la rive méridionale de Marmara caracoler les batteurs d'estrade de l'armée sklérienne.

Bien que Manuel Comnène n'eût pas réussi à conserver aux empereurs la grande forteresse septentrionale d'Asie, Basile II lui garda constamment le plus reconnaissant souvenir. Plus tard nous verrons ce même

personnage contribuer grandement à amener la soumission de Skléros. Nicéphore Bryenne (1) raconte encore que, déjà veuf, à son lit de mort, désespéré de laisser sans appui en ce monde ses deux jeunes fils Isaac et Jean, il les recommanda à la bienveillance impériale et que Basile, lui ayant promis de veiller sur eux, tint parole avec une parfaite bonté. « Les mots me manquent,



PORTE DE STAMBOUL à Nicée. Façade extérieure.

PORTE DE STAMBOUL à Nicée. Façade intérieure. — C'est par cette vieille porte byzantine que l'armée de Bardas Skléros a dû passer pour marcher sur Constantinople.

dit ce chroniqueur de noble maison, pour exprimer avec quelle délicate et sage bienveillance le grand basileus présida à l'éducation de ses pupilles. Il leur fit donner les maîtres les plus distingués et les fit instruire avec un soin extraordinaire dans toutes les branches de l'art militaire, de manière à en faire d'incomparables chefs d'armée. Il veilla en personne à leur développement physique et intellectuel. Il leur avait assigné pour le temps de leur éducation un logement au célèbre monastère de Stoudion, pour qu'ils y profitassent des exemples des admirables religieux qui y vivaient en communauté et

(1) P. 17.

pour qu'ils y fussent à la porte des champs et pussent ainsi aux heures de récréation passer par la Porte Dorée dans le Philopation et s'y livrer aux plaisirs de la chasse et des exercices guerriers. Lorsqu'ils furent arrivés à l'âge d'homme, il les fit inscrire dans les litanies impériales suivant la coutume adoptée pour les fils des grandes familles et les maria : Isaac à Catherine, fille aînée du roi Jean Vladislas de Bulgarie, captive à Constantinople avec ses frères et ses sœurs ; le second à la fille d'Alexis, généralissime en Italie, auquel son habileté à tuer ses adversaires à coups de javelot avait valu le surnom de Charon. Enfin, tant que le basileus vécut, il combla ces jeunes gens des marques de sa sollicitude. » Les fils du défenseur de Nicée ne se montrèrent point indignes de la faveur du basileus. L'un, Isaac, devait monter un jour sur le trône de Constantinople ; le second, Jean, exerça les plus hautes charges militaires et, s'il refusa l'empire après l'abdication de ses aînés, il eut du moins une glorieuse lignée de fils, élevés sous la tutelle d'une mère incomparable, parmi lesquels le plus glorieux de tous, Alexis, devait, lui aussi, devenir basileus et fonder la gloire définitive de cette auguste maison qui demeura maîtresse de l'empire durant plus d'un siècle [1].

La prise de Nicée, malgré la déception que Skléros dut éprouver de n'y point trouver les approvisionnements de blé que lui avait fait espérer la ruse de Manuel Comnène, constituait un éclatant succès de plus pour la cause du prétendant. La chute de cette forteresse achevait de lui donner l'empire de tous les thèmes asiatiques. C'était comme la consécration suprême de cette brillante marche en avant qui l'avait mené de Kharpoute, de la lointaine Malatya et des bords de l'Euphrate aux rives de Marmara. Plus que jamais le rude prétendant devait rêver la fortune de Nicéphore Phocas dont les débuts, pour avoir été plus rapides, n'avaient certes pas été plus triomphants. Et cependant, vanité éternelle des choses humaines, ce grand succès de Nicée devait précisément marquer la fin de la carrière heureuse de Skléros, le premier degré des calamités qui allaient fondre sur lui en le menant à la défaite totale, puis à l'exil.

Laissant dans Nicée une forte garnison sous le commandement d'un

1. Voy. sur ces premiers Comnènes connus dans l'histoire, H. Mædler, *op. cit.*, p. 41.

certain Pégasios, Skléros, sans perdre une heure, avait repris, enseignes déployées, sa marche vers la capitale, qui était maintenant bien proche. C'était dans le courant de l'an 978. Les sources ne fournissent pas de date plus précise. Le prétendant envoya au devant de lui en Thrace son fils Romain pour préparer le siège de la capitale (1).

Durant ce temps, de graves événements s'étaient passés sur mer. La flotte impériale et celle qui tenait pour Skléros sous le commandement de Michel Courtice avaient fini par se rencontrer à la hauteur de Phocée sur la côte asiatique. Un combat furieux s'était engagé qui se termina par la défaite complète des rebelles. Courtice, ralliant une partie de ses vaisseaux dispersés, tenta alors de se réfugier dans ce port d'Abydos où il avait laissé Romain Skléros avec une division de sa flotte pour continuer le siège de cette place en son absence.

Abydos, cette ville maritime importante si souvent citée dans l'histoire byzantine, est aujourd'hui entièrement disparue. La place de son port paraît être exactement marquée par la pointe de Nagara au point le plus étroit des Dardanelles, l'antique Hellespont. Il semble qu'elle fût tombée dans l'intervalle aux mains des forces rebelles que commandait le fils de Skléros. En tous cas, l'amiral impérial, Théodore Karanténos (2), poursuivit à travers le chenal la flotte de Courtice, qu'il brûla complètement dans le port d'Abydos avec l'escadrille de Romain Skléros au moyen de ses bâtiments pyrophores. Léon Diacre ajoute que la ville même avec sa citadelle fut forcée par les impériaux et que la garnison rebelle fut massacrée.

C'en fut fini du coup de la puissance maritime de Skléros. La destruction de cette flotte, destruction qui semble avoir eu lieu à peu près au même moment que la prise de Nicée, porta la première atteinte à la fortune jusqu'ici sans cesse grandissante du prétendant. L'empire de la mer, par conséquent la faculté de ravitailler Constantinople, retomba au parti des empereurs. Plus personne ne semble s'être agité en faveur de Skléros dans ces thèmes maritimes qui s'étaient naguère si vivement soulevés en sa faveur après la victoire de Lapara.

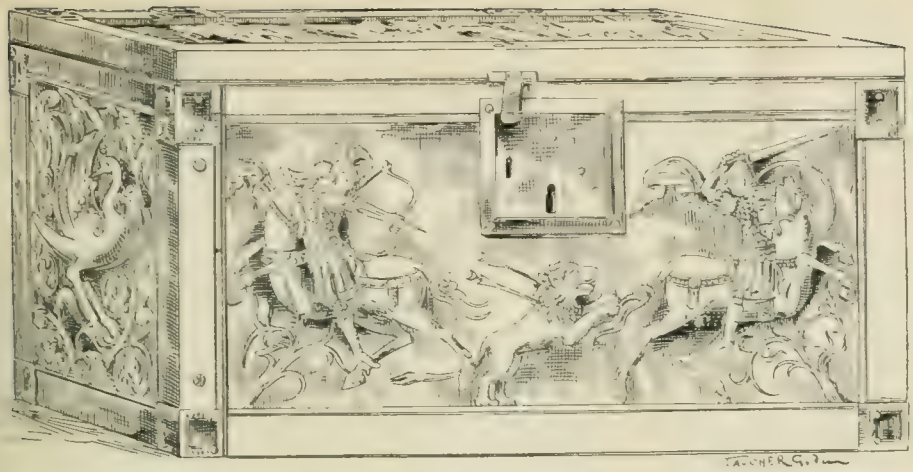
« On ne peut se faire une idée, a fort bien dit Lebeau, des maux que

(1) Finlay, *op. cit.*, t. II, p. 362.
(2) Pour Skylitzès et Cédrénus. Bardas Parsakouténos pour Léon Diacre. Voy. p. 388.

cette lutte si prolongée faisait souffrir au pays. La famine était devenue effroyable. Au dire du chroniqueur arménien contemporain Acogh'ig, témoin oculaire de ces événements, elle désola l'Orient, privé de laboureurs durant tout le cours de cette année 978. Cet historien nous en a laissé une description saisissante : cadavres épars dans les champs ; plus malheureux que les morts, les vivants avaient à se défendre des attaques des loups, qui, à défaut de squelettes à ronger, se jetaient sur les passants. » Par ces quelques paroles on peut se rendre compte de l'horrible perturbation que jetait, dans les thèmes asiatiques surtout, cette rébellion opiniâtre qui enlevait depuis des années aux travaux des champs tous les bras valides. Toutes les calamités fondaient à la fois sur ces malheureuses contrées. Le Tigre déborda en inondations terribles (1).

(1) Aboulfaradj, *op. cit.*, t. II, p. 109, *ad an. H.* 109.

MONNAIE D'ARGENT
DE BASILE II ET CONSTANTIN.



COFFRET BYZANTIN d'ivoire du Trésor de la Cathédrale de Troyes. Face antérieure. Chasse impériale au lion. — Admirable œuvre des Xe et XIe Siècles.

CHAPITRE VII

Apparition de l'armée de Skléros sur la rive du Bosphore en face de Constantinople. — Énergie du parakimomène. Il fait appel à Bardas Phocas qui reconstitue une armée. Skléros force de se retourner contre lui, lui fait éprouver deux défaites dans la plaine de Pankalia, puis aux Basilika Thermia. Le patriarche Agapios. — Antioche retombe au pouvoir des basileis. — Par l'entremise du pieux Tornig, David d'Ibérie fournit à Bardas Phocas un contingent qui permet à celui-ci de battre Skléros. Fondation du couvent d'Ivoron. — Les saints Tornig, Ioane et Euthyme. Skléros devient le prisonnier du Khalife à Bagdad. — Ambassade de Nicéphore Ouranos dans cette ville. Soumission des derniers partisans de Skléros en Asie. — Le patriarche Antoine est remplacé par Nicolas Chrysobergos.

MONNAIE d'argent de Basile II et Constantin.

On devine la terreur qui régna dans Constantinople lorsqu'on y connut la chute de Nicée, ce dernier boulevard en Asie, et l'arrivée imminente sous les murs de la capitale des bandes victorieuses de Skléros. Certainement les plus compromis dans leur hostilité contre le prétendant durent songer à s'enfuir. On le savait dur à l'excès, terrible dans ses haines, impitoyable dans ses vengeances. Soudain on apprit l'arrivée sur la rive du Bosphore des têtes de colonnes de son armée. Comme jadis, lors de la proclamation de Nicéphore, les grands faubourgs asiatiques de la Ville gardée de Dieu, Chrysopolis et Chalcédoine, durent fermer en hâte leurs portes pour éviter de tomber aux mains du vainqueur. Les troupes de Skléros les investirent aussitôt. Les

Constantinopolitains, du haut des remparts, pouvaient distinctement apercevoir sur le rivage de Bithynie, les pittoresques coureurs arabes et géorgiens de celui qu'on appelait déjà le basileus d'Asie.

Il semblait que c'en fût fini du pouvoir des jeunes fils de Romain. Toutes les infortunes accablaient leur naissant empire. Et cependant il était écrit que le succès du prétendant n'irait pas au delà ! Nous possédons à peine quelques indications sur ce qui se passa à ce moment ; nous savons seulement que si les soldats de Skléros virent certainement de la côte d'Asie étinceler au soleil les coupoles et les croix dorées de Sainte-Sophie (1), ce ne fut que pour un temps fort court, car il leur fallut bien vite retourner sur leurs pas, pressés par un nouveau et grand péril. Skylitzès, Cédrénus et Léon Diacre, qui, seuls à peu près, nous ont laissé la très brève narration de ces luttes terribles, ne donnent aucune date. Il est bien difficile de raconter exactement d'après eux ces événements, surtout de les classer dans leur ordre de succession vrai. Je crois cependant être arrivé à un résultat assez précis :

La situation de la grande capitale était affreuse. « Il semblait, dit Léon Diacre, qu'aucune force humaine ne fût plus en état de résister par les armes à Skléros, vainqueur de Nicée. » Il possédait toute l'Asie. Il affamait Constantinople. En même temps, comme si ce n'était point assez de tant de calamités, nous le verrons plus loin, la révolte éclatait de toutes parts en Bulgarie, mal pacifiée depuis la mort de Tzimiscès. La partie surtout demeurée indépendante du vieux royaume de Syméon, la partie occidentale, se soulevait résolument pour cette guerre nationale, et le gouvernement des Porphyrogénètes se trouvait ainsi attaqué par le nord comme par le midi. La capitale était à peu près dégarnie de troupes. Probablement les débris de l'armée vaincue à Rhageas n'avaient pu y rentrer, et nous savons qu'on avait expédié à cette armée presque tout ce qui restait de forces disponibles.

Dans cette position en apparence désespérée, l'énergie du parakimomène qui, presque seul, supportait ce poids écrasant de la résistance à soutenir de tant de côtés à la fois, sauva l'empire. En véritable homme

(1) Skylitzès dit expressément que Skléros arriva aux portes mêmes de la capitale.

d'État qui sait faire taire ses inimitiés personnelles lorsqu'il s'agit du bien de tous, l'eunuque estima qu'il ne restait plus qu'un seul moyen de salut, qu'un seul capitaine était encore en état de venir à bout de Skléros. C'était l'ancien rebelle Bardas Phocas, le premier tacticien de l'empire à cette époque. Tous les autres grands chefs militaires des deux derniers règnes avaient disparu par la mort ou étaient devenus les partisans ou les prisonniers du prétendant. Seul Bardas Phocas pouvait peut-être arriver à vaincre un tel ennemi. De plus, sa grande influence personnelle en Asie contrebalançait celle de Skléros. Ce choix dut fort coûter à l'orgueil de l'eunuque. Il semble, d'après les paroles de Psellus, que ses intimes le lui conseillèrent à l'unanimité. Devant la grandeur du péril, il prit courageusement son parti.

On se rappelle que Bardas Phocas, ce grand capitaine élevé à l'école de son oncle illustre, lui aussi prétendant en Asie sous le règne précédent, avait précisément été vaincu par Skléros après une lutte rapide. Jean Tzimiscès, toujours humain, lui faisant grâce de la vie, l'avait contraint de prendre le froc et relégué dans l'île de Chio. Il y végétait depuis sept années dans le plus misérable exil, lorsque les émissaires du parakimomène vinrent en hâte le chercher pour l'amener au Palais Sacré. Qu'on juge de sa stupeur joyeuse. Il n'eut garde de refuser un changement de sort quasi miraculeux. On l'investit des pouvoirs militaires les plus étendus. Il fut, lui aussi, créé magistros, et l'eunuque, lui remettant les dernières sommes disponibles, lui confia solennellement la charge de tirer l'empire de ce danger suprême. Bardas Phocas était ambitieux : il en voulait mortellement à son ancien adversaire, cause directe de sa ruine. Il se mit résolument à l'œuvre pour amener sa perte. C'était dans la seconde année de la révolte de celui-ci.

Le choix de Basile se trouva excellent. Bardas Phocas était bien digne d'être opposé à Skléros. Quel étrange retour des choses d'ici-bas et comme ces faits, hélas, si sèchement, si brièvement racontés par les chroniqueurs, illustrent curieusement cette histoire de Byzance si fertile en étourdissants changements de fortune ! Par un jeu du sort nullement rare à cette époque, ces deux illustres personnages avaient, à sept années de distance, exactement changé de rôle. En 971, Bardas Phocas était le

rebelle prétendant à l'empire, et Skléros était, au nom du basileus, chargé de le réduire. En 978, c'était précisément l'inverse.

Le parakimomène avait eu recours à Bardas Phocas parce qu'il ne pouvait faire autrement. « Au fond, nous dit Psellus, il se défiait presque autant de lui que de Skléros. » Aussi crut-il devoir l'enchaîner par les plus solennels serments. En ces temps de dévotion universelle et profonde, une semblable précaution avait encore sa raison d'être. Le nouveau généralissime de l'armée d'Asie dut s'engager sur son salut à ne plus songer à briguer l'empire (1), à ne plus jamais conspirer contre ses princes légitimes. Il prenait les pouvoirs dictatoriaux dans des circonstances véritablement tragiques. D'une part le prétendant, qui voyait enfin en face de lui un adversaire digne de son éclatante renommée, menaçait Constantinople avec toutes ses forces incessamment grossies par le bruit même de ses incessants succès. De l'autre il apparaît clairement que l'eunuque n'avait presque plus de troupes à confier au sauveur qu'il venait d'appeler à lui. Il lui fallait des soldats aussi pour se préserver sur la frontière du nord des incursions des Bulgares soulevés. Probablement tout ce qui demeurait disponible ne suffisait pas à la garde de la capitale. Bardas Phocas, dont Psellus nous a fait à cette occasion le plus beau portrait guerrier, opposant ses qualités militaires à celles de son illustre rival, ses talents que le péril grandissait à l'énergie de Skléros faiblissant sous l'insuccès, ne se laissa pas intimider par un état de choses aussi désastreux.

Il fallait que le nouveau domestique des Scholes orientales trouvât moyen de se procurer quelque part une armée. Du moins, grâce à l'eunuque prévoyant, il avait de l'argent, qui, alors comme aujourd'hui, était le nerf de la guerre. Pour trouver des soldats, pour battre le rebelle, une seule chance lui restait, c'était de s'enfoncer seul en Asie et de chercher à y réunir assez de monde pour prendre position sur les derrières de Skléros. Voici comment une pareille aventure était devenue possible. Par suite de circonstances dont les sources malheureusement ne disent mot, les débris de l'armée loyaliste vaincue à Rhageas avaient réussi à se rallier quelque

(1) Yahia (Rosen, *op. cit.*, p. 3). — Psellus (*op. cit.*, p. 7) semble croire que ce fut à ce moment que Bardas Phocas fut fait moine dans le but de lui ôter tout espoir de briguer à nouveau le trône.

part vers le centre de la péninsule anatolienne et de l'éphémère empire du prétendant. Là ils s'étaient groupés sous le commandement du magistros Eustathios Maléinos [1], le seul des chefs impériaux qui n'eût pas été tué ou pris. Même celui-ci était parvenu dernièrement à réoccuper Césarée au nom des basileis. Enfin et surtout il y avait été rejoint par un personnage bien autrement considérable, par un des plus importants acteurs de ce long drame, Michel Bourtzès, ce condottière extraordinaire qui, fidèle à ses habitudes invétérées, venait une fois encore de changer de parti. Peut-être le duc d'Antioche, comme jadis lorsqu'il n'était encore que le lieutenant de Nicéphore, estimait-il que Skléros n'avait pas assez chèrement payé ses services. Peut-être aussi avait-il jugé la cause du prétendant gravement compromise aux premières nouvelles qui lui étaient venues de la mission confiée par le parakimomène à Bardas Phocas.

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale. Croix symbolique d'or sur fond bleu, cantonnée de ces mots en langue grecque : « Jesus-Christ est vainqueur ».

Il est probable que Skléros avait dû emmener avec lui toutes les forces dont il pouvait disposer, d'abord pour prendre Nicée, ensuite pour marcher sur la capitale, et qu'il avait dû dégarnir les places fortes

(1) Voy. p. 385.

de l'intérieur et laisser diverses portions de son naissant empire presque dépourvues de défenseurs, vraiment à la garde de Dieu, toutes circonstances qui avaient dû singulièrement faciliter la concentration à Césarée des forces impériales battues l'an d'auparavant à Rhageas. Quoi qu'il en soit, ces masses ainsi ralliées dans la métropole de Cappadoce sous le commandement de Maléinos et de Bourtzès paraissent avoir formé à ce moment une agglomération imposante, même la seule véritable force disponible de l'empire aux abois. Ce qui le prouve, c'est que les conseils du Palais décidèrent que la seule chose à faire pour Bardas Phocas était de rejoindre à tout prix cette armée reconstituée pour marcher avec elle contre le prétendant qui, pris ainsi en queue, serait bien forcé de rétrograder pour faire tête à ce nouvel ennemi et éviter d'être jeté dans le Bosphore. L'entreprise était audacieuse, car les troupes de Skléros occupaient toutes les routes allant de Constantinople vers l'intérieur.

Bardas Phocas, qui avait été rappelé de Chio vers le mois de mars de cette année 978 (1), comblé des faveurs du parakimomène, créé par lui magistros et nommé à son tour à ce haut commandement de domestique des Scholes Orientales qui avait si mal réussi à Pierre Phocas et au protovestiaire Léon, partit résolument de Constantinople pour ce périlleux trajet. Il avait au préalable prêté les serments que l'on sait. Comme les voies directes de la capitale à Césarée étaient impraticables, couvertes de troupes rebelles, il se fit secrètement transporter en barque à Abydos, d'où il pensait pouvoir gagner par des chemins détournés la capitale de la Cappadoce en laissant sur la gauche les divers échelons des forces du prétendant. Cet espoir fut cruellement déçu. L'Hellespont et par suite le port d'Abydos se trouvaient encore à ce moment, on l'a vu, l'un barré, l'autre assiégé par un détachement de la flotte rebelle sous les ordres du fils de Skléros. C'était juste le temps où Théodore Karanténos luttait dans les parages de l'Archipel à la tête de la flotte impériale contre Michel Courtice, l'amiral du prétendant. Après la défaite de ce dernier à la hauteur de Phocée, mais après cette défaite seulement, les impériaux brûlèrent, on

1. Elmacin nous fournit cette date approximative en disant que l'exil de Bardas Phocas à Chio avait duré sept années.

l'a vu, dans la rade d'Abydos les derniers vaisseaux rebelles, mais au moment de la tentative de Bardas Phocas, ce port était encore aux mains des Sklériens. Abydos ne dut même bien probablement tomber au pouvoir des impériaux qu'*après* la première défaite de Bardas Phocas dans la plaine de Pankalia auprès d'Amorion, défaite que je vais raconter.

Force fut à Phocas de rentrer à Constantinople. Le courageux chef en repartit du reste aussitôt, résolu cette fois à tenter le passage à travers les lignes mêmes de l'armée ennemie. Ce devait être vers le milieu du printemps de l'an 978. Nous n'avons aucun détail sur cette tentative d'une audace inouïe, qui réussit du reste pleinement. Skylitzès dit seulement que Phocas parvint à franchir en barque le Bosphore sans être aperçu de l'ennemi (observation qui, par parenthèse, confirme ce fait que la rive asiatique du Bosphore, peut-être avec Chrysopolis et Chalcédoine, était entièrement occupée par les troupes rebelles) et que de là, ne marchant que la nuit, probablement sous un déguisement, il réussit à gagner la lointaine Césarée. Il y trouva Michel Bourtzès et Eustathios Maléinos à la tête des forces impériales en voie de réorganisation.

C'était, après tant de revers, un grand succès pour la cause des basileis. Sans perdre une heure, le magistros, ranimant par des paroles enflammées ses soldats découragés ou débandés, reformant ses bataillons, rappelant de toutes parts les détachements dispersés, les petites garnisons qui tenaient encore çà et là, recrutant du monde de tous côtés, grâce certainement à la toute-puissante influencede sa famille dans cette Cappadoce dont il était originaire (1), se jeta résolument sur les derrières de l'armée du prétendant, qui, pour lors, continuait à occuper la côte asiatique du Bosphore, menaçant Constantinople sans oser toutefois l'assaillir directement.

Ce qu'on eût estimé impossible était arrivé. Dans le dos des rebelles jusqu'ici constamment victorieux, au centre de l'Asie Mineure, coupé de la capitale par la masse des forces du prétendant, Bardas Phocas avait, en un court espace de temps, reformé une véritable armée. Par la

1 Gfrœrer (*op. cit.*, t. III, p. 29) remarque avec grande raison que cette formation si rapide par Bardas Phocas d'une nouvelle armée en plein cœur de l'Anatolie sur les derrières de celle du prétendant serait un fait inexplicable si l'on n'admettait pas cette toute-puissante influence de la famille des Phocas dans ces contrées de la Cappadoce.

route militaire qui va à Constantinople, franchissant avec rapidité des espaces immenses, il s'avança d'abord de Césarée jusqu'à Amorion, grande ville de la Phrygie orientale et du thème des Anatoliques près des confins de la Galatie, berceau d'un empereur usurpateur du IXe siècle, Michel le Bègue. Il fit halte en ce lieu, probablement pour donner du repos aux troupes.

Cependant Bardas Skléros, à ces nouvelles, avait été saisi d'inquiétude. « Il comprit aussitôt, dit Skylitzès, que tout était à recommencer, alors qu'il croyait toucher au but. » Bardas Phocas, par sa valeur militaire, par les relations de sa famille, une des plus puissantes en Asie, par le souvenir de toute une série d'aïeux illustres, par celui surtout de son oncle Nicéphore, mort il y avait si peu d'années, était un adversaire autrement redoutable que les généraux qui lui avaient été opposés jusqu'ici. Ce n'était plus là un capitaine déjà vieilli, ou bien un simple protovestiaire, un de ces favoris de cour, incapable autant qu'infatué, c'était le chef le plus intrépide, le plus consommé dans l'art de la guerre. Les deux premiers capitaines de l'empire allaient se trouver en présence, deux des plus nobles représentants aussi de cette aristocratie byzantine du Xe siècle, à l'éducation élégante et raffinée, à l'âme pourtant si rudement trempée.

La situation de Skléros, pris entre deux dangers, devenait subitement fort périlleuse. Il se rendait compte que, dès qu'il aurait tourné le dos à la capitale, il serait poursuivi par tout ce que Constantinople comptait encore de troupes, y compris les corps d'élite de la garde. Cependant il n'avait d'autre parti à prendre que de rétrograder, pour tenter d'écraser aussitôt cette néfaste armée si malheureusement reformée derrière lui.

Quittant, la mort dans l'âme, ses cantonnements du Bosphore vers la fin du printemps de 978, il repassa par Nicée. Il fallut se résigner à évacuer cette place si chèrement acquise. Puis on marcha sur Amorion, à la rencontre de Phocas. C'était, à cette époque de l'histoire byzantine, une place importante, ceinte de fortes murailles. Son site a été identifié au voisinage du village actuel de Hamza Hadji (1). Les deux adversaires,

(1) Ramsay, *op. cit.*, p. 230.

aujourd'hui comme jadis, ennemis acharnés, allaient se retrouver face à face, comme sept années auparavant. Psellus dit expressément que l'armée de Bardas Phocas était inférieure en nombre, mais que ce capitaine rachetait ce défaut par ses qualités d'homme de guerre, supérieures à

SUAIRE DE SAINT VICTOR. Tissu de soie de fabrique byzantine du Xme Siècle environ. Daniel dans la fosse aux lions. — (Trésor de la Cathédrale de Sens.)

celles de son rival. Un combat violent s'engagea sur lequel nous n'avons que peu de détails. Nous savons seulement, par Léon Diacre et Yahia, qu'il eut pour théâtre la vaste plaine de Pankalia, très propice aux évolutions d'une nombreuse cavalerie, sur les rives du grand fleuve Sangarios. Bardas Phocas, malgré son courage, malgré ses talents guerriers, éprouva une complète défaite ! Ses troupes, sous l'impression de tant de revers successifs, n'avaient pas encore retrouvé leur assiette sous sa main puissante. Lui-même, raconte Léon Diacre, faillit périr. Frappé d'un coup de lance à la tête, il tomba de sa monture. Étendu à terre, il fût certainement

demeuré aux mains des rebelles si, confondu dans la foule des blessés, il n'avait réussi, par une sorte de miracle, à ne pas être reconnu. La nuit vint qui le sauva.

Le succès demeurait une fois de plus aux mains de Skléros ! Ce ne fut plus toutefois, dit Skylitzès, une folle déroute des impériaux comme aux temps du stratopédarque et du protovestiaire. Les soldats de Phocas, fortement tenus en main par leur nouveau chef, vite remis de sa chute, loin de fuir en désordre, opérèrent leur retraite dans un ordre parfait, avec lenteur et précision, « comme si tel était le bon plaisir de leur général, dit le chroniqueur, et non point parce qu'elles s'y trouvaient forcées ». Yahia est seul avec Elmacin à nous donner la très importante date de cette bataille de Pankalia, qu'il fixe au mercredi dixième jour du mois de dsoulkaddah (1) de l'an 367 de l'Hégire, c'est-à-dire au 19 juin 978.

Bardas Phocas, prenant en personne le commandement de l'arrière-garde, protégea admirablement la retraite de ses troupes vers l'est, livrant d'incessantes escarmouches aux Sklériens ardents à sa poursuite, les empêchant de jeter le trouble dans le gros de l'armée. Dans un de ces combats, cet homme intrépide courut de nouveau le plus grand danger. Constantin Gabras, un des chefs rebelles, avait formé le projet de s'emparer de sa personne et de l'amener à Skléros enchaîné. Au plus fort de la mêlée, pressant son cheval de l'éperon, il fondit, l'arme haute, sur le domestique des forces orientales. Mais Bardas Phocas l'avait vu venir. Sans attendre le choc, d'un bond il enleva, lui aussi, son cheval et le jeta avec violence à la rencontre de l'assaillant, qu'il abattit d'un coup de sa masse de fer sur la tête. Constantin Gabras demeura gisant sans connaissance. Ses soldats épouvantés, cessant la poursuite, ne songèrent qu'à sauver leur chef. Bardas Phocas put, dans le plus grand calme, reprendre sa marche à la tête des siens, modérant à chaque instant l'allure de sa bête pour ne pas sembler fuir.

La retraite des impériaux fut longue d'Amorion vers l'est, et Bardas Phocas ne s'estima en sûreté que lorsqu'il eut franchi les deux grands fleuves Sangarios et Halys. Il suivit bien probablement la route mili-

(1) Elmacin dit le 11. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 32.

taire byzantine si souvent parcourue par les armées impériales allant combattre en Orient, qui de Dorylée allait à Pessinus, puis franchissait le Sangarios au pont de Zompos, traversait la Galatie au sud d'Ancyre, franchissait l'Halys au pont actuellement désigné sous le nom de Tcheshmé Keupreu, alors sur le territoire de la turma Saniana, et bifurquait ensuite à droite et au sud vers Césarée, à gauche et à l'est vers Sébastia et Téphrice par Myriokephaloï et Basilika Therma. Ce fut cette dernière voie que le généralissime dut choisir, dans l'intention certainement, après avoir atteint Basilika Therma, de remonter droit vers le nord et de se ménager, au besoin, une route de retraite sur Amisos et la mer Noire. Bardas Phocas mit même à exécution la première partie de ce plan, car nous le voyons, tournant court dans la direction du nord, remonter jusqu'à la forte place de Charsianon ou Charsian, capitale du thème du même nom, sur le territoire de l'ancienne Galatie. C'est dans ce district montagneux, au nord de l'Ak Dagh actuel, qu'il arrêta enfin sa retraite et prit ses cantonnements. Son premier soin fut d'occuper Charsianon. C'était encore là une des plus formidables citadelles d'Anatolie. M. Ramsay a récemment identifié cette place, non sans les plus grandes apparences de raison, avec la Garsi de la Table de Peutinger, la Karissa de Ptolémée, et en a fixé l'emplacement à deux ou trois milles au nord-ouest du village actuel d'Alaja. La situation centrale de cette forteresse, point de départ de routes nombreuses, était très importante. Elle avait constamment joué un rôle capital dans les guerres de frontières gréco-sarrasines. Elle avait été maintes fois attaquée, même prise par les Infidèles.

Donc, arrivé en cette région tourmentée qui lui offrait une excellente base de défense, Bardas Phocas dispersa son armée dans ses cantonnements pour qu'elle pût prendre quelque repos après cette belle mais pénible retraite. Sans perdre courage, avec une activité infatigable, il continuait entre temps à s'occuper de détacher du parti de Skléros tous ceux qui, prévoyant bien que le succès de l'usurpateur ne saurait durer toujours, cherchaient secrètement à rentrer en grâce auprès des jeunes empereurs. Ces démarches furent couronnées de succès. Beaucoup de personnages importants passèrent à ce moment à Bardas Phocas, qui leur

conféra titres, subsides et dignités au nom des basileis. Entre temps il n'oubliait point ses troupes fidèles. Il fit de nombreuses promotions, distribua de non moins nombreux bienfaits, stimulant de la sorte le zèle dynastique des soldats.

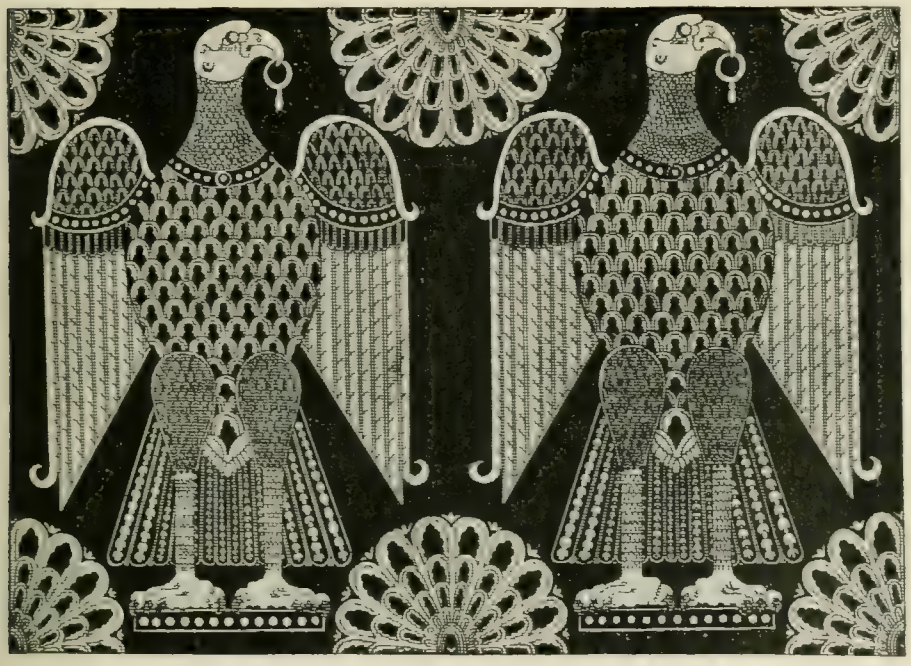
Cependant Bardas Skléros, qui semble avoir suivi une route plus au sud et franchi l'Halys en un point plus élevé du cours de ce fleuve, poursuivant sans relâche les impériaux en retraite, venait à son tour de pénétrer dans le Charsian. Ébloui par cette nouvelle victoire si complète, orgueilleux de tant de succès, il semblait l'image du capitaine invincible auquel plus rien ne saurait résister. Ses troupes le suivaient pareilles à un torrent dévastateur. Pour l'instant, il installa son camp aux Basilika Therma, les anciennes *Aquæ Sarvenæ* (1) des Romains, évêché de Cappadoce première, déjà sur le territoire du thème de Charsian. Ces « thermes impériaux » ont été récemment identifiés par M. Ramsay avec ceux du village actuel de Terzili-Hammam où on retrouve encore les ruines importantes de bains de l'époque d'Hadrien. Les belles eaux chaudes sulfureuses qui sourdent en ce lieu sont demeurées en grand renom parmi les habitants chrétiens de Césarée, située à une vingtaine d'heures plus au sud (2).

BATON D'HIGOUMÈNE. Œuvre du Xme ou XIme Siècle. — (Musée de la Société d'Archéologie Chrétienne à Athènes.)

Aussitôt après avoir établi son camp, Skléros offrit la bataille à son adversaire. Une fois encore, une lutte terriblement sanglante s'engagea en ces régions lointaines. Une fois encore, comme si la Providence voulait épuiser pour les jeunes souverains la coupe de l'adversité, les troupes impériales furent battues. Elles tinrent cependant pied quelque temps. Phocas, la masse de fer au poing, pareil au dieu des combats, volant d'une extrémité à l'autre du champ de bataille, jetait la terreur parmi les cavaliers ennemis, semant la mort autour de lui des coups de son arme. Malgré tant d'héroïsme, ses troupes, écrasées sous le nombre, lâchèrent pied.

(1) Ou *Sarvenæ*.
(2) Ramsay, *op. cit.*, p. 265, et *Bull. de Corr. hellén.*, 1883, p. 304.

Désolé de tant de désastres répétés, ne perdant pas courage cependant, comme grandi par l'adversité, Bardas Phocas dut précipiter encore plus avant sa retraite vers l'est. Nous ignorons presque complètement ici la suite de ces événements. Après qu'il eut établi ses troupes dans des



SUAIRE DE SAINT GERMAIN. Tissu de soie de fabrique byzantine du Xe siècle environ. — (Trésor de l'Église Saint-Eusèbe d'Auxerre.)

cantonnements nouveaux, à Sébastia probablement, qui est aujourd'hui la lointaine Sivas, nous savons seulement que le domestique d'Asie courut en grande hâte jusqu'aux extrémités de la mer Noire demander des soldats et des subsides à l'allié fidèle des jeunes basileis, au puissant curopalate d'Ibérie ou plutôt de Daïk'h, ce beau pays très montagneux, béni de la nature, qui s'étend au nord de la Grande Arménie et forme la plus notable portion de la Géorgie actuelle. Le Kour, l'antique Cyrus, qui sort de la basse chaîne bordant l'extrémité orientale de la mer Noire, le traverse avant de s'écouler dans la Caspienne. Il en est de même du Djorokh au cours torrentueux, qui va se jeter dans la mer Noire et forme aujourd'hui la frontière entre la Russie et la Turquie.

Il dut y avoir durant cette absence du généralissime impérial comme une accalmie forcée entre les belligérants. Nous ignorons jusqu'où Skléros vainqueur poursuivit son adversaire, même ce qu'il fit durant l'absence de celui-ci en Géorgie. C'était à l'époque précisément où dans l'automne de l'an 978 l'empereur Othon II d'Allemagne ravageait la France « avec une armée telle, qu'aucun homme de ce temps n'en avait vu auparavant ou n'en a vu depuis de semblable », faisait chanter sur Montmartre à ses soixante mille guerriers un alléluia gigantesque et enfonçait sa lance en guise de défi dans la porte de la capitale du roi Lother.

C'est à cette même année 978 qu'il faut, suivant toute vraisemblance, placer des événements fort curieux qui se rapportent à cette même terrible guerre civile et dont le récit nous a été conservé par le chroniqueur Yahia (1). Il s'agit de la lutte aussi longue qu'infructueuse entreprise à ce moment par les lieutenants de Skléros pour tenter de reprendre Antioche dans laquelle Oubeïd Allah avait réussi à faire rentrer les troupes impériales. Voici la narration même de Yahia : mais avant il nous faut revenir quelque peu en arrière.

On a vu (2) qu'Antioche et son territoire avaient été livrés à Skléros sur l'ordre de Michel Bourtzès par le lieutenant de ce dernier, le patrice Abd Allah ou Oubeïd Allah Mountasir. Celui-ci avait continué quelque temps à maintenir dans le parti du prétendant la puissante forteresse du sud. Même, après les premières défaites de Skléros, il avait persisté à lui demeurer fidèle et on redoutait fort au Palais Sacré que, plutôt que de restituer Antioche à ses maîtres légitimes, il ne la livrât aux Sarrasins, ce qui eût été un désastre irréparable. D'autre part, Yahia raconte que, dès les premiers triomphes de Skléros, le gouvernement impérial avait mandé à Constantinople le patriarche d'Antioche, Théodore de Colonée, celui-là même qui avait été nommé par Jean Tzimiscès tout au début de son règne, au mois de janvier 970. Les basileis et le parakimomène, désirant s'entretenir avec ce prélat des intérêts de cette grande cité, lui

1 Rosen, *op. cit.*, pp. 3 sqq., notes 33 à 70.
2 P. 376.

avaient dépêché un navire d'État, un « chelandion », pour qu'il pût éviter la route de terre, rendue impraticable par l'état de guerre dans toute l'Asie Mineure. Le saint homme, bien que fort malade, n'avait pas hésité à obéir aux ordres de ses souverains. Mais, terrassé par la fièvre, il avait dû presque aussitôt se faire débarquer et avait expiré à Tarse le 28 mai de l'an 976, après six ans quatre mois et cinq jours de pontificat. Or, continue le chroniqueur, l'évêché d'Alep était alors aux mains d'un certain Agapios (1) qui supportait mal de vivre, lui prêtre chrétien, sous la dépendance des Sarrasins. Apprenant que les habitants d'Antioche envoyaient une députation aux basileis pour les prier de leur choisir un nouveau patriarche sur une liste qu'ils avaient dressée, il réussit à se faire désigner pour porter cette communication au Palais Sacré. Il obtint même de faire ajouter son nom sur la liste des candidats. C'était au commencement de l'an 977. Admis en présence du basileus Basile, Agapios lui affirma que les habitants d'Antioche, bien qu'actuellement aux mains du lieutenant de Skléros, Oubeïd Allah, tenaient toujours fidèlement pour leur prince légitime et ne demandaient qu'à lui revenir, mais que, pour rendre cette chose possible, il fallait qu'on le nommât, lui, patriarche. Il promit de livrer Antioche si on lui donnait la succession de Théodore. Le basileus et son conseil exprimèrent leur reconnaissance à l'astucieux évêque et lui accordèrent ce qu'il demandait à condition qu'il réussît dans son entreprise.

Agapios, déguisé en moine, arriva à Antioche où il comptait beaucoup d'amis, porteur pour Oubeïd Allah d'une lettre autographe du basileus Basile, par laquelle celui-ci offrait au renégat sa confirmation à vie dans le poste de duc d'Antioche s'il consentait à rétablir dans son gouvernement l'autorité impériale. On lui mandait en outre de s'en rapporter pour tout à l'évêque, qui revenait avec les pleins pouvoirs du basileus, et de procéder aussitôt, s'il acceptait les propositions du Palais Sacré, à l'installation de celui-ci comme patriarche. Agapios avait caché la lettre impériale dans la couverture d'un évangéliaire qu'il portait con-

(1) Sur la biographie de ce personnage, voyez : Porphyrios Ouspensky, *L'Orient chrétien, Syrie*, Kiev, 1876, p. 74. Les sources byzantines disent, probablement à tort, qu'il était évêque de Séleucie de Piéride.

stamment sur lui. A son arrivée à la porte de la ville, on le fouilla, mais on ne découvrit rien de suspect. Il vit secrètement Oubeïd Allah et lui remit les lettres impériales. Oubeïd, aussitôt gagné, proclama sans tarder le gouvernement impérial dans Antioche et la déchéance du prétendant. En même temps il procédait à l'installation d'Agapios. Cette étrange instauration sur un des plus importants sièges de l'Église chrétienne d'un prélat catholique par un aventurier sarrasin renégat eut lieu dans les derniers jours de cette année 977, le dimanche 23 décembre (1). La chronique de Michel le Syrien (2) dit qu'Agapios fut un grand persécuteur des Monophysites. D'après les sources d'Assemani, au contraire, ce prélat n'aurait nullement poursuivi les Jacobites.

Lorsque Skléros, à nouveau victorieux, eut été avisé de ces événements si fâcheux pour sa cause, il dépêcha en Syrie à la tête de forces importantes un de ses partisans, Isaac Vrachamios, cet Arménien dont il a été question déjà (3). Ce capitaine, on se le rappelle, avait aussi pris part à la prise d'Antioche par les Byzantins à la fin du règne de Nicéphore Phocas (4). Depuis on le retrouve constamment aux côtés de Michel Bourtzès, dont il était demeuré un des plus dévoués lieutenants. C'était lui que le duc d'Antioche avait détaché auprès de Skléros au début de la révolte de celui-ci, pour traiter des conditions de sa défection. Cette fois, Vrachamios avait mission de décider la mobile population d'Antioche à se donner une fois de plus à Skléros. Comme on lui refusa obstinément l'entrée de la ville, il tenta de la prendre de force. Puis, voyant bien qu'il n'y pourrait réussir avec le peu de troupes dont il disposait, il fit seulement razzier le bétail et les chevaux en grand nombre des campagnes antiochitaines, puis il opéra sa retraite. On vit alors dans ces régions tourmentées surgir un personnage nouveau, dont Yahia est seul à nous parler dans cet unique passage de sa *Chronique*. Mahfouz

(1) Rosen, *op. cit.*, note 40.

(2) Wassilewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 27.

(3) Voy. p. 369. Voy. aussi Rosen, *op. cit.*, note 41. Skylitzès le nomme constamment Vrachamios. Yahia l'appelle Ibn Bachram ou plus exactement : Ishak, fils de Bahrâm. Il est peut-être question de ce personnage sous le nom de Σαχάκιος dans la *Vie* manuscrite de saint Nicéphore (voy. Delehaye, *op. cit.*, p. 144, et aussi Haase, notes à *Léon Diacre*, éd. de Bonn, p. 456). Il fut le compagnon inséparable de Michel Bourtzès.

(4) *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 720.

ibn-Habib-ibn-al-Bahil était un émir de cette étrange tribu des Beni-Habib, aux guerriers fameux, aux cavaliers magnifiques, si longtemps la terreur des Grecs, qui, à la suite de la conquête de Nisibe par les Hamdanides, en l'an 330 de l'Hégire (1), avait émigré avec tous ses biens sur les terres de l'empire pour y embrasser la religion chrétienne. Le baron Rosen, dans une des notes si intéressantes dont il a enrichi son édition d'une portion de la *Chronique* de Yahia (2), a rapporté, d'après l'écrivain arabe Ibn Haukal, l'exode si curieux de cette splendide tribu, qui nous est décrite forte de douze mille cavaliers, tous montés sur des chevaux de race noble, tous complètement équipés, avec leurs cuirasses dorées, leur coiffure de mailles et de brocart d'or, leurs glaives étincelants, leurs lances parfaites (3). « Devant eux marchaient les chevaux de réserve en nombre égal et les mulets de choix portant les serviteurs et les clients. » Ces renégats de l'Islam étaient devenus les meilleurs mercenaires des armées impériales, les pires ennemis de leurs anciens coreligionnaires, pillards annuels et acharnés des terres sarrasines.

Mahfouz était un chef important de cette tribu puissante entrée tout entière au service de Roum. Il avait embrassé avec chaleur le parti de Skléros et s'était emparé pour lui de la forteresse alors byzantine d'Artah (4), sur la route d'Alep à Antioche, sur le versant septentrional du Djebel al-Ala. Ce fut après l'échec de Vrachamios qu'il se présenta à son tour devant Antioche à la tête de nombreuses bandes, recrutées en majorité parmi les pires vagabonds d'Arménie (5). Le magistros Oubeïd Allah, demeuré le lieutenant des basileis en ces contrées, sortit à sa rencontre et le battit. Lutte curieuse où se battaient avec fureur

(1) 941-942 de l'ère chrétienne.

(2) Note 42. Voyez dans cette très longue note l'histoire de la conversion au christianisme et de l'entrée au service de Roum de cette tribu sarrasine fameuse et les considérations sur le rôle considérable joué par tous ces renégats musulmans, bédouins et autres, dans les armées byzantines de cette époque.

(3) Littéralement : « lances de Halta », réputées les meilleures.

(4) Elle avait été prise sur les Hamdanides par Nicéphore dans sa fameuse expédition syrienne de l'an 966 (fin de l'an 355 de l'Hégire). Voy. *Un Empereur byzantin au Dixième Siècle*, p. 525.

(5) De tout cet ordre de faits il ressort clairement que la presque totalité des Arméniens se montra, dans cette interminable guerre civile, très favorable à Skléros, fort hostile au contraire au parakimomène qui avait été l'adversaire secret de Jean Tzimiscès.

l'un contre l'autre en faveur de deux compétiteurs au trône de Byzance deux chefs sarrasins.

Mahfouz, réfugié à Alep, dut faire sa soumission au gouvernement des empereurs, mais Antioche n'en fut pas plus tranquille pour cela. Les Arméniens, fort nombreux, habitant cette cité populeuse, soulevés sans doute par des émissaires secrets du prétendant, guidés par un des leurs nommé Samuel (1), provoquèrent encore une fois une révolte dans la ville et ses alentours. Le palais du magistros fut envahi, lui-même menacé de mort. Sans perdre la tête, il commença par s'informer, dit Yahia, auprès de ses serviteurs et de ses partisans des sentiments vrais de la masse de la population, voulant savoir si elle tenait en réalité pour ou contre lui. « Pour toi », lui répondirent-ils sans hésiter. Encouragé par cette déclaration, il attaqua les envahisseurs. La majorité des Antiochitains étant accourue à son secours, les Arméniens furent battus. Beaucoup furent massacrés. Les survivants durent s'enfuir avec leur chef, et Antioche demeura définitivement aux mains du lieutenant impérial.

De tous ces faits qui, au témoignage de la lettre du patriarche Agapios dont je vais parler, durent se passer dans le courant de l'année 978 (2), les Byzantins ne nous ont pas dit un mot, bien qu'ils soient entrés dans des détails relativement assez minutieux sur la révolte de Skléros. Le récit que nous a laissé Yahia de toutes ces luttes pour la possession d'Antioche témoigne de l'importance qu'avait cette place pour les deux partis belligérants, et de la grandeur des efforts qu'ils n'hésitaient pas à s'imposer pour s'en rendre maîtres.

J'achève de raconter ce que Yahia nous dit du prélat Agapios, qui avait joué à l'occasion de la prise d'Antioche un rôle si actif. Lorsque le nouveau patriarche se sentit affermi sur son trône, il écrivit à son collègue Élie d'Alexandrie pour lui demander que son nom fût, selon l'usage, inscrit officiellement sur les diptyques de ce diocèse (3). Un moine nommé Jean

(1) « S'moul », « Ch'moul » dans Yahia.

(2) An 367 de l'Hégire (août 977–août 978). Il en est du moins certainement ainsi pour l'agression de Mahfouz et la sédition des Arméniens d'Antioche.

(3) Yahia est seul à nous révéler cette correspondance entre les deux patriarches. Encore ces faits ne se trouvent-ils consignés que dans un seul des manuscrits aujourd'hui connus de sa Chronique.

porta cette missive, à laquelle Agapios avait joint un extrait de la profession de foi que chaque nouveau patriarche est tenu de faire « afin que chacun sache qu'il confesse la même religion que les saints pères des six conciles ». Élie répondit à Agapios en le blâmant avec sévérité pour la manière irrégulière dont il avait abandonné son siège d'Alep et brigué celui d'Antioche. Il refusait de le reconnaître pour son collègue et de faire inscrire son nom aux diptyques des patriarches. Il exigeait du moins pour modifier sa résolution qu'on lui présentât un mémoire certifié par le clergé et les notables d'Antioche où serait clairement exposée la procédure suivie dans l'élection d'Agapios. Ce dernier répondit par une lettre fort digne et fort détaillée dont Yahia nous a conservé le texte, exposant sur un ton attristé qu'il ne pouvait se faire délivrer un pareil document sans que sa dignité en souffrît grandement. Il citait de nombreux exemples de son cas. Il affirmait que ses ouailles étaient en parfaite communion avec lui, que les autorités civiles l'avaient approuvé, comme aussi tout ce qu'Antioche contenait de gens capables et instruits. Il ajoutait que l'état de trouble était si profond dans tout le pays, que les oiseaux du ciel eux-mêmes ne parviendraient pas à se transporter d'Antioche en Égypte. Le patriarche Élie finit par se contenter de ces raisons et consentit enfin à proclamer son collègue Agapios. La seconde lettre de celui-ci est datée du 7 décembre de l'an 978.

Revenons au récit de la lutte acharnée qui se poursuivait dans l'Anatolie orientale entre les deux Bardas. Le plus important prince d'Ibérie sous la lointaine suzeraineté byzantine était alors l'illustre curopalate Davith de Daïk'h, surnommé le Grand, prince d'origine arménienne. Le véritable nom de sa souveraineté originelle était le Daïk'h, mais, comme il n'y avait pas en ce moment de prince en Géorgie dont la puissance pût être comparée à la sienne, pas même le propre roi du Karthli, on le désignait souvent sous le simple nom de curopalate d'Ibérie (1). Les Byzantins l'appellent toujours ainsi, plutôt encore l' « archôn des Ibères » (2). Les historiens arméniens semblent ignorer sa vraie condition. Il en est

(1) On sait qu'à l'époque byzantine la Géorgie était connue sous le nom d'Ibérie.
(2) Ἄρχων τῶν Ἰβήρων.

de même des historiens géorgiens. En réalité cet homme qui fut, à la fin du xe siècle, le plus puissant dynaste pagratide du Tao, le plus considérable des princes de cette région, l'arbitre suprême de la Géorgie et qui joua un si grand rôle dans ce pays et en Arménie jusqu'à la première année du xie siècle, était un arrière-petit-fils du roi Adarnasé II, un petit-fils de Sempad, ex-roi curopalate dont le règne n'est mentionné que pour mémoire dans les annales géorgiennes.

Le titre alors si prisé de curopalate accordé par le basileus de Constantinople était héréditaire dans la famille de Davith. Ce prince s'était, paraît-il, lié d'amitié avec Bardas Phocas dès le temps encore peu éloigné où, à la mort de Nicéphore, son oncle, celui-ci avait exercé les fonctions de stratigos du thème de Chaldée, province impériale limitrophe de l'Ibérie. Il reçut donc à merveille le généralissime impérial. Ici, pour la première fois dans cette histoire encore si obscure de la rébellion de Skléros, des historiens étrangers autres que les historiens arabes, des historiens arméniens et géorgiens, nous viennent en aide pour ajouter quelques renseignements précieux aux si maigres indications des annalistes byzantins.

MONNAIE D'ARGENT d'une grande rareté du curopalate Davith d'Ibérie frappée à l'imitation des monnaies byzantines impériales. La légende signifie Christ, aie pitié de Davith curopalate.

« Ce Davith, disent les Chroniques nationales, était pieux, miséricordieux aux pauvres, compatissant, humble, modeste, sans ressentiment, doux, généreux, grand ami des moines (1), grand constructeur d'églises, bienfaisant pour tous, rempli de vertus. » Toutes ces qualités peuvent avoir été exagérées par quelque historien national ecclésiastique, pour cette raison que Davith favorisa constamment le clergé. Une chose cependant est certaine, c'est que ce fut un grand et puissant prince, le plus puissant de cette région reculée de l'Asie à cette époque. Il avait des troupes nombreuses et excellentes, troupes de pied et de cheval. Il accueillit fort bien la demande de son ancien ami Bardas Phocas.

(1) « Philomonaque ».

Ici les récits byzantins diffèrent des récits géorgiens. Tandis que les premiers font aller Bardas jusque chez le curopalate de Daïk'h, les autres racontent les choses autrement et mettent surtout en scène deux saints moines

ÉGLISE principale du monastère de Lavra (la Laure) au Mont Athos, fondé par saint Athanase aux temps de Nicephore Phocas et de Jean Tzimiscès. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

géorgiens d'un couvent de l'Athos. Voici à peu près le récit de ces derniers, complété par celui d'un beau manuscrit grec anonyme de la bibliothèque patriarcale de Moscou dont je parlerai plus loin (1), récit qui nous fait d'abord remonter à un certain nombre d'années en arrière (2) : Saint Ioané, un des plus puissants seigneurs de la cour de Davith le Grand, était natif de la Meskhie (3). Sa femme était fille d'éristhav, c'est-à-dire fille de noble. S'étant retiré du monde, il alla en Macédoine, entra dans un premier monastère

(1) Manuscrit n° 436.

(2) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, 1re partie, pp. 293 à 305, et *Additions*, add. IX, pp. 176 sqq.

(3) Partie méridionale de l'Ibérie ou Géorgie. Saint-Martin, *op. cit.*, II, p. 223.

de caloyers, puis dans celui des Quatre Églises au mont Koulpa, d'où il passa dans celui de Krania de l'Olympe de Thessalie (1). Fatigué des hommages que lui attirait sa grande réputation de sainteté, le pieux Géorgien abandonna bientôt cette nouvelle retraite et, avec quelques disciples, s'en vint, en 972, à la Sainte Montagne de l'Athos, à la Laure déjà célèbre qui venait d'y être fondée par son compatriote le fameux thaumaturge Athanase, l'ami et le confesseur de Nicéphore Phocas (2). Saint Ioané avait entendu parler des admirables vertus du saint : il éprouva le désir de venir vivre et prier à ses côtés. Un autre Géorgien, Jean Tórnikios ou Tornig, son beau-frère, guerrier renommé, général célèbre, vint également l'y joindre pour se livrer avec lui à la pratique de la piété dans ce couvent où déjà affluaient les pieux religieux de la lointaine Ibérie. Ne pouvant y demeurer aussi cachés qu'ils le voulaient, tous deux, poursuivis par ce besoin de dévote solitude si général à cette époque, s'éloignèrent encore à un mille de là et fondèrent dans un endroit retiré une église de Saint Jean l'Évangéliste. Ils y vivaient tranquilles, lorsque soudain les bruits du dehors vinrent les troubler à nouveau. C'était le moment le plus terrible de la lutte des basileis, fils de Romain II, contre le rebelle Bardas Skléros. L'Asie était en feu. Bardas Phocas venait de se faire battre pour la seconde fois par le prétendant et se voyait acculé par lui aux extrêmes frontières orientales de l'empire. Là régnait un prince chrétien puissant, commandant à de nombreux guerriers. C'était le curopalate Davith, l'allié et le vassal de l'empire. Skylitzès et Cédrénus disent, nous l'avons vu, que Bardas Phocas alla en personne le trouver pour implorer de lui un secours de troupes, espoir suprême du parti des empereurs. La *Chronique de la Géorgie* raconte au contraire que le basileus Basile et sa mère l'impératrice Théophano (3), ayant appris que l'ex-général du curopalate

(1) Néroutsos, *op. cit.*, pp. 54 sqq.

(2) *Vie de saint Euthyme*. — *Livre de la Visite*, par le métropolite Timothée Gabachwili en géorgien. Voy. *Un Empereur Grec au Dixième Siècle*, pp. 314 sqq.

(3) Ou bien plutôt l'eunuque Basile. La *Chronique de la Géorgie* fait ici probablement erreur, car Théophano, bien que de retour depuis peu à Constantinople, n'avait certainement repris aucune autorité au Palais après son rappel de l'exil. Cependant cette Chronique la désigne à diverses reprises dans ce rôle de négociatrice avec le roi curopalate d'Ibérie. C'est, je l'ai dit à la p. 349, note 1, à peu près l'unique source qui mentionne le nom de cette princesse à partir du moment où elle eut été rappelée auprès de ses fils. Ibn el-Athîr, dans le même récit où il affirme que Jean Tzimiscès fut empoisonné par ordre de Théophano, après avoir raconté

Davith d'Ibérie était devenu moine au Mont Athos, songèrent à lui pour l'envoyer en grande hâte en ambassade auprès de son ancien maître. L'empereur Basile, raconte la Chronique, en proie à de cruelles angoisses, dit : « Excepté le curopalate Davith, nous n'avons pas d'autre auxiliaire ». On dépêcha au moine un courrier impérial, un sébastophore, avec des lettres pressantes.

Jean Tornikios se décida à quitter le « monastère du grand Athanase » et à aller à Constantinople, d'où on l'expédia au curopalate d'Ibérie avec les plus instants messages. Il s'était fait précéder par une lettre impériale à Davith contenant ces mots : « Nous savons que Dieu vous protège. Ne manquez pas à la loyauté, et Dieu vous fera prospérer. Si nous faisons captifs tous nos ennemis, le butin, en entier, sera pour vous. » Davith reçut à merveille le pieux envoyé et sur sa prière consentit à fournir à Bardas Phocas un corps auxiliaire de douze mille soldats géorgiens et arméniens d'élite, bien probablement des cavaliers. Tornikios annonça au curopalate que le basileus lui accordait en échange la souveraineté sur diverses villes et districts du voisinage alors encore dépendant de l'empire. L'historien Acogh'ig (1) en donne l'énumération, que voici : la clisure de Kagh' do' Ar'idj (2) dans le district de Garin, Kgh'éçoun (3), Zormaïri (4), place forte du même district de Garin, la place de Garin, tout le pays de Pacen ou Basian, la petite forteresse de Sévoug, dans le district de Martagh'i (5) de la province de Douroupéran, enfin les importants districts de Hark' et d'Apahounik' dans la même province. Ce sont ces territoires que l'auteur géorgien se contente d'appeler sans autre désignation « les contrées supérieures de la Grèce ». « Le curopalate, ajoute-t-il, devint de ce fait un des dynastes les plus puissants de la Haute Arménie dans le

le retour à Constantinople de la basilissa, le jour même de la mort de son ancien amant, poursuit en ces termes : « Son fils Basile étant monté sur le trône, elle prit la régence à cause de ce qu'il était encore mineur. Et quand Basile fut grand, il alla dans le pays des Bulgares. Et elle mourut pendant qu'il s'y trouvait. Et ayant appris sa mort, il ordonna à un de ses serviteurs d'administrer les affaires durant son absence. » Suivant l'historien arabe, Théophano aurait donc vécu au moins jusqu'à la seconde guerre bulgare, en 991, puisque, la première, en 986, ne consista qu'en une très courte et malheureuse expédition.

(1) *Op. cit.*, t. III, ch. 15.

(2) Ou Khaghtoïarhintch.

(3) Emin dit ici à tort : la Cœlésyrie.

(4) Ou Thormaïri.

(5) Ou Mardahi.

voisinage de l'empire. » Il dut promettre du reste de restituer à sa mort ces territoires aux basileis et leur livra des otages garants de ses serments.

Que de faits curieux dans ce court récit ! Comme il jette un jour bizarre sur ces vies moitié guerrières, moitié monastiques de cette étrange époque. Cet empire en détresse qui ne trouve d'autre envoyé pour se concilier l'alliance d'un voisin puissant que ce pauvre moine de l'Athos, jadis lui-même guerrier illustre, et cette mission du pauvre moine qui réussit pleinement et qui, nous allons le voir, va être la cause du salut de l'empire !

Que ce soit à la suite de démarches directes auprès du curopalate Davith ou par l'entremise du pieux Tornikios, Bardas Phocas se trouva donc en cette année 978, après ses deux grandes défaites d'Amorion et des Basilika Therma, à la tête de contingents nouveaux formés de soldats excellents. C'était Tornikios en personne qui, quittant momentanément la robe de bure pour la cotte de mailles, commandait les douze mille Géorgiens (1). Le grand curopalate lui avait donné comme lieutenant « le prince des princes Dchodchic », dont la généalogie ne nous est pas autrement connue (2).

Les opérations militaires recommencèrent. Il semble d'après le récit si imparfait de Mathieu d'Édesse que Skléros se soit avancé à la poursuite des impériaux jusque sur le territoire arménien et géorgien, en y commettant des ravages affreux qui auraient violemment excité la fureur des soldats

(1) L'historien Acogh'ig dit que ce fut Davith en personne qui prit le commandement. — « Alors seulement, dit Muralt (*op. cit.*, I, 564), et non pas dès 976, un traité d'union a pu être conclu avec les Arméniens peu avant la mort du patriarche ter-Vahan survenue en 432 de l'ère arménienne (mars 983 à mars 984 de l'ère chrétienne) » (voy. *Mathieu d'Édesse*, éd. Dulaurier, p. 36). Voy. aussi Tchamtchian, t. II, pp. 845 et 848. Mais en 977, au témoignage d'Acogh'ig, saint Grégoire de Marec fut persécuté par ses propres coreligionnaires pour avoir été soupçonné de tendre à une réconciliation avec les Grecs.

(2) La *Vie de saint Euthyme* semble dire que Tornig, entre sa mission en Géorgie et sa campagne à la tête des forces géorgiennes, soit venu à Constantinople présenter aux empereurs les lettres du curopalate. — Le nom du « prince des princes Dchodchic » figure sur une inscription de la belle église d'Eochk, près du village de Qizil-Kilisa, à quelques heures au nord d'Erzeroum. Cette église, fondée au xe siècle, fut reconstruite par ce personnage en l'an 1036 au dire de cette inscription qui le désigne ainsi : « le très béni patrice Dchodchic ». Voy. Brosset, *Inscriptions géorgiennes et autres*, pp. 9 sqq. M. Brosset croit encore trouver une trace de ce Dchodchic dans Skylitzès, lequel, à l'année 6524 du monde, 1016 de J.-C., parle d'un certain patrice « Tzitzikios » qui était fils du patrice ibérien Thewdat, et qui fut nommé à cette date gouverneur à Dorystolon par Basile II lors de la guerre de Bulgarie.

du curopalate. A la tête de ces contingents étrangers qui allaient combattre des chefs et des soldats de même nation à la solde du rebelle, à la tête de ses propres troupes une fois encore reconstituées, le persévérant domestique rentra en campagne dès le printemps de l'an 979. Une rapide marche en avant vers l'ouest ramena les impériaux, pillant et brûlant les contrées soumises au prétendant, depuis le pays de Darôn (1) jusque sur la rive droite du fleuve Sangarios, le Kizil Irmak d'aujourd'hui, dans cette immense plaine de Pankalia située à l'est d'Amorion où, une fois déjà, les deux adversaires en étaient si tragiquement venus aux mains (2). C'est dans cette étendue superbe qu'eut lieu le nouveau choc des deux armées aux premiers jours du printemps. Si Bardas Phocas entraînait à sa suite des alliés nouveaux, Skléros avait bien tenté d'en avoir aussi. De tous côtés il avait dépêché aux émirs sarrasins limitrophes des ambassades chargées de présents pour les décider à accourir à son secours. Il en avait envoyé à l'émir d'Alep comme à Abou Taglib, l'émir d'Amida, comme aussi au bouiide Adhoud Eddaulèh, le tout-puissant Émir el-Omerà du Khalife Et-Ta'yi à Bagdad. Yahia (3) donne sur les faits concernant plus particulièrement Abou Taglib des renseignements très précis, reproduits en partie par Ibn el-Athîr (4) : Abou'l Wefa Taher ibn Mohammed, secrétaire d'Adhoud Eddaulèh, s'était mis à la poursuite du prince hamdanide, qui avait épousé contre ce dernier la cause de l'autre bouiide Bakhtyâr cherchant à reconquérir la suprématie à Bagdad contre son cousin. Abou Taglib et Bakhtyâr venaient même de se faire battre par les troupes d'Adhoud près de Qasr el-Djass entre Samarra et Tekrit sur le Tibre, dans la journée du 27 mai 978, et Abou Taglib (5), après cette défaite, où Bakhtyâr avait été fait prisonnier (6), s'était enfui d'abord à Mossoul, d'où Adhoud l'avait chassé le 21 juin avec ses femmes

(1) Voy. Acogh'ig, *op. cit.*, p. 135.

(2) Skylitzès dit certainement par erreur : « Pankalia, près de l'Halys ». Léon Diacre dit bien mieux : « Pankalia, plaine favorable aux évolutions de la cavalerie, près d'Amorion ».

(3) Voy. Rosen, *op. cit.*, p. 12.

(4) Ce dernier chroniqueur, dit le baron Rosen (*op. cit.*, note 72), a emprunté beaucoup d'indications à la chronique encore inédite d'Abou Aly Ahmed ben Mohammed ben Miskavaïh, mort en 1030, chronique qui se termine à l'année 369 de l'Hégire (979).

(5) L'Αποτάγλε des Byzantins (Cédr., II, 419). Voy. Freytag, *op. cit.*, X, 493; Weil, *op. cit.*, III, 25.

(6) Adhoud Eddaulèh le fit aussitôt décapiter.

et ses parents. Il avait alors pris la route de l'al-Djezirah (1), passant à Nisibe d'abord, puis à Mayyafarikîn, à Bidlis ou Bitlis, à Erzen (2), à Hassanièh, à Kawachi, forteresse importante jadis nommée Ardomoucht, dans la montagne à l'est de Mossoul.

Toujours serré de près par les soldats de son persécuteur, qui s'emparèrent de la plus grande partie de l'al-Djezirah, peu à peu abandonné de presque tous les siens, le malheureux Hamdanide finit par retourner à Hisn-Zîad, d'où il se dirigea vers le pays des Grecs (3). Il voulait y rejoindre Bardas Skléros avec lequel il entretenait un très ancien commerce d'amitié (4) et qui réclamait depuis longtemps son aide contre les troupes des basileis. Il lui écrivit pour implorer son secours contre ceux qui le poursuivaient, mais malheureusement c'était le moment où les affaires du rebelle commençaient à prendre définitivement mauvaise tournure, et sa lettre suppliante n'arriva à Skléros que lorsque celui-ci se trouvait de nouveau vivement pressé par Bardas Phocas. Trop préoccupé de ses affaires pour pouvoir s'intéresser activement à celles de son allié sarrasin, le prétendant ne put que lui envoyer quelques vivres, l'engageant une dernière fois à venir le rejoindre pour combattre ensemble les impériaux. « Après cela, lui mandait-il, nous en finirons de même ensemble avec tes ennemis. » Abou Taglib, ne pouvant se résoudre à suivre ce conseil, expédia seulement à Skléros une partie de ses guerriers. Comme il avait enfin réussi à repousser ceux qui le poursuivaient et obtenu quelque répit, il se décida à rester pour le moment à Hisn-Zîad et à attendre dans cette retraite discrète le dénouement de ces grands événements qui, bien malheureusement pour lui, se déroulaient à une si faible distance de ses États.

Pour ce qui concerne le bouiide Adhoud et l'émir Saad d'Alep, tous deux avaient fait aux envoyés du prétendant l'accueil favorable qu'ils réservaient à tout ennemi des basileis. Ils s'étaient même hâtés de lui envoyer leurs contingents, qui devaient être importants, du moins ceux

(1) Ou Mésopotamie.
(2) Ou Arzène.
(3) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 72.
(4) Ibn el-Athir va jusqu'à dire que Bardas Skléros entra par un mariage dans la famille d'Abou Taglib.

d'Adhoud, d'après ce que nous dit Elmacin, mais ces renforts n'arrivèrent qu'après la défaite du rebelle, tant les événements se précipitèrent. Trouvant la lutte terminée, les guerriers sarrasins s'en retournèrent en terre musulmane sans avoir combattu.

Revenons à cette seconde bataille de Pankalia. Ce fut cette fois la bataille décisive dans cette guerre formidable, vieille déjà de plus de trois années. Elmacin fixe la date de cette lutte épique au dimanche vingt et unième jour du mois de cha'bân de l'an 368 de l'Hégire, qui correspond au 24 mars 979 (1). Les deux armées se chargèrent furieusement. De nouveau Bardas Phocas vit ses escadrons plier sous l'effort des troupes rebelles. Déjà les impériaux commençaient de toutes parts à lâcher pied. Alors leur chef, préférant la mort à une nouvelle humiliation, prit une résolution suprême. Comme en proie à quelque crise de folie furieuse, il courut provoquer Skléros en combat singulier. Ce fut un combat digne des héros d'Homère!

Se frayant un passage à travers la foule des combattants, Bardas Phocas, sous les yeux des deux armées, pousse droit au chef rebelle. Soudain la bataille s'arrête et ces innombrables soldats deviennent les spectateurs haletants de ce grand drame. Skléros, voyant accourir son adversaire, accepte la lutte qu'il lui propose et l'attend de pied ferme. Chacun s'écarte devant les apprêts de ce duel mortel. Chacun comprend que l'avenir de l'empire va dépendre de cet effrayant corps à corps, et admire en silence ces deux vaillants qui vont s'entre-tuer. Ils fondent l'un sur l'autre avec rage, chacun frappant à la fois. D'un premier coup de son épée, Skléros (2) tranche l'oreille droite du cheval de Phocas avec le mors et la bride. Mais instantanément le domestique, bien que chancelant sous le choc et ayant un instant lâché les rênes, assène de sa masse d'armes un coup si formidable sur la tête du rebelle, que celui-ci tombe lourdement

(1) C'était un lundi. Yahia place la rencontre des deux armées au vendredi 19, et la bataille au *dimanche* 21 de cha'bân de l'an 368, 24 mars 979. — Brosset (*Hist. de la Géorgie, Addit.*, p. 176) fixe à tort à l'année 976 la date de la campagne à laquelle prit part Tornig. — M. Wassiliewsky (*Fragments russo-byzantins*, p. 29) donne la date du samedi 22 février.

(2) Psellus, qui raconte assez longuement ce duel fameux, dit que Bardas Skléros, transgressant les lois du combat singulier, entraîné par son ardeur, se jeta le premier sur son adversaire et le frappa à la tête.

sur le cou de sa monture abattue. Puis, sans perdre une seconde, laissant là son ennemi gisant à terre, il bondit à travers les rangs rompus de l'ennemi et gagne au galop une éminence autour de laquelle il rallie ses bandes dispersées (1).

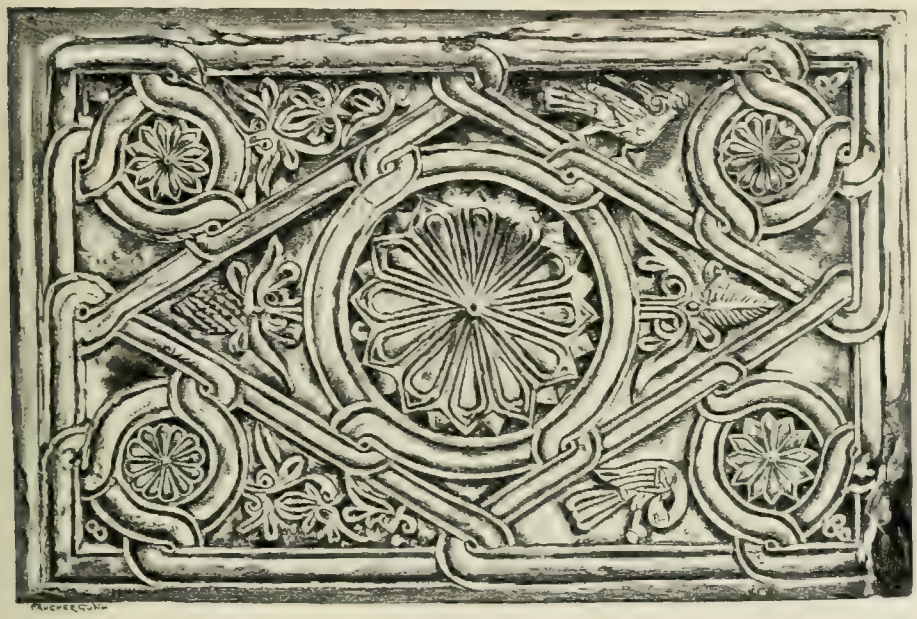
Ceux qui entourent Skléros, le voyant si gravement atteint, saignant abondamment, presque rendant l'âme, ne songent plus qu'à lui prêter secours. Ils le portent à une source voisine pour laver sa blessure. Ils n'avaient pas vu Bardas Phocas s'éloigner après avoir abattu son adversaire et le croyaient mort. Soudain le cheval de Skléros, un arabe dont les chroniqueurs nous ont conservé le nom — il s'appelait « Aigyptios », peut-être bien un don du Khalife du Kaire, — pris de peur dans cet affreux tumulte, échappe à celui qui le tenait, et, couvert du sang de son maître, bondit effaré à travers les rangs des rebelles. Aussitôt les soldats reconnaissent la noble bête. Ils croient leur chef massacré et fuient éperdus. Ainsi ce combat singulier des deux Bardas sauva l'armée impériale et du même coup l'empire. Ainsi les débuts de cette seconde journée d'Amorion, débuts d'un si funeste augure pour la cause des basileis, firent place vers le tard à une complète victoire. La déroute des rebelles, poursuivis sans relâche par les légers cavaliers auxiliaires du curopalate Davith, fut complète. Une foule, pour échapper à l'ennemi, se jetèrent dans les eaux du Sangarios, où ils périrent.

Bardas Phocas, de son poste élevé, voyait avec ivresse se précipiter la défaite des Sklériens. Reconnaissant dans ce désastre imprévu la main de Dieu, il choisit l'instant propice et se jette à son tour sur les fuyards avec ceux qu'il avait ralliés (2). L'armée rebelle fut entièrement détruite, en partie prise, en partie massacrée. Les cavaliers géorgiens furent les

(1) « Il est curieux de voir, m'écrit M. Krumbacher, l'éminent byzantiniste allemand, comment se transmettent les récits historiques dans les chroniques populaires en langue grecque vulgaire. Voici, par exemple, dans le récit de Manuel Malaxas sur le règne de Basile II, l'épisode du combat de Bardas Phocas et de Skléros : Ὁ δὲ Σκληρὸς ὡς τὸ ἔμαθε ἐστράφη καὶ ὁ Φωκᾶς τὸν ἐδίωκε κατόπιν καὶ ἔσωσεν τον. Καὶ ἔσμιξαν οἱ δύο ὁμοῦ καὶ ἐπολέμησαν. Τότε ἔδωκεν ὁ Σκληρὸς μὲ το σπαθίτον τὸ ἄλογον τοῦ Φωκᾶ. Καὶ ἔκοψέν του τὸ δεξιον ἀχτὶ μὲ τὸ σαλιόάρι. Ὁ δὲ Φωκᾶς ἔδωκε τοῦ Σκληροῦ μὲ τὸ πελατίκη δυνατὰ πολλὰ καὶ ὅλον τὸ βάρος τοῦ σιδήρου ἦλθεν εἰς τὸν λαιμὸν τοῦ ἀλόγου. Διότι εἰς τὴν ἄκραν τῆς κεφαλῆς τὸν ἔδωκε καὶ διὰ τοῦτο δὲν ἔπεσεν εἰς τὸν τόπον ἀπεθαμένος. Ὁ δὲ Σκληρὸς ὡς ἔλαβε τὴν κοπανέαν ἐσκοτίσθη καὶ ἔδωκε τοῦ ἀλόγου καὶ ἀνέβη εἰς ἕνα βουνὼ καὶ ἐφυλάχθη, etc. » (*Cod. Paris. gr.* 1790, fol. 751r.)

(2) Acogh'ig parle de deux corps de troupes lancés successivement par Phocas; le premier fut mis en fuite; le second rétablit et transforma le combat.

premiers à piller le camp de Skléros (1). Celui-ci, enfin revenu de son long évanouissement, voyant ses soldats en fuite, toute sa puissance écroulée en un jour, accablé par un horrible désespoir, parvint toutefois à sauver sa vie. La déroute des siens était telle, que toute prolongation de résistance était devenue impossible. Avec quelques hardis compagnons, cavaliers



DALLE SCULPTÉE du parapet du Baptistère de la Laure de Saint Athanase. Ces dalles sont parmi les seules portions subsistantes de l'édifice primitif contemporain de Jean Tzimisces et de Basile II (H. Brockhaus, Die Kunst in den Athos-Klöstern).

intrépides, au galop de son coursier, par une course échevelée, il réussit à franchir la moitié de l'Asie Mineure, et par delà le Sangarios, par delà l'Halys, par delà l'Euphrate, à travers des populations instantanément soulevées contre lui parce qu'il était vaincu, il put par miracle gagner encore au delà de la frontière de l'empire la cité sarrasine de Mayyafarikîn, l'antique Martyropolis !

De ce désastre suprême qui mit fin à tant de succès répétés, à quatre ans de pouvoir, à toute l'éphémère puissance du prétendant, de la part surtout que prirent à la victoire de Pankalia les contingents du grand

(1) Manuscrit grec anonyme de la Bibliothèque patriarcale de Moscou. Voy. p. 417.

curopalate Davith, un souvenir contemporain précieux nous est resté, un de ces si rares, presque introuvables souvenirs de ces grandes luttes du xe siècle byzantin (1). Sur le mur d'une humble et jolie petite chapelle sépulcrale attenant au clocher de la grande et magnifique église épiscopale en ruines de Zarzma, dans le canton de Koblian du district d'Akhal-Tzikhé (2), à l'ouest de cette ville, sur la rive droite de la Koblianka ou Djagis-Tsgal, sur la porte d'entrée, aux deux côtés d'une croix de pierre, M. Brosset a relevé une belle inscription géorgienne en très beaux et très nets caractères lapidaires khoutzouri avec des abréviations. Cette inscription, malheureusement incomplète, a été gravée en l'an 1045, au nom du fondateur de cette petite chapelle, lequel fut, il nous le raconte, un des guerriers du contingent prêté à Bardas Phocas, soixante-six années auparavant, par le grand curopalate de Daïk'h. Voici ce qu'on en peut encore déchiffrer : « Au nom de Dieu et par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, moi, Ioané, fils de Soula, j'ai construit cette chapelle. Dans le temps où Skléros se révolta en Grèce, Davith, curopalate, Dieu l'exalte, porta secours aux saints basileis et nous envoya tous à l'armée. Nous battîmes Skléros ; et moi, au pays nommé Charsianon, au lieu nommé Sarwénis, j'ai construit un siège et..... (3) »

Certainement cette chapelle avec cette inscription ont été exécutées aux frais de ce guerrier géorgien Ioané, fils de Soula, reconnaissant à Dieu de l'avoir préservé au milieu des dangers de la seconde bataille de Pankalia, au mois d'avril de l'an 979. Bien malheureusement le mauvais état de la dernière partie de ce texte précieux qui rappelle le souvenir d'un fait glorieux pour l'histoire de la nation géorgienne ne nous permet pas de saisir pour quelle cause les noms du thème de Charsian et des Aquæ

(1) Mathieu d'Édesse, p. 29 de l'éd. Dulaurier, mentionne cette victoire des contingents arméniens sur Skléros. Zonaras confirme le fait et dit que la bataille eut lieu près d'Amorion.

(2) Brosset, *Géographie de la Géorgie*, p. 89.

(3) Brosset, *Voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie* (2e rapport), p. 134. — Le reste de l'inscription manque. M. Brosset ne paraît pas avoir reconnu dans ces deux noms géographiques les noms cependant bien faciles à identifier du thème de Charsian (qu'il écrit Kharsanon) et de ces Aquæ Sarvenæ, les Basilika Therma des Byzantins, où avait eu lieu la dernière défaite de Phocas. « Très probablement, dit M. Brosset, la date de la construction de la chapelle se trouvait sur la pierre angulaire qui manque et aura été s'engloutir dans l'âtre de quelque misérable cabane du hameau de Zarzma. »

Sarvenæ s'y trouvent inscrits. C'est peut-être bien là la seule inscription historique du règne de Basile II qui soit parvenue jusqu'à nous.

Chose curieuse, un autre souvenir de cette grande lutte nous a été conservé. Il existe encore au monastère de Chio-Mghwimé, près de Mtskéta, à une petite distance de Tiflis, un *Commentaire* manuscrit de l'Apocalypse, traduit du grec par saint Euthyme l'interprète, le propre fils de ce Ioané du mont Athos dont j'ai parlé plus haut. Or ce volume, écrit sur parchemin également en caractères khoutzouri, porte la suscription suivante : « *Écrit à la Laure de Krania, au mont Olympe, sous les basileis Basile et Constantin et sous le patriarcat d'Antoine, au temps de la révolte de Bardas (Skléros), en l'an du monde* 6582, 198 *du cycle pascal,... par les copistes Ioané et Saba Dzmosel.* »

Il est temps de dire quelques mots de ce saint Euthyme, dont j'ai parlé déjà, qui fut le compagnon de couvent de saint Tornikios et le traducteur du *Commentaire* de l'Apocalypse que je viens de mentionner. Ce célèbre saint géorgien a été le contemporain de tous les événements que je viens de raconter. Il existe de sa vie une relation manuscrite en langue géorgienne, conservée au Musée asiatique de Saint-Pétersbourg, et une autre en grec, rédigée par un anonyme, parvenue jusqu'à nous dans le beau manuscrit de la bibliothèque patriarcale de Moscou, dont j'ai parlé plus haut (1). Dans ces deux relations un peu différentes de la vie de ce saint on retrouve encore quelques indications intéressantes sur la participation des contingents géorgiens à la défaite de Skléros à Pankalia.

Saint Euthyme était fils de ce saint Ioané dont j'ai parlé plus haut (2), un des grands de la cour du curopalate Davith. A une époque difficile à préciser, alors que saint Ioané avait déjà quitté sa patrie et s'en était allé rejoindre dans un premier couvent fondé au mont Olympe de Thessalie par son compatriote saint Athanase, non seulement ce grand saint, mais aussi saint Tornikios, frère de sa femme à lui, aux temps probablement de Romain Lécapène, ce basileus, ayant fait cession au curopalate des importants territoires du Haut Karthli, c'est-à-dire de la Haute Géorgie, avait exigé que Davith lui remît comme otages garants de sa fidélité quelques-uns parmi

(1) Voy. pp. 417 et 426.
(2) Voy p. 417.

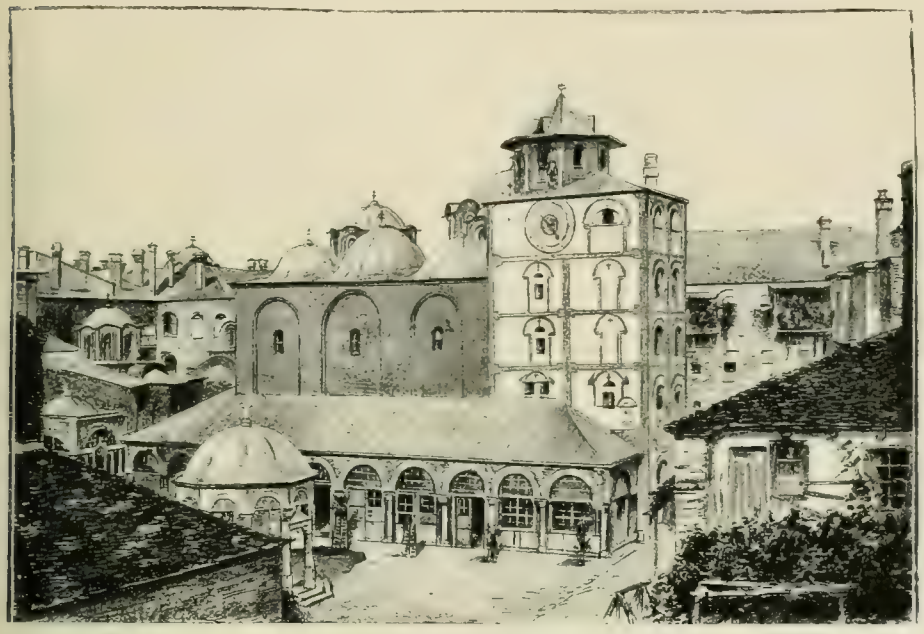
les principaux personnages de sa cour. Parmi ceux-ci furent compris les beaux-frères d'Ioané, son beau-père Abougharb, enfin son propre fils Euthyme avec d'autres aznaours ou seigneurs. Tous ceux qui étaient jeunes furent destinés à être élevés à la grecque. Euthyme fut ainsi livré aux Byzantins sans que son père eût été consulté, sans qu'on l'eût même informé de cet événement. Dès que Ioané eut appris la nouvelle, « soit qu'il fût consentant ou non, il quitta en hâte son couvent de Krania du mont Olympe et monta vers la Ville impériale pour réclamer son fils ». Le basileus, qui connaissait fort bien Abougharb, le beau-père de Ioané, accueillit avec une extrême bienveillance la demande du saint et lui rendit Euthyme. Père et fils repartirent aussitôt ensemble pour les solitudes du mont Olympe (1). Peu après, en l'an 972, tous deux, abandonnant les cellules ou « skythes » thessaliennes, se rendirent au mont Athos, où saint Ioané continua à élever le jeune Euthyme dans la connaissance de la philosophie.

Auparavant, dit la *Vie* manuscrite, Ioané avait eu la plus vive discussion avec son beau-père Abougharb, auquel il ne pardonnait pas d'avoir laissé emmener son fils par les Grecs. « Qu'est-ce cela? lui disait-il, n'avez-vous donc pas eu d'enfants ? On sait pourtant que vous aimiez les vôtres comme un vrai père. Comment donc avez-vous pu donner mon fils en otage, comme s'il eût été orphelin ? Dieu vous pardonne. » Ce fut ainsi, dit la pieuse *Chronique*, par un effet de la Providence divine et la décision des rois, qu'il emmena son fils, après quoi il retourna à ses solitudes ».

Aussitôt après la défaite de Skléros, les vainqueurs procédèrent au pillage du camp rebelle, opération dans laquelle les auxiliaires géorgiens semblent s'être particulièrement distingués ; puis commença la poursuite sans merci des fuyards. Tous, Géorgiens qui venaient de combattre avec autant de bravoure que d'habileté, soldats des bataillons impériaux ou miliciens des corps auxiliaires, menèrent battant les derniers fidèles du

(1) Le manuscrit grec anonyme de Moscou place ces faits à l'époque des négociations entre le gouvernement de Constantinople et le curopalate Davith, au moment de la révolte de Skléros. Il raconte que saint Euthyme fut un des otages garants du traité passé à ce moment entre les deux puissances, et que ce fut de la Laure de l'Athos que saint Ioané partit pour réclamer son fils; mais la date inscrite sur le manuscrit du couvent de Chio-Mghwimé dont je viens de parler, montre clairement que saint Euthyme dut être donné en otage bien auparavant, puisqu'à cette date de 978 il avait déjà traduit du grec un livre aussi considérable. — On voit par cet exemple que l'auteur grec anonyme ajoute et modifie quelques détails de la *Vie* manuscrite du saint écrite en géorgien, sans cependant en altérer le fond.

prétendant fugitif jusqu'en terre sarrasine. Ensuite on procéda au partage des dépouilles. « Tornikios, dit la *Vie* de saint Euthyme, suivant l'ordre impérial, mit au pillage les biens de tous les seigneurs grecs (évidemment les archontes asiatiques partisans de Skléros), en distribua une partie aux



MONASTÈRE DES IBERIENS ou Géorgiens, dit Iviron, fondé avec le butin remporté sur Bardas Skléros par les saints géorgiens Tornig et Ioané. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

soldats et garda le reste, qui formait un riche et immense butin, tant en or qu'en argent, en étoffes précieuses et autres choses semblables. A son retour en Géorgie, il salua le curopalate Davith et lui rendit de grandes actions de grâces. » C'est certainement avec sa part de ce merveilleux butin fait sur les partisans de Skléros que Ioané, fils de Soula, fit construire la petite chapelle de l'église de Zarzma dont il a été question plus haut.

Disons de suite, pour n'avoir plus à y revenir, ce que devinrent le pieux Tornikios et ses saints compagnons, Ioané et Euthyme. Après la brillante victoire qu'il avait tant contribué à remporter, d'autres plus ambitieux eussent peut-être songé à reprendre cette carrière des armes qui lui avait valu tant de gloire. Lui, en vrai mystique de son époque, n'eut rien de

plus pressé que de s'en retourner dans sa dévote solitude, auprès de ses humbles compagnons, et de faire servir les trésors qu'il avait conquis à la plus grande gloire de Dieu (1). Il rentra en hâte dans sa chère cellule du mont Athos, auprès de saint Ioané, de saint Euthyme et des autres moines ses compatriotes, et plus jamais dès lors il ne quitta la Sainte Montagne.

Alors fut entreprise l'œuvre qui a surtout rendu ces religieux célèbres en Orient. Avec le butin pris dans le camp de Skléros ou enlevé à ses partisans, avec les libéralités que les basileis (2), comme le dit à plusieurs reprises le manuscrit grec anonyme de Moscou, avaient remises à Tornikios en reconnaissance de son aide si efficace, ces pieux cénobites, les saints moines guerriers Jean Tornikios et Ioané, entreprirent sur l'Athos la construction du fameux couvent consacré à la Dormition de la Vierge qui a pris le nom de leur nation, de cette magnifique Laure ibérienne plus connue sous le nom de monastère d'Ivirôn (3), qui, aujourd'hui encore, est un des plus illustres et certainement un des plus beaux parmi les établissements pieux de la Sainte Montagne. Ils élevèrent en même temps une église à saint Jean-Baptiste. Les empereurs (4) auxquels Tornikios avait demandé l'autorisation de bâtir ainsi un pieux asile pour les religieux de sa nation, s'y prêtèrent volontiers, et fournirent pour leur part les artisans, les artistes, et aussi les vases sacrés nécessaires pour le culte. Ils dotèrent également le couvent de fermes et de métochies nombreuses (5). Les vénérables cénobites mirent le nouveau monastère

(1) Voy. Brosset, *Hist. de la Géorgie* (Add. X, pp. 189 sqq.).

(2) Ou plutôt Théophano, comme le dit constamment le manuscrit grec anonyme, qui ne nomme jamais les basileis, mais bien toujours leur mère, quand il s'agit des munificences accordées au monastère d'Ivirôn par le gouvernement impérial. Il faut bien probablement admettre, non pas que la veuve de Romain ait pris au retour de son exil une part considérable à la direction des affaires, ce qui serait en contradiction avec les indications de tous les autres chroniqueurs, mais que ses fils l'aient autorisée à s'occuper, à l'exemple de tant d'autres princesses de ce temps vivant dans la retraite, de fondations et de dotations pieuses destinées à racheter ses fautes et à amener sur elle et les siens la bénédiction céleste. La tradition qui considère Théophano comme la véritable fondatrice du monastère d'Ivirôn est encore très vivante à l'Athos.

(3) Μονὴ τοῦ Ἰβήρων. Voy. Gedeon, *op. cit.*, p. 169.

(4) Toujours encore l'impératrice Théophano pour le manuscrit grec anonyme.

(5) Dès 980 Basile II, par chrysobulle daté de cette année, fit don au couvent d'Ivirôn, pour son entretien, des monastères de Léontias à Thessalonique, de Saint-Jean de Kolobos près d'Hiérissos, et de Saint-Clément sur la Sainte Montagne. Voy. Zachariæ v. Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III, p. XVI, n° XVI. En 982, au mois de juin, Ind. 10, un accord intervint

ibérien (1) sous l'invocation de Notre Dame Portaïtissa, autrement dit de la Porte, ainsi nommée d'une Image miraculeuse de la Vierge portant un Enfant Jésus, « au regard doux, à la chevelure bouclée », placée au-dessus de la porte d'entrée, Image de pierre retrouvée, suivant la légende, chez une veuve de Nicée sous le règne du basileus iconoclaste Théophile. Un fonctionnaire impérial, un « courrier », l'ayant frappée d'un coup de sabre, le sang jaillit de cette pierre. La pauvre veuve effrayée la jeta à la mer. Un jour, bien plus tard, prodige inouï, son fils, réfugié, lui aussi, au couvent ibérien de l'Athos, vit arriver l'Image fatidique voguant sur les flots, au sein desquels elle avait passé tant d'années. Puis, prodige non moindre, celle-ci vint d'elle-même se placer sur la porte d'entrée du couvent. C'est là la célèbre image de Notre Dame Portaïtissa ou des Ibériens, si populaire dans toute la Russie, si vénérée surtout à Moscou, où il en existe de nombreuses copies fameuses, une surtout connue sous le nom de Notre Dame Iverskaya, devant laquelle à toute heure on voit tout un peuple agenouillé (2).

entre Jean l'Ibère, qui n'est autre que saint Ioané, le fondateur du couvent d'Iviròn, et les habitants d'Hiérissos, à propos d'un terrain appartenant au monastère. L'accord fut confirmé par Nikolaos, « libellesios » de Salonique (*ibid.*, n° XVII). En décembre 984, Ind. 13, un chrysobulle de Basile II accorde à Ioané le droit de posséder un navire (Meyer, *op. cit.*, p. 90). Ce fut Athanase qui fit don de ce chrysobulle à son ami. Ces trois précieux documents sont conservés à Iviròn. Le dernier est contresigné par Georges d'Hiérissos en caractères glagolitiques. Il est fait mention dans ce document de Slavo-Bulgares à Hiérissos.

« Skylitzès, dit M. Brosset (*op. cit.*, p. 7), nommant Georges et Barazbatzé, cousins du patrice Thewdatès, dit que ledit Barazbatzé avait fondé un couvent d'Ibériens au Mont Athos (Cédrénus, II, p. 488). Le nom de ce personnage, qui peut très bien se rendre en géorgien par Waraz-Watché, ne paraît nulle part dans l'histoire géorgienne, mais le métropolite Timothée, dans le *Livre de la Visite*, dit que ce Waraz-Watché était le frère du général Tornig ; il paraît même qu'il vécut avec ce dernier au Mont Athos. Il fut le vrai fondateur, vers 1030, du couvent des Ibériens, qui n'existait jusque-là qu'en petit, sous le nom de cellules de Saint-Clément. Voy. Gédéon, *op. cit.*, p. 169.— Voy. encore Neroutsos, *op. cit.*, p. 56.

Basile II et Constantin, dès leur avènement, comblèrent de leurs bienfaits non seulement le couvent d'Iviròn, mais aussi les autres monastères déjà existants sur la Sainte Montagne. Un chrysobulle d'eux daté du mois de juin 978, chrysobulle inédit récemment publié par M. A. E. Lauriotis dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια de 1892 (n° du 10 avril), porte donation : 1° de dix talents d'argent à prélever annuellement sur le trésor impérial en faveur d'Athanase et du monastère de la Laure ; 2° d'un reliquaire en or, orné de pierreries, contenant les deux chefs de saint Michel de Synnada de Phrygie et de saint Eustratios martyr et le bras recouvert de sa peau de saint Jean Chrysorhemon (Chrysostomos). C'étaient là vraiment d'insignes reliques. Dans l'exposé des motifs il est fait mention de donations faites par les prédécesseurs des deux basileis. Il semble que ce soit devenu un usage de faire un don de joyeux avènement à la sainte Laure.

1 Fondé donc après 979 et non en 976, comme le disent la *Vie de saint Euthyme* et aussi Brockhaus, *op. cit.*, p. 7.

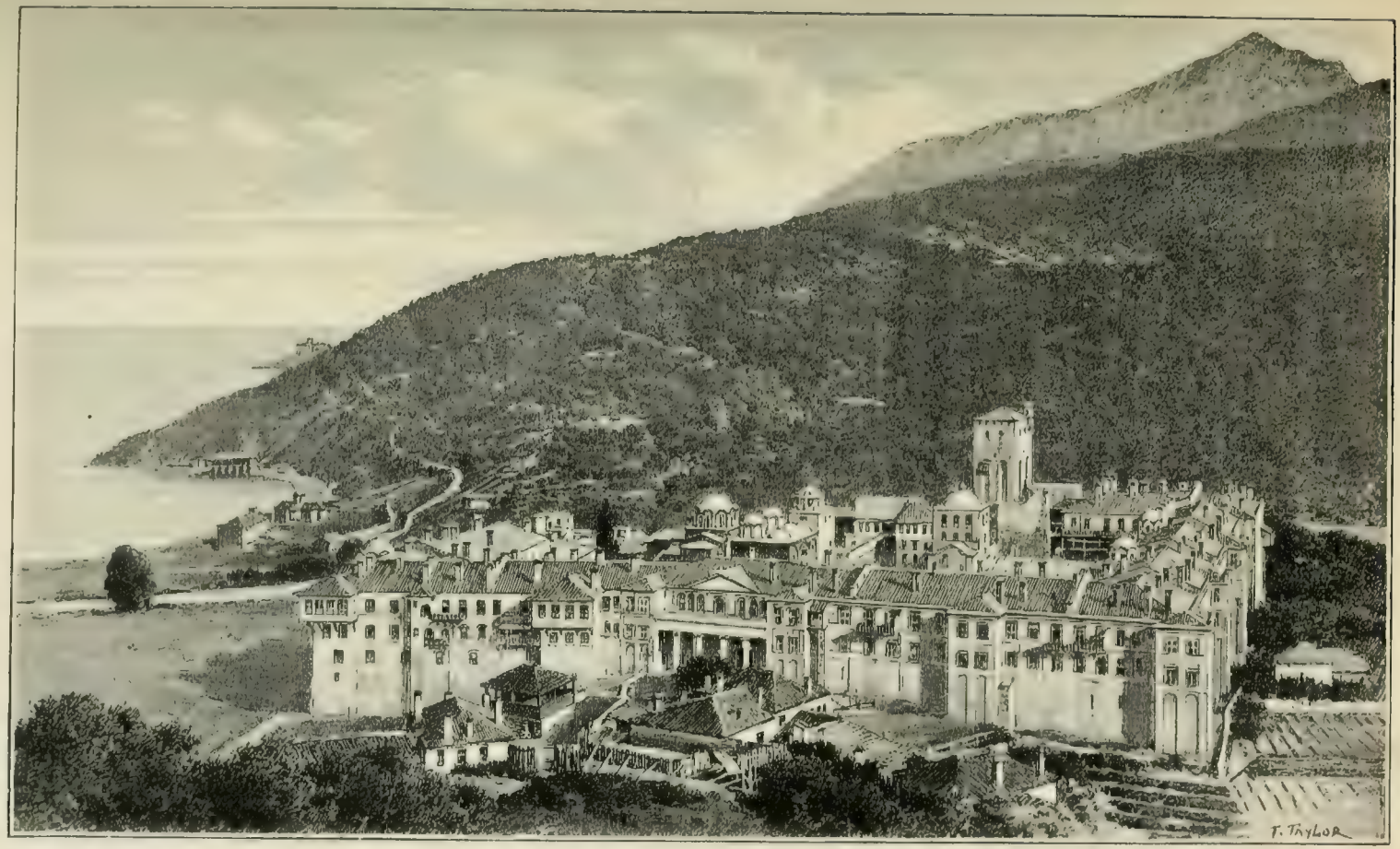
2 Voy. Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 173.

Les richesses du couvent ibérien devinrent rapidement immenses. Ses revenus étaient très considérables. Aussi la foule des moines des pays du Caucase y afflua. Tornikios mourut le premier. Puis vint le tour de saint Ioané, auquel saint Athanase témoigna constamment d'une vive bienveillance. Son fils Euthyme lui succéda dans le gouvernement du monastère et se livra avec ardeur à ses travaux de traduction. On lui doit entre autres une transcription complète de la Bible en géorgien. Le manuscrit original en est encore aujourd'hui conservé, avec d'autres œuvres du saint, dans la bibliothèque du vieux couvent de l'Athos, et le catalogue manuscrit décrit ainsi ce monument très précieux : « *La Bible, traduite par saint Euthyme; les Machabées manquent ; le reste y est ; le tout sur parchemin, facile à lire comme s'il était neuf, mais déchiré dans le temps des Musulmans* », etc.

La Sainte Montagne fut, durant de longues années encore, le rendez-vous des laborieux interprètes géorgiens qui, tout en propageant des livres pieux, épurèrent et fixèrent la langue de leur pays. On ignore au juste depuis quelle date et jusqu'à quelle époque saint Euthyme demeura abbé du monastère ibérien. On sait seulement que, sa sévérité à maintenir la règle ayant mécontenté les moines, dont un grand nombre étaient grecs, il se vit forcé d'aller se justifier à Constantinople et y mourut d'une chute de cheval sous le règne de Constantin VIII, en l'an 1028 probablement. Il s'était précédemment démis de ses hautes fonctions. Son corps, transporté à l'Athos, fut enterré dans l'église Saint-Jean-Baptiste. Son frère était enseveli dans celle des Saints-Archanges. La *Vie de saint Euthyme*, dont l'Église célèbre la fête le 13e jour de mai, figure parmi celles des saints géorgiens racontées dans un manuscrit du Musée Asiatique de Saint-Pétersbourg (1). Elle est très longue et très intéressante et fut composée par « le pauvre Giorgi, prêtre régulier » (2). Le même établissement possède un « nomocanon » sur vélin de la main même de saint Ioané et plusieurs ouvrages copiés sur les manuscrits originaux de saint Euthyme peu d'années après sa mort.

(1) Pp. 182 à 213.

(2) Saint Giorgi Mthatsmidel, célèbre interprète ou traducteur géorgien. Précisément le biographe de saint Euthyme.



MONASTÈRE D'IVIRÔN ou des Ibériens au Mont Athos, fondé, avec le butin pris sur le prétendant Bardas Sklèros, par les saints georgiens Tornig et Ioané. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

Dans le *Livre de la Visite* où le métropolite Timothée Gabachwilli, à l'occasion du voyage fait par lui à l'Athos, dans l'hiver de 1755, a raconté la vie de saint Euthyme, on lit encore ces quelques renseignements très curieux (1) : « L'église si belle de ce couvent des Ibériens, dit Timothée, a été construite par le moine géorgien Giorgi Mthatsmidel (2) aux frais du roi Bagrat III curopalate. Dans la cour même de l'église se trouve la chambre sépulcrale de nos dignes pères Euthyme et Ioané et de Giorgi Mthatsmidel, ornée par honneur de grilles avec des flambeaux allumés. Le double portique extérieur, la muraille d'enceinte et les autres constructions sont dus à l'éristhav Tornig, illustre général géorgien, guerrier renommé. Il y a dans le couvent une autre église de Saint-Jean-Baptiste, construite par Euthyme. Elle fut bâtie lorsque nos pères sortirent de la Laure de saint Athanase. » « Dans le trésor, ajoute Timothée, on nous a montré l'armure de Tornig, son casque, sa cotte de mailles, son équipement et le cimeterre qu'il portait lorsqu'étant moine il fit la guerre aux Persans et les mit en fuite. » Pour le dévot et ignorant métropolite du siècle dernier, le stratigos byzantin Skléros, allié des Infidèles, n'était autre qu'un « Persan ». Les armes très précieuses jadis portées par le pieux vainqueur du prétendant d'Asie existent encore, me dit-on, au trésor du fameux couvent de la Sainte Montagne. Elles y seraient conservées sans aucun soin.

« Ivirôn (3) est actuellement un amas confus de constructions dans un vallon encaissé près de la mer. Sa tour massive, les dômes de ses églises, quelques bâtiments en pierre de taille, font un vif contraste avec les autres parties du couvent faites de bois et de pierres, avec des étages en surplomb, portés par des madriers, le tout peint de diverses couleurs. Sur une hauteur voisine il y a un hospice où les moines prennent soin des fous et des lépreux. Le monastère où les moines grecs ont, au XVIe siècle, défi-

(1) Brosset, *Hist. de la Géorgie* (Add. X), p. 189.

(2) Ce Georges, déjà mentionné dans la note 2, est cité dans la « Diatyposis » du « Typikon » de 970 de saint Athanase, comme ayant été un des contemporains de ce célèbre religieux. Il a écrit ou du moins on lui attribue de nombreux manuscrits des Évangiles en langue géorgienne encore existants en Iméréthie et en Mingrélie. Il était le cousin de saint Euthyme et fut son successeur dans le gouvernement du couvent d'Ivirôn de l'Athos. Voy. Brosset, *Explication de quelques inscriptions photogr. par M. Sérastiano au Mont Athos* (*Mél. asiat. du Bulletin de l'Acad. des Sc. de St-Pétersbourg*, t. IV, pp. 369, 379).

(3) Guide Joanne, *Turquie d'Europe*.

nitivement remplacé les moines géorgiens comprend vingt-deux églises ou chapelles. C'est un des plus importants de la Sainte Montagne, le second comme antiquité ; il n'y a de plus anciens que le fameux « Protaton » ou église de Karyès (1), la Laure de saint Athanase et peut-être le couvent de Vatopédi (2). Mais, hâtons-nous de le dire, ce qui reste des bâtiments primitifs est aujourd'hui bien peu de chose (3). Dans l'église conventuelle dont parle Timothée, une inscription circulaire de bronze incrustée autour d'une dalle centrale de porphyre du pavement tout en mosaïque de l'époque de la fondation, célèbre aujourd'hui encore le nom de son constructeur. Voici cette fière devise : « J'ai consolidé les colonnes (de cette église) et jusque dans l'éternité elle ne vacillera point. Le moine Georges, l'Ibère et le fondateur. » La bibliothèque du couvent est très riche en manuscrits grecs et géorgiens. Ses archives renferment des chrysobulles impériaux, des actes de patriarches et de plusieurs princes.

La révolte terrible, interminable qui, depuis tantôt quatre années, ensanglantait et ruinait les thèmes d'Asie, paralysait ce vaste empire, arrêtait toute transaction, toute vie nationale, était enfin vaincue après avoir mis la dynastie macédonienne à un doigt de sa perte. Les jeunes basileis, l'obstiné parakimomène, le Palais Sacré qui avait tant tremblé, pouvaient respirer enfin. Quel soulagement indicible de savoir ce formidable Skléros, cauchemar de tant de nuits, abandonné de tous, fugitif chez les Infidèles. Il dut y avoir dans l'immense capitale une explosion d'enthousiasme. « L'heureux Bardas Phocas, raconte Psellus, retourna à Con-

(1) Agrandie déjà par saint Athanase en personne. Brockhaus, *op. cit.*, p. 24.

(2) Le monastère de Vatopédi a été fondé au temps de saint Athanase, mais postérieurement à la Laure, après 972, sur la demande du saint, par trois habitants d'Andrinople, Athanase, Nicolas et Antoine. Le pavement de l'église est également contemporain de l'époque de la fondation. Ces trois grands couvents de la Laure, d'Ivirôn et de Vatopédi sont situés sur le rivage oriental de la Sainte Montagne, tout proche de la mer. Les couvents d'Esphigménous et de Dochiarion datent des premières années du XIe siècle. Celui de Philothéos, plus ancien, a été fondé sous Athanase, avant l'an mille.

(3) Voyez ce qu'en dit Brockhaus, *op. cit.*, pp. 40 sqq. Les restes d'architecture les plus importants des pieux édifices du Xe siècle qu'on rencontre à l'Athos, consistent, outre des colonnes, des chapiteaux et des pavements, en un certain nombre de plaques de marbre sculptées ayant d'ordinaire fait partie ou faisant encore partie de la décoration intérieure des églises et sur lesquelles la croix figure souvent comme motif principal. Voy. Brockhaus, *op. cit.*, planches 7 et 8. Voy. la vignette de la page 125 du présent ouvrage. — Il n'existe plus à l'Athos ni fresques ni mosaïques murales de l'époque de Basile II.

stantinople. Il y obtint les honneurs du triomphe. » Les basileis firent au vainqueur un accueil qui se devine. Il devint le familier, le conseiller favori de l'empereur Basile qui, en le confirmant dans son titre de domestique des Scholes d'Anatolie, lui confiait le plus haut commandement militaire de l'empire.

Quant à l'infortuné prétendant, si longtemps le maître dans tous ces thèmes d'Asie Mineure, aujourd'hui simple aventurier fugitif en terre sarrasine, il avait trouvé un premier asile dans cette ville de Mayyafarikîn qui appartenait précisément au Hamdanide Abou Taglib, son allié infidèle, comme lui fort maltraité par le sort (1). L'émir, en ce moment réfugié lui-même, on l'a vu (2), à Hizn-Zîad, où il attendait anxieusement le dénouement de tout ce drame, apprit dans ce séjour la déroute définitive du prétendant. Désespéré de cet événement qui ruinait ses dernières espérances, il se hâta de rentrer, lui aussi, en terre musulmane et courut d'abord s'enfermer dans Amida. Comme ce personnage ne doit plus figurer dans la suite de cette histoire, je dirai seulement ici qu'au bout de peu de temps il fut chassé de nouveau de cette ville par les contingents de son opiniâtre adversaire Adhoud Eddaulèh et n'eut que le temps de se jeter dans la forteresse de Rabbah, sur l'Euphrate, tandis que le général d'Adhoud Eddaulèh, Abou'l-Wéfa, toujours acharné à sa perte, prenait, outre Amida, son autre ville de Mayyafarikîn et soumettait tout le Diarbekir avec les autres forteresses de cette région, jadis portion principale du domaine si florissant des Hamdanides. Qu'eût dit le brillant et chevaleresque Seif Eddaulèh s'il eût vu la pitoyable condition, la chute si rapide de son neveu Abou Taglib ? De Rabbah celui-ci se réfugia enfin à Damas avec les débris de son armée autrefois si belle. Il y tenta vainement, comme l'avait fait avant lui Aftekîn avec plus de succès, de se faire octroyer par le Fatimite la seigneurie de cette ville (3).

1. Le récit que nous devons à Yahia, aussi à Elmacin, mais à Yahia surtout, de la fuite de Skléros en pays sarrasin, de son séjour à Bagdad, de tous les événements enfin qui en furent la suite, est infiniment plus détaillé, plus vraisemblable, plus exact en un mot que celui qui nous est fourni par Skylitzès et Cédrénus. C'est donc Yahia que je suivrai pas à pas. Le récit de la fin de l'insurrection se trouve très abrégé dans Elmacin.

2. Voy. p. 422.

(3) Retiré auprès de la puissante tribu des Benou 'Okaïl et lâchement trahi par eux, il fut peu après fait prisonnier par les troupes du Khalife d'Égypte et décapité par ordre de Daghfal

Revenons à Bardas Skléros, le glorieux vaincu. Acogh'ig (1) nous dit qu'il s'était d'abord arrêté à Bechbach, bourg près de Mayyafarikîn, où il avait encore été rejoint par un message du basileus Basile, lui demandant de rebrousser chemin pour faire sa paix avec lui. Mais il n'avait pas cru devoir écouter ces propositions et avait couru jusqu'à cette dernière cité. Là seulement il apprit le brusque départ d'Abou Taglib pour Amida. Aussitôt il se dirigea de ce côté pour tenter de rejoindre l'émir. Mais quand il arriva sous les murs de cette ville avec son frère Constantin Skléros, son fils Romain et ses derniers fidèles, il trouva le Hamdanide parti et la forteresse déjà aux mains des troupes du Bouiide. Fort troublé par cet événement si malheureux pour lui, craignant pour sa vie, il se hâta d'expédier à Bagdad, auprès du Khalife et d'Adhoud Eddaulèh, son frère Constantin pour leur demander aide et protection contre les basileis, promettant en échange de devenir l'allié, même, si on le désirait, le vassal et le tributaire très soumis du Khalife (2). Ce grand seigneur byzantin, ce prétendant d'Asie si arrogant, savait se faire humble à l'occasion et n'éprouvait aucune honte à réclamer contre sa patrie, contre ses souverains légitimes, l'appui des pires ennemis de son pays et de sa religion.

Adhoud Eddaulèh, fidèle aux traditions de temporisation de sa race, hésita quelque temps dans la réponse qu'il ferait à Skléros et retint indéfiniment Constantin sans lui donner les instructions que celui-ci réclamait. Probablement il voulait voir venir les événements. Le séjour forcé du prétendant dans Amida se prolongea donc assez pour qu'à Byzance on fût informé de la position très périlleuse où il se trouvait en plein pays ennemi. En réalité il était le prisonnier d'Adhoud Eddaulèh dont les lieutenants étaient les vrais maîtres dans toute cette région, depuis qu'Abou Taglib n'était plus, lui aussi, qu'un malheureux fugitif dépouillé de tout pouvoir. La joie fut grande au Palais Sacré, où on redoutait chaque jour un retour offensif de l'enragé Skléros. Mais on y comprit en même temps que tout danger n'avait pas disparu, car Skléros pourrait bien tenter de

ibn el-Mouffaridj ben el-Djerrah Erthay, gouverneur de Ramlèh, le 2 du mois de safar de l'an 369 de l'Hégire (29 août 979). Voy. Weil, *op. cit.*, III, p. 29.

(1) *Op. cit.*, p. 136.

(2) Yahia dit qu'il promit « soumission ». Ibn el-Athir dit qu'il promit « aide, obéissance et tribut annuel ».

se servir du Khalife ou de son maire du palais pour reprendre ses funestes entreprises. Bien plus encore, les hommes qui dirigeaient les affaires à Bagdad pourraient bien songer à se faire du prétendant fugitif le plus précieux des instruments contre la sécurité de l'empire. Il fallait à tout prix empêcher une alliance entre lui et le gouvernement du Khalife. Le vestis (1) Nicéphore Ouranos, un grand personnage qui devait être plus tard magistros, duc d'Antioche, et jouer un rôle fort important, fut expédié en hâte (2) en qualité d'ambassadeur à Bagdad.

On attachait au Palais Sacré un prix tel à mettre la main sur ce prétendant fugitif, demeuré si dangereux, qu'on remit à Nicéphore Ouranos des sommes considérables pour acheter au besoin le vizir Adhoud. L'ambassadeur était porteur de deux lettres impériales. L'une, certainement bullée d'or, était adressée au Khalife. Les basileis y représentaient au prince des croyants de quel mauvais exemple pour la cause des souverains serait la protection accordée par lui à un rebelle. Ils ajoutaient que cette cause des princes était commune, que ce serait agir contre eux tous que de se montrer favorable à ceux qui manquaient de foi à leur maître légitime. L'autre lettre, celle-ci probablement bullée seulement d'argent, était adressée par les basileis à Skléros et à ceux de ses partisans qui l'avaient suivi dans sa fuite. Les autocrators aimés de Dieu offraient à tous, chefs et soldats, grâce entière à la condition qu'ils rentrassent en hâte en terre chrétienne, chacun se retirant dans sa demeure. Les basileis s'engageaient formellement à ce qu'il ne fût fait de mal à aucun.

Nicéphore Ouranos avait ordre formel de se concilier Adhoud Eddaulèh, de le combler de dons et de marques de considération, de lui offrir même la mise en liberté en masse des prisonniers sarrasins, si nombreux par toutes les provinces de l'empire. En revanche, l'ambassadeur devait également à tout prix obtenir qu'on lui livrât Skléros, dût-il le racheter comme prisonnier de guerre, c'est-à-dire fort cher, lui et tous les siens.

Adhoud Eddaulèh était le maître véritable à Bagdad. En ces circon-

(1) Chambellan.

(2) Probablement seulement dans le courant de l'année 980. Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, II, p. 583.

stances délicates, il se conduisit en parfait diplomate, sachant à merveille ménager les deux partis. D'abord l'ambassade de Nicéphore Ouranos sembla porter ses fruits. On vit en effet Skléros arriver à Bagdad avec tous les siens. Skylitzès, qui raconte fort exactement cette phase dernière de la rébellion du fameux capitaine, affirme que ce fut de sa propre volonté que le prétendant fugitif se transporta de Mayyafarikîn (1) dans la capitale des Khalifes. « Skléros, dit-il, dont la position à Mayyafarikîn n'était rien moins que sûre, craignant d'être surpris par ses ennemis de toute espèce, acculé à une situation désespérée, n'eut bientôt plus d'autre parti que de se rendre à Bagdad. Sans attendre la permission du Khalife, il se mit en route avec environ trois cents cavaliers, tout ce qui lui restait de partisans. » Tel est le récit des Byzantins. Celui de Yahia, d'Ibn el-Athîr, d'Elmacin, est plus détaillé et plus vraisemblable. Il en ressort avec évidence que ce ne fut point volontairement que Skléros vint à Bagdad. Un ordre secret du Khalife ou plutôt de son vizir enjoignit au nouveau gouverneur d'Amida, qu'Ibn el-Athîr nomme Abou Aly Temimy ou le Temîmien, d'expédier le prétendant et les siens dans la capitale, vraisemblablement sous escorte, comme de simples prisonniers. Il y avait longtemps qu'un personnage grec de cette importance n'avait visité la mystérieuse cité des Khalifes, et celui-ci y arrivait en captif bien plus qu'en suppliant. Ceci se passait encore dans la quatrième année de la sédition de Skléros, donc encore dans le courant de l'an 979. Qu'il serait curieux de pouvoir restituer cette étrange scène du xe siècle oriental : l'entrée du capitaine byzantin qui avait failli être basileus et de ses compagnons poudreux dans la ville des *Mille et une Nuits* (2) !

Voici le récit d'Ibn el-Athîr : « Et dans son âme, Adhoud Eddaulèh s'inclina vers les deux rois (3) et s'éloigna de la pensée de secourir Vard (4) et il écrivit à Abou Ali Temimy, alors son lieutenant dans le Diarbékir, lui ordonnant de saisir par ruse Vard et ses gens, ce qu'Abou

(1) Skylitzès indique cette ville comme ayant servi de demeure provisoire au prétendant après son passage sur territoire sarrasin. Nous avons vu dans Yahia que ce séjour se fit surtout à Amida.

(2) Étienne de Daròn, surnommé Acogh'ig, raconte tous ces faits d'une manière un peu différente. Voy. aussi Gfrœrer, *op. cit.*, II, pp. 580 sqq.

(3) Les deux basileis.

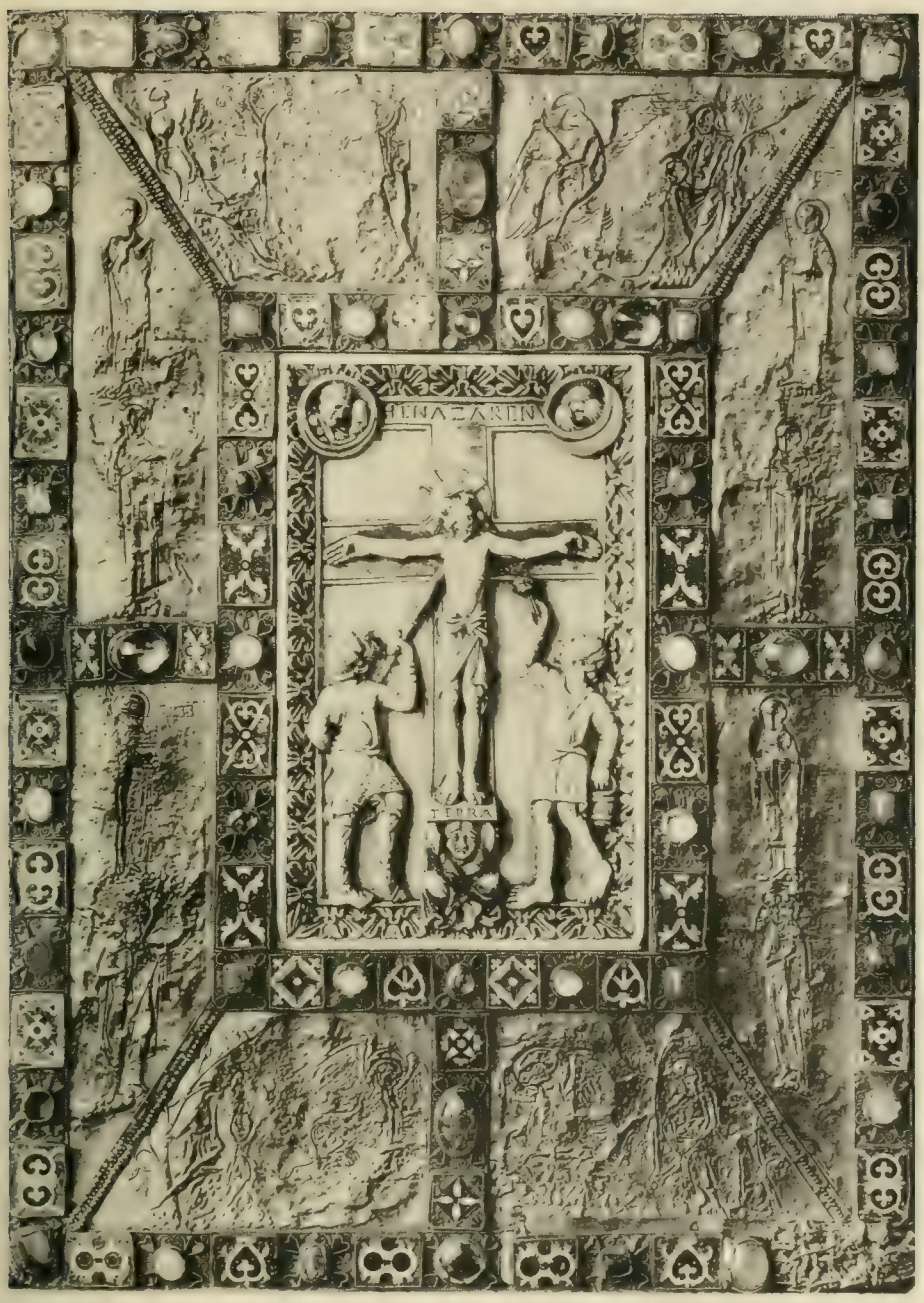
(4) Bardas Skléros.

Ali s'apprêta à faire, et les gens de Vard, assemblés autour de lui, lui dirent : « Les deux empereurs ont envoyé des ambassadeurs à Adhoud à notre sujet. Certainement à force d'argent et de promesses ils feront qu'il nous livrera à eux. Il vaut donc mieux pour nous de tenter de rentrer en terre chrétienne et de faire notre paix avec les empereurs, sinon d'y combattre un combat suprême et de vaincre ou mourir glorieusement. » Lui, aveuglé, leur répondit : « Nous n'avons reçu que du bien d'Adhoud. Nous ne pouvons le quitter sans nous être au préalable assurés de ses intentions. » Alors, beaucoup de ses gens le quittèrent. Et Abou Ali Temimy lui demanda une entrevue, à laquelle il se rendit sans défiance. Là il les fit saisir, lui, son fils, son frère et tous ses nombreux serviteurs, et il les enferma à Mayyafarikîn, d'où il les expédia à Bagdad. Et ils restèrent en prison jusqu'à ce que Dieu les délivrât. Et Vard fut saisi en l'an 370 de l'Hégire (1). »

Quand le vizir fut assuré qu'Abou Ali tenait en sa main son précieux prisonnier, fidèle à sa politique de bascule, il fit comme si les choses se fussent passées en dehors de lui, contre sa volonté. Il désavoua officiellement son lieutenant et lui fit en public les plus vifs reproches, lui exprimant même sa colère. Toutefois, sous prétexte d'éclairer sa religion et d'entendre les doléances des deux partis, il se fit, comme on l'a vu, expédier à Bagdad tous les prisonniers, au nombre de trois cents environ. A leur arrivée, il les logea dans un vaste palais qu'il avait fait évacuer et somptueusement aménager à l'orientale. Il assigna au prétendant une rente mensuelle considérable. D'autre part, il le faisait garder à vue. On lui interdisait toute sortie. Cependant Elmacin dit qu'il eut la liberté de se promener dans l'île du Tigre où il était relégué. Des gardes veillaient jour et nuit à sa porte. Ce qui n'empêchait point Adhoud de lui affirmer à tout instant qu'il allait le faire mettre en liberté, même lui donner des troupes pour lui permettre de reprendre la lutte.

Cependant les mois s'écoulaient. Déjà l'an 980 et la première moitié de 981 s'étaient passés dans ces intrigues. Tandis qu'il endormait de la sorte les appréhensions du prétendant, le rusé Bouiide expédiait aux

(1) 17 juillet 980 au 7 juillet 981.



COUVERTURE d'un superbe Evangéliaire dit Evangéliaire d'Echternach, conservé au Musée ducal de Gotha. — Les bas-reliefs d'or repoussé d'une grande finesse d'exécution, certainement sortis de la main d'un artiste byzantin, nous donnent au-dessous d'effigies de saints, celles fort curieuses de l'empereur d'Allemagne Othon III et de sa mère, l'impératrice régente Théophano, fille de Romain II et de Théophano.

MINIATURE d'un Evangéliaire Byzantin du XIe Siècle conservé au couvent des Ibériens du Mont Athos. La Mort de la Vierge. Scène d'un grand caractère.

basileis (1) un de ses hommes de confiance, le cadi Abou Bekr Mohammed ibn el-Thayyb el-Achary, surnommé aussi el-Baqalany (2). Ceci se passait dans le cours de l'année 371, qui correspond à la seconde moitié de l'année 981 et à la première moitié de l'année suivante. Le cadi devait faire savoir au Palais Sacré que Skléros offrait au Khalife, en échange de l'aide que celui-ci lui prêterait pour rentrer en campagne, de lui restituer, aussitôt qu'il aurait triomphé, toutes les forteresses si nombreuses enlevées depuis peu aux Arabes par les chrétiens, ce qui signifiait vraisemblablement toutes les belles conquêtes de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès en Cilicie, en Syrie et sur l'Euphrate. Skléros estimait que l'empire d'Orient valait bien une concession aussi considérable et aussi impie.

L'envoyé du Khalife était, en conséquence, chargé de réclamer directement du Palais Sacré la restitution immédiate de toutes ces places de guerre avec tous leurs territoires. En échange, Skléros, qui devait vraiment constituer un bien terrible épouvantail pour qu'à Bagdad on pût l'estimer si cher, serait livré aux empereurs. Sinon Adhoud Eddaulèh annonçait son intention d'aider le prétendant de toutes ses forces dans la lutte nouvelle qu'il engagerait pour s'emparer du trône. « Je l'enverrai avec de l'argent et une puissante armée contre toi », mandait le vizir au basileus Basile. Le cadi parvint sans trop de peine, semble-t-il, dans la Ville gardée de Dieu. Ibn el-Athîr donne quelques détails curieux sur l'audience qui lui fut accordée au Palais Sacré. On lui intima l'ordre de baiser la terre en se prosternant devant les basileis. Il s'y refusa. On insista, affirmant qu'il n'aurait d'audience qu'à cette condition. Rien ne put vaincre son obstination. Alors, par un subterfuge qui peint cette cour byzantine avant tout désireuse de ménager les apparences, on disposa de telle sorte la porte de la salle de réception, on la fit si basse que l'envoyé du Khalife ne pouvait entrer qu'en courbant profondément la tête devant les basileis. Que fit le subtil ambassadeur? Compre-

(1) Yahia ne mentionne jamais que le seul basileus Basile.

(2) « Fils de marchand d'huile ». Voy. Rosen, *op. cit.*, note 80. Yahia donne à ce personnage le nom d'Ibn Sakhr ou Ibn Sahra. Le baron Rosen n'hésite pas à voir dans ces deux noms une seule et même personne, malgré la très grande différence entre Ibn Sahra et Ibn el-Baqalany. Pour lui, Ibn Sahra est un nom probablement mutilé.

nant aussitôt à la vue de cette porte le tour qu'on lui voulait jouer, conservant sa présence d'esprit, il fit demi-tour, entra à reculons et, seulement après avoir passé la porte, se releva et se retourna pour saluer les empereurs. « Le respect des Grecs envers lui, dit le chroniqueur sarrasin, s'en augmenta d'autant. » Ibn el-Athîr, à supposer que ce récit quelque peu suspect soit exact (1), eût mieux fait de nous dire encore quelle fut la réponse du Palais Sacré aux ouvertures d'Adhoud Eddaulèh. Il n'en souffle mot. Léon l'Africain (2) dit que Basile fit à l'envoyé sarrasin un accueil admirable et le pria de discuter publiquement avec ses théologiens. Quant à Yahia, il dit simplement que le basileus répondit au cadi « qu'il ne tenait pas tant que cela à la possession de Skléros et n'avait point peur de lui ». C'était la réponse la plus sage. En somme, l'ambassade d'El-Baqalany échoua complètement, semble-t-il.

Tout cela fit que les choses se gâtèrent vite à Bagdad. Nicéphore Ouranos, qui était venu avec l'ordre exprès de débarrasser l'empire de Skléros, désespérant de se le faire livrer par Adhoud Eddaulèh, aurait cherché, paraît-il, à le faire empoisonner. Adhoud, mis au fait de ses intrigues (3), ne voulant à aucun prix perdre un otage aussi précieux, furieux contre l'ambassadeur byzantin, le fit jeter à son tour dans les fers après l'avoir dépouillé de tout son argent, de ses bagages et l'avoir séparé de sa suite (4), ce qui n'empêcha pas le Musulman perfide de continuer à maintenir Skléros dans la plus étroite captivité (5). Disons de suite, en anticipant sur les événements, que l'infortuné

(1) La même scène est racontée comme s'étant passée à la cour du Khalife de Cordoue. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 80.

(2) *Vita Arabum*, p. 255.

(3) Elmacin dit que ce fut Skléros en personne qui dénonça Ouranos.

(4) Yahia (Rosen, *op. cit.*, p. 22) dit que l'infortuné Nicéphore Ouranos réussit plus tard, grâce à la connivence d'un Bédouin, à s'évader de sa prison et à regagner Constantinople, où il put expliquer sa conduite et rentrer en grâce auprès de ses souverains.

(5) La version d'Elmacin, quelque peu différente, semble moins acceptable. Suivant cet historien, le Khalife, accablé de toutes sortes de difficultés dans sa capitale comme dans les provinces, aurait été assez disposé à traiter avec les basileis et à leur livrer Skléros. Mais celui-ci, qui n'ignorait pas quel serait son sort dès qu'il aurait remis le pied sur la terre romaine, et qui avait pris un certain empire sur l'esprit du faible souverain musulman, aurait eu l'adresse de lui persuader que Nicéphore Ouranos était venu surtout dans le but de le faire périr par le poison. L'ambassadeur grec aurait été en conséquence arrêté avant même son arrivée à Bagdad. On se saisit de ses dépêches et on y trouva la lettre impériale adressée au prétendant ! En suite de quoi le malheureux envoyé aurait été enfermé dans une prison où il serait demeuré huit années. Elmacin raconte qu'on se défia alors aussi de Skléros. On craignit

prétendant et ses compagnons demeurerent dans cette lamentable captivité plusieurs années encore, jusqu'au mois de décembre 986, donc plus de sept années en tout (1).

Nous retrouverons Bardas Skléros à ce moment et nous aurons à parler de lui longuement encore. Quant à son geôlier Adhoud Eddaulèh, après avoir guerroyé à Hamadan contre son propre frère Fakhr, il tomba malade et mourut le mardi 10 du mois de schoual de l'an 372 de l'Hégire (28 mars 983) (2). Abou Taglib, d'autre part, avait été tué dès l'automne de 979, après diverses péripéties qui nous sont racontées par Yahia (3). Sa tête fut portée au Khalife d'Égypte. Michel Bourtzès, lui, après avoir abandonné la cause des empereurs pour celle de Skléros, puis trahi la confiance de celui-ci, avait fini par rentrer définitivement en grâce auprès des basileis. — En Asie Mineure, malgré le grand et immédiat apaisement qui avait été dans ces malheureuses provinces la conséquence de la défaite et de la fuite du prétendant, quelques résistances locales persistèrent, semble-t-il, un peu de temps encore, entretenues par des partisans du rebelle, trop compromis pour pouvoir rentrer en grâce. Nous sommes informés de ces faits par quelques lignes de Skylitzès qui disent exactement ceci : « Parmi les rebelles qui ne s'étaient point sauvés en terre musulmane avec Skléros, Léon le captif (probablement le protovestiaire, l'ancien généralissime impérial qui, pour racheter sa liberté, s'était vu, comme tant

à la cour du Khalife qu'il n'acceptât la grâce que lui offrait l'empereur et qu'il ne fît usage de sa liberté contre les Sarrasins. Il fut donc également mis en prison avec tous ses compagnons. Le Khalife, tout en tenant Nicéphore Ouranos dans les fers, ne voulut pas rompre une négociation qui se présentait avec tant d'avantages. Il envoya un ambassadeur à Constantinople pour se justifier de la détention de l'émissaire impérial et pour traiter de l'affaire du prétendant. Suit le récit de l'ambassade du cadi Abou Bekr el-Baqalany à Constantinople.

(1) Yahia (Rosen, *op. cit.*, p. 14) dit à tort que leur captivité dura huit ans, « jusqu'au moment où Samsam Eddaulèh délivra son ordonnance les concernant ». « L'écrivain syrien se contredit ici, dit le baron Rosen (*op. cit.*, note 82). Certes les pourparlers de Skléros avec Adhoud Eddaulèh et de ce dernier avec les empereurs durèrent longtemps, mais notre chroniqueur dit lui-même autre part (*ibid.*, p. 21) que le prétendant fut mis en liberté dans le mois de cha'bân de l'an 376 de l'Hégire, qui correspond au mois de décembre 986. Il y avait alors précisément huit années lunaires que Skléros avait été défait à Pankalia (24 mars 979), mais non point qu'il était devenu le prisonnier du Khalife. »

Voyez sur Elmacin la note 83 de l'ouvrage du baron Rosen. C'est ce chroniqueur qu'ont suivi Lebeau et Gfrœrer dans leurs récits de ces événements. Gfrœrer aussi admet deux ambassades byzantines successives.

(2) Voyez Rosen, *op. cit.*, note 81.

(3) *Ibid.*, pp. 14 et 15. — Voy. p. 436, note 3.

d'autres, forcé d'embrasser la cause du prétendant) et les deux fils du feu duc Andronic Lydos (1), l'épiktès (2) Christophore et Bardas Moggos (3), s'étant saisis d'Armakourion, de Platia Petra (4) et d'autres châteaux fortifiés du thème des Thracésiens, tinrent bon dans ces places jusqu'à l'Indiction huitième et ravagèrent les terres de l'empire en faisant de là de tous côtés des incursions. Ils ne cessèrent de se livrer à ces déprédations qu'ils n'eussent enfin obtenu du basileus une amnistie complète par l'entremise du patrice Nicéphore Parsakouténos. » C'était celui-là même qui jadis avait été un des partisans de Bardas Phocas révolté contre Jean Tzimiscès. Ce devait être un des hauts personnages du thème (5).

L'Indiction huitième va du 1er septembre 979 au 31 août 980, période qui correspond à la première partie de la captivité de Bardas Skléros à Bagdad, d'après les dates données par Elmacin. Le bouleversement causé par l'affreuse révolte de Bardas Skléros avait donc duré largement quatre années, depuis le printemps de l'an 976 jusqu'à l'été de l'an 980. Pendant toute cette longue période, les malheureux thèmes d'Asie avaient été presque constamment en proie à la plus affreuse anarchie (6).

Les sources d'origine tant byzantine qu'arabe, qui nous fournissent des indications relativement assez nombreuses sur la première révolte de Bardas Skléros, durant les quatre premières années du règne commun de Basile II et de Constantin IX, deviennent d'une pauvreté véritablement désespérante pour les années immédiatement consécutives, depuis la fin de l'an 980 jusqu'au printemps de l'an 986, époque de la première grande

(1) Andronic, ce fidèle partisan du prétendant, avait donc succombé.

(2) Ἐπείκτης, dit Du Cange, « *qui urget operas* ».

(3) « L'enroué ».

(4) Littéralement : « La Roche Platea ». Πλατεῖα πέτρα. *Latum saxum*. M. Ramsay m'écrit qu'il n'est pas encore parvenu à identifier ces deux places fortes du thème des Thracésiens, probablement situées vers l'extrémité orientale du thème.

(5) Voy. p. 60.

(6) Une pièce de vers du poète contemporain Jean Géomètre, intitulée : Εἰς τὴν τῶν Ῥωμαίων μάχην : *Sur la guerre civile des Romains* (c'est-à-dire *des Grecs*), bien que le sujet n'en soit pas très clair, se rapporte certainement à la lutte terrible entre les deux Bardas. Voy. Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 170. Voy. cette pièce de vers dans Cramer, *op. cit.*, t. IV, p. 274, et dans Migne, *op. cit.*, col. 910. La guerre fratricide des deux Bardas y est comparée à la lutte des géants.

campagne contre les Bulgares. De ce qui se passa durant cette période de près de six années dans la capitale et dans les thèmes tant d'Occident que d'Orient, de la manière dont les jeunes basileis, leur ministre le parakimomène et leurs peuples vécurent, des événements grands ou petits qui survinrent, nous ne savons rien ou presque rien! Pour la partie européenne de l'empire, nous devinons toutefois, ainsi que nous le verrons plus loin, que la lutte contre les Bulgares et la dynastie nationale des Schischmanides avait commencé déjà et qu'elle se poursuivit obscurément durant ce long espace de temps, ensanglantant les provinces frontières de Thrace et de Macédoine, jusqu'à la Thessalie et la Grèce propre. Mais de ce qui se passa dans ces presque six années dans les thèmes d'Asie, nous ne savons pas un mot! L'histoire de l'empire de Roum est bien plus pauvre encore en documents que celle des monarchies de l'Europe occidentale pour cette époque déshéritée, encore si inconnue de la fin du xe siècle. Pour la capitale, pour toute cette période qui va de 980 à 986, nous n'avons connaissance que d'un unique fait de quelque importance, qui fut la démission forcée du patriarche Antoine, et encore ignorons-nous quelle fut la vraie raison de cet événement. Pour tout ce temps, Skylitzès, Cédrénus, Zonaras n'indiquent pas autre chose. Pour l'extérieur, nous n'avons uniquement, outre le conflit obscur avec la Bulgarie de l'ouest, que quelques incidents de la lutte qui se poursuivait en Italie entre les Byzantins et l'empereur Othon II et l'expédition de ce prince dans le sud de la Péninsule, expédition que nous connaissons par les seuls chroniqueurs occidentaux. Pour la Syrie enfin, nous avons par les historiens arabes quelques menus faits de l'éternelle guerre de frontière entre chrétiens et Sarrasins. Force nous est de nous contenter de ce maigre butin.

Je parlerai d'abord de la démission du patriarche, du moins du peu que nous en savons. Skylitzès et Cédrénus (1), immédiatement après avoir raconté les péripéties dernières de la sédition de Bardas Skléros, poursuivent en ces termes leur bref récit : « Le patriarche Antoine (III) de Stoudion (2), qui s'était démis de sa charge à l'époque de la révolte du pré-

(1) II, p. 434.
(2) Autrement dit : « le Stoudite ».

tendant, vint à mourir. Nicolas Chrysobergios fut élu à sa place après que l'Église fut demeurée quatre ans et demi sans chef. » Une expression de la première de ces phrases prête du reste à quelque ambiguïté, et ces mots κατὰ τὴν τοῦ Σκληροῦ ἀποστασίαν peuvent signifier tout aussi bien : « à l'occasion » qu' « à l'époque » de la sédition de Skléros. Certainement Skylitzès a dû avoir ses raisons pour s'exprimer d'une manière aussi vague. Zonaras, de son côté, n'est pas plus explicite et emploie les mêmes expressions mystérieuses. « Après, dit-il, que le patriarche Antoine eut donné sa démission de sa charge, qu'il avait occupée durant six années, et après qu'il fut mort au bout de peu de temps et qu'en suite de cela le siège de Constantinople fut demeuré quatre ans et demi sans pasteur, Nicolas Chrysobergios fut élu patriarche. » On a vu qu'Antoine avait succédé à Basile le Scamandrien, déposé en 974. Si donc Zonaras dit vrai, comme cela paraît probable, sa démission a dû être donnée en 980 (1), vers l'époque même où finit la révolte de Skléros, et Nicolas Chrysobergios n'aurait en conséquence été élevé qu'en 985 sur le trône patriarcal, demeuré si longtemps vacant. Mais pourquoi cette démission d'Antoine? La réponse à cette question se trouve très facilitée par l'examen des dates données par Zonaras. De même, elle dépend de la manière dont on interprétera l'expression de Skylitzès citée plus haut. La préposition grecque κατά signifie-t-elle que le patriarche démissionna « à l'époque » ou seulement « à propos » de la sédition de Bardas Skléros? Disons de suite que, même si la

(1) Mais d'autres sources nous disent que Nicolas Chrysobergios, élu après quatre ans et demi d'interrègne, gouverna l'Eglise durant treize années et deux tiers (douze ans et huit mois, disent Skylitzès et Cédrénus, II, p. 448) et qu'il mourut en l'an 385 de l'Hégire (5 février 995 au 25 janvier 996). Cela nous reporterait seulement à 982 ou 983 pour l'élection de Nicolas et à 978 au plus tard pour l'abdication et la mort d'Antoine. Ce sont les dates admises par Lebeau. Je ne puis mieux faire que de résumer ici les diverses autres opinions. Si on suit Skylitzès, Cédrénus et Zonaras, ce que j'ai fait, on doit fixer la date de l'abdication et de la mort d'Antoine à 980. Gfrœrer suit Zonaras. Muralt (pp. 563, 6, et 566, 3) indique août 978 avec un point d'interrogation (« pendant la sédition de Skléros ») pour la date de l'abdication, et 982 pour celle de la mort et de l'élection de Nicolas Chrysobergios. Yahia, d'ordinaire si précis dans ses indications chronologiques, l'est beaucoup moins pour celles concernant les patriarches de Constantinople de cette époque. Voyez à ce sujet Rosen, *op. cit.*, note 217, où sont longuement discutées ces questions obscures. Pour Yahia, Antoine, nommé patriarche dans la cinquième année du règne de Jean Tzimiscès (21 déc. 973 au 21 déc. 974), aurait régné seulement quatre ans et un mois. Nicolas Chrysobergios lui aurait succédé dès la quatrième année du règne de Basile, c'est-à-dire entre le 11 janvier 979 et le 11 janvier 980. Voy. encore Pagi *ad Bar.*, et *Oriens christianus*, t. I, p. 256. Le patriarche Gédéon, *op. cit.*, p. 310, place l'abdication d'Antoine en l'an 980, l'élection de son successeur Nicolas en 984.

première de ces interprétations venait à être seule admise, il n'en demeurerait pas moins à peu près acquis que la révolte du prétendant d'Asie a dû être, d'une manière ou d'une autre, la cause vraie de la chute du patriarche Antoine.

Gfrœrer (1), avec son imagination ingénieuse et ardente, n'a pas hésité à interpréter dans ce sens la phrase, semble-t-il, volontairement ambiguë de Skylitzès. Il a échafaudé sur ces quatre mots une théorie assez séduisante, que je vais brièvement exposer, lui en laissant toute la responsabilité : « Les termes singuliers, dit-il, dans lesquels Skylitzès, immédiatement après avoir raconté les dernières péripéties de la révolte de Bardas Skléros, note l'abdication et la mort d'Antoine le Stoudite et l'élection tardive de son successeur, méritent toute l'attention de l'historien. L'écrivain byzantin prend ici un ton d'oracle étrange, déguisant de propos délibéré sa pensée. On se rend bien compte qu'il place aux environs immédiats de l'an 980 la mort d'Antoine. Mais sur l'importante question de l'époque précise de son abdication, il ne dit rien. Enfin, pour ce qui concerne les circonstances de cette abdication, sa phrase à double entente, qui peut signifier aussi bien que cette décision du patriarche fut prise « à l'époque de la révolte de Skléros », ou au contraire qu'elle eut lieu « à propos de cet événement », demeure un chef-d'œuvre d'obscurité byzantine voulue. Zonaras n'est pas plus explicite sur les motifs de cet acte. Mais au moins cet historien fait faire un grand pas à la question en nous fournissant des dates précises qui, pour moi, sont la clé de ce mystère. Nous apprenons par lui d'une manière formelle que les six ans de patriarcat d'Antoine prirent fin par son abdication dans cette même année 980 qui vit également sa mort et l'écrasement de Skléros.

« Il ressort en même temps avec évidence des révélations presque involontaires de Skylitzès que cette démission d'Antoine a dû se rattacher par un lien commun quelconque à l'entreprise de Skléros et à la fin malheureuse de cette guerre civile. Quel fut ce lien ? Je crois qu'on peut répondre à cette question presque avec certitude. Il y avait bien pour lors, en effet, trois ou quatre âges d'homme que le haut clergé de l'empire

(1) *Op. cit.*, II, pp. 584-588 et 590-592.

grec ne cessait de faire les plus glorieux, les plus persévérants efforts pour reconquérir les libertés de l'Église et assurer en même temps à l'État les garanties d'un gouvernement bon, honnête et juste. « Ces luttes, déjà presque séculaires, n'étaient pas demeurées stériles et ce système avait fini par prévaloir comme le meilleur de placer aux côtés des héritiers de la maison de Macédoine, la plupart mineurs ou peu aptes à régner seuls, des co-empereurs qui, de leur côté, s'étaient constamment efforcés de s'appuyer sur le patriarche, chef du clergé. Jamais semblable alliance de ces deux grands pouvoirs n'avait semblé plus indispensable qu'au mois de janvier de l'an 976, lorsqu'à la mort de Jean Tzimiscès les deux fils mineurs de Romain II se trouvèrent de fait seuls maîtres de l'empire, sous la tutelle officieuse du parakimomène demeuré dans la coulisse.

SCEAU ou BULLE DE PLOMB d'un higoumène du célèbre couvent de Saint Jean de Stoudion à Constantinople. Sceau du Xe ou XIe Siècle. Buste de Saint Jean l'Evangéliste ou le Prodrome. — (Musée de la Société Archéologique à Athènes.)

« Aussitôt le haut clergé, comme chaque fois auparavant dans les mêmes circonstances, s'occupa de chercher le co-empereur indispensable, et le patriarche, fidèle à ce qu'il estimait son devoir, croyant trouver cet instrument précieux dans la personne de Bardas Skléros, ne dut probablement pas hésiter à prendre énergiquement parti pour celui-ci. Certainement même il n'agit ainsi que parce qu'il s'y crut légalement autorisé. On retrouve, on le sait, dans les chroniqueurs la trace de ce fait, que Jean Tzimiscès mourant avait désigné de son lit de mort son beau-frère Bardas Skléros pour le remplacer en qualité de tuteur ou plutôt de co-empereur auprès des jeunes basileis. Je vois dans la décision prise par le patriarche d'appuyer Bardas Skléros un nouvel argument en faveur de cette opinion. La longue durée de la révolte de ce prétendant, la résistance opiniâtre opposée par lui durant trois années et plus à tous les efforts du gouvernement central, s'expliqueraient-elles si l'on n'admettait point qu'il dut compter des adhérents nombreux dans les classes les plus puis-

santes de la société ? Il finit par succomber, et cela en grande partie parce que le clan puissant des Phocas mit du côté de la couronne tout le poids de ses grandes influences d'ordre moral et matériel en Asie. A peine fut-il terrassé que le parti de la cour s'en prit à ses plus considérables alliés. Force fut alors au patriarche Antoine d'abdiquer. Ce prélat mourut du reste presque aussitôt après. Cette victoire complète de la cour fut l'œuvre, non point encore du jeune empereur Basile, mais bien du parakimomène, tout-puissant à la tête des affaires. Toutefois son triomphe ne fut pas entièrement complet. Les deux chroniqueurs cités plus haut s'accordent sur ce point qu'à partir de l'abdication du patriarche, c'est-à-dire à partir de l'an 980, le siège de Constantinople demeura vacant quatre années et demie. Certes, si l'eunuque, et avec lui le parti de la cour, eussent eu les mains entièrement libres, pareil fait n'eût pu se produire, car l'intérêt évident des basileis aimés de Dieu comme de celui qui gouvernait en leur nom était de placer au plus vite à la tête du clergé de l'empire un homme à leur dévotion. Certainement ce long interrègne se prolongea si étrangement et si déplorablement pour cette cause principale, que les chefs actuels du clergé qui, par suite de l'accord signé dix ans auparavant entre la couronne et le patriarche Polyeucte, avaient conquis le droit de dire le dernier mot dans ces questions capitales, maintinrent inébranlablement leurs privilèges, malgré tous les efforts de l'eunuque, parce que, dis-je, ces hommes demeurés fidèles à la direction politique inaugurée et soutenue par le défunt patriarche, refusèrent leur concours au parti de la cour, en repoussant successivement tous les candidats présentés par le parakimomène, tandis que lui en faisait de même pour ceux présentés par eux.

« Nous arriverons à plus de lumière encore en examinant ce qui se passa durant ces quatre années et demie, et aussi ce qui survint après. Malheureusement, nos guides ordinaires, Skylitzès, Cédrénus et Zonaras, nous font ici défaut. Tous trois, aussitôt après avoir raconté la démission du patriarche en l'an 980, passent au récit de la première expédition du basileus en Bulgarie, puis à celui de la révolte de Bardas Phocas. Or Skylitzès dit expressément que celle-ci éclata le 15 août 987. D'autre part, nous verronsque cette sédition nouvelle se rattache intime-

ment par ses origines à la première guerre bulgare, qui en précéda immédiatement l'explosion. Cette première guerre ne peut donc certainement se placer que peu avant cette année 987 et il est encore d'autres arguments décisifs qui viendront confirmer l'exactitude de cette date. Il résulte de tout ceci que les trois annalistes cités plus haut ont purement et simplement passé sous silence une période de six années de l'histoire de l'empire byzantin.

« Du moment que nous acceptons les dates de Zonaras, nous devons admettre que Nicolas Chrysobergios n'a pu être élu patriarche avant le mois d'août 984 au plus tôt. Or, nous allons le voir en faisant le récit des événements survenus en Italie durant cette période, cette date concorde exactement avec celle du retour victorieux à Rome du pape Boniface, le protégé de Byzance, après dix ans d'exil. Appuyé sur le parti grec dans la Ville éternelle, celui-ci triompha de Jean XIV, qu'il fit emprisonner au château Saint-Ange et tuer le 20 août 984. Ces événements furent la suite de la terrible anarchie dans laquelle était tombé l'empire allemand après la mort d'Othon II, survenue le 7 décembre 983, anarchie dont l'empire d'Orient profita pour reprendre l'offensive en Italie. Certainement Boniface, qui, grâce à l'impossibilité où l'Allemagne se trouvait de l'attaquer, parvint à se maintenir sur le trône jusqu'au milieu de l'an suivant, dut être reconnu et ouvertement soutenu par la cour de Constantinople. Il n'aurait pu subsister sans cet appui. Mais comment se fait-il que les partis à Constantinople, la cour d'une part, les évêques de l'autre, n'aient pu se mettre d'accord sur le choix d'un nouveau patriarche qu'alors que le trône de saint Pierre se trouva de nouveau occupé par un pape dévoué au basileus ? Il est à cette question une seule réponse plausible. Les chefs du clergé et du parti catholique dans l'empire d'Orient, ceux-là mêmes qui avaient jusque-là contre-balancé le pouvoir de la cour, durent dire à peu près ceci : « Que le basileus propose tel candidat qui lui plaira, nous sommes décidés à ne reconnaître pour patriarche que celui des candidats qui reconnaîtra la suprématie du pape de Rome. » La cour, de son côté, qui jusque-là avait repoussé ces prétentions, cessa de leur opposer son veto du moment que le pape fut devenu une simple créature de l'empire de Constantinople et que le basileus

put croire qu'il avait rétabli son entière autorité sur la papauté. Je me sers avec intention de cette formule, car toute cette aventure de Boniface à Rome ne fut en réalité qu'une vaine illusion, que les événements se chargèrent bien vite de détruire à nouveau.

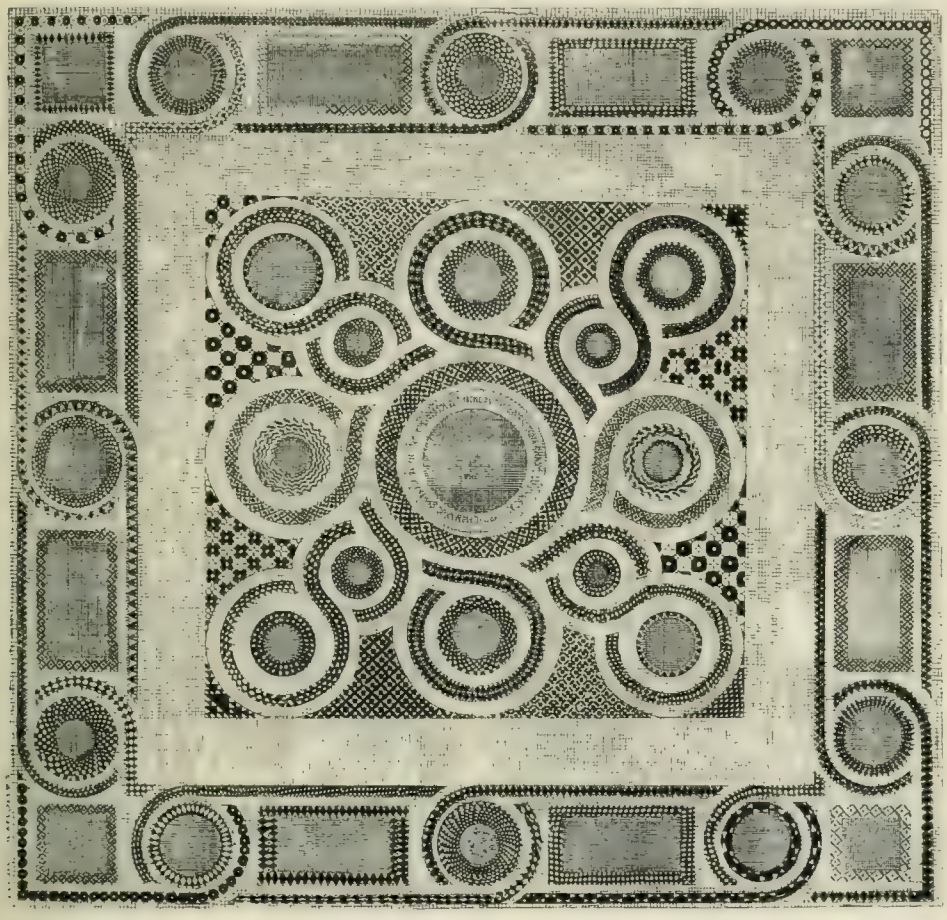
« Depuis les temps déjà lointains de Théodore le Stoudite, tous ceux qui avaient combattu à Constantinople pour les libertés de l'Église orthodoxe avaient compris la nécessité de reconnaître la suprématie religieuse des successeurs de saint Pierre. C'était, pour ces pieux lutteurs, la seule arme à opposer à l'omnipotence civile des successeurs de Justinien. Qui donc admettra que dans ces circonstances présentes si périlleuses pour l'Église, alors que de nouveaux plans redoutables se forgeaient chaque jour contre ses libertés, les chefs du clergé oriental aient pu négliger à ce point cette ancre de salut? D'autres événements postérieurs, qui vont être bientôt racontés, témoignent d'une manière irréfutable que les fils spirituels de Théodore le Stoudite demeurèrent, cette fois comme jadis, dignes de leurs illustres devanciers, fidèles à leurs vieilles traditions d'inébranlable énergie. »

Ainsi donc, ce vertueux patriarche Antoine, ce prélat plein de douceur, dont l'avènement avait été salué par tant de joie et d'espérances, se vit forcé d'abdiquer, pour des raisons que nous ne pouvons que deviner, et mourut en disgrâce. L'éloge de son beau caractère nous a été transmis par Léon Diacre (1). Nous possédons un autre panégyrique de lui, dû à la plume d'un de ses contemporains les plus remarquables, l'éloquent évêque de Chonæ. Ce texte nous a été conservé dans un fragment de manuscrit retrouvé à la bibliothèque du couvent de Patmos, une des seules bibliothèques conventuelles byzantines qui aient partiellement échappé aux malheurs des temps (2).

Des actes de l'administration religieuse de ce saint prélat durant ses six années de pontificat nous ne savons presque rien. Nous avons vu que son syncelle, le métropolite Stéphanos de Nicomédie, prêtre érudit et sage (3), envoyé en ambassade auprès de Bardas Skléros, ne réussit pas à pacifier

(1) Voy. p. 265.
(2) Gédéon, *op. cit.*, p. 313.
(3) Même versé dans la science astronomique. *Ibid.*, p. 311, note 342.

cet esprit indomptable. Ce fut également sous son gouvernement que, sur l'ordre du basileus Basile, on réunit pour la première fois en corps, en « menologion », suivant l'expression byzantine, les vies des saints



PAVEMENT de mosaïque du Monastère d'Ivirón au Mont Athos, contemporain de la fondation de cet édifice sous Basile II (voy. p. 435).

innombrables de l'Église orientale. On en fit un vaste catalogue, contenant la vie et les actes de chaque saint à son jour. On y adjoignit un « synaxarion » ou calendrier religieux, indiquant les fonctions à célébrer chaque samedi, chaque dimanche et pour chacune des fêtes des saints (1).

(1) Sur ces divers termes de *Menaion*, *Menologion*, *Synaxarion*, voy. l'intéressant article du Père Delehaye, intitulé *Le Synaxaire de Sirmond* dans les « Acta Bollandiana » (1895).

Un exemplaire de luxe de ce recueil fameux, qui devait dès lors jouer un rôle capital dans la vie religieuse intime des Grecs d'Orient, fut exécuté dans des conditions exceptionnelles à l'intention du basileus Basile et sur son ordre. Enrichi de nombreuses et magnifiques miniatures, ce manuscrit célèbre, demeuré une des merveilles de l'art byzantin vers l'an mille, a été, en partie du moins, conservé jusqu'à nos jours. Connu sous le nom de « Menologion des Grecs », il est, actuellement encore, un des plus beaux ornements de la vénérable Bibliothèque Vaticane. Je reviendrai plus en détail sur ce joyau de l'enluminure et de la calligraphie byzantines.

Nicolas Chrysobergios, successeur tardif d'Antoine le Stoudite en 984, devait exercer le pouvoir suprême jusqu'en 996. Élevé au trône patriarcal par un accord accidentel et momentané de forces opposées, ses actes en durent être fort empêchés. Nous n'en connaissons absolument rien. Les chroniqueurs ne le nomment que pour dire qu'il gouverna l'Église d'Orient durant douze ans et huit mois. Ce fut lui qui présida à l'introduction officielle du christianisme dans la nation russe, sous le règne de Vladimir.

DENIER D'ARGENT DU PAPE BENOIT VI
AU NOM D'OTHON Ier.

MONASTÈRE DE SAINT-LUC EN PHOCIDE. Plaques de marbre sculptées contemporaines de la fondation de l'édifice, à la fin du Xme Siècle.

CHAPITRE VIII

Affaires d'Italie. — Émeute des Rossanitains. — Vie de saint Nil. — Incursions des Arabes de Sicile. — Expédition d'Othon II en Italie, en 981. — Mort de Pandolfe Tete de Fer. — Changements dans les principautés longobardes. — Othon II prend Bari, puis Tarente. — Déroute des Allemands à Stilo. — Mort d'Aboul-Kassem. — Othon II échappe miraculeusement à la mort et à la captivité. — Retraite de l'armée allemande. — Dja'ber est nommé émir de Sicile. — Les Byzantins réoccupent les places conquises par les Allemands. — Othon II prépare sa revanche. — Champ de mai de Vérone. — Affaires de Venise. — Othon II entre en campagne. — Mort de Benoit VII. — Mort d'Othon II. — Avènement d'Othon III. — Les themes byzantins d'Italie. — Documents byzantins.

SCEAU d'un fonctionnaire byzantin du thème de Longobardie, vers l'an 1000 (1).

Depuis le brusque trépas de Jean Tzimiscès, dans la nuit du 10 janvier 976, la situation ne s'était point améliorée pour les populations si constamment malheureuses de l'Italie byzantine. Si la trêve avec les Allemands s'était forcément prolongée, si le jeune empereur Othon II, retenu au delà des monts par les heureux débuts d'un règne qui devait trop vite et si tristement se transformer, semblait avoir renoncé, pour le moment du moins, aux obstinées revendications de sa maison sur les provinces méridionales de la péninsule, le calme et la sécurité n'avaient pas reparu pour cela sur les beaux rivages de l'Apulie et des Calabres. Tout au contraire, par suite des incessantes incursions sarrasines, l'existence de ces thèmes infortunés était devenue pire d'année en année. L'empire grec, en proie à l'affreuse guerre civile suscitée par les ambitions de Bardas Skléros, ne pou-

(1) *La légende signifie:* Stéphanos Servlias, protospathaire et commerciaire de Longobardie.

vait diriger aucune opération militaire importante contre le pouvoir des Fatimites africains qui, sans cesse, allait s'accroissant dans la Méditerranée, et comme la paix n'avait point été rétablie entre les deux nations, les Arabes de Sicile et du Maghreb n'avaient pas manqué de profiter de ces terribles embarras du pouvoir à Constantinople pour renouveler impunément leurs expéditions annuelles de pillage sur les côtes italiennes. En Apulie, nous l'avons vu, dès avant la mort de Jean Tzimiscès on en était venu aux mains (1).

Des deux côtés on s'arma pour une action plus énergique. C'est certainement à cette époque du début du règne des jeunes fils de Romain II qu'il faut placer les préparatifs nouveaux faits par le magistros Nicéphore, préparatifs dont il est question dans la *Vie* manuscrite *de saint Nil*, ce précieux document presque unique pour cette époque dont j'ai longuement parlé déjà dans mon livre sur Nicéphore Phocas et dont la lecture éclaire pour nous d'un jour si intéressant et si touchant à la fois l'histoire si profondément obscure et ignorée de ces temps agités dans l'Italie méridionale. J'ai raconté dans cet ouvrage comment, par quelques mots de cette biographie de l'illustre saint, nous savons que Nicéphore Phocas avait confié, vers 967, à son homonyme le magistros Nicéphore (2), une mission réparatrice dans les thèmes d'Italie, « les deux provinces », comme on disait alors, le thème de Calabre et celui d'Italie (3), et lui avait donné à cet effet pleins pouvoirs avec le titre de magistros, « que nul n'avait porté avant lui en Italie et que nul ne porta depuis ». Ce Nicéphore semble être demeuré à la tête de l'administration byzantine dans la péninsule durant tout le règne de Jean Tzimiscès et avoir conservé, à travers toute cette période, cette autorité quasi dictatoriale, car dans cette même biographie de saint Nil nous le retrouvons toujours encore chef du pouvoir au début du règne de Basile et de Constantin après la mort de Jean. Vers une époque probablement très voisine de cette première année 976 de la commune administration des jeunes basileis, nous lisons, en effet, dans cette

(1) Voy. p. 212.

(2) Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 445 sqq. et 678 sqq. C'est par erreur, je l'ai dit déjà, que j'ai fait une seule et même personne de ce magistros Nicéphore et de son homonyme et contemporain le saint évêque Nicéphore de Milet. Ce sont deux personnages distincts.

(3) C'est-à-dire l'Apulie.

précieuse *Vie* ce renseignement important, que « ce Nicéphore, lequel s'intitulait « magistros de Calabre, envoyé par les très pieux empereurs », donna ordre, conformément à la loi byzantine, de construire et d'armer des *chelandia*, c'est-à-dire des navires de combat, aux frais des cités italiennes, à la fois pour défendre les rivages des thèmes et pour assaillir la côte arabe sicilienne ». C'était bien déjà l'état de guerre déclaré.

La reprise de la lutte active contre les Sarrasins était infiniment impopulaire, dans la Calabre surtout, dont les habitants n'avaient pas de peine à prévoir les maux nouveaux qu'elle allait attirer sur eux. Les ordres du magistros, continue l'historien de saint Nil, pesèrent si durement sur les habitants de Rossano, mal exercés au maniement de ces navires, qu'ils s'ameutèrent, brûlèrent les chelandia en construction sur les chantiers de leur port et en massacrèrent les protocarabes, c'est-à-dire les capitaines. Le magistros furieux se disposa à les châtier avec la dernière rigueur, comme on châtiait alors de semblables méfaits. Revenus de leur folie, tremblant d'en subir les conséquences, les malheureux Rossanitains, qui comptaient parmi les plus turbulents des sujets italiens de l'empire, hésitèrent un moment entre la révolte ouverte ou l'envoi au magistros de dons pour le fléchir. Une heureuse inspiration les fit, au lieu de cela, s'adresser à leur compatriote saint Nil, le célèbre moine dont la vie extraordinaire nous a révélé à peu près tout ce que nous savons sur l'existence sociale dans les thèmes byzantins d'Italie au xe siècle. Né vers 910, âgé par conséquent à cette époque de soixante-six ans environ, illustré par un long passé de vie ascétique et d'innombrables services rendus à une foule de ses contemporains, le grand religieux avait atteint, à ce moment déjà, au pinacle de sa popularité et de sa gloire. Son influence était sans rivale auprès des grands comme des petits. Il n'avait qu'à paraître, à parler de sa voix chaude et pénétrante, pour obtenir tout ce qu'il voulait, pour calmer, désarmer, apaiser. Le vénérable médiateur, descendant de sa retraite, accourut dans la cité grecque soulevée. Au nom du Christ il exhorta les habitants à ne pas fermer leurs portes au magistros profondément irrité.

« Tous, nobles, prêtres, gens du peuple, tremblant devant la colère du maître, n'osaient implorer Nicéphore. » Seul, le serviteur de Dieu ne

craignit pas de lui parler en faveur de tous. Lui, plein de respect pour les vertus du vieux Nil, ému d'admiration pour le courage avec lequel il l'entretenait si librement, remué par les paroles pleines de la grâce de l'Esprit qui tombaient de ses lèvres, s'en remit à lui du jugement des coupables et des peines à leur infliger. Alors, d'une voix douce et claire, le saint lui dit : « Certes le crime de mes concitoyens est affreux et terriblement grave. Certes ils méritent un châtiment exemplaire, mais ce n'est point le crime de quelques-uns ou même des premiers de la ville, c'est le crime de tout un peuple. Dans ces conditions, comment pourrais-tu punir, ô maître, toute une cité ? Ne serait-ce pas une faute grave d'enlever à Dieu et au basileus une aussi populeuse forteresse ? » « Soit, répondit Nicéphore, j'épargnerai la vie des habitants de Rossano, mais je confisquerai leurs biens pour les rendre à l'avenir plus maniables. » Alors le saint de s'écrier à nouveau : « Magistros, qu'est-ce qui profitera le plus à ta gloire : d'enrichir le trésor des basileis ou de perdre ton âme ? Souviens-toi que tu n'es qu'un mortel. Comment tes péchés pourront-ils t'être remis si, toi qui existes aujourd'hui, mais qui demain ne seras plus, tu ne sais faire grâce entière à ces insensés qui t'ont offensé ? Si tu te retranches derrière la volonté impériale pour demeurer sourd à mes supplications, alors permets que moi, très humble, je m'adresse par lettre directement à leurs très hautes et puissantes Majestés. Ce qu'elles auront décidé, sera exécuté. » Nicéphore, fléchi par une aussi pieuse insistance, finit par accorder à la ville coupable remise de toute peine contre le payement de deux mille sous d'or, « car il ne serait pas juste, dit-il, que le meurtre des protocarabes demeurât complètement impuni ». Nil toutefois, usant d'une sainte opiniâtreté, lui arracha encore une concession nouvelle. « Veuille, dit-il au magistros, me laisser juge du montant de l'amende », et, celui-ci y ayant consenti, le vénérable ascète condamna ses concitoyens à payer seulement cinq cents sous d'or (1).

(1) Cette triste affaire s'étant ainsi heureusement terminée, grâce à l'intervention du saint, peut-être bien plutôt, dit Amari, parce que le magistros ne se trouvait pas assez fort pour châtier les rebelles aussi sévèrement qu'il l'eût désiré, toute la colère de ce dernier, poursuit la *Vie de saint Nil*, tomba sur le percepteur des impôts, qui se nommait Grégoire Maléinos, certainement de la famille asiatique de ce nom. Probablement, bien que le chroniqueur ne nous en dise rien, ce personnage, par ses vexations, avait été pour beaucoup dans la révolte des Rossanitains. Se sentant coupable, il s'était caché pour éviter la punition qui l'attendait. A

De tout ce curieux récit, il paraît bien résulter que ces préparatifs guerriers du magistros Nicéphore, cause première de l'émeute de Rossano, furent entrepris par lui tout au début du gouvernement des deux jeunes basileis, aussitôt après la mort de Jean Tzimiscès, c'est-à-dire dès les premiers mois de l'année 976. La suite semble en avoir été, dans cette même année, une expédition contre les rivages de Sicile, expédition dont nous ne savons presque rien, certainement destinée à châtier les déprédations des Sarrasins de cette île et à tenter de calmer leur esprit d'incessante agression. L'administration réparatrice du magistros avait, on le voit, porté quelques fruits et la situation des thèmes italiens en face de leurs ennemis séculaires paraît bien s'être momentanément améliorée sous son gouvernement. Ce ne devait être, hélas, que l'affaire d'un moment. Il semble, dit Amari (1), que les Pisans aient pris part à cette expédition exclusivement maritime en qualité de mercenaires à la solde des basileis. La flotte chrétienne s'empara d'abord par surprise de Messine, mais l'émir Abou'l-Kassem, au rapport d'Ibn el-Athîr, accourut aussitôt avec toute l'armée sicilienne et une foule de hardis compagnons d'aventure. Déjà dans le courant de mai (2) il rentrait par surprise dans la ville conquise. Les Byzantins durent repasser précipitamment le détroit, poursuivis par l'émir, qui, alla mettre à son tour le siège devant Cosenza. Après quelques jours d'hostilités, les habitants se rachetèrent à prix d'argent. Puis ce fut le tour de Rocca di Cellara, petite localité du district actuel de Cosenza, entre cette place et Rossano, puis celui d'autres villes encore. La *Chronique* grecque découverte récemment au Vatican par l'abbé Cozza-Luzi cite Pitzinc,

force de démarches et de prières, saint Nil réussit à le traîner aux pieds de Nicéphore. Le magistros, n'osant, à cause de la présence du saint homme, se livrer sur lui à des voies de fait, exhala sa colère en l'accablant de toutes les malédictions les plus originales. Il le maudit lui et tout ce qu'il possédait, « commençant, dit le chroniqueur, par ses chevaux et ses bœufs, finissant par ses poules et son chien ». Grégoire Maléinos, pris d'épouvante, ne disait mot. Cependant, à cause de son rang de protospathaire, il demeurait assis devant son supérieur, comme c'était son droit. « Misérable, lui cria Nicéphore, va rejoindre tes pareils. Je te pardonne. » Puis il ajouta, s'adressant à la foule : « Vous devriez faire peindre le portrait de saint Nil et ne cesser jamais de l'adorer et de lui rendre grâce. Vraiment, par la tête de notre saint basileus Basile, vous devriez bien vous efforcer de lui faire plus honneur. » Après avoir sauvé encore ce coupable, le saint retourna dans son monastère, rendant grâce à Dieu.

(1) *Op. cit.*, II, 313.

(2) Ramadhan de l'an 365 de l'Hégire.

probablement Pizzo (1). En même temps l'émir envoyait son frère ravager à la tête de sa flotte les rivages d'Apulie, avec ordre de pousser ses bandes à travers toutes ces terres chrétiennes de la péninsule de manière à venir lui donner la main en Calabre où lui-même continuait à opérer avec le reste de ses forces. Ce dut être une terrible période d'épreuves dans cette fatale année pour ces malheureuses populations. Il n'y eut pas trop de toute l'activité du magistros Nicéphore pour tenir tête à cet orage si rapidement amené par sa propre offensive. Parmi les nombreuses villes d'Apulie qui furent certainement attaquées par cette seconde portion des forces siciliennes, les sources ne citent que Gravina, qui fut vainement assiégée suivant les uns, prise suivant les autres. La vérité est probablement qu'elle se racheta à prix d'or (2). En somme, beaucoup de sang coula. Chargés de butin, emmenant une foule de captifs, l'émir et son frère retournèrent en Sicile (3).

Dès le printemps de l'année suivante, Abou'l-Kassem qui, rendu prudent par l'attaque inopinée de Messine, avait fait relever les fortifications de Rametta demeurées à terre depuis le siège fameux de l'an 965, et y avait installé une forte garnison sous le commandement d'un de ses plus fidèles chefs noirs, reparut à la tête de ses guerriers sur les rivages de Calabre. Cette fois, il commença par mettre le siège devant Sainte-Agathe, probablement la localité de ce nom encore existante près de Reggio. La *Chronique* grecque du Vatican découverte par l'abbé Cozza-Luzi (4) dit que cette place fut prise alors pour la seconde fois par les Sarrasins. Elle avait été conquise une première fois vers 921 ou 922. Les habitants, au prix de tous leurs biens, obtinrent la vie sauve et la permission de s'en aller où ils voudraient. On se demande comment ces malheureuses places frontières trouvaient encore des populations assez courageuses, assez résignées, pour les habiter dans ces conditions effroyables d'attaque presque incessante.

Je viens de donner le récit d'Ibn el-Athîr. Aboulféda, tout au con-

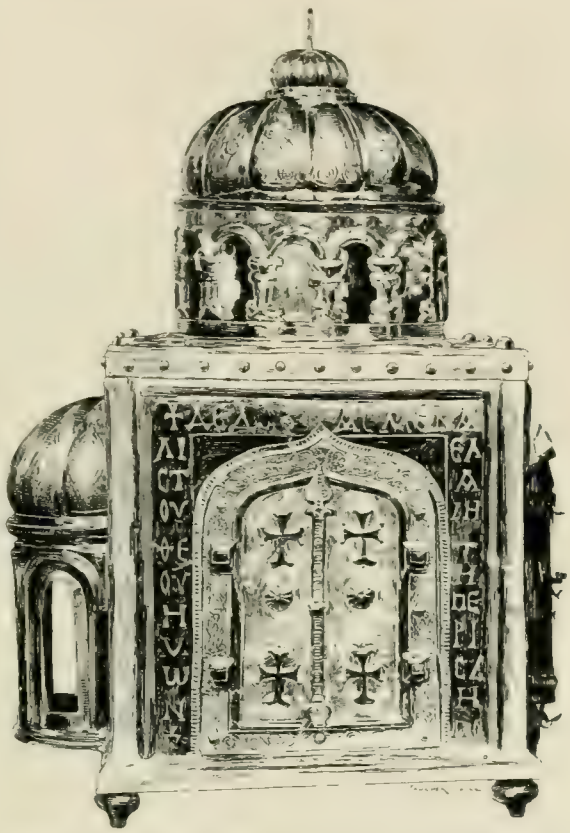
(1) *Op. cit.*, p. 80. — Voy. aussi F. Lenormant, *La Grande Grèce*, t. I, p. 356.

(2) La *Chronique du protospathaire Lupus* dit que les Arabes assiégèrent vainement cette place.

(3) Voy. pour les sources : Amari, *op. cit.*, II, notes des pages 314 et 315.

(4) *Op. cit.*, p. 80.

traire, copiant Ibn Cheddah, écrivain du XIIe siècle, fait débarquer, cette fois, l'émir de Sicile aux « Tours » (1). De là, l'armée sarrasine, descendue dans le val du Crati, y fit un immense butin de bœufs et de moutons. Mais sa marche s'en trouva si embarrassée qu'Abou'l-Kassem ordonna d'égorger cet innombrable bétail. « Le lieu de cette colossale hécatombe, dit le chroniqueur, en a gardé jusqu'à aujourd'hui le nom de Monakh-el-Bakar », comme qui dirait « la Halte du Bétail » (2). Les Arabes, poussant toujours plus loin leurs partis à travers la Basilicate, la terre d'Otrante, la Pouille et la Capitanate, osèrent ensuite paraître devant Tarente, la plus puissante forteresse byzantine sur ces rivages. Les habitants, éperdus, profitèrent de la nuit pour se sauver, laissant les portes fermées pour tromper leurs adversaires et les retenir. Ceux-ci, croyant donner l'assaut, escaladèrent les remparts et seulement alors s'aperçurent que la ville était déserte. Tarente, bien déchue de jadis, fut incendiée et dévastée par ordre de l'émir. Il semble que ce fut là le sort de la ville,



RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent en forme d'église, contenant le chef de saint Anastase. — Trésor de la Cathédrale d'Aix-la-Chapelle.

(1) « Abrâgia. » Il n'est pas possible d'identifier cette localité.

(2) « Serait-ce Vaccarizzo dans la Calabre citérieure, non loin de Rossano ? » dit Amari, *op. cit.*, II, p. 315, note 5. « Mais, ajoute cet historien, il y a aussi Bova, Bovino et bien d'autres noms encore de signification identique. » — Fr. Lenormant penche pour Vaccarizzo.

mais que la citadelle demeura aux mains des Grecs. Ce n'en fut pas moins un cruel affront pour les armes byzantines.

Poursuivant plus avant sa course dévastatrice, l'armée pillarde, marchant toujours vers l'est, atteignit Otrante. Abou'l-Kassem assaillit encore d'autres cités murées dont nous ignorons les noms. Nous savons seulement qu'Oria, dans la terre d'Otrante, et la lointaine Bovino, dans la Capitanate, furent toutes deux brûlées par ces enragés coureurs de routes. Le menu peuple d'Oria fut envoyé en esclavage en Sicile. La dernière ville attaquée paraît avoir été Gallipoli (1). Elle paya rançon et l'armée victorieuse reprit le chemin du retour, chargée de butin, chassant devant elle un peuple de captifs, se vantant d'avoir entièrement dévasté une étendue de territoire au moins égale à celle qui constitue aujourd'hui le royaume de Naples.

Les sources (2) mentionnent encore deux expéditions d'Abou'l-Kassem en terre ferme italienne entre 978 et 981, année où Othon II parut en Calabre, mais sans nous en donner le détail. Cependant la précieuse *Chronique* grecque découverte au Vatican par l'abbé Cozza-Luzi note pour l'année 977-978 la prise par les Sarrasins de Giacca et pour l'année suivante celle de San Nicone. Ce durent être toujours les mêmes razzias, aussi subites que terriblement cruelles pour les misérables habitants exposés sans défense à de telles atrocités.

La *Vie* manuscrite *de saint Nil* vient ici d'une curieuse façon nous apporter son témoignage sur les belles qualités de cet émir Abou'l-Kassem de Sicile dont je viens de raconter les sanglants exploits. Remontons avant tout de quelque peu dans l'histoire de ces temps douloureux, car c'est le moment de parler avec quelque détail de ce livre qui, en racontant, avec une très légère pointe de surnaturel, les faits et gestes d'un des plus grands saints byzantins d'Italie au xe siècle, nous initie si curieusement au genre de vie, aux mœurs, aux coutumes de ces pauvres populations chrétiennes et de leurs éternels agresseurs musulmans. J'ai longuement insisté, dans le volume consacré à Nicéphore Phocas, sur l'importance historique de cette biographie du fameux saint italien écrite vers

(1) C'est du moins ainsi qu'Amari a lu le dernier nom qui figure dans Ibn el-Athir.
(2) Amari, *op. cit.*, II, p. 316.

les premières années du XIe siècle, peut-être seulement vers 1030 ou 1040, par saint Barthélemy (1), son compagnon et son disciple. Je ne reviendrai pas sur tout ce que j'en ai dit. Né dans la ville de Rossano, vers les premières années du Xe siècle, en 910 probablement (2), saint Nil devait atteindre l'âge le plus avancé et mourir seulement le 26 septembre de l'an 1005. La lecture de cette vie presque centenaire est le plus précieux document pour l'histoire de la Calabre durant le Xe siècle. La sainteté, la piété ardente, les vertus héroïques de Nil furent comme la lumière brillante traversant les ténèbres de cette époque terrible.

« Saint Nil le Jeune (3), dit son biographe, appartenait à une des premières familles grecques de Rossano. Dès son enfance, il montra la plus grande ferveur religieuse. Il reçut l'éducation la plus soignée. Il étudia les saints Pères de l'Église, saint Antoine, saint Saba, saint Ilarion, une foule d'autres, et cependant ni les facultés de l'esprit ni les livres ne lui eussent fait défaut pour s'instruire plutôt dans la science de la nécromancie s'il l'eût voulu. » Sa jeunesse s'écoula dans sa ville natale, cette forte place de l'abrupte côte de Calabre, alors une des plus importantes cités byzantines d'Italie et un des principaux centres littéraires et intellectuels de la péninsule, qui devait à la protection spéciale de sa patronne, la toute-puissante Théotokos, de n'avoir jamais encore été prise par les Sarrasins. Sitôt, en effet, que ceux-ci, dans leurs incursions de pillage, s'apprêtaient à emporter d'assaut les murailles de sa ville privilégiée, on raconte que la divine Panagia, surgissant au plus haut de la cité, lumineuse, vêtue de pourpre, une torche dans chaque main, se précipitait sur les noirs guerriers du Maghreb, et les jetait au bas des remparts. Aujourd'hui encore, l'Image miraculeuse de Marie, qui alors protégeait la cité, une de ces Images « non peintes de la main des hommes », mais descendues du ciel, si chères aux Byzantins du Xe siècle, fameuse dans l'Italie entière, est demeurée l'objet d'un culte passionné de la part des descendants de ceux qu'elle préserva si souvent jadis de la fureur des fils de Mohammed. Elle se trouve conservée dans la cathédrale de Rossano,

(1) Voy. Minasi, *op. cit.*, p. 6 de la *Préface* et *Annot.* 2, p. 262.

(2) Minasi, *op. cit.*, p. 127.

(3) Ainsi nommé pour le distinguer du premier saint Nil, ancien préfet de Constantinople sous Théodose Ier.

édifice vénérable qui possède dans ses archives le fameux évangéliaire de ce nom, du VIe siècle, écrit en belles lettres d'argent sur vélin de pourpre, orné de douze insignes miniatures d'un dessin encore tout antique.

Devenue noire de vétusté, recouverte d'un revêtement d'argent repoussé à la mode byzantine, la sainte Icone est trop mal exposée pour qu'il soit possible d'affirmer que c'est bien celle qui existait au temps de saint Nil (1). Parfois, presque de nos jours encore, par un prodige étrange, l'Image, au dire des dévots, se détachant du fond de sa niche, est venue se montrer à son peuple à travers le cristal qui la ferme par devant. Le 26 novembre 1841, elle se serait maintenue dans cette posture soixante-douze heures durant.

Saint Nil se fit remarquer dès son enfance pour la sagacité de son esprit, l'exquise urbanité de ses formes. Il mena d'abord auprès de ses parents, puis de sa sœur, la vie la plus calme, étudiant et travaillant, s'abstenant des réunions joyeuses qui se tenaient dans les demeures de primats et d'archontes, « ne se livrant à aucune recherche impie de sortilèges, d'exorcismes ou d'incantations ». Toutefois il ne put échapper complètement aux tentations d'un siècle mauvais et de son ardente nature. Il eut ses années de jeunesse orageuse, aima une enfant du peuple et en eut une fille naturelle. « Rossano est une ville si pleine de pièges pour la vertu d'un jeune homme ! » s'écrie son pieux biographe. Dieu, pour le faire se repentir, lui envoya une grave maladie qui le fit songer à la mort. Il avait trente ans. Un beau jour, il vendit tous ses biens, quitta ce monde de perversité, et, résolu à se consacrer à Dieu, partit sans prendre congé de sa maîtresse, ni de l'enfant qu'elle avait eue de lui, chantant le psaume : « *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum* ». Puis il courut prononcer ses vœux et « cacher la fleur de sa jeunesse » dans un des monastères de la région de Mercure.

Parmi les congrégations basiliennes qui, à la suite du grand exode en Italie des moines chassés d'Orient par la persécution iconomaque,

(1) M. Diehl (*L'Art Byzantin dans l'Italie méridionale*, p. 189) dit qu'il a pu examiner l'Icone d'assez près et que ce n'est autre chose qu'un fragment de fresque transporté dans la basilique avec la pierre sur laquelle elle avait été tracée. — Dans cette ville de Rossano, qui fut la plus formidable citadelle de l'Italie byzantine, M. Diehl, après une exploration minutieuse, n'a trouvé à signaler qu'un seul monument vraiment intéressant de cette époque, c'est la petite église de San Marco, construite au xe siècle. *Ibid.*, p. 190.

BAS-RELIEF BYZANTIN sur pierre lithographique, ouvrage du Xme ou du XIme Siècle, conservé au trésor de la Cathédrale de Tolède. — Les douze fêtes de Notre Seigneur.

s'étaient élevées de toutes parts dans les thèmes italiens et avaient valu à cette portion méridionale de la péninsule cette éclatante renaissance byzantine des VIIIe et IXe siècles, un peu mieux connue aujourd'hui grâce aux écrits de Zampélios surtout (1), un des plus fameux à cette époque où Nil allait se vouer à Dieu était la vaste agglomération monacale de la région de Mercure, très voisine des deux antiques cités de Metauria et de Tauriana. Cette région, qui devait certainement son nom à quelque ancien temple du Messager des Dieux, est représentée aujourd'hui encore par le village de San Mercurio. On y aperçoit quelques traces de constructions antiques, mais plus aucun vestige des couvents basiliens du Xe siècle (2).

« Là Nil, dit son chroniqueur, vit ces hommes célestes et admirables qui avaient nom le grand Jean et le très illustre Fantin et Zaccarias l'Angélique (3) et tous les autres moines aussi merveilleux dans l'art de travailler (4) que dans celui de discourir, appliqués aux saintes lettres autant qu'à la louange de Dieu. Stupéfait de leur aspect et de leur humble attitude, il versa d'abondantes larmes et se sentit enflammé du zèle divin. Les pieux moines le reçurent dans leur congrégation. Mais le gouvernement civil, qui voyait avec colère cette désertion immense, chaque jour plus grande, de la vie civile active pour la vie plus paisible et plus abritée des cloîtres, résolut de faire un exemple (5). Un matin les moines de Mercure reçurent du gouverneur de la province, certainement le stratigos du thème de Calabre, une lettre conçue en termes violents menaçant de faire saisir

(1) Voyez sur l'extension du monachisme grec en Italie, particulièrement dans la Terre d'Otrante : *Gli studi storici in Terra d'Otranto*, de E. Aar, pp. 145 sqq. (liste des communautés basiliennes) et notes des pages 174 et 175. Voy. aussi l'article de M. J. Gay, paru dans le t. IV de la *Byzantinische Zeitschrift* sous le titre : *Note sur la conservation du rite grec dans la Calabre et dans la Terre d'Otrante au* XIVe *siècle* (listes de monastères basiliens). Voy. encore des listes de monastères basiliens de l'Italie méridionale dans Batiffol, *op. cit.*, pp. 105 sqq., puis l'excellent ouvrage de M. Ch. Diehl sur l'*Art byzantin dans l'Italie méridionale*. Voy. entre autres au chapitre II, p. 112, l'énumération des couvents basiliens établis dans la région de Tarente, parmi lesquels le plus célèbre dès le Xe siècle fut le monastère impérial de Saint-Pierre-en-l'Ile — *in insula parva Tarenti*, comme disent les documents — objet constant de la sollicitude des stratigoi et des catépanos d'Italie.

(2) Minasi, *op. cit.*, pp. 266, 267.

(3) Certainement les higoumènes des monastères de Mercure.

(4) A l'égal de leurs grands amis occidentaux les Bénédictins, les Basiliens se livraient aux travaux de la terre.

(5) Peut-être bien aussi Nil se trouvait-il poursuivi sur la plainte de la femme dont il avait eu un enfant.

les couvents par l'administration civile, menaçant surtout de faire couper les mains à ceux des moines qui oseraient imposer la tonsure à Nil. Épouvantés, les pauvres religieux firent partir le nouveau catéchumène pour un monastère où il trouverait plus de tranquillité.

Cette vocation si décidée du saint était d'autant plus méritoire que les moines, chose inouïe, n'étaient pas très considérés à cette époque de la première moitié du xe siècle en Calabre. « C'était, dit l'abbé Batiffol dans l'intéressante étude qu'il a consacrée à l'abbaye de Rossano, c'était l'âge héroïque des moines batailleurs et thaumaturges, c'était l'âge aussi des moines mendiants et errants, des caloyers en guenilles, que le clergé des villes tenait à distance et que la population regardait de mauvais œil. Saint Jean « le Moissonneur » rencontre des paysans qui fauchent, et ceux-ci de l'insulter, « comme c'est l'ordinaire aux moines de l'être », ajoute humblement le biographe. Et la *Vie* elle-même de Nil nous apprend tout à son début qu'à cette époque de la jeunesse du saint on voyait rarement des moines par les villes de Calabre. « Rare était leur robe, pour ne point dire méprisée. » « Qu'allez-vous faire au milieu de ces animaux sauvages ? » disait-on à Nil. Et n'est-ce point encore un des compagnons du saint qui, cheminant un jour par le pays, est poursuivi à coups de pierres par une bande d'enfants qui crient : « Sus au Bulgare ! sus au Franc ! sus à l'Arménien ! »

Tout autre devait être la génération monacale qui suivit immédiatement celle-ci dans la seconde partie du xe siècle, plus assise, plus considérée aussi, plus cultivée surtout, et dont Nil de Rossano est le plus illustre exemple. « Ses disciples ne dirent plus comme jadis saint Vital à un stratigos de Bari : « *Parum quasdam litteras novi* ». Ils ne trouvèrent plus non plus comme saint Élie le Spéléote, le grand saint calabrais du commencement du xe siècle, que « le psautier suffisait à tout et qu'il ne fallait surtout pas qu'il fût trop bellement écrit ». Ce ne fut plus parmi eux qu'on put dire, lorsqu'on s'informait de la demeure « où avait habité le vénérable calligraphe du monastère », qu'il n'y était plus et que sa cellule avait été transformée en chai. Les moines avaient perdu peu à peu leur pittoresque sauvagerie, et la société allait gagner par eux des éléments supérieurs de culture. Leur influence allait se faire sentir au loin. »

J'en reviens à mon récit de la première partie de la vie de saint Nil antérieure à l'époque dont je m'occupe. On était alors en 940. C'était l'année où les ducs longobards de Capoue et de Salerne livraient dans la Pouille contre Imogalaptos, stratigos byzantin du thème de Longobardie, une grande bataille dont l'issue demeurait indécise. Mais si la Pouille continuait à être ensanglantée par des luttes continuelles avec les Longobards, la Calabre jouissait d'un moment de répit au milieu de ces souffrances et tâchait de réparer des désastres auxquels Rossano avait seule échappé, grâce à la force de ses murailles plutôt qu'à la protection de la Panagia.

« La vraie raison des difficultés que le gouvernement provincial opposait au choix fait par Nil de la vie monastique, a dit Fr. Lenormant, devait être probablement celle-ci : Il était un des décurions de sa ville natale, et, comme tel, responsable des impôts sur sa personne et sur ses biens. L'honneur du décurionat était un dur esclavage auquel on n'arrivait pas à se soustraire, et les autorités impériales non seulement ne permettaient pas qu'on l'abandonnât, mais encore ne se faisaient pas faute de saisir celui qui cherchait à y échapper, même en revêtant l'habit ecclésiastique, et de le réintégrer de force dans son office. Nikolaos, c'était le nom du siècle du saint, n'avait donc pu prononcer ses vœux dans un des couvents de Saint-Basile que possédait sa ville natale. Aux monastères de Mercure encore il se trouvait sur les domaines impériaux, et donner l'habit à un décurion sans l'autorisation du gouverneur de la province eût été gravement compromettre le couvent. Fantin l'envoya à une grande distance de là, probablement sur les terres du prince longobard de Salerne, qui s'étendaient à cette époque jusque dans la portion septentrionale de la Calabre, prononcer ses vœux dans le monastère basilien de Saint-Nazaire, dont l'emplacement n'a pu encore être identifié (1).

Comme Nil se rendait en ce lieu, suivant solitairement à pied le bord de la mer, le saint vit à son grand effroi sortir du maquis un Sarrasin suivi d'une foule de nègres pareils à des démons. C'étaient les équipages de plusieurs gros navires arabes qui, mouillés tout auprès, attendaient le vent

(1) Voy. dans Minasi, *op. cit.*, note 7, pp. 282 à 286, les raisons pour lesquelles ce monastère de Saint-Nazaire ne peut avoir existé dans les environs de Seminara, comme on l'avait dit jusqu'ici, comme le dit encore Amari, *op. cit.*, II, p. 317, note 2.

favorable. Sans se troubler devant cette étrange et formidable apparition, Nil, faisant le signe de la croix, répondit sans crainte au chef qui, entouré de tous les siens, l'interrogeait sur sa présence en ce lieu. Il lui dit son origine, sa famille et le but de son voyage. L'autre, voyant ce beau jeune homme encore vêtu de son riche et élégant costume de primat grec, lui dit qu'il était bien sot de renoncer au monde et de s'enfermer dans un couvent avant d'avoir atteint la vieillesse. Enfin, n'ayant pu ébranler sa résolution, il le laissa partir, lui indiqua la route à suivre et lui donna même de bonnes paroles d'encouragement. Comme Nil, saisi pour la première fois de terreur à l'idée du danger qu'il venait de courir, s'éloignait en jetant derrière lui des regards craintifs, le bon Musulman, s'apercevant qu'il était sans provisions, courut après lui et, l'appelant frère et ami, lui remit du pain qui, s'il n'était frais, était du moins de belle et blanche farine. Nil poursuivit sa marche, tremblant de tous ses membres et remerciant Dieu. « Ce charitable Musulman, dit fort bien Fr. Lenormant, devait être quelque honnête marchand qui mettait en pratique une des œuvres de miséricorde ordonnées par le Coran. Mais les Calabrais considéraient alors tellement tout Sarrasin comme un démon incarné, que notre saint vit un miracle dans l'assistance qu'il avait reçue de celui-ci. »

Arrivé enfin au couvent de Saint-Nazaire, après avoir encore rencontré sur sa route le diable sous la forme d'un cavalier, Nil y fut bien reçu par l'higoumène et les moines, refusa les poissons et le vin qu'on lui offrait, n'accepta que du pain et de l'eau et prit l'habit. Après quarante jours de macérations extraordinaires, vêtu comme l'ascète le plus rigide, il regagna les monastères de Mercure pour y vivre sous la direction de Fantin. Il y porta à un si haut degré de perfection l'obéissance, l'humilité, l'ascétisme, la mortification extraordinaire des sens et la contemplation, en même temps la prudence, la sagesse, la charité chrétienne, l'étude de la religion, qu'on l'appela vite un autre Paul, alors qu'on donnait à Fantin le nom du nouveau Pierre. Sa réputation de sainteté devint prodigieuse. « Il mena la pure vie érémitique, ne s'entretenant qu'avec Dieu. »

Les chefs de la province le vénérèrent. Prélats et hauts fonctionnaires accouraient le visiter et réclamer de lui conseils et prophéties.

On suivait en ces temps lointains, en ce couvent calabrais vénérable, une vie céleste et angélique. « A l'aube, dit l'abbé Batiffol transcrivant la vie du saint, on se mettait au travail ; de prime à tierce on copiait, c'était du moins l'occupation de Nil, « qui copiait d'une main rapide et serrée et qui remplissait un quaternion par jour » ; de tierce à sexte, on récitait le psautier ; de sexte à none, on lisait, « on étudiait la loi de Dieu et les œuvres des maîtres » jusqu'à savoir par cœur des discours entiers de saint Grégoire de Nazianze ; de none au soir, c'était le temps de la récréation ; on se réunissait pour la « collatio » et on lisait l'Écriture en commun. Il arrivait alors que ses frères demandaient à Nil de commenter la lecture ; avec quelle joie ils recueillaient les paroles pleines de doctrine qui tombaient de ses lèvres. On lisait de même saint Grégoire de Nazianze ; il était la somme de ces moines basiliens ; on discutait les passages difficiles et on rivalisait à les bien entendre. Ajoutez saint Basile, saint Athanase, saint Jean Chrysostome, saint Ephrem, Théodoret, Théodore le Stoudite, saint Jean Damascène : autant d'auteurs familiers à notre saint. C'est dans ce milieu de moines lettrés, dialecticiens, exégètes que Nil devait vivre toute sa vie et devenir le plus illustre parmi eux. » Une fois, il fut dépêché à Rome pour en rapporter des manuscrits pour son monastère. Comme il se rendait à la basilique de Saint-Pierre pour y faire ses dévotions, le diable le tenta sous la forme d'une très belle femme de nation germanique qu'il vit passer. Il eut toutes les peines du monde, avec l'aide de Dieu, à chasser de sa pensée cette vision perturbatrice.

Bientôt, hélas, les signes d'une rupture entre les Byzantins et les Arabes de Sicile avaient fait présager que les terribles invasions des bandes sarrasines allaient recommencer. L'asile accordé par Romain Lécapène aux révoltés agrigentins, les spéculations éhontées du stratigos de Calabre Krinitès, profitant de la famine pour vendre du blé à des prix énormes aux Arabes affamés, avaient irrité à tel point le Khalife Mansour, qu'il avait déclaré la guerre à l'empire où Constantin Porphyrogénète occupait alors seul le trône.

L'higoumène Fantin, ne voulant pas se trouver en butte une fois de plus dans sa vieillesse aux violences des infidèles, quitta la Calabre sur cette nouvelle et se retira avec d'autres moines à Thessalonique, où il passa

la fin de sa vie et où il mourut environné d'une auréole de sainteté. Nil refusa de lui succéder et, plus que jamais affamé de vie cénobitique, obtint même de ses nouveaux supérieurs d'aller vivre en solitaire dans une grotte de la forêt voisine sur le flanc de la montagne Aulinas, aujourd'hui le mont Saint-Élie, auprès d'une petite chapelle dédiée à l'archange Michel (1). Il passa de longues années dans cette haute retraite. Deux compagnons vinrent successivement l'y rejoindre : Stéphanos et Géorgios. Ce dernier, un vieillard, était aussi un décurion de Rossano. L'Église l'a mis au nombre des bienheureux.

De même que toute l'Italie méridionale était à ce moment couverte de monastères élevés par les fils de Basile, ainsi les monts qui avoisinaient Rossano fourmillaient de laures monastiques qui en faisaient une véritable sainte montagne, un ἅγιον ὄρος. Il en était, du reste, ainsi par toute l'étendue des thèmes byzantins d'Italie. On voit encore dans la Terre d'Otrante, dans la région de Tarente aussi, beaucoup de ces sortes de laures : cellules éparses, toutes du même plan, creusées dans les bancs de tuf calcaire. Chacune de ces cellules était l'habitation d'un moine : souvent on y retrouve des restes des peintures dont elles étaient à l'origine entièrement revêtues (2).

Dans la montagne même du Patir, derrière Rossano, la tradition prétend reconnaître encore l'ermitage du glorieux Nil. « J'y ai visité, dit l'abbé Batiffol, la *Grotta de' santi padri*. Dans un pli raviné de la montagne, au plus épais du maquis, auprès d'une mince cascade, on aperçoit un creux de rocher abrité par un petit mur. C'est là qu'une tradition locale au moins antérieure au XVIIe siècle voit la propre laure du grand ascète. » C'est là qu'il se livrait à ses dévotions extraordinaires ; c'est là qu'il vécut, exemple glorieux entre tous, de cette forme de la vie chrétienne du Xe siècle qui entraînait à l'ascétisme le plus prodigieux toutes ces populations tourmentées de tant de maux incessants.

De tous ses contemporains ayant mené cette existence étrange, Nil

1. Voy. sur l'emplacement de cette grotte : Minasi, *San Nilo di Calabria*, p. 290, *annot.* II.

2. Voy. Fr. Lenormant, *Gaz. archeol.*, 1882, p. 123 ; 1883, p. 204. Voy. aussi Batiffol, *op. cit.*, pp. 13 sqq. Voy. surtout dans Diehl, *L'Art Byzantin dans l'Italie méridionale*, les curieux chapitres intitulés : *Les peintures byzantines de la Terre d'Otrante ; Les grottes érémitiques de la région de Brindisi ; Les grottes érémitiques de Massafra, Mottola*, etc.

est le seul qui ait laissé après lui une trace profonde. Afin de sauver son âme, il abandonna la vie du monde, il passa son existence entière à mortifier sa chair, à lutter contre ses passions quelles qu'elles fussent et de quelque manière qu'elles se manifestassent. Il arriva ainsi au plus haut degré de perfection dans ce genre de macérations et nous avons vu, nous verrons encore combien sa gloire et sa réputation franchirent les bornes de la Grande-Grèce. Vraiment il fut le seul à se distinguer parmi cette masse de médiocrités qui travaillaient à la même œuvre que lui. Tous avaient bien fait vœu d'humilité, de chasteté, d'indigence, mais il n'y avait bien qu'un seul Nil. Comme les autres étaient loin de lui ! La vie du saint ne nous le révèle que trop. Elle nous les montre aimant l'or et la bonne chère, ne tenant nul compte de leur vœu de chasteté, si bien que tout tête-à-tête d'un de ses moines avec une femme inspirait au saint les plus vives inquiétudes. Il dut leur ordonner de ne sortir que deux par deux. Dans un couvent de femmes à Capoue dont il avait la veille en vain censuré l'abbesse pour la vie peu édifiante menée par ses nonnes, on trouva un jour un jeune moine dans les bras d'une religieuse. Ces mêmes ascètes qui prêchaient le mépris des biens de ce monde se montraient ravis du coup de tonnerre qui foudroyait un malheureux parce que celui-ci avait volé un cheval appartenant à leur monastère. Au milieu de ces hommes si asservis encore aux jouissances et aux passions terrestres, Nil seul n'était vraiment plus de ce monde et semblait bien vivre d'une vie surhumaine admirable. Il méprisait et haïssait la femme, préférant, disait-il en son rude langage, les caresses d'un serpent au moindre échange de paroles avec une d'elles. Pour lui, la seule apparition d'une femme infectait tout un monastère. Sous l'inspiration de cet idéalisme pénétrant qui lui faisait considérer le monde comme le réceptacle du mal, et le bonheur et la béatitude comme possibles seulement en dehors de lui, nous le verrons affirmer au juge Euphraxios qu'il ne fallait pas prendre des mesures pour défendre la Calabre contre les Arabes, et reprocher à l'archevêque Vlattos de chercher à libérer des esclaves chrétiens, le blâmant de vouloir les soustraire ainsi à des souffrances corporelles si utiles pour délivrer leurs âmes du péché.

Souvent cet excès de rigorisme le rendait dur, même cruel. Dans un

monastère près du Mont Cassin, les moines, durant qu'ils étaient à leur repas, prenaient plaisir à entendre de la musique. Nil appela sur eux les châtiments célestes. Un jour, dans un de leurs voyages, son propre neveu, devenu son disciple, ayant bu de l'eau d'une fontaine dans le calice conventuel qui avait été confié à sa garde, Nil en conçut contre lui une haine si violente qu'il ne lui adressa plus jamais la parole. Le malheureux en tomba malade et mourut sans que le saint se laissât flé-

MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIe Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Travaux des champs. Cultivateurs et vignerons.

chir. Sur bien des points, ce grand ascète n'était, quant à la moralité, que le fils de son siècle. Que devenait en effet son désintéressement de tout ce qui est terrestre dès qu'il s'agissait des intérêts de sa caste, des intérêts de ses moines? « Il ne faut pas s'occuper de défendre la Calabre », dit-il à Euphraxios, et en même temps lui-même cède à la colère de Dieu et s'enfuit au loin avec ses moines pour éviter tout mal. « Il ne faut pas délivrer les prisonniers », dit-il à l'archevêque Vlattos, et quand trois de ses religieux tombent aux mains des infidèles, il s'empresse de rassembler de l'or et de l'expédier en Sicile pour les racheter. Certains principes mis en pratique par lui sont aussi loin de l'Évangile qu'il était loin lui-même d'un chrétien du temps des Apôtres. Il n'échappa pas à la jalousie des intérêts d'ordre moral et à l'exploitation de ces sentiments. Un Longobard surpris en flagrant délit de vol d'un cheval de la communauté est amené devant lui. Il le laisse s'en aller librement malgré les murmures

des frères et lui fait même cadeau du cheval volé avec la selle et la bride, uniquement pour exécuter à son tour un des actes des apôtres. Ce n'était donc pas du bien fait par amour du bien en lui-même, mais uniquement par esprit d'imitation. Parfois, en lisant cette vie par tant de points admirable, on songe involontairement à la casuistique de saint Thomas d'Aquin ou même au catéchisme jésuitique sur la morale. On demande au saint s'il faut observer le carême et ne pas travailler le samedi ; il répond : « Oui et non ; non, pour ne pas imiter les Manichéens et les Juifs ; oui, pour pouvoir aborder dignement le saint jour du dimanche ». Pour lui, tout ce qui se fait au nom de Dieu ne saurait être l'objet d'un blâme, serait-ce même un meurtre. Mais où éclate surtout l'influence du milieu et du siècle mauvais sur le saint homme, c'est dans les procédés dont il use pour sauver les âmes. Dans cet ordre d'idées, tout lui est bon. A ses côtés saint Stéphanos travaillait également à son salut. N'ayant pas les mêmes connaissances dans la discipline ascétique, il suivait en tout les conseils de son illustre compagnon. Saint Nil s'efforça longuement de lui enseigner l'Écriture Sainte et les prières, mais comme il était mal doué, il ne pouvait saisir cet enseignement et ne faisait aucun progrès. Alors Nil crut devoir user de la violence. Il injuria son élève et le battit constamment. Un jour il lui demanda quelles étaient les pensées qui agitaient son âme. « Aucune, répondit l'autre, je veux seulement dormir. » Alors Nil imagina de fabriquer une chaise munie d'un seul pied, sur laquelle il fit asseoir Stéphanos avec ordre de ne pas bouger. Lui, s'endormant, tombait et se blessait grièvement. Jusque dans l'extrême vieillesse, Nil, par amour pour l'âme de ce pauvre diable, ne cessa de le cribler de coups de poing. Parfois, durant qu'on célébrait la messe, des ronflements partaient d'un coin de l'église. « C'est pour sûr Stéphanos, disait saint Nil ; jetez-le à la porte. » Souvent il le chassait de table parce qu'il avait commis quelque peccadille. Le pauvre moine était le bouc émissaire du couvent. On le chargeait de tous les travaux les plus pénibles. Toujours c'était lui qui était tancé, comme si tout était de sa faute. Il n'eut trêve ni repos sa vie durant. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, comme le dit le biographe de saint Nil, Stéphanos réalisa dans son œuvre d'humilité des prodiges tels, que Nil lui donna le glorieux surnom d'« Athlète ». Il obéissait à tous les

ordres de son supérieur sans jamais proférer un murmure. Ses derniers moments même portèrent l'empreinte de cette subordination vraiment militaire, lorsque, mourant, sur un signe de Nil, il se leva de sa couche, bénit l'assistance, puis s'étendit à nouveau et rendit l'âme.

Cette rapide analyse, que j'ai empruntée presque tout entière à un curieux travail de feu M. Brun d'Odessa, nous prouve surabondamment que Nil n'était qu'un produit plus raffiné du milieu dans lequel il vivait. La masse même du peuple demeurait grossière et peu civilisée, et notre saint n'était que la manifestation suprême des idées les plus élevées qui couraient alors dans la société. L'intolérance et l'ascétisme, voilà deux des traits dominants du caractère des populations grecques de l'Italie méridionale à cette époque.

Nil, vivant dans sa cellule de pierre, vêtu d'un sac de peau de chèvre, de plus en plus adonné aux pratiques du rigorisme le plus extraordinaire, s'imposant les plus constantes, les plus pénibles pénitences, donnant en même temps de plus en plus l'exemple des plus admirables, des plus touchantes vertus chrétiennes, priant, écrivant et lisant, habitait son ermitage avec ses deux compagnons lorsque l'orage qui menaçait la Calabre depuis quelques années éclata avec furie. En 951 et 952, les armées de l'émir Hassan de Sicile et celles des « stratigoi » byzantins se livrèrent en Calabre et dans le sud de la péninsule à une guerre acharnée. Toute la contrée fut au loin ravagée et pillée. Les Grecs, vaincus, implorèrent une trêve, que les Arabes leur accordèrent. Lors de ces dévastations atroces qui furent parmi les plus cruelles du xe siècle pour les thèmes byzantins d'Italie, dans l'une ou l'autre de ces années maudites, la *Vie* originale de saint Nil ne précise pas laquelle, les monastères de Mercure furent, eux aussi, détruits par les Sarrasins. Une partie de leurs coureurs monta même jusqu'à l'ermitage de Nil qui, voyant la poussière soulevée par leurs chevaux, s'enfuit au plus épais des bois avec ses compagnons.

Quand les pillards furent partis, il redescendit et constata que tous leurs misérables effets avaient été enlevés, jusqu'à son cilice de rechange fait de poil de chèvre. Inquiet de son compagnon Stéphanos qui, dans la tourmente, s'était séparé de lui, et ne reparaissait pas, il le crut prisonnier des infidèles et se mit courageusement à sa recherche. A peine avait-il

atteint la vieille route militaire qui traversait ce territoire, qu'il vit arriver une troupe de dix cavaliers armés, portant sur la tête des kouffiehs flottantes à la façon arabe. Quel ne fut pas son étonnement quand ces hommes, qu'il prenait pour des Sarrasins, descendant de cheval, s'agenouillèrent à ses pieds. C'étaient des gens de la place forte voisine de Seminara (1) qui couraient la campagne sous un déguisement pour ramasser les fugitifs et les conduire en lieu sûr. Nil apprit par eux avec une grande joie que saint Stéphanos, qu'il croyait perdu, avait été recueilli dans leur cité.

A la suite de ces événements, Nil se décida à rentrer dans Rossano, sa patrie, où il se trouverait plus en sûreté. Il y fonda, dans un site poétique autant que solitaire, le célèbre monastère de Saint-Adrien (2) et en gouverna admirablement les moines (3). On aperçoit encore aujourd'hui les bâtiments à demi ruinés de cet édifice vénérable à peu de distance de Rossano, et aussi de la petite localité albanaise de San Demetrio à cinq milles de Bisignano. Nil réorganisa de même le couvent de femmes de Sainte-Anastasie qui venait d'être fondé dans la partie haute de sa ville natale par Euphraxios, juge impérial des deux thèmes d'Italie ou Longobardie et de Calabre, lequel paraît avoir été également originaire de Rossano.

Des années et des années durant, sous Constantin Porphyrogénète comme sous Romain II, sous Nicéphore Phocas comme sous Jean Tzimiscès, le saint administra ainsi son cher couvent avec la plus parfaite sagesse. La renommée de son extrême sainteté s'était de plus en plus répandue dans toutes ces contrées; de toutes parts on accourait le consulter. Il était encore fixé à Saint-Adrien lorsque la mort de Jean Tzimiscès fit des deux fils de Romain II les seuls maîtres de l'empire. Nous avons vu son intervention si ardente et si heureuse auprès du magistros Nicéphore lors de la sédition soulevée à Rossano par l'ordre d'y construire des chelan-

(1) Minasi, *op. cit.*, note 12, pp. 291-294.

(2) Fr. Lenormant, *Grande Grèce*, t. I, p. 352, appelle par erreur ce premier couvent fondé par Nil : Santa Maria del Patir. Le fameux monastère rossanitain de ce nom ne fut fondé que vers 1100 par saint Barthélemy. Voy. Batiffol, *op. cit.*, pp. 5 sqq., et aussi Diehl, *L'Art Byzantin dans l'Italie mérid.*, p. 193, qui donne des renseignements assez différents.

(3) Fut-il réellement higoumène de Saint-Adrien ou le fut-il seulement officieusement ?

dia pour la guerre contre les Sarrasins de Sicile. La *Vie* du saint nous donne pour une époque un peu antérieure un autre témoignage de la vénération extraordinaire dans laquelle toutes les classes de la société tenaient à ce moment déjà l'illustre religieux :

Un jour que Nil se trouvait malade, on vit arriver pour le visiter le métropolitain de Reggio, Théophylacte (on sait que ce prélat, le plus

MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme ou du XIIme Siècle de la Bibliothèque Nationale, contenant des discours de saint Grégoire de Nazianze. — Grégoire en habits pontificaux. A sa droite, son père, évêque de Nazianze avant lui. A sa gauche, des bourgeois coiffés la plupart d'un vaste bonnet blanc.

important de l'Italie byzantine, portait le titre officiel de métropolitain de Calabre), et avec lui le domestique Léon, homme prudent et vertueux, le protospathaire Nicolas, d'autres grands personnages enfin très sages et très discrets, des prêtres, des primats, une foule de peuple. Ce Léon et ce Nicolas étaient certainement de hauts officiers de l'armée byzantine en Italie, dont le chef suprême était Nicéphore (1). Ils venaient attirés par le

(1) Voici comment Fr. Lenormant a reproduit ce récit en l'altérant étrangement (*Grande Grèce*, t. I, p. 353) : « En 976, Basile II et Constantin, à leur avènement au trône, envoyèrent le domestikos Léon et le protospathaire Nicolas en mission extraordinaire, pour régler les

désir de connaître le fameux religieux, « moins curieux, remarque son biographe, de s'édifier de ses discours que d'apprendre jusqu'où allait l'étendue de son savoir ». Nil s'en aperçut. Après les politesses d'usage, après que tous ces grands personnages se furent assis autour de lui, il présenta à Léon, pour que celui-ci en donnât lecture, un livre où se trouvaient cités, à propos des faits et gestes de saint Syméon dit du Mont des Miracles, divers passages touchant le petit nombre des élus. Comme on se récriait, trouvant ces maximes infiniment trop sévères, Nil soutint qu'elles étaient conformes aux principes de l'Évangile et des Pères. « Elles vous paraissent effrayantes, dit-il, parce qu'elles sont la condamnation de votre conduite. Si vous ne vivez saintement, vous ne pourrez échapper aux châtiments éternels. » Ceci ne laissa pas que d'impressionner vivement les assistants. Tous répétèrent à la fois : « Malheur à nous, misérables pécheurs », et se mirent à poser des questions à Nil. L'un, pour l'embarrasser, lui demanda si Salomon serait sauvé ou au contraire damné. « La seule chose qu'il importe de savoir, répondit le saint, est que le Christ menace de damnation éternelle tous ceux qui commettent le péché d'impureté. » Nil faisait de la sorte allusion aux mœurs, paraît-il, fort dissolues de son interlocuteur. Cet étrange entretien, auquel le domestique Léon prit également part, se poursuivit longtemps encore, à la plus grande gloire du saint. Quelques jours plus tard, Léon et Nicolas firent une nouvelle visite au solitaire. Après les avoir à nouveau quelque peu exhortés, il se retira dans son oratoire pour prier. Les deux officiers, étendus sur le foin et fort en gaieté, en profitèrent pour se déguiser avec la cuculle d'un moine. Le saint, s'en étant aperçu, leur fit les plus vifs reproches, et la *Vie* originale n'hésite pas à déclarer que Dieu punit ce sacrilège par la mort de Léon, survenue presque aussitôt après, mais ici nous retombons en plein récit légendaire.

Sur ces entrefaites, le juge impérial des deux thèmes d'Italie et de Calabre, Euphraxios, le fondateur, du moins le protecteur du couvent de femmes de Sainte-Anastasie à Rossano, malade depuis longtemps, se sentit tout à coup perdu. Ce haut fonctionnaire avait constamment témoigné

affaires de la Calabre. Ils vinrent à Rossano visiter le saint, etc. » Sauf le fait de la visite, il n'y a pas un mot de tout cela dans la *Vie* originale.

d'une grande hostilité contre Nil, arguant de diverses malversations injustement attribuées au saint, mais, en réalité, parce que celui-ci avait refusé de lui envoyer des présents, comme faisaient d'ordinaire les autres higoumènes pour se concilier sa faveur (1). Voyant sa fin approcher, il se repentit, fit appeler Nil, implora avec grande humilité son pardon et le supplia de lui imposer de ses mains la vêture monastique. « Les vœux du baptême suffisent », lui dit cet homme si éclairé pour son temps, touché jusqu'aux larmes par son désespoir : « la pénitence n'en exige point de nouveaux. Aie seulement un cœur contrit avec le désir sincère de changer de vie. » Euphraxios, ayant encore insisté pour recevoir l'habit, finit par l'obtenir. Nil, par humilité, voulut se faire remplacer pour cette pieuse cérémonie par le métropolitain de Santa Severina, Stéphanos, alors de passage à Rossano, mais finalement ce fut lui qui imposa l'habit. Il le fit en présence du métropolitain, de l'évêque de Rossano, de beaucoup d'higoumènes, d'archimandrites et de prêtres, enfin du célèbre médecin juif Domnulo Sciabtaï, aussi appelé Sabbathaï Donolo (2), grand admirateur du saint, son émule dans l'art de guérir, mais par des moyens plus terrestres. Aussitôt après cette cérémonie, Euphraxios fut comme un homme nouveau. Il affranchit ses esclaves, distribua ses biens aux églises et aux pauvres. Trois jours après il mourut dans les sentiments de la plus haute piété. On l'ensevelit dans son couvent, dédié à la très pieuse vierge Anastasie.

Vers ce même temps, l'évêque de Rossano étant mort, Nil dut se soustraire par la fuite aux obsessions des habitants, qui voulaient faire de lui son successeur. En compagnie d'un seul frère, il demeura caché dans la montagne jusqu'à ce qu'on eût renoncé à lui faire cette violence. Vers ce même temps encore, le saint étant déjà âgé de soixante ans environ, donc vers 970 ou 971, on vit passer à Rossano un certain archevêque Vlattos, que la *Vie* originale ne qualifie pas autrement (3) et qui s'en revenait d'Afrique, ramenant de très nombreux esclaves calabrais.

1) Il est peu probable que, comme le dit la *Vie de saint Nil*, les accusateurs du saint aient été relancer Euphraxios jusqu'à Constantinople.

2) Voy. Amari, *op. cit.*, II, note 7 de la page 171.

3) Voy. dans Minasi, *op. cit.*, note 25, pp. 328-331, les raisons pour lesquelles il paraît fort probable que ce Vlattos ou Vlatton était archevêque d'Otrante, vraisemblablement

Il avait pu les racheter, grâce à l'influence d'une sœur à lui qui, tombée elle aussi en captivité, était devenue une des favorites du Khalife fatimite Mouizz, lequel ne mourut, on le sait, qu'en 975. Ayant demandé et obtenu une entrevue du saint sous prétexte de lui exposer quelques-uns de ses doutes et de profiter de ses prières, il lui fit aussitôt part de ses plans. Il ne songeait en effet qu'à retourner en Afrique pour y poursuivre son œuvre de rachat. Nil essaya de détourner le fougueux prélat, lui prédisant qu'il y laisserait sa vie. « Ne t'en retourne pas parmi cette race de vipères qui te tueront après t'avoir fait mille grâces, lui dit-il. Dieu ne le verrait point de bon œil. » Et le neveu de l'archevêque ayant demandé au saint s'il se doutait combien d'âmes son oncle avait déjà ainsi rachetées, Nil répondit rudement : « Il n'a pas racheté des âmes, il n'a racheté que des corps. Si Dieu ne voyait pas le bien des pécheurs dans les calamités de ces captivités, il ne les tolérerait pas. Donc il ne faut pas chercher à les empêcher. » L'archevêque, dit le chroniqueur, ayant refusé de se laisser persuader par ces motifs d'un ordre si élevé, repartit pour l'Afrique. Il y périt bientôt, ainsi que Nil le lui avait prédit.

Les hostilités venaient en effet de recommencer entre Byzantins et Arabes, et me voici tout naturellement ramené au point d'où j'étais parti pour raconter la vie du saint.

Le domestique Léon et le protospathaire Nicolas étaient probablement deux des officiers de l'armée réunie par le magistros Nicéphore pour lutter avec l'aide des Pisans contre les forces de l'émir Abou'l-Kassem. Probablement ils assistèrent au massacre des capitaines de navires par les révoltés de Rossano, massacre qui amena la courageuse intervention de Nil auprès du magistros. L'influence du saint était vraiment, dès cette époque, sans rivale. Il faisait ce qu'il voulait des autorités byzantines tant civiles qu'ecclésiastiques. Il obtint ainsi la grâce d'un jeune homme de Bisignano qui avait tué et volé un Juif et que les magistrats voulaient

même le premier métropolitain de cette église, une des nouvelles métropoles érigées par Nicéphore Phocas en 968. Les deux seules métropoles à ce moment existantes en Calabre étaient Reggio et Santa Severina. Cosenza ne semble avoir été élevée au rang de métropole que vers la seconde moitié du XIe siècle. En 984, lors de l'élévation de Salerne au rang d'archevêché, une grande partie de la Calabre septentrionale se trouvant à ce moment sous l'autorité des Longobards, les églises de Cosenza, de Bisignano et de Malveto avaient été données comme sièges suffragants à ce nouvel archidiocèse.

livrer à la communauté israélite pour en tirer tel châtiment qu'il lui plairait, c'est-à-dire le crucifier. Les Israélites étaient alors nombreux et puissants dans toute cette région. Ils y comptaient des hommes savants et très considérés, comme le médecin Sciabtaï Domnulo (1) dont j'ai parlé plus haut, qui professait une si grande admiration pour Nil, qui le fréquenta toute sa vie durant et disputa publiquement avec lui sur les matières religieuses. Un jour que le Juif voulait reprendre cette éternelle controverse, le saint lui cria : « Va d'abord passer quarante jours dans le désert, nous discuterons après. »

MINIATURE BYZANTINE du fameux Menologion basilien de la Bibliothèque du Vatican, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — Le Baptême du Christ.

Lors de l'émeute de Rossano, le saint avait prophétisé que la guerre qu'on entreprenait se terminerait par un désastre et deviendrait le point de départ d'une nouvelle longue suite de misères. Il avait été jusqu'à déconseiller à Basile, pour lors, paraît-il, stratigos du thème de Calabre, de bâtir une église à Rossano, affirmant que celle-ci serait aussitôt détruite par les Sarrasins, tant il prévoyait que ceux-ci seraient bientôt maîtres de toute l'Italie byzantine. Il est vrai que les événements parurent d'abord donner tort à ces sinistres prédictions. La guerre, on l'a vu, sembla débuter heureusement et Messine fut surprise par les chrétiens dans les premiers mois de l'année 976. Mais il fallut l'évacuer presque aussitôt devant l'arrivée de l'émir de Sicile et de ses troupes qui

(1) Domnulo ou Domnolo ou encore Donolo avait été fait prisonnier en 925 par les Sarrasins lors de l'effroyable sac d'Oria et nous possédons de lui un curieux récit de ces événements et de son odyssée à ce moment. Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 171.

durant deux campagnes successives, dont la seconde eut lieu au printemps de 977, ravagèrent horriblement, je l'ai raconté plus haut, tous ces pauvres rivages de Calabre et d'Apulie. Ce fut seulement à l'automne de cette année que l'émir se décida à reprendre la route de la Sicile, emmenant un immense butin et des milliers d'esclaves.

A l'approche des hordes musulmanes, Nil s'était réfugié avec ses moines dans le kastron même de Rossano, que l'émir dut renoncer à assiéger, tant étaient fortes les murailles de la citadelle byzantine, tant était grande aussi la réputation de la protection accordée par la divine Théotokos. Trois frères seulement étaient demeurés à la garde du couvent, qui fut pillé. Eux furent emmenés en Sicile avec la masse des captifs. Le saint, qui n'abandonnait jamais ses fils spirituels, voulut les racheter. Il rassembla à grand'peine cent sous d'or, qu'il confia, avec une lettre pour l'émir, à un frère en qui il avait pleine confiance, lui enjoignant d'aller les porter à Palerme, lui donnant pour la route un cheval qu'il avait reçu en don du stratigos Basile (1). Le pauvre caloyer de Rossano, recommandé par Nil à un notable palermitain, chrétien très zélé, fut admis à l'audience du puissant émir, qu'il trouva de fort belle humeur, disposé à écouter favorablement sa prière. Abou'l-Kassem s'étant fait traduire la lettre du saint, en admira les termes et trouva qu'elle émanait d'un véritable serviteur de Dieu. Il rendit sans rançon leur liberté aux trois frères prisonniers, gardant seulement le cheval en souvenir du saint. Il leur donna de l'argent, des peaux de cerf pour Nil, « pour qu'il s'en fît des vêtements », enfin une lettre où il lui disait : « C'est ta faute si ton monastère a souffert. Tu n'avais qu'à t'adresser à moi : je t'aurais envoyé aussitôt une lettre de sauvegarde (2) que tu n'aurais eu qu'à placarder à la porte de ton couvent. Celui-ci aurait

1 Au sujet de ce personnage, la *Vie* raconte un détail intéressant qui m'avait échappé lorsque j'écrivais la vie de Nicéphore Phocas. Voici ce passage : « Le très sage et courageux Basile, stratigos du thème de Calabre, plein d'amour pour le saint, lui fit don de cinq cents sous d'or, lui disant : « Cette somme est bien à moi, car je l'ai gagnée à la pointe de l'épée. Lorsque nous reconquîmes Crète, sous la conduite de Nicéphore, de bienheureuse mémoire, alors qu'il n'était pas encore basileus, nous trouvâmes chez un prêtre la véritable tunique de saint Jean-Baptiste, tissue de poil de chameau et portant encore des traces de sang aux environs du col. Nicéphore déclara qu'il ne voulait pour lui que cette sainte relique et me laissa à moi tout l'or que nous avions conquis en même temps. » — Le saint refusa ce don superbe pour son couvent et conseilla au stratigos d'en disposer en faveur de l'église cathédrale de Rossano.

2 Littéralement : « mon emblème », τὸ σημεῖον.

été respecté de tous mes soldats et tu n'aurais pas été obligé de le quitter un seul jour. Maintenant, si tu veux venir me visiter, je t'y invite. Tu circuleras et séjourneras librement dans les pays de mon obéissance, et tu y seras respecté et honoré de tous. » Ce serait une grave erreur d'avancer qu'il n'y avait à cette époque d'autres relations entre chrétiens et Sarrasins que guerres et violences de toute sorte. Ces récits de la *Vie* de saint Nil ne nous en fournissent-ils pas la preuve éclatante ? Petit à petit, sauf dans les moments de crise aiguë, il s'établissait entre ces ennemis mortels des relations tout à fait paisibles, même amicales, relations amenées presque forcément par les intérêts mutuels des deux peuples ; c'est pourquoi elles ne pouvaient être complètement supprimées même par les hostilités si fréquentes entre eux. Les rapports commerciaux, les alliances politiques occupaient le premier plan dans ces relations plus pacifiques. Mais en dehors de ces faits capitaux, il existe beaucoup de données pour prouver qu'il se faisait par moments un véritable rapprochement entre les deux partis. Et, malgré leur fanatisme religieux, ce furent constamment les Arabes qui firent les premiers pas dans cette voie d'apaisement et qui montrèrent le plus de tolérance. Voyez ce souverain d'Afrique permettant à l'archevêque Vlattos de mettre à profit ses liens de parenté avec une de ses femmes pour opérer le rachat de ses coreligionnaires captifs. Voyez ce notable chrétien de Palerme au service de l'émir Abou'l-Kassem, assez considéré de lui pour ne pas hésiter à lui présenter les religieux envoyés par saint Nil. Voyez encore cet émir en personne tenant Nil en si grande estime qu'il lui propose de faire placer ses insignes souverains sur son couvent pour sauvegarder cet édifice contre toute violence de la part de ses guerriers, et qu'il l'invite à venir habiter son île de Sicile, lui promettant respect universel, sécurité complète. Tout cela ne nous prouve-t-il pas clairement qu'on aurait tort d'attribuer aux Arabes de ces temps reculés des sentiments de haine aveugle, constante, implacable contre les chrétiens ?

Il est impossible de ne pas remarquer encore que le fanatisme de ces guerriers sarrasins était d'essence bien moins étroite que celui précisément de ces chrétiens qui les accablaient de leur constant mépris. La vie de saint Nil nous fournit des preuves nombreuses de cet esprit d'intolérance des sectateurs du Christ. A propos du meurtre du juif de Bisignano, ne voyons-

nous pas le grand saint Nil, un des hommes les plus éclairés de son siècle, s'écrier qu'il n'était pas juste d'exécuter un chrétien pour avoir tué un juif « parce que le sang d'un chrétien valait celui de sept juifs ». Lui, qui avait été si bien traité par l'émir Abou'l-Kassem, ne craignait pas d'appeler les Sarrasins « fils de serpents ». « Évitez-les à tout prix, disait-il aux siens, ils vous entraîneront dans leurs filets pour sucer ensuite votre sang chrétien ! »

Tout en entretenant cette curieuse correspondance avec l'émir de Sicile, Nil ne se faisait donc aucune illusion sur les intentions véritables de ce prince qui continuait à organiser ses expéditions annuelles de déprédations au delà du détroit. « Le saint, dit son biographe, voyait l'avenir très en noir. » « Les Sarrasins impies détruiront tout chez nous, avait-il coutume de dire, et la Calabre entière tombera en leur pouvoir. » Il prit en conséquence la grave résolution de quitter avec ses moines ces contrées maudites où il ne leur était plus possible de prier en paix. Un moment il fut question pour les pieux cénobites de s'en aller vers l'Orient, à Constantinople probablement, à Salonique peut-être, comme jadis le vieil higoumène Fantin. Mais Nil, averti que sa réputation de sainteté avait pris là-bas des proportions extraordinaires, craignit le piège du démon. « Redoutant les honneurs dont on l'accablerait en Grèce, il préféra, par humilité, s'en aller auprès des Latins, parmi lesquels il était ignoré et qui ne le tenaient encore en aucune estime. Mais plus il s'efforçait d'éviter la gloire, plus au contraire sa célébrité augmentait partout par la grâce de Dieu, et tous lui faisaient accueil comme à un apôtre vénérable entre tous. »

Donc l'higoumène Nil, las d'habiter un pays si incessamment ravagé, émigra avec ses humbles moines vers un séjour plus paisible. Prenant la route du nord, la pieuse théorie gagna d'abord Capoue où le fameux Pandolfe Tête de Fer, l'ancien adversaire de Nicéphore Phocas et des Byzantins, reçut le saint avec les marques du plus profond respect. Même il voulut le faire nommer évêque. Nil, en retour, lui prédit la mort qui devait, nous le verrons, le frapper bientôt.

Pandolfe enjoignit aux moines du célèbre monastère de Saint-Benoît du Mont-Cassin, alors compris dans ses États, d'attribuer aux cénobites basiliens un des petits couvents dépendant de l'abbaye. L'abbé Aligerne

s'empressa d'obéir et, en attendant d'avoir choisi le lieu où il installerait les nouveaux venus, invita Nil à venir avec ses compagnons se reposer au Mont-Cassin. La petite communauté voyageuse, comprenant plus de soixante religieux, y fut reçue avec honneur par tous les moines, venus en habits de fête à sa rencontre au pied de la montagne, et le vieux Nil, âgé déjà d'au moins soixante-dix ans, officia suivant le rite grec dans la grande

VUE DE BARI, capitale des possessions byzantines en Italie, résidence du catépano impérial

église de l'abbaye, chantant des hymnes de sa composition en l'honneur de saint Benoît. Le costume des moines grecs, leurs grandes barbes en éventail, leurs longs cheveux flottants, leurs usages particuliers durent être un sujet d'étonnement pour leurs confrères latins. Il y eut, semble-t-il, au début quelques froissements et Nil soutint des disputes théologiques en règle pour la défense des pratiques de son Église. Enfin sa douceur, sa merveilleuse sainteté, ses édifiantes causeries, ses réponses topiques aux questions les plus subtiles finirent par avoir raison de tous les préjugés occidentaux, et les enfants de saint Basile se remirent à vivre dans la meilleure intelligence avec ceux de saint Benoît. On attribua à Nil et à ses

compagnons le monastère de Saint-Michel au val de Lucia, où ils demeurèrent plusieurs années. Nous retrouverons l'illustre solitaire à une autre page de l'histoire de ce règne.

Revenons aux événements qui se passaient dans la malheureuse Calabre. Le prévoyant Nil avait judicieusement agi en quittant avec ses moines ces contrées infortunées. Il ne s'était trompé que sur la source même des calamités prochaines. Un orage bien autrement formidable que tous les précédents se préparait pour les thèmes byzantins d'Italie, dans le nord cette fois, orage formidable qui allait même forcer bientôt Grecs et Arabes, sinon à faire alliance, du moins à faire trêve pour essayer de lui tenir tête. Ce nouvel et tout-puissant adversaire avait nom Othon II d'Allemagne, celui-là même que les Romains allaient, très injustement du reste, surnommer le Sanguinaire (1).

Les huit premières années du règne du successeur du grand Othon de Germanie, du jeune époux de la princesse byzantine Théophano, s'étaient écoulées de 973 à 980 dans une tranquillité relative pour ses possessions de son royaume d'Italie. Absorbé par les plus graves affaires intérieures en Allemagne, par des guerres contre des vassaux soulevés ou de turbulents ennemis du nord, placé d'abord sous la tutelle de sa mère Adelhaïde, Othon II était apparu dans l'automne de 978 avec une puissante armée sous les murs de Paris et y avait fait chanter un alléluia célèbre par les cent mille voix de ses guerriers massés sur les hauteurs de Montmartre. C'était très justement que, dans un document en date du 15 octobre 980, le jeune empereur pouvait s'écrier fièrement, en jetant un regard en arrière, qu'avec l'aide de Dieu non seulement il avait maintenu dans leur étendue première les vastes possessions de son glorieux père, mais encore qu'il en avait déjà reculé les bornes. Les peuples aussi considéraient comme un signe de la bénédiction céleste qu'après une longue stérilité Théophano, dont l'influence sur son époux, influence sans cesse grandissante, avait d'abord contre-balancé, puis graduellement de beaucoup dépassé celle de la mère même de l'empereur (2), venait enfin de lui

(1) Voy. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom*, t. III, p. 377, note 1.

(2) Depuis peu, cette influence de Théophano sur l'esprit de son époux avait pris un déve-

donner un fils, frêle espoir de tant de nations et de tant de royaumes, lui aussi appelé Othon comme son aïeul et son père. Hélas, les peuples se trompaient et les temps étaient venus où la jeune et naissante fortune d'Othon II allait succomber aux champs de cette Italie si ardemment convoitée par sa race, constamment fatale à sa grandeur et à son repos.

Les plus récents événements du règne, dit Giesebrecht (1), surtout la fameuse expédition vers Paris qui avait conduit les guerriers saxons jusqu'aux portes de la capitale de Chlodowig, jadis centre de la puissance franque, avaient vivement grandi la situation du jeune empereur parmi ses peuples. Si jusqu'ici la voix publique avait porté des jugements souvent sévères sur son caractère tantôt violent, tantôt trop faible, sur l'influence toujours croissante qu'avait prise sur lui son épouse étrangère, à mesure que diminuait celle de l'impératrice mère, sur la venue au pouvoir et aux affaires de toute une jeune génération dédaigneuse des prudents conseils des anciens, maintenant tout symptôme de mécontentement tendait à disparaître, car on croyait déjà voir revivre dans le fils la grande âme de son illustre père, on estimait le nouvel empereur arrivé à sa parfaite maturité, capable des plus grands exploits, réservé par la Providence pour les plus illustres actions. Et en fait l'âme du jeune héros ne respirait que les plus hautes ambitions, les plus héroïques audaces. Il ne vivait que dans la pensée d'accomplir jusqu'au bout la noble tâche commencée par son père, de porter la gloire de l'empire jusqu'aux limites fixées par celui-ci. Avant tout il voulait mettre à exécution les visées suprêmes d'Othon Ier sur l'Italie, conquérir la dernière parcelle de terre de la péninsule, fondre ce beau royaume avec son vaste empire d'au delà des Alpes pour n'en faire qu'une seule immense monarchie.

A peine eut-il rétabli définitivement l'ordre et la tranquillité en Germanie, à peine se sentit-il assuré de pouvoir repousser victorieusement toute attaque nouvelle du côté de la France, le jeune empereur résolut de se rendre en Italie, délaissant pour les terres méridionales cet antique héritage paternel du nord, qu'il ne devait, hélas, jamais revoir. Dans le cours

loppement extraordinaire, remplaçant absolument celle de l'énergique impératrice Adelhaide. Voy. Mystakidis, *op. cit.*, pp. 45 sqq.

1 *Op. cit.*, p. 586.

du mois de novembre de l'an 980, accompagné de l'impératrice Théophano, du petit Othon son fils encore au berceau, de sa sœur l'abbesse Mathilde de Quedlinbourg, de son meilleur ami, le duc Othon, suivi d'une nombreuse et brillante chevalerie, de toute une noble jeunesse avide de renouveler les exploits du règne précédent, il quittait la Germanie, et, par Saint-Gall, au monastère duquel il donna divers biens sur la prière de l'impératrice, il passait les Alpes. Théophano, longuement tenue à l'écart par sa belle-mère, l'impératrice Adelhaïde, semble avoir commencé à prendre un grand pouvoir sur l'esprit de son jeune époux seulement vers les tout premiers mois de l'an 973, au moment même où Willigis, son plus fidèle ami et conseiller dans l'avenir, devenait archevêque de Mayence et archichapelain impérial (1).

Le 5 décembre, Othon II était à Pavie où, par l'entremise de l'abbé Maïeul de Cluny, il se réconcilia avec sa mère l'impératrice douairière. Celle-ci, voyant son influence sur son fils fort diminuée à la suite d'incidents qui sont sans intérêt pour cette histoire, s'était depuis quelque temps retirée de la cour dans sa patrie bourguignonne. Elle était venue à Pavie pour faire sa paix avec son fils. Othon la fit de même avec le frère de la vieille princesse, son oncle à lui, le roi Conrad de Bourgogne. De là, il gagna Ravenne. Il y fêta la Noël de cette année et y fit long séjour, tout occupé de s'initier aux affaires de ce royaume d'Italie dont il était décidé à reprendre personnellement, d'une main ferme, le gouvernement. Il avait été rejoint dans cette ville par le pape Benoît VII, chassé de Rome par la sédition de nouveau triomphante du parti opposé aux Allemands.

Vers les derniers jours de janvier 981, Othon II, quittant Ravenne, prit enfin le chemin de Rome. Les plus vastes projets emplissaient son âme ardente autant que généreuse. Non seulement il voulait restaurer dans la Ville éternelle l'autorité pontificale avec la sienne, tant ébranlée par la tentative de Crescentius, il voulait encore chasser les Sarrasins de toute l'Italie, parfaire l'œuvre de la conquête germanique en s'emparant des dernières possessions grecques dans la péninsule. Reprenant les visées paternelles à l'endroit de ces thèmes tant convoités, il les considérait

(1) Voy. Moltmann, *op. cit.*, p. 42.

IVOIRE BYZANTIN du Xe Siècle. La Vierge et l'Enfant Jésus. Plaque de reliure. La bordure, d'orfèvrerie émaillée et ornée de petites plaques d'ivoire, est de fabrication allemande du XIIe Siècle. — (Ancienne collection Spitzer.)

certainement déjà comme le douaire obligé de l'impératrice Théophano sa femme. Voyant ses deux beaux-frères régner obscurément à Constan-

tinople au milieu de difficultés sans nombre, il estimait leur autorité fort affaiblie dans leurs possessions d'Italie, la considérant presque comme une quantité négligeable.

Je passe rapidement sur les débuts de cette première campagne italienne du jeune empereur. Ils n'intéressent qu'indirectement ce récit. L'armée allemande fit son entrée dans Rome sans se heurter à aucune résistance. On sait les graves événements dont cette ville avait été le théâtre peu après la mort d'Othon Ier. Une partie de la noblesse romaine, le parti dit national, hostile au pape Benoît VI, créature du défunt empereur et successeur de Jean XIII, mort, on se le rappelle, en septembre 972, s'était groupée sous la direction de la puissante famille des Crescentius, de vieille race romaine. Un des principaux représentants actuels de cette illustre maison portait, suivant la coutume du temps, un surnom emprunté à sa demeure, probablement élevée dans les ruines des Thermes de Constantin. Il s'appelait « a cavallo marmoreo », des deux chevaux colossaux avec leurs dompteurs aujourd'hui placés devant le palais du Quirinal, alors encore disposés en face des Thermes de Constantin sur le mont de ce nom, qui en a gardé jusqu'à maintenant l'appellation de Monte Cavallo. Il courait en ces temps sur ces chevaux et leurs cavaliers les légendes les plus mystérieuses (1). Mais le véritable chef des événements d'alors fut un autre membre de cette même famille, Crescentius « de Theodora », ainsi désigné du nom de sa mère (2). Lui, fut le grand meneur du parti national contre le pape Benoît VI. La jeunesse d'Othon II, son absence si prolongée en Allemagne pour y établir son autorité sur des bases incontestées, certainement aussi les encouragements plus ou moins directs de la part des chefs militaires byzantins dans l'Italie méridionale avaient donné courage aux adversaires des Allemands à Rome. Ils avaient cru le moment venu de reconquérir, eux aussi, leurs anciens droits, peut-être de se débarrasser à jamais du dur joug de l'étranger. Excités par Crescentius, le fils de Théodora, les Romains soulevés

(1) Gregorovius, *op. cit.*, III, p. 365.

(2) Il n'existe aucun document, dit Gregorovius, disant que cette Théodora ait été la célèbre sénatrice romaine de ce nom, ce qui ferait de Crescentius le fils du pape Jean X. Cette opinion est une simple fantaisie.

s'étaient emparés du pape, qui avait été jeté au château Saint-Ange. Il y avait péri d'une mort horrible en juillet 974, et durant qu'il vivait encore, le parti vainqueur lui avait donné pour successeur le cardinal diacre Franco ou Francon, fils de Ferrucius, de famille romaine inconnue (1).

Franco avait pris le nom de Boniface VII. Ses contemporains nous l'ont représenté sous les traits d'un monstre horrible couvert du sang de ses victimes. Hélas, nos renseignements sur ce personnage sont si peu de chose que nous sommes réduits à nous demander s'il n'y a pas là quelque exagération colossale. A peine du reste ce nouveau pape avait-il été proclamé qu'on l'avait vu disparaître à son tour. Après un mois et douze jours de règne on nous dit seulement qu'il avait dû fuir de Rome et s'était sauvé à Constantinople avec le trésor pontifical enlevé par lui. Nous ne savons malheureusement rien sur sa venue et sur son séjour dans la Ville gardée de Dieu, où il dut arriver vers l'automne de 974, sauf qu'il y trouva un asile auprès de Jean Tzimiscès en compagnie d'autres prétendants, parmi lesquels Landolfe de Conza chassé de Salerne par Pandolfe Tête de Fer (2), et cette réception amicale de ce personnage par la cour de Constantinople laisserait croire que son élévation au trône pontifical avait bien été due en partie aux intrigues de la politique byzantine cherchant à faire nommer à nouveau un pape à sa dévotion, comme dans ce même temps elle s'efforçait de faire succomber à Salerne l'influence germanique. De même encore l'expulsion si rapide de Franco ne peut qu'avoir été l'œuvre de la faction allemande en Italie, faction redevenue maîtresse pour un temps de la situation à Rome et dont le chef dans le sud était toujours encore Pandolfe Tête de Fer. — Chose curieuse, Crescentius, qui avait joué le premier rôle dans la fin tragique de Benoît VI, disparaît à ce moment de l'histoire et celle-ci n'en parle plus que pour nous dire sa fin. A partir de la chute si rapide de son protégé, il semble, vraisemblablement par crainte des vengeances germaniques, s'être tenu constamment à l'écart jusqu'au moment de sa mort, survenue certainement après 977. C'est très probablement lui qui mourut moine au couvent des Saints Boniface et

(1) Peut-être ce surnom de « Franco » indique-t-il une origine franque.
(2) Voy. p. 216.

Alexis sur l'Aventin le 7 juillet 984, ainsi que nous l'apprend une pompeuse inscription aujourd'hui encore existante.

Après la fuite précipitée de Boniface VII, l'élection de son successeur avait été fort difficile. Un saint homme, Maïeul, abbé de Cluny, avait refusé la tiare que lui offrait Othon II. Finalement, le parti vainqueur avait porté au pouvoir en octobre 974, avec l'assentiment de l'empereur germanique, l'évêque de Sutri, de la famille d'Albéric et de Jean XII, qui prit le nom de Benoît VII. Le premier soin du nouveau pontife avait été d'excommunier son prédécesseur dans un concile réuni à cet effet. Ce pape courageux devait à force d'énergie se maintenir neuf années au pouvoir dans ces circonstances terribles, à travers mille agitations et mille périls. Maintenant, après avoir attendu vainement la visite qu'Othon II lui promettait depuis tantôt cinq années, après avoir durant tout ce temps maintenu la suprématie du parti allemand dans des circonstances difficiles demeurées pour nous fort obscures, il venait de succomber momentanément, lui aussi, aux attaques de la faction adverse et avait dû s'enfuir de Rome. Nous venons de voir qu'il était allé rejoindre l'empereur d'Allemagne à Ravenne. Ses instantes prières pour que celui-ci le délivrât de ses ennemis acharnés avaient été une des raisons déterminantes de la descente du jeune souverain en Italie. Entre autres événements notables de ce règne pontifical si agité, je ne puis passer sous silence la reconstruction de l'église et du couvent des Saints Boniface et Alexis sur l'Aventin, le plus célèbre monastère de Rome à cette époque, celui-là même où Crescentius avait cherché un asile. Benoît VII en avait fait don dès 977 au métropolite grec Sergios de Damas, chassé de son évêché par les troupes africaines du Fatimite d'Égypte (1) et réfugié à Rome. Sergios releva le beau couvent confié à ses soins et en fut le premier abbé. Bien que ses moines suivissent la règle de saint Benoît, cependant des religieux basiliens y vivaient à côté des Latins et certainement Sergios en arrivant dans la Ville éternelle dut aller à cette congrégation parce que c'était une communauté grecque. Le doux et pacifique prélat resta jusqu'en 981 à la tête de son monastère, qui devait demeurer dans Rome, en ces temps si durs et si barbares, comme une véritable pépinière d'esprits distingués et cultivés.

(1) Voy. p. 279, note 2.

Benoît VII rentra donc en vainqueur dans Rome, dans son palais du Latran, aux côtés de son tout-puissant protecteur. Toutes les résistances cessèrent dans la grande ville et Othon II triomphant, installé dans la cité « Léonine », « au palais près de l'église de saint Pierre », y tint sa cour et y célébra solennellement les fêtes de Pâques au milieu d'une immense et brillante assistance de seigneurs laïques et ecclésiastiques, de hauts barons et d'évêques, non seulement d'Allemagne et d'Italie, mais aussi de France et de Bourgogne, entre sa mère et sa femme, les deux impératrices, son oncle, le roi Conrad de Bourgogne, et le duc Hugues de France, le futur chef de la dynastie royale des Capétiens, accouru à Rome pour gagner, lui aussi, la faveur du jeune césar réconcilié avec le roi Lother.

DENIERS D'ARGENT du pape Benoît VII, dont les trois premiers portent le nom de l'empereur Othon II d'Allemagne. Sur trois d'entre eux figure l'effigie de saint Pierre nimbé ou mitré.

Mais, pour l'âme haute de ce fier empereur Othon, c'était peu que d'avoir rétabli son autorité dans Rome. De bien plus amples projets occupaient son esprit. Il lui fallait la possession incontestée de toute l'Italie. Or, depuis la chute du roi Bérenger et de ses fils, depuis l'installation dans les principaux comtés et évêchés du nord de la péninsule des plus chauds partisans de la maison de Saxe, la seule Italie du sud demeurait vraiment encore à conquérir pour les Allemands. Seule encore elle offrait un ample champ d'activité aux fougueux appétits d'aventure et de gloire du jeune prince. Sur elle seule, il tenait constamment ses yeux dirigés. Et véritablement l'entreprise était digne de ce vaillant esprit. Certes, dans ces régions lointaines, le parti allemand, toujours sous la conduite du valeureux Pandolfe et de sa maison, avait conservé toutes ses positions, remporté même la victoire dans maintes luttes secondaires, mais la situation

de ce côté n'en demeurait pas moins fort grave, ne fût-ce qu'en raison de l'éternelle agression sarrasine. Chaque année, Rome, toute l'Italie du sud, tremblaient sous l'incessante terreur d'une invasion arabe plus formidable encore que les précédentes. Il fallait à tout prix, pour pouvoir régner paisiblement et glorieusement sur la péninsule, commencer par extirper dans sa racine ce mortel péril. La puissante forteresse provençale des Sarrasins du Fraxinet venait, il est vrai, d'être détruite de fond en comble par Guillaume de Provence, mais leurs coreligionnaires de Sicile, sous la conduite de cet intrépide émir Abou'l-Kassem, véritable champion de la foi musulmane à cette époque dans la Méditerranée, n'en continuaient pas moins, à chaque printemps renaissant, d'épouvanter de leurs déprédations les populations de la Calabre et de l'Apulie. Enfin et surtout il y avait encore en ces régions les Byzantins à combattre, qui ne se laisseraient pas déposséder sans une résistance acharnée. Bien que les jeunes basileis de Constantinople fussent les propres beaux-frères du césar germanique, ils n'en maintenaient pas moins leurs droits illégitimes sur Bénévent, sur Capoue, sur tous les territoires appartenant aux vassaux longobards de l'empire allemand. Il y avait à en finir d'abord avec ces prétentions des empereurs ; puis il y avait l'Apulie et la Calabre à enlever à leurs stratigoi, comme il y avait la Sicile à conquérir sur son émir. On le voit, la partie était belle à courir, belle à gagner surtout et Othon II, ardent à se couvrir de gloire, ne tarda guère à se mettre en campagne. Le but officiellement proclamé était la pacification du royaume italien, partie intégrante de l'empire germanique. Le but véritable était de se tailler gloire et conquêtes aux dépens de l'ennemi sarrasin comme de l'ennemi byzantin.

Ces brillants projets à peine formés n'étaient pas sans rencontrer déjà de sérieuses résistances. De même que le pape fugitif Boniface avait de suite tourné ses regards vers Constantinople, de même tous ceux en Italie qui redoutaient exclusivement l'affermissement de la puissance allemande dans la péninsule jetaient les yeux de ce côté. Il en était ainsi surtout dans les malheureuses contrées du sud, à la fois déchirées par des querelles de partis et par la guerre étrangère. Toujours en effet la balance y demeurait hésitante entre les deux grands empires d'Orient et d'Occident qui y avaient leurs frontières. Toujours aussi la guerre sarrasine y faisait

rage. Les trois grandes puissances du monde à cette époque, par une coïncidence effroyable, semblaient s'être donné rendez-vous sur cette étroite bande de terre pour se la disputer constamment. Seule, la victoire éclatante d'un des partis pouvait mettre un terme à cette situation abominable.

Outre l'Apulie et la Calabre, qui faisaient partie intégrante de l'empire d'Orient, Naples et la puissante Amalfi étaient alors encore sous l'influence byzantine. Même, on le sait, depuis les victoires des capitaines de Nicéphore Phocas, le prince de Salerne avait dû prêter à nouveau hommage au basileus. La puissance grecque en Italie n'était donc nullement à dédaigner et l'on était plus décidé que jamais à Constantinople à ne pas céder sans combat un pouce de terre italienne. La haine pour les Allemands, ces Occidentaux barbares, qui avait été jadis jusqu'à décider le Palais Sacré à contracter une alliance impie avec le Khalife Mouizz pour résister en commun aux attaques d'Othon le Grand, avait bien fait place pour un temps à des sentiments moins hostiles à la suite de l'accord intervenu entre le vieil empereur et Jean Tzimiscès, accord qui avait donné à l'héritier du trône de Germanie une fiancée byzantine. Mais cette accalmie n'avait que peu duré. A peine Othon Ier avait-il quitté triomphalement l'Italie, emmenant avec lui son fils et son impériale bru, que les vieilles animosités, suite d'un état de choses auquel aucune diplomatie ne pouvait porter un remède efficace, avaient repris de plus belle. Depuis huit années déjà qu'Othon le Grand était mort et que régnait son successeur, le mari de la Grecque, bien qu'il n'y eût pas eu guerre déclarée, l'hostilité la plus vive régnait de nouveau, prête à s'embraser au moindre choc, entre le parti allemand et le parti grec, tout du long de cette mouvante et instable frontière qui séparait les deux thèmes byzantins d'Italie des possessions des princes longobards, sentinelles avancées de l'influence germanique en ces parages, marches extrêmes vers le sud de l'empire d'Occident.

Le chef du parti allemand était toujours encore le fameux Pandolfe Tête de Fer, auquel Othon le Grand, outre ses principautés héréditaires de Capoue et de Bénévent, avait aussi concédé, en qualité de fiefs de la couronne d'Italie, le duché de Spolète et la marche de Camerino. Nous avons vu que dès le mois de mai 974 (1), à peine de retour de sa dure cap-

(1) Voy. p. 215.

tivité à Constantinople, Pandolfe avait tenté d'arracher de force le vacillant Gisulfe de Salerne à l'alliance qui lui avait été imposée par les Grecs. Il avait échoué cette fois dans sa tentative de s'emparer de Salerne. Mais dès le 4 juillet il avait, on le sait, repris cette ville sur Landolfe de Conza qui venait d'en chasser Gisulfe, son neveu, et n'avait consenti à réinstaller ce dernier dans sa principauté qu'à la condition que celui-ci adoptât et prît pour corégent à ses côtés son propre second fils à lui, nommé comme lui Pandolfe. En mai 978 enfin nous le trouvons définitivement seigneur de cette ville par son association avec ce même second fils Pandolfe. Gisulfe, auquel en 974 il avait imposé ce fils comme collègue et fils d'adoption, était mort dès la fin de 977 après un règne agité, et Pandolfe le jeune avait ainsi passé de l'adoption de Gisulfe et de celle de Landolfe de Conza à celle de son propre père Tête de Fer (1). Dès lors Salerne, comme Capoue, comme Bénévent, avait reconnu, elle aussi, la suzeraineté de l'empereur germanique. Quant à Landolfe de Conza, l'oncle de Gisulfe, il s'était, je le rappelle, réfugié, lui aussi, à Byzance auprès de Jean Tzimiscès, réclamant son appui à l'exemple du pape Boniface (2). Il revint plus tard de là-bas, dit-on, à la tête de vaisseaux byzantins. Il avait fallu tous les terribles embarras de la guerre contre les Russes, de la conquête de la Bulgarie et des grandes expéditions de Syrie pour empêcher le belliqueux Tzimiscès d'écouter les voix de ces suppliants et d'aller châtier de sa main ces indociles princes longobards toujours prêts à secouer toute dépendance. Puis, après la mort si imprévue de l'Arménien couronné, le gouvernement des jeunes fils de Romain, sous la direction de l'eunuque Basile, avait eu bien trop à faire à soutenir contre Bardas Skléros cette lutte pour la vie qui devait durer quatre années, pour qu'il pût songer un instant à envoyer au magistros Nicéphore des forces capables de ramener à l'obéissance Pandolfe de Capoue comme aussi Gisulfe et Pandolfe de Salerne. Tout au plus parvenait-on à lui expédier de temps à autre quelque faible renfort annuel pour protéger les grandes cités de la côte contre les agressions des corsaires sarrasins.

Précisément en 976, comme venait d'éclater la révolte de Skléros et

(1) Voy. Schipa, *Storia del principato longobardo in Salerno*, pp. 248, 249.
(2) Voy. pp. 246 et 491.

comme les attaques de l'émir de Sicile Abou'l-Kassem avaient en même temps recommencé, on avait fait, on l'a vu, quelque effort dans ces villes italo-byzantines pour amener une flotte capable de tenir tête à cet adversaire si redoutable. Mais cet effort avait été insuffisant et en 976 comme en 977 les bandes innombrables de l'émir avaient presque impunément porté le

MINIATURES d'un manuscrit byzantin des Homélies de saint Grégoire de Nazianze du XIme Siècle conservé au Monastère de saint Panteleimon de Roussikon au Mont Athos. — Basileus byzantin. Idoles païennes. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

pillage et l'incendie à travers les deux thèmes. Depuis lors chaque nouvelle année, sans que nous possédions le détail de ces expéditions, avait vu les flottes et les soldats de Sicile et du Maghreb traverser le détroit et pénétrer presque sans résistance sur territoire italien. Voyant que nul n'était en état de le repousser sérieusement, Abou'l-Kassem, enivré de ses faciles triomphes, songeait déjà à conquérir l'Italie entière. Seul, Pandolfe semblait pouvoir lui opposer quelque résistance; mais les forces respectives des deux princes étaient par trop inégales, aussi le courageux prince de Béné-

vent, se sentant, lui aussi, gravement menacé, appelait-il de tous ses vœux la venue tant désirée, tant attendue du jeune empereur d'Occident.

On en était donc arrivé à cette année 980 où l'armée impériale de Germanie venait enfin, après un si long intervalle, de reparaître sur le versant méridional des Alpes. Jamais moment n'eût pu être plus heureusement choisi pour permettre à un jeune et puissant souverain tout enfiévré de désirs de gloire et de conquêtes, de se distinguer dans ces belles campagnes de l'Italie du Sud. Tandis que sous l'énergique impulsion d'Abou'l-Kassem la constante agression arabe avait repris les proportions les plus menaçantes, la cour de Constantinople, bien que délivrée pour un temps du danger mortel de la sédition de Bardas Skléros, se trouvait, tant du côté de la Bulgarie que de celui de ses frontières méridionales en Asie, chargée encore de tant d'embarras redoutables, qu'elle ne pouvait songer à s'opposer sérieusement aux furieuses attaques de l'émir de Sicile contre les rivages de la péninsule. Donc en cette année 980, dans cette malheureuse Italie, des millions de bras se tendaient anxieusement vers le jeune héros couronné qui avait conçu cette entreprise glorieuse de marcher avec tous ses guerriers contre l'ennemi héréditaire de la foi.

Othon II, dans sa maturité précoce, se rendait parfaitement compte que jamais il ne réussirait à empêcher les Sarrasins de venir chaque année menacer l'Italie, s'il ne les délogeait définitivement de cette île magnifique d'où chaque printemps, comme d'une forteresse avancée, leurs flottes n'avaient que quelques milliers de pas à franchir pour déposer sur la terre de Calabre les noirs guerriers de l'Islam. Et comme ses deux beaux-frères de Constantinople paraissaient pour le moment incapables de veiller à la sûreté de leurs possessions d'au delà de l'Adriatique, il fallait bien que lui, Othon, annexât ces provinces extrêmes à sa couronne d'Italie, pour les conserver à la chrétienté (1).

(1) Voy. dans Giesebrecht, *Jahrbuch des Deutschen Reiches unter d. Herrsch. K. Ottos II*, pp. 114, 599, l'*Excurs IX* sur les véritables raisons qui poussèrent Othon II à entreprendre cette expédition fameuse et sur les prétendus droits de ce prince sur les provinces grecques de l'Italie méridionale. Voy. encore dans Moltmann, *op. cit.*, pp. 51 à 56, un autre exposé de ces mêmes motifs qui déterminèrent la campagne d'Othon II dans les provinces grecques d'Italie. M. Moltmann estime que le jeune empereur y fut surtout poussé par les sollicitations de l'impératrice Théophano et de l'évêque Dietrich de Metz, son conseiller.

Bien que nous soyons à peine renseignés sur ces faits, nous savons avec certitude que les vastes projets d'Othon n'étaient point demeurés ignorés à Constantinople. Ils y avaient excité la plus vive irritation. Si on ne s'était trouvé si impuissant, si on n'avait eu tant d'affaires sur les bras, on s'y serait aussitôt opposé par la force. On dut se contenter, au dire du moine de Saint-Gall, d'envoyer à Othon des ambassadeurs, lesquels, on le verra, n'eurent aucun succès auprès de lui. Alors, quand toutes les objurgations d'ordre diplomatique eurent échoué auprès du fougueux jeune guerrier, on se résolut au Palais Sacré à prendre une attitude délibérément hostile. On y aimait mieux encore, tant se maintenait intense à la cour byzantine la haine de race pour les Occidentaux, on y aimait mieux, dis-je, mille fois, voir les thèmes d'Italie aux mains des Infidèles, que de les laisser tomber avec toute la péninsule et la Sicile sous le sceptre de l'empereur d'Occident. Plutôt que de céder à Othon II les provinces qu'on ne pouvait ou ne savait défendre contre les Sarrasins d'Afrique, on préféra, comme nous allons le voir, faire plus que des vœux pour ceux-ci, sans pourtant aller, semble-t-il, jusqu'à contracter une alliance formelle avec eux.

Jusqu'au commencement de l'été de 981 l'empereur Othon II était demeuré dans la Ville éternelle. Pour éviter à ses troupes les brûlantes chaleurs de la canicule romaine, il gagna alors avec son armée les montagnes des Marses. Le 7 juillet, on le trouve à Trivigliano; le 12, il est à Sora. Dans les campagnes de Corice des Abruzzes sur les bords du lac de Celano, où il se trouvait le 6 août, il se fit élever en hâte une demeure improvisée, se livrant avec une activité extrême aux préparatifs de la grande expédition contre les Sarrasins. Il n'y avait du reste plus de temps à perdre, et à Rome encore il avait appris que, cette année comme les précédentes, Abou'l-Kassem et ses bandes avaient reparu sur terre ferme et dévastaient pour la dixième fois les campagnes d'Apulie. Ce fut probablement à ce moment, peut-être déjà à Ravenne, que le jeune empereur reçut la visite de ces envoyés de la cour de Constantinople, dont le moine de Saint-Gall est seul à nous parler (1), et qui s'efforcèrent vainement, nous

(1) Pertz, I, p. 80, à l'année 982.

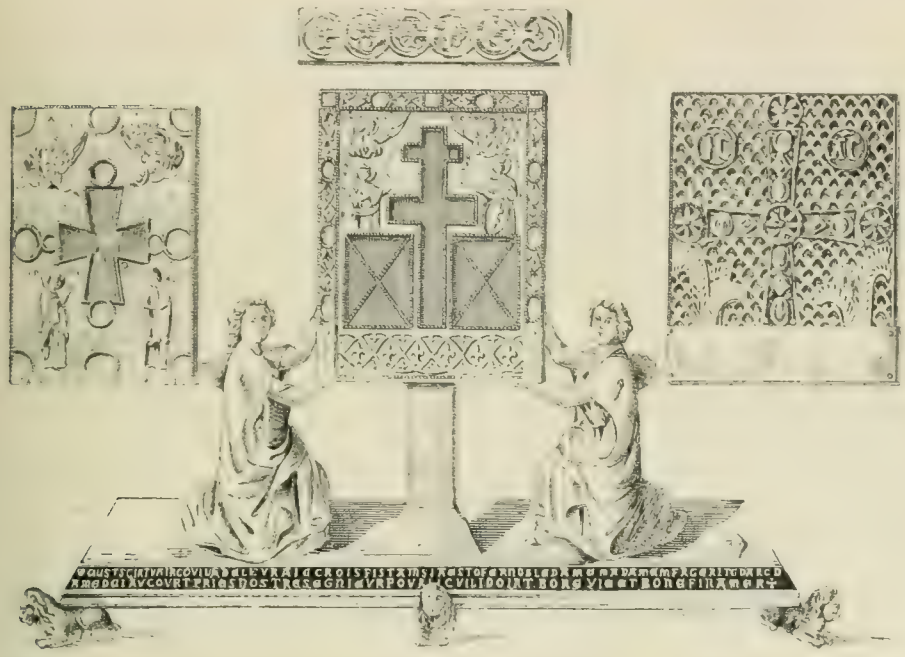
ne savons par quels arguments, de le détourner de mettre le pied sur territoire byzantin. C'est une chose désolante de voir combien nous sommes peu renseignés. Certainement le parti d'Othon était pris. Il semble n'avoir prêté qu'une attention distraite à ces envoyés d'un empire dont il méprisait la puissance, l'estimant incapable de lui tenir tête sérieusement en Italie. « L'ambassade échoua », dit le moine occidental. C'est tout ce que nous savons sur ces négociations, qu'il eût été si intéressant de connaître en détail.

L'armée qu'Othon avait amenée l'an d'auparavant d'au delà des monts était belle et forte, mais peu nombreuse, composée en majeure partie de Saxons. On y voyait aussi de nombreux seigneurs bavarois et souabes groupés sous la bannière du duc Othon. L'empereur, ne voulant marcher vers le sud qu'avec des forces imposantes, avait convoqué, pour les joindre à ces premières troupes, les milices des évêchés de Bavière, de Souabe, de Franconie et de Lotharingie. Elles accoururent en foule, conduites la plupart par leurs évêques ou leurs abbés. Avec ces bandes redoutables marchaient encore beaucoup de seigneurs laïques de ces mêmes provinces de Franconie et de Lotharingie surtout, à la tête de leurs chevaliers (1). C'était pour donner à ces renforts le temps d'arriver qu'Othon avait décidé de passer l'été dans la sauvage contrée des Marses. Outre tous ces contingents d'origine purement germanique, de très nombreux soldats italiens marchaient certainement aussi sous ses étendards, surtout les guerriers des principautés longobardes vassales.

Une grande infortune, plus douloureuse encore dans les circonstances actuelles, avait frappé l'empereur dès le printemps. Son fidèle vassal, son précieux allié qui eût été son guide, son auxiliaire capital en cette expédition lointaine si nouvelle pour lui, Pandolfe Tête de Fer, l'illustre prince de Capoue, de Bénévent et de Salerne, le puissant chef du parti allemand dans l'Italie du sud, l'homme dont il aurait eu à cette heure le besoin le plus pressant, était mort dans le courant du mois de mars de

(1) Sur ces renforts envoyés d'Allemagne à l'empereur dans le courant de l'an 981, voy. une très intéressante note dans Giesebrecht, *op. cit.*, p. 848, concernant un manuscrit de Bamberg qui donne des indications précieuses sur ce point. Voir aussi Jaffé, *Bibl.*, V, pp. 476-472. M. Lehman, *Forschungen zur deutschen Geschichte*, IX, 437, Usinger, *Gœtt. gel. Anzeiger*, 1870, p. 136.

cette année 981 (1). C'était pour Othon II une perte irréparable. L'influence de Pandolfe était encore toute-puissante en ces régions. Le prince défunt avait bien laissé ses principautés de Bénévent et de Capoue à son fils aîné Landolfe IV qui lui succéda aussi dans ses fiefs de Camerino et de



RELIQUAIRE de la Vraie Croix de l'Église de Jaucourt (Aube). — La boîte rectangulaire de bois, recouverte de cuivre doré, avec couvercle qui se tire à coulisse, est de travail byzantin du Xme ou du XIme Siècle. Au XIVme Siècle, la femme de l'un des seigneurs de Jaucourt a fait faire pour soutenir ce reliquaire, probablement rapporté lors de la quatrième Croisade, deux anges agenouillés sur une plate-forme que portent six petits lions. — (Gravure tirée du Portefeuille archéologique de la Champagne, *de M. A. Gaussen.*)

Spolète. Mais la force de ce grand État longobard, basée uniquement sur la valeur personnelle de son illustre fondateur, demeurait à jamais brisée par sa mort prématurée. Lui disparu, il s'effondra soudain. Le second des fils de Tête de Fer, nommé comme lui Pandolfe (2), conservait Salerne où il avait régné d'abord aux côtés de Gisulfe, puis, peu après la mort de celui-ci survenue vers la fin de 977, comme associé de son propre père (3).

(1) Schipa, *op. cit.*, ch. VIII.

(2) Dans la série des princes de Salerne il est Pandolfe Ier.

(3) Voy. p. 496. A partir du milieu de mai 978. Schipa, *op. cit.*, ch. VIII. Il est faux, malgré le témoignage de Giesebrecht, qu'un quatrième des fils de Tête de Fer ait eu Gaète. Voy. Schipa, *Il Ducato di Napoli*, ch. X, p. 469, note 3.

En fait, les principautés longobardes demeuraient, comme avant, sous la dépendance de l'empire occidental, et les fils de Tête de Fer se montrèrent disposés à favoriser de tout leur pouvoir la grande expédition qu'Othon II préparait.

L'empereur germanique ouvrit sous ces fâcheux auspices cette campagne mémorable au mois de septembre de l'an 981. Ce fut un moment solennel, dans l'histoire du monde, que celui qui allait mettre en présence sur cette extrême limite des terres italiennes les troupes des trois plus grandes puissances de ce xe siècle finissant, des empires de l'Occident, de l'Orient et du Sud, des Allemands, des Grecs et des Arabes. L'armée impériale, qui était entrée à Luceria en septembre, se préparait à envahir délibérément les territoires byzantins pour achever l'œuvre commencée par Othon Ier. Elle avait pénétré sur les terres du prince de Salerne. Déjà elle avait atteint Capaccio, lorsqu'on la vit rebrousser chemin subitement. C'est qu'à ce moment, certainement à l'incitation des Byzantins ardents à créer les incidents propres à détourner Othon de ses projets si redoutables pour eux, des troubles graves avaient éclaté simultanément dans les villes de Bénévent et de Salerne. Un prétendant, Pandolfe II, fils de Landolfe III, membre de la famille de Tête de Fer, avait réussi à expulser le gouvernement de Landolfe IV de la première de ces villes. Pour ne pas être trop longtemps retenu, Othon dut accepter le fait accompli. En octobre, il entra à Bénévent et reconnut Pandolfe II. La vieille cité longobarde, séparée de Capoue qui seule allait rester au fils aîné de Tête de Fer, demeura à l'usurpateur. A Salerne ce fut bien une autre affaire. Le duc Manso ou Mansone III d'Amalfi avait conquis cette ville à la tête de ses troupes, en avait chassé Pandolfe Ier et s'y était fait proclamer avec son fils Jean Ier. Sur son ordre, la suzeraineté des empereurs d'Orient y avait été de nouveau acclamée. Certes, bien que nous ignorions tout, on peut affirmer ici encore que les incessantes intrigues byzantines furent pour beaucoup dans ce résultat survenu à l'instant précis de la marche en avant des Allemands. Les Grecs, incapables de lutter ouvertement en Italie contre les Teutons, ne négligeaient naturellement aucun moyen de leur susciter en sous-main les plus graves embarras.

On ne pouvait ainsi laisser derrière soi cette principauté de Salerne

devenue hostile et qui eût à l'occasion pu couper le chemin de la retraite aux forces impériales. Force était de reprendre avant tout cette forte place et de châtier l'usurpateur. L'armée germanique, après avoir passé à Naples, où l'empereur, toujours accompagné de sa fidèle épouse, fit, le quatrième jour de novembre, son entrée solennelle (1), vint incontinent assiéger le duc Mansone, qui se défendit avec énergie pendant presque tout le mois de décembre. Le prince rebelle finit par avoir le dessous, mais il fallut cependant que l'empereur se résignât à traiter avec lui et à abandonner à son sort le seigneur légitime, le fils du fidèle et glorieux vassal Tête de Fer. Soit qu'il y trouvât maintenant quelque avantage, soit qu'il voulût simplement se donner au plus vite les coudées franches, Othon laissa la principauté de Salerne aux deux princes amalfitains qui, le père comme le fils, reconnurent sa suzeraineté (2). Amalfi et Salerne, dont l'école de médecine était alors déjà célèbre bien au delà des limites de l'Italie (3), ne formèrent plus qu'une même seigneurie (4). En quelques mois donc, toute la situation politique de ces principautés longobardes de l'Italie méridionale venait d'être une fois de plus brusquement bouleversée. Toute la descendance de Pandolfe avait été aussi vite renversée que la puissance de cette maison s'était jadis brusquement élevée. De nouvelles seigneuries avaient subitement surgi qui avaient bien accepté par force la suzeraineté d'Occident, mais sur la fidélité desquelles on ne pouvait compter. Pour espérer maintenir définitivement Bénévent et Salerne sous son influence il fallait à Othon II le prestige des plus heureuses actions militaires.

L'attitude même du jeune empereur à l'égard du duc Mansone comme

(1) Nous sommes tout à fait dans l'ignorance des circonstances qui amenèrent et accompagnèrent ce séjour de l'empereur germanique dans la république napolitaine, séjour qui nous est connu jusqu'ici par un unique document. Il est probable que le duc de Naples, qui était alors Sergios III, favorable jusque-là à l'alliance byzantine, dut se résigner à accepter celle du puissant empereur d'Occident. Voy. Schipa, *Il Ducato di Napoli*, pp. 471-472.

(2) Schipa, *op. cit.*, ch. VIII.

(3) *Ibid.*

(4) A la fin de 983, après la déroute d'Othon à Stilo, les Salernitains chassèrent les deux ducs et les remplacèrent par Jean II de Lamberto et son fils Guido. Jean II régna sur Salerne jusqu'en automne de l'an 999. A la mort de Guido il avait associé à son pouvoir son second fils Guaimar IV qui lui succéda. Ce fut celui-là qui, pour repousser une attaque des Sarrasins contre sa ville, fut secouru par quarante chevaliers normands revenus d'un pèlerinage en Sicile (Schipa, *op. cit.*, ch. VIII, p. 256). M. Schipa adopte pour ce siège de Salerne sauvée par ces guerriers pèlerins la date de 1001 et non celle de 1016.

de l'heureux prétendant Pandolfe de Bénévent prouve combien il avait hâte d'en finir avec toutes ces agitations pour pouvoir reprendre la suite de sa grande entreprise. Certes, à force d'habileté et de concessions, il avait réussi à prolonger sa suzeraineté sur les principautés longobardes, même à mettre dans son parti Naples et Amalfi, mais combien ces résultats si rapidement acquis n'étaient-ils point précaires, combien leur durée ne dépendait-elle point uniquement des plus prochains succès de l'armée allemande?

Othon II célébra les fêtes de Noël dans l' « opulente Salerne », auprès de son nouveau vassal. C'est dans cette ville aussi que se concentrèrent les contingents de ses divers alliés et vassaux longobards de l'Italie méridionale. C'est là enfin que le rejoignirent les derniers renforts qu'il attendait d'Allemagne. Dès le mois de janvier 982 la campagne, un moment interrompue, fut définitivement reprise (1). L'armée impériale, ayant à sa tête la fleur de la noblesse d'Allemagne et d'Italie, pénétra par Brizia, qui est proche de Capaccio, sur territoire byzantin. Une fois de plus, les vastes campagnes d'Apulie tremblèrent sous les pas des cavaliers du nord habillés de fer.

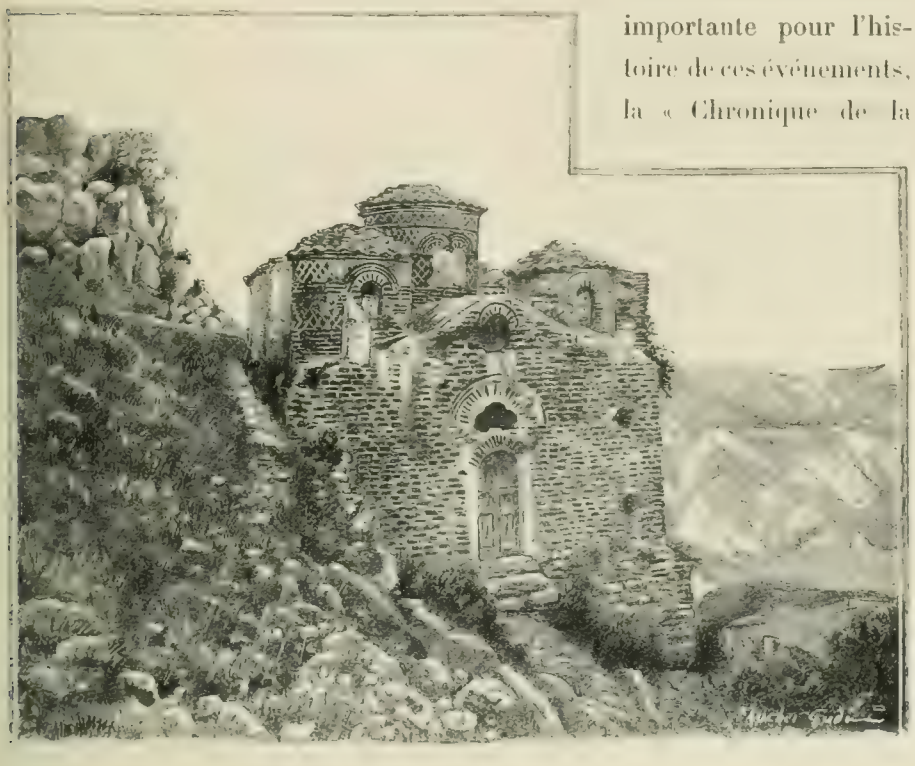
Les guerriers teutons ne rencontrèrent presque pas de résistance, probablement parce que les garnisons grecques, trop faibles, se retiraient devant eux. Très rapidement l'armée d'invasion par Brizia pénétra en Lucanie et parut sous les murs de Bari. La capitale des possessions byzantines dans la péninsule se défendit mal et succomba après un siège très court.

Othon II était plus heureux devant cette ville que ne l'avait été son illustre père en 970. Nous ignorons jusqu'au nom du chef qui y commandait en ce moment au nom des deux basileis. Nous ne savons rien non plus des forces byzantines qui s'y trouvaient concentrées, pas plus que de celles qui occupaient les autres places fortes des deux thèmes italiens. Du magistros Nicéphore il n'est plus question dans les quelques lignes consacrées à ces faits par les chroniques italiennes contemporaines. Probablement le magistros avait, dans l'intervalle, été rappelé à Constantinople.

De tous ces événements, les chroniqueurs byzantins ne soufflent mot.

(1) Sur les sources à consulter pour cette grande expédition d'Othon II en Italie en 981 et 982, voy. Giesebrecht, *op. cit.*, I, p. 828, et surtout Amari, *op. cit.*, II, p. 328, note.

Nous les ignorerions absolument, n'était le témoignage d'un certain nombre de documents d'archives qui ont survécu et aussi celui des annales occidentales contemporaines. Malheureusement, parmi ces dernières, les unes sont d'une extraordinaire brièveté ; d'autres, une surtout qui avait longtemps passé pour la plus importante pour l'histoire de ces événements, la « Chronique de la



LA CATTOLICA. Ancienne cathédrale byzantine de Stilo. — (Photographie communiquée par M. C. Enlart.

Cava », ont été entièrement falsifiées et altérées. Il en est résulté un grand trouble et beaucoup d'obscurité dans le peu que nous savons [1]. C'est ainsi, par exemple, que nous sommes aujourd'hui moins édifiés que jamais sur la suite des négociations qui durent certainement être des plus actives en ce moment entre Byzantins et Sarrasins, également menacés par la formidable invasion du nord, réunis une fois de

1. Parmi ces sources occidentales, c'est encore la *Chronique* de Thietmar qui nous renseigne le mieux.

plus après tant de combats par la terreur de l'ennemi commun. S'il ne paraît plus possible, ainsi qu'on l'a cru longtemps sur la foi de documents inexacts, d'admettre qu'il y ait eu alliance formelle signée entre le Palais Sacré et les cours arabes du Kaire et de Palerme, cependant il semble certain, par le témoignage formel du moine de Saint-Gall, chroniqueur contemporain, qu'il y eut à ce moment entre les gouvernements byzantin et égyptien, comme aux temps de Nicéphore Phocas et de Mouizz, sous la pression du même péril commun, un rapprochement très marqué et que des subsides en abondance durent être envoyés de Constantinople en Afrique, en Sicile, jusqu'en Égypte pour y soudoyer le zèle arabe contre Othon II, pour aider les princes sarrasins à repousser par les armes l'attaque de ces guerriers transalpins qu'on n'avait pas réussi à écarter diplomatiquement. Les chroniqueurs musulmans, d'accord du reste en bien des points avec l'évêque saxon Thietmar de Mersebourg (1) qui est ici notre source occidentale contemporaine principale, se bornent à dire qu'à la nouvelle de la marche du « roi des Francs » (2) contre les Arabes de Sicile, l'émir de cette île, Abou'l-Kassem, fit proclamer la guerre sainte. Il se peut encore que le stratigos de Calabre ait pris directement à sa solde quelque bande musulmane qui opérait en ces contrées, mais jamais à aucun moment les armées du basileus et du Khalife n'ont combattu en commun contre Othon et ses troupes sur un même champ de bataille. Les chroniques contemporaines ne formulent pas le premier mot d'un fait pareil. Seules des compilations plus modernes ont contribué à propager cette grave erreur.

Avant de livrer bataille aux troupes de l'émir de Sicile, l'empereur allemand tenait à s'assurer la possession des places fortes byzantines qui lui serviraient de base d'opérations et de lieux de refuge en cas d'insuccès. Après Bari il prit Matera le 31 janvier. Aux premiers jours de mars il parut devant Tarente, une des plus fortes cités des Grecs en Italie. Les guerriers saxons, souabes et bavarois campèrent sur les rivages de cette mer azurée, sous les murs de l'antique cité du héros Taras que, quelques années auparavant, avaient assiégée les Arabes. La garnison byzantine se

(1) Il était noble, de la famille des comtes de Waldeck. Il mourut en 1018.

(2) C'est ainsi qu'ils désignent Othon.

rendit après une molle défense (1). L'Apulie tout entière, qui constituait plus d'une moitié des possessions des basileis en Italie, se trouvait dès maintenant, semble-t-il, en grande partie occupée. Il en avait coûté quelques semaines à peine d'efforts aux guerriers allemands. Le reste des garnisons byzantines, trop faibles pour leur tenir tête en rase campagne, se tenaient enfermées dans quelques châteaux et places fortes sans importance stratégique pour les envahisseurs.

Othon et ses troupes firent un long séjour dans Tarente ainsi prise de force sur d'anciens alliés auxquels on ne s'était même pas donné la peine de déclarer la guerre. Ils y célébrèrent pieusement les fêtes de Pâques, se préparant aux grands événements qui étaient proches, car l'heure allait enfin sonner du choc suprême avec les Infidèles. Abou'l-Kassem, dédaigneux de l'approche de l'armée allemande, avait, dès les premiers jours du printemps, reparu avec ses bandes aux blancs manteaux sur les rivages de Calabre, et les guerriers du Maghreb, plus nombreux que jamais, fourmillaient sur cette infortunée terre byzantine, devenue le champ clos des guerriers du Septentrion et de ceux du Midi, « gravement affligée par les Grecs et les Sarrasins », dit Thietmar. C'était vraiment là l'orage terrible qu'avait pressenti le vieux saint Nil dans ses visions prophétiques et dont l'approche l'avait décidé à quitter ces terres maudites pour fuir vers le nord avec ses moines fidèles.

Se faisant précéder par de nombreux espions, par de plus nombreux éclaireurs, « décidé », suivant l'expression du moine de Saint-Gall, « à conquérir l'Italie jusqu'à la mer de Sicile », Othon, vers la fin de mai seule-

(1) On conserve encore aux Archives du Mont-Cassin un document, en date d'avril 981 (Trinchera, *op. cit.*, n° VIII), délivré précisément à Tarente et par lequel un certain citoyen grec de cette cité, Léon Aichmalotes, fils de Jannitzi, et ses fils, les prêtres Christophore et Kalocyr, en vue de la rédemption de leurs péchés, font une donation (*dimidium vivarii, quod a vivario curticis Protopapæ non aberat* au célèbre et vénérable monastère des Saints Pierre et Paul de Tarente, aussi nommé monastère de Saint Pierre Impérial ou de Saint Pierre-en-l'Ile, ou des Saints Apôtres. Les donateurs, au cas où ils révoqueraient dans la suite cette donation, appellent sur leurs propres têtes les malédictions du Père, du Fils, du Saint-Esprit, de notre mère la sainte Théotokos et des trois cent dix-huit saints pères de l'Église.

Ce document, daté du règne des « grands basileis et autocrators Basile et Constantin », a été rédigé de la main de Grégoire Courtice, catépitrope, protopapas et taboularios dudit kastron de Tarente.

Les mêmes Archives possèdent un autre document, du mois de janvier de l'an 984 (*Ibid.*, n° IX), qui est un accord entre le très pieux higoumène Syméon, du même monastère, et divers autres personnages, accord rédigé par les mêmes fonctionnaires.

ment, alors que la saison était déjà brûlante sur ces étincelants rivages, quitta enfin ses cantonnements de Tarente, se dirigeant sur la Calabre dans la direction de l'ouest d'abord, du sud ensuite. L'armée suivait la voie militaire ancienne, qui tantôt s'adapte exactement à la courbe de la rive, tantôt s'enfonce dans ces terres basses et nues. On longea d'abord les bords si plats, si marécageux, si désolés du golfe de Tarente ; on franchit, à travers ces régions désertes autant que fiévreuses, l'insignifiant fleuve Bradano d'abord, puis le sauvage Basiento (1), non loin des ruines de l'antique Métaponte. Ici on traversait l'extrême pointe de la principauté de Salerne qui, par une disposition étrange, s'étendait jusque-là, détachant comme un coin jusqu'à la mer cette langue de terre qui séparait l'Apulie grecque du second thème impérial italien, la Calabre. On n'avait encore rencontré jusqu'ici aucun soldat ennemi. Rentrant sur terre byzantine, toujours longeant le bord de la mer et ses sables torrides, l'armée des guerriers vêtus de fer franchit des plaines immenses, traversa la Salandra, l'Agri, le Sinno qui est le Siris des anciens, tous ces fleuves torrentueux qui avaient vu la grâce et la mollesse des grandes cités grecques de jadis, et s'approcha enfin des premières hauteurs du massif sombre et boisé de la Sila. On touchait aux frontières de la Calabre actuelle. L'aspect de la contrée devenait chaque heure plus sauvage, plus rude, plus inhospitalier. La voie, nullement entretenue, était fréquemment coupée par tous ces torrents au lit large et pierreux. D'âpres montagnes, nues, arides, aux pentes escarpées, apparaissaient maintenant, descendant parfois jusqu'à la mer, ne laissant à la route que le plus étroit passage.

Ce fut à Rossano, la cité byzantine par excellence de toute cette région, la patrie du grand Nil, qu'on se heurta enfin aux premières avant-gardes de l'armée arabe et que les blonds Saxons étonnés virent pour la première fois les noirs guerriers du Maghreb dans le blanc burnous d'Afrique. Comme si le départ du vieux solitaire, si longtemps le protecteur de sa chère cité, avait entraîné aussi celui de cette divine Théotokos qui si souvent avait repoussé les Sarrasins des remparts de sa ville d'élection, la rude forteresse n'avait su cette fois résister à l'assaut des fils d'Ismaël. Les éclaireurs

(1) Ou Basente.

d'Abou'l-Kassem l'occupaient à l'approche des Allemands. Cependant ils ne cherchèrent point à défendre cette position si forte adossée à cette haute montagne couverte de bois jusqu'à son sommet aigu, ces bois touffus où se cachaient en foule les humbles cellules des moines basiliens et leurs chapelles creusées dans le tuf, ornées de fresques naïves. Après quelques vives escarmouches où les Allemands eurent le dessus, les Arabes se retirèrent dans la direction du sud-ouest, évacuant Rossano qui fut aussitôt occupée par les impériaux.

Othon, comprenant bien que le gros de l'armée ennemie était proche et que les choses allaient prendre la plus grave tournure, pressait sa marche sur les derrières de l'ennemi. Il laissa dans Rossano, sous la garde de l'évêque Dietrich de Metz, chancelier de l'empire, avec toute sa suite, son épouse grecque qui l'avait courageusement suivi jusque dans ces régions extrêmes, bravant, pour ne point le quitter, les fatigues atroces de cette vie des camps, si dure sous ce soleil presque africain. Quels sentiments devaient être ceux de la jeune souveraine qui se trouvait ainsi, par ces circonstances tragiques, transportée en ennemie dans cette cité si profondément byzantine, si passionnément fidèle au gouvernement de ses deux propres frères à elle, habitée par une population parlant la langue, suivant les coutumes qui avaient été les siennes durant les années déjà lointaines de son enfance agitée ? Les sources ne nous disent point si le fils qu'elle avait donné deux ans auparavant à son glorieux époux, avait, lui aussi, suivi cette mère dévouée jusqu'aux rives de Calabre. Mais la chose paraît vraisemblable.

Abou'l-Kassem, dit Ibn el-Athîr, s'était mis en marche avec toute son armée dans le mois de ramadhan de l'an 371 de l'Hégire, qui correspond à peu près au mois de mai de l'an 982. Il remontait lentement la rive calabraise à la rencontre des Allemands, lorsque ses avant-gardes chassées de Rossano lui annoncèrent l'occupation de cette place par l'ennemi. Les plus fougueux parmi ses lieutenants voulaient aller de suite attaquer les Allemands, mais lui, plus prudent, ordonna résolument la retraite. La flotte et l'armée arabes cheminaient de conserve.

Cependant Othon, qui, à l'exemple de tous les autres envahisseurs de l'Italie méridionale à cette époque, ne possédait pas de flotte et en éprou-

vait de cruelles difficultés, s'était abouché avec les capitaines ou protocarabes de deux grands et magnifiques chelandia byzantins rencontrés par lui dans un port de la côte, probablement à Tarente (1). Tous deux étaient munis d'appareils à feu grégeois, « de ce feu, dit Thietmar, que rien n'éteint, sinon le vinaigre ». Il avait pris à son service les capitaines de ces bâtiments. Eux s'étaient engagés à aller en haute mer brûler la flotte musulmane, mais ils n'y songeaient nullement en réalité, deux fois traîtres, traîtres à leurs souverains, qu'ils abandonnaient ainsi pour servir à prix d'or l'envahisseur étranger, traîtres envers celui qu'ils s'apprêtaient déjà à abandonner de même au cas où il serait vaincu. « Leurs navires, dit Thietmar avec une admiration naïve, étaient des bâtiments très allongés, et, par ce fait, merveilleusement agiles et rapides, portant double rang de rames sur chaque bord. Chacun avait cent cinquante hommes d'équipage. » C'était le type le plus parfait du vaisseau de guerre byzantin à cette époque.

Ce furent probablement ces navires que l'empereur allemand expédia au-devant de lui en reconnaissance. Ceux qui les montaient ne furent pas longs à lui faire savoir que les troupes musulmanes battaient en retraite le long du rivage calabrais et qu'il eût à se hâter. Laissant en arrière ses derniers bagages, tous ses *impedimenta*, le jeune héros, croyant enfin tenir la victoire tant cherchée, se jeta en avant avec la fleur de ses troupes, faisant telle diligence que dans la journée du 13 juillet (2) il atteignit l'armée sicilienne. De loin, il crut l'ennemi en petit nombre. Le moine de Saint-Gall dit qu'apercevant ces groupes de combattants épars, il s'écria : « Ce ne sont point là des soldats ; ce ne sont que des coureurs de grands chemins ». Hélas, il n'avait pas la pratique des guerriers de l'Islam, qu'il voyait pour la première fois. Il ordonna d'attaquer aussitôt.

Une grande bataille s'engagea sur la plage même, au bruit des flots de la Méditerranée, sur la marine de Stilo, non point de la Stilo actuelle qui

(1) Thietmar qui raconte ce fait ajoute ce renseignement curieux, que ces deux navires, qu'il appelle *salandria*, des « salandres », corruption évidente de « chelandia », avaient été jadis, sous le règne de Nicéphore Phocas, expédiés en Calabre par ordre de cet empereur pour y recevoir l'argent du tribut annuel de la province.

(2) Amari, *op. cit.*, II, p. 324, note 1, dit le 15. Thietmar donne la date du 13 : « *tertio idus Julii* ».

est située au sud et à l'ouest de Squillace, mais bien en un point appelé « Colonne (1) », quelque peu au sud de Cotrone, à la naissance très vraisemblablement de ce promontoire fameux situé au sud de cette ville, auquel les poétiques débris encore existants aujourd'hui du temple célèbre de Junon Lacinienne ont valu depuis des siècles ce nom de Cap des Colonnes (2).

Abou'l-Kassem, arrêtant sa retraite, avait résolument fait face aux assaillants qui, seigneurs et hommes d'armes, se ruaient à sa poursuite comme un torrent furieux. Son armée, rangée en bataille sur le bord de la mer, barra la route à l'empereur allemand. L'heure était solennelle. Des deux côtés on se disposa vaillamment à la lutte suprême. Jamais, depuis Poitiers, les hommes du nord n'avaient eu en face d'eux si grand armement sarrasin. L'exaltation religieuse paraît avoir été à son comble parmi les troupes germaniques. Beaucoup de guerriers persuadés qu'ils ne contempleraient plus l'aube prochaine, écrivirent leurs testaments et firent à l'Église des donations considérables. Un chevalier lorrain, Conrad, fils d'un comte Rodolphe, fit, sous la bannière impériale, en présence de toute l'armée, don à l'empereur de tous ses biens dans son pays natal, pour que celui-ci les donnât en fief, au cas où lui, viendrait à périr dans le combat, au couvent des Bénédictins de Gorze, près de Metz.

Les bataillons allemands se jetèrent sur l'ennemi avec un brillant courage. Ils rencontrèrent la plus opiniâtre résistance. Abou'l-Kassem et ses guerriers, très nombreux, ne brûlaient pas moins que leurs adversaires chrétiens de l'enthousiasme religieux le plus ardent. Tous les combattants siciliens avaient fait avec joie le sacrifice de leur vie. Encouragés par leurs ulémas, ils luttèrent avec héroïsme. Enfin, après une longue et terrible mêlée, la victoire sembla se dessiner en faveur de l'empereur germanique. Un escadron allemand, chargeant le centre des Siciliens, le rompit et le mit en déroute. Emportés par leur élan, les cavaliers saxons atteignirent les étendards de l'émir, que défendait un groupe nombreux

(1) L'appellation grecque Stilo répond à celle de Colonne.

(2) Amari, *op. cit.*, II, p. 324, note 2, estime qu'il ressort des particularités tant de la retraite d'Abou'l-Kassem que de la fuite d'Othon que la bataille du 15 juillet dut avoir lieu encore plus à l'ouest, certainement sur le rivage de la mer Cotrone. Le Crotone antique, n'est qu'à quarante-cinq milles de Rossano.

de la noblesse arabo-sicilienne, sous le commandement d'Abou'l-Kassem en personne. Une lutte furieuse s'engagea autour de ces bannières sacrées. Les Arabes succombèrent tous. Soudain on vit tomber également l'émir, trépas glorieux qui devait le faire inscrire au nombre des martyrs de l'Islam morts pour la Foi. Un coup porté à la tête avait mis fin à la vie de ce noble souverain, du chevaleresque Bulcassin (1). Tel est le nom déformé par lequel le désignent d'ordinaire les chroniques d'Occident.

En s'immolant de la sorte, Abou'l-Kassem et ses braves avaient procuré quelque répit aux fuyards du centre qui, se ralliant, se précipitèrent à nouveau dans la mêlée, résolus, eux aussi, à vaincre ou à périr. Mais ce ne fut que l'affaire d'un moment. Apprenant que leur chef aimé, leur vaillant émir était mort, la masse des Arabes prit la fuite après qu'une foule d'entre eux eut péri sous le sabre des Teutons (2).

C'était en apparence un premier grand succès pour les armes impériales. Hélas, il n'en était rien en réalité. Les guerriers allemands, il ne faut pas l'oublier, combattaient dans les pires conditions, inhabiles, sous leurs chemises de fer, à supporter l'écrasante chaleur d'une journée de juillet en ces parages si méridionaux, alors que leurs adversaires étaient dès leur enfance accoutumés à lutter sous des températures africaines autrement redoutables. Othon II crut trop vite qu'il avait partie gagnée. Sans perdre une heure, il fit reprendre la poursuite d'un ennemi qu'il croyait définitivement vaincu, et cela par des chemins difficiles, bordés à gauche par la mer, à droite par des montagnes à pic, coupés à chaque instant par des lits de torrents, routes propices à toutes les surprises. L'armée chrétienne se rua sur les pas des Arabes sans se garder aucunement, les croyant uniquement occupés à fuir. Mais déjà la majorité des fils d'Ismaël, rompus à cette guerre de rapides chevauchées et d'embuscades qui transforme si facilement les victoires en déroutes, s'étaient jetés à droite dans la montagne et s'y étaient ralliés, ardents à venger la mort de leur émir, guettant

(1) Bulcassinus, Bullicasinus, Bullicassinus, Bullcassim.

(2) Les sources diffèrent ici quelque peu. Thietmar et Ibn el-Athîr font remporter la victoire immédiatement à cet escadron sarrasin du centre, enfoncé puis rapidement rallié. Le moine de Saint-Gall et la plupart des autres sources donnent le récit plus probable de deux combats successifs, un premier où les Allemands furent vainqueurs, l'autre qui vit leur déroute. C'est à cette deuxième version que je me suis rallié.

çà et là le passage de l'ennemi débandé. L'occasion ne se fit guère attendre. Othon s'était imprudemment jeté avec une trop faible escorte à la poursuite d'un petit groupe de cavaliers qu'il serrait de près sur le rivage. Instantanément des bandes innombrables d'Arabes apparurent, descendant de toutes les hauteurs avec des cris affreux. L'armée allemande, surprise, se vit tout à coup attaquée avec la dernière violence, en tête, en queue et sur le flanc droit. A gauche, on était acculé à la mer, c'est-à-dire à la pire mort, car en fait de navires il ne devait guère y avoir là que ceux des Arabes. Ce second combat paraît avoir été livré très peu de temps après le premier, plus loin de Cotrone, dans la direction du sud et de l'ouest, probablement donc près du cap Colonne.

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du XIme Siècle de la Bibliothèque Nationale — Scènes de la vie rustique.

La plus horrible confusion s'ensuivit parmi tous ces malheureux guerriers d'Allemagne et d'Italie. Ce ne fut bientôt plus qu'un affreux massacre, dans ce site étrange et tragique, sous ce ciel de feu, entre ces arides et brûlantes montagnes et la mer qui reluisait comme de l'or fondu. Une foule de soldats de Germanie périrent sous le cimeterre et la

masse d'armes des Siciliens et des noirs d'Afrique. D'autres, en nombre, se jetèrent dans les flots, comme plus tard les Bourguignons à Morat, et périrent noyés. Le combat sans merci dura jusque bien avant dans la nuit, et plusieurs, dans l'obscurité profonde, succombèrent, paraît-il, aux coups de leurs compatriotes affolés. Richari, porte-lance de l'empereur, le comte Udo ou Otto, chef des guerriers francs, grand-oncle maternel de Thietmar, les margraves Berchthold et Gonthier de Misnie, l'évêque Henri d'Augsbourg, l'abbé Verner de Fulda, les comtes Thietmar, Bezelin, Gebhard et son frère Ezelin, Bourcard, Dedi, Conrad, Irmfrid, Arnold et d'innombrables autres guerriers et prélats allemands « desquels, dit Thietmar de Mersebourg qui y perdit cet oncle de sa mère, Dieu seul sait les noms », tombèrent en ce lieu. « Là périt, sous l'épée des Infidèles, s'écrie douloureusement un autre contemporain, la fleur éclatante de la patrie, l'ornement de la blonde Germanie, cette jeunesse si chère à l'empereur, qui dut voir le massacre du peuple de Dieu sous l'épée des Sarrasins, la gloire de la chrétienté foulée aux pieds des païens. » Une foule aussi de hauts personnages longobards payèrent ici de leur vie leur attachement à la cause allemande. Landolfe, le prince de Capoue, le fils aîné du fameux Tête de Fer, et l'autre fils de celui-ci, Aténulfe, périrent, puis aussi leurs neveux Ingulfe, Vadiperto et Guido di Sessa et le marquis Thrasemond de Tuscie.

Mais le sort des survivants fut peut-être plus terrible encore. La chaleur torride, la soif ardente en firent périr une foule dans les pires souffrances. Parmi ceux qui avaient échappé au massacre, beaucoup succombèrent plus tard à des fièvres malignes, suite immédiate de ces surhumaines fatigues. Une multitude enfin tombèrent immédiatement dans l'esclavage des Siciliens et des Africains. Dépouillés, entièrement nus, étroitement liés de cordes, ils furent expédiés comme un vil bétail pour être vendus sur les marchés de Palerme, de Mehedia et du Kaire, d'où bien peu devaient revoir leur brumeuse patrie. Le moine de Saint-Gall cite parmi ces derniers plus heureux l'évêque de Verceil qui fut envoyé comme esclave sur le marché d'Alexandrie d'Égypte et racheté après de longues années de servitude. Le moine écrivain assista, nous dit-il, au retour de cet infortuné dans son pays, et à celui de plusieurs autres. De

même on en vit rentrer peu à peu un certain nombre d'autres, clercs et laïques, qui regagnèrent l'Allemagne et l'Italie.

Ce fut donc le 13 juillet de l'an 982 que fut livrée cette bataille fameuse de Stilo, si douloureuse au cœur du vieux peuple allemand, où périt sous la main d'Ismaël la brillante noblesse teutonne et italienne. Longtemps, dans toutes les terres de Germanie, cette date demeura dans la mémoire populaire comme celle d'un des deuils les plus cruels, les plus universels, les plus sanglants. Il n'y eut presque pas une église, dans toute l'étendue de l'empire, dont le livre des morts ne contînt au moins un nom inscrit à ce jour.

Il semblerait presque, dit Giesebrecht, que la postérité se soit attachée avec un soin jaloux à ignorer jusqu'au lieu précis où vint ainsi sombrer la gloire militaire du peuple allemand. Tout ce qu'on peut tirer du témoignage si insuffisant des sources contemporaines est, je l'ai dit, que la bataille dut être livrée sur le bord de la mer, quelque part aux environs et au sud de la ville de Cotrone (1).

Outre cette foule de prisonniers de marque, l'armée chrétienne perdit sur le champ de bataille plus de quatre mille morts (2). Ce qui survivait se dispersa dans une fuite éperdue.

L'empereur Othon lui-même n'échappa à la mort que par miracle. Le récit de sa fuite tient du roman le plus extraordinaire. Comme les Sarrasins l'entouraient déjà de toutes parts, il réussit un instant à leur échapper et, suivi de son neveu Othon, le duc de Bavière, lança son cheval à toute bride vers la mer, où les deux grands chelandia grecs qui avaient assisté de loin au combat, lui apparaissaient comme un dernier espoir de salut. Une meute d'Arabes le poursuivait. Soudain son cheval, abîmé de fatigue, s'arrête, refusant de le porter davantage. Les Sarrasins se rappro-

(1) C'est sans aucun fondement qu'on a longtemps, sur le témoignage de Sigonius, fixé l'emplacement de cette bataille historique en une localité du nom de Basentello qu'on plaçait sur la rive du Basiento. Voy. Giesebrecht, *op. cit.*, p. 849, et Amari, *op. cit.*, II, fin de la note de la page 328. Quant à l'indication du site de Squillace fournie par la *Chronique* de la Cava, elle a, comme tant d'autres affirmations de même origine sur ces événements, perdu toute valeur depuis qu'on sait que ce document n'est qu'une falsification de Pratilli.

(2) La *Chronique* du protospathaire Lupus, ajoutant un zéro et transformant cette déroute en une victoire d'Othon, dit simplement qu'Abou'l-Kassem périt avec quarante mille Sarrasins !

chaient; il allait périr. Alors un Juif nommé Kalonymus, probablement un Juif d'Apulie ou de Calabre (1), qui lui était dévoué, dans un élan sublime, descendant de sa monture, la lui donna, lui disant seulement ces mots : « Prends mon cheval et, si je meurs ici, donne du pain à mes fils. »

En un clin d'œil, Othon bondissant sur le cheval du Juif, toujours suivi de ces noirs démons, arrive aux flots de la Méditerranée, seule voie ouverte devant lui. Il y pousse son coursier à la nage (2), appelant à grands cris le capitaine du chelandion byzantin le plus proche, lui faisant signe de le sauver. Mais le navire passe sans s'arrêter. Othon, désespéré, regagne la plage redevenue déserte, car ses persécuteurs, ignorant à qui ils ont affaire, ont déjà poussé plus loin. Il n'y retrouve que le Juif fidèle, qui n'avait pas voulu s'éloigner, oublieux de lui-même, anxieux du sort de son seigneur tant aimé. Quant au duc de Bavière, il avait continué à fuir. Au loin, on voyait accourir d'un galop furieux un nouveau groupe de cavaliers d'Afrique. « Que faire ?» demandait tristement l'empereur, abandonné de tous, à ce dernier fidèle. Il croyait son heure suprême venue ; puis, se reprenant, il ajoutait : « Pourtant il me reste un dernier ami. » Il n'y avait toujours de salut possible que du côté de la mer. Du moins on y pouvait périr en paix, loin des coups et des insultes de l'ennemi, éviter surtout la captivité, affront suprême dont l'idée seule ne se pouvait supporter. De nouveau le jeune empereur se lance dans les flots, toujours sur le cheval du Juif, cherchant à atteindre un autre bâtiment qu'il aperçoit au loin. Pendant ce temps les Sarrasins, accourus, hachent sans pitié l'héroïque serviteur. Le brave coursier, comme s'il devinait son précieux fardeau, nage avec ardeur, s'éloignant de la rive. Les Sarrasins n'osent ou ne peuvent le rejoindre. Enfin Othon, toujours nageant, rejoint le bateau sauveur. Hélas, c'était le second chelandion byzantin qui passait en ce moment! L'empereur, qui se noyait, n'avait pas le choix. Il fit signe d'arrê-

(1) C'est l'opinion d'Amari. Giesebrecht estime que la très importante famille juive des Kalonymus établie vers l'an 1000 à Mayence et à Spire fut la descendance de cet obscur et sublime héros, transportée en Allemagne par l'empereur reconnaissant.

(2) Alpert, qui écrivait sa Vie de Thierry (*Vita Theodorici*) vers 1005, dit qu'Othon s'était préalablement déshabillé et que l'officier slave dont il va être question, lui donna plus tard ses propres vêtements.

ter. Quand le protocarabos byzantin vit ce hardi cavalier fendant ainsi intrépidement les flots pour éviter la mort ou la captivité qui le guettaient sur la rive, la pitié le prit. Peut-être aussi l'espoir d'une riche rançon fut-il le mobile vrai de sa conduite? Il fit hisser Othon à bord. On le porta défaillant sur le lit du protocarabos. Nul n'a pris soin de nous dire ce qu'on fit du noble et vaillant cheval qui venait de sauver un empereur, le plus grand prince du monde à cette époque.

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du XIe Siècle de la Bibliothèque Nationale — Scènes de la vie rustique.

Quel drame ! Sur le pont de ce beau et fier bâtiment byzantin porteur du feu grégeois, triomphe de l'art naval à cette époque, auprès de cette côte lointaine, sous ce ciel étincelant de juillet, sur cette mer incomparablement bleue, quatre rangs de rameurs esclaves condamnés à la chiourme, cent cinquante marins, de nombreux pamphyles (1) sans doute, contemplent ce sauvetage étrange de ce jeune guerrier au somptueux accoutrement, nageant sur les flots comme jadis les héros antiques. Cependant ils ne se doutent point encore qu'ils ont devant eux le premier personnage de l'Europe, le tout-puissant empereur d'Occident ! Sur la rive, une foule de cavaliers aux noirs visages, aux coursiers agiles, guerriers pittoresques de blanc vêtus, agitant leurs armes au soleil, poussent dans leur rauque langage des clameurs de rage, voyant leur proie leur échapper.

(1) Soldats de marine.

Tout danger n'était pas écarté pour l'empereur allemand. Il avait la vie sauve, mais, pressé par la mort qui le traquait, il avait dû prendre refuge chez ses plus grands ennemis, ceux dont il venait d'envahir si injustement le territoire sans provocation aucune. Il n'osa se nommer, redoutant le pire traitement au cas où il serait reconnu, tremblant d'être pour le moins conduit captif à Byzance. Mais le destin s'en mêlait. Sur le chelandion grec se trouvait embarqué un officier de fortune, d'origine slavonne, nommé dans sa langue natale Xolunta, et Henri en allemand (1), qui avait jadis servi l'empereur. Il le reconnut aussitôt, eut pitié de lui, et durant qu'il était couché et que le protocarabos l'interrogeait, lui fit signe de ne trahir à aucun prix son incognito. Puis, lui-même, beau parleur, alla raconter aux Grecs que l'homme qu'ils venaient de sauver était un des grands officiers de l'empereur d'Allemagne, son chancelier, celui qui avait à sa disposition le trésor impérial tout entier, que c'était donc une prise excellente, et qu'on obtiendrait une grosse somme pour son rachat, mais qu'il fallait pour cela le ramener à Rossano, où se trouvait précisément la caisse impériale (2). C'est ainsi que le rusé Xolunta qui, probablement, s'entretenait avec l'empereur dans quelque langue du nord inintelligible aux officiers du chelandion, réussit, en se donnant lui-même pour garant de ses promesses, à décider le protocarabos à faire voile avec son précieux fardeau pour la place forte byzantine que tenait encore l'arrière-garde de l'armée allemande, et où se trouvaient l'impératrice, le chancelier, une foule de hauts personnages, le service du train avec les bagages et le trésor. Le voyage, bien que court, dut être plein d'angoisses pour l'empereur, si complètement isolé au milieu de ses ennemis, réduit à compter uniquement sur la foi de ce grossier officier de fortune. Celle-ci ne lui

(1) Voy. Amari, *op. cit.*, II, 326, note 3. En raison même de ces deux noms, Thietmar désigne encore plus bas cet officier sous le nom de «Binomius».

(2) Ici j'ai suivi également le récit d'Alpert dans sa *Vita Theodorici*. Thietmar dit seulement que le Slavon reconnut l'empereur; que celui-ci, après avoir longtemps cherché à cacher qui il était, finit par se nommer au protocarabos et lui demanda de le débarquer à Rossano pour qu'il pût y prendre sa femme et son trésor avant de quitter à jamais cette terre maudite où il était venu pour ses péchés. «Nous irons alors à Constantinople, dit-il, avec tous mes trésors, et les très pieux basileis mes beaux-frères m'y feront le meilleur accueil dans ma détresse et récompenseront largement celui qui aura ainsi sauvé les jours de leur allié.» Le Grec, ayant accepté, mit à la voile pour Rossano. A partir de là, les deux récits concordent. Dans l'un comme dans l'autre, les Grecs sont joués par Othon qui leur brûle la politesse dès l'arrivée du bâtiment byzantin devant Rossano.

fit point défaut. On navigua « nuit et jour », ce qui signifie, pense Amari, que le voyage dura un jour au moins, et on atteignit sans nouvel incident la rade de Rossano. Aussitôt Xolunta, se faisant descendre à terre sous prétexte de négocier la rançon, courut haletant trouver de la part de l'empereur son chancelier, l'évêque de Metz, qui, en l'absence de celui-ci, avait le commandement suprême.

On vit bientôt le prélat accourir sur la plage avec l'impératrice éperdue. Une longue file de bêtes de somme suivait qui portaient, cria-t-on du rivage aux marins grecs, le trésor impérial (1). A cette vue, le protocarabos alléché ordonna de jeter l'ancre aussitôt, et l'évêque de Metz, s'élançant dans une barque avec quelques officiers, se fit conduire au chelandion. Les Byzantins, toujours plus sans défiance, le laissèrent monter à bord et s'entretenir avec l'empereur. Sous prétexte de faire honneur à l'impératrice, Othon alla endosser un costume de cour qu'on lui avait probablement apporté, et qui devait être plus léger que l'habit de guerre, la cotte de mailles avec laquelle il s'était embarqué. Tout en conversant avec l'évêque, il se rapprochait insensiblement du bord du navire. Soudain on le vit d'un bond se jeter dans les flots, puis nager vigoureusement vers la rive. Un marin grec avait tenté de le saisir par son vêtement. Mais il tombe instantanément à la renverse, transpercé par l'épée du brave chevalier Liuppo, un des compagnons de l'évêque. Les autres Grecs, revenus de leur prodigieuse surprise, veulent s'élancer à leur tour, mais les autres suivants de l'évêque, mettant l'arme au poing, les repoussent. En même temps, de nombreuses barques se détachent du rivage pleines de guerriers allemands accourant au secours de leur prince. Cependant Othon, nageur intrépide, a déjà gagné la plage. Le tour était joué. « Ainsi », s'écrie Thietmar dont, à l'exemple d'Amari, j'ai surtout suivi le récit d'apparence si véridique (2), « ainsi les Danaens, qui avaient trompé toutes les nations de l'univers, furent trompés à leur tour. Quant à l'allégresse que

(1) Dans d'autres récits, cette file de bêtes de somme se réduit à un cheval de prix qu'on amène pour l'empereur. L'évêque paraît sur le rivage avec ce cheval et quelques serviteurs. Aussitôt qu'il l'a aperçu, sans attendre sa visite, Othon saute dans la mer. — Dans le récit d'Alpert, l'évêque n'accourt d'abord qu'avec deux seuls serviteurs, Itupo et Richizo, pour ne pas éveiller les soupçons des Grecs.

(2) Voy. Amari, *op. cit.*, II, p. 327. Les récits des historiens arabes concordent avec celui

témoignèrent les siens à l'empereur lorsqu'ils le virent revenu sain et sauf d'une telle aventure, je n'ai pas d'expressions pour la décrire. » Le même chroniqueur affirme que l'intention d'Othon était de remplir ses engagements vis-à-vis du protocarabos byzantin et de le récompenser magnifiquement, mais que celui-ci, bouleversé par cette aventure, ne se fiant plus à la parole de son prisonnier, mit aussitôt à la voile et s'éloigna sans attendre son dû (1).

Othon II, en atteignant la plage, avait bondi sur le cheval qu'on lui avait amené. Éperdu de joie par cette délivrance miraculeuse après cette captivité pleine d'angoisses, bénissant Dieu pour cette grâce inespérée, il galopa à toute bride vers la cité, où il tomba dans les bras de l'impératrice et de tous les siens. Il paraîtrait même qu'à ce moment aurait eu lieu une scène caractéristique. L'impératrice Théophano, énervée par ses récentes inquiétudes, se serait laissée aller à tourner en dérision les armées de Germanie, d'où fureur d'Othon et dispute violente puis réconciliation tardive des deux époux. Ce serait, du reste, l'unique fois qu'une querelle aurait éclaté entre eux (2), et l'évêque de Metz en aurait été l'instigateur. Lui, aurait, dans la suite, réussi à envenimer la querelle en répétant à Othon les paroles de sa femme.

Tel semble bien être le plus ancien et le plus vraisemblable récit de cette impériale aventure à laquelle ne manquent ni les traits de l'audace la plus fabuleuse, ni ceux de la ruse la plus habile, ni ceux surtout du dévouement le plus sublime, dévouement allant chez le Juif jusqu'à la mort, chez le Slavon jusqu'à la fidélité la plus inébranlable. Les basileis et le parakimomène Basile, apprenant quel captif illustre leur avait

de Thietmar pour les premiers épisodes comme pour la fuite d'Othon. D'autres historiens ont raconté les faits un peu différemment. Puis sont venues les interpolations de Pratilli à la Chronique de la Cava, interpolations qui ont un instant tout embrouillé.

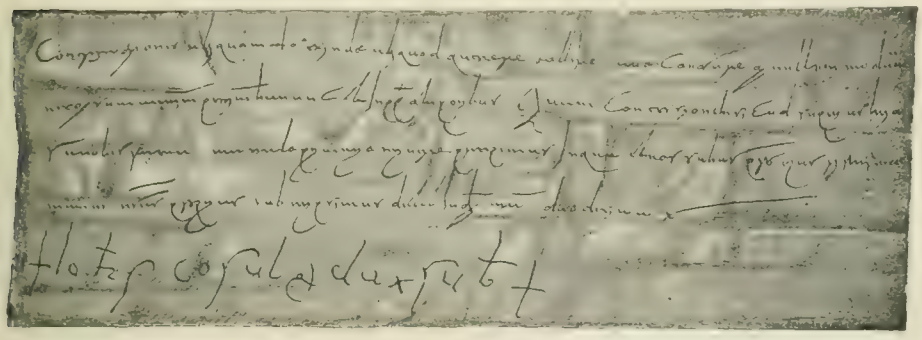
(1) Jean Diacre, le chroniqueur vénitien, dit que l'empereur fut retenu trois jours en tout sur le chelandion byzantin. — Alpert a donné beaucoup de détails évidemment inventés; tels les exploits des deux compagnons de l'évêque de Metz, Itupo et Richizo, sur le pont du chelandion byzantin.

(2) Mystakydis, *op. cit.*, p. 51. Il est fort curieux de remarquer, dit cet auteur, qu'à partir de ce moment et jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, le nom de l'impératrice ne figure plus sur aucun diplôme impérial à côté de celui de son époux, comme c'était si souvent le cas auparavant. — Voy. encore Moltmann, *op. cit.*, pp. 59-64, qui fait la même remarque et accuse aussi l'évêque de Metz d'avoir fait tout le mal. Toute cette histoire de la querelle des deux époux et de la part d'influence de Théophano dans cette expédition est bien obscure, de même les raisons de la brouille de l'impératrice avec l'évêque de Metz.

TABLEAU reliquaire byzantin avec figures en émail du Xme Siècle. — Collection du comte Gr. Stroganoff, à Rome.

échappé de la sorte après être demeuré tant d'heures en leur pouvoir, durent éprouver une violente colère. Plus tard cette histoire, déjà si merveilleuse par elle-même, a été amplifiée et travestie par d'infidèles écrivains désireux de lui donner une saveur plus romanesque encore.

De cette bataille affreuse où succomba la fortune jusqu'alors sans cesse grandissante de la maison de Saxe, beaucoup de détails demeureront à toujours obscurs, tant nos informations au sujet de ce grand drame



FAC-SIMILE des dernières lignes d'un diplôme autographe en date de 999, signé de Jean IV, hypatos (consul) et duc de Naples sous le règne de Basile II, conservé aux Archives de Naples.

sont rares, incomplètes, parfois contradictoires. J'ai longé ces beaux rivages par une éclatante matinée de printemps. Une barque aux rameurs pittoresques m'a porté du petit port de Cotrone à la plage déserte où blanchit au soleil la colonne solitaire, dernier débris du temple de Junon. J'ai vainement tenté de retrouver en esprit ce point précis de la rive où les cavaliers du Maghreb fondirent à l'improviste sur la chevalerie du nord, où le fier empereur d'Allemagne, pour échapper à ses ennemis, se précipita par deux fois dans les flots de la mer, renouvelant les prouesses des héros antiques; j'ai dû me résigner à passer mon chemin, sans emporter même cette satisfaction fugitive.

Dans un manuscrit grec du xe siècle de la Bibliothèque du Vatican, copié par un prêtre de Malvito, autrefois évêché, aujourd'hui petit village de la vallée de l'Esaro, on lit dans un graffite contemporain du manuscrit ces mots en grec : « En juin de l'an du monde 6490 (982 de l'Ère chrétienne), le Franc descendit en Calabre, attaqua les Sarrasins et en fit un grand

carnage, après quoi le Franc retourna en Italie et les Sarrasins en Sicile ». C'est une allusion contemporaine curieuse à l'expédition d'Othon II (1).

L'armée de Germanie était entièrement débandée. Tout ce qui n'avait pas été tué ou pris, fuyait dans toutes les directions, poursuivi par les cavaliers d'Afrique. L'empereur si miraculeusement délivré, l'impératrice, l'évêque de Metz et leur suite quittèrent presque sans escorte, dans la plus grande hâte, Rossano et la Calabre. Ce fut probablement à ce moment que Mileto, alors encore localité médiocre, fut quelque temps occupée par les Allemands, ainsi que l'indique Ibn el-Athîr (2). Le 27 juillet, Othon, complètement abattu et découragé, semble-t-il, et qui, le 20 ou le 22 juillet, était encore à Rossano, se trouve déjà à Cassano sur territoire salernitain. Le 18 août, nous le voyons à Salerne même (3). Le mois suivant, il se rendit à Capoue où il devait faire un plus long séjour. Il avait à y prendre d'importantes mesures, rendues nécessaires par la mort à la bataille de Stilo du prince Landolfe, mort qui laissait sans seigneur la principauté de Capoue, le duché de Spolète et la marche de Camerino. L'empereur nomma à la principauté héréditaire de Capoue le quatrième fils, encore mineur, de Pandolfe Tête de Fer, Landenolfe, sous la tutelle de sa mère Aloara. Spolète et Camerino, détachées de Capoue, furent données à un allié de la famille de Pandolfe, l'intrépide Thrasemond. En outre, comme l'empereur, dans la fâcheuse situation où il se trouvait, avait le plus grand intérêt à maintenir à tout prix dans sa fidélité le prince Mansone de Salerne, il crut devoir se rendre, une fois encore, de sa personne dans cette principauté vers la Noël. Dans les premiers jours du mois de janvier 983 seulement, il repartit enfin pour Rome. Il y demeura jusqu'à Pâques, accablé par sa défaite, aussi par la mort de son bien-aimé compagnon le duc Othon de Souabe, survenue en novembre à Lucques sur la route du retour, déjà

(1) Batiffol, *op. cit.*, p. 88.

(2) Fr. Lenormant, *La Grande Grèce*, III, p. 259.

(3) La vie du saint grec sicilien Sabas le Jeune (voy. Cozza-Luzi, *op. cit.*, p. 63) raconte qu'Othon emmena comme otage le fils du prince de Salerne et que saint Sabas, sur les supplications de ce dernier, se rendit à Rome et obtint de l'empereur, qui s'y trouvait en ce moment, qu'il relâchât son prisonnier.

Saint Sabas le Jeune vint encore une fois à Rome (*op. cit.*, p. 66), cette fois-ci pour y mourir en février 975. Il fut hébergé au monastère de Saint-César de la voie Appienne et fut bien accueilli par l'illustre évêque Jean de Plaisance, chancelier de l'empire germanique, qui se trouvait en ce moment dans la Ville éternelle.

uniquement occupé des préparatifs d'une nouvelle et plus formidable expédition vengeresse en Calabre.

Jusqu'ici j'ai négligé de dire ce qu'étaient devenus les Sarrasins vainqueurs à Stilo. Dja'ber, le fils d'Abou'l-Kassem, avait pris le commandement à la mort de son père. Bouleversé par cet événement, probablement fort pressé de rentrer à Palerme pour y devancer les compétiteurs possibles, il avait, après la fin du combat, fait immédiatement sonner le rappel, ne laissant même pas à ses guerriers le temps de piller les morts, de ramasser les armes innombrables éparses sur la rive et dans la campagne. Puis il avait repris la route de la Sicile. Cette retraite en pleine victoire était, pour la malheureuse Calabre, un coup de fortune inespéré. On ne nous a même pas dit si, dans sa hâte extrême, Dja'ber songea à rapporter dans son île le cadavre de son glorieux père; toutefois, étant données les pieuses coutumes musulmanes, le fait paraît certain. Mais si le fils put se montrer oublieux, il n'en fut point ainsi de la voix populaire, qui salua du beau titre de « martyr de la Foi » l'émir mort au champ d'honneur et lui fit cette oraison funèbre admirable, que rapporte Ibn el-Athîr : « Il fut juste, de mœurs aimables, plein d'amour pour ses sujets, affable, charitable ; il ne laissa aux siens ni un denier d'or ni un dirhem d'argent, ni un pouce de terre, ayant disposé de tout son bien en faveur des pauvres et des œuvres de bienfaisance ».

Cependant la nouvelle de cette immense catastrophe s'était presque instantanément répandue par l'Europe entière et y avait causé la plus incroyable stupeur, l'impression la plus profonde. Une légende s'établit aussitôt, grossissant encore, amplifiant à plaisir ces faits déjà si extraordinaires (1). De toutes parts, cette terrifiante nouvelle produisit des contre-coups immédiats. En Allemagne, la douleur fut à son comble

(1) Voy. Giesebrecht, *Jahrbuch des Deutschen Reiches unter d. Herrsch. K. Ottos II*, *Excurs XII*, pp. 164-170, et *XIII*, pp. 170-173, pour tous ces récits légendaires qui ont petit à petit transformé la déroute de Stilo en une victoire complète des Allemands. Voy. surtout le premier de ces *excurs* pour l'étude et la critique des sources authentiques concernant l'histoire de l'évasion quasi miraculeuse d'Othon.

Au moyen âge cette légende de la victoire complète des Allemands était si bien enracinée qu'Othon II était connu surtout sous le surnom de *Pallida mors Sarracenorum*. — Voy. aussi dans l'*Excurs XIII* les considérations sur le prétendu banquet sanglant célébré à Rome par Othon *sanguinarius*, ivre de vengeance. — Voy. encore *Geschichte der deutschen Kaiserzeit* du même auteur, t. I, p. 849, notes aux pages 597 et 598.

jusque dans les villages les plus reculés, en Saxe et en Thuringe surtout. Vers les frontières du nord et de l'est de l'empire, les Danois et les Wendes, comprenant que la puissance des Saxons abhorrés était gravement atteinte, reprirent les armes pleins d'espoir. Vers l'extrême sud, la situation eût été bien plus grave encore et tout eût été à redouter de la part des Sarrasins vainqueurs si, par une circonstance véritablement providentielle, le noble émir de Palerme, l'ennemi acharné des chrétiens, n'était venu à périr dans ce combat où ses guerriers avaient remporté une si complète victoire. Non seulement cet événement jeta le découragement parmi les Arabes de Sicile, mais, en brisant leur unité, il ne leur permit pas de poursuivre aussitôt leurs succès contre les Allemands et de recueillir ainsi les fruits de leur triomphe. Le Khalife fatimite Al-Azis se refusa en effet à reconnaître Dja'ber pour successeur de son illustre père dans l'émirat de Sicile, bien que le jeune prince se fût fait proclamer aussitôt. Il investit de ce haut commandement un de ses favoris à lui du nom de Djafar. Une autre condition heureuse pour les Allemands fut que le rapprochement, bien fragile du reste, opéré en face du danger commun entre Arabes et Byzantins, se trouva aussitôt détruit par le fait de la disparition de ce péril même.

Les circonstances n'en demeuraient pas moins fort critiques, parce que, dans tout le sud de la péninsule, malgré le peu d'aide qu'on pût en ce moment espérer de Constantinople, le parti grec avait repris courage de toutes parts après le désastre si complet des guerriers de Germanie et déployait l'activité la plus extrême.

L'Apulie comme la Calabre étaient subitement retombées en entier aux mains de leurs anciens maîtres, toutes les garnisons allemandes s'étant précipitamment retirées vers le nord ; et dans les principautés longobardes privées du bras puissant qui les avait si longtemps gouvernées, l'inquiétude, le trouble, l'anarchie grandissaient chaque jour. Dans l'Italie septentrionale et centrale seulement, la présence encore formidable de l'empereur d'Occident empêchait tout mouvement hostile, mais à mille indices on devinait que l'effroi des armes allemandes n'était plus le même en ces régions.

De toutes parts, par contre, arrivèrent d'Allemagne au jeune souverain

d'ardents témoignages de fidélité que lui adressaient ses grands vassaux et qui lui mirent quelque baume au cœur. Décidé à l'action la plus vive pour venger terriblement sa défaite, le vaillant prince, qui avait enfin retrouvé son équilibre après ce choc cruel, convoqua déjà pour le mois de juin à

MOSAÏQUE du tombeau de l'empereur Othon II, représentant le Christ entre les apôtres Pierre et Paul, un des débris encore subsistants dans les « Grottes vaticanes » du monument élevé à Rome à son époux par la piété de l'impératrice Théophano d'Allemagne.

Vérone une assemblée solennelle de tous les princes et seigneurs d'Allemagne et d'Italie. Il semble à ce moment aussi s'être réconcilié avec Théophano, avec laquelle il était en froid depuis l'altercation de Rossano (1). A la voix de son jeune chef, toute la noblesse de Germanie presque sans exception passa les monts, et la ville de Vérone vit bientôt réunie dans ses antiques murailles, sur les rives de l'Adige impétueux, la plus auguste assemblée, tous les grands, tant laïques qu'ecclésiastiques, de Saxe, de

(1) Moltmann, *op. cit.*, p. 64.

Franconie, de Souabe, de Bavière, de Lotharingie, tous ceux de Lombardie et des terres romaines, tous ces hommes vaillants, de nation, de langue, de coutumes si diverses, tous consternés par ce grand désastre, brûlant de le venger, tous groupés autour de leur empereur bien-aimé, demeuré plein d'énergie malgré ses malheurs, de sa belle compagne l'impératrice Théophano, de sa mère l'impératrice douairière Adelhaïde, alors encore dans la force de l'âge, de son fils le petit Othon III âgé de trois ans, de sa sœur Mathilde, la sainte et vertueuse abbesse de Quedlinbourg, de sa cousine la très prudente Béatrice, fille du duc Hugues le Grand, épouse de Frédéric, duc de Haute Lotharingie.

Le Reichstag de Vérone fut caractérisé par la préoccupation très visible de l'empereur de considérer désormais ses terres d'Italie et d'Allemagne comme ne constituant qu'un seul et unique empire. Sur son désir exprès, les grands vassaux des deux nations y proclamèrent solennellement « roi de l'empire de Germanie et d'Italie » le petit Othon et il fut convenu que cet enfant recevrait plus tard la couronne à Aix-la-Chapelle à la fois des mains du premier archevêque d'Allemagne et de celles du premier archevêque italien.

Pour pouvoir se consacrer plus complètement aux préparatifs de la guerre prochaine, Othon nomma encore régente pour la Lombardie sa mère Adelhaïde, lui désignant Pavie pour résidence. Hugues, fils du margrave Hubert et parent de l'impératrice douairière, fut investi à nouveau du commandement de la marche de Tuscie, dont il avait été dépouillé jadis. Il devait bientôt devenir un des plus puissants champions de la maison de Saxe en Italie.

Alors seulement l'ardent empereur put se livrer avec toute son énergie à ses préparatifs de vengeance, reprendre tous ses plans de lutte contre les Arabes et de conquête définitive de l'Italie méridionale. Ne pouvant compter aussi complètement qu'il l'aurait voulu sur le concours de ses vassaux d'Allemagne qui avaient déjà la tâche de protéger l'empire sur ses frontières du nord et de l'est, il résolut de se former une armée surtout italienne. Par toutes les provinces de la péninsule, les hommes qui devaient le service militaire furent convoqués sous les bannières de l'empereur. Othon se flattait de jeter toute l'Italie sur la Sicile. Sérieusement

il songeait, « comme jadis Xerxès (1) pontifiant l'Hellespont », s'écrie le moine de Saint-Gall, une fois qu'il aurait conquis la Calabre, à jeter un pont sur le détroit de Messine pour pouvoir ainsi plus facilement attaquer les Arabes chez eux.

Le brillant Reichstag de Vérone fut clos vers la fin de juillet. Le jeune empereur y avait déployé la plus grande activité, dont témoignent les nombreux actes qui y furent dressés par son ordre. On ne se sépara pas toutefois sans de fâcheux pressentiments. Le vénérable abbé Maïeul de Cluny, ce saint homme qui passait pour un voyant, saisit un jour les mains d'Othon, le suppliant de ne pas retourner à Rome, où il trouverait son tombeau. Mais le jeune héros ne songeait pas un instant à reculer. Il jetait sans crainte dans la balance l'enjeu de sa vie, tout entier aux glorieux projets qu'il s'était proposés pour but de son existence. Ses fidèles guerriers allemands prirent congé de lui et, faisant escorte au petit Othon III, repassèrent les monts.

L'empereur, toujours suivi de l'impératrice Théophano, se rendit alors par Mantoue à Ravenne. Dans cette ville, il fut fort occupé de régler la situation de Venise, bouleversée par les luttes intestines qui avaient suivi le massacre du tyrannique doge Pierre IV Candiano, le 12 août 976, celui-là même qui, bien que demeuré depuis 967 le fidèle vassal d'Othon, avait entretenu avec Byzance les plus amicales relations et signé en 971 la convention destinée à prohiber tout commerce d'armes et de bois de navires entre Venise et les Sarrasins (2). Le jeune fils de Pierre avait péri avec lui. En même temps, dans un effroyable incendie allumé par les émeutiers, avaient brûlé le palais ducal, l'église Saint-Marc (3) et plus de trois cents maisons.

Déjà au Reichstag de Vérone, dans la journée du 7 juin, Othon, pardonnant le meurtre de Candiano, avait conclu à nouveau alliance avec le doge et la jeune République qui naissait à la puissance. Il avait le plus grand besoin de son aide, puisque, seule avec Amalfi, elle se trouvait à cette époque en état de lui fournir les vaisseaux indispensables à la conquête

(1) Le chroniqueur dit par erreur « *Darius* ».

(2) Voy. p. 239.

(3) Lors de la reconstruction de cet édifice par le doge Pierre Orseolo, le *Chronicon Venetum* dit qu'un tableau d'or et d'argent fut commandé à Constantinople.

de la Sicile. Elle, de son côté, volontairement oublieuse de ses antiques relations de vassalité avec l'empire d'Orient, avait reconnu la suzeraineté du césar germanique. En échange, celui-ci lui avait accordé les privilèges commerciaux les plus étendus dans tous ses États italiens et autres. Comme, en outre, une révolution nouvelle avait éclaté dans la ville et que la faction contraire ou faction byzantine, conduite par les Morosini, avait triomphé des partisans de l'alliance germanique, l'empereur s'était vu dans l'obligation de fournir à ces derniers, dont les chefs, tous membres de la famille Kaloprini, étaient venus l'implorer jusqu'à Vérone, le moyen de rentrer victorieux dans leur patrie. Tandis qu'à l'aide des secours qu'il leur avait donnés, ceux-ci bloquaient par terre Venise, l'empereur quitta Ravenne.

La campagne contre les Arabes de Sicile était une seconde fois ouverte. L'armée impériale, longeant le rivage de l'Adriatique, s'avança rapidement vers le sud, en apparence insouciante des ardeurs d'une température estivale. Le 24 août déjà, l'empereur, paraissant vouloir éviter cette Rome qui devait lui être fatale, campait sur les bords du Trigno, rivière qui coule à travers la terre des Abruzzes. Le 27, il était à Larino, sur le Biferno (1), dans la province actuelle de Molise, à deux pas de la frontière byzantine. Au lieu de la franchir, il dut, hélas, accourir à Rome où le pape Benoît VII se mourait lentement. A tout prix il fallait empêcher la faction hostile à l'empire de lui donner un successeur de son choix. Benoît n'expira qu'en octobre (2), après neuf ans de pontificat, et Othon fit élire à sa place son plus dévoué serviteur, l'évêque Pierre de Pavie, ancien archichancelier de l'empire, qui prit le nom de Jean XIV. C'était un grand succès pour la politique impériale allemande. Mais le sort contraire s'en mêlait et les plus graves nouvelles arrivèrent malheureusement à ce moment de Germanie à l'empereur. Les frontières du nord et de l'est étaient en feu. Les Danois et les Wendes, retournés au paganisme, s'étaient jetés sur les terres de l'empire, sur la Saxe jusqu'à l'Elbe, prenant et brûlant les villes, dévastant et massacrant. Le danger était extrême.

(1) Voy. Giesebrecht, *op. cit.*, pp. 849-850.

(2) L'inscription funéraire de ce souverain pontife se voit encore dans l'église de Santa Croce.

Tant de préoccupations, tant de calamités dépassèrent les forces déjà très affaiblies du jeune souverain. Les Grecs d'Italie comme les Sarrasins de Sicile, de nouveau si gravement menacés, allaient pouvoir respirer. Comme Othon se disposait à rejoindre son armée qui l'attendait sur l'extrême frontière d'Apulie, il tomba gravement malade de la dysenterie. Voulant guérir vite, il absorba des médicaments à trop haute dose. Bientôt la fièvre devint ardente. Tout espoir disparut. Lui-même ne se fit aucune illusion et prit ses dispositions suprêmes. Il mourut au Palais impérial de Saint-Pierre, environné de ses compagnons de guerre éperdus, assisté du pape, des cardinaux, des évêques, de sa femme l'impératrice Théophano, après avoir confessé sa foi à haute voix en langue latine et reçu l'absolution et la communion. C'était dans la journée du 7 décembre 983.

SCEAU ou BULLE DE PLOMB de Mansone III, patrice impérial et duc d'Amalfi, vassal des basilcis Jean Tzimisces et Basile II voy. p. 502. — (Ce sceau unique est conservé dans la collection Corvisieri à Rome.)

Il n'avait que vingt-huit ans, ayant été roi presque toute sa vie, empereur pendant dix-sept années. Durant les dix dernières, il avait régné seul. Il fut enseveli au milieu de la douleur universelle, dans un sarcophage antique, dans le vestibule de Saint-Pierre. Seul de tant de césars germaniques, il reposa dans la Ville éternelle auprès de ces papes que lui et son père avaient faits et défaits. Ses cendres subsistent encore aujourd'hui dans ces souterrains augustes qui ont nom les Grottes vaticanes, et les pieux pèlerins d'Allemagne y admirent toujours la précieuse mosaïque, probablement commandée par Théophano à des artistes byzantins, qui représente Notre Seigneur entre les saints Pierre et Paul (1). Elle décorait le monument primitif élevé par sa femme à la gloire de ce noble empereur dont la naissante fortune sombra si tristement sur la radieuse et funèbre plage de Stilo (2).

Avec l'infortuné Othon II, mort sans avoir pu tirer vengeance des

(1) Voy. la vignette de la p. 525.
(2) Sur le tombeau d'Othon II voy. Gregorovius, *op. cit.*, III, pp. 387 sqq.

Sarrasins d'Afrique, s'évanouit à jamais la gloire de la maison de Saxe, la plus puissante du monde à cette époque. Le sceptre des empereurs tombait aux mains d'un enfant, le petit Othon III, son fils unique (1). Les Byzantins triomphaient. Si leurs jeunes basileis eussent été matériellement en état d'utiliser à ce moment la grande victoire de l'Islam à Stilo et la mort d'Othon II, l'empire d'Orient eût peut-être réussi, comme l'a fort bien dit Gregorovius, à réinstaller pour un long temps ses exarques à Ravenne, et à Rome des papes de son choix.

De tous ces événements qui tant agitèrent l'Italie méridionale à cette époque, qui durent avoir un si grand retentissement à Constantinople et tant occuper les conseils du Palais Sacré, qui surtout durent procurer de si cruelles insomnies aux malheureux gouverneurs byzantins des thèmes péninsulaires, abandonnés avec des forces si réduites en face de si grands périls ; de tous ces événements, je l'ai dit, les chroniqueurs byzantins ne soufflent mot. C'est comme s'ils n'avaient jamais ouï parler de la grande expédition d'Othon II, de la prise de Bari par les guerriers allemands, de leur rapide conquête des villes d'Apulie, de la grande catastrophe surtout qui ruina si misérablement tout ce beau début des armes germaniques. De tout cela nous ne saurions absolument rien si les chroniqueurs occidentaux et arabes n'avaient pris à tâche de nous renseigner quelque peu. Mais naturellement ceux-ci ne nous ont parlé que de ce qui se passait dans les armées d'Othon II ou dans celles d'Abou'l-Kassem. De ce qui se passait dans celles des très pieux basileis nous ne savons pas un mot, pas même le nom des chefs. Ce n'est que par de rares allusions éparses dans les récits des chroniques italiennes ou siciliennes que nous parvenons à glaner quelques maigres indications. Nous ne savons même ni quand ni comment finit l'administration du magistros Nicéphore. Nous ne savons pas davantage, je l'ai dit plus haut (2), ce qui se passa réellement entre Byzantins et Arabes réunis contre le péril commun du

(1) La Grecque Théophano avait donné encore trois filles à son impérial époux : Adelhaïde et Sophie, qui, pour répondre aux vœux de leur mère, embrassèrent plus tard la vie monastique et furent abbesses de Quedlinbourg et de Gandersheim, et Mathilde, qui épousa Ehrenfried, fils du comte palatin Hermann de Lotharingie.

(2) Voy. p. 505.

nord. Seulement toute idée d'une alliance formelle entre les deux puissances, idée longtemps acceptée sur la foi de sources falsifiées, doit être définitivement abandonnée. Pour le reste, nous en sommes réduits à des suppositions. Certainement il y eut action commune motivée par des intérêts communs, mais action uniquement diplomatique, se manifestant du côté des Byzantins par des envois de subsides (1). Il ne paraît pas que, sur aucun point, les troupes byzantines aient combattu à côté des troupes arabes. Les garnisons grecques se défendirent mollement en Apulie contre l'attaque formidable des Allemands, et sur la plage de Stilo, les bataillons sarrasins se trouvèrent seuls en présence des forces germaniques. Il est vrai que les deux chelandia byzantins du port de Rossano qui tant excitèrent l'admiration du chroniqueur Thietmar suivaient de loin les opérations des deux armées, mais, malgré qu'en dise cet historien, ils semblent avoir tenu dans cette circonstance un rôle de simple observation, non celui de belligérants.

Outre les indications déjà données au cours de ce récit, voici encore quelques maigres renseignements empruntés à diverses chroniques et qui sont relatifs à l'histoire des thèmes byzantins d'Italie durant ces premières années du règne commun de Basile II et Constantin depuis 976, date de leur avènement définitif, jusqu'à la fin de 983, date de la mort d'Othon II :

En 978, suivant la *Chronique* du protospathaire Lupus, était mort l'archevêque Jean de Bari qui eut pour successeur l'archevêque Paul (2).

En août 979, toujours d'après la même *Chronique*, un certain protospathaire Porphyrios tua l'évêque d'Oria dans des circonstances que nous ignorons. Les *Annales* dites *de Bari* placent à la même année la fondation du monastère de Saint-Benoît de cette ville par le vénérable abbé Hiéronymos (3).

Le protospathaire Lupus dit encore que vers l'année 980 le patrice Kalocyr Delphinas était à la tête de l'administration impériale en Italie. Peut-être était-ce ce catépano qui avait succédé au magistros Nicéphore ?

(1) Les Arabes, « soudoyés par Basile », battirent Othon au cap des Colonnes (*Chronicon venetum navale*, VI, 15, et Hepidam, *Ost.*, II, 9).

(2) Voy. Hirsch, *De Italiæ inferioris annalibus*, p. 7.

(3) *Ibid.*

Nous ne savons presque rien de son gouvernement. Ce fut lui qui organisa la résistance à l'invasion allemande de 982. Très vraisemblablement même il avait dû être envoyé de Constantinople à cette intention avec des troupes de renfort dès qu'on y eut été informé de l'arrivée d'Othon II en Italie en 980 et de ses projets si menaçants pour la sécurité des thèmes de Calabre et d'Apulie. Les dates concordent. Kalocyr Delphinas paraît s'être acquitté assez mal de la tâche qui lui avait été confiée, puisque les villes de l'Apulie pas plus que Bari sa capitale, résidence du catépano, n'offrirent de résistance sérieuse,mais tombèrent successivement aux mains d'Othon. La déroute des Allemands au cap Colonne vint très heureusement tirer le général byzantin de la cruelle extrémité dans laquelle il se trouvait. Grâce à ce complet désastre des guerriers d'Occident, ses troupes purent rentrer aussitôt dans toutes les villes qu'elles avaient perdues. Dans un document en date du mois d'août de l'an 983, le seul que nous connaissions de ce catépano, adressé par lui à l'évêque grec Rhodostamos et conservé aux Archives de la cathédrale de Trani (1), il déclare qu'il a été tout spécialement chargé par les très pieux basileis de recevoir à composition tous ceux qui, dans les thèmes d'Italie, désirent rentrer en grâce auprès de leurs souverains à la suite des récents événements. Il rappelle qu'il a dû faire le siège du kastron de cette cité pour la reprendre aux ennemis de ses seigneurs, et que son entreprise a été couronnée de succès. En conséquence, il confirme dans son siège ledit évêque demeuré fidèle aux basileis dans ces circonstances douloureuses. Il signe ce document de ses titres d'anthypatos, de patrice, de catépano d'Italie, et déclare qu'il y a appendu sa bulle de plomb aux types accoutumés. Bien que ce précieux parchemin ne fasse pas directement allusion aux Allemands, la date du mois d'août 983 est là pour indiquer que c'est bien sur ceux-ci que Kalocyr Delphinas a repris Trani, la garnison installée lors du passage de la grande armée impériale germanique ayant probablement tenté de tenir bon après le désastre du cap Colonne. Nous aurons à reparler, dans la suite, de ce personnage qui gouverna l'Italie byzantine jusqu'au delà de l'an 980 et qui, un peu plus tard, compta parmi les plus énergiques partisans du prétendant Bardas Phocas. Peut-être avait-il dû sa nomination en Italie à

(1) Voy. Beltrani, *op. cit.*, pp. XXIV et 11 (doc. VIII).

l'influence, déjà très puissante à ce moment, du fameux domestique des Scholes d'Anatolie.

A l'année 981, les *Annales* dites *de Bari* notent une guerre entre les habitants de Siponto et ceux d'Ascoli (1), probablement quelque lutte sans importance et toute locale entre les milices de ces deux cités, situées à peu de distance l'une de l'autre.

A l'année suivante, nous verrons un certain Sympathikios, stratigos du thème de Longobardie (2), signer un diplôme qui est aujourd'hui encore conservé aux Archives de Naples (3). Ce fonctionnaire a certainement été un des lieutenants du catépano Kalocyr Delphinas dans la lutte contre les envahisseurs allemands dans ces années 982 et 983.

Par la lecture de la *Vie* de saint Nil, par celle des autres documents hagiographiques contemporains de même ordre, aussi par l'étude des monuments, nous arrivons toutefois à nous procurer encore quelques autres indications précieuses sur l'existence, les mœurs, les coutumes de ces populations byzantines des deux thèmes d'Italie durant cette fin du xe siècle. On entretenait les plus étroites relations avec Constantinople et Salonique. Les couvents basiliens correspondaient avec l'Athos, avec le fameux grand monastère de Stoudion, pépinière de moines érudits et d'esprits distingués, avec toutes les autres grandes communautés monastiques de l'empire en Orient. Leurs religieux allaient fréquemment en pélerinage aux Lieux saints. Même, malgré l'hostilité presque constante, suite des exigences de la politique, les Grecs de Calabre et de Longobardie se trouvaient également en perpétuel commerce d'échange et de bons procédés avec l'Italie longobarde et jusqu'avec Rome. Saint Nil, à l'époque où il résidait encore aux monastères de Mercure, fut, nous l'avons vu, dépêché dans cette ville par son higoumène pour acheter des livres. De même, plus tard, lorsqu'il quitta définitivement le sud de la péninsule, fuyant devant les Sarrasins, il fut reçu comme un compatriote par le prince de Capoue, comme un frère par les Bénédictins du Mont-Cassin, qui l'installèrent dans un de leurs prieurés.

(1) « *Hoc anno fecerunt bellum Sipontini et Asculenses in vado Somilo.* »
(2) C'était, on le sait, le nom officiel de l'Apulie.
(3) Voy. p. 537.

Dans mon Histoire du basileus Nicéphore Phocas, j'ai insisté longuement sur cette question de la grécité si complète de l'Apulie et de la Calabre dans cette seconde moitié du xe siècle. Même dans les quelques villes de ces deux thèmes demeurées foncièrement latines, on voit l'influence byzantine se faire vivement sentir. Bari, toute latine qu'elle se fût maintenue, n'avait pas échappé à cette influence. La présence du catépano, chef suprême de l'Italie byzantine au nom des basileis, les nécessités de transactions commerciales incessantes avec Constantinople et les autres grandes villes maritimes de l'empire, avaient peu à peu amené et fixé dans cette populeuse cité une nombreuse et importante colonie de familles grecques riches et puissantes. Bien longtemps après, on y trouvera encore une église de Saint-Nicolas des Grecs. Brindisi, ruinée, nous l'avons vu, par les Sarrasins en 977, rebâtie plus tard par le catépano Lupus Protospatha, eut des évêques grecs jusqu'à la conquête normande, assure Nil Doxapatris (1). Dans Trani, elle aussi rebelle à l'influence grecque et où, comme à Bari, le rite demeura toujours latin (2), nous trouvons l'église byzantine de Sainte-Marie « de Dionisio », avec la précieuse inscription encore existante d'un turmarque du nom de Deuterios. Naples, grande ville latine, gouvernée par un duc byzantin, comptait des paroisses grecques, dont une de Sainte-Marie « in Cosmedin » et au moins un monastère grec des saints Sergios et Bacchus. Son atelier monétaire, comme ceux de tous les princes longobards voisins, frappait monnaie à l'imitation exclusive des types byzantins. Même toute l'Italie méridionale usait de préférence de la monnaie d'or, d'argent et de bronze des basileis. Dans son intéressant volume consacré à l'Abbaye de Rossano,

1) Voy. dans Beltrani, *op. cit.*, pp. xx sqq. et 6 (doc. VI), un très curieux bref latin conservé aux Archives de la cathédrale de Trani, daté du mois d'avril de la huitième Indiction de la dix-septième année du règne de Basile II et de Constantin (avril 976), promulgué au nom de Jean, archevêque de Canosa et Brindisi (voy. p. 531), concernant un certain Maraldus, fils du spatharocandidat impérial Inquintos (?). Voy. *ibid.*, p. 7 (doc. VII), un autre acte en latin, conservé aux mêmes Archives, daté de la quarante-troisième année du règne de nos deux basileis, par lequel Smaragdos, juge de la cité de Trani, confirme un document daté de la vingtième année desdits empereurs (979), dans lequel il est question de Musando (?), fils de ce Maraldos.

2) Cependant, d'après le document adressé à l'évêque de cette ville par Kaloeyr Delphinas, document cité à la p. 532, il semble bien qu'à ce moment du moins cet évêché fût grec. Voy. Beltrani, *op. cit.*, p. xxiv.

l'abbé Batiffol (1) a signalé d'autres exemples encore de cette influence byzantine si complètement prépondérante à cette époque dans tout le sud de la péninsule : mais je ne veux pas sortir des limites des thèmes byzantins d'Italie proprement dits.

Ces documents, d'autres encore, malheureusement bien rares, nous font deviner combien dure et tyrannique était cette administration impériale dans ces provinces cependant si passionnément attachées à la mère patrie. Le basileus, représenté par ses impitoyables stratigoï, était un souverain sans entrailles dans son *dominium*. Les *reipublicæ hactionarii* étaient d'une cupidité, d'une dureté intolérables. Qu'on se rappelle ce « juge des thèmes d'Italie et de Calabre » auquel saint Nil refusait de faire aucun présent et ce qui s'ensuivit (2). En Calabre, les soulèvements sont fréquents contre les stratigoï accablant le peuple d'impôts. La fraction latine de la population était surtout pleine d'animosité et de rancune contre ces fonctionnaires odieux. Pour tout éloge de l'évêque Byzantios de Bari, mort en 1035, le chroniqueur anonyme de cette ville disait : « Il fut un très pieux père pour les orphelins, mais il se montra terrible et sans crainte contre tous les Grecs (3) ». De là, au XIe siècle, nous le verrons plus loin, les continuels soulèvements de « conterati » ou paysans révoltés contre l'autorité centrale ; de là, nous le verrons encore, la fameuse insurrection du patriote Melo qui sonna le glas de la puissance byzantine en Italie, révolte encouragée par le pape Benoît VIII et par l'empereur Henri II lui-même; de là encore, lorsque les catépanos, ne parvenant plus à assurer la frontière du nord, eurent été forcés de prendre des Normands au service de l'empire et de leur confier la garde de Melfi et de Troia, de là encore, dis-je, l'attitude d'Ardouin, leur chef, « lequel, feignant qu'il estoit dolent de la grevance que les gens de Longobardie souffroient de la seignorie de li Grex, lor promettoit de vouloir fatiguer et travailler pour lor délibération ».

Les Archives de l'Italie, celles de Naples surtout (4), si riches encore,

(1) Page XVIII de l'Introduction.
(2) Voy. p. 478.
(3) « Fuit piissimus pater orfanorum, atque terribilis et sine metu contra omnes *Graecos*. »
(4) Archives royales. Bibliothèque de la Soc. hist. napolitaine. Bibliothèque Brancaccione, etc.

contiennent, on le sait, de nombreux diplômes grecs et aussi latins aux noms des basileis byzantins. Parmi eux, un certain nombre sont contemporains du long règne commun de Basile II et de Constantin, son frère. Ainsi, dans la belle publication consacrée par Capasso aux documents relatifs à l'histoire du duché de Naples (1), se trouvent publiés quarante et un actes, tous en langue latine, rédigés dans cette ville sous le règne de ces empereurs, marqués, en tête, de leurs noms, datés des années de leur commune administration. Tous en effet, sans exception, portent en tête, au-dessus du nom du « consul et duc régnant » (2), celui de Basile seul ou ceux de Basile et de son frère, preuve frappante de l'état de vassalité dans lequel se trouvait la république italienne vis-à-vis du Palais Sacré, état de vassalité à peine modifié par l'éphémère conquête d'Othon II lors de sa descente en Italie. Le dernier de ces documents, qui tous concernent des intérêts privés, porte la date de 1021, soixante-cinquième année « *nostri magni imperatoris Basilii* », soixante-deuxième année « *fratris ejus Constantini* » (3).

De même dans la grande et belle publication intitulée : *Napolitani (regii) archivi monumenta edita et illustrata*, sont publiés de très nombreux diplômes (4) ayant également trait à des intérêts privés et se rapportant à toutes les régions de l'Italie byzantine, rédigés tous en langue latine, portant tous aussi en tête les noms des deux empereurs (5). Les plus anciens portent en outre le nom de Jean Tzimiscès. Tous ces documents, je le répète, sont d'intérêt privé, et s'ils sont très précieux pour l'étude des coutumes, des mœurs, du droit social dans les thèmes byzantins à cette époque, ils n'ont pas d'importance proprement historique. Quant aux diplômes italiens rédigés en langue grecque au nom des fils

(1) *Monumenta ad neapolitani ducatus historiam pertinentia*, Naples, 1881-1892, tome II, 1re partie.

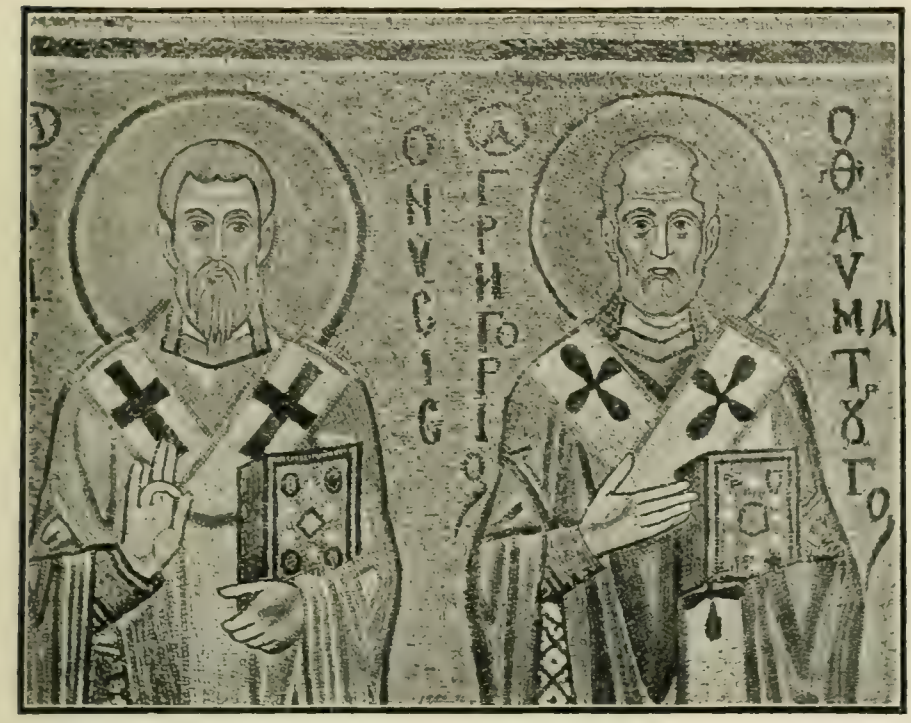
(2) Voici, d'après Capasso, la série des ducs de Naples sous le long règne de Basile II et Constantin : Marinus II, fils de Jean, anthypatos impérial et patrice, 969-976. Sergios (III) avec son fils, 977-998. Jean (IV), 998-1005 (à partir de 1002 s'associe son fils Sergios), voy. la vignette de la p. 521. Sergios (IV), fils du précédent, 1005-1027.

(3) La formule ordinaire est : « *Imperante d. n. Basilio m. i. an... sed et Constantino m. i. fratre ejus an...* »

(4) Tome II, à partir de la page 183 ; tome III en entier ; tome IV presque en entier.

(5) Voici un exemple de suscription : *In nomine domini Dei salvatoris nostri Jhesu Christi Imperante domino nostro Basilio magno imperatore anno decimo* (970) *sed et Constantino magno imperatore fratre ejus anno septimo.*

de Romain, j'en ai cité déjà, à diverses pages de ce récit, un certain nombre ayant un intérêt plus particulièrement historique. Il existe encore bien d'autres de ces documents dans les diverses Archives de l'Italie méridionale. Un, daté de l'an 983, précisément de l'année de la mort d'Othon II,



MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle, de la Cathédrale de Sainte-Sophie, à Kiev. — Les saints Grégoire de Nyssa et Grégoire le Thaumaturge.

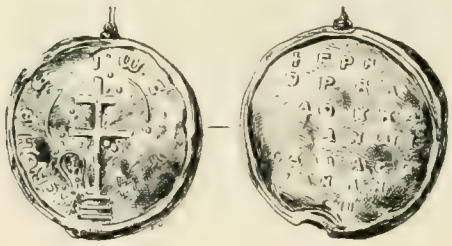
est conservé aux Archives de Naples. C'est un accord entre l'higoumène du fameux monastère basilien de Saint-Pierre en l'Ile de Tarente (1) et un certain Mousouros. Nous possédons aussi le texte de deux autres, délivrés en Calabre (2) en 982, année même de l'invasion d'Othon II, l'un par un certain protospathaire Georgios, l'autre par Sympathikios, également protospathaire et qui s'intitule « stratigos de Macédoine, de Thrace et de

(1) Voy. p. 466, note 1.
(2) Fr. Lenormant, *La Grande Grèce*, II, p. 399.

Longobardie » (1). Ces deux diplômes avaient été primitivement rédigés en double exemplaire, en grec et en latin. Le texte en cette dernière langue est le seul qui soit parvenu jusqu'à nous. Nous croyons donc que si, à cette époque, le grec était devenu depuis longtemps déjà la langue dominante en ces provinces extrêmes de l'empire byzantin, le latin cependant s'y maintenait à ses côtés jusque dans la Calabre même en qualité de langue officielle.

Laissons là pour le moment les affaires de la péninsule à partir de la mort d'Othon II, le 7 décembre 983, alors que les Byzantins étaient rentrés déjà en paisible possession des places fortes des thèmes italiens conquises l'an d'auparavant par les guerriers allemands. Nous reprendrons cette histoire des provinces byzantines d'Italie à un autre chapitre de ce livre.

(1) Voy. p. 533. Comment ce fonctionnaire, en devenant stratigos d'un thème italien, avait-il pu conserver en outre l'emploi si considérable de stratigos des deux thèmes de Thrace et de Macédoine, ce dernier thème si important?



SCEAU DE PLOMB
DU CATÉPANO GRÉGOIRE TRACHANIOTES.

COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles, provenant du Trésor de la Cathédrale de Verdi, actuellement au Musée de South-Kensington, à Londres. Face postérieure. Scènes mythologiques. (Voy. pp. 253 et 357.)

CHAPITRE IX

Affaires de Syrie à partir de l'avènement de Basile II. — Saad Eddaulah rentre en vainqueur dans Alep en 976. — Bakgour son gouverneur à Homs. — Attaqué par le duc d'Antioche Bardas Phocas, il signe avec lui un nouveau traité de vassalité. — Le sheik Mouffaridj à Antioche. — Bakgour suscite de nouveaux troubles à Alep en 983. — Nouvelle marche de Bardas Phocas sur cette ville. — Sanglante défaite de l'armée byzantine. — Nouveau traité signé sous Alep. — Prise et sac de Homs par les Grecs. — Bakgour gouverneur de Damas pour le Khalife. — Le château de Ra'bân est livré aux Grecs. — Nouvelles intrigues de Bakgour. — Nouvelle expédition en 985 de Bardas Phocas contre Alep. — Prise de Killis. — Siège d'Apamée. — Sac du monastère de Saint-Syméon. — Bardas Phocas signe la paix à nouveau avec Saad. — Conspiration avortée des chefs militaires byzantins. — Melissène prend Balanée. Disgrâce du parakimomène. — Transformation extraordinaire dans le caractère du basileus Basile, qui prend seul en mains le pouvoir absolu.

FRAGMENT de bas-relief sur pierre lithographique trouvé récemment dans les fouilles de la ville byzantine de Cherson en Crimée. Travail byzantin d'une très grande finesse, du Xme ou XIme Siècles. — Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

Les chroniqueurs contemporains et autres, dit Freytag, ne s'accordent guère dans leurs récits des événements dont la Syrie fut le théâtre entre les années 358 et 366 de l'Hégire, période à peu près correspondante à celle des années 969 à 977 de l'ère chrétienne. J'ai dit déjà ce que nous savons de ces événements à partir de 969 jusqu'à la mort de Jean Tzimiscès, survenue le 10 janvier 976 (1). J'ai dit comment l'autorité, plutôt la suprématie de plus en plus illusoire du Khalife de Bagdag, avait été rapidement supplantée à cette époque dans toute la Syrie par celle des nouveaux maîtres de l'Égypte, les Khalifes africains fatimites, depuis le jour où, dans le mois de ramadhan de l'an 362 qui correspond à peu

(1) Voy. chapitres IV et V.

près au mois de juin 972, Mouizz l'Africain avait mis le sceau à la conquête définitive de ce pays en faisant dans sa nouvelle capitale de Kahira son entrée triomphale. J'ai dit aussi longuement les expéditions victorieuses au delà du Taurus et jusqu'aux portes de Jérusalem de Jean Tzimiscès et son trépas lamentable au retour de la dernière de ces campagnes, presque au moment où le Khalife Mouizz expirait de son côté dans son palais du Kaire.

A cette même époque, un fait important avait eu lieu en Syrie. A peu près à l'instant précis où les fils de Romain II étaient devenus seuls maîtres de l'empire d'Orient par la mort inopinée de Jean Tzimiscès, Saad le Hamdanide, le fils du chevaleresque Seif Eddaulèh, si longtemps dépouillé de sa principauté héréditaire d'Alep, demeuré tant d'années prince errant et sans terres, était rentré en vainqueur dans l'ancienne capitale de son glorieux père. Voici comment les chroniqueurs arabes racontent un peu diversement cet événement considérable.

Saad, étant dans la grande cité de Homs, l'ancienne Émèse, où, pour lors, il résidait, y reçut un jour très inopinément la visite de l'ancien mamelouk Bakgour (1), un des deux régents d'Alep qui, après l'avoir expulsé de sa capitale, avaient été contraints d'accepter eux-mêmes la suzeraineté byzantine. Bakgour venait, paraît-il, surtout pour espionner l'émir. Le rusé partisan n'en réussit pas moins à persuader à son ancien maître que c'était au contraire uniquement pour lui rendre hommage et lui faire sa soumission. Saad lui rendit son amitié, lui remit un vêtement d'honneur en signe de réconciliation et le nomma son gouverneur à Alep sous la seule condition que dans cette ville et dans tout le territoire de la principauté on dirait la prière officielle à son nom.

Après cela, le louche Bakgour complota avec ses compagnons de jadis, les anciens mamelouks de Seif Eddaulèh, de se débarrasser d'abord de son chef et corégent Kargouyah en l'emprisonnant et d'aller ensuite attaquer l'émir Saad dans Émèse pour l'en chasser. Il comptait bien demeurer ainsi l'unique seigneur de la principauté alépitaine.

Bakgour réussit dans la première partie de son projet et déposa

(1) Son véritable nom était Abou'l-Fawaris Bakgour Alhagibi Alkasiki.

Kargouyah, à ce que nous apprend Kémal ed-Dîn qui fixe ces événements à l'an 363 de l'Hégire (1), mais il échoua pour le reste, car Saad, averti du danger qui le menaçait, prévint son ennemi en marchant avec tous ses contingents sur Alep. Suivant un autre récit, celui de Nowairi, ces faits ne se seraient passés qu'en dou'l-hiddja de l'an 364, par conséquent au mois d'août ou de septembre 975, précisément à l'époque où Jean Tzimiscès quittait pour la dernière fois la Syrie. Ce serait même à ce moment seulement que Bakgour aurait déposé Kargouyah en l'enfermant dans le donjon d'Alep pour pouvoir régner seul sur cette ville. Je crois cette date plus vraisemblable que celle de Kémal ed-Dîn, parce que ce siège d'Alep par Saad coïncide de la sorte précisément avec le départ de Jean Tzimiscès de Syrie après sa dernière campagne dans ces contrées. Jamais Saad n'eût osé attaquer Alep durant que le basileus et son armée se trouvaient encore au sud du Taurus.

Donc le Hamdanide Saad Eddaulèh, avec l'appui de la puissante tribu des Beni Kilâb dont il avait réussi à s'assurer l'alliance, partit en guerre contre son ancienne capitale, ardent à la reconquérir. D'abord il vint mettre le siège devant la jolie cité de Maaret en Noaman où Zohair, un ancien mamelouk de son père, s'était déclaré indépendant. Il prit cette ville après une lutte acharnée et fit périr ce traître, malgré le serment qu'il avait fait de lui laisser la vie. Puis il marcha droit sur Alep, qu'il investit aussitôt. Ce dut être dans les derniers jours de l'an 976, au moment de la maladie dernière de Jean Tzimiscès.

Alors Bakgour, se voyant serré de si près par son ancien maître, tenant toujours Kargouyah emprisonné, n'hésita pas à appeler à son aide les troupes du basileus, son suzerain de fait, offrant sa ville en caution des subsides en hommes et en argent qui lui seraient fournis. On ignore par suite de quelles circonstances les Grecs ne purent à ce moment profiter de cette occasion si propice pour intervenir dans les affaires de la principauté. Un des chroniqueurs arabes de ces faits se contente de dire que ce fut « parce que Nicéphore Phocas n'était plus ! » comme si la disparition de ce vaillant eût enlevé depuis six années toute énergie aux armées de Roum.

(1) 2 oct. 973 au 21 sept. 974.

C'était plutôt parce que le nouveau régent, le parakimomène Basile, avait bien trop d'embarras sur les bras aux premières heures de ce règne naissant. Quoi qu'il en soit, l'émir Saad, débarrassé des craintes de cette intervention redoutable, pressa d'autant plus vigoureusement le siège de sa capitale, dans laquelle une foule d'habitants, mécontents de la tyrannie de Bakgour, faisaient en secret des vœux pour lui. Finalement un groupe de ceux-ci, chargé de la défense d'une portion de l'enceinte, lui livra la tour d'Alginan ou « des Jardins ». La porte en fer que celle-ci était destinée à protéger fut aussitôt renversée et les sauvages guerriers de l'émir se ruèrent dans Alep l'épée haute. Ce fut ainsi que Saad le Hamdanide rentra par la force dans la capitale de ses États héréditaires, après plus de sept années d'exil (1), en mars 976 (2), après quatre mois d'un siège opiniâtre. Deux mois auparavant, Jean Tzimiscès avait expiré et le trouble général qui fut la suite de cette catastrophe inattendue explique peut-être pourquoi les chefs byzantins échelonnés sur la frontière du sud laissèrent ainsi s'accomplir cette grave révolution sans s'y opposer en aucune manière.

Saad se montra clément dans sa victoire. Il ne répandit pas de sang dans Alep, mais, tout au contraire, s'occupa d'assurer la sécurité de ses habitants. Bakgour s'était réfugié dans le château avec ses plus fidèles partisans. Il s'y défendit désespérément durant près de deux années. Enfin, ses provisions se trouvant épuisées, il dut se rendre à discrétion à celui qu'il avait si gravement offensé. C'était au mois de décembre de l'an 977 (3). Saad, toujours miséricordieux, plutôt encore politique avisé, au lieu de faire périr le rebelle, le nomma son gouverneur pour la ville et le territoire de Homs. Bakgour y fut, paraît-il, un administrateur modèle. Sous son gouvernement la sécurité, la prospérité régnèrent à nouveau dans Émèse. De Kargouyah on ne nous dit plus rien à ce moment. Toutes ces révolutions qui se succédaient incessamment à quelques mois, souvent à quelques semaines d'intervalle, témoignent, il faut en convenir, des plus extraordinaires variations de l'esprit public à Alep, comme du reste dans

(1) Il avait été chassé d'Alep par Kargouyah vers la fin de l'an 968. Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, p. 714.

(2) Au mois de redjeb de l'an 365 de l'Hégire. Cette date est donnée par Kémal ed-Dîn.

(3) Au mois de rebîa' de l'an 367 de l'Hégire (Kémal ed-Dîn).

toute la Syrie. Celles-ci n'ont pas d'autre explication, répétons-le bien, que les hauts et les bas incessants des diverses sectes qui se disputaient alors le pouvoir religieux parmi ces populations musulmanes à la fois si fanatiques et si facilement excitables.

Saad rétablit solidement sa puissance dans Alep. Dès le printemps de cette année 976, il reçut dans sa capitale une ambassade du nouveau Khalife d'Égypte Al-Aziz qui venait de succéder à son père Mouizz le Conquérant, mort dans son palais du Kaire le vendredi 10 décembre de l'an précédent. Dans le courant de cette même année, il fit dire la prière officielle au nom de ce nouveau suzerain dans toutes les mosquées de sa capitale et expédia en ambassade au Kaire avec les envoyés du Khalife le grand juge ou cadi d'Alep, probablement Ibn Alhassâb Alhâsimi, porteur de sa réponse à Al-Aziz. Sous son énergique impulsion, les Alépitains procédèrent encore à la reconstruction de leur belle et antique grande mosquée et restaurèrent le rempart de la cité, fort endommagé par tant de sièges successifs. Dans les derniers mois de l'année suivante 977, autrement dit dans le cours de l'an 367 de l'Hégire (1), d'après quelques-uns seulement en 368 ou 369, l'émir, certainement pour se concilier la fraction chiite qui était alors la plus forte dans Alep, fit ajouter à l'appel à la prière publique que les musulmans appellent « idsan » ces mots : « Debout pour la meilleure des causes ; Mohammed et Ali sont les plus excellents des hommes ».

Dans ce même automne de l'an 977, Saad, bien qu'ayant en fait reconnu la suprématie du Khalife du Kaire, fit encore en même temps acte de soumission à la fois à l'endroit d'Adhoud Eddaulèh, lequel venait de succéder dans sa charge de grand vizir à son père Rokn Eddaulèh, mort dans le courant de septembre, et à celui du nouveau Khalife abbasside Et-Ta'yi. Le premier l'avait envoyé complimenter à l'occasion de sa rentrée dans Alep et de sa victoire sur Bakgour. Le second lui fit remettre des vêtements d'honneur en signe d'investiture pour tous les territoires soumis à son autorité. Dès lors, à Alep, dans la prière officielle, on nomma d'abord le Khalife, puis Adhoud Eddaulèh, en troisième lieu Saad. Ce fut à cette occa-

(1) 19 août 977 au 9 août 978.

sion que l'émir d'Alep reçut d'Adhoud le surnom d'Eddaulèh, qu'il ajouta dès lors à son nom de Saad.

C'est ainsi que la faiblesse des souverains successifs d'Alep, si rapidement déchus, les forçait à faire alternativement des avances tantôt du côté de Bagdad, tantôt du côté du Kaire, tantôt même du côté de Constantinople et du basileus grec, cet adversaire héréditaire dont le voisinage était si redoutable. Cette fois, par exemple, trop confiant dans cette illusoire protection du Khalife de Bagdad qu'il venait d'invoquer, l'émir Saad, voulant profiter du trouble profond causé dans l'empire par la mort de Jean Tzimiscès et par la minorité de ses deux pupilles, tenta de secouer toute vassalité chrétienne et cessa brusquement de payer le tribut imposé aux Alépitains par le traité du mois de safar de l'an 359 de l'Hégire (1).

Saad Eddaulèh, grâce surtout aux embarras causés à l'empire par l'interminable rébellion de Bardas Skléros, semble être demeuré jusqu'en 981 en tranquille possession de sa principauté. Personne du moins ne la lui disputa sérieusement durant cette période. Mais bientôt les difficultés recommencèrent pour lui. Le Palais Sacré n'avait point accepté sans en éprouver un vif ressentiment son refus cavalier de continuer à payer le tribut annuel dû par la principauté. Très probablement aussi, Saad avait dû se montrer favorable au prétendant Bardas Skléros (2). D'où colère du gouvernement impérial. D'autre part, le Fatimite du Kaire, maître déjà de toute la Syrie méridionale et centrale, et qui était sur le point de rentrer en possession de Damas (3), après avoir battu Aftekîn dans l'été de 977 (4), probablement irrité de ce que Saad continuait à entretenir des relations avec l'Abbasside de Bagdad, jetait des yeux de convoitise sur sa principauté. En un mot, Grecs et Égyptiens ne cherchaient qu'une occasion pour se mêler des affaires de l'émir, qu'ils observaient tous deux d'un œil vigilant, et ce n'était qu'à force de louvoyer habilement entre ces deux périls constants que le rusé souverain réussissait à conserver quelque ombre

(1) Voy. *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, pp. 729-733.

(2) Zonaras dit que « Bardas Skléros s'était allié aux émirs de Hamah, de Mayyafarikîn et aux Arabes ».

(3) Cet événement eut lieu en 982.

(4) Voy. Wüstenfeld, *Geschichte der Fatimiden-Chalifen*, pp. 136-147.

RUINES du Monastère de Qala'at Sem'an, fondé par le célèbre Syméon Stylite, saccagé en l'an 985 par les cavaliers de l'émir d'Alep. — Voy. p. 565 — M. de Vogüé, Syrie centrale, Architecture civile et religieuse.

d'indépendance. Ce fut là le but constant de sa politique. Malheureusement ce *statu quo* ne pouvait durer longtemps.

Le premier choc vint du côté des Grecs. Dès que la défaite définitive de Bardas Skléros et sa fuite en terre sarrasine eurent procuré quelque répit au gouvernement impérial, celui-ci s'occupa en hâte de relever sur la frontière du sud le prestige bien amoindri des armes chrétiennes, et le malheureux émir vit fondre sur lui l'orage que depuis si longtemps il sentait grossir. Le fameux domestique des Scholes d'Orient, Bardas Phocas, le vaincu de jadis, maintenant le tout-puissant vainqueur de Bardas Skléros, vint en personne, dès que l'Anatolie, si longtemps troublée par cette terrible rébellion, eut été entièrement pacifiée, dès le mois de novembre de l'année 981 (1), camper sous les murs d'Alep, à la tête de très nombreux contingents.

Nous ne possédons malheureusement aucun renseignement sur cette expédition du grand capitaine byzantin, sauf que, dès le lendemain de l'arrivée des Grecs devant la ville, un violent combat fut livré près de la porte des Juifs, Bab-el-Yehoud, plus tard appelée Bab-en-Nasr, située au nord de la ville, à l'issue du quartier des Israélites. La lutte dut être entièrement favorable aux impériaux, car, après de courtes négociations, un traité fut signé qui rétablissait purement et simplement le tribut payé par la principauté à l'empire. Toutefois, d'un commun accord, le montant en fut fixé à la faible somme annuelle de quatre cent mille dirhems seulement, de bon poids et bon argent, à vingt dirhems le dinar (2), soit en tout vingt mille dinars au lieu de trente-cinq mille, ou sept cent mille dirhems, que payait la principauté aux temps de Kargouyah et de Bakgour. C'était une diminution de près de moitié. On tenait évidemment, à Constantinople, à en finir rapidement avec les agitations possibles de ce côté. On avait assez à faire pour le moment à préparer la défense contre les Bulgares et leur turbulent souverain, et à surveiller un retour offensif possible de Bardas Skléros. Le cinquième jour après son arrivée sous les murs d'Alep, le domestique d'Orient s'en alla avec ses troupes. L'expédition avait été

(1) Djoumada de l'an 371 de l'Hégire.
(2) Nowairi.

aussi courte qu'heureuse. La principauté d'Alep était à nouveau tributaire de l'empire de Roum.

Il y avait eu également, quelque peu avant ces événements, diverses hostilités entre les garnisons byzantines de la côte de Phénicie et les troupes africaines du Fatimite d'Égypte. Yahia (1) raconte qu'en l'an 370 de l'Hégire, qui correspond à la seconde moitié de l'année 980 et à la première moitié de 981, Nazzâl et Ibn Chakir, deux chefs des Égyptiens, allèrent de Tripoli assiéger Latakieh, qui est Laodicée ou plutôt la forteresse de cette ville. Le chef impérial qui y commandait s'appelait K-r-m-rouk ou K-r-m-r-k. Impossible de préciser davantage, la transcription arabe, unique indication que nous possédions, ne nous permettant pas de connaître exactement les voyelles du nom.

Yahia, qui est seul à nous parler de ce personnage, dit que Basile lui avait confié le commandement de Latakieh pour le récompenser de ses services passés, notamment d'une incursion victorieuse qu'il avait faite sur le territoire de Tripoli, incursion qui avait coûté la vie ou la liberté à une foule d'habitants de cette ville et de soldats africains du Fatimite (2), et rapporté aux troupes grecques un grand butin. Nous avons vu que Jean Tzimiscès n'avait pu s'emparer de cette forte place maritime (3). Puis, au début du règne commun de Basile et de Constantin, Michel Bourtzès avait fait contre elle un nouvel effort (4). De retour avec un riche butin, il avait, nous dit Yahia, de suite préparé une expédition nouvelle. C'est probablement de celle-là qu'il s'agit, qui aurait été confiée par Michel Bourtzès à un de ses lieutenants, ce chef au nom méconnaissable dont nous parle Yahia. Le baron Rosen (5) se demande s'il ne faut pas identifier ce K-r-m-rouk avec le brave guerrier géorgien Guarmeraguel cité par Mathieu d'Édesse (6) comme ayant combattu au service du curopalate Davith d'Ibérie. Peut-être était-ce là un des douze mille sol-

(1) Rosen, *op. cit.*, p. 17.
(2) « Mahgrébiens » ou encore « Occidentaux ».
(3) Voy. p. 307.
(4) Voy. p. 354.
(5) *Op. cit.*, note 103.
(6) Éd. Dulaurier, p. 32.

dats de ce pays que ce prince avait envoyés en l'an 978 au secours des troupes impériales dans leur lutte suprême contre Bardas Skléros (1). Yahia ne nous donne du reste pas d'autre détail sur ce premier exploit syrien de cet énigmatique chef impérial et néglige même d'en donner la date précise. Tripoli devait demeurer constamment dans la suite un des buts principaux visés par les expéditions byzantines. Plus tard encore, toujours au dire de Yahia, K-r-m-rouk avait victorieusement repoussé une tentative dirigée contre Antioche par des troupes égyptiennes sous le commandement de l'émir Al-Sânhâdji (2). Il avait d'abord, dans une attaque nocturne, enlevé à l'ennemi ses bagages et son convoi de vivres laissés par lui en arrière, puis il avait attaqué le gros du corps expéditionnaire et en avait massacré ou pris la majeure partie.

Ce chef, jusqu'ici si constamment heureux, marcha donc avec son avant-garde à la rencontre des deux capitaines africains Nazzâl (3) et Ibn-Chakir, qui venaient si audacieusement l'attaquer. Mais cette fois son étoile lui fut infidèle. Younous, un esclave d'Ibn-Chakir, s'étant jeté impétueusement sur lui, blessa son cheval et le fit tomber à terre. Il fut incontinent saisi, lié et envoyé au Kaire. Sa condamnation fut criée par les rues de la ville, puis il fut exécuté. Nous ne savons rien de plus sur ce chef byzantin, dont nous ne parvenons même pas à lire le nom correctement dans la chronique syrienne, qui est seule à nous parler de lui.

Il faut noter encore aux environs de cette époque l'aventure d'un sheik bédouin nommé Daghfal ibn el-Mouffaridj ben el-Djerrah, qui nous est racontée fort longuement par Yahia en termes, du reste, assez obscurs. Ce personnage, que nous avons déjà rencontré à une autre page de ce récit, s'étant révolté contre le Khalife Al-Aziz, avait été une première fois battu par le général égyptien Rachik en mai ou juin 982, puis il avait à son tour pillé la caravane de la Mecque et mis en déroute les troupes

1. Voy. p. 419.

2. C'est-à-dire « de la tribu berbère Sin hâdja ou Sân hâdja ».

(3) Ce Nazzâl reparaît dans les années 378 et 381 de l'Hégire toujours encore en qualité de gouverneur égyptien à Tripoli (voy. Rosen, *op. cit.*, note 107). Il fut, au dire d'Ibn-Zafir, une des créatures du fameux vizir chrétien Issa, fils de Nestouros (voy. Weil, *op. cit.*, III, p. 40).

envoyées à sa poursuite. Enfin, battu à nouveau, il s'était enfui vers l'automne ou l'hiver de cette même année à Homs auprès de Bakgour, lequel, on se le rappelle, gouvernait dans cette ville au nom de l'émir Saad depuis la fin de l'année 977. Bakgour lui avait fait bon accueil,

RUINES du monastère de Qala at Sem'ân, ancien couvent de saint Syméon Stylite, saccagé en 985 par les troupes de l'émir d'Alep. Façade d'une des quatre nefs de l'église principale. — Voy. pp. 545 et 565. — Photographie communiquée par M. M. Van Berchem.

mais avait dû, dès l'été suivant de l'an 983, contracter alliance avec les troupes africaines du Fatimite. Aussi Mouffaridj, ne se trouvant plus en sûreté auprès de lui, s'était réfugié à Antioche chez les Byzantins, dont il espérait obtenir l'appui. Il y arriva au moment même où Bardas Phocas y concentrait ses forces pour l'expédition nouvelle contre Alep que je vais raconter. On n'estima pas possible ou avantageux de lui venir en aide. Le refus qu'on opposa à sa demande fut, du reste, quelque peu mitigé par la remise d'un présent considérable. Il fut, en outre, auto-

risé, nous le verrons, à suivre l'armée de Bardas Phocas et profita de cette faveur pour trahir les Byzantins et renseigner Bakgour sur leur compte. Plus tard il obtint du Khalife sa grâce et put rentrer définitivement en Syrie (1).

Or, dans le courant de ce même été de l'an 983 (2), l'émir Saad Eddaulèh et Bakgour, son gouverneur à Homs, s'étaient brouillés à nouveau. Bakgour, s'étant derechef révolté contre son seigneur, s'était trouvé à la tête de forces assez nombreuses pour venir assiéger celui-ci dans Alep. Le 12 septembre 983, il campa devant cette porte des Juifs, Bab-el-Yehoud, théâtre, à cette époque, de tant de combats incessants. Les troupes africaines du Khalife Al-Aziz, qui venaient, sous le commandement de Toltekìn, d'étouffer une insurrection dans Damas, sur la promesse que leur fit le rebelle de leur livrer Alep lorsqu'il y serait entré, étaient accourues pour lui prêter leur appui. C'était même probablement ce voisinage qui avait décidé de la nouvelle révolte de ce turbulent personnage. Avec leur secours il combattit deux jours durant les troupes de l'émir. De son côté, Saad Eddaulèh, surpris à l'improviste par cette soudaine agression de son lieutenant révolté, avait imploré le secours des Grecs. A son appel, l'infatigable Bardas Phocas (3), toujours encore domestique des Scholes orientales, s'était mis aussitôt en marche avec tous ses contingents. Si les Grecs prenaient aussi chaudement parti pour leur vassal d'Alep, c'était, on le comprend, pour empêcher que la principauté ne tombât définitivement aux mains des Égyptiens, auxquels Bakgour voulait la livrer. Ce n'était là qu'un épisode sans cesse renouvelé de l'éternelle rivalité, de la lutte incessante, entre l'empire d'Orient et le Khalifat, jadis celui de Bagdad, aujourd'hui celui du Kaire, pour la possession de la Syrie. C'était, je le répète, en louvoyant constamment entre ces deux géants ses voisins que le petit souverain d'Alep réussissait à conserver encore quelque indépendance, et cette rivalité devait le sauver cette fois encore du danger amené par la révolte de Bakgour. Pour la connaissance, hélas, si imparfaite de ces faits, hier encore inconnus,

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, notes 119 et 127. Ibn el-Athir est fort mal renseigné sur Mouffaridj.
(2) Au 372 de l'Hégire.
(3) Et non le basileus Basile en personne, comme Ibn el-Athir le dit par erreur.

nous devons une vive gratitude à Yahia dont le récit malheureusement quelque peu confus, résumé trop bref de sources très importantes aujourd'hui perdues, est venu, après les récits déjà connus de Kémal ed-Dîn et d'Elmacin, combler, pour l'histoire des faits et gestes de Bardas Phocas après la défaite de Skléros et pour celle des opérations des troupes byzantines en Syrie à cette époque, une lacune fort importante.

Bardas Phocas, accouru d'Anatolie au secours de l'émir d'Alep, avait concentré rapidement ses troupes à Antioche, s'apprêtant à attaquer Bakgour et ses alliés avec des forces très considérables. C'était précisément, on se le rappelle, le moment où le sheik bédouin Mouffaridj, révolté contre le Khalife Al-Aziz, avait quitté précipitamment Homs pour se retirer à Antioche, l'entente entre Bakgour et les Égyptiens l'ayant chassé de la première de ces villes. Reçu au camp impérial, il en profita pour mander secrètement à son ami Bakgour le danger qui le menaçait (1).

Pour la suite de ces événements, les récits que nous possédons sont malheureusement fort différents. Voici d'abord celui de Yahia, confirmé en partie par celui d'Ibn Zafir. « La nouvelle de la marche en avant de Bardas Phocas, dit le chroniqueur antiochitain, parvint ainsi à Bakgour qui, levant le siège, partit aussitôt à sa rencontre avec une partie de ses forces le mercredi 19 septembre 983, donc sept jours seulement après son arrivée devant Alep. Bardas Phocas, refoulant probablement devant lui cet adversaire trop faible pour l'arrêter, n'en atteignit pas moins cette ville, sous les murs de laquelle il vint à son tour camper le jeudi 27 (2) en face de la porte des Juifs, ayant avec lui le sheik Mouffaridj (3). La bataille s'engagea aussitôt. » Ici s'arrête le récit de Yahia, qui ne désigne même pas nominativement les deux belligérants Bardas Phocas et Bakgour, pas plus qu'il ne dit lequel des deux remporta la victoire. Nous verrons par Elmacin que ce fut le chef byzantin. A partir de ce point, les deux récits concordent pour toute la suite des événements.

(1) Nous devons ce détail à Elmacin. Yahia n'en souffle mot.

(2) Ou 25.

(3) La présence de ce chef bédouin au camp chrétien est une confirmation de l'accusation de trahison portée contre lui par Kémal ed-Dîn. Mouffaridj semble avoir joué dans tous ces événements un double jeu fort peu honorable.

Immédiatement après avoir mentionné ce violent combat de la porte d'Alep, Yahia, omettant de dire ici la fuite de Bakgour à Homs, raconte la nouvelle convention qui fut conclue par Bardas Phocas vainqueur avec l'émir Saad Eddaulèh pour payer aux Grecs l'appui prêté par eux à l'émir (1). Puis il montre Bardas se jetant à la poursuite de Bakgour. Quant à Ibn Zafir, après avoir raconté la première partie de ces événements comme Yahia, il dit seulement qu'à l'approche des Grecs Bakgour se sauva à Homs et de là à Damas.

Voici maintenant le récit, fort différent et en apparence assez extraordinaire, de Kémal ed-Dîn. En effet, au lieu d'une victoire de Bardas Phocas, ce chroniqueur nous raconte ici une défaite de ce capitaine. Suivant cet auteur, d'ordinaire si bien informé des affaires d'Alep, dès l'annonce de l'arrivée des Grecs, Bakgour épouvanté, levant immédiatement le siège de la ville, se serait sauvé à Homs, d'où il emporta tout ce qu'il put de ses biens et de ses trésors. De là il se serait réfugié à Damas, où le Fatimite d'Égypte, Al-Aziz, frappé de ses talents d'administrateur, le conviait depuis longtemps à se rendre pour lui confier le gouvernement de cette cité et de toute cette région de la Syrie depuis peu reconquise par les Africains (2). Ce qui décida Bakgour à abandonner ainsi de suite la partie, dit Kémal ed-Dîn, c'est qu'il ne s'estimait pas en état de résister avec ses forces à la formidable armée du domestique.

Celui-ci n'en avait pas moins poursuivi sa marche sur Alep. Le jeudi dix-septième jour du mois de rebîa' second de l'an 373 de l'Hégire, qui correspond au 28 septembre de l'an 983 (3), il vint pour la seconde fois en deux ans camper sous les murs de la grande métropole du sud, toujours en face de Bab-el-Yehoud. Une armée formidable, cinquante mille cavaliers et

(1) On pourrait supposer encore, dit M. Rosen (*op. cit.*, note à cette note 157), que Bardas Phocas, après avoir battu Bakgour, voulut profiter de l'occasion pour occuper définitivement Alep, mais que Saad, ayant deviné ses intentions, lui résista si énergiquement que le domestique dut se contenter de signer un nouveau traité pour éviter un long siège qui eût donné à Bakgour le temps de reparaître devant Alep avec des forces nouvelles.

(2) Voy. Weil, *op. cit.*, III. pp. 26 à 30. Voy. pp. 276 à 280 du présent volume. — Nous avons vu que Sergios, évêque de Damas, à la suite de cette conquête, avait quitté l'Orient pour se réfugier à Rome. Voy. p. 279, note 2.

(3) Yahia (Rosen, *op. cit.*, p. 18) dit le *jeudi* 14 du mois de rebîa' second, qui correspond au 25 septembre.

fantassins [1], l'accompagnait. Les auteurs byzantins se taisent complètement sur cette expédition du grand capitaine, comme aussi sur la précédente. Nous devons le peu que nous en savons aux seuls chroniqueurs arabes ou syriens. Comme Bakgour avait fui, certainement le premier but de ce grand effort des Byzantins était déjà atteint. On n'avait plus à redouter

RUINES du monastère de Qala'at Sem'ân. Petite église et baptistère. Voy. pp. 545, 549 et 565. Photographie communiquée par M. M. Van Berchem.

qu'Alep tombât aux mains des lieutenants du Fatimite. Mais on admettra difficilement que Bardas Phocas fût venu aussi loin avec tant de monde dans le but unique de protéger Saad Eddaulèh contre son lieutenant infidèle. Si le récit d'Elmacin, qui parle aussi de cette expédition, est exact, cette formidable démonstration était encore destinée à châtier l'émir pour quelque faute qu'il avait commise et que nous ignorons. Il est plus que probable que, voyant le gouvernement des deux jeunes basileis continuer à se débattre au milieu des plus graves embarras du côté de la Bulgarie, l'émir avait cru pouvoir négliger à nouveau de payer le tribut auquel il s'était derechef engagé par le traité signé dans l'automne de l'an 981. Bardas Phocas était

[1] Et non 500 000 ! comme le dit le baron Rosen (*op. cit.*, p. 51).

donc accouru à la fois pour punir Saad de ce manquement à la parole jurée et pour empêcher sa ville de tomber aux mains des Africains, bien plus que pour le protéger personnellement contre ses ennemis. Une fois de plus, le domestique venait mettre à la raison cette turbulente principauté vassale, qui, quel que fût son maître, se refusait constamment à remplir les engagements à elle imposés par les traités.

Je reprends la suite du récit de Kémal ed-Dîn. Cette fois, l'irritation paraît avoir été très vive au Palais Sacré. Bardas Phocas, nous dit l'écrivain arabe, avait juré aux deux basileis de prendre Alep, de la ruiner, de n'en pas laisser pierre sur pierre, de ramener toute sa population, hommes et femmes, jeunes et vieux, captive sur le territoire de l'empire jusqu'à Constantinople. Outre ses cinquante mille hommes il traînait après lui une infinie quantité de machines de guerre et de béliers, tout un formidable appareil de siège.

L'armée impériale, poursuit Kémal ed-Dîn, en quittant Antioche, avait d'abord occupé Hadath, forte place de la province d'Altoghier, située entre Malatya, Samosate et Marasch. Elle s'y arrêta quelques jours, répandant la terreur, tandis que Saad, enfermé dans sa capitale, ne semblait même pas se préoccuper de sa venue. Puis la marche sur Alep fut reprise. « L'avant-garde du domestique, disent seulement les sources orientales, était commandée par Taritsawel (1), roi des Géorgiens, et sur les deux ailes se tenaient les patrices cuirassés de fer de pied en cap. » J'ignore qui pouvait être ce « roi de Géorgie », probablement quelque prince d'une des familles régnantes du pays. Ce détail n'en a pas moins sa valeur en nous montrant une fois de plus quelle place constamment importante tenaient les soldats alliés ou simplement les mercenaires de cette race dans les forces impériales à cette époque. Ce « roi de Géorgie » devait commander une avant-garde de cavaliers de sa nation. C'était encore là une de ces grandes armées byzantines composées de guerriers de vingt peuples divers. Quant aux ailes formées par des « patrices cuirassés de pied en cap », c'étaient certainement deux ailes de ces cavaliers d'élite, dits cavaliers cataphractaires, parce qu'ils étaient entièrement vêtus de mailles, peut-être encore les anciens Immortels de Jean Tzimiscès.

(1) Ou T-z-th-i-a-vil, « éristhav », noble ?

L'arrivée inopinée sous Alep de ces forces prodigieuses dans la journée du 28 septembre 983 glaça d'épouvante la population alépitaine. Quant à l'indolent Saad, qui semble vraiment avoir été frappé de stupeur et qui n'avait encore fait presque aucun préparatif de défense, il paraît avoir persisté d'abord dans cette inaction tout à fait surprenante. Ce ne fut que lorsque la formidable armée grecque eut entièrement investi sa capitale et détaché de toutes parts, pour ravager le territoire d'Alep, des partis de cavalerie, lesquels d'ailleurs ne rencontrèrent aucune résistance, qu'il parut retrouver quelque énergie pour faire enfin prendre les armes à ses mamelouks et à ses autres troupes, du reste fort peu nombreuses. Les deux partis demeurèrent ainsi trois jours à s'observer. Le quatrième, qui était le 1er octobre, le domestique se mit en devoir d'attaquer, mais, cette fois encore, l'émir retint obstinément ses troupes derrière les remparts de la ville. Le septième jour enfin, le 4 octobre, lassé par leur ardeur guerrière, il les laissa sortir.

« Ce fut un combat terrible, tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil », s'écrie le chroniqueur. Les Alépitains attaquèrent avec une vigueur inouïe. On se battit sur la grande place du Meïdan, en avant de la porte de Kinnesrin, ainsi désignée parce qu'elle conduisait à la ville de ce nom. Le vizir de Saad Eddaulèh qui commandait ses troupes, Abou'l-Hassan Ali ibn el-Hosaïn ibn Almagribi, fit donner à la fois tout son monde au moment favorable. L'élan furieux des Arabes eut cette fois, paraît-il, raison du courage des soldats impériaux. Il ne faut pas oublier que nous n'avons ici, pour nous renseigner, que des sources musulmanes, mais nous devons avouer d'autre part que le silence complet des chroniqueurs chrétiens devient par lui-même un indice grave. Il semble donc trop certain que les armes byzantines furent malheureuses dans ce grand combat et que les troupes du domestique furent mises en complète déroute. Nous n'avons presque aucun détail; nous savons seulement que l'honneur et la gloire du camp grec, le « roi de Géorgie », le mystérieux Taritsawel, « l'appui de l'armée chrétienne », suivant l'expression même de Kémal ed-Dîn, fut tué et que, les mamelouks de Saad ayant redoublé d'efforts, les Grecs, désespérés de la mort de ce chef, s'enfuirent honteusement, « à la grande douleur de Bardas Phocas ». Suivant Kémal ed-Dîn, les troupes alépitaines auraient même

poursuivi leurs adversaires jusque sous les remparts d'Antioche et auraient, en passant, pris d'assaut et détruit le fameux monastère puissamment fortifié de saint Syméon, mais nous verrons qu'il y a là confusion avec une campagne postérieure.

Kémal ed-Dîn raconte encore que le domestique, assiégeant Alep, vit en songe le Messie qui lui parlait sur un ton menaçant : « Penses-tu vraiment, lui avait crié Jésus, que tu puisses jamais prendre cette cité, alors qu'un aussi pieux croyant que l'est ce fidèle adorateur veille sur sa muraille? » En même temps le Christ lui désignait du doigt un point du rempart entre Bab-Kinnesrin et Bordj-al-Hanam, à la hauteur de la mosquée dite Mesched-al-Nour. Le matin, à son réveil, Bardas Phocas s'était aussitôt informé du nom du saint personnage qui habitait en ce lieu précis. On trouva que c'était un certain Ibn Ali Noumeir Abderrazzak ibn-Abd-al-Salâm, dévot alépitain et pieux ermite profondément versé dans la connaissance des légendes et prophéties musulmanes (1). Kémal ed-Dîn n'hésite pas à affirmer que la présence dans Alep de cet homme de Dieu, ainsi miraculeusement désigné par le Christ, fut la cause déterminante de la retraite du domestique. Le même écrivain ajoute que d'autres sources — peut-être par cette expression veut-il précisément désigner Yahia — affirment que Bardas Phocas ne s'en alla qu'après avoir signé un nouveau traité avec Saad Eddaulèh.

Voilà à peu près tout ce que nous savons sur cette défaite des armes byzantines sous Alep. Elle ne dut cependant pas être aussi totale que semble l'indiquer Kémal ed-Dîn. En effet, Yahia, qui, en ce point, est fort confus, après avoir, on l'a vu, dit seulement qu'il y eut bataille, sans même désigner le vainqueur, ajoute aussitôt qu'un traité fut signé entre les Grecs et l'émir, par lequel ce dernier s'engageait à payer au basileus un tribut de quarante mille dinars durant deux années consécutives. Puis Kémal ed-Dîn lui-même, d'accord ici avec Yahia, nous montre dès le lundi 7 octobre, par conséquent à peine trois jours après la bataille, les troupes du domestique repartant probablement à la poursuite de Bakgour, dans la direction de Homs et s'emparant de cette ville le mardi 29 de ce même

1. Il mourut vers 1026 à Alep, où sa tombe, au dire d'Elmacin, se voyait aux environs de Bab-Kinnesrin.

mois (1), durant que Bakgour se réfugiait auprès des Égyptiens à Damas. Ibn Zafir, il est vrai, qui fait le même récit, ajoute que Homs se rendit aux Grecs du consentement même de Saad, lequel aima mieux

RUINES du monastère de Qala'at Sem'an, ancien couvent de saint Syméon Stylite, saccagé en 985 par les troupes égyptiennes. Cour octogone centrale de l'église principale. Au centre de cette cour on aperçoit aujourd'hui encore la base de la colonne du célèbre Stylite. — Voy. pp. 545, 549, 561 et 565. Photographie communiquée par M. M. Van Berchem.

voir cette ville aux mains des chrétiens que dans celles du traître Bakgour et des troupes maugrebines que le Khalife du Kaire avait prêtées à ce dernier (2). Bakgour, en effet, n'avait abandonné le siège d'Alep à l'arrivée des Grecs que pour courir à d'autres aventures. Impatient de profiter du trouble

(1) 19 djoumada premier de l'an 373 de l'Hégire.

(2) Ibn-Zafir dit que Homs tomba alors pour la *seconde* fois aux mains des Grecs. Il est difficile de savoir à quelle première prise de cette ville par les chrétiens le chroniqueur musulman fait ici allusion.

immense amené dans toutes ces régions par l'invasion si subite de la grande armée de Bardas, il s'était fait expédier à Damas par son nouveau protecteur le Khalife d'Égypte des renforts de contingents africains avec le secours desquels il comptait bien jouer le rôle du troisième larron pour demeurer définitivement en possession d'Alep. Durant que Bardas Phocas se faisait battre sous les murs de cette ville, lui s'était avancé jusqu'à Émèse. Seule la nouvelle marche en avant du domestique l'avait forcé à reculer encore plus loin.

Donc, le 29 octobre 983, les troupes chrétiennes s'emparèrent de l'antique cité d'Élagabale. Voici comment se fit cette conquête. Bardas Phocas avait donné par écrit pleine garantie de sécurité aux habitants. Il répétait à tous qu'il n'en voulait point personnellement aux sujets de Saad Eddaulèh, mais que son unique objectif était maintenant Damas, et qu'il y avait paix entre lui et l'émir d'Alep. Les gens d'Émèse, calmés par ces assurances, vinrent sans défiance apporter aux impériaux les vivres et le fourrage dont ceux-ci avaient un pressant besoin. Alors, dévoilant brusquement ses intentions vraies, le domestique fit à l'improviste donner l'assaut.

Les Arabes, surpris, ne surent ou ne purent se défendre. Ce dut être encore quelque affreuse tragédie, quelque épouvantable massacre. Nous savons seulement que les Grecs brûlèrent la grande mosquée avec la majeure partie de la ville. La population tout entière fut emmenée en captivité. Beaucoup de malheureux périrent étouffés par les flammes et la fumée dans les grottes où ils s'étaient réfugiés. Puis l'armée du domestique se dirigea sur Tell Khalif, localité située quelque part au sud de Homs.

Le baron Rosen, dans l'ouvrage excellent qu'il a consacré à la *Chronique* de Yahia (1), dit avec raison que tout ce récit de Kémal ed-Dîn, d'ordinaire si bien informé des choses d'Alep, présente par exception de très grandes obscurités. Tout le passage est très confus et le texte en est irrémédiablement embrouillé. Si Bardas Phocas avait été si complètement battu sous Alep, il n'aurait pu aussitôt après marcher sur Homs, en plein territoire ennemi fortement occupé par les troupes d'Égypte, mais il aurait plutôt

(1) *Op. cit.*, note 127.

rétrogradé dans la direction d'Antioche pour se mettre à l'abri sous les murailles de cette grande forteresse. Pour le savant historien russe, la poursuite des Grecs par les Alépitains jusque sur territoire antiochitain, la prise et le sac par eux du grand couvent de saint Syméon n'ont eu lieu que plus tard, seulement en l'an 985, et ici le récit de Yahia mérite plus de confiance que ceux des chroniqueurs purement musulmans. Kémal ed-Dîn lui-même semble déjà hésiter à quel de ceux-ci il doit donner confiance. En effet, après avoir constaté que, suivant d'autres sources, Bardas Phocas ne s'éloigna qu'après avoir signé un traité nouveau avec Saad, le chroniqueur va jusqu'à se demander si, pour cette expédition de l'an 373 de l'Hégire, il n'a pas été fait de confusion avec quelques épisodes de celle bien postérieure de l'an 421, lors de la déroute de l'armée de l'empereur Romain III dans ces mêmes parages dans l'été de l'an 1030. Pour le baron Rosen, cette confusion faite par les chroniqueurs entre ces deux expéditions si distantes cependant l'une de l'autre ne saurait faire le moindre doute (1).

Toutefois il est un trait fort remarquable rapporté par Kémal ed-Dîn et qui, lui, est bien particulier à l'expédition de l'an 373 de l'Hégire, c'est la présence dans l'armée de Bardas Phocas de troupes géorgiennes. Les chroniques tant byzantines que géorgiennes nous apprennent, on le sait, que le brillant domestique des Scholes d'Anatolie n'avait fini par triompher du rebelle Bardas Skléros que grâce aux contingents ibères qui lui avaient été fournis par le roi curopalate Davith de Géorgie (2). Ces mêmes contingents avaient dû certainement suivre Bardas Phocas jusque sous les murs d'Alep et c'est avec raison que le baron Rosen croit retrouver dans la transcription arabe si déformée du nom du prince géorgien qui périt sous Alep dans les rangs de l'armée impériale les traces d'un nom de forme et de désinence purement ibères, tel que Tchortvanel par exemple.

Nous ignorons entièrement comment se termina cette grande expédition des armes byzantines. Nous savons seulement que vers la fin de

1 Voy. dans Rosen, *op. cit.*, note 272, le récit de cette défaite de l'empereur Romain. Elmacin ne dit rien absolument de cette expédition de Bardas Phocas. — Voy. encore la fin de la note 127 du baron Rosen.

2 Voy. pp. 415 sqq.

l'année 983 ou dans le courant du mois de janvier suivant, Bardas Phocas, qui n'avait peut-être voulu que répandre l'épouvante parmi les Sarrasins de la région de Homs sans songer pour cette fois à annexer définitivement à l'empire le territoire de cette ville, laissant une forte garnison dans cette place lointaine, ramena, la mauvaise saison étant venue, ses troupes aux environs d'Antioche pour leur faire prendre leurs quartiers d'hiver en terre byzantine.

Bakgour, je l'ai dit, s'était de nouveau retiré ou plutôt enfui à Damas. Dès le 9 décembre 983, il reçut du Khalife d'Égypte l'investiture officielle du gouvernement de cette ville et de son territoire. Avec les troupes que lui envoya Al-Aziz, il se rapprocha aussitôt d'Alep au fur et à mesure que les Grecs remontaient vers le nord pour regagner Antioche. Puis, redoutant peut-être quelque retour offensif du domestique, il s'éloigna une fois encore de son ancienne conquête et se retira à Djoûcie, « localité située à six parasanges de Homs » (1). Son administration à Damas fut extrêmement dure. Il opprima cruellement les Damasquins. Yahia dit qu'il fit périr sur la croix ou en les faisant enterrer vifs plus de trois mille d'entre eux qui s'étaient révoltés contre lui et qui furent capturés par ses soldats.

« La puissance du Khalife d'Égypte grandissait de jour en jour en Syrie, dit le chroniqueur : aussi l'émir Saad, délivré de la terreur de l'armée du domestique, jugea-t-il prudent à ce moment de se mettre une fois de plus officiellement sous la protection de ce nouveau maître de l'Orient sarrasin, et de faire dire derechef en signe de vassalité la prière officielle à son nom dans ses États. »

C'est à cette même campagne de Bardas Phocas en Syrie en l'an 983 de notre ère qu'il faut, ce me semble, rattacher la remise sous l'autorité du basileus du très fort château d'Ibn-Ibrahim, château fort de la ville de Ra'bân. Ce fait de guerre, que nous connaissons par la *Chronique* de Yahia, est, semble-t-il, assez vaguement fixé par cet historien à l'an 370 de l'Hégire, qui correspond à la seconde partie de l'an 980 et à la première partie de l'an suivant, mais Elmacin, qui a copié plus ou moins exacte-

1. Voy. Yakout, II, p. 134 ; Ritter, *op. cit.*, IV, p. 997.

ment le récit de cet épisode dans le chroniqueur antiochitain, le place deux ans plus tard, à l'année de l'Hégire 373, c'est-à-dire précisément dans la seconde moitié de l'an 983 ou dans les premiers mois de 984 (1). Ra'bân, ville du futur comté d'Édesse, si connue dans la suite lors des grandes luttes des Croisades, était située quelque peu à l'orient de Marasch,

RUINES de Qalâ'at Sem'an, ancien monastère de saint Symeon Stylite, saccagé en 985 par les troupes alépitaines. Autre vue générale. — Voy. pp. 545, 549 et 565. — Photographie communiquée par M. M. Van Berchem.)

entre cette ville et K'éçoun (2). A bien des reprises déjà, Byzantins et Sarrasins se l'étaient disputée. Une dernière fois, elle avait été prise en même temps que Dolouc et Marasch par Nicéphore Phocas au mois d'avril 962 et nous ignorons à quelle époque elle était depuis retombée aux mains des Musulmans. Le baron Rosen estime, avec raison, que ce dut être au début de la sédition de Bardas Skléros, alors que toute cette frontière de l'empire se trouva, par suite des événements, livrée presque

(1) Rosen, *op. cit.*, note 99. — Lebeau (t. XIV, p. 225) et, après lui, Muralt ont rapporté à tort cet événement aux années 1022 ou 1023.

(2) *Hist. Armen. des Croisades*, pp. 127, 155, etc.

sans défense aux entreprises des Arabes (1). Yahia raconte donc comment cette conquête nouvelle du château de Ra'bân par les troupes de Basile II se fit grâce à une ruse singulière.

« Le gouverneur de la forteresse d'Ibn-Ibrahim, dit-il, avait à son service une captive chrétienne d'origine arménienne dont les frères et la sœur demeuraient aussi dans la ville. C'étaient probablement tous des esclaves, prisonniers de guerre. Cette sœur vint un jour rendre visite à la recluse du château et fit auprès d'elle un assez long séjour, durant lequel elle vit combien la forteresse était mal gardée par fort peu de monde. Cette femme intelligente et courageuse nota un point plus faible de la muraille où l'escalade serait possible, et mesura les hauteurs avec le fil de sa quenouille. Rentrée en ville, elle communiqua le résultat de ses observations à ses frères, leur exposant avec quelle facilité on pourrait pénétrer par ruse dans la forteresse. Eux, ayant fabriqué une échelle sur les mesures qu'elle leur avait données, aidés de leur autre sœur prisonnière, pénétrèrent de nuit dans le château avec leurs complices. Le gouverneur avait précisément choisi ce moment pour aller dans son harem s'enivrer avec ses femmes. Il avait expressément recommandé qu'on ne le dérangeât sous aucun prétexte pour affaires de service, et les gardes s'en étaient allés pour la plupart à leurs plaisirs. Les autres dormaient. Quand donc les Arméniens eurent pénétré dans la forteresse, ils n'y trouvèrent qu'un unique soldat, qu'ils tuèrent aussitôt. Se précipitant ensuite dans l'appartement du gouverneur, ils l'égorgèrent sur sa couche. De même ils massacrèrent son fils. Après quoi, ils proclamèrent l'autorité restituée du basileus, criant à haute voix ces paroles : « Au nom du basileus des Romains ; longue vie à Basile ! » Puis ils occupèrent tout le château, durant que le reste des guerriers sarrasins fuyaient éperdus.

Une députation envoyée à Basile pour lui offrir la possession de la cité reconquise fut favorablement accueillie par lui. Il récompensa fort généreusement ces courageux Arméniens et ordonna d'augmenter si bien les fortifications de Ra'bân, qu'elles en devinrent inprenables. Elmacin, racontant les mêmes faits, ajoute que Basile donna au chef de ces Arméniens un

(1) *Op. cit.*, note 100.

commandement important, qu'il vint en personne à Ra'bân et que cette forteresse fut par ses soins munie de toutes sortes de machines, d'armes, de vivres et d'approvisionnements de guerre.

Certainement le chroniqueur a confondu Bardas Phocas avec Basile, qui ne dut venir que bien plus tard à Ra'bân, si même il y vint jamais. C'est au brillant domestique Bardas Phocas que les partisans arméniens si habilement vainqueurs de la garnison arabe durent faire remise de leur cité.

Ici le précieux récit de Yahia, qui est presque le seul à nous parler de ces obscures luttes gréco-arabes de cette époque en Syrie, alors que les Byzantins n'en soufflent mot, s'embrouille fort à nouveau. Ce chroniqueur d'ordinaire si clair, si précis, si attaché à nous fournir des dates exactes, devient confus, mêlant ensemble des événements survenus dans plusieurs années différentes. Le baron Rosen s'est efforcé avec quelques succès de remettre un peu d'ordre dans ce chaos (1). Je le suivrai pas à pas dans cet essai de restitution.

Bardas Phocas, nous l'avons vu, après avoir renouvelé le traité d'alliance avec l'émir Saad qu'il avait sauvé des griffes de Bakgour, après avoir pris Émèse et s'être avancé encore plus loin vers le sud, était retourné à Antioche vers le mois de janvier de l'an 984. Bakgour, lui, s'était retiré à Damas, dont il était devenu gouverneur pour le Fatimite. De cette douce retraite (2), le turbulent et toujours inquiet condottière ne songeait toutefois toujours qu'à rentrer à Alep, « centre commercial du nord de la Syrie, comme Damas l'était au centre », et à en chasser une fois de plus le souverain légitime, l'émir Saad. Cette fois, voulant essayer plutôt de la ruse que de la violence, il entra en pourparlers avec l'émir, lui promettant fallacieusement l'appui éventuel du Khalife Al-Aziz. Naturellement Saad Eddaulèh pencha du côté de celui de ses deux grands voisins qui lui faisait espérer davantage, une indépendance absolue étant, nous

1 Voy. *op. cit.*, surtout les notes 141 et 142.

2 Voy. dans l'édition de Moquaddasi de G. Le Strange (*Description of Syria including Palestine*) aux pages 16 et suiv. la description enchanteresse de Damas précisément aux environs de l'an 985, l'abondance de ses marchés, la richesse, la beauté de ses bains et de ses fontaines, mais aussi la turbulence de ses habitants. La grande mosquée est décrite comme étant la plus belle de toutes les terres musulmanes. Damas était à cette époque le grand rendez-vous des pèlerins allant à la Mecque. Ce mouvement continuel y amenait un immense trafic. Voy. Heyd, *op. cit.*, I, p. 42.

l'avons vu, chose pour lui à peu près impossible. Fort du secours promis, il tarda volontairement, dès la fin de cette année 984 ou le commencement de 985, à payer le tribut qu'il devait au basileus conformément aux nouvelles conventions signées l'an précédent.

Le châtiment ne se fit pas attendre. Sous la main de fer de Bardas Phocas, les armes byzantines étaient à cette époque sans cesse sur le qui-vive sur cette extrême et mouvante frontière du sud. La moindre offense était incontinent relevée, rudement châtiée. Vers le milieu de l'an 985, semble-t-il, Bardas Phocas, c'est Yahia qui nous l'apprend, envahit à nouveau avec toutes ses forces le territoire alépitain (1). Cette fois, son premier objectif fut la forte place de Killis (2), située exactement au nord d'Alep, à treize lieues de marche de cette capitale. Cette circonstance ferait même croire que quand le domestique, apprenant la violation du traité par l'émir d'Alep, se décida à aller le châtier de suite pour tenter d'étouffer ce nouveau péril dans l'œuf, il devait se trouver, non à Antioche, mais plus au nord, quelque part en Cilicie, peut-être à Anazarbe.

Killis se rendit à Bardas Phocas vers la fin de juin ou dans le courant de juillet 985 (3). La population fut emmenée captive. Cependant, à la première nouvelle de cette agression, les troupes africaines du Khalife en garnison à Damas s'étaient mises en marche à la rencontre des Grecs. Bardas Phocas, apprenant ce mouvement, quitta brusquement Killis, vers la seconde moitié d'août, semble-t-il, battit sur la route les troupes alépitaines qui avaient attaqué son camp et cherchaient à le retenir, et, laissant Alep sur la gauche, s'avança à marches forcées vers le sud dans la direction d'Apamée (4). Aussitôt arrivé devant cette place, il l'attaqua avec

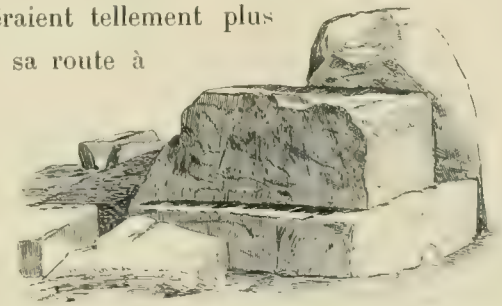
(1) Voici une coïncidence curieuse qui peint bien cette époque de terreur pour la Syrie incessamment violée par les troupes grecques. Moquadassi, dans sa précieuse *Description de la Syrie*, rédigée très probablement dans le cours de cette même année 985, s'exprime en ces termes (éd. Le Strange, pp. 3 et 4) : « Par toute la Syrie on rencontre des hommes riches et faisant du commerce, aussi des libraires, des artisans de divers métiers, des médecins. Mais toute la population y vit dans une terreur constante des Byzantins, exactement comme si elle vivait en exil, car ses frontières sont incessamment ravagées par eux et ses places fortes sont constamment prises et reprises. »

(2) Elmacin dit que ce fut Dara (ou Daras), forteresse célèbre non loin de Nisibe, mais cette localité est bien trop éloignée. Voy. Gfrœrer, *op. cit.*, II, p. 593.

(3) « Au mois de safar de l'an 375. »

(4) Elmacin donne les mêmes indications, mais d'une manière fort confuse. Il vaut mieux s'en tenir à Yahia. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 133.

la dernière vigueur. Ses puissantes machines de guerre eurent tôt fait de jeter bas plusieurs tours de la muraille. La situation semblait désespérée. Alors, pour tenter une diversion, pour détourner l'attention du terrible domestique, aussi pour donner le temps aux Africains d'arriver, l'émir Saad envoya ses contingents faire une pointe hardie en terre chrétienne. Il les avait placés sous le commandement du fameux Kargouyah, l'ancien mamelouk favori de son père Seïf (1). Marchant tout droit vers Antioche par le chemin des caravanes, l'armée alépitaine, sans se soucier des Grecs qui opéraient tellement plus au sud, rencontra d'abord sur sa route à l'extrême frontière des territoires d'Alep et d'Antioche, par conséquent à l'extrême frontière chrétienne, à sept heures et demie de marche d'Antioche seulement, le vaste et fameux couvent alors florissant de Saint-Syméon d'Alep, ainsi nommé de son fondateur le célèbre Stylite qui était venu habiter en 412 à côté de ce village, actuellement connu sous le nom de Deir Sem'ân al-Halebi, sur la colonne fameuse où il devait passer les vingt-sept dernières années de son existence (2).



MONASTÈRE de Qala'at Sem'an, fondé par saint Syméon Stylite. Fragment de la base de la colonne du célèbre ascète, encore aujourd'hui subsistant dans la cour centrale. — *M. de Vogüé*, Syrie centrale, Architecture civile et religieuse.

A l'époque où nous sommes, cette immense construction fortifiée était habitée par une foule de moines. Puis, à l'approche des Sarrasins d'Alep, les populations du voisinage, épouvantées, s'y étaient réfugiées en masse. Mais tous ces nombreux défenseurs improvisés furent impuissants à défendre le monastère contre ces sauvages guerriers, vétérans de tant de combats. Après trois jours de lutte acharnée corps à corps de nuit et de jour,

(1) Voy. Freytag, *op. cit.*, XI, p. 210. Le poète Alwasâni a fait allusion à ce sac du fameux couvent chrétien dans une de ses pièces de vers.

(2) C'est donc bien à cette date, et non à l'année 373 de l'Hégire (15 juin 983 au 4 juin 984), qu'il faut placer le sac de ce couvent par les Alépitains.

les forces alépitaines donnèrent l'assaut le mercredi 2 septembre 985 (1) et se ruèrent victorieuses dans ce sanctuaire illustre. Ce fut une effroyable tragédie, un massacre horrible, que Yahia, hélas, se contente de nous narrer en quelques mots, mais qui semble avoir laissé l'impression la plus profonde dans la mémoire des contemporains. Les moines, les paysans des environs, furent égorgés en masse. Beaucoup d'autres, emmenés en captivité, eurent un sort plus douloureux encore : ils furent exposés en vente sur les marchés d'Alep aux risées de tous (2).

De nos jours encore, écrit le plus récent historien des Stylites (3), le voyageur contemple avec étonnement, aux lieux mêmes que saint Syméon a illustrés par sa pénitence, un groupe de monuments incomparables, témoins de la vénération des contemporains pour le grand Stylite. C'est l'ensemble de ruines grandioses désignées aujourd'hui sous le nom de Qala'at Sem'àn, Château de Syméon, au sommet du plateau escarpé qui domine la vallée de l'Afrìn, à six kilomètres au nord de la montagne que les Arabes appellent Djebel Cheik Bereket. Ce sont les restes de l'église et du monastère construits en l'honneur du saint. L'admirable basilique qu'Evagrius a jadis visitée et décrite doit avoir été commencée peu après la mort de Syméon. L'architecte lui a donné une disposition tout à fait originale. Elle affecte la forme d'une croix dont les branches viennent s'appuyer sur les côtés d'une cour octogonale, au centre de laquelle se dressait la colonne du saint. Circonstance faite pour émotionner les âmes les moins sensibles à la poésie de l'histoire : la base de la colonne illustrée par tant d'années de cette incroyable pénitence est encore debout aujourd'hui. Par ses dimensions, la basilique peut rivaliser avec nos cathédrales. Elle nous étonne par la hardiesse de la conception et l'élégance des détails. C'est vraiment l'expression d'une grande pensée. Le majestueux édifice traduit dans un langage plus éloquent que la parole la dévotion du peuple de Syrie pour l'illustre Stylite.

(1) Ou le 8. En tout cas un des premiers jours de ce mois de septembre. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 146.

(2) C'est encore à Yahia que nous devons ce détail.

(3) Le père H. Delehaye, *Les Stylites* (Extr. du *Compte rendu du 3e Congrès international des Catholiques*, tenu à Bruxelles du 3 au 8 sept. 1894). Voy. aussi M. de Vogüé, *Syrie Centrale, Architecture civile et religieuse*, Paris, 1865-77, pp. 115, 139-150.

Tel est l'état actuel de ces lieux fameux qui virent cette tragédie de l'an 985, ce massacre affreux des pauvres caloyers, fils du grand Syméon, par les sauvages cavaliers de l'émir d'Alep (1).

« Sitôt, dit Yahia, que le basileus eut eu connaissance de l'affreux désastre du monastère de Saint-Syméon, plein de fureur il envoya au domestique l'ordre écrit de lever le siège d'Apamée et de marcher de suite, coûte que coûte, sur Alep (2). »

Cependant, durant que se pressaient ces événements tragiques, les troupes égyptiennes concentrées à Damas n'étaient point demeurées dans l'inaction. Laissant le domestique s'acharner au siège d'Apamée et faire ravager par ses colonnes volantes le territoire de cette ville, elles avaient, de leur côté, pris la direction du littoral et enlevé aux Grecs la forte place de Balania, aujourd'hui Banias, sur la mer Méditerranée, l'antique Balanée de Strabon, la future Valénie des Croisés, entre Tortose et Gabala (3). Prise par Jean Tzimiscès, lors de la dernière campagne de ce prince en Syrie, cette ville était demeurée depuis aux mains des chrétiens. De là les Égyptiens se préparèrent à attaquer encore d'autres cités de la côte alors aux mains des Grecs (4).

(1) Voy. les vignettes des pages 545, 549, 553, 557, 561 et 565.

(2) Le but de Saad, en faisant opérer cette diversion par ses troupes, avait donc été atteint, du moins partiellement. Durant qu'il faisait le siège d'Apamée, Bardas Phocas avait envoyé dans la direction du nord-ouest, à Kefer Tab', l'ancienne Kafarthoba des guerres juives, un détachement de ses troupes battre un gros de Bédouins et de troupes alépitaines qui cherchait à l'inquiéter.

(3) « Bulunyas » dans Moquadassi. — Il me faut signaler ici une grave erreur de M. Wassiliewsky (*Fragments russo-byzantins*, pp. 142 sqq.) qui, par suite d'une mauvaise lecture, a cru que le chroniqueur parlait de Nich en Bulgarie, alors qu'il s'agit de Balanée. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 138.

(4) Dans la description si curieuse de la Syrie par Moquadassi, précisément vers cette époque, exactement vers l'an 985, on lit quelques précieux passages qui ont trait à cette lutte incessante entre les Africains et les troupes byzantines en Syrie, surtout le long du littoral de cette province. Ainsi l'auteur, décrivant avec soin les fortifications puissantes de Sour, la Tyr antique, son port si bien protégé dans lequel chaque soir se retirent les vaisseaux, ajoute : « Chaque soir, aussitôt après cette rentrée, on tend une chaîne à l'entrée du port. Ainsi les Grecs ne peuvent attaquer nos navires. » (*Descr. of Syria*, éd. Le Strange, p. 31.) Plus loin encore (*Ibid.*, p. 61) on lit ce qui suit : « Tout le long du littoral de la province de Syrie sont disposés les postes d'observation (ribât) où s'assemblent les milices. On voit aussi venir dans ces ports les vaisseaux de guerre et les galères des Grecs, amenant les captifs faits par ceux-ci sur les Musulmans, offrant de les vendre au prix de cent dinars pour chaque trois prisonniers. Et dans chacun de ces ports il y a des gens qui savent le grec, parce qu'ils ont été en mission chez les Byzantins, ou fait avec eux le commerce de diverses marchandises. Aux stations d'observation, dès qu'un vaisseau grec est en vue, on sonne de la corne, et si c'est de nuit, on allume un grand feu sur la tour, ou si c'est de jour, on fait une forte colonne de fumée. De station en

Comme le domestique avait assez à faire à lutter devant Alep contre les troupes de l'émir, le basileus, averti de ce nouveau péril, dépêcha le magistros Léon Mélissène, après lui avoir conféré le titre de duc d'Antioche (1), pour s'opposer aux progrès des troupes du Khalife le long du littoral. Ce grand chef avait ordre de reprendre avant tout Banias. Il se mit immédiatement en marche et vint assiéger cette place forte.

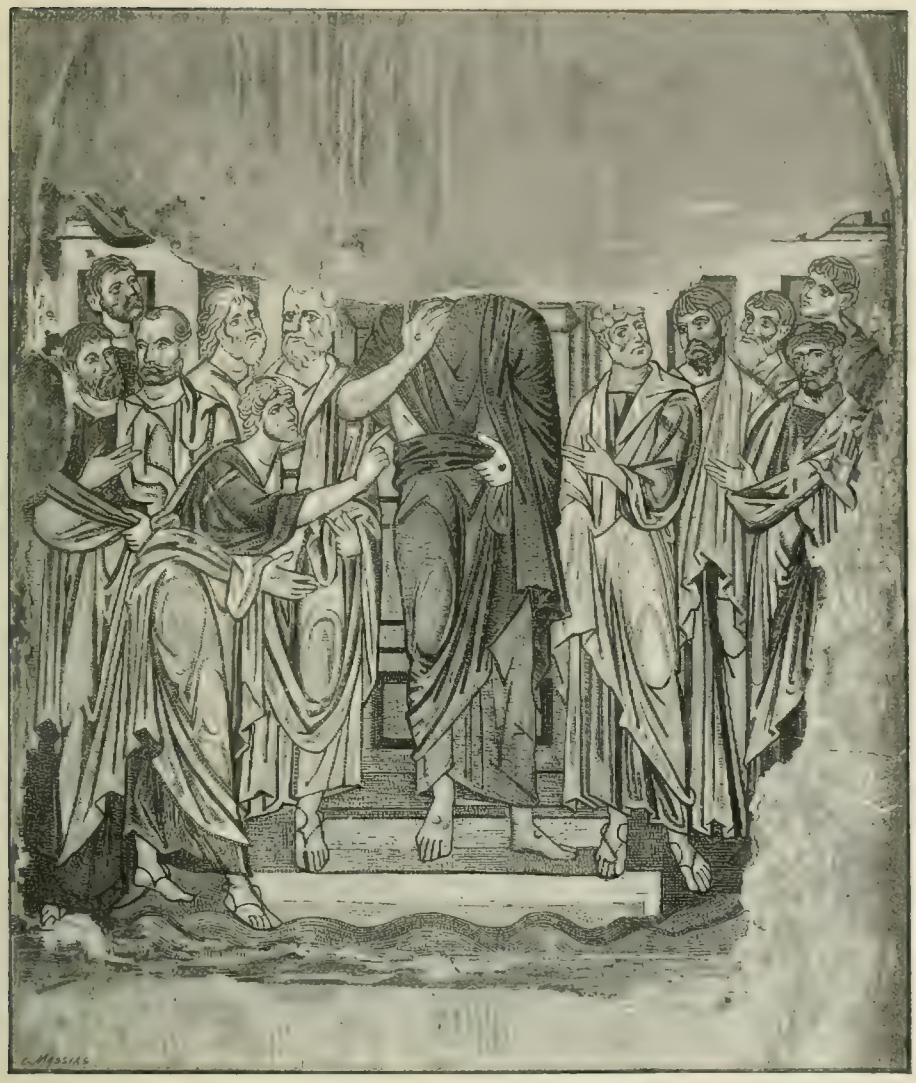
Yahia, dit le baron Rosen (2), place exactement à ce moment la disgrâce et la chute du fameux parakimomène Basile, disgrâce et chute dont il va être question tout à l'heure. Surtout ce chroniqueur fait comprendre, malheureusement en termes fort obscurs, qu'il dut y avoir une corrélation très étroite entre ce grand fait et l'attitude subséquente du nouveau duc d'Antioche. Les Byzantins, il est vrai, qui, ainsi que nous le verrons, parlent d'une intrigue nouée contre Léon Mélissène lors de l'expédition malheureuse du basileus en Bulgarie dans l'été de l'an 986, placent la chute de l'eunuque à une date bien postérieure, seulement après la mort de Bardas Phocas, dans le cours de l'an 989. Telle semble du moins être la version de Psellus, historien d'ordinaire très véridique (3). Dans cette pénurie universelle d'informations, il est difficile de savoir où se trouve exactement la vérité. Cependant du récit de Yahia on peut inférer avec une quasi-certitude que, dès ce moment, quelque sourd complot avait commencé à se tramer contre le basileus entre le parakimomène d'une part, depuis longtemps gêné et exaspéré par les velléités d'indépendance sans cesse croissantes de son impérial pupille, de l'autre, les grands chefs

station, jusqu'à la capitale de la province maritime, qui est Ramleh, sont disposées de hautes tours ayant chacune pour la garder une compagnie de soldats. A l'arrivée des vaisseaux grecs, ces hommes, dès qu'ils les aperçoivent, allument le bûcher disposé sur la tour la plus proche. Puis les gardiens des tours voisines allument leurs feux de proche en proche. Si bien qu'une heure ne s'est pas écoulée qu'à Ramleh les trompettes sonnent et les tambours battent aux champs, appelant les hommes armés dans leurs stations respectives sur le rivage. Ils y accourent en armes et les jeunes hommes de chaque village se rassemblent. Alors commencent les négociations pour le rachat des prisonniers. On échange des captifs ou bien on offre pour les racheter de l'argent, des bijoux, jusqu'à ce que tous ceux qui ont été amenés par les vaisseaux grecs aient été mis en liberté. »

(1) Ce détail est peu vraisemblable, car Bardas Phocas était toujours encore duc d'Antioche.

(2) *Op. cit.*, note 141. — Voy. *Ibid.*, note 139, l'erreur qui a fait lire dans le récit d'Elmacin racontant les mêmes faits le nom de *Bringas* au lieu du titre du *parakimomène*.

(3) Il est vrai que, Psellus ne donnant jamais de dates, il ne faut peut-être pas attacher une importance trop grande à la simple succession des faits dans son récit. De ce que deux faits sont indiqués par lui l'un à la suite de l'autre, il ne s'ensuit pas nécessairement que le second ait suivi immédiatement le premier.



MOSAÏQUE BYZANTINE du commencement du XIme siècle, de l'Église du Monastère de Daphne, près d'Athènes. — L'incrédulité de saint Thomas. — Photographie communiquée par M. G. Millet.

militaires tels que Bardas Phocas et Léon Mélissène qui estimaient comme trop effacé leur rôle actuel dans la direction générale des affaires. Probablement le sac du monastère de Saint-Syméon, si fameux dans tout l'Orient à cette époque, puis, presque aussitôt après, la prise de la forte place de Balanée par les troupes africaines du Khalife d'Égypte, furent considérés

par les conjurés comme des événements très malheureux pour la dynastie, destinés à hâter l'accomplissement de leurs noirs desseins. Probablement encore Léon Mélissène, expédié par le basileus pour reprendre Balanée, devait se démasquer au moment convenu et soulever ses troupes, le secours de Bardas Phocas et, par suite, celui de tout le reste de l'armée d'Asie, lui ayant été d'avance assuré. D'autre part, en Europe, les mêmes conjurés de haut bord espéraient bien certainement, en faisant remettre en liberté les deux fils du défunt tsar Pierre de Bulgarie, provoquer de nouveau les agressions des armées de cette nation. Enfin, durant les troubles qu'on allait ainsi fomenter, durant l'émeute urbaine qu'on organiserait vraisemblablement, les conjurés espéraient bien se défaire d'une manière ou d'une autre des basileis. Ce coupable projet finit par échouer parce que l'empereur Basile en découvrit trop tôt la trace et déposa et exila à temps, ainsi que nous l'allons voir, l'agent principal de toute cette conspiration, je veux dire le trop fameux parakimomène.

Durant que les événements à Constantinople tendaient précipitamment à cette issue si désastreuse pour les conjurés, Léon Mélissène, un d'entre eux, s'efforçait donc de reprendre Banias aux Égyptiens. Yahia, en quelques mots obscurs qu'il faut presque deviner, nous le montre mal informé des événements à cause de la distance, ignorant absolument la catastrophe qui venait d'atteindre le tout-puissant eunuque, répandant au contraire autour de lui la nouvelle, qu'il pensait véritable, du succès de la conspiration à Constantinople, enfin abandonnant subitement son poste et le siège de Balanée pour courir joindre ses troupes à celles de Bardas Phocas, qu'il croyait de retour à Antioche, prêt à se soulever au premier signal venu de Constantinople, et auquel certainement un rôle fort important avait été réservé par les conspirateurs. « Et le bruit courut dans l'armée, dit Yahia, que Léon Mélissène s'était soulevé et avait abandonné le siège de Banias. » Mais Bardas Phocas, plus avisé, averti à temps avant Mélissène de l'échec de la conspiration dans la capitale, se tint coi et poursuivit ses opérations contre l'émir d'Alep. Yahia nous en a dit seulement l'issue, qui était du reste facile à prévoir. Saad Eddaulèh, forcé une fois de plus de demander l'amân, dut prendre l'engagement pour ses sujets, non seulement de payer le tribut annuel fixé par le dernier traité, mais encore

de solder les annuités en retard, ce qui faisait de ce seul chef une somme de quatre cent mille dirhems (1). Yahia dit que cette nouvelle convention fut signée en l'an 376 de l'Hégire, c'est-à-dire bien probablement dans le courant de l'été de l'an 986, précisément au moment, si grave pour l'empire, de la première campagne de Bulgarie (2).

Ce tribut en retard à payer était une punition bien légère pour la conduite déloyale de l'émir, surtout pour cette sanglante dévastation du grand monastère de Saint-Syméon et l'odieux massacre de tant de moines innocents ; mais, d'autre part, Bardas Phocas avait tout intérêt à être débarrassé au plus vite de cette campagne contre Alep, pour se trouver prêt à toute éventualité, de l'autre la mansuétude même du basileus à l'endroit de ce faible adversaire peut fort bien s'expliquer par le vif désir qu'on devait avoir aussi au Palais Sacré d'en finir avec ces éternelles affaires de Syrie, de manière à être à tout hasard libre de ses mouvements. Pour ces mêmes raisons, Basile, bien que délivré de tout danger immédiat au palais et débarrassé du terrible parakimomène, ne put pas se montrer aussi sévère qu'il l'eût certainement désiré pour les autres conjurés de marque. Aussi le voyons-nous pardonner à Léon Mélissène, si coupable cependant, et passer l'éponge sur sa pitoyable incartade. La seule punition infligée par lui au lieutenant qui avait voulu le trahir fut de le renvoyer devant Balanée dont il avait si honteusement abandonné le siège. « Le basileus, dit Yahia dans son récit malheureusement d'une déplorable brièveté, se fâcha contre Léon Mélissène et lui donna le choix ou de retourner prendre Balanée ou de payer de sa poche les frais de la première expédition et de céder la place à un autre. Léon Mélissène, heureux certainement d'être quitte à si bon compte d'une aventure qui eût pu lui coûter la liberté ou la vie, s'engagea à reprendre la forteresse. Il repartit aussitôt mettre de nouveau le siège devant la malheureuse petite cité. Il fit construire, dit l'historien syrien, un bélier si puissant qu'une des tours du rempart s'écroula promptement avec sa courtine sous les coups furieux de ce diabolique engin. La garnison égyptienne, pour éviter l'assaut et le massacre qui eût fatalement suivi, demanda l'amân et s'éloigna aus-

(1) Elmacin dit « quarante mille » seulement.
(2) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 142.

sitôt pour retourner probablement à Damas. L'injure faite au gouverneur impérial par les guerriers du Fatimite était brillamment vengée. Léon Mélissène fit relever le pan de muraille détruit, restaura les remparts et, laissant une forte garnison dans la ville reconquise, reprit de son côté la route d'Antioche.

Quant à Bardas Phocas, moins coupable, puisqu'on ne pouvait lui reprocher aucun acte de rébellion ouverte, mais qui certainement avait été, dans le fond de l'âme, d'accord avec les conjurés, Basile se contenta de le destituer de sa haute charge de domestique des Scholes orientales, lui laissant celle de duc d'Antioche et de toutes les marches d'Orient (1).

Kémal ed-Dîn raconte qu'en cette même année 376 de l'Hégire l'émir Saad reconnut à nouveau le pouvoir du Khalife d'Égypte et fit dire au nom de celui-ci la prière officielle dans Alep. Dans le mois de cha'bân de cette année, c'est-à-dire dans le courant de décembre de l'an 986, Al-Aziz lui envoya en signe d'investiture des vêtements d'honneur. Ce rapprochement entre l'émir et le Khalife fut peut-être la suite de la défaite des troupes impériales grecques dans le Balkan, défaite qui dut avoir dans tout l'Orient un retentissement considérable. Prévoyant, bien à tort, l'affaiblissement de la puissance byzantine pour de longues années, l'émir se serait trop hâté de se rapprocher des Égyptiens. « Les choses, dit excellemment le baron Rosen (2), peuvent très bien s'être passées ainsi, cependant le témoignage de Kémal ed-Dîn, entièrement isolé, en opposition avec tout ce qui précède, et qui n'est confirmé par aucun autre chroniqueur, ne manquera pas d'éveiller certaines suspicions. »

(1) « Cédrénus (c'est-à-dire Skylitzès), il est vrai, dit le baron Rosen (*op. cit.*, note 141), ignore cette disgrâce de Bardas Phocas. Ce chroniqueur semble même dire clairement (éd. de Bonn, II, pp. 36, 45), de même du reste que Zonaras, que ce grand chef était encore domestique des Scholes orientales à l'époque de la première campagne de Bulgarie. Par contre, Psellus (éd. Sathas, p. 88) nous apprend que la cause de la rébellion de ce capitaine en 987 fut qu' « honoré d'abord de grands honneurs et *plus tard de moindres* il se voyait déçu dans ses espérances ». Le fait, rapporté par Skylitzès et par Cédrénus, que Bardas Phocas en voulait au basileus de ce que celui-ci n'avait pas réclamé ses avis lors de l'expédition de Bulgarie est très admissible, mais le même chroniqueur nous donne plus tard exactement le même motif pour la rébellion de Bardas Skléros et aussi pour celle du fils même de Bardas Phocas, Nicéphore Phocas. Il est bien à craindre que ce ne soit là un de ces clichés si chers à ces Byzantins d'imagination peu fertile.

(2) *Op. cit.*, note 142.

Il est temps de parler avec plus de détail de ce changement capital qui se préparait lentement dès longtemps dans les conseils suprêmes de l'immense empire, changement qui eut à ce moment sa solution définitive, transformant profondément les conditions mêmes du gouvernement en en modifiant du tout au tout l'esprit et la direction, et agissant de la sorte extraordinairement sur toutes les circonstances politiques extérieures et intérieures de la monarchie. Ce changement si profond, ce fut la chute du parakimomène depuis tant d'années tout-puissant, sa disgrâce et son exil, bientôt suivis de sa mort. Longtemps nous avons été très mal renseignés sur l'époque vraie de ce mémorable événement. Skylitzès et Cédrénus, qu'on suivait d'habitude, semblaient en fixer la date aussitôt après la fin de la première révolte de Bardas Skléros, c'est-à-dire dès l'année 980 environ (1). Les byzantinistes se sont crus mieux renseignés depuis qu'ils possèdent la *Chronique* de Psellus. Cet historien d'ordinaire excellent, presque contemporain de ce règne, dit très nettement que la disgrâce de l'eunuque survint seulement un peu après la fin de la rébellion et la mort de Bardas Phocas à la bataille d'Abydos, au printemps de 989. Mais, cette fois, l'éminent écrivain du XIe siècle semble bien avoir commis une grave erreur. La publication, par le baron Rosen, de la *Chronique* de Yahia nous a enfin donné la date de 985, qui paraît bien être décidément la vraie. Hâtons-nous de dire cependant que cette catastrophe qui emporta le fameux ministre après cette longue existence où il avait presque constamment brillé au premier rang, après que dans ce seul dernier règne il eut constamment gouverné l'empire durant neuf années consécutives, ne fut pas l'effet d'un moment. Je l'ai dit : elle s'était dès longtemps lentement préparée; dès longtemps le jeune aiglon, héritier de la couronne des basileis, maintenant parvenu à l'âge d'homme, supportait impatiemment le joug intransigeant, âpre, violemment autoritaire, de son vieux premier ministre. Il n'était pas possible qu'il pût en advenir autrement, étant donnés les deux personnages et leurs situations respectives.

(1) Ces chroniqueurs disent que lors du retour de Bardas Skléros de Bagdad, retour à peu près contemporain de la révolte de Bardas Phocas, le parakimomène était déjà en exil. Plus loin, ils répètent encore que cet exil eut lieu bientôt après la fuite de Bardas Skléros à Bagdad. Zonaras dit la même chose, mais en termes bien moins explicites. Voyez Bury, *op. cit.*, p. 49.

Il se passa petit à petit entre ces deux hommes ce que nous avons vu de nos jours se passer au cours d'une disgrâce autrement illustre. Le parakimomène tout-puissant, se reposant orgueilleusement sur tant de services rendus, sur la confiance à lui témoignée par quatre basileis successifs, sur la part si grande qu'il avait prise à l'avènement de chacun, sur son origine impériale enfin qui, bien qu'irrégulière, ne manquait pas de rehausser extraordinairement son prestige; le parakimomène, dis-je, croyant n'avoir toujours affaire qu'à des enfants, avait longtemps continué à gouverner comme s'il fût l'unique souverain. Il dut, dans ce rôle poursuivi obstinément durant plusieurs années, cruellement froisser à maintes reprises un homme aussi jaloux de la suprême puissance que l'était le basileus Basile, se refuser probablement — l'histoire est toujours la même — à lui céder à un moment la moindre parcelle d'autorité. Certainement, aveuglé par sa situation d'omnipotence, il ne sut ni comprendre ni deviner quel homme était son impérial pupille (1).

Probablement aussi Basile, qui, dans l'origine, semble avoir éprouvé le besoin de placer sa jeunesse et son ignorance des affaires sous la protection de cette vieille et parfaite expérience, finit assez promptement par s'effaroucher. Cependant force lui fut de patienter très longtemps. Les premiers symptômes du réveil du lion n'apparaissent que plusieurs années après les débuts du règne, plusieurs années durant lesquelles le vieil eunuque demeura certainement tout-puissant, le véritable maître de l'empire enfin, luttant contre le terrible Bardas Skléros, envoyant contre lui Bardas Phocas, combattant les Allemands en Italie, les troupes du Khalife d'Égypte en Syrie. Soudain nous voyons la situation se modifier. Une goutte d'eau a fait déborder le vase. La disgrâce du tout-puissant ministre va se précipiter.

Voici comment les chroniqueurs racontent cette tragédie de palais qui en rappelle de si près une autre toute récente où un homme d'État

(1) Serait-ce au parakimomène et au rôle joué par lui auprès de son pupille que fait allusion cette phrase du paragraphe 247 des *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin* publiés par M. Wassiliewski : « Un homme âgé et dépourvu de raison disait au seigneur Basile le Porphyrogénète, dont il souhaitait la perte : « Tiens le peuple dans la misère. » L'écrivain anonyme ne cite ces paroles odieuses que pour protester contre de pareils sentiments et pour en faire apprécier les conséquences déplorables.

longtemps tout-puissant a été si aisément déposé et brisé par un jeune et fougueux empereur impatient de régner seul :

« Basile, disent ces écrivains qui jusque-là avait mené une vie de dissipation, résolut subitement de modifier son existence. Il se fit brusquement chez lui un revirement complet. La première manifestation publique de cet état d'esprit nouveau qui montra d'une manière éclatante le changement survenu dans le caractère de l'empereur fut la disgrâce foudroyante du parakimomène. L'eunuque, auquel Basile avait si longtemps abandonné le pouvoir, et qui était en même temps son parent puisqu'il se trouvait être le demi-frère de sa grand'mère, femme du basileus Constantin (1), avait toujours été personnellement très attaché à son pupille. Il l'aimait fort et avait gouverné au mieux de ses intérêts. Mais il s'était rendu impopulaire à tous par sa dureté, sa rapacité, insupportable au jeune basileus par son humeur essentiellement autoritaire ! Tout en cet homme extraordinaire, ajoute Psellus, auquel nous devons ce précieux détail inédit, tout en lui : apparence, stature et maintien, révélait sa haute origine et était véritablement impérial. Il avait la taille d'un géant, l'attitude la plus noble et la plus imposante, malgré sa qualité d'eunuque. »

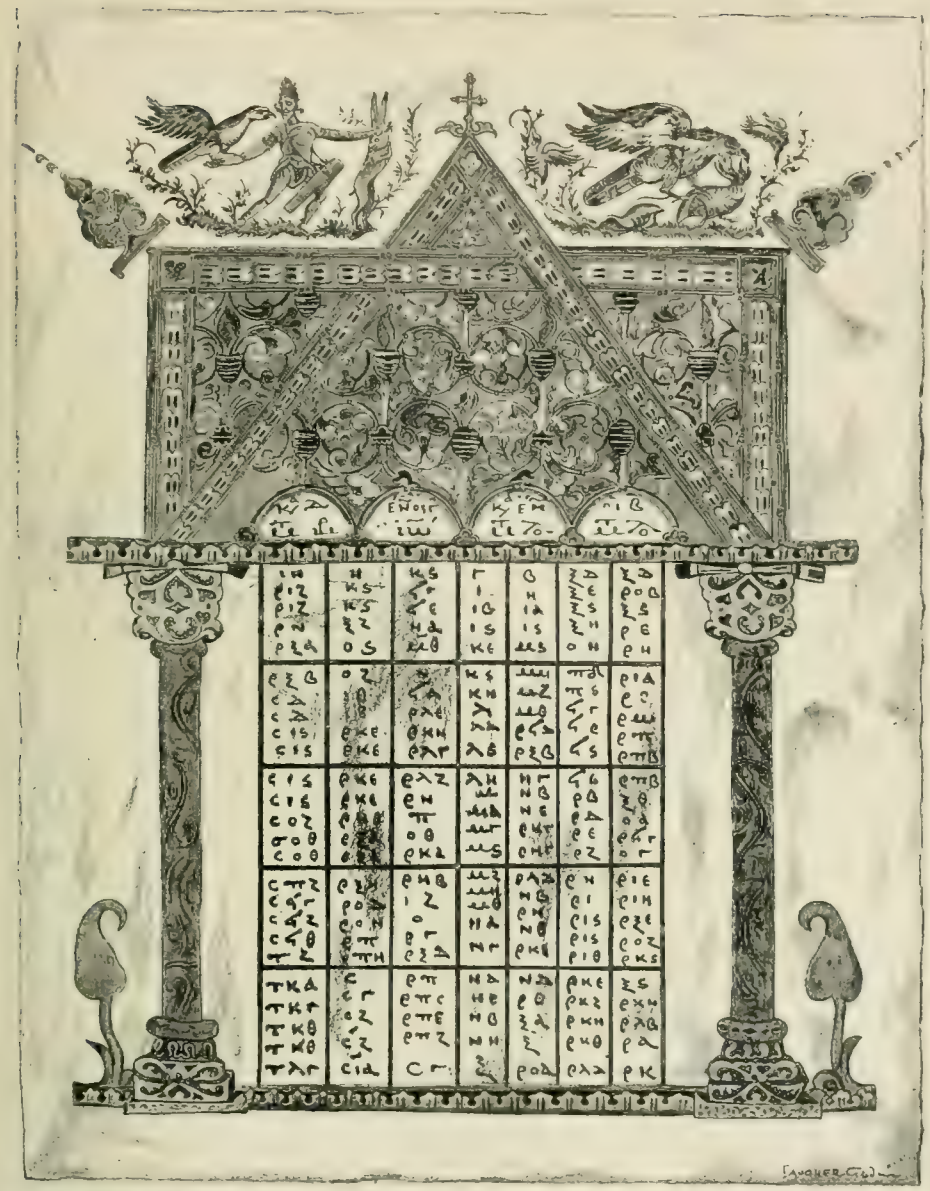
Son expérience des affaires publiques, dont Jean Tzimiscès, vivant constamment dans les camps, lui avait abandonné l'entier maniement durant tout son règne, était immense. Basile, à son tour, en montant sur le trône, lui avait tout remis en mains, le civil comme le militaire, si bien que, suivant l'expression très particulière du chroniqueur, « il fut bien comme l'athlète qui courait dans le stade durant que le jeune basileus le regardait agir, non point toutefois pour lui placer sur la tête la couronne de victoire, mais bien pour apprendre de lui sa leçon, pour apprendre à courir un jour la course en son lieu et place ».

Après avoir raconté la fin tragique de Bardas Phocas et comment à partir de ce moment l'empereur changea complètement de caractère, après avoir décrit cette transformation si totale et si curieuse, Psellus, qui, je l'ai dit, place ainsi à une date de quatre ans trop tardive la chute de l'eunuque, poursuit à peu près en ces termes : « Le basileus ne voulut plus laisser

(1) Et non son demi-frère à lui, comme dit Psellus par erreur. — Il était, je le rappelle, fils naturel de Romain Lécapène, le beau-père de Constantin Porphyrogénète.

davantage l'administration de l'empire aux mains du parakimomène. Violemment jaloux de lui, il se mit petit à petit à l'exécrer, sans aucun souci ni des liens du sang qui les unissaient, ni de tous les immenses services que l'eunuque lui avait rendus, ni de la situation si élevée qu'il occupait depuis si longtemps. Rien ne put attendrir le jeune souverain. Il ne voulut pas davantage tolérer l'infortuné ministre même en qualité de second à ses côtés. Après mûre réflexion, il se décida subitement à lui enlever toute espèce d'autorité. Et il le fit sans égards aucuns, sans le moindre ménagement, cruellement, avec une simplicité brutale, à la stupéfaction de tous. Au lieu de lui demander sa démission, il le chassa du Palais, le mettant aux arrêts dans sa demeure, avec défense expresse d'en sortir. » Comme c'est presque toujours le cas, le colosse avait des pieds d'argile. Cet homme qui avait été longtemps si arrogant, si redoutable, ne put et ne sut faire autre chose qu'obéir au signe que lui fit son maître aussitôt que celui-ci daigna se révéler. Il se résigna sans murmure apparent. Mais même ce premier si complet effondrement ne parvint pas à calmer la rancune impériale. Presque aussitôt Basile fit embarquer de force le malheureux et l'envoya en exil, probablement dans quelque monastère des rives du Bosphore.

Tel est le dramatique récit des Byzantins. Toutefois, depuis que nous possédons des extraits de la *Chronique* de l'historien syrien contemporain Yahia, publiés par le baron Rosen, il est permis de penser que les choses ne se passèrent pas tout aussi simplement. Nous pouvons même entrevoir que l'eunuque, avant de se laisser déposer aussi aisément, avait cherché à résister, même qu'un complot avait été en voie d'organisation, peut-être sous son impulsion directe, certainement avec son assentiment, dans le but de paralyser dans l'œuf les velléités d'indépendance du jeune basileus, peut-être même de s'assurer de sa personne. Malheureusement le passage dans lequel Yahia, écrivain d'ordinaire très clair et très précis, nous parle à mots couverts de ces faits, que les Byzantins, inspirés par leur zèle dynastique, ont entièrement passés sous silence, est fort obscur. On devine que le chroniqueur syrien a eu à sa disposition une source contemporaine, très probablement d'origine byzantine, source très détaillée, mais dont il a tiré le plus mauvais parti en l'abrégeant à outrance.



MINIATURE d'un très bel et riche Évangéliaire byzantin du Xme Siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale. Édicule contenant un tableau consacré à la concordance des Évangiles. — Le texte est écrit en minuscule d'or appliquée sur un dessous écrit en carmin.

Pour me résumer, il ressort de la lecture attentive de ces lignes de Yahia que dans le courant de l'an 985 il dut y avoir à Constantinople quelque vaste complot contre l'empereur, complot que nous ne pouvons aujour-

d'hui que soupçonner et dont l'existence nous est surtout révélée par l'attitude infiniment louche prêtée par ce chroniqueur à Léon Mélissène, un des chefs de l'armée en Syrie, et par le châtiment même infligé par le basileus à ce capitaine et à un autre des principaux chefs impériaux, Bardas Phocas, après l'avortement de leurs coupables menées. Avec un peu d'attention, en lisant entre les lignes, il devient presque facile de reconstituer tout cet épisode, du moins dans ses grands traits.

Voici ce qui a dû se passer : Lorsque l'eunuque, depuis longtemps en butte aux mauvais procédés de son royal pupille, se fut bien convaincu que celui-ci était décidé à le sacrifier, il s'aboucha avec les chefs de l'armée, mécontents du peu de cas que Basile semblait faire de leurs avis, furieux de voir que le jeune basileus ne paraissait vouloir tenir aucun compte des conventions de jadis par lesquelles le Palais Sacré s'était engagé à ne plus rien entreprendre sans les consulter et sans être d'accord avec eux. Ce fut de la sorte qu'un vaste complot dut s'organiser, ainsi que je l'ai raconté plus haut (1). Malheureusement pour les conjurés, la première partie de leur programme échoua misérablement par l'énergie du basileus, qui n'hésita pas à mettre la main sur l'eunuque, auteur principal de tout ce trouble, et celui-ci, comme de nos jours le plus fameux des ministres modernes, grandi comme lui dans l'air des cours, céda sans la moindre résistance à l'énergique volonté de son jeune maître. Il n'en fut pas de même de la seconde partie de ce plan criminel qui eut, bien malheureusement au contraire, on le verra, le succès le plus complet, succès d'une forme peut-être bien inattendue pour les conjurés eux-mêmes. En effet, l'expédition du basileus Basile en Bulgarie, provoquée par les agressions si vives des Bulgares, agressions qui avaient eu elles-mêmes pour cause première la fuite des deux princes bulgares fils du tsar Pierre et l'activité inouïe déployée par le comitopoule Samuel, chef du parti national en ce pays, se termina par une lamentable catastrophe. Et cette nouvelle du désastre de l'armée impériale dans les gorges du Balkan, rapidement portée à Bagdad, dut contribuer puissamment à la mise en liberté de Bardas Skléros et, par contre-coup, fournir à Bardas Phocas lui-même l'occa-

1 Voy. p. 568.

sion de poursuivre ses projets ambitieux. Seules l'extraordinaire énergie déployée par le jeune basileus Basile, énergie merveilleuse que les conjurés n'avaient point prévue, puis plus tard l'assistance si opportune d'un corps auxiliaire russe, réussirent à amener la victoire finale du jeune et vaillant empereur (1).

J'ai dit le départ forcé, le dur exil du malheureux parakimomène. Ce n'était là que le commencement des infortunes qui accablèrent ce grand ministre tombé, de cette disgrâce si brutale et si complète à la fois, qu'elle brisa cette âme vigoureuse et tua ce corps de fer. Pour lui enlever tout espoir d'un retour de fortune, il fut, sur l'ordre du basileus inexorable, dépouillé de tous ses biens immenses, amassés en tant d'années de pouvoir absolu. Palais, maisons, fermes, domaines, fortune mobilière, argent, joyaux, pierres précieuses, objets de prix, tout fut confisqué. Puis, par un raffinement de cruauté, Basile, comme s'il voulait effacer toute trace du passage de sa victime aux affaires, fit procéder d'urgence à la recherche de tous les actes de ce long ministère. On éplucha chacune des mesures prises par le parakimomène, et tout ce qui, dans les choses d'intérêt public, parut au basileus porter la trace des visées personnelles ou l'empreinte des idées particulières à l'eunuque, fut impitoyablement cassé, abrogé, déclaré nul et non avenu. « Le jeune empereur, dit le chroniqueur, feignit d'ignorer toute cette œuvre immense accomplie par son ministre pour le bien de l'État, ne laissant debout que les mesures d'ordre général qui, ne portant aucune marque particulière, eussent pu être édictées par n'importe qui. »

L'eunuque, dont les richesses étaient immenses, avait fait construire dans la capitale un monastère superbe qu'il avait consacré à son glorieux

(1) Au fond, pour la suite de ces événements mémorables, la version de Psellus est à peu près identique à celle que je viens de développer ; seulement ce chroniqueur place à tort tous ces faits à une époque beaucoup trop tardive. « Basile, dit-il plus loin à propos de la naissante faveur de Romain Skléros, avait disgracié le parakimomène, qu'il sentait critiquer chacun de ses actes et chercher l'occasion de commettre quelque crime sur sa personne. Après l'avoir chassé du palais, il lui avait ordonné de garder les arrêts dans sa maison. Puis, voyant l'homme toujours plus exaspéré s'agiter en toutes sortes d'intrigues pour tâcher de ressaisir le pouvoir, il l'avait relégué sur le Bosphore (ἀνὰ τὸ Στενόν), le dépouillant de toute son immense fortune pour mieux ainsi le paralyser. Aussi, privé qu'il se trouvait ainsi des avis accoutumés, ayant besoin d'un ami et d'un conseiller fidèle, accueillit-il avec joie Romain Skléros, qu'il savait homme d'intelligence et d'énergie, et avec cela parfait homme de guerre. »

homonyme et patron, le grand saint Basile (1). Il l'avait doté de très grands biens, de revenus considérables. Basile, violemment tenté de faire jeter bas cet édifice admirable, n'osa toutefois aller aussi loin. Il se contenta d'arrêter les travaux et de faire mettre le beau couvent dans un tel état de délabrement que les moines en furent réduits à la misère noire (2).

« Ainsi, dit Psellus, le malheureux chambellan fut torturé de jour en jour. Accablé par la douleur d'une telle injustice et d'une telle chute, rien ne put le consoler de sa disgrâce, qui lui parut insupportable. Il s'effondra rapidement. Son intelligence même se voila. Cette nature si forte, si grande, si richement douée, devint un corps sans âme, un cadavre vivant. Sa noble prestance fit place à une complète décrépitude. La vieillesse aussi était venue qui avait diminué sa vigueur naturelle. » Le ramollissement cérébral, suite d'une pareille secousse, la sénilité, firent des progrès extraordinaires, et le malheureux ne tarda pas à succomber, exemple tragique de la vanité des choses humaines. Nous n'avons aucun détail sur la date précise ni sur les circonstances de cette fin lugubre. Nous ignorons même quel fut le triste lieu d'exil assigné au parakimomène sur les rives du Bosphore par un maître impitoyable, quel fut le couvent qui vit la fin de ce fils d'empereur tombé de si haut. Basile le parakimomène demeurera une des figures intéressantes de l'histoire byzantine. Depuis sa première arrivée aux affaires publiques, il avait joué un rôle presque constamment prépondérant dans l'État (3).

Immédiatement après cette chute retentissante, disent à l'envi tous

(1) C'est le monastère dont parle Psellus dans le premier livre de son histoire, monastère dédié à saint Basile. Du Cange en parle de même dans sa *Constantinopolis Christiana*.

(2) Il y a là dans le texte de Psellus un pauvre calembour intraduisible, qu'on pourrait exprimer à peu près comme suit : « Basile disait en parlant de ces moines : « J'ai transformé « leur réfectoire en réflectoire, car ils n'y sont plus occupés qu'à y réfléchir comment ils se procureront de quoi manger. »

(3) Il avait, paraît-il, rédigé un traité sur la tactique navale. Voy. Fabricius, *Bibliotheca græca*, éd. Harles, t. IX, p. 97. — Ses goûts étaient somptueux. Je rappelle que parmi les plus splendides monuments de l'orfèvrerie byzantine parvenus jusqu'à nous, deux au moins, l'admirable et célèbre reliquaire de la Vraie Croix de Limbourg, exécuté vers 960, et le non moins beau reliquaire en forme de calice du Trésor de Saint-Marc de Venise que j'ai fait reproduire, l'un à la page 669, l'autre à la page 291 de mon histoire de Nicéphore Phocas, portent le nom du fameux bâtard de Romain Lécapène et ont été exécutés à ses frais pour être donnés à des églises. Basile figure, dans les légendes gravées sur ces monuments d'un prix inestimable, avec les titres de parakimomène et de proèdre très illustre.

les chroniqueurs (1), il se fit un changement étrange, merveilleux, dans la manière d'être du jeune empereur. « Comme subitement, dit Psellus, il parut apprécier tout différemment la grandeur de son rôle et les difficultés de sa haute situation. Il en parut si impressionné que toute

MOSAÏQUE du porche de l'église du monastère de Grottaferrata fondé par Saint Nil aux environs de Rome. Cette mosaïque remonte probablement à l'époque même de la construction de l'église. Aux pieds du Christ, l'hégoumène revêtu du costume de l'ordre de Saint-Basile. — C'est probablement l'hégoumène Barthélemy qui préside à l'achèvement de l'église.

son existence en fut soudain transformée. D'un viveur qu'il avait été il devint une sorte d'ascète couronné. Alors que jusque-là il n'avait vécu que pour ses plaisirs à l'égal de son frère plus jeune, il se consacra dès lors exclusivement aux plus sérieuses affaires de l'État et renonça d'un coup à toute espèce de dissipation. » Il n'eut plus le culte de son corps. Il s'abstint dorénavant de toute bonne chère, de tout confort, menant la vie la plus sobre, la plus frugale, « observant strictement la chasteté, vêtu avec la plus rigide simplicité, ne portant sur lui aucun ornement », pas même une chaîne ou un collier à son col, jamais de

(1) Psellus surtout et aussi Zonaras (éd. Dinforf, t. IV, p. 115) qui place ce changement dans le caractère du basileus seulement et immédiatement après la mort de Bardas Phocas.

diadème au front, ni même de vêtements de pourpre. Il ôta de ses doigts toutes ses bagues, ne porta plus que des vêtements de couleur sombre. Il ne parut plus absorbé que par une unique pensée, faire concourir tous ses actes à l'accroissement et à la consolidation de son autorité personnelle, unique, sur tout l'empire, « à la consécration de l'harmonie impériale », suivant l'expression même de Psellus.

Souverainement jaloux de cette autorité, il se défia dorénavant de tous. Il se défia même de son frère, ce prince d'un si pauvre et faible caractère, qui ne fut vraiment son associé que de nom et auquel, fort heureusement pour la chose publique, ainsi que le dit Psellus, il ne laissa qu'une ombre de pouvoir, réduisant sa cour et sa garde à fort peu de chose, semblant toutefois jalouser encore cet état si médiocre. Constantin accepta avec une bonne grâce admirable cette situation inférieure, contraire même aux volontés paternelles, qui, pour un autre, eût été si humiliante, et eût pu devenir cause des plus violentes luttes intestines. Malgré sa jeunesse, âge où d'ordinaire on est ambitieux, sa nature presque féminine, ses mœurs de libertin s'accommodèrent facilement de cette vie inutile consumée dans les plaisirs de l'amour, du jeu, de la campagne, du bain et de la chasse, parmi de gais et frivoles compagnons. Psellus, qui semble favorable à ce prince, dit qu'il faut le louer pour tant d'abnégation (1). Durant ce temps son frère aîné volait aux frontières de l'empire, repoussant à l'orient comme à l'occident, au midi comme au septentrion, les ennemis barbares qui le menaçaient incessamment.

Donc, à l'égal de tant d'autres princes qu'on pourrait citer tout au travers de l'histoire, après une jeunesse orageuse ensevelie dans les plaisirs, passionnée pour tous les désordres de l'âme et du corps, consumée dans les frivolités, Basile, arrivé à l'âge d'homme (il avait à ce moment environ vingt-sept ou vingt-huit ans), se transforma soudain et ne vécut plus que pour son ambition, la gloire militaire et la grandeur de son immense empire. Psellus, qui avait encore dans son enfance connu

(1) Le poète historien Manassès (v. 6030 sqq.), par contre, est très dur pour Constantin. Le parallèle qu'il établit entre lui et son frère Basile est terriblement sévère pour le premier. Il l'accuse de cruauté, presque de lâcheté. Cette dernière accusation ne semble pas fondée.

des vieillards ayant vécu aux côtés de l'illustre empereur, dit encore ceci : « La plupart de nos contemporains qui avaient connu le basileus Basile parlaient de lui comme d'un prince impérieux, de nature rude, abrupte, de caractère obstiné, prompt à la colère, de vie austère, détestant toute délicatesse et toute mollesse. Mais, à ce qui m'a été dit par les historiens de son époque, ce prince n'avait point été toujours ainsi et avait eu au contraire une jeunesse dissolue et débauchée. Puis, les circonstances ayant agi sur sa vigoureuse nature à la manière d'un fortifiant extraordinaire, il s'était subitement transformé et était devenu uniquement et définitivement sérieux, serrant vivement en ses mains les rênes du pouvoir qu'il avait jusque-là laissé flotter au gré de ses passions, fermant résolument le livre de son passé. Au début de ses ans il s'était livré sans pudeur, publiquement, aux plus folles orgies ; il avait eu maintes liaisons amoureuses ; il avait adoré la société de ses compagnons de fête. Mais, après les révoltes de Bardas Skléros, après celle de Bardas Phocas, après d'autres circonstances graves encore qui avaient mis l'empire en péril extrême (1), il quitta, toutes voiles dehors, les rivages du pays de luxure et se dévoua corps et âme aux plus sérieuses occupations.

« Il entendit désormais assurer son pouvoir par la terreur et non par la bonne volonté. De plus en plus il voulut gouverner et administrer entièrement par lui-même et, à mesure qu'il prit de l'âge, son expérience personnelle le rendit absolument indépendant de celle de ses conseillers. » Suivant l'expression même adoptée par Psellus pour exprimer le caractère de son absolutisme impérial, « il dirigea le navire de l'État non d'après des lois écrites, mais d'après les lois instinctives de sa propre nature, si forte et si bien constituée, et, dans cet esprit, il ne tint nul compte des intelligences cultivées qui pouvaient l'entourer ; tout au contraire, il les dédaigna profondément. » Ce fut là, nous le verrons, un des caractères essentiels de ce règne : la culture intellectuelle ne fut point protégée par le prince, mais bien méprisée, découragée, persiflée par lui. Cela faisait partie de son système général d'abaissement de la noblesse et des classes élevées, qui alors étaient

(1) Je rappelle une fois encore que Psellus paraît avoir fait erreur sur l'époque vraie de la disgrâce de l'eunuque, qui marqua le début foudroyant de cette grande et capitale transformation dans la manière d'être du jeune empereur.

les classes intellectuelles. Nous verrons que l'éducation des nièces du basileus, Zoé et Théodora, fut entièrement négligée. Ses secrétaires furent des hommes de rien et de nulle éducation, mais il formulait toutes ses dépêches dans un style si simple et si primitif qu'il n'était guère besoin de préparation pour savoir les rédiger. Cela n'empêche qu'au dire des auteurs, les philosophes et les rhétoriciens demeurèrent nombreux sous ce long règne. Et Psellus, qui note ce fait comme curieux, fait cette remarque, que pour ces hommes la culture de l'esprit fut bien la fin même et le but de leurs existences et ne put jamais être un moyen pour arriver à la faveur du souverain ou à la fortune, « puisque maintenant, dit-il, l'argent est la fin de tout ».

De même Zonaras (1) insiste sur ce changement extraordinaire qui se fit à ce moment dans l'âme du basileus, changement qui entraîna la chute du parakimomène. « Basile, dit-il, devint hautain, réservé, défiant, inexorable dans sa colère. Il abandonna pour toujours sa vie de plaisirs de jadis. »

(1) Ed. Dindorf, t. IV, p. 115.

REVERS D'UNE MONNAIE D'ARGENT
DE « BASILE ET CONSTANTIN BASILEIS TRES FIDELES DES ROMAINS »

LA FONTAINE SAINTE de la Laure de Saint-Athanase de l'Athos. Les plaques de marbre sculptées sont très probablement contemporaines de la fondation du célèbre monastère, sous Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès.

CHAPITRE X

Première guerre bulgare. — Ses origines dès la mort de Tzimiscès. — Monarchie des Schischmanides. — Causes de son rapide accroissement. — Ses limites. — Le « Comite » Schischman et ses quatre fils les « Comitopoules ». — Premières hostilités contre Byzance à partir de 976. — Siège de Serres. — Avènement de Samuel. — Grande campagne de Samuel en 986 en Thessalie et jusqu'aux portes du Péloponèse. — Prise de Larissa. — Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin. — Poésies de Jean Géomètre. — Les tsarevitch Boris et Romain. — Première expédition de Basile au delà du Balkan. — Mécontentement des généraux. — Portrait de Basile. — Le royaume de Samuel. — Échec de l'armée impériale devant Stredetz (Sophia). — Retraite, surprise et déroute des Grecs le 17 août 986 au défilé de la Porte de Trajan.

MÉDAILLON D'OR byzantin des Xme ou XIme Siècles trouvé à Drivasto, en Albanie. — Les saints Théodore Stratilate, Démétrius l'Aumônier et Georges. — (Photographie communiquée par M. Degrand.)

Ce fut peu de temps après cette chute retentissante du parakimomène Basile qu'éclata enfin la grande guerre bulgare, depuis longtemps imminente, un des épisodes les plus graves, les plus extraordinaires et les plus prolongés des annales de l'empire d'Orient, qui a valu à Basile II une gloire immortelle pour l'énergie avec laquelle il soutint cette lutte de plus de trente années, depuis l'an 986 jusqu'en 1019. Cette guerre, prodigieuse par l'opiniâtreté de la résistance comme par celle de l'attaque, devait faire couler des flots de sang à travers la plus grande partie de ce long règne, mais elle se termina du moins après tant

d'années de combats par une si complète victoire des forces byzantines, par un si total écrasement de la nationalité bulgare et du royaume de ce nom qui avait réussi à se constituer pour un temps au sein même de l'empire, que le peuple vaincu en demeura à demi détruit et que le prince vainqueur en conserva le nom de Bulgaroctone, ou « tueur de Bulgares », par lequel il est connu dans l'histoire.

Pour cette guerre interminable dont les débuts avaient vu les Bulgares conquérir la Macédoine et l'Épire presque entière sauf Salonique et Nicopolis, envahir la Thessalie, la Grèce propre, menacer le Péloponèse, et dont l'heureuse issue sauva définitivement Byzance d'un péril terrible sans cesse renaissant, les sources byzantines sont, hélas, d'une pauvreté peut-être plus extraordinaire, plus désespérante encore, que pour aucune autre période de ces siècles dixième et onzième sur lesquels nos informations sont si rares, si lamentablement incomplètes. Aucune question historique, malgré quelques progrès récents, n'est demeurée plus mal connue, plus embrouillée, plus obscure. Rien ne peut donner une idée de la brièveté, de la confusion, souvent de l'inexactitude des récits de Skylitzès pour toutes ces campagnes successives entreprises durant tant d'années par l'infatigable Basile contre la Bulgarie. Les faits les plus importants sont bien indiqués, mais sans ordre, sans aucune indication de dates précises. Impossible d'en rétablir la succession chronologique régulière. Et cependant cet auteur est la source capitale pour l'histoire de cette guerre interminable. En sa qualité de haut magistrat sous le basileus Alexis Comnène, il a dû avoir à sa disposition, pour rédiger son *Epitome historiarum* de l'an 811 à l'an 1057, des documents écrits de toute importance, peut-être bien même la *Chronique* perdue et jusqu'ici introuvable de Théodore de Sébaste. Cédrénus n'a fait que le transcrire servilement. Zonaras n'est pas mieux informé. Lui aussi le contemporain d'Alexis Comnène, il a également beaucoup copié Skylitzès, parfois Psellus. Quant à ce dernier historien si excellent, qui ne parle malheureusement que très courtement et seulement par ouï-dire du règne de Basile II, il ne souffle même pas mot de la guerre bulgare. Léon Diacre, incidemment, nous a fait un récit très précieux d'un des premiers drames de cette grande lutte, drame auquel il a assisté en qualité de témoin oculaire.

Il fait encore à la guerre bulgare quelques autres allusions utiles. Puis viennent les vies et panégyriques des saints, qui nous fournissent çà et là quelques indications très précieuses parce qu'elles sont souvent tout à fait contemporaines. Quant aux sources d'origine bulgare, il n'en existe, ou mieux il n'en subsiste aucune. C'est là une lacune déplorable qui ne sera jamais comblée. Force sera toujours de recourir aux indications des Byzantins que je viens d'énumérer.

On peut leur ajouter cependant quelques allusions faites comme en passant qui se retrouvent dans diverses sources étrangères. Ainsi les historiens arabes et arméniens, tout à fait indépendants des écrivains purement grecs, nous fournissent divers renseignements qui viennent parfois compléter admirablement, parfois même corriger, ceux des Byzantins. Il en est ainsi, par exemple, de Yahia, source souvent excellente, plus tard copiée par Elmacin. L'écrivain antiochitain, d'ordinaire si exact, est parfois très bien informé de ces affaires si lointaines. Il a été le contemporain de tous ces événements et a dû disposer de sources très nombreuses. Chose précieuse entre toutes, il fournit des dates. Malheureusement et fort naturellement il ne parle jamais de la guerre bulgare qu'à titre incident. Dans des proportions moindres, Étienne de Darôn, dit Acogh'ig, est un historien contemporain de premier ordre, une source très véridique qui, tout en narrant les destinées de l'Arménie, nous fournit des indications sur les affaires de Bulgarie jusqu'à l'année 1004 et dit parfois quelques mots précieux au sujet des Bulgares (1). Pour l'étude d'événements à la fois si importants et si obscurs, l'historien digne de ce nom ne doit pas négliger le moindre indice. Dans sa poursuite constante du document, il ne doit dédaigner ni la plus distante allusion, ni le détail le plus insignifiant comme semé au hasard.

(1) Toutes ces sources de l'histoire de la grande guerre de Bulgarie se trouvent indiquées et étudiées avec quelque détail dans le travail de M. A. Lipowsky, intitulé : *De l'histoire de la lutte gréco-bulgare aux Xe et XIe siècles* (en russe), dans le *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, numéro de novembre 1891. M. Wassiliewsky, de son côté, a insisté sur deux sources très précieuses pour l'histoire de la guerre de Bulgarie, à savoir : diverses poésies de Jean Géomètre (*Ibid.*, numéro de mars 1876, p. 170) et le manuscrit de la Bibliothèque synodale de Moscou intitulé : *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du XIe siècle*, publié précisément par M. Wassiliewsky dans le même *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* de 1881.

Depuis bien des années toute l'attention, toute l'activité du parakimomène et de son impérial pupille (1) s'étaient trouvées forcément concentrées d'abord sur la révolte de Bardas Skléros qui, durant tant de mois, avait mis l'empire à deux doigts de sa perte en Asie, ensuite sur les affaires d'Italie et de Syrie. Maintenant, plus tranquille de ces divers côtés, Basile pouvait plus librement porter tous ses efforts, toute son énergie vers la frontière septentrionale de l'empire en Europe où, depuis longtemps déjà, les événements les plus graves accumulaient menace sur menace.

La victoire totale de Jean Tzimiscès sur les Russes, leur expulsion définitive de la Bulgarie avaient été, on le sait, suivies de la prise de possession par ce basileus de toute la portion orientale de cette monarchie située entre le Balkan et le Danube d'une part, la mer Noire et le cours de l'Isker de l'autre. On se rappelle également que les héritiers du dernier tsar Pierre, le tsar Boris avec sa femme, ses deux enfants (2) et son frère Romain, uniques survivants de la race de ce prince infortuné, en un mot tous les membres de l'ancienne dynastie bulgare, emmenés par leur vainqueur à Constantinople, avaient été solennellement dépouillés par celui-ci de leur titre royal et transformés en simples dignitaires du Palais Sacré. Boris avait été créé magistros. De Romain on avait fait un eunuque. La Bulgarie transbalkanique avait été purement et simplement annexée à nouveau à l'empire dont toutes ses provinces avaient jadis fait partie. Des « stratigoi » impériaux à la tête de garnisons byzantines nombreuses avaient occupé les villes fortes et pris en mains l'administration. Quant au reste de la monarchie bulgare, quant à toutes les provinces occidentales jusqu'à la mer Adriatique, réunies sous le sceptre d'un chef national du nom de Schischman, elles avaient complètement échappé à l'action des armées de Tzimiscès. L'indépendance nationale s'y était maintenue absolument intacte, semble-t-il, en face de l'effondrement de l'autre portion du royaume.

Les choses en seraient peut-être demeurées là longtemps encore si le grand Tzimiscès eût vécu. Mais ce prince infortuné ne devait pas même

(1) Je ne nomme que Basile. Son frère Constantin ne comptait pas, ne prenant aucune part effective au gouvernement de l'empire.

(2) Probablement des filles.

IVOIRE BYZANTIN du XIme Siecle. La portion inferieure, representant les quarante martyrs, me parait d'epoque posterieure. — (Musée de Berlin.

survivre quatre années à ses victoires sur le Danube. A peine avait-il expiré au retour de sa campagne de Syrie, que le nouveau régent, le parakimomène Basile, avait dû concentrer son énergie tout entière, user les ressources suprêmes de l'État pour combattre l'immense danger de la révolte de Bardas Skléros. Quatre années durant, cette sédition du grand chef asiatique avait mis la maison de Macédoine aux portes de l'abîme. Il avait fallu sans doute, pour reformer toujours à nouveau les armées d'Anatolie incessamment mises en déroute par le terrible prétendant, retirer la majeure partie des troupes d'occupation de Bulgarie, diminuer l'effectif de certaines garnisons, en supprimer d'autres peut-être. Le parti national bulgare, tous ces boliades provinciaux fort nombreux encore, très ardents, très patriotes, qui supportaient avec une suprême impatience le joug détesté de l'étranger, s'étaient presque instantanément agités, surexcités par les nouvelles si désastreuses pour le gouvernement des basileis qui ne cessaient de parvenir du théâtre de la lutte en Asie. Le corps de Jean Tzimiscès était à peine déposé dans sa dernière demeure de l'oratoire de la Chalcé, qu'un premier soulèvement avait éclaté contre ses deux jeunes successeurs dans cette Bulgarie danubienne si chèrement, si glorieusement arrachée par lui au joug des Russes, soulèvement presque aussitôt appuyé par une prise d'armes universelle de toute la portion du royaume demeurée indépendante. Un historien russe qui a écrit sur ces événements obscurs des pages remarquables (1) a eu raison de dire que les Bulgares avaient très certainement commencé à préparer leur action dès le règne de Jean, profitant probablement de l'absence prolongée de ce prince en Syrie. S'il n'en eût été ainsi, cette prise d'armes n'eût pu éclater ainsi presque immédiatement après sa mort.

Les documents contemporains qui nous sont demeurés de cette période des annales byzantines sont si peu nombreux, si imparfaits, l'histoire surtout de la monarchie bulgare à cette époque est si complètement inconnue, que jusqu'ici tous les historiens s'en allaient répétant sur le sujet qui nous occupe les mêmes erreurs stéréotypées. On croyait fermement que Jean Tzimiscès avait conquis et annexé la Bulgarie entière,

(1) M. A. Lipowsky.

ou plutôt, dans le silence presque absolu des sources, on ne s'était jamais préoccupé de savoir ce qu'étaient devenues, à la suite des événements de 972, les provinces occidentales de la monarchie du tsar Syméon. On ignorait purement et simplement tout cet immense territoire. Par suite, les auteurs redisaient les uns après les autres, racontant d'après les chroniqueurs byzantins la grande guerre de Bulgarie du règne de Basile II, que cette lutte terrible avait eu pour origine unique les soulèvements dans les provinces bulgares reconquises par Tzimiscès, survenus à la suite de la mort de celui-ci et des troubles occasionnés par les prétentions de Bardas Skléros au trône impérial. Ces origines paraissaient bien un peu minces pour un si grand et si prolongé bouleversement, mais comme on n'avait pas d'autre explication à donner, on s'en tenait à celle-là.

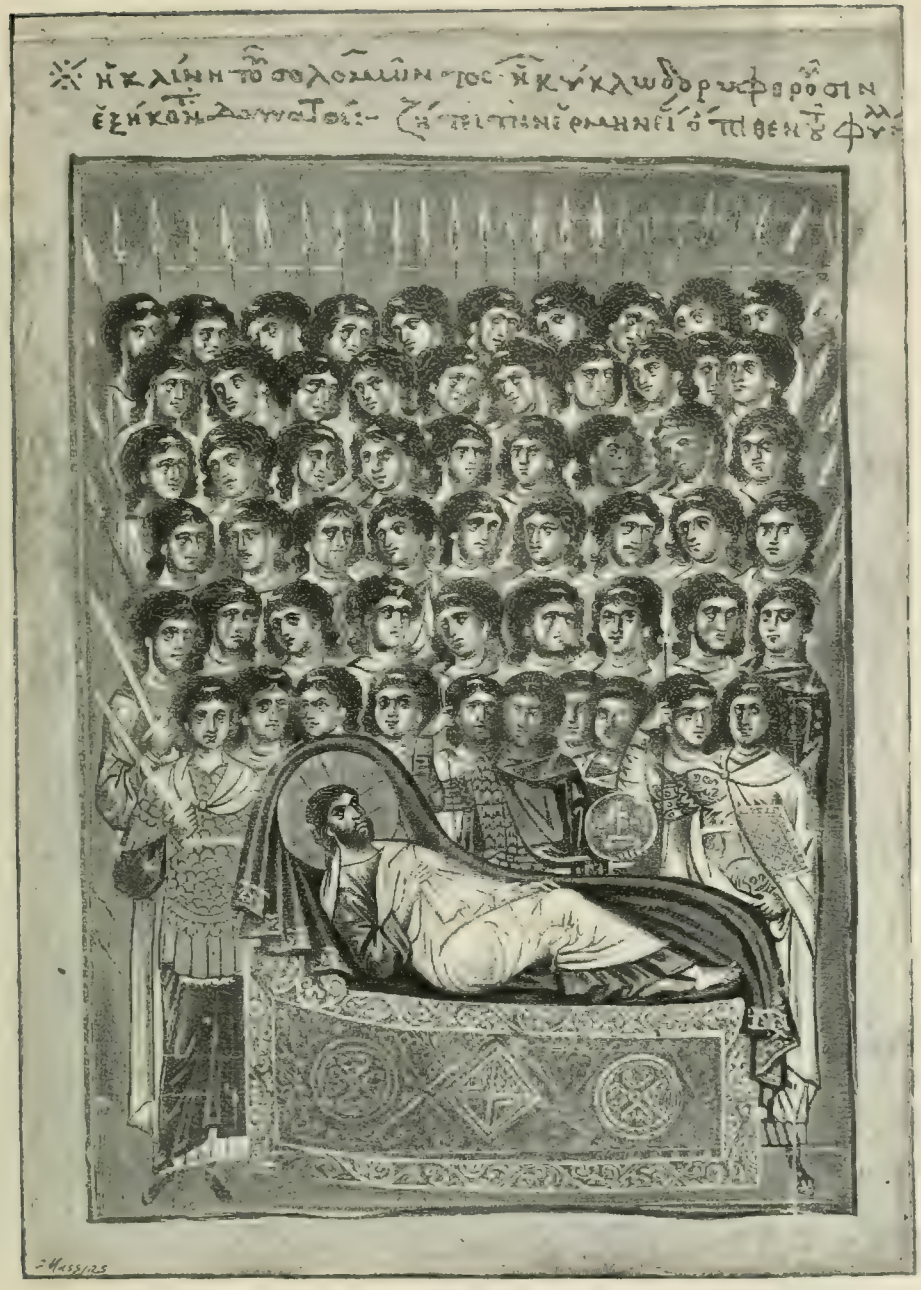
Il appartenait à un historien russe, M. Drinov, de faire enfin quelque lumière sur cette question. Dans un travail paru à Moscou en 1876 (1) cet érudit s'est très heureusement occupé de ces origines si ignorées de la grande guerre gréco-bulgare qui ensanglanta presque tout le règne de Basile II. Il a très victorieusement prouvé que l'instrument principal de cette lutte nationale de la Bulgarie contre ses oppresseurs étrangers, lutte qui devait se terminer pour elle d'une façon si malheureuse, avait été non le soulèvement de la portion conquise et asservie de ce peuple, portion orientale transbalkanique, mais bien l'action vigoureuse et directe de la portion occidentale, demeurée pleinement indépendante sous le sceptre des quatre fils de Schischman. Certes les révoltes des Bulgares d'entre le Danube et le Balkan, révoltes tant facilitées par le retrait des garnisons byzantines sous le coup des périls de la rébellion de Skléros, contribuèrent puissamment par leur action latérale à soutenir, à fortifier la lutte contre Byzance pour la liberté et la patrie, mais jamais ces révoltes partielles, constamment tenues en échec ou du moins inquiétées par les troupes grecques d'occupation, ne fussent parvenues à entretenir une lutte aussi formidable qui absorba durant plus d'un quart de siècle toutes les forces vives de ce vaste empire byzantin, si, aux côtés des rebelles du Danube et du Balkan, ne se fût dressée la jeune monarchie indépendante des David et des Samuel, les fils du boliade

1 *Les Slaves méridionaux et Byzance au Xe siècle.*

Schischman, le voivode de Ternovo, qui, elle, put soutenir indéfiniment le poids principal de la guerre, grâce à toutes les forces militaires, à toutes les ressources matérielles d'un État fortement organisé. Seulement, jusqu'ici cet État bulgare occidental nous était demeuré presque totalement inconnu, puisqu'il est, hélas, sans annales. A M. Drinov revient l'honneur de l'avoir tiré de l'oubli. Je ne puis reproduire en entier son très intéressant mémoire. Je me contenterai de l'analyser rapidement, renvoyant à la lecture de ces pages, malheureusement écrites en langue russe, le lecteur désireux d'éclairer plus complètement sa religion.

Déjà, à propos de l'organisation établie par Jean Tzimiscès dans la portion de la Bulgarie annexée par lui à l'empire après ses victoires sur les Russes, j'ai parlé, d'après M. Drinov, de cette vaste portion de la monarchie de Syméon qui avait, par le fait de sa situation à l'occident de la péninsule des Balkans, échappé à la conquête byzantine et qui semble à ce moment, au milieu des troubles affreux qui signalèrent la fin du règne du tsar Pierre, s'être très fortement constituée à l'état de royaume indépendant sous le sceptre d'un boliade nommé Schischman (1). Celui-ci, révolté dès 963 contre son souverain légitime et proclamé tsar de la Bulgarie occidentale, demeura dès lors le chef du parti dit national en opposition à celui que représentaient les deux fils de l'infortuné Pierre, devenus de gré ou de force les humbles captifs de Byzance. J'ai montré aussi d'après l'auteur russe combien la disette inouïe, presque complète, de sources et de documents contemporains, rendrait à tout jamais à peu près impossible la reconstitution historique de la création de ce royaume occidental bulgare. L'existence même n'en avait presque pas encore été soupçonnée, et Schischman et ses fils, à peine mentionnés par les chroniqueurs, avaient toujours été tenus jusqu'ici non pour les souverains véritables et indépendants de cette Bulgarie occidentale, mais pour les simples chefs aventureux de la révolte des provinces danubiennes bulgares. Seule peut-être, la translation dans la Bulgarie occidentale du patriarche bulgare Damien chassé par Jean Tzimiscès de son siège primitif de Dorystolon, translation qui se trouve mentionnée dans un témoignage

(1) Voy. pp. 178 sqq.



MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siecle de la Bibliotheque Nationale. — Le roi Salomon sur sa couche, entouré de soixante seigneurs portant le costume de la noblesse byzantine.

de source byzantine cité par Du Cange (1) à propos de la destruction de la liberté religieuse de la Bulgarie décrétée par cet empereur, était un indice presque certain de l'existence d'un royaume indépendant ayant survécu aux coups de celui-ci. Cet indice même aurait dû plus vite contribuer à ouvrir les yeux des érudits qui se sont jusqu'ici occupés de ces origines de la seconde monarchie bulgare. Je laisse la parole à M. Drinov.

« Les témoignages que je viens d'énumérer, dit à peu près cet historien, nous sont une preuve certaine qu'en dehors des provinces bulgares danubiennes et balkaniques de Dorystolon, de la Petite Péreïaslavets, de Philippopolis et autres, conquises par Jean Tzimiscès et qui ne formaient qu'une portion relativement restreinte de la Grande Bulgarie, d'autres provinces étaient demeurées, qui, situées dans la vaste région entre le Rhodope et l'Adriatique, continuèrent à former un corps politique à part entièrement indépendant. Ce furent elles, entre autres, qui dépêchèrent en mars 973 des ambassadeurs auprès du vieil empereur d'Allemagne Othon Ier à Quedlinbourg (2). En un mot, ce furent elles qui, s'étant détachées jadis du tsar Pierre alors que les provinces depuis conquises par Jean Tzimiscès étaient demeurées, de cœur, fidèles à ce souverain légitime et à ses successeurs, se constituèrent en corps politique séparé sous le gouvernement de Schischman et de sa dynastie et formèrent à ce moment le royaume occidental de Bulgarie. Lors des grandes luttes des règnes de Nicéphore et de Jean Tzimiscès sur le Balkan et le Danube, ce fut la seule Bulgarie orientale, où avait continué à régner l'ancienne dynastie de Syméon, qui fut vaincue par les Russes d'abord, par les Byzantins ensuite. Quant à la jeune monarchie occidentale, elle demeura intacte et cette partie de la nation conserva sa parfaite indépendance politique. »

« Cette théorie des deux royaumes bulgares, dont un seulement fut conquis par Jean Tzimiscès, théorie que je soutiens ici, poursuit M. Drinov, reçoit une confirmation éclatante de ce que nous savons tant sur les origines que sur les circonstances du fameux mouvement bulgare hostile

(1) *Catalogue des archevêques bulgares*. Voy. la *Revue historique de l'Église bulgare*. pp. 30, 34, note 7, de M. Drinov.

(2) Voy. p. 205. — Pertz, *Monum. germ. hist.*, SS., III, pp. 62, 65. — La conquête du royaume de Pierre et de Boris avait été entièrement achevée dès l'an précédent. C'étaient donc bien là des envoyés du royaume occidental de Bulgarie.

à Byzance qui éclata dès 976, c'est-à-dire cinq années seulement après les victoires de Jean Tzimiscès sur le Danube. Surtout cette opinion nous explique le caractère vrai de ce mouvement de libération si puissant et si intense qui a été jusqu'ici très imparfaitement compris.

« Les historiens byzantins (1) racontent qu'aussitôt après la mort imprévue de Jean Tzimiscès, c'est-à-dire dès l'année 976, les Bulgares se soulevèrent contre l'empire byzantin et envahirent les thèmes d'Europe. Dès 980, c'est-à-dire seulement quatre ans après, nous verrons, au récit qui va être fait de cette guerre, les Bulgares en possession de provinces telles que la Thessalie et l'Hellade, sur lesquelles leur autorité ne s'était jamais encore étendue. Nous verrons vers cette même époque une de leurs armées pénétrer, sous la conduite de leur tsar Samuel, par l'Isthme de Corinthe jusque dans le Péloponèse et y jeter l'épouvante après avoir au préalable ravagé la Thrace, la Macédoine et les environs de Salonique, la Thessalie, le thème de Hellade et conquis une foule de places byzantines, la puissante Larissa entre autres.

« Voilà donc ce qui se passait dans la Bulgarie occidentale vers les années 980 et 981, c'est-à-dire quatre ou cinq ans à peine après la mort de l'empereur Jean Tzimiscès. Les historiens qui, n'ayant jamais examiné la question de près, ne mettent pas en doute que cet empereur n'ait fait la conquête de la Bulgarie tout entière, considèrent les mouvements des Bulgares qui éclatèrent presque aussitôt après sa mort et toute la longue guerre qui en fut la suite comme ayant été uniquement une révolte de ceux-ci contre leurs nouveaux maîtres, une lutte désespérée pour la délivrance du joug byzantin. Mais dans cette hypothèse il deviendrait impossible d'expliquer comment, dès le début de cette prétendue révolte, les Bulgares ont pu se trouver maîtres de provinces telles que la Thessalie et l'Hellade. Bien d'autres particularités encore demeureraient incompréhensibles. Il faudrait admettre que dans le court espace de deux ou trois années les Bulgares révoltés auraient réussi non seulement à arracher au joug des Grecs toute la portion occidentale de leur monarchie, mais encore à y restaurer dans ce peu de temps tout un ordre civil et politique, à créer de

(1) Skylitzès et Cedrenus, II, 434.

toutes pièces cette armée régulièrement organisée qui en si peu de temps réussit à franchir la frontière, à enlever aux Byzantins des forteresses telles que Larissa, à soumettre enfin la Thessalie et la Grèce jusqu'à l'Isthme de Corinthe. Est-il nécessaire de démontrer que l'accomplissement d'un tel programme en un temps aussi court par de simples bandes rebelles constituerait un fait inouï dans l'histoire, un fait presque fabuleux ?

« Les absurdités, les impossibilités trop évidentes, découlant de ce système qui veut envisager un mouvement aussi puissant comme le produit d'une simple révolte des provinces bulgares soumises par Jean Tzimiscès, n'ont pu échapper aux partisans de cette opinion. Pour expliquer leur théorie ils ont inventé diverses hypothèses qui ne tiennent pas debout devant la critique la plus superficielle. Les uns (1) se sont bornés à répéter que la révolte de Bardas Skléros avait à tel point absorbé durant quatre années toutes les forces et toute l'attention du gouvernement et de l'opinion à Byzance, que le premier n'avait pu prendre aucune mesure pour étouffer les débuts de l'insurrection bulgare, que la seconde ne s'était même pas aperçue des progrès gigantesques si rapidement réalisés par celle-ci. Le départ précipité de toutes les troupes impériales d'occupation pour aller combattre le prétendant d'Asie demeure donc pour ces historiens une explication très suffisante des éclatants succès des révoltés bulgares. Or, dès le début de la lutte, nous voyons des villes comme Sérès, comme Larissa, comme Corinthe, fortement occupées par des garnisons impériales. Si ces anciennes cités du territoire de l'empire avaient ainsi conservé leurs défenseurs, à bien plus forte raison les places reconquises par Tzimiscès au nord du Balkan et sur le Danube devaient avoir aussi gardé leurs garnisons byzantines. Le vulgaire bon sens doit nous être garant que le gouvernement des jeunes basileis n'avait pas ainsi stupidement dégarni ces places fortes. C'eût été courir de gaîté de cœur à l'encontre des pires complications. La preuve en est que le tsar Samuel ne put plus tard s'emparer, à cause précisément de la résistance opiniâtre que lui opposèrent certainement leurs garnisons byzantines, ni de Dorystolon, ni de Phi-

(1) M. Rucky, par exemple, dans les *Mémoires de l'Académie sud-slave*, t. XXIV, Agram, 1873.

lippopolis, ni de Varna, ni de Mésembria, ni d'Anchiale, toutes places fortes reprises par Jean Tzimiscès.

« D'autres écrivains (1), qui ne nient point la présence de garnisons byzantines dans les principales villes de la Bulgarie transbalkanique, cherchent à expliquer le succès étonnant de la sédition bulgare en supposant que ces garnisons dont il n'est plus fait mention dans les sources auraient été en grande partie massacrées, tandis que les soldats impériaux survivants se seraient enfuis ou auraient passé à l'ennemi. Peut-on croire sérieusement que si pareils événements s'étaient passés, on n'en retrouverait pas quelque trace, quelque mention sommaire dans les chroniqueurs byzantins ? »

« Ma théorie, poursuit M. Drinov, a précisément le mérite de rendre inutiles ces hypothèses qui toutes pèchent par la base. Pour moi, je ne doute pas que la grande guerre gréco-bulgare sous Basile II n'ait eu ses origines premières dans le royaume resté indépendant de la Bulgarie occidentale, royaume dont l'existence était demeurée jusqu'ici inconnue aux historiens et qui avait survécu à la conquête des provinces de la Bulgarie occidentale par le basileus Jean Tzimiscès (2). Jusqu'à la mort de ce héros, ce royaume, que venait de fonder le boliade Schischman, n'était point entré en conflit avec Byzance, à la fois parce que l'empire grec était un adversaire trop redoutable pour la jeune monarchie et parce que celle-ci avait sur les bras de trop grosses difficultés intérieures. Ce ne fut qu'après la disparition de ce basileus si redouté que, profitant des cruels embarras créés à Basile II par la révolte de Bardas Skléros, le nouvel État se hâta de saisir l'occasion d'étendre sa puissance aux dépens de l'empire grec, trop sérieusement occupé ailleurs. Les souverains de cette Bulgarie de l'ouest disposaient évidemment de forces militaires bien plus considérables qu'on ne pourrait de prime abord le supposer. Bien naturellement aussi, et ceci on n'en saurait douter un instant, leur entreprise rencontra

(1) M. Hilferding, par exemple.

(2) M. Kokkoni, dans son *Histoire des Bulgares* parue à Athènes en 1877, ne croit pas à l'existence de ce royaume bulgare occidental ou schischmanide immédiatement après la conquête du royaume bulgare proprement dit par Jean Tzimiscès. Il croit plutôt à une formation de ce second royaume consécutive au succès de la révolte des fils du « Comitopoule ». Voy. *op. cit.*, note de la p. 110.

la plus vive sympathie, le plus actif concours, parmi les populations de même race des provinces orientales redevenues sujettes des Grecs. Ces circonstances, jointes au formidable accroissement des troubles en Asie par le fait des premières victoires de Bardas Skléros, furent donc la seule vraie cause du succès si rapide du mouvement bulgare. Elles nous expliquent comment en quelques années à peine non seulement la majeure partie des provinces conquises par Jean Tzimiscès se trouva délivrée à nouveau du joug byzantin, mais comment un certain nombre d'autres qui avaient jusque-là constamment appartenu à l'empire purent lui être momentanément arrachées. Voilà, à notre avis, le vrai caractère du mouvement qui éclata en Bulgarie dans le cours de l'année 976 ; ce ne fut point un simple soulèvement, quelque insurrection des provinces jadis annexées par Jean Tzimiscès, ce fut une guerre régulière faite à l'empire par la Bulgarie occidentale demeurée indépendante. Tel est bien l'aspect sous lequel ce mouvement apparaît dans les récits des chroniqueurs, pour peu qu'on étudie ceux-ci avec quelque attention.

« Il ne me reste maintenant qu'à tenter de refaire en peu de mots l'histoire forcément bien courte de cette Bulgarie occidentale depuis son origine jusqu'au commencement de la lutte contre Byzance en 976. On se rappelle que ce nouveau royaume de l'ouest avait été fondé du vivant du tsar Pierre, durant la grande insurrection soulevée contre ce souverain trop ami de Byzance par le parti bulgare dit national, dans le cours du printemps ou de l'été de l'an 963. A la tête de cette insurrection, qui ne fut qu'à demi victorieuse, se trouvaient le boliade Schischman surnommé « le Comte », le *Comite*, nous ne savons trop pourquoi, et ses fils. Ce Bulgare audacieux, originaire du sauvage kastron de Ternovo sur les rives de la Jantra au pied du Balkan, s'était fait proclamer souverain des provinces occidentales, qui se détachèrent à ce moment du royaume du tsar Pierre. Il y eut dès lors deux monarchies bulgares : une de l'est, une autre de l'ouest en Macédoine et en Albanie. Divers documents historiques parvenus jusqu'à nous (1) attestent que Schischman accepta le titre de roi ou plutôt de tsar. »

On ne saurait dire exactement combien de temps il régna, mais, par

(1) Tels sont le fameux *Registre* de Zographos et aussi une charte de l'an 994 concernant le boliade Pincius réfugié en Croatie. Voy. Farlati, *Illyric. sacr.*, t. III, p. 111.

le témoignage de Skylitzès qui dit qu'après le décès du tsar Pierre, survenu le 30 janvier 969 (1), les fils de Schischman, les « Comitopoules », ainsi que les appellent les historiens byzantins, se révoltèrent contre les fils de leur souverain défunt pour leur arracher la couronne, on peut estimer que le premier monarque de la Bulgarie occidentale devait être déjà mort à cette date puisque ses fils agissaient en ses lieu et place. De ce même témoignage du chroniqueur byzantin, nous apprenons que les nouveaux chefs nationaux de la Bulgarie occidentale guettaient attentivement chaque occasion de s'emparer des provinces orientales demeurées fidèles à la dynastie du tsar Pierre. Nous pouvons en conclure encore que cette première entreprise du commencement de l'an 969 échoua, puisque les fils de Pierre, avec l'aide des Grecs, réussirent pour cette fois à conserver le trône de leur père sur lequel venait de monter Boris, l'aîné d'entre eux (2).

Des quatre fils de Schischman, également nommés les Schischmanides de Ternovo ou plus simplement les « Comitopoules » : David, Moïse, Aaron et Samuel, aussi appelé Étienne ou Stéphanos Samuel (3), ce fut David qui lui succéda. Ce fait nous est attesté par divers témoignages historiques, entre autres par le *Registre des rois bulgares* de Zographos, document très ancien dans lequel ce prince se trouve nommé immédiatement après son frère : « Dieu ait pitié de Schischman, de David, de Samuel, etc. » L'Église bulgare a mis David au nombre des saints, et son image se rencontre aujourd'hui encore dans mainte église de Bulgarie avec cette légende : le « saint roi bulgare David ». Il existe un antique portrait de lui au couvent de Ryl. Un autre se trouve dans un livre religieux slavon publié à Pest au siècle dernier (4). Ses biographies manuscrites et celle écrite au milieu du siècle dernier à l'aide de ces documents plus anciens par le moine prêtre Païssios dans son *Catalogue des saints bulgares* disent que le pieux souverain, après avoir cédé le trône à son frère Samuel, se

(1) Jirecek, *op. cit.*, p. 126. L'Église bulgare célèbre ce jour-là l'office de ce malheureux prince.

(2) Voy. *Un Empereur Byzantin au Xe siècle*, pp. 739 et 740.

(3) Voy. dans Kokkoni, *op. cit.*, note de la p. 116, comment, par suite d'une erreur, on a pu croire que Samuel avait également porté le nom de Mokros. Voy. *Anne Comnène*, t. I, p. 343.

(4) *Stemmatographion* de Jejerovicz à Vienne.

retira dans un monastère et prit l'habit religieux. Il y mena une vie sainte et agréable à Dieu et ne tarda pas à mourir. Ses reliques furent, dans la suite, transportées de Vodhéna à Ochrida. Les historiens byzantins citent à peine ce souverain. Skylitzès, on le verra, qui ne semble pas ici d'accord avec le témoignage des *Vies* manuscrites du saint roi, dit seulement qu'il fut assassiné par quelques Vlaques errants, quelque part entre Castoria et Prespa, en un lieu appelé « les Beaux Chênes (1) ». Il ne serait peut-être pas

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Roi dormant dans le costume d'un basileus byzantin. A droite, des officiers de sa garde ou spatharires.

impossible cependant de concilier les deux témoignages. Nous verrons dans la suite comment Samuel (2), qui n'était que le quatrième fils de Schischman, succéda pourtant immédiatement à son aîné, parce que les deux autres frères avaient également péri de mort violente.

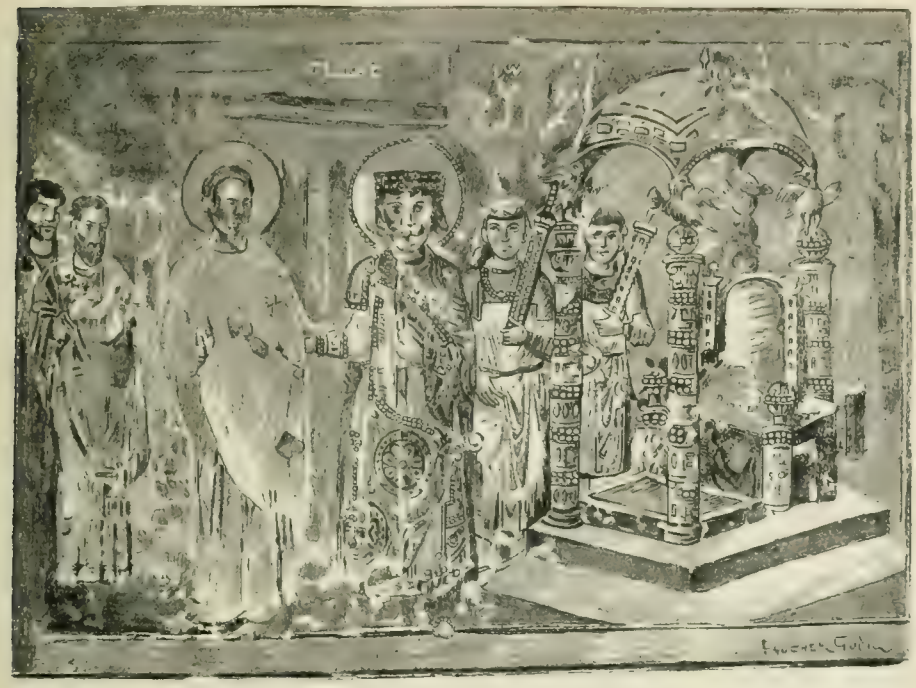
C'est sous le gouvernement du tsar David qu'eurent lieu les premiers mouvements avant-coureurs de la grande guerre gréco-bulgare. Son règne avait commencé, nous l'avons vu, avant 969, puisqu'il durait déjà lors de l'insurrection en cette année de ce prince et de ses frères, les autres Schischmanides, contre les héritiers du tsar Pierre. Il durait proba-

(1) « Τὰς λεγομένας Καλὰς Δρῦς. »

(2) Le document de l'an 994 concernant le boliade Pincius accuse formellement Samuel d'avoir fait crever les yeux à son frère, puis de l'avoir fait assassiner. Ce témoignage est complètement unique. Il demeure par conséquent, jusqu'à nouvel ordre, douteux.

MOSAÏQUE byzantine du XIme Siècle, de la cathédrale de Sainte Sophie de Kiev — La Communion des Apôtres.

blement encore lorsque mourut, ainsi que nous le verrons plus tard, Moïse, un des quatre frères, au siège de Sérès, vers 976 ou 977. Donc, entre 977 au plus tôt et 979 au plus tard, le pouvoir passa aux mains de



MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Souverain (l'empereur Théodose) sous les traits d'un basileus byzantin, accompagné de deux de ses officiers ou spathaires. Derrière lui, le trône impérial, fort curieux. A sa droite, de hauts dignitaires ecclésiastiques.

Samuel qui, en 980, se trouvait, nous le savons avec certitude, déjà à la tête du royaume bulgare occidental.

Essayons maintenant avec M. Drinov de tracer approximativement les limites de ce royaume de la Bulgarie de l'ouest à l'époque de la fin de la guerre russo-byzantine, avant même le début de la lutte entreprise par cette monarchie contre Byzance en 976. Vers le sud-ouest, ces limites n'avaient pas changé et demeuraient celles si étendues vers le sud de la vieille Bulgarie des Syméon et des Pierre, non encore coupée en deux. La preuve en est que la guerre de 976 commença précisément par les sièges de Sérès et de Larissa, qui, encore sous le règne de Pierre, nous le savons,

étaient des places frontières byzantines. Si de ce côté la Bulgarie avait conservé ses bornes, il va sans dire qu'elle les avait conservées également à l'occident, sur les rives de l'Adriatique, depuis l'embouchure de la Kalamâ au sud, jusqu'à celle du Drin au nord. La frontière orientale commençait vraisemblablement aux monts du Despoto-Dagh, dans la province actuelle d'Achi-Tcheleby. De là elle courait vers le nord, suivant les crêtes de cette chaîne, puis celles de la « Montagne du Milieu » qui sépare les campagnes de Sophia, où le siège du patriarcat bulgare, chassé de Silistrie, avait été d'abord transféré (1), et celles d'Iktiman de celles de Philippopolis. Elle franchissait ensuite le grand Balkan d'Étropol. De l'autre côté de cette chaîne son tracé devient plus difficile à établir. Cependant M. Drinov, avec raison ce me semble, croit pouvoir affirmer que les grandes cités bulgares du Danube, Belgrade et Vidin, n'avaient point été touchées par la guerre gréco-russe et qu'elles durent en conséquence faire partie dès le début du royaume improvisé par Schischman et ses fils. Certes, si d'aussi fortes et notables cités eussent été conquises par les lieutenants de Jean Tzimiscès, les chroniqueurs byzantins qui vont jusqu'à mentionner la prise par ce prince de petites villes comme Dineia et Pliscouba, en eussent fait mention. Si on veut bien accepter cette hypothèse, on ne se trompera guère peut-être en prolongeant la frontière orientale de la Bulgarie d'Occident par delà le Balkan d'Étropol, suivant une ligne droite le long du cours de l'Isker jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans le Danube.

Ainsi donc l'ensemble des provinces bulgares situées à l'ouest du Despoto-Dagh, de la Montagne du Milieu et du cours de l'Isker, dès avant la grande lutte russo-byzantine, s'étaient constituées en un corps politique particulier, qui ne fut en rien atteint par cette guerre. Même après la conquête par Jean Tzimiscès des territoires compris entre le Balkan et le Danube, formant l'ancienne Mésie proprement dite, ces provinces occidentales avaient conservé leur indépendance. Nous allons les voir servir de noyau à la formation de la vaste mais éphémère monarchie du tsar Samuel, de cette monarchie qui ne fut point, ainsi qu'on l'a cru d'abord,

1 Ce qui prouve bien que Sophia n'avait pas été conquise par Jean Tzimiscès et qu'elle était demeurée bulgare.

un royaume bulgare nouveau érigé de toutes pièces, mais qui surgit parmi les débris demeurés indépendants de l'ancien royaume du grand Syméon I.

Il est temps d'en arriver enfin au récit de cette terrible guerre gréco-bulgare si acharnée, si longue, sur les péripéties de laquelle nous ne possédons, hélas, que quelques renseignements aussi épars que déplorablement insuffisants. Les débuts surtout nous en sont à peu près inconnus. Tout ce que nous savons d'un peu certain, c'est que presque immédiatement après la mort de Jean Tzimiscès les hostilités semblent avoir commencé de la part des Bulgares, encouragés par la mort de leur redoutable adversaire, par la jeunesse et l'inexpérience de ses successeurs, surtout par le trouble amené dans tout l'empire par la sédition de Bardas Skléros. Le mouvement national, consistant à la fois en une agression directe de la part de la Bulgarie indépendante de Macédoine et d'Albanie, et en une succession de séditions de la part de celles des provinces de cette nation qui étaient redevenues depuis peu partie intégrante de l'empire, eut cette fois encore pour chefs — Skylitzès, Cédrénus et Zonaras l'affirment (2), et tous les autres témoignages en font foi — les fils du boliade Schischman, les quatre « Comitopoules » (3) ou fils de « Comite » (4), ainsi que les nomment constamment les historiens byzantins et aussi Yahia. Ces quatre jeunes hommes reconnaissaient pour leur chef et leur tsar l'aîné d'entre eux, David, qui avait été proclamé à la mort de leur père (5), mais tous dirigeaient en commun l'attaque contre Byzance. Ces quatre

(1) Voy. à la page 119 de l'ouvrage de M. Drinov l'opinion de cet auteur sur la prétendue venue de l'armée byzantine après la conquête de la Bulgarie danubienne par Jean Tzimiscès jusqu'en Rascie, la Joupanie ou Serbie actuelle, venue signalée au chap. XXIII du *Regnum Slavorum* du Prêtre de Dioclée. Pour M. Drinov, ce récit est sans valeur historique.

(2) Cédrénus, t. II, p. 434. Zonaras, éd. Dindorf, t. IV, p. 110.

(3) Sur ce terme curieux de « Comitopoule », voy. Rosen, *op. cit.*, note 145, et aussi le *Compte rendu* de cet ouvrage par M. Th. Ouspensky (*Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, livraison d'avril 1884, pp. 288 sqq.). M. Ouspensky, combattant l'opinion du baron Rosen, traite avec beaucoup de science dans ces pages des erreurs et des confusions (principalement sur le rôle de Samuel le « Comitopoule » qui enlèvent ici aux renseignements fournis par Yahia la plus grande partie de leur valeur. Les historiens arméniens appellent les « Comitopoules » les « Komsadzag ». Le récit que fait Acogh'ig de leur soulèvement est certainement très inexact. Voy. la note 2 de la page 126 de l'article de M. A. Lipowsky.

(4) En bulgare : boliade, boïar. Les boliades étaient les représentants de la noblesse territoriale. Voy. Th. Ouspensky, *Mémoire* cité dans la note précédente, p. 291.

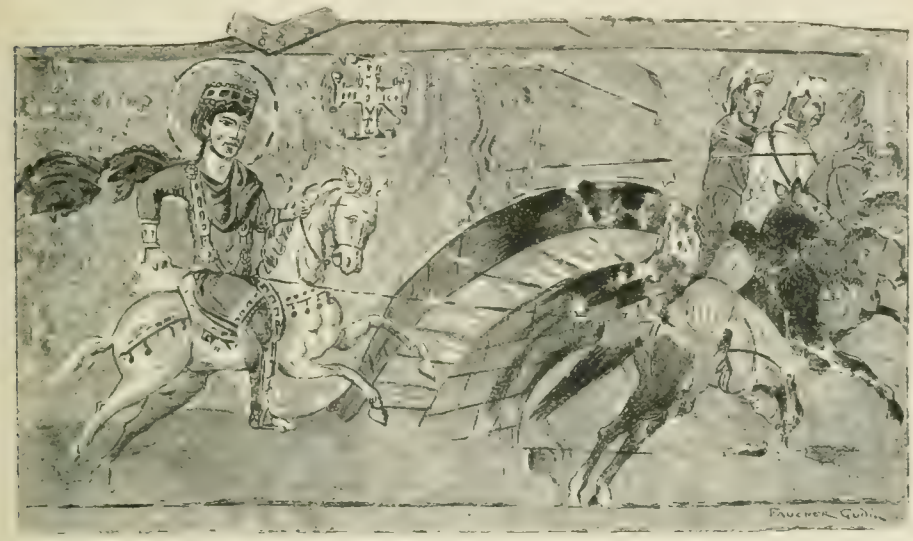
(5) Voy. p. 599.

frères, dont nous voudrions tant connaître un peu plus exactement l'orageuse existence, semblent avoir été de véritables héros de la patrie, restaurateurs passionnés d'une nationalité quasi expirante sous les coups de l'étranger, privée de son antique lignée royale, cherchant désespérément à se reprendre sous la conduite de ces hardis et enthousiastes chefs populaires. Dans les récits bulgares, empreints d'un patriotisme ardent, les fils du boliade Schischman sont appelés les nouveaux Machabées, et le seul fait de ce nom glorieux donné à ces hommes par ce peuple où la lecture de l'Ancien Testament tenait une si grande place dans les préoccupations religieuses, en dit plus long sur leur compte que bien des récits contemporains. Combien nous voudrions pouvoir nous représenter ces libres et ardents guerriers conduisant à travers les immenses et impénétrables forêts, les agrestes défilés de leur montagneuse patrie, les bandes pittoresques des rustiques paysans bulgares ou les forces régulières mieux organisées de la jeune royauté du fils aîné de Schischman à l'attaque des forteresses de la frontière byzantine défendues par des mercenaires russes, arméniens ou géorgiens !

De toute la première période de la lutte gréco-bulgare nous ne connaissons que deux ou trois faits à peine. Certainement, malgré les embarras suscités par la révolte de Bardas Skléros, les Byzantins durent opposer une résistance vigoureuse aux agressions chaque jour plus audacieuses des Bulgares. Il dut y avoir durant toutes ces années tout le long de la frontière grecque, aux environs des sauvages monts Rhodope surtout, des faits de guerre nombreux, guerre de partisans, guerre de surprises; mais les historiens byzantins, comme fascinés par la grandeur de la lutte contre le prétendant d'Asie, absorbés par le récit de ces fameuses campagnes d'Anatolie, ne disent pas un mot de ces événements d'ordre en apparence secondaire. Tout ce que nous en savons durant la période qui s'étend de l'an 976 à l'an 980, se réduit à ceci : Les quatre fils de Schischman dirigeaient l'incessante attaque bulgare contre Byzance; David, l'aîné, était tsar; Moïse, qui le suivait par rang d'âge, périt le premier; les Bulgares assiégeaient alors, paraît-il, la forteresse impériale de Serres en Macédoine (1), aujourd'hui Sérès, au nord-est et à peu de distance de Salo-

(1) Cédrénus, II, 435.

nique : Moïse fut tué d'un coup de pierre jetée des murailles. Nous n'avons sur ce fait de guerre que cet unique renseignement. Il n'en est pas moins infiniment précieux en nous démontrant que, puisque les princes de la Bulgarie occidentale étaient dès cette époque en état de mettre le siège devant une forteresse aussi puissante que l'était Serres, ils devaient alors déjà posséder de véritables troupes régulières, une vraie armée avec un parc de siège. Ce n'étaient donc point de simples bandes de paysans révol-



MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Constantin le Grand au pont Milvius, sous les traits d'un basileus byzantin.

tés qu'ils entraînaient à leur suite, ainsi qu'on l'a cru longtemps. En soutenant cette opinion, on faisait injure non pas seulement aux Bulgares, alors déjà bien plus civilisés, bien plus puissants qu'on ne le croyait généralement, mais surtout au basileus Basile, qui n'eût pas eu besoin de faire d'aussi prodigieux efforts durant quarante années pour écraser de si piètres adversaires. D'après Skylitzès, ce siège dut avoir lieu vers 976 ou 977 au plus tard. Cette date doit être exacte. Cette cité byzantine de Serres, étant place frontière, dut très probablement être une des premières à subir dès le début des hostilités l'attaque des forces bulgares.

J'ai dit que le tsar David semble avoir régné jusqu'à une époque qu'il faut placer entre 977 et 979, date extrême. En 980, en effet, nous ver-

rons que Samuel lui avait déjà succédé. Je rappelle encore que, suivant les sources bulgares, ce pieux souverain, après avoir abdiqué en faveur de son frère Samuel, se serait fait moine et serait mort en odeur de sainteté, mais que Skylitzès raconte au contraire qu'il fut assassiné entre Castoria et Prespa, en un lieu nommé « les Beaux Chênes », par des Vlaques errants, c'est-à-dire quelques pasteurs de cette race (1) qui se trouvaient là dans leur patrie, quelques-uns de ces sauvages bergers vlaques dont les représentants actuels, demeurés presque aussi incultes qu'ils l'étaient aux environs de l'an mille, constituent parfois une rencontre fort désagréable pour le voyageur égaré en terre de Macédoine ou de Thessalie (2).

Samuel (3), le grand tsar Samuel, un des plus grands souverains de Bulgarie et un des personnages à la fois les plus remarquables et les moins connus du xe siècle oriental, que nous allons voir soutenir à la tête de son peuple une lutte si héroïque durant tant d'années contre le basileus Basile et toutes les forces du vaste empire grec, succéda immédiatement à son frère David. En 980 nous savons d'une manière certaine qu'il était déjà tsar de la Bulgarie indépendante. Le seul survivant parmi ses frères, Aaron, aurait dû être préféré par droit de primogéniture, mais lui aussi, comme jadis Moïse, périt à ce moment de mort violente. Skylitzès et Zonaras nous disent simplement que, soupçonné de favoriser les Byzantins et de trahir sa patrie ou plutôt de vouloir régner seul au détriment de son frère plus jeune, peut-être accusé de ces deux crimes à la fois, il fut assassiné par celui-ci un quatorzième jour d'un mois de juillet dans la province ou topotérésie de Rhametanitza (4). Samuel fit de même périr ses enfants. Deux seulement échappèrent qui avaient noms Jean Vladislav et Alousianos, aussi nommé Spendoslav. Le premier, dit Skylitzès qui, du reste, ne nomme que celui-là (5), fut sauvé de la fureur de Samuel par

1 A. D. Xénopol, *L'Empire valacho-bulgare*, *Rev. hist.*, t. XLVII, 1891, p. 277.

2 Sur ces Vlaques de Thessalie du x et du xie siècle, ancêtres des Roumains d'aujourd'hui, voy. Wassiliewsky, *Conseils et récits*, etc., *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe*, livraison CCXVI de juillet 1881, pp. 133 sqq., 139, 148 sqq., etc.

(3) Encore appelé Stéphanos Samuel.

(4) Je rappelle que la charte dite du boliade Pincius, un des descendants de Syméon, fait également allusion à la cruauté de Samuel, non seulement envers son père, qu'il fit aveugler, mais envers ses frères et les autres membres de sa famille. Voy. la note 2 de la p. 600.

(5) Zonaras, éd. Dindorf, p. 110, ne nomme également que ce seul fils de Moïse, mais il l'appelle Jean Spendoslav. Il y a certainement là quelque confusion.

le propre fils de ce dernier, Romain Radomir. Le second, alors encore un enfant, fut porté en secret à Constantinople, où il vécut longtemps inconnu.

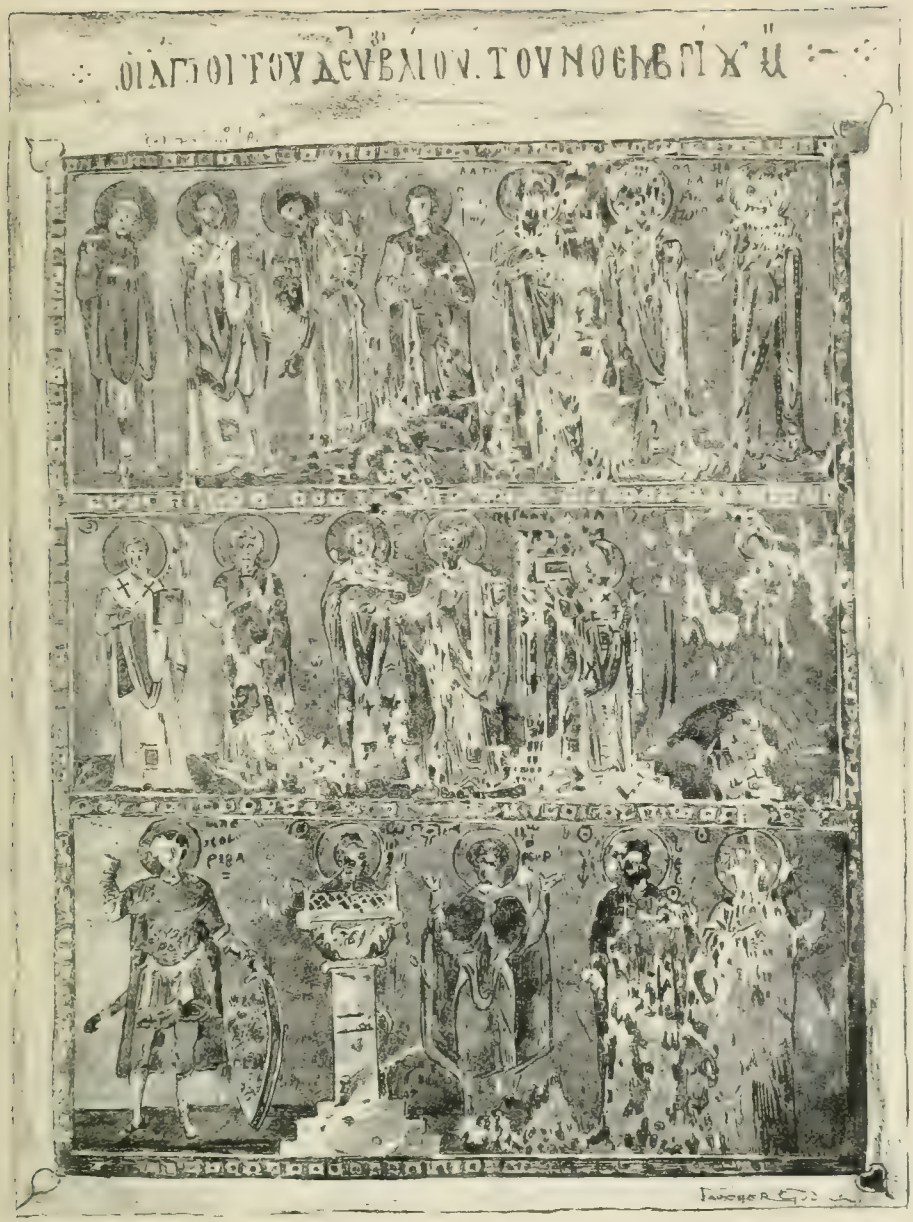
De toute la descendance mâle du grand boliade Schischman de Ternovo, premier tsar de la Bulgarie occidentale, Samuel demeurait seul debout en état de régner et de lutter contre Byzance. Ce fut avec une ardeur virile, une résolution inébranlable, que cet homme audacieux, aux passions sauvages, prit en mains la direction unique des destinées de sa patrie. Nous allons le voir durant près de trente-cinq années faire terriblement et constamment parler de lui, adversaire acharné et redoutable attaché aux flancs du grand empire d'Orient. « Cet homme belliqueux, dit Skylitzès, merveilleusement actif, qui avait le repos en exécration, demeura seul monarque de toute la Bulgarie. Profitant de ce que les armées impériales étaient occupées en Asie à réduire la révolte de Bardas Skléros, il envahit incessamment toutes les provinces occidentales de l'empire. » Hélas, ces quelques mots sont tout ce que nous savons du caractère de ce héros national.

Certes ce dut être un homme de premier ordre que celui qui sut si rapidement accroître sa puissance aux dépens de son colossal voisin, au point de mettre en péril l'existence même de celui-ci, qui sut faire si vite de ces troupes de paysans et de montagnards indisciplinés des armées régulières, capables de lutter avec succès contre les premières troupes du monde à cette époque et de les vaincre en bataille rangée. Certes il fut barbare, inhumain, fourbe, peu scrupuleux dans le choix des moyens, mais en cela il ne différait d'aucun des chefs de peuples de son époque, et le basileus Basile, son adversaire principal, le dépassa de beaucoup en cruauté comme en duplicité. En tout cas, ce fut un merveilleux homme de guerre, un homme de fer, d'une bravoure parfaite, infatigable, inaccessible à la crainte comme à la fatigue ou au découragement, infiniment fertile en ressources et en ruses de cette guerre difficile entre toutes, tacticien consommé à l'égal des plus habiles capitaines. Puissamment favorisé par les troubles qui éclatèrent dans l'empire grec à la mort de Jean Tzimiscès, constamment en éveil pour saisir toutes les occasions, d'une activité inouïe, il ne cessa d'organiser avec ardeur le mouvement

unanime de sa patrie pour rejeter le joug byzantin abhorré. Skylitzès dit expressément, dans le passage dont je viens de citer le début et par lequel cet auteur et après lui Cédrénus entament le récit de la grande guerre bulgare, que l'intrépide partisan, grâce aux embarras de l'empire, put impunément parcourir et saccager dans d'incessantes incursions toutes les provinces byzantines (1) occidentales et il désigne nominativement non seulement les thèmes de Thrace, de Macédoine et les campagnes de Salonique, mais encore la Thessalie, moins proche, le thème lointain de Hellade, qui constituait la Grèce propre antique, même celui du Péloponèse. De même Zonaras, lui aussi, copiant Skylitzès, dit : « Durant que la guerre civile faisait rage dans l'empire, Samuel le Bulgare parcourut impunément diverses provinces de l'Occident. » Et en réalité il ne se borna pas à parcourir, même à saccager ces provinces. Bien au contraire il en soumit une bonne partie à son sceptre avec leurs grandes cités impériales et leurs forteresses puissantes, les unes pour peu de temps, les autres pour au moins trente années. Un troisième auteur byzantin, Jean Tzetzès, célèbre pour son érudition et qui florissait vers la fin du XIIe siècle, dit encore : « Depuis les monts du Pinde, depuis les campagnes de Larissa, depuis Dyrrachion jusqu'aux portes de Constantinople, toutes les terres de l'empire se trouvaient aux mains des Bulgares avant que le glorieux Basile n'eût mis un frein à la puissance de ce peuple. »

La vaste péninsule qu'on appelait hier encore la Turquie d'Europe, cette péninsule des Balkans qui, à l'époque dont j'écris l'histoire, formait la portion occidentale de l'empire byzantin, la « Dusis », suivant l'expression officielle, possède un système orographique des plus remarquables (2). Du cap Émineh sur la mer Noire, jadis cap de Mesembria, une haute et magnifique chaîne de montagnes court directement vers l'ouest dans la direction de l'Adriatique. Jusque vers le milieu de son étendue, ou plus exactement jusqu'au point environ où elle se trouve traversée par le défilé de la Porte Trajane, une des principales voies qui la franchissent, cette chaîne portait dans l'antiquité le nom d'Hæmus. Aujourd'hui son nom est le Balkan. Au delà, les prolongements occidentaux portaient les noms

(1) Littéralement « tout l'occident », πᾶσαν τὴν ἑσπέραν.
(2) Gfrœrer, *op. cit.*, II, pp. 624 sqq.



MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Saints du mois de novembre. Au dernier registre on aperçoit saint Syméon sur sa colonne.

d'Orbelus et de Scordus, Scardus ou Scodrus. Ce sont aujourd'hui le Perin-Dagh et le Char-Dagh.

Le versant nord de cette grande chaîne forme la portion méridionale de la vallée du Danube, auquel elle envoie plusieurs grands fleuves, qui sont, en allant de l'ouest à l'est : le Drin, aujourd'hui la Drina, qui se jette dans la Save pour aller avec elle à Belgrade rejoindre le Danube; le Margus, aujourd'hui la Morava; le Pincus, aujourd'hui l'Ipek; le Timachus, aujourd'hui le Timok; le Ciabrus, aujourd'hui le Czibru; l'Œskus, aujourd'hui l'Esker; l'Utus, aujourd'hui le Vid; l'Eskamus, aujourd'hui l'Osme; le Yatrus, aujourd'hui la Jantra; le Noes, aujourd'hui le Karalom. Tout cet immense espace compris entre le Danube au nord, la grande chaîne au sud, le Drin à l'ouest, la mer Noire à l'est, formait à l'époque romaine les deux Mésies, la haute et la basse. Au xe siècle, c'était la Bulgarie danubienne qui venait d'être reconquise par Jean Tzimiscès sur les Russes. Aujourd'hui c'est la Serbie et la Bulgarie proprement dite.

Du versant méridional de l'Hæmus, au point où il prenait le nom d'Orbelus, deux rameaux secondaires principaux se détachent, courant vers le sud jusqu'à la mer. Ce sont d'abord le Scombrus et le Rhodope qui, partant de l'extrémité occidentale de l'Hæmus proprement dit, descendent vers la mer Égée dans la direction du nord-ouest au sud-est. Plus loin à l'ouest, c'est la longue et interminable chaîne médiane de la péninsule qui, se détachant de l'Orbelus et courant presque droit vers le sud à travers le milieu même de ce qu'on appelle encore la Turquie d'Europe, va se terminer au golfe de Corinthe. Les anciens donnaient à cette chaîne profondément ramifiée et tourmentée différentes désignations : le Barnus, la Bora, les « Candavii Montes », le Bermius, le Pinde, d'autres noms encore.

L'Hæmus au nord, le Rhodope à l'ouest limitent le bassin du grand fleuve Hèbre, la Maritza d'aujourd'hui, et de ses nombreux affluents. Entre le Rhodope d'une part, de l'autre le versant oriental de la chaîne médiane macédonienne, on voit s'écouler vers la mer Égée : le Nessus ou Nestos ou encore Mesto, aujourd'hui le Karasou, dont l'embouchure est en face de l'île Thasos; le Strymon, aujourd'hui aussi nommé Karasou ou encore Strouma, qui, descendant de l'Orbelus, se jette dans l'ancien Sinus Singiticus, aujourd'hui golfe d'Orfani; l'Axius surtout, aujourd'hui le Vardar, le

plus grand fleuve de la région, qui, sortant du mont Scordus, va se jeter dans le golfe de Salonique; l'Haliacmon, aujourd'hui Vrystitsa, qui se jette aussi dans ce golfe, le Sinus Thermaicus des anciens, le Pénée, aujourd'hui le Salemvrias, qui coule au pied des murs de Larissa; le Sperchios enfin, aujourd'hui nommé Hellada, qui va se jeter dans le golfe de Zeitoun, autrefois le Sinus Maliacus, en face de l'extrémité septentrionale de l'île d'Eubée.

Sur le versant opposé de la chaîne médiane, versant occidental qui regarde l'Adriatique, on peut citer : le fleuve Evénus, aujourd'hui le Fidharo ou Fidaris, qui se jette dans le golfe de Corinthe; à l'ouest de lui, l'Achelôos, aujourd'hui l'Aspropotamo, qui roule ses eaux furieuses dans la même direction; plus au nord, l'Arachtos, aujourd'hui l'Arta; le Thyamis, aujourd'hui Kalamà, qui se jette dans la mer en face de Corfou; l'Aous, aujourd'hui Vovussa, l'Apsos, aujourd'hui Beratinos, qui se jettent tous deux dans l'Adriatique, ainsi que le Drilo, aujourd'hui Drin ou Drino Negro, fleuve frontière de la Dalmatie, qui, traversant le lac d'Ochrida, va, après avoir décrit une longue et vaste courbe à l'ouest, porter ses eaux dans cette mer.

Tous ces fleuves, toutes ces chaînes de montagnes avec leurs chaînons latéraux sont l'explication même des plus anciennes divisions de l'empire byzantin. Les vastes territoires compris entre l'Hæmus au nord, le versant oriental du Rhodope ou le fleuve Nestos à l'ouest, la mer Noire à l'est, les détroits du Bosphore et des Dardanelles, les mers de Marmara et de l'Archipel au sud, s'appelèrent Thrace durant toute l'époque romaine. A l'ouest de cette province s'étendait la Macédoine, dont les frontières étaient le fleuve Nestos à l'est, au nord les monts Scordus et Orbelus, prolongement occidental du Balkan, à l'ouest la grande chaîne médiane de la péninsule, au sud l'Olympe et les monts Cambuniens qui, se détachant de la chaîne centrale, se dirigent à l'est et atteignent le rivage de la mer non loin de l'Olympe, au sud-est enfin la mer Égée. Les bassins du Strymon, de l'Axius et de l'Haliacmon forment donc, on le voit, l'ensemble de cette terre de Macédoine. Au sud de celle-ci était située la Thessalie, comprenant tout l'espace entre les monts Cambuniens au nord, la chaîne centrale à l'ouest, le mont Œta à l'est, qui, se détachant de cette chaîne cen-

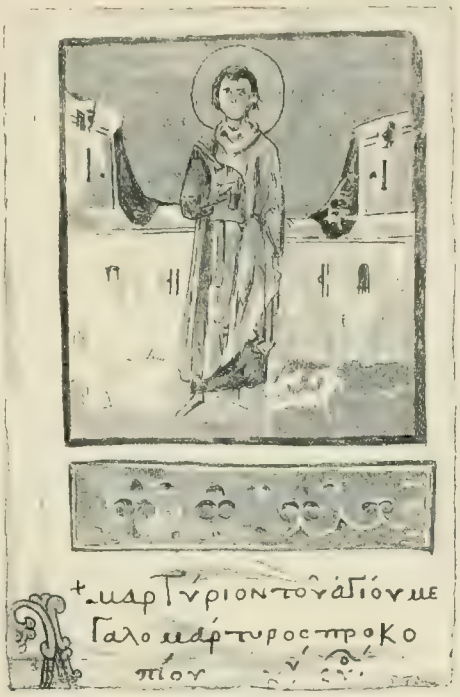
trale dans la même direction que les monts Cambuniens, va, lui aussi, seulement plus au sud, atteindre la côte, la mer Égée enfin. La Thessalie comprenait donc les bassins du Sperchios et du Pénée. Au sud de la Thessalie commençait la Grèce proprement dite. A l'ouest de la Thessalie se trouvaient la Vieille et la Nouvelle Épire, bornées à l'est par la chaîne centrale, à l'ouest par la mer Adriatique, séparées l'une de l'autre par la chaîne des monts Acrocérauniens.

Le centre, le noyau, le cœur de la puissance du tsar Samuel fut constamment, bien mieux que la Mésie orientale ou Bulgarie proprement dite, cette vieille terre de Macédoine ou Bulgarie ochridienne à l'est du Vardar, non point certes le thème byzantin de ce nom, simple unité administrative fort mal ainsi désignée, puisqu'elle comprenait surtout une grande partie de la Thrace ancienne, mais la vraie Macédoine antique des prédécesseurs d'Alexandre, cette âpre et sauvage province, encore aujourd'hui à peine connue, à peine violée depuis deux années par la première apparition d'une voie ferrée, couverte de montagnes et de vallées profondes limitant çà et là de hautes plaines fertiles et des lacs pittoresques aux rives tantôt marécageuses, tantôt boisées. C'était là que se trouvaient les villes capitales du roi Samuel, ses places fortes de réserve, ses palais, ses trésors enfermés dans d'inaccessibles kastra.

Quant à la résidence royale principale, l'*aoul* du terrible Schischmanide, et avec elle celle du patriarche bulgare expulsé depuis l'an 976 de son siège danubien de Dorystolon, elles changèrent très fréquemment, suivant les vicissitudes de cette belliqueuse royauté. Elles furent à Sophia (1) d'abord, alors connue sous le nom de Stredetz, puis, pour un court espace de temps, à Mogléna, aux environs de Salonique, cité byzantine aujourd'hui disparue, puis, tout près de cette dernière ville, à Vodhéna, l'ancienne Édesse de Macédoine où Philippe fut assassiné par Pausanias, la ville aux eaux merveilleuses, aux cascades fameuses, au panorama unique; dès avant 986 enfin, elle se trouvait plus au nord, à Prespa, au centre même de la Macédoine, dans ce site étrange et montagneux aux deux lacs à niveau changeant, que si peu

1 Document dans Golubinsky, *op. cit.*, p. 261.

d'Européens ont encore visité. La Prespa royale de Bulgarie a dès longtemps disparu, mais son nom sert toujours à désigner le plus grand des deux lacs et toute la contrée environnante. Au milieu de ce plus grand lac de forme ronde, une île s'élève rocheuse et boisée, à peine large d'un quart de lieue, terminée de toutes parts par d'abruptes falaises de plus de vingt mètres de hauteur, qui s'appelle aujourd'hui encore Grad ou Gradisite, c'est-à-dire « Château ». Là, dans cette position inexpugnable, s'élevait la burg royale du grand tsar Samuel. C'est là qu'il garda longtemps sa famille et son trésor de guerre à l'abri des coureurs byzantins. Sur le bord de la petite anse de Vrata (1), au sud de l'île, on aperçoit encore les ruines de quatre églises et d'autres édifices avec des inscriptions en grec. Non loin, sur un second îlot non moins escarpé, Mali Grad, qu'aucun érudit n'a encore visité (2), se voient d'autres ruines d'églises. Ce sont là les derniers souvenirs du mystérieux tsar Samuel. Nous verrons plus tard qu'il dut, vers la fin de sa tragique et errante carrière, quitter encore cette lointaine capitale insulaire et transporter sa cour barbare dans la ville d'Ochrida, cette fois encore auprès d'un lac magnifique, lui aussi presque inconnu des touristes modernes, où deux châteaux en ruines dressent au-dessus de la cité leurs pans de murs mélancoliques dominant un panorama admirable. Samuel avait fait dessécher les marais



MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme Siecle de la Bibliotheque Nationale. - Saint Procope.

(1) « La Porte. »
(2) Jirececk, *op. cit.*, p. 190.

environnants par de nombreux canaux qui se déversaient dans le Drin (1).

« La Bulgarie ochridienne, dit M. Rambaud, ne s'appuyait pas seulement sur les sympathies et les forces inconsistantes des tribus slaves, mais sur de puissantes forteresses comme Prilèp, Castoria, Bitolia, Prespa, Ochrida, etc. Elle confinait au thème de Dyrrachion dont la capitale, sous le tsar Samuel, tomba un moment, nous le verrons, aux mains des Bulgares; aux massifs montagneux de l'Albanie, qui n'avaient pas besoin du secours des légions romaines pour faire respecter leur indépendance; à la Serbie, dont elle n'était séparée que par le cours de l'Ibar et le bassin de la Morava, faibles obstacles à ses projets d'envahissement. »

Le royaume de Samuel était en effet fort riche en places de guerre puissamment fortifiées. Dans le nord, je l'ai dit, les Bulgares tenaient Belgrade et Nich, puis Pristina et Liplian. Sophia ou Stredetz et Pernik avec trente-cinq autres kastra maintenaient les communications entre le Danube et la Macédoine proprement dite dont je viens de parler, cœur de la monarchie. Dans la région du Strymon s'élevaient Velbûzd, aujourd'hui Kœstendil, Stob sur la Ryla, Melnik, sur le Vardar Skopje, aujourd'hui Uskup, Veles et Prosêk. Dans la Macédoine occidentale, les places principales étaient Prilèp, Mogléna, Vodhéna, Ostrovo, Kastoria, Prespa, Ochrida et Dèvol, la plupart assises sur les rives de leurs lacs charmants. En Albanie et en Épire, dont les sauvages vallées étaient alors encore habitées par une population d'origine slave, les Bulgares occupaient Bèlgrad, qui est aujourd'hui Bérat, Dryinopolis près d'Argyrokastron, Joannina, Glaviniça sur le bord de l'Adriatique, l'antique Akrokéraunia, Kamina, Chimaira et Buthroton, Dyrrachion enfin, la vieille et puissante forteresse romaine. Ils y avaient retrouvé aux environs de Nikopolis les colonies de leurs compatriotes jadis installées de force en ces parages par le basileus Romain Lécapène.

La principale force guerrière du jeune État consistait en une puissante noblesse territoriale, la classe des boliades ou propriétaires terriens, forte aristocratie dont l'influence dominante dans ce jeune empire nous

(1) Anne Comnène, dans Stritter, II, 683.

est révélée par des faits nombreux et qui luttait pour son indépendance à chaque pas que faisait la royauté dans la voie de l'imitation byzantine, par conséquent de son affaiblissement à elle. Ce parti féodal national, antimonarchique, haïssait Byzance. C'est lui qui, dans la vieille Bulgarie, s'était allié à Sviatoslav et aux Russes contre Jean Tzimiscès.

Comme Syméon, comme Pierre, Samuel tenait du pape de Rome sa couronne royale (1). Et cependant il n'y avait pas pour elle union religieuse avec le siège de saint Pierre. Dans les écrits d'un contemporain, le pretre Kosmas, qui exalte le zèle des vieux évêques du temps de Syméon et se lamente sur les tristesses de son époque, on voit clairement que les Bogomiles, ces dissidents fameux du moyen âge bulgare, avaient leur grande part dans la direction des affaires sous Samuel déjà et que ce roi fut constamment préoccupé de ne se brouiller ni avec l'Église bulgare orthodoxe qui lui servait tant pour combattre les missionnaires de Byzance, ni avec Rome qui lui donnait sa couronne, ni surtout avec les hérétiques qui fourmillaient par toutes ses provinces. Cette situation de neutralité forcée nous explique clairement pourquoi lui et sa race, n'ayant point trouvé grâce, à cause de leur tiédeur, auprès des historiens et des panégyristes de l'Église nationale, tombèrent dans la suite et par cela même rapidement dans l'oubli, alors que leurs prédécesseurs, les Boris, les Syméon et les Pierre et plus tard les Asânides, les Tertérides et les Schischmanides de Bolyn ont continué à vivre glorieusement jusqu'à nos jours dans la mémoire de cette même Église bulgare (2).

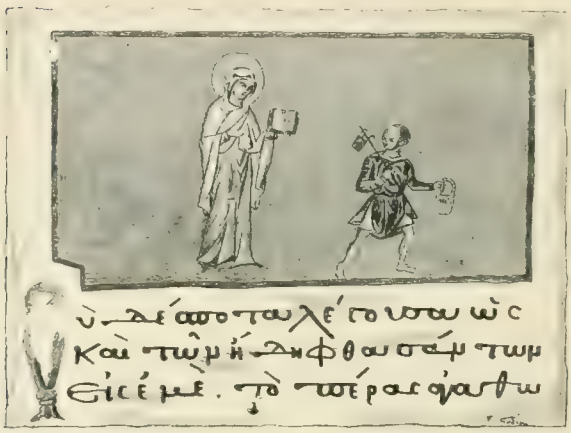
Donc Samuel et ses frères, à la mort de Jean Tzimiscès, avaient engagé résolument le bon combat contre l'ennemi héréditaire pour relever le vieil empire bulgare de Syméon. Des révoltes aussi avaient éclaté un peu partout dans ces provinces de l'ancienne Mésie d'entre Balkan et Danube reconquises depuis si peu par l'empire. En très peu de temps, sans que nous puissions citer un seul renseignement précis à ce sujet, toutes les nombreuses villes du Danube et de sa vallée qui s'étaient rendues à Tzimiscès après sa victoire sur Sviatoslav paraissent être retombées

(1) Theiner, *Monumenta Slav. mer.*, I, 16, 28.

(2) Dans un unique document dont j'ai parlé déjà (voy. pages 598, 600, 606, notes) conservé au monastère de Zographos et découvert par K. Petković, Schischmann et ses fils David et Samuel se trouvent mentionnés parmi les autres tsars bulgares.

aux mains des lieutenants des fils de Schischman. Très vraisemblablement il y eut peu de sang versé et toutes les garnisons byzantines durent se retirer au delà du Balkan, laissant aux troupes de Samuel le champ presque libre entre ces montagnes et le Danube. Peut-être quelques forteresses mieux défendues conservèrent-elles leurs défenseurs impériaux.

En même temps qu'il reprenait ainsi possession des anciennes provinces arrachées par Jean Tzimiscès aux héritiers du tsar Pierre, l'infatigable Samuel, demeuré seul debout parmi ses frères, poussait ses campagnes et ses conquêtes vers le sud dans la direction de Salonique et aussi de la Thessalie. C'est du reste de ce côté, sur la frontière de Macédoine surtout, que portèrent constamment ses plus vigoureux efforts. Ce fut toujours là le principal théâtre de la lutte. En même temps encore, à travers la Thessalie il faisait des incursions jusque dans le thème de Hellade, où l'élément slave était en pleine vigueur, ce qui était pour lui un avantage considérable. Même les tribus slaves du Péloponèse venaient à peine à ce moment de faire leur soumission à la monarchie grecque.



MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme Siècle des Homélies de la Vierge. Ce volume, appartenant à la Bibliothèque Nationale, est d'une richesse et d'une beauté rares. Il contient plus de soixante-dix scènes peintes sur fond d'or. Celle-ci représente « le Départ pour le Temple ».

De toutes ces premières agressions de Samuel et de ses bandes en terre byzantine, la plus ancienne qui nous soit connue avec quelques rares détails plus précis dut se produire probablement aux environs de l'année 986. A cette date nous voyons le tsar bulgare, à la tête d'une forte armée, franchir une fois de plus la frontière du sud, envahir les terres de l'empire et s'emparer de nombreuses places fortes. Léon Diacre (1) cite

(1) P. 175.

parmi celles-ci Berrhœa de Macédoine, et Skylitzès nomme surtout la grande Larissa de Thessalie, située bien plus au sud. C'était, à cette époque, une place très forte, antique capitale de cette populeuse province. Malgré

DIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire du XIe Siècle. — Les douze fêtes de Notre Seigneur. — (Musée de South Kensington, à Londres.)

sa garnison certainement très nombreuse, elle succomba sous l'effort puissant du roi bulgare. Les Byzantins taisent les circonstances de ce siège dont l'issue dut être si dure à l'orgueil byzantin. Samuel se comporta en vainqueur aussi brutal que résolu. Par son ordre, toute la population de la malheureuse cité grecque fut déportée à Prespa et dans d'autres districts intérieurs de la Bulgarie, chacun étant autorisé à prendre avec lui tout ce

qu'il pouvait emporter. Tous les hommes valides sans exception furent inscrits dans les cadres de l'armée bulgare et combattirent vaillamment, paraît-il, sous ces nouveaux drapeaux.

Le fils de Schischman, en pieux et pratique souverain de son temps, n'ignorait point l'importance extrême des reliques comme dépouilles de guerre et n'eut garde de négliger ce butin, d'un ordre très spécial. Skylitzès et après lui Cédrénus, dans les quelques lignes qui résument à peu près tout ce que nous savons sur ces grands événements, racontent qu'il enleva de l'église métropolitaine de Larissa les reliques de son saint évêque Achillée qui avait évangélisé ces contrées sous Constantin le Grand et assisté avec ses collègues de cette région au concile de Nicée (1).

Des églises de Skopelæ et de Trickka ou Trikkala, Samuel enleva également les reliques de leurs patrons, les saints Rhéginos, évêque et martyr (2), et Diodore, et cette simple indication du chroniqueur byzantin nous montre bien à quel point fut complète la conquête de la Thessalie par le souverain bulgare. Sur l'ordre du tsar vainqueur, ces fragments vénérés furent transférés dans ces églises insulaires du mystérieux lac de Prespa où il avait installé, je l'ai dit, sa capitale et établi son palais royal d'une magnificence toute barbare. Aujourd'hui encore, sur la riche et fertile île méridionale du lac de Prespa, nommée encore Ahil, auprès d'un petit établissement bulgare on aperçoit les ruines du monastère de Saint-Achillée, élevé à l'occasion de cette translation de reliques (3).

Samuel fit encore à Larissa un plus précieux butin. Parmi les femmes grecques de cette cité infortunée qui furent emmenées comme prisonnières de guerre, il s'en trouva une d'une grande beauté dont le vainqueur fit sa femme. Nous ignorons, hélas, jusqu'au nom de cette captive qui, sortie de si bas, vint s'asseoir sur le trône royal de Bulgarie.

(1) L'Église grecque le fête le quinzième jour du mois de mai. Ce fut un saint et non un martyr. Voy. Finlay, *op. cit.*, éd. Tozer, II, 369.

(2) L'Église grecque le fête le 25 février.

(3) Hahn, *op. cit.*, p. 242. Parmi les nombreuses villes de Thessalie prises par Samuel dans cette campagne et dont les noms ne nous sont pas connus, M. Lipowsky (*op. cit.*, p. 130) propose de placer le kastron de « Telnasa », mentionné par Elmacin et qui serait la Nich actuelle. Voy. Wassiliewsky, *Fragm. russo-byzantins*, II, p. 142. — Lebeau (t. XIV, p. 163) dit que le Schischmanide poussa de ce côté ses conquêtes jusqu'en Dalmatie, où il acheva de ruiner la ville de Dioclea, aujourd'hui Diokle, près de Podgoritza, la patrie de Dioclétien, déjà presque détruite par les Esclavons. Je ne saurais dire si cette pointe vers les parages de l'Adriatique ne fait vraiment qu'une avec l'expédition de 980 en Thessalie et en Grèce que je viens de raconter.

Fut-elle une épouse soumise et fidèle? Donna-t-elle à son seigneur de beaux et nombreux enfants? Nous ne pouvons répondre à ces questions qu'il serait si intéressant de connaître.

Voilà en effet tout ce que nous savons par les chroniqueurs grecs officiels sur cette première grande expédition historique du tsar Samuel en territoire byzantin. Si nous en connaissons un peu davantage, si surtout nous pouvons à peu près fixer aux environs de l'an 986 la date de cette victorieuse campagne des Bulgares, nous le devons à d'autres témoignages contemporains, bien précieux malgré leur extraordinaire brièveté. Ce sont d'abord quelques lignes de la *Vie* manuscrite d'un saint célèbre, saint Nikon Métanoite, qui, à ce moment, vivait à Sparte. Dans cette *Vie*, où l'on retrouve de nombreux détails historiques intéressants (1), il est dit en effet incidemment qu'après la conquête de la Thessalie, l'armée bulgare, poursuivant sans arrêt sa course vers le sud, approcha de l'Isthme de Corinthe. Quelle preuve plus frappante trouverait-on de l'importance de cette victorieuse marche en avant du roi Samuel? Cependant à ce moment les armées impériales n'étaient plus à lutter en Asie contre Bardas Skléros. Comment alors expliquer, sinon par l'impéritie des chefs impériaux, ces progrès foudroyants du tsar bulgare?

A la nouvelle terrible de l'approche de ces redoutables bandes qui, dans leur marche dévastatrice, ne laissaient derrière elles qu'un désert, la *Vie* de saint Nikon raconte que le nouveau gouverneur du thème du

(1) Publiée seulement en traduction latine dans Martène et Durand, *Amplissima Collectio*, VI, p. 867, c. 49, et dans la Collection Migne. Saint Nikon, moine arménien, devait son nom de Métanoite au cri d'exhortation intense par lequel il commençait toutes ses prédications : « *Pænitentiam agite* ». Il était né dans le Pont Polémoniaque, de parents très considérés. Ayant tout quitté pour la vie religieuse, il devint d'abord moine au couvent de Chrysopetra, situé sur une montagne à la frontière du Pont et de la Paphlagonie. Il y passa douze années dans les exercices de la plus austère piété. Après avoir vécu encore trois ans au désert, il alla en Crète et évangélisa en 961 les Sarrasins de cette île, que Nicéphore Phocas venait de reconquérir à l'empire et au christianisme. Après cette prédication fameuse, durant laquelle il poussa plus que jamais son cri solennel : μετανοεῖτε, et vit en songe sainte Photine qui lui ordonna de rebâtir son église, il passa en Péloponèse. On le vit à Damala, l'ancienne Épidaure. Puis il prêcha avec gloire à Athènes, en Eubée, à Thèbes, à Corinthe, à Argos, à Nauplie, à Sparte, dans le Magne, à Kalamata, Coron, Modon, Amyclæ, incitant partout les fidèles à la pénitence, faisant des miracles. Enfin il revint à Sparte rappelé par la population et s'y fixa. C'est là que nous le retrouvons à ce point de notre récit. Il y bâtit des églises. L'évêque de cette ville était un Athénien, Théopemptos. Le préteur était Grégoire, hostile au saint, ainsi qu'un autre personnage du nom de Jean Aratos. Saint Nikon était prophète. Il prédit le retour de Bardas Skléros de Bagdad ainsi que toute la suite de la seconde rébellion de ce personnage, celle aussi de Bardas Phocas.

Péloponèse, Basile Apokaukos (1), nommé préteur en place de Grégoire, l'ennemi du saint, accourut en hâte à Corinthe avec tout ce qu'il avait pu réunir de troupes pour défendre le passage de l'Isthme fameux. Mais, accablé par la grandeur du péril, en outre gravement atteint d'une maladie qui le minait depuis longtemps, il perdit la tête, ne sachant plus quelles dispositions prendre. Nous verrons plus loin qu'on était alors aux plus fortes chaleurs de l'été, ce qui devait ajouter aux misères de l'infortuné préteur. Succombant au désespoir, il fit venir saint Nikon de Sparte pour que celui-ci le soulageât à la fois dans son corps et dans son esprit. Le vénérable homme de Dieu, aussitôt accouru, non seulement, paraît-il, réussit à guérir Basile Apokaukos, mais encore fut le premier à lui apporter l'heureuse nouvelle que le principal corps d'armée des Bulgares, au lieu de poursuivre sa marche sur l'Isthme, était déjà en pleine retraite vers le nord. Après être demeuré sept jours à Corinthe, le saint retourna à Sparte, où il sauva encore d'une accusation calomnieuse un très noble Lacédémonien, l'homme le plus en vue de la région, Jean Malacène, accusé de trahison auprès du basileus. Celui-ci l'avait fait prendre par deux officiers et une bande de soldats chargés de l'amener lié à Constantinople. Probablement on l'accusait de complicité avec les Bulgares. Réconforté par le saint, le pauvre homme partit plein de courage pour la capitale. Par l'intercession instante de Nikon auprès de Dieu, non seulement il réussit à se disculper, mais fut même nommé chef du Sénat par le basileus.

Très longtemps on a cru que cette expédition du roi Samuel, signalée par la conquête de toute la Thessalie et poussée si loin vers le sud jusqu'aux limites du Péloponèse, avait eu lieu aux environs de l'an 980. Les historiens les plus récents de la grande guerre gréco-bulgare donnent encore cette date comme celle qu'on doit préférer. Un document capital tout récemment retrouvé et mis en lumière par le savant byzantiniste russe M. Wassiliewsky nous permet aujourd'hui de préciser davantage et de reporter cette campagne du tsar Samuel à l'année 986, immédiatement avant la première expédition du basileus Basile en Bulgarie, expédition

(1) De la famille du célèbre grand-duc de ce nom au XIV siècle.

qui n'en fut que la contre-partie naturelle dans le cours de l'été de cette même année.

Je demande la permission d'entrer dans quelques détails sur ce document si précieux, pour expliquer comment on peut, à l'aide des renseignements qu'il nous fournit, arriver à fixer cette date si importante à une époque postérieure à celle admise jusqu'ici. Il est d'un intérêt capital de pouvoir déterminer ainsi avec plus d'exactitude ce premier et principal

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Consécration d'un haut dignitaire ecclésiastique. Evêque et religieux.

point de repère dans l'histoire encore si mal connue de la grande guerre de Basile II contre les Bulgares. Toute la première période de cette lutte, période encore infiniment obscure, en devient sinon plus claire, du moins plus nettement définie, et nous pouvons du moins affirmer maintenant qu'elle dura presque exactement dix années, depuis la mort de Jean Tzimiscès en 976, époque des premières hostilités et des premiers soulèvements dans la portion de la Bulgarie redevenue byzantine, jusqu'à cette date de 986 dont nous nous occupons en ce moment. Durant ce long espace de dix années, les tsars de Bulgarie : David, puis après lui son frère Samuel, soutinrent, pour le relèvement de leur patrie, une lutte acharnée, incessante, contre Byzance. Mais là aussi, hélas, s'arrête notre

savoir. Nous sommes bien parvenus à encadrer cette période première entre deux dates assez précises, mais sur les luttes mêmes dont elle fut remplie en dehors de quelques phrases d'une signification très générale, les auteurs ne nous apprennent rien. C'est à peine si nous avons vaguement connaissance de quelques faits incidents. Ainsi nous savons, je l'ai dit, par la mention même de la mort de Moïse, un des « Comitopoules », qu'à un moment les Bulgares assiégèrent la forte place de Sérès, tout près de Salonique. Mais sur ce siège comme sur les autres incidents de la lutte, nous ne savons pas davantage. Il est probable qu'avant tout Samuel s'occupa de reconquérir la Bulgarie orientale ou danubienne et balkanique. Ses émissaires durent y fomenter des séditions qui eurent vite triomphé des garnisons byzantines, tant diminuées par les nécessités de la guerre en Asie. Puis, une fois que la vieille Mésie eut été ainsi enlevée aux impériaux, Samuel porta résolument la guerre vers le sud, vers Salonique et la Thessalie. Mais pendant longtemps encore, probablement parce que le sage souverain de cette si jeune monarchie s'estimait trop faible ou trop mal préparé, ce fut une simple guerre de frontière avec surprises, embuscades, sièges de châteaux et de postes fortifiés. Plus tard seulement Samuel se trouva à la tête d'une armée assez puissante, suffisamment organisée pour oser tenter des opérations plus importantes et plus lointaines. La première probablement fut cette grande expédition de Thessalie et de Grèce que je viens de raconter, qui valut à la Bulgarie la conquête, du moins momentanée, de cette première si fertile province, dont l'importance enfin fut telle, que les chroniqueurs byzantins, si fiers, peut-être volontairement si mal informés de tous ces faits de guerre, ont cependant consacré quelques lignes à celui-ci.

J'en reviens au document publié par M. Wassiliewsky. Ce profond érudit, si versé dans l'étude des questions byzantines, a fait connaître, il y a quelques années seulement (1), divers extraits d'un très curieux monument inédit de la littérature byzantine conservé dans la Bibliothèque du Saint Synode à Moscou, où il a été apporté du grand mo-

(1) Dans une série d'articles parus dans la *Revue du Ministère de l'Instruction publique russe* (livraisons de juin, juillet et août 1881) sous ce titre : *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du XIme siècle.*

nastère ibérien de l'Athos, celui-là même qui fut fondé par saint Tornig et ses pieux compatriotes. Ce manuscrit d'auteur inconnu a certainement été rédigé au XIe siècle, bien qu'il ne nous soit parvenu que dans une copie du XVe. C'est un traité de l'art de la guerre, malheureusement mutilé en beaucoup d'endroits, très intéressant par lui-même, mais bien plus important par la mention de nombreux incidents de l'histoire byzantine peu connus ou même inconnus jusqu'ici qui s'y trouvent rapportés à titre d'illustrations des préceptes de stratégie formulés par l'auteur. En outre, ce traité, rédigé sous forme d'instructions familières données à ses enfants par un père longtemps mêlé aux plus grandes affaires de son pays et de son temps, contient, à l'inverse de tous les autres traités militaires byzantins contemporains, outre beaucoup de règles et d'exemples de l'art de la guerre, de nombreux préceptes de morale, des règles de sagesse pour la vie de chaque jour, règles d'une conduite raisonnable d'un bon ménage, règles d'un bon régime de la maison et de la famille, règles d'usages mondains et des formes de la courtoisie. Ce « stratégion », qui est donc en même temps un manuel des règles de la morale et du savoir-vivre exposées sous forme de leçons d'un père à ses enfants, est peut-être, dans la littérature byzantine, le seul ouvrage de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous. L'auteur en recommande la lecture aux siens, en leur rappelant que les conseils qu'il leur donne sont le fruit de son expérience et de ses méditations durant sa longue existence.

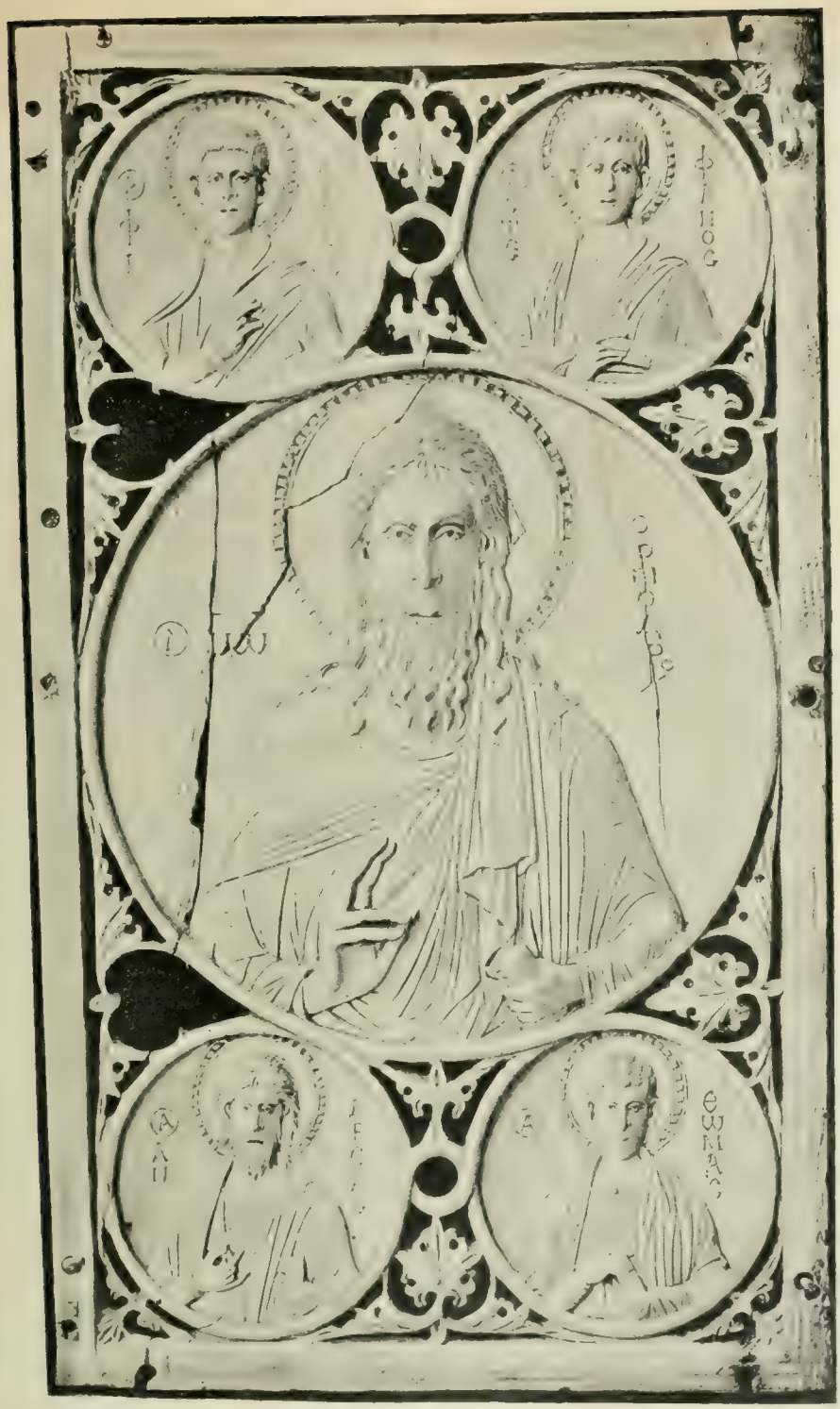
Ce manuscrit contient donc des matériaux du plus haut intérêt pour connaître l'existence intime des Byzantins du XIe siècle, leur manière de comprendre et d'appliquer la morale à la vie de famille, à la vie de société, aux relations du particulier avec l'État, mais les indications très nombreuses qu'il contient d'une importance historique immédiate ont une valeur bien plus grande encore. L'auteur illustre par des aventures et des impressions personnelles, par des faits qui lui ont été racontés, par des souvenirs tirés de son existence guerrière comme de celle non moins active de son grand-père, presque chacun de ses exposés de stratagèmes ou de ruses militaires, chacun de ces récits de prises de villes ou de forteresses, d'émeutes, de révoltes de souverains ou de peuples vassaux de l'empire, chacun de ses exposés de fautes familières aux chefs d'armée,

causes de grands malheurs pour la monarchie. Tous ces épisodes d'histoire militaire, politique, diplomatique, sont cités sous forme d'exemples explicatifs très brièvement rédigés. Les byzantinistes y découvrent avec joie un grand nombre d'indications entièrement nouvelles pour la connaissance de l'empire byzantin au XIe siècle, pour celle de toutes les contrées si diverses dont il était formé, pour celle de ses alliés comme aussi de ses adversaires. Les Russes y sont déjà cités comme étant au service de l'empire. Mais le plus souvent c'est le nom des Bulgares et de leur roi Samuel qu'on y rencontre, et c'est là ce qui donne pour la présente histoire une importance particulière à ce manuscrit.

La plus grande partie de ces courts récits historiques, si précieux par leur caractère entièrement inédit, se rapportent à deux époques dont la première seule nous importe ici : c'est précisément celle de la fin du Xe siècle et des grandes luttes de Basile II contre le tsar Samuel. L'autre est celle des règnes de Constantin Monomaque et de ses successeurs dans la seconde moitié du XIe siècle jusques et y compris celui de Romain Diogène jusqu'à l'année 1071. Les derniers récits qui s'arrêtent à cette date, ont dû être rédigés par l'auteur anonyme en qualité de témoin oculaire. Ceux de la première époque, qui seuls nous intéressent aujourd'hui, lui ont été transmis, semble-t-il, par son grand-père.

Dans toute la première partie du manuscrit, l'auteur anonyme s'adresse à ses enfants. Il désigne son grand-père sous le nom de Kékauménos, et dans un paragraphe assez obscur il dit que cet aïeul avait jadis pris une part personnelle à la conquête de l'inexpugnable forteresse de Tovin d'Arménie sur un stratigos qui semble avoir été byzantin. Kékauménos était donc alors encore un adversaire pour les Grecs. M. Wassiliewsky, qui a fait, pour tenter d'identifier ce mystérieux personnage, de patientes recherches demeurées à peu près sans résultat, pense que ce dut être quelque prince ou dynaste arménien de rang secondaire, peut-être bien l'ancien émir sarrasin de Delmastan et de Tovin, Abel Hadj, ou plutôt encore un des alliés de race arménienne de ce personnage (1). Plus

(1) Voy. Wassiliewsky, *op. cit.*, chap. 13 et 169. Cet Abel Hadj, émir de Delmastan ou pays des Deïlémites, contrée montagneuse du Gilan sur le rivage sud-ouest de la mer Caspienne, petit-fils d'El-Merzebân ibn Mohammed connu sous le nom d'Es-Salar, s'était allié, nous



IVOIRE BYZANTIN des Xme ou XIme Siècles. Probablement une plaque de reliure. — Saint Jean le Précurseur entre les saints Philippe, Stephanos, André et Thomas. — (Musée de South-Kensington, à Londres.)

tard il se rallia à l'empire, car nous voyons par d'autres récits de notre manuscrit qu'il entra au service de Basile II vers les premiers temps de la lutte active contre le tsar Samuel, par conséquent un peu après 980, et qu'il occupait à ce moment le poste fort important de stratigos du thème de Hellade, commandement qui s'étendait sur une grande partie de la Thessalie. Ce fut précisément lui, nous le verrons, qui défendit Larissa contre les troupes de Samuel. Son petit-fils raconte qu'en s'installant dans ce pays il y trouva comme ses plus proches voisins des familles slaves, c'est-à-dire certainement bulgares, et aussi vlaques. Il s'unit par le mariage avec une de ces familles bulgares et eut encore d'autres alliances avec des gens de cette race.

Pour ce qui est de l'auteur même du manuscrit, il nous raconte qu'il avait, lui aussi, servi quelque temps dans l'administration du thème de Hellade et qu'il y avait connu un saint évêque de Larissa du nom de Jean (1). C'est tout ce que nous savons de lui, sauf qu'il était de noble naissance et de hautes capacités. Certainement il a dû s'appeler Kékauménos, comme son grand-père. M. Wassiliewsky a vainement cherché à l'identifier avec quelque personnage déjà connu. Il ne paraît pas se rattacher même de loin au fameux Katakalon Kékauménos de la fin du XIe siècle ou à la descendance de celui-ci.

Ce n'est pas tout. Une dernière portion de ce manuscrit, rédigée du reste dans une forme exactement analogue, présente ces deux parti-

dit l'historien arménien Acogh'ig, au roi chrétien de Kars Mouchel « qui, oubliant la crainte de Dieu, vivait entouré de prostituées ».

En 982, Abel-Haddj attaqua et brûla un monastère grec du district de Schirag, Khoromosi-Vank, appartenant au roi Sempad. La même année il fit précipiter à terre à l'aide de cordes la croix de la coupole de l'église de Séhah-Akat. En suite de quoi il fut atteint par la colère de Dieu, et « un démon impur vint habiter en lui ». Il fut vaincu dans une guerre contre l'émir Abou Taleb de Goghtène qui le fit prisonnier. Il dut lui céder Tovin, qu'il venait de conquérir, et toutes ses villes. On le vit alors errer avec sa famille et ses domestiques à travers l'Arménie et l'Ibérie, racontant que, parce qu'il était devenu l'ennemi de la Croix du Sauveur, Dieu l'avait chassé de sa patrie. Il alla ensuite implorer le secours du basileus Basile à Constantinople, mais, ayant échoué dans cette tentative, il revint dans son pays et périt étouffé par ses serviteurs, dans la ville d'Ouchtik, du pays de Daïk'h. Malheureusement Acogh'ig ne nous dit pas combien de temps l'ancien émir de Tovin demeura au pays des Grecs. Il dut se trouver à Constantinople précisément au début de la lutte entre Basile et le tsar Samuel.

Que ce soit lui ou un autre qui ait été le grand-père de l'auteur anonyme du manuscrit, le surnom tout byzantin de Kékauménos, *le Brûlé*, donné à cet étranger, n'en demeure pas moins inexpliqué.

(1) *Op. cit.*, paragr. 142.

cularités, qu'elle a été écrite par un autre auteur également anonyme et qu'elle s'adresse non plus à la famille de l'écrivain, mais bien au basileus régnant, auquel les conseils et les préceptes de ces derniers paragraphes sont destinés. Ce second auteur (1) désigne à son tour son aïeul, probablement paternel, sous le nom de Nikolitza et nous apprend que ce personnage avait été nommé par le basileus Basile duc du thème de Hellade (2). Ce second aïeul fut donc très probablement le père du célèbre personnage du même nom, Nikolitza ou encore Nikolitzès, que nous allons voir jouer un rôle considérable dans la guerre bulgare et qui servit tour à tour le basileus Basile et le tsar Samuel, trahissant successivement l'un pour l'autre. La famille du Nikolitza du manuscrit s'était alliée de son vivant à celle des Kékauménos, c'est-à-dire que son fils avait épousé la fille de Kékauménos, grand-père de notre premier écrivain, ou vice-versa, ce qui paraît encore plus probable. Son petit-fils, rédacteur de la seconde portion du manuscrit, s'appelait de même Nikolitza et nous voyons qu'il fut longtemps un fidèle serviteur de l'empire byzantin, un des combattants contre la révolte bulgare de l'an 1040. Plus tard, en 1067, il fut chef d'une insurrection de Vlaques et de Bulgares. Il devait être encore fort jeune en 1040 et semble n'avoir rédigé son écrit que bien plus tardivement, à l'intention du basileus Michel VII, qui monta sur le trône en 1071, étant encore en bas âge.

Les deux auteurs dont je viens de dire le peu que nous en savons furent certainement intimement unis par leurs liens de voisinage comme de parenté. Probablement même le troisième auteur, celui de l'*Introduction*, descendait de tous les deux. Leurs écrits, pour nous si précieux, sont rédigés sous forme de chapitres ou paragraphes indépendants, consacrés chacun au développement et à l'illustration d'un précepte d'art militaire, de morale ou de vie familiale. Ils sont, du reste, sans aucun mérite litté-

(1) Une *Introduction*, d'une troisième main, qui se trouve en tête du manuscrit, le présente ainsi au lecteur : « Un homme sage, de noble naissance, éminent dans l'art de la guerre, qui avait pris part à une foule d'expéditions dans divers pays avec diverses armées, qui a fait de nombreuses et grandes actions, qui a beaucoup vu, beaucoup entendu de ses aïeux, et, chose plus notable encore, qui a fait la guerre aux plus grands souverains, qui a vu leurs victoires et leurs infortunes et connu les causes des unes comme des autres, a estimé qu'il serait coupable en n'écrivant rien de tant de souvenirs. Alors il se mit à l'œuvre et rédigea ce livre.»

(2) *Op. cit.*, 1er article, p. 250, et 3e article, pp. 325 et 326, note 1.

raire. Kékauménos avoue qu'il n'a reçu aucune instruction de cette nature et qu'il est demeuré constamment étranger aux lettres. Mais cette simplicité, cette inexpérience du style ont leur charme d'originalité. Kékauménos était, nous l'avons vu, de double origine étrangère. Il parlait le bulgare. Il éprouve le besoin constant de se distinguer des simples sujets grecs du basileus. Il rêve la situation quasi indépendante de dynaste vassal. Je profiterai, dans le cours de ce récit, de tous les renseignements historiques inédits que ce manuscrit si important nous fournit. Malheureusement la plus grande partie se rapporte à une époque postérieure au règne de Basile II. Pour le moment, avant de reprendre le récit de la lutte bulgare et de m'aider, chemin faisant, des récits du petit-fils de Kékauménos, je ne résiste pas au désir de reproduire pour mes lecteurs quelques-uns des exemples de morale ou de conduite qu'il expose à ses enfants avec une si charmante naïveté. Ces fragments de littérature familière byzantine du XIe siècle sont bien amusants et bien instructifs à la fois.

Le paragraphe 14 a trait « aux devoirs envers le souverain et sa femme (la basilissa?) » : « Honore ta souveraine comme ta véritable maîtresse, ta mère ou ta sœur. Si elle veut « s'amuser » avec toi, détourne-toi, recule, parle-lui les yeux baissés. Si ton seigneur t'aime et trouve du plaisir à être avec toi, demeure auprès de lui. Mais s'il est d'humeur maussade, éloigne-toi en paix. S'il t'a offensé, ne l'accuse pas, mais pardonne-lui et le Christ te protégera. »

Le paragraphe 101 traite « de la manière dont il faut se conduire avec ses amis ». Il ne nous donne du reste pas une très haute idée de ce qu'étaient les relations d'amitié à Byzance à cette époque, de même aussi la fidélité des épouses grecques : « Si tu as un ami demeurant au loin qui vienne à passer par ta ville, ne le reçois pas dans ta maison, laisse-le descendre autre part et envoie-lui le nécessaire. Il t'en sera très reconnaissant. Si tu le reçois chez toi, tu n'en auras que des désagréments. D'abord, ni ta femme, ni tes filles, ni tes brus n'auront la liberté de sortir de leurs appartements et de diriger les serviteurs comme il convient. Et si elles se trouvent forcées de se montrer, ton ami allongera le cou et fixera son regard sur elles. Quand tu seras présent,

il feindra de baisser les yeux, mais il épiera quand même pour voir comment elles sont faites, quelle est leur démarche, leur attitude, comment elles sont habillées, quel regard elles ont. Bref il les examinera des pieds à la tête, et, une fois de retour chez lui, il les imitera devant les siens et s'en moquera. Ensuite il trouvera tout mauvais chez toi, tes gens, ta table, ta manière de vivre. Il te questionnera sur tes affaires, te demandera si tu as ceci, si tu as cela. S'il en trouve l'occasion, il fera des signes d'amour à ta femme et la fixera avec des yeux éhontés. S'il le peut, il la séduira, et s'il n'a pu y réussir, il ne s'en vantera pas moins plus tard de l'avoir fait. Même si lui ne s'en vante pas, ton ennemi ira le disant partout en se moquant de toi.

IVOIRE BYZANTIN des X^es ou XIe Siècles. — Les saints Pierre et Paul. — (Musée de South-Kensington, à Londres.

Le paragraphe 125 est intitulé : « *Sur ce qu'il faut éviter de tomber aux mains des médecins* ». Nous y voyons une fois de plus que les médecins de Molière furent de tous les temps comme de tous les pays : « Prie Dieu que tu ne tombes entre les mains d'un médecin, même du plus savant, car il ne te dira jamais ce qu'il faut. Si ta maladie est sans gravité, il l'exagérera outre mesure et te dira : « Il te faut prendre des herbes « bien coûteuses, mais je te guérirai tout de même ». Puis, ayant pris ton argent, il te dira qu'il n'y en a pas assez encore pour toutes les

drogues que tu dois prendre. Décidé à t'exploiter à tout prix, il te fera manger ce qui ne te vaut rien et augmentera ainsi ta maladie pour pouvoir te soigner plus longtemps. Il mettra ta bourse à sec tout en te donnant à peine les soins les plus élémentaires. Donc, si tu tiens à ne pas tomber entre ses mains, mange à ta faim à chacun de tes repas quotidiens, mais évite les festins, les longs soupers. Ne charge pas ton estomac de trop de nourriture. Fais maigre de temps en temps et tu te porteras bien sans médecin. Rends-toi compte des causes de la maladie dont tu souffres. Si tu t'es refroidi, réchauffe-toi. Si c'est d'avoir trop mangé, pratique l'abstinence. Si cela vient de trop de fatigue ou de t'être exposé au soleil, repose-toi et tu guériras avec le secours de Dieu. Ne te mets jamais de cataplasmes sur l'abdomen, cela te ferait du bien pour trois ou quatre jours peut-être, mais ensuite tu iras plus mal. Ne bois ni antidote ni remède d'aucune sorte. J'en connais beaucoup qui en sont morts et qui passent pour s'être suicidés. Si tu veux boire quelque chose qui te fasse du bien, bois de l'absinthe. Si tu souffres du foie, prends de la rhubarbe uniquement. Toutes les tisanes sont nuisibles, surtout lorsqu'on est jeune encore. Fais-toi saigner trois fois par an, en février, mai et septembre exactement, mais pas plus. Ne châtie pas tes fils et tes filles avec la verge, mais par la parole. Ne donne pas à autrui le pouvoir de les punir, etc. »

Dans un autre chapitre (1), cette idée est développée « que les défenseurs d'une ville assiégée ne doivent pas insulter l'ennemi du haut des remparts ». « Tout au contraire ils doivent s'adresser à lui amicalement, car, en l'injuriant et en lui criant des propos obscènes, tu ne fais que l'irriter davantage contre toi. Bien au contraire, si tu entends quelque soldat grossier l'invectiver, ferme-lui la bouche et force-le à rougir de honte. Je termine en te conjurant de ne rien faire à la légère et sous l'empire de la colère. Qu'en toutes choses, la raison, la sagesse, la crainte de Dieu te guident. Ces vertus, unies à la prière, te donneront le bonheur. Ton bon ange marchera devant toi et plus tard tu vivras éternellement dans le domaine des bienheureux. »

J'en reviens, après cette trop longue digression, à ceux des paragra-

(1) Paragraphe 190.

phes de ce manuscrit qui nous fournissent de précieuses indications sur les débuts de la guerre bulgare ou plutôt sur cette première grande expédition du tsar Samuel à travers les terres de l'empire. Nous avons vu que les Byzantins Skylitzès et Cédrénus racontent que le « Comitopoule » s'empara à ce moment de la ville de Larissa, capitale de la Thessalie, très puissante place forte impériale. Les paragraphes 169 et 170 font des allusions très importantes entièrement inédites à cet événement, qu'ils nous montrent sous un jour certainement bien plus vrai, tout différent de ce que nous pouvions supposer par le récit si bref de Skylitzès. Avant tout, nous apprenons ce détail très nouveau, que les attaques du fils de Schischman, « le tyran bulgare », contre cette ville de Larissa s'étaient renouvelées six années de suite avant qu'il pût s'en emparer. Le narrateur anonyme, traitant des rébellions et des insurrections à un point de vue général, s'exprime comme suit : « Lorsque feu mon grand-père Kékauménos, qui était pour lors gouverneur du thème de Hellade avec pouvoirs illimités (1), se trouvait en résidence à Larissa, le tyran bulgare Samuel tenta à plusieurs reprises, mais sans succès, de s'emparer de cette place de guerre, tantôt de vive force, tantôt par ruse. Chaque fois il fut repoussé à sa grande honte. De son côté, mon grand-père tantôt l'attaquait les armes à la main, tantôt cherchait à le gagner ainsi que son entourage par de somptueux présents. En louvoyant de la sorte, mon grand-père réussissait chaque année à faire faire les semailles et les récoltes nécessaires à l'entretien de ses troupes et à assurer de la sorte leur bien-être. » Nous avons dans ces quelques lignes tout un tableau de la guerre gréco-bulgare suivant la mode byzantine à cette époque.

La suite du paragraphe nous fait voir qu'il y eut cependant un moment où, dans cette lutte incessante entre les assaillants bulgares et les troupes du valeureux stratigos impérial, les premiers semblèrent avoir pris définitivement le dessus. Le souple chef byzantin dut, en apparence du moins, accepter le fait accompli et Larissa paraît bien être à ce moment tombée une première fois entre les mains du tsar, mais ce n'était là qu'une feinte voulue. Bientôt Kékauménos eut la joie de triompher à nouveau

(1) C'est-à-dire « stratigos » ou plutôt encore « préteur » de ce thème.

de son royal adversaire par une de ces ruses de guerre dont il était coutumier et que son petit-fils, le narrateur de notre manuscrit, raconte avec amour.

« Quand, dit-il, le tyran Samuel eut complètement pris le dessus, mon grand-père le reconnut pour son souverain et le proclama (dans Larissa). L'ayant ainsi une fois de plus trompé, il put cette fois encore tout à l'aise semer et récolter, puis il écrivit au basileus Basile la lettre que voici : « Seigneur, contraint par « le rebelle Samuel, j'ai dû le faire reconnaî- « tre pour leur souverain par les habitants « de Larissa, ce qui leur a permis de faire « en paix leurs semailles et leurs récoltes, « et par la puissance des prières de Ta Ma- « jesté, ses récoltes ont été si belles que les « gens de Larissa ont devant eux pour quatre « ans de vivres. Aussi nous voici à nouveau « tes fidèles esclaves. » Basile, au vu de cette lettre, approuva hautement la ruse imaginée par mon grand-père. »

MINIATURE du fameux Menologion *de la Bibliothèque Vaticane, exécuté pour le basileus Basile II. Voy. p. 453. — Croix ornée, cantonnée des mots suivants:* Jésus-Christ vainqueur. La lumière du Christ resplendit pour tous. Jésus, sauve-moi !

Ce paragraphe 169, si précieux pour nous, traite spécialement des qualités nécessaires à un bon et sage commandant de place forte. La conduite tenue par Kékauménos pour défendre Larissa contre les entreprises de Samuel sert ici d'illustration au précepte suivant formulé par le narrateur son petit-fils : « Pour être le plus fort, il faut savoir amasser à temps des provisions dans la forteresse dont on a la garde. » Dans cette guerre aux procédés si différents de ceux de nos jours, alors que les magasins de vivres n'existaient que dans quelques places fortes de tout premier ordre, le châtelain, pour être en état de résister à un siège prolongé, devait avant tout chercher à faire rentrer dans la forteresse confiée à sa garde la récolte des campagnes environnantes. C'est en veillant à ce détail si important que Kékauménos avait réussi tant d'années durant à empêcher Samuel de

prendre Larissa. Toutefois un moment vint où, comme le dit le narrateur, le tsar bulgare eut si bien le dessus qu'il fallut du moins feindre de se soumettre. Kékauménos, sans même essayer de prolonger la résistance, s'empressa de reconnaître et de faire reconnaître par ses subordonnés l'autorité de l'envahisseur. Samuel, trompé par cette apparente résignation, laissa les gens de Larissa faire en paix leurs semailles et leurs récoltes. C'était tout ce que voulait le rusé stratigos. Dès que les moissons, très abondantes, furent rentrées dans la ville, Kékauménos fit fermer les portes aux troupes bulgares. Le tour était joué ; la fidèle cité thessalienne redevenait sujette de son basileus bien-aimé. Tout était à recommencer pour les soldats du roi Samuel.

COUVERTURE D'IVOIRE d'un manuscrit provenant de Bamberg, actuellement conservé à la Bibliothèque Royale de Munich. — La Mort de la Vierge. — Œuvre byzantine des Xme ou XIme Siècles.

Toutes ces premières tentatives du tsar bulgare contre la place forte byzantine avaient donc définitivement échoué grâce à l'énergie de Kékauménos, de cet étranger devenu le loyal et intrépide lieutenant du basileus. Mais l'opiniâtre « Comitopoule », de son côté, ne savait pas ce que c'était que le découragement. Constamment il revenait à la charge. Le jour vint, au bout de six années, où il finit par réussir et c'est toujours le même inappréciable manuscrit de Moscou qui, dans le paragraphe suivant relatif aux

chefs incapables, nous donne l'explication de son succès. C'est que, dans l'intervalle, l'habile et dévoué Kékauménos avait été remplacé par un autre stratigos qui, lui, était un chef complètement insuffisant. Alors, la famine aidant, parce que les précautions de ravitaillement si soigneusement prises chaque année par Kékauménos n'avaient pas été cette fois maintenues par son successeur, l'opiniâtre Schischmanide réussit enfin à s'emparer définitivement de cette ville qui le bravait depuis si longtemps. C'est là la fameuse prise de Larissa par les Bulgares, qui nous est si brièvement signalée par Skylitzès et Cédrénus, à la suite de laquelle, pour en finir, la population tout entière de la malheureuse cité fut transportée en terre bulgare avec les vénérables reliques de ses premiers évêques arrachées à leurs sanctuaires. Voici comment s'exprime le noble narrateur byzantin :

« Au bout de trois ans le basileus nomma un autre stratigos pour l'Hellade et mon grand-père retourna dans la capitale. Son remplaçant ne fut pas assez avisé pour inventer des ruses nouvelles. Samuel arriva de nouveau et cette fois empêcha les gens de Larissa de faire la récolte. Il les avait bien laissés procéder à l'ensemencement au printemps, mais lorsque l'été fut venu, au moment où il aurait fallu moissonner, il ne les laissa pas sortir de la ville. Il procéda de même trois années de suite. La disette à Larissa devint telle, qu'on mangea des chiens, des ânes et autres animaux immondes, même des ordures. Une femme alla jusqu'à dévorer la cuisse de son mari mort. Ce fut cette famine atroce qui mit enfin Larissa aux mains de Samuel sans qu'il lui en coûtât une goutte de sang. Il réduisit en esclavage toute la population, sauf la seule famille de Nikolitzès (1). A celle-là il ne fit aucun mal, mais lui laissa ses biens et en fit partir les membres en disant à son chef : « Je suis très reconnaissant au Porphyrogénète Basile d'avoir rappelé de Hellade ton parent Kékauménos et de m'avoir ainsi délivré de ses ruses de guerre dans lesquelles il était passé maître. »

Appliquons maintenant ces renseignements inédits à la connaissance plus parfaite de cette première expédition de Samuel vers le sud, signalée surtout par la prise de Larissa. Par la suite du récit (2), nous savons qu'un premier Nikolitzès, le père certainement de celui dont il vient d'être

(1) Ou Nikolitza. Cette famille appartenait évidemment à l'aristocratie locale.
(2) Paragr. 244.

question, père lui-même de l'auteur anonyme de la seconde portion de notre manuscrit, avait été duc du thème de Hellade dès le règne de Romain II et qu'il l'était encore en 980 : « Mon aïeul, le « vestis (1) » Nikolitzès, qui, par ses fidèles services, a beaucoup fait pour le bien de la Romanie, atteignit au poste de duc du thème de Hellade, qui lui fut confirmé pour sa vie durant (2) par des chrysobulles impériaux. De même il fut nommé domestique ou chef des excubiteurs de ce thème (3). » Dans la quatrième année du basileus Basile, par conséquent en l'an 980, nous lisons avec étonnement (4) que ce Nikolitzès fut remplacé dans cette dernière charge par un prince franc placé sous ses ordres. Voici ce curieux passage : « Un jour, en la quatrième année du règne de feu le basileus kyr Basile, ce prince vit venir à lui un neveu légitime du roi des Francs nommé Pierre. Il lui conféra le rang de spathaire du Chrysotriclinion et le nomma en même temps domestique des excubiteurs de Hellade sous les ordres du duc Nikolitzès de ce thème. En même temps il écrivit à mon grand-père en ces termes : « Sache, vestis, que Pierre, neveu du roi de la Germanie, est venu prendre du service auprès de nous et se dit résolu à vivre et mourir au service de Notre Majesté. Après avoir accueilli avec bienveillance son vœu de fidélité, Notre Majesté l'a élevé au rang de spathaire du Chrysotriclinion. Comme il est étranger, nous n'avons pas jugé possible de le nommer stratigos, ne voulant pas humilier les Romains, mais nous l'avons fait domestique des excubiteurs qui sont sous ton commandement. Et sachant que jadis notre père te conféra ce titre par chrysobulle, nous te donnons pour t'en dédommager celui de chef des Vlaques du même thème de Hellade. »

Tout ce passage est bien imprévu, bien précieux. Il présente plusieurs particularités intéressantes sans compter cette curieuse lettre du basileus. D'abord l'arrivée à Constantinople du jeune prince franc, Pierre, neveu du roi des Francs ou de Germanie. Malgré les plus minutieuses recherches il n'a pas été possible à M. Wassiliewsky d'identifier ce personnage, quelque cadet de race royale occidentale, forcé pour une raison grave de quit-

1 Sorte de chambellan.

2 Ἀδιάδοχος δοῦξ. Ces nominations à vie devinrent bien plus fréquentes plus tard.

3 Voyez sur ces exculbiteurs provinciaux, chefs d'un des corps de troupes régulières du thème, les notes de M. Wassiliewsky au paragraphe 244 des *Conseils et récits*.

4 Toujours dans ce même paragraphe 244.

ter son pays et venant chercher fortune auprès du basileus de Roum. Ce devait être certainement un fort haut personnage. Voyez l'accueil que lui fait l'empereur, et cependant tant est grand l'orgueil des sujets du basileus, de ces Byzantins provinciaux, que Basile, si autoritaire cependant, n'ose nommer stratigos de ce thème reculé cet homme qui se dit neveu du roi de Germanie ! Cela aurait pu humilier les Romains ! L'empereur se borne à le placer à la tête d'un corps de troupes provinciales sous l'autorité du stratigos.

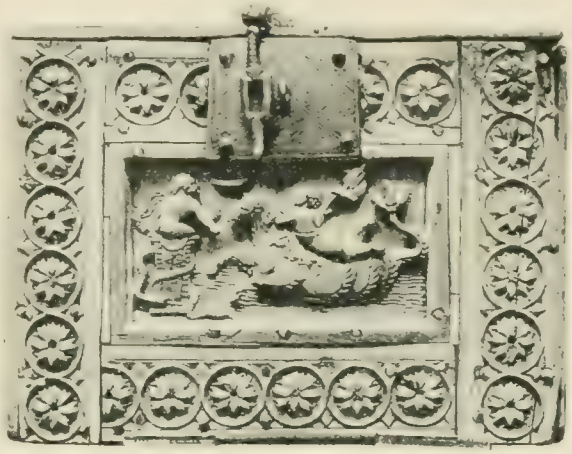
Ce passage nous fait voir encore combien cette organisation militaire du thème était puissante et perfectionnée à cette époque. Pour ce seul thème de Hellade, outre les milices provinciales, on nous parle de deux corps spéciaux d'importance assez grande pour être placés chacun sous le commandement d'un domestique, les excubiteurs du thème (1) et les Vlaques. Ces derniers devaient être spéciaux à ce thème de Hellade, où la population vlaque était si nombreuse. Ceux d'entre ces barbares qui devaient le service militaire à l'empire formaient probablement un corps spécial sous le commandement d'un chef désigné par le basileus, parfois nommé à vie comme ici ce Nikolitzès (2).

Nous en arrivons enfin au point le plus important qui se trouve éclairé par la lecture de ce passage capital. Si Nikolitzès était bien encore duc de Hellade en la quatrième année du règne de Basile, c'est-à-dire en 980, et si cette date donnée par notre manuscrit est bien exacte, ce dont nous n'avons aucune raison de douter, Kékauménos, qui a dû certainement être son successeur dans cette charge, n'a pu en être investi que dans le courant de cette année au plus tôt. Or nous venons de voir d'autre part que ce même Kékauménos demeura dans ce poste de duc de Hellade, autrement dit de stratigos à Larissa, durant trois années entières, donc jusqu'en 983, qu'il eut alors un successeur incapable, lequel, également au bout de trois ans de mauvais gouvernement, par conséquent dans le cours de 986, finit par se laisser enlever Larissa par les troupes de Samuel qui depuis des années renouvelaient leurs attaques contre la Thessalie.

Quelle est la conséquence capitale à tirer de cette succession de dates

(1) Il y avait probablement dans chaque thème un corps semblable.
(2) Sur ces Vlaques de Thessalie, voy. *Conseils et récits*, p. 148.

que nous pouvons considérer comme à peu près certaines? C'est que cette grande expédition de Samuel vers le sud, qui valut aux Bulgares la prise définitive de Larissa et les mena jusqu'à l'Isthme de Corinthe (1), n'a point eu lieu vers 980, plutôt même vers 981, ainsi qu'on l'a toujours cru jusqu'ici sur le témoignage obscur de Skylitzès et de Cédrénus, mais bien cinq années plus tard, en 986, dans la même année que la première grande attaque de Basile contre la Bulgarie, attaque que je vais raconter et qui ne fut que le contre-coup immédiat de l'invasion des Bulgares vers le sud, une diversion tentée certainement par le basileus pour les forcer à se retirer précipitamment vers le nord, diversion qui, du reste, se termina fort mal pour les Byzantins, par le grand désastre que nous allons voir.



COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xe au XIe Siècles. Un des panneaux latéraux (voy. pp. 257 et 263). — (Ce coffret, provenant du Trésor de la Cathédrale de Veroli, est aujourd'hui conservé au Musée de South-Kensington, à Londres.)

On saisit maintenant de quelle extrême importance est en l'espèce cette mention du gouvernement de Nikolitzès dans le thème de Hellade en la quatrième année du règne du basileus Basile et combien cette indication nous est précieuse pour arriver à préciser enfin d'une manière, espérons-le, définitive et en tout cas rationnelle, cette date si importante de la lutte entre le basileus Basile et le tsar Samuel, cette date à partir de laquelle le conflit qui durait depuis dix années déjà prit enfin des proportions formidables. Il devient aujourd'hui de toute nécessité de reporter à cette année 986, à l'année même de la fatale première campagne de Basile

(1) Une note d'un scoliaste de Strabon écrite vers le xe siècle fait certainement allusion à cette invasion destructrice du tsar bulgare. Il y est dit ceci : « En ce moment les Scythes slaves dévorent toute l'Épire et l'Hellade et presque tout le Péloponèse et la Macédoine ». Voy. Strabon, éd. d'Amsterdam de 1707, t. VII, p. 125, et t. VIII, p. 126.

en Bulgarie, cette prise de Larissa par les Bulgares, cette pointe poussée par eux jusqu'à l'Isthme de Corinthe, toute cette campagne qu'on plaçait jusqu'ici cinq années plus en arrière. On ne peut faire autrement. Il faut trouver six années à partir de 980, trois pour le gouvernement de Kékauménos, trois pour celui de son incapable successeur. Du reste, dans Skylitzès comme dans son plagiaire Cédrénus, le récit de la prise de Larissa par Samuel précède immédiatement celui de la fameuse première expédition de Basile au delà du Balkan, et si on avait placé jusqu'ici vers 980 la campagne de Samuel vers le sud, c'est simplement parce que ces auteurs en parlent immédiatement après nous avoir dit la fin de la révolte de Bardas Skléros dans cette même année.

De même ces auteurs confirment virtuellement le récit fait par notre écrivain anonyme de l'exception faite par Samuel en faveur de Nikolitza ou Nikolitzès et de sa famille après la prise de la capitale thessalienne par les Bulgares. Ils racontent en effet plus loin que le tsar de Bulgarie confia à ce personnage si favorablement traité par lui le commandement de la place forte de Servlias après qu'il eut réussi à s'en emparer par surprise. Je répète que ce Nikolitzès était le fils de celui qui avait été duc du thème de Hellade. C'est lui qui fut le père du troisième Nikolitzès, chef de l'insurrection des Vlaques et des Bulgares en 1067, auteur de la seconde partie du manuscrit de Moscou dédiée au basileus Michel VII, contemporain aussi et parent de Kékauménos, petit-fils de l'auteur du « Traité de la stratégie ».

Nous voyons encore que l'invasion bulgare se fit cette année 986 en plein été, puisque ce fut tout naturellement le moment choisi par Samuel pour empêcher les habitants de Larissa de récolter leurs moissons.

De tout ce qui précède, du passage de la vie de saint Nikon Métanoite, comme du témoignage du manuscrit de Moscou, on peut donc conclure que l'extension successive des conquêtes bulgares dans la Thessalie, dans le thème de Hellade et jusqu'aux portes du Péloponèse fut l'affaire de plusieurs campagnes entre les années 976 et 986, non d'une seule. En 986 eut lieu la plus importante, celle qui fut décisive, dont nous sommes presque uniquement, bien que fort insuffisamment informés, qui mit aux mains des Bulgares la forte place de Larissa avec toute la Thessalie et con-

duisit leurs avant-gardes jusqu'à l'Isthme de Corinthe. Les dangers terribles que cette invasion fit courir à l'empire furent cause du grand effort militaire des Byzantins dans le courant de cette même année.

Au paragraphe 76 du manuscrit de Moscou, l'auteur anonyme, préoccupé d'expliquer qu'un chef de ville assiégée ne doit jamais s'écarter de son poste, a fait une allusion de plus aux faits de guerre de cette première période de la guerre gréco-bulgare. Racontant la prise de la forteresse macédonienne de Servlias par les Bulgares, événement probablement antérieur à la campagne de l'an 986, il s'exprime en ces termes : « Un stratigos impérial du nom de Magyrinos et deux taxiarques, chacun commandant à mille hommes, gardaient cette place. Mon grand-père maternel Démétrius Polémarkos, général du tsar Samuel, chef distingué sur cette frontière, passa une année entière avec bien des nuits sans sommeil pour chercher à s'emparer de cette ville vraiment imprenable. Toutes ses tentatives échouèrent devant ces murailles défendues par des rochers énormes et des précipices effroyables. Heureusement qu'en bas de ces rochers coulaient des eaux dans lesquelles le stratigos Magyrinos et ses deux lieutenants allaient parfois se livrer aux douceurs du bain. Mon grand-père, arrivé de nuit avec ses cavaliers dans le bois qui faisait face à ce lieu, ordonna à chacun de ses hommes de couper une grosse branche qu'il tiendrait d'une main et qui le cacherait entièrement lui et son cheval. Deux vedettes placées sur la hauteur, voyant les trois officiers descendre au bain, donnèrent le signal convenu. Immédiatement les cavaliers, dissimulés derrière les branches d'arbre, donnant de l'éperon, entourèrent les baigneurs et se saisirent d'eux. Ce fut ainsi que la forteresse de Servlias fut conquise par les Bulgares sans effusion de sang. » « Depuis, ajoute l'auteur anonyme, après la pacification définitive de la Bulgarie, mon grand-père maternel Démétrius fut nommé patrice et créé mystikos par le basileus Basile. » Ce chef bulgare, rallié à la cause byzantine, devait être quelque personnage fort considérable, pour être traité avec tant d'égards par le basileus victorieux.

Sur ces dix années de luttes entre les Bulgares et les Byzantins, dix années exactement depuis 976, date de la mort de Jean Tzimiscès, jusqu'à l'expédition de 986, nous ne connaissons rien de plus. Les rares indications

fournies par le manuscrit de Moscou que nous a fait connaître M. Wassiliewsky sont les premières données un peu précises qu'on ait pu recueillir sur ces faits de guerre qui ont dû être si nombreux et qui paraissent avoir eu pour théâtre principal les campagnes et les places fortes de la Thessalie. Nous ne savons de même rien des mesures qui durent être prises par le basileus et ses conseillers à Constantinople pour protéger leurs malheureuses provinces contre ces incessantes attaques de Samuel et de ses bandes, contre ces humiliantes agressions qui devaient tant exaspérer l'orgueil du parakimomène et de son peu endurant pupille. Jusqu'à la fin de la sédition de Bardas Skléros, cette absence de faits est fort compréhensible. Il est probable que le gouvernement impérial, entièrement absorbé par les événements d'Asie, hors d'état de préparer aucun effort sérieux, dut se contenter de renforcer les garnisons des places frontières, telles que Serres et Larissa par exemple, sans pouvoir autrement s'opposer aux ravages des troupes ennemies. Mais à partir de 980 jusqu'en 986, il semble que le jeune basileus et son premier ministre, bien plus libres de leurs mouvements, sauf peut-être en Italie, où les Arabes et Othon II leur donnaient fort à faire, aient dû organiser très sérieusement la résistance sur les points plus constamment menacés de la frontière bulgare, et cependant nous n'avons sur ce sujet presque aucune donnée, les seuls renseignements que nous possédions portant uniquement sur la résistance si prolongée et finalement infructueuse de la garnison de Larissa et sur les préparatifs organisés par le stratigos du thème du Péloponèse pour la défense de l'Isthme de Corinthe. Certes les quelques passages si précieux du manuscrit de Moscou nous montrent les « stratigoi » de Thessalie s'occupant par tous les moyens de prolonger la résistance et de reprendre l'offensive sur le terrible Samuel. Certes ils nous montrent le basileus en correspondance suivie avec ces chefs des troupes impériales : mais que sont ces maigres indices en comparaison de ce que nous aurions tant intérêt à savoir? En un mot, si nous sommes si faiblement renseignés, il ne faut pas en accuser l'activité certainement déjà très en éveil du gouvernement impérial. L'unique raison de ce silence, hélas, est constamment la même : c'est la désespérante disette de tous renseignements. Pour ces dix premières années de lutte entre

l'empire et les troupes de Samuel, nous ne possédons pas cent lignes dans toutes les sources contemporaines mises ensemble.

Il est inadmissible que, durant tant d'années, le gouvernement impérial ne se soit point extraordinairement ému de ces incessantes incursions des bandes bulgares, que des hommes tels que Basile II et le parakimomène n'aient pas mis tout en œuvre pour y mettre obstacle, pour porter au contraire la guerre sur le territoire ennemi. Conçoit-on bien à quel point une semblable situation était à la fois périlleuse et humiliante pour l'empire : toutes les plus vieilles provinces de la monarchie parcourues et ravagées sans trêve ni repos par ce prince hardi et ses bandes féroces; les plus puissantes places fortes menacées, même prises par lui; la terreur de ces invasions dévastatrices se répandant jusque dans le Péloponèse aux extrémités de l'empire; des soulèvements se succédant sans relâche dans les provinces bulgares récemment annexées situées au nord du Balkan; ces territoires rendus presque inhabitables par les évolutions sans fin de ces troupes de partisans. Il est impossible d'admettre qu'un Basile II, un parakimomène, n'aient pas rendu à de tels adversaires violence pour violence, coup pour coup. Seulement les historiens dont les œuvres ont survécu se sont abstenus de nous en rien dire dans leurs récits misérablement abrégés et tronqués, et ceux qui peut-être ont parlé plus en détail de tous ces faits, nous demeurent inconnus, tous leurs ouvrages ayant disparu. Ces dix années d'invasions et d'incursions durent être des années terribles pour ces malheureux thèmes de Macédoine, du Strymon, de Salonique, de Hellade et de Thessalie.

A cette époque vivait à Constantinople le célèbre écrivain Jean surnommé Géométros, vulgairement désigné sous le nom de Jean Géomètre, théologien, poète, orateur, qui, plus tard, fut évêque de Milet. J'ai parlé déjà de lui à diverses reprises (1), entre autres à propos de la belle épitaphe composée par lui pour le tombeau de Nicéphore Phocas (2). Ce personnage, qui fut le contemporain des empereurs Constantin Porphyrogénète, Romain II, Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès, qui fut célèbre à son époque et qui, depuis, était bien retombé dans l'oubli, nous est un

(1) Voy. entre autres pp. 39 et 317.
(2) Voy. p. 39 et aussi : *Un Empereur Byzantin au Dixième Siècle*, note 1 de la p. 758.

peu mieux connu depuis les récents travaux de M. Wassiliewsky (1) et le mémoire du Père P. Tacchi-Venturi (2), qui l'ont du moins replacé à son époque vraie.

Outre diverses œuvres littéraires d'un ordre très différent et aussi de nombreuses poésies religieuses particulièrement en honneur de la Vierge, Jean Géomètre a écrit à l'occasion d'un certain nombre d'événements de son temps des pièces de vers qui se distinguent par un art et un goût littéraires très fins pour l'époque et qui sont en même temps une source précieuse d'informations pour cette période si obscure de l'histoire byzantine (3). Il était de race noble, le second fils d'un haut personnage nommé Théodore, peut-être bien ce Théodore de Misthée en Lycaonie qui se couvrit de gloire dans les guerres de Jean Tzimiscès contre les Russes (4). Le nom de Géomètre n'était qu'un surnom. Partisan dévoué de Nicéphore Phocas, dont il se rappelle constamment le règne avec plaisir et qu'il a loué dans plusieurs poèmes, il se montre plutôt hostile dans ses vers à son meurtrier, auquel il ne peut pardonner son crime et qu'il n'a célébré que dans une seule pièce, pas même constamment élogieuse. Il avait reçu l'éducation la plus complète et la plus soignée, avait eu des maîtres excellents, un surtout du nom de Théodore, auquel il dédia des vers charmants. Il était instruit en littérature et en théologie. Il finit par embrasser la vie monacale, pour laquelle il avait à maintes reprises exprimé ses sympathies dans ses écrits et ses vers, et se retira probablement au célèbre monastère de Stoudion, la plus belle demeure conventuelle de l'Orient chrétien.

Plus tard, mais seulement après 990, Jean Géomètre fut nommé métropolitain de la lointaine ville de Malatya ou Mélitène sur l'Euphrate. Jusqu'alors il ne semble guère avoir quitté sa chère Constantinople où il avait été élevé et qu'il appelle sa ville natale. Par certaines de ses pièces de vers, nous apprenons qu'il fut le témoin attristé de toutes les catastrophes,

(1) *Fragments russo-byzantins*, pp. 162-178.

(2) *Commentariolum de Joanne Geometra ejusque in S. Gregorium Nazianzenum inaudita laudatione in cod. vaticano-palatino 402 adservata*, Rome, 1893. Tirage à part des *Studi e documenti di storia e diritto*, 14 (1893).

(3) Publiées par Cramer dans ses *Anecdota græca*, Oxford, 1841, t. IV. Aussi dans Migne, *Patrol. gr.*, t. CVI, en traduction latine.

(4) Voy. dans le mémoire du Père P. Tacchi-Venturi, qui n'est pas de cet avis, *op. cit.*, p. 7, les charmantes pièces de vers sur ce père qui mourut au loin, séparé des siens, et dont Jean, avec son frère, rapporta pieusement et péniblement les cendres à Constantinople.

de toutes les guerres qui ensanglantèrent les quinze premières années du règne de Basile II. Naturellement, dans ces trop courtes poésies il nous a fait de cette époque lamentable un tableau douloureux. A maintes reprises il se plaint de l'abandon affreux dans lequel la science et les lettres étaient tombées à Constantinople, des moqueries dont lui-même était sans cesse poursuivi parce qu'il avait consacré sa vie à des occupations purement intellectuelles. Par Psellus nous savions déjà qu'autant Basile II fut grand guerrier et administrateur intelligent, autant il ne cachait pas son aversion pour l'étude des sciences et des lettres, surtout pour les savants et les rhéteurs, pour lesquels il témoignait d'un parfait mépris. Tout naturellement les opinions professées par le souverain se reflétaient sur son entourage.

Parmi les pièces de vers de ce poète contemporain qui peuvent intéresser nos recherches historiques, il s'en trouve une surtout qui est comme un écho précieux de ces luttes sauvages dont je viens de parler, luttes dont nous savons si peu, pour la connaissance desquelles le plus léger indice nouveau est une découverte véritable. On y trouve une allusion saisissante à la terreur inspirée aux populations de l'empire par les agressions incessantes du féroce souverain bulgare et de ses bandes, aux appels désespérés que ces multitudes désolées adressaient à un secours suprême. Le nom même que l'auteur a donné à cette pièce est frappant. Elle est intitulée « le Comitopoule » (1), c'est-à-dire « Samuel », car par ce titre il faut certainement entendre ce prince, de beaucoup le plus célèbre des quatre frères de ce nom. « Au firmament, s'écrie le poète, la comète a embrasé l'éther. Sur la terre, le « comite » ravage toutes les provinces d'Occident. Cet astre a été comme le symbole annonçant ce cataclysme. Il disparaissait au lever du soleil (2), et cette autre comète « Samuel » s'est allumée au coucher de Nicéphore. Cet horrible Typhon, fils de scélérats, brûle tout. Où sont les rugissements de ta force invincible, ô basileus par la naissance et Nicéphore par tes hauts faits (3) ? Sors pour un

(1) M. Wassiliewsky (*Fragments russo-byzantins*, p. 170) a corrigé la lecture de ce titre inexactement transcrit par les éditeurs des poésies de Jean Géomètre, l'abbé Migne et J. A. Cramer.

(2) Lucifer.

(3) Jeu de mots. Nicéphore, en grec, signifie « victorieux ».

VUE DE SOPHIA, l'ancienne Serdica, Stredetz ou Triaditza. A l'arrière-plan, le panorama du Mont Vitoch.

moment de ton tombeau. Rugis, ô lion! Apprends à ces renards qu'ils doivent demeurer cachés parmi les tanières de leurs montagnes (1). »

Le lecteur aura compris le jeu de mots, d'une ingéniosité douteuse. Comite, comte, s'écrivait *comitès*, exactement comme le mot comète. Le poète fait un rapprochement entre le terrible souverain bulgare et l'astre errant qui tant et si longtemps épouvanta les populations de l'empire durant l'été de 975 et qui passa pour avoir prophétisé entre autres calamités la mort inopinée de Jean Tzimiscès. Les expressions mêmes employées par Jean Géomètre viennent confirmer ce fait, que cette catastrophe fut bien le vrai signal de la levée de boucliers générale des sujets de l'enragé « Comitopoule ». Bien que le poète traite Samuel et ses guerriers de renards qui n'ont qu'à aller se réfugier dans leurs tanières, il est très évident qu'il les redoute fort, puisqu'il appelle à grands cris au secours de l'empire un héros disparu. Seulement, en place de Jean Tzimiscès, qui n'est même pas nommé, il n'est question que de Nicéphore, et c'est lui, l'empereur

(1) Littéralement : « parmi les rochers ».

VUE DE SOPHIA. l'ancienne Serdica, Stredetz ou Triaditza. A l'arrière-plan, le panorama du Mont Vitoch.

assassiné, que Jean Géomètre supplie de sortir de la tombe pour chasser les Bulgares. C'est que, fidèle à sa haine pour l'Arménien, auquel il ne peut pardonner le meurtre de son héros favori, il le passe sous silence et ne peut se décider à le mentionner à côté de Nicéphore. Bien donc que le soulèvement bulgare n'ait éclaté de fait qu'après la mort de Jean Tzimiscès, Jean Géomètre représente tous ces événements comme s'ils n'avaient été que la suite du déplorable meurtre de Nicéphore. Ce n'est pas l'Arménien qu'il évoque de la tombe où le héros vient de se coucher, mais comme toujours, comme jadis contre les Russes, comme plus tard encore contre les Bulgares après la grande déroute des gorges du Balkan, c'est Nicéphore et toujours Nicéphore qu'il appelle (1).

On retrouve encore une très brève mais précieuse allusion aux souffrances causées par les constantes agressions du tsar bulgare en Thessalie dans l'*Apologie* manuscrite de saint Photios, document encore inédit que

(1) Ces derniers vers du poète relatifs à Nicéphore, si semblables à ceux de l'épitaphe de ce basileus qu'on savait avoir été rédigée par un évêque Jean de Mélitène, n'ont pas peu contribué à permettre à M. Wassiliewsky de prouver par de très solides arguments que Jean Géomètre et cet évêque de Mélitène ne faisaient en réalité qu'un seul et même personnage.

cite M. Wassiliewsky dans un très récent mémoire (1). Voici comment s'exprime l'auteur anonyme de cette vie du saint thessalien : « Le roi des Mésiens bulgares s'insurgea contre le pouvoir impérial. Toute la Thessalie et le pays de Dologne furent exposés à ses incursions. Il causa de grandes inquiétudes au tsar des Ausones (2). On ne pouvait plus recueillir l'impôt. Personne ne circulait dans le pays sans courir les plus grands dangers. Les Bulgares tuaient ou faisaient des prisonniers, reniant l'unité de la race, excitant l'un contre l'autre les peuples appartenant à une même famille. »

Et c'est bien là tout! Nous ne savons pas un mot de plus sur ces dix premières années de guerre entre la Bulgarie indépendante et l'empire grec, rien de plus non plus sur l'expédition des Bulgares vers le sud en 986. Longtemps la lutte dut demeurer surtout une lutte de frontières, les garnisons des places byzantines s'efforçant d'empêcher les troupes bulgares de pénétrer sur le territoire impérial. Il y eut aussi de ces transplantations de populations d'une extrémité de l'empire à l'autre, transplantations si familières au gouvernement byzantin, qui dotait ainsi d'une race guerrière nouvelle les points de la frontière plus directement menacés ou les districts à tel point ravagés, épuisés et dépeuplés par des années de guerre, qu'il fallait à tout prix qu'on leur infusât un sang nouveau. L'historien arménien contemporain Acogh'ig (3) dit que vers l'an 981 une multitude d'Arméniens fut installée en Macédoine par le gouvernement impérial dans le but de les opposer aux Bulgares. Ibn el-Athîr s'exprime dans le même sens (4). Il serait intéressant d'étudier de plus près ces immenses migrations forcées du moyen âge byzantin, les mélanges de races, les conséquences de toutes sortes qui en résulteraient.

Peu à peu le nouveau royaume bulgare acquérant sans cesse de nouvelles forces sous l'énergique impulsion de son audacieux souverain, le péril et aussi l'affront devinrent tels pour l'empire, qu'il fallut aviser aux mesures les plus graves (5). Aujourd'hui que nous connaissons mieux la date

(1) *Un des recueils manuscrits grecs de la Bibliothèque Synodale de Moscou*, Saint-Pétersbourg, 1886, p. 38, n° 17 du Recueil n° 160 de la Bibliothèque Synodale.

(2) Le basileus Basile.

(3) *Op. cit.*, p. 142.

(4) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 158, p. 202.

(5) Mathieu d'Édesse (ed. Dulaurier, p. 34) raconte que Basile cita devant son trône le

de la grande expédition qui porta Samuel et son armée jusqu'aux limites du Péloponèse, il semble certain que ce fut le danger terrible créé par cette marche en avant et par la conquête de la Thessalie qui fut la cause déterminante de la première campagne du basileus Basile contre la Bulgarie dans le courant de cette même année 986. L'orage bulgare amena l'orage byzantin. J'ai déjà cité un bien curieux passage de la vie manuscrite de saint Nikon Métanoite (1). Quand le saint accourt auprès du stratigos du Péloponèse accablé sous le poids des dangers qui le menacent, ses premiers mots sont pour lui annoncer que l'armée bulgare vient de se mettre subitement en pleine retraite vers le nord. Aucune explication n'est donnée de ce fait étrange venant interrompre si brusquement une longue suite de succès. Et cependant, aujourd'hui que nous sommes mieux informés, cette expédition nous apparaît très clairement. Si le tsar victorieux et ses troupes, au lieu de poursuivre jusqu'au cœur du Péloponèse leur marche dévastatrice et triomphante, ont brusquement repris le chemin de leur patrie, c'est qu'ils ont été soudain informés de l'orage qui se forme enfin à Constantinople et qui menace plus spécialement la Bulgarie d'au delà du Balkan. La vive diversion que va tenter Basile a porté un premier fruit. L'armée bulgare, abandonnant l'espoir de conquêtes nouvelles, retourne en hâte défendre ses foyers menacés par la grande expédition byzantine.

Cette mémorable campagne de Basile, la première dirigée personnellement par ce prince contre la Bulgarie, avait été précédée par un incident tragique qui paraît avoir été lié étroitement à la si subite extension du mouvement national bulgare. Les deux princes légitimes de Bulgarie, les deux infortunés tsarevitch, fils du tsar Pierre, le roi Boris II et son frère Romain, qui depuis tantôt quatorze années menaient, et cela pour la seconde fois (2), la vie de prisonniers d'État à Constantinople, crurent le moment venu de tenter de remonter sur le trône de leurs pères. Ils réussirent à

tsar Samuel (que l'écrivain arménien nomme à tort Alousianos) et ses boliades, mais que ceux-ci refusèrent de comparaître.

(1) Voy. p. 619.

(2) La première fois ils avaient été envoyés à Constantinople en qualité d'otages par leur père sous le règne de Nicéphore Phocas. A ce moment avait commencé l'insurrection des quatre « Comitopoules ». Après la mort du tsar Pierre, survenue en janvier 969, ils avaient

s'évader secrètement de leur prison dorée. C'est du moins ce que disent les sources. Mais on a vu plus haut (1) que peut-être bien les deux princes agirent ici de connivence avec le parakimomène et les grands chefs militaires conjurés contre les velléités de gouvernement personnel du basileus Basile. En s'appuyant ainsi sur ces descendants de la race royale de Bulgarie, ces traîtres cherchaient à créer au jeune autocrator des embarras qui le forceraient à compter désormais plus sérieusement avec eux.

LA PORTE DE TRAJAN telle qu'elle existait encore au XVIIIme Siècle. — Gravure tirée d'un ouvrage de Marsigli sur le Danube et la région de ce fleuve, publié à la Haye en 1726. — Voy. pp. 657 et 663.)

Quoi qu'il en soit, ces malheureux princes ne réussirent pas dans leur entreprise. Ils n'atteignirent même pas la Bulgarie, à peine le Balkan. Le tsar Boris, l'aîné, qui, pour mieux détourner les soupçons, avait conservé le vêtement à la grecque (2) qu'il portait dans la capitale, fut tué dans un bois d'un coup de flèche par un Bulgare qui, cruelle ironie du sort, le prit pour un soldat byzantin. Ce Bulgare était certainement un soldat des « Comitopoules », probablement originaire des provinces bulgares annexées à l'empire par Jean Tzimiscès. Ainsi périt obscurément le dernier souverain de la dynastie du grand Syméon. Romain, le second des fils de Pierre, qui était eunuque, apprenant la mort de son frère, accepta sans résistance sa déchéance définitive. Il renonça à tous ses droits et retourna à Constantinople. Tel est le récit que Cédrénus a emprunté à Skylitzès. La

été renvoyés en Bulgarie par Nicéphore, précisément pour tenter de réprimer ce soulèvement. Le basileus comptait ainsi réduire à néant les espérances du parti national ; mais dès cette même année, on se le rappelle, les jeunes princes avaient été faits de nouveau prisonniers, cette fois par les Russes. Cette seconde captivité de Constantinople était donc en vérité la troisième qu'avaient subie les fils de Pierre.

(1) Voy. pp. 568 sqq.

(2) Ἐνεδίδυτο γὰρ στολὴν Ῥωμαϊκήν. Cédrénus, p. 435.

DÉFILÉ de la Porte de Trajan. Entrée du côté de l'ouest. — (Photographie communiquée par M. V. Dobrowsky.)

version un peu différente des historiens orientaux, tels que Yahia et Elmacin, donne quelques détails de plus. Surtout, je l'ai dit, le premier de ces écrivains fixe une date précieuse pour cette tentative avortée de restauration de la race de Syméon. « Dans le courant de l'été de l'an 986 (1), écrit-il, les deux princes se sauvèrent de leur prison du Palais de Constantinople, sur des montures préparées d'avance. D'une rapide chevauchée ils atteignirent le défilé de la Porte de Trajan. » C'est par ce col

(1) Certainement dans le commencement de l'été. Elmacin, d'ordinaire historien très exact, dit que les deux princes s'enfuirent dans le cours de la huitième année de leur captivité, ce qui nous mettrait à 980 ou 981 au plus tard, puisque Jean Tzimiscès les avait ramenés avec lui à Constantinople dans le courant de l'automne de l'an 972, mais à un autre endroit le même auteur précise et indique, comme Yahia, l'été de 986, l'année même de la prise de Larissa par les Bulgares et de la première campagne de Basile contre eux. C'est cette date qui me paraît devoir être adoptée de préférence. M. Rosen, *op. cit.*, p. 404, est de cet avis ou plutôt il place, je ne sais pourquoi, la fuite des princes en 985, l'année d'auparavant. Ceux-ci certainement tentèrent de profiter de l'absence de Samuel et de son armée, qui guerroyaient à ce moment en Thessalie et jusque sur les confins du Péloponèse. M. Lipowsky, *op. cit.*, note 3 de la page 127, défend la date de 976. Les arguments de l'écrivain russe ne m'ont pas convaincu et je crois qu'il a fait ici complètement erreur.

célèbre que passe et qu'a passé de tout temps, on le sait, la route conduisant des plaines de Thrace et de la vallée de la Maritza, par conséquent aussi de Constantinople, à Sophia et aux régions de la Bulgarie occidentale. Les jeunes princes cherchaient donc à gagner la capitale de cette portion de la monarchie et non les provinces conquises par Jean Tzimiscès sur lesquelles ils avaient régné jadis.

Je reprends le récit de Yahia. « Les montures des pauvres fugitifs étaient épuisées. Ils descendirent de cheval, et se sachant probablement poursuivis, craignant d'être pris, se cachèrent parmi les hauteurs boisées, voulant continuer leur route à pied. Là de nombreux Bulgares qui gardaient les passages des montagnes contre les brigands (1) les atteignirent. Boris, qui avait pris les devants et portait un déguisement (2), ne fut pas reconnu par eux sous les traits de cet humble voyageur isolé. Un d'eux le tua aussitôt. Alors survint Romain, le cadet, marchant sur les pas de son aîné. Il réussit à leur faire comprendre qui il était et évita le sort du pauvre roi Boris. »

Ici les récits byzantins et orientaux divergent complètement. Tandis que les premiers disent que Romain retourna reprendre à Constantinople sa triste vie de captivité, les seconds affirment que les Bulgares par lesquels il s'était fait reconnaître au défilé de Trajan l'emmenèrent en triomphe chez eux. Yahia ajoute qu'une foule de partisans se groupèrent aussitôt autour de lui et le proclamèrent leur tsar (3). Probablement sa

(1) Bien plutôt des soldats des postes frontières de Samuel.

(2) C'est là le vêtement à la romaïque dont parle Cédrénus.

(3) Ces derniers renseignements de Yahia (Rosen, *op. cit.*, p. 56) sur le second des fils du tsar Pierre, semblent bien moins véridiques que ceux qui nous sont fournis par Skylitzès et les autres Byzantins sur les destinées ultérieures, en réalité bien moins brillantes, de ce prince. M. Lipowsky cependant, *op. cit.*, p. 128, donne plutôt raison à l'écrivain syrien et admet d'après lui que Romain fut vraiment proclamé tsar de Bulgarie, qu'il prit une part active aux luttes contre Basile, et que Samuel fut son dévoué chef d'armée. M. Ouspensky, dans un mémoire consacré à la critique des renseignements nouveaux fournis à l'histoire de la Bulgarie et de la Russie par la *Chronique* de Yahia, s'est montré d'un avis très différent et me semble avoir grandement raison. Contrairement aussi à l'opinion du baron Rosen, le savant éditeur de cette *Chronique*, il estime, très judicieusement selon moi, que pour tout ce qui concerne la Bulgarie, Yahia, écrivain trop éloigné, par conséquent forcément mal renseigné, doit être placé très au-dessous des Byzantins, qu'il enrichit fort peu, sauf cependant pour un certain nombre de faits très importants et pour quelques dates très précises, entre autres celle si précieuse de la déroute de Basile au mois d'août 986. Mais tout le récit de la lutte bulgare est chez lui étrangement inexact et confus. Les noms propres sont confondus. Beaucoup de faits sont omis. Le rôle de Romain est démesurément grossi; celui de Samuel

qualité d'eunuque, qui ne lui permettait pas de devenir vraiment le roi de ce peuple si brave, fit que Samuel, ne le redoutant point, le dédaigna et l'épargna.

En tous cas, il ressort de tous ces récits que Romain ne joua plus de rôle actif, mais qu'il demeura dès lors dans l'ombre à côté du véritable nouveau souverain Samuel. Plus tard, en effet, nous le retrouverons, lamentable ironie du sort, voivode ou gouverneur bulgare à Skopje, l'Uskup d'aujourd'hui, pour le compte du fils de Schischman, usurpateur du trône de ses pères. Il avait donc accepté le fait accompli, en pauvre et faible eunuque qu'il était. Il trahit, du reste, nous le verrons, ce maître qui l'avait définitivement écarté de la couronne, et livra au basileus la ville dont la garde lui avait été confiée.

Immédiatement après ces événements qui se relient certainement à elle par des liens fort étroits, peut-être même concurremment avec eux, eut lieu la fameuse première campagne du basileus Basile en Bulgarie. L'expédition de Samuel en Thessalie, la conquête faite par lui de cette province, sa marche en avant à travers le thème de Hellade vers le Péloponèse créaient un danger tellement pressant que l'empire ne pouvait plus se contenter de la seule défensive. Il fallait agir, agir de suite, attaquer à son tour, écraser à tout prix ce péril mortel avant qu'il ne s'accrût jusqu'à devenir insurmontable. Les temps étaient venus de vaincre ou de périr (1).

Skylitzès s'exprime en ces termes : « Le basileus Basile, brûlant de venger de telles injures, dès qu'il en eut fini avec Bardas Skléros (2), rassembla les forces romaines et décida de les conduire de sa personne en

par contre est tout aussi inexactement diminué et le brillant « Comitopoule » n'est plus que le serviteur et le général des armées de l'eunuque Romain. Le récit de sa prétendue captivité, de sa mort, est embrouillé avec celui qui concerne en réalité Romain. Sans hésitation et malgré MM. Rosen et Lipowsky, je maintiens avec M. Ouspensky que pour la guerre gréco-bulgare le récit de Yahia mérite bien moins de confiance que ceux des Byzantins. Même le peu que nous apprennent les poésies de Jean Géomètre sur le rôle prépondérant du « Comitopoule » vient confirmer les dires de ces derniers.

(1) Certains chroniqueurs semblent dire encore que Basile partit en guerre contre la Bulgarie pour venger le meurtre du tsar Boris. En réalité le gouvernement impérial avait assez d'injures propres à venger, l'ennemi bulgare était assez redoutable pour la sécurité de ses provinces d'Europe pour qu'il n'eût pas autrement à se préoccuper de chercher des prétextes d'intervention.

(2) Le chroniqueur byzantin commet là, je l'ai dit, une erreur de date de plusieurs années. Bardas Skléros s'était réfugié dès l'année 986 auprès du Khalife de Bagdad.

Bulgarie. Il ne communiqua pas sa résolution à Bardas Phocas, qui était en Asie, où il exerçait encore depuis l'écrasement de Bardas Skléros son commandement suprême de domestique des Scholes Orientales. » Le rude capitaine était fort jaloux de sa situation à la tête de l'armée et c'était un véritable coup d'État qu'accomplissait le jeune empereur en le tenant ainsi dans l'ignorance de ses résolutions et en se substituant à lui dans le commandement de l'expédition. « Basile, poursuit le chroniqueur, ne souffla du reste mot de ceci à aucun des autres chefs de l'armée d'Orient, estimant qu'aucun ne méritait sa confiance! » Bien que Skylitzès et Cédrénus n'en disent rien, il ne semble pas davantage que Basile ait consulté le parakimomène, dont il devait, alors déjà, supporter impatiemment le joug pesant. Il faut se rappeler que le jeune basileus avait à cette époque de l'an 986 tout près de vingt-huit ans. Sa décision de gouverner seul détermina la formation du vaste et dangereux complot que nous commençons seulement à soupçonner aujourd'hui et dont l'avortement provoqua la chute définitive du parakimomène et la disgrâce, du moins momentanée, de Bardas Phocas et de plusieurs des autres grands chefs militaires (1). Cette attitude nouvelle du jeune basileus se révéla évidemment par une sorte de coup de théâtre comme le fut, dans d'autres circonstances, la brusque entrée de Louis XIV au Parlement en 1655. Les courts récits de Skylitzès et des autres Byzantins ont bien cette signification. Ils expriment du moins avec une extrême énergie, certainement voulue, cette idée, que Basile partit à la tête de son armée de sa volonté propre, ne demandant l'avis de qui que ce fût. C'est la même idée que Lebeau a traduite dans cette phrase prétentieuse : « Basile, né pour la guerre, commençait à se reprocher son caractère; il rougissait de languir comme un eunuque dans la molle oisiveté d'un palais. »

Basile donc déclara qu'il commanderait seul l'expédition et ne voulait personne à ses côtés, puis il partit sans consulter les grands chefs militaires, les Bardas Phocas et autres, sans même les prévenir, semble-t-il, malgré les engagements qui avaient été certainement pris avec eux dans ce sens par l'eunuque lors de l'envoi de Bardas Phocas contre Skléros,

(1) Voy. pp. 568 sqq.

dans la situation presque désespérée où l'empire se trouvait à ce moment. De là la fureur des généraux contre leur jeune souverain volontairement oublieux de ce pacte, de là leur tentative de conspiration vivement déjouée, puis la disgrâce et, un an après, la révolte de Bardas Phocas exaspéré.

Le réveil du lion pour être tardif n'en fut que plus terrible. Basile, dans la seconde moitié de l'an 986, vers le mois de juillet vraisemblablement, prit donc avec toute l'armée d'Europe le chemin de la Bulgarie indépendante, résolu à détruire la puissance du tsar Samuel. « Certes, dit Léon Diacre, dans son désir ardent d'en finir d'un coup, il cédait plutôt à la colère que lui inspirait cette audacieuse et constante agression des Bulgares qu'à la prudence en se lançant ainsi à corps perdu dans cette campagne prodigieusement ardue. »

C'est ici le lieu de placer le vivant portrait que nous a donné Psellus des vertus militaires de cet illustre empereur guerrier (1) : « Une des particularités de Basile, dit cet auteur, était de ne tenir aucun compte de la coutume traditionnelle qu'on a eue de tout temps de limiter à certaines saisons les époques favorables à faire campagne. Dédaigneux de ne partir en guerre qu'au milieu du printemps, pour regagner les cantonnements d'hiver dès la fin de l'été, comme l'avaient constamment fait tous les basileis ses prédécesseurs, il avait coutume de plier les saisons aux exigences du but qu'il poursuivait dans ses expéditions. Il supportait sans se plaindre le froid le plus vif comme les plus brûlantes chaleurs. Véritablement c'était un homme de fer. Jamais, même mourant de soif, on ne le vit se précipiter avidement vers la source désirée. Toujours il sut se vaincre. Il possédait à fond toute science militaire, étant non seulement instruit parfaitement de tout ce qu'il importait à un chef de connaître, mais également bien informé sur les devoirs et les fonctions d'un sous-officier, voire d'un simple soldat. Il s'entendait admirablement à mettre chacun à la place qui lui convenait, à tirer parti des aptitudes de chacun. Cette connaissance si parfaite de l'art de la guerre était le double produit de ses immenses lectures et d'une sorte de science innée qui l'aidait à ne point

(1) Très malheureusement pour nous, Psellus s'est contenté de nous donner ce portrait sans entrer dans le détail des campagnes entreprises par son héros.

faiblir. Il aimait à combattre en bataille rangée. Détestant toutefois de laisser le champ libre au hasard, préoccupé de s'assurer contre les chances du sort, il ne dédaignait point d'avoir recours aux ruses, aux embuscades, à tous les artifices de guerre. Son principe favori de tactique était qu'il ne fallait jamais rompre l'ordre de bataille. Pour lui, c'était le secret de la victoire, la recette suprême qui rendrait ses légions à jamais invincibles, inaccessibles à la déroute. Une fois que chaque soldat, chaque cohorte, chaque bataillon avait pris son ordre de combat, il ne permettait à qui que ce fût de s'en écarter, fût-ce pour se précipiter sur l'ennemi, à moins de nécessité absolue, et punissait avec la dernière rigueur, en le chassant de l'armée au lieu de le récompenser, l'audacieux qui, impatient de la consigne donnée, se serait précipité de son propre mouvement sur l'ennemi et l'aurait mis en déroute. Quand cette discipline si inflexiblement rigoureuse faisait murmurer ses soldats, il avait coutume de leur dire en souriant, dans le plus grand calme, qu'il ne voyait pas d'autre moyen pour eux comme pour lui d'en arriver à ne plus être forcés de faire la guerre. Il avait comme une double nature qui le rendait propre à la fois aux travaux des armes et aux occupations de la paix. Pour mieux dire, il était plus ingénieux dans la guerre, plus *impérial* dans la paix. Lorsque quelqu'un de ses subordonnés avait commis en campagne une faute grave, il savait admirablement dissimuler sa colère, la couver en son cœur comme sous la cendre, pour pouvoir mieux, une fois de retour au Palais Sacré, châtier le coupable avec la dernière rigueur. Bien qu'il fût d'habitude fort dur, inaccessible à la pitié, il savait au besoin s'adoucir et pardonner les fautes dont on parvenait à lui faire apprécier les circonstances atténuantes. Une fois qu'il avait pris une décision, décision souvent très lentement préparée, aucune force humaine ne lui eût fait changer d'avis. Jamais son attitude ne se modifiait à l'égard de ceux auxquels il voulait du bien, à moins que ce ne fût par leur faute. Toujours il se décidait de lui-même, comme poussé par une force supérieure. »

« Le basileus Basile, dit encore Psellus, avait un souverain mépris pour la masse de ses sujets. Il voulait être craint plutôt qu'aimé. A mesure qu'il eut conquis de l'expérience avec les années, il éprouva de moins en moins le besoin de s'entourer de conseillers éprouvés, car il faisait tout par lui-

même, dirigeant et présidant en personne toutes les délibérations, organisant et commandant en personne ses armées. Il gouvernait ses États, non point par les lois déjà établies, mais par celles que fabriquait de toutes pièces son esprit vigoureux et fort. Aussi n'avait-il que dédain pour les docteurs, mépris absolu pour les lettres. Et pourtant, chose étonnante, malgré cette disgrâce dans laquelle étaient tombées sous ce règne les choses de l'esprit, le nombre de ceux qui cultivaient la philosophie et l'éloquence demeura fort respectable. A ce phénomène étrange je ne vois qu'une explication possible, c'est que ceux qui dans ce temps s'intéressèrent aux lettres étaient bien uniquement dirigés par leur ardent amour pour elles, alors que d'ordinaire ce culte des choses de l'esprit n'est, comme tant d'autres recherches, qu'un moyen d'arriver, moyen qu'on s'empresse de mettre de côté dès qu'il ne vous a pas conduit de suite au succès et à la gloire. »

Ce prince vraiment remarquable fut peut-être un des hommes les plus inébranlablement opiniâtres de l'histoire. Merveilleuse fut la patience obstinée avec laquelle, à travers sa longue vie presque entière, après les grands échecs du début, il poursuivit son plan d'anéantissement, on pourrait dire d'extermination de la nation bulgare. Il avait estimé qu'il n'était pas d'autre moyen d'en finir avec ce peuple rude, belliqueux, passionnément avide d'indépendance, qu'aucune violence ne lasserait. Pas un jour il ne se découragea. Enfin, après quarante années de luttes, de flots de sang versé, de cruautés effroyables, alors que lui-même était un vieillard, il vit le but de ses constants désirs définitivement atteint.

Ce basileus, au cœur rude et dur, adoré du clergé, haï du peuple qui succombait sous le poids des impôts, ce souverain qui vivait comme un moine, qui vivait sans femme, qui était d'une sobriété d'ascète, n'aima jamais d'un grand amour que sa puissante armée et sa belle flotte de guerre, dont il s'efforça constamment d'augmenter la puissance par le choix des chefs les plus capables, par l'application des règles les plus perfectionnées appuyées sur l'expérience des siècles. Philippopolis, Mosynopolis, dont l'emplacement se retrouve dans la basse vallée de la Mesta, et Thessalonique furent, durant tout son règne, ses points d'appui favoris, ses places d'armes principales dans ses opérations contre les Bulgares.

J'ai déjà dit ce que devaient être au temps des tsars Schischman et

David, les limites du royaume bulgare occidental demeuré indépendant (1). C'était à cette époque déjà une vaste et puissante monarchie. Mais au moment de la première invasion de Basile les victoires de Samuel avaient encore très considérablement accru aux dépens de l'empire byzantin ces domaines déjà si étendus. D'abord une notable portion sinon la totalité des provinces situées au nord du Balkan entre cette chaîne et le Danube, jadis reconquises par Jean Tzimiscès, avaient très probablement déjà fait retour à Samuel, soit qu'elles eussent été réoccupées par lui lors de ses incursions incessantes en terre byzantine dont nous parlent les chroniqueurs, soit qu'elles se fussent soulevées avec succès contre les troupes d'occupation impériales. Puis nous avons vu que les bataillons du fils de Schischman venaient à ce moment même de s'emparer de vastes territoires parmi les plus vieilles provinces de l'empire au sud du Balkan, en Thrace comme en Macédoine. Surtout ils avaient conquis la Thessalie tout entière, avec sa capitale Larissa, ses villes nombreuses, ses forteresses, peut-être même avec une portion du thème de Hellade, autrement dit de la Grèce continentale. A cet instant précis ils menaçaient la frontière du Péloponèse. Malgré l'extrême pauvreté des sources, les témoignages contemporains, nous l'avons vu, ne nous font point défaut sur l'étendue si subitement acquise aux dépens des Grecs par la jeune monarchie de Samuel. Certes tous ces territoires parcourus et dévastés n'étaient point conquis effectivement, mais il en était pourtant ainsi de beaucoup d'entre eux. Outre tous les témoignages auxquels je viens de faire allusion, nous en possédons encore un fort important, provenant de l'illustre historien des Croisades Guillaume de Tyr. Voici en quels termes il s'exprime au sujet de l'empire des descendants de Constantin au moment de l'arrivée à Byzance des guerriers de la première Croisade, dont il fut le contemporain : « Rien ne montre si bien la faiblesse de l'empire byzantin, dit-il, que l'étendue de la puissance qu'atteignirent pour un temps les Bulgares. Ce peuple grossier, arrivé du nord, occupa jadis toute la contrée qui s'étend au sud du Danube presque jusqu'à Constantinople et tout le long des côtes de la mer Adriatique jusqu'à l'extrême sud. Grâce à de telles conquêtes, les noms des plus vieilles pro-

(1) Voy. p. 601.

DEFILE de la Porte de Trajan. Restes de la Porte de Trajan. Partie centrale du défilé. — (Photographie communiquée par M. V. Dobrowsky.)

vinces se trouvèrent brouillés; les frontières furent renversées; un espace de pays prodigieux, de trente journées de marche de longueur, de plus de dix de largeur, en reçut, à la honte profonde des Grecs, qui semblaient à peine s'en apercevoir, le nom de Bulgarie. Les provinces dont tel fut le sort eurent nom jadis : Vieille et Nouvelle Épire, cette dernière avec sa capitale de Durazzo, autrefois Dyrrachion, capitale de l'empire de Pyrrhus, l'Achaïe, la Thessalie, la Macédoine, enfin les trois Thraces (1). »

Certainement, dans ces lignes curieuses, le célèbre évêque de Tyr a voulu faire allusion aux conquêtes du tsar Samuel, bien plus rapprochées de son époque, et non point à celles du vieux Syméon, beaucoup trop anciennes pour qu'il ait pu en avoir une connaissance aussi précise. Remarquez que par deux fois, une fois dans le texte de l'historien français, l'autre dans celui de l'historien versificateur Tzetzès (2), revient cette expression : « presque jusqu'à Constantinople ». Ces paroles, dans leur tragique simplicité, en disent

(1) Guillaume de Tyr, t. I des *Historiens occidentaux des Croisades*, p. 77.
(2) Voy. p. 608.

plus que bien des récits sur l'étendue formidable des conquêtes de Samuel durant ces années douloureuses où toute l'attention du Palais Sacré avait été forcément concentrée du côté de l'Asie. En admettant même que ces chroniqueurs, insuffisamment informés sur des événements survenus tant d'années auparavant, aient commis de fortes exagérations, il n'en demeurerait pas moins acquis que l'immense territoire si rapidement conquis par Samuel dut à un moment comprendre, outre la presque totalité de la portion occidentale de la péninsule balkanique, non seulement la majeure partie des provinces jadis reprises par Tzimiscès au nord de cette chaîne, mais encore une vaste étendue de terrain au sud du Balkan comme au sud du Rhodope, dans les plus vieilles provinces de l'empire, dans la direction de Constantinople, de Salonique et d'Athènes. Il était grandement temps en 986 pour le salut de Byzance que Basile portât à son tour la guerre en pays bulgare.

Par suite de l'occupation par les Byzantins de cette portion de la Bulgarie, située au nord du Balkan, le noyau de la nouvelle monarchie nationale s'était trouvé forcément reporté très à l'ouest dans ces terres de la Haute Macédoine situées à l'occident du Rhodope, sur les pentes de la chaîne centrale avec les bassins formés par ses chaînons latéraux et ses vallées. C'est dans cette région pourvue par la nature de défenses formidables, dont Samuel avait fait comme le centre de tout son plan de défense, que ce brillant aventurier avait établi la nouvelle capitale officielle des rois bulgares, destinée à remplacer la Grande Péréïaslavets tombée aux mains des Byzantins et où ils se maintenaient peut-être encore. Il s'était d'abord, mais pour fort peu de temps, installé à Sophia, puis à Mogléna. Maintenant il était à Vodhéna. Plus tard, vers 995, il devait fixer à Prespa sa cour errante au luxe barbare, dans ce site étrange et poétique que j'ai brièvement décrit (1). Vers l'an 1000 enfin il alla à Ochrida (2).

Le jeune basileus, espérant terrasser d'un seul coup cet adversaire qu'il commettait l'erreur de trop mépriser, voulant surtout contraindre Samuel à ramener vers le nord l'armée à la tête de laquelle, après avoir conquis la Thessalie, il menaçait maintenant le Péloponèse, prit

(1) Voy. p. 613.

(2) Zachariæ v. Lingenthal, *Beiträge*, etc., p. 15. Le patriarche autocéphale, chassé de Dorystolon, suivit le tsar à Prespa d'abord, à Ochrida ensuite.

avec toutes ses troupes la direction du nord-ouest vers le cœur même de la monarchie du fils de Schischman. Ce n'était plus cette fois la route du nord par le Grand Balkan qu'allaient suivre les forces byzantines, comme lors des récentes victoires de Jean Tzimiscès sur les Russes, car la Bulgarie danubienne n'était plus l'objectif principal des Grecs. Cette fois, remontant la grande vallée de l'Hèbre, ils allaient tenter de pénétrer dans cette montagneuse Bulgarie occidentale si merveilleusement défendue par la nature. Pour cela, ils devaient, après avoir remonté la vallée du fleuve, franchir les seuils élevés qui relient en ce point le Grand Balkan au Rhodope. Immédiatement ensuite ils trouveraient devant eux, comme premier obstacle leur barrant la route, la plus ancienne capitale de la Bulgarie nouvelle, la grande cité de Stredetz, qui est aujourd'hui Sophia.

J'ai dit qu'on était jusqu'à ces dernières années demeuré dans une complète erreur sur la date de cette première des grandes guerres bulgares du règne de Basile II. Lebeau, Hase dans ses notes à Léon Diacre (1), puis MM. Hilferding, Rački, Paparrigopoulos, etc., même encore Muralt, puis M. Jirececk dans son histoire des Bulgares, trompés par une phrase mal comprise de ce même Léon Diacre qui fut le témoin oculaire de ces faits, se sont obstinés à la placer en 981, immédiatement après la fin de la première révolte de Bardas Skléros. Gfrœrer le premier (2), puis tout dernièrement M. G. Fischer (3) ont prouvé, en s'appuyant principalement sur les dates fournies par le chroniqueur arabe Elmacin, historien toujours très précis et très digne de foi, que cette première expédition de Basile II en Bulgarie n'eut lieu qu'en 986. Je renvoie le lecteur à ces auteurs. Il demeurera convaincu comme je le suis moi-même. Du reste Skylitzès et Cédrénus comme Zonaras, tout en copiant incorrectement Léon Diacre et paraissant déclarer avec lui que la première guerre bulgare suivit immédiatement la révolte de Skléros, se contredisent, sans s'en apercevoir, un peu plus loin, lorsqu'ils viennent tranquillement nous dire que la révolte de Bardas Phocas, présentée avec raison par eux comme une conséquence

(1) Pp. 172, 173 de l'éd. de Bonn.

(2) T. II, p. 588.

(3) Dans son travail intitulé : *Beiträge zur historischen Kritik des Leon Diakonos und Michael Psellos*, publié dans le tome VII des *Mittheilungen des Inst. für Oester. Gesch. Forschungen*, Innsbruck, 1886.

immédiate de cette première campagne contre les Bulgares, fut inaugurée le 15 août 987. On ne saurait donc reculer la date de cette première expédition au delà de l'année précédente, 986.

Léon Diacre a simplement sauté par-dessus six années dans le récit rétrospectif qu'il a fait de ces événements à propos de l'apparition de la comète de l'an 975. Quant à Cédrénus et à Zonaras, simples annalistes copiant Skylitzès, ils ont tout uniment omis après lui le récit de six années, sans même daigner nous en avertir.

C'est à Skylitzès et à Cédrénus, aussi à Léon Diacre, un peu enfin à l'historien arabe Yahia, à son tour copié par Elmacin, que nous devons la connaissance du peu que nous savons sur cette première campagne de Basile II en Bulgarie, campagne qui devait se terminer si vite et si malheureusement pour les armes byzantines. Le plus ancien de ces écrivains, Léon Diacre, ne nous a parlé de ces événements terribles que d'une manière épisodique, à propos de l'apparition de la comète de l'an 975 qui, selon lui, les aurait prédits (1). Son témoignage n'en est pas moins d'une importance capitale, puisqu'il est celui d'un témoin oculaire. Nous apprenons en effet à cette occasion que lui-même avait fait partie de cette expédition lamentable en qualité de diacre, plutôt d'aumônier probablement attaché à la chapelle impériale. Ce détail donne un intérêt extrême au récit malheureusement très court de ce chroniqueur, d'autant qu'il passe à juste titre pour un des plus dignes de foi parmi les Byzantins.

Le plan du basileus, en s'emparant des grands passages de la montagne

1. On sait que la portion conservée de la *Chronique* de Léon Diacre se trouve interrompue à la mort de Jean Tzimiscès. Si cet auteur a eu l'occasion de parler de la campagne de Bulgarie, ce n'est qu'incidemment, à propos des calamités qui, selon lui, auraient été prédites par l'apparition de cette fameuse comète de l'an 975. Voyez dans Fischer, *op. cit.*, pp. 354 sqq. et 372 sqq., les raisons qui font admettre à cet auteur que Léon Diacre n'a pu rédiger sa *Chronique* avant l'an 992, probablement même un peu plus tard encore et qu'il a dû la prolonger au delà de la mort de Jean Tzimiscès jusqu'au temps de ses deux successeurs, mais que cette portion de son récit est aujourd'hui perdue. Du moins cette continuation a dû être dans les intentions du Diacre et il a dû s'y préparer. Le plus vraisemblable même est que cette portion n'était encore qu'à l'état de matériaux lorsqu'il mourut. L'exorde très abrupt de la *Chronique* de Psellus, qui débute au moment même de la mort de Tzimiscès, au point précis où finit ce que nous possédons de celle du Diacre, le ferait croire. Psellus a peut-être été l'éditeur vrai de cette fin du livre de son prédécesseur. L'unique manuscrit que nous possédions de son œuvre historique se trouve placé immédiatement après une copie de celle de Léon Diacre. En un mot, M. G. Fischer estime que, Léon Diacre n'ayant pu achever son histoire, Psellus aura été en quelque sorte officiellement chargé par le basileus Constantin Ducas Monomaque de la continuer à partir du point où elle se trouvait interrompue.

sur la route entre Philippopolis et Stredetz ou Serdica, aujourd'hui Sophia, et en occupant cette dernière cité, était certainement de couper avant tout les communications entre les Bulgares danubiens et ceux de Macédoine. L'inexpérience militaire de Basile, le relâchement de la discipline dans son armée furent peut-être causes que ce projet d'opérations en apparence fort bien conçu échoua lamentablement.

Nous n'avons de renseignements ni sur la composition, ni sur la force numérique de l'armée impériale. Nous ignorons les noms de presque tous les lieutenants du basileus, même la date précise de l'entrée en campagne. Certainement Basile dut se mettre en route avec des forces très considérables, vers la fin de juin, peut-être seulement vers le commencement de juillet, et ce dut être la nouvelle de sa marche en avant qui interrompit brusquement l'invasion du Péloponèse par le tsar Samuel vainqueur en Thessalie. Très rapidement, nous l'avons vu par le récit trop bref de la *Vie* de saint Nikon (1), le tsar dut ramener vers le nord ses troupes victorieuses pour tenter de défendre contre l'armée impériale sa grande cité de Stredetz. Ajoutons ce détail, que peut-être bien le prince de Kiev, le grand Vladimir, le sauvage fils de Sviatoslav, prit part avec ses guerriers à cette première campagne de Basile en Bulgarie en qualité d'allié du basileus qui allait bientôt devenir son beau-père. On verra plus loin les raisons pour lesquelles cette hypothèse semble assez justifiée.

L'armée impériale remonta lentement la large et plate vallée de l'Hèbre, la Maritza d'aujourd'hui, ce grand fleuve qui, descendu du Balkan, va se jeter près d'Ænos dans la mer Égée, où jadis ses eaux roulèrent la tête et la lyre d'Orphée mis en pièces par les Ménades. Les forces byzantines longèrent ainsi le pied des pentes du Rhodope, aujourd'hui le Despoto-Dagh, qui, après s'être, lui aussi, détaché du Balkan, vient border à l'ouest la vallée du fleuve. Sur le cours supérieur de l'Hèbre, dans cette large plaine dénudée toute parsemée de tumuli, sépultures mystérieuses des races antiques, s'élevait sur ses hautes et abruptes collines de granit la forte place de Philippopolis. C'était la base d'opérations naturelle pour une attaque de la Bulgarie de ce côté. Nous ne savons rien des mesures que Basile

(1) Voy. p. 620.

prit pour en faire un camp retranché inexpugnable. On nous dit seulement que le basileus y séjourna et y laissa pour protéger ses derrières, aussi pour garder l'entrée des défilés du Grand Balkan, un corps nombreux sous le commandement du magistros Léon Mélissénos (1), encore un Arménien, celui-ci probablement, ainsi que l'indique son nom, originaire de Mélitène, la Malatya des Sarrasins. C'était ce même chef dont l'attitude avait été si louche en Syrie, quelques mois auparavant. Certainement le basileus lui gardait rancune et peut-être pour cela le laissa en arrière.

Au nord de Philippopolis, de la plaine de Thrace et de la vallée de la Maritza, courait la haute chaîne des Balkans. Ce n'était point cette fois, je l'ai dit, l'objectif de l'armée impériale. Son but premier était la grande ville de Stredetz ou Triaditza (2), aujourd'hui Sophia, une des capitales du tsar Samuel, une des plus fortes et importantes places du nouveau royaume. Pour y parvenir, il fallait franchir les monts qui unissent le Grand Balkan au Rhodope, c'est-à-dire le seuil assez bas qui sépare les plaines de Thrace du bassin de Sophia.

Basile et son armée, après avoir passé dans la localité aujourd'hui appelée Tatar Bazardjik, l'antique Bessapara, jadis capitale des Bessiens, dont Strabon parle comme les gens les plus féroces du monde, après avoir remonté l'Hèbre longtemps encore, franchirent ces monts fort peu élevés en ce point, par la voie ordinaire de ce défilé, si souvent trempé du sang byzantin, qui s'appela jadis Porte de Trajan et qui se nomme de nos jours Kapoulou Derbend. J'ignore quel était son nom à l'époque byzantine. Par cette voie avaient constamment passé depuis des siècles aussi bien les armées impériales en marche vers le nord-ouest que les armées barbares accourant de l'Occident et de Sophia à l'assaut des remparts de Byzance. C'était, à l'époque où nous sommes, une longue route grimpante entre des séries fort rapprochées de hauteurs boisées, franchissant successivement deux seuils d'ailleurs peu élevés avant de redescendre dans la plaine de Stredetz enfermée dans son enceinte de montagnes. Aujourd'hui le che-

(1) Ou encore Léon le Mélisséniote.
(2) Ou encore Serdica.

min de fer qui unit la capitale de la Bulgarie à celle de la Roumélie a remplacé la voie antique.

Le principal ouvrage jadis élevé pour défendre ce passage, la fameuse Porte Trajane, Kapoulou Derbend, attribuée par les habitants du pays, qui l'appellent encore Markovo Kapouya, au héros serbe Marko, n'a été détruit qu'en 1835 ou 1836 par un pacha stupide, lors de la construction de la route actuelle. On peut en voir encore une représentation fort rudimentaire dans l'ouvrage écrit au siècle dernier par Marsigli sur le Danube et la région de ce fleuve (1). Il n'en reste aujourd'hui que quelques blocs informes; puis sur les collines du voisinage les restes de deux anciens châteaux et d'une tour (2).

Après avoir traversé, probablement sans encombre, la première ligne de faîte et cette porte fameuse, l'armée, descendant par des gorges boisées, vint camper auprès d'une petite place forte que Skylitzès nomme Stoponion. C'était à cette époque le nom nettement bulgare de la localité que les Turcs appellent aujourd'hui Iktiman, à deux heures seulement, dix ou douze kilomètres, de la Porte Trajane. A trente minutes au nord de la ville actuelle on reconnaît encore les ruines de l'ancien kastron médiéval, qui porte toujours le nom de Chtiponié ou Stiponje, altération du Stoponion primitif. L'ancienne voie romaine, parfaitement reconnaissable, que suivirent certainement les légionnaires de Basile, traverse la petite cité actuelle.

L'arrêt des troupes impériales en ce point, au milieu d'une plaine de peu d'étendue entourée de montagnes boisées, avait vraisemblablement pour but de préparer le siège de Stredetz, dont on n'était plus éloigné que d'une soixantaine de kilomètres, surtout de donner aux différents corps le temps de se rejoindre. Il ne semble pas que les Grecs eussent pris jusqu'ici contact avec l'ennemi, qui cependant n'était pas éloigné. Il se disait partout dans l'armée que le tsar Samuel et ses guerriers, accourus du sud à marches forcées à l'annonce de l'invasion impériale, tenaient les cimes des monts environnants, résolus à éviter toute bataille rangée, uniquement occupés à tendre des embûches aux envahisseurs. Stéphanos dit

(1) Voy. la vignette de la p. 648.
(2) Voy. les vignettes des pp. 649 et 657.

Contostéphanos, c'est-à-dire « le Court », à cause de sa taille exiguë, accompagnait le basileus dans cette campagne en qualité de domestique des Scholes d'Occident, autrement dit de généralissime des forces impériales en Europe (1). Mais, comme je l'ai dit, Basile avait assumé le commandement en chef.

L'armée reprit sa marche, elle franchit le dernier seuil, haut d'un peu plus de huit cents mètres, qui porte aujourd'hui le nom de Vakarel et qui marque la ligne de séparation entre les eaux de l'Hèbre coulant vers la mer Égée et celles de l'Isker et des autres affluents du Danube. Elle descendit les monts, ayant le Grand Balkan à sa droite, le superbe massif du Vitoch à sa gauche, et atteignit enfin les campagnes magnifiques recouvrant le bassin de l'ancien lac desséché qui forme la plaine triangulaire riche et monotone où s'élève la Sophia turque et bulgare d'aujourd'hui (2), la métropole historique redevenue capitale du nouvel État fondé par les traités de 1878. L'antique Ulpia Serdica de Trajan, tant aimée par Aurélien, puis par Constantin, assise au pied du dernier échelon de l'imposante masse du Vitoch, non loin des sources de l'Isker, l'ancien Oscius ou Œscus, avait été la première capitale de la naissante fortune du fils de Schischman. Dès longtemps célèbre par le concile qui y fut tenu au IVe siècle, dans lequel trois cent cinquante-six évêques d'Occident et d'Orient condamnèrent le schisme d'Arius, elle portait plus particulièrement à l'époque où nous sommes le nom de Stredetz (3) et encore celui entièrement scythique (4) de Tralitza, avec sa forme byzantine de Triaditza. C'était alors une très grande, très populeuse et très forte cité, bien plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'Isker traversait du sud au nord la plaine fertile qui l'entourait avant d'aller s'engager dans des gorges splendides à travers cette fissure célèbre du Balkan aujourd'hui encore à peu près inexplorée.

1. Les deux domestiques d'Orient et d'Occident étaient donc en ce moment Bardas Phocas et Stéphanos Contostéphanos.

2. Voy. les vignettes des pp. 644 et 645.

3. Yahia la nomme Abarie (Anarie, Atarie, Asarie pour Verria, la confondant avec Béroé. — Stredetz, nom slave, dégénérescence de Serdica, signifie « centre ». La ville s'élevait au sud et au *centre* de la plaine, adossée au dernier éperon du Vitoch. Elmacin dit précisément que Basile et son armée campèrent « au centre » de la Bulgarie. Acogh'ig dit que la bataille eut lieu « au milieu » du royaume.

(4) Bulgare.

CÉLÈBRE MADONE dite de Saint Marc, un des plus beaux monuments d'orfèvrerie et d'émaillerie byzantine des Xme ou XIme siècles. — (Trésor de Saint-Marc à Venise.)

Je suis ici pas à pas le récit si curieux mais si bref, hélas, de Léon Diacre, que l'on doit croire de préférence, puisque cet historien fut le témoin de tout ce drame. Sa narration diffère fort de celle de Skylitzès. « Après, dit-il, que le basileus Basile eut franchi les défilés des montagnes

et atteint la forteresse de Serdica, qui porte aussi le nom scythique de Triaditza, il installa son camp en face de cette ville et l'assiégea durant vingt jours (1) pendant que Samuel et ses troupes occupaient toutes les hauteurs environnantes. Mais, hélas, rien ne marcha à souhait, parce que l'armée, par la négligence, l'inertie ou la trahison des chefs, ne fit pas son devoir, demeurant dans l'inaction. Comme nos gens se dispersaient aux environs pour faire du fourrage et couper de l'herbe pour la cavalerie, ils furent attaqués par surprise par les Bulgares embusqués sur les hauteurs, qui en firent un grand massacre et s'emparèrent d'une foule de chevaux et de bêtes de somme. De même nos machines et autres engins de siège, tortues, etc., ne produisirent aucun effet, parce qu'elles furent si déplorablement mal servies que l'ennemi réussit à les incendier. Finalement les vivres que nous avions apportés s'épuisèrent, parce qu'on les vilipendait abominablement. Tout le blé que l'armée avait amené se trouva consommé. Il advint donc que le basileus se vit forcé de battre en retraite et de regagner Constantinople avec tout son appareil (2). On leva le siège de Triaditza et on retourna en arrière. Le premier jour de marche (3) se fit sans que l'armée éprouvât de pertes. Nous campâmes au milieu des bois. Dans cette même nuit, avant la fin de la première veille, une énorme étoile extraordinairement brillante, montant subitement dans l'éther jusqu'au firmament, sur le versant occidental de la vallée, éclata soudain, illuminant le camp, et vint tomber à l'orient en mille étincelles éblouissantes, tout près du fossé creusé par les troupes pour la garde du camp.

« La chute de cet astre prodigieux (4) était le présage de notre ruine si prochaine », s'écrie tristement le Diacre, qui aussitôt entame une digression historique sur d'autres phénomènes célestes analogues. Un seul parmi ceux-ci nous intéresse ici : « De même, dit-il, nous avons tous été témoins de la chute de cet astre tout semblable qui tomba sur la demeure du proèdre Basile (le parakimomène) et qui précéda de si peu sa disgrâce et sa mort. »

(1) Zonaras dit vingt-trois.

(2) Elmacin, qui raconte ces faits à peu près de même, dit aussi que le basileus se décida à la retraite pour éviter d'être cerné par les Bulgares qui occupaient toutes les hauteurs.

(3) Qui ramena vraisemblablement l'armée à Stoponion ou Iktiman.

(4) Certainement un simple aérolithe.

« Le jour suivant, poursuit Léon Diacre, (évidemment durant que l'armée repassait en sens inverse la fameuse passe de la Porte Trajane), comme nous venions de traverser un étroit défilé, un chemin creux serpentant sous des bois épais, comme nous nous apprêtions à escalader une série de hauteurs (1), nous subîmes une attaque des Bulgares aussi effroyable que soudaine. Sortant des embuscades où ils s'étaient tenus cachés, ils nous tuèrent une foule innombrable de soldats. Même ils s'emparèrent de la tente du basileus, de tout le trésor de l'armée, de tous les bagages. Moi-même qui fais ce récit lamentable et qui accompagnais alors le basileus en qualité de diacre, il s'en fallut de bien peu que je ne périsse (2) et qu'une épée scythique ne vînt trancher mes jours. Mais la miséricorde divine permit que je réussisse à franchir ces terribles hauteurs avant qu'elles n'eussent été occupées par l'ennemi, et cela par l'agilité de mon cheval qui m'emporta comme le vent à travers monts et vaux. Finalement les déplorables débris de notre armée, après la perte de presque toute la cavalerie et de tous les bagages, poursuivis jusqu'au bout par les Bulgares, réussirent à atteindre la frontière et à se réfugier sur le territoire de l'empire. »

Yahia, qu'Elmacin a copié, explique la panique des Byzantins par la rumeur, répandue durant la nuit dans le camp grec, que la route de la retraite avait été coupée par les Bulgares. Cet auteur est aussi seul à nous dire la date infiniment précieuse de cette grande déroute des armes impériales, où l'audacieux Samuel commandait en personne les forces de sa nation, date que nous ignorions jusqu'à la publication par le baron Rosen des extraits de cette *Chronique*. La catastrophe du défilé de Trajan eut lieu, d'après cet auteur d'ordinaire si précis, le septième jour du mois de rebîa' II de l'an 376 de l'Hégire, qui correspond au dix-septième jour du mois d'août de l'an 986, un mardi (3).

(1) Probablement les plateaux du sommet de la chaîne.

(2) Littéralement : « Il s'en est fallu de peu que mes pieds ne m'aient manqué ». C'est une portion du verset 2 du psaume LXXII.

(3) Dans les tables de Wustenfeld, le 17 août 986 correspond au 8 et non au 7 de rebîa' de l'an 376. — Mathieu d'Édesse (éd. Dulaurier, p. 34) place à cette même année, année 435 de l'ère arménienne (25 mars 986 au 24 mars 987), cette grande déroute des troupes de Basile, qui dut avoir un si immense retentissement dans tout l'Orient. Seulement cet auteur fait erreur sur le nom du roi bulgare vainqueur, qu'il appelle Alousianos, du nom d'un des successeurs

Le récit de Skylitzès, qu'a suivi Cédrénus, sensiblement différent de celui de Léon Diacre, mérite moins de créance puisqu'il n'est pas celui d'un témoin oculaire. Skylitzès, on le sait, n'a rédigé sa *Chronique* que près d'un siècle après ces événements. Il se peut aussi que le Diacre, écrivain contemporain, ait tenu à faire le silence sur les dissensions des lieutenants du basileus, dissensions que Skylitzès semble considérer comme la cause principale de cette déroute. Sans paraître admettre un instant que l'armée impériale ait pu être forcée à la retraite par l'effort victorieux des Bulgares, ce chroniqueur met en effet toute la faute de cette défaite sur l'un des principaux chefs byzantins, dont il signale l'odieuse conduite. La vérité est probablement que les deux récits, exacts chacun dans sa partie principale, se complètent l'un l'autre et qu'il y eut à la fois impéritie, peut-être même trahison, des chefs byzantins et surtout surprise de l'armée par les Bulgares.

Voici le récit de Skylitzès : « Stéphanos Contostéphanos était le mortel ennemi de Léon Mélissénos, auquel le basileus avait confié le commandement des troupes d'arrière-garde destinées à surveiller les passes de la montagne et à empêcher les Bulgares de couper la retraite. Il imagina d'aller un soir à la tombée de la nuit trouver le basileus pour l'avertir que Léon le trahissait et songeait, lui aussi, à se faire couronner empereur. Tout était perdu, affirmait le fourbe, si Basile ne regagnait sur-le-champ la capitale. Troublé par ces indignes révélations, auxquelles il eut le tort d'ajouter foi, le jeune basileus donna aussitôt l'ordre de la retraite. Mais Samuel le Bulgare, prenant ce mouvement pour une fuite honteuse, attaqua de suite avec fureur. Ses troupes, épouvantant les Grecs de leurs cris incessants et de mille bruits affreux, s'emparèrent du camp byzantin avec la tente de l'empereur, même des insignes impériaux. Quand Basile, non sans les plus instants périls et d'affreuses fatigues, après avoir surtout

de ce prince. « Basile, dit-il, ayant conçu le projet de ranger les Bulgares sous son obéissance, avait envoyé à Alousianos, leur souverain, et à tous les chefs qui relevaient de celui-ci, l'ordre de venir se prosterner devant son trône, mais ceux-ci s'y refusèrent. » Puis Mathieu d'Édesse raconte la déroute des Grecs et l'immense butin, les nombreux captifs faits par les Bulgares. Basile rentra tout honteux dans sa capitale. — Acogh'ig, *op. cit.*, I. III, ch. 23, fait un récit à peu près identique.

perdu beaucoup de monde, eut réussi à grand'peine à atteindre Philippopolis, il y trouva le Mélisséniote fort tranquillement installé, demeuré parfaitement fidèle à sa consigne et n'ayant nullement songé à conspirer, surtout fort étonné de voir son souverain si tôt de retour. Alors la fureur de Basile fut telle, que quand Contostéphanos paraissant devant lui, au lieu de s'humilier, voulut payer d'audace et soutenir insolemment

RELIQUAIRE d'argent doré en forme de coffret. — Couvercle. — Sur les côtés est niellée une inscription à la louange des quatre martyrs de Trébizonde figurés sur ce couvercle. — Cette belle œuvre d'orfèvrerie byzantine du XIe Siècle est conservée au Trésor de Saint Marc à Venise.

qu'il l'avait bien conseillé, le souverain, exaspéré, bondit de son trône, jeta à terre le fourbe et lui arracha à poignées les cheveux et la barbe. »

La colère de Basile contre le domestique des Scholes d'Occident n'aurait-elle point eu tout simplement pour origine l'impéritie déployée par celui-ci dans le commandement et dans la retraite? Zonaras, qui fait le même récit que Skylitzès, donne un autre mobile non moins bas à la conduite infâme du généralissime d'Europe. « Léon Mélissénos estima, dit-il, que si Basile réussissait à vaincre les Bulgares dans cette première expédition, il en serait encouragé à n'en plus jamais faire qu'à sa tête, à commander toujours en personne, à ne plus jamais consulter ni lui ni ses autres lieutenants.

C'est pour cette raison qu'il s'efforça par tous les moyens de faire

échouer l'expédition et qu'il poussa le basileus à la retraite par les affirmations les plus menteuses. »

Les vagues allusions faites par le chroniqueur contemporain Yahia à un vaste complot organisé contre le basileus, allusions dont j'ai parlé à propos de la guerre en Syrie et de la chute du parakimomène (1), se trouvent confirmées par chacun de ces indices. A travers les réticences des chroniqueurs, à travers leurs renseignements épars, si incomplets, on saisit toujours mieux à quel point la volonté témoignée par le jeune basileus de gouverner par lui-même avait irrité les chefs de l'armée. Certainement dans la déroute de la Porte Trajane il y eut une très grande part, sinon de trahison ouverte de leur côté, du moins d'insigne mauvaise volonté, de négligence voulue. Certainement parmi tous ces chefs qui virent de si mauvais œil l'expédition de Bulgarie et cette affirmation d'indépendance du jeune basileus, il y en eut peu qui ne firent en secret le même calcul que Contostéphanos et ne cherchèrent à mettre tous les obstacles possibles sur le chemin du maître. Non seulement nous avons sur ce point le témoignage décisif de Léon Diacre, qui a pris part à la campagne et qui accuse formellement le mauvais vouloir des chefs, mais encore, on le verra, le témoignage bien plus frappant des événements qui allaient se dérouler en l'an 987.

Ainsi le mouvement de colère furieux de Basile contre Stéphanos Contostéphanos devient aussi explicable que vraisemblable. Le basileus exhala sa fureur contre son lieutenant qui, après s'être dès le début montré coupable de tant d'impéritie, ajoutait à ce crime celui de s'être fait battre si complètement. Quant à la grossière intrigue imaginée par les autres Byzantins, Skylitzès, Cédrénus, Zonaras, qui est en si complet désaccord avec le récit très simple de Léon Diacre, elle me paraît un conte à dormir debout, inventé pour excuser à tout prix la défaite des armes impériales (2).

(1) Voy. pp. 568, sqq.

(2) Voy. Hilferding, *op. cit.*, nouv. éd. de ses *Œuvres complètes*, t. I, p. 208; Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 144; Rosen, *op. cit.*, note 141. Très naturellement et très justement aussi, la trahison de Léon Mélissénos l'an d'auparavant à Balanée avait rendu ce chef très suspect à l'empereur. C'est peut-être là l'explication la plus vraie de tout cet épisode étrange. L'attitude de Mélissénos en Syrie aura servi de thème pour l'invention de sa trahison imaginaire dans le Balkan.

Quoi qu'il en soit, ce fut bien à deux jours de marche en arrière de Triaditza, la Sophia d'aujourd'hui, certainement au voisinage immédiat de la Porte de Trajan, en pleins bois impénétrables des cimes du Balkan, que la furieuse attaque des Bulgares de Samuel transforma, le 17 août 986, en déroute lamentable la retraite de l'armée impériale. Cette déroute terrible, dont parlent tous les chroniqueurs, tant elle frappa les imaginations populaires, coûta au basileus la moitié de ses soldats. Ce ne fut que lorsqu'il se fut mis à l'abri derrière les rochers et les hautes murailles de Philippopolis que le malheureux jeune souverain se retrouva en sûreté avec les siens sur le territoire de l'empire.

Acogh'ig, l'écrivain arménien contemporain, qui raconte aussi ce grand désastre, donne ce détail inédit précieux, que le basileus dut son salut à son infanterie arménienne. Ces courageux auxiliaires, voyant leur empereur en danger de mort, privé de toute sa cavalerie, l'environnèrent, lui faisant un rempart de leur corps. Par des chemins détournés, en faisant un circuit énorme, ils le ramenèrent sain et sauf en terre romaine.

Non seulement la Bulgarie occidentale, la Bulgarie du Rhodope, de la Macédoine, de l'Épire et de l'Adriatique, puisait dans ce désastre des Byzantins une force nouvelle immense, mais encore la Bulgarie danubienne, la Bulgarie du nord du Balkan, si glorieusement reconquise par Jean Tzimiscès, échappait définitivement de nouveau au pouvoir des Grecs. Il est certain qu'après la catastrophe du 17 août 986 le mouvement national dut acquérir dans ces provinces une activité prodigieuse et que s'il demeura quelques troupes byzantines au nord du Balkan, ce ne put être que dans un très petit nombre des plus fortes places et des plus grandes cités, où elles parvinrent peut-être à se maintenir contre la levée universelle de boucliers qui fut la suite immédiate de la déroute de la Porte Trajane.

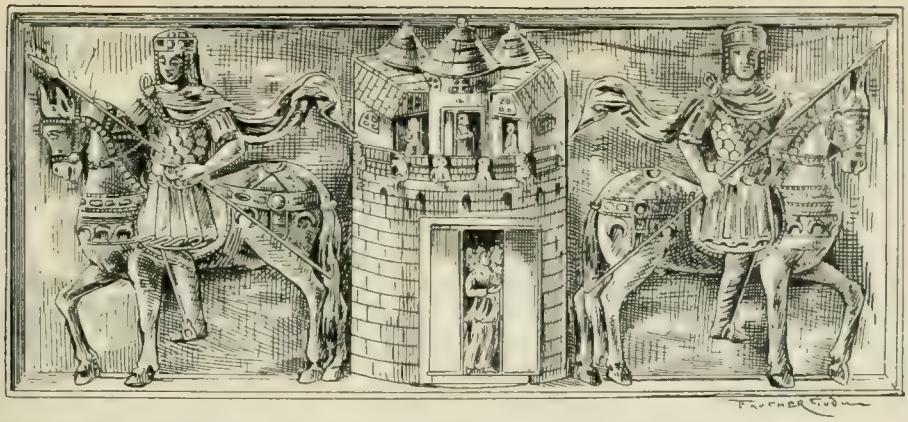
De cette déroute fameuse, un écho lointain est parvenu jusqu'à nous sous la forme d'une pièce de vers de Jean Géomètre inspirée par cet événement affreux sous ce titre significatif : *Du désastre des Romains dans le défilé bulgare* (1). Cette fois encore, le poète adresse aux mânes de son

(1) Εἰς τὸ πάθος Ῥωμαίων τὸ ἐν τῇ βουλγαρικῇ κλείσει. Voy. Cramer, *op. cit.*, IV, 296, et Migne, *op. cit.*, col. 934.

héros favori, Nicéphore Phocas, une objurgation suprême, le suppliant de sortir de sa tombe pour accourir au secours de son peuple bien-aimé si gravement meurtri. « Qui jamais eût pu croire, s'écrie-t-il douloureusement, que le soleil éclairerait un jour pareille disgrâce, les lances bulgares victorieuses des flèches d'Ausonie (1)? O forêts, ô montagnes funestes, ô sinistres amas de rochers parmi lesquels les fauves bondissent sur les cerfs aux abois! ô Phaéton, tandis que tu guides au-dessus de l'univers ton char tout éclatant d'or, raconte ces événements à la grande âme de César (2). Dis-lui que le Danube a conquis la couronne de Rome. Dis-lui de voler à ses armes. Car, hélas, les lances bulgares sont victorieuses des flèches ausoniennes. »

(1) C'est-à-dire « de Grèce ».
(2) C'est-à-dire « de Nicéphore ».

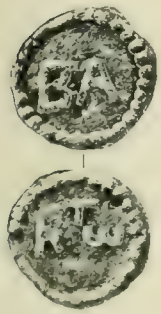
SCEAU OU BULLE DE PLOMB D'UN MONASTÈRE DE SAINT SYMÉON STYLITE, LE SAINT AU SOMMET DE SA COLONNE, IXme OU Xme SIÈCLE.



COFFRET byzantin d'ivoire, teint de pourpre, du Trésor de la Cathédrale de Troyes. Couvercle. Empereur byzantin quittant son palais. XIme Siecle. Voy. pp. 397 et 744.

CHAPITRE XI

Mécontentement croissant des chefs militaires. — Bardas Skléros s'échappe de sa prison de Bagdad. — Il se fait proclamer basileus à nouveau. — Bardas Phocas à peine réintegré dans sa charge de domestique des Scholes, se soulève à son tour et se fait proclamer à Charsian par l'armée d'Asie. — Alliance criminelle des deux Bardas. — Trahison de Phocas qui fait emprisonner Skléros. — Romain Skléros rejoint le basileus. — Marche victorieuse de Phocas. — Il campe en face de Constantinople et envoie ses lieutenants assiéger Abydos. — Détresse de la dynastie macédonienne, attaquée d'autre part par les Bulgares. — Énergie merveilleuse déployée par Basile II. — Vladimir, grand-prince de Kiev, fournit aux basileis un secours de six mille guerriers. — Histoire de la *droujina* russe à Constantinople. — Novelle du 4 avril 988. — Basile reprend l'offensive. — Victoires de Chrysopolis et d'Abydos. — Mort tragique de Bardas Phocas. — Bardas Skléros, mis en liberté par la veuve de Phocas, reprend la lutte contre les basileis. — Prise de Béroé par les Bulgares. — Prise de Cherson par Vladimir. — Les basileis envoient leur sœur en mariage à Vladimir.



MONNAIE de cuivre aux initiales de Basile II et de Constantin, frappée au nom de ces basileis pour le thème de Cherson en Crimée.

Basile II, si mal servi par ses lieutenants, dut regagner tristement le Palais Sacré dans l'automne de cette année 986, uniquement préoccupé de préparer sa revanche. L'infortuné souverain se doutait peu que de nouvelles épreuves, de nouvelles et terribles révoltes de ses lieutenants allaient à bref délai l'empêcher pour longtemps encore, en mettant une fois de plus l'empire à deux doigts de sa perte, de tirer vengeance de la déroute de son armée, « de prouver aux Bulgares que les flèches mésiennes n'étaient pas plus puissantes que les lances d'Ausonie ».

Les hauts personnages de l'empire, surtout les grands chefs militaires, ne pouvaient pardonner à Basile II de chercher à se passer d'eux, de vouloir régner et gouverner seul.

Ils avaient compris que cette impériale volonté qui venait de coûter même au tout-puissant parakimomène son rang de premier ministre, était parfaitement arrêtée, et cette constatation leur inspirait une irritation extrême. En même temps l'état si précaire du pouvoir des fils de Romain, si cruellement ébranlé de nouveau par le désastre du 17 août, les encourageait dans leur opposition.

Le mécontentement profond des généraux augmenta très rapidement, bien que sourdement, durant le cours de l'hiver de 986 à 987, dans des circonstances que malheureusement nous ne pouvons que soupçonner, car les chroniqueurs ne nous en ont rien dit, se bornant à nous raconter l'explosion finale de toutes ces agitations. Seuls même Skylitzès et Cédrénus écrivent à peu près ceci : « Bardas Phocas, le domestique des Scholes d'Orient, vainqueur de Bardas Skléros, et ses amis furent transportés de colère contre le basileus parce que, sans leur demander le moindre avis, il avait décidé d'attaquer les Bulgares et qu'il avait concerté et mené en dehors d'eux toute cette campagne. D'autres avaient d'autres motifs de mécontentement contre l'empereur, l'un pour une cause, l'autre pour une autre. »

Bref, les choses en étaient arrivées à un point de tension extrême. Au Palais Sacré, les mois d'hiver se passèrent dans les alarmes. On y tremblait chaque jour d'apprendre la révolte de Bardas Phocas et de ses lieutenants de l'armée d'Asie, lorsqu'on y reçut une nouvelle presque aussi troublante et qui venait compliquer affreusement une situation déjà si chargée. Bardas Skléros, le terrible Skléros de jadis, l'anti-basileus d'Asie, dont on ne savait presque plus rien depuis tant d'années, depuis sa fuite et sa captivité à Bagdad en 980, sauf qu'il était toujours encore, avec ses derniers partisans, le prisonnier du Khalife, Skléros, dis-je, rendu à l'espérance par la désastreuse issue de la campagne de Bulgarie, avait réussi à échapper à ses geôliers. Il avait subitement reparu sur le territoire de l'empire et se posait derechef en prétendant!

Yahia et Elmacin, qui l'a copié, sont bien plus exactement et plus complètement renseignés que les Byzantins sur cette seconde prise d'armes de l'infatigable agitateur. Surtout ils sont beaucoup mieux informés de ce qui s'était passé à Bagdad au moment de sa fuite, événement au sujet

duquel les Byzantins accumulent erreur sur erreur (1). Je suivrai donc le récit de Yahia, m'aidant parfois de celui de Psellus, beaucoup mieux documenté que ne le sont les autres écrivains ses compatriotes.

Après avoir fait le récit de la déroute de la Porte Trajane le 17 août 986, Yahia et Elmacin (2) s'expriment à peu près en ces termes : « Quand donc Bardas Skléros (lequel était toujours retenu dans une dure captivité à Bagdad « dans l'île de Modida (3), du fleuve Tigre ») eut eu connaissance de cette catastrophe, il s'adressa en suppliant au nouvel Émir el-Omérâ, Samsam Eddaulèh, qui avait succédé dans ces fonctions, mais non dans sa situation véritablement unique, à son père le tout-puissant Adhoud Eddaulèh. Cet avide et ambitieux Bouiide, glorieux lettré et érudit protecteur des sciences et des arts, bienfaiteur des malheureux et des opprimés, était mort épileptique le 28 mars 983 (4), à l'âge de 47 ans, après plus de cinq ans de gouvernement presque absolu sur tous les territoires qui s'étendaient de la mer Caspienne au golfe Persique et d'Ispahan à la frontière orientale de la Syrie (5).

Skléros conjura Samsam de lui rendre la liberté et de lui fournir des secours en argent et en subsistances pour le soutenir dans la lutte qu'il espérait reprendre avec des chances nouvelles de succès contre le basileus vaincu. En échange, il promettait sous serment de remplir tous les engagements dont il était précédemment tombé d'accord avec le père de l'Émir el-Omérâ alors que les premières négociations avec celui-ci avaient échoué par la faute des intrigues venues de Constantinople (6).

Samsam Eddaulèh, estimant la situation de sa famille, comme celle du Khalifat, fort ébranlée par la mort de son illustre père, accueillit favorablement la prière du captif. Celui-ci, au dire d'Ibn el-Athîr, s'était en outre engagé, au cas où il réussirait dans son entreprise, à rendre la liberté

(1) Pour ces écrivains prétentieux, le Khalife est toujours « le roi de Perse Chosroès » !

(2) *Historia Saracenica*, p. 249.

(3) Ou Madida. Renseignement d'Elmacin.

(4) Le 10 du mois de schoual de l'an 372 (voy. Weil, *op. cit.*, III, p. 31), et non en janvier, comme le dit Muralt, *op. cit.*, I, p. 366. Voy. l'éloge de ce prince dans Aboulféda, *op. cit.*, II, pp. 551 sqq.

(5) Il avait marié une de ses filles au Khalife et espérait par les successeurs mâles de celle-ci en arriver à une fusion de la légitimité avec la puissance effective. Ses espérances furent trompées.

(6) Voy. p. 443.

à la foule des guerriers musulmans retenus dans les fers des chrétiens, à céder au gouvernement du Khalife sept places fortes grecques avec leurs territoires (1), à ne plus jamais porter la guerre en terre sarrasine. Encore au mois de cha'bân de cette année 376, qui correspond à peu près au mois de décembre de l'an 986 (2), l'Emir el-Omérâ signa avec son prisonnier une convention d'alliance et le remit en liberté avec son frère Constantin (3), son fils Romain (4) et ses compagnons d'armes survivants. En même temps il leur fit restituer leurs chevaux et leurs armes et distribuer de l'argent après qu'ils eurent entre ses mains prêté serment de remplir les engagements qu'ils venaient de prendre. Sur son ordre enfin, les sheïks des puissantes tribus des Benou Nomeïr et des Benou Okaïl, les fameux Bédouins Numérites et Okaïlides des chroniqueurs byzantins, maîtres à cette époque de la plupart des routes de l'Al-Djezirah, la Mésopotamie de jadis, eurent mission de conduire les bannis à travers les immenses solitudes désertes qui séparaient Bagdad de l'Euphrate et des marches chrétiennes (5). Alors comme aujourd'hui, la protection de quelque grande tribu bédouine était indispensable pour franchir sans péril ces espaces redoutables.

« La nouvelle de la mise en liberté du célèbre Bardas Skléros, dit Yahia, produisit dans le monde musulman l'impression la plus pénible. Les vrais croyants estimèrent la conduite de l'Émir el-Omérâ impie et coupable autant qu'impolitique (6). Même les esprits étaient si montés que le chef byzantin, redoutant quelque complication, supplia les Bédouins, ses nouveaux amis, de l'emmener au plus vite avec les siens dans leurs campements, ce qu'ils firent aussi promptement que secrètement. Puis, après

(1) Le chroniqueur ne désigne pas ces villes nominativement.

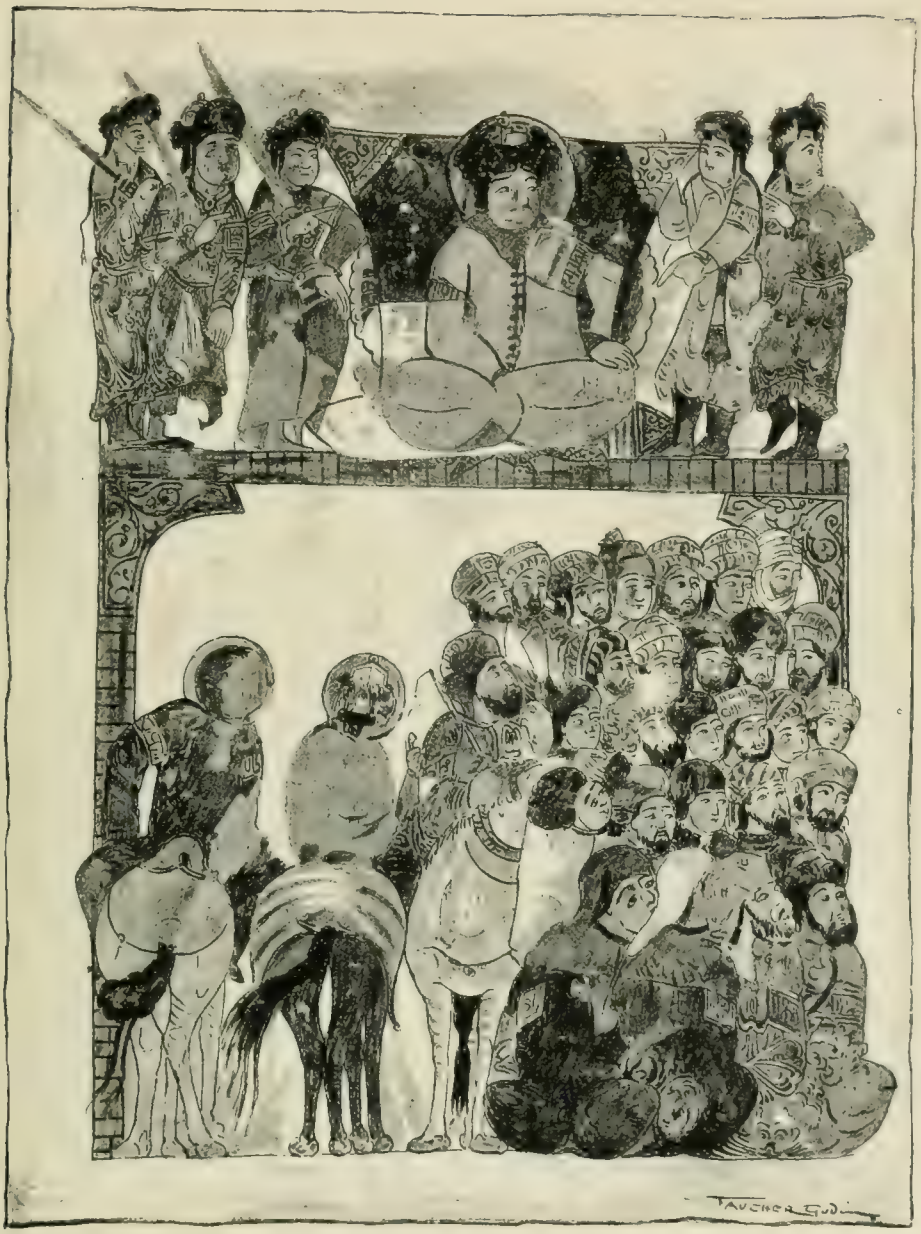
(2) Et aux trois premiers jours de janvier 987.

(3) Constantin Skléros n'est nommé que par Yahia. Elmacin n'en parle pas.

(4) Voy. p. 772 le sceau de ce personnage, précieux monument qui fait partie de ma collection.

(5) Sur ces espaces infinis voy. le livre si curieux qui vient de paraître intitulé *Le grand désert de Syrie* par M. de Perthuis.

(6) Encore dans le courant de cette année 376 de l'Hégire, dans le mois même de ramadhan (1 janvier au 2 février 987), qui suivit de quelques jours la fuite de Bardas Skléros, Samsam Eddaulèh fut déposé et jeté dans les fers à Chiraz par ordre de son frère Cheref Eddaulèh (voy. Weil, *op. cit.*, III, pp. 31-33) qui lui fit en outre crever les yeux. Cheref Eddaulèh, nommé à sa place Émir el-Omérâ par le Khalife, mourut lui-même dès le 6 septembre 989, n'étant âgé que de 28 ans. Il eut pour successeur leur autre frère, Behâ, lequel, le 31 octobre 991, déposa le Khalife Et-Ta'yi après que celui-ci eut régné de nom plus de dix-sept années (depuis le 5 août 974), et le remplaça par El-Kadir, fils d'El-Mouttaki-Lillah. Voy. encore Rosen, *op. cit.*, p. 28.



L'AUDIENCE du Préfet de Police à Bagdad. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.)

que les fugitifs eurent revêtu le blanc costume des tribus pour mieux assurer leur incognito, une escorte rapide les conduisit en hâte à travers le désert. Cette folle chevauchée réussit heureusement, et dès le mois de schoual de cette année 376, c'est-à-dire dans le mois de février ou tout au commencement de mars de l'an 987, cette bande d'aventuriers hardis franchissait l'Euphrate et, après presque sept années de ce dur exil, atteignait à nouveau les terres chrétiennes et la ville impériale frontière de Malatya, la Mélitène des croisades.

C'était de cette même cité lointaine, on s'en souvient, que Bardas Skléros était parti onze ans auparavant pour inaugurer contre ses souverains légitimes cette guerre de quatre années qui, triomphante d'abord, l'avait conduit ensuite à la déroute, à l'exil, à la longue captivité en pays sarrasin. En rentrant libre à nouveau d'une manière si inespérée dans cette forteresse sise à quelques milles de l'Euphrate, le rude condottière, à la tête de la petite troupe de braves avec laquelle il allait reprendre la lutte contre le tout-puissant basileus, dut éprouver quelque chose de la joie farouche du prisonnier de l'île d'Elbe mettant le pied sur la côte provençale. Hélas, toutes proportions gardées, lui aussi courait à son Waterloo.

Le stratigos (1) impérial à Malatya était à ce moment ce Kouleïba dit « le Chrétien », ce renégat sarrasin dont j'ai parlé à plusieurs reprises déjà (2), et qui jadis avait été créé par Jean Tzimiscès patrice et basilikos à Antioche pour lui avoir livré, lors de sa dernière expédition en Syrie, la forteresse de Hisn-Barzouyeh, la Borzo des Byzantins, dont il avait à cette époque la garde pour son seigneur le mamelouk hamdanide Yaroktach. Comme le renégat avait agi en 975, de même Bardas Skléros lui fit en 987. Il s'empara de sa personne et de la ville qui avait été confiée à ses soins ; il lui prit son trésor avec les armes, les chevaux et les équipages de la garnison, probablement peu nombreuse, qu'il commandait. Puis le rude capitaine se fit proclamer à nouveau basileus par les siens, recommençant à sept ans d'intervalle la même lutte avec la même activité, la même énergie sauvage, désespérée. A peine du reste eut-il fait dans Malatya cette victorieuse rentrée, qu'on vit à nouveau, comme jadis onze ans auparavant, se grouper sous ses étendards sur cette

(1) Yahia dit « basilikos et gouverneur ».
(2) Voyez pp. 299, 300, 376, 380 et 386. Voy. aussi Rosen, *op. cit.*, note 21.

frontière reculée, terre mouvante entre la Croix et le Croissant, terre de batailles, de luttes incessantes, une foule de hardis partisans de toute race, de toute croyance, bandits du désert, aventuriers des régions du Taurus et de l'Euphrate, de très nombreux Bédouins Okaïlides et Numérites aussi, presque tous ceux qui venaient de lui faire escorte à travers les sables de l'Al-Djezirah. Séduits par la brillante valeur de cet homme qui savait si bien se faire aimer de ses soldats, ces libres enfants du désert embrassèrent avec enthousiasme sa cause, certains du moins sous ses ordres de courir vite au combat, à la gloire, au butin. De même, comme toujours à cette époque, de nombreux guerriers de cette race arménienne alors si belliqueuse, depuis devenue si pacifique, se joignirent à l'adversaire irréconciliable des basileis de Roum.

En même temps, toujours encore comme lors de sa première levée de boucliers en 976, Bardas Skléros envoya de suite demander l'appui des dynastes sarrasins du voisinage, du puissant émir d'Amida entre autres, le fameux Bad ou Bat, dit « le Kurde » (1), tige de la dynastie des Merwanides de cette cité, qui conclut alliance avec lui et lui envoya de nombreux contingents sous le commandement de son frère Abou-Ali. A lire ces étranges récits de ces luttes asiatiques du xe siècle, on se blase vite sur ces alliances incessantes, en apparence si impies, entre chefs chrétiens et émirs infidèles. On se prend à penser parfois que l'esprit dévot du siècle ne franchissait guère les murailles de la capitale et des grandes villes.

Skylitzès, Cédrénus, Zonaras, puis aussi Psellus, racontent, je l'ai dit, quelque peu différemment, sous une forme plus romanesque, les circonstances qui valurent à Bardas Skléros le moyen de quitter sa prison de Bagdad et de reprendre la lutte contre le basileus. Suivant ces chroniqueurs, le Khalife et l'Émir el-Omérâ, s'étant vus attaqués par vingt mille

(1) La forme arménienne est Badou. Elmacin fait erreur en désignant ce personnage sous le nom de Nabar. Son véritable nom était Abou Abd Allah ou encore Abou Choudja' Hoseïn ibn-Douschek. Ibn el-Athir et Ibn Khaldoun racontent comment, à la mort d'Adhoud Eddaulèh, le dernier Émir el-Omérâ, Bad s'était emparé des villes de Mayyafarikin et d'Amida et de la plus grande partie du Diar-Békir. Ses avant-postes allaient jusqu'à Nisibe. Il battit plusieurs fois les troupes envoyées contre lui par Samsam Eddaulèh, s'empara de Mossoul et tenta également de prendre Bagdad dans l'été de l'an 983, mais, gravement blessé par un assassin suborné contre lui, il dut faire la paix. Amida et presque tout le Diar-Békir lui furent alors cédés à titre de propriété personnelle, mais il dut restituer Mossoul. Voy. Rosen, *op. cit.*, note 152, Weil, *op. cit.*, III, p. 36 sqq., et Ibn el-Athir, *op. cit.*, IX, pp. 25-28.

Turks orientaux (1) sous la conduite d'un chef très noble et très audacieux, au nom certainement défiguré d'Inargos, après avoir éprouvé plusieurs défaites successives, suivies de massacres horribles, auraient accepté, dans cette situation presque désespérée, l'offre que leur faisait Bardas Skléros de les délivrer de ces adversaires. Fatigué de la vie misérable qu'il menait dans un dénûment profond entre les horreurs de la prison et les injures de ses gardiens, le vaillant aventurier avait saisi avec empressement cette lueur d'espoir. Il se fit fort de battre les Turks à la tête de ses compagnons de chaîne pourvu qu'on leur rendît leurs chevaux et leurs armes.

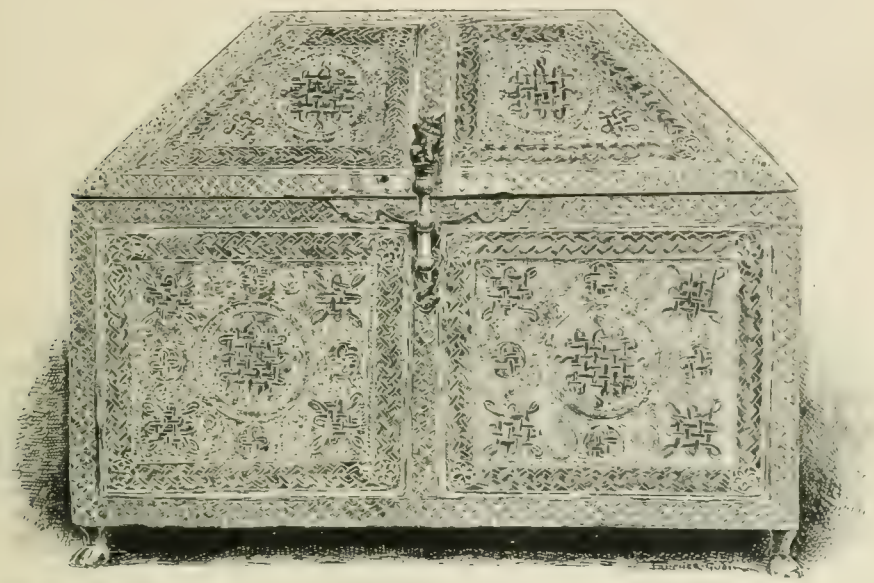
Frappés de la situation si considérable que leur prisonnier semblait avoir occupée dans l'empire de Roum, voyant qu'après tant d'années ses compagnons de captivité persistaient à lui rendre des honneurs quasi royaux, le Khalife et son maire du Palais, décidés à recourir à ses services, avaient commencé par lui offrir de diriger leurs troupes. Il refusa de commander à des infidèles, scrupule étrange chez cet homme qui si souvent contracta alliance contre ses souverains légitimes avec des émirs sarrasins. Ce n'était probablement que pour mieux arriver à ses fins. Après s'être longuement fait prier, il obtint en effet de faire assembler d'ici et de là, de par toutes les terres sarrasines du voisinage, environ trois mille captifs chrétiens auxquels il fit solennellement rendre la liberté par le Khalife. Puis, après qu'il les eut fait baigner, restaurer, vêtir à neuf et armer, il marcha à leur tête, sous la conduite de guides du pays, à la rencontre des sauvages bandes d'Inargos.

Il en fut comme le prétendant l'avait promis au Khalife et à ses conseillers. Ces hardis compagnons, héros de tant de combats déjà lointains, joyeux de cette occasion offerte si inespérée, se précipitèrent à grands cris sur les Turks épouvantés par cette brusque attaque de ces guerriers inattendus, à l'armement, à la tactique inconnus, à l'aspect étrange et nouveau. Ils les bousculèrent au fond d'un ravin et, dans une poursuite furieuse, les exterminèrent jusqu'au dernier avec leur chef (2). Puis aussitôt, d'un accord commun, ne voulant pas retomber en captivité, ils résolurent, au lieu de rentrer à Bagdad, de fuir à toute bride

(1) Que Skylitzès nomme des Perses.
(2) Il y a certainement là une exagération formidable.

MOSAÏQUE byzantine de l'église du couvent de Daphni, près d'Athènes, sur la route d'Eleusis. — La Crucifixion. — Belle œuvre du commencement du XIe Siècle

vers les terres chrétiennes, emmenant avec eux le butin et les chevaux nombreux pris aux Turks. Ils partirent ainsi vers le nord, galopant à grandes chevauchées. Le Khalife, informé trop tard de leur départ, lança sur leurs trousses un corps de cavalerie, qui les rejoignit bien encore au



COFFRET ARABE du XIme Siècle, en filigrane d'argent, ayant servi de reliquaire à l'époque byzantine. — (Actuellement conservé au Trésor de la Cathédrale de Trèves.)

voisinage de la frontière, mais qui fit à ses dépens la cruelle épreuve de la valeur de ces braves. Bien que très inférieurs en nombre, les guerriers chrétiens culbutèrent leurs persécuteurs et les mirent en fuite (1).

J'en reviens au témoignage de Yahia et d'Elmacin, qui semble plus

(1) D'autres récits encore, ajoutent Skylitzès et Cédrénus, rapportent que Skléros et ses bandes victorieuses retournèrent d'abord auprès du Khalife et que celui-ci leur fit le meilleur accueil, puis qu'au moment de sa mort, survenue peu après, il recommanda à son fils et successeur de les renvoyer dans leur patrie avec une escorte pour les protéger. — « Toute cette aventure, dit fort bien Lebeau, ressemble trop à ce qui est raconté de Manuel, domestique des Scholes d'Orient, réfugié à Bagdad sous le règne du basileus Théophile, et je serais tenté de croire que les historiens grecs en ont emprunté plusieurs circonstances pour embellir leur récit. » Les chroniqueurs arabes ne soufflent mot de cette lutte racontée par les Byzantins entre les guerriers grecs au service du Khalife et ces Turks envahisseurs commandés par Inargos. M. Weil (*op. cit.*, III, note 3 de la p. 25) estime que s'il y a quelque vérité dans ce curieux récit de Skylitzès, ces événements doivent se rapporter aux guerres de l'Emir el-Omérâ Samsam Eddaulèh contre les Karmathes ou encore contre le chef deïlémite Asfar, qui eurent lieu précisément en l'an 375 de l'Hégire (986-987) (voy. Weil, *op. cit.*, III, 33). C'est à cette année même de l'Hégire qu'Ibn el-Athir place la mise en liberté de Skleros par Sam-

vraisemblable, et je poursuis le récit des aventures dernières de ce soldat de fortune dont la captivité à Bagdad et les hauts faits guerriers sont demeurés longtemps légendaires dans tout l'Orient musulman et chrétien. Cette nouvelle tentative pour s'emparer de la couronne impériale eût été vraiment, dans les circonstances présentes, un acte de criminelle folie si l'ancien prétendant n'avait été presque en droit de compter sur la désaffection à peu près universelle des populations asiatiques de l'empire pour le gouvernement de Basile II, désaffection en grande partie amenée par la longue et tyrannique administration du vieil et impopulaire eunuque Basile. Cette désaffection avait pris depuis peu des proportions très considérables; nous en aurons la preuve non seulement par la conjuration des chefs de l'armée qui allait éclater à Charsian et dont il va être parlé tout à l'heure, mais aussi par les sentiments que nous verrons être ceux du peuple de l'empire durant la grande guerre de Bulgarie. Elle s'augmentait encore infiniment des craintes que la politique personnelle du jeune basileus commençait à inspirer. Jetant bas les barrières élevées depuis une génération à l'établissement de tout pouvoir tyrannique, Basile travaillait maintenant ouvertement à restaurer la toute-puissance impériale. A l'exception de quelques courtisans qui ne songeaient qu'à applaudir à chacun des actes du souverain, toutes les classes de la société byzantine tremblaient, non point tout à fait sans motif, de voir revenir les temps à jamais terribles de Justinien, l'omnipotent despote. Aussi s'étaient-elles probablement très rapidement détachées du jeune basileus, qui leur était devenu suspect dès ses premières velléités de « self-government ».

Et cependant, même dans ces conditions, cette nouvelle tentative si téméraire de Bardas Skléros s'expliquerait difficilement si l'on n'admettait que le prétendant croyait pouvoir compter sur quelque autre puissant allié. Il est très probable, dit l'historien Gfrœrer, que Skléros eut également pour lui à ce moment l'appui d'une notable portion du clergé de l'empire. Déjà, lors de sa première révolte, nous avons vu que le patriarche Antoine avait certainement pris parti pour lui et avait payé de son abdi-

sam Eddaulèh. Quant au récit de la fuite de Skléros par l'historien contemporain arménien Acogh'ig (*op. cit.*, ch. XXIV, p. 177), il ressemble très fort jusque dans les moindres détails à celui de Yahia. Bad le Kurde y est désigné comme émir d'Apahounik', de Khélat et de Neperkert.

cation forcée sa fidélité à cette cause perdue. « Qui pourrait douter, s'écrie l'écrivain allemand à l'imagination ardente, que, cette fois encore, les membres du haut clergé byzantin, animés d'un zèle pieux pour le maintien des libertés de l'Église orthodoxe, maintenant surtout que celles-ci semblaient devoir être si vivement menacées par les visées autoritaires d'un jeune basileus plein de fougue, n'aient continué à témoigner à Bardas Skléros de la même bienveillance, de la même chaude partialité? » Nous avons tout lieu d'estimer, en un mot, que le prétendant dut, dans une certaine mesure, être en Asie le candidat et comme l'anti-basileus du peuple et du clergé, effrayés par les velléités de restauration d'un pouvoir impérial absolu, uniquement personnel. Bardas Phocas, l'autre prétendant, fut plutôt le candidat des revendications et des griefs de l'armée. Comme nous verrons que les chefs militaires assemblés à Charsian ne proclamèrent celui-ci que trois mois après le retour de Bardas Skléros sur le territoire de l'empire à Mélitène, même, s'il faut en croire Elmacin, seulement après que le basileus eut encore fait les derniers efforts pour ramener à lui l'exigeant domestique des Scholes d'Anatolie, nous devons en conclure avec certitude que, par leur choix, ces hommes entendirent faire acte d'hostilité déclarée contre le protégé du clergé. Par cet acte, les hommes de guerre jetèrent le gant aux hommes d'église.

Yahia (1) semble dire que la première nouvelle de la fuite de Bardas Skléros fut apportée à Constantinople par l'envoyé impérial à Bagdad, Nicéphore Ouranos, qui, grâce à la connivence d'un chef bédouin, avait réussi, lui aussi, à quitter secrètement cette ville où il était depuis si longtemps retenu et à regagner la capitale. Nous pouvons imaginer sans peine l'émoi que causa à Constantinople et dans tout l'empire, au Palais Sacré comme sous les tentes des chefs de l'armée d'Asie, l'annonce foudroyante que Skléros, le terrible fléau de jadis, le prétendant acharné, avait, après tant d'années, reparu dans Mélitène avec quelques milliers de partisans déterminés. Le premier effet de cette nouvelle fut de décupler instantanément le trouble universel, de surexciter les velléités de révolte parmi les chefs militaires mécontents des troupes d'Asie. Bardas Phocas et ses lieutenants, déjà à peu près décidés à se soulever contre le Palais

(1) Rosen, *op. cit.*, p. 22.

Sacré, comprirent de suite que s'ils laissaient prendre les devants à Skléros, auquel ses quatre années de toute-puissance en Asie avaient valu par toutes ces contrées des attaches si nombreuses et de si puissantes amitiés, c'en serait fait de leurs chances de succès. Aussitôt donc ils s'agitèrent pour rattraper le temps perdu.

Un passage de Yahia (1) fait allusion à des faits infiniment significatifs, en admettant du moins que les choses se soient passées exactement comme cet auteur est seul à nous les raconter. La nouvelle de la rentrée en scène de Bardas Skléros, dit-il à peu près, causa une grande impression de terreur à Constantinople, et la peur d'événements plus graves contraignit le basileus Basile à restituer à Bardas Phocas sa dignité de domestique des Scholes orientales, ce qui arriva dans le mois de dsoulkaddah de l'an 376 [qui commençait au 3 avril 987 de l'ère chrétienne (2)]. En même temps, l'empereur expédia à son lieutenant des troupes de renfort et lui enjoignit d'attaquer sur-le-champ le rebelle et de l'expulser à nouveau du territoire de l'empire. Auparavant il avait pris la précaution de lui envoyer un de ses fidèles chargé de lui faire jurer sur les plus saintes reliques qu'il lui demeurerait fidèle, à lui son basileus. Cette défiance dans laquelle au Palais Sacré on tenait déjà l'ambitieux généralissime s'expliquait d'autant mieux que Phocas avait été, on l'a vu, bien probablement mêlé à la conspiration ourdie dès l'an précédent chez le parakimomène (3). On se rappelle que, lors de la première prise d'armes de Skléros, Bardas Phocas, avant de marcher contre lui à la tête des troupes fidèles, avait dû cette fois déjà prêter aux basileis les mêmes serments de fidélité sur les plus vénérées reliques, sous la menace des plus affreux châtiments du ciel en cas de parjure. On se demande en vérité ce dont il faut le plus s'étonner, de cette perpétuelle duplicité de tous, de l'ardente ambition de ces capitaines constamment occupés à viser le pouvoir suprême, ou de la naïveté des temps qui prêtait encore quelque valeur à ces serments d'un jour constamment renouvelés, toujours transgressés à nouveau. La précaution prise par le basileus et ses conseillers fut, cette fois encore, infiniment superflue, « car,

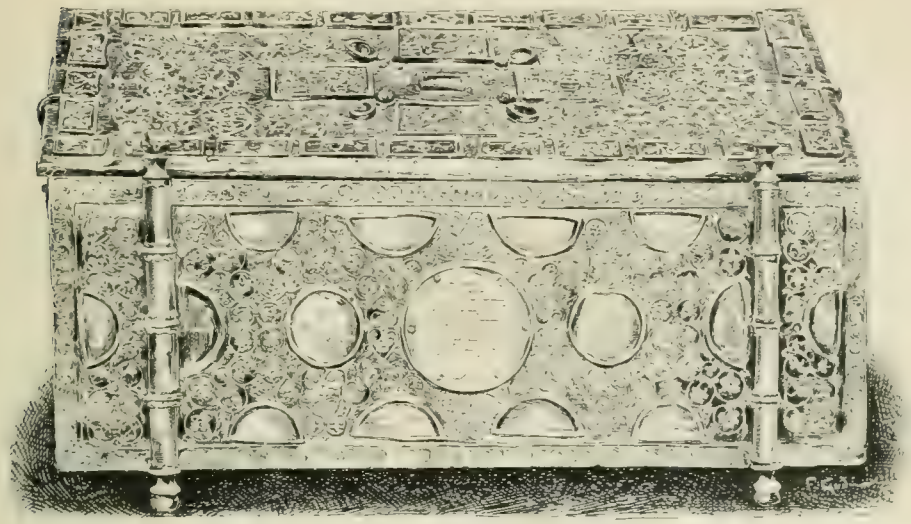
(1) Reproduit par Elmacin.

(2) Le 21 mai 987 mourait à Senlis Lodewig ou Louis V, dernier roi franc de la race carolingienne.

(3) Voy. pp. 568 sqq.

ajoute Yahia, Bardas Phocas, trahissant l'empereur, entra immédiatement en négociations avec Skléros ».

Ces détails inédits, fournis par l'auteur syrien contemporain, viennent éclairer d'un jour lumineux une situation qui paraîtrait sans cela inexplicable. Nous apprenons pour la première fois, par ces passages de Yahia, que l'attitude séditieuse et mécontente de Bardas Phocas, probablement dès avant l'ouverture de la campagne de Bulgarie et parce qu'il



COFFRET D'IVOIRE byzantin du XIme Siècle, orné d'émaux en grande partie disparus, ayant servi de reliquaire. — (Trésor de la Cathédrale d'Aix-la-Chapelle.

avait conspiré avec le parakimomène alors qu'il se trouvait sur la frontière de Syrie, avait obligé le basileus à lui retirer son haut commandement d'Asie. Nous y apprenons de même qu'en présence du péril intense créé par la rentrée en scène de Skléros, le Palais se vit contraint de s'humilier une fois de plus devant le généralissime, qui fut réintégré dans sa fonction et chargé de conduire l'armée d'Orient contre le prétendant de Mélitène. Mais, au lieu de faire son devoir, Phocas trahit, lui aussi, l'empereur et associa ses espérances à celles de l'homme qu'il était chargé de combattre.

Il est aisé de se figurer l'état d'âme de Bardas Phocas tombé en disgrâce, semble-t-il, depuis peu de mois seulement. Déjà presque décidé à prétendre à l'empire et à tenter la fortune que les graves embarras du basi-

leus Basile en Bulgarie lui présentaient comme propice, il voyait le Palais Sacré réduit à capituler devant lui et à lui restituer le commandement de l'armée d'Asie, c'est-à-dire le moyen de rendre sa révolte effective. D'autre part, depuis le mois de mars (1), Bardas Skléros était, lui aussi, prétendant pour son compte et, de Mélitène qu'il avait occupée avec ses bandes, commençait à agiter toute l'Asie. Si on lui laissait prendre les devants, on serait joué par lui. Il fallait se décider aussitôt, profiter de ce que la partie était belle encore, puisqu'on avait presque toute l'armée d'Asie avec soi, alors que Skléros ne commandait pour l'heure qu'à un ramassis d'aventuriers.

Dans ces conditions, la révolte à bref délai de Bardas Phocas était en quelque sorte fatale. Le 15 août de l'an 987 (2), un an presque jour pour jour après le désastre de la Porte Trajane, les chefs de l'armée d'Asie, assistés de nombreux membres de la noblesse territoriale d'Anatolie, hauts personnages provinciaux (3), contraints à cette décision par les nouvelles reçues des progrès de Skléros (4), tinrent à Charsian, dans la demeure du magistros Eustathios Maléinos (5), une réunion secrète au cours de laquelle, renouvelant une fois de plus la fameuse scène du 3 juillet de l'an 963 à Césarée, ils acclamèrent pour leur basileus le domestique Bardas Phocas et le revêtirent du diadème, de la robe et des autres attributs impériaux. Cela faisait maintenant deux basileis rien qu'en Asie, et deux autres au Palais Sacré.

Quelques semaines auparavant, au commencement de juillet, dans la belle cathédrale de Noyon, l'archevêque Adalbéron de Reims avait posé sur le front de Hugues Capet, duc de France, cette couronne royale française qui échappait à la race défaillante de Charlemagne et que ses descendants à lui devaient se transmettre à travers tant de siècles.

(1) On était en mai.

(2) 15e jour d'août de la XVe Indiction.

(3) Δυνατοί.

(4) Skylitzès, Zonaras et Cédrénus disent tous trois expressément que les chefs militaires de l'armée d'Anatolie réunis à Charsian, en même temps qu'ils proclamaient Bardas Phocas, avaient été informés que Skléros, auquel on ne pensait plus, venait de réussir à échapper à sa prison de sept années en pays sarrasin, et de se faire proclamer, lui aussi, empereur à nouveau.

(5) La raison du mécontentement de celui-ci était fort simple. On se rappelle qu'il avait été renvoyé honteusement durant la première levée d'armes de Bardas Skléros.

Zonaras dit que tous les chefs de l'armée sans exception prirent part au conciliabule de Charsian, et, dans le fait, nous voyons dès ce jour figurer nominativement dans cette entreprise presque tous les généraux qui avaient joué un rôle durant ces dix premières années du règne. Nicéphore Phocas, frère de Bardas Phocas, celui-là même auquel Jean Tzimiscès avait fait crever les yeux, Léon le Mélisséniote, que Stéphanos Contostéphanos n'avait donc peut-être pas accusé si à tort de trahison l'an d'auparavant (1) et qui certainement avait un moment trahi devant Balanée de Syrie (2), le frère de celui-ci, Théognoste, le magistros Eustathios Maléinos, l'ancien lieutenant dévoué de Michel Bourtzès, le patrice Calocyr Delphinas, le même qui vers 980 avait été catépano à Bari, tous ceux-là apparaissent à ce moment parmi les partisans décidés du nouveau prétendant. On voit quel terrible orage avaient soulevé les premières velléités d'indépendance du jeune basileus Basile.

Je rappelle que Bardas Phocas redevenait prétendant au trône pour la seconde fois. La première fois, en 971, il s'était porté comme l'héritier et le vengeur de son oncle le basileus Nicéphore contre le meurtrier de celui-ci, Jean Tzimiscès. Réduit à l'impuissance par Bardas Skléros après une courte lutte, il avait été fait moine et exilé dans l'Archipel, d'où le parakimomène l'avait rappelé huit années plus tard pour lui confier le soin d'écraser à son tour son ancien vainqueur Skléros. Il l'avait, après bien des vicissitudes, battu et chassé à l'étranger. Il en avait été récompensé par le titre de généralissime des troupes d'Anatolie. Un aussi éclatant retour de fortune avait fait renaître en lui les aspirations de jadis. Tenu à l'écart par le jeune basileus, puis, très justement, révoqué par lui, rappelé, il est vrai, à nouveau, mais uniquement sous la pression de la crainte qu'inspirait le retour de Bardas Skléros, il se vengeait en se faisant proclamer à son tour, cherchant à reprendre une fois de plus pour son compte, au détriment du basileus qui l'avait épargné, le rôle des Nicéphore Phocas et des Jean Tzimiscès. Aveuglé par le nombre et la qualité de ses partisans, par la masse de ses troupes dévouées, entraîné par les excitations des autres chefs mécontents, il n'hésitait pas à replonger l'empire, déjà si

(1) Voy. p. 667.
(2) Voy. p. 570.

menacé par les Bulgares, dans toutes les horreurs de la plus affreuse guerre civile, un soulèvement militaire. Les chroniqueurs ne nous disent pas quelle fut l'étendue première de ce mouvement. Il est vraisemblable que, comme toujours dans les mêmes circonstances, l'armée d'Asie presque entière suivit d'abord ses chefs.

« Les généraux réunis à Charsian au mois d'août 987 agissaient, dit Gfrœrer, comme si vraiment Basile II avait commis la plus coupable action en faisant la guerre aux Bulgares sans les avoir consultés et leur en avoir demandé la permission. Si tous ces chefs, en dépit de cette constante émulation jalouse qui divise et a de tout temps divisé les hauts officiers, prirent tous ensemble cette attitude si résolument, si unanimement hostile à l'empereur, ne faut-il pas admettre qu'ils estimaient avoir de bonnes raisons pour agir ainsi ? Rappelons les circonstances dans lesquelles, neuf ans auparavant, Bardas Phocas avait entrepris de défendre contre le prétendant Bardas Skléros, victorieux et tout-puissant, les derniers rejetons de la dynastie macédonienne, les jeunes fils de Romain II et de Théophano. Les ressources suprêmes du parti de la cour étaient épuisées. Chefs et armées avaient disparu. Seul cet unique capitaine paraissait encore de force à sauver le trône si terriblement ébranlé. Aussi les annalistes officiels sont-ils d'accord pour dire que, dès qu'il eut accepté de se charger de cette mission presque surhumaine, on lui confia les pouvoirs les plus extraordinaires. Skylitzès et Cédrénus même indiquent et Zonaras affirme formellement que ces pouvoirs furent tels, que les conseillers

ÉMAIL BYZANTIN du Xme Siècle, faisant partie du célèbre triptyque de la sainte Vierge de Khakhouli, conservé au monastère de Ghelat, en Géorgie. — La Crucifixion. — (Histoire des émaux byzantins, *par N. Kondakov.*)

des basileis jugèrent indispensable d'imposer au sauveur de l'empire les plus terribles serments de ne jamais trahir la confiance extraordinaire qu'on se trouvait forcé de lui témoigner. Peut-être n'a-t-on jamais bien saisi la teneur de la convention qui dut être signée à cette occasion entre lui et le Palais Sacré. Celle-ci devait certainement contenir quelque disposition capitale portant que dorénavant le basileus pas plus que son premier ministre ne pourraient déclarer la guerre ni conclure de traité, ni promulguer aucune mesure administrative, aucun édit important sans avoir au préalable pris l'avis et obtenu le consentement de Bardas Phocas. Le jeune souverain, en marchant de son propre mouvement contre les Bulgares, sans consulter le domestique des Scholes, avait rompu le pacte. Et comme nous voyons que non seulement lui, mais tous les autres chefs, en se soulevant ainsi contre leurs empereurs, paraissaient agir comme si le bon droit était de leur côté et comme s'ils étaient les victimes de la déloyauté impériale, nous devons en conclure que, très probablement, les conventions portaient que, non seulement le généralissime, mais tous les autres chefs de la défense armée seraient consultés dans les graves affaires de l'État. De nos jours, dans des circonstances semblables, on se garderait d'investir un personnage unique de ces fonctions de conseiller suprême du prince. Immanquablement on chercherait à répartir cette responsabilité entre plusieurs. Certainement Bardas Phocas avait dû exiger de pareils arrangements plus en vue du bien de l'État que par un motif de sécurité personnelle. »

MINIATURE provenant du même manuscrit que celle figurée sur la page 616. Celle-ci reproduit « la Sollicitude de Zacharie pour la Vierge. »

Nous avons un exemple d'une situation analogue en 963, lorsque Nicéphore Phocas devint le tuteur des fils de Romain. Alors le patriarche dut se porter garant de la bonne foi du nouveau régent, et une sorte de conseil d'État fut institué dans le sein duquel rien ne pouvait se décider sans l'assentiment de celui-ci. Très certainement on avait dû en revenir en 978 à une convention analogue, avec cette différence importante que ce nouveau grand conseil ne comprenait que des généraux, tandis que le premier, celui du temps de Nicéphore, avait compté parmi ses membres, outre un certain nombre de chefs militaires, le patriarche Polyeucte, plusieurs prélats parmi les plus considérables, plus quelques hauts fonctionnaires civils. Par la convention de 978, les hommes d'épée, sous la pression de Bardas Phocas, avaient exigé pour eux la totalité du pouvoir en diminuant d'autant la part de la couronne, celle de l'Église, celle même de l'élément purement civil. C'était bien là un pacte tout à fait dans l'esprit de ce turbulent et indocile clan des Phocas qui avait fait de l'hostilité constante au clergé comme une tradition de famille.

On ne saurait assez le dire, Bardas Phocas devait avoir en quelque chose le droit pour lui, sans cela il ne se serait point ainsi révolté contre son basileus. Puis aussi, furieux de ne jouer aucun rôle, il voyait avec colère l'adolescent qu'il avait jadis compté pour rien, devenir le plus autoritaire des souverains, un maître réclamant l'obéissance absolue.

Psellus, en son style si laconique, a une phrase bien significative pour expliquer cette défection et cette révolte de Bardas Phocas. « Après l'écrasement de Bardas Skléros, dit-il, le basileus paraissait affranchi de tout souci. Hélas, il en fut tout autrement et ce qui paraissait si bien terminé devint la source de maux infinis. Car Bardas Phocas, d'abord comblé d'honneurs, trouva bientôt qu'on le négligeait. Frustré dans ses espérances, il se persuada qu'il ne violait point la foi jurée puisque lui avait tenu tous ses serments. »

Charsian ou Charsianon Kastron ou encore Charsianon tout court, ville de la moyenne Cappadoce, où éclata cette sédition militaire de Bardas Phocas, une des plus terribles dont ait souffert l'empire d'Orient, était

encore une de ces places fortes jadis presque imprenables, nids d'aigle dont les Byzantins avaient semé les crêtes inaccessibles des montagnes de leurs thèmes frontières d'Asie. Celle-ci, après avoir été la capitale du thème de ce nom fondé au nord de l'Ak Dagh et à l'est du fleuve Halys par le basileus Léon VI et supprimé sous son successeur, était pour lors redevenue un simple kastron du thème des Arméniaques (1). Le stratigos du Charsian y avait eu jadis sa résidence avec une forte garnison, qui avait dû y être maintenue. Le lieu était fort bien choisi aux portes de cette populeuse et remuante Cappadoce dont les enfants étaient devenus depuis près de quinze années les arbitres des destinées de l'empire. Comme son oncle Nicéphore Phocas, comme aussi son rival Bardas Skléros, Bardas Phocas était originaire de cette province, un membre de cette grande aristocratie féodale et terrienne d'Asie Mineure. Aucune famille n'avait conservé plus d'attaches en ces contrées, aucune n'y était plus puissante et populaire que la sienne, aucune n'y avait possédé plus de biens, conservé plus de clients. Au temps de leur grande fortune sous Nicéphore, les Phocas avaient comblé de leurs bienfaits leurs concitoyens. Les hommes de Cappadoce avaient rempli l'armée et l'administration. Beaucoup étaient devenus des personnages influents. Maintenant tous étaient tombés en disgrâce sous la dure main du parakimomène, l'adversaire acharné de leur race, tous étaient prêts à acclamer le général heureux qui, en se faisant élire basileus, leur restituerait du même coup puissance et influence. Et puis la rude Cappadoce, toute voisine des terres sarrasines, était un pays essentiellement militaire. Les armées d'Asie fourmillaient de soldats de cette province dont beaucoup avaient fait campagne sous un des Phocas. Tous chérissaient ce nom si populaire parmi les troupes, ce nom qu'elles avaient applaudi sur cent champs de bataille et de victoire.

Donc Bardas Phocas semblait avoir la partie infiniment belle. Psellus dit qu'il entraîna dans sa défection la plus grande partie de l'armée d'Anatolie, qu'il réussit à mettre dans son parti toutes les familles les plus influentes en Asie Mineure et prit à sa solde une armée d'Ibériens, c'est-à-

(1) Ramsay, *op. cit.*, pp. 249 et 259, l'identifie avec Garsi ou Karissa, « *at the important road centre of Alaja* », à deux ou trois milles au nord-ouest du village actuel de ce nom.

dire de Géorgiens (1), qui passaient alors pour les meilleurs soldats des armées impériales. « Leur taille, dit le chroniqueur, atteignait presque dix pieds de haut. Arrogante était leur physionomie (2). » En 974 et 975 déjà nous avons vu les Géorgiens marcher avec des Arméniens contre les troupes égyptiennes du Khalife du Kaire sous les bannières de Jean Tzimiscès. En 979 et 980 ce n'avait été que grâce à l'appui des troupes ibériennes du curopalate Davith que Phocas avait enfin réussi à vaincre et à chasser Skléros de l'empire. Cette fois, nous allons voir ces mêmes guerriers géorgiens suivre ce même Bardas Phocas dans sa mémorable tentative contre le basileus Basile jusque sous les remparts d'Abydos où il devait trouver la mort.

Ainsi, ce n'était pas assez de la rentrée en scène de Skléros. A cet événement déjà si gros de périls, à toutes les angoisses de la lutte à soutenir contre Samuel le Bulgare et ses sauvages légions venait s'ajouter le souci plus effrayant encore de la révolte de presque toute l'armée d'Asie, chefs et soldats, sous le commandement d'un homme de guerre tel que Bardas Phocas. Jamais les circonstances ne s'étaient présentées plus menaçantes pour le gouvernement des jeunes basileis.

J'ai dit que les deux grandes influences sur lesquelles Bardas Phocas et Bardas Skléros avaient chacun de son côté dû appuyer leur rébellion, l'armée et l'Église, étaient en ce moment en état d'hostilité déclarée, poursuivant les intérêts les plus opposés. Mais les nécessités immédiates furent ici plus fortes que les intérêts à venir. Phocas et Skléros, tout en se haïssant de toutes leurs forces, tout en s'en voulant amèrement des embarras qu'ils se suscitaient mutuellement par cette commune concurrence à l'empire, eurent tôt fait de comprendre qu'en se combattant ils feraient le jeu des basileis, qui n'auraient qu'à se croiser les bras durant qu'ils s'entre-déchireraient. Acceptant tous deux le fait accompli, ils tentèrent de s'unir contre l'adversaire commun, quitte à se disputer la couronne après l'avoir arrachée à ses possesseurs légitimes.

Au dire de Yahia (3), ce fut Bardas Phocas qui entra le premier en

(1) Acogh'ig confirme ce fait.
(2) Littéralement : « ils avaient les sourcils insolemment contractés ».
(3) Et d'Elmacin qui l'a copié.

négociations avec son rival, probablement presque aussitôt après s'être fait proclamer à Charsian. La distance n'était pas grande entre cette ville et Mélitène. L'historien syrien ne s'accorde du reste pas ici sur tous les points avec les chroniqueurs byzantins. Pour ceux-ci, ce fut Bardas Skléros qui fit les premières avances. Je suis de préférence le récit de Yahia qui m'inspire plus de confiance. Après je donnerai la version des Byzantins dans ce qu'elle a de différent.

Bardas Phocas, disent Yahia et Elmacin, écrivit à Bardas Skléros,

POROUTCHI (ornements sacerdotaux) D'OR ÉMAILLÉ, dits du métropolite Photius, conservés au Trésor du Saint-Synode à Moscou. Les émaux sont de travail purement byzantin du XIme Siecle environ. — (Histoire des Émaux byzantins, *de N. Kondakov.*)

lui proposant de combattre ensemble contre le basileus, lui offrant en cas de victoire de lui abandonner toute l'Asie, tandis que lui conserverait Constantinople et les thèmes occidentaux ou thèmes d'Europe. Il lui demandait, pour achever ces négociations préliminaires, de lui envoyer son frère Constantin Skléros qui avait épousé sa sœur à lui. Skléros accepta le partage proposé (1). Son frère eut bientôt fait d'aller à Charsian et d'en revenir. Il fut convenu que les deux armées, partant chacune ainsi du fond de l'Asie et convergeant dans la direction de la capitale, opéreraient en commun. Mais lorsque tout fut conclu et qu'on eut échangé les ser-

(1) Acogh'ig, qui fait à peu près le même récit, raconte que Bardas Skléros congédia à cette occasion les contingents auxiliaires musulmans qui l'accompagnaient. Ce fut probablement pour ménager les scrupules de Bardas Phocas et de ses lieutenants, plus timorés à ce sujet que ce fameux Skléros, si parfaitement dépourvu de préjugés.

ments d'usage, il arriva que le fils de Skléros, Romain, plus défiant, refusa de s'associer à cette convention, s'efforçant de convaincre son père que Bardas Phocas ne cherchait qu'à le jouer. Comme Skléros maintenait son acceptation, Romain, furieux de n'être point écouté, le quitta. Courant en hâte à Constantinople, il fut le premier à informer le basileus des actes criminels de son père et de la convention impie qu'il venait de signer avec Phocas.

Skléros, abandonné par ce fils que jadis il avait eu tant de peine à arracher à la captivité du Palais Sacré, eut alors deux entrevues successives avec Bardas Phocas. La première réunit les deux prétendants, qui étaient en même temps les deux premiers capitaines des armées byzantines de ce temps, en un point sur les bords du Pyrame, le Djeyhân d'aujourd'hui, certainement dans quelque localité du haut cours de ce fleuve, peut-être bien près d'Arabissos (1). Nous ignorons quels propos échangèrent ces deux hommes qui jouaient une si grosse partie. D'après Yahia, il semble qu'ils se soient séparés en apparence bons amis après avoir convenu d'une réunion nouvelle. Mais celle-ci, qui, au dire d'Elmacin, eut encore lieu quelque part en Cappadoce, eut un résultat tout différent. Les pressentiments de Romain Skléros s'étaient vite réalisés. Son père, dupe de son rival, fut traîtreusement saisi par les hommes de celui-ci. Dépouillé brutalement des attributs impériaux, le malheureux, si vite retombé en captivité, fut de suite envoyé sous escorte au château de Tyropæon (2), kastron héréditaire de la famille des Phocas. Il y fut confié à la garde de la femme de Phocas.

Tyropæon est une forteresse d'Asie fréquemment mentionnée par les sources byzantines, en particulier dans les guerres du règne de Romain Diogène. M. Ramsay a récemment démontré (3) qu'elle ne faisait qu'une avec Tyriaïon (4), kastron également cité à maintes reprises dans les chro-

1. C'était donc Bardas Phocas qui avait fait un grand détour pour aller à la rencontre de Skléros, tandis que ce dernier n'avait fait que marcher droit vers l'occident par la grande route qui de Mélitène conduisait à Césarée.

2. Ou Tyropoion.

(3) *Op. cit.*, p. 141.

(4) Tyropoion étant, nous l'avons vu (voy. p. 72, note), une altération pour Tyriaïon ou Tyraïon, due à la tendance étymologique. Acogh'ig nomme ce château Géraos ou Géraus, certainement par erreur pour Tyriaïos, Téraos.

niqueurs et qui occupait l'emplacement de l'Ilghin actuel. Par une étrange coïncidence, c'était dans ce même haut château de sa famille, situé sur la grande route entre Philomélion à l'est et Laodicée à l'ouest, sur une montagne vraisemblablement identifiée par M. Ramsay, que jadis, lors de sa première prise d'armes contre Jean Tzimiscès, Bardas Phocas, poursuivi par Skléros, s'était réfugié (1). C'était là qu'il s'était rendu à son vainqueur avec tous les siens après une résistance désespérée. C'était de là qu'il était parti pour son lamentable exil insulaire. Maintenant, par un de ces prodigieux retours de fortune, si fréquents dans cette histoire byzantine mouvementée entre toutes, c'était le captif de jadis qui expédiait sous bonne garde dans ce château perdu son vainqueur d'autrefois, tombé en ses mains par la plus insigne trahison.

Le malheureux prétendant, précipité si vite d'une captivité dans une autre plus dure encore, fut étroitement surveillé par ses geôliers. « Je me suis constamment défié de toi », lui avait dit Bardas Phocas en mettant traîtreusement la main sur lui. « Aussi tu demeureras prisonnier dans cette forteresse jusqu'à ce que j'aie conquis l'empire. Alors seulement je remplirai les promesses que je t'ai faites, et je ne faillirai point à la parole que je t'ai donnée. »

Yahia, auquel nous devons la connaissance de tant de dates précieuses, fixe celle de la trahison de Bardas Phocas envers Skléros au mercredi 17 djoumada premier de l'an 377 (2) de l'Hégire, qui correspond au 14 septembre 987, jour de la fête de l'Exaltation de la Croix, moins d'un mois par conséquent après le fameux conciliabule de Charsian. On voit par la situation qu'occupe sur la carte d'Asie Mineure le château de Tyriaïon, que Bardas Phocas n'avait pas perdu de temps depuis son départ de la maison de Maléinos. De Charsian, il avait gagné les bords du haut Pyrame, où il avait eu sa première entrevue avec Skléros. De là par Tzamandos, Césarée et Laodicée, il avait marché vers l'est, suivant avec une foudroyante rapidité la grande route qui, partant du fond de l'Anatolie, de Mélitène, franchissait ensuite toute la Cappadoce et menait à Constantinople par Phi-

(1) Voy. p. 72.

(2) Elmacin dit dans le mois de djoumada second de cette même année. Le commencement de ce mois correspondait au 27 septembre 987.

lomélion et Dorylée. Au dire de l'écrivain syrien (1), ce ne fut qu'après s'être ainsi débarrassé de son importun rival, que Bardas Phocas, jetant définitivement le masque, se fit proclamer basileus, en prit ouvertement le titre, en assuma les fonctions et soumit rapidement à nouveau à sa puissance presque toute l'Asie Mineure. On sait que Skylitzès fixe la date de la proclamation au 15 août. Ces négociations entre les prétendants avaient donné un mois de plus à Basile II pour se préparer à la guerre contre son ancien généralissime.

Le récit des Byzantins est quelque peu différent. Le rôle joué par Skléros surtout y est représenté comme des plus équivoques. Il n'est plus une simple victime de l'astuce de Bardas Phocas, mais un perfide qui ne songe qu'à se garantir des deux côtés en trompant chacun (2). D'abord ce serait lui qui, voyant qu'il ne pourrait venir tout seul à bout et du basileus et de Bardas Phocas, aurait fini, après de longues tergiversations, par expédier à Phocas des lettres lui proposant de mettre leurs destinées en commun, puis, une fois la victoire acquise, de se partager l'empire. Mais en même temps le fourbe expédiait secrètement au basileus son fils Romain avec ordre de se présenter à lui comme un transfuge détestant et désertant la rébellion paternelle. Par ce double artifice, poursuit Skylitzès, Skléros pensait s'être très habilement garé des deux côtés en cas de défaite. A supposer que Bardas Phocas fût le vainqueur, il lui demeurait facile de plaider auprès de celui-ci la cause de son fils ; que si, au contraire, Basile l'emportait sur ses deux rivaux, Romain, accrédité auprès du prince par le sacrifice qu'il semblait avoir fait à son souverain des intérêts paternels, obtiendrait aisément de celui-ci la grâce de son père (3).

Romain s'en vint donc au Palais Sacré sous les apparences d'un transfuge. Basile, depuis peu privé des conseils du parakimomène, accueillit avec joie le jeune capitaine. Pour le récompenser de cet éclatant témoignage de fidélité, non content de lui conférer la dignité de magistros, il le combla d'autres honneurs et, le voyant fort intelligent, plein d'énergie,

(1) Et aussi d'Elmacin.

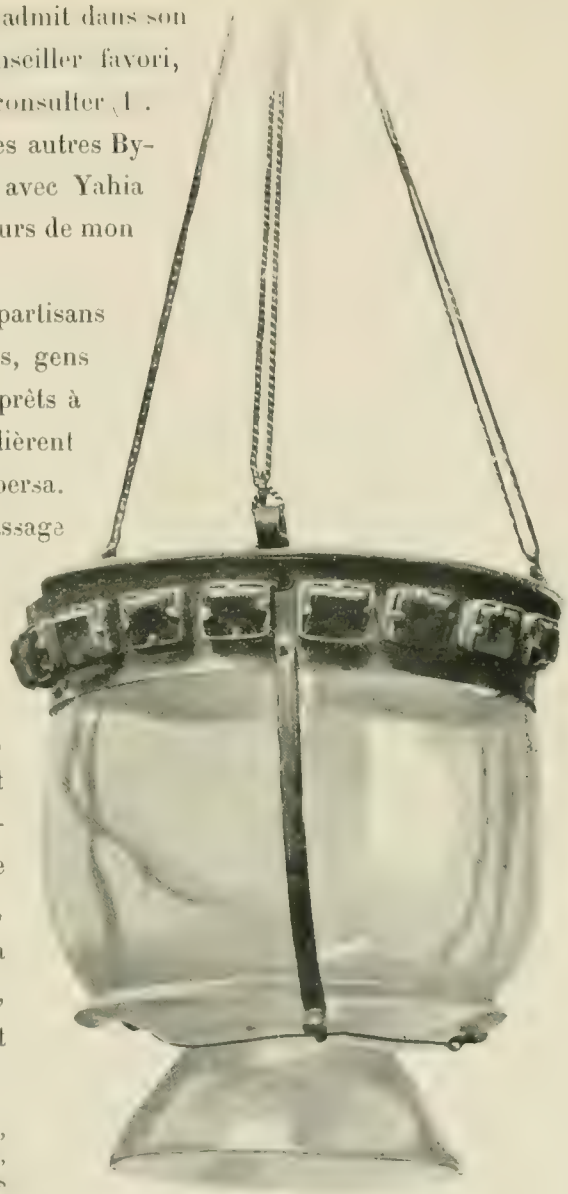
(2) Skylitzès et Cédrénus, II, pp. 441 sqq.

(3) Cette explication du départ de Romain d'auprès de son père pour aller retrouver le basileus paraît peu vraisemblable. La version d'Elmacin est plus acceptable.

excellent homme de guerre, il l'admit dans son intimité, faisant de lui son conseiller favori, n'entreprenant plus rien sans le consulter (1).

Pour la suite, Skylitzès et les autres Byzantins sont à peu près d'accord avec Yahia et Elmacin (2). Je reprends le cours de mon récit :

Une notable quantité des partisans déjà groupés autour de Skléros, gens sans aveu, aventuriers toujours prêts à se donner au plus offrant, se rallièrent à Bardas Phocas. Le reste se dispersa. Il semble toutefois, d'après un passage assez obscur d'Acogh'ig (3), qu'un certain nombre acceptèrent moins facilement ce changement subit de fortune. L'historien arménien contemporain, après avoir raconté comment Skléros avait licencié ses auxiliaires arabes à l'occasion de son alliance avec Bardas Phocas, ajoute que lorsque ceux-ci, à peine de retour dans leurs foyers, eurent appris le malheureux sort



LAMPE d'église byzantine en verre avec monture en argent, conservée au Trésor de Saint-Marc, à Venise — Xe ou XIe Siècle.

(1) Le récit de Psellus (éd. Sathas, pp. 9-10) est très bref. Pour cet auteur, c'est Skléros qui fait toutes les premières ouvertures à Phocas et se fait petit devant lui pour mieux accabler le basileus.

(2) D'après Skylitzès, Skléros devait avoir pour sa part, dans le partage de l'empire, Antioche, la Phénicie, la Cœlésyrie, la Palestine, la Mésopotamie. Les deux prétendants se lièrent par les plus étroits serments, ce qui n'empêcha point Bardas Phocas d'accomplir sa trahison.

(3) *Op. cit.*, p. 178.

de ce chef qu'ils chérissaient, ils s'efforcèrent de le venger en faisant des incursions en terre chrétienne, incursions qu'ils poussèrent jusqu'au district d'Apahounik' en Arménie. Ce détail est curieux, malgré sa brièveté, en nous faisant voir combien ce prétendant de Mélitène, ce type si intéressant du prince d'aventure en Orient au xe siècle avait réussi, par sa chevaleresque hardiesse, sa rude et familière bienveillance, à se concilier l'amour et la fidélité enthousiastes des plus mortels ennemis de sa race.

L'heureux Bardas Phocas qui de Charsian, je l'ai dit, marchait dans la direction de l'ouest avec toutes ses forces, poursuivit plus vivement, s'il était possible, après la suppression de Skléros, sa marche sur Constantinople. L'occupation des thèmes asiatiques par ses troupes semble s'être accomplie avec rapidité. « Il s'empara, dit Yahia, du pays des Grecs jusqu'à Dorylaion (1) et jusqu'au rivage de la mer, et ses troupes poussèrent jusqu'à Chrysopolis en face de Constantinople, sur la rive de Bithynie. »

Le 15 août, les généraux de l'armée d'Asie avaient acclamé Bardas Phocas dans la maison d'Eustathios Maléinos à Charsian. Un mois plus tard, le nouveau prétendant se débarrassait de Skléros et se faisait proclamer basileus. Dès la fin de cette année, plutôt dès les premiers jours de 988, ses têtes de colonne victorieuses parurent aux portes du faubourg asiatique de la Ville gardée de Dieu. Mais là devait s'arrêter la fortune triomphante du neveu de Nicéphore!

Bardas Phocas avait fait de son armée deux parts. La plus nombreuse, forte en infanterie comme en cavalerie, alla, ainsi que je viens de le dire, sous le commandement de son frère le patrice aveugle Nicéphore Phocas et de Kalocyr Delphinas (2), également patrice, occuper les hauteurs qui dominent Chrysopolis (3) et la rive asiatique du Bosphore. Ces troupes devaient pour l'heure se borner à menacer la capitale, à jeter l'effroi parmi son immense et impressionnable population. Ibn el-Athîr dit bien que le

(1) La Dorylée des Croisades. L'Eski-Sheir d'aujourd'hui.

(2) Serait-ce le Kalocyr de la guerre gréco-russe au temps de Nicéphore Phocas? Je ne le pense point. — Nous avons vu un Kalocyr Delphinas stratigos en Italie à partir de 980 (voy. p. 531). C'est probablement le même personnage. Cette famille des Delphinas semble originaire de Thessalie où elle possédait des biens patrimoniaux, entre autres aux environs de Trikkala. Voy. Wassiliewsky, *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin*, second art., p. 132.

(3) Aujourd'hui Scutari.

prétendant mit le siège devant Constantinople, mais Psellus dit non moins expressément que l'audace lui manqua pour faire passer le Bosphore à ses troupes, comme cela avait si bien réussi près de quinze années auparavant à son oncle Nicéphore. Il est vrai que celui-ci n'avait entrepris cette opération qu'après qu'une sédition triomphante eut jeté à ses pieds la grande ville sans défense.

Le prétendant envoya la seconde portion de son armée, sous le commandement de Léon Mélissénos, assiéger Abydos sur la rive asiatique des Dardanelles. Léon avait ordre de s'emparer à tout prix de cette clé des détroits et d'y opérer sa jonction avec la flotte rebelle qui occupait les passes, pour mieux ainsi affamer la capitale. Phocas espérait, en s'emparant de cette place qui commandait si complètement les détroits, supprimer tous les convois de subsistances expédiés à Constantinople et obtenir ainsi sans effusion de sang la reddition de la capitale.

Hélas, pour cette époque si déshéritée, nous ne possédons que les indications les plus sommaires sur ces événements qui durent amener vers l'an 987 un si terrible bouleversement parmi tous les thèmes d'Asie. Ne sachant presque rien, nous avons bien de la peine à reconstituer quelque peu ce drame formidable. Certainement Bardas Phocas devait se trouver à la tête de forces très nombreuses pour oser tenter une aussi colossale entreprise. Certainement aussi, je l'ai dit, l'impitoyable administration du parakimomène avait dû causer par tout l'empire une immense désaffection pour le gouvernement des jeunes empereurs. Par Léon Diacre, dont je suis ici le récit (1), nous voyons encore mieux que dans Yahia combien toute l'Anatolie s'était déclarée en faveur de Bardas. « Toute l'Asie, dit cet historien, toutes les villes maritimes et les ports appartenaient à Phocas, sauf Abydos. Ayant réuni une foule de galères, il tenait par elles les passes de l'Hellespont, barrant la route aux navires chargés de grain qui se rendaient à Constantinople pour l'approvisionnement de la capitale. » Ainsi se passa l'an 987.

La situation de la dynastie macédonienne sembla presque désespérée

(1) On se rappelle que cette narration par Léon Diacre des événements de guerre dans les premières années du règne de Basile et Constantin n'est qu'un récit incident à l'occasion de l'apparition de la comète de 975 qui avait, suivant notre historien, prédit toutes ces calamités.

dans cette lamentable fin d'année. En Asie, Bardas Phocas, soutenu par le prestige de son glorieux oncle, était vraiment tout-puissant. Ses troupes, non contentes de bloquer les faubourgs de la capitale, serraient de près la dernière ville demeurée aux mains des impériaux sur la rive méridionale des détroits, affamant ainsi Constantinople. En Europe, les Bulgares, complètement victorieux à la suite de la catastrophe de l'an précédent, occupaient une grande partie des thèmes et menaçaient tous les autres.

De ces deux périls, Bardas Phocas était certainement le plus pressant. La présence prolongée aux portes de la capitale de l'armée de ce prétendant assoiffé de vengeance jetait la terreur au Palais Sacré comme dans la foule constantinopolitaine. De cette terreur, un écho nous est peut-être bien demeuré dans une poésie de Jean Géomètre, pour la première fois signalée par M. Wassiliewsky (1). « Seigneur, » s'écrie le poète contemporain dans ces vers où, à propos des trois jeunes hommes dans la fournaise et du tyran Nabuchodonozor, une allusion est faite aux circonstances présentes, « tu es juste et ton jugement est équitable. Nous méritons tous les maux que tu as attirés sur nous et sur notre cité glorieuse et puissante, patrie de tes plus chers fils. Tu nous as livrés entre les mains méchantes d'ennemis infidèles, déloyaux, homicides, entre les mains du basileus redoutable et tyrannique, qui surpasse en ruse tous les humains (2). » Quel pouvait être à cette date ce prince cruel et tant redouté que le poète compare au souverain fameux de la Bible, sinon le féroce Bardas serrant de près la Ville gardée de Dieu?

(CALICE byzantin en verre avec monture en argent, sur laquelle se trouve gravée la formule de la Consécration du vin — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc, à Venise.)

(1) *Fragments russo-byzantins*, p. 175.
(2) Cramer, *op. cit.*, IV, p. 361.

Le basileus Basile, dès les premiers progrès de cette sédition nouvelle, s'était montré à la hauteur de tous les périls. Sa capitale était dégarnie de défenseurs. Toutes les troupes disponibles des thèmes d'Europe étaient au loin, retenues sur la frontière bulgare, gardant les places fortes et les débouchés de la montagne. Il ne restait au jeune autocrator, outre quelques corps de la garde, que la flotte impériale mouillée dans Chrysokéras. Ce fut par elle que vint le salut. Yahia, l'historien syrien contemporain, nous montre le vaillant fils de Romain II accablé de soucis en présence de ces dangers effroyables, mais s'armant d'une invincible énergie.

(CALICE byzantin en onyx avec monture en argent doré. — X^e ou XIe Siècle. — Trésor de Saint-Marc, à Venise.)

Avant tout il fallait parer au plus pressant danger. Basile prépara l'attaque immédiate de cette portion de l'armée rebelle qui occupait Chrysopolis, ne voulant pas lui laisser le temps de grossir assez pour donner l'assaut à l'immense capitale, désireux surtout d'en finir avec ces premiers adversaires avant que la chute d'Abydos ne vînt doubler leurs forces en rendant la liberté de ses mouvements à la seconde portion de l'armée rebelle.

J'ai dit que Basile n'avait presque pas de troupes disponibles. Fidèle à la politique traditionnelle de Byzance, le fils de Romain sut se procurer

en hâte les guerriers mercenaires dont l'appui lui était indispensable pour attaquer la première armée de Phocas. Sa promptitude, sa décision en cette circonstance firent plus que dix victoires. Il sut appeler et amener à temps à Constantinople les premiers guerriers du monde, ayant pris à sa solde les meilleures bandes du grand-prince de Russie, Vladimir, le fils de Sviatoslav. Ce secours envoyé par les Russes à l'empereur de Roum fut l'occasion sinon la cause d'un des événements les plus extraordinaires de l'histoire, du traité qui amena la conversion du prince russe et de son peuple à la religion chrétienne et le mariage de Vladimir avec la sœur des basileis.

C'est aux historiens orientaux, à Yahia surtout, à Elmacin qui l'a tant copié, à Ibn el-Athîr, enfin au chroniqueur arménien contemporain Acogh'ig, que nous devons les principales indications sur ce fait prodigieux qui, par ses conséquences infinies, marque la date capitale dans l'histoire de la Russie. Ces écrivains orientaux nous ont seuls fait clairement connaître le lien étroit rattachant la conversion du prince russe et de son peuple, puis le mariage de Vladimir avec les événements tragiques qui se passaient à ce moment sous les murs de Constantinople. Les sources byzantines se taisent complètement sur toutes les circonstances principales de ces grands faits historiques et se bornent à mentionner le secours militaire envoyé par les Russes en cet instant si critique. Léon Diacre lui-même, qui a été le contemporain de tous ces événements, n'en souffle mot, certainement de propos délibéré. Parmi les autres Byzantins, Skylitzès, Cédrénus, Zonaras (1) et Psellus (2), les seuls qui en parlent, en font à peine mention, littéralement comme en passant, comme si leur orgueil national souffrait trop de cette union conclue entre le sauvage prince de Kiev et une princesse de la maison impériale. Il semble que tous s'efforcent à l'envi de cacher la situation presque désespérée dans laquelle se trouvait le basileus Basile. Même Psellus ne mentionne pas le mariage. Quant au baptême du prince et du peuple russes, tous les Byzantins aussi se taisent.

(1) Ed. Dindorf, t. IV, p. 114.
(2) Celui-là en dit le plus, mais c'est encore bien peu de chose.

« La cour de Constantinople, disent à peu près Yahia (1) et Elmacin (2), était plongée dans d'affreuses perplexités. Les troupes faisaient défaut pour repousser Phocas, qui était parvenu jusqu'aux rives du Bosphore et inspirait à tous l'épouvante. Les caisses étaient vides. On ne savait que tenter. Dans sa détresse et son épuisement, Basile fut poussé à s'adresser au tsar des Russes, *avec lequel les Grecs avaient été jusque-là en état d'hostilité*, et réclama de lui un prompt secours pour le tirer de cette situation actuelle si désespérée. Le Russe ne consentit à l'aider qu'en échange d'une alliance, et Basile dut signer avec lui un traité et lui envoyer sa sœur Anne en mariage, sous la condition toutefois que les Russes abandonneraient l'idolâtrie pour le christianisme. Vladimir s'engagea donc à se faire baptiser avec son peuple et expédia à son futur beau-frère un corps de six mille guerriers d'élite. Le basileus, en retour, lui envoya des métropolites qui le convertirent lui et tout le peuple de son pays, et ils n'avaient jusque-là aucune foi religieuse et ne croyaient à rien, et c'est un grand peuple, et depuis ils furent chrétiens jusqu'à nos jours (3). »

Le grand-prince de Russie, Sviatoslav, le glorieux vaincu de Dorystolon, massacré par les Petchenègues au printemps de l'an 973 aux cataractes du Dnieper, avait laissé trois fils : Yaropolk à Kief, Oleg chez les Drevlianes, Vladimir, qui devait être le Clovis de son peuple, à Novgorod. Dans d'horribles guerres civiles qui suivirent ce triple avènement et qui rappellent notre sanglante anarchie mérovingienne, Yaropolk avait fait

(1) Rosen, *op. cit.*, p. 23.

(2) Ce dernier bien plus abrégé que Yahia, bien moins exact, sauf pour quelques points importants.

(3) Voyez sur l'importance extrême des sources orientales pour l'histoire de la conversion des Russes et de la part prise par leurs guerriers à la lutte contre Bardas Phocas, sur l'importance en particulier des chroniques de Yahia, d'Elmacin, d'Ibn el-Athir, aussi sur la source grecque encore inconnue à laquelle ces auteurs ont puisé, l'article de M. Ouspensky du *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* de 1884 (livr. du 1er août, à partir de la p. 303) consacré au livre du baron Rosen sur Basile le Bulgaroctone d'après la *Chronique* de Yahia. Le silence des sources byzantines, de Léon Diacre en particulier, qui était cependant un contemporain, y reçoit son explication. — Voyez encore les *notes* (surtout les notes 158 et 159) du baron Rosen dans ce même ouvrage sur le Bulgaroctone et les si remarquables articles de M. Wassiliewsky dans ce même *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* (années 1874 et 1876 intitulés *Fragments russo-byzantins* et *La droujina væringo-russe et væringo-anglaise à Constantinople*, puis encore l'article de M. A.-A. Kounik : *Note du Toparque de Gothie*, inséré dans le t. XXIV des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*.

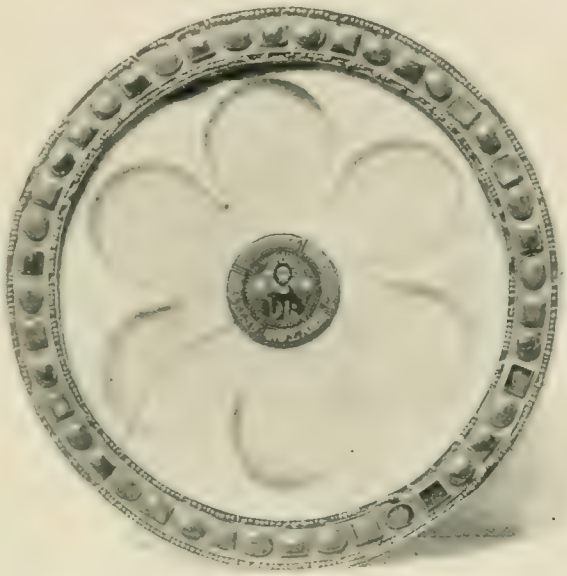
périr Oleg [1], et Vladimir, à son tour, n'étant alors encore qu'un barbare rusé, débauché et sanguinaire, après avoir un moment fui « au delà de la mer » jusqu'en Suède, avait fait assassiner Yaropolk en 980 dans une entrevue. A partir de ce moment, il avait régné seul à Kiev sur les Russes. Amoureux de Rognéda, la fiancée de Yaropolk, il avait demandé sa main au Varègue Rogvolod qui régnait à Polotsk. La princesse avait répondu qu'elle n'aurait jamais pour époux le fils d'une esclave (2). Vladimir, en effet, avait eu pour mère une chambrière d'Olga, nommée Maloucha, ce qui n'avait pas empêché son père de lui faire la part égale à ses frères.

Furieux de cette injure, Vladimir avait saccagé Polotsk, tué Rogvolod et ses deux fils et épousé de force Rognéda. Après le meurtre de Yaropolk il avait encore pris, sans du reste l'épouser, la femme que celui-ci laissait, une belle religieuse grecque jadis arrachée de son monastère et ramenée par Sviatoslav, probablement lors de sa première expédition en terre byzantine. Sviatoslav l'avait donnée à son fils. Nous n'en savons rien de plus, sauf qu'elle devint enceinte de Vladimir et donna le jour à Sviatopolk, fruit de ce commerce adultère. De ces deux femmes, le prince de Kiev avait donc privé la première de son père et de ses frères, la seconde de son mari. « Il se laissa constamment, dit la *Chronique* russe, aller à l'amour des femmes. » Outre Rognéda, son épouse légitime, qui lui donna quatre fils et deux filles, il avait encore une épouse tchèque qui fut mère de Vycheslav, une bulgare qui lui donna les deux fameux princes martyrs Boris et Gleb, une autre enfin qui lui donna également trois fils. Ce n'était pas tout, et ce bâtard, ce « fils de l'esclave » qui allait devenir un des grands saints de l'Église orthodoxe, était tellement adonné à la débauche, qu'il entretenait trois cents concubines à Vychégorod, trois cents à Biélogorod près de Kiev, deux cents au bourg de Bérestovo « dans un château que l'on appelle encore aujourd'hui Bérestovoié ». « Insatiable de débauches, il séduisait les femmes mariées et faisait violence aux jeunes filles, car il était débauché comme Salomon. » Également passionné pour la guerre et le butin, il avait

1 En 977.

(2) Littéralement: « qu'elle ne voulait point déchausser le fils d'une servante ». Dans certaines parties de la Russie, chez le peuple des campagnes, la jeune femme est tenue de déchausser son mari en signe de soumission.

déjà reconquis la Russie Rouge sur les Polonais, battu à l'aide de sa flotte les Bulgares musulmans, dompté avec des cavaliers turks des révoltes des Viatitches et des Radimitches, assujetti au tribut les Iatviagues de Lithuanie, les peuplades lettones ou finnoises, les Lekhs établis dans la Galicie actuelle.



PATÈNE en albâtre oriental avec monture en argent doré, semée de pierreries, et medaillon central en émail cloisonné. Diam. 0,34. — Œuvre d'orfèvrerie byzantine des Xme ou XIme Siècles. — (Conservée au Trésor de Saint-Marc, à Venise.)

Il régnait donc seul à Kiev depuis 980, année du meurtre de Yaropolk, et son règne avait été inauguré par une recrudescence de paganisme, car ce barbare tout sensuel, adonné aux plus violentes passions, avait l'âme troublée d'aspirations religieuses. D'abord il s'était tourné vers les dieux slaves. Sur les hautes et abruptes falaises sablonneuses délicieusement boisées qui, à Kiev, dominent le Dniéper, d'où la vue est si belle sur le fleuve et la plaine immense, en dehors de son palais du Donjon, il avait érigé ses idoles, un Péroun de bois qui avait une tête d'argent et une barbe d'or (1), aussi un Khors, un Dajbog, un Strybog et un Moloch. « On leur offrait des sacrifices ; le peuple offrait ses fils et ses filles comme victimes au démon ; ils souillaient la terre de leurs sacrifices, et la terre russe et cette hauteur furent souillées de sang. » Deux Varègues, le père « revenu de la Grèce » et son fils, tous deux chrétiens, dont la *Chronique* dite *de Nestor* raconte l'émouvante histoire, avaient été égorgés au pied du dieu Péroun.

(1) Sur les dieux des Russes voy. Muralt, *op. cit.*, t. I, p. 748.

« Après avoir ainsi arraché à ses frères leur part d'héritage (1), reculé au nord et à l'est les frontières de la Russie, rempli les pays du nord du bruit de ses victoires, Vladimir comprit, avec la clairvoyance du génie, que jamais la Russie païenne n'entrerait dans la grande société des États civilisés, qu'elle demeurerait toujours pour l'Europe chrétienne un pays sauvage et perdu, hors des bornes du monde policé, objet de crainte et d'horreur, mais jamais de respect ni d'admiration. Il résolut d'abandonner le culte sanglant de ses dieux, et, séduit par le rayonnement de Constantinople, la pompe des cérémonies byzantines, les flatteries des missionnaires grecs, il opta tout bas pour la religion chrétienne de ce rite. Mais son orgueil barbare ne pouvait implorer en suppliant, ni recevoir comme une grâce l'eau sainte du baptême, il voulut la conquérir. »

Le temps des anciens dieux était passé. Vladimir souffrait de la crise religieuse qui travaillait tous les pays slaves. Il sentait qu'il fallait d'autres croyances à lui et à son peuple. Alors, suivant le curieux témoignage de la *Chronique* dite *de Nestor*, il imagina, comme a fait de nos jours le Japon, d'instituer une enquête sur la meilleure religion. On entendit les rapports de leurs envoyés et de leurs missionnaires, on visita par ambassadeurs les Musulmans, les Juifs, les Catholiques, représentés les premiers par les Bulgares finnois du Volga ou Bulgares noirs, les seconds par les Khazars et sans doute les Juifs Kharaïtes, les troisièmes par les Polonais et les Niemtsy ou Allemands qui prêchaient la foi au Pape de Rome. Voici le récit plein de saveur que la *Chronique* fait de cette consultation extraordinaire :

« Il vint des Bulgares de la foi mahométane disant : « Prince, tu es sage « et prudent et tu n'as point de religion. Prends notre religion et rends hom- « mage à Mahomet. » Et Vladimir dit : « Quelle est votre foi ? » Ils dirent : « Nous croyons en Dieu et Mahomet nous apprend à circoncire les mem- « bres honteux, à ne point manger de porc, à ne point boire de vin et à faire « débauche après la mort avec des femmes. Mahomet donne à chaque homme « soixante-dix belles femmes : il en choisit une belle ; il rassemble sur elle « la beauté de toutes les autres et elle devient sa femme. Et là on peut,

(1) Couret, *op. cit.*, p. 115.

« dit-il, se livrer à toute espèce de débauche. Celui qui est pauvre en ce « monde le sera dans l'autre. » Et une foule de mensonges pareils, que la honte m'empêche de reproduire.

« Vladimir les écouta, car il aimait les femmes et la débauche ; il les écouta avec plaisir, seulement ce qui lui déplaisait, c'était la circoncision et l'abstinence de porc et de vin. Il répondit : « Boire est une joie pour les « Russes et nous ne pouvons vivre sans boire. » Puis vinrent des Niemtsy (1) de Rome disant : « Nous sommes venus envoyés par le Pape. » Et ils parlèrent ainsi :

« Le Pape nous a ordonné de te dire : Ton pays est comme notre pays; « mais votre foi n'est pas comme notre foi, car notre foi est la lumière ; nous « adorons le Dieu qui a fait le ciel et la terre, les étoiles, la lune et toutes les « créatures, et vos dieux sont de bois. » Vladimir dit : « Quels sont vos com- « mandements ? » — « Jeûner suivant ses forces ; manger ou boire toujours à « la plus grande gloire de Dieu ; c'est ce que dit notre maître Paul (2). » Vladimir dit aux Allemands : « Allez-vous-en, car nos aïeux n'ont point admis « cela. » Ayant appris ces choses, des Juifs Kozares vinrent et dirent : « Nous « avons appris que des Bulgares et des Chrétiens sont venus pour vous « enseigner leur foi. Les Chrétiens croient en celui que nous avons crucifié ; « pour nous, nous croyons en un Dieu unique, le Dieu d'Abraham, d'Isaac « et de Jacob. » Et Vladimir dit : « Quelles sont vos observances ? » Ils répondirent : « La circoncision, l'abstinence de la chair de porc et de liè- « vre, la célébration du sabbat. » Il leur dit : « Et où est votre pays ? » Ils répliquèrent : « A Jérusalem. » Il leur dit : « Est-ce que vous y habitez « maintenant ? » Ils répondirent : « Dieu s'est irrité contre nos pères et il « nous a dispersés par le monde pour nos péchés, et notre pays a été livré « aux Chrétiens. » Il leur dit : « Et comment enseignez-vous les autres, étant « vous-mêmes rejetés de Dieu et dispersés par lui ? Si Dieu vous aimait, « vous et votre loi, vous ne seriez pas dispersés dans les pays étrangers : « voulez-vous que ce mal nous arrive aussi ? »

Vladimir ne voulait ni de l'islamisme, qui prescrivait la circoncision et défendait le vin, ni du judaïsme, dont les sectateurs erraient dispersés par

(1) Allemands.
(2) *I Cor.*, X, 31.

le monde, ni du catholicisme, qui lui paraissait manquer de magnificence, qui usait des pains azymes et dont la discipline par rapport au jeûne proportionné aux forces de chacun ne lui convenait point. La religion grecque plut à son âme de barbare avide de merveilleux.

La *Chronique* dite *de Nestor* raconte alors, sous la date de l'an 986, la venue à Kiev d'un « philosophe grec » ambassadeur du basileus de Constantinople, venue certainement légendaire. Dans ce long récit, pas un seul des interminables exposés de doctrine de ce personnage, formant comme un résumé de toute la religion chrétienne, ne nous est épargné, pas un de ses entretiens pieux avec Vladimir avide de s'instruire, pas un des procédés oratoires dont il usait pour frapper cette nature simple en lui montrant par exemple un tableau sur lequel était peint en des scènes atroces le jugement dernier, tableau « qui le fit soupirer ». On voit à quels détails enfantins il suffisait de descendre pour avoir prise sur ces âmes barbares. « Fais-toi baptiser, lui disait le philosophe, si tu veux être à droite avec les justes », et Vladimir répondait naïvement : « J'attendrai encore un instant, car je voudrais méditer sur toutes les croyances ». « Et après avoir fait au philosophe beaucoup de présents, il le congédia avec de grands honneurs (1). »

Toute cette conversation entre ces deux hommes n'a peut-être bien jamais eu lieu, mais elle est la très exacte peinture de ce qui devait se passer à cette époque à chaque rencontre entre les Russes païens et les zélés missionnaires chrétiens chargés de les catéchiser. Que cet épisode soit vrai dans le fond ou simplement inventé par le dévot chroniqueur pour mieux expliquer à ses naïfs lecteurs la conversion de tout un peuple, la conclusion de tout cela fut que les Russes, comme ils l'avaient fait pour les catholiques romains, pour les Juifs et pour les Musulmans, expédièrent de même à Constantinople des envoyés pour étudier la religion des Grecs. Ceux-là revinrent émerveillés ! Hélas, nous ne savons rien de ces étranges ambassadeurs ni de leur séjour dans « Tsarigrad la Blanche », sauf quelques lignes bien curieuses de la pieuse *Chronique russe*.

(1) Ne pourrait-on voir dans ce récit légendaire, inventé après coup dans une intention religieuse, l'écho confus de quelque ambassade envoyée dès cette époque par le Palais Sacré au grand-prince Vladimir, à la suite du désastre de la première expédition de Bulgarie, pour réclamer son appui et lui rappeler que le traité de Dorystolon signé avec Sviatoslav obligeait ce prince comme ses successeurs à secourir l'empire grec contre tous ses ennemis? Voy. Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, pp. 145 sqq.

Les dix envoyés de Vladimir et de ses boïars, tous hommes sages et éclairés, après avoir été étudier sur place les autres religions, vinrent à Constantinople auprès de l'empereur Basile. La *Chronique* place leur voyage à l'an 987. L'empereur leur demanda ce qui les amenait. Ils lui racontèrent tout ce qui s'était passé. « L'empereur apprenant cela fut joyeux et il leur fit beaucoup d'honneur ce jour-là. Le lendemain il envoya un message au patriarche, disant : « Il est venu des Russes « pour étudier notre « foi : prépare l'église et « ton clergé ; revêts ton « costume pontifical « afin qu'ils voient la « gloire de notre Dieu. » Alors le patriarche appela son clergé ; on célébra les solennités ; on brûla de l'encens ; on chanta des chœurs. » Et l'empereur alla avec les Russes à l'église (1) et on les fit placer dans un endroit spacieux d'où l'on pourrait bien voir, puis on leur montra les beautés de l'église, les chants et le service de l'archiérée, le ministère des diacres, en leur expliquant l'office divin. Pleins d'étonnement, ils admirèrent et louèrent ce service. Et les empereurs Basile et Constantin les appelèrent et leur dirent : « Allez dans votre pays » et ils les congédièrent avec de

CALICE byzantin en onyx, avec somptueuse monture d'argent doré, décorée de médaillons émaillés entourés de pierres fines et de pierreries. — X^e ou XIe siècle. — Trésor de Saint-Marc, à Venise.

(1) Sainte-Sophie, la Grande Église.

grands présents et avec honneur. Quand ils revinrent dans leur pays, le prince appela les boïars et les anciens. « Voici que les hommes envoyés par nous sont revenus : écoutons ce qu'ils ont appris. » Et il leur dit : « Dites devant nous où vous avez été et ce que vous avez vu. » Ils dirent : « Nous avons été d'abord chez les Bulgares et nous avons observé comme ils adorent dans leurs temples; ils se tiennent debout sans ceinture; ils s'inclinent, s'assoient, regardent çà et là comme des possédés et il n'y a pas de joie parmi eux, mais une tristesse et une puanteur affreuses. Leur religion n'est pas bonne. Et nous sommes allés chez les Allemands, et nous les avons vus célébrer leur service dans l'église et nous n'avons rien vu de beau. Et nous sommes allés en Grèce et on nous a conduits là où ils adorent leur Dieu et nous ne savions plus si nous étions dans le ciel ou sur la terre, car il n'y a pas de tel spectacle sur la terre, ni de telle beauté. Nous ne sommes pas capables de le raconter; mais nous savons seulement que c'est là que Dieu habite au milieu des hommes; et leur office est plus merveilleux que dans les autres pays. Nous n'oublierons jamais sa beauté; car tout homme, lorsqu'il a goûté quelque chose de doux, ne peut ensuite supporter l'amertume. Aussi nous ne pouvons plus vivre ici. » Les boïars répliquèrent : « Si la religion grecque était mauvaise, ta grand'mère Olga, qui était la plus sage de tous les hommes, ne l'aurait point reçue. » Vladimir répondit : « Où donc recevrons-nous le baptême? » Ils répondirent : « Où il te plaira. » « Tout ceci se passa, dit un des manuscrits de la *Chronique*, durant que Samuel pillait la Grèce. »

La version du *Codex Colbertinus*, pour la première fois publié par Banduri (1), donne une note plus enthousiaste encore. Les ambassadeurs du grand-prince des Russes (2), au nombre de quatre, éblouis, émerveillés par cette superbe liturgie grecque, crurent voir, dans cette lumière éclatante de la Grande Église illuminée de mille feux, des anges ailés chantant le « Trisagion » (3) sous les voûtes augustes, tant la musique de cette hymne célèbre à la Sainte Trinité leur parut admirable. C'était jour de grande

1 *Imperium orientale*, t. II, pp. 112 sqq., des *Animadv. in Constant. Porphyr. libros.*

2 Ῥῶσοι.

3 Dit aussi « Hymne chérubique ». Ce chant fameux, qui fut l'occasion de troubles nombreux, était, on le sait, l'objet d'une vénération toute particulière de la part de la population de Constantinople.

fête. L'auteur anonyme ajoute qu'il croit bien que ce devait être celle de saint Jean Chrysostome (laquelle tombait cette année 987 le 13 novembre) ou encore celle de la Dormition de la très Sainte Vierge, toujours dans ce même mois de novembre (1).

Ces témoignages de naïve admiration n'en disent-ils pas plus que toutes les dissertations du monde sur l'effet prodigieux produit sur les natures simples et rudes de ces terribles barbares par les splendeurs de la Ville gardée de Dieu et les pompes magnifiques de Sainte-Sophie ? Certainement on dut ouvrir aux Russes les trésors des églises. Les officiers impériaux chargés de leur faire les honneurs durent exposer à leur admiration enfantine les plus précieuses reliques de la ville la plus riche en reliques : la Verge de Moïse, la Vraie Croix, le « Maphorion » ou Voile de la Vierge, tant d'autres encore. Ayant entendu après vêpres et matines la Liturgie, ils voulurent savoir ce que signifiait la « petite » et la « grande » entrée (2) ; pourquoi les diacres et sous-diacres sortaient du sanctuaire avec des flambeaux et pourquoi le peuple tombait à genoux en s'écriant : *Kyrie eleison !* « Ce que nous venons d'apercevoir est surnaturel, disaient-ils en prenant leurs guides par la main ; nous avons vu de jeunes hommes ailés, vêtus de robes éclatantes (3), qui, sans toucher à terre, chantaient dans les airs, *sanctus, sanctus, sanctus*, et c'est ce qui nous a le plus surpris. » — « Comme vous ignorez tous les mystères du christianisme, leur répondirent leurs guides, vous ne savez pas que les anges eux-mêmes descendent du ciel et se mêlent à nos prêtres pour célébrer le service divin. » — « Vous dites vrai, répliquèrent les Russes, nous n'avons pas besoin d'autres preuves, car nous avons tous vu de nos propres yeux. Renvoyez-nous dans notre patrie, afin que nous rapportions tout ceci à notre prince. » De retour en Russie, ils dirent à leur souverain : « On nous a montré bien des magnificences à Rome, mais ce que nous avons vu à Constantinople met l'esprit humain hors de lui. »

(1) Cette dernière fête de la Vierge, dit Muralt, *op. cit.*, I, 669, note 1, paraît avoir été célébrée anciennement entre celle de saint Pantéléïmôn du 13 novembre et celle de saint Amphilochios du 23 du même mois, au lieu de celle de son Entrée au Temple, qu'on fête actuellement le 21 novembre (msc. de Syméon Métaphraste à Gênes, N. 35, VII).

(2) Ἡ μικρὰ καὶ ἡ μεγάλη εἴσοδος.

(3) Les anges des mosaïques des coupoles.

Le fin Vladimir penchait donc pour la religion des Grecs. Il n'entendait pourtant point pour cela, je l'ai dit, mendier chez eux le baptême, mais bien l'obtenir de puissance à puissance. Jusque-là, autant que nous pouvons le soupçonner dans l'absence presque absolue de renseignements contemporains, il avait vécu en mauvaise harmonie avec ses puissants voisins chrétiens. Le désastre affreux de son père Sviatoslav sur les bords du Danube pesait lourdement sur son esprit orgueilleux et sur ceux de son peuple. Un âpre besoin de vengeance couvait en ces âmes hautaines. Un passage significatif de Yahia que j'ai cité (1) dit que jusqu'aux événements dont il est actuellement question « les Russes avaient été les ennemis des basileis ». Toute espèce de relation n'avait cependant pas été suspendue entre les deux peuples. De temps en temps, des guerriers varègues partaient encore pour le pays de Roum, allant chercher fortune au service du basileus. La *Chronique* dite *de Nestor* contient à ce sujet un très instructif récit. Immédiatement après avoir dit le meurtre de Yaropolk dans Rodnia par ordre de Vladimir, l'union impie de ce dernier avec la veuve grecque de son frère et la prise de cette ville de Rodnia par les troupes du vainqueur, elle s'exprime en ces termes :

« Alors les Varègues dirent à Vladimir : « Cette ville nous appartient, « nous l'avons conquise, nous voulons qu'elle se rachète à raison de deux « grivnas (2) par homme ». Et Vladimir leur dit : « Attendez un mois, qu'on « ait cueilli les peaux de martre ». Ils attendirent un mois et il ne leur donna rien. Et les Varègues dirent : « Tu nous as trompés ; montre-nous le che- « min de la Grèce ». Il leur dit : « Allez ». Et il choisit parmi eux des hommes bons, sages et vaillants, et il leur distribua les villes ; les autres allèrent à Constantinople en Grèce. Et il envoya devant eux des ambassadeurs à l'empereur, disant : « Voici que les Varègues vont chez toi ; ne les garde « pas dans la ville, car ils feront du mal comme ils en ont fait ici ; mais dis- « perse-les de divers côtés et n'en laisse pas un seul revenir par ici. »

Ce curieux passage n'est certainement que l'écho très lointain d'une de ces odyssées de guerriers russes, turbulents et indisciplinés, allant se

(1) Voy. p. 703.

(2) Ce mot de *grivna* a désigné d'abord un bijou, un collier ou un bracelet, puis, par extension, une pièce de monnaie.

louer au service du basileus. Cette fois, aux environs de 980, c'étaient des Varègues mécontents de leur prince qui, de son consentement, se rendaient à Tsarigrad, pour y guerroyer dans les armées de Basile II. La plupart de ces aventuriers, les premiers probablement qui fussent entrés à nouveau dans les armées impériales depuis les grandes guerres entre les deux peuples sous Jean Tzimiscès, durent certainement combattre, peut-être même périr dans les terribles luttes contre Bardas Skléros ou dans les premières hostilités avec les Bulgares, ou encore en Italie dans les batailles contre les Sarrasins de l'émir de Sicile. Ceux de ces Varègues entrés au service des basileis qui survivaient à tant de combats demeuraient, la plupart du temps, païens et, après leur service fait, retournaient dans leur patrie à leurs dieux favoris. D'autres, par contre, en bien plus petit nombre, se faisaient chrétiens et rapportaient chez eux la Parole de vie. Ainsi peu à peu se faisait la pénétration de Byzance. Quelques-uns de ces superbes guerriers avaient le tempérament du martyr. Tels le Varègue et son fils (1) dont la *Chronique* dit si curieusement la mort

CALICE byzantin en sardonyx, avec magnifique monture d'argent doré et émaillé. Sur le bord est tracée en grandes lettres émaillées en bleu la formule de la Consécration du vin. — Xe ou XIe Siècle. — Trésor de Saint Marc, à Venise.

(1) Voy. p. 705.

glorieuse au pied de la statue de Péroun en l'an 983, alors que Vladimir voulait faire à son dieu des sacrifices humains en reconnaissance de ses victoires.

Vladimir était allé à Kiev et il y offrit des sacrifices aux idoles avec son peuple, et les anciens et les boïars dirent : « Tirons au sort un jeune homme et une jeune fille, et celui sur qui le sort tombera sera immolé aux dieux. » Il y avait un certain Varègue ; sa maison était là où se trouve aujourd'hui le temple de la Sainte Mère de Dieu, fondé depuis par Vladimir. Ce Varègue était venu de la Grèce, il était chrétien et il avait un fils beau de visage et d'âme. Le sort tomba sur lui par la haine du démon ; car le démon ne pouvait le souffrir, lui qui a pouvoir sur tout, et cet enfant lui était comme une épine dans le cœur. Il s'efforça donc, le maudit, de le faire périr et il excita le peuple. Des gens furent envoyés au père et lui dirent : « Le sort est tombé sur ton fils ; les dieux l'ont réclamé, nous allons le leur sacrifier. » Et le Varègue dit : « Ce ne sont pas des dieux ; ce n'est que du bois qui est aujourd'hui et qui périra demain ; ils ne mangent pas, ils ne boivent pas, ils ne parlent pas ; c'est la main de l'homme qui les a taillés dans le bois. Il n'y a qu'un Dieu unique que servent les Grecs et à qui ils rendent hommage ; il a créé le ciel et la terre, les étoiles et la lune, le soleil et l'homme qu'il fait vivre sur la terre. Et ces dieux, qu'ont-ils fait? On les a faits eux-mêmes. Je ne donnerai pas mon fils aux démons. » Les envoyés revinrent et rapportèrent ces propos aux païens. Ceux-ci prirent les armes, marchèrent contre lui et brisèrent les barrières de sa maison. Le Varègue était avec son fils dans le vestibule. Ils lui dirent : « Donne-nous ton fils, que nous le livrions aux dieux. » Il répondit : « Si ce sont des dieux, ils enverront l'un d'entre eux et prendront mon fils. Qu'avez-vous besoin de lui? » Et, poussant de grands cris, ils brisèrent le plancher sous eux et les tuèrent. Nul ne sait où on les enterra. Or ces gens étaient grossiers et païens. Le diable se réjouit de cet événement, ne doutant pas combien sa ruine était proche. »

Donc, malgré les efforts des missionnaires, malgré ces odyssées de guerriers varègues à Tsarigrad, malgré l'étude que faisaient de la religion grecque le prince des Ross et son peuple païen, il n'y avait guère eu jusqu'ici que haine entre Vladimir et les Byzantins, et cette haine, nous allons

le voir, persista jusqu'aux derniers jours qui précédèrent l'alliance entre les deux peuples.

Il est un point fort obscur de cette époque obscure entre toutes, qui, s'il pouvait être suffisamment éclairé, nous ouvrirait certainement des horizons étonnamment nouveaux. S'appuyant sur des considérations qu'il expose avec autant de science que de lucidité, expliquant à sa manière quelques mots peut-être jusqu'ici mal interprétés des récits de Léon Diacre, de Yahia et d'Elmacin, insistant sur l'affirmation de ces deux chroniqueurs que jusqu'aux événements de l'an 987 il n'y avait eu qu'inimitié entre Byzance et les Russes, étudiant à nouveau la phrase peut-être bien mal comprise de la *Chronique* dite *de Nestor* au sujet de l'expédition de Vladimir contre les Bulgares de la Kama et du Volga, alors qu'il devrait peut-être être question des Bulgares du Danube, M. Ouspensky, le savant byzantiniste d'Odessa, dans le compte rendu très minutieux qu'il a fait du beau volume consacré par le baron Rosen à Basile II, d'après les récits de Yahia (1), a posé pour la première fois la question de la possibilité de la participation de Vladimir et de ses Russes à la guerre du tsar Samuel contre Basile en 986 et de la présence de ces guerriers aux côtés des Bulgares lors de la grande déroute de la Porte Trajane, le 17 août de cette année.

Les arguments de M. Ouspensky, présentés avec un incontestable talent, m'ont vivement séduit. Malheureusement ils reposent sur des données tellement clairsemées, sur le témoignage de quelques mots d'une interprétation si délicate, qu'on doit hésiter encore avant de leur accorder une autorité historique absolue. Je renvoie aux pages de l'auteur russe le lecteur désireux de se renseigner exactement sur l'état de la question, me contentant pour le moment d'accepter cette hypothèse de M. Ouspensky, que la présence de Vladimir et d'auxiliaires russes dans les rangs des Bulgares vainqueurs au combat de la Porte Trajane, dans l'été de l'an 986, ne constitue nullement une impossibilité.

Reprenons, au point où nous l'avions abandonné pour parler des

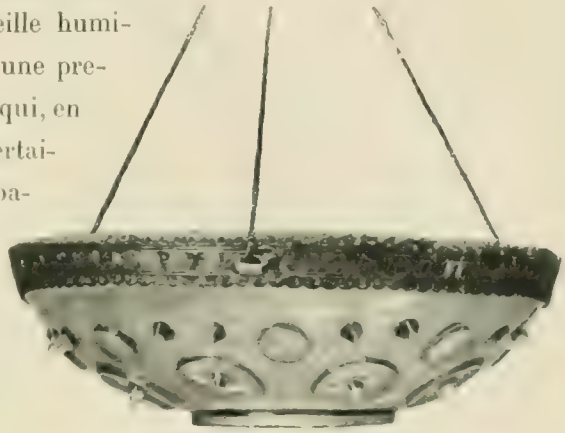
(1) Th. Ouspensky, *L'Empereur Basile le Bulgaroctone. Extr. des Annales de Yahia d'Antioche publiés, traduits et annotés par le baron V. Rosen*, St-Pétersbourg, 1883 (*Journal du Ministère de l'Instr. pub. russe*, livr. du 1er avril 1884). — Voy. sur cette question de la participation possible des Russes à la guerre bulgare de 986 les pages 294 à 298 et 307 de ce volume.

Russes, le récit de la révolte jusqu'ici triomphante de Bardas Phocas. Je rappelle en deux mots la marche des événements. Durant que de Constantinople à Kiev on négociait entre ambassadeurs et missionnaires, les troupes victorieuses de Bardas Phocas étaient apparues sur la rive du Bosphore en face de la capitale byzantine dégarnie de troupes. Le dernier jour de la dynastie macédonienne semblait arrivé. Il ne restait à Basile II qu'une chance de salut : obtenir immédiatement de son barbare voisin russe, devenu d'autant plus exigeant qu'il savait son adversaire en proie à tant d'infortunes, un secours de troupes qui lui permettrait de repousser l'usurpateur d'Asie. Il en avait été fait ainsi et Vladimir s'était engagé à envoyer un corps de ses guerriers pour tirer les princes de la dynastie macédonienne de l'impasse terrible où les avait acculés la victorieuse insurrection de Phocas. C'était même là tout le secret des négociations engagées. Basile, qui avait à tout prix besoin des merveilleux soldats de Vladimir pour chasser l'usurpateur et ses Géorgiens de la rive du Bosphore, hésitait toutefois à lui accorder sa sœur qui devait être la rançon de ce marché. La jeune princesse, en se dévouant de plus ou moins bon gré, fut la cause directe du salut de l'empire.

Ce sont là les négociations fameuses, un peu mieux connues aujourd'hui, grâce aux chroniqueurs orientaux Yahia et Elmacin, négociations célèbres à la fois dans l'histoire de l'empire d'Orient, dont elles assurèrent à ce moment le salut, et dans celles du peuple russe, dont elles marquent l'évolution capitale, le passage du paganisme au christianisme.

Par un passage précieux de Yahia, nous connaissons aujourd'hui l'époque précise à laquelle ces négociations furent engagées. Ce chroniqueur dit en effet que le basileus Basile envoya des ambassadeurs au prince russe « quand l'armée de Bardas Phocas avait déjà atteint le rivage de la mer et la ville de Chrysopolis », c'est-à-dire quand elle fut venue camper devant Constantinople, par conséquent pas avant la fin de l'an 987. Par contre, nous ne savons rien ni du lieu où les négociations s'engagèrent, ni des ambassadeurs qui y furent employés des deux parts. Il est probable toutefois que ceux-ci durent se réunir en toute hâte à Kiev. Le temps pressait affreusement pour les Grecs. L'orgueil byzantin dut céder vite devant les exigences du prince barbare.

Ces célèbres négociations entre Basile II et Vladimir aboutirent à divers résultats successifs d'ordres très différents. Les deux basileis devaient bien finir par accorder leur sœur Anne en mariage au prince de Kiev qui, en échange, accepta pour lui et pour son peuple la foi chrétienne; mais, comme il fallait courir au plus pressé, Vladimir commença par fournir à ses futurs beaux-frères un secours de six mille Varègues pour les aider à vaincre Bardas Phocas. Donc, durant que les négociations pour le mariage, volontairement ralenties par l'orgueil byzantin qui ne pouvait se résigner à pareille humiliation, se poursuivaient à Kiev, une première convention dut être signée qui, en échange d'une somme d'argent certainement très forte, accordait aux basileis ce secours de guerriers, suprême ressource de l'empire aux abois.



LAMPE d'église conservée au Trésor de Saint Marc. Xme ou XIme Siècle. L'inscription byzantine est une invocation à saint Pantéléimon, au nom du donateur Zacharias, archevêque d'Ibérie, en Géorgie.

Les ambassadeurs byzantins avaient vraisemblablement passé les premiers mois de l'année 988 à la cour de Vladimir. Ils rentrèrent probablement à Constantinople pour y recevoir des instructions nouvelles en compagnie du contingent que le prince de Kiev envoyait à ses futurs beaux-frères, mais ce retour ne dut se faire qu'après le 4 avril au plus tôt, puisque nous allons voir qu'à cette date Basile promulgua sa Novelle célèbre « au sujet des monastères », dans laquelle il s'exprime en termes d'une cruelle affliction au sujet des malheurs qui l'accablent présentement. Il paraît difficile d'admettre qu'après l'arrivée d'un contingent aussi important, aussi ardemment attendu, l'empereur ait pu encore parler sur le ton désespéré dont ce document est si entièrement pénétré.

C'est à Yahia et à Elmacin, son abréviateur ordinaire, que nous devons, on l'a vu, les notions les plus précises sur l'envoi de ce fameux contingent russe à Constantinople. C'est par ces écrivains orientaux que nous appre-

nons que ce corps auxiliaire, trié vraisemblablement avec un soin singulier, ne comptait que six mille guerriers : « mais chacun de ces braves valait une armée ».

Il est un point bien intéressant au sujet duquel nous demeurons dans le doute : c'est celui de la présence possible du prince Vladimir à la tête de ses guerriers. Ibn el-Athîr, qui écrivait au XIIIe siècle (1), Elmacin surtout, qui le suivit de près (2), semblent formels à ce sujet. « Le roi des Russes, dit ce dernier, se rendit avec toutes ses troupes au service du roi Basile et se joignit à lui et ils s'entendirent tous les deux pour marcher contre Bardas Phocas et partirent contre lui par mer et par terre et le mirent en fuite. » Un résumé en langue turque de la *Chronique* du même auteur, résumé traduit d'après une copie sensiblement modifiée, affirme le même fait dans des termes un peu différents. Par contre, Yahia, écrivain contemporain, historien bien mieux informé qu'Elmacin, qui le copie si souvent (3), ne souffle mot de cette participation personnelle de Vladimir à la guerre contre Bardas Phocas ni de sa venue à cette date à Constantinople. De même les Byzantins, Skylitzès, Cédrénus, Zonaras, Psellus, qui ne mentionnent très succinctement l'arrivée du corps russe à Constantinople qu'après avoir parlé du mariage de Vladimir, se taisent complètement sur ce point particulier. Enfin et surtout, argument le plus sérieux, la *Chronique* nationale russe dite *de Nestor* ignore absolument toute venue du prince de Kiev dans Tsarigrad et il paraît bien difficile d'admettre que cette source, malgré ses lacunes et ses imperfections, se soit tue entièrement sur un fait aussi considérable. Toutefois, comme Yahia, sans nier formellement la chose, se borne à ne rien dire, et que les autres Orientaux affirment, au contraire, catégoriquement ce fait, nous

(1) Il mourut en 1233.

(2) Il mourut en 1273.

(3) Faudrait-il croire avec le baron Rosen à une conjecture personnelle d'Elmacin, ou bien ce chroniqueur a-t-il eu à sa disposition pour la connaissance de ces faits une source que Yahia n'a pas connue et à laquelle il aurait emprunté en bloc le récit de tous les faits qui n'ont point eu la seule Syrie pour théâtre? La principale différence entre les deux historiens consiste précisément dans la manière dont ils exposent cet ordre de faits. Voy. dans Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, pp. 148 à 155, l'énumération des autres sources (*Récit sur les Latins*, *Éloge de Vladimir* par le métropolite Hilarion, etc.,) qui font des allusions plus ou moins directes à cette venue du prince de Kiev à Constantinople. Il en existe surtout une fort nette dans l'unique traduction latine que nous possédions de la *Chronique* de Skylitzès, éd. Gabius, p. 150. La question demeure pendante.

accepterons provisoirement leur version avec M. Ouspensky et M. Wassiliewsky surtout qui a étudié de si près la valeur de ces témoignages, et jusqu'à nouvel ordre nous admettrons avec eux la présence de Vladimir à Constantinople à la tête de ses bandes (1).

Cette fois, donc, il ne s'agissait plus de l'arrivée à Byzance de groupes isolés et peu nombreux de guerriers scandinaves venant prendre du service auprès des basileis. Cette fois, comme aux temps déjà éloignés de Nicéphore Phocas, c'était de nouveau une odyssée véritable, une troupe considérable, un groupe compact organisé en véritable corps indépendant, une *droujina*, suivant l'expression russe contemporaine. Même ces six mille guerriers qui devaient sauver l'empire allaient en même temps constituer le noyau primitif sans cesse renaissant du corps auxiliaire russe permanent, de la *droujina* fameuse qui devait devenir par la suite un des plus fermes soutiens des basileis, fournir leur célèbre garde varangue, s'illustrer durant de si longues années sur tous les champs de bataille de cette portion du monde, arroser de son sang toutes les frontières de l'empire, du sud au nord comme de l'occident à l'orient (2). La grande majorité de ces guerriers d'élite, force première des armées byzantines, bataillon sacré sans cesse renaissant, presque toujours invincible, furent constam-

(1) Voy. Ouspensky, *L'Empereur Basile le Bulgaroctone*.

(2) L'allusion faite par la *Chronique* dite *de Nestor* à l'envoi par Vladimir des Varègues mécontents à Constantinople vers 980, puis l'envoi en 988 des six mille guerriers russes au secours de Basile II contre Bardas Phocas, envoi mentionné à l'envi par Yahia, Elmacin, Ibn el-Athir, aussi par les historiens byzantins et arméniens, par l'excellent chroniqueur contemporain Acogh'ig surtout, si véridique comme la plupart des historiens de sa race, auteur de renseignements chronologiques si précis, de même par son continuateur Arisdaguès de Lasdiverd, tous ces faits, en un mot, ont été l'occasion pour M. Wassiliewsky, désireux de réfuter un des plus notables adversaires de la théorie normande des origines russes, M. S. A. Guédéonov, de publier en 1874 et 1875 dans la *Revue du Ministère de l'Instruction publique russe*, une série d'articles d'une science profonde, sous ce titre : *La droujina væringo-russe et væringo-anglaise à Constantinople aux XIe et XIIe siècles*. Dans ce long et ingénieux mémoire, merveilleusement bourré de faits, le savant byzantiniste russe, se basant surtout sur le témoignage de Psellus et de Michel Attaliote, a victorieusement et, je le crois, définitivement prouvé contre ses contradicteurs l'identité des Russes avec ceux qu'on appelle Vœrings, Varègues, Varangues et Varangiens. Les deux appellations sont synonymes, et jamais, malgré tout ce qu'on a pu dire, les historiens n'ont fait de distinction entre ces deux entités (voy. surtout à la page 124 du dernier article). A la fin du mémoire, M. Wassiliewsky parle des Varègues anglais qui vers la fin du XIe siècle commencèrent à remplacer de plus en plus leurs collègues d'origine russe dans les armées byzantines. En un mot, le savant byzantiniste, reprenant dans ces pages d'un si vif intérêt toute cette grande question des Varègues, a rédigé de main de maître l'historique de la présence des guerriers russes et northmans dans les armées impériales aux Xe et XIe siècles. J'ai fait à cet excellent travail de nombreux emprunts.

ment de véritables Varègues russes. Mais à côté d'eux, dès le règne de Basile II, on vit figurer par petits groupes, plus souvent à l'état d'individus isolés, de vrais Northmans d'Islande et de Scandinavie. Les noms de quelques-uns de ces preux presque légendaires nous ont été conservés par les Sagas. Certainement ce furent des personnages historiques, bien que leur individualité ne nous apparaisse plus qu'à travers une brume profonde sous l'amoncellement des récits légendaires du nord. Tels furent entre autres : l'Islandais Bolli ou Bollason qui, après maintes aventures, s'en vint, dit la Saga, à Miklagard, qui est Constantinople, y entra dans le corps des Værings impériaux (1), y demeura de nombreux hivers et se montra toujours parmi les plus braves et plus renommés guerriers du nord (2); puis Ghest, fils de Thorgall, qui, après avoir tué en 1007 Stir, un des princes d'Islande, se sauva à Miklagard, espérant y être mieux caché, et s'y engagea dans les Værings. Il fut retrouvé parmi ceux-ci par Thorsteinn, le fils de sa victime, qui le tua au milieu du repas de ses compagnons d'armes en l'an 1011 (3), « car c'est l'usage des Værings et Northmans, dit la Saga, qu'ils passent la journée à jouer et à lutter ensemble ». Les Værings, accourus au bruit, voulurent massacrer Thorsteinn, parce que c'est le châtiment de celui qui commet un meurtre dans un repas. Il doit aussi perdre la vie. Mais Ghest délivra Thorsteinn de ce péril en payant pour lui le prix de rachat et en faisant sa paix avec lui.

CALICE byzantin en cristal de roche, avec monture en argent doré et gemmé. — Xe ou XIe siècle. — (Trésor de Saint-Marc, à Venise.)

Dans la Njála Saga (4) encore, nous voyons le Northman Kolskeggr se

(1) Wassiliewsky, *Droujina*, etc., p. 14. *Saga de Laxdael*, éd. de 1827, p. 315.
(2) Il dut arriver à Constantinople, d'après M. Wassiliewsky, après l'an 1023 ou l'an 1026.
(3) *Saga de Viga-Stir*. M. Wassiliewsky explique que cette date de 1011 n'est pas certaine.
(4) Ou *Njals Saga*.

rendre du Danemark par la Russie à Constantinople, où il servit en qualité de Væring. Il s'y maria, fut nommé hétériarque, c'est-à-dire chef des gardes étrangers, et y mourut vers 1017 (1). Dans la Hallfredar Saga encore, Gris Sæmingarson est cité comme un homme riche ayant beaucoup d'amis, ayant été dans tout Miklagard, et y ayant recueilli de grands honneurs. Lui aussi vivait vers le commencement du XIe siècle.

Ces fugitifs aperçus que nous livrent ces poèmes héroïques du nord sur la vie de tous ces guerriers accourus des neiges boréales pour prendre service et faire fortune dans Miklagard la merveilleuse auprès du grand basileus des pays du Levant, ne sont-ils pas comme une fenêtre ouverte sur des réalités qui nous échappent, hélas, tant ces sources mêmes sont pauvres et rares, mais qui dépassent en intérêt puissant les plus romanesques récits de la Fable?

CALICE byzantin en sardonyx, avec monture d'argent doré. — X^e ou XIe Siècle. (Trésor de Saint-Marc, à Venise.)

A partir donc de cette année 988, ce premier grand corps de six mille guerriers russes partis de Kiev, divisé plus tard, au dire de Codinus, en douze bataillons de cinq cents hommes chaque, chacun ayant sa bannière propre, se maintint constamment dans les armées impériales (2). Constamment de nouveaux arrivants venaient combler les vides amenés dans le groupe primitif par la guerre, la maladie ou le retour dans leur patrie des guerriers retraités. C'étaient des gens de pied, les Russes mettant le fantassin bien au-dessus du cavalier.

Les recherches de M. Wassiliewsky consignées dans les articles dont j'ai parlé tout à l'heure (3) ont jeté un jour très nouveau sur l'existence à

(1) M. Wassiliewsky penche plutôt pour la date de 1030.

(2) Voyez le précieux témoignage du récit de la rixe de Mousch entre Russes et Arméniens lors de l'expédition d'Arménie de l'an 1001.

(3) Note 2 de la p. 719.

partir de 988, à travers les règnes suivants jusqu'au delà de 1050, de cette droujina russe à Constantinople. Le chiffre de six mille guerriers semble s'être maintenu à peu près constamment. De temps en temps, des odyssées plus nombreuses venaient compléter le fameux corps auxiliaire, telles les bandes de Chrysochir et d'autres grands chefs venant par le Dniéper et la mer Noire à travers le pays redouté des Petchenègues chercher fortune à Constantinople.

Cette présence ininterrompue d'un corps auxiliaire russe dans la capitale étant maintenant un fait acquis à la science, il faut avec M. Wassiliewsky distinguer entre ceux de ces Varangiens qui formaient la « droujina » impériale proprement dite, principal corps de la garde du basileus, et ceux constituant la masse du corps, la « grande droujina (1) », qui, cantonnés d'ordinaire en Asie, faisaient partie de l'armée régulière, combattant sur la frontière de Syrie, ou parfois en Italie plutôt que sur la frontière du nord, on conçoit pour quels motifs. Ce serait donc une erreur fort grande de croire que tous ces Værings de la fin du xe siècle et du xie faisaient partie de la garde même des empereurs. Les Russes, durant cette longue période, constituent le corps allié mercenaire par excellence, τὸ συμμαχικόν ou ξενικόν, et, dans ce grand corps, il y a un corps élu, celui de la garde. Dès cette seconde portion du règne de Basile II les témoignages sont très nombreux de l'existence certaine et de l'importance de l'élément russe, tauroscythe, dans les troupes impériales combattant en Italie ou sur la frontière d'Asie, parfois même en Bulgarie (2). Sous les règnes suivants, ces témoignages historiques deviendront bien plus nombreux encore (3). Par le

(1) Ou encore Varangiens du Palais et Varangiens extérieurs. Sur l'origine même de ce mot Varangien, voy. le mémoire de M. Wassiliewsky, dernier article, page 112.

(2) Nous verrons en 1016, lors des victoires de l'armée impériale en Péloponèse, un tiers du butin attribué aux mercenaires russes, qui devaient donc être fort nombreux. De même, en 1019, nous verrons le catépano d'Italie battre les Normands et le partisan lombard Mele à Cannes avec l'aide des Russes que l'empereur lui a envoyés, « les hommes les plus vaillants qu'il pût trouver », dit le moine Aimé. — « En 1020, dit M. Brosset dans ses notes à l'*Histoire de la Géorgie*, Basile arrive sur les frontières d'Asie avec toutes les troupes de la Grèce et une foule d'étrangers. Lors de la rébellion de Xiphias, les Russes battent les Géorgiens le 11 septembre 1022. En 1024 l'expédition de Chrysochir n'est qu'un indice de l'affluence toujours croissante des guerriers russes vers le midi. En 1024 le généralissime Oreste part pour reconquérir les thèmes italiens avec des Russes et d'autres guerriers de toute race. »

(3) Dans Codinus encore, qui écrivait au xve siècle, il est question des gardes varangiens russes au service de l'empereur. Cet auteur les compare au régiment impérial « qui, dans l'antiquité — c'est-à-dire dans le xie siècle, — était de six mille guerriers ».

récit d'un fait survenu en 1034 nous savons qu'au moins une partie considérable de cette « droujina » des six mille avait à cette époque ses quartiers d'hiver habituels dans le thème des Thracésiens. Douze ans auparavant il avait hiverné, nous le verrons, aux environs de Trébizonde avec le basileus Basile en personne.

Les Varangiens russes avaient une église particulière à Byzance, Notre-Dame des Varangiens, la « Panagia Varangiotissa », qui s'élevait contre la façade occidentale de Sainte-Sophie, dans son voisinage immédiat (1). Ce devaient être des Russes orthodoxes. Le corps spécial des Varangiens de la garde avait ses quartiers au Palais (2).

Suivant toute apparence, l'arrivée des guerriers russes à Constantinople allait procurer à Basile les premiers moments heureux éprouvés par lui dans sa vie déjà si cruellement travervée par tant d'incessantes infortunes. Dans l'absence presque complète de récits contemporains nous avons peine à nous représenter l'abîme de malheurs au milieu desquels se débattaient l'empire et la fortune de la maison de Macédoine en ce terrible commencement de l'an 988, alors que les troupes du prétendant maître de l'Asie garnissaient la rive méridionale du Bosphore, grossissant incessamment leurs bataillons, et que des fenêtres du Palais Sacré, où l'on attendait anxieusement l'arrivée des fantassins du nord, suprême secours du ciel, on pouvait entendre les cris de joie et les injurieuses clameurs de tous ces Asiatiques!

Il est possible de retrouver un lointain écho de ces terribles souffrances, de toutes ces dramatiques péripéties de l'histoire byzantine et bulgare du xe siècle, dans une source contemporaine publiée en partie depuis longtemps, mais demeurée très peu connue jusqu'à ce jour; j'ai nommé quelques-unes parmi les poésies de Jean Géomètre qui se rapportent certaine-

(1) Voyez Belin, *Histoire de l'Église latine à Constantinople*, Paris, 1872, p. 166.

(2) A partir de 1050, à côté des Russes et des quelques Scandinaves, on voit affluer, de plus en plus nombreux dans ce corps auxiliaire, des Francs et des Italiens, des Normands Italiens surtout, des hommes comme Hervé le Francopoule et Roussel de Bailleul aux temps d'Alexis Comnène. Peu à peu ces nouveaux venus finissent par être de beaucoup les plus nombreux. Enfin, dès la fin du xie siècle, commence l'exode à Constantinople des Anglo-Saxons qui deviennent les nouveaux Varangiens et se substituent définitivement aux Russes un peu avant la première Croisade.

ment à la période dont j'écris l'histoire. Ces poésies, que j'ai citées plusieurs fois déjà (1), nous renseignent en termes saisissants sur cet abîme de maux de toutes sortes dans lequel Byzance fut précipitée au commencement du règne de Basile II et dont elle fut délivrée par les événements de la fin de 988 et des premiers mois de 989, c'est-à-dire avant tout par le secours des guerriers varègues. Les courtes phrases pleines d'un âpre désespoir du chrysobulle de l'an 989 dont je vais bientôt parler sont ici remplacées par des images vivantes, palpables, pleines d'un navrant réalisme. L'indignation de la fierté byzantine humiliée se révèle dans ces vers par d'amers sarcasmes contre les Bulgares et leur prince, par des menaces et des malédictions contre les ennemis de l'empire, menaces et malédictions tristement, douloureusement mêlées au souvenir de l'époque brillante et heureuse, hélas encore si proche, du règne de Nicéphore Phocas.

Loin de la patrie (2) est le titre d'une pièce assez longue qui peint en traits de feu l'état des esprits à Byzance à cette époque mémorable de l'histoire de l'empire et les calamités sous lesquelles la patrie grecque se trouvait accablée. Une description très vivante, peut-être unique dans la littérature byzantine, des malheurs du paysan, du laboureur, en proie aux mille maux de la guerre civile et de la guerre étrangère, donne un prix inestimable à ce morceau littéraire. La mention qu'on y retrouve de l'horrible sécheresse printanière doit la faire rapporter précisément au printemps de l'an 989, alors qu'à tant de maux était venue se joindre cette cruelle absence de l'eau du ciel. Dans cette même pièce enfin, il est parlé d'un incendie à nous inconnu qui avait détruit une foule d'édifices dans la capitale et fait de nombreuses victimes. Les allusions à la guerre civile en Asie, aux incursions des Bulgares à l'Occident, sont fort transparentes. Les fils d'Amalek, qui viennent porter le pillage jusque sous les murs de Constantinople, sont bien certainement les soldats du tsar Samuel, peut-être aussi les mercenaires sarrasins de Bardas Phocas.

Une autre poésie du même Jean Géomètre, d'un tour certainement satirique, mais qui malheureusement ne nous est parvenue qu'incomplète

(1) Voy. p. 641.

(2) Εἰς τὴν ἀποδημίαν. Cramer, *op. cit.*, IV, 322. — Voy. encore Wassiliewsky, *Fragments russo-byzantins*, p. 174.

et mutilée, est également très précieuse parce qu'elle fait une allusion fort claire à cette alliance de l'empire d'Orient avec Vladimir, alliance au sujet de laquelle nos connaissances sont tellement restreintes que nous en sommes pour ainsi dire réduits à la deviner. Celle-ci est dédiée « aux Bulgares (1) ». En voici à peu près le texte dans sa forme d'une si amère ironie. « Acceptez, Thraciens, les Scythes pour alliés contre vos amis, jadis unis à vous contre eux. Réjouissez-vous et applaudissez, peuples bulgares. Vous avez maintenant, vous portez le sceptre, le diadème et la pourpre (ici un vers omis). (Il) mettra à nouveau et pour longtemps vos cous sous le joug et vos pieds dans les ceps. Il couvrira vos dos et vos reins de cicatrices nombreuses, parce que, refusant de travailler (comme des esclaves), vous avez osé porter (la pourpre et le diadème) ; telle sera la fin de tout cela. »

COUPE qu'on croit de turquoise, avec monture d'or gemmé et filigrane, ornée de place en place d'émaux cloisonnés. — Trésor de Saint-Marc, à Venise.

Par les Thraciens, le poète désigne certainement les Grecs. Comme d'autre part ce sont certainement les Bulgares qu'il désigne sous le nom de leurs anciens amis et alliés, il est évident qu'il faut entendre par « Scythes » les Russes. C'est contre ces derniers, en effet, que, à l'époque des Tzimiscès et des Sviatoslav, les Bulgares, alliés aux Grecs, luttaient avec acharnement.

Mais, à l'heure présente, combien les choses étaient changées! C'étaient maintenant les Scythes, c'est-à-dire les Russes, qui devenaient les auxiliaires des Grecs contre leurs anciens amis et compagnons d'armes. Comme cette pièce de vers se rapporte donc certainement à l'époque de la guerre bulgare, elle se trouve tout naturellement placée dans l'œuvre du poète auprès de celle, dont j'ai parlé déjà, adressée au tsar Samuel, « le fils

(1) Εἰς τοὺς Βουλγάρους. Cette pièce de vers suit de très près dans le texte manuscrit celle sur le *Comitopoule* (voy. p. 643). Cramer, *op. cit.*, IV, 282.

du Comite ». Au point de vue de l'histoire russe, elle correspond, par contre, bien exactement à l'époque du règne de Vladimir. Nous y trouvons même une allusion significative qui tendrait à confirmer ce soupçon déjà formulé par divers érudits au sujet de l'alliance conclue à ce moment entre le basileus et le prince de Kiev, à savoir que les plus anciennes démarches concernant cette alliance et la demande de secours adressée par le Palais Sacré à Vladimir avaient dû avoir pour toute première origine les progrès incessants, si dangereux pour l'empire, de la guerre bulgare. En d'autres termes, ainsi que je l'ai dit plus haut (1), il semble aujourd'hui très possible que dès 986, aussitôt après la grande déroute de la Porte Trajane, la cour byzantine, épouvantée, ait cru devoir, alors déjà, demander au prince de Kiev des secours en hommes. Très probablement les six mille guerriers que nous allons voir arriver à Constantinople au printemps de l'an 989, avaient été d'abord destinés à la guerre de Bulgarie, et si cette destination avait été depuis changée, c'est que la révolte de Bardas Phocas survenue sur ces entrefaites et l'attaque imminente de la capitale par les troupes du prétendant avaient créé à ce moment un danger encore plus menaçant, et c'est bien à ce corps de troupes, dernier espoir de la dynastie macédonienne, que doivent se rapporter les paroles de Jean Géomètre.

Quant au diadème et aux autres emblèmes arborés par le « Comitopoule », ces produits merveilleux sortis des fabriques impériales byzantines pour orner le corps d'un barbare, scandale qui excitait à un si haut degré — nous le voyons par ces vers — l'indignation du patriotisme byzantin, nous savons que le fils de Schischman, s'étant fait proclamer basileus, avait audacieusement arboré les insignes de la toute-puissance réservés à cette dignité suprême et nous verrons qu'à la prise d'Ochrida, sa capitale, en 1018, les vainqueurs s'emparèrent de tous ces attributs matériels de sa courte royauté.

Mais un autre témoignage encore, auquel j'ai fait allusion déjà, nous est demeuré, bien autrement frappant, de la détresse dans laquelle se débattait l'empire en cette année de misère atroce. Il nous est fourni, circonstance dramatique, par le basileus Basile en personne sous une forme véritablement touchante :

(1) Voy. p. 708, note 1.

Nous possédons de ce prince une Novelle fameuse (1) abrogeant celle jadis édictée par Nicéphore Phocas (2) pour combattre le développement excessif du monachisme et la multiplication des monastères, circonstances si funestes au progrès régulier des ressources économiques et militaires de l'empire (3). Or, non seulement ce document, qui autorise à nouveau les acquisitions de biens-fonds par les communautés religieuses et l'érection de nouveaux monastères, est à plus d'un titre précieux pour nous par les dispositions mêmes qu'il édicte ; non seulement, par une véritable bonne fortune, il se trouve daté du 4 avril de l'an 988 (4), précisément du moment le plus terrible de cette terrible année 988 qui vit les forces du prétendant d'Asie bloquer Constantinople, qui vit aussi les Russes accourir au secours du basileus et se convertir en masse avec leur prince au christianisme, mais encore, et c'est là l'intérêt réellement capital qu'il présente, le basileus y a fait figurer en tête de ces dispositions nouvelles un préambule émouvant dans lequel il annonce que ce sont les calamités affreuses dont son peuple se trouve accablé depuis le commencement de son règne, qui l'ont poussé à révoquer ainsi les mesures hostiles à la religion prises par son prédécesseur. Cet exposé de motifs, qui est bien plutôt l'éloquent exposé des souffrances publiques ouvertement et franchement avouées par le chef de l'État aux abois, ne manque pas de grandeur. L'empereur semble encore espérer, en révoquant ainsi les décrets de Nicéphore, faire cesser les désastres qui affligent l'empire depuis la promulgation de ces lois impies.

« Notre Majesté provenant de Dieu, s'écrie le basileus, a ouï affirmer par beaucoup de vénérables religieux qui ont fait leurs preuves de haute piété et de grande vertu, ainsi qu'à beaucoup d'autres personnages vénérables, que les lois édictées par notre prédécesseur Kyr Nicéphore (5) au sujet des saints monastères et des fondations pieuses ont été l'origine et la cause de tous les maux affreux dont l'empire souffre actuellement, de la

(1) Le titre en est : *Novelle de notre pieux basileus Basile le Jeune ou le Porphyrogénète abrogeant la constitution du basileus Nicéphore sur l'édification des églises et les fondations pieuses.*

(2) Novelle II de cet empereur.

(3) Zachariae v. Lingenthal, *Jus græco-romanum*, t. III. — Mortreuil, *op. cit.*, t. II, p. 3[illegible].

(4) Et non 987, comme le dit, à tort, Mortreuil.

(5) « Le seigneur Nicéphore. »

ruine et du trouble universels de toutes choses, et cela parce que ces lois étaient une offense et une injure non seulement pour ces très pieux monastères et ces établissements charitables, mais pour Dieu même. Or notre expérience particulière nous a de même convaincu de la vérité de ces affirmations, car, à partir de l'époque où ces lois ont été mises en vigueur, nous n'avons plus jusqu'à ce jour éprouvé un seul moment de félicité. Bien au contraire, il n'est pas de calamité que nous n'ayons subie ! C'est pourquoi, par ce présent chrysobulle signé de notre main, nous proclamons à partir d'aujourd'hui les susdits règlements abrogés et ordonnons qu'ils n'aient plus force de loi. Par contre, nous remettons en vigueur les ordonnances jadis justement et pieusement promulguées par notre grand-père Romain Lécapène, par ses prédécesseurs et en particulier par notre aïeul (1) au sujet de ces mêmes saints monastères et des autres fondations pieuses (2). Et pour que nul ne mette en doute l'authenticité du présent décret, nous l'avons signé de notre main et scellé de notre bulle d'or. »

Nous savons que Jean Tzimiscès, aussitôt après son avènement et pour se concilier le patriarche Polyeucte, avait une première fois abrogé ces fameuses ordonnances de son prédécesseur contre l'accroissement exagéré des établissements religieux. Comme nous voyons le basileus Basile les abroger une fois de plus au printemps de l'an 988, on peut en conclure que ces ordonnances si vexatoires pour le clergé avaient été remises en vigueur très probablement par le parakimomène Basile alors qu'il était régent durant la minorité de Basile et de son frère (3), et lorsqu'il se fut vu forcé par Bardas Skléros, l'antagoniste du parti du patriarche, de se jeter dans les bras de Bardas Phocas et de souscrire à toutes les conditions qu'il plut à celui-ci de lui prescrire. Par cette mesure imposée au gouvernement de l'eunuque, Bardas avait dû songer surtout à remettre en honneur la mémoire de son oncle assassiné, exigeant ainsi qu'on rétablît partout les

(1) Basile Ier.

(2) Il fut donc permis dès ce moment d'ériger de nouveaux monastères, dit Mortreuil, mais il paraît qu'à l'abri de cette nouvelle autorisation quelques habitants des campagnes avaient édifié des oratoires qui reçurent le nom de monastères et que des évêques, entraînés par un zèle maladroit, mirent la main sur ces édifices. L'empereur, par une Novelle qui ne nous est point parvenue, mais dont Psellus donne l'analyse, restitua ces propriétés aux villageois. Il n'y eut d'exception que lorsque le nombre des religieux s'élevait au moins à quatre-vingts.

(3) Gfrœrer, *op. cit.*, III, 93.

règlements institués par lui. On s'aperçoit toujours davantage à quel point nos renseignements sur ces premières années du règne de Basile sont désespérément insuffisants.

Je ne pousserai pas plus loin pour l'instant l'étude des dispositions contenues dans ce document précieux. Je ne veux présentement que signaler ce cri de détresse pour ainsi dire officiel de ce jeune souverain qui était pourtant le plus énergique des basileis. Quelle suite ininterrompue de malheurs publics ne fallait-il pas pour arracher un pareil aveu à un tel homme? Ce cri de douleur, c'est le résumé des souffrances de douze années de règne, à partir de la mort de Jean Tzimiscès, ce sont les luttes civiles contre les Skléros et les Phocas, les guerres contre les Bulgares qui profitent avec ardeur de ces troubles intérieurs de l'empire, le désastre de la Porte Trajane, les campagnes pénibles contre les Arabes, l'hostilité sans cesse menaçante des Russes, les craintes pour les thèmes italiens convoités à la fois par l'émir de Sicile et l'empereur allemand, ce sont enfin les calamités d'ordre intérieur, s'unissant à toutes celles-là : la sécheresse, le manque de récoltes, la famine ! Ce sont tant de malheurs qui, cette fois, comme toujours aux époques de ferveur religieuse causée par l'infortune, poussent les princes comme les peuples à faire leur paix avec Dieu, à conjurer sa colère en se rapprochant de l'Église, en la comblant de bienfaits pour se

MOSAÏQUE BYZANTINE de la fin du XIe Siècle, de l'église du couvent de Saint Luc, en Phocide. — Saint Daniel l'Ascète. (Photographie communiquée par M. G. Millet.)

la concilier. De tout temps les prêtres et les moines, tous les gens d'église, se sont montrés passés maîtres à profiter habilement de ces circonstances pour ressaisir ce qu'ils avaient pu perdre d'influence ou de privilèges dans des époques plus heureuses.

Une preuve de plus nous est donnée des embarras cruels parmi lesquels se débattait à cette époque le gouvernement du basileus Basile, par son attitude à l'endroit du Khalife d'Égypte. Abou'l-Mahacen et El-Aïni, écrivains arabes du xve siècle, racontent tous deux qu'en l'an 377 de l'Hégire, qui va du 3 mai 987 au 20 avril 988, probablement à la fin de cette année, qui correspond précisément à l'époque de la plus grande détresse de Basile, le Khalife El-Aziz, désirant vraisemblablement tirer parti de cette situation si embarrassée de son éternel adversaire, fit équiper en Égypte une flotte pour aller ravager les côtes de l'empire de Roum, mais que, cette flotte ayant été incendiée, diverses personnes furent soupçonnées d'avoir commis ce crime par malveillance (1). « Après cela, continuent les deux chroniqueurs, les ambassadeurs du basileus de Roum arrivèrent par mer au port de la cité de Jérusalem (2) et se rendirent de là au Kaire, porteurs de cadeaux pour le Khalife et de propositions de paix (3). El-Aziz, accueillant favorablement ces ouvertures pacifiques du basileus, posa des conditions très dures, qui furent toutes acceptées par les ambassadeurs chrétiens. Ils s'engagèrent entre autres à rendre la liberté à la masse des captifs musulmans retenus prisonniers par toute l'étendue de l'empire, à permettre que le nom du Khalife fût proclamé à la prière officielle du vendredi dans la mosquée de Constantinople (4), à laisser transporter au Kaire toutes les marchandises qu'il plairait au Khalife de désirer : en d'autres termes, à lever toutes les prohibitions qui s'opposaient au commerce des sujets de l'empire avec l'Égypte. »

Ces renseignements curieux, bien qu'ils soient passés sous silence par les écrivains plus anciens et qu'ils nous soient fournis par des chro-

(1) Il me semble qu'il y a dans la fin de ce récit quelque confusion avec celui de l'incendie de la flotte égyptienne quelques années plus tard, en 996.

(2) Jaffa ou Ascalon.

(3) El-Aïni est seul à dire qu'ils apportaient aussi de l'argent pour l'entretien de l'église de la Résurrection à Jérusalem.

(4) On sait que la mention du nom du prince dans la prière officielle du vendredi est un des attributs de la puissance souveraine du Khalife.

niqueurs d'une époque assez récente, semblent très véridiques (1). Certes ils sont une preuve frappante de la détresse dans laquelle se trouvait Basile à ce moment, puisque nous voyons ce fier basileus à cette fin de l'année 987 ne pas hésiter à obtenir du Khalife un armistice à tout prix, aux conditions les plus humiliantes, certainement pour pouvoir consacrer toutes ses forces à écraser la rébellion de Bardas Phocas. C'était le moment même où il dépêchait une autre ambassade au prince des Ross pour réclamer son appui matériel, où il envoyait à Trébizonde le Daronite pour organiser une diversion en arrière des forces du prétendant asiatique.

Le but principal de cette ambassade au Kaire était le désir bien naturel de se garantir des attaques possibles des flottes égyptiennes, attaques qui eussent pu compliquer infiniment une situation déjà si dangereuse, peut-être bien aussi d'empêcher une alliance de Bardas Phocas avec le Khalife. Il fallait que le basileus et ses conseillers fussent bien décidés à subir momentanément toutes les humiliations pour qu'ils acceptassent cette condition de permettre la prière officielle au Khalife dans la mosquée à Constantinople. De ce fait ils reconnaissaient solennellement le Fatimite du Kaire comme chef universel de l'Islam, ce qui était pour El-Aziz d'une importance capitale.

Certains apprendront peut-être avec étonnement l'existence d'un pareil édifice dans la ville des basileis aimés du Christ, dans la Ville gardée de Dieu, protégée par la Vierge toute sainte ! C'est cependant un fait historique très connu. Constantin Porphyrogénète rapporte la première fondation de cette mosquée de Constantinople à l'an 717, lors du siège de la capitale byzantine par Mosléma, fils d'Abd el-Mélik, qui en exigea la construction. L'écrivain oriental Mokaddasy, confirmant ce fait, dit que cet édifice était situé derrière l'Hippodrome, en face du Grand Palais, et qu'il fut « imposé par le chef musulman vainqueur au chien (lisez souverain) des Grecs ». Les émirs sarrasins prisonniers à Constantinople avaient d'ordinaire leur logement dans les dépendances de la mosquée (2).

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 158, surtout la fin.

(2) En 1049 ou 1050, le basileus Constantin, pour plaire au Seldjoukide Togroul beg, fit restaurer la mosquée de Constantinople. En 1189, Saladin, ayant envoyé une ambassade à Constantinople pour conclure une alliance avec l'empereur Frédéric Barberousse, adjoignit à ses envoyés un *hâtib* ou prédicateur, une chaire et plusieurs lecteurs du Coran et mouez-

Revenons au grand drame qui se déroulait sous les murs de Constantinople. Vers la fin de l'an 988, peut-être seulement dans les premières semaines de l'année suivante, soit que Vladimir accompagnât ses guerriers, soit qu'il fût demeuré à Kiev, le secours des six mille Russes, tant attendu, tant désiré dans la grande capitale aux abois, arriva enfin. C'était le salut, c'était la délivrance. Aussitôt les choses changèrent comme par miracle. Constantinople voyait avec transport entrer dans ses murs en qualité d'alliés et de sauveurs ces mêmes fameux guerriers varègues qui, seize années auparavant, avaient failli détruire l'empire et avaient si obstinément résisté aux attaques furieuses des Immortels de Jean Tzimiscès.

MOSAÏQUE byzantine de la fin du Xe siècle, de l'église du couvent de Saint-Luc, en Phocide. — Saint guerrier. Photographie communiquée par M. G. Millet.

Ces négociations avec Vladimir qui embrassaient à la fois toutes ces questions si graves de la conversion en masse du peuple russe, du mariage du prince avec une Porphyrogénète, des secours en hommes accordés par Vladimir à ses beaux-frères, avaient pris vraisemblablement beaucoup de temps depuis l'automne de l'an 987, alors que la rébellion de

zims. Le jour de l'entrée de l'ambassade, « jour mémorable », dit l'ambassadeur dans son rapport, le *hâtib* monta dans la chaire et, en présence d'une foule de marchands musulmans établis à Constantinople, dit en grande pompe la prière officielle au nom du Khalife abbasside.

Bardas Phocas s'était accrue dans des proportions si redoutables. Il est probable que durant toute cette période d'anxieuse attente, Basile, presque privé de troupes, réduit à quelques corps de la garde, avait dû forcément se tenir de longs mois sur la plus stricte défensive en face de l'armée rebelle campée sur la côte d'Asie. Et cependant celle-ci n'avait pas osé se risquer à attaquer directement l'immense capitale, à entrer en lutte dans une guerre de rues avec ses innombrables défenseurs civils. Ce ne put être que bien tard dans ce douloureux hiver, dans les premières semaines de l'an 989 probablement, après avoir reçu enfin le contingent russe tant désiré, que Basile, non sans avoir préalablement mis vainement tout en œuvre pour acheter Kalocyr Delphinas, chef de la portion de l'armée rebelle campée à Chrysopolis, et pour le décider à se retirer (1), se vit enfin en état de passer de la défensive à l'attaque. Nous savons par Yahia qu'il avait en même temps envoyé par mer à Trébizonde, la voie de terre étant coupée, le magistros Daronite, pour y assembler des troupes et tenter une diversion dans le dos des forces rebelles. Ce grand seigneur arménien, chef de la

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale. — Impératrice byzantine. Derrière elle, deux officiers (des spatharires).

(1) Skylitzès affirme la chose formellement.

famille princière du Darôn, passé au service du basileus, était tout désigné pour cette entreprise en ces régions.

Très certainement, tout le long de cette interminable période d'angoisses, Basile avait dû se sentir fort soutenu par la courageuse attitude de la population constantinopolitaine, qui paraît vraiment en avoir imposé aux troupes d'Asie. Toutes ces foules urbaines étaient encore en ce siècle essentiellement dynastiques. On verra de même que les habitants d'Abydos défendirent vaillamment leur cité contre les forces rebelles assiégeantes.

De nuit, très secrètement, les bâtiments de transport de la flotte impériale transportèrent le corps russe tout entier avec les autres mercenaires, certainement aussi tout ce qui restait de troupes grecques disponibles (1), sur la rive d'Asie. Le jeune basileus accompagnait le corps expéditionnaire probablement avec son frère Constantin. Peut-être bien Vladimir était-il également présent à la tête de ses guerriers. Nous ignorons sur quel point du rivage bithynien se fit le débarquement. Sur toute cette fin de cette grande sédition militaire, nous possédons les informations les plus insuffisantes.

Psellus, qui confirme au sujet de l'arrivée du contingent russe les renseignements des chroniqueurs orientaux, raconte que les guerriers de Scythie tombèrent au point du jour sur les soldats de Bardas. Ceux-ci s'attendaient si peu à être attaqués, que beaucoup étaient encore attablés, alourdis par l'ivresse. Ce dut être dans un des derniers jours de février ou un des premiers jours de mars (2). Acogh'ig dit que le lieutenant de Bardas avait établi son camp retranché en face de la capitale, de manière à intercepter toute communication entre la grande cité et

(1) « Les troupes qui étaient dans la ville, ainsi que les troupes occidentales », dit Acogh'ig, *op. cit.*, p. 178.

(2) Voy. dans Wassiliewsky, *La droujina varingo-russe*, 1er art., p. 122. On ne peut se fier ici aux dates de Muralt. — M. Ouspensky, dans son compte rendu du livre du baron Rosen, croit que la bataille de Chrysopolis eut lieu peut-être déjà dans le cours de l'été de l'an 988 et qu'il se passa plusieurs mois entre cette victoire et celle d'Abydos. C'est aussi l'opinion du baron Rosen qui place également la victoire de Chrysopolis dans l'été de 988. Acogh'ig (ch. XXVI) dit en parlant de la bataille d'Abydos : « L'an suivant, — c'était encore au printemps ».

le Bosphore. Ce fut à l'assaut de ce camp que se ruèrent les gigantesques guerriers russes, après s'être tenus cachés jusqu'à la pointe du jour. En même temps, les bâtiments pyrophores couvraient de feu grégeois la face du camp adossée au rivage. Les rebelles, surpris, s'élancèrent en désordre contre les assaillants. Il était trop tard. Les uns furent massacrés par les Russes sortis en hurlant de leurs embuscades, les autres jetés à la mer. Ce dut être une affreuse et complète déroute, comme dans toutes les surprises de ce genre. Skylitzès, Cédrénus, Zonaras disent que la victoire des impériaux fut facile. Les deux grands chefs des rebelles, Kalocyr Delphinas et Nicéphore l'aveugle, le frère de Bardas Phocas, jadis mutilé par ordre de Jean Tzimiscès, tombèrent aux mains des impériaux, avec la plupart des chefs secondaires. On les conduisit liés à leur vainqueur. Il les fit empaler, pendre et crucifier. Kalocyr Delphinas subit le supplice infamant sous les yeux de l'armée loyaliste, suspendu à un gibet dressé sur la hauteur où il avait fait disposer sa tente. Probablement on apercevait cette scène des remparts et des fenêtres de la capitale. « Chaque chef rebelle, disent les sources, fut puni suivant la responsabilité qu'il avait encourue. » Seul l'infortuné Nicéphore, que son état de cécité rendait moins dangereux, fut épargné et jeté dans un cachot.

Après cette victoire qui dut paraître à Constantinople comme un éclatant miracle et y exciter des transports de joie, après ces terribles exemples calculés pour jeter l'effroi dans les âmes de ce qui restait de rebelles, le jeune basileus rentra au Palais Sacré pour préparer l'attaque suprême contre le prétendant. Celui-ci, qui, probablement, se tenait quelque peu en arrière avec les troupes de réserve, à Nicée peut-être, n'avait cependant point perdu courage à ces nouvelles pour lui si affreuses. Acogh'ig, très bien informé de tout ce qui concerne ses compatriotes, raconte qu'aussitôt après cette première bataille perdue, il congédia subitement tous ses contingents géorgiens. Pour que le prétendant se privât ainsi de ses meilleurs et plus dévoués soldats, il fallait qu'il y fût contraint par quelque circonstance très grave. C'est encore Yahia qui s'est ici chargé de nous éclairer :

Nous avons vu que l'empereur avait expédié le Daronite à Trébizonde pour tenter sur les derrières de l'armée rebelle une diversion qui devait

nécessairement avoir pour premier théâtre les contrées avoisinant la Géorgie. C'était pour tenir tête à ce redoutable assaillant que le prétendant s'était vu contraint de se séparer de ses meilleurs soldats et de les renvoyer dans leur pays à la défense de leurs foyers. Réunissant tout ce qui lui restait de troupes, il alla rejoindre devant Abydos son autre lieutenant Léon Mélissénos, résolu à s'emparer avant tout de cette place dont la possession lui était indispensable pour dompter par la famine la capitale qu'il n'avait pu soumettre par la violence. De là il comptait porter plus tard la guerre de l'autre côté des détroits, dans les thèmes d'Europe, décidé peut-être déjà à toutes les trahisons, même à tendre la main au roi bulgare (1).

Le siège d'Abydos fut poussé par l'armée rebelle avec une extrême vivacité. Les partisans de Phocas espéraient emporter la place avant que Basile n'eût achevé d'organiser sa nouvelle expédition. Les habitants, secondés par le peu de troupes fidèles demeurées dans la ville, se défendirent non moins vigoureusement. Le drongaire Kyriakos, haut officier de la marine, envoyé à leur secours par le basileus, certainement avec des troupes de renfort, soutenait leur courage.

Basile était infatigable. A peine débarrassé de cette première armée qui avait si affreusement menacé sa capitale, il s'était remis à l'œuvre avec ardeur. D'abord il fit partir son frère l'autocrator Constantin avec un premier corps. C'est l'unique fois, je le crois, où ce prince, dans sa longue vie, figure comme commandant en chef d'une expédition militaire. Il fut très rapidement suivi sur la rive asiatique par le basileus en personne avec le gros de l'armée. Cette fois encore, les Russes de Vladimir constituaient la principale force de Basile. Psellus dit expressément qu'il avait encore d'autres troupes avec lui.

Donc, avec cette armée, ces mercenaires du nord, avec sa flotte fidèle de navires porteurs du feu grégeois, le jeune basileus aborda une fois encore sur la rive d'Asie, bien plus à l'ouest cependant, aux environs de

(1) Je rappelle que je suis ici Léon Diacre, certainement mieux informé. Skylitzès et Cédrénus, qui ne parlent pas de Léon Mélissénos, font apparaître dès le début Bardas Phocas devant Abydos et disent que c'est lui qui commandait en personne cette portion de l'armée rebelle.

Lampsaque, et vint dresser son pavillon de pourpre et d'or avec tout son camp dans la plaine d'Abydos en face de celui du prétendant. Toutes les forces militaires disponibles de l'empire d'Orient, troupes fidèles et troupes rebelles, se trouvaient en présence (1). Les préparatifs de cette lutte définitive avaient, je l'ai dit, pris de longs mois. On était au printemps de

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale. Jérémie dans la caverne bourbeuse ; David contemplant Bethsabée dans son bain, David agenouillé auprès de son trône vide devant le prophète Nathan ; derrière lui, l'archange Michel.

l'an 989. Les défenseurs d'Abydos, en opposant à l'ennemi une résistance opiniâtre, avaient donné à l'empire le répit qui devait être son salut.

Bardas Phocas, laissant sous Abydos une partie de son monde, vint faire face avec tout le reste de ses guerriers aux troupes des basileis. L'heure était solennelle. Les destinées de l'empire étaient en suspens.

Quelques jours durant, les deux armées semblent être demeurées en présence. Chaque matin, le basileus faisait manœuvrer ses guerriers et cherchait l'occasion propice pour attaquer l'ennemi. Une nuit enfin, celle du

(1) Cependant l'historien arménien Aristagnès de Lasdiverd dit que Basile n'avait pu amener que quatre mille hommes ! — probablement les guerriers russes. Selon cet auteur, Bardas Phocas commandait à des forces bien plus considérables.

vendredi 12 au samedi 13 avril (1), quelques jours après l'apparition en Égypte d'une aurore boréale qui semble avoir très vivement frappé les imaginations dans tout l'Orient, après avoir tout préparé en secret, il fit filer en silence le gros de son armée le long du rivage, tandis que lui-même avec le reste de ses troupes se rapprochait du camp rebelle. Au jour naissant, les impériaux du premier corps réussirent à mettre le feu aux vaisseaux de Bardas Phocas. En un instant, toute cette flotte forma un vaste brasier. Au moment où les premières flammes de l'incendie leur en donnaient le signal, les soldats du second corps, conduits par le basileus, assaillirent de toutes parts aux sons des trompettes l'armée d'Asie. Les troupes rebelles semblent, cette fois encore, avoir été surprises en pleine quiétude, durant le repas du matin. Ce fut un trouble affreux. Beaucoup de soldats de Bardas furent tués, d'autres pris; un grand nombre s'enfuirent à travers la campagne.

Cependant Bardas Phocas, que le danger semblait grandir, s'efforce de rassembler ses troupes débandées. Tout se prépare pour une action générale. L'empereur et Phocas commandaient en chef. « Le jeune basileus, dit Psellus, commençait à avoir beaucoup de barbe au menton. » Constantin, son frère, l'accompagnait, revêtu de la cuirasse, brandissant une très longue lance. Alors se passa un événement extraordinaire. Le prétendant, apercevant Basile qui galopait devant le front des troupes, les disposant au combat, les encourageant de ses discours, fut pris soudain d'un transport de fureur. « Estimant, dit le chroniqueur, que s'il pouvait tuer celui-là, il aurait facilement raison de ceux qui le suivaient, préférant du reste une mort glorieuse à la honte d'une défaite, il voulut se jeter sur Basile, peut-être le provoquer en combat singulier. » Je laisse la parole à Psellus : « Les deux armées étaient en bataille, les impériaux sur le rivage, les rebelles un peu au-dessus sur la hauteur. Un vaste espace vide les séparait. Bardas était comme pris de vertige. Il avait changé de couleur. Toute réflexion semblait avoir abandonné son cerveau. Comme s'il avait pris la décision irrévocable de donner, cette fois, libre cours à la fortune changeante et d'en finir en ce jour d'une ma-

(1) C'est Yahia qui nous fournit cette date précieuse. Elmacin dit que la bataille eut lieu le 12, « le troisième jour du mois de moharrem de l'an 379 de l'Hégire ».

nière ou d'une autre avec les caprices du sort, il se montrait sourd aux avis des augures qui, après avoir consulté les victimes (1), lui déconseillaient la bataille pour ce jour. Et cependant les fâcheux présages n'avaient pas manqué. A peine était-il en selle que son coursier s'abattit. Un second lui fut amené, qui tomba de même au bout de quelques pas. Il remonta sur un troisième. Dès qu'il eut aperçu à nouveau les empereurs, bondissant devant le fossé du camp, donnant de la bride à son coursier, le poussant furieusement de l'éperon, il le lança avec une violence inouïe vers les rangs ennemis. Une troupe de fantassins géorgiens (2) auxquels il avait fait signe, se pressait sur ses pas, de superbes jeunes hommes, d'une audace incomparable, d'une fougue extrême, tous exactement de même taille, vêtus de laine, l'épée à la main. » Ce dernier détail est curieux. Évidemment ces beaux jeunes gens, garde du corps du prétendant, avaient été triés parmi les auxiliaires géorgiens dont j'ai parlé plus haut (3).

Suivi de ces hardis compagnons, Bardas, qui touchait déjà aux premiers rangs des impériaux, toujours poursuivant sa course folle, pique droit au basileus, poussant des cris terribles, tenant la pointe de son glaive dirigée contre lui. Son élan semblait irrésistible. Les deux armées, haletantes, s'étaient arrêtées, témoins éperdus de la lutte épique qui se préparait. Basile, voyant venir ce furieux suivi de tous les siens, attendait le choc devant le front de l'armée, serrant son épée d'une main, de l'autre tenant pieusement embrassée une image de la Vierge, « mère divine du Verbe, arme invincible contre un si grand péril ». Bardas galopait toujours de sa course « pareille à celle des nuées poussées par un vent d'orage ». Des deux ailes et du front de l'armée impériale on le couvrait de traits. Le basileus Constantin en personne, sortant du rang, fit quelques pas à sa rencontre, brandissant sa longue lance. Alors, comme Bardas avait un peu dépassé les siens et qu'il touchait presque au basileus Basile, on le vit soudain, à l'étonnement indescriptible de tous,

(1) Ce passage curieux semble faire allusion à quelque pratique païenne encore tolérée dans les camps. Voici le texte : οἱ μὲν (les devins) γὰρ ἀπείρυον τοῦ μάχεσθαι, τῶν θυμάτων αὐτοῖς τοῦτο διασαφούντων.

(2) Ibères.

(3) Nous avons vu que, d'après le témoignage d'Acogh'ig, le prétendant avait renvoyé en Orient ces auxiliaires géorgiens après la défaite de Chrysopolis. Probablement il n'avait conservé que cette garde fidèle.

tourner sur lui-même comme pris de vertige, faire faire volte-face à son cheval, gravir au galop une éminence, puis descendre à terre (1) et se coucher sur le sol pour expirer presque aussitôt. Avait-il durant sa vertigineuse chevauchée reçu quelque coup mortel de ceux qui lui tiraient dessus? Le basileus Constantin se vanta toujours, dit Psellus, de l'avoir percé de sa lance. Zonaras raconte la même chose, mais en faisant remarquer que ce devait être une hâblerie de la part du prince, puisque le cadavre ne portait aucune trace de blessure. Le prétendant était-il tombé

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale, contenant les Sermons de saint Grégoire de Nazianze. — Mort de l'Empereur Julien.

au contraire frappé de quelque syncope, de quelque congestion ou rupture subite, accident fort admissible dans l'état d'excitation folle, de tension d'esprit où il se trouvait? Pour toute personne ayant quelque notion de médecine, cette seconde hypothèse doit sembler très préférable. Bardas avait-il commis en outre quelque imprudence, quelque écart d'hygiène? Les témoignages ne purent s'accorder même à l'époque. En tous cas, je l'ai dit, Zonaras affirme qu'on ne releva sur son cadavre aucune trace de blessure et que pour cette raison le bruit très accrédité se répandit et finit même, au dire de Psellus, par prévaloir, qu'il avait été victime d'un empoisonnement. Cet empoisonnement, joint à l'excitation du combat,

(1) Psellus dit qu'il tomba de sa selle.

aurait amené une apoplexie cérébrale (1). On raconta que le serviteur le

MOSAÏQUE byzantine de l'église du Monastère de Daphni, près d'Athènes. — L'entrée à Jérusalem. — XIme Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.

(1) Zonaras penche pour cette explication. Psellus, après avoir exposé les diverses opinions, se déclare incompétent et attribue pieusement la mort du prétendant à la volonté de la Théotokos. Dans un petit volume publié à Venise en 1821 sous ce titre : *Dell'antica Immagine di Maria santissima che si conserva nella basilica di San Marco in Venezia*, le

plus dévoué du prétendant, Syméon, en qui il avait mis sa confiance, gagné par l'or impérial, lui avait administré sous forme de médicament un poison mortel qui avait fait son œuvre au moment de cette course suprême. Comme Bardas Phocas avait toujours coutume, avant de courir au combat, de boire d'un trait un grand verre d'eau glacée, Syméon lui aurait versé cette fois la mort.

L'effet de ce coup de théâtre, unique peut-être dans les annales de la guerre, fut extraordinaire. De tant de combattants en présence, seul le premier en importance après le basileus venait de tomber frappé à mort. D'abord tous, chefs et soldats de ces deux armées spectatrices de cette tragédie incomparable qui donnait un pareil cadre à la fin de ce guerrier, crurent à quelque accident passager. On pensa que Bardas, pris de fatigue ou de vertige, voulait se reposer quelques instants. D'autres crurent qu'il s'était simplement évanoui. Bientôt on s'aperçut avec stupeur qu'il demeurait immobile. On accourut. On le trouva mort!

« Ainsi périt cet homme, s'écrie Psellus, qui n'avait jamais été ni blessé ni vaincu (ce qui, par parenthèse, n'est pas exact), spectacle lamentable et bien fait pour faire verser des larmes. » Des soldats impériaux mirent en fuite les Géorgiens de son escorte et hachèrent de leurs épées le corps du malheureux après l'avoir dépouillé et mis à nu. Sa tête, aussitôt coupée, fut portée immédiatement à l'empereur. Quant à son cadavre géant (1), il demeura quelque temps encore gisant à terre mutilé et sanglant. Plus tard on l'ensevelit à Abydos. La révolte de Bardas Phocas avait duré juste un an et huit mois, depuis le mois d'août de l'an 987.

La prodigieuse nouvelle s'était répandue, plus rapide que l'éclair, parmi les rangs pressés des combattants. L'effet en fut merveilleux. Sur l'heure, toute lutte cessa. Les soldats du prétendant, perdant la tête, s'enfuirent dans un affreux désordre. Les impériaux, poussant de formidables acclamations de joie, se jetèrent sur leurs pas et en firent un grand mas-

chanoine Ag. Molin s'est efforcé, sans grand succès, de prouver que l'Image de la Vierge embrassée avec tant de ferveur en cette circonstance critique par Basile n'était autre que cette célèbre Icone actuellement vénérée à Saint-Marc (voyez la vignette de la p. 668), la même que Jean Tzimiscès aurait portée avec lui dans ses campagnes contre les Russes, la même qui accompagnait constamment les empereurs lorsque ceux-ci partaient en guerre.

1. C'est Léon Diacre qui nous donne ce détail sur la stature du prétendant.

sacre. Beaucoup furent égorgés, d'autres faits prisonniers. Puis le basileus, dit Arisdaguès de Lasdiverd, fit sonner de la trompette pour faire cesser le combat.

Parmi les gens de marque de l'armée vaincue, on en compta beaucoup d'ainsi massacrés. Beaucoup de prisonniers aussi furent plus tard exécutés. Parmi ces captifs, les sources citent les deux Mélissénos, Léon, l'ancien lieutenant de Basile dans les campagnes de Bulgarie, et son frère Théognoste, Théodose Mésonyctès, l'ancien héros du siège de Péréïaslavets, celui qui le premier avait escaladé les remparts de cette ville sous les traits des Russes, devenu aujourd'hui un rebelle comme les autres, beaucoup d'autres chefs encore. On trouva dans les bagages du prétendant une lettre du patriarche Agapios d'Antioche, cet ancien évêque d'Alep, cet intrigant personnage que nous avons vu si activement mêlé à divers incidents de la première révolte de Skléros. Agapios, que l'âge ne semble pas avoir assagi, y donnait fort imprudemment son adhésion au prétendant et l'encourageait à persévérer dans sa rébellion. Basile, qui l'avait, douze ans auparavant, accueilli si favorablement à Constantinople et auquel il avait dû son élection de patriarche à cette époque, se contenta, pour tout châtiment, de se le faire expédier à Constantinople, où il le fit enfermer dans un monastère.

Les deux basileis, à la tête des troupes fidèles, des guerriers russes, ramenant leurs prisonniers, firent dans la capitale une entrée triomphale. La tête de Bardas Phocas, hideux trophée fiché sur une lance, les précédait. On la promena par les rues, puis on l'expédia en guise de défi, pour les terrifier, aux derniers rebelles qui tenaient encore campagne en Asie. Les chefs prisonniers suivaient les empereurs, à travers les huées, les injures et les coups, attachés sur des ânes, la tête vers la queue de l'animal. On leur fit faire ainsi le tour de la Grande Place. Certainement tous furent ensuite châtiés avec une impitoyable cruauté, vraisemblablement exécutés dans d'horribles supplices. Telle était la loi du temps pour les chefs révoltés pris les armes à la main.

Le basileus fit grâce au seul Léon Mélissénos. « On dit, raconte Skylitzès, que celui-là, au moment où les deux armées allaient en venir aux mains sous les murs d'Abydos, avait, tout en larmes, adressé de violents

reproches à son frère Théognoste qui, vivement surexcité, poursuivait les basileis des plus scandaleuses huées, les insultant à voix haute. Il lui avait enjoint de se taire, de ne point imprudemment injurier ainsi ses seigneurs légitimes, et, comme l'autre continuait sans l'écouter, il l'avait frappé de sa lance à coups redoublés. Ce qu'apercevant de loin, Basile, s'adressant à ceux qui l'entouraient, s'écria : « Voyez ces deux frères! D'un même bois on peut ensemble fabriquer aussi bien un objet glorieux que le plus vil

COFFRET byzantin d'ivoire teint de pourpre, du Trésor de la Cathédrale de Troyes. — Face postérieure. Chasse au sanglier. — X^e ou XIe siècle. Voy. pp. 377 et 673.

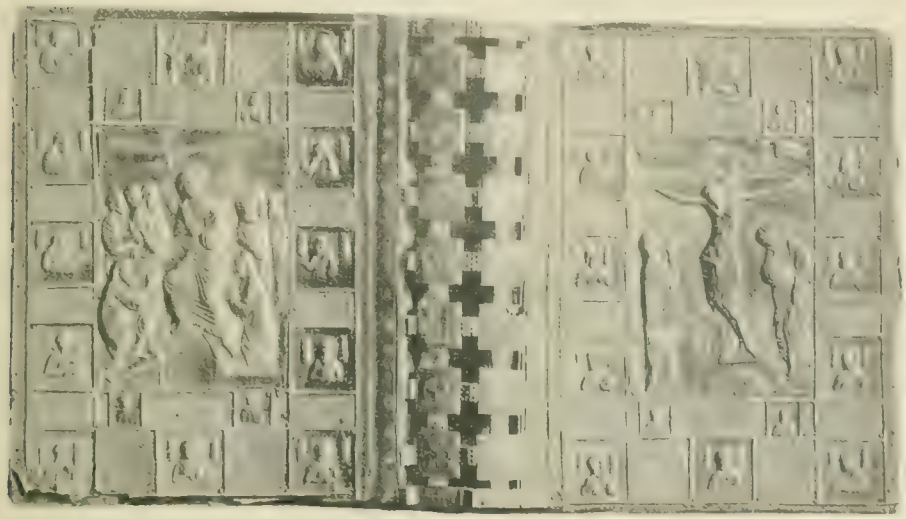
instrument. (1) » « Ce fut pour cette cause, poursuit le chroniqueur, que le basileus épargna à Léon Mélissénos la honte de figurer à son triomphe dans le cortège des vaincus. »

Yahia et après lui Elmacin fixent exactement au troisième jour du mois de moharrem de l'an 379 de l'Hégire, soit au 13 avril 989, la mort tragique de Bardas Phocas. Vingt mois s'étaient écoulés depuis la levée de boucliers du 15 août à Charsian (2), vingt mois dont nous ne savons que

(1) Littéralement : « une croix et une pelle à vanner ». — Voyez dans Cédrénus, II, p. 871, aux notes, les explications proposées par Xylander et par Goar pour ce passage obscur. J'ai suivi l'opinion de Goar.

(2) Et non dix-neuf, comme le disent Yahia et Elmacin. Arisdaguès de Lasdiverd, *op. cit.*, p. 30, dit, à tort, que la révolte de Bardas Phocas avait duré sept années, durant lesquelles il était demeuré maître de tout l'Orient.

bien peu de choses. Les négociations et les entrevues avec Bardas Skléros, la nouvelle captivité de celui-ci, la marche des deux portions de l'armée de Bardas Phocas l'une vers le Bosphore, l'autre vers l'Hellespont, et les deux victoires de Basile, l'une à Chrysopolis sur Nicéphore Phocas et Kalocyr Delphinas, l'autre à Abydos qui se termina par la mort du prétendant, ce sont là les seuls événements de cette guerre que nous connaissions. Nous manquons de données pour fixer même les dates. Nous



RELIURE en argent doré. — Travail byzantin des Xe ou XIe Siècles. Dim. réelles : 0^m,330 sur 0^m,255. — (Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.)

ne possédons que la date extrême du 13 avril. La victoire de Chrysopolis eut peut-être lieu dès l'été de l'an 988 et précéda ainsi de plusieurs mois celle d'Abydos. Toute la fin de l'année 987, toute l'année 988, les trois premiers mois de 989 avaient été absorbés par cette terrible guerre civile. Durant tout ce temps Basile n'avait pu s'occuper de ce qui se passait sur la frontière de Bulgarie, et la puissance du tsar Samuel, déjà décuplée par la grande victoire de la Porte Trajane, avait pu grandir encore tout à l'aise. La mort foudroyante de Bardas Phocas fut providentielle pour l'empire. En une minute un danger effroyable n'exista plus. Rien ne nous dit que Basile fût assuré de remporter la victoire. Si les troupes du prétendant eussent été les plus fortes devant Abydos, c'en eût été fait cer-

tainement des destinées de la dynastie macédonienne, car le basileus avait fait appel à ses derniers contingents. Le trépas extraordinaire de Bardas Phocas dans la plaine d'Abydos fut un de ces coups de théâtre par lesquels Dieu aime parfois à rappeler aux humains la vanité de leurs plus orgueilleuses, de leurs plus légitimes espérances, et qui transforment en une minute des situations amenées par des années d'efforts.

Entraîné par mon sujet, j'ai négligé de dire ce qu'il était advenu de l'aventure engagée sur l'ordre du basileus par le magistros Daronite du côté de Trébizonde. Les débuts de cette expédition, qui, malgré son échec final, devait amener une diversion heureuse, coïncidèrent probablement à peu près avec le départ pour la Russie des envoyés impériaux chargés de réclamer l'aide de Vladimir et l'envoi d'un contingent auxiliaire, c'est-à-dire avec les premiers mois de l'année 988. Yahia qui est seul à nous faire connaître très brièvement ces incidents obscurs et lointains de la lutte contre le prétendant d'Asie, dit qu'aussitôt après son arrivée à Trébizonde, le Daronite, ayant rassemblé des troupes en hâte, s'était avancé dans la direction du Haut Euphrate, certainement dans le but de couper Bardas Phocas de sa base d'opérations, qui devait être Mélitène, avec les places fortes environnantes. Le prince de Daròn se proposait de soulever le pays en arrière du prétendant et de rétablir l'autorité impériale dans ces lointains thèmes de la frontière d'Asie, depuis si longtemps troublés par ces perpétuelles séditions militaires.

Bardas Phocas, en présence de ce nouveau péril, avait commencé, on l'a vu, par renvoyer dans leur pays ses auxiliaires géorgiens. Ce fait, qu'Acogh'ig est seul à nous faire connaître et dont il fixe la date immédiatement après la défaite de Chrysopolis, ce qui est une erreur, comme je vais en donner la preuve, semblerait inexplicable dans de telles circonstances si par Yahia nous ne connaissions la diversion tentée par le Daronite. Certainement Bardas Phocas, en se privant de ces contingents alors qu'il se trouvait dans une situation devenue si subitement fâcheuse, devait obéir à une véritable nécessité. Certainement il voulait tenter d'organiser ainsi sur ses derrières une résistance à cette entreprise nouvelle des impériaux. En même temps il avait dépêché à son ancien allié le roi curopalate Davith

de Daik'h ou d'Ibérie, celui précisément qui lui avait fourni ces précieux auxiliaires, son propre second fils Nicéphore, surnommé « le col tors », de quelque infirmité qu'il avait. Le jeune prince devait supplier le curopalate d'intervenir avec ses guerriers contre le Daronite.

Le puissant dynaste géorgien avait accueilli favorablement le fils de son ancien frère d'armes et lui avait fourni un secours de mille cavaliers sous le commandement d'un de ses plus fidèles officiers. Mille autres avaient suivi presque aussitôt sous celui des deux fils de Pagrat, seigneurs d'al-Khalidiyât (1), « tous deux décorés précédemment par le Palais Sacré du titre de patrice ». C'étaient probablement là ces deux fils du prince régnant de Darôn, Krikorikos ou Grégoire et Pagrat ou Pakarat, qui jadis, au dire d'Acogh'ig, avaient été les alliés de Bardas Skléros lors de la première révolte de celui-ci. Ils devaient leur titre de patrice déjà à Nicéphore Phocas, auquel ils avaient prêté serment de vassalité pour le Darôn (2). Probablement le Daronite, général actuel de Basile II, était quelque autre descendant de la famille princière de ce nom, qui prétendait au trône de Darôn et qui vivait de ce fait exilé à Constantinople. Depuis que les circonstances avaient fait des deux fils de Pagrat les alliés de Bardas Phocas, lui était rentré en faveur au Palais Sacré.

Donc les auxiliaires géorgiens du prétendant, sous la conduite de son fils Nicéphore, avaient marché contre la petite armée du Daronite. Yahia raconte que le chef impérial fut mis en déroute par les hardis cavaliers d'Ibérie, mais qu'à ce moment même arriva la nouvelle de la grande victoire remportée à Chrysopolis par les impériaux sur les contingents de Phocas. Ce fut comme un coup de théâtre. En un jour, l'armée recrutée par le fils du prétendant se dissipa. Le général du curopalate et les deux patrices, fils de Pagrat, s'empressèrent de rentrer chez eux. Ils s'excusèrent auprès de Davith de cette retraite précipitée, se vantant d'avoir accompli ce qu'il leur avait commandé de faire, c'est-à-dire de battre le Daronite. Quant à Nicéphore au col tors, abandonné de ses derniers

(1) Ce district, dont le nom ne se trouve mentionné que dans Yahia et Mokaddasy, devait être situé, suivant le baron Rosen (*op. cit.*, note 12), quelque part dans le pays de Darôn, dans le voisinage du thème de Mésopotamie et de la province de Hantzith. Bardas Skléros en avait été nommé gouverneur tout au début du règne de Basile. Voy. p. 351, note 2.

(2) Voy. Cédrénus, II, p. 375.

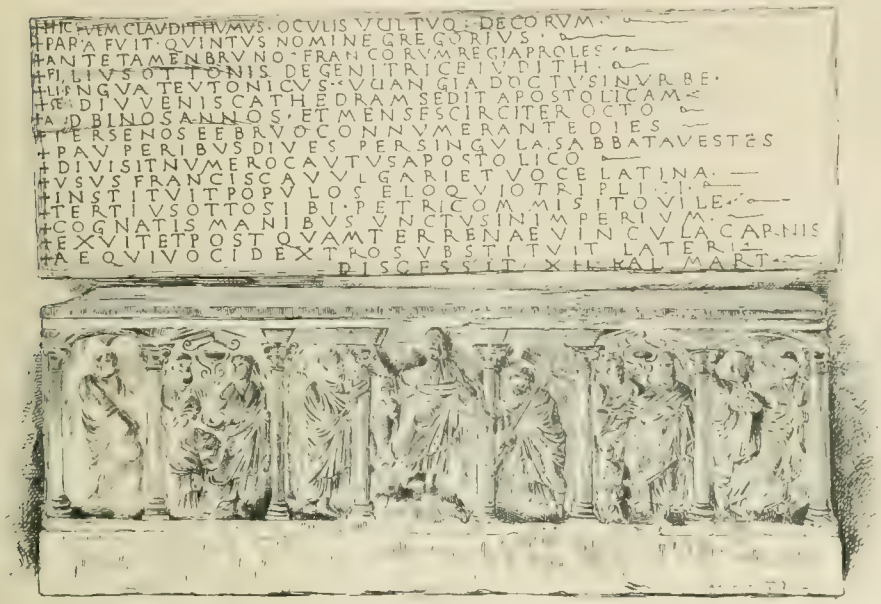
soldats, le malheureux avait couru se réfugier auprès de sa mère dans ce même château de Tyriaïon où Bardas Skléros se trouvait toujours étroitement gardé. Bien que le Daronite eût été finalement défait, la diversion tentée par lui n'en avait pas moins produit l'effet désiré en contraignant le prétendant à se priver de ses meilleurs soldats. Ces événements de

RELIURE en argent doré et émaillé. Très beau travail byzantin du XIme Siècle. Dim. réelles : 0m,300 sur 0m,229. — (Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.)

guerre à l'extrémité orientale de l'empire s'étaient passés dans le cours de l'année 988.

« La mort de Phocas, s'écrie Léon Diacre, transforma l'ère des séditions en une période de paix profonde. » Certes, à partir de cet événement tragique qui marque comme le point tournant de la fortune du basileus Basile, il y eut un revirement considérable. Les Bulgares eux-mêmes, constamment vainqueurs jusque-là, finirent par être battus à leur tour. L'empereur, de son côté, put, quelques années plus tard, s'absenter d'Europe pour aller procéder à de nouvelles conquêtes, à de nouvelles annexions de territoires dans les régions d'Arménie, mais tout cela n'arriva que peu à peu et il s'en fallut de beaucoup que la parole de Léon Diacre se réalisât de suite après la victoire d'Abydos. Elle ne fut vraie que pour les thèmes d'Asie. Ceux d'Europe demeuraient en proie à toutes les horreurs de la guerre bulgare.

Même Basile ne pouvait pas encore songer à se jeter avec tous ses guerriers sur les armées du tsar Samuel pour tenter de les écraser. Un plus pressant péril en effet demeurait encore debout tout entier, et si Bardas Phocas avait disparu brusquement de la scène de ce monde, le terrible Bardas Skléros était encore vivant. Même il n'était plus captif, mais libre de nou-



INSCRIPTION de la tombe du pape Grégoire V, conservée dans les « Grottes » ou « Cryptes Vaticanes » à Rome. — (Le Vatican, *par MM. Goyau, Pératé et Fabre.*)

veau et tenant une fois de plus la campagne contre ses souverains légitimes !

Voici ce qui s'était passé : dès que la femme de Bardas Phocas, qui gardait Skléros dans l'alpestre kastron de Tyriaïon, avait été informée de la fin lamentable de son aventureux époux, elle n'avait eu rien de plus pressé que de mettre son prisonnier en liberté, pour se venger des basileis.

Toute une portion des troupes de Bardas Phocas, celles surtout qui avaient formé le noyau premier de son armée, désespérées de sa mort, s'étaient débandées et avaient imploré du basileus un pardon qui semble leur avoir été facilement accordé. Le reste des partisans du prétendant, plus compromis ou nourrissant une haine plus grande contre la dynastie

macédonienne, résolu à continuer la lutte, se groupa tout naturellement autour de Bardas Skléros remis en liberté.

A ceux-ci se joignirent à nouveau, on le conçoit, tous les plus anciens compagnons d'armes du prisonnier délivré de Tyriaïon, tous ceux qui jadis l'avaient suivi dans son dur exil de Mésopotamie, qui en étaient revenus avec lui, s'étaient groupés autour de lui à Mélitène et ne s'étaient détachés de lui que lorsqu'il était venu à disparaître par sa captivité. Nicéphore Phocas, au col tors, le fils de Bardas, embrassa également le parti de Skléros.

Skléros, l'infatigable Skléros (1), éternel cauchemar du pouvoir des empereurs, rentrait donc en campagne une fois de plus contre ses souverains légitimes ! Une fois de plus, l'ardent vieillard ceignit le diadème des basileis et chaussa les rouges « campagia ». Le guerrier intrépide autant qu'habile, le partisan indomptable que rien ne décourageait, commandait à des contingents peu nombreux, mais infiniment redoutables. C'étaient tous des vétérans de ces grandes guerres civiles, rompus à toutes les fatigues, à toutes les misères d'une vie écoulée dans les camps. « Avec eux, dit Psellus, Skléros, bien qu'en apparence beaucoup plus pauvre en hommes et en argent, bien moins à craindre en un mot que ne l'avait été Phocas, se révéla certainement bien plus dangereux que lui. En capitaine consommé, il adopta pour cette situation nouvelle une tactique nouvelle :

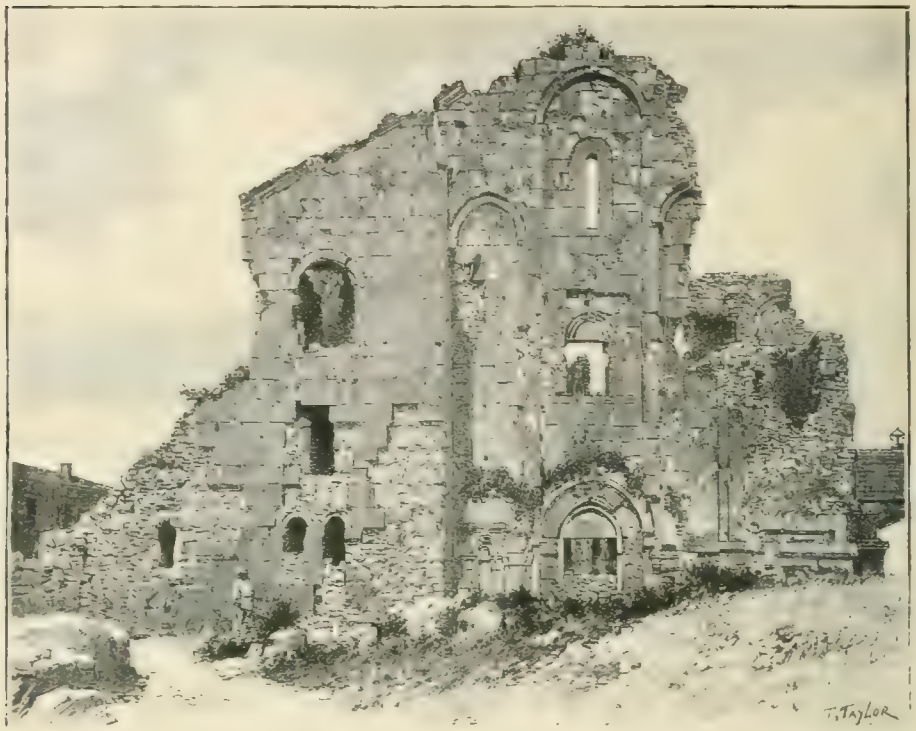
« Se refusant obstinément à livrer bataille, évitant avec un soin extrême toute rencontre avec le gros des forces impériales, incessamment occupé de recruter des partisans, de grossir ses bandes, il fit à Basile et à ses lieutenants, car Basile, cette fois déjà, semble avoir dirigé en chef une partie au moins des opérations, une intolérable guerre de partisans, une vraie guerre de guérillas, détruisant tout trafic en Anatolie, empêchant le ravitaillement de Constantinople, arrêtant les navires chargés de blé, coupant par des fossés et d'autres ouvrages toutes les routes conduisant à la capitale, interceptant tous les convois de subsistances expédiés sur l'ordre des basileis par bêtes de somme, tant convois réguliers que convois extraordinaires. »

1 Mathieu d'Edesse (éd. Dulaurier, p. 34) désigne Bardas Skléros sous le nom de « Mauro-Vard » ou « Vard le Noir ». M. Dulaurier a cru à tort qu'il s'agissait de Bardas Phocas.

« Et cette guerre si fatigante et si ruineuse, poursuit Psellus, Skléros, après l'avoir inaugurée dans l'été de 987, loin de la discontinuer au bout de peu de temps, la poursuivit durant des années. Telle était l'influence extraordinaire qu'il exerçait sur les siens, qu'ils lui demeurèrent passionnément attachés à travers ces sanglantes péripéties. Jamais il n'y eut de désertions parmi eux, malgré ce qu'on put imaginer pour amener ce résultat, tant il s'entendait merveilleusement à les séduire par sa rude et active bonté, à les retenir par ses largesses, à les maintenir tous en parfaite harmonie, vivant avec eux en camarade, prenant ses repas avec eux, buvant au même verre, habile à les interpeller chacun par son nom, ne leur parlant jamais qu'avec bienveillance. »

Laissons pour quelque temps les soldats impériaux lutter dans les thèmes d'Asie contre ce dur homme de guerre qui savait si bien charmer ses partisans. Aussi bien ce n'étaient pas là les seules préoccupations qui hantaient les tristes veilles du jeune basileus. Bien d'autres ennemis profitaient, pour tenter de l'accabler, des terribles embarras où l'avait précipité la révolte de Phocas. D'abord, les Bulgares, depuis leur grande victoire de la Porte Trajane, semblent n'être pas demeurés un jour en repos, se livrant avec plus d'ardeur que jamais à leurs incursions de rapine et de meurtre dans les thèmes occidentaux. Basile, dont toute l'armée était occupée à combattre les rebelles d'Asie, n'avait à leur opposer que de faibles contingents. Tout au plus parvenait-il, grâce aux garnisons des places fortes de la région du Rhodope et des forteresses des défilés du Balkan, à limiter quelque peu le champ de ces invasions dévastatrices si humiliantes. Enfin, dès l'an 989, vers le milieu de l'année probablement, ces adversaires enragés remportèrent un avantage bien autrement considérable. Après avoir renouvelé leurs déprédations dans diverses régions de la Thessalie et de la Macédoine, ils se portèrent subitement, semble-t-il, dans la direction de l'est, où la forte place de Berrhœa ou Verria tomba dans leurs mains, nous ne savons dans quelles circonstances. Nous n'avons, en effet, connaissance de cet événement que tout à fait accidentellement, par un mot d'un récit épisodique de Léon Diacre qui nous montre en même temps à quel point ce grand succès des Bulgares dut consterner l'empire.

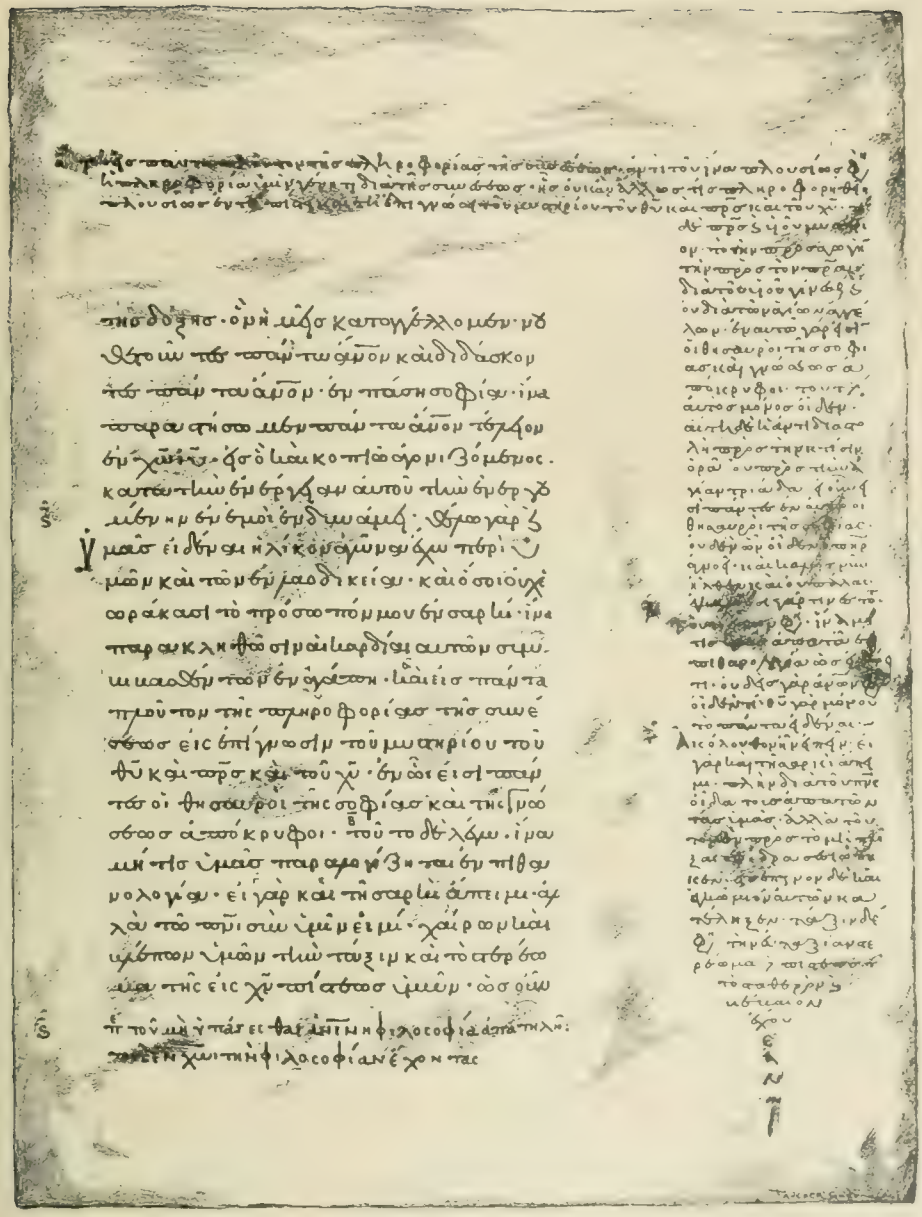
Parlant des « colonnes de feu », c'est-à-dire de l'aurore boréale dont il a été question plus haut, qui fut visible, on le sait, le 7 avril de cette année 989, le Diacre s'écrie que « ce phénomène avait certainement été le présage de la prise de Cherson par les Tauroscythes (1) et de celle de



RUINES de la célèbre cathédrale bâtie, vers l'an 1003, à Koutais, en Imérethie, par le roi géorgien Pagnat ou Pakourat, vassal de Basile II.

Berrhœa (2) par les Mésiens (3) ». Je vais tout à l'heure parler de la prise de Cherson. Pour celle de Berrhœa, le mot de Léon Diacre est, je l'ai dit, l'unique allusion contemporaine qui fasse mention de ce fait. La chute de cette puissante forteresse, dont la conquête par les Bulgares créait une trouée lamentable dans la ligne de défense de l'empire et dont Léon Diacre, auteur contemporain, parle comme d'une calamité publique, fut

(1) C'est-à-dire les Russes.
(2) Léon Diacre désigne cette ville sous son nom plus moderne de Verria.
(3) C'est-à-dire les Bulgares.



FEUILLET d'un magnifique Manuscrit byzantin (Actes et Epîtres de la Bibliothèque Nationale, écrit, suivant le témoignage d'une note placée en tête du volume, « sous le règne des basileis Basile et Constantin et de leur mère Théophano ». Voy. la vignette de la p. 751.

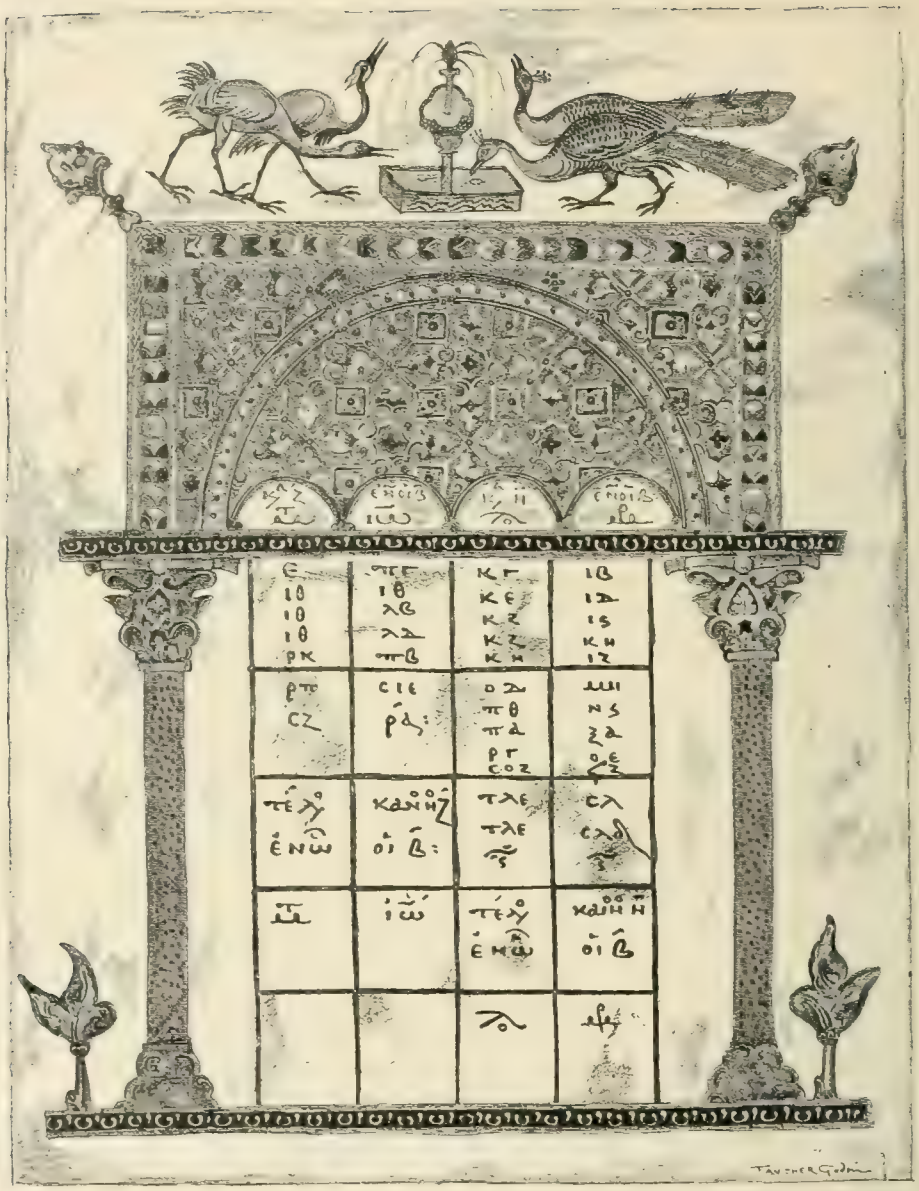
certainement une des causes déterminantes de la seconde expédition du basileus Basile en Bulgarie.

On voit combien continue à être complète la désespérante indigence de nos informations sur cette époque si troublée, sur ces années obscures qui demeurent presque effacées de l'histoire, et combien il devient nécessaire de rechercher, d'utiliser l'indice le plus léger, en apparence le plus insignifiant. Il faut rendre un hommage mérité à MM. Wassiliewsky et Rosen qui ont su tirer de cette simple indication de Léon Diacre, en la combinant avec les renseignements fournis par ce même chroniqueur sur les phénomènes célestes de cette année 989, en la confrontant ensuite avec les récits d'Yahia et d'Elmacin, l'affirmation positive de ce fait si obscur et si important à la fois de la conquête de Berrhœa par les Bulgares. Si nous pouvons aujourd'hui affirmer, grâce à ces deux érudits qui, par leur étude patiente des nouvelles sources orientales, ont tant contribué à diminuer les ténèbres de ce règne, que la prise de cette ville ne peut avoir eu lieu qu'après le 7 avril 989, date indiquée par Yahia pour cette aurore boréale, laquelle, suivant Léon Diacre, avait annoncé cet événement funeste, nous pouvons affirmer de même qu'elle dut avoir lieu au plus tard avant la fin de juillet de cette année, probablement déjà dans le courant de juin. En effet, dès le 27 de ce mois, toujours au dire de Léon Diacre, un nouveau signe, une seconde comète, qu'il ne faut pas confondre avec celle parue quatorze ans auparavant, en 975, commença à se montrer au ciel, où elle brilla vingt jours durant. Naturellement, au dire du superstitieux chroniqueur, ce nouveau phénomène présageait, lui aussi, un nouveau malheur, qui fut cette fois l'affreux tremblement de terre du 25 octobre, dont je vais bientôt parler. Or la phrase de Léon Diacre énumérant tous ces cataclysmes et phénomènes météorologiques est établie de telle sorte qu'il semble bien que dans la pensée du chroniqueur chaque phénomène ait dû être immédiatement suivi, dans la réalité, de l'événement qu'il était chargé par Dieu d'annoncer. De même donc que le tremblement de terre d'octobre a dû suivre de très près la comète de juillet qui en était le présage, de même la prise de Berrhœa, qui est citée comme ayant eu lieu auparavant, a dû suivre de très près l'aurore boréale du 7 avril qui l'annonçait. Comme, d'autre part, la phrase de Léon Diacre indique formellement la succession des événements, il ne nous reste, pour placer

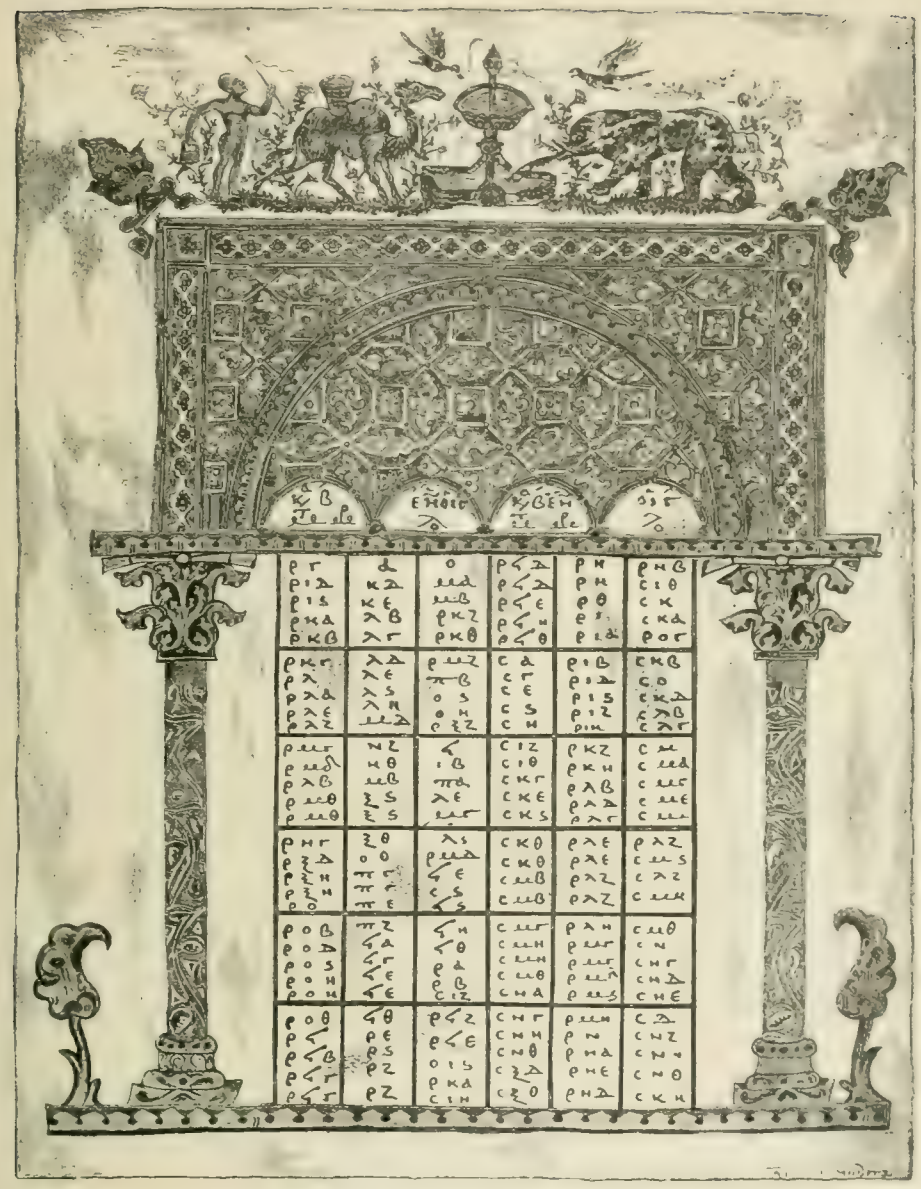
ce succès des Bulgares, que l'espace compris entre cette première semaine d'avril et la fin de juillet. Force nous est donc de la placer au plus tard en juin ou dans la première quinzaine du mois suivant. Je ne sais si j'ai réussi à me faire clairement comprendre.

Maintenant que nous sommes parvenus à fixer à cette date la chute de cette puissante forteresse si voisine de Salonique (1), seconde ville de la monarchie après Constantinople, on conviendra que l'empire, deux mois après la ruine si complète de la rébellion de Bardas Phocas, était loin de pouvoir goûter cette paix dont nous parle Léon Diacre. Aux horreurs de la guerre civile contre Bardas Skléros se mêlaient celles de la lutte contre les Bulgares, de jour en jour plus redoutables. Ainsi nous aurons l'explication de l'initiative qui fut prise à ce moment par Basile, comme nous l'allons voir, dans les négociations entamées avec Skléros pour amener sa soumission, l'explication surtout des conditions si avantageuses consenties par le malheureux souverain en faveur du prétendant si obstinément rebelle. La situation du basileus était redevenue presque aussi critique, et cette prise de Berrhœa par les Bulgares, si totalement laissée dans l'ombre par les autres historiens byzantins, dut avoir à ce moment une importance et un retentissement bien considérables, pour que Léon Diacre en parle comme d'une calamité nationale annoncée par un phénomène aussi terrifiant que l'était à cette époque une aurore boréale. Nous pouvons, dans cette phrase unique dont il devient possible de tirer un si fructueux parti, découvrir l'indice que le tsar Samuel, encouragé par les difficultés dans lesquelles se débattait Basile II, venait d'abandonner son champ habituel d'action, pour se jeter dans la direction de l'est et se préparer à y porter les derniers coups à son adversaire acculé. Certainement la chute de Berrhœa, dans l'esprit des contemporains, c'était celle toute prochaine de la grande Salonique, dont la population du haut de ses remparts géants avait vraisemblablement vu poindre à plusieurs reprises déjà les coureurs bulgares ; c'était surtout l'apparition imminente de ces bandes redoutées sous les murs mêmes de la capitale. On conçoit que Basile ait cherché à faire sa paix au plus vite, coûte que coûte, avec Bardas Skléros. Mais n'anticipons point.

(1) Le chroniqueur arménien contemporain Acogh'ig place la prise de Berrhœa à l'année 991.



FEUILLET d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale — Tableau de la Concordance des Ecritures écrit en lettres de carmin, revêtues d'or, dans un riche edicule merveilleusement enluminé. Voy. la vignette de la page 577.



FEUILLET d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xe Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Tableau de la Concordance des Ecritures écrit en lettres de carmin, rehaussées d'or, dans un riche édicule merveilleusement enluminé. Voy. la vignette de la p. 577.

Comme si ce n'était pas assez de tant de maux, une nouvelle et redoutable complication venait encore d'éclater. A peine les Russes avaient-ils sauvé l'empire en aidant le basileus à triompher de Bardas Phocas, qu'ils venaient subitement, nous ignorons pour quels motifs, de rompre avec le basileus et de marcher sur la cité de Cherson, métropole des possessions byzantines en Crimée.

Ce sont toujours encore les recherches des savants russes, basées sur les informations nouvelles fournies par les chroniqueurs orientaux, Yahia en particulier, qui ont permis tout récemment de replacer à sa date véritable cet événement fort extraordinaire et fort inattendu du siège de Cherson par les guerriers de Vladimir. Longtemps on s'était appuyé sur le récit erroné de la *Chronique* nationale russe dite *de Nestor* qui place trop tôt cet événement et en fait comme le préambule obligé des négociations entre Basile et Vladimir, pour affirmer qu'il avait été antérieur même à l'envoi du contingent russe au secours du basileus contre Bardas Phocas. Or nous savons maintenant que Cherson n'a pu être prise par les troupes de Vladimir que dans le courant de l'été de l'an 989. L'explication de ce fait paraîtra même fort simple. Léon Diacre, en effet, dit que « l'aurore boréale du mois d'avril de cette même année annonçait à la fois et la prise de Berrhœa par les Bulgares et celle de Cherson par les Tauroscythes », c'est-à-dire les Russes. Longtemps on n'avait pu fixer une date convenable pour ces deux événements. En parlant de la chute de la place macédonienne, nous venons de voir que, grâce aux données et dates météorologiques nouvelles fournies par Yahia, nous étions enfin en état de préciser ce point, et, très naturellement, tout ce que nous avons dit de la date de la prise de Berrhœa doit s'appliquer à celle de la prise de Cherson, puisque, dans la phrase très serrée de Léon Diacre, ces deux faits de guerre sont représentés comme exactement contemporains. Si l'hypothèse proposée par M. Wassiliewsky pour un de ces événements demeure acceptée, elle doit l'être également pour le second. Donc, au lieu de placer la chute de Cherson dès l'an 988 comme le fait la *Chronique* russe, nous sommes bien forcés de la repousser à l'année suivante, entre le mois d'avril et celui de juillet, probablement aussi dans le courant de juin. Déduction autrement importante, nous nous trouvons dans l'obligation

de reporter d'autant les événements infiniment plus considérables qui furent la suite directe de ce fait d'armes, je veux dire la paix définitive conclue entre les Russes et l'empire, la conversion du prince Vladimir et de son peuple et son mariage avec la sœur des empereurs (1).

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est fort difficile de deviner la raison vraie de cette attaque inopinée des Russes contre cette florissante colonie byzantine de Crimée. Ne possédant aucune indication, nous ne pouvons procéder que par conjectures. Depuis le commencement de l'an 988, Vladimir était entré en négociations avec l'empire et échangeait des ambassades avec le Palais Sacré pour son mariage avec la sœur des basileis, mariage qui devait entraîner l'alliance des deux peuples et la conversion en masse des Russes au christianisme. Déjà ces négociations avaient abouti dans le cours même de cette année à l'envoi de ce fameux corps de six mille guerriers russes qui avait permis à l'empereur de triompher de Bardas Phocas dans les journées de Chrysopolis et d'Abydos. Tout à coup une rupture éclata, quelques semaines à peine après cette dernière victoire qui en une heure avait mis fin à cette terrible guerre civile. Certainement une seule explication demeure possible. C'est que les négociations n'avançaient plus. Probablement Basile, débarrassé de la terreur de Bardas Phocas, était aussitôt redevenu moins coulant. Maintenant qu'il respirait à nouveau, son orgueil impérial se révoltait davantage à l'idée d'accorder la main de sa sœur à ce barbare. Vladimir, comprenant aussitôt le péril, voulut, en frappant un grand coup, remettre de suite les choses en état. En attaquant brusquement Cherson qui était sous sa main, il rappelait au basileus, par cet exemple aussi terrible qu'humiliant, quel adversaire redoutable le peuple russe pouvait redevenir d'un instant à l'autre pour l'empire, accablé déjà sous la double étreinte de la révolte nouvelle de Skléros et de la guerre bulgare sans cesse s'aggravant. La surprise de Cherson, en un mot, fut un avertissement au Palais Sacré d'avoir à hâter la conclusion des concessions suprêmes qui devaient le délivrer à toujours du péril russe et lui permettre de se consacrer tout entier

(1) Je renvoie au mémoire de M. Wassiliewsky (*Fragments russo-byzantins*) et à l'ouvrage du baron Rosen sur Yahia, note 169 surtout, pour la discussion de ces dates si importantes.

à la cure des deux autres plaies affreuses qui menaçaient d'amener sa ruine définitive. L'attaque de la cité criméenne fut bien certainement combinée pour forcer Basile à remplir quelque condition très dure du traité qu'on était en train de négocier, quelque condition qu'il avait d'abord acceptée ou du moins paru accepter par la bouche de ses ambassadeurs, tant était pressant le besoin qu'il avait du corps auxiliaire russe, et qu'il se refusait à signer, maintenant qu'il se trouvait depuis deux mois, grâce précisément à l'appui de ce corps, un peu moins malheureux. Et certes cette condition était très dure, presque insupportable à l'orgueil byzantin, puisqu'il s'agissait certainement, en l'espèce, de cette prétention incroyable du grand-prince de Kiev d'aspirer, lui, barbare, un Scythe, à la main d'une princesse impériale, d'une Porphyrogénète ! Basile ne pouvant se décider à accepter une pareille humiliation, il fallut que Vladimir employât les grands moyens pour triompher de la fierté impériale qui se révoltait (1). Comme l'a dit fort bien M. Wassiliewsky, il n'entrait guère dans les habitudes de la politique byzantine de s'empresser de remplir des conditions aussi inouïes.

Quoi qu'il en soit, après toutes ces négociations pacifiques, ces envois de missionnaires d'une part, de soldats de l'autre, les choses se brouillèrent à tel point, que, presque au moment où les basileis venaient de profiter si heureusement de ces secours de Vladimir si ardemment implorés, la guerre, succédant à cette sorte de paix armée qui durait peut-être depuis les désastres de Sviatoslav, éclata brusquement entre les deux nations. Elle fut signalée, du moins à notre connaissance, par une unique opération militaire, sur laquelle nous n'avons malheureusement que des renseignements fort vagues, l'attaque de Cherson (2) par le grand-prince de Kiev et ses bandes. Cette ville criméenne, à la fois place de guerre et très importante place de commerce byzantine, archevêché florissant, jadis cité grecque fondée au VIe siècle avant notre ère par une colonie d'Héra-

(1) Voy. Rosen, *op. cit.*, note 169.

(2) Il ne faut pas confondre cette cité antique et médiévale avec la Cherson ou Kherson actuelle, ainsi nommée en souvenir de son aînée et située bien plus au nord. — Suivant le récit du moine Jacob, un des documents primitifs pour l'histoire russe, Cherson aurait été assiégée par Vladimir non point avant le baptême de celui-ci, mais seulement quatre ans plus tard.

MINIATURE d'un psautier, un des plus beaux manuscrits enluminés du Xe Siècle de la Bibliothèque Nationale. — L'Exaltation de David. Le roi prophète dans sa gloire entre deux jeunes femmes personnifiant la Sagesse et l'Esprit Prophétique.

MINIATURE d'un manuscrit byzantin de la Bibliothèque Nationale, écrit, suivant le témoignage d'une note placée en tête du volume, « sous le règne des basileis Basile et Constantin et de leur mère Théophano ». — Saint Jean Chrysostome écrivant. A sa gauche, curieuse table-armoire flanquée d'un pupitre; sur la table, divers instruments de travail à écrire; sur le pupitre, un codex.

clée, était, avec le vaste territoire environnant qui portait le nom de terre de Gothie, le dernier reste des possessions impériales au nord de la mer Noire, la dernière survivante des innombrables colonies milésiennes ou mégariennes de la rive septentrionale du Pont-Euxin. C'est aujourd'hui

une cité disparue, depuis qu'au moyen âge elle fut ruinée par les Tartares. C'est à peine si quelques faibles vestiges, que j'ai visités l'an dernier avec le plus vif intérêt et qui sont de la part du gouvernement russe l'objet de fouilles infiniment curieuses (1), en marquent encore l'emplacement, tout auprès et au sud de la moderne Sébastopol. A l'époque dont j'écris l'his-

(1) Je ne saurais mieux faire que de reproduire en note l'article que j'ai consacré à ma visite à ces ruines célèbres dans le *Journal des Débats*, numéro du 5 novembre 1895.

« Peu de gens en France savent que Sébastopol, écrasée il y a quarante ans sous un ouragan de fer et de feu, demeurée longtemps presque déserte, s'est relevée récemment de ses ruines, qu'elle est aujourd'hui une des plus belles, des plus spacieuses, des plus riantes villes de Russie, en même temps qu'une de ses plus formidables places de guerre. Bien peu de gens surtout savent que, sur l'emplacement de cette cité historique, devenue à jamais illustre par cette lutte épique des cinq nations, s'élevait, il y a vingt et quelques siècles, une colonie grecque célèbre, elle aussi, dans l'antiquité. Celle-ci se nommait Chersonèsos. Elle a frappé des médailles admirables, au revers desquelles on voit Diane terrassant la biche d'Aulide. Cette Diane, c'était la fameuse Diane de Tauride dont Iphigénie fut la prêtresse, dont on prétend que le temple était situé en un lieu aujourd'hui encore charmant entre tous, là où se dresse, dans une situation superbe, au-dessus des hautes falaises dominant la mer d'un bleu intense, le poétique monastère de Saint-Georges.

« Les Grecs de Chersonèsos faisaient le commerce avec toutes les peuplades barbares qui s'agitaient au sud de ce qui est aujourd'hui la Russie dans un immense et confus désordre. Leurs blancs vaisseaux portaient à leurs frères de Hellade ou d'Ionie les marchandises précieuses acquises au pays de Scythie. A la colonie grecque succéda après la période romaine une place forte byzantine. Lorsque l'empire d'Orient eut perdu presque toutes ses possessions sur le rivage septentrional de la mer Noire, Chersonèsos, qu'on appelait alors Cherson, presque seule en ces parages, lui resta. Cette capitale des possessions byzantines de Crimée n'en prit que plus d'importance. Elle devint le centre d'un grand commerce avec toutes les races éparses de ces vastes régions : Petchenègues, Khazars et autres. Son gouverneur ou « stratigos » était en même temps chargé de surveiller les agissements de ces barbares dont les attaques soudaines faisaient souvent trembler Byzance. Ce fut aussi un lieu de déportation; un pape, l'infortuné Martin Ier, un empereur, Justinien Rhinotmète, le féroce mutilé, y furent relégués.

« Mais vers les approches de l'an 1000, exactement en 989, il se passa, dans cette cité criméenne, un fait capital, qui devait lui donner une illustration nouvelle. Le grand-prince de Kiev, Vladimir, le véritable fondateur de la grandeur russe, était venu attaquer et prendre Cherson, à la tête de ses « droujines » fidèles, de ses guerriers fameux armés de la hache à double tranchant, de la longue lance, de l'arc démesuré et de l'immense pavois. C'était à une heure tragique de l'histoire de Byzance. La jeune royauté des fils de Théophano, Basile II et Constantin, se trouvait, à ce moment précis, mise en péril extrême par une rébellion terrible. L'armée du prétendant asiatique, Bardas Phocas, s'apprêtait à mettre le siège devant Constantinople. Une transaction intervint, dont il serait trop long de dire ici les péripéties dramatiques. Plusieurs milliers de guerriers russes, accourus au secours des empereurs, triomphèrent du rebelle. En échange, Basile et Constantin donnèrent leur sœur Anne en mariage à leur sauvage allié, qui se fit chrétien avec son peuple. C'est la date capitale de l'histoire de la nation russe. La pauvre petite princesse, la Porphyrogénète arrachée tout en pleurs au gynécée du Grand Palais, débarqua à Cherson avec un infini cortège de dignitaires, de prêtres, de missionnaires apportant de saintes reliques. Le grossier barbare, le mari païen de plusieurs femmes, le seigneur de trois cents concubines, celui qu'un chroniqueur contemporain qualifie de *fornicator immensus*, épousa la descendante des basileis. Il reçut dans le baptistère de la cathédrale de Cherson le sacrement du baptême, puis s'en retourna à Kiev avec Anne et ses prêtres. Au pied des hautes falaises merveilleusement boisées qui dominent l'immense Dniéper, le peuple russe reçut, lui aussi, le baptême par immersion. Le faux dieu

toire, la vieille cité grecque, dernier débris du grand naufrage du monde hellénique en ces parages, sentinelle avancée sur les limites des mondes grec et slave, sur cette côte lointaine de l'inhospitalière Scythie, située non loin des ruines de la Cherson antique, sur un grand promontoire à l'ouest du golfe de Balaklava, avait passé par les vicissitudes très diverses d'une glorieuse histoire. Un stratigos impérial y gouvernait pour lors au nom des basileis, secondé par un sénat que présidait le premier magistrat municipal, ou « proteuon ». « Du reste, a dit fort bien M. Rambaud dans

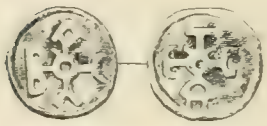
Péroun, idole à la tête d'argent, fut précipité dans le fleuve. La Russie était à jamais chrétienne. Vladimir, plus tard, fut mis au nombre de ses saints.

« Cherson avait été restituée aux empereurs. Elle demeura byzantine jusqu'à la conquête tartare et, ruinée par mille aventures désastreuses, disparut insensiblement de la surface du sol. Mais on conçoit de quelle vénération la nation russe entoure ce lieu qui vit le baptême de saint Vladimir et l'entrée définitive de son peuple dans le giron de l'Église chrétienne. On connaissait dès longtemps, par quelques restes insignifiants, l'emplacement précis de Cherson dans la banlieue sud de Sébastopol. On savait que la baie de la Quarantaine, celle même qui a joué un grand rôle dans la guerre de Crimée, avait été le port de la cité byzantine. Des fouilles, entreprises il y a bien des années déjà, avaient mis au jour d'intéressantes substructions. Puis vint la lutte terrible de 1854. Les tranchées françaises recouvrirent les fouilles d'alors. Les obus et les bombes plurent sur l'emplacement de la vieille cité d'Iphigénie; les ossements de nos soldats se mêlèrent à ceux des Hellènes, des guerriers de Vladimir et de Byzance. Depuis peu, depuis que Sébastopol est redevenue une grande ville, des fouilles méthodiques ont été reprises sur une beaucoup plus grande échelle, sous la direction de M. Kosciusko, un archéologue passionnément épris de son œuvre. Elles ont donné les plus brillants résultats, que je désire signaler à l'attention du public français, si peu au courant de ce qui se passe en Russie.

« Entre la baie de la Quarantaine et les falaises de la côte, sur la rive sud de la baie de Sébastopol, en un site charmant d'où la vue s'étend sur le grand port militaire russe, on visite les débris de la ville disparue, ressuscitée par M. Kosciusko. J'ai passé là, le mois dernier, des heures exquises. L'enceinte médiévale apparait très nettement. Sauf en un grand espace occupé malheureusement par un monastère où toute recherche est interdite, les divers quartiers de la ville byzantine ont été retrouvés. Les rues sont facilement reconnaissables, comme aussi les substructions des principaux édifices. Si mes souvenirs de cette visite rapide ne sont pas trop confus, plus de trente églises ont été reconnues déjà, attestant l'importance de cette cité, trait d'union entre l'empire de Roum et l'universalité de la barbarie scythique. Beaucoup de ces monuments, petits comme le sont presque tous les édifices religieux byzantins, surplombent aujourd'hui la falaise au-dessus des vagues qui, hélas! sapent sans cesse la base du rocher. Détail émouvant entre tous : les archéologues russes croient avoir retrouvé non seulement l'église où Vladimir fut marié à son impériale fiancée, mais encore le baptistère tout voisin où il reçut le baptême. L'emplacement de la cuve, les quatre absides du petit monument, la place du trône épiscopal, se reconnaissent parfaitement. Une émotion religieuse vous saisit en présence de ces restes vénérables, témoins de ce prodigieux fait historique. On croit revoir en songe ce spectacle inouï : le barbare superbe entouré de ses blonds guerriers « hauts comme des palmiers » venant en grand appareil épouser la princesse byzantine, la fille des empereurs, vêtue de couleurs éclatantes, soutenue sous les bras par ses eunuques et ses femmes, les « patriciennes à ceinture », suivie du long cortège des prêtres aux cheveux flottants.

« Les fouilles donnent les résultats les plus riches, surtout celles des catacombes qui entourent la ville. M. Kosciusko a installé un petit musée provisoire d'où chaque mois partent pour celui de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg les objets de prix retrouvés, qu'on ne saurait,

son beau livre sur l'Empire grec au xe siècle, l'état de choses décrit dans le *De administrando*, où nous apprenons à peu près tout ce que nous savons sur cette colonie, nous montre dans les Chersonésiens des vassaux plutôt que des sujets de l'Empire. Le gouvernement impérial tenait infiniment à la conservation de cette place si importante, car elle lui servait à la fois de centre pour commercer avec toute l'immense étendue de la Russie actuelle, avec le Caucase et les pays asiatiques, et de base d'opérations pour surveiller et maintenir toutes les races barbares éparses dans ces territoires sans limite de l'ancienne Scythie. Par un privilège du grand Constantin, les vaisseaux de Cherson circulaient librement à travers le Bosphore, et débarquaient leurs marchandises sur les quais de Constantinople, sans payer aucun droit. D'autre part, un prince comme Vladimir, à la tête déjà d'un État puissant, jusqu'ici vainqueur de tous ses plus proches voisins, acharné à étendre son pouvoir sur toutes ces contrées, ne pouvait que tolérer impatiemment l'existence en terre de Scythie de cet îlot byzantin, forteresse perdue qui rappelait à son orgueil de sauvage le voisinage du non moins orgueilleux basileus de Constantinople. »

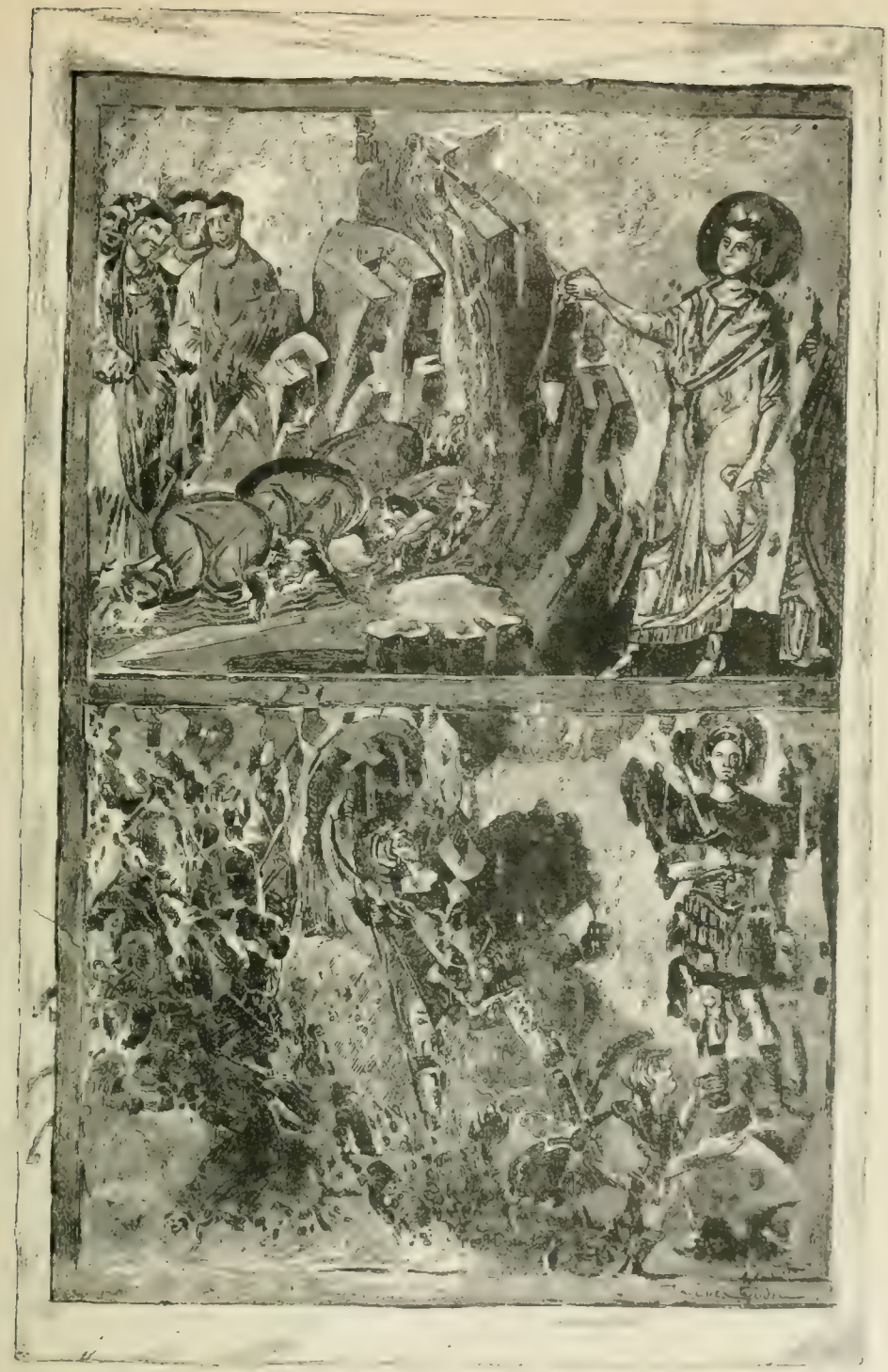


MONNAIE de cuivre frappée au nom du basileus Basile II pour les possessions byzantines en Crimée. — Les deux monogrammes sont ceux du nom de Basile et du titre de despote.

« Les Chersonésiens, dit encore M. Rambaud, rendaient à l'empire de nombreux services. Ils étaient sa vedette avancée vers le nord, le pied-à-

sans danger, abandonner dans cette solitude. Au-dessous des constructions tartares et byzantines, la pioche des ouvriers atteint les édifices grecs primitifs; aussi les fouilles produisent-elles le plus étrange mélange de découvertes, et chaque jour les chercheurs retrouvent les beaux débris grecs comme les belles médailles de la Chersonèse antique à côté des sous d'or concaves des empereurs byzantins, des Ducas et des Comnènes, les inscriptions antiques à côté de celles du moyen âge. Quelques semaines avant notre visite, on en avait découvert une d'Isaac Comnène et de son épouse la basilissa Catherine faisant don à la cathédrale de nouvelles portes de bronze. Mais ce qui est vraiment dramatique, c'est qu'en même temps la pioche des ouvriers ramène sur le sol les mille débris tout récents du grand drame d'il y a quarante ans. Hélas! à côté des monnaies au type de la Diane de Tauride ou à celui des autocrators byzantins, à côté des têtes de flèches des guerriers russes ou khazars, on apporte souvent à M. Kosciusko des sous de France, humbles reliques de nos héroïques fantassins morts dans la tranchée, loin de la chaumière natale, des balles aussi échangées en ces luttes fratricides.

« Nous avons erré longtemps en ces lieux tragiques, éclairés du plus beau soleil, le cœur oppressé de grands ou de douloureux souvenirs, où se mêlaient, en une confusion étrange, les noms presque fabuleux de l'antiquité, l'ombre gracieuse d'Iphigénie, les images farouches de Vladimir et de ses guerriers enchemisés de fer, celles toutes proches des soldats de France, dont les ossements innombrables reposent non loin de là au cimetière français. »



MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque N[illegible], [illegible]nant les sermons de Saint Grégoire de Nazianze. — Moïse faisant [illegible] Josué invoquant le Seigneur, puis remerciant, prosterné, l'[illegible]

terre des Byzantins dans le monde scythique, l'œil toujours ouvert sur les mouvements de la Sarmatie; c'était à Cherson que l'on s'arrêtait d'abord pour aller en Khazarie; c'était à Cherson que débarquait le basilikos impérial chargé d'une mission en Patzinacie; c'est là qu'il faisait halte pour prendre langue, s'informer des nouvelles, recueillir des informations et des conseils. Personne ne s'entendait aux affaires diplomatiques avec la Scythie comme les Chersonésiens, c'était leur spécialité dans l'empire. C'est de la Chersonèse que parvenait à Constantinople le premier avis d'une descente du Dniéper par les Russes. C'est par Cherson enfin que se faisait la plus grande partie du commerce entre Byzance et ces immenses régions de la Russie méridionale. »

Donc, une pointe hardie amena sous les remparts de cette capitale des territoires criméens impériaux le grand-prince Vladimir et ses troupes féroces. Probablement ce fut une complète surprise, et de Constantinople on n'eut pas le temps de renforcer la garnison, certainement très réduite depuis les fâcheuses circonstances au milieu desquelles le gouvernement des jeunes basileis se débattait depuis tant d'années.

Longtemps, grâce à un document signalé pour la première fois par Hase en 1818, on a cru posséder les très précieux fragments d'un récit de cette première campagne des Russes en Crimée, récit qui aurait été rédigé par un des chefs byzantins acteurs dans ces événements. En suite d'observations plus minutieuses, il a fallu malheureusement en rabattre et reconnaître que ces fragments manuscrits se rapportaient à des faits de guerre d'époque plus ancienne, survenus dans une région différente (1). Aussi nos renseignements actuels sur le siège de

(1) En 1818, Hase publiait pour la première fois, dans les notes à son édition parisienne de la *Chronique* de Léon Diacre, des fragments manuscrits en langue grecque, écrits, d'une petite écriture très enchevêtrée et raturée, sur deux feuillets séparés faisant partie d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de la fin du xe siècle — c'était du moins l'avis de Hase, — manuscrit peu volumineux contenant diverses lettres de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et d'autres saints. Ces fragments, évidemment inscrits à une date postérieure sur ces deux feuillets vides par un des propriétaires de ce petit livre de piété, fragments connus des érudits sous le nom inexact de *Notes du toparque grec de Gothie*, ont été depuis cette date l'objet d'une importante littérature. Longtemps, à la suite de Hase, on a voulu à tout prix rattacher les très curieux lambeaux de récits d'une campagne d'hiver et d'un siège de forteresse qui s'y trouvent rapportés, à quelque expédition d'un prince russe du xe siècle vers le sud, plus particulièrement à celle de Vladimir contre Cherson en 989. Longtemps même cette dernière opinion a été admise presque sans conteste. On attribuait ainsi à ces notes confuses d'un chef de district militaire en campagne, d'un « toparque », comme il s'intitule lui-même, une importance extrême.

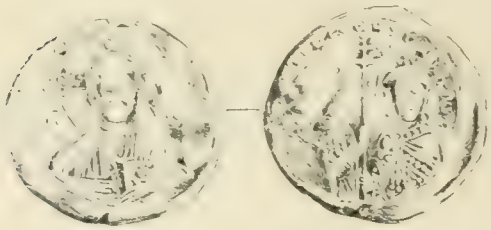
Cherson par Vladimir, sur ce fait de guerre isolé en ces contrées alors si lointaines, en ces temps si obscurs, demeurent-ils infiniment rares. Notre source principale, presque unique, est toujours le récit qu'en fait la *Chronique* dite *de Nestor*, mais il ne faut naturellemeut admettre qu'avec une extrême prudence cette version, rédigée à la plus grande gloire du prince russe et de ses guerriers.

Voici ce très curieux récit, peut-être bien contenant de nombreuses inexactitudes, mais, à coup sûr, plein de détails du plus vif intérêt. Je le reproduis textuellement : « Année du monde 6496 (988 de l'ère chrétienne). Quand une année fut écoulée (1), Vladimir marcha avec son armée contre Cherson, ville grecque, et les Chersonésiens s'enfermèrent dans la ville. Et Vladimir s'établit de l'autre côté de la ville, dans la baie, à une portée de trait de la ville. Et les habitants combattirent énergiquement

Elles devenaient une source de premier ordre pour la connaissance de l'histoire primitive du peuple russe. En 1874, M. Kounik publia sur ce document un travail très étudié dans le tome XXIV des *Mémoires de l'Academie des Sciences de Saint-Petersbourg*. En 1876, M. Wassiliewsky, dans un mémoire publié dans le 2e fascicule du tome CLXXV (p. 185) du *Journal du Ministère de l'Instruction publique russe* sous le titre de *Notes sur le toparque de Gothie*, mémoire destiné surtout à rendre compte de celui de M. Kounik, fit, le premier, une bonne traduction des fameux fragments, en y ajoutant d'excellents commentaires, et s'efforça de prouver que ce curieux récit a trait non aux affaires de Crimée, mais à celles de Bulgarie, et que les événements qui y sont rapportés ont dû se passer non dans la péninsule criméenne au temps de Vladimir, mais bien sur le Danube, probablement lors des guerres de Sviatoslav. Ces résultats des recherches de l'éminent académicien russe semblaient définitivement admis, lorsque le professeur Ouspensky d'Odessa, dans un mémoire d'une érudition aussi profonde qu'ingénieuse intitulé : *Possessions byzantines sur les côtes septentrionales de la mer Noire aux IXe et Xe siècles*, publié dans les *Kievskaya Starina* de 1889, est venu proposer une théorie nouvelle. Les conclusions de ce mémoire, fortement appuyées sur l'étude des lettres du patriarche de Constantinople Nicolas Mystikos, me paraissent sans réplique. M. Ouspensky y démontre que les événements racontés dans les notes, hélas si tronquées, du toparque, ont dû se passer non point aux environs de Cherson, ni vers les régions de la Bulgarie sur le Danube, mais quelque part au nord de la Crimée, probablement dans le pays des Khazars du Don, et non vers la fin mais bien vers le commencement du xe siècle, probablement dans l'hiver de l'an 903 à 904. Je n'ai donc point à m'occuper ici de ces fragments, publiés il y a près de quatre-vingts ans par un des patriarches des études byzantines et qui se trouvent avoir une signification historique dans une tout autre sphère que celle dans laquelle on appréciait leur importance jusqu'ici, qui, en un mot, n'ont probablement aucun lien direct ni avec l'histoire de Russie ni d'autre part avec celle du basileus Basile II. J'ai négligé de dire que la note de Hase sur les fragments manuscrits dits « du toparque de Gothie » se trouve reproduite dans l'édition de Bonn de Léon Diacre, pp. 496 sqq.

(1) Après le retour à Constantinople des envoyés russes chargés d'étudier la religion orthodoxe. Le narrateur anonyme passe ici entièrement sous silence l'envoi du corps auxiliaire russe à Constantinople. De même il se trompe en fixant à l'an 988 la date de l'attaque de Cherson par Vladimir, alors que, par la comparaison de la phrase de Léon Diacre relative à cet événement avec les données météorologiques fournies par Yahia, nous sommes assurés que le siège ne fut entrepris que dans l'été de l'année suivante, probablement dans le courant de juin.

contre lui. Vladimir bloqua la ville, et le peuple était épuisé, et Vladimir dit aux habitants : « Si vous ne vous rendez pas, je resterai ici trois ans s'il le « faut ». Ils ne l'écoutèrent pas. Vladimir alors rangea son armée en bataille et ordonna de faire une chaussée vers la ville. Tandis qu'ils la faisaient, les Chersonésiens, ayant miné les murs de la ville, enlevèrent les terres amoncelées, les apportèrent à la ville et les entassèrent au milieu de la ville; mais les soldats continuèrent leurs travaux, et Vladimir persista. Or un homme de Cherson, du nom d'Anastase (un prêtre, celui-là même qui, plus tard, fut évêque de Kiev (1), lança une flèche sur laquelle il avait écrit : « Il y a derrière toi des sources à l'orient dont l'eau arrive par des « tuyaux ; creuse là et tu intercepteras l'eau » ; et le peuple, épuisé par la soif, se rendit. Vladimir entra dans la ville avec sa droujina. »



SCEAU ou BULLE DE PLOMB des basileis Basile II et Constantin. — Seul exemplaire connu. (Collection de M. G. Schlamberger).

Ce récit porte, il me semble, quelque apparence de vérité. Un simple amplificateur n'eût inventé ni l'épisode des terres de déblai enlevées par les Chersonésiens, ni la trahison d'Anastase, peut-être bien le fruit d'un zèle dévot, ni la fatale destruction des conduites d'eau.

Pour ce qui est des annalistes byzantins, aucun, Léon Diacre excepté, ne parle du siège de Cherson. Ce complet silence doit avoir une raison. Encore Léon Diacre n'en dit-il, on le sait, que trois mots. Énumérant les catastrophes que présageaient suivant lui d'abord l'aurore boréale du 7 avril 989 (2), puis la comète du 27 juillet dont l'apparition épouvanta si bien les populations de l'empire, l'historien contemporain cite la prise de Cherson par les Russes, qu'il désigne sous leur nom de Tauroscythes. Il ne dit pas un mot de plus ; mais cette simple indication a une grande importance puisqu'elle vient confirmer du camp opposé les affirmations de la *Chronique* russe (3).

(1) Voy. Rambaud, *op. cit.*, p. 452.
(2) Colonnes de feu qui parurent du côté du nord.
(3) J'ai dit plus haut (p. 756) comment MM. Wassiliewsky (*Fragments russo-byzantins*,

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale, contenant les sermons de Saint Grégoire de Nazianze. — Le deuxième Concile. Sur un trône d'or drapé de pourpre gît un grand codex ouvert, la Bible. A gauche du trône, l'empereur Théodose. Au premier plan, l'hérésiarque Macédonius.

Immédiatement après ce récit de la prise de Cherson, récit qui n'aurait dû prendre place que plus loin, la *Chronique* dite *de Nestor* poursuit en ces termes : « Et Vladimir envoya des messagers aux empereurs Basile et Constantin, disant : « Voici que j'ai conquis votre célèbre « ville; j'ai appris que vous avez une sœur vierge; si vous ne me la « donnez pas, je traiterai votre capitale comme j'ai traité cette ville. »

Cette insolente menace arrivait à Constantinople à point nommé. Après tant de calamités, tant de désastres, au moment où on commençait à peine à respirer, on trembla de voir les terribles monoxyles russes apparaître à nouveau sous les murs de la Ville gardée de Dieu. On trembla surtout de voir Vladimir s'unir au tsar Samuel de Bulgarie (1). Qui sait? peut-être même le corps auxiliaire russe, si précieux, menaça-t-il de se révolter, de retourner tout au moins dans sa lointaine patrie. Il fallut céder, céder vite, et se décider enfin à accorder la Porphyrogénète à son impérieux amant. Même nous verrons plus loin que cette terreur d'une attaque des Russes dut être pour beaucoup dans les conditions si douces qui furent à ce moment accordées au vieux rebelle Skléros pour obtenir sa soumission (2).

pp. 156 et 157) et Rosen (*op. cit.*, note 169) — grâce aux textes de Léon Diacre et de Yahia disant l'un que l'aurore boréale de 989 annonçait la prise de Cherson et que la comète du 27 juillet de cette même année présageait le tremblement de terre du 25 octobre qui jeta bas la coupole de la Grande Église, l'autre (avec Elmacin) que l'aurore boréale, accompagnée d'un ouragan terrible et suivie d'une obscurité inouïe, avait eu lieu dans la nuit du samedi vingt-septième jour du mois de dou'l-hiddja de l'an 378 de l'Hégire, soit le 7 avril 989, en Égypte — ont réussi à placer à sa date vraie cette prise de Cherson, fixée à tort *avant* la conversion par la *Chronique* dite *de Nestor*, ce qui a si longtemps tant embarrassé les historiens russes. Ces savants auteurs sont parvenus à prouver que cet événement a dû avoir lieu entre les dates du 7 avril et du 27 juillet, probablement vers la fin de juin ou les premiers jours de juillet. « Il est hors de doute, dit M. Ouspensky (voy. Rosen, *op. cit.*, pp. 308 et 313), qu'une telle déduction entraîne des conclusions bien graves à l'endroit du récit légendaire de cette expédition de Cherson et des circonstances du baptême de Vladimir contenues dans la *Chronique* russe nationale, mais nous n'aborderons point ici cette question, et demeurerons indécis sur le fait de tous ces changements, sur celui surtout de savoir si le secours russe envoyé à Byzance suivit ou précéda le mariage et la conversion de Vladimir. Le mémoire de M. Wassiliewsky (*ibid.*, p. 157) cite encore le témoignage du moine Jacob qui dans son *Éloge de Vladimir* dit que, « l'an d'après le saint baptême, Vladimir, de glorieuse mémoire, alla vers les cascades et, la troisième année, prit Cherson », etc. Les déductions de ce savant se trouvent ainsi confirmées par les sources russes elles-mêmes.

(1) Voyez sur l'envoi possible d'une ambassade de Vladimir à Samuel, Rosen, *op. cit.*, note de la page 179.

(2) C'est à Yahia, à Elmacin, à Ibn el-Athîr que nous devons de connaître les causes vraies de tous ces événements, du baptême du prince russe en particulier, dont pas un Byzantin n'a parlé. Quant au mariage avec Anne, ceux des Grecs qui le mentionnent le font

Donc l'envoi fameux de la princesse Anne avec son cortège de prêtres et d'higoumènes chargés de convertir les Russes idolâtres dut suivre presque immédiatement cette prise de Cherson par les soldats de Vladimir. Le baptême de la nation russe et de son prince ne peut en conséquence avoir eu lieu que vers la fin de l'été ou dans l'automne de cette année 989, une année plus tard qu'on ne le croyait jusqu'aux travaux de MM. Wassiliewsky et Rosen, parce qu'on s'appuyait uniquement sur l'indication erronée de la *Chronique* dite *de Nestor* qui donne la date de 988. Il résulte encore de cette manière nouvelle d'envisager les faits que Vladimir et son peuple furent certainement baptisés par les prêtres et métropolites qui accompagnèrent la jeune princesse dans son voyage en Russie.

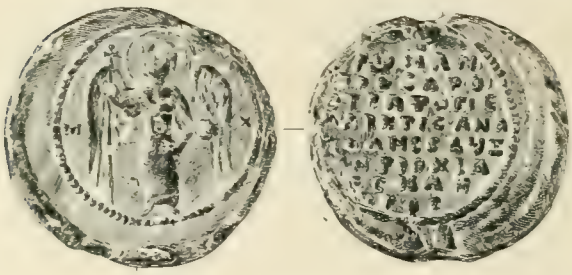
Le récit le plus étendu que nous possédions du mariage de la Porphyrogénète Anne avec le prince de Kiev et de la conversion de celui-ci et de son peuple est toujours celui de la *Chronique* nationale dite *de Nestor*, mais c'est naturellement un récit quelque peu légendaire, en tous cas très partial et qui présente les choses sous un jour uniquement favorable aux Russes. Il en est de même du récit plus abrégé de la *Vie* de Vladimir. Le célèbre érudit ragusain Banduri a également publié au siècle dernier un autre récit anonyme du baptême des Russes sous Vladimir, qui contient quelques détails inédits, et ce récit vient d'être édité à nouveau d'après un manuscrit plus complet par M. Regel à Saint-Pétersbourg (1). Enfin les historiens byzantins Skylitzès et Cédrénus et bien plus encore les historiens orientaux, surtout Yahia et Elmacin, aussi Ibn el-Athîr, nous fournissent encore sur ces grands faits des renseignements précieux.

incidemment. Ils ne parlent que du contingent militaire fourni par les Russes, mais se gardent bien de dire quelle fut la rançon de ce secours providentiel.

(1) Ce fragment a été publié dans son texte grec avec traduction latine par Banduri dans ses *Animadversiones in Constantini Porphyrogeneti libros de thematibus et de administrando imperio*, reproduites dans la *Byzantine* de Paris (1711) et dans celle de Venise (1729) sous forme d'appendice à son *Imperium Orientale*, t. II, et dans celle de Bonn sous forme de supplément au t. III de *Constantin Porphyrogénète* (pp. 357 à 366). Voyez pour le reste de la bibliographie, Regel, *op. cit.*, p. xx. Le fragment publié par Banduri l'avait été d'après un manuscrit de l'ancienne Bibliothèque Colbertine, qui n'a pu être retrouvé par M. Regel ni à la Bibliothèque Nationale ni dans les autres bibliothèques de Paris. En revanche, M. Regel a retrouvé une copie complète de ce récit avec le commencement qui manquait dans le manuscrit de la Colbertine, au couvent de St-Jean-l'Évangéliste de Patmos, et l'a publié avec des éclaircissements dans ses *Analecta byzantino-russica*, pp. XIX-XXXII et 44 à 51. Ce récit est une compilation de date assez récente, du XIIIe ou du XIVe siècle, œuvre assez médiocre d'un Grec où se trou-

Voici un résumé de tous ces récits, emprunté principalement à la *Chronique* dite *de Nestor* :

« Les empereurs, dit la *Chronique*, s'affligèrent du message par lequel Vladimir menaçait de traiter leur capitale comme il avait traité Cherson s'ils ne lui donnaient point leur sœur Anne pour femme. » On conçoit aisément quel trouble inouï, quel bouleversement de toutes les idées reçues dut causer au Palais Sacré l'incroyable exigence du barbare victorieux. Malgré les précédents, malgré la fille de Romain Lécapène accordée jadis au tsar des Bulgares, l'orgueil infini de Byzance se révoltait contre des prétentions aussi prodigieuses, contre d'aussi humiliantes obligations. Ce n'était certes pas la première fois que des chefs barbares faisaient aux césars grecs de pareilles propositions matrimoniales, mais on avait presque toujours pu les repousser, et Constantin Porphyrogénète dans ses écrits enseigne même à ses successeurs le moyen d'écarter ces demandes inconvenantes. Mais aujourd'hui, hélas, les temps n'étaient plus où l'on pouvait afficher pour les Ross païens le mépris infini qu'inspirait leur grossière barbarie. On avait d'eux un trop pressant, un trop constant besoin. Il fallait céder et nous pouvons nous figurer sans peine les hésitations douloureuses, les mornes discussions des Conseils suprêmes où le sort de la jeune Por-



SCEAU ou BULLE DE PLOMB de Romain Skléros, fils du prétendant Bardas Skléros. La légende signifie : Romain Skléros, proèdre, stratopédarque d'Anatolie et duc d'Antioche. — (*Sceau inédit de la collection de M. G. Schlumberger.*)

vent entremêlés et confondus par erreur le récit de la première conversion partielle des Russes par le patriarche Photius au IXe siècle, ensuite celui de la conversion sous Vladimir au Xe siècle, finalement la légende de l'introduction de l'alphabet slave par les saints Cyrille et Méthode.

Bien que pour le récit de la conversion, cette version concorde presque absolument avec celles de la *Chronique* de Nestor et de la *Vie* de Vladimir, cependant elle présente quelques détails nouveaux, surtout pour le séjour des ambassadeurs russes à Constantinople. Ainsi leur visite à Sainte-Sophie est racontée fort en détail. Voyez du reste les observations de M. Regel, *op. cit.*, pp. XIX-XXXII.

COURONNEMENT de l'empereur Henri II d'Allemagne et de sa femme l'impératrice Cunegonde, contemporains de Basile II. Miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Munich provenant du Trésor de la Cathédrale de Bamberg. — L'empereur et l'impératrice sont conduits au Christ par les saints Pierre et Paul. Au dessous d'eux, la Germanie entre Rome et la Gaule. Cette miniature a été exécutée avant 1014, alors que Henri et [illegible]

phyrogénète fut décidé au Palais Sacré entre le basileus Basile et ses plus fidèles serviteurs.

« Le trouble fut grand à la cour de Byzance. Les filles du sang impérial étaient bien vouées, par les cruelles défaillances de la politique byzantine, à servir de lien entre l'empire et les princes barbares ; déjà plusieurs de ces belles et infortunées exilées étaient allées dans les cours demi-civilisées d'Allemagne, de Bulgarie, de Dalmatie, de Venise, et peut-être de Perse et de Hollande, propager l'influence et la politique byzantines et conjurer la ruine de l'empire au prix de leur bonheur. On citait même l'exemple d'Héraclius qui avait payé de la main d'une de ses filles l'alliance alors indispensable du roi Juif des Khazars. Leur exil, d'ailleurs, était court ! Elles mouraient jeunes. Mais pour les Grecs, la Russie d'alors était si loin sur l'échelle de la civilisation, si détestée par son culte sanglant, sa cupidité sans bornes et ses mœurs légendairement féroces, si nouvelle encore, même parmi les principautés barbares, si bas dans la hiérarchie des États reconnus dont les ambassadeurs étaient admis à la table impériale !... D'ailleurs toute alliance avec ces sauvages n'avait-elle pas été sévèrement proscrite par Constantin Porphyrogénète ?... Cependant il fallut céder. La princesse grecque, nourrie jusqu'alors dans les splendeurs voilées du gynécée impérial, alla donc à Cherson pour partager la demeure et la vie du farouche héros du nord.

« L'histoire se tait sur les douleurs de la triste fiancée ; suivant son usage, elle se borne à enregistrer sèchement le résultat du drame, sans tenir compte des sentiments des acteurs, ni des larmes des victimes ; mais un contemporain nous révèle, nous le verrons, avec un laconisme significatif, que, peu de jours après cette union, Anne tomba malade et qu'il fallut un miracle pour l'arracher à la mort (1) ».

Toutefois la politique byzantine, si elle savait plier, savait aussi utiliser même les humiliations. On accorda au fils de Sviatoslav la main de la princesse élégante, de la fille de la belle Théophano, mais on demanda en échange la conversion du peuple russe, conversion qui, du coup, trans-

(1) Couret, *op. cit.*, p. 118.

formerait les destinées de celui-ci et, d'adversaire de l'empire, en ferait son allié et son client.

« Les empereurs, affligés par le message du grand-duc, poursuit la *Chronique*, lui envoyèrent cette réponse : « Il n'est pas convenable que « les chrétiens se marient avec les païens. Si tu te fais baptiser, tu obtien- « dras ce que tu demandes, et, en outre, le royaume du ciel, et tu auras la « même foi que nous ; mais si tu ne veux pas te faire baptiser, nous ne « pouvons te donner notre sœur. » Ayant entendu cela, Vladimir dit aux députés des empereurs (1) : « Dites aux empereurs que je me ferai bapti- « ser ; on m'a déjà enseigné votre religion et j'aime vos croyances et vos « rites tels que me les ont exposés des hommes envoyés par vous. » Le barbare, intelligent et ambitieux, comprenait quelle situation immense dans toute la Scythie allait lui donner cette alliance avec les très glorieux basileis. Il sentait aussi d'instinct combien les doctrines chrétiennes allaient être pour ses peuples sauvages un progrès incalculable sur les rites grossiers de son paganisme héréditaire.

« Les empereurs, ayant entendu cela, se réjouirent, décidèrent leur sœur, nommée Anne, à ce mariage et envoyèrent des messagers à Vladimir, disant : « Fais-toi baptiser et nous t'enverrons notre sœur. » Mais le fier Varègue tenait à avoir le dessus jusqu'au bout. S'il en faut croire la *Chronique* (2), il persista à poser les conditions les plus humiliantes, conditions que l'état de détresse dans lequel l'empire se trouvait placé par suite de la persistance de la guerre bulgare et de la révolte de Skléros, rend assez probables. « Que l'on vienne avec votre sœur me baptiser », répondit le barbare. Les empereurs, ayant entendu cela, envoyèrent leur sœur avec des prêtres et des dignitaires. Hélas, c'est là l'unique renseignement que nous possédions sur le cortège qui accompagna la pauvre princesse, cortège qu'il eût été si intéressant de mieux connaître (3).

(1) Qui étaient venus le trouver à Cherson.

(2) Le récit de la *Chronique* est par trop favorable aux prétentions russes. Il est bien improbable que Vladimir ait poussé l'insolence jusqu'à sembler croire qu'on lui accorderait la main de la princesse Anne s'il persistait à demeurer païen. Quand il présenta sa demande de mariage, sa résolution devait être prise sur cette question de la conversion de lui et de son peuple. Les autres sources sont plus dans le vrai en disant simplement qu'il offrit de se convertir à condition qu'on lui accorderait la main de la Porphyrogénète.

(3) Ce fut le patriarche Nicolas II Chrysobergès qui ordonna le premier métropolite de

La *Chronique* nous éclaire un peu davantage sur les sentiments de la triste épousée qui quittait ainsi les splendeurs éblouissantes et les délicatesses raffinées du gynécée impérial pour le rustique palais de bois et la couche de peaux de bêtes de ce chef de sauvages, le beau ciel bleu du Bosphore pour les glaces et les neiges de la morne plaine scythique. Le récit est poignant dans sa simplicité. La princesse ne voulait point partir. « Je vais aller, disait-elle, comme en esclavage chez les païens : mieux vaudrait mourir ici. » Ses frères lui dirent : « C'est par toi que Dieu amènera la nation russe à la pénitence et sauvera l'empire grec d'une guerre cruelle ; tu vois combien la Russie a déjà fait de mal aux Grecs et elle en fera encore maintenant si tu ne pars pas », et ils la décidèrent avec peine(1). Elle monta donc sur un vaisseau, embrassa ses parents en pleurant, et s'en alla par la mer. » Hélas, les histoires des pauvres princesses sacrifiées à la raison d'État sont de tous les temps, mais en est-il beaucoup dont le sort paraisse plus lamentable ? Quel contraste tragique, infini, entre la brillante et douce existence de Constantinople et celle qu'elle allait mener désormais ! Sa sœur aînée, Théophano, avait, elle aussi, depuis de longues années, quitté les rives éclatantes de Chrysochéras et les salles admirables à mosaïques à fond d'or du Grand Palais Sacré pour une union lointaine aux brumeux pays du nord ; mais au moins celle-ci avait retrouvé une cour impériale auguste et splendide, une civilisation chrétienne certes plus rude, mais où la femme et la princesse tenaient déjà leur rang respecté ; elle était devenue d'abord la bru du puissant césar d'Occident, presque l'égal de celui de Roum ; maintenant veuve sacrée par le malheur, elle était régente toute-puissante et toute vénérée pour son fils en bas âge. Anne, au contraire, princesse infortunée approchant déjà de la trentaine, — on sait qu'elle était née deux jours seulement avant la mort de son frère Romain II, en mars 961, — partait pour devenir l'épouse d'un chef féroce et débauché, adorateur d'idoles effrayantes, qui certes ne se convertirait que des lèvres à l'Évangile de paix. Elle allait régner, non sur une nation de chevaliers, de bourgeois,

Russie. C'était un prêtre d'origine syrienne nommé Michel. Nicolas l'envoya en Russie avec six évêques pour lui servir de suffragants.

(1) Ibn el-Athir, qui fait à peu près le même récit, dit aussi qu'Anne refusa d'épouser un homme ayant une autre religion que la sienne et qu'alors Vladimir se fit chrétien.

d'artisans et de prêtres, mais sur des populations sauvages, aux mœurs violentes, aux passions uniquement guerrières, groupées dans des agglomérations de huttes sordides pompeusement décorées du nom de villes. Elle allait chez ces barbares terribles, « les plus sales des hommes que Dieu a créés », comme s'écrie Ibn-Fozlan qui les visita en l'an 922. Quel désespoir dut étreindre le cœur de la lamentable Porphyrogénète, quand, après avoir pressé une dernière fois dans ses bras, baisé une dernière fois sur la bouche ses deux frères aimés, peut-être bien aussi sa mère Théophano qui était très probablement encore vivante à cette époque, après avoir vu au milieu des cris et des pleurs disparaître dans le lointain toutes ces chères images, elle vit, du pont du chelandion pavoisé qui l'emportait lentement vers sa sombre patrie nouvelle, s'effacer à leur tour les derniers contours des rives aimées, la poétique embouchure du Bosphore avec les roches Symplégades, la plage asiatique de Kilia, les vastes étendues boisées qui sont aujourd'hui la forêt de Belgrade !

MÉDAILLON ÉMAILLÉ REPRÉSENTANT LE SAUVEUR, FORMANT LE FOND DE LA PATENE FIGURÉE SUR LA PAGE 705.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS DANS CE LIVRE

AAR (ERM.), *pseudon.* pour L. G. DE SIMONE. — *Gli studi storici in Terra d'Otranto*, Florence, 1888.

ABOULFARADJ (GR.), dit aussi BAR-HEBRÆUS. — *Chronicon syriacum*, éd. Brunset Kirsch, Leipzig, 1789.

ABOULFÉDA. — *Annales muslemici*, éd. Adler, Copenhague, 1790.

ACOGH'IG. — Voy. ÉTIENNE DE DARÔN.

AIMÉ. — *Ystoire de li Normant.* Voy. DELARC.

AMARI (M.). — *Storia dei musulmani di Sicilia*, Florence, 1856-58.

AMARI (M.). — *Biblioteca arabo-sicula ossia raccolta di testi arabici che toccano la geografia, la storia, la biografia e la bibliografia della Sicilia*, Turin et Rome, 1880.

ARISDAGUÈS DE LASDIVERD. — *Histoire d'Arménie*, trad. d'Évariste Prud'homme, Paris, 1864.

ARMINGAUD (J.). — *Venise et le Bas-Empire. Histoire des relations de Venise avec l'empire d'Orient depuis la fondation de la République jusqu'à la prise de Constantinople au XIIIe siècle*, Paris, 1878. (Extr. des *Archives des missions scientifiques et littéraires* de 1867).

BANDURI (D. A.). — *Imperium Orientale, sive antiquitates Constantinopolitanæ in quatuor partes distributæ*, Paris, 1711.

BATIFFOL (P.). — *L'abbaye de Rossano. Contribution à l'histoire de la Vaticane*, Paris, 1891.

BAYET (C.). — *L'Art byzantin*, Paris, s. d.

BELTRANI (GIAMBATT.). *Documenti longobardi e greci per la storia dell'Italia meridionale nel Medio Evo*, Rome, 1877.

BIÉLOV (E.). — *La lutte du grand-duc de Kiev Sviatoslav Igorevitch contre l'empereur Jean Tzimisces* (en russe). *Journal du Ministère de l'I. P. russe*, t. CLXX (livr. de déc. 1873), pp. 168-192.

BORDIER (H.). — *Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1883.

BOUÉ (AMI). — *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe. Détails géographiques, topographiques et statistiques sur cet empire*, Vienne, 1854.

BRANDILEONE (FR.). — *Il diritto bizantino nell'Italia meridionale dall'VIII al IX secolo*, Bologne, 1886.

BROCKHAUS (H.). — *Die Kunst in den Athos-Klœstern*, Leipzig, 1891.

BROSSET (M.). — *Explication de diverses inscriptions géorgiennes, arméniennes et grecques. (Mém. de l'Acad. imp. des Sciences de Saint-Pétersbourg, 6e série, t. IV, 1839).*

BROSSET (M.). — *Description géographique de la Géorgie, par Tsarevitch Wakhoucht, publiée d'après l'original autographe*, Saint-Pétersbourg, 1842.

BROSSET (M.). — *Histoire de la Géorgie depuis l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle, traduite du géorgien.* Première partie, *Histoire ancienne jusqu'en 1469 de J.-C.*, Saint-Pétersbourg, 1849-1850, *Additions et éclaircissements*, ibid., 1851.

BROSSET (M.). — *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie, exécuté en 1847-1848 sous les auspices du prince Voronzof, lieutenant du Caucase. Avec un atlas de 45 pl. lithographiées*, Saint-Pétersbourg, 1851.

BROSSET (M.). — *Les ruines d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois Bagratides, aux Xe et XIe siècles. Histoire et description*, Saint-Pétersbourg, 1860-61.

BROSSET (M.). — *Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le Père Nerses Sargisean et expliquées par*

M. Brosset, Saint-Pétersbourg, 1864.

Brosset (M.). — *Collection d'historiens arméniens traduits*, Saint-Pétersbourg, 1874-1876.

Brun (M.). — *Les Byzantins dans l'Italie méridionale aux IX et X siècles*, Odessa, 1881, (en russe).

Bury (J. B.). — *Roman emperors from Basil II to Isaac Komnenos.* (*The English historical Review*, 1889, pp. 41-64 et 251-285.

Capasso (B.). — *Le fonti della storia delle province napolitane dal 568 al 1500.* (*Archivio storico per le provincie napolitane*, 1876-1880.)

Capasso (B.). — *Monumenta ad Neapolitani ducatus historiam pertinentia*, Naples, 1891-92.

Cedrenus (Georgius). — *Compendium historiarum*, éd. de Bonn, 1839.

Constantin Porphyrogénète. — *De Ceremoniis*, éd. de Bonn, 1880. — *De Thematibus*, éd. de Bonn, 1840. — *De Administrando imperio*, éd. de Bonn, 1840.

Constantinides (G.). — Ἱστορία τῶν Ἀθηνῶν ἀπὸ Χριστοῦ γεννήσεως μέχρι τοῦ ἔτους 1821, Athènes, seconde éd. 1894.

Corpus inscriptionum græcarum. Volumen quartum. Berlin, 1877.

Courret (A.). — *La Russie à Constantinople. Premières tentatives des Russes contre l'empire grec, 865-1116.* (*Revue des Questions historiques*, t. XIX, 1876, livraison de janvier, pp. 69-129.)

Cozza-Luzi (G.). — *La cronaca siculo-saracena di Cambridge, con doppio testo greco scoperto in codici contemporanei delle biblioteche vaticana e parigina*, Palerme, 1890.

Cozza-Luzi (G.). — *Sulla scoperta di due cronache greche siculo-saraceniche e loro correlazione coll'arabica di Cambridge*, Rome, 1892.

Cozza-Luzi (G.). — *Orestes, patriarcha hierosolymitanus, de historia et laudibus Sabæ et Macarii Siculorum*, Rome, 1892.

Cramer (J. A.). — *Anecdota græca e codd. manuscriptis Bibliothecæ regiæ Parisiensis*, t. IV, Oxford, 1841.

De Blasiis (G.). — *La insurrezione pugliese e la conquista normanna nel secolo 11*, Naples, 1864-73.

De Blasiis (G.). — *Le pergamene bizantine degli Archivi di Napoli e di Palermo.* (*Archivio storico italiano* de 1866. Florence, premier article seul paru).

Delarc (O.). — *Les Normands en Italie depuis les premières invasions jusqu'à l'avènement de saint Grégoire VII (859-862, 1016-1073)*, Paris, 1883.

Delarc (O.). — *Ystoire de li Normant, par Aimé, évêque et moine au Mont-Cassin*, publiée avec une introduction et des notes, Rouen, 1892.

Delehaye (H.). — *La vie de saint Paul le jeune et la chronologie de Métaphraste*, Paris, 1893.

Delehaye (H.). — *Vita sancti Nicephori episcopi Milesii sæculo X.*, Bruxelles, 1895.

Diehl (Ch.). — *L'église et les mosaïques du couvent de Saint-Luc en Phocide*, Paris, 1889.

Diehl (Ch.). — *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*, Paris, 1894.

Drinov (M. C.). — *Les Slaves méridionaux et Byzance au dixième siècle* (en russe). (*Comptes rendus de la Société d'histoire et d'archéologie de Moscou* pour 1875, Moscou, 1876.)

Du Cange. — *Historia byzantina*, Paris, 1680, contenant *Familiæ byzantinæ* et *Constantinopolis christiana.*

Duchesne (L'abbé L.). — *Le Liber Pontificalis*, Paris, 1892.

Dulaurier (Ed.). — *Recherches sur la chronologie arménienne technique et historique*, t. I (seul paru). *Chronologie technique*, Paris, 1859.

Dulaurier (Ed.). — Voyez Historiens arméniens des croisades.

Dummler (E.). — *Kaiser Otto der Grosse*, begonnen von R. Kœpke, Leipzig, 1876.

Ephrem. — *Chronique*, éd. de Bonn, 1840.

Étienne de Darôn, dit Acoghik de Asolic. — *Histoire universelle*, traduction d'Emin, Moscou, 1864.

Finlay (G.). — *A history of Greece from its conquest by the Romans to the present time. B. C. 146 to A. D. 1864*. Nouv. éd. par H. F. Tozer, Oxford, 1877.

Fischer (W.). — *Studien zur byzantinischen Geschichte des XI. Jahrhunderts*, Plauen i. V., 1883.

Fræhn (C. M.). — *Ibn-Foszlan's und anderer Araber Berichte über die Russen ælterer Zeit. Text und Übersetzung mit kritisch-philologischen Anmerkungen nebst drei Beilagen*, Saint-Pétersbourg, 1823.

Fræhn (C. M.). — *Beitræge zur historischen Kritik des Leon Diakonos und Michael Psellos*, Innsbruck, 1886.

Freytag (G. W.). — *Geschichte der Dynastie der Hamdaniden in Mossul und Aleppo.* (*Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, t. X, 1856, pp. 432-498, et t. XI, 1857, pp. 177-252.)

Freytag (G. W.). — *Regnum Saahd-Aldaulæ in oppido*

Halebo (de Kémal ed-Din), Bonn, 1820.

Frothingham (A. L.). — *Byzantine artists in Italy from the sixth to the fifteenth century.* (*American Journal of Archæology* pour 1894.)

Frothingham (A. L.). — *Notes on byzantine art and culture in Italy and especially in Rome.* (*American Journal of Archæology* pour 1895.)

Gédéon (Emmanuel J.). — ὁ Ἄθως, Ἀναμνήσεις, Ἔγγραφα, Σημειώσεις, Constantinople, 1885.

Gédéon (Emmanuel J.). — Πατριαρχικοὶ Πίνακες, Constantinople, 1885.

Gelzer (H.). — *Ungedruckte und wenig bekannte Bistumer-Verzeichnisse der orientalischen Kirche* (*Byzantinische Zeitschrift*, tt. I et II.)

Géométre (Jean). — *Carmina varia.* (Cramer, *Anecdota græca*, Oxford, 1841, t. IV, et aussi Migne, *Patrol. græca*, t. CVI.)

Georges Moine, surnommé Hamartole. — *Chronique*, éd. Muralt, Saint-Pétersbourg, 1859.

Gerber (Th.). — *Quæ in commentariis a Gregorio Corinthio in Hermogenem scriptis vetustiorum commentariorum vestigia deprehendi possint*, Kiel, 1891.

Gfrœrer (A. Fr.). — *Byzantinische Geschichte*, Graz, 1872-1877.

Gibbon (E.). — *History of the decline and fall of the roman empire*, 1776.

Giesebrecht (W. von). — *Jahrbücher des deutschen Reichs unter der Herrschaft Kaiser Ottos II.*, Berlin, 1840.

Giesebrecht (W. von). — *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, 5e éd., Leipzig, 1881-1885 (tt. I et II).

Glycas (Michel). — *Chronique*, éd. de Bonn, 1836.

Golubinsky. — *Histoire des Eglises bulgare, serbe et roumaine* (en russe), Moscou, 1871.

Gopcevic (Spiridion). — *Makedonien und Alt-Serbien*, Vienne, 1889.

Gregorovius (F.). — *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter von der Zeit Justinian's bis zur turkischen Eroberung*, Stuttgart, 1889.

Gregorovius (F.). — *Apulische Landschaften* (t. V. des *Wanderjahre in Italien*, 3e éd., Leipzig, 1889).

Gregorovius (F.). — *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter vom 5. Jahrhundert bis zum 16. Jahrhundert*, Stuttgart, 1890.

Grenet (A.). — *La dynastie des Bagratides d'Arménie.* (*Rev. du Min. de l'I. P. russe*, St-Pétersbourg, 1893).

Hahn (G. von). — *Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar*, Vienne, 1869.

Heinemann (Lothar v.). — *Geschichte der Normannen in Unteritalien und Sicilien bis zum Aussterben des normannischen Königshauses*, Leipzig, 1894.

Heyd (W.). — *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, éd. française de Furcy Raynaud, Leipzig, 1885.

Hilferding (A.). — *Histoire des Bulgares.* (Œuvres complètes, t. I, 1868.)

Hirsch (F.). — *De Italiæ inferioris annalibus sæculi decimi et undecimi*, Berlin, 1864.

Hirsch (F.). — *Byzantinische Studien*, Leipzig, 1876.

Historiens arméniens des Croisades, t. I, Paris, 1869, éd. Dulaurier.

Hopf (C.). — *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit* 1821). Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, 1re série, tt. LXXXV et LXXXVI, Leipzig, 1870-1871).

Ibn el-Athir. — *Chronique* dite « Kamil et Towarikh », éd. Tornberg, Leyde, 1851-76.

Ibn Foszlan. — Voy. Frehn.

Ibn Haukal. — Voy. Ouseley.

Jirecek (C. J.). — *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, et éd. russe corrigée, Odessa, 1878.

Joanne (A.). — *Guide pour la Syrie et la Palestine*, éd. Chauvet et Isambert, Paris, 1882.

Joel. — *Chronographie*, éd. de Bonn, 1836.

Kanitz (F.). — *La Bulgarie Danubienne et le Balkan. Études de voyage* (1860-1880), éd. française, Paris, 1882.

Karamsin. — *Histoire de l'Empire de Russie*, traduite par MM. St-Thomas et Jauffret, Paris, 1819.

Kémal ed-Din. — *Histoire d'Alep*, manuscrit de la Bibliothèque nationale. Voy. Freytag.

Kiepert. — Πίναξ τοῦ μεσαιωνικοῦ Ἑλληνισμοῦ κατὰ τὴν δεκάτην ἑκατονταετηρίδα, Leipzig, 1886.

Kohlschuetter (O.). — *Venedig unter dem Herzog Peter II. Orseolo 991 bis 1009*, Göttingen, 1838.

Kokkoni (N. I.). — Ἱστορία τῶν Βουλγάρων ἀπὸ τῆς ἐμφανίσεως αὐτῶν ἐν Θρᾴκῃ μέχρι τῆς ὑπὸ τῶν Ὀθωμανῶν καταλύσεως, Athènes, 1877.

Kondakov (N.). — *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures*, éd. française, Paris, 1891.

Kounik (A. A.). — Voy. Lambini.

Kounik (A. A.). — *Note du toparque de Gothie.* (*Mémoires de l'Acad. des Sc. de St-Pétersbourg*, t. XXIV, pp. 61-147.)

Kremer (A. von). — *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, Vienne, 1875-77.

Krug (Ph.). — *Kritischer Ver-*

such zur Aufklærung der byzantinischen Chronologie. Saint-Pétersbourg, 1816.

LABARTE (J.). — *Le Palais impérial de Constantinople et ses abords, Sainte-Sophie, le Forum Augustéon et l'Hippodrome tels qu'ils existaient au xe siècle.* Paris, 1861.

LABARTE (J.). — *Histoire des arts industriels.* Paris, 1854.

LAMBINE (N.), KOUNIK (A. A.) et WASSILIEWSKY (B.). — *Recherches chronologiques sur la date de la mort de Sviatoslav Igorevitch, grand-prince de Kiev* (en russe). (*Mémoires de l'Academie des Sciences de St-Pétersbourg de 1876, pp. 119-182*). Tirage à part, 1876, Saint-Pétersbourg.

LAMBROS (SP. P.). — Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων. Athènes, 1888.

LANGLOIS (V.). — *Le mont Athos et ses monastères,* Paris, 1867.

LEBEAU (CH.). — *Histoire du Bas-Empire,* éd. Saint-Martin et Brosset, Paris, 1824-26.

LEGER (L.). — *Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1894,* Paris, 1895.

LENORMANT (FR.). — *La Grande Grèce. Paysages et histoire,* Paris, 1881-1884.

LENORMANT (FR.). — *A travers l'Apulie et la Lucanie. Notes de voyage,* Paris, 1883.

LÉON DIACRE. — *Historia,* éd. Hase, Paris, 1818; éd. in-fol., 1819, et éd. de Bonn, 1828.

LIPOWSKY (A.). — *De l'histoire de la lutte gréco-bulgare aux xe et xie siècles* (en russe). (*Journal du Ministère de l'I. P. russe,* livraison de novembre 1891, t. CCLXXVIII, pp. 120-141.)

LUC, ABBÉ DE GROTTAFERRATA. — *Vita Bartholomæi abbatis Cryptoferratensis,* Migne, *Patr. gr.,* t. CXXVII.

LUPUS PROTOSPATHA. — *Chronicon.* (*Antici chronologi quatuor,* éd. A. Caraccioli, Naples, 1626, et Pertz, *Mon. germ. hist.*, SS., t. V, pp. 51-63.)

MAKÎN (EL-) ou ELMACIN. — *Historia saracenica,* éd. Erpenius, Leyde, 1625.

MANASSÈS (C.). — *Compendium chronicum,* éd. Bonn, 1837.

MARRAST (AUG.). — *Esquisses byzantines,* Paris, 1874.

MARTIN (F.). — *Détails historiques de la première expédition des chrétiens dans la Palestine sous l'empereur Zimiscès, tirés d'un manuscrit arménien inédit de la Bibliothèque impériale composé dans le xiie siècle par Mathieu d'Edesse, traduits en français par F. Martin, collationnés, etc., par M. Chahan de Cirbied, etc., pour servir de supplément à l'Histoire du Bas-Empire,* Paris, 1811. (Extrait du *Magasin encyclopédique,* t. V.)

MATHIEU D'ÉDESSE. — *Chronique,* éd. Dulaurier, Paris, 1858 (t. I de la *Bibliothèque historique arménienne*).

MAVROGIANNI (G. E.). — Βυζαντινὴ τέχνη καὶ βυζαντινοὶ καλλιτέχναι, Athènes, 1893.

MEYER (PH.). — *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athos-Klœster, grösstentheils zum ersten Male herausgegeben und mit Einleitungen versehen,* Leipzig, 1894.

MICHAEL (W.). — *Die Formen des unmittelbaren Verkehrs zwischen den deutschen Kaisern und souveränen Fürsten, vernehmlich im X., XI. und XII. Jahrhundert,* Hambourg et Leipzig, 1888.

MILLET (G.). — Ψηφιδωτὰ τοῦ ἐνΔαφνίῳ ναοῦ. (Extr. de l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, Athènes, 1894.)

MILLET (G.). — *L'église et le couvent de Daphni,* mémoire manuscrit.

MINASI (G.). — *S. Nilo di Calabria, monaco basiliano nel decimo secolo con annotazioni storiche,* Naples, 1892.

MOLTMANN (J.). — *Theophano, die Gemahlin Ottos II., in ihrer Bedeutung für die Politik Ottos I. und Ottos II.,* Schwerin, 1878.

MOQUADASSI. — *Description of Syria including Palestine, by Mukaddasi* (circ. 985 A. D.), Londres, 1886.

MORTREUIL — *Histoire du droit byzantin,* Paris, 1844.

MULLER (GIUS.). — *Historische Denkmæler in den Klœstern des Athos.* (*Slavische Bibliotek oder Beitræge zur slavischen Philologie und Geschichte,* t. I, Vienne, 1851.)

MÜNTZ (E.). — *Les artistes byzantins dans l'Europe latine du ve au xve siècle.* (*Revue de l'Art chrétien,* 1893, pp. 181-190.)

MURALT (ED. DE). — *Essai de chronographie byzantine,* Saint-Pétersbourg, t. I, 1855.

MYSTAKIDIS (B. A.). — *Byzantinisch-deutsche Beziehungen zur Zeit der Ottonen,* Stuttgart, 1881.

Napolitani (Regii) Archivii monumenta edita et illustrata, Naples, 1845-1861.

NEROUTSOS (T. D.). — Χριστιανικὰ Ἀθήναι, Athènes, 1889.

NESTOR (*Chronique* dite *de*), éd. Leger, Paris, 1884.

NEUMANN (C.). — *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen,* Leipzig, 1894.

Niconis Metanoitæ monachi (*Vita sancti*). — Martène et Durand, *Veter. scriptor. etc., ampl. coll.,* VI, Paris, 1727, fol. pp. 836-886.

Nili junioris (*Vita sancti patris, scripta olim græce a contubernali ejus discipulo, nunc latinitate donata, interprete I. M. Caryophilo, archiepisc. Iconiensi,* Rome, 1624.

Ouseley (W.). — *The oriental Geography of Ebn Haukal, an arabian traveller of the tenth century*, Londres, 1800.

Ouspensky (Th.). — *L'Empereur Basile le Bulgaroctone. Extraits des Annales de Yahia d'Antioche, publiés, traduits et annotés par le baron Rosen*, Saint-Pétersbourg, 1883. (Compte rendu analytique (en russe). *Journal du Ministère de l'I. P. russe*, liv. d'avril 1884, pp. 283-301).

Ouspensky (Th.). — *Russie et Byzance au xe siècle* (en russe), Odessa, 1888.

Ouspensky (Th.). — *Possessions byzantines sur les côtes septentrionales de la mer Noire aux ixe et xe siècles* (en russe). (Extrait des *Kievskaya Starina*, Kiev, 1889).

Ouspensky (Th.). — *La formation du second royaume bulgare* (en russe).

Paparrigopoulos (C.). — Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους, Athènes, 1865-74.

Paspatis (A. G.). — *The great Palace of Constantinople* (*translated from the greek by W. Metcalfe*), Londres, 1893.

Petroni (Giulio). — *Della storia di Bari dagli antichi tempi sino all' anno 1856*, Naples, 1858.

Pomalovsky (J.). — *La vie d'Athanase l'Athonite*, Saint-Pétersbourg, 1895.

Pouille (Guillaume de). — *Gesta Roberti Wiscardi*, éd. Rog. Wilman, dans Pertz, *Mon. Germ.*, SS, IX, pp. 239-298.

Psellus (Michel). — Ἑκατονταετηρὶς βυζαντινῆς ἱστορίας (9.6-1077), éd. Sathas (t. IV de la Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη).

Quatremère (E. M.). — *Vie du Khalife fatimite Moëzz-lidin-Allah*. (*Extrait du Journal asiatique*, Paris, 1837.)

Rambaud (A.). — *L'Empire grec au xe siècle. Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870.

Rambaud (A.). — *Histoire de la Russie depuis les origines jusqu'à l'année 1877*, Paris, 1879.

Ramsay (W. M.). — *The historical geography of Asia Minor*, Londres, 1891.

Regel (W.). — *Analecta byzantino-russica*, Saint-Pétersbourg, 1891.

Rhallis et Potlis. — Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, Athènes, 1852-55.

Riant (Cte P.). — *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades*, Paris, 1868.

Rocchi (D. Ant.). — *De coenobio cryptoferratensi ejusque bibliotheca et codicibus præsertim græcis commentarii*, Tusculum, 1893.

Rolando (A.). — *Geografia politica e corografia dell' Italia imperiale nei secoli IX e X*. (*Archivio storico italiano*, 4me série, V, 1880.)

Rosen (V.). — *Voyez* Yahia.

Sabatier (J.). — *Description générale des monnaies byzantines*, Paris, 1862.

Saint-Martin (J.). — *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, Paris, 1818-1819.

Sakkelion (A. J.). — Ἐπιστολαὶ βυζαντιναί. Σωτήρ, Athènes, 1892.)

Samuel d'Ani. — *Tables chronologiques*. Voy. Brosset, *Collection d'historiens arméniens traduits*, t. II, pp. 334-483.

Sathas (N.). — Κρονικὸν ἀνέκδοτον τοῦ Γαλαξειδίου, Athènes, 1865.

Schipa (M.). — *Storia del Principato Longobardo in Salerno*. (*Archivio storico per le provincie napolitane*, 1887.)

Schipa (M.). — *Il ducato di Napoli*. (*Archivio storico per le provincie napolitane*, 1893.)

Schlumberger (G.). — *Monnaies d'or d'un chef bulgare du xe siècle, Sermon, gouverneur de Sirmium*, Paris, 1877.

Schlumberger (G.). — *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884.

Schlumberger (G.). — *Les Iles des Princes*, Paris, 1884.

Serguiévitch (V.). — *Le droit grec et le droit russe dans les traités du xe siècle avec les Grecs*. (*Journal du Ministère de l'I. P. russe*, n° de janvier 1882, t. CCXIX, pp. 82-115.)

Skylitzes (Jean). — *Historiarum Compendium*, éd. J.-B. Gabius, Venise, 1570.

Strzygowski (Jos.). — *Die Akropolis in altbyzantinischer Zeit*, Athènes, 1889.

Strzygowski (Jos.). — Ἡ μονὴ τοῦ Κοσμᾶ τῶν φιλοσόφων, Athènes, 1890.

Tacchi-Venturi (Le P.). — *Commentariolum de Joanne Geometra ejusque in S. Gregorium Nazianzenum inedita laudatione in cod. vaticano-palatino 402 adservata*, Rome, 1893.

Tafel (Th. L. Fr.). — *De Thessalonica ejusque agro*, Berlin, 1839.

Tafel (Th. L. Fr.). — *De Via militari Romanorum Egnatia, qua Illyricum, Macedonia et Thracia jungebantur*, Tubingen, 1842.

Tafel (Th. L. Fr.). — *Constantinus Porphyrogenitus de provinciis regni byzantini*, Tubingen, 1847.

Tafel (Th. L. Fr.). — *Symbolarum criticarum geographiam byzantinam spectantium partes duæ*, Munich, 1849.

Tafel et Thomas. — *Fontes rerum austriacarum. Urkunden zur älteren Handels- und Staats-Gesch. der Repu-*

blik Venedig, t. XII de la seconde div. (*Diplom. et Acta*), première partie (814-1205), Vienne, 1856.

Tchamtchian (Le P. Michel). — *Histoire d'Arménie depuis la Création jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*. Venise, 1784-86.

Tchertkov. — *Les guerres du grand duc Sviatoslav, fils d'Igor, contre les Bulgares et les Grecs* (967-971), Moscou, 1843.

Ter-Mikelian (Dr Arsak). — *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen (vom IV. bis zum XIII. Jahrhundert)*, Leipzig, 1892.

Ter-Mkrtschian Karapet. — *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien*, Leipzig, 1893.

Thietmar de Merseburg. — *Chronique*, éd. J. Strebitzki, 2e éd., Leipzig, 1892.

Tomaschek (W.). — *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter. I. Die Küstengebiete und die Wege der Kreuzfahrer*. (Extr. des Sitzungsberichte der K. Akad. der Wissensch. in Wien, *phil. hist. Cl.*, Vienne, 1891).

Trinchera (Fr.). — *Syllabus græcarum membranarum quæ partim Neapoli, etc., partim in Casinensi cœnobio ac Cavensi, etc., etc., nunc tandem adnitente impensis Fr. Tr. Neapol. archivio præfecto, in lucem prodeant*, Naples, 1865.

Wassiliewsky (B.). — *La dromjina varingo-russe et varingo-anglaise à Constantinople aux XIe et XIIe siècles* (en russe). (*Journal du Ministère de l'I. P. russe*, livraisons de nov. 1874, février et mars 1878, tt. CLXXVI, pp. 105-144, CLXXVII, pp. 394-451, et CLXXVIII, pp. 76-152.)

Wassiliewsky (B.). — *Fragments russo-byzantins, pour l'histoire de 976 à 986, tirés d'El-Makin et de Jean Géomètre* (en russe). (*Journal du Ministère de l'I. P. russe*, livr. de mars 1876, t. CLXXXIV, pp. 117-187.)

Wassiliewsky (B.). — *Note sur le toparque de Gothie* (en russe), (*Journal du Ministère de l'I. P. russe*, 1876, p. 185.)

Wassiliewsky (B.). — *Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin du XIe siècle, d'après un manuscrit grec inédit du XVe siècle* (en russe). (*Journal du Ministère de l'I. P. russe*, livr. de juin, juillet, août 1881, tt. CCXV, pp. 242-299, CCXVI, pp. 102-171 et 316-351).

Wassiliewsky (B.). — *Un des recueils manuscrits grecs de la bibliothèque synodale de Moscou* (en russe), Saint-Pétersbourg, 1886.

Wassiliewsky (B.). — Voy. Lambine.

Weil (G.). — *Geschichte der Chalifen*, Mannheim, 1846-1851.

Wilken (H.). — *Über die Verhältnisse der Russen zum byzantinischen Reiche in dem Zeitraume vom neunten bis zum zwölften Jahrhundert*. (*Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, 1830*, pp. 75-135.)

Wilken (Fr.). — *Mirchond's Geschichte der Sultane aus dem Geschlechte Bujeh*, Berlin, 1835.

Wüstenfeld (F.). — *Geschichte der Fatimiden-Chalifen*, Gœttingen, 1881.

Yahia ibn-Said ibn-Batrik el Antaky (Jean l'Antiochitain). — *Annales* manuscrites. De nombreux extraits de ce chroniqueur, relatifs au règne de Basile II, ont été publiés par le baron V. Rosen, dans le livre intitulé : *L'empereur Basile le Bulgaroctone*, etc., Saint-Pétersbourg, 1883.

Zachariæ v. Lingenthal (C.-E.). — *Beiträge zur Geschichte der bulgarischen Kirche*, Saint-Pétersbourg, 1864.

Zachariæ v. Lingenthal (C.-E.). — *Jus græco-romanum*, Leipzig, 1865-1870.

Zachariæ v. Lingenthal (C.-E.). — *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, Berlin, 1892.

Zampélios (S.). — Βυζαντιναὶ μελέται, Athènes, 1858.

Zampélios (S.). — Ἰταλο-ελληνικά, Athènes, 1865.

Zonaras (J.). — *Epitome historiarum*, éd. Dindorf, Leipzig, 1868-1875.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Proclamation de Jean Tzimiscès après le meurtre de Nicéphore Phocas. — Il est nommé régent auprès des deux petits basileis Basile et Constantin. — Portrait du nouveau souverain. — Ses origines. — Basile le parakimomene est nommé premier ministre. — Premières mesures prises par le nouveau gouvernement contre les parents et les partisans du basileus assassiné. — Difficultés avec le patriarche Polyeucte à l'occasion du couronnement. — Jean Tzimiscès accepte les conditions posées par Polyeucte. — Abrogation des novelles de Nicéphore Phocas concernant les droits de l'Église. — Châtiment des meurtriers. — Théophano est envoyée en exil, dans l'île de Proti d'abord, puis dans le thème arméniaque. — Jean fait abandon de sa fortune particulière. — Couronnement de Jean. — Théodore de Colonée est nommé patriarche d'Antioche. — Mort du patriarche Polyeucte. — Formalités de l'élection de son successeur Basile le Scamandrien. — Péril imminent de l'invasion russe. — Préparatifs faits pour repousser Sviatoslav, conquérant de la Bulgarie. — Les Russes franchissent les Balkans et saccagent Philippopolis. — Échec des négociations. — Départ de Constantinople d'un premier corps commandé par Basile Skléros et Pierre Phocas. — Premier choc entre les Byzantins et les Russes. — Combat d'avant-garde. — Bataille d'Arkadiopolis 1

CHAPITRE II

Révolte de Bardas Phocas en Asie. — Il se fait proclamer basileus. — Sort lamentable de son père le curopalate et de son frère Nicéphore. — Bardas Skleros envoyé contre lui par Jean Tzimiscès met fin à sa rébellion et s'empare de sa personne. — Derniers préparatifs de Jean Tzimiscès pour entrer en campagne contre les Russes. — Il épouse en secondes noces la porphyrogénète Théodora, fille de Constantin VII. — Couronnement de la nouvelle basilissa. — Départ de Jean Tzimiscès pour le théâtre de la guerre. — Procession solennelle. — Revue et départ de la flotte pyrophore. — Le basileus et l'armée franchissent sans coup férir les défilés du Balkan. — Siège et prise de la Grande Péréïaslavets. — Désastre des Russes. — Marche des impériaux sur Dorystolon (Silistrie) 59

CHAPITRE III

Siège de Dorystolon par l'armée byzantine. — Combats furieux sous les murs de cette place. — Conspiration avortée de Léon Phocas et de son fils. — Défaite finale des Russes. — Sviatoslav forcé de signer la paix obtient une entrevue avec le basileus. — Traité de paix entre l'empire et les Russes. — Traités antérieurs entre les deux nations. — Retraite des débris de l'armée russe. — Sviatoslav et ses guerriers sont massacrés par les Petchenègues aux cataractes du Dnieper. — Entrée triomphale du basileus à Constantinople. — Abdication humiliante imposée au roi Boris. — La Bulgarie orientale ou Bulgarie transdanubienne est incorporée à nouveau à l'empire. — Le patriarche bulgare, chassé de son siège, se réfugie dans la Bulgarie occidentale, demeurée indépendante. — Les sectaires manichéens d'Asie sont transportés en Bulgarie. — Hellénisation forcée des provinces romaniques. — Fêtes et largesses à Constantinople. — Abolition de l'impôt du Kapnikon . . . 113

CHAPITRE IV

Événements d'Italie depuis l'assassinat de Nicéphore Phocas. — Othon Ier d'Allemagne envahit le territoire byzantin. — Jean Tzimisces remet en liberté Pandolfe Tete de Fer. — Traite de paix entre les deux empires. — Retraite de l'armée allemande. — Mariage de la porphyrogénete Théophano avec l'héritier de l'empire d'Allemagne. — Cérémonie nuptiale celebrée à Rome, le 14 avril 972. — Mort d'Othon Ier. — Avènement d'Othon II. — Evénements survenus dans les themes byzantins d'Italie depuis ce moment jusqu'à la mort de Jean Tzimisces. — Evénements de Syrie. — Les troupes africaines du Fatimite, le nouveau maître de l'Égypte, envahissent la Syrie. — Elles sont repoussées devant Antioche par les Byzantins. — Expédition malheureuse du grand domestique Mleh en Mesopotamie. — Troubles à Bagdad. — Préparatifs de guerre. — Accord avec les Vénitiens pour interdire le commerce avec les Infidèles. — Première expédition de Jean Tzimiscès en Asie. — Pointe de l'armée impériale sur territoire arménien. — Traité avec le roi des rois de ce pays. — L'armée impériale, après avoir envahi victorieusement la Mésopotamie, se voit forcée de renoncer à attaquer Bagdad. — Retraite de Jean Tzimisces. — Abdication du Khalife Mothi. 185

CHAPITRE V

Déposition du patriarche Basile. — Il est remplacé sur le trône patriarcal par Antoine de Stoudion. — Seconde expédition de Jean Tzimisces en Asie. — Sa lettre au roi Aschod III d'Arménie racontant ses victoires en Syrie et sur la côte de Phénicie. — Son retour à Constantinople. — Sa maladie mystérieuse et sa mort. — Considérations sur son regne. — Son éloge funebre par Jean Géometre. — Monnaies et novelles à son nom. — Ses relations avec saint Athanase et les moines de l'Athos . . . 263

CHAPITRE VI

Avènement définitif des deux jeunes basileis Basile et Constantin. — Leur portrait physique et moral. — Il ne parait pas que Basile ait été marié. — Lutte d'influence entre le parakimomène Basile et Bardas Skléros. — Le premier l'emporte sur son rival et devient premier ministre. — Il rappelle d'exil la basilissa Théophano et envoie Bardas Skléros en disgrâce sur la frontière d'Arménie. — Terrible rébellion de Bardas Skléros à la tète de l'armée d'Asie. — Marche constamment victorieuse du prétendant. — Il bat les impériaux commandés par Pierre Phocas d'abord dans le défilé de Boukoulithos, puis surtout devant Lykandos. — A la suite de ce grand désastre des armes impériales, presque toute l'Anatolie reconnait l'autorité de Skléros. — La flotte d'Asie se déclare en sa faveur. — Michel Bourtzès lui livre le duché d'Antioche. — La forteresse de Tzamandos lui ouvre ses portes. — Le protovestiaire Léon, envoyé contre lui, après avoir habilement manœuvré et battu Michel Bourtzes à Oxylithos, est mis en complete déroute à Rhageas. — Bardas Skléros, maitre incontesté des thèmes d'Asie après ce nouveau triomphe, envoie sa flotte sous Michel Courtice aux bouches de l'Hellespont. — Lui-même, précipitant sa marche en avant, assiege et prend Nicé défendue par Manuel Comnène. — Sa flotte est battue par l'amiral impérial, qui s'empare d'Abydos. 327

CHAPITRE VII

Apparition de l'armée de Skléros sur la rive du Bosphore en face de Constantinople. — Énergie du parakimomène. — Il fait appel à Bardas Phocas, qui reconstitue une armée. — Skléros forcé de se retourner contre lui, lui fait éprouver deux défaites dans la plaine de Pankalia, puis aux Basilika Therma. — Le patriarche Agapios. — Antioche retombe au pouvoir des basileis. — Par l'entremise du pieux Tornig, Davith d'Ibérie fournit à Bardas Phocas un contingent qui permet à celui-ci de battre Skléros. — Fondation du couvent d'Iviròn. — Les saints Tornig, Ioané et Euthyme. — Skléros devient le prisonnier du Khalife à Bagdad. — Ambassade de Nicéphore Ouranos dans cette ville. — Soumission des derniers partisans de Skléros en Asie. — Le patriarche Antoine est remplacé par Nicolas Chrysobergios 397

CHAPITRE VIII

Affaires d'Italie. — Émeute des Rossanitains. — Vie de saint Nil. — Incursions des Arabes de Sicile. — Expédition d'Othon II en Italie, en 981. — Mort de Pandolfe Tète de Fer. — Changements dans les principautés longobardes. — Othon II prend Bari, puis Tarente. — Déroute des Allemands à Stilo. — Mort d'Abou'l-Kassem. — Othon II échappe miraculeusement à la mort et à la captivité. — Retraite de l'armée allemande. — Dja'ber est nommé émir de Sicile. — Les Byzantins réoccupent les places conquises

par les Allemands. — Othon II prépare sa revanche. — Champ de mai de Vérone. — Affaires de Venise. — Othon II entre en campagne. — Mort de Benoît VII. — Mort d'Othon II. — Avènement d'Othon III. — Les thèmes byzantins d'Italie. — Documents byzantins 555

CHAPITRE IX

Affaires de Syrie à partir de l'avènement de Basile II. — Saad Eddaulah rentre en vainqueur dans Alep en 976. — Bakgour son gouverneur à Homs. — Attaqué par le duc d'Antioche Bardas Phocas, il signe avec lui un nouveau traité de vassalité. — Le sheik Mouffaridj à Antioche. — Bakgour suscite de nouveaux troubles à Alep en 983. — Nouvelle marche de Bardas Phocas sur cette ville. — Sanglante défaite de l'armée byzantine. — Nouveau traité signé sous Alep. — Prise et sac de Homs par les Grecs. — Bakgour gouverneur de Damas pour le Khalife. — Le château de Ra'lân est livré aux Grecs. — Nouvelles intrigues de Bakgour. — Nouvelle expédition en 985 de Bardas Phocas contre Alep. — Prise de Killis. — Siège d'Apamée. — Sac du monastère de Saint Syméon. — Bardas Phocas signe la paix à nouveau avec Saad. — Conspiration avortée des chefs militaires byzantins. — Mélissène prend Balanée. Disgrâce du parakimomène. — Transformation extraordinaire dans le caractère du basileus Basile, qui prend seul en mains le pouvoir absolu. 539

CHAPITRE X

Première guerre bulgare. — Ses origines dès la mort de Tzimiscès. — Monarchie des Schischmanides. — Causes de son rapide accroissement. — Ses limites. — Le « Comite » Schischman et ses quatre fils les « Comitopoules ». — Premières hostilités contre Byzance à partir de 976. — Siège de Serres. — Avènement de Samuel. — Grande campagne de Samuel en 986 en Thessalie et jusqu'aux portes du Péloponèse. — Prise de Larissa. — Conseils et récits d'un grand seigneur byzantin. — Poésies de Jean Géométre. — Les tsarevitch Boris et Romain. — Première expédition de Basile au delà du Balkan. — Mécontentement des généraux. — Portrait de Basile. — Le royaume de Samuel. — Échec de l'armée impériale devant Stredetz Sophia. — Retraite, surprise et déroute des Grecs le 17 août 986 au défilé de la Porte de Trajan. 585

CHAPITRE XI

Mécontentement croissant des chefs militaires. — Bardas Skléros s'échappe de sa prison de Bagdad. — Il se fait proclamer basileus à nouveau. — Bardas Phocas à peine réintégré dans sa charge de domestique des Scholes, se soulève à son tour et se fait proclamer à Charsian par l'armée d'Asie. — Alliance criminelle des deux Bardas. — Trahison de Phocas qui fait emprisonner Skléros. — Romain Skléros rejoint le basileus. — Marche victorieuse de Phocas. — Il campe en face de Constantinople et envoie ses lieutenants assiéger Abydos. — Détresse de la dynastie macédonienne, attaquée d'autre part par les Bulgares. — Énergie merveilleuse déployée par Basile II. — Vladimir, grand prince de Kiev, fournit aux basileis un secours de six mille guerriers. — Histoire de la *droujina* russe à Constantinople. — Nouvelle du 2 avril 988. — Basile reprend l'offensive. — Victoires de Chrysopolis et d'Abydos. — Mort tragique de Bardas Phocas. — Bardas Skléros, mis en liberté par la veuve de Phocas, reprend la lutte contre les basileis. — Prise de Berrhœa par les Bulgares. — Prise de Cherson par Vladimir. — Les basileis envoient leur sœur en mariage à Vladimir. 673

ERRATA

Page 92, note 1 : *au lieu de* Tschali Kayak, *lisez* Tschali Kavak.

Page 125, ligne 16 : *au lieu de* Imérétie, *lisez* Iméréthie.

Page 126 ; la note 1 concerne la dernière phrase de la page précédente.

Page 138, ligne 10 ; *au lieu de* Brovalla, *lisez* Bravalla.

Page 177, note 1 ; *au lieu de* Πλακωτὴν, *lisez* Πλακωτὴν.

Page 182, note 2 ; *au lieu de* Armenein, *lisez* Armenien.

Page 195, note 2 ; *au lieu de* l'église abbatiale, *lisez* église abbatiale.

Page 212, note 1 ; *au lieu de* Botontum, *lisez* Butontum.

Page 232, note 1, ligne 1 ; *au lieu de* de, *lisez* du.

Page 264, note 2 ; *au lieu de* Δτδασκόμενος, *lisez* Διδασκόμενος.

Page 280, note 2 ; *au lieu de* Fatimidien, *lisez* Fatimiden.

Page 289, note 3 ; *au lieu de* du Séhioun, *lisez* de Séhioun.

Page 295, note 3 ; *au lieu de* Turc, *lisez* Turk.

Page 297, note 1 ; *au lieu de* Fastimiden, *lisez* Fatimiden.

Page 299, suite de la note 2 de la page précédente ; *au lieu de* Biblioteca, *lisez* Bibliotheca.

Page 394, ligne 25 ; *au lieu de* Kharpoute, *lisez* Kharpote.

Page 439, ligne 29 ; *au lieu de* Ali, *lisez* Aly.

Page 459, ligne 25 ; *au lieu de* Pitzinc, *lisez* Pitzino.

Page 569, ligne 3 ; *au lieu de* Daphné, *lisez* Daphni.

Page 581, ligne 9 ; *au lieu de* préside, *lisez* présida.

Page 614, ligne 6 ; *au lieu de* Castoria, *lisez* Kastoria.

Page 673, ligne 14 ; *au lieu de* Béroé, *lisez* Berrhœa.

TABLE DES GRAVURES

COFFRET byzantin d'ivoire du Xme ou du Xme Siècle. Couvercle. — Scènes du Livre de la Genèse. Adam et Ève. Abel. — (Musée grand-ducal à Darmstadt.) 1

SOU D'OR du basileus Jean Tzimiscès. 1

MOSAÏQUE du Baptistère de Saint-Marc à Venise. — Hérode sous le costume d'un basileus byzantin. A sa gauche Hérodiade en costume de basilissa. . 5

MOSAIQUE du Baptistère de Saint-Marc à Venise. — Hérodiade, couronne en tête, sous le costume d'une basilissa byzantine; Salomé sous celui d'une dame du Palais. 9

BAS-RELIEF BYZANTIN. Plaque sculptée de schiste noir provenant des fouilles de la ville de Cherson, en Crimée, aux environs de Sébastopol. — Les saints Démétrius et Georges. — Beau travail du Xme ou du XIme Siècle. — (Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.) 13

TRIPTYQUE BYZANTIN. Magnifique ivoire des Xme ou XIme Siècles. — Un des joyaux du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale. — Au pied de la Croix, saint Constantin et sainte Hélène. 17

TRIPTYQUE BYZANTIN en ivoire. Volet gauche. Faces antérieure et postérieure. Beau travail du Xme Siècle. Saint Théodore. — (Musée du Louvre.). 25

BULLE DE PLOMB ou petit sceau du patriarche d'Antioche Théodore de Colonée, consacré le 8 janvier 970 par le patriarche de Constantinople Polyeucte. — (Musée de la Société Archéologique à Athènes.) 28

BULLE DE PLOMB ou grand sceau du patriarche d'Antioche Théodore de Colonée, consacré le 8 janvier 970 par le patriarche Polyeucte de Constantinople. — Collection de M. G. Schlumberger.) 29

TRIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. Panneau central. La Théotokos portant l'Enfant Jésus. — (Musée archiépiscopal, à Utrecht.). 33

TRIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. Panneau central. Le Christ de Majesté. — Les symboles des quatre Évangélistes sont de travail allemand. — (Musée du Louvre.). 37

IVOIRE BYZANTIN du Xme Siècle. L'Archange Michel. — (Musée de Berlin.). 41

IVOIRE BYZANTIN du Xme Siècle. Saint roi en costume de basileus byzantin. — (Collection du comte Gr. Stroganoff, à Rome. 45

IVOIRE BYZANTIN du Xme Siècle. L'Annonciation — (Collection Trivulce à Milan.) 48

IVOIRE BYZANTIN des Xme ou XIme Siècles. Le Christ et saint Pierre. — (Collection du comte Gr. Stroganoff, à Rome 49

DIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire du Xme Siècle environ. Croix portant les médaillons du Christ, de la Vierge, de saint Thomas et du Prophète David. — (Trésor de la Cathédrale de Halberstadt) 53

MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle de la Cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev. — Saint Nicolas. 57

MEREAU de cuivre du monastère de Stoudion 58

COFFRET byzantin d'ivoire du Xme ou du XIme Siècle. Paroi antérieure. — Scènes du Paradis terrestre. Adam, Ève, le Christ. — (Musée grand-ducal à Darmstadt). 59

MONNAIE D'ARGENT du basileus Jean Tzimiscès. 59

MINIATURE BYZANTINE d'une grande beauté, contenue dans un évangé-

liaire du XIme Siècle conservé au célèbre couvent d'Ivirôn ou des Ibériens au Mont Athos. — Le baptême du Christ (Photographie communiquée par M. G. Millet 65
IVOIRE BYZANTIN du XIme Siècle. La mort de la Vierge. Divers saints. — Musée de South Kensington à Londres 69
MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle de la Cathédrale de Saint Sophie à Kiev. — Saint Laurent. 73
LE CHRIST DE LA CHALCÉE (Chalcites) figure au revers d'un sceau impérial byzantin de la Collection de M. G. Schlumberger. 80
RELIQUAIRE DE LA VRAIE CROIX. Ce magnifique émail byzantin du XIme Siècle est un des joyaux du trésor de la Cathédrale de la ville de Gran, siège du primat de Hongrie. . 81
RELIURE BYZANTINE ornée de plaques émaillées dont deux du Xme Siècle, servant de couverture à un Évangéliaire écrit en 1125 pour le prince Mstislaw Wladimirovitch, aujourd'hui conservé dans le trésor de la Cathédrale de l'Archange Michel à Moscou. 85
PLAQUE DE RELIURE. Émail byzantin du Xme Siècle du trésor de la Cathédrale de Saint-Marc, à Venise. — L'Archange Michel, à la porte du Paradis, portant l'épée et le globe crucigère. — *Histoire des Emaux byzantins*, de N. Kondakov 89
IVOIRE BYZANTIN du XIme Siècle. — La descente de Croix. (Ancienne Collection Spitzer.). 93
MINIATURE BYZANTINE du *Menologion* basilien de la Bibliothèque du Vatican, un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — Saints Évêques. 97
MINIATURE d'un Évangéliaire byzantin du XIme Siècle conservé au couvent d'Ivirôn ou des Ibériens au Mont Athos. — La Présentation de Jésus au Temple. (Photographie communiquée par M. G. Millet). 105
COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. — (Ancienne Collection Spitzer 111
MÉDAILLON BYZANTIN émaillé du commencement du Xme siècle, trouvé à Kiev dans l'ancienne ville, conservé au Cabinet des Médailles de l'Université de Kiev. Travail d'une perfection extrême. *Histoire des émaux byzantins*, de N. Kondakov). 112
COFFRET BYZANTIN d'ivoire du Xme ou du XIme Siècle. Face postérieure. — Scènes du Livre de la Genèse. — Adam et Ève.— (Musée grand-ducal à Darmstadt). 113
CROIX BYZANTINE émaillée du XIme Siècle, connue sous le nom de «Croix de la reine Dagmar». — Œuvre d'une finesse extrême, conservée au Musée de Copenhague. — *Hist. des Emaux Byzantins*, de N. Kondakov 113
MINIATURE BYZANTINE du fameux *Menologion* basilien de la Bibliothèque du Vatican, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — L'enseignement des Apôtres . . . 117
MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Le Lavement des pieds. (Photographie communiquée par M. G. Millet) 121
CROIX géorgienne de basse époque conservée dans l'église de Nikortzminda, dans le district de Ratcha de l'Imeréthie montagneuse. Aux extrémités des branches sont fixés trois magnifiques médaillons byzantins émaillés du XIme Siècle, représentant des Évangélistes. (*Histoire des Emaux Byzantins*, de N. Kondakov) 125
PORTION DE TRIPTYQUE BYZANTIN. Émail de la fin du Xme siècle, conservé au monastère de Schémokhmédi, dans l'ancienne Géorgie. — La Résurrection et l'Annonciation — *Histoire des Emaux Byzantins*, de N. Kondakov 129
ICONE BYZANTINE peinte et émaillée de la fin du Xme ou du commencement du XIme Siècle, conservée au monastère de Khopi, en Mingrélie — *Histoire des Emaux Byzantins*, de N. Kondakov). 133
CROIX BYZANTINE (face antérieure). Émail du XIme Siècle, faisant partie du célèbre triptyque de la sainte Vierge de Khakhouli, conservé au monastère de Ghélat, près de Koutaïs, dans l'ancienne Géorgie — (*Hist. des Emaux Byzantins*, de N. Kondakov) 137

MÉDAILLON de pierre, représentant un basileus byzantin des Xme ou XIme Siècles en grand costume impérial. Ce médaillon, certainement rapporté de Constantinople, est fixé au mur d'une vieille maison du petit campo Angaran, à Venise. 141

AIGUIÈRE DE CRISTAL. Œuvre arabe de la fin du Xme Siècle. Ce vase précieux à couvercle d'or, provenant du trésor de l'abbaye de Saint-Denis, est conservé au Musée du Louvre. . . . 145

IVOIRE BYZANTIN du XIme Siècle, du Musée du Louvre. Le Christ, adossé à la croix, bénissant de la main droite, à la grecque. 149

BAS-RELIEF BYZANTIN sur pierre lithographique des Xme ou XIme Siècles. — La Vierge. — Ce fragment, d'une très grande finesse d'exécution, a été trouvé dans les fouilles de la cité byzantine de Cherson, en Crimée. — (Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg 152

UNE PAGE d'un manuscrit byzantin daté de l'an 974, sous le règne de Jean Tzimisces, conservé à la Bibliothèque Nationale. — *Fac-similés des Manuscrits grecs datés*, de H. Omont. 153

SILISTRIE. — Vue de la ville actuelle, qui a succédé à la Dorystolon bulgare, assiégée par Jean Tzimiscès en l'an 972. 157

MOSAÏQUE BYZANTINE de la première moitié du XIme Siècle, de l'Église du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Grégoire le Thaumaturge. (Photographie communiquée par M. G. Millet 161

MOSAÏQUE BYZANTINE de la première moitié du XIme Siècle, de l'Église du Couvent de Saint-Luc en Phocide. — Saint Simon. (Photographie communiquée par M. G. Millet). 165

MINIATURE BYZANTINE du fameux *Menologion* dit de Basile II, conservé à la Bibliothèque du Vatican. Saint Philippe et Candace. 169

BAS-RELIEF BYZANTIN. — Plaque de bronze représentant le Christ, la Vierge, saint Jean et trois jeunes saints militaires. Très beau travail des Xme ou XIme Siècles. — (Ancienne Collection Michelli, à Paris.). 173

UNE PAGE d'un manuscrit byzantin daté de l'an 992 conservé à la Bibliothèque Nationale. — *Fac-similés des Manuscrits grecs datés*, de H. Omont. 177

TRIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. (Panneau central conservé à l'Evêché de Liège 181

MONNAIE de cuivre de Jean Tzimiscès. 184

COFFRET BYZANTIN. — Côtés. Ivoire du Xme ou du XIme Siècle. — Adam et Ève chassés du Paradis. — Le dieu Plutus. — Musée grand-ducal à Darmstadt. 185

TOUR de Vlanga-Bostan. — Muraille byzantine de Constantinople sur la rive de Marmara. C. G. Curtis, *Restes de la Reine des Villes* 185

COUVERTURE D'EVANGÉLIAIRE conservée au Trésor de Saint-Marc, à Venise. Émaux cloisonnés sur or. Très beau spécimen de l'orfèvrerie byzantine du Xme Siècle. 189

CROIX en vermeil émaillée. Superbe œuvre byzantine du commencement du XIme Siècle, conservée au Trésor des Religieuses de Notre-Dame de Namur. 193

MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle de la Cathédrale de Sainte-Sophie, à Kiev. La Panagia bénissant de ses deux mains levées. 197

PLAT D'ARGENT DORÉ ayant peut-être servi à contenir le pain de la messe. Belle œuvre d'orfèvrerie byzantine du Xme ou du XIme Siècle. — (Trésor de la cathédrale de Halberstadt.). 200

IVOIRE BYZANTIN du Xme ou du XIme Siècle. Fragment de triptyque. Descente de croix. — (Collection Trivulce, à Milan. 204

OLIFANT BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles, provenant de Saint-Bénigne de Dijon (actuellement dans la Collection du duc de Dino). 205

PHOTOGRAPHIE réduite d'un Acte signé par Othon II lors de son passage à Saint Gall après son mariage, en compagnie de son père et de Théophano. (Cet Acte est encore aujourd'hui conservé à l'abbaye de Saint-Gall. 209

PHOTOGRAPHIE réduite d'un diplôme sur parchemin au nom de Michel « anthypathos, patrice et catépano d'Italie », en date de mai 975, conservé aux archives du Mont-Cassin. Ce document est encore muni de son sceau de plomb 213

MINIATURE d'un manuscrit de la Bibliothèque Casanatense à Rome, manuscrit dit *Exultet Casanatense*, exécuté vers la fin du Xme Siècle pour Landolfe Ier, archevêque de Benevent. — La Vierge et l'Enfant Jesus entre deux anges 215
MINIATURE d'un manuscrit de la Bibliothèque Casanatense à Rome, dit *Exultet Casanatense*, exécuté vers la fin du Xme Siècle pour Landolfe Ier, archevêque de Benevent. — La bénédiction du cierge pascal 217
MURAILLE byzantine d'Antioche vers le sommet de l'enceinte. — (Photographie communiquée par M. M. Van Berchem.) 221
RESTES de la muraille byzantine d'Antioche dans sa partie est, au point appelé Bab Al-Hadid. — (Photographie communiquée M. M. Van Berchem) 225
CHEF TURC de la police à Bagdad, siégeant à son Tribunal. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Ch. Schefer 229
SCÈNES de la vie de bazar à Bagdad. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Ch. Schefer 233
PRÉDICATION populaire dans Bagdad. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.) 237
INTERIEUR de Mosquée à Bagdad. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Ch. Schefer 241
SERMON dans une Mosquée à Bagdad. — Le Prédicateur porte le costume noir des Abbassides. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Ch. Schefer 245
RUINES de la ville d'Ani, capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xme Siècle. — Cathédrale. Ruines d'Églises. Ravin de l'Akhourian 248
RUINES de la ville d'Ani, capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xme Siècle. — Cathédrale 249
RUINES de la ville d'Ani, capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xme Siècle. — Palais des Rois ou « Thakavors » 253
GRANDE MURAILLE d'Ani, capitale du Roi des Rois Pagratides d'Arménie à la fin du Xme Siècle. — État actuel. 256-257
DENIER D'ARGENT du pape Benoît VI. 262
COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles, ayant appartenu au Trésor de la Cathédrale de Veroli, actuellement au Musée de South-Kensington à Londres. — Scènes mythologiques d'une très belle exécution. 263
DENIER D'ARGENT du pape Boniface VII frappé à son nom et à celui de l'empereur Othon II 263
MOSAÏQUE BYZANTINE de la première moitié du XIme Siècle. — Scène de l'Annonciation. L'archange Gabriel. — (Couvent de Daphni, sur la voie Éleusinienne, près d'Athènes.) — Photographie communiquée par M. G. Millet. 265
DEBRIS du narthex de l'église du monastère de Saint-Jean de Stoudion, le plus célèbre des couvents de Constantinople aux Xme et XIme Siècles, actuellement mosquée d'Emir Akheur (Imrahor-Djami) 269
SCÈNE de la vie populaire arabe. Repos d'une caravane. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.) . . 273
SCÈNE de la vie arabe. Scène villageoise. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.) 277
COFFRET BYZANTIN d'ivoire. Fin du Xme ou commencement du XIme Siècle. Trésor de la cathédrale de Lyon 281
MINIATURE d'un magnifique psautier byzantin du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. Couronnement de David. Les basileis byzantins du Xme Siècle étaient, au moment de leur couronnement, ainsi présentés aux troupes, portés sur un bouclier 285
ÉTOFFE DE SOIE byzantine fabriquée sous le règne de Basile II et de Constantin, et portant la marque de ces basileis. — Musée industriel de Düsseldorf. 293
CÉRÉMONIE FUNÈBRE SARRASINE. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer.) 301

MOSQUÉE à Antioche. (Photographie communiquée par M. M. Van Berchem) 304
COUVERTURE D'EVANGELIAIRE. — Fragments d'un triptyque d'ivoire byzantin du XIme Siècle, enchâssés dans une monture en orfèvrerie de fabrication occidentale plus récente. (Musée de Cluny.) 305
MOSAÏQUE BYZANTINE portative. Travail très fin des Xme ou XIme Siècles. Saint guerrier, probablement un des deux saints Théodore. — (Musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg) 309
MINIATURE BYZANTINE d'un manuscrit du XIme Siècle conservé à la Bibliothèque Nationale. — Saint Grégoire de Nazianze (ou Théologue). . 313
MONNAIE de bronze de Jean Tzimiscès, frappée pour le thème crimeen de Cherson. Les deux monogrammes sont ceux du nom de *Jean* et du titre de *despote* 318
MONNAIE anonyme de cuivre de Jean Tzimiscès ou de ses successeurs immédiats 319
MONNAIE anonyme de cuivre de Jean Tzimiscès ou de ses successeurs immédiats. 322
MONNAIE anonyme de cuivre de Jean Tzimiscès ou de ses successeurs immédiats 323
MONNAIE DE CUIVRE anonyme de Jean Tzimiscès. 326
LA LAURE DE SAINT-ATHANASE au Mont Athos — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 327
SOU D'OR de Basile II et Constantin. 327
LA LAURE DE SAINT ATHANASE au Mont Athos. Tour dite de Jean Tzimiscès — (Photographie communiquée par M. G. Millet. 333
INTERIEUR DE SAINTE-SOPHIE. (Photographie empruntée à l'Histoire des Monuments religieux byzantins de Constantinople de N. Kondakov.) 337
MOSAÏQUE BYZANTINE de la fin du Xme Siècle, de l'église du Couvent de Saint-Luc, en Phocide. — La Nativité. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 341
RUINES actuelles du kastron byzantin de Kotiaion, la Cotiæum antique, la Kutayeh turque d'aujourd'hui, d'après une photographie de G. Berggren publiée dans l'Album des Chemins de fer Ottomans d'Anatolie. 345
COFFRET BYZANTIN d'ivoire du Xme Siècle. (Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg 348
COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles, provenant de la ville de Volterra et ayant fait partie de la Collection Spitzer. — Les feuilles des médaillons s'enlèvent sur un fond de bois doré 349
MURAILLE BYZANTINE d'Antioche, partie ouest avec un aqueduc au premier plan. — (Photographie communiquée par M. M. van Berchem.) . . 352
ICONE du XIme Siècle représentant l'Archange Gabriel, jadis conservée au monastère de Djoumati, en Géorgie. L'Icone, de travail géorgien, n'existe plus aujourd'hui. Les médaillons émaillés, admirable échantillon de l'art byzantin de la première moitié du XIme Siècle, ont seuls été conservés et sont l'ornement de la Collection Zwénigorodskoï, à Aix-la-Chapelle 353
COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. Un des panneaux latéraux. — Ce coffret, provenant du Trésor de la Cathédrale de Veroli, est aujourd'hui conservé au Musée de South-Kensington, à Londres. (Voy. p. 263) 357
INSCRIPTIONS royales sur la paroi de la Cathédrale d'Ani, capitale de l'Arménie sous les rois de la dynastie pagratide contemporaine de Basile II. La cathédrale fut achevée en l'an 1010. 361
BIBLIOTHÈQUE ARABE. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe appartenant à M. Ch. Schefer) . . . 365
MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle de la coupole de la Cathédrale de Sainte-Sophie, à Kiev. — Les Archanges et le Christ Pantocrator. 373
SCEAU ou *BULLE DE PLOMB* d'un fonctionnaire impérial du thème de Lykandos aux Xme ou XIme Siècles. La légende signifie *David, protonotaire du thème de Lykandos*. 375
SCEAU ou *BULLE DE PLOMB* du stratigos Michel Courtice, amiral de la flotte de Bardas Skléros. — (Collection de M. G. Schlumberger) . . . . . 38[illegible]
SCEAU ou *BULLE DE PLOMB* du chef sarrasin renégat Kouleib, qui joua

un rôle dans les guerres de la rébellion de Bardas Skleros 381
COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. — Face antérieure.— Musée de South Kensington à Londres. 385
PANORAMA DE NICÉE (aujourd'hui Isnik). 388
ENCEINTE des Murailles byzantines de Nicée sur la rive du Lac. — Partie intérieure 389
COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. — Face postérieure voir la vignette de la p. 385. — (Musée de South Kensington à Londres.) 392
PORTE DE STAMBOUL à Nicée. Façades extérieure et intérieure. — C'est par cette vieille porte byzantine que l'armée de Bardas Skléros a dû passer pour marcher sur Constantinople. . 393
MONNAIE D'ARGENT de Basile II et Constantin. 396
COFFRET BYZANTIN d'ivoire du Trésor de la Cathédrale de Troyes. Face antérieure. — Admirable œuvre des Xme ou XIme Siècles. Chasse impériale au lion. 397
MONNAIE D'ARGENT de Basile II et Constantin 397
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale. Croix symbolique d'or sur fond bleu, cantonnée de ces mots en langue grecque : « Jésus-Christ est vainqueur ». 401
SUAIRE DE SAINT VICTOR. Tissu de soie de fabrique byzantine du Xme Siècle environ. Daniel dans la fosse aux lions. — (Trésor de la Cathédrale de Sens) 405
BATON D'HIGOUMÈNE. Œuvre du Xme ou XIme Siècle. — (Musée de la Société d'Archéologie Chrétienne à Athènes) 408
SUAIRE DE SAINT GERMAIN. Tissu de soie de fabrique byzantine du Xme Siècle environ. — (Trésor de l'Église Saint-Eusèbe d'Auxerre.). . . . 409
MONNAIE D'ARGENT d'une grande rareté du curopalate Davith d'Ibérie frappée à l'imitation des monnaies byzantines impériales. La légende signifie : *Christ, aie pitié de Davith curopalate.* 416
ÉGLISE principale du monastère de Lavra (la Laure) au Mont Athos, fondé par saint Athanase aux temps de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimisces. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.). 417
DALLE SCULPTÉE du parapet du Baptistère de la Laure de Saint Athanase. Ces dalles sont parmi les seules portions subsistantes de l'édifice primitif contemporain de Jean Tzimiscès et de Basile II. — (H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*) . . . 425
MONASTÈRE DES IBÉRIENS ou Géorgiens, dit Ivirôn, fondé avec le butin remporté sur Bardas Skléros par les saints géorgiens Tornig et Ioané. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.). 429
MONASTÈRE D'IVIRÔN ou des Ibériens au Mont Athos, fondé, avec le butin pris sur le prétendant Bardas Skléros, par les saints géorgiens Tornig et Ioané. — (Photographie communiquée par M. G. Millet). . . 433
MINIATURE d'un Évangéliaire byzantin du XIme Siècle conservé au couvent des Ibériens du Mont Athos. La mort de la Vierge. Scène d'un grand caractère. — (Photographie communiquée par M. G. Millet). 441
SCEAU ou BULLE DE PLOMB d'un higoumène du célèbre couvent de Saint Jean de Stoudion à Constantinople. Sceau du Xme ou du XIme Siècle. Buste de Saint Jean l'Évangéliste ou le Prodrome. — (Musée de la Société Archéologique à Athènes.) 449
PAVEMENT de mosaïque du Monastère d'Ivirôn au Mont Athos, contemporain de la fondation de cet édifice sous Basile II. 453
DENIER D'ARGENT du pape Benoît VI au nom d'Othon Ier 454
MONASTÈRE DE SAINT-LUC EN PHOCIDE. Plaques de marbre sculptées contemporaines de la fondation de l'édifice, à la fin du Xme Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet) 455
SCEAU d'un fonctionnaire byzantin du thème de Longobardie, vers l'an 1000. 455
RELIQUAIRE BYZANTIN d'argent en forme d'église, contenant le chef de saint Anastase. — (Trésor de la Cathédrale d'Aix-la-Chapelle). 461

BAS-RELIEF BYZANTIN sur pierre lithographique, ouvrage du Xme ou du XIme Siècle, conservé au trésor de la Cathédrale de Tolède. — Les douze fêtes de Notre Seigneur. 465

MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Travaux des champs. Cultivateurs et vignerons 473

MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme ou du XIIme Siècle de la Bibliothèque Nationale, contenant des discours de saint Grégoire de Nazianze. — Grégoire en habits pontificaux. A sa droite, son père, évêque de Nazianze avant lui. A sa gauche, des bourgeois coiffés la plupart d'un vaste bonnet blanc 477

MINIATURE BYZANTINE du fameux *Menologion* basilien de la Bibliothèque du Vatican, exécuté sur le commandement du basileus Basile II. — Le Baptême du Christ. — Photographie communiquée par M. G. Millet . 481

VUE DE BARI, capitale des possessions byzantines en Italie, résidence du catépano impérial 485

IVOIRE BYZANTIN du Xme Siècle. La Vierge et l'Enfant Jesus. Plaque de reliure. La bordure d'orfèvrerie émaillée et ornée de petites plaques d'ivoire, est de fabrication allemande du XIIme Siècle. — (Ancienne Collection Spitzer.) 489

DENIERS D'ARGENT du pape Benoît VII, dont les trois premiers portent le nom de l'empereur Othon II d'Allemagne. Sur trois d'entre eux figure l'effigie de saint Pierre nimbé ou mitré. 493

MINIATURES d'un manuscrit byzantin des Homélies de saint Grégoire de Nazianze du XIme Siècle conservé au Monastère de saint Pantéléïmon de Roussikon au Mont Athos. — Basileus byzantin. Idoles païennes. — (Photographie communiquée par M. G. Millet) 497

RELIQUAIRE de la Vraie Croix de l'Eglise de Jaucourt (Aube). — La boîte rectangulaire de bois, recouverte de cuivre doré, avec couvercle qui se tire à coulisse, est de travail byzantin du Xme ou du Xme Siècle. Au XIVme Siècle, la femme de l'un des seigneurs de Jaucourt a fait faire pour soutenir ce reliquaire, probablement rapporté lors de la quatrième Croisade, deux anges agenouillés sur une plate-forme que portent six petits lions. — Gravure tirée du *Portefeuille archéologique de la Champagne*, de M. A. Gaussen . 501

LA CATTOLICA. Ancienne cathédrale byzantine de Stilo. — Photographie communiquée par M. C. Enlart. . . 505

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du XIme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Scènes de la vie rustique 513

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du XIme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Scènes de la vie rustique. 517

FAC-SIMILE des dernières lignes d'un diplôme autographe en date de 999, signé de Jean IV, hypatos (consul) et duc de Naples sous le règne de Basile II, conservé aux Archives de Naples. 521

MOSAÏQUE du tombeau de l'empereur Othon II, représentant le Christ entre les apôtres Pierre et Paul, un des débris encore subsistants dans les « Grottes » ou « Cryptes Vaticanes » du monument élevé à Rome à son époux par la piété de l'impératrice Théophano d'Allemagne 525

SCEAU ou *BULLE DE PLOMB* de Mansone III, patrice impérial et duc d'Amalfi, vassal des basileis Jean Tzimiscès et Basile II. — (Ce sceau unique est conservé dans la collection Corvisieri à Rome.) 529

MOSAÏQUE BYZANTINE du XIme Siècle, de la Cathédrale de Sainte-Sophie, à Kiev. — Les saints Grégoire de Nyssa et Grégoire le Thaumaturge. 537

SCEAU DE PLOMB du catépano Grégoire Trachaniotes 538

COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles, provenant du Trésor de la Cathédrale de Veroli, actuellement au Musée de South Kensington, à Londres. Face postérieure. Scènes mythologiques. Voy. pp. 263 et 357 . 539

FRAGMENT de bas-relief sur pierre lithographique trouvé récemment dans les fouilles de la ville byzantine de Cherson en Crimée. Travail byzantin d'une très grande finesse, des Xme ou XIme Siècles. — Musée de l'Ermitage, à Saint Petersbourg 539

RUINES du monastère de Qala'at Sem'ân, fondé par le célèbre Syméon Stylite, saccagé en l'an 985 par les cavaliers de l'émir d'Alep. — (M. de Vogüé, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse*) 545
RUINES du monastère de Qala'at Sem'ân, ancien couvent de saint Syméon Stylite, saccagé en 985 par les troupes de l'émir d'Alep. Façade d'une des quatre nefs de l'église principale.— (Photographie communiquée par M. M. Van Berchem. 549
RUINES du monastère de Qala'at Sem'ân. Petite église et baptistère. (Photographie communiquée par M. M. Van Berchem.) 553
RUINES du monastère de Qala'at Sem'ân, ancien couvent de saint Syméon Stylite, saccagé en 985 par les troupes alépitaines. Cour octogone centrale de l'église principale. Au centre de cette cour on aperçoit aujourd'hui encore la base de la colonne du célèbre Stylite. —(Photographie communiquée par M. M. Van Berchem. 557
RUINES de Qala'at Sem'ân, ancien monastère de saint Syméon Stylite, saccagé en 985 par les troupes alépitaines. Autre vue générale. — (Photographie communiquée par M. M. Van Berchem). 561
MONASTÈRE de Qala'at Sem'ân, fondé par saint Syméon Stylite. Fragment de la base de la colonne du célèbre ascète.— (M. de Vogüé, *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse*). . . 565
MOSAIQUE BYZANTINE du commencement du XIme Siècle de l'Église du Monastère de Daphni, près d'Athènes. — L'Incrédulité de saint Thomas. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 569
MINIATURE d'un très bel et riche Évangéliaire byzantin du XIme Siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale. Édicule contenant un tableau consacré à la Concordance des Évangiles. — Le texte est écrit en minuscule d'or appliquée sur un dessous écrit en carmin. 577
MOSAIQUE du porche de l'Église du monastère de Grottaferrata fondé par saint Nil aux environs de Rome. Cette mosaïque remonte probablement à l'époque même de la construction de l'Église. Aux pieds du Christ, l'higoumène revêtu du costume de l'ordre de Saint-Basile. — C'est probablement l'higoumène Barthélemy qui présida à l'achèvement de l'Église. 581
REVERS d'une monnaie d'argent de « Basile et Constantin basileis très fidèles des Romains ». 584
LA FONTAINE SAINTE de la Laure de Saint-Athanase de l'Athos. Les plaques de marbre sculptées sont très probablement contemporaines de la fondation du célèbre monastère, sous Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès. 585
MEDAILLON D'OR byzantin des Xme ou XIme Siècles trouvé à Drivasto, en Albanie. — Les saints Théodore Stratilate, Démétrius l'Aumônier et Georges. — (Photographie communiquée par M. Degrand.). 587
IVOIRE BYZANTIN du XIme Siècle. La portion inférieure, représentant les quarante martyrs, paraît d'époque postérieure. — (Musée de Berlin.). . 589
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Le roi Salomon sur sa couche, entouré de soixante seigneurs portant le costume de la noblesse byzantine. 593
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Roi dormant dans le costume d'un basileus byzantin. A droite, des officiers de sa garde ou spathaires. 600
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Souverain (l'empereur Théodose) sous les traits d'un basileus byzantin, accompagné de deux de ses officiers ou spathaires. Derrière lui, le trône impérial, fort curieux. A sa droite, de hauts dignitaires ecclésiastiques. . . 601
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Constantin le Grand au pont Milvius, sous les traits d'un basileus byzantin. 605
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Saints du mois de novembre. Au dernier registre on aperçoit saint Syméon sur sa colonne. 609
MINIATURE d'un manuscrit byzantin

du XIme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Saint Procope 613
MINIATURE d'un manuscrit byzantin du XIme Siècle des Homélies de la Vierge. Ce volume, appartenant à la Bibliothèque Nationale, est d'une richesse et d'une beauté rares. Il contient plus de soixante-dix scènes peintes sur fond d'or. Celle-ci représente le « Départ pour le Temple ». 616
DIPTYQUE BYZANTIN d'ivoire du XIme Siècle. — Les douze fêtes de Notre Seigneur. — (Musée de South-Kensington, à Londres.). . . . 617
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Consécration d'un haut dignitaire ecclésiastique. Evêque et religieux.. . . . 621
IVOIRE BYZANTIN des Xme ou XIme Siècles. Probablement une plaque de reliure. — Saint Jean le Précurseur entre les saints Philippe, Stéphanos, André et Thomas. — (Musée de South-Kensington, à Londres. 625
IVOIRE BYZANTIN des Xme ou XIme Siècle. — Les saints Pierre et Paul. — (Musée de South-Kensington, à Londres 629
MINIATURE du fameux *Menologion* de la Bibliothèque Vaticane, exécuté pour le basileus Basile II. — Croix ornée, cantonnée des mots suivants : *Jésus-Christ vainqueur. La lumière du Christ resplendit pour tous. Jésus, sauve-moi!*. 632
COUVERTURE D'IVOIRE d'un manuscrit provenant de Bamberg, actuellement conservé à la Bibliothèque Royale de Munich. — La Mort de la Vierge. — Œuvre byzantine des Xme ou XIme Siècles. 633
COFFRET BYZANTIN d'ivoire des Xme ou XIme Siècles. Un des panneaux latéraux. — (Ce coffret, provenant du Trésor de la Cathédrale de Veroli, est aujourd'hui conservé au Musée de South-Kensington, à Londres.) (voy. pp. 263, 357 et 539) 637
VUE DE SOPHIA, l'ancienne Serdica, Stredetz ou Triaditza. A l'arrière-plan, le panorama du Mont Vitoch. (Photographie communiquée par M. V. Dobrowsky) 644-645
LA PORTE DE TRAJAN telle qu'elle existait encore au XVIIIe Siècle. — (Gravure tirée d'un ouvrage de Marsigli sur le Danube et la région de ce fleuve, publié à la Haye en 1726) . . 648
DÉFILÉ de la Porte de Trajan. Entrée du côté de l'ouest. — (Photographie communiquée par M. V. Dobrowsky.) 649
DÉFILÉ de la Porte de Trajan. Restes de la Porte de Trajan. Partie centrale du défilé. — (Photographies communiquées par M. V. Dobrowsky.) 657
CÉLÈBRE MADONE dite de Saint Marc, un des plus beaux monuments d'orfèvrerie et d'émaillerie byzantine des Xme ou XIme Siècles. — (Trésor de Saint-Marc à Venise.). 665
RELIQUAIRE d'argent doré en forme de coffret. — Couvercle. — Sur les côtés est niellée une inscription à la louange des quatre martyrs de Trébizonde figurés sur ce couvercle. — (Cette belle œuvre d'orfèvrerie byzantine du XIme Siècle est conservée au Trésor de Saint-Marc à Venise. . . . 669
SCEAU ou *BULLE DE PLOMB* d'un monastère de saint Syméon Stylite.— Le saint est figuré au sommet de sa colonne. IXme ou Xme Siècle 672
COFFRET BYZANTIN d'ivoire, teint de pourpre, du Trésor de la Cathédrale de Troyes. Couvercle. Empereur byzantin quittant son palais. XIme siècle. (Voy. pp. 397 et 744) 673
MONNAIE de cuivre aux initiales de Basile II et de Constantin, frappée au nom de ces basileis pour le thème de Cherson en Crimée 673
L'AUDIENCE du préfet de police à Bagdad. — (Miniature d'un très ancien manuscrit arabe, appartenant à M. Ch. Schefer) 677
COFFRET ARABE du XIme Siècle, en filigrane d'argent, ayant servi de reliquaire à l'époque byzantine. — (Actuellement conservé au Trésor de la cathédrale de Trèves) 681
COFFRET D'IVOIRE byzantin du XIme Siècle, ayant servi de reliquaire, orné d'émaux en grande partie disparus. — (Trésor de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle 685
ÉMAIL BYZANTIN du Xme Siècle, faisant partie du célèbre triptyque de la sainte Vierge de Khakhouli, conservé au monastère de Gnelati, en

Géorgie. — La Crucifixion. — (*Histoire des émaux byzantins*, par N. Kondakov 688
MINIATURE provenant du même manuscrit que celle figurée sur la p. 616. Celle-ci reproduit « la Sollicitude de Zacharie pour la Vierge ». 689
POKOUTCHI (ornements sacerdotaux) *IVOIRE ÉMAILLÉ*, dits du métropolite Photius, conservés au Trésor du Saint-Synode à Moscou. Les émaux sont de travail purement byzantin du XIme Siècle environ. — (*Histoire des Émaux byzantins*, de N. Kondakov). . . . 693
LAMPE d'église byzantine en verre avec monture en argent, conservée au Trésor de Saint-Marc, à Venise. — Xme ou XIme Siècle 697
CALICE byzantin en verre avec monture d'argent, sur laquelle se trouve gravée la formule de la Consécration du vin. — Xme ou XIme Siècle. — (Trésor de Saint-Marc, à Venise). . . 700
CALICE byzantin en onyx avec monture en argent doré. — Xme ou XIme Siècle. — (Trésor de Saint-Marc, à Venise). 701
PATÈNE en albâtre oriental avec monture d'argent doré, semée de pierreries, et médaillon central en émail cloisonné. Diam. 0.34. — Œuvre d'orfèvrerie byzantine des Xme ou XIme Siècles, conservée au Trésor de Saint-Marc, à Venise. 705
CALICE byzantin en onyx, avec somptueuse monture d'argent doré, décorée de médaillons émaillés entourés de pierres fines et de pierreries. — Xme ou XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc, à Venise. 709
CALICE byzantin en sardonyx, avec magnifique monture d'argent doré et émaillé. Sur le bord est tracée en grandes lettres émaillées en bleu la formule de la Consécration du vin. — Xme ou XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc, à Venise 713
LAMPE d'église conservée au Trésor de Saint-Marc. Xme ou XIme Siècle. L'inscription byzantine est une invocation à saint Pantéléïmôn, au nom du donateur Zaccharias, archevêque d'Ibérie, en Géorgie. 717
CALICE byzantin en cristal de roche, avec monture en argent doré et gemmé. — — Xme ou XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc, à Venise. . . 720
CALICE byzantin en sardonyx, avec monture d'argent doré. — Xme ou XIme Siècle. — Trésor de Saint-Marc, à Venise. 721
COUPE qu'on croit de turquoise, avec monture d'or gemmé et filigrané, ornée de place en place d'émaux cloisonnés. — (Trésor de Saint-Marc, à Venise 725
MOSAÏQUE BYZANTINE de la fin du Xme Siècle, de l'Église du couvent de Saint-Luc, en Phocide. — Saint Daniel l'Ascète. — (Photographie communiquée par M. G. Millet) 729
MOSAÏQUE BYZANTINE de la fin du Xme Siècle, de l'Église du Couvent de Saint-Luc, en Phocide. — Saint guerrier. Photographie communiquée par M. G. Millet. 732
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale. — Impératrice byzantine. Derrière elle deux officiers (protospathaires) 733
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale. — Jérémie dans la caverne bourbeuse ; David contemplant Bethsabé dans son bain; David agenouillé auprès de son trône vide devant le prophète Nathan ; derrière lui l'archange Michel 737
MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale, contenant les sermons de saint Grégoire de Nazianze. — Mort de l'empereur Julien. 740
MOSAÏQUE BYZANTINE de l'église du Monastère de Daphni, près d'Athènes. — L'entrée à Jérusalem. — XIme Siècle. — (Photographie communiquée par M. G. Millet.) 741
COFFRET byzantin d'ivoire teint de pourpre, du Trésor de la cathédrale de Troyes. — Face postérieure. Chasse au sanglier, — XIme Siècle. — Voy. pp. 397 et 673. 744
RELIURE en argent doré. — Travail byzantin des Xme ou XIme Siècles. Dimensions réelles : 0m330 sur 0m255. — Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. 745
RELIURE en argent doré et émaillé. Très beau travail byzantin du XIme Siècle. Dimensions réelles : 0m300 sur 0m220. — Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. 748
INSCRIPTION de la tombe du pape Gré-

goire V, consacrée dans les « Grottes » ou « Cryptes Vaticanes », à Rome. — (*Le Vatican*, par MM. Goyau, Pératé et Fabre.) 759

RUINES de la célèbre cathédrale bâtie en 1003, à Koutaïs, en Iméréthie, par le roi géorgien Pagrat ou Pakarat, vassal de Basile II 752

FEUILLET d'un magnifique manuscrit byzantin (Actes et Épîtres) de la Bibliothèque Nationale, écrit, suivant le témoignage d'une note placée en tête du volume, « sous le règne des basileis Basile et Constantin et de leur mère Théophano ». Voy. la vignette de la p. 761. 753

FEUILLETS d'un des plus beaux manuscrits byzantins du Xme Siècle de la Bibliothèque Nationale. — Tableaux de la Concordance des Écritures écrits en lettres de carmin, revêtues d'or, dans de riches édicules merveilleusement enluminés. Voy. la vignette de la p. 577 756-757

MINIATURE d'un manuscrit byzantin de la Bibliothèque Nationale, écrit, suivant le témoignage d'une note placée en tête du volume, « sous le règne des basileis Basile et Constantin et de leur mère Théophano». Saint Jean Chrysostome écrivant. A sa gauche, curieuse table armoire flanquée d'un pupitre : sur la table, divers instruments de travail à écrire ; sur le pupitre, un codex 761

MONNAIE de cuivre frappée au nom du basileus Basile II pour les possessions byzantines en Crimée. — Les deux monogrammes sont ceux du nom de *Basile* et du titre de *despote* 764

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale, contenant les sermons de saint Grégoire de Nazianze. — Moïse faisant jaillir l'eau du rocher. Josué invoquant le Seigneur, puis remerciant, prosterné, l'ange envoyé à son secours 765

SCEAU ou *BULLE DE PLOMB* des basileis Basile II et Constantin. — Seul exemplaire connu. (Collection de M. G. Schlumberger). 768

MINIATURE d'un des plus beaux manuscrits byzantins de la Bibliothèque Nationale contenant les sermons de Saint Grégoire de Nazianze. — Le deuxième Concile. Sur un trône d'or drapé de pourpre, gît un grand codex ouvert, la Bible. A gauche du trône l'empereur Théodose. Au premier plan, l'hérésiarque Makedonios 769

SCEAU ou *BULLE DE PLOMB* de Romain Skléros, fils du prétendant Bardas Skléros. La légende signifie : *Romain Skléros, proèdre, stratopédarque d'Anatolie et duc d'Antioche.* Sceau inédit de la collection de M. G. Schlumberger) 772

COURONNEMENT de l'empereur Henri II d'Allemagne et de sa femme l'impératrice Cunégonde, contemporains de Basile II. Miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich provenant du Trésor de la cathédrale de Bamberg. — L'empereur et l'impératrice sont conduits au Christ par les saints Pierre et Paul. Au-dessous d'eux, la Germanie entre Rome et la Gaule. Cette miniature a été exécutée avant 1014, alors qu'Henri était encore roi 773

MÉDAILLON émaillé représentant le Sauveur, formant le fond de la patène figurée sur la p. 705. 777

GRAVURES HORS TEXTE

TRIPTYQUE d'ivoire du Xme Siècle du Musée du Louvre. Face antérieure 64
TRIPTYQUE d'ivoire du Xme Siècle du Musée du Louvre. Face postérieure. 128
FAC-SIMILE de l'Acte de mariage de l'empereur Othon II 202
VOLET de droite d'un Triptyque d'ivoire du XIme Siècle; Saint Pierre et Saint André. 280
VOLET de gauche d'un Triptyque d'ivoire du XIme Siècle; Saint Pierre et Saint Jean l'Évangéliste 360
COUVERTURE d'un superbe Évangéliaire dit Évangéliaire d'Echternach, conservé au Musée ducal de Gotha 440
TABLEAU reliquaire avec figures en émail du Xme Siècle 520
MOSAÏQUE byzantine du XIme Siècle; la Communion des Apôtres. 600
MOSAÏQUE byzantine de l'église du couvent de Daphni; la Crucifixion 680
MINIATURE d'un psautier; l'Exaltation de David. 760

PARIS, IMP. P. MOUILLOT.

popée byzantine. v. 1
20337

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO—5, CANADA
20337